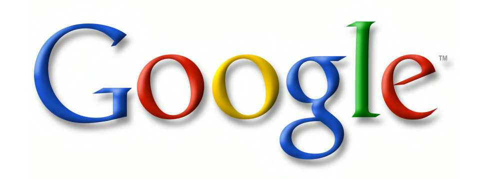
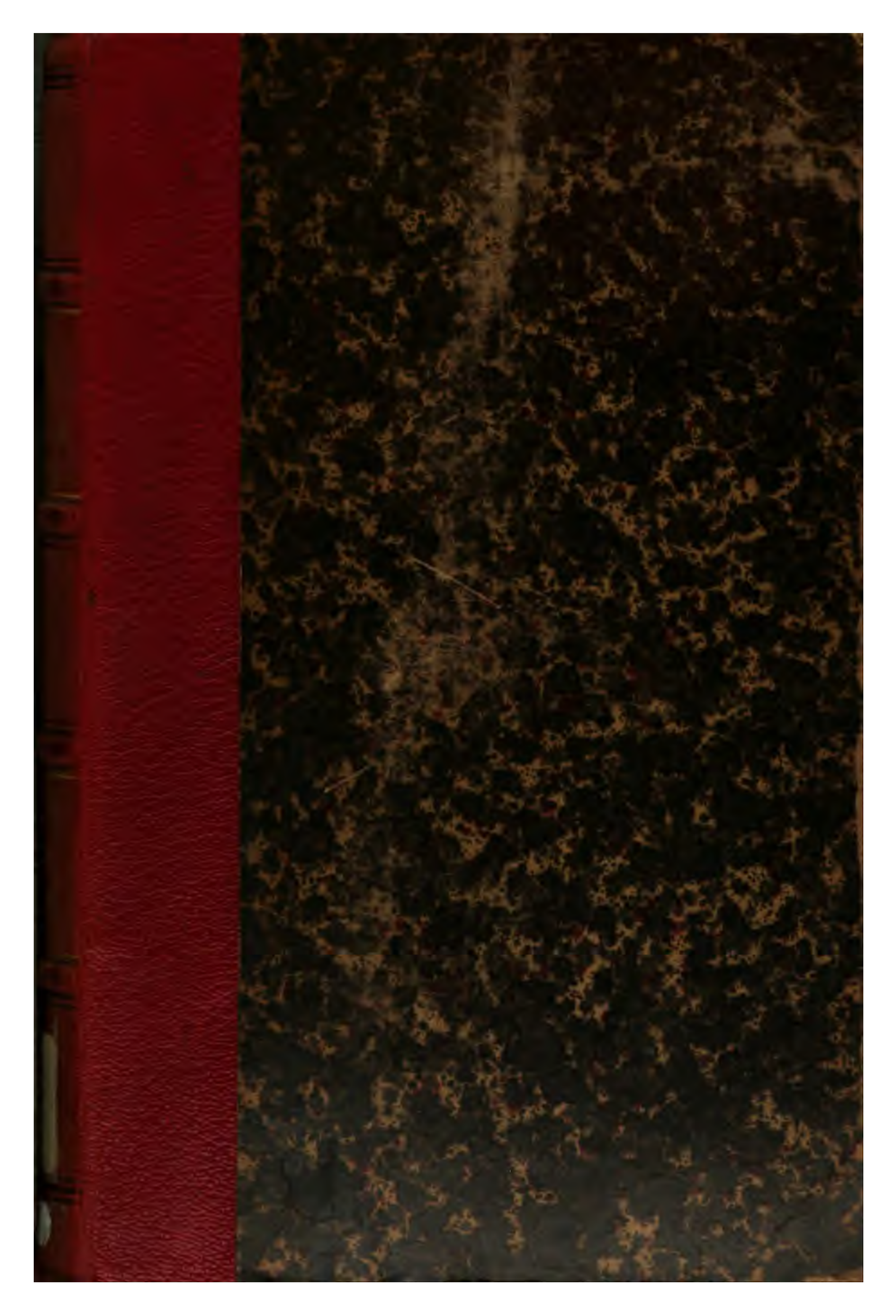








NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME TRENTE-SIXIÈME.

—

Monniotte. — Murr.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE D[r] HOEFER.

Tome Trente-Sixième.

PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C[IE], ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LXI.

NOUVELLE
BIOGRAPHIE
GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

M

MONNIOTTE (*Jean-François*), bénédictin français, né à Besançon, en 1723, mort à Tigery, près de Corbeil, le 29 avril 1797. Entré de bonne heure dans la congrégation de Saint-Maur, il enseigna à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés la philosophie et les mathématiques. Après la suppression de son ordre, il se retira dans le village où il mourut. Il fut l'éditeur des *Institutiones Philosophiæ* de François Rivard (Paris, 1778 et 1780, 4 vol. in-12). C'est à tort que Courbier et d'autres bibliographes ont avancé que dom Monniotte devait être considéré comme le véritable auteur de l'*Art du Facteur d'Orgues*, publié sous le nom de dom Bedos de Celles, dans la *Description des Arts et Métiers*; 1769, in-folio. Cette assertion n'est nullement fondée. H. F.

Feller, *Dict. biogr.* — Fétis, *Dict. des Musiciens.*

MONNIX (***), peintre hollandais, né à Bois-le-Duc, en 1606, mort dans la même ville, en 1686. Il eut pour professeur Marc Gherards, et se plut, comme lui, à représenter des intérieurs. Monnix mit moins de licence que son maître dans le choix de ses sujets, puisque, étant allé fort jeune en Italie, le pape Urbain VIII le garda à sa cour durant treize années. Revenu riche dans sa patrie, Monnix y peignit peu. Sa manière est soignée, son dessin bon, son coloris sobre. Ses dessins, excellents, font regretter la rareté de ses toiles, presque toutes dispersées dans les galeries italiennes. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. I, p. 309.

MONNOT (*Pierre-Étienne*), sculpteur français, né à Besançon, en 1660, mort à Rome, en 1730. Il montra de bonne heure un goût décidé pour la sculpture. Il alla en Italie, et fit de si rapides progrès qu'on lui confia, en 1690, l'exécution du *tombeau du pape Innocent XI*, érigé dans la basilique de Saint-Pierre. Le succès qu'il obtint dans ce grand travail le mit en réputation, et lui valut plusieurs commandes importantes, entre autres celle des statues de *Saint Pierre* et de *Saint Paul* pour l'église de Saint-Jean de Latran. Il était un des directeurs de l'Académie de Saint-Luc, à Rome. G. DE F.

Annuaire du Doubs, 1854.

MONNOT (*Antoine*), chirurgien français, né en 1765, à Besançon, où il est mort, le 4 juillet 1820. Admis en 1788 au Collége de Chirurgie de sa ville natale, il devint en 1789 démonstrateur d'anatomie à l'université. La suppression de cet établissement l'ayant laissé sans emploi, il fut attaché par le général Wimpffen au service de l'hôpital Saint-Jacques, puis à celui de l'hôpital de Louhans. Rappelé à Besançon, il y professa l'art des accouchements (1794), et fit partie depuis 1807 de l'École secondaire de Médecine. D'un caractère généreux et bienfaisant, il soignait de préférence les malades pauvres. « Ceux, disait-il, qui peuvent payer les soins qu'on leur donne n'en manqueront jamais. » Ses écrits sont instructifs, mais d'un style incorrect; nous citerons : *Description d'une nouvelle Machine pour obtenir l'extension continuée dans les fractures des extrémités inférieures*; Besançon, 1791, in-8°; — *Réflexions servant d'introduction à l'étude de l'Anatomie*; ibid., 1791, in-8°; — *Précis d'Anatomie à l'usage des élèves de l'école de dessin de l'École centrale*; ibid., 1799, in-8°; — *Observations sur l'Hydrophobie*; ibid., 1799, in-8°. K.

Biogr. Méd. — Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1820.

MONNOYE (LA). *Voy.* LA MONNOYE.

MONNOYER (*Jean-Baptiste*), célèbre peintre de fleurs et de fruits, né à Lille, en 1635, mort à Londres, le 16 février 1699. Il vint jeune à Paris, et s'y fit bientôt une très-grande réputation; il fut chargé de nombreux tableaux pour la décoration de Versailles et Trianon. Lord Montagu l'emmena en Angleterre avec La Fosse et Rousseau, peintre de perspective, pour orner le palais magnifique qu'il se faisait construire. Lord

Carlisle, lord Burlington et d'autres personnages anglais le chargèrent de nombreux travaux. La reine Marie avait Monnoyer en grande estime, et venait souvent dans son atelier pour le voir travailler. On peut encore aujourd'hui répéter le jugement de Mariette sur Monnoyer : « C'est, dit le célèbre amateur, c'est de tous les peintres de fleurs celui qui les a su le mieux grouper et qui les a peintes avec plus de goût. Il n'y a pas mis le même fini que ceux d'entre les Flamands qui les ont traitées, mais il les a rendues avec une légèreté et une finesse qui n'ont été connues que de lui seul. » Malheureusement beaucoup de ses tableaux ont poussé au noir, ce qui nuit à l'effet combiné par le peintre.

Poilly, Vauquier, Smith ont gravé environ cinquante pièces d'après Monnoyer, et il a gravé lui-même d'après ses dessins « d'une pointe aimable et spirituelle ». Ses estampes sont fort appréciées des amateurs et recherchées des dessinateurs de fabrique. Le musée du Louvre possède onze tableaux attribués à Monnoyer; huit de ces tableaux sont indubitablement du maître. Monnoyer fut reçu provisoirement membre de l'Académie en 1663 et définitivement le 3 octobre 1665. Il eut deux fils; l'un, *Antoine*, peignait aussi les fleurs, mais à un degré bien inférieur à son père; il fut néanmoins reçu de l'Académie le 25 octobre 1704; l'autre, nommé *Baptiste*, se retira en Italie, où il se fit religieux dominicain. Il peignait également et décora les écoles de son couvent de tableaux représentant la vie de saint Dominique; il avait étudié sous la direction de J.-B. Corneille le jeune. H. H—N.

Huber et Rost, *Manuel des Curieux*. — Robert Dumesnil, *Le Peintre graveur français*. — Mariette, *Abecedario*, dans la *Archives de l'Art français*. — F. Villot, *Notice des Tableaux du Louvre*.

MONOD (*Pierre*), savant jésuite savoyard, né à Bonneville, en 1586, mort le 31 mars 1644, à Miolans. Fils d'un membre du sénat de Chambéry, il entra chez les Jésuites en 1603, enseigna les belles-lettres et la philosophie dans divers colléges de son ordre, et devint enfin recteur de celui de Turin. Choisi pour confesseur de la duchesse Christine, sœur du roi de France Louis XIII, il exerça bientôt beaucoup d'influence sur cette princesse, et obtint une grande part dans la direction des affaires politiques. Envoyé à Paris en 1636 pour réclamer en faveur de la maison de Savoie les honneurs de la royauté, il ne put s'entendre avec Richelieu; irrité de voir ses demandes éludées, il se lia avec les ennemis du ministre, notamment avec le P. Caussin, confesseur de Louis XIII, pour renverser le cardinal. Celui-ci, devinant une partie de ces intrigues, renvoya à Turin le P. Monod, qui chercha dès lors à détourner Christine de l'alliance française. Richelieu essaya de le desservir auprès de la duchesse; mais Monod sut conserver sur elle toute son autorité, même après que l'intrigue qu'il avait ourdie avec le P. Caussin eut échoué. En 1640 le cardinal de La Valette, sur l'ordre de Richelieu, le fit enlever sur la route d'Ivrée à Villeneuve. Enfermé d'abord à Pignerol et ensuite à Cunéo, Monod trouva moyen de s'échapper; mais il fut repris et transféré à Miolans, où il resta jusqu'à sa mort, malgré l'entremise du pape : Christine, croyant que l'appui de Richelieu lui était indispensable pour la préserver des entreprises de ses beaux-frères, n'osa pas demander la mise en liberté de son confesseur. On a de Monod : *Recherches historiques sur les alliances de France et de Savoie*; Lyon, 1621, in-4°; — *Amedeus pacificus, seu de Eugenii IV et Amedei Sabaudiæ ducis, in sua obedientia Felicis V nuncupati, controversiis*; Turin, 1624, in-4°; Paris, 1626, in-8°; reproduit dans le tome XVII des *Annales* de Baronius; — *Apologie pour la Maison de Savoie contre les scandaleuses invectives de la Première et Seconde Savoysienne*; Chambéry, 1631, in-4°; suivie d'une *Seconde Apologie*, qui, traduite en italien par l'auteur, parut à Turin, 1632, in-4°; — *Trattato del titolo regio dovuto alla casa di Savoya, con un ristretto delle revoluzioni del Reame di Cipri e ragioni della casa di Savoya sopra di esso*; Turin, 1633, in-fol.; cet ouvrage, publié en même temps en latin, fut cause de la brouille entre la Savoie et Venise; il fut attaqué avec violence par Graswinckel; — *Il Capricorno ossia l'Oroscopo d'Augusto Cesare*; Turin, 1633, in-8°; pseudonyme; — *Extirpation de l'Hérésie, ou déclaration des motifs que le roi de France a d'abandonner la protection de Genève*; la seconde partie est restée inédite, ainsi que les ouvrages suivants, conservés en manuscrit à la bibliothèque de l'université de Turin : *Annales ecclesiastici et civiles Sabaudiæ*; — *Vita B. Margaritæ Sabaudæ, marchionissæ Montisferrati*; etc. O.

Rossotti, *Scriptores Pedemontii*, p. 470. — Richelieu, *Mémoires*, t. X. — Le Vassor, *Hist. de Louis XIII*. — Botta, *Hist. d'Italie*.

MONOD (*Henri*), publiciste et homme d'État suisse, né en janvier 1753, à Morges, dans le canton de Vaud, mort le 13 septembre 1833. Pendant qu'il étudiait le droit à Tubingue, il se lia intimement avec son compatriote Fr.-César de Laharpe (*voy.* ce nom). Après avoir depuis 1775 rempli divers emplois dans l'administration publique, il contribua beaucoup en 1798 à affranchir son pays de la domination tyrannique de Berne. Nommé en 1802 préfet du canton de Vaud, il fit partie de la députation helvétique envoyée à Paris pour négocier avec le premier consul l'acte de médiation, qui régla pendant onze ans la constitution de la Suisse. En 1803 il se démit de ses fonctions, et vécut pendant plusieurs années au milieu de sa famille. Les événements de la fin de l'empire l'engagèrent à prendre de nouveau part aux affaires publiques; sa capacité et son expérience furent d'une grande utilité à ses compatriotes. Après avoir fait par-

tie de la diète réunie en 1814 à Zurich, il fut élu landamman de son canton. On a de lui: *Coup d'œil sur les principales bases à suivre dans la législation de l'Helvétie d'après son système social*; Lausanne, 1799, in-8°; — *Correspondance entre le colonel Desportes et le citoyen H. Monod*; Berne, 1805, in-8°; suivie d'*Observations*; — *Mémoires*; Francfort et Paris, 1805, 2 vol. in-8°; — *Le Censeur, ou Lettres d'un patriote vaudois à ses concitoyens*; Lausanne, 1808, in-8°; anonyme; — *La Folie du jour, ou conversation entre quelques membres du cercle des Gobe-Mouches*; anonyme; — *Lettres écrites de Lausanne à M. le comte d'A...*; 1814, in-8°. O.

Archives Hist. — Biog. moderne des Contemporains.

MONOD (*Gaspard-Joel*), littérateur suisse, né en 1717, à Genève, où il est mort, en 1783. Il appartenait à l'église réformée. En 1759 il fut envoyé à la Guadeloupe comme chapelain du gouverneur, et rentra dans son pays lorsqu'à la suite du traité de Paris les Anglais cessèrent d'occuper cette colonie. On a de lui des traductions d'ouvrages anglais, notamment *Le Monde, ou suite du Spectateur*, par Edw. Moore (Leyde, 1757, 2 vol. in-12); *Henriette Courtenay*; de miss Lennox (Amst., 1758, 2 vol. in-12); *Lettres, mémoires et négociations de Dudley Carleton, ambassadeur de Jacques Ier* (La Haye, 1759, 3 vol. in-12); et *Histoire de Grandisson* (Leyde, 1759, 7 vol. in-12). Ces traductions sont plus exactes qu'élégantes. P.

MONOD (*Jean*), littérateur, fils du précédent, né en 1765, à Genève, mort le 23 avril 1836, à Paris. D'abord pasteur à Copenhague, il vint à Paris en 1808, y exerça les mêmes fonctions et reçut en 1820 la croix d'Honneur. Après 1830, il fut nommé président du consistoire de l'église réformée. On lui doit une traduction des *Lettres de F.-V. Reinhard sur ses études et sa carrière de prédicateur* (Paris, 1816, in-8), des *Sermons* et les articles qui concernent la Suisse dans la *Biographie universelle*.

Son fils, *Frédéric-Joel-Jean-Gérard* MONOD, né le 17 mai 1794, à Monnaz (canton de Vaud), a été pasteur à Paris depuis 1819 jusqu'en 1849. En 1824 il a pris la direction des *Archives du Christianisme*, recueil religieux estimé. P.

Senebier, Hist. Littér. de Genève, III.

MONPERLIER (*Jean-Antoine-Marie*), auteur dramatique français, né à Lyon, le 31 juin 1788, mort le 23 mars 1819, à Paris. Après avoir étudié l'art du dessin, il fit paraître, en 1810, un premier recueil de pièces fugitives, et la même année il fit recevoir et représenter sa première pièce au théâtre de Lyon. Le succès qu'elle obtint le fit persévérer dans cette nouvelle voie. Au commencement de la restauration, il vint à Paris, et travailla pour les théâtres de la Gaîté et de la Porte Saint-Martin; mais la faiblesse de sa complexion, et le labeur opiniâtre auquel il était obligé de se livrer pour soutenir une nombreuse famille, abrégèrent ses jours, et il mourut à peine âgé de trente et un ans. On a de lui: *Le Cimetière*, suivi de *La mort d'Oscar*, d'un *Voyage au mont Cindre, poëmes*; Lyon, 1811, in-18; — *Poëmes et Poésies fugitives*; Lyon, 1812, in-18; et une vingtaine de mélodrames et de vaudevilles dont on trouvera la liste dans *La France Littéraire*. E. C.

Journal de Lyon, 30 mars 1819.

MONPOU (*Hippolyte*), compositeur français, né à Paris, le 12 juin 1804, mort à Orléans, le 9 août 1841. Il entra d'abord, comme enfant de chœur, à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, et suivit en même temps les cours de la maîtrise de Notre-Dame, sous la direction de Desvignes. Il alla ensuite continuer ses études musicales à l'*École royale et spéciale de Chant*, que Choron venait de fonder, et fut nommé à l'âge de seize ans organiste de la cathédrale de Tours, où il resta pendant deux ans. Choron le rappela alors à Paris pour lui confier les fonctions de professeur d'accompagnement dans son institution. Successivement organiste de Saint-Thomas-d'Aquin, de Saint-Nicolas-des-Champs, de la Sorbonne, le jeune Hippolyte Monpou fit exécuter dans ces églises plusieurs messes de sa composition. Il n'étudiait guère à cette époque que les maîtres de musique sacrée, Palestrina, Clari, Carissimi, Hændel, et travaillait consciencieusement à se mettre au niveau d'une tâche pleine de grandeur et de sévérité. Tout à coup la révolution de 1830 éclata. L'église, qui avait adopté le jeune artiste et qui paraissait aussi se charger de le faire vivre, ne lui offrait plus de ressources. L'École de Choron, qui, en 1824, avait été transformée en *Institution royale de Musique classique et religieuse*, avait été fermée, et plusieurs artistes formés dans cette école, entre autres MM. Duprez, Dietsch, Adrien de La Faye, Nicou-Choron, Scudo, Wartel, Mme Stolz, avaient pris leur essor vers les diverses branches de l'art où ils allaient bientôt se faire une réputation. Monpou se décida bravement à abandonner la musique religieuse pour la musique profane. Désespérant de la messe et du psaume, il se jeta dans la romance, et entreprit de se distinguer dans ce genre frivole par un style sérieux et tendre, par une coupe aventureuse, par des rhythmes piquants, heurtés et nouveaux. C'est ainsi qu'il écrivit *L'Andalouse*, *Gastibelza*, *Les deux Archers*, *Les Résurrectionnistes*, *Le Voile blanc*, etc. Mais il fallait que ses romances fussent chantées. Il trouva dans le monde des patrons et des patronesses qui lui prêtèrent complaisamment le secours de leur voix, et ne s'en tint pas là. Quoiqu'il n'eût point de voix, il chanta lui-même ses productions avec une verve qui ajouta encore à leur originalité. Il alla plus

loin : il chanta sur le théâtre de l'Odéon dans un ambigu musical qui terminait une représentation à bénéfice ; il chanta dans la salle Laffitte, où il donna un concert entièrement composé de ses œuvres, et qui offrait le plus étrange assemblage de morceaux délicieux et de morceaux bizarres. Il puisait ses inspirations dans les poésies d'Alfred de Musset, de Victor Hugo, de Frédéric Soulié, auxquelles sa musique prêtait un nouveau charme. Il avait mis en musique jusqu'à un chapitre des *Paroles d'un Croyant* de l'abbé de La Mennais, jusqu'à la dernière scène d'*Othello* de Shakspeare, littéralement traduite par Alfred de Vigny. Plein de volonté et de persévérance, Monpou voulait prouver qu'il était capable d'écrire autre chose que des romances, et forcer les barrières de la scène lyrique.

Le théâtre du Palais-Royal, nouvellement ouvert sous la direction de M. Dormeuil, offrait aux jeunes compositeurs les moyens de se faire connaître. Adolphe Adam, Flotow, Pilatti et quelques autres travaillaient pour ce théâtre, où l'auteur de cet article retrouva Monpou en 1833. Monpou fut chargé par les spirituels auteurs de la pièce de *Vert-Vert*, MM. Deforges et de Leuven, d'écrire pour une autre pièce intitulée *La Salamandre*, plusieurs morceaux de musique qui furent chaleureusement applaudis. Peu de temps après, Frédéric Soulié lui confia le livret des *Deux Reines*, opéra comique en un acte, qui fut représenté en 1835. Ce coup d'essai du compositeur sur la scène de l'Opéra-Comique fut un coup de maître ; l'air : *Adieu mon beau navire*, devint bientôt populaire. Aux *Deux Reines* succédèrent *Le Luthier de Vienne*, en un acte, et *Piquillo*, en trois actes, paroles d'Alexandre Dumas, représenté en 1837. Vinrent ensuite *Perugina*, en un acte, *Le Planteur*, en deux actes, et *La chaste Suzanne*, en trois actes, au théâtre de la Renaissance. Mais quoique Monpou eût répandu dans toutes ces productions une foule d'idées heureuses et qu'il y ait fait preuve d'un talent réel, il ne retrouva pas un succès égal à celui qu'avait obtenu son premier opéra des *Deux Reines*. Il était en train d'écrire la partition d'un nouvel ouvrage en trois actes, *La Reine Jeanne*, lorsqu'il tomba gravement malade, d'une inflammation de l'estomac et des intestins. On dit que la crainte de n'avoir pas terminé son travail dans le délai fixé entre lui et le directeur de l'Opéra-Comique contribua beaucoup à aggraver cette affection, dont il était atteint depuis longtemps. Il partit pour la Touraine, comptant sur la salutaire influence de ce doux climat. Arrivé à Orléans, il se sentit hors d'état de continuer sa route, et se fit transporter dans une maison de campagne des environs, chez son ami Vanderburch. Bientôt après il dut revenir à Orléans pour être plus à portée des secours de la médecine ; mais tous les efforts de la science furent impuissants, et il succomba dans cette ville, à l'âge de trente-sept ans. Sa femme, qui l'accompagnait, fit transporter ses restes à Paris. Ses obsèques eurent lieu à Saint-Roch, le 14 août 1841 ; on y exécuta une messe dans laquelle M. Dietsch avait eu l'heureuse idée de faire entrer un motet composé sur des motifs des *Deux Reines* et de *La chaste Suzanne*, et qui fut chanté par Duprez. La dépouille mortelle d'Hippolyte Monpou fut déposée au cimetière du Père Lachaise. Cet artiste, enlevé trop tôt à son art, n'avait écrit qu'un acte de son opéra de *La Reine Jeanne ;* il laissa aussi en manuscrit plusieurs morceaux d'un autre opéra en trois actes, *Lambert Simnel*. Ces deux ouvrages, terminés par Adolphe Adam, ont plus tard été représentés. D. DENNE-BARON.

Revue et Gazette musicales de Paris. — Dict. de la Conv. — Documents part.

MONRO (*Alexander*), anatomiste anglais, né en septembre 1697, à Londres, mort le 10 juillet 1767, à Édimbourg. Ses parents étaient originaires du nord de l'Écosse. Fils d'un chirurgien militaire qui en quittant le service s'était fixé à Édimbourg, il reçut dans cette ville une instruction solide, suivit à Londres le cours d'anatomie de Cheselden, et compléta ses études médicales à Paris, puis à Leyde, où son habileté et ses talents précoces le recommandèrent à l'attention de Boerhaave. De retour à Édimbourg, il fut nommé démonstrateur d'anatomie aux écoles de chirurgie (1719). Bientôt il ouvrit des cours publics ; Alston imita son exemple, ainsi que Sinclair, Rutherford, Innes et Plummer, et en peu de temps l'université put offrir un complet enseignement médical aux nombreux élèves qui la fréquentaient. Ce plan d'éducation est dû tout entier, dit-on, au père d'Alexandre Monro, qui s'y associa avec enthousiasme. Ce fut surtout par les efforts de ce dernier que s'éleva, au moyen d'une souscription publique, l'hôpital annexé à l'école, et où il ne cessa jusqu'à sa mort de donner des leçons. Il fut aussi le créateur d'une société savante, d'abord composée de médecins (1), et qui le chargea de publier ses mémoires, puis organisée sur des bases plus larges par le mathématicien Maclaurin. En 1759, il résigna sa chaire d'anatomie à son fils, et mourut d'un ulcère fongueux à la vessie et au rectum, après cinq années de souffrances. Monro eut la réputation méritée d'un des meilleurs anatomistes de son temps ; il ne se distingua pas moins dans la pratique de la chirurgie. Le premier il essaya la méthode de guérir l'hydrocèle par des injections de vin et d'alcool, et il se montra l'un des plus grands antagonistes de l'opération du cancer au sein. Il menait une vie fort occupée : outre ses fonctions scientifiques, il en remplissait d'autres, d'un genre bien différent, telles que celles de directeur de la banque d'Écosse, de juge de paix, de commissaire des grandes routes, etc. Il était membre de la Société

(1) Quelques auteurs l'ont maladroitement confondue avec la société royale d'Édimbourg.

royale de Londres et membre honoraire de l'Académie de Chirurgie de Paris. On a de lui : *Osteology, or treatise on the anatomy of the bones*; Édimbourg, 1726, in-8°; huit éditions en ont été faites pendant la vie de l'auteur, qui a augmenté les dernières; trad. en allemand (Leipzig, 1761, in-8°) et en français par Sue, ou plutôt par Mme d'Arconville (Paris, 1759, 2 vol. in-fol. fig.). Cette traduction ne comprend que l'ostéologie. La portion qui traite du système nerveux a aussi paru en latin, avec des notes par Coopmans (Franeker, 1751, 1754, in-8°), et en français par Lebègue de Presle (Paris, 1767, 2 vol. in-12, avec le traité des *Maladies nerveuses* de Whytt); — *Essay on comparative Anatomy*; Londres, 1744, 1775, in-8°; trad. en allemand (1790) et en français (1786, in-12); — *Expostulatory Epistle to Dr Hunter*; Édimbourg, 1762, in-8°; — *An Account of the Inoculation of small-pox in Scotland*; Édimbourg, 1765, in-8°; trad. en 1766 en français et en allemand : c'est une réponse aux questions que la Faculté de Paris lui avait adressées; il s'y montre partisan déclaré de l'inoculation. On lui doit encore plusieurs dissertations dans les *Medical Essays and Observations by a Society at Edinburgh* (Édimb., 1732 et ann. suiv., 6 vol. in-8°), recueil édité par ses soins, et dans les *Essays physical and literary* (2 vol.), qui en sont la suite; quelques-unes ont été traduites. Les œuvres de ce médecin ont été réunies par son fils Alexandre (Londres, 1721, in-4°). P. L—y.

Donald Monro, *Vie d'Alex. Monro*, à la tête de ses *Œuvres*. — A. Duncan, *Account of the Life and Writings of A. Monro*; Édimb., 1781.

MONRO (*Alexander*), dit le jeune, fils du précédent, né en 1732, à Édimbourg, où il est mort, en 1817. Il succéda à son père dans la chaire d'anatomie et de chirurgie, et l'occupa de 1759 à 1801. On a de lui : *De Hydrope*; Édimbourg, 1753, in-4°; — *De Testibus et de Semine in variis animalibus*; ibid., 1755, in-8°; — *An Essay on the Dropsy and its different species*; Londres, 1756, 1765, in-12; trad. en français par Savary (1760, in-8°), et en allemand (1762, 1777, in-8°); — *De Venis lymphaticis valvulosis*; Berlin, 1757, in-8°; — *Anatomical and physiological Observations, wherein Hunter's claim to some discoveries is examined*; Édimb., 1758, in-8° : une apologie de cet ouvrage a paru dans la même année; — *Miscroscopical Inquiries into the nerves and brain*; ibid., 1780, in-fol.; — *Observations on the Structure and Fonctions of the Nervous System*; ibid., 1783, gr. in-fol. fig.; — *Structure and Physiology of Fishes, explained and compared with those of man and other animals*; ibid., 1785, gr. in-fol. fig.; — *Description of all the Bursæ mucosæ of the human body*; Londres, 1788, gr. in-fol. pl.; trad. en allemand par Rosenmüller (1799, in-fol.); — *Experiments on the Nervous System with opium and metallic substances*; Édimb., 1793, in-4°; — *Treatises on the Brain, the eye and the ear*; ibid., 1797, in-4°; — *Observations on crural Hernia*; ibid., 1803, in-8°. Ce médecin a beaucoup contribué à la connaissance du système nerveux cérébro-spinal. P. L.

Rose, *New Biograph. Dictionary*.

MONRO (*Donald*), médecin, frère du précédent, né en 1729, mort le 9 juin 1802, à Édimbourg. Il alla s'établir à Londres, et devint ensuite chirurgien des armées. On a de lui : *An account of the Diseases which were most frequent in the British military hospitals in Germany from* 1761 *to* 1763; Londres, 1764, in-8°, trad. en allemand; — *Treatise on Mineral Waters*; Londres, 1770, 2 vol. in-8°; — *Observations on the means of preserving the health of soldiers*; Londres, 1762, 2 vol. in-8°; trad. en français : *La Médecine d'Armée* (Paris, 1769, in-8°); — *Treatise on Materia Medica*; Londres, 1788, 4 vol. in-8°. P. L.

Chalmers, *General Biogr. Dictionary*.

MONRO (*Alexander*), médecin anglais, fils d'Alexandre Monro le jeune, né vers 1775, à Édimbourg. Reçu docteur en 1797, il enseigna à Édimbourg l'anatomie et la chirurgie, et devint, en 1827, président du Collége des Médecins. Nous citerons de lui : *The morbid Anatomy of the human gullet, stomach and intestines*; Édimbourg, 1811, 1830, in-8° pl., — *Outlines of the Anatomy of the human body in its sound and diseased state*; ibid., 1813, 1816, 1825, 4 vol. in-8° pl.; — *Observations on the Thoracic Duct*; ibid., 1814, in-4°, avec un atlas de pl.; — *On the different Kinds of Small-Pox*; ibid., 1818, in-8°; — *Hydrocephalus*; ibid., 1827, in-8° pl.; — *Anatomy of the Brain, with some observations on its functions*; ibid., 1831, 1832, in-8°. Il a publié un ouvrage posthume de son père, intitulé *Essays and heads of lectures on Anatomy, physiology, pathology and practice*; ibid., 1840, in-8°, pl., et qu'il a fait précéder d'une notice biographique. K.

Callisen, *Medicin. Schriftstellerlexikon*.

MONRO (*Alexander*), théologien anglais, né en 1648, dans le comté de Ross, mort en 1713, à Édimbourg. Après avoir professé la philosophie à l'université d'Aberdeen, il fut principal de celle d'Édimbourg (1686), et venait d'être nommé évêque des Orcades (1688) lorsque son refus de serment au roi Guillaume III lui fit perdre cette dignité. Devenu prédicateur d'une congrégation épiscopale, il écrivit quelques pamphlets, notamment des *Recherches sur les nouvelles Opinions*. K.

MONRO (*John*), médecin anglais, petit-fils du précédent, né le 16 novembre 1715, à Greenwich, mort le 27 décembre 1791, au village de Hadley. Fils d'un médecin, il embrassa la même carrière, étudia son art à Édimbourg et à Leyde, et parcourut ensuite l'Allemagne et l'Italie.

Nommé docteur par l'université d'Oxford, il fut, en 1751, adjoint à son père pour les hôpitaux de Bridewell et de Bethlem, et en devint, en 1752, le médecin titulaire. Depuis cette époque il s'occupa exclusivement des maladies mentales. On n'a de lui que des *Remarks on Beattie's Treatise on Madness* (Londres, 1758, in-8°), où l'on trouve des vues judicieuses. Horace et Shakspeare étaient ses auteurs favoris; il avait même écrit sur ce dernier un grand nombre de notes dont Steevens a tiré parti. K.

Chalmers, *General Biograph. Dictionary*.

MONROCQ (*Michel-Charles-François*), auteur religieux français, né le 15 septembre 1763, à Trelly, près Coutances, mort le 17 septembre 1834, à Paris. Après avoir été curé en province, il fut attaché à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, dont il devint aumônier en chef. Il est auteur d'une *Bibliothèque des Pasteurs* (Paris, 1812, 4 vol. in-8°): recueil de prônes, d'homélies et de discours sur les vérités fondamentales de la religion et sur la morale. On lui doit encore: *Le Soldat chrétien*; Paris, 1823, 1824, in-24; — *Instructions sur la Confession auriculaire*; Paris, 1827, in-18. K.

Quérard, *La France Littéraire*.

MONROE (*James*), homme d'État américain, cinquième président des États-Unis, né dans le comté de Westmoreland (Virginie), le 2 avril 1759, mort à New-York, le 4 juillet 1831. Il appartenait à une ancienne et honorable famille, mais on sait peu de chose sur les premières années de sa jeunesse. Poussé par un ardent patriotisme, il quitta à dix-sept ans le collége de William-et-Mary, où il poursuivait ses études, pour s'enrôler dans l'armée. La déclaration d'indépendance venait d'être proclamée, et c'était au moment critique où Washington se préparait à défendre New-York contre les forces supérieures des Anglais. Il partagea les souffrances et les revers de l'armée américaine, se trouva aux combats désastreux de Harlem Heights et de White Plains; et à Trenton, il reçut une blessure dont il porta toujours la marque. Après son rétablissement, il fut promu au rang de capitaine, et en 1777 et 1778, fit un service actif comme aide de camp de lord Stirling. Il se distingua aux combats de Brandywine, de Germantown et de Monmouth. Peu avant la fin de la guerre, il fut nommé colonel, sur la recommandation de Washington, et rentra en Virginie pour étudier le droit et se préparer à la vie politique.

En 1782, Monroe fut élu membre du conseil législatif, et y montra assez de tact pour se faire envoyer l'année suivante un des délégués pour représenter l'État au congrès continental. Il y resta jusqu'en 1786. La loi interdisant une seconde élection, il se fixa à Fredericksburg pour exercer comme avocat. Mais bientôt il fut élu à la législature, et en 1788 choisi comme délégué à la Convention d'État qui devait se prononcer sur l'adoption de la constitution fédérale. Avant cette consécration solennelle, il aurait voulu y introduire quelques amendements. Les hommes politiques les plus distingués étaient fort divisés sur cette grave question. Monroe était dans l'opposition avec Patrick Henry, G. Mason et autres. La constitution fut enfin adoptée par un vote de quatre-vingt-neuf voix contre soixante-dix-neuf. Dès qu'elle fut en opération, il se présenta comme candidat pour la chambre des représentants, en opposition à Madison, et échoua. Mais peu après, il fut nommé sénateur au congrès par l'État de Virginie, et vint y siéger en 1790. Il continua ces fonctions jusqu'en 1794, et il est à remarquer qu'il agissait avec le parti anti-fédéraliste, en opposition à l'administration de Washington. Le gouvernement de la république française ayant demandé le rappel de Gouverneur-Morris, ministre en France, qui était accusé de penchants aristocratiques parce qu'il avait autant de sagesse que de sagacité, Washington nomma, par déférence pour le parti démocratique, Monroe, son successeur. Il pensait qu'un ami bien connu de la révolution française serait plus capable qu'un autre de rétablir entre les deux pays la confiance et les bons rapports qui avaient été altérés par les événements et les préférences supposées d'Hamilton pour l'Angleterre. Monroe fut reçu en France avec beaucoup de faveur par le gouvernement et le peuple. Mais, ayant suivi une politique trop conciliante, il fut accusé aux États-Unis de sacrifier les droits et les intérêts de son propre pays, de ne pas se conformer aux vues de neutralité maintenues par le président, et en 1796 il fut rappelé. Le parti démocratique le considéra comme ayant été sacrifié pour son attachement aux principes d'une politique libérale. Monroe lui-même publia un volume pour justifier ses vues et sa conduite pendant sa mission en France, non sans quelque censure de l'administration fédérale. Mais il n'avait aucun sentiment d'hostilité contre Washington. Il resta en bons termes avec lui, et plus tard s'associa à ses concitoyens pour rendre hommage au mérite et à la parfaite droiture de ce grand homme. Peu après, il fut élu à la législature, et en 1799 nommé par cette assemblée gouverneur de l'État de Virginie. Il occupa ces fonctions trois ans, terme fixé par la constitution. Sous la présidence de Jefferson, il fut envoyé comme ministre extraordinaire en France, pour agir de concert avec R. R. Livingston, qui était déjà à Paris, au sujet de l'achat de La Nouvelle-Orléans, ou d'un droit de dépôt sur le Mississipi pour les États-Unis. Il réussit à accomplir l'achat et la cession de la Louisiane entière. De là il passa à Londres, où il était chargé de remplacer R. King, qui avait donné sa démission. Mais bientôt il fut appelé en Espagne pour seconder le ministre Ch. Pinckney au sujet de négociations importantes. Dans le transfert de la Louisiane par l'Espagne à la France, et par la France aux États-Unis, les limites de la province n'avaient

pas été définies avec précision. L'Espagne se prononçait énergiquement pour en réduire l'étendue et rétablir ses droits sur une portion du territoire. Les efforts de Monroe, joints à ceux de Pinckney, restèrent sans résultat. La controverse pour les droits réciproques resta ouverte. Il retourna à Londres pour défendre les droits des États-Unis, comme neutres, contre le système d'usurpation de la Grande-Bretagne. Il y fut joint par William Pinckney, envoyé récemment, comme ministre, en Angleterre. Le ministère d'alors avait des tendances whig. Monroe, de concert avec Pinckney, parvint à négocier, en 1807, un traité qui, bien qu'il ne fût pas aussi favorable qu'ils l'auraient désiré, leur paraissait, au fond, très-avantageux pour les États-Unis. Le président Jefferson, soit antipathie contre l'Angleterre, soit crainte de la portée de certaines conditions que renfermait ce traité, ne le soumit point au sénat, et le renvoya à Londres pour révision. Le cabinet britannique venait d'être changé, et Canning, ministre des affaires étrangères, refusa de reprendre la négociation. La mission de Monroe était terminée; il revint en Amérique. Pendant assez longtemps, il conserva un vif mécontentement contre Jefferson, pour avoir rejeté le traité sans consulter le sénat, et pour avoir différé son retour à l'effet d'empêcher sa concurrence avec Madison pour la présidence. Jefferson, dans sa correspondance avec Monroe, expliqua ses motifs pour le rejet du traité, et déclara son intention de rester parfaitement neutre entre les deux amis qu'on désignait pour lui succéder. La législature de Virginie décida des prétentions respectives des deux candidats, en se prononçant en faveur de Madison. Monroe et ses amis se soumirent à cette décision. En 1811, il fut élu de nouveau gouverneur de la Virginie, mais n'exerça que peu de temps; car il fut choisi comme secrétaire d'État (affaires étrangères) par le président Madison. Il occupa ce poste jusqu'au terme de la présidence.

La guerre qui menaçait depuis longtemps avec l'Angleterre éclata enfin. Après la prise de Washington et la démission du général Armstrong, Monroe fut nommé au département vacant de la guerre, tout en conservant ses fonctions de secrétaire d'État. Il montra comme ministre de la guerre une remarquable énergie et hardiesse de caractère. Il trouva le trésor épuisé, le crédit public presque anéanti, tandis que l'ennemi, délivré de la guerre contre la France, se disposait à tourner contre les États-Unis ses forces enorgueillies par leurs récents triomphes. Son premier devoir était de se préparer pour la nouvelle campagne. Le congrès avait autorisé une armée de soixante mille hommes. Monroe proposa d'y ajouter une force régulière de quarante mille hommes pour défendre les frontières et les côtes de la mer, et de les tirer de la masse de la population par la voie de la conscription. Cette mesure hardie, imitée du système de Napoléon, et fort opposée au génie de la nation, était de nature à compromettre gravement sa popularité et ses espérances à la prochaine présidence; mais il n'hésita point, et s'ouvrit à quelques amis de son intention de retirer sa candidature. Heureusement la conclusion de la paix rendit inutile cette augmentation de l'armée. Vers la fin de 1814, La Nouvelle-Orléans était sérieusement menacée par les Anglais avec une flotte et une armée. Le crédit du gouvernement était au plus bas pour se procurer l'argent nécessaire à la défense. Monroe engagea son crédit personnel comme auxiliaire de celui du gouvernement, et parvint à trouver les ressources dont le besoin était urgent. La Nouvelle-Orléans fut défendue avec succès, et l'entière défaite des Anglais sous le général Packenham termina la guerre d'une manière honorable pour les armes américaines (janvier 1815). A la conclusion de la paix, il eut à renouveler les relations étrangères qui avaient été en partie suspendues, et à modifier la politique intérieure du pays pour l'adapter aux grands changements qu'avait produits la pacification générale de l'Europe. Il fut aidé dans ces devoirs laborieux par l'opinion publique, et prêta un concours plein de zèle à Madison pour établir le système de politique intérieure qui fut adopté après la guerre, et qui fut développé et agrandi après son élection à la présidence. Depuis plusieurs années le parti démocratique l'avait désigné comme successeur de Madison. Au printemps de 1816, les représentants de ce parti au congrès le nommèrent par un vote de soixante-cinq voix. Les électeurs spéciaux se bornèrent à sanctionner ce choix. Monroe fut inauguré président le 4 mars 1817. On raconte que peu auparavant le général Jackson (depuis lui-même président) lui recommanda de s'élever au-dessus des divisions de parti et d'admettre dans son cabinet et la haute administration les plus distingués des fédéralistes. Monroe n'osa pas suivre ce sage conseil. Non-seulement les places du cabinet, mais toutes celles qui dépendaient de son pouvoir continuèrent, comme sous ses prédécesseurs Jefferson et Madison, à être données, presque uniquement, à ceux qui professaient ses opinions politiques. Sous d'autres rapports, la politique de Monroe fut libérale et conciliante pour tous les partis. Seulement il se montra constamment opposé, d'après la lettre de la constitution telle qu'il l'entendait, aux vues de ceux qui voulaient appliquer l'argent du trésor fédéral aux améliorations intérieures. Il ne céda qu'en 1824 sur ce point, lorsqu'il sanctionna un bill voté par le congrès pour appliquer 30,000 dollars aux études préparatoires de canaux et de routes, qui seraient désignés par le président. Sous son administration eut lieu la négociation du traité qui assura la Floride aux États-Unis, cession d'une grande importance. Ainsi, comme ministre et puis comme président, il avait pris une part

active aux deux acquisitions les plus considérables du Sud, la Louisiane et la Floride (1803, 1821). Il fut réélu à la présidence avec plus d'unanimité qu'aucun président depuis Washington : il obtint tous les votes des électeurs excepté un seul. Sa seconde administration fut encore plus calme que la première. Il s'était fait un apaisement dans la violence des passions politiques. Le pays s'occupait, avec une ardente activité, de développer ses ressources intérieures et le commerce à l'étranger. Monroe finit sa carrière au service du gouvernement fédéral, le 3 mars 1825. Il se retira alors dans le comté de London en Virginie, et y accepta l'office de juge de paix. Il fut aussi nommé *visiteur* de l'université de Virginie. Dans le cours de 1830, il vint s'établir à New-York pour vivre avec son gendre. Il y acheva sa vie, entouré de soins et de sollicitude. On a remarqué que, comme deux autres présidents, il mourut le 4 juillet, jour anniversaire de la déclaration d'indépendance.

Monroe n'avait point une intelligence et des talents supérieurs ; mais il avait, à un haut degré, la prudence, la fermeté, un jugement sain, quoique lent, et une persévérance infatigable. Il fut un exemple remarquable de ce que peut accomplir le travail, une application constante pour un but donné. Sa physionomie était commune, ses manières douces et agréables, mais il y manquait, ainsi qu'à son langage, la distinction. Williams dit « que bien qu'il eût reçu du trésor public, dans le cours de sa vie, 360,000 dollars (1,800,000 fr.), il se retira des fonctions publiques avec beaucoup de dettes. » Soit imprudence, soit insuffisance de traitement, Monroe était toujours à court d'argent. Il sortit enfin de ces embarras au moyen d'allocations votées par le congrès, motivées par les avances qu'il avait faites durant la guerre. Un héritage, provenant d'un oncle, ajouta à ce fonds, et il laissa à ses deux filles une fortune convenable quoique modeste. Il avait été enterré à New-York. En 1859, d'après une décision de la législature de Virginie, ses restes mortels ont été transportés avec une certaine pompe à Richmond, la principale ville de l'État. J. CHANUT.

Edwin Williams, *Statesman's Manual, with the Messages and Lives of Presidents*, t. I. — *National American Portraits*, IIIe vol., 1836. — Hildreth, *History of the United-States*, 3 vol. in-8°. — Lieber, *Encyclopædia Americana*. — Q. Adams, *Eulogy*. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

MONROSE (*Claude-Louis-Séraphin* BARRIZAIN, dit), comédien français, né à Besançon, le 6 décembre 1783, mort le 20 avril 1843, à Montmartre, près Paris. Entraîné vers le théâtre par un penchant irrésistible, il quitta fort jeune sa ville natale, vint à Paris, et fut engagé au théâtre des Jeunes-Artistes de la rue de Bondy, où il débuta le 12 ventôse an VII (2 mars 1799) par le rôle de Montmort, dans *L'Enfant de l'Amour*. Il s'y montra un des plus intelligents interprètes de cette troupe, à laquelle on doit encore les frères Lepeintre, Mlle Déjazet, Firmin, etc. En 1803 il se mit à parcourir la province, où il recueillit de nombreux témoignages de sympathie. De retour à Paris, dans les premiers mois de 1815, il fit ses débuts à la Comédie-Française par le rôle de Mascarille, dans *L'Etourdi* (11 mai 1815). L'accueil flatteur qu'il reçut du public le fit admettre au nombre des sociétaires, au commencement de 1816. Obligé, par les exigences des gentilshommes de la chambre, de se soumettre à de nouveaux débuts, il fut définitivement reçu sociétaire en avril 1817. Des arrangements furent pris qui laissèrent au nouvel élu une part, à peu près équitable, dans la distribution des rôles. Il se montra alors avec avantage dans l'ancien répertoire, et joua successivement les rôles de Crispin des *Folies Amoureuses ;* de Scapin dans *Les Fourberies ;* de Mascarille dans *L'Etourdi ;* de Sganarelle dans *Le Festin de pierre*, etc. Mais ce fut surtout dans le rôle de Figaro du *Barbier de Séville* qu'il obtint un éclatant triomphe. Il était impossible de déployer plus de finesse, de verve et de gaieté ; aussi ces brillants résultats lui valurent-ils d'heureuses créations, parmi lesquelles nous devons citer les rôles de Trigoville, dans *Orgueil et Vanité ;* de Germain, dans *L'heureuse Rencontre ;* de Floridor, dans *Les Plaideurs sans procès ;* de Valentin, dans *L'École des Vieillards ;* de Desprès, dans *Les trois Quartiers ;* de Charançon, dans *Les quatre Ages ;* de Dominique dans *Le Possédé ;* de Therme, dans *Une Aventure du chevalier de Grammont*. Vers la fin de sa vie, sa mémoire se perdit, ses facultés se dérangèrent, et il mourut dans la maison de santé du docteur Blanche.

Monrose était petit et maigre ; ses traits, quoique peu avantageux, ne manquaient pas cependant d'expression et de vivacité ; son geste était hardi et rapide ; enfin il possédait toutes les qualités nécessaires à son emploi, c'est-à-dire la ruse, la souplesse, l'audace et un sang-froid imperturbable ; le seul reproche que l'on puisse peut-être lui adresser, c'était de mettre un peu d'exagération dans son jeu, et de se laisser parfois trop entraîner par la verve et l'inspiration. Par un de ces contrastes assez fréquents chez les comédiens et les auteurs dramatiques, Monrose, qui sur la scène déployait un entrain et une gaieté communicative, se montrait dans la vie privée d'un caractère triste et mélancolique. On doit du reste attribuer cet état à une maladie de foie dont il était atteint, et qui l'eût probablement enlevé plus tôt aux nombreux admirateurs de son talent sans les soins de son ami le docteur Louyer-Villermet.

E. CLEDER.

Documents particuliers.

MONS (*Jean-Baptiste* VAN), chimiste belge, né à Bruxelles, le 11 novembre 1765, mort à Louvain, le 6 septembre 1842. Fils du receveur du grand béguinage de sa ville natale, il fit ses premières études dans un collége de la Campine, puis entra comme élève dans une officine de pharmacien. A l'âge de vingt ans, il publia un

Essai sur les principes de la Chimie antiphlogistique; Bruxelles, 1785, in-8°, et deux ans plus tard il subit avec distinction les épreuves de la maîtrise en pharmacie. Dès le commencement de l'insurrection brabançonne, il se plaça dans les rangs du parti vonckiste, et peu de temps après l'arrestation du général van der Mersch, il fut lui-même emprisonné à Bruxelles, sous l'inculpation de lèse-majesté; mais il échappa heureusement à ce premier danger. Les armées françaises ayant, après la bataille de Jemmappe, occupé la Belgique, van Mons fut élu représentant du peuple; mais, bien qu'âgé de vingt-sept ans seulement, il resta pur des excès de cette époque. En janvier 1795, il fut chargé par Roberjot, envoyé du gouvernement français, de faire des recherches sur les mines de la Belgique; l'année suivante, il devint associé de l'Institut national, et en 1797 professeur de chimie et de physique expérimentale à l'École centrale de Bruxelles. Il concourut à la même époque à la rédaction des *Annales de Chimie*, publiées à Paris, et leur fournit la traduction de nombreux mémoires extraits des journaux anglais, italiens et hollandais. En 1801, il commença à faire paraître à Bruxelles son *Journal de Chimie et de Physique*, recueil périodique qui n'eut que deux ans d'existence. Pour se livrer plus entièrement à ses études de prédilection, van Mons avait renoncé à l'exercice de la pharmacie, et s'était fait recevoir, en 1807, docteur en médecine de la faculté de Paris. Après la création du royaume des Pays-Bas, il fut nommé membre de l'Académie royale de Bruxelles, et en 1817 appelé à la chaire de chimie et d'agronomie à l'université de Louvain. Depuis son enfance il s'occupait avec ardeur de la culture des arbres fruitiers: ses procédés pour leur propagation se sont répandus jusqu'en Amérique, et la Belgique lui doit les magnifiques pépinières qu'elle possède aujourd'hui. L'université de Louvain ayant été supprimée après la révolution de 1830, van Mons fut nommé professeur à l'université de Gand; mais il n'accepta pas ce nouvel emploi, et fut admis à la retraite avec le titre de professeur émérite. Nous citerons de lui : *Censura Commentarii a Wicglebo nuper editi de Vaporis in Aerem Conversione;* Bruxelles, an IX, in-4°; — *Théorie de la Combustion;* Bruxelles, an X (1802), in-8°; — *Principes d'Électricité ou confirmation de la théorie électrique de Franklin;* Bruxelles, an XI (1803), in-8°; — *Lettre à Bucholz, sur la formation des métaux en général, et en particulier de ceux de Davy, ou essai de réforme générale de la théorie chimique;* Bruxelles, 1810, in-8°; — *Principes élémentaires de Chimie philosophique, avec des applications générales de la doctrine des proportions déterminées;* Bruxelles, 1818, in-12;—(avec Bory de Saint-Vincent et Drapiez), *Annales générales des Sciences physiques;* Bruxelles, 1819-1821, 8 vol. in-8°; — *Pharmacopée usuelle, théorique et pratique;* Louvain, 1821-1822, 2 vol. in-8°; — *Conspectus Mixtionum chemicarum;* Louvain, 1827, in-12; — *Materiei medico-pharmaceuticæ Compendium;* Louvain, 1829, in-8°; — *Abrégé de Chimie à l'usage des leçons;* Louvain, 1831-1835, 5 vol. in-12; — *Arbres fruitiers, leur culture en Belgique, et leur propagation par la graine, ou pomologie belge, expérimentale et raisonnée;* Louvain, 1835-1836, 2 vol. in-12. Il a traduit et annoté les *Éléments de Philosophie chimique* de Davy; Paris, 1813-1816, 2 vol. in-8°. Il a publié comme éditeur : *Pharmacopæa medici practici universalis*, etc., de Swediaur, avec notes et additions; Bruxelles, 1817, 3 vol. in-18. Enfin, on trouve des travaux de van Mons dans les *Mémoires de l'Institut national : sciences mathématiques et physiques*, tom. 1er; dans le *Magasin encyclopédique*, et dans les *Mémoires* et les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*. La bibliothèque de ce corps savant possède de Mons plusieurs manuscrits inédits. E. Regnard.

Quetelet, *Notice historique sur Jean-Baptiste van Mons*, dans l'*Annuaire de l'Acad. roy. de Bruxelles*, 1843, p. 177. — A. Poiteau, *Notice nécrologique et historique sur M. van Mons*, dans les *Annales de la Société d'Horticulture de Paris*, XXI, 282. — *Le Livre d'Or de l'Ordre de Léopold*, II, 386. — *L'Horticulteur belge*, II, 201.

MONS (*Louis-Augustin-Ferdinand* van), général belge, fils du précédent, né à Bruxelles, le 23 février 1796, mort à Liége, le 31 mars 1847. Élève de l'école militaire de Saint-Cyr en 1812, il entra en 1814 dans l'armée des Pays-Bas comme sous-lieutenant d'artillerie, et parvint de grade en grade à celui de général major auquel il fut promu en 1845. Il a publié : *Cours élémentaire d'artillerie, à l'usage des jeunes officiers, aspirants et sous-officiers du corps d'artillerie belge;* Bruxelles, 1833, in-12; — *Mémorial à l'usage de l'armée belge, ou précis sur les différentes branches de l'art militaire;* Bruxelles, 1835-1836, 2 vol. gr. in-8°; — *Manuel d'armement à l'usage des troupes belges;* Bruxelles, 1836, in-8° : adoptés pour l'instruction des cadres de l'armée, ces ouvrages ont eu plusieurs éditions. E. R.

Dictionnaire des Hommes de Lettres de la Belgique. — *Le Livre d'or de l'Ordre de Léopold*, II, 221.

* **MONS** (*Théodore* van), jurisconsulte belge, frère du précédent, né à Bruxelles, le 31 mars 1801. Entré en 1830 dans la magistrature, il est depuis 1836 conseiller à la cour d'appel de sa ville natale, et depuis 1858 président de la cour militaire. Nous citerons de lui : *Pasicrisie, ou collection générale de la jurisprudence française et belge depuis 1791, classée par ordre chronologique;* ouvrage formant trois séries, la première de 11 vol. in-8° et la seconde de 30 vol. in-8°; la troisième série est en cours de publication; — *Table générale alphabétique de la Jurisprudence belge, de 1814 à 1833;* Bruxelles, 1835, in-8°. Il a concouru à la rédaction de

La Jurisprudence du dix-neuvième siècle, journal fondé à Bruxelles en 1827. E. R.

Biographie générale des Belges. — Le Livre d'or de l'Ordre de Léopold, I, 463. — *Bibliogr. de la Belgique.*

MONSALVO (*Jose* FINESTRES Y), jurisconsulte espagnol, né le 11 avril 1688, à Barcelone, mort le 17 novembre 1770, à Montfalco de Mosenmeca, village de Catalogne. Après avoir été reçu docteur à l'université de Cervera, il y enseigna le droit pendant plusieurs années. Son profond savoir lui fit donner le surnom de *Covarruvias* catalan. Il s'occupa surtout d'éducation publique, visita les colléges et écoles de la province, et y laissa de sages règlements qui furent suivis pendant longtemps. Il ne se contenta pas d'introduire à Barcelone les caractères grecs; mais il contribua aux frais nécessaires pour en doter les imprimeries. On a de lui : *Exercitationes academicæ XII*; Cervera, 1745, in-4°; — *In Hermogeniani jurisconsulti juris epitomarum libros VI commentarius*; ibid., 1757, 2 vol. in-4°; ouvrage estimé et qui contient un abrégé historique des meilleurs juristes de Catalogne; — *Sylloge Inscriptionum Romanarum quæ in principatu Catalauniæ vel exstant vel aliquando exstiterunt, cum notis*; ibid., 1760, in-4°. P.

Camus, *Biblioth. de Droit.*

* **MONSELET** (*Charles*), littérateur français, né à Nantes, le 30 mars 1825. Il fit ses études dans sa ville natale et à Bordeaux. Après avoir écrit des articles dans *Le Courrier de la Gironde*, il vint à Paris en 1846, et fit paraître l'année suivante, dans *L'Époque* et dans *La Patrie*, deux romans. Il donna des articles au *Pays*, au *National*, à l'*Athæneum*, à la *Revue de Paris*, au *Monde illustré*, au *Constitutionnel*, etc. On a encore de M. Monselet : *Marie et Ferdinand*, poëme; Bordeaux, 1842, in-8°; — *Histoire du Tribunal révolutionnaire*; 1850, in-18; — *Statues et Statuettes*; 1851, in-18; — *Rétif de La Bretonne*; 1853, in-12 : il a essayé, dans ce livre, de réhabiliter cet auteur qui, comme on l'a dit, « écrivait dans la boue »; — *Figurines parisiennes*; 1854, in-16; — *Les Vignes du Seigneur* (poésies); 1855, in-16; — *La Franc-maçonnerie des Femmes*, roman qui a paru dans *La Presse*, en 1856, 6 vol. in-8°; — *La Lorgnette littéraire*, 1857, in-12 : c'est une revue assez piquante des écrivains vivants; — *Les Oubliés et les Dédaignés*; 1857, 2 vol. in-12; portraits d'hommes du siècle dernier qui ont d'abord paru dans *Le Constitutionnel*. G. DE F.

Documents particuliers. — Prarond, *De quelques Écrivains nouveaux*; 1852.

MONSIAU (*Nicolas-André*), peintre français, né en 1754, à Paris, où il est mort, en juillet 1837. Il étudia la peinture chez Peyron, et fut reçu comme agréé à l'Académie royale de Peinture, en 1787, après avoir exposé au salon de cette année trois tableaux : *Alexandre domptant le cheval Bucéphale*; la *Mort de Phocion*; la *Mort de Caton d'Utique*. Ce peintre fécond produisit un grand nombre de scènes historiques, dont nous ne citerons que les principales : *Mort d'Agis*, salon de 1789; — *Zeuxis cherchant des modèles*, 1798; — *Socrate et Alcibiade chez Aspasie*, même salon; — *Adonis partant pour la chasse*, 1800; — *Trait sublime d'amour maternel* (de lion de Florence), 1801; gravé par Casenave; — *Molière lisant son Tartufe chez Ninon*, 1802; gravé par Anselme; — *Mort de Raphael*; — *L'Éducation de l'Amour*; — *Eponine et Sabinus* : ces trois tableaux furent exposés en 1804; un prix d'encouragement fut donné pour le dernier; — *Aspasie s'instruisant avec les hommes les plus célèbres d'Athènes*, 1806; — *Poussin reconduisant le cardinal de Massimi*, même salon; — *Les Comices de Lyon*, 1808; — *Philoctète dans l'île de Lemnos*; — *Trait de la valeur d'Alexandre* (à l'assaut de la ville des Oxydraques); — *L'Extase de sainte Thérèse* : ces trois tableaux furent exposés au salon de 1810; — *Prédication de saint Denis*; 1814, est dans l'église de Saint-Denis; — *Couronnement de Marie de Médicis*; 1814 : se trouve dans la sacristie de l'église de Saint-Denis; — *Alexandre et Diogène*, 1819; est au château de Versailles; — *Dévouement de Belzunce, évêque de Marseille, pendant la peste de cette ville*; fait partie du musée du Louvre; — *Sainte Cécile entourée de chrétiens*, 1819; — *Fulvie découvrant à Cicéron la conjuration de Catilina* 1822; — *Arria et Pætus*, 1824; — *Établissement de l'Ordre de Saint-Bruno, à Paris*, 1824; — *Ajax et Ulysse se disputant les armes d'Achille*, 1827; — *L'Éducation du duc de Bourgogne*, même salon; — *Le Chagrin monte en croupe et galoppe avec lui*, 1833; — *Le bon Pasteur*, même salon; — des portraits, des dessins pour divers ouvrages de librairie, entre autres pour les *Œuvres de Delille*. Cet artiste, qui peignait avec une extrême facilité, avait pris la couleur peu agréable de son maître, Peyron; son dessin n'avait pas, non plus, la correction désirable; mais ses compositions offraient du mouvement et de la chaleur. G. DE F.

Annuaire des Artistes français, 1836. — *Livrets des salons.*

MONSIGNORI dit BONSIGNORI (*Francesco*), peintre de l'école de Mantoue, né en 1455, à Vérone, mort en 1519. Il entra jeune dans l'atelier d'Andrea Mantegna à Mantoue, où il passa une grande partie de sa vie, protégé et comblé de bienfaits par le marquis François II de Gonzague. Il n'égala pas son maître pour la pureté du dessin et la beauté des formes, mais il approcha davantage du goût moderne, ayant des contours plus pleins, des draperies plus larges, et une plus grande douceur de touche. Il avait peint sur toile pour l'église des Franciscains *Saint Louis et saint Bernardin soutenant le nom de Jésus entouré d'une auréole*; ce tableau,

fini comme une miniature, est aujourd'hui à Milan, dans le musée de Brera. Dans la fameuse église de la Madona delle Grazie, à cinq milles de Mantoue, est un *Saint Sébastien*, qui passe pour le chef-d'œuvre de ce maître (1). Il exécuta dans le palais des Gonzague diverses peintures; mais bien qu'il en ait été plusieurs fois prié par son protecteur, il se refusa toujours à traiter aucun sujet lascif. On voit plusieurs de ses ouvrages à Vérone, tels qu'une *Madone* à fresque sur la façade de la maison Tafelli, et à Saint-Nazaire-et-Saint-Celse, un tableau très-estimé, *La Madone entre saint Blaise et saint Sébastien*. Il paraît que, par humilité peut-être, il avait changé lui-même son nom de Monsignori en celui de *Bonsignori*, car à Saint-Bernardin de Vérone, nous trouvons une *Madone entourée de saints*, tableau signé : *Franciscus Bonsignorius ver. p.* MCCCCLXXXVIII, et à Saint-Fermo-Maggiore une autre *Vierge, avec saint Christophe et saint Jérôme*, signée de même, mais datée de 1484.

Cet artiste excellait dans les portraits, et il fit ceux de tous les membres de la famille de Gonzague, et d'un grand nombre d'autres personnages illustres de son temps. Il n'excella pas moins à peindre les animaux, et l'on raconte que plusieurs fois d'autres animaux y furent trompés. Atteint de la maladie de la pierre, il était allé chercher sa guérison aux eaux de Caldiero; il n'y trouva que la mort. Le marquis de Mantoue fit rapporter son corps à Mantoue, où il fut enseveli honorablement par la confrérie de Saint-François. C'est à tort qu'Orlandi fait Monsignori frère du célèbre architecte frà Giocondo; Francesco n'eut d'autres frères que les deux religieux peintres *Cherubino* et *Girolamo*. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Baldinucci, *Notizie*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — G. Susani, *Nuovo Prospetto di Mantova*. — Bennassuti, *Guida di Verona*. — *Catalogue du musée de Brera*.

(1) Rien n'est d'une vérité plus saisissante que l'expression de cette figure; en la contemplant, on serait porté à croire à la vérité de l'anecdote rapportée à ce sujet par Vasari. « Le marquis de Mantoue étant allé, selon sa coutume, regarder Monsignori travaillant à ce tableau, lui dit : « Francesco, il faut prendre un beau modèle pour ce saint. — J'ai, répondit Francesco, un superbe portefaix que je lie avec des cordes afin d'obtenir une pose naturelle. — Cependant, répliqua le marquis, la figure manque de vérité et de mouvement. Tous les membres de ton saint devraient exprimer la douleur et l'effroi qu'éprouve nécessairement un homme garrotté et servant de but à des flèches; mais si tu veux, je te montrerai comment tu dois opérer. — J'accepte avec empressement, dit Francesco. — Eh bien, quand tu auras solidement attaché ton modèle, avertis-moi, et je te donnerai une leçon. » Le lendemain, Francesco n'eut pas plus tôt serré les liens de son portefaix, qu'il fit appeler secrètement le marquis, dont il ignorait encore les intentions. Le marquis arriva bientôt; il se précipita avec fracas dans l'atelier, les yeux flamboyants de fureur, et la main armée d'une arbalète qu'il dirigea en lui criant à tue-tête : « Ah! traître, tu es mort, je te tiens donc enfin! » Épouvanté par ces terribles paroles, le malheureux patient se livra aux efforts les plus désespérés pour rompre les cordes qui le retenaient. La contraction de son visage et de tous ses membres exprimait avec une vérité effrayante l'horreur de la mort. Alors le marquis dit tranquillement à Francesco : « Le voilà posé convenablement, le reste est ton affaire. »

MONSIGNORI (*Frà Girolamo*), peintre italien, frère du précédent, né à Vérone, en 1458, mort en 1518. Comme son frère, frà Cherubino, il eut pour maître son père Alberto, et devint un peintre de talent. Il appartenait à l'ordre des Dominicains, mais par humilité il ne voulut jamais être que frère convers. Très-simple de mœurs, et tout à fait étranger aux choses de ce monde, « il habitait, dit Vasari, une ferme de son couvent, située au milieu de la campagne, loin du bruit et du mouvement. Il employait l'argent qu'on lui envoyait à acheter des couleurs et des objets de première nécessité, et mettait le reste dans une boîte sans couvercle suspendue au plafond de sa chambre, de sorte que chacun pouvait y puiser. Afin d'éviter l'ennui de songer chaque jour à sa nourriture, il faisait cuire le lundi une chaudronnée de haricots pour toute la semaine. » Étant allé à Milan vers 1498, il y fit de *La Cène* de Léonard de Vinci une excellente copie, la plus parfaite, au dire de Lanzi, qui ait été exécutée d'après ce chef-d'œuvre; elle était placée dans la grande bibliothèque des bénédictins de Polirone à Mantoue. Lors de la suppression des couvents à la fin du siècle dernier, elle fut vendue un louis à un Français et transportée à Paris, où on en a perdu la trace. Frà Girolamo a peint le même sujet à une abbaye de bénédictins dans le Mantouan, et à Mantoue au couvent de S. Domenico, pour lequel il avait commencé une *Passion* que la mort ne lui permit pas d'achever. A Mantoue, on voit de lui dans la galerie de l'Académie des Beaux-Arts, un *Spasimo* très-pathétique; et à Saint-Barnabé une *Madone* à fresque, composition gracieuse, dans laquelle l'enfant Jésus est vraiment raphaélesque. A Sainte-Anastasie de Vérone, on lui attribue quelques fresques accompagnant le mausolée de Cortesia Sarego. Une épidémie ayant éclaté à Mantoue, frà Girolamo ne cessa de soigner ses frères avec un dévouement, dont il fut victime; atteint par la contagion, il mourut à soixante ans. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — G. Susani, *Nuovo Prospetto di Mantova*. — Bennassuti, *Guida della Città di Verona*.

MONSIGNY (*Pierre-Alexandre* DE), compositeur lyrique français, né le 17 octobre 1729, à Fauquemberg, bourg de Picardie, près Saint-Omer, et mort à Paris, le 14 janvier 1817. Il était issu d'une ancienne famille noble et originaire de Sardaigne. Ses ancêtres étaient venus s'établir, au commencement du seizième siècle, dans les Pays-Bas, où ils possédèrent pendant longtemps des domaines considérables; mais leur fortune, après s'être peu à peu amoindrie, se trouvait presque entièrement dissipée lors de la naissance de Monsigny. Son père, qui occupait un emploi à Saint-Omer, lui fit faire ses

humanités au collége des jésuites de cette ville. Un des pères jésuites ayant remarqué le goût passionné de l'enfant pour la musique, lui enseigna à jouer un peu du violon. On dit aussi que le jeune Monsigny, après sa sortie du collége, continua l'étude de cet instrument sous la direction du carillonneur de l'abbaye de Saint-Bertin. Quelque faibles que fussent les notions musicales qu'il avait reçues, elles suffirent pour faire naître chez lui le sentiment de l'art dont il devint une des gloires.

A l'âge de dix-huit ans, Monsigny perdit son père, qui en mourant lui avait fait promettre d'être l'appui et le soutien de sa mère, de sa sœur et de ses quatre frères. Il dut renoncer à la carrière militaire, qu'il avait eu l'intention d'embrasser; et comme la province ne lui offrait aucune ressource, il vint courageusement à Paris, où il obtint un emploi dans la comptabilité du clergé. Monsigny avait alors dix-neuf ans. Son nom, son amabilité, ses manières distinguées, le firent accueillir avec bienveillance dans les sociétés les plus brillantes de la capitale. Il eut bientôt de nombreux et puissants amis, qui l'aidèrent à placer ses frères (1), et son modeste revenu fut alors presque entièrement consacré à assurer une position convenable à sa mère et à sa sœur.

Au milieu des occupations qu'exigeait son état, Monsigny se sentait entraîné par un penchant irrésistible vers la musique. Dès son arrivée à Paris, il s'était empressé de se rendre à l'Opéra, où Rameau brillait alors de tout l'éclat de sa renommée. Mais les grands ouvrages qu'on y représentait firent sur Monsigny une impression bien différente de celle qu'il en attendait; il n'y trouva que des effets étrangers à l'art plein de charme qu'il rêvait. A quelque temps de là, en 1752, une troupe d'opéra bouffe, composée de quelques chanteurs italiens, fut admise à faire entendre sur la scène de l'Académie royale de Musique la *Serva Padrona*, de Pergolèse, et d'autres partitions d'intermède, dont les mélodies gracieuses, élégantes, spirituelles, soutenues par une instrumentation bien appropriée, excitèrent l'admiration des gens de goût. Monsigny crut entrevoir la réalisation de ses rêves. Il lui venait des idées musicales qu'il jetait sur le papier; mais les leçons du jésuite et du carillonneur de Saint-Bertin n'avaient pas été suffisantes pour le mettre en position d'accomplir le vague dessein qui semblait germer en lui. Il prit pour maître de composition un contrebassiste de l'Opéra, nommé Gianotti, qui lui enseigna les éléments de l'harmonie d'après les principes de la basse fondamentale. Au bout de cinq à six mois d'étude, Monsigny se trouva en état d'écrire les accompagnements d'un air, et ne recula pas devant l'idée de composer un petit opéra. Secondé dans sa résolution par le plus heureux instinct et par le goût que la nature lui avait départi, il écrivit la partition des *Aveux indiscrets*, pièce en un acte, dont il fit entendre les principaux morceaux à ses amis; ceux-ci le pressèrent de donner cet ouvrage à la scène, et en 1759 *Les Aveux indiscrets* furent représentés au théâtre de l'Opéra-Comique de la foire Saint-Laurent (1). Malgré l'immense succès qu'obtint cet essai, Monsigny crut devoir à sa position de ne point se nommer. L'année suivante, il donna au même théâtre *Le Maître en Droit* et *Le Cadi dupé*. La verve comique qui brille dans ce dernier ouvrage fit dire au poëte Sedaine, après avoir entendu le duo entre le cadi et le teinturier : « Voilà mon homme ! » et bientôt il se lia de la plus vive amitié avec Monsigny, dont il devint le collaborateur. Le premier résultat de leur association fut : *On ne s'avise jamais de tout*. Cette pièce, représentée le 17 septembre 1761, eut un tel succès que la Comédie-Italienne, qui déjà s'alarmait de la vogue obtenue par l'Opéra-Comique, et dont les pièces italiennes commençaient à attirer moins de spectateurs, sollicita la clôture du théâtre forain, et la réunion de son répertoire au sien; elle l'obtint en 1763, mais elle eut soin d'incorporer dans sa troupe les meilleurs acteurs de l'ancien Opéra-Comique, parmi lesquels on remarquait Clairval et Laruette. Ce fut pour ces deux théâtres réunis en un seul que Sedaine et Monsigny écrivirent *Le Roi et le Fermier*, opéra comique en trois actes, qui fut représenté en 1762. Ce fut aussi dans cet ouvrage, où la manière du compositeur s'agrandit, que le talent de Monsigny se révéla au public et peut-être à lui-même, avec cette sensibilité exquise, cette expression vraie des passions, ce pathétique du cœur, que l'on retrouve plus tard à un degré si éminent dans ses autres productions. Les deux collaborateurs donnèrent ensuite, en 1764, *Rose et Colas*, vrai chef-d'œuvre de grâce naïve. Après les deux grands succès de *Le Roi et le Fermier* et de *Rose et Colas*, Monsigny écrivit *Aline, reine de Golconde*, en trois actes, qui

(1) Son frère cadet mourut capitaine au régiment de Beauce, et chevalier de Saint-Louis. Ses trois autres frères occupèrent diverses places dans les colonies.

(1) A cette époque, il n'existait à Paris que trois théâtres régulièrement établis : l'Académie royale de Musique, la Comédie-Française et la Comédie-Italienne, où l'on représentait des pièces en italien, d'autres en français et quelques pièces en vaudevilles. Mais à côté de ces trois théâtres permanents et reconnus, il en existait un d'un rang inférieur, qui donnait passagèrement des représentations aux Foires Saint-Germain et Saint-Laurent, et qui, sans cesse persécuté par les grands théâtres, auxquels ils payait une redevance, étendit peu à peu son genre, qui ne consistait d'abord qu'en parades et en vaudevilles. L'attrait de la musique avait fait intercaler dans les pièces des airs nouveaux, mais en trop petit nombre pour constituer la comédie lyrique. Ce ne fut qu'en 1753 qu'on y représenta la comédie à ariettes intitulée *Les Troqueurs*, paroles de Vadé, musique de Dauvergne, qui peut être considérée comme le premier opéra-comique français. Duni vint ensuite, et enrichit cette scène de nouvelles et charmantes productions. Philidor débuta la même année que Monsigny, et également sur ce théâtres, qui fut le berceau du genre.

fut représentée, en 1766, à l'Académie royale de Musique. Ce grand ouvrage y fut chaleureusement applaudi, mais on voit que le compositeur est moins à son aise sur cette vaste scène. Ce n'est plus le Monsigny de la Comédie-Italienne; là, il s'était montré réellement créateur : à l'Opéra, malgré le charme de ses mélodies, il n'est plus que le continuateur d'une école qui n'avait pas ses sympathies et à laquelle il ne croyait même pas.

Jusque alors Monsigny avait gardé l'anonyme. Cependant, son nom qu'on italianisait en l'appelant *Moncini*, était à peu près connu du public. On avait fini par savoir que le compositeur était français. Monsigny, voyant le succès de ses ouvrages, chercha à s'affranchir d'occupations qui ne lui permettaient pas de se livrer autant qu'il le désirait à l'art qu'il idolâtrait. Il quitta en 1768 la place qu'il occupait dans le bureau des comptes du clergé de France, et acheta la charge de maître d'hôtel du duc d'Orléans. Les fonctions de cette charge étaient sous beaucoup de rapports assimilées à celles des gentilshommes de la maison du prince. Le duc d'Orléans aimait les arts et protégeait ceux qui les cultivaient. Monsigny, qu'il avait su distinguer, gagna sa confiance et trouva le moyen, dans des fonctions qui lui laissaient le plus honorable loisir, de rendre d'importants services, en obtenant beaucoup de grâces pour les autres, et en ne demandant jamais rien pour lui. Déjà et avant son admission chez le duc d'Orléans, Monsigny, pour lui complaire, avait composé la musique d'une pièce en trois actes, de Collé, intitulée *L'Ile sonnante*, qui fut représentée sur le petit théâtre de société de Villers-Cotterets. Cet ouvrage ne put réussir, même devant un auditoire disposé à l'indulgence. Le poëme était mauvais; Sedaine eut beau le remanier, la pièce n'en eut pas un meilleur sort à la Comédie-Italienne, où elle fut jouée le 4 janvier 1768. Mais l'année suivante Monsigny prit une éclatante revanche, en donnant sur ce théâtre *Le Déserteur*, drame en trois actes, où le talent du musicien atteignit sa plus haute portée. Un immense progrès s'était accompli dans la manière du compositeur depuis ses premiers ouvrages. Le sentiment pathétique, si remarquable dans *Le Déserteur*, n'y exclut pas la forme musicale; on peut dire même que sous ce dernier rapport plusieurs morceaux de cet opéra ne seraient pas mieux combinés si la musique en était écrite par nos maîtres les plus célèbres; chez Monsigny l'instinct et le sentiment avaient suppléé sans désavantage à la science acquise. Il donna ensuite *Le Faucon*, en un acte (1771); *La belle Arsène*, en trois actes (1773), *Le Rendez-vous bien employé*, en un acte (1776); et *Félix ou l'Enfant de la Forêt*, drame en trois actes, qui fut représenté pour la première fois le 24 novembre 1777, et dans lequel se trouvent le délicieux quintette : *Finissez donc, monsieur le militaire;* l'air charmant : *Qu'on se batte, qu'on se déchire;* et un admirable *trio*, véritable modèle de sentiment. *Félix* fut le dernier ouvrage de Monsigny. Cependant le compositeur était dans toute la force du talent et de l'âge, puisqu'il n'avait pas alors plus de quarante-huit ans; mais un de ses yeux était à peu près perdu par une cataracte; l'autre était très-faible et ne pouvait être conservé que par un repos absolu. Monsigny dut se résigner. Une fois, pourtant, il fut sur le point de succomber à la tentation : Sedaine lui ayant lu le poëme de *Richard Cœur de Lion*, qu'il venait de terminer, Monsigny ne put résister au désir de traiter un sujet qui lui paraissait si favorable à la musique; mais les médecins lui interdirent de nouveau tout travail sous peine de perdre complétement la vue, et il rendit le manuscrit à Sedaine en l'engageant à le confier à Grétry; le conseil était bon. Peu à peu l'état de sa vue s'améliora; mais, soit qu'il craignît de la compromettre, soit qu'il eût perdu l'habitude du travail, soit enfin que, comme il le disait plus tard à M. Fétis, il ne lui fût plus venu d'idées musicales depuis son dernier opéra de *Félix*, Monsigny renonça, non sans regret, à la carrière qu'il avait naguère parcourue avec tant d'éclat.

Monsigny n'avait songé à se marier qu'à près de cinquante ans; il avait épousé Mlle de Villemagne, qui était plus jeune que lui de vingt ans, et à la famille de laquelle il était déjà étroitement uni par les liens de l'amitié (1). Il vivait heureux au milieu de cette famille lorsque la révolution éclata. Il perdit tout ce qu'il possédait, ainsi que sa place dans la maison d'Orléans et une pension de 2,000 francs qu'il tenait de Louis XV et que Louis XVI lui avait continuée. Il se retira alors dans une petite maison du faubourg Saint-Martin qu'il quittait quelquefois pour aller à la Comédie-Italienne. Il allait s'asseoir d'habitude au foyer, où il rencontrait d'anciens amis; bien rarement il entrait dans la salle, et semblait être devenu indifférent à l'art qu'il avait tant aimé. Un soir qu'il était à sa place accoutumée, une loge étant restée entr'ouverte, quelques sons parvinrent à son oreille : « Mais c'est très-joli ce que j'entends là, » s'écria-t-il en s'adressant à une personne qui se trouvait à ses côtés. » — « Je le crois bien, répliqua son interlocuteur, on joue en ce moment *Rose et Colas*. » Monsigny, dont on ne donnait plus que très-rarement les ouvrages, qui étaient passés de mode, avait même oublié sa musique. Les comédiens sociétaires de l'Opéra-Comique, connaissant son état de gêne, prirent une généreuse initiative, et lui firent, en 1798, une pension viagère de 2,400 francs qu'ils lui offrirent délicatement en échange de la cession de ses droits d'auteur sur ses ouvrages.

(1) Il eut de ce mariage quatre enfants : un fils et une fille, qui étaient les aînés, ont seuls survécu; les deux plus jeunes moururent en bas âge.

Peu de temps après, le gouvernement lui rendit la pension de 2,000 francs que la révolution lui avait enlevée. Puis, en 1800, Sarrette le fit nommer à l'une des places d'inspecteur des études du Conservatoire, devenue vacante par la mort de Piccini. Monsigny donna dans cette circonstance une preuve de sa modestie et de son désintéressement. Il s'agissait à cette époque de former un corps de doctrines par la publication de méthodes destinées à l'enseignement des diverses parties de l'art. Les inspecteurs se réunissaient souvent pour discuter entre eux les questions théoriques. Après quelques séances, Monsigny alla trouver Sarrette : « Mais, mon ami, lui dit-il, pourquoi m'avez-vous donc mis là? Il faut être plus savant que je ne le suis pour un pareil emploi qui serait bien mieux occupé par un autre. » Et malgré les instances de Sarrette, il se démit de ses fonctions, auxquelles était attaché un traitement de 6,000 francs. Quelques années plus tard, Napoléon, assistant à une représentation du *Déserteur* que l'on avait remis au théâtre, parut enchanté de cette musique, qu'il entendait pour la première fois. Le comte Daru, qui se trouvait à son côté dans la loge impériale, s'intéressait beaucoup à Monsigny, et profita de l'occasion pour parler de lui : « Sire, dit-il à l'empereur, l'auteur serait bien heureux s'il savait le plaisir que sa musique a fait à Votre Majesté. — Comment, est-ce que Monsigny existe encore? — Oui certainement, Sire. — Il doit être bien âgé; quelle est sa position? — Il a été complétement ruiné par la révolution, mais Votre Majesté a déjà daigné lui faire rendre une pension de 2,000 francs qui lui avait été accordée par Louis XV. — Ce n'est pas assez, répliqua l'empereur; vous l'informerez demain que sa pension est portée à 6,000 francs. » A la mort de Grétry, en 1813, Monsigny fut appelé à lui succéder à l'Institut. Lors de la Restauration, il perdit sa pension de 6,000 francs; mais le duc d'Orléans lui en fit bientôt obtenir une de 3,000 francs, et en 1816 il fut décoré de la Légion d'Honneur. Parvenu à une extrême vieillesse, il ne jouit pas longtemps de ses honneurs, et s'éteignit doucement le 14 janvier 1817, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Ses obsèques furent célébrées à l'église Saint-Laurent, à quelques pas du lieu même où l'on voyait encore les vestiges du modeste théâtre forain sur lequel Monsigny, plus de cinquante ans auparavant, avait préludé à ses succès. Outre les opéras que nous avons cités, Monsigny en a laissé deux en manuscrit; ces deux ouvrages, en un acte, ont pour titre : *Pagamin de Monègue* et *Philémon et Baucis*; ils avaient été composés vers 1770.

Dieudonné Denne-Baron.

Choron et Fayolle, *Dict. hist. des Musiciens*. — Quatremère de Quincy, *Notice sur Monsigny*, lue à l'Institut. — Fétis, *Biographie univ. des Musiciens*. — *Notice hist. sur Monsigny*, par Ad. Adam, dans la *Revue contemporaine*. — P. Hédouin, *Mosaïque*; Paris, 1856.

MONSON (Sir *William*), marin anglais, né en 1569, mort en février 1642, à Kinnersley (comté de Surrey). Il interrompit ses études à Oxford pour s'embarquer, à l'insu de ses parents; à dix-huit ans il commandait un bâtiment de la marine royale, et à vingt il prenait part, avec le titre de vice-amiral, à l'expédition des Açores dirigée par le comte de Cumberland. En 1591, à la suite d'un sanglant combat, il tomba au pouvoir des Espagnols, et fut conduit en Portugal, où il resta deux ans prisonnier. Il reprit néanmoins du service, seconda puissamment le comte d'Essex lors de la prise de Cadix (1594), et fut créé chevalier. Sous le règne de Jacques I[er], il ne remplit d'autre charge que celle d'amiral de la Marche (*narrow seas*) et, de 1604 à 1616, il eut plus d'une fois l'occasion de réprimer les agressions des Hollandais. Malgré ses loyaux services, il subit un court emprisonnement à la Tour, disgrâce que lui attirèrent ses plaintes sur le mauvais état de la marine et l'incurie des ministres. Après s'être prononcé contre les expéditions d'Alger, de Cadix et de l'île de Rhé, dont l'issue fut également malheureuse, il commanda en 1635 la flotte destinée à combattre les Français et les Hollandais. Ce fut dans sa retraite de Kinnersley qu'il rédigea les *Naval tracts*, que Churchill a publiés dans sa *Collection of voyages*. K.

Campbell, *Lives of the British Admirals*.

MONSTIER (*Artur* du), hagiographe français, né à Rouen, en 1587, mort en 1662. Il entra chez les Récollets de la province de Saint-Denis. Sa vie fut tout entière consacrée aux études historiques. Son style est diffus, mais les renseignements qu'il donne sont exacts. On a de lui : plusieurs *Vies de saints et de bienheureux*, insérées dans les *Flores Sanctorum* de Ribadeneira; — *La Piété françoise envers la sainte Vierge Notre-Dame de Liesse*; Paris, 1637, in-8°; réimprimée sous le titre de *De la Dévotion des François envers la Vierge*, avec la *Vie de sainte Lucrèce, vierge et martyre*; ibid.; — *De la Sainteté de la monarchie françoise, des rois très-chrétiens et des enfants de France*; Paris, 1638, 9 livres, in-fol. et in-8°; — *Martyrologium franciscanum*; Paris, 1638 et 1653, in-fol.; — *Sacrum Gynæceum, seu Martyrologium amplissimum*; Paris, 1657, in-fol.; — *Neustria Pia, seu De omnibus et singulis Abbatiis et Prioratibus totius Normanniæ*, etc.; Rouen, 1663-1665, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage est devenu fort rare. Il devait former cinq volumes; l'auteur mourut lorsque le troisième paraissait. Les deux premiers tomes : *Neustria Christiana*, traitent des prélats normands; le troisième, *Neustria Sancta*, des saints de la Neustrie; les deux derniers volumes sont restés manuscrits dans la bibliothèque des Récollets de Rouen. A. L.

Le P. Lelong, *Bibliothèque des Histoires de France*, t. II. — Wadding, *De Script. eccles*. — Le P. Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. Francisc.*, t. I, p. 143 et sq.

MONSTRELET (*Enguerrand* DE), chroniqueur français du quinzième siècle, né vers 1390, mort le 20 juillet 1453. On possède peu de détails sur sa vie. Le nom de Monstrelet est celui d'un village de Picardie, aujourd'hui Montrelet, situé près de Doullens. Selon Carpentier, historien du Cambrésis, cette terre aurait eu pour seigneur, dès 1125, un Enguerrand de Monstrelet; d'où serait descendu le chroniqueur. M. Quicherat, d'après une autorité qu'il ne désigne pas, le donne comme « un bâtard de bonne maison, natif du comté de Boulogne ». Monstrelet se déclare lui-même issu de noble génération. M. Ravenel a découvert et publié de nos jours des lettres de rémission accordées en 1424, par Henri VI, roi de France et d'Angleterre, en faveur d'un écuyer nommé Enguerrand de Monstrelet, accusé d'avoir détroussé, sur la grande route, des marchands dans les environs d'Abbeville. Le coupable, désigné dans ces lettres, était capitaine de Frencq, et servait sous les ordres de Jean de Luxembourg, comte de Saint-Paul. Ces divers traits paraissent convenir parfaitement à notre chroniqueur. En 1430, Monstrelet, toujours attaché à Jean de Luxembourg, se trouvait à Compiègne, et remplissait vraisemblablement quelque office, comme celui de bailli, demi-civil et demi-militaire. Revêtu de cette qualité, il vit la Pucelle à Compiègne, lorsque cette héroïne fut prise par les Bourguignons. En racontant cet épisode, il atteste qu'il fut personnellement témoin de l'entrevue du duc de Bourgogne avec l'illustre prisonnière. De 1436 à 1440, Monstrelet fut lieutenant du gavenier de Cambray ou percepteur de la gave, sorte de redevance, que les églises de Flandre payaient au comte, pour sa protection. Il exerça ensuite la charge de prévôt de Cambray et prêta serment, comme tel, le 9 mars 1444. Le 12 mars de l'année suivante, il réunit à cet emploi celui de bailli de Walincourt. Il mourut à l'âge de soixante-trois ans, et fut inhumé aux Cordeliers de Cambray. De son mariage avec Jeanne de Valhuon, il laissa une fille, Bonne de Monstrelet, qui épousa Martin de Beaulaincourt, écuyer (1).

Dans son état le plus étendu, la *Chronique* de Monstrelet ne se compose que de deux livres. Le premier s'étend de l'an 1400, ou environ (terme où s'arrête Froissart), à l'an 1422. Le second commence à cette dernière date, avec le règne de Charles VII, et se continue jusqu'en 1444. Ces deux livres seuls sont l'œuvre authentique de Monstrelet. Le troisième livre, que présentent beaucoup d'éditions, tant manuscrites qu'imprimées, constitue une *suite* ou appendice, plus ou moins développé, ajouté à l'auteur principal par les libraires. Ce troisième livre (de 1444 à 1467) appartient à Mathieu de Coucy ou d'Escouchy, l'un des nombreux *élèves* ou continuateurs de Monstrelet.

Les principaux manuscrits de cet ouvrage sont les suivants, qui tous se conservent à la bibliothèque impériale de Paris : 1° Ms. 8347, 5, 5, *Olim* Colbert 3186; celui-ci est le plus ancien, et paraît remonter à la première moitié du quinzième siècle. 2° Ms. suppl. franç., n° 93; écrit en 1459; chacun de ces deux textes ne contient que le premier livre. 3° 8345, 4° 8346, qui renferment les deux livres. Les suivants présentent les trois livres savoir : 5° Ms. 8299, 5, Colbert 19; écrit vers 1500. 6° Ms. 8299, 6, Colbert 20; 7° La Vallière 32. Ce dernier fut exécuté, en 1510, à Gênes, pour François de Rochechouart, gouverneur de cette place au nom de Louis XII. Il est orné de nombreuses miniatures d'une grande beauté, mais qui, par leur date tardive, forment avec le texte autant d'anachronismes (1). Indépendamment de ces exemplaires, tous insuffisants et seuls connus en France, nous en signalerons deux autres : 1° Ms. de la bibliothèque de Leyde, provenant d'Isaac Vossius; ce volume est orné de peintures sur vélin des plus remarquables, exécutées dans les Pays-Bas sous le règne de Philippe le Bon; 2° Ms. du British Museum (voy. Willemin, *Monuments français inédits*, 1839, in-fol., t. III, page 10).

La première édition imprimée de Monstrelet est celle qu'a donnée sans date, en deux tirages, Vérard, vers la fin du quinzième siècle. L'un et l'autre tirage comprend les trois livres, de 1400 à 1467, en trois volumes in-folio, gothique. On trouve au département des imprimés de la Bibliothèque impériale de Paris un exemplaire sur vélin du deuxième tirage, enrichi de 385 miniatures. Viennent ensuite : l'édition de Jean Petit et Michel Lenoir, sans date, 3 tomes petit in-folio gothique; l'ouvrage est ici continué jusqu'en 1498, et celle de Regnault, 3 vol. in-fol., 1518, continué jusqu'en 1516. Une mention spéciale est due à celle de Denis Sauvage; Paris, 1572, 3 vol. in-fol.; reproduite par Métayer, 1595, 3 vol. in-fol. M. Dacier, avant la révolution française, avait préparé une nouvelle édition de Monstrelet. Mais cette œuvre est de celles que cet académicien laissa inachevées. De nos jours, M. Buchon a mis à contribution ces divers matériaux. On lui doit plusieurs éditions récentes de ce chroniqueur. La dernière est celle du *Panthéon lit-*

(1) Le portrait de Monstrelet a été gravé par M. de Larmessin, d'après un original inconnu, mais qui paraît digne de confiance. On trouvera cette curieuse effigie dans l'ouvrage intitulé : *Académie des Sciences et des Arts, contenant les vies et les Éloges historiques des hommes illustres qui ont excellé en ces professions depuis environ quatre siècles,... avec leurs pourtraits tirez sur des originaux au naturel*, etc., par Isaac Bullart; Bruxelles, 1682, 2 vol. pet. in-fol.; t. I, p. 128. Il existe une réduction, plus récente, de cette gravure. Le manuscrit 8299,5, f° 1, contient aussi une représentation de Monstrelet. Cette figure a été recueillie comme *portrait* par Gaignières (*Rois et Reines*, 1461-1515 feuillets, 52 et 52 bis). Mais l'original (exécuté vers 1500) ne saurait offrir aucune valeur iconographique.

(1) Un spécimen de ces peintures se trouve au tom. III (seizième siècle), dans la *Paléographie universelle* de MM. Sylvestre et Champollion Figeac.

téraire, 1837 et années suivantes, 1 vol. grand in-8°. Monstrelet a été également traduit et imprimé en Angleterre par Johnes, éditeur de Froissart. Toutes ces impressions et notamment la dernière édition française, sans notes, sans table, pleine d'erreurs et de *lapsus*, pour les noms d'hommes, de lieux, etc., sont indignes de l'état actuel de la science et des justes exigences de la critique. Guidée par ces motifs, la Société de l'Histoire de France a récemment confié à M. Douët d'Arcq le soin de donner un nouveau texte de Monstrelet. Cet ouvrage, en cours de publication depuis 1857, comprendra seulement les deux livres authentiques, et formera sept volumes in-8°.

On reproche à la *Chronique* de Monstrelet d'être un panégyrique de son seigneur le comte de Saint-Paul. L'indépendance du caractère, difficile dans tous les temps, se rencontre rarement parmi les chroniqueurs du quinzième siècle, attachés presque tous à la personne d'un patron et d'un maître. En dehors de ce qui touche à Jean de Luxembourg, Monstrelet manifeste, en général, une équité de jugement qu'il serait injuste de méconnaître. Il supplée d'ailleurs à la justice de ses appréciations par une abondance de notions et de témoignages, qui lui tiennent lieu d'impartialité. Monstrelet succède immédiatement, et sans faire trop pauvre figure, à Froissart. Il est le père véritable et direct de toute une école de chroniqueurs bourguignons du quinzième siècle. G. Chastelain, Wavrin, Fenin, Saint-Remi, P. Cochon, Coucy et beaucoup d'autres recueils, anonymes, ont été imités, continués d'après Monstrelet, ou formés de sa substance. A. V.—V.

La Chronique d'Enguerrand de Monstrelet en deux livres avec pièces justificatives, 1400-1444, *publiée pour la Société de l'Histoire de France par L. Douët d'Arcq*, tome 1er, préface. — Quicherat, *Procès de la Pucelle*, t. IV, p. 360. — J. Ch. Brunet, *Manuel du Libraire*, etc.

MONTAGIOLI (*Cassiodoro*), érudit italien, né le 5 février 1698, à Modène, où il est mort, en mai 1783. Il prit en 1717 l'habit de Saint-Benoît dans la congrégation du Mont-Cassin, et quitta en 1756 le couvent de Polirone pour aller habiter une maison de son ordre à Modène. Il professa la philosophie pendant plusieurs années et fut appelé à diverses fonctions monastiques. Ses principaux ouvrages sont : *Esercizi di celesti affetti, tratti dal libro de' Salmi*; Rome, 1742; — *Trattato pratico della carità cristiana in quanto è amor verso Dio*; Bologne, 1751, et Venise, 1761; — *Enchiridio evangelico*; Modène, 1755; — *Maniera facile di meditare con frutto le massime cristiane*; Bologne, 1759, 2 vol. in-12; — *Santo Mauro, abbate*; Bologne, 1766; — *Detti, Pratiche e Ricordi di S. Andrea Avellino*; Venise, 1771; — *Parabole del figliuol di Dio*; Plaisance, 1772; — *Il divino sermone nel monte*; Rome, 1779. P.

Dizionario Bassanese.

MONTAGNA (*Benedetto*), peintre de l'école vénitienne, né à Vicence, mort vers 1435. Bien qu'imitateur des Bellini, il paraît avoir été élève d'Andrea Mantegna. Il peignit l'histoire et le portrait avec un égal succès, et travailla surtout pour sa ville natale. A la Madonna-del-Monte-Berico, près Vicence, dans le réfectoire du couvent, était le chef-d'œuvre de ce maître, une *Adoration des Mages* signée *Benedictus Montagna pinxit a di primo giuglio* MCCCCXXVIII. Ce chef-d'œuvre a été mis en pièces en 1848 par les Autrichiens, qui, à Vicence, comme dans tout l'état Lombard-Vénitien, ont traité les objets d'art avec une barbarie qu'on ne saurait assez flétrir. Le musée de Brera à Milan possède une *Madone avec saint Pierre, saint Paul, saint François et saint Antoine de Padoue*, tableau qui porte la même date que le précédent. E. B—N.

Ridolfi, *Vite degli illustri Pittori Veneti e dello Stato*. — Morelli, *Notizia*. — G.-B. Berti. *Nuova Guida per Vicenza*. — *Catalogue du Musée de Brera.*

MONTAGNA (*Bartolommeo*), peintre de l'école vénitienne, fils du précédent, né à Vicence, existait encore en 1507. Il eut pour maître Andrea Mantegna. Si dans ses ouvrages on peut être choqué de l'emploi des dorures, dans tout le reste il se montre l'égal des bons peintres de son temps. Son dessin a de la correction; ses nus sont vrais et bien rendus; son coloris est riant, et ses figures d'anges sont remplies de grâce. Il entendait bien l'architecture et la perspective, comme en fait foi un tableau aujourd'hui au musée de Milan : *La Madone sur un trône, avec saint André, sainte Monique, saint Sigismond, sainte Ursule et trois anges jouant des instruments*. Ce tableau est signé et daté de 1499. Lanzi lui donne de grands éloges, ainsi qu'à un autre représentant *La Madone et deux saints*, qui est à l'Académie des Beaux-Arts de Venise. Les ouvrages de ce maître étaient très-nombreux dans l'État de Venise, et bien que plusieurs aient disparu à la fin du siècle dernier, on peut encore en citer une assez grande quantité. Ainsi, à Vicence, nous trouvons *La Vierge avec sainte Monique et la Madeleine prosternées devant l'enfant Jésus*; — *la Présentation de Jésus-Christ au temple*; — *Saint Joseph et d'autres saints adorant Jésus*, fresque presque détruite; — *Madeleine, saint Jérôme, sainte Monique et saint Martin*, composition pleine de noblesse; — *La Vierge avec saint Barthélemy, saint Augustin et saint Sébastien*. Près de Vicence, à la Madonna-di-Monte-Berico, une *Piété* est signée : *Opus Bartholommei Montagna* M CCCCC V *avrile*. A Vérone, il a peint à fresque dans une chapelle de l'église Saint-Nazaire-et-Saint-Celse, quatre sujets, fort ruinés aujourd'hui, tirés de la vie de saint Blaise. Padoue possède à l'église du séminaire un des meilleurs ouvrages de Montagna, *La Vierge sur un trône*

avec saint Pierre, saint Paul, saint Jean-Baptiste, sainte Catherine et deux anges. A la Chartreuse de Pavie est un tableau plein de grâce, *La Vierge et deux saints.* Enfin au musée de Berlin, une autre *Madone* de Montagna porte la date de 1500. E. B—N.

Vasari, *Vite.* — Ridolfi, *Vite degli illustri Pittori Veneti.* — Lanzi. — Ticozzi. — P. Faccio, *Nuova Guida di Padova.* — Bennassuti, *Guida di Verona.* — G.-B. Berti, *Guida per Vicenza.*

MONTAGNA (*Benedetto*), graveur italien, parent des précédents, né vers 1458, à Vicence, mort en 1530, à Vérone. Il fut sinon l'élève, du moins l'imitateur de Giovanni Bellini, et travailla presque toujours à Venise, où il se fit surtout remarquer par le tableau qu'il fit pour l'église de Sainte-Marie d'Artona. Il avait atteint l'âge mûr lorsqu'il entreprit de graver ses principales compositions; quoique ses travaux en ce genre soient un peu durs, empâtés et rappellent le style gothique, ils ont acquis un certain prix aux yeux des amateurs. La plupart portent ses initiales ou même sa signature entière, *Benedetto Montagna*. Nous citerons *Le Sacrifice d'Abraham; une Sainte Famille; L'Homme assis près d'un palmier; L'Enlèvement d'Europe; Apollon et Midas; Les deux Musiciens, La Vierge dans un paysage*, etc. Cet artiste a aussi gravé beaucoup d'estampes pour différents ouvrages de son temps. P.

Ticozzi, *Dizionario.* — Huber et Rost, *Manuel des Curieux*, III, 49. — Bartsch, *Le Peintre graveur*, XIII. — Brulliot, *Dict. des Monogrammes*, II, n° 266. — Renouvier, *Types des Maîtres graveurs.*

MONTAGNAC (*Lucien-François-Joseph*, baron DE), officier supérieur français, né le 17 mai 1803, à Pouru-aux-Bois, près Sedan, tué le 22 septembre 1845, à Sidi-Brahim (Algérie). Issu d'une ancienne famille militaire (*voy.* GAIN DE MONTAIGNAC), il entra en 1815 à l'École de Saint-Cyr, fut nommé sous-lieutenant d'infanterie en 1821, et prit part à la campagne de 1823 en Espagne. Sa courageuse conduite pendant l'insurrection qui les 5 et 6 juin 1832 ensanglanta Paris, l'avait désigné pour la croix d'Honneur; mais, au moment où il fut appelé pour la recevoir des mains du roi, il la refusa, en disant « qu'il n'avait pas encore assez fait pour la mériter ». Plus tard il donna une nouvelle preuve de l'élévation de son caractère. Cité, dans un ordre du jour, pour un acte de courage qui appartenait à l'un de ses camarades, il protesta publiquement et reporta l'honneur du fait sur celui à qui il était dû. Nommé capitaine en 1836, il passa en Algérie, et se distingua dans les expéditions de Teniah, d'Oran, de Medeah, de Milianah et de Constantine; en 1840 il reçut la croix d'Honneur, et en 1842 il fut signalé quatre fois dans les ordres du jour de l'armée. Élevé au grade de chef de bataillon (18 juillet 1841), il fit, dans le combat du 17 juin 1843, une chute malheureuse qui lui brisa le bras près du poignet, et lui ôta pour toujours l'usage de la main droite. Après avoir été nommé lieutenant-colonel (10 mars 1844), il fut investi du commandement supérieur du camp de Djemma-Gazaouat, petit port de la frontière du Maroc. Appelé par de perfides indications à protéger, contre une prétendue irruption d'Abd-el-Kader, une tribu voisine, il quitta le camp, pour n'y plus rentrer, dans la nuit du 21 septembre 1845, emmenant avec lui trois cent cinquante-cinq chasseurs à pied du 8ᵉ bataillon, soixante-cinq cavaliers du 2ᵉ hussards, deux soldats du train et un interprète. Engagés dans un piége, écrasés par des forces supérieures, qu'animait la présence d'Abd-el-Kader, plus de quatre cents hommes succombèrent après des prodiges de valeur. Le colonel de Montagnac, qui marchait à la tête de l'avant-garde, tomba l'un des premiers. « Je pleure cet officier, disait de lui le duc de Nemours; il n'en était pas de plus brave et de plus intelligent (1). » K.

Le Moniteur universel, septembre 1845. — *Moniteur de l'armée*, 1845. — *L'Ardennais*, 16 octobre 1845.

MONTAGNAC. *Voy.* GAIN DE MONTAIGNAC.

MONTAGNANA, famille de médecins italiens, dont les plus connus sont :

Bartolommeo, né vers 1400, à Montagnana, petite ville dont il prit le nom, professa la médecine à Bologne et à Padoue; il ne paraît pas avoir vécu au delà de 1460. Il a écrit : *Consilia Medica, edita Paduæ anno* 1436; s. l. n. d. (Mantoue ou Padoue, vers 1475), in-fol. gothique à 2 col.; une réimpression non moins rare date de 1476; on en connaît d'autres éditions, faites à Venise (1497), à Lyon (1525), à Francfort (1604) et à Nuremberg (1652); — *De Balneis Patavinis; de Compositione et Dosi Medicinarum*; Padoue, 1556.

Pietro, frère du précédent, est auteur d'un traité *De Urinarum Judiciis;* Padoue, 1487, in-4°.

Bartolommeo, fils ou neveu du chef de la famille, mort le 11 mai 1525, à Venise, s'établit en 1508 dans cette ville, après avoir pendant longtemps occupé une chaire à l'université de Padoue. On a de lui : *Responsa reparandæ conservandæque sanitatis; De Pestilentia*, et plusieurs autres opuscules.

(1) Des traits d'un courage héroïque ont signalé le désastre de Sidi-Brahim (c'est le nom du marabout où les Français s'étaient retranchés). Après que les hommes des deux compagnies formant le centre eurent été tous tués, les quatre-vingts carabiniers survivants résistèrent pendant deux jours, sans eau, sans vivres, à toutes les attaques des Arabes. Ces malheureux n'avaient entre eux qu'une bouteille d'absinthe; ils furent forcés de boire leur urine pour apaiser leur soif; privés de munitions ils coupèrent en quatre leurs dernières balles. Abd-el-Kader, qui dirigeait lui-même cette attaque, adressa plusieurs lettres, écrites en français, à ces braves pour leur promettre la vie sauve s'ils consentaient à se rendre; ils refusèrent. Vers le soir du second jour, le capitaine Géraux, seul officier qui n'eût pas été tué, sortit avec ses soldats du marabout pour se diriger sur Djemma-Gazaouat. Parvenue, après des efforts prodigieux, à une lieue environ du camp, cette petite troupe eut à traverser un ravin rempli de Kabyles. Ce fut un nouveau massacre auquel dix hommes seulement échappèrent.

Bartolommeo, fils du précédent, auteur d'un traité *De Morbo Gallico*, inséré par Luvigini dans le recueil *De Morbis Venereis*.

Marco-Antonio, fils du précédent, mort en 1572, professa de 1545 à 1570 la chirurgie et l'anatomie à Padoue, et publia *De Herpete, Phagedæna, Gangrena, Sphacelo et cancro*; Venise, 1559, in-4°.

Pietro, frère du précédent, mort trois mois après lui, en 1572, lui succéda en 1570 dans la chaire de chirurgie. Outre des *Tables anatomiques* en couleur, on cite de lui un opuscule : *De Vulneribus et Ulceribus*.

Angelo, mort le 24 octobre 1676, enseigna depuis 1637 la médecine à Padoue. C'est le dernier représentant de cette famille. P.

Papadopoli, *Historia Gymnasii Patav.*, I. — Manget, *Biblioth. Scriptor. Medicorum*. — Tiraboschi, *Storia della Letter. Ital.*

MONTAGNE (*Jacques* DE), magistrat français, né vers 1530, au Puy, mort à Montpellier. Nommé en 1555 avocat général en la cour des aides de Montpellier, il adopta les principes de la réforme, et prit une part active aux troubles qui en 1561 éclatèrent dans cette ville. En 1575 il devint président de la même cour, et en 1576 il reçut des lettres de noblesse. On a de lui : *Histoire de la Religion et de l'État de France depuis la mort de Henri II jusqu'au commencement des troubles de* 1560 ; s. l. (Genève), 1565, in-8° ; c'est un fragment d'une volumineuse *Histoire* (ms.) *de l'Europe depuis* 1559 *jusqu'en* 1587, dont il ne reste plus qu'un livre, le XIV°, conservé à la Bibliothèque impériale. P. L.

Haag frères, *La France Protestante*.

* **MONTAGNE** (*Jean-François-Camille*), botaniste français, né le 15 février 1784, à Vaudoy (Seine-et-Marne). Fils d'un chirurgien, qui le laissa orphelin dès l'enfance, il parvint presque sans maîtres, faute de moyens pour les payer, à corriger tant bien que mal le défaut d'éducation résultat des événements. A quatorze ans il s'engagea dans la marine ; admis comme novice timonier et dirigé sur Toulon, il fit partie de l'expédition d'Égypte, et passa dans les bureaux de l'administration. En 1802 il revint en France avec l'armée qui avait capitulé à Alexandrie, et se livra avec ardeur à l'étude de la médecine. Nommé chirurgien (1804), puis attaché à l'hôpital militaire de Boulogne-sur-Mer, il fut envoyé en 1806 à l'armée de Naples, et obtint en 1809 le grade de chirurgien major dans un régiment de la garde royale. Chargé en 1814 du service chirurgical de la garde royale de Murat, il fut désigné en 1815 pour prendre, avec le titre de chirurgien en chef, la direction du service de santé de l'armée de ce roi. A la suite d'une campagne désastreuse, les Français, malgré l'engagement pris par les Autrichiens de respecter leur liberté, furent tous faits prisonniers de guerre et emmenés au fond de la Hongrie, dans la forteresse d'Arad. En 1816 il leur fut permis de rentrer dans leur patrie. Après avoir exercé la médecine à Paris, M. Montagne fut rappelé au service en qualité de chirurgien major (1819) ; il prit part à la campagne d'Espagne, et sa conduite pendant le siége de Pampelune lui valut la croix d'Honneur. En 1830 il fut mis à la tête de l'hôpital militaire de Sedan. Deux ans plus tard, il obtint sa retraite, et s'établit à Paris. Depuis longtemps son goût le portait vers l'étude des plantes. Pendant qu'il était au service, il visita successivement la Lorraine, les Vosges, l'Espagne, la Bretagne, les îles d'Hyères, les environs de Lyon, les Pyrénées et les Ardennes, et y put moissonner d'amples récoltes de plantes nouvelles ou rares. Mais de retour à Paris, il trouva les études cryptogamiques, auxquelles il s'était particulièrement adonné, presque abandonnées en France, ou du moins négligées à ce point que les voyageurs naturalistes étaient obligés, pour faire dénommer et décrire les nombreuses espèces de végétaux cellulaires qu'ils rapportaient des pays lointains, de les adresser à des savants de Suède, d'Allemagne ou d'Angleterre. C'est ce qui était arrivé à MM. Gaudichaud et Auguste de Saint-Hilaire, tous deux membres de l'Académie des Sciences. Soutenu par l'ambition d'être utile, M. Montagne se dévoua à cette branche de la botanique, et lui consacra dix heures par jour pendant vingt années ; il introduisit, décrivit et figura en grande partie près de deux mille espèces, et pour arriver à ce résultat il entretint une correspondance des plus actives avec les principaux botanistes de l'Europe et de l'Amérique. Ce travail opiniâtre trouva enfin sa récompense : après avoir eu sept voix en 1837 comme candidat à l'Académie des Sciences, il fut élu en 1852 à la presque unanimité, en remplacement d'Achille Richard. Le 8 avril 1858 il reçut la croix d'officier de la Légion d'Honneur.

On a de M. Montagne : *Notice sur les Plantes cryptogames récemment découvertes en France*, insérée de 1832 à 1837, dans les *Archives de Botanique* (I et II) et les *Annales des Sciences naturelles* (2° série, I, V et VI) ; — *Détermination des Champignons*, dans le *Voyage aux Indes Orientales* de Bélanger, en 1826-1829 ; — *Prodromus Floræ Fernandesianæ, sistens enumerationem plantarum cellularium quas in insula Juan Fernandez a Bertero collectas describit*, dans les *Ann. des Sc. nat.* (2° série, III et IV) ; — *Observations sur un champignon entomochtone, ou histoire botanique de la muscardine*, dans le *Recueil des Savants étrangers* ; — *Huit Centuries de plantes cellulaires exotiques nouvelles*, dans les *Ann. des Sc. nat.* (1837-1868, t. VIII à XX, et 3° série, t. IV et suiv., avec pl.) ; — *Des organes mâles du Targionia*, même recueil 1838, IX) ; — *Cryptogamæ Brasilienses ab Augusto Saint-Hilaire collectæ*, même recueil (1839, XI) ; — *Recherches sur la structure du nucleus du genre Sphærophorus de la famille des lichens*, même recueil (1840, XV) ; — *Phyceæ novæ*

aut minus notæ, dans les *Otia Hispanica* de B. Webb (1839); — *Plantæ cellulares*, dans la *Phytographia Canariensis* de Webb et de Berthelot; 1840, in-4°, avec 10 pl. col.; — *Cryptogamæ Nilgherienses*, dans les *Ann. des Sc. nat.* (1842, XVII et XVIII); — *Cryptogamie*, dans l'*Historia fisica de la isla de Cuba* de Ramon de La Sagra; Paris, 1838-1842, in-8°, avec atlas in-fol.; — *Decades of fungi*, dans le *London Journal of Botany* (1844, III); — *Mémoire sur le phénomène de la coloration des eaux de la mer Rouge*, dans les *Comptes rendus de l'Acad. des Sc.* (1844); — *Plantes cellulaires*, dans le *Voyage au pôle sud* de Dumont d'Urville (1842-1845, in-8°, avec atlas); — *Cryptogames cellulaires*, dans le *Voyage de* La Bonite (1844-1846, in-8°); — *De Capnodio, novo genere*, dans les *Annales* (1849, XI); — *Cryptogamia Guyanensis*, même recueil (1850, XIV); — *Criptogamia*, tomes VII et VIII de *l'Historia fisica de Chile* de Cl. Gay, in-8°, avec atlas (1850); — *Algues*, dans l'*Exploration scientifique de l'Algérie* (1850); — *Sertum Patagonicum* et *Florula Boliviensis*, dans le *Voyage dans l'Amérique méridionale* d'Alcide d'Orbigny; — *Sylloge generum specierumque Cryptogamarum*; Paris, 1853, in-4°, avec planches. M. Montagne a, en outre, fourni de nombreux mémoires à divers recueils scientifiques et les articles généraux *Cryptogames*, *Hépatiques*, *Lichens*, *Mousses* et *Algues* au *Dictionnaire d'Histoire naturelle* de Ch. d'Orbigny. — M. Montagne est un de ces hommes d'élite qui ont conservé jusqu'à l'extrême vieillesse toute la vigueur de l'esprit et qui, par l'intelligence et le cœur, honorent le plus l'humanité.

Docum. partic.

MONTAGNE. *Voy.* PLATTENBERG.

MONTAGNINI (*Carlo-Ignazio*), comte DE MIRABELLO, diplomate piémontais, né à Trino (Montferrat), le 12 mai 1730, mort à Turin, le 19 août 1790. Fils d'un notaire, il fit ses études et son droit à Turin, où il fut reçu docteur, en 1752. En 1753 le comte Martini de Cigala l'envoya à Vienne (Autriche) liquider la succession du général Baloria. En 1773 le roi de Sardaigne, Victor-Amédée III, l'ennoblit avec le titre de *comte de Mirabello*. En 1775 il était ministre plénipotentiaire à la diète de Ratisbonne, et en 1778 à La Haye, auprès du stathouder Guillaume V. De retour dans sa patrie (1790) il fut nommé vice-président des archives et chevalier de Saint-Maurice. Il mourut quelques mois plus tard. On a de lui : *Pro Monarchia*; Vienne, 1755 : l'auteur y soutient que l'état monarchique est le seul qui puisse assurer le bonheur des peuples; — *Essai sur l'Avantage de connaître le caractère des peuples et leurs goûts, pour le gouvernement d'un État*; 1756; — *Lettre sur l'expédition du roi de Prusse (Frédéric II) en Moravie*; Vienne, 11 juillet 1758; — *Essai pour servir à l'étude du droit de la nature et des gens*; 1759; — *Sur le Moyen de régler ses études avec profit*; 1761 (en italien); — *Sur la Politique en général*; Vienne, 1762; — *Refutatio de Juribus Vicariorum Imperii*; Vienne, 1763, in-4°; — *Réflexions sur les Voyages politiques d'un prince*; Vienne, 1765; — *De la Souveraineté prétendue des Génois sur toute la Ligurie*; 1766; — *Réflexions sur les affaires de Pologne*; Vienne, 1767; — *Sur l'exequatur des bulles des papes; sur son origine et ses limites dans les États catholiques*; 1769 : écrit plein de recherches et de sens; — *Sur les Lois adoptées par les princes catholiques contre les corporations religieuses*; 1770; — *Esprit de Cicéron sur les gouvernements*; 1773; — *Sur le Code primitif et conventionnel des nations en fait de commerce et de marine*; 1780; — *Sur la Tactique moderne*; 1782; — un grand nombre d'écrits inédits, conservés à la bibliothèque royale de Turin. A. d'E —P—C.

MONTAGNUOLI (*Giovanni-Domenico*), théologien italien, né à Batignano (territoire de Sienne), vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Moine dominicain, il se distingua par une piété austère ainsi que par son attachement à la doctrine de saint Thomas. On a de lui : *Defensiones philosophicæ angelicæ Thomisticæ*; Venise, 1609, in-fol.; cet ouvrage revu et augmenté parut sous le même titre en 1610 à Naples. P.

Échard et Quétif, *Script. Ord. Prædicat.*, II, 387.

* **MONTAGNY** (*Étienne*), sculpteur français, né à Saint-Étienne (Loire), le 17 juin 1816. Élève de Rude et de David d'Angers, il ne se fit connaître qu'au salon de 1849, où une statue en plâtre de *Saint Louis de Gonzague* lui valut une médaille de troisième classe; cette statue fit aussi partie de l'exposition universelle de 1855. On vit ensuite de cet artiste : au salon de 1850, une statue de la *Vierge*, plâtre; à celui de 1853, *L'Enfant prodigue*, statue en marbre pour laquelle il reçut une médaille de deuxième classe et qui fit partie aussi de l'exposition universelle de 1855; à cette dernière exposition, *La Route du ciel*, statue en plâtre : une nouvelle médaille de troisième classe fut donnée à M. Montagny à cette exposition; au salon de 1857, *Saint Louis roi de France*, statue en marbre, pour laquelle il reçut une médaille de première classe; au salon de 1859, *La Vierge et l'Enfant*, statue en plâtre pour la grande église de Saint-Étienne (Loire). Il a exécuté aussi, en 1859, une statue en pierre de *La Vierge et l'Enfant Jésus*, pour Mgr Devoucoux, évêque d'Évreux, dont la réduction au tiers parut au salon de la même année, et *Le Génie de la Fortune*, groupe en pierre pour le palais du Louvre, place Napoléon. M. Montagny a fait, en outre, un assez grand nombre de portraits en bustes et en médaillons. G. DE F.

Documents partic.

MONTAGU (*Basile*), jurisconsulte anglais, né le 24 avril 1770, à Londres, mort le 27 novembre 1851, à Boulogne-sur-mer (France). Fils naturel du quatrième comte de Sandwich, il fut élevé par ses soins, et fréquenta l'école de Charterhouse, puis l'université de Cambridge. Ayant perdu son père en 1792, et dépouillé par un procès de la fortune qu'il lui avait laissée, il s'appliqua à l'étude du droit, et fut admis en 1798 au barreau. En 1806 il obtint de lord Erskine une place de commissaire aux faillites (*commissionner of bankrupts*) et la conserva une dizaine d'années. Montagu passait pour un médiocre avocat, mais pour un praticien instruit et fort expert; ses ouvrages sont fort nombreux; nous n'en citerons que les principaux : *Digest of the Bankrupt Laws, with a collection of the statutes and of the cases upon that subject*; Londres, 1805, 4 vol. in-8° : ce manuel, devenu classique, a eu un grand nombre d'éditions; — *Selections from the works of Taylor, Hooker, Hall and lord Bacon, with an analysis of the advancement of learning*; Londres, 1805, in-12; — *The Opinions of different authors on the punishment of death*; Londres, 1809-1813, 3 vol. in-8°. La publication de cet ouvrage donna lieu à l'auteur de former une société pour l'abolition progressive de la peine de mort; de concert avec Samuel Romilly, Wilberforce et d'autres philanthropes, il demanda que cette peine ne fût plus applicable aux crimes commis sans violence, et ses efforts furent couronnés de succès; — *Inquiries into the effects of fermented liquors, by a water-drinker*; Londres, 1814, in-8°; — *Law and practice in Bankruptcy*; Londres, 3 vol. in-8°; — *The works of Francis Bacon*; Londres, 1825-1834, 16 vol. in-8° : le t. XVI, qui est en deux parties, contient la *Vie* de Bacon, travail utile, sinon bien écrit; — *Essays and selections*; Londres, 1837, in-12; — *The Law and practice of parliamentary Elections*; Londres, 1839, in-8°, avec Johnson Neale. Montagu a laissé, dit-on, une centaine de volumes en manuscrit. P. L.

The English Cyclopædia (Biogr.)

MONTAGUE (Sir *Edward*), magistrat anglais, né à Bridgstock (comté de Northampton), mort le 10 février 1556, dans le même comté. Il était de la même famille que les comtes d'Halifax et de Manchester. Après avoir exercé la profession d'avocat, il entra à la chambre des communes, et ne tarda pas à y acquérir une grande influence sur l'esprit de ses collègues. S'il faut s'en rapporter à Collins, contredit sur ce point par Hume et d'autres historiens, il aurait présidé la chambre lorsqu'en 1523 fut proposée et rejetée presque aussitôt une demande de subsides faite par Henri VIII. Le roi, qui avait un pressant besoin d'argent, manda sir Edward, et lui dit d'un ton irrité : « Eh quoi, l'ami! ils ne veulent pas admettre mon bill? S'il n'est pas passé demain, ajouta-t-il en mettant la main sur la tête du président, cette tête ne restera pas sur vos épaules. » Montague agit avec tant d'adresse et de promptitude qu'à l'heure indiquée la chambre était revenue sur sa décision. Docteur en droit en 1532, chevalier en 1533, il obtint en 1534 la concession de plusieurs terres qui avaient appartenu à des abbayes. D'avocat du roi il devint ensuite grand juge de la cour du banc du roi, et résigna cet office en 1545 pour présider la cour des plaids communs, « abaissement en honneur, dit Fuller, mais élévation en profit ». Il fit aussi partie du conseil privé. Désigné par le testament d'Henri VIII comme l'un des seize conseillers qui devaient administrer les affaires pendant la minorité d'Edward VI; il contribua au renversement du duc de Somerset (1549), et ne fit pas moins d'opposition aux visées ambitieuses du duc de Northumberland. De concert avec les autres chefs de la magistrature, il refusa d'abord d'accéder au changement que proposait le duc, en faveur de sa belle-fille Jane Grey, dans l'ordre de la succession à la couronne, déclarant qu'un pareil acte était une violation du testament du feu roi et qu'il exposait à la peine de trahison ceux qui l'auraient dressé comme ceux qui l'auraient conseillé (14 juin 1553). Le duc s'emporta, les menaça et les appela traîtres. Appelé le lendemain devant le roi, Montague ajouta qu'il ne connaissait d'autre moyen légitime que la présentation d'un bill spécial au parlement. Sur l'ordre du roi de se soumettre sur-le-champ à sa volonté, il commença à se troubler et se déclara prêt à obéir pourvu qu'on lui délivrât, sous le grand sceau, une commission qui l'autoriserait à dresser l'acte de changement, puis un pardon complet pour ceux qui l'auraient rédigé. Quoique encore entachée d'illégalité, cette mesure fut adoptée dans le conseil. Toutefois le triomphe de Northumberland fut de courte durée; au bout de quelques jours Edward VI mourut : l'aristocratie se révolta, et Marie monta sur le trône. Quant à Montague, il paya de ses emplois et de sa liberté la complaisance dont il s'était rendu coupable; après avoir passé quelque temps à la tour de Londres, il se retira dans une de ses propriétés.

Son fils, *James* MONTAGUE, mort en 1618, fut évêque de Bath, d'où il fut transféré à Winchester; il jouit d'une grande faveur auprès du roi Jacques Ier, dont il traduisit les œuvres en latin. — Son petit-fils est connu sous le nom de comte de Manchester (*voy.* ce nom). P. L—Y.

Fuller, *Church history*, liv. VIII; *Worthies of England* (édit. 1840), II, 511. — Collins, *History of English Peerage*.

MONTAGUE ou **MONTAGU** (*Richard*), érudit anglais, né en 1578, à Dorney (comté de Buckingham), mort le 13 avril 1641, à Norwich. Fils d'un ministre anglican, il fit ses études à Eton et à Cambridge, où il prit ses degrés, et devint successivement pasteur de diverses paroisses, prébendier de Wells, chapelain du roi Jacques Ier, doyen et archidiacre d'Hereford. Ou-

tre sa place au collége d'Eton, il jouissait, en vertu d'une dispense, d'un canonicat de Windsor, et pendant huit années consécutives il fit les leçons de théologie dans la chapelle de cette ville. Promu en 1628 à l'évêché de Chichester, il fut transféré en 1638 au siége de Norwich. Ses sentiments se rapprochaient de ceux des catholiques sur la plus grande partie des points controversés. Le livre qu'il dirigea contre les jésuites missionnaires, intitulé *Appel à César*, le fit accuser d'arminianisme. Cité en 1625 devant la chambre des communes et obligé de fournir une caution de 2,000 liv. sterl., Montague, malgré l'appui du roi et de plusieurs prélats, fut convaincu d'avoir troublé la paix de l'Église, d'inspirer l'indifférence aux fidèles et de les porter, autant qu'il était en lui, à se réconcilier avec le papisme. Comme on n'a pu découvrir qu'il ait été admis à se défendre, ni qu'il ait fait aucune réponse aux articles produits contre lui, il est probable que la chambre des communes abandonna la poursuite de cette affaire. Cet évêque était versé dans les langues anciennes et possédait bien les pères et l'antiquité ecclésiastique. D'après Fuller, « ses talents étaient accompagnés d'une grande aigreur dans ses écrits, et sa plume était trempée dans le fiel quand il écrivait contre ceux qui pensaient autrement que lui ». Il fit de grandes dépenses pour entretenir des gens de lettres dans les pays étrangers et pour se procurer des manuscrits dont il faisait usage dans ses attaques contre l'Église romaine. On a de lui : *The two Invectives of Gregory Nazianzen againts Julian*; Eton, 1610, in-4°; traduction d'autant plus recherchée qu'elle ne se trouve pas dans les éditions de saint Grégoire; — *On the Invocation of Saints*; 1621; — *Diatribæ upon the first part of Selden's History of Tithes*; Londres, 1621, in-4°. Il accuse Selden d'avoir beaucoup pris des autres pour composer son *Histoire des Dîmes*. « Je puis vous assurer, lui dit-il, que vous êtes violemment soupçonné de voler ce qui est aux autres et de vous en faire honneur dans le public. » Le reste de l'introduction est sur le même ton de grossièreté. Cet ouvrage plut beaucoup à Jacques Ier, qui ordonna à l'auteur d'examiner et de purger l'histoire ecclésiastique, qu'on regardait alors comme ayant été fort corrompue par quantité de fables; —*Analecta exercitationum ecclesiasticarum*; Londres, 1622, in-fol.; Casaubon a reproché à Montague de lui avoir pris l'idée et le plan d'un de ses ouvrages, mais on n'a reconnu aucun rapport entre le travail de ces deux écrivains; — *An answer to the late gagger of the protestants*; Londres, 1624, in-4°; — *Appello Cæsarem*; Londres, 1625, in-4° : brochure dédiée à Charles Ier, et qui lui suscita de fâcheux embarras; elle donna lieu à une querelle des plus animées parmi les théologiens anglicans; — *Antidiatribæ ad priorem partem diatribarum J.-C. Bulengeri contra Is. Casaubonum*; Londres, 1625, in-fol.; — *Eusebii Pamphili lib. X de demonstratione evangelica, gr. et lat., cum notis*; Paris, 1628, in-fol.; — *Apparatus ad origines ecclesiasticas*; Oxford, 1635, in-fol.; — *Origines ecclesiasticæ*; Londres, 1636-1642, 2 vol. in fol; il y a beaucoup d'érudition dans cet ouvrage, oublié aujourd'hui, et dont le second volume est dédié à Jésus-Christ; — *Versio et notæ in Photii Epistolas*; Londres, 1651, in-fol. On conjecture avec beaucoup de vraisemblance qu'il a aidé Henri Savile dans l'édition grecque des *Œuvres* de saint Jean Chrysostome (Eton, 1612, 8 vol. in-fol.). P. L—Y.

Fuller, *Church History*, liv. 11. — Heylin, *Life of archbishop Laud*, liv. 2. — Rushworth, *Collections*, I. — Collier, *Ecclesiastical History*, liv. 8 et 9. — Wood, *Athenæ Oxon.* — Chalmers, *General Biogr. Dict.* — Chaufepié, *Dict. hist.*

MONTAGUE (*Edward*), 1er comte DE SANDWICH, célèbre marin anglais, né le 27 juillet 1625, mort le 28 mai 1672, au combat naval de Solebay. Son père, sir Sidney, le plus jeune des frères de lord Edward Montague de Boughton, avait passé sa vie au service des rois Jacques et Charles; quoiqu'il eût, au début des troubles, épousé la cause des mécontents, il se sépara d'eux dans la suite et se vit exclu du long parlement pour avoir refusé de s'associer à l'une des mesures de la majorité. Le jeune Edward, nourri dans les principes des cavaliers, se maria en 1642 avec une fille de lord Crewe, et l'amour qu'il ressentait pour sa femme lui fit adopter les opinions libérales de son beau-père. L'année suivante il reçut du parlement la commission de lever un régiment (1643), à la tête duquel il se signala par un bouillant courage à la prise de Lincoln, au siége d'York, et aux batailles de Marston-Moor et de Naseby; en septembre 1645 il conduisit quatre régiments au secours de l'armée qui assiégeait Bristol. Avant d'avoir atteint sa vingt-et-unième année, il était entré à la chambre des communes pour le comté d'Huntingdon. Quelques auteurs ont prétendu qu'il s'abstint d'y siéger lorsque cette assemblée tomba, en 1647, sous la domination militaire; s'il le fit, il est probable que ce fut plutôt par insouciance que par politique, et qu'en cela il était d'accord avec Cromwell, qui ne cessa de lui donner des preuves de sa bienveillance. La paix ayant été faite avec la Hollande, il quitta l'armée pour le service de mer, étudia la tactique navale, et fut associé en 1656 à l'amiral Blake dans l'expédition de la Méditerranée. A la mort de Blake, il commanda en qualité d'amiral la flotte destinée en apparence à réconcilier la Suède et le Danemark, et en réalité à empêcher les Hollandais d'agir contre la Suède de concert avec les Danois et à faciliter la prise de Dunkerque par les Français. Il s'acquitta de cette mission avec autant de courage que de prudence, battit les Espagnols près des Dunes et conféra avec le maréchal de Turenne sur les moyens de continuer la guerre. Après la mort de Cromwell, il accepta de Richard, son

fils, un commandement plus important dans la Baltique, conclut entre les États du Nord une médiation armée, à la suite de laquelle le roi de Suède fut obligé de lever le siége de Copenhague. Cependant un grand dégoût contre ceux qui l'employaient, l'irritation de voir chacun de ses actes subordonné au contrôle d'Algernon Sidney et de deux autres commissaires, peut-être aussi, suivant Clarendon, « un reste d'amour pour la monarchie », lui firent prendre la brusque détermination d'abandonner son poste et de revenir en Angleterre sous le vain prétexte d'insuffisance dans les approvisionnements. Son retour lui attira les justes reproches du parlement; forcé de donner sa démission, il se retira tranquillement à la campagne, et y demeura jusqu'à la chute de cette assemblée. Pendant que Monk s'avançait sur Londres, Montague reçut de ce général l'invitation de reprendre sa place à la tête non-seulement de la flotte de la Baltique, mais de la marine entière. Confirmé dans ces nouvelles fonctions par le roi lui-même, il fit voile pour les côtes de Hollande, s'empressa de remettre le commandement au duc d'York, qui fut nommé grand amiral, reçut Charles II à bord de son propre navire et le ramena triomphalement à Douvres (26 mai 1660). En récompense de sa conduite, il reçut du roi l'ordre de la Jarretière, la pairie avec les titres de baron Montague de Saint-Neots, de vicomte Hinchinbroke et de comte de Sandwich, une place au conseil privé, la maîtrise de la garde-robe, et la charge de vice-amiral d'Angleterre. Enfin, dans la cérémonie du couronnement, il eut l'honneur de porter le sceptre de saint Édouard, distinction qui ne s'accordait qu'aux princes du sang. La guerre lui permit de prouver d'une manière plus éclatante son attachement à la nouvelle royauté. Après avoir dirigé sans succès une attaque contre Alger (1661), il s'empara de Tanger et ramena de Lisbonne la princesse Catherine, de Bragance, qui devait épouser le roi. Lorsque les hostilités furent reprises contre la Hollande (1664), il contribua à la capture d'un grand nombre de bâtiments et décida le gain de la bataille navale du 3 juin 1665 en coupant en deux la ligne de l'amiral Opdam, manœuvre hardie, qui fut, dit-on, employée pour la première fois. Il retira de cette courte campagne autant d'honneur que de profit; car au lieu de ramener intact, suivant la loi, chaque vaisseau capturé à l'ennemi, il s'en appropria les riches cargaisons, et en distribua une partie à ses officiers. Cet acte de folie (il ne méritait pas d'autre nom) ne fut pas plus tôt connu qu'il donna un motif aux ennemis de l'amiral de se déchaîner contre lui. Monk, qui était à la tête de l'amirauté, ne se montra pas un des moins ardents : non-seulement il prit des mesures rigoureuses pour la restitution des parts de prise, mais d'accord avec Coventry, son confident, il persuada au roi de faire un exemple en dépouillant lord Sandwich de son commandement. Le roi, qui avait donné carte blanche à l'amiral, n'osa le destituer, et le choisit pour l'ambassade d'Espagne (1666). C'était un honorable exil. Le comte de Sandwich déploya en cette occasion tous les talents d'un habile négociateur; il parvint à réconcilier l'Espagne et le Portugal, et conclut avec la première de ces puissances un traité de commerce fort avantageux. Lorsqu'il reparut à la cour (1668), on ne lui épargna pas les louanges pour l'adresse dont il avait fait preuve, et il regagna sans peine les bonnes grâces du roi. Nommé bientôt après président du bureau de commerce, il s'éleva en plein conseil, et avec beaucoup de chaleur, contre la vente de Dunkerque, et ne cessa de préconiser une étroite alliance avec l'Espagne pour contre-balancer l'ambition de Louis XIV. A la reprise de la guerre contre les Hollandais (1672), il fut chargé de commander l'escadre sous les ordres du duc d'York. Les flottes combinées de France et d'Angleterre étaient mouillées à Solebay, où elles s'apprêtaient à célébrer l'anniversaire de la restauration, lorsque le 28 mai 1672, au point du jour, Ruyter vint les attaquer. Au milieu de la confusion générale, le comte de Sandwich, dont les prudents avis sur le danger d'une telle position n'avaient pas été suivis, se hâta avec les vaisseaux de l'avant-garde de sortir de la baie, mouvement qui permit au duc d'York et au comte d'Estrées de manœuvrer avec plus d'ordre et de sécurité; puis il se précipita au milieu des assaillants, attira sur lui tous leurs efforts, et tua de sa main l'amiral hollandais van Ghent. Le *Royal James*, qu'il montait, devenu le point de mire de l'ennemi, perdit les deux tiers de son équipage; un brûlot, masqué par la fumée, s'approcha et finit par l'incendier. Le brave Sandwich, averti de l'imminence du danger, refusa de se sauver et périt au milieu des flammes avec tous ses officiers. Quinze jours après les habitants de Harwich virent flotter sur le rivage son cadavre, qu'ils reconnurent à l'ordre de la Jarretière dont il était décoré. D'après les ordres du roi il fut embaumé et enterré avec la plus grande pompe dans l'église de Westminster. On a du comte de Sandwich diverses *lettres* insérées dans le t. Ier des *State Papers* de Thurloe, dans les *Letters* d'Arlington et dans les *Original Letters and Negotiations of sir R. Fanshaw, the earl of Sandwich, etc.*; et une traduction d'après l'espagnol : *The Art of Metals, in which is declared the manner of their generation and the concomitants of them, by Albaro Alonzo Barba, curate of Potosi, in Peru* (Londres, 1674, in-8°). P. L—y.

Campbell, *Lives of the Admirals*. — Collins, *Peerage*. — Lord Orford, *Catalogue of royal and noble Authors*. — Clarendon, *Memoirs*. — Lodge, *Portraits of illustrious Personages* (éd. 1849), V.

MONTAGUE (*Charles*, comte D'HALIFAX), homme d'État anglais, né à Horton, dans le comté de Northampton, le 16 avril 1661, mort le 19 mai 1715. Il était le quatrième fils de Georges Monta-

gue, cinquième fils de Henri, premier comte de Manchester. Lorsqu'il fut devenu premier ministre, on lui reprocha souvent d'être un parvenu ; « accusation qui paraît étrange, dit Macaulay, car il descendait d'une famille aussi ancienne que la conquête; il avait des droits héréditaires éventuels à un titre de comte, et il était du côté paternel cousin de trois comtes; mais il était le plus jeune fils d'un cadet de famille, et par cette phrase on désignait proverbialement une personne assez pauvre pour s'abaisser à la plus abjecte servitude ou pour se lancer dans les aventures les plus désespérées. » Destiné à l'Église, Charles Montague fit ses études à l'école de Westminster, où il se distingua par son talent pour la poésie latine, et fut ensuite envoyé au collége de La Trinité à Cambridge. Dans cette université la philosophie de Descartes était encore à la mode. Montague fut du petit nombre des étudiants qui délaissèrent les doctrines du philosophe français pour suivre les leçons d'un des professeurs de l'université, de Newton. Sous un pareil maître, le jeune Montague fit de grands progrès dans les sciences exactes ; mais la poésie était son occupation favorite. En 1685 il fit sur la mort de Charles II des vers qui commençaient ainsi : « Salut, grand Charles, monarque à la mémoire bénie. Le meilleur homme qui ait jamais occupé un trône », et qui se terminait par ces deux vers : « Dans Charles roi et homme si bon, nous voyons une double image de la Divinité. » Cette composition plut tellement au comte Dorset, le magnifique patron des gens de lettres, qu'il fit venir le jeune étudiant à Londres et le présenta aux écrivains les plus en renom. Montague prit bientôt place à côté des plus spirituels en parodiant avec Prior (1687) *La Biche et la Panthère* (*The Hind and the Panther*), poëme allégorique et théologique de Dryden. Cette parodie intitulée : *The Hind and the Panther transversed to the story of the country mouse and city mouse*, est en grande partie écrite en prose, sous forme de dialogue, et paraît imitée du *Rehearsal* de Buckingham. Montague était déjà, à ce qu'il semble, un homme politique. Johnson dit simplement « qu'il signa l'invitation au prince d'Orange et siégea à la Convention » ; mais pour être admis à signer l'invitation qui décida le prince d'Orange à passer en Angleterre, il fallait avoir déjà quelque influence politique, et l'on suppose que le futur premier ministre est le Charles Montague qui siégea comme membre pour la ville de Durham dans le parlement de Jacques en 1685. A la Convention il représenta le bourg de Malden. Le même bourg l'envoya au parlement qui se rassembla en mars 1690. Vers le temps de la révolution il épousa la comtesse douairière de Manchester. Il songeait alors à entrer dans l'Église, mais ses succès au parlement le décidèrent à poursuivre la carrière politique. La chambre des communes, par suite de la révolution, tendait à devenir le pouvoir prépondérant dans l'État, et Montague montra bientôt que nul n'était aussi capable que lui de manœuvrer habilement dans une assemblée. Sa vie pendant quelques années fut une suite de triomphes. L'adresse extraordinaire qu'il déploya au commencement de 1692 dans la conférence avec les lords au sujet des jugements dans le cas de trahison, le plaça au premier rang des orateurs parlementaires. Le 21 mars de la même année, il devint un des lords de la trésorerie, et Godolphin, le financier le plus expérimenté, reconnut qu'il avait un maître. En 1695, quand les whigs occupèrent décidément le pouvoir, Montague, un des principaux du parti, entra dans le ministère comme chancelier de l'échiquier. Ses mesures financières, aussi intelligentes que hardies, fondèrent ou du moins développèrent largement le crédit public en Angleterre; les plus connues sont la refonte de la monnaie et l'émission des bills de l'échiquier. Le 1er mai 1697 il joignit au titre de chancelier de l'échiquier celui de premier lord de la trésorerie. Premier ministre avec la majorité assurée dans le parlement, il ne sut pas garder le pouvoir qu'il avait conquis si rapidement. Malgré son esprit, il montra les défauts d'un parvenu : l'arrogance, la vanité, la froideur à l'égard de ses anciens amis ; l'ostentation dans l'étalage de sa fortune nouvellement acquise. Il se fit ainsi beaucoup d'ennemis. En même temps un remarquable mouvement s'opérait dans l'opinion publique qui penchait maintenant vers le toryсme; les élections de 1699 envoyèrent à la chambre des communes beaucoup de tories; il fallut remanier le ministère. Montague céda ses places de premier lord et de chancelier à lord Tankerville et à John Smith, et devint auditeur de l'échiquier (novembre 1699). L'année suivante, quand les tories eurent pris un ascendant plus marqué, ils se débarrassèrent de Montague en l'envoyant siéger à la chambre des lords avec le titre de *baron Halifax*. Cet exil honorifique ne suffit pas pour satisfaire les rancunes du parti. En avril 1701 la nouvelle chambre des communes le décréta d'accusation avec lord Somers et les comtes de Portland et Oxford ; l'accusation fut rejetée par les lords le 24 juin. Les charges élevées contre Halifax et dirigées particulièrement contre ses opérations financières, n'étaient pas très-graves. Au point de vue politique, on lui reprochait d'avoir conseillé les deux traités avec la France pour le partage de la monarchie espagnole. L'avénement de la reine Anne en 1702 donna encore plus de force aux tories, qui revinrent à la charge contre Halifax et le mirent une seconde fois en accusation (1703). Un vote des lords le sauva encore, mais pendant tout le règne d'Anne il ne remplit pas de fonctions officielles. Il défendit dans la chambre des lords le parti whig, qui, après un retour incomplet de faveur, avait été exclu de nouveau du pouvoir. Son attachement bien connu à la cause de la succession hanovrienne

le fit choisir pour membre de la régence qui gouverna l'Angleterre après la mort d'Anne jusqu'à l'arrivée du roi Georges. Dans le premier ministère du nouveau roi il occupa la place de premier lord de la trésorerie, et le 14 octobre 1714 il fut élevé à la dignité de comte Halifax et vicomte Sunbury. Il mourut l'année suivante, sans laisser d'enfants. Son titre de baron passa à son neveu Georges Montague, qui fut créé peu après comte d'Halifax et vicomte Sunbury. Le fils du second comte d'Halifax mourut sans postérité, en 1772, et le titre s'éteignit. Le comte d'Halifax fut un des membres les plus éminents du grand parti whig, auquel l'Angleterre doit la révolution de 1688, la succession hanovrienne, l'union avec l'Écosse. C'était un homme politique hardi, fertile en expédients, sincèrement libéral et fidèle à ses opinions. Malheureusement sa vanité excessive et sa remuante ambition lui donnèrent souvent les apparences d'un aventurier sans scrupule et sans foi. Le duc de Marlborough, dans une lettre à la duchesse, écrivait : « Je suis d'accord avec vous que lord Halifax n'a pas d'autre principe que son ambition, et qu'il bouleverserait tout plutôt que de ne pas arriver à ses fins. » Il est fâcheux pour un homme d'État de donner de soi une pareille idée; mais il est juste d'ajouter que Montague valait mieux que sa réputation. Comme poëte s'il ne s'éleva pas au-dessus du médiocre, il eut le mérite de reconnaître et de protéger le talent chez les autres; on lui reproche cependant de n'avoir pas assez apporté de discernement dans son patronage et d'avoir récompensé trop souvent l'adulation. L. J.

Burnet, *History of his own times*. — Johnson, *Lives of the Poets*. — *Parliamentary History*. — Howell, *State Trials*, t. VI. — Walpole, *Royal and nobles Authors*. — Macaulay, *History of England*.

MONTAGUE (Lady *Mary* WORTLEY), femme anglaise, célèbre par son esprit et ses *Lettres*, née à Thoresby, comté de Nottingham, en 1690, morte le 21 août 1762. Lady Mary Pierrepont était la fille aînée du duc Kingston et de lady Mary Fielding, fille du comte de Denbigh. Son père, étant devenu veuf en 1694, concentra toute son affection sur cette enfant, qui annonçait autant d'esprit que de beauté. De bonne heure, il l'introduisit dans la société, et à peine sortie de l'enfance la fit présider à sa table. Des biographes disent qu'elle suivit les études classiques dont son frère était occupé sous un précepteur, fait qui est contesté par d'autres. Ce qui paraît positif, c'est qu'elle parvint à apprendre le latin, le français, et même le grec, car nous avons d'elle une traduction de l'*Enchiridion* d'Épictète, qui fut revue par le célèbre évêque de Salisbury, le docteur Burnet. Il est vrai que des critiques charitables prétendent que cette traduction fut faite, non pas sur le texte grec, mais d'après une version latine. Vivant d'habitude à la campagne, ayant beaucoup de loisirs, elle lut beaucoup, un peu au hasard, et suivant son goût, « ce qui produisit, dit-elle, la plus mauvaise éducation du monde. » Mais il y avait chez elle un fonds d'esprit et de bon sens, une habitude de réflexion qui tira un excellent parti de ces lectures décousues. Jeune fille, elle eut pour amie Mrs. Anne Wortley, femme sensée et d'un caractère élevé. Cette dame avait un fils froid, judicieux, beau, instruit, nommé Edward Wortley-Montague. Ce jeune homme et lady Mary eurent occasion un jour de causer longuement. Il fut ravi de trouver une jeune fille qui pouvait parler des auteurs classiques, et qui montrait autant de jugement que de connaissances. De son côté, lady Mary fut charmée d'un jeune homme qui inaugurait sa cour (*a flirtation*) par une discussion sur les héros romains, qui avait été élevé à Cambridge, et de plus qui avait beaucoup voyagé sur le continent. Une cour régulière commença et fut suivie d'une correspondance entre eux qui dura deux ans. Il l'aima autant qu'il le pouvait, c'est-à-dire à un degré fort tempéré, et elle l'aima de tout son cœur, mais avec les formes de réserve qu'imposaient les convenances. Edward Wortley continua la cour à sa manière, froid, mesuré, et hésitant devant une conclusion ; et elle, comme un oiseau fasciné, mais qui a peur, voltigeait autour de lui, remplissant ses lettres de réflexions sensées sur l'amour et l'amitié. La crainte de la perdre finit enfin par toucher ce cœur qui ne voulait écouter que la raison. Le duc de Kingston ordonna à sa fille de se préparer à un mariage qui était de son choix à lui. Alors Edward Wortley se décida, mais le mariage se fit sans le consentement du duc, aux vues duquel le futur gendre n'avait pas voulu accéder au sujet d'un établissement de douaire (1712). Les lettres que lui écrivit lady Mary avant le mariage, et publiées entières pour la première fois dans l'édition de ses ouvrages par lord Wharncliffe, montrent qu'elle avait déjà, à un degré marqué, cette pénétration de style et de pensée qui distingue ses écrits, aussi bien qu'une maturité de jugement au-dessus de son âge. Pendant trois ans, le jeune ménage vécut à la campagne et sans faste. Mais peu après l'avénement de Georges Ier, Wortley-Montagu, qui était membre du parlement depuis plusieurs années, fut nommé un des commissaires du trésor, grâce à la protection de son cousin, Charles Montagu, depuis comte de Halifax, qui avait été fait premier lord de la trésorerie (1714). Lady Mary vint résider à Londres, et fut admise dans la haute société. Son esprit et sa beauté lui acquirent de suite une brillante réputation. Rien n'égalait le charme et la variété de ses entretiens. Elle fit connaissance avec les auteurs les plus distingués de ce temps, Addison, Pope, Congrève et autres, et là elle brillait autant que dans les cercles du grand monde. En 1716, son mari fut nommé ambassadeur à Constantinople. Elle partit avec lui au mois d'août, et après avoir tra-

versé l'Allemagne, la Hongrie et les provinces du nord de la Turquie, elle arriva à Andrinople, où le sultan était alors établi. Ce long voyage eut lieu sans accident, bien que la guerre fût alors déchaînée entre les Impériaux et les Turcs. Ce fut pendant cette mission que lady Mary adressa à quelques amies, la comtesse de Mar, sa sœur; lady Rich. Pope; Mrs. Thistlethwaite, etc., ces lettres célèbres qui peignent les mœurs et les scènes de la vie orientale avec autant d'exactitude que de vivacité et d'élégance de style. En observant l'usage répandu en Turquie d'inoculer la petite vérole, elle se convainquit de son efficacité, et employa le procédé pour son propre fils, qui avait trois ans. L'expérience réussit pleinement. Plus tard, elle prit beaucoup de peines pour introduire l'inoculation en Angleterre, et c'est à ses efforts assidus que son pays et l'humanité entière doivent ce bienfait. Son mari ayant été rappelé au bout de deux ans, le voyage du retour s'accomplit par l'Archipel et la Méditerranée. Ils visitèrent Tunis et les ruines de Carthage, se rendirent à Gênes, de là à Turin, et traversant la France, arrivèrent en Angleterre en octobre 1718. Peu après, suivant les conseils et les instances de Pope, elle se fixa dans le célèbre village de Twickenham, près de Londres. Là elle régna vingt ans comme reine de la société. Naturellement elle eut des ennemis. Les femmes ne pouvaient lui pardonner sa beauté, ni lui pardonner son esprit, qu'elles ne comprenaient pas ou qui était si au-dessus du leur, ni ses libres manières et ses excentricités de toilette et de langage, qui avaient toujours de l'attrait. Les hommes ne pouvaient lui pardonner, parce qu'elle les égalait ou les surpassait en talents, tandis que son esprit *indomptable* blessait leur amour-propre. Jamais elle ne compromit sa réputation par faiblesse pour aucun d'entre eux. Elle n'aima jamais que son mari, et l'aima avec constance, tout en gardant ses manières brillantes et un peu étourdies. C'est à Twickenham que le peintre Kneller fit ce célèbre portrait où elle est représentée dans tout l'éclat de sa beauté et avec un riche costume oriental. C'est là aussi qu'après des années d'étroite amitié éclata la querelle avec Pope, qui amena de part et d'autre des récriminations et des satires. Les vraies causes n'en ont pas été exposées avec précision. On a attribué la rupture à des rivalités littéraires. Elles ont pu y contribuer, mais ce n'est pas la vraie raison. Elle nous est donnée par l'exposé de lady Mary, lequel est corroboré d'ailleurs par d'autres témoignages. Il paraît que le poëte ne comprit jamais cette brillante femme, qui n'aimait que son mari. Peu satisfait de son amitié, il rechercha davantage. Il lui écrivait des lettres où l'amour était gazé par l'admiration; elle avait l'air de ne pas comprendre le premier sentiment, et lui répondait avec son style spirituel et animé. Un certain jour, et à un moment très-mal choisi, le poëte s'avisa de lui faire une déclaration en forme. Pope, que ses ennemis appelaient un point d'interrogation, n'était pas beau, partant il était peu dangereux, malgré tout le prestige de son esprit. Il paraît que la déclaration avait été très-romanesque. Lady Mary aurait dû la recevoir avec dignité et froideur : c'était le procédé le plus prudent, et qui sauvait une explication et une querelle. Au lieu de cela, elle ne put garder son sérieux, et éclata de rire. Dès ce moment le poëte, blessé, devint son implacable ennemi, et ne cessa, chose honteuse pour sa mémoire, de la poursuivre de sarcasmes et de satires à peine déguisés. C'est pendant cette époque qu'elle écrivit quantité de pièces de vers qui circulaient dans sa société, et dont quelques-unes furent alors imprimées sous le voile de l'anonyme. Mais on ne peut la considérer comme poëte. Elle manquait du feu poétique. Ses vers ont de la facilité, de l'élégance et une certaine vivacité: ce n'est pas assez pour vivre. Le plus remarquable de ses essais est intitulé *Town Eclogues*, au nombre de six, composées comme une espèce de parodie des églogues pastorales, et avec l'intention de satire pour le beau monde. Dans l'année 1739, sa santé déclina, et elle résolut de passer le reste de ses jours sur le continent. Elle quitta donc sa famille, ses amis, son mari, avec lequel elle paraît avoir été en bons termes, bien qu'ils ne se soient jamais revus. Elle se dirigea vers l'Italie. Venise, Avignon, Chambéry furent à différents temps sa résidence, et elle passait ordinairement ses étés à Louvere sur le lac Iseo (territoire de Venise), lieu très-agréable et célèbre par ses eaux minérales. Là elle occupait un vieux palais, qu'elle répara et embellit, et s'amusait avec son jardin, la culture de ses vers à soie et la petite société du lieu, qui avait pour elle une grande considération. En 1758, elle se fatigua de la solitude, et s'établit à poste fixe à Venise. A la mort de son mari (1761), lady Mary céda aux instances de la comtesse de Bute, sa fille, qui la pressait de revenir en Angleterre. Elle ne survécut que quelques mois à son retour, et mourut d'un cancer au sein qu'elle avait caché longtemps. Dans la cathédrale de Litchfield on voit un monument en marbre consacré à sa mémoire : « une femme représentant *la Beauté* y verse des larmes sur la tombe de celle qui, par l'inoculation qu'elle introduisit en Europe, enleva à la mort et à la laideur une foule d'enfants destinés à devenir leurs victimes. Ce cénotaphe, où sont gravées les initiales M. W. M. (Mary Wortley-Montague), est dû aux soins généreux de Henriette Inge, fille de sir John Wrottesley, baronnet, et porte la date de 1789.

Les *Lettres* de lady Montague, bien qu'elles n'aient pas paru de son vivant, avaient été évidemment écrites dans la vue d'une publication future. Elle avait conservé des copies de toutes, et peu de temps avant sa mort elle donna un exemplaire manuscrit de sa main à M. Sowden,

ministre protestant à Roterdam, avec quelques lignes l'autorisant à en faire l'usage qu'il voudrait, et un second exemplaire d'une main différente à M. Molesworth. Après sa mort, la comtesse de Bute, sa fille, prit des mesures pour obtenir ces deux copies, et paya la première 500 liv. sterling. Mais il paraît qu'un double avait été pris en secret par deux voyageurs anglais qui avaient emprunté le manuscrit au ministre protestant, et c'est d'après ce double que les lettres furent publiées en 1763, 3 volumes in 12. L'éditeur était un capitaine mal famé nommé Cleland. Un quatrième volume parut en 1767, composé de lettres dont il n'y a pas de manuscrit connu, mais sur l'authenticité desquelles la famille n'a jamais élevé de doutes. Ces lettres, telles qu'elles parurent, étaient précédées d'une préface datée de 1724 et signé M. A., qui, on l'a su plus tard, était *Mary Astell*, amie particulière de lady Montagu, et femme d'une grande réputation littéraire à cette époque, et qui, après avoir lu les lettres en manuscrit, avait écrit cette préface. L'authenticité complète des lettres ne fut considérée comme établie que par la publication qui eut lieu en 1803, 5 vol. in-12, d'après les manuscrits originaux, par un M. Dallaway, qui mit en tête une notice de lady Montagu de très-peu de mérite sous tous les rapports. Une seconde édition parut en 1817 avec de nouvelles lettres. Mais une édition nouvelle et complète des Œuvres de lady Montagu fut publiée en 1836 et en 1837 par lord Wharncliffe, son arrière-petit-fils, 3 volumes in-8°. Elle renferme de nouvelles lettres et d'autres pièces qui n'avaient pas encore vu le jour. Mais le principal attrait et mérite de cette publication vient d'une nouvelle notice de lady Montagu, modestement intitulée « *Anecdotes de biographie* », due à la plume de sa petite-fille lady Louisa Stuart, et qui est écrite avec le talent et la vivacité ingénieuse qui distinguaient son aïeule. Plusieurs éditions et traductions des Lettres de Constantinople et de France ont été publiées en France par divers libraires ou auteurs. — L'esprit et le talent de lady Montagu brillent dans toute sa correspondance, mais il y manque souvent la douceur et la délicatesse d'une femme. Le goût plus épuré de notre époque rejetterait bien des passages ou détails qui nous paraissent un peu grossiers ou inconvenants. On y trouve aussi des traces de pédanterie. Cette critique faite, les lettres de lady Montague, surtout celles sur la Turquie, méritent un haut rang dans la littérature anglaise. Elles sont le principal titre de sa réputation. Tous les touristes, qui depuis un siècle ont visité la Turquie sont d'accord pour reconnaître que cette peinture des mœurs orientales est exacte, et animée d'un style vif et pittoresque. Ces lettres abondent non-seulement en esprit et en humour, mais présentent souvent beaucoup de sagacité et de profondeur. Ce sont réellement des *lettres*, et non des essais critiques ou didactiques, où l'auteur s'efforce de briller par beaucoup d'esprit et de savoir. J. Chanut.

Chalmers, *Biographical Dictionary*. — Rose, *General Biography*. — Chambers, *Cyclopædia of English Literature*. — *Biographical Anecdotes*, dans l'édition publiée par lord Wharncliffe des *Letters and Works of lady Montagu*; 1837. — *The Queens of Society*; London, 1860.

MONTAGUE (*Edward* Wortley), fils de la précédente, né en octobre 1713, à Londres, mort le 2 mai 1776, à Padoue. Objet de la plus vive affection de sa mère, qui l'emmena avec elle à Constantinople, il commença de bonne heure à faire du bruit dans le monde comme ayant été le premier Anglais sur lequel on eût essayé l'inoculation. A son retour en Angleterre (1719), il fut placé à l'école de Westminster; mais bientôt il disparut, et ce ne fut qu'au bout d'une année qu'un ami de la famille, le révérend Forster, le retrouva sur le port, une corbeille sur la tête et dans l'accoutrement des revendeurs de poisson. Ramené au collége, il s'échappa encore une fois, s'engagea à bord d'un bâtiment prêt à mettre à la voile pour le Portugal et, débarqué à Oporto, il gagna la campagne, où il vécut deux ou trois ans chez les paysans. Reconnu un jour par son ancien maître de navire, il fut reconduit malgré lui auprès de ses parents, qui le comblèrent de caresses. Il paya d'ingratitude cet oubli de ses fautes, et déserta la maison paternelle pour s'assujettir à la pénible vie de matelot sur un vaisseau marchand. On l'envoya alors aux colonies sous la conduite du rév. Forster qui fut chargé d'achever, tant bien que mal, son éducation en courant le monde. Lorsqu'il revint à Londres, il avait plus de trente ans; il était permis de le croire guéri de sa folie. Pourvu d'un emploi dans le comté d'Huntingdon (1747), il se fit remarquer par de nouvelles singularités, s'adonna au jeu, fit des dettes, et ne trouva finalement d'autre moyen que la fuite pour se tirer d'affaire. Il alla jusqu'à Paris (1751). A peine arrivé, il se trouva mêlé dans un honteux procès qui l'amena devant le grand Châtelet. On usa d'indulgence à son égard, et il retourna dans son pays, où pendant quelques années il demeura tranquille. En 1754 il entra à la chambre des communes; il y fit sans doute une assez pauvre figure, et il ne songea guère à racheter le passé par une plus sage conduite, puisque ni son père ni sa mère ne consentirent à le revoir; en mourant l'un lui laissa un revenu de 1,000 livres sterling sur son immense fortune (1761), et l'autre, une guinée (1762). Montague n'avait pas du reste attendu la mort de sa mère pour reprendre le cours de ses aventures. Après avoir résidé en Italie, il parcourut la Terre Sainte, l'Égypte, l'Arménie; il avait laissé croître sa barbe et revêtu le costume asiatique; de protestant il s'était fait catholique, puis musulman; il parlait avec facilité l'arabe, l'hébreu, le persan, le chaldéen et l'italien. On lui a connu deux femmes et trois enfants naturels, mais il n'est pas certain qu'il n'en ait pas eu davantage.

Tous les moyens lui semblaient bons pour satisfaire ses goûts ou ses désirs, et, comme il l'a écrit lui-même au P. Lami, il jouait volontiers toutes sortes de personnages. « Chez les nobles d'Allemagne, j'ai fait l'écuyer ; j'ai été laboureur dans les champs de la Suisse et de la Hollande; je n'y ai pas même dédaigné l'humble métier de postillon. A Paris, je me suis donné les airs d'un petit-maître ; j'ai été abbé à Rome; à Hambourg j'ai pris la grave contenance d'un ministre luthérien et j'ai raisonné théologie de manière à rendre le clergé jaloux. Bref, j'ai joué tous les rôles que Fielding donne à son Julien, et j'ai eu le sort d'une guinée, qui est tantôt entre les mains d'une reine, tantôt dans le sac d'un sale israélite. » En dînant avec le peintre Romney, il eut le gosier embarrassé d'un os de perdrix, et tomba malade. Un prêtre, que ses domestiques avaient appelé, lui ayant demandé dans quelle foi il voulait quitter le monde : « J'espère, dit-il, que ce sera dans celle d'un bon musulman. » Il n'en fut pas moins inhumé dans un cloître de Padoue.

Montague n'était pas dépourvu de connaissances : il avait le goût des antiquités, et de temps à autre il aimait à écrire. On a de lui : *Reflections on the rise and fall of the ancient republics, adapted to the present state of Great-Britain* ; Londres, 1759, in-8° ; traduit en français par Mlle Legeai d'Ourxigné (Paris, 1769, in-12) et par Cantwell (Paris, 1793, in-8°), cet ouvrage a été attribué au rév. Forster, qui n'a élevé de réclamation qu'après la mort de son élève ; — quelques *mémoires* d'archéologie adressés à la Société royale de Londres et imprimés dans les *Philosophical Transactions*. P. L—y.

Nichols, *History of Leicestershire*, et *Literary Anecdotes*, IV.

MONTAGUE (*John*), comte DE SANDWICH, homme politique anglais, né le 3 novembre 1718, à Londres, où il est mort, le 30 avril 1792. Fils du vicomte Hinchinbroke, il fit de bonnes études à Eton et à Cambridge. En quittant l'université, il entreprit, en compagnie de lord Bessborough, de MM. Netthorpe et Mackye, et du peintre Liotard, un voyage d'agrément autour de la Méditerranée ; il en rapporta deux momies, huit ibis embaumés, une grande quantité d'anciens papyrus, quinze cornées, cinq cents médailles, un vase grec, et une table de marbre, dont l'inscription, longtemps indéchiffrable, ne fut expliquée qu'en 1743, par le savant Taylor. Quand il eut l'âge requis, il prit à la chambre des lords le siége qu'il avait hérité en 1729 de son grand-père avec le titre de comte de Sandwich. Il se joignit au parti qui était en opposition avec Robert Walpole. Nommé second lord de l'amirauté à la fin de 1744, il contribua activement à éteindre la rébellion jacobite de 1745 et il assista, en qualité de plénipotentiaire, aux délibérations qui précédèrent le traité d'Aix-la-Chapelle (1748). A son retour il entra au conseil privé, et devint premier lord de l'amirauté. Cette charge, dans l'exercice de laquelle il fit preuve de beaucoup d'activité, lui fut retirée en 1751 ; mais il la remplit encore deux fois, la première de 1763 à 1765, et la seconde de 1771 à 1782, pendant toute la durée du ministère de lord North. Sa conduite à la tête d'une administration dont la guerre d'Amérique rendit la direction fort pénible lui fit infiniment d'honneur. Il réforma de nombreux abus, surtout dans les arsenaux, qu'il visitait chaque année; il augmenta l'établissement des soldats de marine, il encouragea les voyages d'exploration, notamment ceux de Cook. Orateur plus solide que brillant, il apportait dans les débats parlementaires du bon sens et de la modération ; on le vit plus d'une fois, durant la guerre d'Amérique, réfuter avec calme les attaques passionnées de ses adversaires. Parmi ces derniers il compta lord Chatham ; mais, sans se laisser éblouir par la rare éloquence de cet orateur, il n'hésita jamais à lui répondre, et il le fit de manière à lui prouver que sa réponse était nécessaire et convenable. Comme homme privé, il était affable, généreux, prompt à rendre service, fort adonné au plaisir, et amateur enthousiaste de musique. On a de lui : *A Voyage performed by the earl of Sandwich round the Mediterranean in the years* 1738 *and* 1739 ; Londres, 1799, in-8°, publié par les soins de son chapelain John Cooke, qui y a ajouté une notice biographique. P. L—y.

J. Cooke, *Memoir of the earl of Sandwich*. — Collins, *Peerage*. — *Monthly Review*, XXXIII (nouv. série). — Chalmers, *General Biographical Dict.*, XXII.

MONTAGUE (*Georges*), naturaliste anglais, mort en 1815, à Knowle (comté de Devon). Il appartenait à une ancienne famille du pays de Galles. Ses connaissances étendues en histoire naturelle le firent compter parmi les premiers membres de la Société Linnéenne de Londres. Il est l'auteur de deux ouvrages très-estimés : *Ornithological Dictionary of Alphabetical Synopsis of British Birds* (Londres, 1802, 2 vol. in-8° fig.), et *Testacea Britannica, or natural history of British shells, marine, land and fresh-water, including the most minute* (Londres, 1803, in-4° fig., avec un suppl., 1809, in-4°). Le recueil de la Société Linnéenne contient encore de lui beaucoup de dissertations et de mémoires sur les oiseaux et les coquilles du sud de l'Angleterre. K.

The English Cyclopædia (*Biogr.*).

MONTAGUE (*Élizabeth* ROBINSON, mistress), femme auteur anglaise, née le 2 octobre 1720, à York, morte le 25 août 1800, à Londres. Élevée à Cambridge, où résidait sa famille, elle fut confiée aux soins du second mari de sa grand'mère, le fameux théologien Conyers Middleton, qui l'habitua à résumer chaque soir les savantes conversations auxquelles elle était présente. Sa sensibilité rare, l'éclat de sa beauté enfantine, la précocité de son intelligence en firent la merveille de l'université. Introduite de bonne heure

dans la meilleure société, elle en conserva le goût pendant le reste de sa vie. A l'âge de vingt-deux ans, elle épousa un des petits-fils du premier comte de Sandwich, Edward Montague, qui siégea dans plusieurs parlements pour le bourg d'Huntingdon. Il mourut en 1775, la laissant maîtresse d'une fortune considérable, dont elle sut faire le plus noble usage. On a de cette dame : *Three Dialogues of the Dead*, publiés avec ceux de lord Lyttelton (1760); — *Essay on the genius and writings of Shakespeare;* Londres, 1769, in-8°. Elle entreprit surtout cet ouvrage pour venger le grand poëte anglais des sarcasmes que Voltaire lui avait prodigués. Après l'avoir lu, Cowper en porta le jugement suivant : « Je ne m'étonne plus si mistress Montague tient une si grande place dans ce qu'on appelle le monde savant, et si chaque critique incline son bonnet devant elle. L'érudition, le bon sens, le profond jugement et l'esprit qu'elle y a déployés justifient pleinement non-seulement mes éloges, mais tous les éloges que l'on a décernés à ses talents ou qu'on lui décernera dans l'avenir. » Voltaire ne pardonna point à une femme de l'avoir battu sur le terrain de la critique; il lui répliqua vivement, quoique d'une façon détournée, dans sa *Lettre à l'Académie Française* du 25 août 1776. Mistress Montague prit aussitot la plume, et écrivit l'apologie de Shakespeare, qui fut traduite en français l'année suivante (Paris, 1777, in-8°). Après sa mort, son neveu fit paraître sa *Correspondance littéraire* (4 vol. in-8°), qui prouve que l'on n'a rien dit de trop sur le charme de sa conversation et l'étendue de ses connaissances; les noms les plus illustres de cette époque, Pope, Johnson, Goldsmith, Beattie, Burke, les lords Bath et Littelton, figurent parmi ceux qu'elle entretenait le plus souvent. Elle avait fondé dans son hôtel une sorte de réunion littéraire, qui fut pendant plusieurs années connue sous le nom de *Blue Stockings Club* (Club des Bas-bleus). P. L—Y.

Forbes, *Life of Beattie*. — *Censura litteraria*, t. II et III. — *Gentleman's Magazine*, LXX. — Hayley, *Life of Cowper*. — Chalmers, *General Biograph. Dict.*

MONTAIGNE (*Michel* EYQUEM DE), célèbre moraliste français, né au château de Montaigne, en Périgord, le vendredi 28 février 1533, mort le 13 septembre 1592. Il était le troisième fils de Pierre Eyquem écuyer, seigneur de Montaigne (1), dont la famille faisait remonter ses titres de noblesse au commencement du quinzième siècle, et s'était alliée à des Anglais de Guyenne (1). Pierre Eyquem, après avoir fait plusieurs campagnes en Italie, se maria en 1528, à l'âge de trente-trois ans. Établi au château de Montaigne, où il s'occupait de l'éducation de ses enfants, il ne le quitta guère que pour aller remplir des fonctions publiques à Bordeaux. Il fut élu jurat de cette ville en juillet 1530, sous-maire en 1536, jurat de nouveau en 1540, enfin maire le 1[er] août 1554. En cette dernière qualité il fit un voyage à la cour (2). Il destina ses deux premiers fils à suivre la carrière des armes, et réserva le troisième, Michel, pour la magistrature. L'éducation de celui-ci fut singulière pour un fils de gentilhomme et bien propre à développer ces idées d'égalité naturelle et d'indépendance qui caractérisèrent sa philosophie. « Le bon père que Dieu me donna, dit-il, m'envoya dez le berceau, nourrir à un pauvre village des siens, et m'y teint autant que je feus en nourrice, et encores au delà; me dressant à la plus basse et commune façon de vivre... Son humeur visoit encores à une aultre fin, de me rallier avecques le peuple et cette condition d'hommes qui a besoing de notre ayde; et estimoit que je feusse tenu de regarder plustost vers celuy qui me tend les bras, que vers celuy qui me tourne le dos; et feut cette rayson pourquoy aussi il me donna à tenir sur les fonts à des personnes de la plus abjecte fortune, pour m'y obliger et m'y attacher. » En même temps qu'il donnait à son fils, dès le berceau, cette leçon d'égalité, Pierre Eyquem ne négligeait pas de lui assurer une bonne instruction. Il s'y prit d'une façon assez singulière. Montaigne, dans son style vif et coloré, a raconté comment on lui enseigna le latin. Quoiqu'il soit dangereux avec lui de s'abandonner au charme des citations, qui nous entraîneraient trop loin, nous rappellerons tout au long des détails qui nous aideront à comprendre le talent de l'auteur des *Essais* en montrant dans quelles circonstances et de quels éléments ce talent commença à se former. « Feu mon père, dit Montaigne, ayant faict toutes les recherches qu'homme peult faire parmy les gents sçavants et d'entendement, d'une forme d'institution exquise, feut advisé de cet inconvénient qui estoit en usage; et luy disoit on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur coustoient rien, est la seule cause pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame et de cognoissance des anciens Grecs et Romains. Je ne croy pas que c'en soit la seule cause. Tant y a que l'expédient que mon père y trouva,

(1) « Après la mort de son père et de ses deux frères aînés, Michel devint le chef de la famille; il succéda aux titres comme aux biens : de Thou lui donne le titre d'*écuyer* dans la notice nécrologique qu'il lui consacre, *Montanus eques*. Jusque alors il signait *Michel Montaigne;* c'est encore la signature mise au bas des lettres ou dédicaces de 1570, insérées dans les œuvres de La Boëtie. Plus tard il signa *Montaigne*. Quelques-uns de ses cachets portent avec ses armes : *Michel seigneur de Montaigne*. » (Grün). Montaigne avait des armes qu'il décrit ainsi : « Je porte d'azur semé de trèfles d'or, à une patte de lyon de mesme, armée de gueules, mise en fasce. » *Essais*, t. I, ch. XVI.

(1) Montaigne a eu soin de mentionner cette alliance. « C'est une nation, dit-il, à laquelle ceux de mon quartier ont eu aultre fois une si privée accointance qu'il reste encores en ma maison aulcunes traces de notre ancien cousinage. » L. II, c. XII.

(2) Un chroniqueur bordelais, Jean Darnal, dit à cette occasion : « Monsieur le maire allant en cour pour les affaires de la ville, lui furent envoyez vingt tonneaux de vin pour faire des présens aux seigneurs favorables à la dicte ville. »

ce feut qu'en nourrice, et avant le premier desnouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux médecin en France, du tout ignorant de nostre langue, et très-bien versé en la latine. Cettuy-cy, qu'il avoit faict venir exprez, et qui estoit bien cherement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avecques lui deux aultres moindres en scavoir pour me suyvre et soulager le premier : ceulx-cy ne m'entretenoient d'aultre langue que latine. Quant au reste de sa maison, c'estoit une reigle inviolable que ny lui-même, ny ma mère, ny valet, ny chambriere, ne parloient en ma compaignie qu'autant de mots de latin que chacun avoit apprins pour jargonner avec moy. C'est merveille du fruict que chacun y feit. Mon père et ma mère y apprindrent assez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la nécessité, comme feirent aussi les aultres domestiques qui estoient plus attachez à mon service. Somme, nous nous latinizasmes tant, qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour, où il y a encores et ont prins pied par l'usage plusieurs appellations latines d'artisans et d'utils. Quant à moy, j'avoy plus de six ans avant que j'entendisse non plus de françois ou de perigordin que d'arabesque; et sans art, sans livre, sans grammaire ou précepte, sans fouet et sans larmes j'avois apprins du latin tout aussi pur que mon maitre d'école le sçavoit..... Quant au grec, duquel je n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon père desseigna me le faire apprendre par art, mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat et d'exercice : nous pelotions nos declinaisons, à la maniere de ceulx qui, par certains jeux de tablier (damier) apprennent l'arithmétique et la géométrie. Car entre aultres choses, il avoit esté conseillé de me faire gouster la science et le debvoir par une volonté non forcée, et de mon propre desir, et d'eslever mon ame en toute doulceur et liberté, sans rigueur et contraincte : je dis jusques à telle superstition, que, parce qu'aulcuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfants de les esveiller le matin en sursault, et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup et par violence; il me faisoit esveiller par le son de quelque instrument, et ne feus jamais sans homme qui m'en servist. » Montaigne prétend que cette « si exquise culture » manqua son effet pour deux raisons, d'abord parce que avec une santé ferme et entière, un naturel doux et traitable, il était « si poisant, mol et endormi qu'on ne le pouvoit arracher de l'oisiveté même pour le faire jouer (1). » Ensuite parce que son père, au lieu de lui laisser achever son éducation à la maison, l'envoya, vers l'âge de six ans, au collége de Guyenne. Michel en sortit à treize ans, après avoir terminé ses études ; c'est-à-dire, si on l'en croit, après avoir oublié presque tout son latin et sans avoir rien appris qui en valût la peine. En quittant le collége de Guyenne il fit son cours de droit ; on ne sait dans quelle ville. M. Grün suppose avec vraisemblance que ce fut à Toulouse, où les leçons de Cujas, alors à ses débuts, mais déjà célèbre, attiraient des étudiants de toutes les parties de la France. C'est là sans doute que Michel Montaigne se lia avec quelques-uns de ses condisciples, depuis magistrats célèbres, Étienne Pasquier, Henri de Mesmes, Antoine Loisel, Pierre Pithou. Il est probable aussi qu'il ne fit pas tout son cours de droit dans la même ville, et qu'il fut étudiant à Bordeaux et à Paris. Son premier séjour dans cette grande ville remonte à sa jeunesse et presque à son enfance. A la fin de ses études il entra dans la magistrature. Dans le courant de 1555 ou de 1556, Pierre Eyquem de Montaigne, membre de la cour des aides de Périgueux depuis l'institution de cette cour, le 16 décembre 1554, céda sa place à son fils Michel. La cour des aides de Périgueux n'eut pas une longue durée : elle fut transférée à Bordeaux au mois de mai 1557. Michel Montaigne suivit sa compagnie, qui n'obtint pas d'être immédiatement incorporée dans le parlement de Bordeaux. L'incorporation n'eut lieu que le 14 novembre 1561, et c'est de cette époque seulement que date l'entrée définitive de Montaigne en la cour souveraine de Bordeaux. Dans l'intervalle il fit plusieurs voyages à Paris, et suivit assidûment la cour (1). De temps en temps il revenait à Bordeaux, où le rappelaient ses fonctions de membre de la cour des aides transférée et ses rapports d'amitié avec plusieurs conseillers du parlement. Il s'était lié avec l'un d'eux, l'aimable et noble La Boëtie d'une amitié qu'il a immortalisée dans quelques-unes des plus belles pages de ses *Essais* (*voy.* La Boétie). Cette liaison, rompue par la mort prématurée de La Boëtie, au mois d'août 1563, fut le plus mémorable épisode de la vie parlementaire de Montaigne, qui n'était point fait pour cette carrière. « Il n'y avoit homme moins chicaneur et moins praticien que lui, » dit Étienne Pasquier. Il n'avait pas pris goût à la jurisprudence, quoique son père l'y eût « plongé tout enfant jusqu'aux oreilles » ; il la trouvait compliquée dans ses formes, violente dans ses prescriptions, barbare dans son langage, pleine de contradictions et de ténèbres. Il se demandait pourquoi le langage commun « si aysé à tout aultre usage devient obscur et non intelligible en contract et testament; et il pensait que les hommes

(1) « Ce que je veoyoy, ajoute-t-il, je le veoyoy bien; et soubs cette complexion lourde, nourrissoy des imaginations hardies et des opinions au-dessus de mon aage. L'esprit je l'avoy lent, et qui n'alloit qu'autant qu'on le menoit; l'apprehension tardifve, l'invention lasche; et aprez tout un incroyable default de memoire. »

(1) En 1558 il assista, comme militaire ou comme simple curieux, au siége de Thionville ; il est probable qu'en 1560, l'année de la conjuration d'Amboise, il se trouvait à la cour de François II ; et il est à peu près certain qu'il était avec Charles IX à Rouen en octobre 1562.

de loi ont tout embrouillé pour se rendre nécessaires (1). Il s'étonnait que la France eût plus de lois que tout le reste du monde, et que de ces lois et usances il y en eût « plusieurs barbares et monstrueuses ». Il s'indignait de l'atrocité des supplices et de l'usage de la torture. « Tout ce qui est au delà de la mort simple, disait-il, me semble pure cruauté. » « Celuy que le juge a gehenné pour ne le faire mourir innocent, il le fait mourir innocent et gehenné. »

Avec de pareilles opinions Michel Montaigne devait avoir hâte de quitter le parlement. Après la mort de son père, en 1568, et de ses deux frères aînés, il résigna sa place de conseiller en faveur de Florimond de Raymond le 24 juillet 1570. On a pensé que la politique n'avait pas été étrangère à cette résolution; que voyant avec dégoût et inquiétude le gouvernement de Charles IX, il abandonna des fonctions qui pouvaient le rendre complice des actes de ce gouvernement. Ce sont là des suppositions bien hasardées. Montaigne était humain et éclairé; mais il ne partageait ni les haines ni les espérances des partis qui agitaient alors la France. « Une police, disait-il, c'est comme un bâtiment de diverses pièces jointes ensemble d'une telle liaison qu'il est impossible d'en esbranler une que tout le corps ne s'en sente.... Je suis desgouté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte, et ay raison car j'en ay vu des effets très-dommageables... » Un peu après sa démission de conseiller, et avant la Saint-Barthélemy, il écrivait le 10 septembre 1570 : « La nouvelleté couste si cher jusqu'à cette heure à ce pauvre État, et ne sçais si nous en sommes à la dernière enchère, qu'en tout et partout j'en quitte le parti. » Celui qui s'exprimait ainsi n'était pas un homme d'opposition. Il avoue de plus qu'il aimait la cour et qu'il y a passé une partie de sa vie. Il aimait aussi beaucoup Paris, dont il a fait au IIIe livre de ses *Essais* un éloge magnifique et plein d'émotion. On ne sait rien sur les premiers séjours qu'il fit dans cette ville, mais il est certain qu'il parut à la cour et qu'il y fut remarqué, plus encore par sa rare distinction d'esprit que par sa position dans la magistrature. Charles IX le créa, au mois d'octobre 1571, chevalier de l'ordre de Saint-Michel; cette faveur était alors si prodiguée que Michel Montaigne, qui l'avait beaucoup désirée, fut peu flatté de la recevoir. Vers le même temps il éprouva pour les agitations de la cour un dégoût passager, et il résolut de se retirer dans son château du Périgord, et d'y cultiver en paix les lettres jusqu'à la fin de sa vie. Les circonstances publiques justifiaient cette résolution, à laquelle cependant il ne fut pas fidèle, car il accepta, vers 1576, la charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et plus tard celle de gentilhomme de la chambre du roi de Navarre. La vie de Montaigne depuis sa sortie du parlement jusqu'à son voyage en Italie fut principalement remplie par la composition des deux premiers livres de ses *Essais*. Les affaires publiques y tinrent aussi une place assez importante, mais qu'il est impossible de préciser. M. Grün a rassemblé et discuté tous les renseignements à ce sujet. Nous renvoyons à son savant ouvrage pour les détails de cette période, dont un autre biographe, M. Clément, a ainsi résumé l'ensemble. « Quelques négociations où Montaigne servit successivement d'intermédiaire entre Charles IX, Henri III, le duc de Guise et le roi de Navarre, marquèrent dans la vie publique de l'illustre auteur des *Essais*, pendant les années qui suivirent sa retraite du parlement de Bordeaux; mais les détails sur le rôle que le négociateur joua dans ces affaires, d'une importance aujourd'hui secondaire, font défaut. Ami en tout temps de l'autorité royale et légitime, malgré les violences du gouvernement de Charles IX, les faiblesses de Henri III et les séductions irrésistibles du roi de Navarre, Montaigne n'intervint entre eux que dans le but de raffermir la royauté contre la ligue incessante des partis. Par intervalles, la guerre civile devenant plus envenimée et plus générale dans sa province, le négociateur suspendait ses démarches, l'écrivain philosophe abandonnait la plume pour l'épée, le gentilhomme ordinaire de la chambre du roi se transformait en soldat. Mais le noble et dur métier des armes ne convenait guère sans doute à cette nature contemplative, amie du bien-être, et, il faut bien le dire aussi, passablement égoïste... Entraîné, poussé malgré lui, dans les guerres civiles qui désolaient plus particulièrement sa province, il ne pouvait que les maudire et en souhaiter la fin. Quand l'orage était un peu calmé, il revenait à sa librairie et ajoutait quelques chapitres à ses *Essais*. » La première édition de cet ouvrage parut en 1580. Nous apprécierons plus loin les *Essais*; disons ici seulement dans quelles circonstances ils furent composés. Montaigne était un esprit paresseux, qui pour penser activement avait besoin d'une excitation étrangère. L'agitation d'une grande ville, les conversations

(1) Voir dans le l. III, ch. XIII, plusieurs pages admirables de verve et de bon sens, sur ces complications de la jurisprudence; nous en citons quelques lignes. « Les princes de cet art s'appliquants d'une peculière attention à trier des mots solennes et former des clauses artistes, ont tant poisé chaque syllabe, espeluché si primement chaque espece de cousture, que les voylà enfrasquez et embrouillez en l'infinité des figures, et si menues partitions, qu'elles ne peuvent plus tumber soubs aulcun reiglement et prescription, ny aulcune certaine intelligence. Nous doutions sur Ulpian, et redoubtons encore sur Bartolus et Baldus... Qui ne diroit que les gloses augmentent les doubtes et l'ignorance, puisqu'il ne se veoid aulcun livre, soit humain, soit divin, sur qui le monde s'embesongne, duquel l'interprétation face tarir la difficulté? Le centiesme commentaire le renvoye à son suyvant, plus espineux et scabreux que le premier ne l'avoit trouvé... Cela se veoid mieulx en la chicane; on donne autorité de lois à infinis docteurs, infinis arrests, et à autant d'interprétations... Il y a plus à faire à interpréter les interprétations qu'à interpréter les choses; et plus de livres sur les livres que sur aultre subject : nous ne faisons que nous entregloser. »

avec des amis, la vue de pays nouveaux et surtout la lecture des anciens étaient pour lui des stimulants utiles et même nécessaires. Avec ce tempérament intellectuel, il ne songea point d'abord à écrire; il lui suffisait de laisser sa pensée s'exercer sur les innombrables sujets que lui offraient son expérience et ses lectures; mais comme il était distrait et avait la mémoire courte, il s'aperçut vite qu'il laissait perdre une foule de pensées ingénieuses, et il se plut à les noter. Il prit goût à cet amusement, qui convenait parfaitement à son imagination, riche et indisciplinée, et à son talent inné de style. Ce fut ainsi qu'il rassembla sans suite et sans intention de les publier un trésor de pensées et d'expressions. Mais sa traduction de la *Théologie naturelle* de Raymond Sebonde, publiée en 1569, et son édition des *Œuvres* inédites de La Boëtie, l'encouragèrent à devenir auteur lui-même. Pour cela il n'eut qu'à ranger sous divers titres, à développer, à lier légèrement par des pensées nouvelles les pensées qu'il avait déjà recueillies. Cette élaboration longue, soignée mais non pénible, et qui fut plutôt pour lui un nouvel amusement, amena les *Essais* au point de pouvoir être présentés en 1580 au public, qui les accueillit bien. Ce n'était pourtant qu'une ébauche de l'ouvrage que nous connaissons aujourd'hui. La même année Montaigne partit pour un long voyage, dans l'espoir de rétablir sa santé, rudement éprouvée depuis deux ans par une néphrétique. Il quitta le château de Montaigne le 22 juin 1580, rendit visite au maréchal de Matignon, qui faisait le siége de La Fère; puis il se dirigea sur la Lorraine, et s'arrêta aux bains de Plombières. De là il se rendit en Allemagne, puis en Suisse, et enfin en Italie, en passant par le Tyrol. On a le journal de son voyage; il le tenait pour lui-même, et s'y laisse voir tout à fait en négligé (1). Le langage en est sec, décousu, incorrect même pour le temps; vers la fin l'auteur laisse son mauvais français pour un italien qui ne vaut pas mieux; mais tout ce fatras est très-utile et parfois amusant à consulter. Montaigne s'y révèle naïvement dans son égoïsme de valétudinaire, et dans sa vanité gasconne; il s'y montre aussi un observateur calme, impartial, éclairé, dégagé de préjugés nationaux. Il n'oublie aucun détail sur les variations de sa santé et sur les effets des eaux minérales; il note avec un soin égal les honneurs qui lui ont été rendus. Un de ses frères et quelques gentilshommes de ses amis l'accompagnaient. Les nobles voyageurs étaient reçus avec les plus grands égards dans toutes les villes où ils passaient. Montaigne, de son côté, faisait peindre ses armoiries sur un écusson qu'il laissait à Plombières et à Augsbourg, comme souvenir de l'hospitalité reçue. C'était à ce qu'il semble la coutume en Lorraine, et en Allemagne; mais en Italie, où on ne la connaissait pas, il tint à cœur de l'introduire et laissa ses armoiries dans les hôtelleries de Pise et de Lucques, en recommandant qu'on se gardât bien de les enlever. A Lorette il obtint de placer dans la chapelle un *ex-voto* d'argent ciselé, avec la figure de la Vierge, la sienne, celle de sa femme et celle de sa fille. A Rome il n'oublia pas de se faire décerner un brevet de citoyen romain. Dans les *Essais* il prétend qu'il lui fut offert; la vérité est qu'il le sollicita. Il dit dans son journal : « Je cherchai et employai tous mes cinq sens de nature pour obtenir le titre de citoyen romain, ne fût-ce que pour l'ancien honneur et religieuse mémoire de son autorité.... J'y trouvai de la difficulté; toutefois, je la surmontai.... L'autorité du pape y fut employée par le moyen de Philippo Musoti, son maggiodomo, qui m'avait pris en singulière amitié, et s'y peina fort.... C'est un titre vain, tant y a que j'ay reçu beaucoup de plaisir de l'avoir obtenu. » Après un séjour de cinq mois à Rome, il revint (août 1581) aux bains *della villa* près de Lucques. Là il reçut le 7 septembre une lettre qui lui annonçait que le 2 août il avait été élu à l'unanimité maire de Bordeaux. Il repartit pour Rome le 12 septembre, et en y arrivant (1[er] octobre) il trouva une lettre des jurats de Bordeaux qui lui annonçaient officiellement sa nomination, et le priaient d'accepter. Il s'excusa d'abord, mais les Bordelais s'adressèrent au roi Henri III, qui ordonna à Montaigne d'accepter. Le philosophe n'attendant pas la lettre royale (datée du 25 novembre) partit de Rome le 15 octobre, et arriva dans son château le 30 novembre, après une absence de dix-sept mois huit jours. Il succédait dans la place de maire au maréchal de Biron. Il semble que le philosophe, quoi qu'en ait dit Balzac, occupa avec honneur cette magistrature, particulièrement difficile à remplir dans un temps de troubles. Mais son administration est peu connue. Les registres de la ville de Bordeaux qui se rapportent à cette époque offrent beaucoup de lacunes. Montaigne prétend que ses concitoyens lui reprochèrent de s'adonner aux affaires trop lâchement et de n'y porter qu'une affection languissante, et il ajoute que ces reproches « n'étoient pas du tout éloignés d'apparence ». En entrant en charge il avait prévenu les Bordelais de ne pas trop compter sur lui : « Je me déchiffrai fidèlement et consciencieusement, dit-il, tout tel que je me sens être; sans mémoire, sans vigilance, sans expérience et sans vigueur, sans haine aussi, sans ambition, sans avarice et sans violence. » Il est certain que le maire de Bordeaux tint au delà de ce qu'il avait promis, et qu'il se montra constamment honnête, impartial, modéré. Au mois d'août 1582, il se rendit à Paris pour soutenir auprès du roi les intérêts de Bordeaux, et obtint gain de cause. Ce succès contribua à sa réélection pour deux autres années (1[er] août

(1) Ce journal fut d'abord tenu par un serviteur de Montaigne, qui lui servait de secrétaire, puis à partir du séjour à Rome par Montaigne lui-même.

1583). Quelques citoyens protestèrent contre cette élection, comme contraire à l'ordonnance de 1556; mais Henri III la maintint. L'année suivante, 1584, la situation politique s'aggrava encore. Les protestants, avec le roi de Navarre à leur tête, les catholiques conduits par Guise allaient en venir aux mains, et le roi Henri III, également menacé par les deux partis, cédait aux catholiques, mais commençait à incliner vers le roi de Navarre. Ce fut aussi la politique de Montaigne, royaliste dévoué, et catholique d'opinion avec une assez vive sympathie pour le roi de Navarre. Le maréchal de Matignon, gouverneur de la Guyenne, avait les mêmes sentiments. L'accord du gouverneur et du maire contint les tendances contraires du parlement, et prévint un soulèvement des catholiques ligueurs. Au mois de mai 1585, Montaigne eut seul la charge du gouvernement de Bordeaux, en l'absence de M. de Matignon, et il s'en acquitta avec une énergie dont témoigne une lettre de lui au maréchal. Malheureusement quelques jours plus tard il montra moins de fermeté devant un fléau plus redoutable que la guerre civile. Au mois de juin la peste fit de terribles ravages à Bordeaux. Montaigne, qui n'avait plus qu'un mois à rester en charge, et que l'obligation de veiller sur sa famille avait rappelé à son château, ne jugea pas à propos de revenir à Bordeaux. Au mois de juillet les jurats exprimèrent le désir que le maire vînt présider aux élections de son successeur. Montaigne leur répondit de Libourne le 30 juillet qu'il « n'épargneroit pas sa vie pour leur service, mais qu'il ne pouvoit pas se hazarder d'aller en la ville, vu le mauvais état où elle estoit, notamment pour luy, qui venoit d'un si bon air ». Il offrait de se rendre jusqu'au village de Feuillas, « si le mal n'y estoit arrivé », pour conférer avec les jurats, et il leur souhaitait une vie longue et heureuse (1). Ainsi se termina par une lettre peu héroïque une administration d'ailleurs honorable.

Montaigne, redevenu simple particulier, remit de l'ordre dans ses affaires, qui avaient beaucoup souffert de la guerre et de la peste dans la terrible année 1585 (2), revit ses *Essais* et en prépara une nouvelle édition. Il se trouvait à Paris, pour l'impression de ses *Essais*, en 1588 après la journée des barricades, et lorsque le roi en avait été chassé. Il fut arrêté comme royaliste et mis à la Bastille; mais la reine mère intervint près du duc de Guise, qui ordonna le jour même son élargissement (10 juillet). Il se rendit la même année aux états de Blois, sans titre officiel, car il n'était pas député de sa province. On a supposé que Montaigne, qui avait eu en Guyenne de fréquents rapports avec le roi de Navarre, qui l'avait reçu dans son château en 1584 (19 décembre) et en 1587 (24 octobre), venait aux états avec une mission secrète auprès du duc de Guise ou de Henri III, peut-être auprès de ces deux puissants rivaux que Henri de Navarre avait également intérêt à ménager. Ce n'est qu'une conjecture. Après le meurtre du duc de Guise (décembre 1588), Montaigne revint dans la Guyenne, et passa une partie de l'année 1589 à Bordeaux, dans la société de Charron, prédicateur théologien qui avait le goût de la philosophie morale. Il s'occupa aussi des affaires publiques, et par ses conseils et son influence il aida son successeur à la mairie, le maréchal de Matignon, à maintenir Bordeaux dans le parti du roi. Après la mort de Henri III, le roi de Navarre, devenu roi de France, aurait voulu attirer Montaigne près de lui; il lui exprima plusieurs fois le désir de le voir. Le philosophe, qui après les agitations des dernières années était rentré dans son château de Montaigne, ne se souciait pas d'en sortir. Il résista, et comme Henri IV, dans une dernière lettre, lui proposait sans doute de le défrayer de son voyage, il répondit noblement le 2 septembre 1590 : « Sire, Vostre Majesté me fera, s'il lui plaist, ceste grâce de croire que je ne plaindray pas ma bourse aux occasions auxquelles je ne voudrois espargner ma vie. Je n'ay jamais receu bien quelconque de la libéralité des roys non plus que demandé ny mérité, et n'ay receu nul payement des pas que j'ay employés à leur service, desquels Vostre Majesté a eu en partie connoissance. Ce que j'ay faict pour ses prédécesseurs, je le feray encore beaucoup plus volontiers pour elle. Je suis, Sire, aussy riche que je me souhaite. Quand j'auray espuisé ma bourse auprès de Vostre Majesté, à Paris, je prendray la hardiesse de le luy dire, et lors, sy elle m'estime digne de me tenir plus longtemps à sa suite, elle en aura meilleur marché que du moindre de ses officiers. » Montaigne n'eut pas le plaisir vivement souhaité de voir Henri IV paisiblement établi sur le trône de France. Sa santé s'était prématurément affaiblie; il avait acquis « la colique (néphrétique) par la libéralité des ans », et il sentait la mort « le pincer continuellement à la gorge ou aux reins ». Quand elle se présenta il l'accueillit en homme qui était depuis longtemps préparé à la recevoir. « Une esquinancie lui étant tombée sur la langue, dit Estienne Pasquier, il demeura trois jours entiers plein d'entendement sans pouvoir parler. Au moyen de quoy il étoit obligé d'avoir recours à la plume pour faire entendre ses volontés. Et comme il sentit sa fin approcher, il pria, par un petit bulletin, sa femme de semondre quelques gentilshommes siens voisins afin de prendre congé d'eux. Arrivés qu'ils furent, il fit dire la messe dans sa chambre; et comme le prebstre

(1) On a un peu amplifié cet incident, que les contemporains ne remarquèrent pas. Il s'agissait d'une simple formalité, dont Montaigne, vu les circonstances, crut pouvoir se dispenser; il n'y a rien à en conclure contre son courage.

(2) Voir dans les *Essais*, l. III, c. XII, une vive peinture de cette triste époque, où « mille diverses sortes de maux accoururent à *lui* à la file : je les eusse plus gaillardement soufferts à la foule », ajoute-t-il.

étoit sur l'élévation du *corpus Domini*, ce pauvre gentilhomme s'eslança, au moins mal qu'il put, comme à corps perdu sur son lit, les mains jointes, et en ce dernier acte rendit son esprit à Dieu, qui fut un beau miroir de l'intérieur de son âme. » Montaigne nous apprend dans ses *Essais* que quand il se sentait malade il faisait aussitôt appeler un prêtre. On voit qu'il ne se démentit pas à ses derniers moments. Il a dit encore dans ses *Essais* qu'en payant on trouve partout « qui vous tienne la tête et qui vous frotte les pieds ». Ces paroles irrévérencieuses ont fait penser à quelques personnes qu'en terminant sa vie d'une manière si catholique, Montaigne obéissait moins à la foi intérieure, qui est peu manifeste dans ses écrits, qu'aux convenances religieuses, qu'il respecta toujours.

Montaigne épousa en 1565 M[lle] Françoise de La Chassaigne, fille d'un des conseillers du parlement de Bordeaux « par convenance, dit-il, et pour se conformer à l'usage, plutôt que par inclination naturelle »; il eut d'elle six filles, dont cinq ne vécurent que quelques jours. La deuxième, Léonor, née le 9 septembre 1571, vécut et eut des enfants. M[lle] de Gournay, personne de savoir et grande admiratrice des *Essais*, voulut être la fille d'alliance de Montaigne (*voy.* GOURNAY). Le philosophe gentilhomme permit à Charron, un autre de ses admirateurs, son disciple et son ami, de porter ses armes.

Montaigne était d'une taille au-dessous de la moyenne; il s'en plaint comme d'un inconvénient pour ceux qui remplissent des charges; il n'était point d'ailleurs mécontent de sa mine, car c'est à lui qu'il pense lorsqu'il parle de « ce petit homme aux yeux pleins de douceur, au front large, au nez bien faict, à la barbe brune (à escorce de châtaigne), égale, époisse, à la tête justement ronde, à l'oreille, à la bouche petites, au teint frais, au visage agréable, aux membres proportionnés, qui n'en est pas plus laid parce qu'il n'a pas six pieds. » Après cette agréable esquisse physique, nous empruntons aux *Essais* quelques détails sur les sentiments de l'auteur. « Je suis, dit-il, peu en prinse des violentes passions; j'ai la compréhension naturellement dure, et l'encrouste et l'espessis tous les jours d'avantage. » Il avoue qu'il a été sensible à l'amour; « mais, ajoute-t-il, je n'ai point trouvé Vénus si impérieuse déesse. » Son amitié pour son père et pour La Boëtie sont bien connues; il a trouvé pour peindre ces deux affections des mots charmants, admirables; nous en citerons deux, bien souvent cités, et qui peignent son âme. « Après la mort de mon père, dit-il, je ne montois jamais à cheval sans porter un manteau qui lui avoit appartenu, non par commodité ou par délices, mais parce qu'il me sembloit m'envelopper de lui. » — « Si on me presse de dire pourquoi je l'aymois (La Boëtie), je sens que cela ne peult s'exprimer qu'en répondant : Parce que c'étoit lui, parce que c'étoit moi. » A ces accents, à mille autres, ou plutôt à toutes les pages des *Essais*, on reconnait une nature bien douée, non pas héroïque peut-être, mais généreuse, d'une sensibilité exquise, ne visant pas au sublime et se contentant d'être honnête, capable de dévouement et incapable d'une action basse, enfin le modèle de ce que l'on pourrait appeler la vertu moyenne. Le livre où cet aimable caractère se raconte, avec des détails infinis, qui ne paraissent pas trop longs, est resté une des lectures favorites des esprits honnêtes et délicats; il est encore ce qu'on le proclamait au seizième siècle, « le bréviaire des honnêtes gens. » Au dix-septième siècle il se fit contre les *Essais* une réaction qui partit surtout de Port-Royal, et à laquelle Malebranche s'associa. C'était l'esprit chrétien qui protestait contre le scepticisme de Montaigne. Ce scepticisme au contraire fut pour lui un titre de faveur auprès des écrivains du dix-huitième siècle, qui firent du livre des *Essais* une arme de guerre. Le dix-neuvième siècle, plus impartial, n'a cherché et trouvé dans les *Essais* que ce que l'auteur avait voulu y mettre, le doute en beaucoup de choses, la tolérance dans toutes. Littérairement les avis ont été moins partagés, et les critiques les plus sévères ont rarement résisté au charme de ce style incisif, original, coloré. L'Académie Française proposa l'*Éloge de Montaigne* pour sujet du prix d'éloquence en 1812. Ce concours est resté célèbre par le nombre et le mérite des discours soumis au jugement de l'Académie. Le prix fut remporté par M. Villemain, dont le charmant *Éloge* est encore ce que l'on a écrit de plus ingénieux et de plus agréable sur Montaigne écrivain; la philosophie de l'auteur des *Essais* fut appréciée avec plus d'étendue dans les discours d'autres concurrents, Droz, Jay, Victorin Fabre, Leclerc, Biot. Depuis cette époque, Montaigne s'est souvent présenté à la critique contemporaine, qui l'a toujours accueilli avec sympathie et qui s'est efforcée de le comprendre et de le célébrer dignement. Sa vie et ses ouvrages ont en même temps attiré l'attention de quelques érudits distingués, au premier rang desquels il faut placer le docteur Payen, qui a déjà tant fait pour Montaigne, et de qui l'on attend deux choses qui nous manquent encore, une biographie complète de Montaigne et une édition définitive des *Essais*. Après cet excellent et infatigable *Montaignologue*, comme l'appelle M. Gustave Brunet, il est juste de citer M. G. Brunet lui-même, MM. d'Etchevery, Macé, Jubinal, Horace de Vieil-Castel, Delpit, Bigorie de Laschamps, et particulièrement MM. Grün et Bayle Saint-John. Il serait difficile de dire quelque chose de neuf sur le génie d'un auteur qui a eu tant d'admirateurs et tant de dévots, quelquefois superstitieux : pour une appréciation détaillée nous renvoyons aux discours cités plus haut, et nous nous bornons à quelques remarques qui peuvent faciliter l'intelligence d'un livre qui n'offre en apparence

ni suite ni cohésion. Nous avons dit comment les *Essais* avaient été commencés, sans dessein, ou du moins sans autre dessein pour l'auteur que de noter ses pensées et de s'en rendre compte. Aussi, comme l'a fort bien dit Montesquieu, « dans la plupart des auteurs on voit l'homme qui écrit, dans Montaigne on voit l'homme qui pense ; » et il est juste d'ajouter l'homme qui pense par lui-même. L'auteur des *Essais* est certainement l'esprit le plus indépendant qui ait jamais existé; indépendant sans être révolté, et détaché des systèmes des autres sans en avoir un qui lui soit propre. Mais si Montaigne n'a pas de parti pris, il a des idées qu'il n'emprunte à personne, ou qu'il n'emprunte que dans la mesure qui lui convient, et qu'il regarde comme légitimes (non pas comme vraies, car il ne va pas jusque là), par cela seul qu'elles lui appartiennent. Sa philosophie n'est ni celle d'Épicure, ni celle de Zénon, ni celle de Platon, ni celle d'Aristote; c'est la philosophie de Montaigne; sa morale n'est ni la morale païenne ni la morale chrétienne; c'est la morale de Montaigne. Cette prétention d'un esprit qui prend uniquement sa conscience pour mesure et règle de ses actes, cette revendication des droits des opinions individuelles, et ce que l'on pourrait appeler l'épanouissement d'une individualité dans tout un livre, ne choquent pas, parce que l'auteur, outre les grâces du style, a une incontestable sincérité et un dessein philosophique. Que Montaigne soit sincère, et que les *Essais* soient un livre de bonne foi, qui en douterait? L'auteur a pu dire en toute vérité : « Je veulx qu'on m'y veoye en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans estude et artifice, car c'est moy que je peinds. Mes défaults s'y liront au vif, mes imperfections et ma forme naifve, autant que la révérence publique me l'a permis. Que si j'eusse esté parmy ces nations qu'on dict vivre encores soubs la doulce liberté des premières loix de nature, je t'asseure que je m'y feusse très-volontiers peinct tout entier et tout nud. »

Mais sous cette représentation fidèle d'un homme, il y a un dessein à la fois philosophique et social, que Montaigne n'avait pas en commençant, et qu'il avait en publiant son livre, le dessein d'enseigner aux hommes la tolérance en religion et en politique. Cœur honnête et généreux, esprit délicat et modéré, Montaigne fut condamné à vivre dans un siècle tragique, où l'intolérance mutuelle des sectes et des partis était portée au dernier degré de férocité. Il eut horreur de ces excès motivés sur des croyances qui n'avaient même pas toujours l'excuse de la sincérité, et entreprit de montrer, non par des raisonnements en forme, mais par des observations fines, et par des exemples recueillis comme au hasard et sans intention, que toutes les opinions humaines sont tellement incertaines qu'il est impossible de décider quelles sont les plus fondées ; que chacun a le droit de garder ses opinions parce qu'il n'est pas sûr que les opinions des autres valent mieux, et que c'est cruauté et déraison d'imposer par force aux autres des doctrines que nous croyons vraies et qui sont peut-être fausses, car que savons-nous (1)? Tout est incertain, excepté le christianisme, que Montaigne réserve sous la forme catholique, à laquelle il adhère expressément. Cette exception, si elle était sérieuse, détruirait toute sa théorie, car le christianisme étant le régulateur moral suprême, il servirait peu d'exclure le dogmatisme de la spéculation s'il devait régner sur la vie. Montaigne sentait bien cette difficulté, qu'il n'avouait pas, et c'est contre elle que son livre est indirectement dirigé. Il admet le christianisme comme croyance, mais il l'écarte comme morale ; il règle la vie sur des considérations et des convenances purement humaines; dans la mort même il ne fait intervenir ni les terreurs ni les consolations que la religion a rassemblées sur les derniers moments de l'homme. Il veut que l'homme ne redoute pas la mort, parce qu'elle est une pièce de l'ordre universel, parce qu'elle ressemble à des choses qui nous sont très-familières, au sommeil, aux défaillances, n'étant elle-même qu'un sommeil plus profond et une défaillance plus complète; nulle part il ne laisse entrevoir les peines et les récompenses que la religion a placées au delà de ce sommeil et de cette défaillance. Ainsi le christianisme admis par un reste de croyance, par habitude, par prudence, se trouve de fait exclu de la vie et de la mort. On peut dire que Montaigne, après avoir chassé sans cérémonie les autres opinions, éconduit le christianisme avec beaucoup d'égards. Voilà la pensée fondamentale des *Essais ;* elle prend des formes si diverses et se dérobe sous tant de divagations qu'il est facile de s'y tromper (2). Il vaut mieux d'ailleurs ne pas prendre les *Essais* par ce côté de la controverse et les considérer simplement comme le plus attrayant des manuels de morale, un trésor d'observations

(1) *Que savons-nous?* ou plutôt, *que sais-je?* c'est la devise de Montaigne. Il ne dit pas *je doute,* il ne dit pas, *je ne sais pas :* ce seraient des affirmations; il dit que *sais-je?* « Il met toutes choses dans un doute universel et si général que ce doute s'emporte soi-même, et que l'homme doutant même s'il doute, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos, s'opposant également à ceux qui disent que tout est incertain et à ceux qui disent que tout ne l'est pas, parce qu'il ne veut rien assurer. C'est dans ce doute qui doute de soi et dans cette ignorance qui s'ignore qu'est l'essence de son opinion, qu'il n'a pu exprimer par aucun terme positif. » (Pascal, Entretien avec M. de Saci, à la suite des *Pensées*.)

(2) Par exemple, l'attaque contre les miracles se trouve dans le chapitre *sur les boiteux*. On a fait un *Montaigne chrétien*, on ferait un *Montaigne païen*, un *Montaigne épicurien*; *stoïcien*, etc., etc. Ce n'est pas l'homme d'une croyance ou d'une secte qui se peint dans les *Essais ;* c'est l'homme *ondoyant et divers* qui s'y reflète dans toutes ses diversités et ses contradictions; mais une lecture attentive du chapitre intitulé *Apologie de Raymond Sebonde* laisse peu de doute sur le fond de la pensée de l'auteur.

et de pensées merveilleusement exprimées. Ces pensées ne sont pas toujours tirées de son fonds, il les prend souvent dans les auteurs anciens, qu'il lisait sans cesse, et surtout dans ses deux auteurs favoris, Sénèque et Plutarque; mais il se les approprie par la vivacité d'un style qui n'est qu'à lui : « Montaigne, dit M. Villemain, décrit la pensée comme il décrit les objets, par des détails animés, qui la rendent sensible aux yeux. Son style est une allégorie toujours vraie, où toutes les abstractions de l'esprit revêtent une forme matérielle, prennent un corps, un visage, et se laissent, en quelque sorte, toucher et manier. S'il veut nous donner une idée de la vertu, il la placera dans *une plaine fertile et fleurissante, où qui en sait l'adresse peut arriver par des routes gazonnées, ombrageuses et doux fleurantes*. Il prolongera cette peinture avec la plus étonnante facilité d'expression; et quand il l'aura terminée, pour en augmenter l'effet par le contraste, il nous montrera dans le lointain la chimérique vertu des philosophes *sur un rocher à l'écart, parmi des ronces, fantôme à effrayer les gens*... Montaigne abuse beaucoup de son lecteur. Ces chapitres qui parlent de tout, excepté de ce que promettait le titre, ces digressions qui s'embarrassent l'une dans l'autre, ces longues parenthèses qui donnent le temps d'oublier l'idée principale, ces exemples qui viennent à la suite de ces raisonnements et ne s'y rapportent pas... pourraient fatiguer, et l'on serait quelquefois tenté de ne plus suivre un écrivain qui ne veut jamais avoir de marche assurée, si un trait inattendu ne nous ramenait, si une pensée naïve et forte, un mot original ne venait nous piquer, nous réveiller. Le sujet nous a souvent échappé : mais nous retrouvons toujours l'auteur ; et c'est lui que nous aimons. »

BIBLIOGRAPHIE. *Théologie naturelle de Raymond Sebonde* (*voy.* SEBONDE); — *Opuscules de La Boëtie* (*voy.* BOETIE); — *Les Essais de messire Michel, seigneur de Montaigne... livre premier et second. Bourdeaus, par S. Millanges, imprimeur du roi*; 1580, 2 part., pet. in-8°. Cette édition originale des *Essais* contient le même nombre de chapitres que les suivantes, mais ils sont plus courts et offrent peu de citations; la seconde édition, revue et augmentée par l'auteur, fut imprimée par S. Millanges, 1582, un seul vol. pet. in-8°; une troisième édition parut à Paris (Jean Richer, 1587, in-12); il en parut une quatrième, qui a jusque ici échappé aux bibliographes; la cinquième édition, la dernière publiée du vivant de l'auteur, parut augmentée d'un troisieme livre et de six cents additions aux deux premiers; Paris, Abel L'Angelier; 1588, in-4°; d'après cette édition fut faite celle de Lyon, 1595, in-8°, sous le titre de *Livre des Essais*; il en parut dans la même ville, 1593, pet. in-8°, une édition, que M. Payen regarde comme la plus mauvaise que l'on ait jamais publiée. Montaigne avait laissé en mourant deux exemplaires de l'édition de 1588 chargés de corrections et d'additions de sa main, mais différents l'un de l'autre. Ce fut sur un de ces exemplaires que Mlle de Gournay donna l'édition de Paris, Abel L'Angelier (Michel Sonnius), 1595, in-fol., « revue et augmentée d'un tiers plus qu'aux précédentes impressions ». Cette édition, qui fait autorité pour le texte des *Essais*, contient une préface apologétique de l'éditeur. Mlle de Gournay donna une seconde édition; Paris (L'Angelier), 1598, grand in-8° (réimprimée en 1600 et 1602), avec une courte préface en remplacement de celle « que l'aveuglement de son âge et d'une violente fièvre d'âme lui laissa naguère échapper ». La troisieme édition de Mlle de Gournay; Paris, 1617, in-4°, reproduit la grande préface de 1595, mais modifiée et améliorée et donne la traduction française de presque toutes les citations grecques et latines; cette édition est incorrecte, mais moins que celle de Paris, 1627, in-4°. La dernière édition de Mlle de Gournay (*éd. exactement corrigée selon le vrai exemplaire, enrichie à la marge des noms des auteurs cités et de la version de leurs passages... avec la vie de l'auteur, plus deux tables*....; Paris, 1635, in-fol.), dédiée au cardinal de Richelieu, est utile, à cause des pièces qu'elle contient, mais elle vaut moins que celle de 1595 pour le texte, que l'éditeur a légèrement altéré afin de le rendre plus correct et plus intelligible; la préface de 1595 est augmentée et améliorée. Nous avons cité toutes les éditions des *Essais* publiées par Montaigne et par Mlle de Gournay; parmi les éditions qui ont paru depuis 1635 les principales sont : celles de Bruxelles et d'Amsterdam, 1659, 3 vol. in-12; cette édition, peu correcte, n'est remarquable que parce qu'elle passe pour avoir été imprimée par les Elzevier de Leyde; mais M. Brunet pense qu'elle est de Foppens. L'édition de Coste, Londres, 1724, 3 vol. gr. in-4°, améliorée dans celle de Paris, 1725, 3 vol. in-4°, dans celle de La Haye, 1727, 5 vol. in-12, dans celle de Londres, 1739, 6 vol. in-12, et surtout dans celle de Londres, 1745, 7 vol. in-12; la dernière et la meilleure donnée par Coste, qui a eu le tort de rajeunir l'orthographe des *Essais*, mais qui a joint au texte des notes souvent utiles et curieuses. On trouve dans les éditions de 1739 et 1745 neuf lettres de Montaigne, le discours d'Etienne de La Boëtie *Sur la servitude volontaire*; — *Les Essais revus et collationnés sur un exemplaire corrigé de la main de l'auteur* (par Naigeon); Paris, 1802, 4 vol. in-8°; cet exemplaire, différent de celui qui avait servi à l'édition de 1595, offre de bonnes variantes, mais en somme il ne vaut pas celui dont Mlle de Gournay avait fait usage. Citons encore les éditions données par MM. Éloi Johanneau, Paris, 1818, 5 vol. in-8°; de L'Aulnay, 1818, gr. in-8°; Amaury Duval, 1820-1823, 6 vol. in-8°; Lefèvre, 1823, 5 vol. in-8°; Jos.-Vict. Leclerc, 1826-1828, 3 vol. in-8°; le *Panthéon littéraire*, 1836, gr. in-8°; M. Louandre, 1854, 4 vol. in-12; — *Journal du Voyage de Michel de Montaigne en Italie, avec des notes par Meunier de Querlon*; Rome, 1774, in-4° (1). Des extraits des *Essais* ont été publiés sous les titres suivants : *Pensées de Montaigne, propres à former l'esprit et les mœurs* (recueillies par Artaud); Paris, 1700, in-12; — *L'Esprit de Montaigne, ou les maximes, pensées, jugements et réflexions de cet auteur rédigées par ordre de matières par Pesselier*; Berlin (Paris), 1753, 2 vol. in 12; — *Christianisme de Montaigne, ou pensées de ce grand homme sur la religion*

(1) Un exemplaire des *Commentaires* de César qui avait appartenu à Montaigne et portait toute une page de sa main a été acquis par le duc d'Aumale, au prix de 1550 fr.

par M. l'abbé L** (Labouderie); Paris, 1819, in-8°. M. Payen, dans une suite de brochures, a donné plusieurs lettres inédites de Montaigne, et de précieuses notes autobiographiques écrites par l'auteur des *Essais* sur un volume des *Éphémérides* de Beuther. Il serait à désirer qu'une édition complète et soignée réunît enfin tout ce qui est sorti de la plume de Montaigne et relevât avec exactitude les variantes des différentes éditions des *Essais* depuis celle de 1580 jusqu'à celle de 1635 (1). Il existe en anglais deux traductions de Montaigne, l'une par Florio, l'autre par Cotton. La traduction de Florio était une des lectures favorites de Shakspeare. Un des derniers et des plus savants biographes de Montaigne, M. Bayle Saint-John, prétend qu'aucun écrivain français, à l'exception peut-être de Rabelais, n'a exercé autant d'influence sur la littérature anglaise que l'auteur des *Essais*. L. JOUBERT.

De Thou, *Historia sui temporis*. — Étienne Pasquier, *Lettres*. — La Croix du Maine, *Bibliothèque françoise*. — J. Bouhier, *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Michel de Montaigne, avec une comparaison d'Épictète et de Montaigne* (par B. Pascal). — Talbert, *Éloge de Mich. de Montaigne*, couronné par l'Académie de Bordeaux; Paris, 1775, in-12. — Dom Devienne, *Él. historique de Mich. de Montaigne*; Paris, 1775, in-12. — La Dixmerie, *Él. analytique et historique de M. de Montaigne*; Paris, 1781, in-8°; — Mme de Bourdic-Viot, *Él. de Montaigne*; Paris, 1800, in-8°. — Villemain, *Éloge de M. Montaigne*; — *Journal des savants*, juillet et octobre 1855. — Jay, *El. de Montaigne*; 1812, in-8°. — Droz, *El. de Mich. Montaigne*; 1812, in-8°. — Biot; *Montaigne, discours*; 1812, in-8°. — Du Roure, *Él. de Mich. Montaigne*; 1812, in-8°. — Victorin Fabre, *Él. de Mich. Montaigne*; 1813, in-8°. — Dutens, *Él. de Mich. Montaigne*; 1818, in-8°. — Vict. Leclerc, *Éloge de Montaigne*; 1812, in 8°. — Payen, *Notice bibliographique sur Montaigne*; Paris, 1837, in-8°; — *Documents inédits ou peu connus sur Montaigne*; 1847, in-8°. — *Nouveaux Documents*; 1850, in-8°. — *Documents inédits*; 1855, in-8°. — *Recherches sur Montaigne*; 1856, in-8°. — A. Jubinal, *Une Lettre inédite de Montaigne*; Paris, 1850, in-8°. — Grün, *La Vie publique de Michel Montaigne*; Paris, 1855, in-8°. — Al. de Gourgues, *Réflexions sur la vie et le caractère de Montaigne*; Bordeaux, 1856, in-8°. — Bayle Saint-John, *Montaigne the Essayist*; Londres, 1858, in-8°. — Vinet, *Essais de Philosophie morale*. — Émerson, *The representative Men*. — Sainte-Beuve, *Port-Royal*; *Causeries du lundi*, t. IV. — P. Clément, dans la *Revue contemporaine*, 31 août 1855. Bigorie de Laschamps, *Michel de Montaigne*, deuxième édit.; Paris, 1860, in 12.

MONTAIGU (*Pierre* GUÉRIN Ier DE), treizième grand-maître de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, né en Auvergne, à Montaigu-en-Combraille, près Riom, vers 1168, mort en Palestine, en 1230. Il fut élu en 1208 grand-maître de son ordre, dont il avait occupé les principaux grades, après la mort de Geoffroy le Rath. Sa valeur, sa dévotion l'avaient surtout fait distinguer. La grande-maîtrise des Hospitaliers siégeait alors à Ptolémaïs. Guérin de Montaigu lutta avec succès contre les musulmans. Il défit le soudan d'Égypte, Malek el Moubeckr Nasser, le calife de Syrie, et conduisit un secours important à Livon Ier, roi d'Arménie, attaqué par le sultan Seljioucide d'Iconium, Azz ed Din Ier. Le courage du grand-maître décida de la victoire. De retour en Palestine, il se signala à la prise de Damiette (1219), et devint l'ami de tous les princes croisés. Il chercha, mais en vain, à rapprocher son ordre de celui des Templiers, avec lequel il était en guerre ouverte. En 1228, il engagea le pape Grégoire IX à prêcher une nouvelle croisade, puis il refusa d'y prendre part, parce que l'armée chrétienne était commandée par l'empereur d'Allemagne Frédéric II, qui avait encouru l'excommunication majeure. Guérin de Montaigu mourut peu après, et Bertrand de Texis lui succéda. A. D'E—P—C.

Bosio et Baudouin, *Hist. de l'Ordre de Jérusalem*. — Naberat, *Priviléges de l'Ordre de Jérusalem*.

MONTAIGU (*Guillaume* DE), abbé de Cîteaux, mort, suivant M. Petit-Radel, le 19 mai 1246. Il fut d'abord prieur de Clairvaux, ensuite abbé de La Ferté, puis de Cîteaux. C'était un homme qui jouissait d'une grande autorité. Grégoire IX l'employa dans une négociation très-importante. Il s'agissait, en 1229, d'arrêter les rois de France et d'Angleterre, qui étaient sur le point d'en venir aux mains. Guillaume alla d'abord trouver le roi de France, en calma les ressentiments, et fit ensuite avec le même succès la même démarche auprès du roi d'Angleterre. La guerre n'eut pas lieu. Diverses lettres de Grégoire IX, publiées dans les Annales de Cîteaux, nous apprennent que la cour de Rome remit à la sagacité de Guillaume le règlement de plusieurs autres affaires d'un intérêt moins général. En 1239, comme il se rendait au concile de Rome, il tomba dans les mains de Frédéric II, fut emmené captif et chargé de chaînes. Vers la fin de sa vie Guillaume abdiqua le gouvernement de Cîteaux, et se retira dans le monastère de Clairvaux, où il mourut, sous l'habit d'un simple moine. B. H.

Annales Cisterienses, t. IV, passim. — *Hist. Littér. de la France*, t. XVIII, p. 330. — *Gallia Christiana*, t. IV, col. 995.

MONTAIGU (*Jean* DE), surintendant des finances, né vers 1350, décapité le 17 octobre 1409. Le père de Jean se nommait Gérard de Montaigu; il fut notaire et secrétaire du roi, anobli en 1363, garde du trésor des chartes, etc. Sa mère, Biette de Cassinelle, originaire de Lucques, en Italie, était une femme non moins remarquable par sa beauté que par le profit qu'elle en sut tirer. La faveur dont elle jouit à la cour permit aux ennemis du surintendant d'ajouter à leurs calomnies cette médisance, que Jean de Montaigu avait dans les veines du sang royal, mais illégitime. Jean fut élevé à la cour sous les yeux de son *protecteur* Charles V, et y servit d'abord comme secrétaire du roi. La vivacité de son esprit, fertile en expédients d'affaires, sa complaisance, son zèle et la souplesse de son caractère, lui acquirent les bonnes grâces de Charles VI, qu'il vit naître. Le dauphin, devenu roi, lui continua et augmenta ces faveurs. Peu à peu Jean s'enrichit des libéralités royales, et fonda progressivement son opulence, tout en asseyant son

(1) Il faudrait bien se garder d'omettre le *Journal du Voyage*, sous prétexte qu'il « n'a aucun intérêt ». Ce *Journal* est au contraire d'un grand intérêt pour qui veut bien connaître Montaigne; M. Bayle Saint-John en a signalé toute l'importance.

crédit. Charles VI, en 1388, sortit pour ainsi dire de tutelle et commença de régner, si ce n'est par lui-même, du moins par des ministres ou favoris de son choix. Au nombre de ces derniers, il accorda l'un des premiers rangs à Jean de Montaigu, qui dès lors, par l'habitude que le jeune roi avait de ses rapports, lui devint en quelque sorte indispensable.

Assez brave pour mettre l'épée à la main dans une circonstance opportune, Jean avait combattu sous les yeux du prince (1382) à la bataille de Rosbecque. Seul parmi les secrétaires du roi, il donna cet exemple, qui lui valut les éperons de chevalier. Louis, duc d'Orléans, devenu adulte, prit pied de plus en plus, auprès de Charles VI, son frère, dans la confiance du roi et dans le gouvernement de l'État. Montaigu se rapprocha de Louis, et se rangea parmi ses partisans, contre Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. En 1401, il obtint l'une des hautes charges de la couronne, celle de grand maître de l'hôtel du roi. Il était déjà vidame de Laon, capitaine de la Bastille, préposé au gouvernement de l'hôtel du roi et de la reine. Il était le véritable chef du conseil, et pour tout dire, il avait le maniement souverain des finances.

Montaigu fit alors construire le château de Marcoussis (1), ainsi qu'un prieuré de Célestins. Cette résidence fut une merveille de l'architecture et de l'art au quinzième siècle. La lutte politique, ouverte entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne, survécut à Philippe le Hardi, mort en 1404. Elle se ranima, plus violente que par le passé, entre Louis, duc d'Orléans, et Jean sans Peur. Le duc de Bourgogne, en 1405, ramena d'autorité le dauphin, de Juvisy à Paris. Le jeune prince en ce moment s'éloignait de la capitale par ordre de la reine et du duc Louis, qui virent dans l'acte du Bourguignon un affront sanglant fait à leur autorité. Jean de Montaigu, en cette rencontre, osa tenir tête à Jean sans Peur. Ce dernier conçut dès lors, contre le surintendant, un ressentiment mortel. En 1407, Jean fit assassiner Louis, et Montaigu put voir, dans un crime aussi hardi, un avertissement pour lui-même. La force des choses et ses antécédents contraignaient le surintendant ou à combattre le duc de Bourgogne, ou à descendre (autrement peut-être que sain et sauf) du faîte de la puissance et des grandeurs. Afin de se sauvegarder dans cette position difficile, le premier ministre comptait sur son art à flatter les hommes et à les manier, sur l'étendue et les racines de sa position, ou de son crédit, sur l'amitié du duc de Berry, de la reine, du roi de France. Jean de Montaigu avait fait un de ses frères évêque de Chartres, puis archevêque de Sens et chancelier de France. Gérard, son autre frère, était évêque de Paris. Marié à Jacqueline de La Grange, nièce du cardinal d'Amiens, il en eut quatre filles et un fils, qu'il avait tous établis dans de hauts emplois. Charles, son fils, fut marié dès l'âge de onze ans à Catherine d'Albret. Ses quatre filles s'allièrent les unes à des princes du sang royal, et les autres à des officiers de Jean sans Peur. Le surintendant comptait spécialement sur cette dernière garantie pour le préserver contre son redoutable adversaire.

(1) Seine-et-Oise.

Jean de Montaigu fut le principal auteur de la *Paix de Chartres*, célébrée dans cette ville au mois de mars 1409. Ce traité humilia les deux partis par une justice incomplète. Il ne satisfit point la famille d'Orléans, en laissant debout et impuni le grief sanglant dont elle poursuivait la réparation. Jean sans Peur s'irrita des semblants d'excuse qui furent exigés de lui. Sa haine s'accrut d'autant, et parvint au comble. Montaigu, se voyant sous le coup de ce péril, avait d'abord songé à fuir. Jean, duc de Berry, possédait en Auvergne un château fort presque inaccessible, appelé Monet ou Nonette. Le grand-maître conçut le dessein d'échanger avec le duc ce castel, contre le manoir de Marcoussis, et de s'y retirer avec ses richesses. En même temps, il s'efforça de désarmer le duc de Bourgogne à force de caresses et de flatteries. Mais Jean sans Peur conservait sa haine et savait dissimuler. Il endormit le ministre dans une sécurité trompeuse.

A peu de temps de là, Jean de Montaigu fournit de lui-même un prétexte à son ennemi. Le 22 septembre 1409, le ministre célébra, chez lui, la fête du sacre ou joyeux avénement de son frère, Gérard, récemment pourvu de l'évêché de Paris. Cette fête, qui réunit le duc de Bourgogne et la cour, surpassa en pompe, en éclat, en opulence, tout ce que l'on avait vu de comparable dans le passé, même au palais des rois de France. Ce déploiement de luxe offrait un argument spécieux pour soulever contre le surintendant la haine populaire. Des dénonciateurs apostés créèrent à point nommé un concert de récriminations. Chacun signalait à l'envi et dénombrait avec animosité les bienfaits, les libéralités que le financier avait su s'attirer de la part d'un roi insensé, pour s'enrichir lui et les siens. On comparait à cette immense fortune le peu de services sérieux rendus à l'État par le ministre. On rappelait ses complaisances sans bornes aux caprices des princes, en matière d'impôts, qui écrasaient le peuple, son initiative ou sa participation dans des concussions avérées. Ces griefs, même légitimes, servaient à la fois de voile et d'instrument à la passion violente et personnelle dont le duc était animé. Le 7 octobre 1409, Jean de Montaigu fut arrêté près la porte Saint-Victor, en plein jour, par le prévôt de Paris, créature du duc de Bourgogne. Le parlement était alors en vacances. Des commissaires furent nommés pour juger un prévenu condamné d'avance. Montaigu, homme frêle et chétif, était âgé d'environ cinquante-neuf ans. Soumis à la torture

des cordes et du brodequin, il avoua tous les crimes qu'on lui imputait. Il invoqua vainement sa qualité de clerc et la juridiction du parlement. Vainement il en appela de la sentence qui le frappait, à la justice de cette cour, seule régulière et souveraine. Jean de Montaigu fut décapité au pilori des halles (1). A. V.—V.

Lucien Merlet, *Biographie de Jean de Montaigu*; Paris, Didot, 1852, in-8°. — La *Vie de Jean de Montaigu* avec l'*Histoire de Marcoussis*, par Simon de La Motte, célestin. Ms. de l'an 1674, appartenant à M. Jérôme Pichon. — Direction générale des Archives : L 1540, xx 10,093, f° 187. — Anselme, *Généalogie des Montaigu*. — Godefroy, *Charles VI*, p. 148, etc. — *Chronique de Cousinot*, etc., etc.

MONTAIGU (*Anne-Charles* Basset de), général français, né le 10 juin 1751, à Versailles. Entré en 1768 dans la gendarmerie, il y servit jusqu'à la réforme de ce corps (1788), et fut nommé, en 1792, chef de brigade. Lors de la défection de Dumouriez, il se porta sur Valenciennes avec trois bataillons et deux détachements de cavalerie et d'artillerie légère, et pendant vingt jours il réussit à contenir les Autrichiens des deux camps de Rœux et des Loups. L'armée française ayant été obligée de se replier, il soutint la retraite avec beaucoup de sang-froid et de fermeté; après avoir arrêté l'ennemi à Escœuvres, village qu'il avait fortifié, il employa les manœuvres les plus adroites pour dissimuler son entrée à Cambrai; cette action fut l'objet d'une mention honorable dans les procès-verbaux de la Convention. Montaigu reprit bientôt l'offensive, et marcha à la tête de quatorze bataillons au secours de Dunkerque, dont les Anglais commençaient le blocus. Son attaque fut si prompte qu'il força ces derniers à regagner leurs vaisseaux, en abandonnant trente pièces de canon ainsi que leurs magasins de fourrages et de munitions. Nommé général de brigade (1er novembre 1793), Montaigu obtint des succès contre Beaulieu, et fut blessé à Marvailles dans une affaire glorieuse pour lui. Promu au grade de général de division (21 mai 1794), il fut battu le même jour, mais il maintint l'ordre parmi ses troupes et protégea la retraite. Au combat de Charleroi, il ne fut pas plus heureux; il se trouva à la bataille de Fleurus, et prépara, en occupant le mont Palissel, la prise de Mons. Il venait de s'emparer de Hasselt lorsqu'on le destitua; réintégré un mois plus tard dans son grade, il servit à l'armée de Sambre et Meuse, puis à celle du Rhin, mit Manheim en état de défense, et en prit le commandement lorsque les lignes de Mayence eurent été rompues (octobre 1795). Enfermé dans une ville dénuée de ressources, il obligea l'ennemi à diviser ses forces, et ne consentit à capituler, après onze jours de tranchée ouverte, qu'après avoir été forcé dans ses derniers retranchements. A son retour en France, il demanda que sa conduite fût jugée par un conseil de guerre; déchargé de tout blâme et renvoyé à ses fonctions (25 octobre 1797), il fut admis, en 1799, au traitement de réforme. On ignore l'époque de sa mort. K.

De Courcelles, *Dict. hist. des Généraux français*, Ier, 366.

MONTAIGUT (1) (*Gilles-Aycelin* de), prélat français, né vers 1252, à Glaine-Montaigut, près Billom (Auvergne), mort à Paris, le 23 juin 1318. Prévôt de la cathédrale de Clermont en 1285, et peu après chanoine de Narbonne, il fut élu archevêque de cette ville par une partie du chapitre, en 1287. Ordonné prêtre, le 17 mars 1291, par Simon de Beaulieu, archevêque de Bourges, il partit ensuite pour Rome, et le cardinal Gérard Bianchi, évêque de Sabine, le sacra à Viterbe, au mois de mai suivant. On le trouve au nombre des conseillers d'État présents au Louvre en 1296, lorsque le chancelier Pierre Flotte donna lecture des lettres par lesquelles Gui, comte de Flandre, révoquait les pouvoirs de ses ambassadeurs, chargés de traiter de la paix avec Philippe le Bel. Gilles, au nom de ce dernier prince, signa, en juin 1299, la trêve conclue à Montreuil avec le roi d'Angleterre. Le 24 octobre 1301, il se trouvait à l'assemblée convoquée à Senlis pour juger Bernard Saisset, évêque de Pamiers, légat du pape, et l'un de ses suffragants. Appelé à Rome à ce sujet, Gilles reçut du roi l'ordre de ne point s'y rendre, et il obéit. Il fut un des cinq prélats présents à l'assemblée du Louvre le 12 mars 1303, tenue contre Boniface VIII, et travailla à l'élection de Bertrand de Goth (Clément V), dont il était ami; aussi fut-il le premier des évêques français chargés d'informer contre les Templiers. Le 27 février 1309, il fut nommé garde des sceaux, et après avoir présidé un synode diocésain à Narbonne, et en 1310 un concile à Béziers, il permuta son archevêché, le 5 mai 1311, contre celui de Rouen, dont il prit possession en personne, le 29 août suivant. Présent au concile général de Vienne, il y fut d'avis qu'il était inutile d'entendre les Templiers en leurs défenses. De retour à Rouen, il y présida en octobre 1313 un concile provincial, et en tint deux autres en 1315 à Rouen, et le 17 novembre 1317 à Pontoise. Par son testament, du 13 décembre 1314, il institua pour héritier Albert-Aycelin de Montaigut, évêque de Clermont, son neveu, à la condition d'entretenir dans des maisons qui lui appartenaient, rue des Sept-Voies, à Paris, autant de pauvres écoliers, qu'autant de fois la somme de dix livres se trouverait dans

(1) Jean de Montaigu, au rapport du greffier du parlement, était « un homme de basse corpulence, maigre, à peu de barbe, légier et apert, hâtif en langage, quins, (prompt), subtil et diligent, etc. » Il avait été représenté en pierre de relief colorée sur un pilier de la porte de la chapelle, au château de Marcoussis. Cette effigie a été gravée dans les *Monuments de la Monarchie française*, tome III, planche 36, figure 8. *Voy.* Hennin, *Monuments de la France*, 1858, in-8°, t. V, p. 403, 404.

(1) C'est à tort que la plupart des historiens ont écrit *Montaigu*; le village dont cette famille est originaire a toujours été mentionné dans les actes officiels sous le nom de *Montaigut*.

celle du revenu annuel de ces maisons. Telle fut l'origine du collége de Montaigut, sur l'emplacement duquel s'élèvent aujourd'hui les bâtiments de la bibliothèque de Sainte-Geneviève.

H. Fisquet.

Gallia Christiana, tomes VI et XII. — Du Chesne, *Histoire des Chanceliers de France*. — *France Pontificale*.

Montal (*Charles* de Montsaulnin, comte du), général français, né en 1616, mort en 1696, à Dunkerque. Issu de l'ancienne maison de Montsaulnin établie dans le Nivernais depuis le quinzième siècle, il s'attacha dès sa jeunesse au grand Condé, qui lui donna une compagnie dans le régiment d'Enghien, et défendit en 1653 jusqu'à la dernière extrémité la ville de Sainte-Menehould contre Louis XIV en personne. Nommé gouverneur de Charleroi en 1672, il força le prince d'Orange à lever le siége de cette place et lui fit perdre beaucoup de monde. Ce fut à cette occasion que le roi s'écria : « Je voudrais bien voir Vauban attaquer une place et Montal la défendre ! Mais non, ajouta-t-il après un moment de réflexion, j'en serais bien fâché, car ils y périraient tous les deux. » Créé lieutenant général en 1673, Montal continua de servir en Flandre, et déploya, surtout dans l'attaque des places, toute l'expérience et la valeur qu'on peut attendre d'un capitaine consommé. Le gain de la bataille de Steinkerke fut dû en partie à sa vigilance et à la confiance que les troupes avaient en lui. Lors de la promotion des maréchaux en 1693, il n'y fut pas compris, et fut extrêmement sensible à cet oubli. « Montal, rapporte Saint-Simon, étoit un grand vieillard de quatre-vingts ans, qui avoit perdu un œil à la guerre, où il avoit été couvert de coups. Il s'y étoit infiniment distingué, et souvent en des commandements en chef considérables. Tout cria pour lui, hors lui-même. Sa modestie et sa sagesse le firent admirer. Le roi en fut touché, et lui promit de réparer le tort qu'il lui avait fait. Il s'en alla quelque peu chez lui, puis revint, et servit par les espérances qui lui avaient été données et qui furent trompeuses jusqu'à sa mort. »

Son petit-fils, *Charles-Louis*, mort le 22 août 1758, en Bourgogne, à l'âge de soixante-dix-sept ans, fut colonel du régiment de Poitou, maréchal de camp (1719) et lieutenant général (1734). Il n'eut que deux filles, et son nom s'éteignit avec lui.

K.

Moréri, *Grand Dict. Hist.* (éd. 1759). — Saint-Simon, *Mémoires*, I.

* **Montal** (*Claude*), inventeur et facteur de pianos français, né à La Palisse (Allier), le 28 juillet 1800. Fils d'un honnête artisan, sa première enfance s'écoula libre et joyeuse; mais vers sa sixième année, à la suite d'une grave maladie, il fut frappé d'une cécité complète. Cet accident, qui eût été si fatal pour tout autre, ne lui fit rien perdre des heureuses dispositions dont la nature l'avait doué, et bientôt, au contraire, se développa en lui, d'une manière très-marquée, cette force de volonté, cette énergie persévérante qu'il a montrées dans tout le cours de sa carrière. Il apprit à lire au moyen de lettres en relief tracées sur des cartes au moyen de piqûres d'épingles. On l'envoya à l'école de l'endroit, et là son intelligence s'appropria promptement les éléments auxquels l'enfance est si difficilement initiée. Un instinct musical s'était déjà manifesté en lui. Il avait eu occasion d'entendre et de toucher des violons ; n'en ayant pas à sa disposition, il se mit dans l'esprit d'en faire un. Quoique grossièrement construit, rien ne manquait à cet instrument, sur lequel il parvint à jouer quelques airs. L'histoire de M. Montal est tout entière dans ce trait remarquable. Grâce à la protection de la duchesse d'Angoulême, à laquelle il fut présenté lors du voyage que cette princesse fit à Vichy, en 1817, il fut admis à l'Institution des jeunes aveugles de Paris. Il y apprit et y professa bientôt les mathématiques ; c'est à lui qu'on doit l'invention des cartes géométriques en relief, qui furent d'un puissant secours pour cette branche d'instruction dans l'établissement. Il acquérait en même temps une certaine force sur plusieurs instruments, notamment sur le violon et sur le piano, et fut chargé de donner à son tour des leçons aux jeunes élèves. Puis enfin, sous l'impulsion d'un goût prononcé pour les arts mécaniques et d'une aptitude manuelle qui, comme on l'a vu, s'étaient manifestées dès l'enfance, il fut amené à une ingénieuse tentative qui devait lui faire une destinée nouvelle. Il entreprit un jour d'accorder les pianos de l'institution ; mais pour prouver qu'il était capable de ce travail, il se mit, avec l'aide d'un de ses condisciples, aveugle comme lui, à démonter un vieux piano dont on ne se servait plus, et, après avoir étudié chaque pièce, il le reconstruisit et le présenta au directeur, parfaitement réparé et accordé. Peu de temps après on le chargea de la réparation de l'orgue de l'établissement. M. Montal rêvait une position qu'il ne pouvait point se faire en restant à l'Institution des jeunes aveugles. Plein de confiance dans la Providence, il quitta cette maison, en 1830, et pourvut à son existence en se livrant d'abord à l'accord et à l'entretien des pianos. Il ouvrit ensuite un cours public d'accord de ces instruments, à l'usage des gens du monde, et en retira l'avantage d'augmenter sa clientèle. Il publia, en 1834, un *Abrégé de l'art d'accorder soi-même son piano*, in-8°, planches et figures, suivi, deux ans après, d'un *Traité complet de l'accord du Piano*. L'année suivante, 1835, il commençait un établissement qui envoyait quelques pianos à l'exposition de 1839. Depuis lors cet établissement s'est développé sur une grande échelle, et son chef, dont l'habileté emprunte à sa position exceptionnelle quelque chose de merveilleux, a obtenu successivement toutes les récompenses et distinctions que peuvent décerner les jurys des expositions, les sociétés et les athénées ; en 1851, M. Montal

a été décoré de la Légion d'Honneur. Parmi les inventions et les perfectionnements qu'il a introduits dans l'art de construire les pianos, il faut citer particulièrement son *Système de transposition*, son *Système de contre-tirage*, son *Perfectionnement dans les chevalets*, sa *Table d'harmonie*, et sa nouvelle *Pédale d'expression*. Dieudonné DENNE-BARON.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — *Claude Montal, sa vie et ses travaux*, notice par M. P.-A. Dufau, Paris, 1857. — Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.*; Paris, 1858.

MONTALBANI (*Jean-Baptiste*, comte), savant italien, né à Bologne, en 1596, mort à Suda, dans l'île de Candie, en 1646. D'une ancienne famille patricienne, originaire de Milan, et qui porta d'abord le nom d'*Alicorni*, il parcourut, après s'être fait recevoir docteur en droit et en philosophie, la France, l'Allemagne et la Pologne, séjourna un an à Constantinople, visita ensuite la Perse et la plus grande partie de la haute Asie. De retour en Europe, il entra dans l'armée du duc de Savoie avec le grade de sergent major général de bataille. Fait prisonnier par les Espagnols, il fut traité avec beaucoup de dureté; après avoir obtenu sa liberté, il se rendit à Venise; le sénat de cette ville lui confia un commandement supérieur dans l'île de Candie. Il parlait avec facilité jusqu'à treize langues de l'Orient. On a de lui : *De moribus Turcarum Commentarii;* Rome, 1625 et 1636; Leyde, 1643, in-12; — Il a laissé en manuscrit : *Annales ab anno MDC Suppellectilis Taciti, seu Sententiæ Taciti cum applicatione exemplorum nostri ævi; — Grammatica turcica; — Propositiones, Lemmata et Problemata de inclinatione et tactione linearum*, etc. O.

Orlandi, *Scrittori Bolognesi*. — Fantuzzi, *Scrittori Bolognesi*.

MONTALBANI (*Marco-Antonio*, marquis), minéralogiste italien, fils du précédent, né en 1630, à Bologne, où il est mort, en 1695. Il fit de la minéralogie une étude particulière et parcourut, afin d'étendre ses connaissances, l'Allemagne, la Hongrie et la Pologne, où il reçut du roi Jean-Casimir le titre de marquis. Il visita encore d'autres pays, notamment les côtes de l'Adriatique. On a de lui : *Catascopia minerale, ovvero esplanazione e modo di far saggio d'ogni miniera metallica;* Bologne, 1676, in-4°; — *Pratica minerale;* ibid., 1678, in-4°; — *Relazione dell' acque minerale del regno d'Ungaria;* Venise, 1687, in-4°. On lui attribue encore une *Vie de l'empereur Ferdinand*, en italien. P.

MONTALBANI (*Castore*, marquis), littérateur, fils du précédent, né en 1670, à Bologne, où il est mort, en 1732. Il embrassa le métier des armes, devint capitaine des gardes à cheval du cardinal de Gonzague, et passa au service de la république de Venise, qui lui confia le gouvernement de Carrare. Rappelé en 1723 à Bologne, il y remplit jusqu'à sa mort la chaire d'architecture militaire. En lui s'éteignit la famille des Montalbani de Bologne. Comme son grand-oncle Ovidio, il s'occupa de toutes les sciences et se mêla de tirer des horoscopes. On a de lui des discours, des poëmes et des dissertations, et de 1707 à 1714 il publia sous le nom anagrammatisé de Brancaleone Masotti des *Almanachs* astrologiques. P.

Orlandi, *Notizie degli Scrittori Bolognesi*.

MONTALBANI (*Ovidio*), botaniste italien, frère puîné de Giambattista, né vers 1602, à Bologne, où il est mort, le 20 septembre 1671. Après avoir terminé ses études, il se tourna du côté de la médecine, et reçut à Bologne le diplôme de docteur en cette faculté, aussi bien qu'en philosophie et en droit (1622). Toutefois il ne commença à professer que douze ans plus tard, en 1634, et il enseigna successivement dans l'université de sa ville natale la logique, la physique, les mathématiques, la morale et la médecine. En 1637 il fut nommé en même temps conservateur du cabinet d'histoire naturelle et astronome du sénat. Plusieurs académies d'Italie s'empressèrent de l'inscrire parmi leurs membres. Il fut un des fondateurs de celle des *Vespertini*, établie en 1624 à Bologne, et qui tint chez lui ses premières assemblées. Montalbani s'était attaché de bonne heure à acquérir des connaissances variées; mais son savoir était moins le fruit de la réflexion que de la mémoire et d'une merveilleuse facilité. Si à une érudition si abondante il eût réuni la critique et l'exactitude, il mériterait d'être placé au rang des plus estimables écrivains de son temps. Thunberg lui a consacré dans sa flore du Japon un genre de plantes qu'il a nommé *bumaldia*, d'après le pseudonyme favori de Montalbani. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons : *Index omnium plantarum exsiccatarum et cartis agglutinatarum quæ in proprio musæo conspiciuntur;* Bologne, 1624, in-4°; catalogue de l'herbier qu'il avait formé lui-même en 4 vol. in-fol.; — *Speculum Euclidianum;* ibid., 1628, in-4°; — *Sphærographia;* ibid., 1633, in-fol.; — *Discorsi astrologici, con varii trattati annessi;* ibid., 1633-1671, 30 vol. in-4°: ce recueil se compose d'une suite de volumes détachés, ayant chacun leur titre particulier et traitant en général des diverses manières de tirer un horoscope, comme la *Geoscopia cereale*, la *Kiposcopia*, la *Stibologia*, l'*Entrapeliologia*, etc.; — *De illuminabili lapide Bononiensi Epistola;* ibid., 1634, in-4°; il s'agit d'une pierre qui acquiert par la calcination la propriété du phosphore; — *Clarorum aliquot Doctorum Bononiensium elogialia Cenotaphia;* ibid., 1640, in-4°; — *Minervalia Bonon. Civium Anademata, seu bibliotheca Bononiensis;* ibid., 1641, in-24 : publié sous le nom de G. A. Bumaldi, ce petit ouvrage, plein de recherches, a été refondu par Orlandi dans ses *Scrittori Bolognesi; — Le Antichità più antiche di*

Bologna ristrette in II libri intitolati il Colosso e gli Historici spiriti; ibid., 1651, in-4° : cet ouvrage, dont les deux parties avaient déjà paru isolément, a été réuni à la *Cronoprostasi Felsinea*, sous le titre *Le Glorie politiche di Bologna*; ibid., 1653, in-4°; — *Formulario economico, cibario e medicinale di materie, più facili e di minor costo*, etc.; ibid., 1654, in-4°; Montalbani s'est encore déguisé ici, comme dans d'autres écrits, sous l'anagramme de Giovan-Antonio Bumaldi; — *Bibliotheca Botanica, seu herboristarum scriptorum promota synodia*; ibid., 1654, in-24 : opuscule où l'on trouve un premier essai de la synonymie des graminées et que Seguier a réimprimé à la suite de sa *Biblioth. Botanica* (La Haye, 1714, in-4°); — *Vocabolista Bolognese*; ibid., 1660, in-12; — *Nova anteprælудialis dendranatomes, arboreæ scilicet resolutionis adumbratio*; ibid., 1660, in-4°; — *Horticus botanographicus*; ibid., 1660, in-8°; il y a à la suite un traité des monstruosités végétales; — *Ulyssis Aldrovandi Dendrologia*; ibid., 1668, in-fol.; Francfort, 1671, in-fol.; quoiqu'elle porte le nom d'Aldrovande, cette histoire naturelle des arbres est presque entièrement l'œuvre de Montalbani. P.

Alidosi, *Dottori Bolognesi*, p. 158. — Orlandi, *Notizie degli Scrittori Bolognesi*, p. 222. — Argelati, *Biblioth. Mediolanensis*, t. II. — Ghilini, *Theatro d'Huomini letterati*, 2e partie. — Niceron, *Mémoires*, XXXVII.

MONTALDO (*Leonardo*), doge de Gênes, né vers 1325, mort en 1384. D'une riche famille plébéienne et habile jurisconsulte, il fut dès 1363 l'un des chefs les plus importants du parti gibelin, et combattit avec succès l'influence des Fregose. Plusieurs fois il se porta comme candidat au dogat, mais les brigues des patriciens le firent échouer. Guarco régnait et luttait contre Antoniotto Adorno, lorsque, un nouveau droit sur la boucherie ayant été décrété (6 avril 1383), le peuple s'insurgea, assaillit le palais ducal, et remit le souverain pouvoir entre les mains de huit dictateurs. Cet *office de la provision* (c'était le nom du nouveau gouvernement) devait se composer de quatre marchands et de quatre artisans. Montaldo, quoique jurisconsulte, mais qui depuis longtemps flattait les passions populaires, eut l'habileté de se faire élire membre de cet office comme *artisan*. Le notariat comptait alors à Gênes parmi les métiers, et quoiqu'il n'en exerçât pas la profession, Montaldo se fit agréger au collége des notaires. Tous les nobles furent à l'instant remplacés par des plébéiens. Guarco fut obligé de se réfugier à Final. Frédéric de Pagano fut nommé à sa place, mais il ne l'accepta pas. La populace acclama alors Antoniotto Adorno, tandis que la bourgeoisie choisissait Montaldo. Un conflit allait s'élever lorsque Pietro Frégose et la noblesse se rallièrent à Montaldo, qui fut reconnu doge sans coup férir. Il débuta par donner une amnistie générale et par dégrever les impôts. Il avait déclaré n'accepter le pouvoir que pour six mois; mais ce temps écoulé, il oublia sa promesse, et continua de gouverner, à la satisfaction générale. Jacques de Lusignan, oncle de Pierre II (*Petrin*), roi de Chypre, était alors prisonnier à Gênes depuis huit ans. Son neveu étant mort sans postérité, Jacques hérita de sa couronne. Montaldo traita bien vite avec son captif, et lui fournit une flotte de dix galères pour le mettre à même de prendre possession de son royaume, mais à la condition qu'il céderait Famagouste aux Génois. Ce traité s'accomplit sans obstacle; Montaldo continuait à faire prospérer sa patrie lorsqu'une maladie épidémique se déclara à Gênes et l'enleva. Antoniotto Adorno lui succéda. A. de L.

Serra, *La Storia dell' antica Liguria*, etc.; (Torino, 1834, 4 vol. — Emile Vincens, *Hist. de la république de Gênes*, t. II, p. 88.

MONTALDO (*Antonio*), doge de Gênes, fils du précédent, né en 1369, mort en 1398. Il parvint au pouvoir par la violence, qui au surplus était devenue le seul moyen de gouverner à Gênes. Il rassembla une troupe de soldats, et vint une nuit de décembre 1391 assaillir une des portes de la ville. A ce bruit seul, le doge Antoniotto Adorno, qui écrivait, jeta sa plume, et s'enfuit rapidement. Montaldo fut donc élu à sa place : il avait à peine vingt-trois ans. Il se montrait digne de sa fortune par un bouillant courage et quelques sentiments généreux : les fils des doges précédents, Boccanegra et Guarca, s'unirent à Adorno pour renverser l'intrus; mais il vainquit leurs partis, et dans une rencontre Boccanegra fut pris les armes à la main, puis traduit devant le podestat et condamné à mort. L'exécution devait se faire devant le palais ducal; le patient aperçut le doge, et lui tendit des mains suppliantes; Montaldo en fut ému : il envoya son frère pour faire surseoir à l'exécution. Le podestat feignit de méconnaître le messager, et pressa le supplice : mais Montaldo, s'élançant sur l'échafaud, vint lui-même arrêter le bras du bourreau, et sans tenir compte de la colère du juge, sauva la vie de son ennemi. Après s'être maintenu à peine une année au pouvoir, Montaldo, lassé, déposa le pouvoir, et laissant le champ libre aux autres concurrents, il vécut dans la retraite; pourtant quand il vit Antoniotto Adorno revenir s'emparer du dogat à la tête de bandes mercenaires, il rallia ses partisans, et fut le combattre au premier rang. La mêlée fut sanglante, le meilleur sang génois y coula; mais Adorno fut repoussé. Montaldo rentra modestement dans ses foyers; mais dès le lendemain le peuple lui décernait une seconde fois le titre de doge (1394). Il le garda peu : lassé des intrigues des gibelins, des tumultes de chaque jour, il abdiqua de nouveau. Les guelfes lui nommèrent un successeur; mais Adorno reparut à la tête des gibelins. Au moment où le sang allait couler, Montaldo vint se poser entre les deux partis; il déclara que son intention n'était pas de revendiquer la dignité qu'il avait sérieusement abandonnée, mais qu'il s'opposait à

ce qu'Adorno l'usurpât une fois de plus. Sur cette protestation les deux chefs convinrent qu'aucun d'eux ne serait doge, et qu'une élection nouvelle aurait lieu le lendemain. Ils se présentèrent à l'assemblée populaire en se tenant par la main. Mais Adorno, changeant de rôle, par un discours adroit, enleva les suffrages, et Montaldo, indigné d'être joué, se retira à Gavi, où il se fortifia. De là il fit des courses répétées jusqu'aux portes de Gênes, et soutenu par Giovanni Galeas Visconti, duc de Milan, réduisit bientôt Adorno à placer Gênes sous la seigneurie du roi de France, Charles VI. Valeran de Luxembourg, comte de Saint-Paul, vint en prendre possession (1396). Il marcha contre Montaldo, qui, après quelque défense, capitula, et remit Gavi aux Français. On ne voit point qu'il ait joué un rôle important dans les troubles qui affligèrent sa patrie durant les années suivantes. « Il semble, dit M. Vincens, n'avoir plus joué que le rôle douteux et subalterne d'un intrigant aux ordres du tyran milanais. » Montaldo fut enlevé à vingt-neuf ans par la maladie épidémique qui, apportée par un navire venant d'Orient, désola pendant plusieurs années le Ponant. A. de L.

Manusc. de la Bibliothèque impériale : collection Dupuy, vol. 159. — Sismondi, *Hist. des Républiques italiennes*, t. XII. — Émile Vincens, *Hist. de la République de Gênes*, t. II, p. 75-102.

MONTALEMBERT, nom d'une ancienne famille française qui paraît remonter au douzième siècle. Originaire du Poitou et divisée en plusieurs branches établies en Bretagne, en Agenois et en Périgord, cette famille a produit plusieurs personnages remarquables, parmi lesquels nous citerons :

MONTALEMBERT (*André* DE), seigneur D'Essé et DE PANVILLIERS, capitaine français, né en 1483, en Poitou, tué le 12 juin 1553, à Térouanne. Son père, ayant peu de bien et une nombreuse famille, le plaça comme page chez le sénéchal de Poitou, André de Vivonne, qui l'emmena avec lui à l'expédition de Naples (1495). Il assista à la bataille de Fornoue, et entra bientôt après dans la maison du comte d'Angoulême, depuis François Ier; il fit avec ce prince tous ses exercices, et la grâce avec laquelle il s'en acquittait le mit en faveur. Il combattit avec valeur à ses côtés dans les guerres de Louis XII en Italie, et se distingua aussi par son adresse dans les fêtes militaires qu'on donnait à la cour. Il devint un si brave chevalier que François Ier le choisit en 1520 avec deux autres gentilshommes pour soutenir, avec lui, dans le tournoi qui eut lieu au camp du Drap d'or, l'effort des quatre plus fortes lances qui se présenteraient. « Nous sommes, disait-il souvent, quatre gentilshommes de la Guienne, qui combattons en lice et courons la bague contre tous allans et venans de la France : moi, Sansac, d'Essé et Chastaigneraye. » La campagne de Piémont, en 1535, fournit à d'Essé des occasions de montrer ses talents militaires. A la tête de mille chevau-légers, il envahit la Savoie avec l'amiral Chabot, se jeta dans Turin, que menaçait l'empereur, et n'en sortit qu'à la paix (1537), après avoir emporté le château de Ciria par escalade. Il fut nommé lieutenant de la compagnie de cinquante hommes d'armes du duc de Montpensier. En 1543 il se rendit à Landrecies, place dont le roi venait de s'emparer, et eut ordre de la mettre au plus tôt en état de défense. Les travaux n'étaient pas terminés lorsque Charles Quint en personne s'avança avec une armée de cinquante mille hommes pour en faire le siége. La faiblesse de la place, le peu de troupes qui la défendaient, une large brèche aux murailles, la privation de vivres, rien ne fit fléchir la fermeté de d'Essé. Inspirant à ses soldats l'indomptable courage qui l'animait, il tenta de fréquentes sorties, dans lesquelles il remporta toujours l'avantage; un jour il s'avança jusqu'à une batterie ennemie et enleva une pièce qu'il fit rouler dans le fossé. Une telle résistance déconcerta l'empereur, qui, craignant d'exposer ses troupes aux dangers d'un assaut, ne pensa plus qu'à affamer la place. Après trois mois et demi de siége, François Ier, instruit de l'extrémité où se trouvait la garnison, vint à son secours ; lorsqu'il vit entrer dans son camp d'Essé et ses compagnons, hâves, affamés, estropiés, il courut au-devant d'eux, et donna à l'un la charge de gentilhomme de sa chambre et aux autres tous les priviléges de la noblesse. Au mois de septembre 1545, ce brave capitaine commanda le fort d'Outreau, bâti près de Boulogne-sur-mer, pour incommoder les Anglais qui s'étaient rendus maîtres de cette ville. Il conserva ce poste pendant plus de deux ans malgré les efforts de l'ennemi et malgré les ravages que la peste fit parmi ses troupes. Le 28 avril 1548, il fut mis avec le titre de lieutenant général à la tête de la petite armée que Henri II envoya au secours de l'Écosse. A peine arrivé dans ce pays (16 juin), il fit passer en France la jeune reine Marie, destinée à épouser le dauphin, et entreprit, de concert avec le duc d'Hamilton, le siége de Haddington; sous les murs de cette place il tailla en pièces les Anglais, et leur prit deux mille hommes et le général de la cavalerie. Le 26 décembre il s'empara de l'importante forteresse de Hurrie, dont la garnison fut passée au fil de l'épée, et en moins d'une année il enleva aux Anglais tout ce qu'ils tenaient dans le midi de l'Écosse. Son dernier fait d'armes fut la conquête de l'île des Chevaux, dans le golfe d'Édimbourg. Rappelé en France, il céda le commandement à Thermes, et reçut du roi le collier de l'ordre et le gouvernement d'Ambleteuse (1549). Il s'était retiré depuis 1550 dans sa terre de Panvilliers, où il souffrait d'une jaunisse qu'il avait rapportée d'Écosse, lorsqu'il fut appelé à défendre Térouanne contre l'armée impériale (1553). Cet ordre lui causa une grande joie : car il ne craignait rien tant que de mourir dans son

lit. En prenant congé du roi il le pria de croire « que si Térouanne était prise, il serait mort et par conséquent guéri de la jaunisse ». Il tint parole. La place fut attaquée avec une incroyable furie, et bientôt cinquante mille coups de canon y ouvrirent une brèche de soixante pas. Pendant dix heures d'Essé soutint trois assauts; mais au dernier il fut tué, d'une arquebusade, par un soldat espagnol, à l'âge de soixante-dix ans. Sa mort entraîna la perte de la ville. P. L.

Mézeray, *Hist. de France sous François Ier et Henri II.* — Branthôme, *Capitaines illustres.* — Du Bouchet, *Annales d'Aquitaine.* — Du Bellay, *Mémoires.* — D'Auvigny, *Vies des Hommes illustres de la France*, XIII. — De Courcelles, *Dict. hist. des Généraux français*, VII.

MONTALEMBERT (*Marc-René*, marquis DE), général et tacticien français, né le 16 juillet 1714, à Angoulême, mort le 29 mars 1800, à Paris. Quoiqu'il fût par sa naissance destiné à la carrière des armes, il reçut une éducation fort soignée, et fit des progrès rapides dans la littérature et dans les sciences exactes. Entré au service en 1732, avec le grade d'enseigne, il assista aux siéges de Kehl (1733) et de Philipsbourg (1734), et obtint, après la guerre de Bohême, la compagnie des gardes du prince de Conti. Il n'avait encore rien produit lorsqu'il fut jugé digne d'entrer à l'Académie des Sciences en qualité d'associé (1747). La lecture du *Traité de l'Attaque des Places* de Vauban lui inspira l'idée de suppléer aux lacunes qu'il crut remarquer dans cet ouvrage, et dès lors il se livra entièrement à l'étude des fortifications. Ce fut vers la même époque (1750) qu'il fit construire dans ses propriétés de l'Angoumois et du Périgord des forges considérables, qu'il mit bientôt en état de fournir à la marine, qui en manquait, des canons et des projectiles. Attaché, pendant la guerre de Sept Ans, à l'état-major des armées de Suède et de Russie, il prit part aux plans de campagne concertés par les généraux étrangers en même temps qu'il tenait le ministère français au courant des opérations militaires. On l'employa ensuite en Bretagne et à l'île d'Oleron, qu'il fortifia suivant le système perpendiculaire, dont il avait, dès 1761, fait paraître un aperçu. Ce fut surtout aux siéges d'Hanovre et de Brunswick qu'il s'en servit avec succès. Chargé en 1779 de protéger l'île d'Aix contre les attaques des Anglais, il y éleva, en moins de deux ans, un fort en bois, qui ne coûta que 800,000 fr. (chiffre de beaucoup inférieur à celui des ingénieurs); cette construction était d'une solidité telle qu'elle ne souffrit aucunement de la détonation simultanée de toutes les batteries, quoique, de l'avis de tous les officiers, elle ne dût pas résister à la commotion produite par une semblable secousse. Partisan des principes de la révolution, il refusa d'émigrer et fit, à l'exemple d'un vieux soldat de Touraine, l'abandon d'une pension qui lui avait été accordée pour la perte d'un œil. En 1790, il réclama auprès de l'Assemblée nationale le payement des six millions qui lui étaient dus pour les établissements du Périgord, qu'il avait cédés à l'administration de la marine; mais il ne put les obtenir. Effrayé des progrès de la révolution, il passa en Angleterre avec sa femme, Mlle de Comarieu; bientôt après il revint seul à Paris, subit une courte détention, et demanda le divorce de son premier mariage, pour épouser, dans un âge déjà bien avancé, la sœur de Cadet de Vaux, le célèbre chimiste. On a prétendu qu'il dut à cette alliance la mainlevée du séquestre de ses biens. Aimant le faste et la dépense, endetté d'ailleurs par l'impression de ses ouvrages, Montalembert fut obligé de vendre sa belle terre de Maumont, en Angoumois; mais il reçut en payement des assignats dépréciés, et il fut réduit à un état fâcheux, qui ne l'empêcha pas néanmoins d'entretenir un dessinateur et un mécanicien pour exécuter ses modèles de fortification en relief. Il offrit cette collection précieuse au comité de salut public, et fut plusieurs fois appelé, avec Darçon et Marescot, à partager ses délibérations. La Convention, à laquelle il avait fait hommage de ses ouvrages, chargea le comité d'instruction publique de lui accorder des encouragements, et en 1796 le Conseil des Cinq-Cents les accueillit avec une grande faveur. La place de Montalembert était marquée à l'Institut dans la section de mécanique, où il y avait une vacance (1797), mais il se retira devant Bonaparte, qui était son concurrent. Son buste a été exécuté, après sa mort, par le sculpteur Bonvallet. Le principal ouvrage de ce savant général est : *La Fortification perpendiculaire, ou essai sur plusieurs manières de fortifier la ligne droite, le triangle, le carré et tous les polygones, de quelque étendue qu'en soient les côtés, en donnant à leur défense une direction perpendiculaire*; Paris, 1776-1786, 11 vol. gr. in-4°, avec 164 pl.; reproduit en 1793, sous le titre : *L'Art défensif supérieur à l'offensif*. Ce recueil considérable, dont l'apparition excita contre l'auteur le corps entier du génie, offre des détails sur toutes les parties de l'art militaire et beaucoup de mémoires. Montalembert prétendait rendre les États impénétrables en les ceignant de doubles lignes, soutenues, à la portée du canon, par des forts ou des places, qui devenaient inaccessibles en abritant sous des casemates et en croisant, selon des directions toujours perpendiculaires l'une à l'autre, assez de canons pour que l'assiégeant ne pût même établir ses premières batteries. Parmi les nombreux modèles que lui offraient les anciennes casemates, il choisit, comme avait fait le roi Auguste II, les casemates à plusieurs étages, voûtées sur piles d'équerre au mur d'escarpe et ouvertes du côté de la place. Ces fausses casemates, il les disposait en un vaste amphithéâtre dont plusieurs enceintes concentriques formaient les degrés. Fourcroy réfuta Montalembert en 1786, et tomba dans des exagérations d'un autre genre. On a encore du marquis de Monta-

lembert : *Essai sur l'intérêt des nations en général ;* Paris, 1748, in-8° ; — *Mémoire historique sur la fonte de canons de fer ;* 1758, in-4° ; — *Cheminée-poêle ou Poêle français ;* 1766, in-4° ; — *Correspondance pendant la guerre de 1757-1760 pour servir à l'histoire de la dernière guerre ;* Londres (Neufchâtel), 1777, 3 vol. in-8° : cette correspondance est intéressante pour l'histoire de la guerre de Sept Ans ; — *Supplément au tome V* de la Fortification perpendiculaire, *contenant de nouvelles preuves*, etc.; Paris, 1786, in-8°, pl.; réimpr. en format in-4° pour servir de tome VI au grand ouvrage de l'auteur ; — *Réponse au mémoire par plusieurs officiers du corps du génie ;* Paris, 1787, in-8°, pl.; réimpr. dans *l'Art défensif* (t. VII) ; — *L'Ami de l'Art défensif, ou observations sur le journal polytechnique de l'École centrale des Travaux publics*, Paris, 1796-1798, 6 n^os in-4° ; réimpr. dans *l'Art défensif* (t. XI) ; — *Relation du siége de Saint-Jean-d'Acre ;* 1798, in-8°. Il a fourni au recueil de l'Académie des Sciences divers mémoires *Sur les salines* (1748), *Sur la rotation des boulets dans les pièces de canon* (1755), *Sur la qualité de fonte la plus convenable à l'artillerie* (1759), etc. Montalembert aimait beaucoup les lettres, et il y consacrait ses moments de loisir. Il avait composé un grand nombre de contes en vers et de chansons, où l'on trouvait de la grâce et de l'élégance, mais qui n'ont pas vu le jour ; on a aussi de lui trois comédies, *La Bergère de qualité*, *La Bohémienne supposée* et *La Statue*, qu'il fit représenter chez lui, et qui ont été imprimées à petit nombre. P. L.

Lalande, *Notice* dans le *Magasin encyclop.* — Delisle de Sales, et Laplatrière, *Éloge hist. du général Montalembert ;* Paris, 1801, in-4°, avec portr.

MONTALEMBERT (*Marie-Joséphine* DE COMARIEU, marquise DE), femme auteur française, née à Bordeaux, morte le 3 juillet 1832, dans un âge avancé. C'était la première femme du général de Montalembert, qu'il avait épousée en 1770 ; abandonnée en 1792, à Londres, elle rentra en France après la mort de son mari. Elle avait l'esprit orné et délicat ; on a d'elle deux romans, qui se distinguent par un style harmonieux et des situations touchantes : *Élise Duménil ;* Londres, 1798 ; Paris, 1801, 6 vol. in-12 fig.; et *Horace, ou le Château des Ombres ;* Paris, 1822, 4 vol. in-12. P. L.

Prudhomme, *Biogr. des Femmes célèbres.*

MONTALEMBERT (*Louis-François-Joseph-Bonaventure* DE TRYON, comte DE), député français, né le 18 octobre 1758, mort en 1831. Il embrassa de bonne heure la carrière militaire, et donna en 1789 sa démission de chef d'escadron au régiment de Gévaudan. Sous l'empire il siégea au corps législatif (1809), fut élu candidat à la présidence, en remplacement de M. de Fontanes (15 février 1810), devint questeur de cette assemblée, et chambellan de Napoléon, qui lui donna le titre de comte. Lors de la rentrée des Bourbons, il fit pendant quelques années partie de la chambre des députés. K.

Biogr. nouv. des Contemp. (1824).

MONTALEMBERT (*Athénaïs - Bernard-Louis-Claude* DE TRYON, vicomte DE), officier français, frère du précédent, né le 29 décembre 1768, à Paris, mort le 8 octobre 1842, à Aix. D'abord page de la petite écurie du roi (1784), il obtint en 1787 une sous-lieutenance au régiment de Gévaudan, rejoignit en 1791 la légion de Condé, et fut blessé dans les deux campagnes suivantes. Après avoir servi en Hollande et dans les Cercles, il rentra avec le régiment de Hohenlohe à l'armée de Condé, et y demeura jusqu'au licenciement. En 1801 il revint en France, et se maria avec la comtesse de Turpin de Jouhé. Le 31 mars 1814 il fut à Paris un des premiers à arborer la cocarde blanche, et pendant les Cent Jours il parcourut l'ouest et le midi pour y fomenter une insurrection. Nommé colonel (1815), il organisa la légion du Puy-de-Dôme et commanda en second l'école militaire de Saint-Cyr. Après la révolution de Juillet 1830, il donna sa démission, et se retira en Provence. K.

Biogr. des Hommes vivants.

MONTALEMBERT (*Marc-René-Anne-Marie*, comte DE), diplomate français, né le 10 juillet 1777, à Paris, où il est mort, le 20 juin 1831. Neveu du marquis René, il était fils du baron Jean-Charles de Montalembert, qui servit d'abord la cause royale à Saint-Domingue, s'y joignit aux Anglais contre Toussaint Louverture, fut fait en 1797 maréchal de camp par le comte d'Artois, et mourut le 20 février 1810, dans l'île de La Trinité. Après avoir été capitaine dans la légion d'émigrés qui portait le nom de sa famille, il passa en 1799 dans l'armée anglaise, où les connaissances militaires qu'il avait acquises sous le général Jarry le firent promptement distinguer. Envoyé en Égypte, puis dans les Indes (1804-1808), il fut employé en Portugal et en Espagne dans l'état-major du duc de Wellington, prit part à l'expédition de Walcheren, et devint en 1811 lieutenant-colonel. En 1814, il fut chargé par le prince régent d'annoncer à Louis XVIII son avénement au trône, et accompagna en France ce prince, qui lui accorda le grade de colonel, les croix de Saint-Louis et de la Légion d'Honneur, et le poste de secrétaire d'ambassade à Londres. Nommé ministre plénipotentiaire à Stuttgard (juillet 1816), puis à Copenhague (1819), il fut créé pair de France le 5 mars 1819. Son attitude politique lui fit perdre ses fonctions diplomatiques sous le ministère Richelieu, en 1820. On remarqua les discours qu'il prononça sur les questions de la guerre d'Espagne, de la septennalité, de l'indemnité des émigrés et des substitutions. Envoyé comme ambassadeur à Stockholm à la fin de 1826, il revint en France après la mort de sa fille (octobre 1829). Révoqué une

seconde fois de ses fonctions diplomatiques au mois d'août 1830, il prêta néanmoins serment au nouveau chef de l'État. Pendant cette dernière partie de sa vie, il participa de la façon la plus active aux discussions politiques de la chambre des pairs. K.

Henrion. *Annuaire biographique*, II. — De Courcelles, *Généalogie de la Maison de Montalembert*; Paris, 1838.

* **MONTALEMBERT** (*Charles* Forbes, comte de), homme politique français, né à Londres, le 29 mai 1810. Fils du précédent et d'Élise Rosée Forbes, d'une ancienne famille d'Écosse, il commença ses études au collége des Écossais à Paris, et les acheva en 1829, à l'institution Sainte-Barbe (aujourd'hui collége Rollin). Acceptant avec hardiesse l'alliance de la religion catholique avec la démocratie, dont l'abbé F. de La Mennais se constituait l'apôtre, il prit part à la fondation de *L'Avenir* (18 octobre 1830), journal qui avait choisi pour double épigraphe : *Dieu et Liberté*, *le Pape et le Peuple*. L'abbé Lacordaire en était aussi collaborateur, et leur amitié date de cette époque. Élu membre du conseil de l'agence générale pour la défense de la liberté religieuse, il fut chargé de parcourir quelques départements afin de ranimer le courage des catholiques, d'exciter leur compassion au récit des misères de leurs frères d'Irlande, et de populariser le nom du grand agitateur O'Connell. De cette époque date la publication de ses premières brochures sur la situation de l'Irlande. Rédacteur très-actif de *L'Avenir*, M. de Montalembert, en même temps qu'il y publiait de vigoureux articles pour la défense de la nationalité polonaise, commença contre l'université une sorte de croisade, en réclamant, au nom de la Charte, cette entière liberté d'enseignement qu'il ne cessa de revendiquer depuis. Une pétition sur cet objet est adressée par M. de Montalembert et ses collaborateurs de *L'Avenir* à la chambre des pairs, qui, après un assez long débat, en prononce le renvoi au ministre. Décidés à attaquer de front le privilége, et pour mieux constater le droit, MM. de Montalembert, Lacordaire et de Coux ouvrirent, sans autorisation de l'université, une école gratuite d'externes, dans un vaste local, rue des Beaux-Arts, n° 3. C'était le 9 mai 1831 ; deux jours après un commissaire de police prononça, au nom de la loi, la fermeture de cet établissement. Les trois *maîtres d'école*, comme s'intitulaient les audacieux adversaires de l'*État enseignant*, furent traduits, non devant la cour d'assises, qui aurait dû être saisie de ce procès, mais en police correctionnelle. Une consultation, signée par les principaux membres de l'Ordre et approuvée par la majorité des barreaux de France, déclina la compétence de cette juridiction et réclama celle du jury ; mais la cour d'appel retint l'affaire et rendit un arrêt qui renvoyait au 28 du mois de juin, pour plaider au fond. La mort du père de M. de Montalembert, survenue dans l'intervalle, investit tout à coup le jeune homme des prérogatives de la pairie, et le procès fut évoqué devant la haute cour. Devenu pair de France presque à la veille de l'abolition de l'hérédité de la pairie, M. de Montalembert fit ses débuts d'orateur à la barre de la noble chambre, le 19 septembre 1831, comme accusé d'un délit prévu par l'article 56 du décret du 15 novembre 1811. Dès les premiers mots de sa défense, il fit preuve d'un talent oratoire aussi élégant qu'incisif. Ses co-accusés prirent la parole après lui, et, comme la cour d'appel, qui le 28 juin précédent les avait jugés par défaut, la haute cour les condamna tous trois à cent francs d'amende, et solidairement aux frais du procès.

A cette même époque, le journal *L'Avenir*, par un zèle peut-être intempestif, attaquait et flagellait à la fois tous les abus sociaux. En présence de l'opposition violente que ses doctrines soulevèrent au sein de l'épiscopat français, la publication de cette feuille fut, de l'avis unanime de ses rédacteurs, suspendue le 15 novembre de cette année, et peu de jours après M. de Montalembert partit pour Rome avec MM. de La Mennais et Lacordaire. Les trois pèlerins obtinrent une audience du souverain pontife, et tout en reconnaissant qu'ils ne voulaient d'autres guides que l'Église et ses pasteurs ils quittèrent la ville éternelle, à la fois pleins de tristesse et de résignation. A leur retour en France, ils trouvèrent une lettre encyclique du 15 août 1832, par laquelle Grégoire XVI, sans prononcer leur nom, condamnait les doctrines hardies de *L'Avenir*. Ce journal cessa dès lors de paraître, et l'agence générale pour la défense de la liberté religieuse fut déclarée dissoute.

Ramené ainsi à la plus sévère orthodoxie, M. de Montalembert passa près de deux années en Allemagne, et s'y livra sur le moyen âge à des études dont l'influence a été pour lui décisive. C'est à ce voyage qu'on doit une touchante et poétique légende, l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*. Le 14 mai 1835 il reparut dans la chambre des pairs pour y siéger avec voix délibérative, prêta serment, et « dès lors il eut, dit M. Sainte-Beuve, le droit de tout dire, de tout oser, moyennant cette élégance de parole et de débit qui ne l'abandonne jamais. Il put y faire entendre en toute franchise les accents les plus passionnés pour cette liberté dont l'amour fut le seul excès de sa jeunesse ; il put y développer ses théories absolues, qui eussent fait frémir dans une autre bouche, mais qui plaisaient presque dans la sienne. Il put même y donner libre cours à ses qualités incisives, mordantes, acérées, et se montrer personnel envers les potentats et les ministres impunément.... Jusqu'à lui en France, tout homme qui ne disait pas : *Je ne suis point catholique*, était censé l'être. Il s'attacha à montrer que la plupart de ces gens-là n'étaient point des alliés pour lui, mais plutôt pour l'ennemi. Il tendit d'une manière tranchée à instituer le duel entre ce qu'il appelait *les fils*

des croisés et les fils de Voltaire. En répétant sans cesse : *Nous autres catholiques*, au lieu de dire : *Nous tous catholiques*, comme on faisait auparavant, en se représentant, lui et les siens, comme dans un état d'oppression criante et d'isolement, il donna à penser que le catholicisme en France pourrait n'être bientôt plus qu'un grand parti, une grande secte. »

La discussion des lois de septembre offrit au comte de Montalembert l'occasion de remporter un premier triomphe de tribune. On le vit alors conjurer le gouvernement de ne point déclarer aux intelligences une guerre aveugle et fatale. Plus tard, à l'occasion de la loi sur le travail des enfants, il flétrit les résultats de l'industrie casernée, de cette industrie des filatures et des usines, qui arrache le pauvre, sa femme et ses enfants aux habitudes de la famille, aux bienfaits de la vie des champs, pour les parquer dans des réduits malsains, dans d'obscurs ateliers, où tous les âges, tous les sexes sont condamnés à une dégradation systématique et progressive. Champion des lettres et des arts, il les défendit contre ce qu'il appelle le vandalisme moderne, et grâce à son initiative, au sein de la chambre ou des congrès archéologiques, il conserva à la France plusieurs de ses merveilles du style ogival. Il fit un rapport pour la restauration de Notre-Dame de Paris, et signala peu de temps après la ruine de la façade de l'antique abbatiale de Saint-Denis. En 1837, il s'éleva avec force contre le projet de loi relatif à la cession à la ville de Paris des terrains occupés par l'archevêché.

Après un voyage à Londres (1839), où il prononça un discours dans la réunion des Amis de la Pologne, M. de Montalembert partit l'année suivante pour l'Orient. Il avait, dès le 16 août 1836, épousé à Bruxelles M[lle] Marie-Anne-Henriette de Mérode, fille du ministre belge. A la nouvelle du projet de loi sur l'instruction secondaire, il lança de Madère, où il était allé en 1843 chercher un climat propice à la santé de sa jeune femme, une brochure pour tracer aux catholiques leurs devoirs et la ligne de conduite à suivre dans cette conjoncture. Il revint tout exprès à Paris pour soutenir le poids de la discussion, et retourna ensuite à Madère pour veiller à ses affections domestiques. Ce fut à cette époque qu'il prit à la chambre des pairs la position élevée qu'il a gardée depuis et qu'il se posa décidément comme le chef du parti catholique, en fondant le *comité électoral de la liberté religieuse*, dont M. de Vatimesnil, ancien ministre de l'instruction publique, fut vice-président. A partir de cette session de 1844, son talent n'eut plus qu'à se déployer. Le discours qu'il prononça le 21 janvier 1847 sur l'incorporation de Cracovie restera comme un des plus mémorables. Flétrissant l'ancien partage de la Pologne, et établissant en principe que tôt ou tard l'injustice amène après elle le châtiment, il montra « la nation opprimée qui s'attache aux flancs de la puissance opprimante comme une plaie vengeresse, immortelle. » Et plus loin, comparant le peuple écrasé à l'antique géant étouffé sous l'Etna : « On a cru, s'écriait-il, anéantir un peuple, on a créé un volcan. »

A l'occasion de la guerre du Sonderbund, dans la séance du 14 janvier 1848, il monta à la tribune pour prendre part à la discussion des affaires de Suisse; tout son discours ne fut qu'une évocation directe, prophétique. « C'est un vaincu, dit-il en commençant, qui vient parler à des vaincus, c'est-à-dire aux représentants de l'ordre social, de l'ordre régulier, de l'ordre libéral qui vient d'être vaincu en Suisse, et qui est menacé dans toute l'Europe par une nouvelle invasion de barbares. » Cependant, tout en dénonçant les excès du radicalisme en France, il ne voulait pas qu'on eût recours à des mesures extra-légales. Il sonnait bien la trompette d'alarme, mais il ajoutait en même temps : « Gardez-vous de courir aux armes ! » Contradiction flagrante, que la révolution du 24 février devait mettre en lumière !

Après la révolution de 1848, envoyé à la Constituante par le département du Doubs, il y vint siéger à l'extrême droite. Membre du comité électoral de la rue de Poitiers, il vota généralement avec le parti modéré; mais toutefois, par une autre conséquence de ses principes libéraux, il se prononça avec la gauche contre le rétablissement du cautionnement des journaux et contre le maintien de l'état de siége pendant la discussion de la Constitution, dont il refusa d'approuver l'ensemble. Le 12 janvier 1849, parlant sur la proposition Rateau, il convia ironiquement l'Assemblée nationale à se dissoudre elle-même. Le 10 février, il fit substituer la division des cantons en quatre sections au vote cantonal qui avait produit l'Assemblée constituante. Le 21 avril, il fit adopter un amendement qui sauva l'inamovibilité de la magistrature d'alors. Le département du Doubs le réélut à l'Assemblée législative, et les électeurs des Côtes-du-Nord lui donnèrent en même temps leurs suffrages. Dans la discussion du projet de loi restrictif de la presse, présenté par M. Dufaure (21 juillet 1849), il trouva l'occasion de proclamer de hautes vérités. Son discours sur les affaires de Rome (19 octobre 1849) lui fit reconnaître avec amertume que le résultat le plus net de l'anarchie n'était pas de détrôner quelques rois, mais bien de détrôner la liberté. Pie IX, après avoir lu ce discours, adressa un bref de remercîment à M. de Montalembert, qui pendant les vacances de l'Assemblée fit un voyage à Rome, où il reçut de la municipalité de Rome le titre de *citoyen romain*.

En 1850, il prit une part active à la préparation et à la discussion de la loi dite *du 31 mai*, destinée à restreindre le suffrage universel. Au commencement de 1851, à l'époque des premières récriminations de cette assemblée contre le président de la république, M. de Montalembert se sépara quelquefois de son parti pour prendre la défense du prince, en déclarant qu'il n'était

ni son conseiller ni son confident, mais son *témoin*, et en protestant « contre une des ingratitudes les plus aveugles et les moins justifiées de ce temps-ci. » Il se fit alors charger du rapport de la loi sur l'observation du dimanche, qui ne fut pas votée. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il fut nommé membre de la commission consultative; mais dès le mois de janvier 1852 il se démit de ses fonctions. Élu membre de l'Académie Française pour succéder à Droz, il fut reçu solennellement le 5 février 1852. Peu de temps après, le comte de Montalembert fut envoyé par le département du Doubs au corps législatif, où il représentait presque seul l'opposition. Au mois de mars 1854, à l'occasion d'une lettre confidentielle écrite par lui à M. Dupin, publiée contre sa volonté dans les journaux belges et colportée à Paris, l'assemblée autorisa contre lui des poursuites, qui aboutirent à une ordonnance de non-lieu. Vaincu aux élections de 1857 par le candidat du gouvernement, le comte de Montalembert, après vingt-deux ans de luttes et de triomphes oratoires, se retira de la vie politique, et reprit la plume de publiciste. Un article qu'il avait inséré dans *Le Correspondant* du 25 octobre 1858, sous le titre: *Un débat sur l'Inde au parlement anglais*, le fit, le 24 novembre, traduire devant le tribunal correctionnel de la Seine, comme prévenu « d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement, d'attaque contre le principe du suffrage universel et les droits et l'autorité que le chef de l'État tient de la Constitution, enfin d'attaque contre le respect dû aux lois et l'inviolabilité des droits qu'elles ont consacrés ». Le prévenu fut condamné à six mois d'emprisonnement et à 3,000 francs d'amende. Pendant qu'il interjetait appel de cette condamnation, un décret impérial lui fit remise pleine et entière de la peine. M. de Montalembert crut devoir refuser cette grâce, et le 21 décembre la cour d'appel écarta le chef d'accusation le plus grave, qui eût soumis le condamné à la transportation éventuelle, et réduisit à trois mois l'emprisonnement prononcé contre lui, tout en maintenant l'amende dont les premiers juges l'avaient frappé. Le gouvernement tint à honneur de ne donner aucune suite à cette condamnation.

On a de M. de Montalembert : *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe* (1207-1231); Paris, 1836, in-8°, et plusieurs autres éditions, dont une abrégée, Paris, 1841, in-18; — *Monuments de l'Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*; Paris, 1838-1840, in-folio. Cette collection, publiée en quatorze livraisons, se compose de trente gravures contenant diverses œuvres de peinture et de sculpture, avec des dessins d'Overbeck, de Muller, de Flatze et d'Ott. Hauser. Elle est précédée d'une introduction sur l'état de l'art religieux en France; — *Du Vandalisme et du Catholicisme dans l'art, fragments*; Paris, 1839, in-8°, avec fig. Ce recueil contient une *Lettre sur le Vandalisme en France*, publiée dans la *Revue des Deux Mondes*; un *Aperçu de l'Histoire de la Peinture catholique en Italie* et des *Réflexions sur l'état actuel de l'art religieux en France*; — *Du Devoir des Catholiques dans la question de la liberté d'enseignement*; Paris, 1843, in-8°, et 1844, in-32; — *Trois Discours sur la liberté de l'Église, la liberté d'enseignement et la liberté des ordres monastiques*, prononcés à la chambre des pairs; Paris, 1844, in-18; — *Saint Anselme : fragment de l'*Introduction *à l'Histoire de saint Bernard*; Paris, 1844, in-8°; — *Défense de l'École libre devant la Cour des Pairs* (septembre 1831), etc.; Paris, 1844, in-18; — *Quelques Conseils aux Catholiques sur la direction à donner à la polémique actuelle et sur quelques dangers à éviter*; Paris, 1849, in-8°; — *Des Intérêts catholiques au dix-neuvième siècle*; Paris, 1852, in-8°; — *L'Avenir politique de l'Angleterre*; Paris, 1855, in-8°; — *Pie IX et lord Palmerston*; Paris, 1856, in-8°; — *Les Moines d'Occident depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard*; Paris, 1860, 2 vol. in-8°; — un grand nombre de *Discours* à la chambre des pairs, à la Constituante, à la Législative et au Corps législatif; — *Livre des Pèlerins polonais*, traduit d'Adam Mickiewitz, suivi d'un *Hymne à la Pologne*, par F. de La Mennais; 1833, in-18. Ce livre, qui fut mis à l'index à Rome, est introuvable aujourd'hui; — divers articles dans la *Revue des Deux Mondes* et dans *Le Correspondant*. MM. Lecoffre et compagnie publient en ce moment (1860-1861) les *Œuvres* de M. de Montalembert. Cette édition, qui formera 8 vol. in-8°, doit comprendre : *Discours*, 3 vol.; *Œuvres polémiques et diverses*, 2 vol.; *Art et Littérature*, 1 vol.; *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, 2 vol. H. Fisquet (de Montpellier).

Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, tome I. — E. de Mirecourt, *Les Contemporains*. — Vapereau, *Dictionnaire universel des Contemporains*. — A. Nettement, *Histoire de la Littérature française*.

MONTALIVET (*Jean-Pierre* Bachasson, comte de), homme d'État français, né le 5 juillet 1766, à Neukirch (1), près Sarreguemines, mort le 22 janvier 1823, dans sa terre de La Grange, près Pouilly (Nièvre). Sa famille, noble et ancienne, était originaire du Dauphiné. Fils d'un maréchal de camp qui commandait en Lorraine, et naturellement destiné à la carrière des armes, il entra dès l'âge de treize ans dans le régiment des hussards de Nassau (1779), et bientôt après il passa, en qualité de sous-lieutenant, dans les dragons de La Rochefoucauld. Cédant à de nouvelles vues adoptées par ses parents, il s'appliqua avec ardeur à l'étude des lois, se fit recevoir avocat au parlement de Grenoble, et y devint conseiller à dix-neuf ans, en vertu d'une dis-

(1) Et non à Sarreguemines.

pense d'âge (1785). Par son application au travail, par son intégrité et par la rectitude précoce de son jugement, il devint en peu de temps un des membres les plus recommandables de sa compagnie. Exilé avec ses collègues, sous le ministère de M. de Brienne (1788), et privé de sa charge par suite des décrets de l'Assemblée nationale (septembre 1790), il se montra chaleureux partisan des principes de liberté que la révolution avait fait éclore. En 1789, il avait connu à Valence, dans le salon de sa mère, un jeune officier d'artillerie qui devait ceindre un jour la couronne impériale. Mais cette liaison dura peu : la différence des opinions politiques la rompit. Bonaparte était alors républicain exalté, et le jeune conseiller possédait déjà cet esprit de modération dont plus tard dans la plus haute fortune il ne se départit jamais. En cessant de se voir les deux jeunes gens n'en conservèrent pas moins l'un pour l'autre une estime réelle qui devait un jour les rapprocher. Telle fut l'origine de la fortune de M. de Montalivet. Bien qu'il vît avec chagrin la révolution rejeter les doctrines constitutionnelles qu'il avait embrassées, il lutta, autant qu'il put, contre les dangers d'une époque si orageuse : ce fut ainsi qu'il essaya d'arracher, au plus fort de la terreur, un de ses oncles à l'échafaud, et qu'il dénonça la municipalité de Paris à la tribune des Jacobins. Pour échapper aux conséquences de son audace, il s'enrôla sous le drapeau national comme simple volontaire, et alla se battre en Italie. Il ne rentra en France qu'à la fin de 1794, après la dissolution des bataillons dauphinois; on lui avait donné le grade de caporal (1). Nommé en l'an III maire de Valence, il rendit de signalés services en conjurant le fléau de la famine et en apaisant l'irritation des esprits à force de fermeté, de prudence et d'impartialité. Devenu premier consul, Napoléon se souvint de M. de Montalivet, et lui fit offrir, par le ministre Chaptal, la préfecture de la Manche; comme ce dernier hésitait à quitter une ville dont les habitants lui étaient dévoués, Napoléon passa outre, et M. de Montalivet apprit sa nomination par *Le Moniteur* (17 avril 1801). Sa sage et habile administration dans un département livré à la guerre civile (2) le fit élever à la préfecture de Seine-et-Oise (31 mars 1804). Bientôt après il fut successivement appelé au conseil d'État (1805) et à la direction générale des ponts et chaussées (3 mai 1806). La haute capacité et l'activité que déploya dans ce poste M. de Montalivet redoublèrent la confiance que Napoléon avait déjà en lui et le déterminèrent à lui confier, le 1er octobre 1809, le ministère de l'intérieur, en remplacement du comte Crétet. Dans cette situation élevée, il prouva à la fois l'étendue de son esprit et la variété de ses connaissances. Embrassant d'un coup d'œil toutes les branches de sa vaste administration, il exerçait sur toutes l'influence d'une étonnante aptitude au travail et d'un esprit judicieux, pénétrant et plein de ressources. Il s'appliqua surtout à favoriser les progrès de l'industrie nationale. « Il n'est probablement aucun ministre, dans les temps modernes (1), qui ait eu le bonheur de laisser après lui autant de monuments que M. de Montalivet. Si on additionnait avec les sommes dont il a dirigé l'emploi, pendant les trois ans qu'il s'est trouvé à la tête des travaux publics, les ouvrages qui ont été exécutés dans la ville de Paris pendant son ministère, on arrive à une dépense de 110 millions, qui n'est que le tiers de ce qu'a coûté l'achèvement de ces grands ouvrages. Il eut l'honneur de poser la première pierre des bassins d'Anvers; il fit améliorer le port d'Ostende, et suivre avec activité la construction de ces belles routes qui ont aplani les Alpes. Paris seul a vu quarante millions consacrés à prolonger les quais, à jeter des ponts, à multiplier les fontaines; et tandis que la Bourse et les arcs de triomphe s'élevaient, les abattoirs étaient construits, les marchés, les greniers, les entrepôts étaient mis à la disposition du commerce... De tels résultats font assez connaître l'importance de l'administration et le zèle de l'administrateur. » L'empereur allait partir pour la Russie lorsqu'il fut arrêté tout à coup par des avis certains sur l'imminence d'une disette, moitié réelle et moitié factice, qui pouvait troubler sérieusement le pays. Après avoir pris dans le plus grand secret des mesures propres à éloigner ce fléau, il en confia l'exécution à M. de Montalivet sur qui reposa en partie le succès d'une opération si difficile (2). Lors des désastres de 1814, la fidélité de ce ministre ne se démentit pas un seul instant; il fut du petit nombre de ceux qui voulaient qu'on défendît Paris; l'avis contraire ayant prévalu, il suivit à Blois l'impératrice Marie-Louise, accepta le titre de secrétaire de la régence, et essaya de réveiller par des proclamations le courage des partisans de

(1) M. de Montalivet parlait souvent de cette époque de sa vie avec un sentiment de bonheur. Quelques années avant sa mort, il montrait avec une sorte d'orgueil à ses fils son sac de caporal, qu'il avait enveloppé dans son écharpe de ministre.

(2) Le chevalier de Brulard, son ancien camarade, était venu pour rallumer dans la Manche les restes de la chouannerie. L'ordre de l'arrêter fut envoyé au préfet, qui, au lieu de l'exécuter, donna vingt-quatre heures au coupable pour prendre la fuite. Puis, sans perdre de temps, il accourut à Paris rendre compte de sa conduite au premier consul, qui l'approuva.

(1) M. Daru prononçait ces paroles en 1823.

(2) « On a fait à M. de Montalivet, dit M. Tissot, le reproche d'un dévouement poussé jusqu'à l'esclavage de la pensée. Que le ministre ait subi, comme tout le monde, l'irrésistible ascendant du génie armé de toute la puissance, qu'il ait montré pour l'empereur un dévouement absolu, nous l'avouons sans détour; quant à l'esclavage de la pensee, il ne se serait pas soumis à cet abaissement de son caractère. Un jour même, blessé de la vivacité des paroles de Napoléon qu'il avait contredit ouvertement sur la question de la possibilité du retour des Bourbons, il ne rentra chez lui que pour donner sa démission. Elle ne fut point acceptée par l'empereur, qui mit une grâce infinie à retenir un ministre dont il estimait la franchise. »

l'empire. Au retour de l'île d'Elbe, il fut appelé, le 21 mars 1815, à l'intendance générale de la couronne, et le 2 juin il devint pair de France. Après la deuxième abdication de Napoléon, il se retira dans ses terres, où il vécut tout à fait étranger aux affaires politiques jusqu'au jour où M. Decazes lui fit donner un siége à la chambre des pairs (5 mars 1819). Il y prit rang dans le parti constitutionnel, et se montra le constant défenseur des droits garantis par la charte. La mort de Napoléon, l'idole de son cœur, avait porté une profonde atteinte à sa santé, qui s'affaiblit de jour en jour. Au moment de mourir il adressa ces paroles à sa famille rassemblée autour de lui : « Mes enfants, vous voyez comment on meurt quand on a vécu en honnête homme. » Il avait été créé comte en 1809 et baron en 1821.

Daru, *Éloge du comte de Montalivet*, dans *le Moniteur*, 1823. — *Biogr. nouv. des Contemp.* — *Biogr. des Hommes vivants.* — Bégin, *Biogr. de la Moselle.* — Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1823. — Tissot, *Encycl. des G. du M.* — Le Bas, *Dict. hist. de la France.*

*MONTALIVET (*Marthe-Camille* BACHASSON, comte DE), homme d'État français, fils du précédent, né le 25 avril 1801, à Valence (Drôme). Il annonça de bonne heure d'heureuses dispositions, qui furent cultivées par son père. Après avoir terminé ses études au collége de Henri IV, il entra à l'École Polytechnique, d'où il sortit l'un des premiers de la promotion de 1822. Devenu élève de l'école des ponts et chaussées, il se fit remarquer par le célèbre Prony, qui le citait comme un sujet de grande espérance. Il se destinait à suivre la carrière des ponts et chaussées lorsque la mort inattendue de son frère aîné, Simon, lui ouvrit les portes de la chambre des pairs; mais il ne commença à siéger qu'en 1826, époque où il atteignit l'âge fixé par la loi. Dès la première année de son admission, ses opinions, franchement énoncées, le placèrent au rang des amis de la liberté. En 1829, on le vit s'élever avec courage contre le ministère Polignac, et il s'associa sans hésiter au mouvement électoral qui envoya à la chambre des députés les fameux deux cent vingt et un. Le 30 juillet 1830, il courut à la chambre des pairs, où plusieurs de ses collègues, d'accord avec lui, s'associèrent hautement à la résistance populaire en faveur de la Charte violée par les ordonnances. On le vit bientôt, au Palais-Royal, se présenter devant le duc d'Orléans, dont il était inconnu. Louis-Philippe, devenu roi, ne tarda point à reconnaître dans le jeune pair un caractère sain, un esprit solide et positif, qui ne manquait pas d'une certaine dextérité naturelle, que le temps développerait, un homme enfin propre à exercer de hautes fonctions dans un gouvernement constitutionnel; aussi, après avoir confié à M. de Montalivet l'intendance provisoire de la dotation de la couronne (16 octobre 1830), il se trouva disposé à lui donner, sur la proposition de M. Laffitte, le portefeuille de ministre de l'intérieur, en remplacement de M. Guizot (2 novembre 1830). On se rappelle combien les circonstances étaient alors difficiles. La révolution fermentait encore dans tous les cœurs. Le procès des ministres de Charles X ajoutait chaque jour de nouveaux levains à la fermentation générale. M. Laffitte et ses collègues déployaient toute leur influence pour prévenir une scène sanglante, dont la seule pensée faisait horreur au roi. M. de Montalivet se chargea de conjurer ce malheur. Après avoir pris toutes les précautions pour la sûreté des juges et pour celle des accusés, il résolut d'enlever ces derniers avant le prononcé du jugement; avec une escorte de gardes nationaux et de chasseurs, il conduisit jusqu'au château de Vincennes les victimes désignées, qui rendirent des actions de grâces à leur libérateur. M. de Montalivet voulait alors que l'on tendît la main aux hommes les plus ardents du parti libéral, et croyait à la possibilité de les attirer et de les attacher au gouvernement par les preuves d'une honorable confiance. Il se vit bientôt dépassé par des exigences qu'il ne pouvait satisfaire, ou retenu par les imprudences même du parti qu'il aurait voulu servir. Sur ces entrefaites, le ministère Laffitte fut ébranlé par la retraite de M. Dupont de l'Eure et par la démission de La Fayette. M. de Montalivet fut chargé par le roi de presser ce dernier de garder le commandement des gardes nationales; mais le général persista dans son refus. Un nouveau ministère se forma, en partie par les soins de M. de Montalivet; dans cette administration, il accepta le portefeuille de l'instruction publique et des cultes (13 mars 1831). Plein de déférence pour le clergé, mais ferme à en prévenir les usurpations, défenseur courageux des droits de l'université, il marqua surtout son passage dans le ministère par les plus heureux et les plus constants efforts pour favoriser l'instruction populaire. Casimir Périer, devenu président du conseil, regardait M. de Montalivet comme son bras droit; mourant du choléra, il le désigna pour son successeur au ministère de l'intérieur (27 avril 1832). Après avoir mis les départements de l'ouest en état de siége et tout disposé pour l'arrestation de la duchesse de Berri, M. de Montalivet présida à l'exécution des mesures adoptées pour réprimer l'insurrection républicaine des 5 et 6 juin. A cette époque, il accompagna le roi au milieu des quartiers de l'insurrection. La victoire obtenue, il fut un des plus ardents à empêcher l'effusion du sang des vaincus, condamnés à mort par la cour d'assises. Ayant refusé de s'associer à MM. Thiers et Guizot, que le ministère appelait dans son sein, il donna sa démission (10 octobre 1832), redevint intendant général de la liste civile et fut chargé à la chambre des pairs de remplir les fonctions de juge d'instruction dans le procès d'avril 1834. Rentré au ministère de l'intérieur (22 février 1836), il en sortit au bout de quelques mois, quand M. Gui-

zot ressaisit le pouvoir (6 septembre); mais le 15 avril 1837 il accepta du comte Molé le même portefeuille. Il eut au sujet des élections de vifs débats à soutenir : d'un côté la gauche l'accusait de manœuvres immorales et d'influences illégitimes; de l'autre M. Jaubert lui reprochait de s'être contenté de lever les mains au ciel pendant le combat. Ces difficultés n'empêchèrent pas M. de Montalivet de se signaler par la présentation de plusieurs lois d'une grande utilité, sur les aliénés et sur les attributions des conseils généraux de département. On lui dut aussi la proposition d'une loi relative à l'achèvement de plusieurs monuments publics, tels que la maison royale de Charenton, les Archives du royaume, qui périssaient, l'Institution des Jeunes Aveugles et l'École vétérinaire d'Alfort. La réforme des prisons et du système pénitentiaire attira aussi son attention : il envoya même une commission aux États-Unis pour y étudier ce système. C'est alors que commençait à se former cette fameuse *coalition* qui devint si redoutable au ministère. M. de Montalivet, en s'appuyant sur l'admirable talent déployé par le comte Molé dans cette session, fit tête à l'orage avec beaucoup de fermeté, resta fidèle à ses collègues, et fut regardé comme le lien du cabinet. Les hostilités continuant toujours, le ministère eut recours à la mesure extrême d'une nouvelle dissolution. M. de Montalivet fut encore chargé de présider aux élections; leur résultat parut défavorable : le ministère se retira (31 mars 1839). En aucun temps de sa carrière politique, M. de Montalivet ne fut aussi violemment accusé qu'à cette époque; suivant ses adversaires, il n'avait jamais montré tant de docilité à l'influence personnelle du roi. Il laissa passer l'orage, et attendit l'un de ces retours favorables qui ne manquent rarement aux hommes politiques.

M. de Montalivet occupa jusqu'au 24 février 1848 l'intendance de la liste civile. C'est dans ce poste éminent qu'il a contribué, avec autant de zèle que de succès, à la création du Musée de Versailles, l'une des grandes pensées du roi. Lors de la chute du gouvernement de Juillet, il rentra dans la vie privée, mais en gardant une noble fidélité aux convictions politiques de toute sa vie ainsi qu'à la famille d'Orléans. Ce fut lui qui, à la tête d'un détachement de garde nationale à cheval accompagna le roi à sa sortie de Paris. En 1851 il défendit la mémoire de Louis-Philippe dans une brochure qu'il publia sur *La Liste civile*. Il fait partie depuis 1840 de l'Académie des Beaux-Arts à titre de membre libre.

Encycl. des Gens du Monde. — V. de Norion, *Hist. du Gouvernement de Louis-Philippe.* — *Dict. de la Convers.*

MONTALTO ou **MONTALTI** (*Giovanni-Stefano* Danedi, dit le), peintre de l'école milanaise, né à Treviglio, en 1608, mort en 1689. Élève de P.-F. Mazzuchelli, dit le Morazzone, il adoucit sa manière et peignit avec plus de soin et de délicatesse qu'on ne le faisait généralement de son temps. Son imagination était riche, et son ordonnance grandiose; seulement on reproche à ce maître un peu de froideur, bien qu'il ait su parfois éviter ce défaut, comme le prouve son *Martyre de sainte Justine* à Santa-Maria-Pedone de Milan. Les peintures du Montalto sont nombreuses dans cette ville; nous citerons : à la Madonna-delle-Grazie, *Sainte Rose de Lima prosternée devant la Vierge*; à Santa-Maria-del-Carmine, *Sainte Marie-Madeleine Pazzi*; à Saint-Joseph, un *Saint Jean-Baptiste*. Les fresques qu'il a laissées sont en général inférieures à ses tableaux. On en trouve à Sainte-Marthe, à Santa-Maria-Incoronata, au palais Poldi-Pezzoli, à la cathédrale de Monza et à la chartreuse de Pavie. E. B—n.

Lanzi, *Storia*. — Pirovano, *Guida di Milano*

MONTALTO ou **MONTALTI** (*Giuseppe* Danedi, dit le), frère du précédent, né à Treviglio, en 1619, mort en 1689. Après avoir reçu les leçons du Morazzone, il alla à Bologne étudier sous le Guide, dont il saisit assez bien le style, ainsi que le montrent ses deux tableaux de l'église Saint-Sébastien de Milan, l'*Annonciation* et le *Massacre des Innocents*, que l'on a quelquefois attribués à son frère. Le musée de Dresde possède de lui un bon tableau, *Saint Antoine caressant l'enfant Jésus*. E. B—n.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia*.

MONTALVAN (*Juan-Perez* de), littérateur espagnol, né à Madrid, en 1602, mort en 1638. Il était fils d'un libraire, et dès sa jeunesse il eut le bonheur de jouir de l'amitié de Lope de Vega, qui le recevait dans sa maison et le traitait comme son fils. A dix-sept ans il commença à écrire pour le théâtre; ses essais furent bien accueillis, et de 1619 à 1638 il composa une centaine de *comedias*. Il était entré dans les ordres à vingt-trois ans, et il obtint bientôt l'emploi, alors important, de notaire apostolique de la sainte inquisition. Il écrivit aussi des nouvelles. De nombreuses éditions attestent que ses ouvrages jouissaient d'une vogue incontestable; il fut toutefois exposé à des critiques acerbes; il compta parmi ses détracteurs plusieurs écrivains en renom à cette époque; le célèbre Francisco de Quevedo fut un des plus acharnés. Une anecdote a été conservée à cet égard. Les deux écrivains se trouvaient un jour au palais; on venait d'exposer un tableau de Velasquez représentant saint Jérôme flagellé par des anges en punition de ce qu'il avait lu des livres profanes. Montalvan, provoqué par le roi, se mit à improviser ces vers assez médiocres :

Los angeles a porfia
Al santo azotes le dan
Porque a Ciceron leya...

Quevedo, l'interrompant, ajouta aussitôt :

Cuerpe de Dios! que seria
leyera à Montalvan.

Le satirique ne se borna pas à ces épigrammes; il écrivit un opuscule dans lequel Montalvan est traité de plagiaire, d'être dépourvu de style et d'imagination. Six mois avant sa fin prématurée, Montalvan avait perdu la raison, malheur qui fut attribué à l'excès du travail. Il excita des regrets unanimes, et un grand nombre de poëtes le célébrèrent longtemps encore après sa mort.

Les principales œuvres de Montalvan sont deux volumes de ses *comedias*, imprimés, l'un à Alcala, en 1628, l'autre à Madrid, en 1639; ils renferment vingt-quatre pièces, qui ont reparu à Valence, en 1652; d'autres sont disséminées dans des recueils ou ont été imprimées séparément; beaucoup sont restées inédites. Elles conservent encore quelque réputation en Espagne; elles n'offrent cependant rien qui leur assigne un rang bien distingué. Leur auteur n'avait pas d'originalité, de physionomie spéciale; il imitait, parfois avec bonheur; l'influence de Lope de Vega se fait remarquer chez lui en maint endroit, mais il est bien loin de son modèle. Dans la précipitation de son travail, il entasse les incidents sans se préoccuper de suivre un plan, de former un ensemble harmonieux. Dépourvu de goût, il met parfois, à côté de tirades héroïques des traits remplis de trivialité; sa diction est souvent plate, emphatique et boursouflée. Malgré ces défauts, il faut reconnaître chez Montalvan une grande facilité et parfois des scènes bien conduites, un intérêt véritable, de l'esprit dans le dialogue. Quelques-unes de ses pièces sont fort au-dessus des autres; *Los Amantes de Teruel* retracent un épisode qui avait réellement eu lieu en Aragon à l'époque de Charles Quint et qui a été mis sur le théâtre par divers écrivains espagnols; la pièce de Montalvan est seule restée en possession de la scène. *La Doncella de labor* est une pièce d'intrigue assez bien ourdie. On place parmi les chefs-d'œuvre de Montalvan la comédie intitulée : *No hay vida como la honra*; il la composa sous la vive inspiration d'un accès de colère et de dépit; il l'entreprit le lendemain du jour où une de ses pièces avait été outrageusement sifflée, et il eut la satisfaction de jouir d'une revanche éclatante; l'œuvre nouvelle eut de nombreuses représentations sur les deux théâtres de Madrid et fut très-chaudement applaudie. On accueillit avec enthousiasme la scène où un proscrit, Don Carlos, dont la tête a été mise à prix, se livre lui-même à ses ennemis et réclame la somme promise, dans le but de sauver ainsi de la pauvreté une épouse bien aimée. Il y a des situations piquantes dans *La Toquera Vizcaina*; malheureusement elles sont mêlées de trop d'invraisemblances et d'impossibilités pour que le spectateur y trouve un plaisir sincère. Après ces quatre pièces, qui sont ce que Montalvan a fait de mieux, on peut citer aussi celles qui ont pour titre : *Cumplir con su obligacion*; *Ser prudente y ser sufrido*; *Como a padre y como a rey*, et *La Mas constante Muger*. Il y a une énergie brutale dans *De un Castigo dos venganzas*; épisode plein de sang, fait réel qui avait eu lieu à Lisbonne l'année même où Montalvan le présenta au parterre de Madrid. *La Puerta Macarena* retrace, mais sans mérite, l'histoire tragique de Blanche de Bourbon. Il n'y a rien de remarquable dans *El segundo Seneca de España*, nom sous lequel il faut entendre Philippe II, œuvre dont le sort mystérieux de don Carlos a fourni le sujet. Les autres ouvrages de Montalvan, *El Polifemo*; *El divino Nazareno*; *Sanson*; *Palmeria de Oliva*, ne méritent pas qu'on s'y arrête. Montalvan se plaça aussi au nombre des conteurs; il prodigua dans ses nouvelles tous les faux brillants de la prose poétique; il obtint parmi ses contemporains un succès de vogue, qui ne s'est pas soutenu. Son début en ce genre fut le volume intitulé *Sucessos y Prodigios de amor, en octo novelas exemplares*; Madrid, 1624 : on vit se succéder une douzaine d'éditions dans l'espace d'un siècle; de Rampalle en donna une traduction française (Paris, 1644), fort oubliée aujourd'hui; B. Cialdini en avait fait paraître une en italien (Venise, 1628). De nos jours ces *novelas* ont été reproduites dans le tome II du *Tesoro de Novelistas españoles* (Paris, 1847, in-8°). Encouragé par ses succès, Montalvan livra au public son *Para todos, Exemples morales humanos y divinos*, recueil où se pressent, en grand nombre, des récits qui paraissent aujourd'hui assez insipides. La première édition parut en 1633; celle datée de 1671 est la neuvième; il en existe aussi de 1691 et 1736. Vanel en tira huit nouvelles, qu'il publia en 1684, 2 vol. in-12 (*La Semaine de Montalvan, ou les Mariages mal assortis*); une réimpression eut lieu en Hollande en 1686. Après la mort de Lope de Vega, Montalvan fit paraître, en 1636, sous le titre de *Fama postkuma*, un in-4° rempli de vers élogieux, *escritos por los mas esclarecidos ingenios*, et dans lequel il mit largement du sien. Douze ans plus tôt un ouvrage de Lope, l'*Orfeo*, avait paru sous le nom de Montalvan, qui, s'essayant dans un autre genre, fort goûté alors en Espagne, écrivit la *Vida y purgatorio de san Patricio* (Madrid, 1627, 1656; Séville, 1695, etc.). Cette légende, fondée sur de vieilles et curieuses traditions, fut deux fois traduite en français (1638 et 1640). Deux des comédies de Montalvan se trouvent dans le tome IV du *Tesoro del Teatro español*, publié à Paris par Baudry; le *Journal étranger*, mai 1765, a donné des extraits de cet auteur peu connu en France.

G. Brunet.

P. Grande de Tena, *Lagrimas panegiricas à la temprana muerte del doctor Don J. Perez de Montalvan*. — J.-A. Alvarez de Baena, *Hijos de Madrid*, t. III, p. 271. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. II. — A.-F. von Schack, *Geschichte der dramatischen Literatur in Spanien*, t. II, p. 540. — De Puibusque, *Histoire comparée des Littératures espagnole et française*, t. I.

MONTALVO (*Luis* GALVEZ DE), poëte espagnol, né en novembre 1549, à Guadalaxara, mort en 1610, à Palerme. Il fut reçu docteur en droit et en théologie à l'université d'Alcala, et ce fut peut-être dans cette ville qu'il connut Cervantes; dans la suite il se forma entre eux une assez vive amitié, et ils ne négligèrent pas l'occasion de se décerner l'un à l'autre des louanges. Montalvo s'attacha à la puissante maison de l'Infantado, et passa la plus grande partie de sa vie dans les châteaux ou à la cour. Mais n'en ayant pu obtenir la moindre faveur, il entra dans l'ordre de Saint-Jérôme, et passa en Sicile, où il mourut, à l'âge de soixante-et-un ans. Pendant un premier voyage en Italie qu'il avait fait en 1675, il avait commencé à Naples le *Pastor de Filida*, roman pastoral, mêlé de prose et de vers. La richesse d'imagination, la délicatesse de sentiments et la pureté du style qui sont les principales qualités de ce livre le rendirent promptement populaire; publié pour la première fois à Madrid, en 1582, il eut plusieurs éditions, dont la meilleure est celle qu'a donnée Mayans y Siscar (Madrid, 1792, in-8°). Le second ouvrage de Montalvo est un poëme en huit chants, traduit de l'italien de Tansillo et intitulé : *La Lagrimas de san Pedro* (Madrid, 1587, in-8°). Il avait aussi traduit en octaves espagnoles *La Jérusalem délivrée*, et l'on assure que cet ouvrage posthume a été imprimé à Naples. P.

N. Antonio, *Biblioth. nova Hispana*. — Mayans y Siscar, *Notice* à la tête de la 6e édit. de la *Filida*. — Navarrete, *Vida de Cervantes*, p. 66, 278, 407. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, II, 48.

MONTAMY (*Didier-François* D'ARCLAIS DE), savant français, né en 1702, à Montamy, près de Vire (Basse-Normandie), mort le 8 février 1765, à Paris. Issu d'une ancienne et noble famille, il occupa dans la maison du duc d'Orléans la charge de premier maître d'hôtel. Amateur éclairé, il cultivait les arts et a laissé quelques ouvrages estimés : *La Lithogéognosie, ou examen des pierres et des terres;* Paris, 1753, 2 vol. in-12, trad. de l'allemand de J.-H. Pott; — *Traité pratique des différentes manières de peindre*, inséré par dom Pernety dans le *Dictionnaire portatif de Peinture* (Paris, 1757, in-8°); — *Traité des Couleurs pour la peinture en émail et sur la porcelaine, précédé de l'Art de peindre sur l'émail;* Paris, 1765, in-12. Cet ouvrage posthume a été édité par Diderot avec des additions; on le retrouve dans l'édition de ses *Œuvres* (1821, t. VIII). P. L.

Chaudon et Delandine, *Dict. universel* (1810).

MONTAN, hérésiarque, né à Ardaban, dans la Mysie, mort vers 212. L'ambition fut le mobile qui entraîna Montan dans l'hérésie. Il embrassa d'abord le christianisme, dans l'espérance d'arriver aux plus hautes dignités de l'Église; mais, trompé dans son attente, il résolut de se faire chef de secte. Ayant réussi à s'adjoindre deux femmes fort riches, Priscille et Maximille, qui s'abandonnèrent aveuglément à lui, il commença vers 171 à prêcher ses étranges théories. Il prétendait que Dieu avait voulu d'abord sauver le monde par Moïse et les prophètes; qu'ayant échoué, il s'était lui-même incarné sans obtenir un meilleur résultat; qu'enfin, consentant à faire une nouvelle expérience, il était descendu en son serviteur Montan, lui avait accordé le don de prophétie, et l'avait choisi pour révéler aux hommes les hautes vérités qu'ils n'étaient pas en état de comprendre du temps des apôtres. Doué d'une vive imagination et d'une éloquence très-communicative, Montan eut bientôt rassemblé quelques disciples; il n'oublia rien d'ailleurs de ce qui pouvait le faire regarder comme inspiré; il avait pris le nom de *Paraclet*, et quand il annonçait sa doctrine, il paraissait, comme la sibylle antique, agité de mouvements convulsifs, et sa figure se contractait sous l'influence des forces intérieures qui semblaient le dominer. La sévérité de sa morale, l'austérité de ses mœurs prévenaient en sa faveur; il condamnait les secondes noces, comme adultères, refusait le pardon aux pécheurs longtemps endurcis, et défendait de fuir la persécution et le martyr; il avait enfin établi jusqu'à trois carêmes très-rigoureux, et ordonné de nouveaux jeûnes. Le pape Victor jugea d'abord les montanistes sur l'apparence, et il leur donna des lettres d'approbation; mais il les retira dès qu'on lui eut fait comprendre qu'il avait été trompé. La doctrine de Montan fut alors examinée dans une réunion d'évêques, qui la déclara profane et hérétique; c'est dans ce concile qu'on établit le principe « que le Saint-Esprit perfectionne ceux à qui il se communique, au lieu de les dégrader; et qu'en faisant parler les prophètes, il ne leur ôte pas le libre usage de la raison et des sens ». Montan ne se soumit point; ses disciples ne tardèrent pas à remplir toute la Phrygie; ils envahirent la Galatie, Constantinople et même l'Afrique, où ils parvinrent à séduire Tertullien, qui plus tard sa sépara d'eux, mais sans condamner leur doctrine. Les montanistes s'accordaient du reste à reconnaître l'inspiration qu'avaient reçue les apôtres; mais ils distinguaient le Saint-Esprit du Paraclet. Le Paraclet, suivant eux, avait inspiré Montan et avait révélé par sa bouche des vérités bien supérieures à celles qu'avait enseignées Jésus-Christ. Ils finirent par se diviser en un grand nombre de sectes; les uns suivirent les opinions de Proclus; les autres adoptèrent les doctrines du sabellianisme, qui leur furent prêchées par Échines; et peu à peu les montanistes disparurent, fractionnés sous les noms de passalorinchites, artotyrites, tascordurgites et ascadurpites. Montan vécut, dit-on, jusqu'à l'année 212, et quelques écrivains prétendent qu'il mit fin à ses jours en se pendant.

Apollinaire d'Hiéraples écrivit contre Montan et le montanisme un ouvrage aujourd'hui perdu, mais qui existait encore au temps de Phocius; c'est à tort que Ruffin et Nicéphore ont regardé

comme un fragment de cet ouvrage les pages que reproduit Eusèbe, livre V, chapitre XVI, car Apollinaire s'adressait à la secte naissante, et le fragment cité est évidemment postérieur à la mort de Montan. Trois autres polémistes : Miltiade et deux Apollonius, l'un grec et l'autre romain, ont également écrit contre Montan. Il ne nous reste rien du premier ; Eusèbe, livre V, chapitre XXVIII, rapporte un extrait de l'ouvrage du second. Tertullien a soutenu les doctrines de cette secte dans le livre de la monogamie et de l'exhortation à la chasteté, et dans son traité sur les jeûnes. Montan avait écrit un livre de *prophéties*, qui ne nous est point parvenu ; Priscille et Maximille en avaient, dit-on, publié aussi quelques sentences. Alfred FRANKLIN.

Eusèbe, *Hist. ecclesiast.* — Strauch, *De Montano hæresiarcha celebri* ; 1680, in-4°. — Pluquet, *Dict. des Hérésies.* — Conrad Kirchner, *De Montanistis ; de eorum origine*, etc. ; 1832, in-8°.

MONTANARI (*Geminiano*), astronome italien, né en 1632, à Modène, mort le 13 octobre 1687, à Padoue. Placé de bonne heure sous la tutelle de sa mère, qui veilla avec soin sur son éducation, il s'adonna d'abord à la jurisprudence, qu'il étudia, ainsi que la philosophie, à Florence, et fut appelé comme professeur à Vienne, après avoir été reçu docteur à l'université de Salzbourg. Dans la capitale de l'Autriche il rencontra le florentin Paul de Bono, directeur de la monnaie impériale, et l'accepta pour guide dans l'étude de la physique et des mathématiques pour laquelle il avait dès l'enfance manifesté une véritable prédilection. En 1657 ils parcoururent ensemble la Bohême, et Montanari revint seul à Modène, où l'attachèrent pendant quelque temps les offres brillantes du duc Alphonse IV. A la mort de ce prince, il vint habiter Florence, abandonna tout à fait le droit, et continua, sous la protection du cardinal Léopold de Médicis, ses expériences de physique. Il se retira ensuite dans les environs de Modène, à Pansano, et travailla aux éphémérides célestes de Cornelio Malvasia. Ce fut par l'intermédiaire de ce savant qu'il obtint en 1664 la chaire de mathématiques à l'université de Bologne ; il y accomplit ses principaux travaux, et s'y lia avec Grassini, Mezzavacca, Sampieri, Manfredi, etc. En 1678 il vint occuper à Padoue la chaire d'astronomie que la république de Venise avait créée pour lui. Montanari s'était formé une théorie empruntée en grande partie à Aristote et à Descartes. Il se servait pour ses observations d'un micromètre qui offre la plus grande ressemblance avec celui d'Auzout. Il y a plus d'érudition que d'originalité dans ses ouvrages. Ce qui pourra faire vivre son nom, ce sont d'une part les changements qu'un des premiers il a remarqués, dans plus de cent étoiles, et de l'autre les lettres que lui a adressées Dominique Cassini au sujet des réfractions. On a de lui : *Cometes Bononiæ observatus ann.* 1664 *et* 1665 ; Bologne, 1665, in-4° ; — *Ephemeris Lambergiana ad a.* 1666 ; ibid., 1665, in-4° ; — *Pensieri fisico-matematici sopra alcune esperienze intorno diversi effetti di liquori* ; ibid., 1667, in-4° ; — *Speculazioni fisiche sopra gli effetti di que' vetri temprati, che rotti in una parte si risolvono tutti in polvere* ; ibid., 1671, in-4° ; l'une des deux lettres de cet opuscule est adressée au grand-duc Ferdinand II ; — *Discorso sopra la sparizione di alcune stelle ed altre novità scoperte nel cielo* ; ibid., 1672, in-4° ; — *La Livella diottrica* ; ibid., 1674, in-4° ; — *Fiamma volante, meteora* ; ibid., 1676, in-4° ; — *Manualetto de' bombisti, ovvero ristretto della avvertenze piu necessarie per ben maneggiare i mortari* ; 2° édit., Vérone, 1684, in-24 ; — *L'Astrologia convinta di falso* ; Venise, 1685, in-4° ; on y trouve une notice des principaux événements de la vie de l'auteur ; — *Miscellanea italica physico-mathematica* ; Bologne, 1692, in-4°, choix de quatre dissertations qui avaient paru isolément ; — *Le Forze di Eolo, discorse sopra gli effetti del vortice detto negli stati Veneti la Bisciabuova* ; Parme, 1694, in-12 ; — *Discorso sopra la tromba parlante, aggiuntovi un trattato postumo del mare Adriatico e sua corrente esaminata* ; Venise, 1715, réimpr. dans la collection des *Scrittori dell'acque*. Montanari a laissé beaucoup d'ouvrages inédits, entre autres *L'Ingegnero civile, militare e d'acque*, des traités sur la dioptrique, la mécanique, la trigonométrie, la fortification, etc. P.

Tiraboschi, *Biblioteca Modenese.* — Fabroni, *Vitæ Italorum*, III.

MONTANARI (*Francesco*), peintre italien, né en 1750, à Lugo, où il est mort, en 1786. Il fréquenta les ateliers de Gandolfi et de Cignaroli, parcourut les principales villes d'Italie, et se retira dans sa ville natale, où se trouvent la plupart de ses œuvres, telles que *La Mort de Rachel*, *L'Enfant prodigue*, une *Descente de croix*, *La Confiance d'Alexandre*, les portraits de Cignaroli et de Raphael Mengs. Un de ses meilleurs tableaux est *Le Martyre de saint Crépin et de saint Crépinien.* E. B.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, I.

MONTANCLOS (*Marie-Émilie* MAYON DE), femme auteur française, née en 1736, à Aix, morte le 29 août 1812, à Paris. Elle appartenait à une famille originaire de l'île de Sardaigne. Veuve du baron de Princen, elle épousa en secondes noces Charlemagne Cuvelier-Grandin de Montanclos, qui a donné en 1786 une traduction en vers de *La Jérusalem délivrée*. De bonne heure elle cultiva les lettres, qui devinrent pour elle, quand elle eut perdu sa fortune, un moyen d'existence assez précaire. Depuis 1804 elle n'eut d'autres ressources qu'une petite pension sur la cassette impériale. On a de cette dame : *Le Choix des fées par l'Amour et l'Hymen* ; Paris, 1782, in-8°, comédie en l'honneur de la naissance du dauphin ; — *Œuvres diverses* (en vers et en prose) ; Grenoble et Paris, 1791, 2 vol. in-12 ;

— *Robert le bossu, ou les trois sœurs, vaudeville*; Paris, 1799, in-8°; — *Le Fauteuil*, comédie; Paris, 1799, in-8°; — *La bonne Maîtresse*, comédie; Paris, 1803, in-8°; — *Alison et Silvain*, opéra (en prose); Paris, 1803, in 8°. Mme de Montanclos a dirigé depuis 1774 le *Journal des Dames*, qu'elle céda vers 1785 à Mercier; on trouve d'elle beaucoup de pièces fugitives dans l'*Almanach des Muses*. K.

Prudhomme, *Biogr. des Femmes célèbres*, III.

* **MONTANELLI** (*Joseph*), poëte italien, né en 1813, dans une petite bourgade de la Toscane, est fils d'un organiste de village. Tout jeune, il voulait suivre l'humble carrière de son père, mais à la suite d'études sérieuses il résolut de se livrer à l'enseignement. Ce fut après la révolution italienne de 1839 qu'il occupa à l'université de Pise la place de professeur de droit commercial. Dans ses mémoires sur l'Italie, M. Montanelli raconte qu'entraîné par la lecture des œuvres de Volney et du baron d'Holbach, il était devenu athée, mais qu'arrivé à l'âge de trente-et-un ans ses idées s'étaient modifiées, et qu'il s'était proclamé partisan fougueux du néo-catholicisme. M. Montanelli fit ses premiers essais littéraires dans un petit journal ayant pour titre *L'Indicatore Pisano*, et qui avait pour spécialité d'indiquer le cours des halles. Plus tard il publiait dans un recueil de quelque valeur *Il Subalpino*, des fragments d'un poëme dramatique qui furent le sujet de *La Tentazione*, publié à Paris, et dont Mme George Sand a fait un compte rendu détaillé dans *La Presse*. A la même époque se rattache la publication d'un recueil de poësies intitulé *Liriche*. Pendant la révolution italienne de 1848 il fonda un journal, *L'Italia*, qui ne vécut que deux mois. M. Montanelli, en devoué patriote, prit une part active aux combats qui se livrèrent à cette époque, et fut même laissé pour mort sur le champ de bataille de Curtatone. Quelque temps après, ne renonçant pas à son goût pour la poésie, il vint à Paris, où il traduisit une tragédie de M. Ernest Legouvé, *Médée*, qui avait été refusée par mademoiselle Rachel au Théâtre-Français. Mme Ristori obtint dans cette pièce au Théâtre-Italien de Paris un de ses plus grands triomphes. Entraîné par ce succès, et plein de reconnaissance envers Mme Ristori, M. Montanelli écrivit pour cette tragédienne une nouvelle pièce intitulée *Camma*. On lui fait le reproche, peut-être à tort, d'avoir copié plusieurs scènes de cette dernière tragédie sur un manuscrit qui lui avait été confié à Venise. Quoi qu'il en soit, *Camma* eut très-peu de succès. Lorsqu'éclata la guerre d'Italie de 1859, M. Montanelli se hâta de reprendre dans l'armée de l'indépendance la place qu'il avait si courageusement remplie en 1848, et il s'engagea comme simple volontaire. A. Rabier.

Rabelais, *Journal biographique*. — Al. Dumas (*Le Monte-Christo*).

MONTANI (*Giuseppe*), peintre de l'école bolonaise, né à Pesaro, en 1641, vivait encore en 1678. Il habita longtemps Venise, où il se fit connaître comme habile paysagiste. De retour dans sa patrie, il écrivit une histoire des peintres de Pesaro et d'Urbin, citée par Malvasia, mais dont le manuscrit est perdu. E. B—n.

Malvasia, *Felsina pittrice*.

MONTANI (*Giovanni-Giuseppe*), théologien italien, né vers 1685, à Pesaro, mort en 1760, à Rome. Issu d'une noble famille, il fit profession à Rome dans la Société de Jésus, et enseigna la théologie morale avec tant de succès que l'on venait le consulter de toutes parts. Il retoucha, et corrigea un ouvrage du P. Pelizzari, y fit beaucoup d'additions, qu'il tira en grande partie des décrets de la congrégation sacrée et des bulles de Benoît XIV, et le publia sous le titre : *Tractatus de Monialibus* (Rome, 1755, in-4°; 2e édit., Venise, 1761).

Un auteur de la même famille, Montani (*Francesco*), mort en 1754, fut gentilhomme de la chambre du grand-duc Cosme III, qui l'employa dans plusieurs affaires importantes. On a de lui divers écrits pleins d'érudition, mais qui manquent de critique. P.

Richard et Giraud, *Bibliothèque Sacrée*.

MONTANI (*G.-B.*). Voy. Lombardelli.

MONTANINI (*Pietro*), peintre de l'école romaine, né à Pérouse, en 1626, mort en 1689. Élève de Ciro Ferri et de Salvator Rosa, il imita les paysages de ce dernier avec assez de succès pour qu'ils fussent fort recherchés en France, surtout lorsqu'il n'y avait point introduit de figures. Quant à ses tableaux d'histoire, ils sont au-dessous du médiocre. Pérouse possède plusieurs de ses ouvrages, tels que la *Fuite en Égypte* et la *Prédication de saint Jean-Baptiste*, conservés au palais Braccesohi. E. B—n.

Ticozzi, *Dizionario*. — S. Gambini, *Guida di Perugia*.

MONTANO (*Jean-Baptiste*), célèbre médecin italien, né à Vérone, en 1488, mort en 1551, à Terrazo, dans les environs de cette ville. Après avoir suivi à Padoue les cours de Musurus et de Pomponace, et ensuite étudié la médecine, il enseigna la littérature grecque à Naples, et fut nommé en 1539 professeur de médecine à Padoue, emploi qu'il exerça pendant onze ans. Il était réputé un des plus habiles médecins de son temps; Charles Quint et François Ier essayèrent en vain de l'attirer à leur cour. Il avait pour amis le cardinal Hippolyte de Médicis, Pontanus, Sannazar et autres hommes distingués. On a de lui : *Ætii Amideni Libri XVI interpretati*; Venise, 1534, et Bâle, 1538, in-fol.; on y trouve aussi des commentaires de Cornarius; — *De Differentiis Medicamentorum*; Wittemberg, 1551, in-8°; — *In nonum Librum Rasis, ad Almansorem Expositio*; Venise, 1554, et Bâle, 1562, in-8°; — *Lectiones in primum Canonem Avicennæ*; Venise, 1554-1556, 2 vol. in-8°; — *De Fecibus et Urinis*; Padoue, 1554, et Paris, 1555; — *Explanationes in Galeni*

artem curandi; Venise, 1554, in-8°; — *De Medicamentis simplicibus*; Veniso, 1555, in-8°; — *Opuscula varia, in quibus tota fere medicinæ explicatur*; Bâle, 1558 et 1565, in-8°; — *Consilia Medica*; Nuremberg, 1559 et 1583, in-fol.; — *Medicina universa, ex lectionibus scriptisque Montani collecta a M. Weindrichio*; Francfort, 1587, in-fol.; — *In Libros Galeni De Elementis, natura hamana, atra bile, temperamentis et facultatibus naturalibus periochæ*; Hanovre, 1595, in-8°; — *De Morbo Gallico*; Lyon, 1728, in-fol. O.

Ghilini, *Theatro*. — Papadopoli, *Gymnasium Patavinum*, t. I. — Maffei, *Verona illustrata*, t. II; et *De Viris illustribus Veronensibus*. — Facciolati, *Fasti Gymnasii Patavini*, pars III. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*

MONTANO (*Leandro*), théologien espagnol, né à Murcie, vivait dans le dix-septième siècle. Il est aussi connu sous le nom de *Léandre de Murcie*. Moine capucin, il fut provincial de Castille, qualificateur de l'inquisition et prédicateur du roi. Nous citerons parmi ses nombreux ouvrages : *Quæstiones regulares y regla de los menores*; Madrid, 1645, in-4°; — *Quæstiones selectæ morales*; ibid., 1646, in-fol.; — *Commentaria in Esther*; ibid., 1647, in-fol.; — *Explicacion del as bulas de Innocencio X*; ibid., 1650, in-4°; — *Disquisitiones morales in primam S. Thomas*; ibid., 1663-1670, 2 vol. in-fol. P.

N. Antonio, *Bibl. nova Hispana*. — Le P. Jean de Saint-Antoine, *Bibl. univ. franciscana*, II, 279.

MONTANSIER (*Marguerite* Brunet, dite Mlle), directrice et fondatrice de théâtres, née à Bayonne, en 1730, morte à Paris, le 13 juillet 1820. Née d'une famille de marins, elle fut élevée aux Ursulines de Bordeaux; mais elle partit fort jeune encore avec une troupe de comédiens qui allait jouer dans les colonies; elle y resta quelques années. A son retour en France, elle parut sur les théâtres de province, et débuta aux Français; mais son accent méridional l'empêcha d'y rester. En 1775, ayant obtenu par la protection de la reine le privilége exclusif de donner des spectacles et des bals dans Versailles, Mlle Montansier fit bâtir la salle de la rue des Réservoirs, dont l'ouverture eut lieu en 1777. C'est de ce théâtre-école que sortirent un grand nombre d'acteurs qui ont illustré la scène française. Vers cette époque mourut M. de Saint-Conty, qui avait procuré à Mlle Montansier la direction de plusieurs théâtres pendant la résidence de la cour, à Fontainebleau, à Compiègne, au Havre, où elle fit bâtir une salle; à Rouen, Caen, Orléans, Tours, Angers, où elle envoyait ses meilleurs acteurs de Versailles. Lorsqu'au mois d'octobre 1789 la cour quitta Versailles, Mlle Montansier loua au Palais-Royal la salle des Templiers, dite de Beaujolais, qu'elle fit agrandir et embellir. En 1792, craignant pour sa vie, elle équipa, à ses frais, une compagnie franche de quatre-vingts hommes presque tous acteurs et commandés par Neuville; cette compagnie, qu'on crut d'abord n'être qu'une troupe destinée à jouer la comédie à l'armée de Dumouriez, resta six semaines au camp de la Lune, et ne revint que quand l'ennemi eut évacué le territoire. Elle fit bâtir rue de la Loi (aujourd'hui Louvois), en face la Bibliothèque Richelieu, une salle magnifique dont l'ouverture eut lieu le 15 août 1793 sous le titre de *Théâtre national*, et prit plus tard le nom de *Théâtre des Arts*; le succès fut très-grand et lui attira en même temps beaucoup d'ennemis. Déjà au mois de mars, Duhem avait présenté à la Convention, une médaille portant l'effigie de Louis XVI avec cette exergue : *Martyrisé le 21 janvier 1793*. Un billet lui avait dénoncé Mlle Montansier comme distributrice de cet emblème royaliste. Plus tard, le 24 brumaire an II, Chaumette dit à la séance du conseil général de la commune : « Je dénonce la citoyenne Montansier comme ayant fait bâtir la salle de spectacle, rue de la Loi, pour mettre le feu à la Bibliothèque nationale; l'argent de l'Angleterre a beaucoup contribué à la construction de cet édifice, et la ci-devant reine a fourni 50,000 écus. Je demande donc que ce spectacle soit fermé, à cause des dangers qui pourraient en résulter si le feu y prenait. » Cette proposition fut adoptée. Hébert ajouta : « Je dénonce personnellement la demoiselle Montansier; j'ai des renseignements contre elle, et il m'a été offert une loge à son nouveau théâtre pour m'engager à me taire. Je requiers que la Montansier soit mise en état d'arrestation comme suspecte. » (Adopté). Chaumette, persistant, dit de nouveau : « Je demande en outre que les acteurs, actrices et directeurs de tous les théâtres de Paris passent à la censure du conseil. » Ce qui fut encore adopté. Aussi le théâtre fut-il immédiatement fermé, et le lendemain Mlle Montansier arrêtée, bien qu'elle fût en société avec Fabre d'Églantine. Elle fut enfermée à la petite Force, où elle resta jusqu'à la chute de Robespierre. Pendant sa captivité les représentations continuaient au théâtre Beaujolais, qui prit le titre de *Théâtre du péristyle du palais Égalité*, et, quelque temps après, celui de *Théâtre de la Montagne*. Quant au *Théâtre national*, il rouvrit peu de jours après sa clôture, mais sous une administration nommée par la Commune et qui ne subsista que pendant quelque temps. On y transféra en 1794 le grand-opéra, qui y resta jusqu'à la mort du duc de Berry. Du collége du Plessis où elle fut enfermée en sortant de la petite Force, Mlle Montansier adressa à la Convention un mémoire qui fut discuté dans les séances des 24 et 25 frimaire an III. Elle demandait sept millions d'indemnité pour cette expropriation. Sur quoi Bourdon de l'Oise s'écria : « Sept millions pour un théâtre ! on aurait à ce prix une escadre de sept vaisseaux. » Ramel, rapporteur, réduisit, au nom du comité des finances, les prétentions de la postulante à 200,000 fr. Après de longs ajournements, vint en 1812 un décret daté de Moscou qui accordait à Mlle Montansier une indemnité de 300,000 fr. A l'époque de la restauration elle

renouvela ses réclamations, fit retentir les conseils et les tribunaux de ses plaintes. En 1814, elle adressa à la chambre des députés une demande qui fut repoussée par l'ordre du jour. Sa fortune se rétablit un peu lorsqu'elle s'associa au théâtre des Variétés, dont la salle du Palais-Royal fut le berceau et qui obtint un si grand succès. A. JADIN.

Armand Rageneau et Audiffré, *Annuaire dramatique*, XVIIe et XVIIIe année, p. 233-237. — Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1820.

MONTANUS. *Voy.* ARIAS MONTANUS, et BERGHE (*Robert van den*).

* **MONTARAN** (*Marie-Constance-Albertine* DE MOISSON DE VAUX, baronne DE), femme auteur française, née à Rouen, vers 1795, est fille du baron de Vaux, ancien colonel d'état-major et écuyer de la reine Hortense, et de Mlle du Perrier-Dumouriez, dame du palais de l'impératrice Joséphine. Le baron de Montaran, son mari, grand bibliophile, qui appartenait à une des plus anciennes familles de France, avait été, pendant dix ans, écuyer de l'empereur Napoléon Ier. Mme de Montaran a passé une partie de son enfance auprès de l'impératrice Joséphine et de la reine Hortense. Le goût des arts se développa chez elle de très-bonne heure, et elle a cultivé avec un succès égal la peinture, la musique et les lettres. C'est dans un voyage que fit madame de Montaran en Italie, au moment où elle venait de perdre sa mère, que son aptitude pour la composition se développa. Elle revint d'Italie rapportant la description des lieux qu'elle avait visités et les dessins dans lesquels elle en avait consigné le souvenir. Charles Nodier l'engagea à publier ce voyage, qui parut en 1837, sous le titre de : *Naples et Venise* (Paris, in-8°), avec des dessins de Gudin et d'Isabey. Elle a publié depuis : *Rome et Florence*; Paris, 1838, in-8°; — *Les Bords du Rhin*; Paris, 1838, in-8°; trad. en anglais et en allemand; — *Anselme*, nouvelles; Paris, 1840, in-8°; — *La Marquise de Vivonne*; Paris, 1842, 2 vol. in-8°; — *Mes Loisirs*; Paris, 1846, 2 vol. in-8°; — *La Clef des Champs*; in-8°; — *Poésies*; Paris, 1855, in-8°. Madame de Montaran vient d'assurer au musée de Caen la possession d'une galerie composée de tableaux dus aux pinceaux de maîtres anciens et modernes. C. H—D.

Documents particuliers.

MONTARGON (*Robert-François* DE), en religion le P. *Hyacinthe de l'Assomption*, prédicateur et théologien français, né à Paris, le 27 mai 1705, noyé à Plombières, dans la nuit du 24 au 25 juillet 1770. Il fit ses vœux chez les Augustins de la rue Notre-Dame des Victoires à Paris (*les Petits Pères*), et se fit bientôt remarquer par son talent oratoire. Il devint prédicateur de Louis XV et reçut le titre d'aumônier de Stanislas Ier (ex-roi de Pologne), duc de Lorraine et de Bar. Sa vie fut consacrée à son ministère. Atteint de paralysie, il alla, en 1770, chercher un soulagement aux eaux de Plombières, ville que Stanislas venait d'embellir, ou mieux, de rendre habitable; un débordement de l'Angronne ravagea la cité renaissante et le P. de Montargon trouva la mort là où il cherchait la guérison. On a de lui : *Dictionnaire apostolique à l'usage de messieurs les curés de la ville et de la campagne qui se destinent à la chaire*; Paris, 1752-1758; Paris, 13 vol. in-8° : cet ouvrage est resté le *vade mecum* des ecclésiastiques. Il a été réimprimé souvent et traduit dans diverses langues. Les 6 premiers volumes traitent de la morale; les 7e et 8e des mystères de Jésus-Christ; le 9e de la Vierge; le 10e des saints; le 11e des homélies du carême; le 12e de sujets divers; le 13e est une *Table générale et raisonnée* des sujets traités dans les douze autres volumes; — *Recueils d'Éloquence sainte*; in-12; — *Histoire de l'institution de la fête du Saint-Sacrement*; 1753, in-12. A. L.

Dictionnaire portatif des prédicateurs. — Les PP. Richard et Giraud, *Biblioth. Sacrée.*

MONTARGUE (*Pierre* DE), ingénieur militaire prussien, d'origine française, né à Uzès, en 1660, mort à Maëstricht, en 1733. Ses parents étaient protestants, et durent fuir leur patrie après la révocation de l'édit de Nantes. Ils cherchèrent un refuge en Prusse. Pierre de Montargue y prit du service, et à l'aide de ses connaissances dans le dessin et la topographie, il obtint un avancement rapide. Il devint major général et ingénieur en chef des armées prussiennes. Il dirigea plusieurs expéditions importantes, entre autres le siége de Stralsund. On lui doit de nombreux plans de villes fortifiées et le relevé complet de la Baltique et des pays qui l'encadrent. A. L.

Dict. Hist. (1822).

MONTARROYO (*Jozé* FREIRE DE), littérateur portugais, né en 1670, à Lisbonne, où il est mort en 1730. Il appartenait à la famille noble de Mascarenhas. Après avoir voyagé dans presque toute l'Europe, il servit en qualité de capitaine depuis 1704 jusqu'en 1710, et quitta à cette époque le métier de la guerre pour se livrer à l'étude. Ce fut lui qui, dit-on, introduisit le premier en Portugal l'usage des gazettes. Il était membre de plusieurs académies de son pays. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Négociations de la paix de Riswyck*; La Haye, 1677, 2 vol. in-8° : cet ouvrage parut l'année suivante à La Haye, en portugais; — *Aureola dos Indios*; Lisbonne, 1702, in-fol.; — *Historia annual do mundo das gazetas de Lisboa*; ibid., 1714-1758, recueil annuel; — *Relaçaõ dos progressos das armas portuguezas na India*; ibid., 1715-1716, 3 vol. in-4°; — *Relaçaõ da morte de Luiz XIV*; ibid., 1715, in-4°; — *Os Orizes conquistados*; ibid., 1716, in-4°; — *Apparições e successos espantozos*; ibid., 1716, in-4°; — *O novo Nabuco*; ibid., 1717,

in-4°; — *Oran conquistado e defendido*; ibid., 1733, in-4°. Il a laissé de nombreux manuscrits, notamment *Genealogias das familias de Portugal* (24 vol. in-fol.), *Quinta essencia da historia da Europa* (8 vol. in-4°), etc. P.

Summario da biblioth. Lusitana, II.

MONTAUBAN (*Jean*, sire DE), amiral de France, né vers 1412, mort en mai 1466, à Tours. Il descendait d'une noble famille de Bretagne, connue depuis le douzième siècle; son père, Guillaume, avait été chancelier de la reine Isabelle de Bavière. Chambellan et conseiller du roi Charles VII, il était maréchal de Bretagne à l'époque du procès intenté par le duc Pierre II à son frère Gilles, et fut chargé de la garde de ce dernier, qu'il traita avec beaucoup de douceur. Il aida le roi à reprendre la Normandie aux Anglais et se trouva à la prise de Caen et de Cherbourg. Nommé bailli du Cotentin en récompense de ses services (1450), il conduisit en 1453 une armée bretonne en Guienne, fit des prodiges de valeur au combat de Castillon, où Talbot et son fils furent tués, et soumit toute la province à l'autorité royale. Dès son avénement au trône Louis XI créa le sire de Montauban grand maître des eaux et forêts (1461), puis amiral de France à la place du comte de Sancerre. En 1464 il assista à la ratification du traité de paix conclu à Milan entre le duc et le roi. La descendance directe de sa famille s'éteignit avec lui.

Son frère *Artus*, bailli du Cotentin, contribua beaucoup à la mort violente du prince Gilles de Bretagne, se fit moine célestin en 1450, fut élu archevêque de Bordeaux et mourut en 1468. K.

Moréri, *Grand Dict. Hist.* — Anselme, *Grands-Officiers de la Couronne*.

MONTAUBAN (*Philippe* DE), chancelier de Bretagne, mort en 1518. D'une autre branche que le précédent, il fut capitaine de Rennes, et succéda en 1485 à La Villéon dans la charge de chancelier de Bretagne. Après la mort du duc François II (1488), il fit partie du conseil de régence, et exerça un grand empire sur l'esprit de la jeune duchesse Anne; non-seulement il ruina les projets du maréchal de Rieux, qui voulait lui faire épouser d'Albret, mais il contribua de tous ses efforts à la conclusion de son mariage avec Charles VIII. A peine ce grand acte politique eut-il été consommé (1491) qu'un des premiers il en ressentit les effets : loin d'obtenir la dignité de chancelier de France ainsi qu'il en avait la promesse du roi, il perdit la chancellerie de Bretagne, abolie par lettres patentes de 1494, et fut obligé de se contenter de l'emploi de chef d'une chambre de justice formée de quatre maîtres des requêtes. On lui laissa pourtant jusqu'à sa mort le titre et les gages de la charge qu'il avait si fidèlement remplie. K.

Dom Lobineau, *Hist. de Bretagne*.

MONTAUBAN (*Jacques* POUSSET DE), poëte français, né vers 1620, mort le 16 janvier 1685, à Paris. D'abord avocat au parlement de Paris, il s'acquit de la réputation au barreau, et fut nommé échevin en 1678. Né avec de l'esprit et du goût, il fréquenta les beaux esprits du temps; son commerce avec Racine, Despréaux, Chapelle, etc., le mit de part dans la comédie des *Plaideurs*, qui fut composée par cette société. Il écrivit seul avec plus de constance que de bonheur plusieurs tragédies, où le talent fait absolument défaut. Selon les frères Parfaict, « sa versification est assez correcte, mais vide de pensées, et ses ouvrages réguliers, en ce qui regarde l'unité du jour et du lieu, ne pourraient être mis qu'au-dessous de ceux de Rotrou, de Scudery, de Du Ryer et autres poëtes qui l'ont précédé. » Quant à ses plans et à ses personnages, ils sont tous manqués et la plupart rendus d'une façon ridicule. Voici les titres de ses pièces : *Zénobie, reine d'Arménie* (jouée en 1650); Paris, 1653, in-12; — *Les Charmes de Félicie*, pastorale (1651); Paris, 1654, in-12 : tirée de la *Diana* de Montemayor; — *Seleucus* (1652); Paris, 1654, in-12; — *Le Comte d'Hollande* (1653); Paris, 1654, in-12; — *Indegonde* (1653); Paris, 1654, in-12. Il est encore l'auteur d'une comédie, *Panurge*, jouée en 1674 et non imprimée, et de plaidoyers insérés dans le *Cabinet des Curieux*. P. L.

Le Mercure français, 1685. — Parfaict, *Hist. du Théâtre français*, VII.

MONTAUBAN (***), fameux capitaine des flibustiers; le lieu et la date exacts de sa naissance sont inconnus, mais tout porte à croire que, comme la plupart de ses confrères, il avait pris pour nom celui de sa ville natale. Il semble né vers 1650, et mourut à Bordeaux en 1700. Les événements qui le décidèrent à se joindre aux *Frères de la Côte* (1), restent ignorés. On le voit apparaître déjà comme chef en 1680, et durant vingt années il fut la terreur des Espagnols en Afrique et en Amérique. Il courut surtout, rapporte A.-O. Œmelin, les côtes de la Nouvelle-Espagne, de Carthagène, du Mexique, de la Floride, de la Nouvelle-York, de la Guinée, les îles Canaries et celles du cap Verd. Habile marin, brave jusqu'à la témérité et assez instruit, on comprend qu'il ait exercé facilement une grande influence sur ses terribles compagnons. Si ses hauts faits n'effacent pas ceux de Montbars, de Grammont, de Morgan, et autres chefs d'aventuriers, ils les égalent. Sa haine pour les Espagnols était la même, et, de plus, Montauban détestait les Anglais; aussi ses équipages étaient exclusivement composés de Français. Nous ne citerons que les principaux faits de ses croisières. La campagne qu'il fit en 1691 fut mémorable par le ravage des côtes de Guinée : avec moins de cent-vingt hommes et un navire du plus bas tonnage, il osa entrer dans le Rio de Sierra-Leone, mit à contribution cette ville por-

(1) Nom que se donnaient les flibustiers et les boucaniers des Antilles.

tugaise après en avoir pris et fait sauter la forteresse, défendue par vingt-quatre canons. En 1694, à la hauteur des Bermudes, il enleva l'escorte et deux bâtiments marchands d'un convoi qui des Bermudes se rendait en Angleterre. Comme il ramenait ses prises en France, il prit en route un navire anglais de seize canons, qu'il vendit à La Rochelle (3 septembre 1694). En février 1695, il reprit la mer sur *Le Loup*, corvette de trente-quatre canons, et s'empara dans les îles du cap Vert de quatre bâtiments anglais, qu'il se borna à rançonner. Il rencontra ensuite, par le travers du cap des Trois-Pointes sur la Côte-d'Or (Guinée septentrionale), trois navires de guerre hollandais, dont une frégate de trente-quatre; il les combattit tout le jour, et les força de chercher un refuge sous les batteries du comptoir de Bassam. Au cap S. Juan, sur la côte du Poivre, il prit un bâtiment négrier anglais armé de vingt pièces, et chargé de dents d'éléphants, de cire et de trois cent cinquante nègres. Pendant le combat le capitaine anglais eut la cruauté de faire égorger une partie de sa cargaison humaine, afin qu'elle ne tombât pas aux mains des Français; Montauban rendit la liberté aux nègres survivants, et crut faire un acte de justice en faisant pendre à une vergue le capitaine anglais et quatre hommes de son équipage. Il envoya sa prise à Saint-Domingue, mais elle fut enlevée au Petit Goave, et les quelques matelots qui la conduisaient subirent le dernier supplice, en représailles de la pendaison du négrier anglais. Montauban jura de venger leur mort. En attendant, en vue de l'île des Princes (golfe de Biatra), il prit un capre brandebourgeois qui faisait la course sur tous les petits navires sans distinction de pavillon. On voit que Montauban faisait une espèce de police maritime. Il alla ensuite croiser sur les côtes d'Angola. Le 22 septembre 1695, il découvrit un pavillon anglais portant cinquante-deux pièces en batterie. Loin d'éviter un si redoutable adversaire, il fit masquer ses sabords, et comme son ennemi avait le vent, il le laissa arriver, supportant sa canonnade sans riposter; le combat s'ouvrit seulement lorsque l'arrière de l'anglais, dont les grappins avaient été habilement évités, vint s'abattre sous le beaupré de Montauban. Les flibustiers s'élancèrent alors sur son feuillard la hache à la main et firent un tel carnage que le capitaine anglais, s'apercevant que déjà ses gens demandaient quartier, mit le feu à ses poudres et que les deux navires sautèrent ensemble. Montauban était sur son pont où il donnait des ordres au moment de l'explosion et fut lancé, s'il faut l'en croire, à plus de deux cents toises. Quoique fort étourdi, l'instinct de la conservation lui fit saisir une épave; il surnagea. Parmi des corps mutilés, des membres flottants, une mer sanglante et enflammée, il reconnut quelques-uns des siens qui nageaient encore. Il les encouragea, ranima leur courage, et au nombre de quinze ou seize, ils gagnèrent une chaloupe et un canot qui flottaient au hasard. Ils en réparèrent les avaries avec leurs vêtements et se fièrent au vent. Montauban avait tout un côté de la tête brûlé et était complétement sourd. Après trois jours de douleurs, et non sans avoir jeté à la mer plusieurs de leurs camarades morts, les naufragés atterrirent au cap Corse. Ils y furent recueillis par des nègres chrétiens, auxquels précisément Montauban avait rendu la liberté. Il implora leur protection; mais ses brûlures le faisaient méconnaissable, et déjà le prince Thomé parlait de le faire décapiter comme imposteur, lorsqu'il put se faire reconnaître à une blessure reçue à la cuisse dans le combat contre le capitaine négrier anglais qu'il avait fait pendre. Montauban fut alors le bienvenu et tint même sur les fonts baptismaux un des fils du prince nègre : il lui donna le nom de *Louis le Grand*. Il s'embarqua ensuite, avec ses gens, au cap Lopez sur un bâtiment portugais qui les déposa à San-Thomé, « d'où ils s'embarquèrent pour la Barbade sur un vaisseau anglais dont le capitaine lui parut si sincère, que Montauban crut qu'il étoit de son honneur d'accepter les offres qu'il lui faisoit; mais à son arrivée l'amiral Russel retint tous les flibustiers prisonniers »; cependant dans la suite il rendit la liberté à Montauban et à deux de ses compagnons. Montauban s'était assuré quelque fortune : il mourut dans l'aisance. On a publié une partie de ses mémoires sous le titre de *Relation du voyage du sieur de Montauband, capitaine des flibustiers, en Guinée en* 1695. Rien ne prouve que cette relation, qui se trouve aussi à la suite de la traduction de Las Casas, *Tyrannies et Cruautés des Espagnols*, Amsterdam, 1698, in-12, soit authentique. A. DE LACAZE.

Œxmelin, *Histoire des Aventuriers flibustiers* (Lyon, 1774, 3 vol. in-12), ch. XI, p. 245-260.

MONTAUSIER (*Charles* DE SAINTE-MAURE, marquis, puis duc DE), gouverneur du grand dauphin, né le 6 octobre 1610, mort le 17 mai 1690, à Paris. D'une très-ancienne famille de Touraine, il porta jusqu'à la mort de son frère aîné le titre et le nom de marquis de Salles. Sa mère, Marguerite de Chateanbriand, restée veuve à vingt-cinq ans, se retira dans l'Angoumois et veilla avec sollicitude sur son éducation. Les deux enfants, unis par une amitié tendre et profonde, formaient entre eux un frappant contraste : tandis que l'aîné se montrait docile, affable et studieux, le cadet était d'un caractère entier, rude et sauvage; aucun maître ne put rien tirer de lui, et sa mère seule put lui apprendre à lire. On le vit de bonne heure se rompre à la fatigue, braver les intempéries de l'air, se contenter d'une nourriture grossière, et pratiquer avec adresse les exercices violents. A l'Académie protestante de Sedan, où il passa quelques années, il fit peu de progrès dans les lettres, mais il se signala par une gravité précoce, par une attention scrupuleuse à remplir ses devoirs, et surtout par une sincérité qui sem-

blait innée chez lui. Très-attaché à la foi protestante, dans laquelle il avait été élevé, son zèle ne fit que s'accroître sous l'influence des leçons de Pierre du Moulin ; « dans un âge, dit Fléchier, où l'on ne sait pas encore sa religion, il défendait déjà la sienne. » Il vint ensuite à Paris. Livré à lui-même, il prit le goût des historiens et des poëtes, consacra à lire et à rimer tout le temps qu'il ne donnait pas aux armes, et fréquenta avec quelques auteurs, tels que Scudery, Conrart et Chapelain ; ce dernier resta son ami. A vingt ans, il rejoignit en Italie son frère Hector (1630), et participa à l'héroïque défense de Casal. Ce fut dans l'hiver de 1631 qu'il parut pour la première fois à l'hôtel de Rambouillet (*voy.* l'article suivant) ; il y retourna d'abord rarement, et l'admiration que lui inspira *l'incomparable Julie* le laissa tout à fait libre de former à la cour de Nancy plusieurs liaisons galantes. En 1632 le marquis de Salles était passé en Lorraine, où son oncle, M. de Brassac, avait un commandement ; il y gagna le brevet de capitaine. Bientôt las de la guerre civile, il alla en 1634 se ranger sous les drapeaux du duc de Weimar, et assista à la bataille de Nordlingen.

Devenu par la mort de son frère (1) marquis de Montausier, il fit en qualité de colonel les campagnes suivantes sur le Rhin ; pendant le siége de Brisach, qui dura huit mois, il rendit de grands services, et repoussa avec tant d'impétuosité les troupes de Lamboy au delà du fleuve qu'il décida, par ce dernier combat, de la capitulation de la ville. Sur la demande du duc Bernard, on le nomma maréchal de camp (décembre 1638), et on ajouta à cette faveur le gouvernement de la haute Alsace, pays récemment conquis et qu'il sut maintenir en paix. En 1640, il reprit les armes, et devint en Allemagne le lieutenant du comte de Guébriant, qui avait conçu pour lui beaucoup d'estime ; à peine ce dernier était-il mort, que surpris à Duttlingen par les Impériaux, Montausier fut fait prisonnier avec Rantzau et la majeure partie de l'armée (24 novembre 1643) et emmené à Schweinfurt. Au bout de dix mois d'une captivité assez dure, il paya sa rançon, fixée à dix mille écus, et racheta en même temps la liberté de plusieurs officiers pauvres. Rentré en France, il fut accueilli avec distinction à la cour et élevé peu de temps après au grade de lieutenant général (1645). Revenant alors à la grande affaire de sa vie, son mariage avec Mlle d'Angennes, et désirant aplanir le dernier obstacle qui en retardait la conclusion, il abjura le calvinisme (2). Dans

(1) Né en 1607, Hector fut frappé d'une pierre à la tête lors de la prise de Bormio, et mourut quinze jours après, le 19 juillet 1635. Il avait été fait colonel à cause du brillant courage qu'il avait montré à Casal. Avant de partir avec le duc de Rohan pour la Valteline, il dit à Mlle de Rambouillet qu'il y serait tué et que son frère, plus heureux que lui, l'épouserait. Son nom se retrouve fréquemment dans les écrits de Chapelain et de Voiture.

(2) D'après Tallemant, zélé huguenot, il le fit d'une façon qui sentait bien l'intérêt. Pourtant il ne se rendit pas avant d'avoir combattu, et le cordelier Faure, prédicateur de la reine et un des fameux théologiens du temps, ne le convertit pas sans quelque peine. Puis l'amour aida un peu à la grâce. « Le cœur, a dit Pascal, a ses raisons que la raison ne connaît pas. » Sa mère persévéra dans la communion réformée.

cette même année il traita pour deux cent mille livres des gouvernements de Saintonge et d'Angoumois, et obtint enfin la main de Julie.

Après avoir fait en volontaire sous les ordres de Condé la campagne de 1646, pendant laquelle il assista aux siéges si meurtriers de Mardick et de Dunkerque, Montausier se rendit à Angoulême, où sa présence était devenue nécessaire à cause des troubles qui venaient d'éclater. La plupart de ses amis avaient pris parti pour la Fronde ; lui-même avait de trop justes griefs contre le cardinal de Mazarin, qui s'était habitué à ne plus compter qu'avec les gens qui savaient se faire craindre : deux fois il avait éprouvé la justice du ministre et s'était vu ôter, en faveur de d'Harcourt et de Turenne, le gouvernement de l'Alsace et le commandement d'un corps de troupes. N'écoutant que la voix du devoir, il resta fidèle au roi, et trouva le prix de sa fidélité dans sa fidélité même. Il maintint d'abord dans l'obéissance les provinces qui lui avaient été confiées ; la guerre civile s'étant rallumée dans le midi (1652), il agit de concert avec d'Harcourt, dégagea Cognac et entra dans La Rochelle. Seul, il reprit Saintes (1) et Taillebourg, encore occupés par les rebelles, força les Espagnols à évacuer Talmont, et au combat de Montançais (17 juin 1652), reçut des blessures si graves qu'elles donnèrent des craintes pour sa vie. Lorsqu'en 1653 la paix lui permit de revenir à Paris, il se dédommagea de l'oubli du cardinal (2) dans la commerce des beaux-esprits (3). Après le mariage de Louis XIV, Montausier, qui avait reçu de ce prince un accueil des plus affables lors de son passage à Angoulême, se montra fort assidu à la cour (4). Admis au

(1) Il préserva cette ville du pillage en faisant aux soldats d'énormes sacrifices pécuniaires, « exemple magnanime, dit M. Roux, qui ne fut imité de personne dans cette triste guerre ».

(2) « Pour peu qu'il eût voulu donner de soupçons au cardinal quand M. le Prince était en Xaintonge, le cardinal l'eût fait tout ce qu'il eût voulu être ; mais il ne voulut point escroquer le bâton de maréchal de France ; aussi ne l'a-t-il pu avoir quand il l'a demandé. » (Tallemant).

(3) Il prisait Balzac et admettait Ménage à sa table ; jamais il n'avait pu souffrir Voiture. Il allait fort souvent aux samedis de Mlle de Scudéry, et il prenait part, chez Mme de Grignan, sa belle-sœur, aux discussions des *précieuses*, qui lui avaient donné le nom de *Ménalidus*. C'était Chapelain qu'il préférait. A son goût, assez méchant du reste, *La Pucelle* était un chef-d'œuvre, et La Mesnardière, qui l'avait critiquée, méritait la bastonnade. Il le lui avait dit à lui-même. On voit dans la correspondance de Balzac que, non content d'assister les poëtes, il travaillait alors jour et nuit à différents ouvrages, entre autres à une traduction de Perse en vers français. C'est aussi à cette époque de sa vie que se rapportent ses amours avec Pelloquin, jolie suivante de sa femme, qui n'osait la chasser de chez elle.

(4) Il y parut austère, simple, franc jusqu'à la rudesse ; mais ce libre langage devait être un attrait de

nombre des chevaliers du Saint-Esprit (1662), il fut pourvu du gouvernement de Normandie à la mort du duc de Longueville (mai 1663). En 1664 il alla à la rencontre des cardinaux Chigi et Imperiali, légats du pape, chargés de réparer l'injure faite à l'ambassadeur de France à Rome, et les amena à Fontainebleau. Quelques jours après le roi lui accorda des lettres de duc et pair (juillet 1664). Il venait, malgré son âge, de prendre part à la première conquête de la Franche-Comté, lorsque apprenant que la peste faisait à Rouen d'affreux ravages, il se rendit dans cette ville, établit le bon ordre, rassura les esprits et distribua de larges aumônes; les exemples de courage et de charité qu'il donnait publiquement produisirent les plus salutaires effets (1668). Cet acte de dévouement mit le comble à l'estime que le roi avait conçue pour lui : de son propre mouvement il le choisit pour gouverneur du dauphin.

Le choix du roi obtint l'approbation générale. Montausier ne s'y soumit pas sans une appréhension extrême. Prenant au sérieux les devoirs de sa charge, « il fut inséparable du dauphin et le suivait en tous ses mouvements pour étudier son caractère et connaître ses inclinations; il couchait dans la chambre du prince, et c'est un devoir dont il ne se dispensa jamais que pour les raisons les plus fortes; il assistait à son lever et à ses prières, il le suivait à la messe; pendant l'étude il redevenait écolier avec son disciple; il ne le quittait pas plus dans les temps destinés au divertissement et au jeu, parce qu'il n'ignorait pas que c'est alors que les enfants moins retenus montrent ordinairement ce qu'ils sont. » (Petit). Par trop d'exactitude et de zèle Montausier dépassa le but qu'il désirait atteindre; cette discipline rigoureuse rebuta complétement un enfant né doux, paresseux et opiniâtre. « La manière rude avec laquelle on le forçait d'étudier, dit Mme de Caylus, lui donna un si grand dégoût pour les livres qu'il prit la résolution de n'en jamais ouvrir quand il serait son maître, et il a tenu parole. » Ses illustres précepteurs, Bossuet et Huet (1), dépensèrent en pure perte leur savoir et leur patience. Mais c'était surtout le duc qui avait inspiré au dauphin une sorte d'horreur, le duc qui ne lui épargnait ni le fouet ni les férules et qui s'oubliait jusqu'à le corriger à coups de poing (1). Rien ne se faisait sans l'assentiment de Montausier, qui s'occupait de l'éducation de son élève comme si le roi n'en eût chargé que lui. Le premier il eut l'idée des belles éditions d'auteurs classiques *ad usum Delphini*, et en fit part à Huet (*voy.* ce nom), qui surveilla lui-même les détails de cette vaste entreprise. Il rédigea de son côté et présenta au dauphin la première partie d'un recueil qui, sous forme de maximes morales et politiques, contenait en quelque sorte le résumé de ses instructions journalières. Ses ennemis, excités par le dauphin et soutenus par la reine, dont on avait alarmé la tendresse maternelle, profitèrent de cette circonstance pour le desservir auprès de Louis XIV et critiquer le plan d'éducation qu'il avait suivi avec plus d'opiniâtreté que de convenance peut-être. Montausier avait prévu cette attaque : « Tous les ennemis de l'ordre et de la solide piété, avait-il écrit, se déclareront contre moi, parce qu'ils trouveront leur condamnation dans ces maximes. » Dans une *Apologie* habile et vigoureuse, il réfuta toutes les calomnies auxquelles il était en butte depuis dix ans, et exposa dans les plus grands détails ses principes et la direction qu'il avait embrassée.

Cette éducation si laborieuse prit fin le 30 décembre 1679, jour où furent arrêtés les articles du mariage entre le dauphin et Marie-Christine de Bavière. Toutefois Montausier garda les honoraires de gouverneur, ainsi que les charges de premier gentilhomme de la chambre et de grand maître de la garde-robe dans la maison du jeune prince. En lui rendant la liberté, il prononça ces paroles : « Monseigneur, si vous êtes honnête homme, vous m'aimerez; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez, et je m'en consolerai. » Il présida à la formation de la maison du dauphin, qu'il s'efforça de composer d'hommes honorables au nombre desquels il eut le tort de faire entrer M. de Crussol, son gendre, et entretint avec lui des rapports de respect et d'amitié; Mme de Sévigné nous a conservé une des lettres qu'il lui adressa en 1689 : « Monseigneur, écrivait-il, je ne vous fais point de compliment sur la prise de Philisbourg; vous aviez une bonne armée, des bombes, du canon et Vauban. Je ne vous en fais point aussi sur ce que vous êtes brave, c'est une vertu héréditaire dans votre maison; mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, et faisant valoir les services de ceux qui font bien. Voilà sur quoi je vous fais mon compliment. » Le tour quasi épigrammatique et grondeur de cette missive fait ajouter à la spirituelle marquise que « ce style est digne de M. de Montausier et d'un gouverneur » (2).

plus pour le souverain au milieu des fades adulations des courtisans. Chez lui, s'il faut en croire Tallemant, il ne se contenait guère. « C'est un homme tout d'une pièce; Mme de Rambouillet dit qu'il est fou à force d'être sage. Jamais il n'y en eut un qui eût plus de besoin de sacrifier aux grâces. Il crie, il est rude, il rompt en visière, et s'il gronde quelqu'un, il lui remet devant les yeux toutes les iniquités passées. Jamais homme n'a tant servi à me guérir de l'humeur de disputer. » Au milieu du relâchement de la cour, sa piété ne fit que redoubler; il assistait tous les jours à la messe, observait rigoureusement les jeûnes et se nourrissait de pieuses lectures; il relut les Évangiles jusqu'à cent treize fois.

(1) Ils furent désignés par le roi et non, comme on l'a dit, par Montausier, qui avait présenté le président de Pergny et Ménage.

(1) Voy. les *Mémoires* de Dubois.

(2) Quelque dure qu'eût été son éducation, le dauphin conserva un vrai respect pour la mémoire de Montausier. Parmi les nombreuses anecdotes auxquelles elle a donné lieu, nous citerons les deux suivantes. En tirant au blanc, le prince s'était de beaucoup écarté du but; le

La vieillesse de Montausier s'écoula à la cour, et il y vécut entouré d'honneurs et de considération. Le roi l'appela plus d'une fois dans ses conseils, et ne lui refusa jamais aucune des grâces, assez nombreuses, qu'il ne se fit pas faute de solliciter pour ses parents ou ses amis. C'est par cette intervention officieuse qu'il participa encore à la vie publique. La mort de sa femme, celle de ses vieux amis Chapelain, Godeau, Conrart, ses démêlés avec le duc d'Uzès, la révocation de l'édit de Nantes affligèrent ses dernières années et contribuèrent à rendre son humeur plus irritable et plus morose. Peu favorable à la nouvelle génération littéraire, il applaudit pourtant aux débuts de Molière et de Racine. On avait cherché à l'exciter contre le premier en lui faisant entendre qu'il avait été pris pour modèle d'Alceste dans *Le Misanthrope*. Montausier alla voir la pièce. « Je n'ai garde de vouloir du mal à Molière, dit-il; il faut que l'original soit bon, puisque la copie est si belle. Le seul reproche que j'aie à lui faire, c'est qu'il n'a pas imité parfaitement son modèle; je voudrais bien être comme son misanthrope, c'est un honnête homme. » Quant à Boileau, il ne lui pardonna de longtemps ses attaques contre Chapelain, et il s'était exprimé même assez durement sur le compte du satirique en apprenant qu'il avait reçu du roi une pension. Boileau réussit à ramener le duc sur son compte par ce passage de l'Épître à Racine :

Et qu'importe à mes vers que Perrin les admire,
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois;
Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois,
Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier voulût leur donner son suffrage !

Cette adroite flatterie désarma Montausier; il sentit à ce trait fondre ses anciennes préventions, et rencontrant à quelque temps de là Boileau dans la galerie de Versailles, il lui marqua le regret qu'il avait éprouvé de la mort de son frère, M. de Puymorin Le poëte parut fort touché, et ajouta : « Mon frère m'a toujours dit que les grâces dont le roi m'a comblé et les bons traitements que je reçois ici ne peuvent réparer le malheur que j'ai eu de ne pouvoir mériter jusqu'à présent les bonnes grâces du plus vertueux et du plus respectable seigneur qui soit à la cour. »

Souffrant d'un asthme depuis quelques années, Montausier termina, le 17 mai 1690, à l'âge de quatre-vingts ans, une longue carrière illustrée par les plus hautes vertus. Partout on regretta un homme « vaillant dans la guerre, dit Fléchier, savant dans la paix, respecté parce qu'il était juste, aimé parce qu'il était bienfaisant, et quelquefois craint parce qu'il était sincère et irréprochable ». De quatre enfants qu'il eut de sa femme, deux moururent en bas âge; ses deux filles épousèrent, l'une le marquis de Grignan, et l'autre le duc d'Uzès. P. L—Y.

Oraison funèbre du duc de Montausier, par Fléchier (1690), l'abbé Anselme (1718), le P. Courand, et l'abbé Du Jarry (1690). — Nicolas Petit, *Vie du duc de Montausier*; Paris, 1729, 2 vol. in-12. — Puget de Saint-Pierre, *Histoire du duc de Montausier*; Paris, 1784, 1785, in-8°. — *Éloge de Montausier*, par Garat, Lacretelle aîné Leroy et Percheron de La Galezière; celui de Garat a été couronné par l'Acad. Fr. en 1781. — Massillon, *Oraison funèbre du dauphin*. — *Mémoires du temps*. — Tallemant, *Historiettes*. — V. Cousin, *Jeunesse de Mme de Longueville*. — Livet, *Précieux et précieuses*; Paris, 1859, in-8°. — Amédée Roux, *Montausier, sa vie et son temps*; Paris, 1860, in-8°.

MONTAUSIER (*Julie-Lucine* D'ANGENNES, duchesse DE), femme du précédent, née en 1607, à Paris, où elle est morte, le 15 novembre 1671. Elle était l'aînée des sept enfants de la célèbre marquise de Rambouillet (*voy.* ce nom). « Après Hélène, écrivain dit Tallemant des Réaux vers 1654, il n'y a guère eu de personne dont la beauté ait été plus généralement chantée; cependant, ce n'a jamais été une beauté. A la vérité elle a toujours la taille fort avantageuse. On dit qu'en sa jeunesse elle n'était point trop maigre et qu'elle avait le teint beau. Je veux croire, cela étant ainsi, que dansant admirablement comme elle faisait, avec l'esprit et la grâce qu'elle a toujours eus, c'était une fort aimable personne. » A une beauté majestueuse elle joignait les qualités du cœur et les dons de l'esprit. Quand son plus jeune frère fut attaqué de la peste, elle s'enferma pendant neuf jours avec lui, et lui prodigua inutilement les soins les plus touchants (1631); elle se dévoua avec le même empressement pour soigner Mme de Longueville, atteinte de la petite vérole (1642). Élevée sous les yeux de sa mère, au milieu de la plus brillante compagnie de beaux esprits et de gentilshommes, elle se forma de bonne heure dans ces entretiens qui exercèrent tant d'influence sur le goût public. Tout enfant qu'elle était, elle se fit admirer, selon Fléchier, de ceux qui étaient eux-mêmes l'ornement et l'admiration de leur siècle. Trois de ses sœurs ayant pris le voile, elle devint en quelque sorte la compagne de sa mère, s'associa plus intimement qu'aucune autre à sa vie, et partagea ses sentiments élevés, ses amitiés et ses douleurs. Pour les familiers de l'hôtel Rambouillet, elle était la *princesse Julée*, comme sa mère la *Sage Arthenice*; dans le roman de *Cyrus*, l'une était cachée sous le nom de *Philonide*, l'autre sous celui de *Cléomire*. Elle se mêlait volontiers aux divertissements de l'hôtel ainsi qu'aux discussions littéraires; en 1629 elle joua la *Sophonisbe* de Mairet. Pendant la guerre de trente ans, elle s'intéressa si fort aux succès de Gustave-Adolphe qu'on la disait partout amoureuse de ce héros. Mais elle avait le cœur fier et n'entendait point que la galanterie sortît des bornes du badinage.

jeune marquis de Créqui tira à son tour et plus mal encore, quoique fort adroit. « Ah ! petit corrompu, s'écria le duc, il faudrait vous étrangler ! » Un autre jour, au milieu d'une discussion, le dauphin, s'imaginant avoir été frappé par son gouverneur, demanda aussitôt ses pistolets. « Apportez les à Monseigneur, » reprit Montausier, et les présentant lui-même à son élève interdit, il ajouta froidement : « Voyez ce que vous en voulez faire. »

Voiture s'étant un jour émancipé jusqu'à lui baiser le bras, elle lui ôta en quelques mots l'envie de jamais reprendre une telle liberté. Le desir de connaître une personne si accomplie attira M. de Montausier à l'hôtel de Rambouillet. L'admiration d'abord, puis l'amour l'y fit revenir. Quand il s'y présenta pour la première fois en 1631, il fut amené par son frère aîné, qui jouait là le personnage d'un amant passionné de Julie pour mieux dissimuler sa liaison galante avec une dame Aubry. Après la mort de son frère, Montausier put prétendre ouvertement à la main de Julie. Bien des obstacles retardèrent cette alliance : la différence d'âge et de fortune, la religion, une hésitation mutuelle; l'un attendit d'être maréchal de camp et gouverneur de l'Alsace avant de se déclarer; il voulut faire ses preuves et ajouter l'éclat de la gloire au mérite de la constance; l'autre répugnait à l'idée du mariage; elle avait fait vœu de ne s'y point engager, et l'affection pour le marquis ne lui vint que tardivement. Quatorze ans se passèrent, pendant lesquels Montausier entretint avec Chapelain et Voiture une active correspondance et composa en l'honneur de Julie la plupart de ces poésies, dont les meilleures sont tout au plus médiocres. Tout l'hôtel s'associait du reste à ses fatigues, à ses dangers ou à ses succès, et il en résultait, selon l'expression de Chapelain, « plus de lettres en prose et en vers qu'il n'en faudrait pour faire une *Arcadie* de Sannazar ».

De retour à Paris après une assez longue captivité en Allemagne, Montausier renouvela plus vivement ses instances auprès de Julie. Pressée par Mlle Paulet, par Mme de Sablé, par la duchesse d'Aiguillon, par le cardinal de Mazarin, par la reine elle-même, pressée surtout par sa mère, qui lui reprocha sa dureté, Julie ne put résister davantage; elle surmonta enfin ses scrupules et, après avoir pris pour la forme les ordres de ses parents, elle consentit à mettre un terme au long martyre de son amant. Les noces se firent à Ruel, le 15 juillet 1645, dans la maison de Mme d'Aiguillon. S'il en faut croire Tallemant, le caractère de Julie subit en quelques années une transformation qui était peu à son avantage. « Depuis son mariage, dit-il, elle est devenue un peu cabaleuse. Elle veut avoir cour, elle a des secrets avec tout le monde, elle est de tout et ne fait pas toute la distinction nécessaire. Je tiens que Mlle de Rambouillet valait mieux que Mme de Montausier. Elle est pourtant bonne et civile, mais il s'en faut bien que ce soit sa mère. » Les manières conciliantes de la marquise servirent d'autant plus la fortune de son mari que ce dernier, « homme tout d'une pièce, » était incapable de se modérer et de rien tenter pour gagner les bonnes grâces de la cour. En 1661 elle fut choisie pour être gouvernante du grand dauphin, et exerça jusqu'en 1664 les fonctions de cette charge. Quelques jours après l'élévation de son mari à la dignité de duc et pair, elle remplaça, le 1er août 1664, comme dame d'honneur de la reine une de ses proches parentes, Mme de Navailles, qui venait de se démettre avec beaucoup de dignité. Sa conduite en cette grave circonstance fut appréciée défavorablement par ses contemporains, ainsi qu'en témoigne ce passage des *Mémoires* de Mme de Motteville : « Cette dame ne haïssait pas la cour. Elle désirait l'approbation générale, et plus ardemment encore de ceux qui avaient du crédit, car naturellement elle avait de l'âpreté pour tout ce qui s'appelle la faveur... Il est aisé de juger qu'elle devait être agréable au roi, non-seulement parce qu'elle avait de belles qualités, mais à cause que le mérite qui était en elle était entièrement tourné à la mode du monde. » En faisant même une large part à la prévention, on est forcé de reconnaître que Mme de Montausier montra beaucoup trop de faiblesse dans l'exercice de ses fonctions, et qu'elle apporta de singulières facilités aux amours encore secrètes de Louis XIV et de Mlle de La Vallière. Plus tard, quand le roi jeta les yeux sur Mme de Montespan, il ne trouva pas la dame d'honneur moins faible et moins complaisante. Mlle de Montpensier et Saint-Simon sont fort explicites à cet égard. « Ce qui surprit, dit ce dernier, ce fut la protection que Mme de Montespan trouva auprès de Mme de Montausier. » Le roi lui-même lui donna asile chez la duchesse contre son mari. « Il y pénétra pourtant un jour, et, voulant arracher sa femme d'entre les bras de Mme de Montausier, qui cria au secours de ses domestiques, il lui dit des choses horribles, et mêla ses reproches des injures les plus atroces. » Ce fut pour réparer cet outrage scandaleux autant que pour imposer silence aux propos de la cour, que le roi accorda peu de temps après à Montausier la charge de gouverneur du dauphin. Mais Julie, cruellement humiliée des insultes de M. de Montespan, tomba malade; depuis cette époque sa santé s'affaiblit et son intelligence, naguère si ferme, fut obscurcie par des visions funestes. Vers la fin de 1669 elle se vit contrainte de quitter la cour. Après plus de deux années de langueur et de défaillances presque continuelles, elle s'éteignit, le 15 novembre 1671, à l'âge de soixante-quatre ans.

Sept ans avant son mariage, en 1638, M. de Montausier avait mis à profit ses relations avec les familiers de l'hôtel de Rambouillet pour exécuter un dessein des plus galants; les associant tous, excepté Voiture, qu'il ne pouvait souffrir, à son enthousiaste admiration pour Mlle d'Angennes, il composa avec eux cette fameuse *Guirlande de Julie*, écrite par le célèbre calligraphe Jarry, reliée par Le Gascon et peinte par Robert. Jamais peut-être offrande poétique n'a donné lieu à de si médiocres vers (1). Des trois exem-

(1) On n'a retenu avec plaisir que le quatrain de Desmarets sur la violette :

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour;

plaires qui en ont été faits, le plus beau, celui qui a été offert à Julie, est dans la possession du duc d'Uzès. On en a imprimé diverses copies, notamment en 1784, in-8°, en 1818 et en 1824, in-18 avec figures coloriées. P. L—Y.

Fléchier, *Oraison funèbre de Mme de Montausier*. — N. Petit, *Vie du duc de Montausier*. — Rœderer, *Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie*; Paris, 1835, in-8°. — V. Cousin, *La Jeunesse de Mme de Longueville, et Mme de Sablé*. — *Mémoires du temps*. — A. Roux, *Montausier et son temps*. — Ch. Livet, *Précieux et précieuses*.

MONTAUT (*Louis* DE MARIBON DE), conventionnel français, né en 1754, au château de Montaut, commune de Montréal (Gers), mort au même lieu, le 12 juillet 1842. Mousquetaire du roi, et ensuite officier dans l'armée, il s'empressa de quitter le service dès les premiers jours de la révolution, dont il embrassa la cause avec enthousiasme, quoique sa famille tout entière eût pris la défense de la monarchie. Aussi fut-il successivement nommé : en 1790 administrateur du district de Condom, lieutenant-colonel de la garde nationale de cette ville, et enfin membre de l'Assemblée législative pour représenter le département du Gers. On lui reproche d'avoir, le 18 avril 1792, défendu dans cette assemblée les auteurs des massacres d'Avignon, et peu après d'avoir dénoncé à la fureur populaire les royalistes que l'on désignait alors sous le nom de *chevaliers du poignard*. Membre de la Convention nationale, il vota pour la mort du roi, contre l'appel au peuple et contre le sursis, et concourut avec les montagnards à la proscription des girondins. L'un des fauteurs du mouvement du 12 germinal an III (1er avril 1795) Montaut, quoiqu'il eût eu l'adresse de ne point se compromettre, n'en fut pas moins décrété d'accusation, le 18 de ce même mois. Il se défendit habilement, sans toutefois détruire entièrement les griefs dont il était l'objet, et fut amnistié l'année suivante. La loi du 12 janvier 1816 l'ayant contraint de quitter la France, il se réfugia en Suisse, où il demeura jusqu'à la révolution de Juillet. A cette époque, Montaut revint au château de Montaut, qui après sa mort a été détruit presque entièrement. H. F.

Biogr. portat. des Contemp.

MONTAUTO (*Antonio*), sculpteur et architecte florentin, vivait à la fin du dix-septième siècle. Il s'était fait à Florence une telle réputation qu'il fut appelé à Rome comme architecte de Saint-Pierre. Il sculpta pour l'abside de cette basilique une statue de *saint François*, et pour le souterrain de la chapelle Corsini à Saint-Jean-de-Latran, un groupe représentant une *Piété*. Au nom de Montauto, se rattache le souvenir d'une des plus grandes pertes que les arts aient jamais faites. Lorsqu'il se fut définitivement fixé à Rome, il chargea un de ses élèves de lui apporter de Florence ce qu'il possédait de plus précieux. Dans une des caisses était un trésor inappréciable, un exemplaire in-fol. de Dante, avec commentaire de Landino, ayant ses larges marges couvertes de dessins originaux de Michel-Ange. Le navire ayant fait naufrage entre Livourne et Civita-Vecchia, ce livre fut englouti par les flots. E. B—N.

Bottari, *Note alle vite di Vasari*. — Cicognara, *Storia della Scultura*.

MONTAZET (*Antoine* DE MALVIN DE), prélat français, né le 17 août 1713, au château de Quissac, près Agen, mort le 2 mai 1788, à Paris. D'une bonne famille de l'Agenais, il embrassa l'état ecclésiastique, et obtint entre autres bénéfices les abbayes de Saint-Victor de Paris et de Monstier en Argonne. A la fin de 1742, il devint aumônier du roi, et fut nommé en 1748 évêque d'Autun. Le 31 mars 1759 il fut élevé à l'archevêché de Lyon en remplacement du cardinal de Tencin, mort l'année précédente. « Zélé contre les philosophes, dit Feller, ardent défenseur des prérogatives de son siége, qu'il prétendait s'étendre jusqu'à réformer les jugements des métropolitains, adversaire fortuné des usages et priviléges de son chapitre, qu'il parvint à faire supprimer par l'autorité civile, ce prélat tient une place distinguée dans l'histoire de l'Église gallicane de ce siècle. Comblé d'éloges les plus emphatiques, égalé aux Irénée et aux Augustin par les gens de la *petite Église* (de Jansenius), il se déclara dans plusieurs occasions en faveur de ce parti, dont il ne connaissait pas assez l'esprit ni le but. » Il eut avec M. de Beaumont, archevêque de Paris, de nombreux démêlés à propos des querelles religieuses du temps. La fin de sa vie fut troublée par des chagrins domestiques et par les éclats scandaleux de quelques convulsionnaires. Quoiqu'il n'ait point été du nombre des *appelants* et qu'il ait évité, ainsi que M. de Fitz-James, évêque de Soissons, son premier protecteur, toute démarche d'opposition formelle à la bulle *Unigenitus*, il a été regardé par les orthodoxes comme un ennemi plus dangereux qu'un adversaire déclaré. Montazet avait une mémoire heureuse, une imagination brillante, un esprit actif; son éloquence était élevée, énergique et bien nourrie. Il avait été admis en 1757 dans l'Académie Française. Ses principaux écrits sont : *Lettre à l'Archevêque de Paris*; Lyon, 1760, in-4°; il y prend le titre de *primat de France*; — *Mandement contre l'*Histoire du peuple de Dieu *de Berruyer*; Lyon, 1762, in-12; — *Instruction pastorale sur les sources de l'incré-*

Mais si sur votre front je me puis voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Outre Montausier, qui composa seize madrigaux, on y retrouve Arnauld d'Andilly, père et fils, Arnauld de Corbeville, Arnauld de Briotte, Chapelain, Colletet, Corneille, Desmarets, Godeau, Gombauld, les trois Habert, Malleville, Pinchesne, Scudéry, Tallemant des Réaux et le marquis de Rambouillet. Le nombre des pièces est de 62, avec la dédicace. Il est probable que *la Guirlande*, exécutée par Jarry en 1641, fut offerte à Julie le 1er janvier 1642. (Voy. la *Notice* insérée dans le suppl. à la première partie du *Catalogue du duc de La Vallière*.)

dulité et les fondements de la religion; Paris, 1776, in-4°; elle fut fort applaudie jusqu'au moment où elle fut réimprimée sous le titre de *Plagiats de M. l'archevêque* et avec les passages en regard tirés des *Principes de la foi chrétienne* de Duguet; on a lieu de croire que la composition de l'*Instruction pastorale* est du P. Lambert; — *Catéchisme;* Lyon, 1768; — *Rituel du diocèse de Lyon;* Lyon, 1788, 3 vol. in-12. Ce fut sous ses auspices que parurent les *Institutiones Theologicæ* (Lyon, 1782, 1784, 6 vol. in-12), et les *Institutiones Philosophicæ* (Lyon, 1784, 5 vol. in-12) : ce système de théologie, proscrit en France, fut introduit en Italie et en Espagne, où il jouit d'un moment de vogue. P. L.

L'Ami de la Religion, XXII, 161-172. — Bachaumont, *Mémoires secrets*, passim. — Migne, *Dict. des Jansénistes*. — Feller, *Dict. Hist.*

MONTBAREY (*Alexandre-Marie-Léonor* DE SAINT-MAURIS, comte, puis prince DE), ministre français, né le 20 avril 1732, à Besançon, mort le 5 mai 1796, à Constance. Issu d'une famille ancienne originaire de la ville de Saint-Mauris, dans le Valais, il était fils unique d'un lieutenant général, mort en 1749; sa mère, petite-fille du maréchal du Bourg, fut empoisonnée en couches par une garde malade, pressée de s'approprier ses dépouilles. Placé au collége des Jésuites à Paris, il en sortit à douze ans « sachant un peu lire et écrire »; plus tard le goût de la lecture, secondé par une mémoire prodigieuse, suppléa largement à ce défaut d'éducation première. Nommé enseigne au régiment de Lorraine (1744), puis capitaine (1745), il fit les campagnes d'Allemagne et de Flandre, et reçut de légères blessures au siége de Fribourg et à la bataille de Laufeld. La mort de son père le laissa maître à dix-sept ans d'une fortune considérable. Il se livra dès lors sans mesure à la passion du jeu et des femmes, et continua de mener cette vie de plaisir longtemps encore après son mariage avec une demoiselle de la maison de Mailly (1753), sans s'écarter néanmoins des règles de la décence extérieure. « Ma santé, dit il, aurait peut-être souffert si je m'étais conduit autrement. Je dois ajouter que mes écarts n'eurent d'autres suites fâcheuses pour moi que la naissance de quelques enfants illégitimes. » Après avoir servi depuis 1749 aux grenadiers de France, il obtint en 1758 le titre de colonel et commanda en cette qualité le régiment de la Couronne, à la tête duquel il se distingua à la bataille de Creveldt. Son crédit à la cour et aussi sa bravoure le firent comprendre, malgré sa jeunesse, au nombre des maréchaux de camp dans la promotion du 20 février 1761. Il continua de servir en Allemagne, dans l'armée du maréchal de Broglie, jusqu'en 1762. Dans cette dernière campagne, il enleva au prince Ferdinand de Brunswick six pièces de canon, dont le roi lui fit présent et qui ornèrent l'avenue de son château de Ruffey, en Franche-Comté. Chargé d'exécuter dans le nord l'ordonnance provisoire de 1764, relative à une nouvelle formation des troupes, il s'acquitta avec tant de promptitude et d'habileté de cette difficile mission, que le duc de Choiseul, alors ministre, « s'engoua de lui et le prôna mille fois plus qu'il ne le méritait ». Homme de cour avant tout, de formes agréables, d'une physionomie heureuse et d'un commerce sûr, M. de Montbarey se tint à l'écart des coteries et des cabales et ne fréquenta que les gens assez haut placés pour servir son ambition; les princes, le duc d'Orléans, MM. de Choiseul et de Maurepas devinrent ses protecteurs. Sa « bonne étoile », sur laquelle il comptait beaucoup, fit le reste. Employé presque tous les ans à inspecter l'infanterie, il eut la charge de capitaine-colonel des Suisses du comte de Provence lorsqu'en 1771 on forma la maison militaire de ce prince. En 1774 il obtint de la cour de Vienne le titre de prince du Saint-Empire, titre qui lui coûta 100,000 francs, et en 1780 celui de grand d'Espagne de la cour de Madrid. Du roi Louis XVI il reçut le collier des ordres (1er janvier 1778), un hôtel à l'Arsenal, le grade de lieutenant général (1er mars 1780), 200,000 francs pour doter sa fille, et la grande préfecture d'Haguenau (1788). Fort peu de temps après avoir été appelé au département de la guerre, le comte de Saint-Germain, qui sentait son isolement au milieu de la cour, le choisit comme adjoint; la place de directeur de la guerre fut créée pour M. de Montbarey (1776), qui, au mois d'avril 1777, eut l'adresse de la faire convertir en celle de secrétaire d'État adjoint avec l'entrée au conseil des dépêches. Il ne tarda pas à prendre lui-même le portefeuille de la guerre (27 septembre 1777) et, soutenu par le crédit de M. de Maurepas, il se maintint au pouvoir malgré l'hostilité déclarée du parti qui s'agitait autour de la reine. Bien qu'il eût été contraire à la réforme de la maison militaire du roi, il ne désapprouvait pas entièrement les projets du comte de Saint-Germain; il se contenta de les modifier; mais sa prudence passa pour de l'irrésolution et sa douceur pour de la faiblesse. Il s'opposa à la déclaration de guerre à l'Angleterre, et fit ressortir avec justesse le danger pour une monarchie absolue d'encourager l'insurrection des colonies d'Amérique. Contrarié dans ses vues par Necker, de Vergennes, le maréchal de Broglie et surtout par l'entourage de la reine, il ne fit à peu près rien au ministère, et donna sa démission le 17 décembre 1780. Parmi les nombreux mémoires qu'il remit au roi à cette époque, il y en avait un, où il indiquait un moyen de combler le déficit des finances par la suppression successive de beaucoup d'emplois inutiles; le roi l'abandonna sur cette question, et ce fut le motif de sa retraite. Il habitait l'Arsenal lors de la prise de la Bastille par le peuple (14 juillet 1789). Sur un

faux avis qu'on allait mettre le feu aux poudres qui se trouvaient dans cette forteresse, il s'empressa de quitter son hôtel, fut arrêté en route par des insurgés, qui le prenaient pour le gouverneur de la Bastille, et aurait été massacré sans l'intervention courageuse du commandant de La Salle. Le 19 août suivant il se retira avec sa femme au château de Ruffey, et de là à Besançon. Au mois de juin 1791 il s'enfuit à Neufchâtel; chassé de ce canton avec tous les Français émigrés par l'arrêté du 25 janvier 1795, il alla s'établir à Constance, où il mourut, dans un état voisin de la gêne. On a de lui des *Mémoires* (Paris, 1826-1827, 3 vol. in-8°), rédigés en 1792, et qui contiennent, au milieu de redites fatigantes, d'inexactitudes et de détails oiseux, des renseignements intéressants sur les intrigues et les personnages de la cour de Louis XV et de Louis XVI.

Son fils, SAINT-MAURIS (*Louis-Marie-François*, prince DE), né le 10 septembre 1756, guillotiné le 17 avril 1794, à Paris, lui succéda en 1777 comme capitaine des Suisses de Monsieur. En 1788, aux états de Franche-Comté, il fut du nombre des gentilshommes qui se prononcèrent pour la suppression des priviléges de la noblesse. Quelque temps après il alla offrir ses services aux princes émigrés à Coblentz; mais il en reçut un si mauvais accueil qu'il se détermina à rentrer en France. Sa retraite ayant été découverte à Paris, il fut impliqué dans un procès de conspiration politique, et périt sur l'échafaud avec la famille Sainte-Amaranthe. Sa veuve, M[lle] de Langeron, se remaria avec le prince Louis de La Trémoille.

La fille de M. de Montbarey, née en 1761, épousa, en 1779, le prince de Nassau-Saarbruck. Détenue en 1793 comme otage du ministre Beurnonville, elle fut mise en liberté après le 9 thermidor. P. L—Y.

Mémoires du prince de Montbarey.

MONTBARS (***), surnommé *l'Exterminateur*, célèbre chef français d'aventuriers, né en Languedoc, vers 1645. Il était de famille noble et riche, reçut une excellente éducation, et suivit tous les exercices qui peuvent former un parfait gentilhomme. D'un naturel ardent, d'un caractère chevaleresque, il s'enflamma dès sa jeunesse au récit des cruautés exercées par les Espagnols contre les habitants du Nouveau Monde et conçut une haine implacable pour les oppresseurs de l'Amérique. Il résolut de joindre les effets à l'intention, et lorsqu'il eut atteint un certain âge, apprenant qu'un de ses oncles (1), capitaine de vaisseau dans la marine royale, allait partir en croisière contre les Espagnols, avec lesquels la France était en guerre, il s'enfuit de la maison paternelle, et courut au Havre rejoindre son oncle (1663). Montbars lui exprima ses désirs avec tant de fermeté, que le capitaine, le voyant d'ailleurs fait pour les armes, sollicita et obtint de sa famille l'autorisation de le recevoir à son bord, et quelques jours plus tard tous deux faisaient route pour les Antilles. Dans les eaux de Saint-Domingue ils rencontrèrent un fort vaisseau espagnol qui, loin de prendre chasse, commença une canonnade nourrie. L'oncle, craignant que le jeune Montbars ne fît quelque imprudence, le fit enfermer, et risqua un abordage, qui fut vaillamment accepté. Quel ne fut pas son étonnement quand au milieu du combat il retrouva son neveu sur le pont de l'ennemi, frappant d'estoc et de taille, renversant tout sur son passage. Il s'était jeté à l'eau par la fenêtre de sa cabine, et le sabre aux dents, s'accrochant aux amarres de l'espagnol, il était tombé comme la foudre au milieu des Castillans surpris, et décida ainsi de leur défaite. Leur vaisseau était richement chargé; mais tandis que ses camarades évaluaient le butin, Montbars ne s'occupait qu'à compter les morts espagnols. Ce carnage était enfin la réalisation de ses rêves. L'oncle jugea convenable de relâcher au Port Margot pour s'y ravitailler et attendre deux autres galions espagnols qui y étaient annoncés. Leur navire fut accosté par des canots de boucaniers qui racontèrent comment les Espagnols les massacraient à chaque heure, traîtreusement, et avaient organisé de véritables chasses à l'homme (1). « Comment souffrez-vous cela » ? s'écria Montbars. —Nous sommes résolus à prendre une revanche, répondirent les chasseurs. » Montbars aussitôt sollicita de son oncle la permission de s'adjoindre aux boucaniers : il descendit accompagné de quelques matelots déterminés, et le lendemain un corps de deux mille Espagnols ou Indiens fuyait devant une centaine de Français, et laissait cinq cents hommes sur la place, ainsi que son général van Delmof. Tel fut le courage de Montbars dans cette action, que les Indiens le prirent pour un Dieu et que les boucaniers l'acclamèrent leur chef. Il embarqua les uns et les autres sur la prise espagnole faite par son oncle, et dont le commandement lui fut confié. Huit jours plus tard, les deux navires français furent attaqués par quatre grands vaisseaux espagnols. L'oncle de Montbars, après un combat acharné de plus de trois heures contre des ennemis supérieurs, tenta un dernier effort et le fit avec tant de furie qu'il coula ses deux adversaires; mais son navire, tout sabordé, les

(1) Œxmelin ne nous a pas transmis le nom de cet officier, « grand homme, dit-il, de mer et de guerre ».

(1) Ils avaient formé à cet effet des compagnies de colons et de soldats, dites *cinquantaines*, qui allaient chaque semaine faire une battue, ravageant les *boucans* et massacrant sans pitié les *boucaniers* isolés, sans défiance, et dont l'industrie était d'ailleurs fort inoffensive. Elle consistait à chasser les bœufs sauvages, alors en grand nombre dans les savanes de Saint-Domingue, à en fumer la chair et à en préparer les peaux qu'ils échangeaient contre de la poudre, des vivres, de l'eau-de-vie, etc. Ce furent ces cruautés inutiles qui forcèrent les boucaniers à changer de vie. Ils devinrent alors les terribles *Frères de la Côte*, qui ruinèrent le commerce espagnol dans l'Amérique centrale (1660-1668).

suivit de près. Durant ce temps Montbars ayant coulé un de ses adversaires, aborda le dernier, et grâce à ses Indiens, qui, se jetant à la nage, surprirent les Espagnols par derrière, la victoire fut bientôt décidée. Il courut alors sur le lieu du sinistre de son oncle, dont il recueillit une partie des marins; mais le vieux capitaine, goutteux et grièvement blessé, hors d'état de nager, avait payé son triomphe de sa vie. Cette mort, quoique glorieuse, redoubla la haine de Montbars contre les Espagnols, et se voyant à la tête de deux excellents vaisseaux, montés par des hommes déterminés, il résolut de tenir la mer pour son propre compte. Le reste de son histoire ne présente plus qu'une suite d'actions incroyables, des traits de bravoure qui tiendraient du roman si les historiens ennemis ne les rapportaient eux-mêmes. Bientôt aucun bâtiment espagnol n'osa se montrer dans la baie de Honduras et sur les côtes du Yucatan : Montbars ne redoutait ni le nombre ni la force, et son audace ou son adresse le rendaient toujours vainqueur. N'ayant plus d'ennemis sur mer, il ravagea les côtes; sans artillerie il enleva des forteresses, détruisit des villes défendues par de nombreuses garnisons, mit en déroute des corps d'armée. Uni à L'Olonais et à Michel le Basque, il attaqua, et mit à rançon ou incendia Puerto-Cabello, San-Pedro, Gibraltar, Maracaïbo et d'autres colonies aussi importantes. Ce fut alors que les Espagnols lui donnèrent le surnom d'*Exterminateur* et mirent sa tête à un prix énorme. Quelle fut sa fin? Périt-il dans un naufrage? Fut-il tué dans un de ses combats quotidiens? Mourut-il obscurément enlevé par le terrible climat sous lequel il naviguait? Rassasié de vengeance, revint-il dans sa patrie jouir de ses richesses comme Montauban, ou se fixa-t-il dans le Nouveau Monde comme Morgan, son émule? On l'ignore : cependant le dernier cas est le plus probable, car il dut se lasser vite des vices de ses compagnons. Il n'était ni avide ni cruel : on lui rend cette justice qu'il ne tua jamais un homme désarmé. Montbars est le héros d'un roman de J.-B. Picquenard : *Monbars l'Exterminateur, ou le dernier des Flibustiers* : anecdotes du Nouveau Monde; Paris, 1807, 3 vol. in-12 avec fig. Son nom est aussi le titre de plusieurs drames (1). A. DE L.

(1) Œxmelin, qui fut lui-même flibustier durant plusieurs années, en fait le portrait suivant : « Je me souviens de l'avoir vu en passant aux Honduras. Il étoit vif, alerte, et plein de feu comme sont tous les Gascons. Il avoit la taille haute, droite et ferme, l'air grand, noble et martial, le teint basané. Pour ses yeux, on n'en sauroit dire ni la forme ni la couleur; ses sourcils noirs et épais se joignoient en arcade au-dessus, et les couvroient presque entièrement; en sorte qu'ils paroissent cachés comme sous une voûte obscure. On voit bien qu'un homme fait de cette sorte ne peut être que terrible. Aussi dit-on que dans le combat il commençoit à vaincre par la terreur de ses regards, et qu'il achevoit par la force de son bras. Pendant que les autres considéroient avec plaisir les richesses qui leur tomboient entre les mains, Monbars se réjouissoit à la vue du grand nombre d'Espagnols qu'il voyoit sans vie; car il ne ressembloit pas à ceux qui ne combattent que pour le butin, il ne hasardoit sa vie que pour la gloire et pour punir les Espagnols de leur cruauté. » (Chap. VI, p. 255.)

A.-O. Œxmelin, *Histoire des Aventuriers ou Flibustiers*, etc. (Lyon, 1774, 3 vol. in-12), t. II, chap. VI, p. 246-260.

MONTBAS (*Jean* BARTON DE), prélat français, abbé du Dorat en 1446, évêque de Limoges, le 1er avril 1457, et conseiller au parlement, né aux environs de Guéret, de Jean Barton, vicomte de Montbas, chancelier de la Marche limousine, mort au château d'Isle, le 4 mars 1497, avec le titre honorifique d'archevêque de Nazareth. C'est à lui qu'on doit la construction de la nef magnifique de la cathédrale de Limoges et l'impression du *Missale ad usum Lemovicensis Ecclesiæ, Parisiis, per Joannem de Prato*, 1463, in-4°. Le 1er juillet 1463, il reçut dans sa cathédrale Louis XI revenant de Bayonne. Deux ans après, il résigna ses fonctions en faveur de son neveu, *Jean* BARTON DE MONTBAS II, qui fit imprimer le *Breviarium Lemovicense* (Paris, 1500, in-8°), et le *Breviarium diœcesis Lemovicensis* (1504). M. A. (de Limoges).

Manuscrit de 1638, à la bibliothèque de Limoges. — *Gallia Christiana nova*, t. II, col. 536, 551. — Bonaventure, t. III, p. 166, 713, 729, 731.

MONTBEILLARD (DE). *Voy.* GUÉNEAU.

MONTBEL (*Guillaume-Isidore* BARON, comte DE), homme politique français, né le 4 juillet 1787, à Toulouse, mort le 3 février 1861, à Frohsdorff, en Autriche. Il se fit remarquer en 1815 par l'ardeur de son zèle monarchique, et fut placé sous la surveillance de la police impériale. Il faisait partie du conseil municipal de Toulouse lorsqu'il remplaça, comme maire de cette ville, son ami particulier, M. de Villèle. Élu député de la Haute-Garonne en 1827, il fut en quelque sorte dans la chambre nouvelle le représentant de l'administration déchue. Actif, doué d'une élocution facile, dévoué au roi, il mit autant de chaleur à combattre le parti libéral qu'à soutenir ou à développer les idées de M. de Villèle; sans se laisser décourager par le peu de succès de ses propositions ou de ses amendements, il occupait presque chaque jour la tribune et savait même se faire écouter; c'était du reste un honnête homme, de convictions profondes, faible de caractère et ennemi des moyens violents. En 1828, au début de la session, il prit à plusieurs reprises la défense de M. de Villèle et réclama sur les torts qu'on lui reprochait un religieux silence. Membre de la commission chargée d'examiner le projet de loi sur la presse périodique, il s'éleva contre la licence de la presse, à laquelle il attribuait le meurtre du duc de Berri, se prononça pour la censure facultative et demanda qu'aucun journal ne pût paraître sans autorisation, afin d'éteindre la concurrence, mal funeste qui, disait-il, obligeait le producteur à fabriquer au meilleur marché (3 juin). En 1829 il fut porté par l'extrême droite à la vice-présidence de la chambre et

n'obtint que les voix de son parti. Le 19 février il s'opposa à l'ajournement de la proposition de M. Labbey de Pompières relative à la mise en accusation des derniers ministres, et sur laquelle on n'avait rien décidé dans la session précédente. « On vous demande, dit-il, d'accuser des hommes, des citoyens, des pairs de France, d'anciens ministres du roi : vous ne pouvez laisser plus longtemps leur position indécise. La chambre ferait injure à la France si ces hommes sont coupables et à eux-mêmes s'ils sont innocents : elle ne saurait se faire un jeu de laisser suspendre sur leur tête une accusation capitale. » Cette sortie, de la part de l'ami intime de M. de Villèle ,fut un des motifs qui engagèrent la majorité à accepter la discussion. Le 7 avril il critiqua l'intervention en faveur des Grecs, et se plaignit de voir augmenter les charges des contribuables, « par l'étalage de sentiments classiques pour la patrie de Miltiade et de Léonidas, ou par l'idée romanesque d'une croisade dans le goût du douzième siècle ». Lors de la formation du ministère Polignac (8 août 1829), M. de Montbel y figura d'abord avec le portefeuille des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique. Pendant les trois mois qu'il le conserva, il ne détruisit rien de ce que M. de Vatimesnil, son prédécesseur, avait fait de bien; il refusa même de se prêter à une mesure ardemment souhaitée par la congrégation, c'est-à-dire la suspension des cours de MM. Cousin, Guizot et Villemain. « Si le gouvernement voulait employer la force, dit-il à ce sujet, ce n'est pas par l'université qu'il faudrait commencer. » Le 18 novembre suivant, il passa au département de l'intérieur, laissé vacant par la démission de M. de La Bourdonnaie. Bien qu'il se déclarât lui-même au-dessous d'un pareil fardeau, il dut obéir à la volonté expresse de Charles X. Ses premiers actes, tels que la nomination de M. Sirieys de Marinhac à la direction de la police générale, indisposèrent contre lui l'opinion publique, qui s'obstinait d'ailleurs à ne voir en lui que la doublure ou le confident de M. de Villèle. Après s'être efforcé de pallier l'effet des menaçantes paroles du discours de la couronne, il s'éleva dans la discussion de l'adresse (5 mars 1830) contre « la haine qui alarme, qui place les honnêtes citoyens sous les coups de la diffamation et de la calomnie, et qui empêche les magistrats de faire tout le bien qu'ils désirent ». Il accusa « le temps d'avoir le mal de la peur ». Les élections furent sa principale affaire. Non-seulement il soutint à la tribune qu'il était juste, indispensable même, que le gouvernement exerçât en pareille matière toute son influence, mais il adressa le 13 avril une circulaire aux préfets (1) où se trouvait ce passage relatif aux fonctionnaires : « Vous me donnerez sur leur conduite des renseignements confidentiels; je ne les ferai connaître qu'à leurs ministres respectifs, qui prendront à leur égard les mesures que leur dictera la prudence. » Enfin le 19 mai 1830 il succéda à M. de Chabrol comme ministre des finances, et ce fut en cette qualité que sa signature figura au bas des ordonnances de Juillet. Pendant la lutte qui en résulta, il ne faiblit pas un seul moment, et repoussa, comme indigne de la royauté, tout projet de transaction avec les insurgés. Le 28 il s'établit avec M. de Polignac aux Tuileries, concourut à plusieurs ordres d'arrestation, et signa sur le trésor un mandat de 421,000 francs destinés à procurer sans retard aux troupes les approvisionnements dont elles manquaient. Après s'être montré contraire le 29 à la démarche conciliante que MM. de Sémonville et d'Argout tentèrent auprès du duc de Raguse, il suivit ses collègues à Saint-Cloud; puis, seul avec M. Capelle, il accompagna le roi à Rambouillet, où le 1er août il fit une expédition de l'ordonnance qui nommait le duc d'Orléans lieutenant général du royaume. Jugeant dès lors ses services inutiles, il s'éloigna dans la nuit, et rentra à Paris; deux jours après il monta dans une voiture publique, et se rendit à Vienne, en Autriche, où il resta pendant plusieurs années. M. de Montbel fut compris comme contumace dans l'arrêt de la cour des pairs qui condamna tous les anciens ministres de Charles X à la mort civile et à la prison perpétuelle. Acte fut en même temps donné, pour ce qui le concernait personnellement, aux commissaires de la chambre des députés de leurs réserves pour le recouvrement sur ses biens des sommes qu'il avait illégalement ordonnancées dans les journées des 28 et 29 juillet. Amnistié ainsi que ses collègues sous le ministère Molé, il rentra en France, et vécut dans la retraite jusqu'à l'époque de sa mort. On a de M. de Montbel : *Protestation de M. de Montbel contre la procédure instruite et suivie contre lui devant les pairs et exposé de sa conduite pendant et avant les événements de juillet* 1830; Paris, 1831, in-8°; — *Lettre sur le Choléra de Vienne*; Paris, 1832, in-8o, extr. de la *Revue des Deux Mondes*; — *Le duc de Reichstadt, notice sur la vie et la mort de ce prince, rédigée à Vienne sur des documents authentiques*; Paris, 1832, 1833, 1835, in-8°; — *Dernière époque de l'histoire de Charles X, ses derniers voyages, sa maladie, sa mort, son caractère*; Paris, 1836, 1837, in-8°; — *Le comte de Marnes, fils aîné du roi de France Charles X*; Paris, 1844, in-8°; la 4e édit. (1845, in-18) porte le titre : *Le duc d'Angoulême*.

Il ne faut pas confondre M. de Montbel avec le comte DE MONTBEL, d'une famille du Berri, et qui a siégé à la chambre des députés en 1815, en 1822 et en 1824, et qui est mort en 1860. P. L.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. — Polignac (De), *Études hist. et polit.* — Boullée, *Hist. de la dernière année de la Restauration*. — Vaulabelle, *Hist. des deux Restaurations*, VII et VIII.

(1) Dans le procès des ministres le procureur général, M. Persil, attribua cette circulaire à M. de Peyronnet. Elle a été réimprimée en 1830, à la suite de la *Protestation* de M. de Montbel.

MONTBÉLIARD, famille comtale, citée dès le dixième siècle comme une des plus puissantes du royaume de Bourgogne et comme descendant des rois des Francs. Le premier comte de Montbéliard dont il soit fait mention est *Louis de Dasborch* (966). Un de ses descendants, *Louis*, épousa Sophie, héritière de Frédéric II, comte de Bar, mort en 1034. *Gautier de Montbéliard*, devenu connétable de Jérusalem, fut chargé en 1205, après la mort d'Amaury de Lusignan, son beau-père, de la régence du royaume de Chypre pendant la minorité de Hugues Ier. Son cousin Jean de Brienne, petit-fils du comte de Montbéliard *Thierry II*, s'assit sur le trône de Jérusalem. Ce Thierry II étant mort sans descendants mâles, son comté passa entre les mains de René, comte de Bourgogne; la fille unique de ce dernier épousa Guillaume de Montfaucon, dont l'arrière-petite-fille, *Henriette*, héritière du comté de Montbéliard, fut mariée en 1397, à Éberhard le jeune, fils du duc de Wurtemberg. En 1617 le comté fut accordé en apanage à Louis-Frédéric, frère cadet du duc de Wurtemberg Jean-Frédéric. Léopold-Frédéric, fils de Louis-Frédéric, élevé à la cour de Louis XIII, plaça pendant la guerre de Trent Ans ses États sous la protection de la France; en 1654 il obtint que son pays fût érigé en principauté. Son frère et successeur *Georges* fut en 1676 expulsé de son pays par les Français; il le recouvra à la paix de Riswyck.

Léopold-Éberhard, prince de MONTBÉLIARD, fils de Georges, né en 1670, mort le 29 mars 1723. Arrêté à l'âge de onze ans par son parent le duc de Wurtemberg, il fut relâché sur la demande catégorique de l'empereur, qui menaça le duc de la mise au ban de l'Empire. Léopold-Éberhard, entré au service de l'Autriche, prit part aux guerres de Hongrie, et défendit avec succès contre les Turcs la forteresse de Tokay. Ayant succédé en 1699 à son père dans la principauté de Montbéliard, il fut mis en même temps en possession de neuf seigneuries situées en France et qu'il tenait de sa mère, fille du maréchal de Châtillon-Coligni. Il s'abandonna dès lors sans retenue à ses goûts licencieux; à force d'instances il obtint de l'empereur que la plus ancienne de ses concubines, Anne-Sabine Hedwiger, fille d'un confiseur, fût créée comtesse de Sponeck; les deux autres, Henriette-Hedwige et Élisabeth-Charlotte de l'Espérance, filles d'un tailleur, reçurent le titre de baronnes. Après avoir, dans un traité conclu en 1716 avec le duc de Wurtemberg, déclaré inhabiles à lui succéder les treize enfants qu'il avait de ces trois femmes, il les fit légitimer en 1718 par le régent de France, Philippe d'Orléans. En réponse à cet acte, le conseil aulique proclama leur état de bâtards. Léopold-Éberhard ne se préoccupa pas de cette décision. « Ce ne fut pas tout, dit Saint-Simon. Il maria un de ses fils à une de ses filles, sous prétexte que la mère de cette fille l'avoit eue d'un mari à qui il l'avoit enlevée puis épousée, et longtemps après il fut vérifié que cette fille étoit de lui, quoiqu'ils ne l'aient pas avoué, et que le mariage ait subsisté. » A la mort de Léopold-Éberhard, le comte Georges de Sponeck, l'aîné de ses bâtards, prit possession de la principauté de Montbéliard; mais il en fut expulsé par le duc de Wurtemberg, qui obtint en sa faveur un arrêt du conseil aulique. Quant aux domaines possédés en France par Léopold-Éberhard, le différend fut porté devant le parlement de Paris. Par le crédit de Mme de Mézières et de la princesse de Carignan, auxquelles le comte de Sponeck, celui qui avait épousé sa propre sœur, remit une forte somme d'argent, il gagna bientôt à sa cause beaucoup de partisans à la cour de France, surtout lorsqu'il eut abjuré le luthéranisme. Après que l'affaire eut longtemps traîné en longueur, « le procès, dit encore Saint-Simon, fut repris au parlement; mais les choses étoient trop changées pour les faux Montbéliard. Cette affaire si singulière avoit fait trop de bruit et avoit trop duré; elle avoit à la fin été éclaircie de tous les artifices dont elle avoit été voilée... Le monde s'indigna qu'une prétention si monstrueuse fût soufferte; les dévots eurent honte à leur tour de l'avoir tant protégée; tellement qu'il intervint enfin un arrêt contradictoire en la grand'chambre, qui replongea cette canaille infâme dans le néant, d'où elle n'auroit jamais dû sortir.... Le rare est que malgré cet arrêt, cette race bâtarde a eu l'impudence de conserver à Paris son prétendu nom, titre, armes et livrées, qu'elle va traînant où elle peut, sans être presque plus reçue par personne. » Enfin, ceux des bâtards qui vivaient encore reçurent le titre de *comtes d'Hornebourg*, et le revenu des seigneuries situées en France leur fut abandonné. O.

Gollut, *Mémoires de la République Séquanaise*. — Duvernay, *Éphémérides du comté de Montbéliard*.

MONTBOISSIER (*Pierre* DE), vulgairement appelé *Pierre le Vénérable*, fils de Maurice, abbé de Cluni, naquit en Auvergne, et, suivant toutes les vraisemblances, au château de Montboissier, vers 1092, et mourut à Cluni, le 25 décembre 1156. Pierre de Poitiers le désigne ainsi :

Hunc Arverni populi progenuere duces.

Il était donc d'une illustre naissance. Maurice de Montboissier et Raingarde, sa femme, destinèrent presque tous leurs enfants à l'état ecclésiastique. Ainsi parmi les frères de Pierre, le *Gallia Christiana* nomme Héraclius, qui fut archevêque de Lyon; Pons, abbé de Vezelay : Jourdain, abbé de la Chaise-Dieu; Armand, abbé de Manlieu. Septième rejeton mâle de cette union si féconde, Pierre entra d'abord au prieuré de Soucilange, où il fit ses premières études, puis à Cluni, où, vers l'année 1109, il fut reçu moine. Nous le voyons ensuite prieur de Vezelay, de Domné. Enfin, le 22 août 1122, il est élu abbé de Cluni. En ces temps pleins de troubles, quel

pouvoir, quel titre n'est pas contesté? Pierre vient de prendre possession de sa charge, quand un ancien abbé de Cluni, qui, après avoir abdiqué le gouvernement de cette maison, avait fait un long pèlerinage à Jérusalem, reparaît tout à coup, pénètre dans l'abbaye les armes à la main, s'établit en vainqueur dans le logis abbatial, et prétend régner par la terreur sur les moines attachés au parti de Pierre. A la suite de cette invasion commencent, on l'a prévu, des débats judiciaires. Les deux rivaux, assignés devant la cour de Rome, s'y présentent et s'efforcent de faire prévaloir ce qu'ils appellent leurs droits. Mais, sur ces entrefaites, une maladie épidémique enlève l'ennemi de Pierre, et celui-ci, confirmé dans sa charge par le souverain pontife, revient triomphant à Cluni. Deux factions divisaient l'abbaye. Pierre rétablit l'ordre longtemps troublé. Mais voici une autre et plus grave cause d'agitation. A la mort d'Honorius II, deux papes sont élus à la fois. Entre Anaclet et Innocent II il faut choisir, et un pareil choix n'est pas facile. Comme saint Bernard, Pierre se prononce pour Innocent, et travaille de toutes ses forces à entraîner la France dans son parti. On s'accorde à dire que Pierre agit efficacement en faveur du pontife par lui préféré. Cette affaire lui donna de grands embarras; mais il eut du moins la satisfaction de voir enfin Innocent II reconnu par la France. En 1132, un chapitre général de l'ordre est assemblé dans l'abbaye de Cluni. Deux cents prieurs, douze cents religieux y assistent, et Pierre les préside. Toute puissance civile, même la puissance royale, devait redouter et ménager le chef d'une si nombreuse milice. Que s'il relevait encore l'éclat de son titre par des qualités personnelles, comme la gravité des mœurs, l'éloquence, le savoir, l'esprit d'entreprise joint à la prudence et à la vigueur, le supérieur d'une telle congrégation était un des personnages les plus considérables et de l'Église et de l'État. Le chapitre général de l'année 1132 dicta de sévères règlements. Orderic Vital ne se contente pas de raconter le fait; il s'associe aux remontrances des moines, qui blâmèrent cet excès de rigueur. Cependant il ajoute que la douceur de Pierre tempéra, dans la pratique, la dureté des ordonnances. En 1134, Pierre siége au concile de Pise. Il revenait de cette ville, allant de compagnie avec un nombre considérable d'archevêques, d'évêques, d'abbés, quand une troupe armée les surprend, les attaque en pleine campagne, en blesse quelques-uns, met en fuite les autres, et s'empare de tous leurs équipages. Pierre, qui était sur sa mule, ayant à ses côtés Alberic, abbé de Vezelay, se dirige vers les assaillants, disposé, comme il semble, à leur opposer quelque résistance; mais, au premier choc, il est renversé de sa mule que transperce un coup de lance; et réduit lui-même à prendre la fuite, il va se cacher dans la plus prochaine métairie. C'est une « lamentable histoire, » *lamentabilem historiam*, que Pierre raconte lui-même au souverain pontife, en lui demandant une juste vengeance (*Epist.*, lib. I, epist. 27). Nous le retrouvons au concile de Latran en 1138. Il est de retour en Italie en 1141, où il s'emploie vainement à réconcilier les Lucquois et les Pisans. Ensuite il se rend en Espagne, où il va visiter les maisons de son ordre. En Espagne il est étonné de voir mêlés aux chrétiens les sectateurs de Mahomet, formant un grand peuple, fier de sa richesse, de sa puissance. Ils ont des temples, ils ont un Dieu, qui, disent-ils, est le Dieu de Moïse. Ils ont des écoles religieuses, et des théologiens qui interprètent un livre sacré. Quel est ce livre? En France, en Italie, on ne le connaît que de nom. Pierre, curieux de savoir ce qu'il renferme, charge trois chrétiens, Pierre de Tolède, Robert Kennet, voyageur anglais résidant alors en Espagne, et le dalmate Hermann, de faire en commun une traduction du Coran. Cette circonstance est intéressante dans la vie de notre abbé. M. Jourdain, dans ses *Recherches critiques sur les traductions d'Aristote*, n'a pas manqué de la signaler. En 1144, en 1145, Pierre est à Rome. En 1146, il est à Cluni, où il forme une seule collection de tous les statuts, au nombre de soixante-seize, qu'il avait jusqu'alors publiés pour le maintien de la discipline. On le revoit à Rome en 1150, réclamant l'appui du saint-siége contre quelques religieux insoumis. Quelle existence fut plus active que la sienne? Il aimait, assure-t-on, les voyages, et on lui en fait reproche. On dit qu'un abbé de Cluni se devait tout entier à sa congrégation.

De tous les abbés de Cluni, Pierre est un de ceux qui se sont le plus occupés de la plus importante de toutes les affaires domestiques, la discipline. A-t-il négligé davantage l'administration temporelle de ses vastes possessions? Il est probable qu'il en remit le soin pendant ses voyages à d'habiles vicaires, puisqu'on n'apprend pas que de son temps la riche, et déjà trop riche abbaye ait éprouvé quelque notable dommage. Les hommes supérieurs ne peuvent à leur volonté s'affranchir des obligations que leur impose leur grande renommée. Quand saint Bernard et Suger, une série de papes, les rois de France, d'Espagne, de Sicile, de Jérusalem et l'empereur de Constantinople lui-même s'adressaient à l'abbé de Cluni pour lui demander des conseils ou des services, se serait-il convenablement dispensé d'étudier, de traiter leurs affaires, sous le prétexte que la visite d'un prieuré, la poursuite d'un procès, ou l'exacte supputation des revenus de ses granges devaient occuper tous les instants d'un abbé vigilant et scrupuleux? M. Daunou termine la biographie de Pierre par ces mots : « Il n'a point été canonisé dans les formes, mais l'Église a toujours honoré sa mémoire; et ce titre de *Vénérable*, qui complète son nom, et par lequel l'histoire le désigne, ce titre, assurément bien inférieur à

celui de saint, est en revanche une distinction beaucoup moins commune. »

Il n'existe aucune édition complète des nombreux écrits de Pierre le Vénérable, ce qui nous oblige à les désigner tous par leurs titres particuliers. Ses *Lettres*, au nombre de soixante-et-onze, se lisent, pour la plus grande partie, dans la *Bibliotheca Cluniacensis*. Quelques-unes de ces lettres sont de véritables traités sur des questions dogmatiques. On aurait donc pu leur attribuer des titres distincts, comme aux traités suivants : *Epistola ad Petrum de S. Joanne contra eos qui dicunt Christum nunquam se in Evangeliis aperte Deum dixisse; Biblioth. Cluniac.*, col. 966; — *Tractatus adversus Judæorum inveteratam duritiem;* ibid., col. 985; — *Tractatus adversus Petrobrusianos hæreticos;* ibid., col. 1117; — *De Miraculis libri duo;* ibid., col. 1247. Nous avons parlé de la traduction du Coran, faite par les ordres de Pierre le Vénérable. La *Bibliothèque de Cluni* nous offre une lettre de Pierre à saint Bernard relative à cette traduction, une préface d'un des traducteurs, Robert de Retines, et un abrégé des erreurs contenues dans le Coran, abrégé que dom Marrier attribue sans difficulté à Pierre le Vénérable, sous ce titre : *Summula quædam brevis contra Hæreses et sectam diabolicæ fraudis Saracenorum*. Notre docteur a, en outre, composé une réfutation du Coran, en quatre livres, dont les deux derniers paraissent perdus; les deux premiers ont été publiés par Martène, dans le tome IX de l'*Amplissima Collectio*. Nous admettrons volontiers que Pierre le Vénérable a prononcé beaucoup de *Sermons*. Cependant on n'en possède, ou du moins on n'en désigne que quatre, un seul imprimé dans la *Bibliothèque de Cluni*, col. 1231, et trois dans les *Anecdota* de Martène, t. V, col. 1419-1450. Ses *Poésies*, au nombre de quatorze pièces, sont dans la *Bibliothèque de Cluni*. M. Daunou en a fait, à bon droit, peu de cas. Il faut, en outre, inscrire au catalogue des œuvres de Pierre le Vénérable le recueil de ses *Statuts*, dans la *Bibliothèque de Cluni;* et un écrit intitulé *Dispositio rei familiaris*, publié par Baluze (*Miscellanea*, t. V). M. Daunou mentionne enfin quelques morceaux inédits, qui n'ont aucune importance, et présente la liste des ouvrages attribués à tort par divers critiques à Pierre le Vénérable. B. HAURÉAU.

Gallia Christiana, t. IV, col. 1137. — *Bibliotheca Cluniacensis*. — *Histoire Littér. de la France*, t. XIII, p. 241. — *Petri Venerabilis Vita*, a Rodulfo, dans l'*Amplissima Collectio*, t. VI. — Ceillier, *Hist. des auteurs ecclésiastiques*, t. XXIII. — Baillet, *Vie de Pierre le Vénérable*, au 25 décembre.

MONTBRAY (*Geffroi* DE), prélat français, né à Montbray, près de Saint-Lô, mort le 2 février 1094, à Coutances. Issu d'une des plus illustres familles de Normandie, il fut promu dès sa jeunesse à l'épiscopat et sacré le 10 avril 1049 évêque de Coutances. Il se trouva à l'assemblée tenue en 1066 par Guillaume, duc de Normandie, à Lillebonne, et dans laquelle fut résolue l'invasion de l'Angleterre. L'un des principaux promoteurs de cette guerre, il suivit à la conquête le duc son ami, et se conduisit en homme de cœur à la bataille d'Hastings. Il accompagna Guillaume à Londres, et dans la cérémonie de son couronnement à Westminster, il remplit les fonctions de chambellan pour les états de Normandie. Lorsque le conquérant fut rappelé dans son duché, il laissa Geffroi de Montbray à la tête de ses milices et s'en trouva bien. En 1067, lorsqu'il eut battu les deux princes anglo-saxons, Edmond et Godwin, Geffroi entra dans le Dorset et le Sommerset, et y fit mutiler « tous les hommes armés ou suspects d'avoir pris les armes » dont il put s'emparer. Quelques années après, les comtes de Northumberland, de Norfolk, de Hereford s'étant révoltés contre le conquérant, Geffroi contribua puissamment à la victoire de Fagadon, remportée sur eux en 1074, les força de s'enfermer ensuite dans Norwich, où il les assiégea, et les prit par capitulation : en récompense de ses belles et nombreuses actions, Guillaume lui concéda en fief 280 terres seigneuriales. Après la mort de ce prince (1087), il éprouva tant de disgrâces, qu'il se vit obligé de revenir en Normandie, s'estimant heureux de pouvoir échapper par la fuite. H. F.

Orderic Vital, *Histoire ecclésiastique*. — *Gallia Christiana*, XI. — Aug. Thierry, *Hist. de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*. — Lecanu, *Hist. des Évêques de Coutances*. — Fisquet, *France pontificale*.

MONTBRET. *Voy.* COQUEBERT.

MONTBRON (*Joseph* CHÉRADE, comte DE), littérateur français, né en 1766, au château d'Horte, près de Montbron (Angoumois), mort en 1852, au château de Montagrier (Limousin). Officier à l'âge où l'on n'est encore qu'écolier, il suivit les princes dans l'émigration, et prit part à l'expédition de Quiberon; fait prisonnier et condamné à mort, il réussit à s'évader, et gagna la Hollande. A l'aide d'un déguisement il se cacha pendant quelque temps à Bordeaux, où il donna des leçons de dessin. Rayé à prix d'or de la liste des émigrés, il rentra dans une partie de ses biens, et s'occupa de littérature. En 1822 et en 1827, il représenta la Haute-Vienne à la chambre des députés, et vota constamment avec le ministère; entre autres mesures qu'il proposa, on n'est pas peu étonné de trouver celle de l'impôt progressif. Après 1830, il revint à son château de Montagrier, dont il fit une des plus belles propriétés du Limousin; il est le premier qui ait introduit l'alpaga en France. On a de lui : *Les Scandinaves, poëme traduit du suéo-gothique, suivi d'Observations sur les mœurs et la religion des anciens peuples de l'Europe barbare;* Paris, 1801, 2 vol. in-8°; — *Six Nouvelles;* Paris, 1815, 3 vol. in-12; — *Récit de l'évasion d'un officier pris à Quiberon;* Paris, 1815, in-12; la 2e édit. (1825, in-18) est augmentée d'une élégie et de notes explicatives; — *Essais sur la Littérature des Hébreux*.

Rachel, le Meurtrier, les Noces funèbres, Néhémie, narrations imitées de l'hébreu, précédées d'une introduction et du Voyage de Benjamin de Tudèle à l'oasis lointaine, suivies de notes et de dissertations qui peuvent servir à l'intelligence de la Bible; Paris, 1819, 4 vol. in-12; — Quelques *nouvelles* dans la *Bibliothèque des Romans*. P. L—Y.

Son frère aîné, *Étienne-Pierre* Chérade, comte de Montbron, né en 1763, mort le 24 janvier 1841, acheta d'abord une charge de conseiller au parlement de Paris; il l'échangea contre un brevet de sous-lieutenant. Quand vint la révolution il ne suivit point ses parents en émigration, et se livra, dans son domaine de Scorbé-Clervault en Poitou, à de grands travaux d'arboriculture. Sa belle plantation de chênes-liége fixa l'attention de la Société centrale d'Agriculture, qui lui accorda un de ses prix. On lui doit la découverte de la variété de noyer tardif à qui son nom a été donné. Sous la Restauration il reprit du service, reçut le commandement en second des gardes du corps à pied et fut nommé maréchal de camp. P. L—Y.

Texier (Abbé), *Notice sur le comte de Montbron*, dans le *Bulletin de la Soc. archéol. du Limousin*, 1862. — Arbellot, *Revue de la Haute-Vienne*.

MONTBRUN (*Charles* du Puy), capitaine français, né vers 1530, au château de Montbrun (diocèse de Gap), exécuté le 12 août 1575, à Grenoble. Issu d'une des plus anciennes familles du Dauphiné, il fit en Italie ses premières armes, et continua de servir avec distinction dans les guerres de Flandre et de Lorraine. Chorier raconte qu'à son retour dans sa famille, instruit qu'une de ses sœurs avait embrassé la réforme et s'était retirée à Genève, il se mit à sa poursuite, en jurant de la ramener catholique ou de lui arracher la vie; mais l'éloquence de Théodore de Bèze opéra, dit-on, un si brusque changement dans les convictions du frère que, devenu fougueux protestant, Montbrun établit une église dans son château, y appela un pasteur et poussa la ferveur religieuse jusqu'à employer la violence vis-à-vis de ses vassaux pour en faire des prosélytes. Le parlement de Grenoble lui ordonna en 1560 de venir lui rendre compte de sa conduite, et, sur son refus de comparaître, chargea le prévôt des maréchaux de l'amener mort ou vif. Montbrun se saisit du prévôt, et le jeta dans les prisons de son manoir. Puis, donnant la main aux réformés du Comtat, il s'empara de Malaucène, qu'il livra au pillage, et ne consentit à la retraite que sur la promesse d'une amnistie pleine et entière à tous les insurgés. Cette condition ayant été violée, il reprit les armes, et tira des catholiques de sanglantes représailles. A la tête de deux cents hommes, il tendit une embuscade à la troupe de La Motte-Gondrin, lieutenant du roi en Dauphiné, et la tailla en pièces; profitant aussitôt de l'effroi de ses ennemis, il se hâta de gagner Genève avec sa femme pendant que Gondrin faisait raser son château. Lorsque éclata la première guerre civile (1562), Montbrun accourut se mettre aux ordres du baron des Adrets, qui lui donna cinq cents arquebusiers pour occuper Châlons-sur-Saône; menacé par Tavannes, qui rassemblait contre lui les milices de la Bourgogne, il évacua la ville; ceux des protestants qui ne voulurent pas le suivre furent tous massacrés. Après avoir emporté Mornas d'assaut, il essuya une défaite sous les murs de Sisteron, et tenta vainement d'entrer dans Orange. Le 10 janvier 1563, il arrêta, avec Mouvans et Cléry, le baron des Adrets, dont la défection était devenue publique. Dans la seconde guerre civile, il aida d'Acier à repousser les attaques de Joyeuse contre Montpellier (1567), combattit vaillamment à Jarnac et à Moncontour, défit au passage du Rhône les catholiques commandés par de Gordes (27 mars 1570), et se rendit maître de Loriol. Après le massacre de la Saint-Barthélemy, il fut un des premiers à lever l'étendard de l'insurrection. S'étant concerté avec quelques chefs déterminés, dont Lesdiguières faisait partie, il soumit presque toutes les villes du Dauphiné. Sa défiance de la cour était telle qu'il refusa d'accepter la paix qui venait d'être signée sous les murs de La Rochelle. En 1574, il mit en déroute près du pont de Royan un fort détachement de l'armée du dauphin d'Auvergne François, et il força le roi Henri III, dont il avait pillé les bagages, à lever le siége de Livron. Le roi lui ayant ordonné de poser les armes, Montbrun s'écria : « Comment! le roi m'escrit comme roi et comme si le devois reconnoistre! Je veux qu'il sçache que cela seroit bon en temps de paix, et qu'alors je le reconnoistrai pour tel; mais en temps de guerre, qu'on a le bras armé et le cul sur la selle, tout le monde est compagnon. » En 1575, assailli par Gordes, qui réunit pour le réduire jusqu'à plus de douze mille hommes, il soutint bravement le combat; après des prodiges de valeur, il fut écrasé sous le nombre, et s'étant cassé la cuisse en franchissant un canal, il fut fait prisonnier et envoyé à Grenoble. « Il en mourra, dit le roi à cette nouvelle, et il verra à cette heure s'il est mon compagnon. » Ni les prières de Condé, ni l'intercession active du maréchal Damville et du duc de Guise ne purent le fléchir. « Il manda à la cour de Grenoble, rapporte Brantôme, de luy faire son procès et trancher la teste, quoiqu'on luy remonstrast que cela tireroit à conséquence et que les ennemis en pourroient autant faire à ses serviteurs. » Il fallut, à cause de sa blessure, porter Montbrun assis dans une chaise sur l'échafaud, où, avant d'être exécuté, il rappela au peuple que son seul crime était d'avoir porté les armes pour la religion et pour la liberté du royaume. Il avait mérité des deux partis le surnom de *brave*. Sa mémoire fut réhabilitée par un article spécial du traité de 1576, en même temps que celle de Montgomery. P. L.

Gui Allard, *Vie du brave Montbrun*; Grenoble, 1675, in-12. — J.-Cl. Martin, *Hist. de Charles Dupuy, surnommé le Brave, seigneur de Montbrun*; 2e édit.; Paris, 1816, in-8°. — Chorier, *Hist. du Dauphiné*. — Brantôme, *Vies des Capitaines illustres*.

MONTBRUN (*Jean* DU PUY, marquis DE), fils du précédent, né vers 1568, mort après 1637. Capitaine de cent hommes d'armes, il reçut en 1612 le titre de conseiller d'État, et assista aux états généraux de 1614. Bien que, pour le gagner au parti de la cour, on eût érigé sa terre en marquisat (1620), il leva des troupes et se mit en devoir de soumettre la Provence, dont l'assemblée de La Rochelle lui avait donné le gouvernement. Le retour de Lesdiguières en Dauphiné arrêta ses progrès. En 1622, il commanda la cavalerie de l'armée de Rohan. P. L.

MONTBRUN (*Alexandre* DU PUY), marquis DE SAINT-ANDRÉ, fils du précédent, né en 1600, à Montbrun, mort en août 1673, à La Nocle. Il avait été enfant d'honneur du Dauphin (depuis Louis XIII), et abandonna la cour pour rejoindre Lesdiguières en Piémont. En 1621 il offrit ses services à Rohan, qui l'envoya à Montauban avec le titre de gouverneur et des troupes; non-seulement il sut tenir à distance de la ville le maréchal de Thémines, mais il s'empara de plusieurs châteaux et places des environs. Il obtint aussi, en 1625, des avantages signalés sur le duc d'Épernon, sans pouvoir toutefois l'empêcher de ruiner toute la campagne. Dans la dernière guerre de religion, il reçut le grade de maréchal de camp, se porta avec quinze cents hommes au secours du Vivarais (1628), et se jeta dans Privas. Louis XIII, avant de commencer le siége de cette place, lui fit proposer 100,000 écus s'il la remettait entre ses mains; il répondit qu'il était homme d'honneur, et qu'il se défendrait jusqu'à la mort. Le 20 mai Richelieu, qui revenait du Piémont, amena des renforts au roi, et l'armée fut portée à vingt mille hommes. Sommés plusieurs fois de se rendre à discrétion, les assiégés continuèrent de se battre avec acharnement. Dans l'espoir d'obtenir pour eux des conditions favorables, Montbrun se rendit au camp avec quelques-uns de ses compagnons, et y fut retenu prisonnier par le cardinal, sous prétexte qu'il n'avait pas de sauf-conduit. Quant à la ville rebelle, on la traita avec la dernière rigueur : les maisons furent pillées et livrées aux flammes, et les soldats, massacrés, pendus ou envoyés aux galères; une ordonnance royale déclara confisqués tous les biens des habitants et interdit à qui que ce fût de s'y établir sans permission expresse. L'intervention du comte de Soissons sauva Montbrun de la mort. Conduit à Valence, puis dans la tour de Crest, il s'échappa au bout de quelques mois et, à l'exemple de Rohan, il alla offrir son épée à la république de Venise. En 1631, il passa sous les drapeaux de Gustave-Adolphe, qui le nomma colonel, contribua à la prise de Francfort et battit les Impériaux près d'Ingermunde; ce dernier fait d'armes lui valut le gouvernement de la Poméranie. Il reçut au combat de Nuremberg une blessure qui l'empêcha d'assister à la bataille de Lutzen. Après la mort du roi de Suède, il s'attacha au duc de Saxe-Weimar, tomba aux mains de Wallenstein, et resta trois ans détenu dans la forteresse de Lindau. Rentré en France en 1636, il fut bien accueilli à la cour, et obtint en 1638 un régiment à la tête duquel il fit la campagne du Piémont; au siége de Turin il fut fait prisonnier, et ne recouvra sa liberté qu'en 1642. Pendant sa captivité on l'éleva au grade de maréchal de camp. Il continua ensuite de servir en Italie, fut pourvu en 1649 du gouvernement du Nivernais, et créé en 1650 lieutenant général, et prit, jusqu'en 1659, la plus grande part à toutes les opérations militaires. Le cardinal Mazarin lui offrit le bâton de maréchal à la condition d'abjurer la religion réformée; mais il refusa de l'acheter à ce prix, et comme il avait à se plaindre de la cour, il se retira chez lui. La vieillesse n'abattit pas son ardeur guerrière. En 1668, à la prière du sénat de Venise, il consentit à défendre Candie, qu'un siége meurtrier avait réduit à toute extrémité; mais Morosini ayant capitulé à son insu, il revint à Venise, et y fut confirmé pour la vie dans la charge de capitaine général des armées de terre. Après avoir encore pris part à l'expédition du comte de Saint-Paul en Pologne (1670), il se reposa de ses longues fatigues dans sa terre de La Nocle, où il mourut, à l'âge de soixante-treize ans. Il ne laissa point d'enfants mâles. — Une branche de cette famille passa en Hollande à la révocation de l'édit de Nantes. P. L.

Vie de Saint-André-Montbrun; Paris, 1698. — Haag frères, *La France Protestante*.

MONTBRUN DE SOUS-CARRIÈRE, inventeur des chaises à porteur, fils naturel du duc de Bellegarde, né dans la première moitié du dix-septième siècle. Avant lui l'on n'usait que de fauteuils portés sur brancards; il fit faire les espèces de boîtes dont on s'est servi depuis. Son invention ne fut pas adoptée de suite : il usa de ruse pour la faire prendre; Tallemant dit : « On ne rencontroit que lui par les rues afin qu'on vît que cette voiture étoit commode. » Ces chaises devinrent ensuite fort à la mode sous le nom de *Chaises de Sous-Carrière*, et l'entreprise rapporta de l'argent. L. L.

Sauval, *Antiquités de Paris*, t. I, p. 192. — Tallemant des Réaux, 1re édit., t. III, p. 259; t. IV, p. 188, 191. — Furetière, *Le Roman bourgeois*, édit. Fournier, p. 66. — *Les Loix de la Galanterie*, éd. (Paris, 1855), note.

MONTBRUN (*Louis-Pierre*, comte), général français, né à Florensac (Hérault), le 1er mars 1770, tué à la bataille de la Moskowa, le 7 septembre 1812. Il s'engagea le 1er mai 1789 dans le 1er régiment de chasseurs à cheval, qu'il ne quitta qu'après en avoir été le colonel, devint lieutenant (27 juillet 1796) sur le champ de bataille d'Altendorff, où il sauva la vie au général Richepanse, dont il était l'aide de camp, capitaine (31 mars 1797), chef d'escadron

(6 octobre 1799), chef de brigade (15 juin 1800), et général de brigade (24 décembre 1805). Déjà considéré comme l'un des meilleurs officiers de l'armée, Montbrun avait conquis ce dernier grade par sa conduite au combat de Ried (29 octobre), dont en grande partie il avait assuré le succès par sa participation aux brillants faits d'armes de la journée d'Austerlitz. Toujours employé à la grande armée, il était en 1806 dans la Silésie, avec le corps des troupes alliées qui, sous les ordres du prince Jérôme, assiégeait les places fortes de cette province. Le 29 et le 30 novembre, il mit en déroute un corps de dix mille hommes commandés par le prince d'Anhalt-Pleiss, lui fit près de dix-huit cents prisonniers et lui enleva sept pièces de canon. Ses habiles dispositions contribuèrent avec celles du général Claparède à repousser, le 11 juin 1807, au combat du pont de Drewkenow, sur l'Omulew, les Russes qui avaient attaqué sur le Bug et la Narew l'extrême droite de l'armée française, commandée par Massena. Le 30 novembre 1808, son audace décida la victoire remportée par le maréchal Victor, au pied du Somo-Sierra en Espagne, où à la tête des chevau-légers polonais de la garde, il força ce dangereux passage défendu par une division de treize mille hommes et par treize pièces d'artillerie. Quelques jours après, aux portes de Madrid, il n'échappa aux fureurs de la populace qu'en se faisant, avec le plus grand sang-froid, un passage à coups de sabre. Promu le 9 mars 1809 au grade de général de division, il combattit le 22 avril suivant à Eckmühl, et contribua par ses attaques opiniâtres, de flanc et de front, sur l'aile droite de l'ennemi, au succès de cette journée. Le talent et le courage qu'il déploya le 14 juin, à la bataille de Raab, furent mis à l'ordre du jour de l'armée. Après la pacification de l'Allemagne, Montbrun reçut, le 10 avril 1810, le commandement de la cavalerie de l'armée de Massena en Portugal, et se plaça dans l'opinion des gens de guerre au rang des Murat, des Lasalle, des Milhaud et des Colbert ; il se distingua surtout le 27 septembre à la bataille de Bussaco, et le 5 mai 1811 à celle de Fuentes-de-Onoro. A la fin de cette année, il fut moins heureux lorsque, rentré en Espagne, il entreprit de s'emparer d'Alicante; mais si dans cette circonstance il commit une faute, il la répara noblement dans les plaines de Russie. Chargé, en juin 1812, du commandement du deuxième corps de réserve de la cavalerie, aux ordres du roi Murat, il fut frappé par un boulet dans la plaine de Mojaïkz, tandis qu'à la tête de sa division il donnait des marques de la plus brillante valeur. Depuis le 30 juin 1811 il avait été nommé grand-officier de la Légion d'Honneur. Son nom est gravé sur l'arc de triomphe de l'Étoile, côté sud.

MONTBRUN (*Alexandre*, baron), frère du précédent, né à Florensac, le 1er février 1775, mort à Paris, le 29 septembre 1821. Colonel du 7e régiment de chasseurs à cheval (1809), il fut nommé, le 18 octobre 1812, général de brigage. En 1813, il enleva Lunebourg aux Russes, et fut suspendu de ses fonctions par l'empereur pour s'être replié sans combattre à Fontainebleau pendant la campagne de France ; il fut réintégré dans son grade après la Restauration.

H. FISQUET (de Montpellier).

Fastes de la Légion d'Honneur. — *Moniteur universel*, 1792 à 1812, passim. — De Courcelles, *Dict. des Génér. français.* — *Biog.* (inédite) *de l'Hérault.*

MONTCALM DE SAINT-VÉRAN (*Louis-Joseph*, marquis DE), général français, né le 28 février 1712, au château de Candiac, près Nîmes, mort le 14 septembre 1759, à Québec. Il descendait d'une ancienne famille du Rouergue. Son éducation fut confiée, ainsi que celle de son frère aîné (*voy.* CANDIAC), aux soins de Dumas, l'inventeur du bureau typographique; il fit de grands progrès sous la direction de cet habile maître, et continua, même au milieu des camps, à étendre ses connaissances. Destiné à la carrière des armes, il entra dès l'âge de neuf ans au service comme enseigne du régiment de Hainaut (1721), devint capitaine en 1729, commanda en 1743 le régiment d'Auxerrois, et se distingua de la façon la plus brillante à la bataille de Plaisance et au combat d'Exiles. Lorsqu'il devint brigadier, il passa dans la cavalerie, et fut mis à la tête d'un régiment qui portait le nom de sa famille. Nommé maréchal-de-camp en 1756, il fut aussitôt envoyé dans le Canada, placé alors sous le gouvernement du marquis de Vaudreuil. Sans perdre de temps il entra en campagne et investit le fort Oswego, qu'il força à se rendre. En 1757 il s'empara du fort Georges, dont la garnison, au nombre de deux mille hommes, fut tout entière massacrée par les tribus sauvages alliées. L'année suivante les Anglais reprirent l'offensive avec une telle supériorité de forces, qu'il fallut abandonner l'espoir d'arrêter leurs progrès. A une armée de soixante mille hommes et à de nombreux vaisseaux, on ne pouvait opposer que quelques bâtiments, trois mille soldats, autant de miliciens et quinze à dix-huit cents Indiens indisciplinés. La culture de la terre, déjà si restreinte, fut sur plusieurs points abandonnée entièrement; la disette se joignit à la guerre pour désoler le pays. On se trouva dans une telle pénurie de provisions, que les habitants des villes furent mis à la ration de quatre onces de pain par jour. Pour complément de misère, le gouvernement de la métropole, qui avait résolu l'abandon du Canada, ne répondait à toutes les sollicitations de secours que par un refus formel, quelquefois par d'amères récriminations (1). Le gouverneur et

(1) Dans un des derniers moments de crise, le ministère adressa au gouverneur de Québec la lettre suivante : « Je suis bien fâché d'avoir à vous mander que vous ne devez point espérer de recevoir des troupes de renfort; outre qu'elles augmenteraient la disette des vivres, que vous n'avez que trop éprouvée jusqu'à présent, il serait fort à craindre qu'elles ne fussent interceptées

le commissaire des guerres demandèrent en vain des moyens de résister. Bougainville partit pour la France, afin de représenter de vive voix au ministre l'état désespéré de la colonie. De son côté Montcalm écrivit qu'à moins d'un bonheur inattendu, les Anglais s'empareraient du Canada dans la campagne de 1759. Il disposa néanmoins son plan de défense en capitaine habile; mais la victoire sanglante qu'il remporta sur lord Abercromby sous les murs du fort de Carillon (18 juillet 1758) n'empêcha pas ce général de prendre successivement possession des forts de Frontenac, Duquesne, de Niagara, de La Couronne et de La Présentation. L'année suivante l'invasion du Canada eut lieu sur trois points à la fois; du côté de Québec s'avança le général Wolfe, à la tête de trente mille hommes et appuyé par une flotte de plus de cinquante bâtiments, sous les ordres de l'amiral Saunders. En réunissant les habitants des campagnes à ceux de la ville, Montcalm parvint à composer une armée de treize mille hommes, dont six bataillons de troupes régulières. C'était encore plus qu'il n'avait espéré. « On n'avait eu intention d'assembler, rapporte un témoin oculaire, que les hommes en état de soutenir les fatigues de la guerre; mais il régnait une telle émulation dans le peuple que l'on vit arriver au camp des vieillards de quatre-vingts ans et des enfants de douze à treize ans, qui ne voulurent jamais profiter de l'exemption accordée à leur âge. » Le siége commença le 27 juin. Pendant plus de deux mois Wolfe n'obtint d'autre résultat que celui d'incendier la basse ville et de ravager les campagnes; il doutait même de la réduction de la place, une des plus fortes du Nouveau Monde, et dans la douleur qu'il en éprouva il tomba dangereusement malade. A la suite d'un conseil de guerre, où il fit adopter un plan des plus hardis, il fit franchir, pendant la nuit du 13 septembre, une montagne escarpée à son armée, et la rangea en bataille sur les hauteurs qui dominent Québec, dans les plaines d'Abraham. Montcalm n'avait point songé à surveiller ce passage, d'un accès des plus difficiles; aussi sa surprise à la vue de l'ennemi ne connut point de bornes, et sa prudence habituelle l'abandonna. Au lieu de continuer la résistance à l'abri de remparts inexpugnables, il les quitta précipitamment, se mit à la tête d'une dizaine de milliers d'hommes et courut offrir le combat aux Anglais, qui l'attendaient de pied ferme. Les deux armées luttèrent avec un acharnement inouï. Quoique blessé, Montcalm combattit comme le dernier des soldats; rapporté sanglant à Québec, il ordonna les mesures qu'il croyait propres à réparer cette désastreuse journée, et mourut le lendemain soir. Ses restes furent déposés dans un trou creusé par une bombe, dans l'église du couvent des Ursulines, où ils se trouvent encore. Quatre jours après la ville capitulait (18 septembre 1759). On sait que le général anglais Wolfe (*voy.* ce nom) tomba mortellement frappé dans la même bataille. En 1827 le comte de Dalhousie, l'un des gouverneurs anglais du Canada, confondant les noms des deux adversaires dans le même souvenir, leur fit élever un obélisque de marbre avec une inscription qui débute ainsi : *Mortem virtus communem famam historia, monumentum posteritas dedit.* Montcalm avait épousé en 1736 une fille du marquis de Boulay, de laquelle il eut plusieurs enfants. Le général Montcalm est un des personnages du *Dernier des Mohicans*, roman de Cooper. P. L—y.

par les Anglais dans le passage; et, comme le roi ne pourrait jamais vous envoyer des secours proportionnés aux forces que les Anglais sont en état de vous opposer, les efforts que l'on ferait ici pour s'en procurer n'auraient d'autre effet que d'exciter le ministère de Londres à en faire de plus considérables, pour conserver la supériorité qu'il s'est acquise dans cette partie du continent. »

Garneau, *Hist. du Canada*, I. — Montgomery-Martin, *History of the British Colonies.* — *Mémoires sur le Canada depuis 1749 jusqu'à 1760*; Québec, 1838.

MONTCALM (*Paul-François-Joseph*, marquis DE), marin français, fils du précédent, né en 1756, dans le Rouergue, mort en 1812, en Piémont. Il parvint rapidement au grade de capitaine de vaisseau, servit sous d'Estaing et Suffren, et se distingua au combat de l'île de La Grenade ainsi qu'au siége de Gibraltar. Nommé en 1789 député de la noblesse aux états généraux, il signa la protestation contre la double représentation du tiers, et s'étant ensuite rallié au parti constitutionnel, il proposa de supprimer les pensions, motion à laquelle l'assemblée fit, en l'adoptant, une exception pour les familles de Montcalm et de d'Assas. A la fin de 1790 il émigra en Espagne, puis en Piémont. Il mourut des suites d'une chute. P. L.

Biogr. nouv. des Contemp.

MONTCHAL (*Charles* DE), prélat français, né en 1589, à Annonay (Vivarais), mort à Carcassonne, le 22 août 1651. Sa mère se nommait Anne de Guillon. D'abord abbé de Saint-Amand-de-Boisse, au diocèse d'Angoulême, et de Saint-Sauveur-le-Vicomte, au diocèse de Coutances, il devint archevêque de Toulouse en 1627, par la cession de Louis de Nogaret, cardinal de La Valette. Il est à remarquer que le cardinal de La Vallette n'avait pas reçu les ordres sacrés et n'était pas même simple clerc. Quant à Montchal, il n'était pas seulement ordonné : ce qui était plus rare alors chez les ecclésiastiques de qualité, il était théologien, et même théologien érudit. Il fut consacré à Paris le 9 janvier 1628, et se rendit ensuite dans sa ville métropolitaine. Toulouse eut alors un prélat qui, revêtu de l'habit sacerdotal, officiait et prêchait. C'était une grande nouveauté. Charles de Montchal revint à Paris en 1635, assister à l'assemblée du clergé, dont il fut un des principaux orateurs. En 1641 nous le trouvons à l'assemblée de Mantes, dont il a écrit l'histoire. En 1645 il siége de nouveau dans l'assemblée de Paris, où

il plaide avec énergie la cause des franchises ecclésiastiques. Le 8 septembre 1643, il consacre l'église de Sorèze. Sous son administration l'église de Toulouse prit des accroissements considérables, et s'enrichit d'un grand nombre de monastères et de couvents. Le zèle de Charles de Montchal pour les affaires de la religion était un zèle éclairé. Il entendait que l'Église fût puissante, mais il ne cherchait pas les éléments de cette puissance ailleurs que dans l'exemple des bonnes mœurs, le progrès des études ecclésiastiques, et les nobles triomphes de l'éloquence. Autant il aimait la science, autant il détestait l'intrigue. Il fut le patron d'une foule de lettrés, qui lui dédièrent leurs ouvrages, entre lesquels il suffit de citer Étienne Molinier, François Combéfis, Innocent Cironius, Casanova, Ravel, etc. On a de lui : *Mémoires*; Rotterdam, 1718, 2 vol. in-12; dans ces *Mémoires* se trouve le *Journal de l'Assemblée de Mantes*. B. H.

Gallia Christ., t. XIII, col. 63. — Du Mége, *Hist. des Institut. de la ville de Toulouse*, III, 196-198.

MONTCHAL (DE). *Voy.* BARENTIN.

MONTCHEVREUIL (*Gaston-Jean-Baptiste* DE MORNAY, comte DE), général français, tué à Neerwinde, le 29 juillet 1693. Il appartenait à une des branches de l'illustre famille de Mornay. Entré d'abord dans le régiment du Roi-infanterie, il obtint dans ce corps un rapide avancement et s'éleva jusqu'au grade de lieutenant général. Après la bataille de Senef, Condé écrivit au roi : « Montchevreuil a fait des merveilles ; il aspire aux grandes choses. » Il mérita les éloges du roi lui-même au siége de Valenciennes. En 1690 il passa sous les ordres du duc de Luxembourg, se signala encore à Fleurus et eut la principale part dans la prise de Mons. Chargé à la bataille de Neerwinde de s'emparer du village de ce nom, il fit une attaque si furieuse qu'il s'y établit d'emblée; mais il fut tué un moment après. Il était alors gouverneur d'Arras et lieutenant général de l'Artois.

Son frère aîné, *Henri*, marquis DE MONTCHEVREUIL, fut gouverneur du duc du Maine; « fort honnête homme, dit Saint-Simon, modeste, brave, mais des plus épais et gueux comme un rat d'église. » Il avait épousé, en 1653, Marguerite Boucher d'Orsay, qui jouit d'un grand crédit auprès de Mme de Maintenon. Cette dernière voulut Montchevreuil pour un des trois témoins de son mariage avec le roi; elle lui procura le gouvernement de Saint-Germain-en-Laye, l'attacha à M. du Maine, le fit chevalier de l'ordre, et mit Mlle de Blois sous la conduite de Mme de Montchevreuil, qui déjà avait rempli par pauvreté l'emploi de gouvernante des filles d'honneur de la Dauphine. « Sans aucun esprit, elle avait tellement captivé Mme de Maintenon qu'elle ne voyait que par ses yeux; elle était la surveillante de toutes les femmes de la cour. Tout, jusqu'aux ministres, jusqu'aux filles du roi, tremblait devant elle; on ne l'approchait que difficilement. » Le marquis mourut le 2 juin 1706, à quatre-vingt-quatre ans, et sa femme le 26 octobre 1699. P. L.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — Saint-Simon, *Mémoires* (édit., Chéruel), I et III.

MONTCHRESTIEN (*Antoine* DE), poëte et économiste français, né vers 1570, à Falaise, tué le 7 octobre 1621, au village des Tourailles, près Domfront. C'était un aventurier, fils d'un apothicaire de Falaise, qui s'appelait *Mauchrestien*; il modifia son nom, dont la signification ne lui plaisait pas, y ajouta la particule nobiliaire, et prit ensuite le titre de seigneur de Vastevilleou Vateville. Telle est du moins la version du *Mercure françois* sur cet écrivain, servilement reproduite par tous les auteurs qui ont parlé de lui. Malherbe, en rappelant ces détails dans une lettre à Peiresc, ne lui refuse pas quelque estime; car il ajoute : « Il estoit homme d'esprit et de courage, dont il avoit fait preuve en d'autres occasions qu'en celle-ci. » Orphelin de bonne heure, Montchrestien fut placé sous la tutelle d'un gentilhomme protestant qui, au lieu de le faire instruire, le donna comme domestique à deux jeunes gens. Il les suivit au collége, et s'il profita des leçons, ce fut en écoutant aux portes, à l'exemple de Ramus et d'Amyot. Quand il fut en âge, il poursuivit son tuteur en règlement de compte, et plaida si habilement qu'il obtint gain de cause et rentra dans son patrimoine. Peu de temps après il épousa une veuve, et prit d'une terre qu'elle possédait le nom de Vateville. Il est probable qu'à cette époque il vint résider à Paris, où quelques-unes de ses pièces furent représentées. Son caractère turbulent le porta plus d'une fois à braver la rigueur des ordonnances sur le duel; malgré sa réputation d'adresse et de témérité, il ne fut pas toujours heureux dans ses rencontres : criblé de blessures par un baron de Gourville, qu'il fit condamner à 12,000 livres de dommages-intérêts, il eut un jour le malheur de tuer son adversaire et fut forcé, pour sauver sa tête, de passer en Angleterre. Le roi Jacques Ier, à qui il dédia une tragédie sur la mort de Marie-Stuart, s'intéressa à son sort, et lui fit obtenir des lettres d'abolition. De retour en France, Montchrestien se retira dans les environs de Châtillon-sur-Loire, où il établit une fabrique d'acier, ce qui le fit soupçonner de faux monnayage. En 1621 il y renonça pour embrasser le parti de la révolte à la suite du duc de Rohan. Doué d'une énergie peu commune, il se mit à la tête des calvinistes de l'Orléanais, et se jeta dans Sancerre; mais aussitôt que Condé parut sous les murs de la ville, l'échevin, secondé par la majorité des habitants, le mit dans l'impossibilité de résister en le retenant prisonnier jusque après la signature de la capitulation. De là il se rendit à l'assemblée de La Rochelle, où on lui donna commission de lever des troupes dans le Maine et la basse Normandie. Il avait déjà réuni cinq à six mille hommes lorsque, attaqué à l'improviste par une

vingtaine de catholiques au hameau des Tourailles, il fut tué d'un coup de pistolet, non sans avoir vendu chèrement sa vie. Quelques jours après, son cadavre fut porté à Domfront, traîné sur la claie, rompu et brûlé. Il est à regretter qu'une existence aussi aventureuse ait empêché Montchrestien de se livrer exclusivement aux lettres, car il n'était pas dépourvu de puissance et d'originalité; l'un des derniers et des plus remarquables disciples de Garnier, il intéresse encore aujourd'hui par une certaine élégance de style qui lui est particulière. « Aussi mauvais tragique pour le moins que Jodelle et Garnier, dit M. Sainte-Beuve, il se distingue d'eux par plus de douceur et de politesse; il y a du Desportes et du Bertaut dans sa poésie. Ainsi, après avoir, en son *Escossoise*, représenté Marie Stuart énumérant tous les malheurs qui l'assaillirent au berceau, il lui fait ajouter ces deux vers charmants :

Comme si dès ce temps la fortune inhumaine
Eût voulu m'allaiter de tristesse et de peine.

Moins connu que Hardy, il lui est en plus d'un endroit supérieur; il met peu d'intrigue dans ses œuvres, ne sait pas développer une situation, et tombe dans les trivialités communes à ses contemporains; chez lui le dialogue, parfois vivement coupé, est trop souvent noyé dans d'interminables récits. »

On a de Montchrestien : *Les Tragédies d'Anthoine de Montchrestien, sieur de Vasteville, édition nouvelle, augmentée par l'autheur;* Rouen, 1627, in-8°. Ce recueil, qui parut pour la première fois en 1600 ou 1601, à Rouen, in-8°, et réimprimé dans la même ville en 1604, in-12, et à Niort, en 1606, in-12, est dédié au prince de Condé et renferme cinq tragédies en cinq actes avec chœurs : *Les Carthaginoises ou la Liberté*, représentée sous le titre de *Sophonisbe* en 1596, *Les Lacènes, ou la Constance* (1599), *David ou l'Adultère* (1600), *Aman, ou la Vanité* (1601), *L'Escossoise, ou le désastre*, (1605); un poëme historique, *Susanne ou la Chasteté*, en quatre chants; une *Bergerie*, moitié prose et moitié vers, le meilleur peut-être de ces divers ouvrages, et qui a été traduite en allemand (Dresde, 1644, in-8°); des *stances*, etc.; — *Traicté de l'Œconomie politique, dédié au roy et à la reyne mère du roy;* Rouen, 1615, in-4°. D'après Blanqui, c'est la première fois qu'on trouve employé le mot d'*économie politique*. « Ce livre, disent MM. Haag, est moins un traité qu'une suite de discours un peu diffus sur des questions d'économie sociale; l'auteur, zélé protectionniste, réclame pour l'industrie nationale la prohibition des marchandises étrangères; il croit à la nécessité des lois somptuaires, mais il expose souvent de fort bonnes idées, dans un style toujours clair et correct. Quelquefois, pour combattre la sécheresse de son discours, il appelle la poésie à son aide. » On attribue en outre à Montchrestien une version des *Psaumes de David* et une *Histoire de Normandie*, manuscrite. P. L— y.

Biblioth. du Théâtre françois, I, 302. — Goujet, *Biblioth. françoise*. — *Catalogue de M. de Soleinne*, I, 178. — *Le Mercure français*, 1621. — Sainte-Beuve, *Tableau de la Poésie française au seizième siècle*. — *Dict. d'Économie polit.*, II. — Haag frères, *La France Protestante*. — Boisard, *Biog. du Calvados*; Caen, 1848, in-12.

MONTDORGE (*Antoine* GAUTIER DE), littérateur français, né le 17 janvier 1701, à Lyon, mort le 24 octobre 1768, à Paris. Il occupa la charge de maître de la chambre aux deniers du roi et fut membre de l'Académie de cette ville. Sa grande fortune lui permit de cultiver les lettres en amateur et d'encourager les artistes. On a de lui : *L'Ile de Paphos;* Paris, 1727, in-12; — *Les Fêtes d'Hébé, ou les talents lyriques*; Paris, 1739, in-4°; cet opéra-ballet en trois entrées, joué le 21 mai 1739 et repris en 1747 et en 1756, eut un grand succès, dont Rameau, l'auteur de la musique, put revendiquer une bonne part; on en fit trois parodies; — *Réflexions d'un Peintre sur l'opéra*; Paris, 1741, in-12; — *Art d'imprimer les tableaux en trois couleurs;* Paris, 1756, in-8°; — *L'Opéra de société*, en un acte, joué en 1762; — *Quelques lettres écrites en 1743 et 1744 par une jeune veuve au chevalier de Luzeincour;* Paris, 1761, 1769, pet. in-8°; la moitié de ces lettres avait paru en 1759 dans le *Mercure*. K.

Nécrologe des Hommes célèbres, 1770.

MONTE (*Piero* DAL), célèbre canoniste italien, né à Venise, dans les premières années du quinzième siècle, mort à Rome, le 12 janvier 1457. Après avoir étudié les lettres grecques et latines sous la direction de Guarino, et s'être fait recevoir maître ès arts à Paris, il obtint à Padoue le grade de docteur en droit. Nommé en 1433 protonotaire apostolique, il fut envoyé en 1434, par le pape Eugène IV, au concile de Bâle. Peu de temps après il partit pour Rome, chargé de demander, au nom du concile, aux habitants de cette ville, la mise en liberté du cardinal Condolmieri, neveu du pape. Arrêté en route par les bandes du condottieri Fortebraccio, il fut élargi sur les instances de son ami François Barbaro, podestat de Vérone. Monte se rendit alors à Florence auprès du pape, qui, vers la fin de l'an 1434 le nomma collecteur des redevances à lever dans le royaume d'Angleterre au profit de la cour pontificale. Après un séjour de cinq ans dans ce pays, pendant lequel il se concilia la faveur du duc de Glocester, oncle du roi, Monti retourna en Italie; appelé en 1442 à l'évêché de Brescia, il n'en prit possession que deux ans après. A peine venait-il d'apaiser, avec l'aide du frère Albert de Sarziano, les discordes civiles de cette ville, qu'il fut envoyé en France comme légat du saint-siége. En 1447, à l'avénement du pape Nicolas V, il alla à Rome rendre compte de sa mission, et retourna ensuite à Brescia, où il fonda plusieurs églises et quelques

établissements pieux. Appelé en 1451 au gouvernement de Pérouse, il remplit pendant trois ans cette charge à la plus grande satisfaction de la cour de Rome, auprès de laquelle il passa les trois dernières années de sa vie. Lié avec les principaux humanistes de l'Italie, notamment avec Poggio, Monte laissa la réputation d'un homme savant et vertueux. On a de lui : *Repertorium Juris utriusque*; Bologne, 1465, 3 vol. in-fol.; Nuremberg, 1477, 2 vol. in-fol.; Padoue, 1480, 2 vol. in-fol.; — *Monarchia, in qua generalium conciliorum materia, de potestate et præstantia Romani Pontificis et Imperatoris discutitur*; Rome, 1496, in-4°, 1537, in-16; Lyon, 1512, in-8°; reproduit dans le t. XIII du *Tractatus Tractatuum Juris* et dans la *Collection Conciliorum* du P. Labbe; — Une traduction latine du *Miraculum Eucharistiæ* de saint Épiphane; Rome, 1523, in-8°; — Des *Discours* et des *Lettres*, conservés en manuscrit en grande partie au Vatican; des fragments en ont été publiés par le cardinal Quirini dans ses *Fr. Barbari Epistolæ*, t. II; et dans ses *Epistolæ ad Benedictum III*. (*Voy.* Freytag, *Apparatus Litterarius*, t. III). O.

Agostini, *Scrittori Veneziani*, t. I. — Ughelli, *Italia Sacra*, t. IV. — Papadapoli, *Gymnasium Patavinum*.

MONTE (*J.-L.* del). *Voy.* Jules III.

MONTE (*Hersilie* del). *Voy.* Cortese.

MONTEALBANO (*Nepos* de), jurisconsulte français du treizième siècle; il fut connu en Italie sous un nom qu'il dut à sa ville natale, et on sait aujourd'hui qu'il avait vu le jour en France, à Montauban, et non à Albano, près de Rome, comme l'avait pensé Pancirolle. Il laissa des ouvrages qui eurent une grande réputation et que l'imprimerie reproduisit fréquemment au commencement du seizième siècle; son *Tractatus de Exceptionibus Rerum, seu liber fugitivus*, obtint, soit isolément, soit à la suite de la *Practica* de Masuer, plus de dix éditions, de 1510 à 1589, à Paris, à Cologne, à Francfort; des extraits en furent insérés dans divers recueils de jurisprudence. G. B.

Savigny, *Geschichte des Römischen Rechts im Mittelalter*, t. V, p. 443-446.

MONTEBELLO (Duc de). *Voy.* Lannes.

MONTECATINO (*Antonio*), philosophe italien, né en 1536, à Ferrare, où il est mort, en 1599. De noble extraction, il fit des leçons sur divers sujets dans sa patrie, et devint professeur de philosophie. Il fut particulièrement considéré du duc Alfonse II, qui le choisit pour secrétaire et qui le députa en ambassade à la cour de France et à celle de Rome. Selon Muratori, il paya la famille de son bienfaiteur d'ingratitude, et fut le principal instrument de la dévolution du duché de Ferrare au saint-siége. On a de lui : *Aristotelis Politicorum Lib. III*; Ferrare, 1587-1597, 3 vol. in-fol. : cette version latine est accompagnée d'un commentaire, dont Naudé ne paraît pas faire grand cas, et le t. II, qui parut en 1594, contient en outre la *République* et les *Lois* de Platon ainsi que des fragments; — *In octavum librum* Physicæ *Aristotelis Commentarius*; Ferrare, 1591, in-fol.; — *In primam partem lib. III Aristotelis* de Anima. Francesco Patrizi a dédié à Montecatino un des volumes de ses *Discussiones peripateticæ*, et il a laissé un magnifique éloge des vertus de ce ministre philosophe. P.

Bayle, *Dict. Critique*. — Naudé, *Bibliogr. Polit.*, 27. — Ag. Superbi, *Apparato degli Uomini illustri di Ferrara*. — Muratori, *Antichità Estensi*, 2e partie, c. 14. — Tiraboschi, *Storia della Letter. Ital.*, VII, 1re partie.

MONTECROCE (*Ricoldo* de), dominicain de Florence, fut chargé par le pape Boniface VIII, en 1296, avec plusieurs de ses confrères, d'aller évangéliser les Bulgares, les Russes, les Géorgiens, les Tatars, etc., et a écrit, sous le titre d'*Itinerarium peregrinationis*, le journal de cette importante mission. Son œuvre n'est pas parvenue en original jusqu'à nous, mais plusieurs bibliothèques en possèdent une traduction française, compilée en 1351 par Jehan Lelong, mort en 1387, abbé de Saint-Bertin, à Saint-Omer. Celle qui est conservée à la Bibliothèque impériale (1) a été imprimée dans *L'Hystoire merveilleuse plaisante et recreative du grand empereur de Tartarie, seigneur des Tartares, nommé le grand Can*, etc.; Paris, 1529, in-fol. Murray, dans ses *Discoveries and Travels in Asia*, I, 197, et M. de Remusat dans ses *Nouveaux Mélanges asiatiques*, II, 199, ont donné quelques fragments de l'ouvrage du zélé disciple de saint Dominique. Pce A. G.

Échard et Quétif, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, I, 504. — Adelung, *Die Reisenden in Russland bis 1700*. — Senner, *Catal. Cod. mss. Biblioth. Bernensis*, II, 480. — *Catalogus librorum manusc. Bib. Cottonianæ*, par Thomas Smith; Oxford, 1696, p. 74.

MONTECUCCOLI (2) (*Sébastien*, comte de), gentilhomme italien, né à Ferrare, vers la fin du quinzième siècle, exécuté à Lyon, le 7 octobre 1536. Après avoir occupé un emploi à la cour de Charles Quint, il accompagna en France Catherine de Médicis et devint échanson du dauphin François. Au milieu de l'été 1536 ce jeune prince, après avoir joué longtemps à la paume, demanda à se rafraîchir; Montecuccoli lui présenta de l'eau dans un *potet* de terre rouge. Le dauphin en but immodérément; quelques heures après, une pleurésie se déclara chez lui et l'enleva au bout de quatre jours. Les regrets universels provoqués par la mort de ce prince, qui donnait tant d'espérance, attirèrent le ressentiment public sur celui qui était la cause involontaire de

(1) Ce manuscrit (n° 7500 C.), porte ce titre naïf : « Cy commence le livre de peregrinacion de l'itinéraire et du voiage que fist ung bon preu d'omme des freres precheurs qui ot nom frere Riculd qui par le commendement du saint pere ala oultre mer pour prechier aux mescreans la foy de Dieu et sont en ce traictie par ordonnance contenuz les royaumes pays et provinces les manieres diverses des gens, les loys, les sectes, les creances, etc. Et fut ce livre translaté du latin en françois en l'an de grace mil CCCLI, fait et compilé par frère Jehan Lelong d'Ypre moine de l'eveschée de Taroenne.»

(2) Et non *Montecucculi*, comme on l'écrit souvent.

ce malheur. Montecuccoli, soupçonné d'empoisonnement, fut arrêté, et traduit devant une commission. Une circonstance particulière le perdit; on trouva chez lui de l'arsenic et du mercure, dont il se servait pour des expériences chimiques, et un traité de l'*Usance des Poisons*. Mis à la torture, il déclara qu'il avait donné du poison au dauphin, à l'instigation d'Antoine de Lève et de Ferdinand de Gonzague, deux généraux de l'empereur, lequel aussi l'aurait encouragé à ce crime. Sur ces dires, arrachés par la douleur, mais complétement controuvés, il fut condamné à être traîné sur la claie et ensuite écartelé. L'exécution eut lieu à Lyon; le peuple s'acharna sur les lambeaux du cadavre, et les jeta dans le Rhône. O.

Robertson, *Hist. de Charles Quint.* — Rœderer, *Louis XII et François Ier.*

MONTECUCCOLI (*Ernest*, comte DE), général italien, né à Modène, mort en 1633. Entré de bonne heure au service de l'Autriche, il arriva en peu d'années au grade de général-feld-zeugmeister. Après avoir, en 1629, pris part à la campagne contre le prince d'Orange, il fut rappelé en Allemagne, où il eut à combattre les Suédois; blessé devant Brisach, il tomba dans les mains des ennemis, et mourut quelques jours après. O.

Ludolph, *Schaubühne.*

MONTECUCCOLI (*Raimond*, comte DE), célèbre capitaine italien, cousin du précédent, né à Modène, en 1608, mort à Linz, le 16 octobre 1681. Après avoir terminé ses études chez les jésuites, il vint en Allemagne, et entra comme simple volontaire dans un régiment de dragons. Les instructions de son cousin Ernest développèrent ses talents pour le métier militaire; ils furent bientôt remarqués et lui valurent un avancement rapide. Chargé en 1637 de débloquer Namslau en Silésie, il s'avança avec deux mille chevaux seulement contre les huit mille Suédois, qui assiégeaient cette ville; par des manœuvres habiles, il parvint à les surprendre, et il les chargea avec tant d'impétuosité, qu'il les mit en déroute après leur avoir pris leur artillerie et leurs bagages. Mais en 1639 il fut battu à Brandeis par Baner et fait prisonnier. Conduit à Stettin, il y fut retenu pendant deux années, qu'il consacra à l'étude des mathématiques, des sciences naturelles et surtout des théories de l'art de la guerre. Après avoir été échangé contre le général Schlange, il fut en 1646 commis en compagnie de Jean de Werth pour arrêter les progrès du général suédois Wittemberg en Bohême, et il parvint à lui faire évacuer ce pays. Bien que le résultat des deux années suivantes fût malheureux pour les armes impériales, Montecuccoli n'en attacha pas moins son nom à plusieurs actions glorieuses, qui le firent appeler, en 1648, à remplacer le feld-maréchal Holzapfel, tué sur le champ de bataille. Après la paix de Westphalie il visita la Suède, où il reçut de la reine Christine l'accueil le plus flatteur. Il se rendit ensuite en Italie pour assister aux fêtes données à l'occasion du mariage du duc de Modène; dans un tournoi, s'étant mis à jouter avec son ami le comte Malezzi, il eut le malheur de le tuer d'un coup de lance dans la poitrine. En 1657 il fut, avec Hasfeld, chargé de commander les seize mille hommes envoyés en Pologne pour y rétablir l'autorité du roi Jean-Casimir, que le roi de Suède Charles X et Ragotzky, prince de Transylvanie, venaient de chasser de sa capitale. Jean-Casimir fut ramené à Cracovie; l'occupation de cette ville avait été promise à l'Autriche; mais les Polonais se croyant à l'abri du danger par la retraite de l'ennemi, ne tinrent aucun compte de leur engagement. Aussi Montecuccoli reçut-il l'ordre de refuser de coopérer au siége de Thorn, et il alla prendre ses quartiers d'hiver. En 1658, il marcha avec l'électeur de Brandebourg au secours du roi de Danemark, accablé par les Suédois, et il aida à les chasser du Holstein et du Jutland. L'année d'après, les alliés ayant échoué dans leur tentative contre l'île de Fionie, une puissante diversion fut, sur ses conseils, entreprise dans la Poméranie; il y prit part et s'empara de Demmin et de Greifswald.

Rappelé peu de temps après en Autriche par suite de la pacification du Nord, Montecuccoli fut en 1661 envoyé en Transylvanie, pour y soutenir contre les Turcs le prince Kémény, récemment élu par les états de ce pays. Parti de l'île de Schutt avec seize mille hommes, il parvint à se réunir à Kémény dans le comté de Zatmar. Il força les passages, et chassa les Turcs de la Transylvanie. Toutefois, ne pouvant se maintenir dans un pays épuisé, il jeta une garnison dans Klausenbourg, laissa mille chevaux à Kémény, et se retira à Cassovie. La mort de Kémény et les troubles de Hongrie l'empêchèrent de reprendre l'offensive l'année suivante. Ne disposant que d'un petit corps de troupes, il eut à déployer toutes les ressources de son génie pour arrêter quelque peu le flot envahisseur des hordes innombrables amenées par le grand-vizir Ahmed Koprili; encore ses opérations étaient-elles souvent contrariées par les ordres du cabinet de Vienne, qui se laissait jouer par des propositions d'accommodement. A la fin de l'an 1663 il se vit forcé de se replier devant l'armée ennemie, forte de cent mille hommes et de se retrancher dans l'île de Schutt. Au commencement de l'année suivante, Montecuccoli alla avec le comte de Zriny faire le siége de Canise; mais la dissension qui éclata entre les deux généraux, le premier, circonspect et méthodique, le second, audacieux et entreprenant, empêcha la réussite de cette entreprise, de même qu'elle fut cause de la chute de la forteresse de Zrinevar; Montecuccoli ne voulut jamais aller au secours de cette place, qui avait été construite par Zriny. Le vizir s'apprêtait à envahir la Styrie, lorque l'armée impériale fut renforcée par le contingent de la diète et six mille

Français, ce qui la porta à soixante mille hommes. Montecuccoli la mena au-devant de l'ennemi et occupa Saint-Gothard, forte position derrière la Raab. Le 1er août 1664 les musulmans tentèrent de forcer le passage; pendant un moment les Impériaux furent jetés dans un si grand désordre que des fuyards annoncèrent à Gratz la perte de la bataille. Le courage et l'habileté de Montecuccoli firent changer la fortune; il envoya sa cavalerie contre les spahis, et conduisit contre les janissaires l'élite de son infanterie. Les spahis furent repoussés et les rangs des janissaires rompus par le choc des troupes allemandes et par la valeur héroïque des Français; les Turcs, mis en déroute, perdirent seize mille des leurs. Les complications politiques empêchèrent l'empereur Léopold de tirer avantageusement parti de cette éclatante victoire; mais il n'en récompensa pas moins brillamment Montecuccoli, et le nomma général-lieutenant. En 1666, il le chargea de le représenter au cérémonial de son mariage avec l'infante Marguerite; à cette occasion Montecuccoli eut un grave démêlé d'étiquette avec le ministre espagnol, qui accompagnait cette princesse, ce qui n'empêcha pas le roi d'Espagne de lui conférer l'ordre de la Toison d'or, et de lui faire plus tard présent de la riche principauté d'Amalfi. Une autre marque d'honneur échut encore à Montecuccoli; il conduisit en 1670 à Varsovie, Éléonore, sœur de l'empereur et fiancée au roi de Pologne, Michel.

En 1672, il fut envoyé avec seize mille hommes joindre à Halberstadt les troupes de l'électeur de Brandebourg, qui devaient arrêter l'attaque imprévue de Louis XIV contre la Hollande; mais gêné constamment dans ses opérations et réduit presque à l'inaction par les intrigues du ministre Lobkowitz, partisan de la France, il ne gagna aucun avantage sur les Français, du double inférieurs en nombre aux troupes alliées. Au moment où, se trouvant à l'entrée des Ardennes, Montecuccoli allait joindre l'armée du prince d'Orange, il recula devant Turenne, malgré les supplications de l'électeur; ses instructions lui enjoignaient formellement de ne pas livrer bataille. Battant toujours en retraite, il alla gagner la Franconie. Mais en l'automne 1673 à la suite du traité d'alliance entre l'empereur, le roi d'Espagne et les États-généraux, il fut mis à même de prendre l'offensive. Il arriva avec quarante mille hommes sur le Mein, dont Turenne s'efforça de lui interdire le passage; mais l'évêque de Wurtzbourg lui ayant livré le pont de sa ville, il put atteindre le Rhin, qu'il passa le 20 octobre près de Mayence. Il fit semblant de vouloir envahir l'Alsace; Turenne accourut pour défendre cette province. Montecuccoli alors embarqua son infanterie sur le Rhin, et fit avancer à marches forcées sa cavalerie sur Andernach, où, par la célérité de ses mouvements, il parvint à joindre le prince d'Orange le 2 novembre. Dix jours après il s'empara de Bonn, ce qui lui assurait la libre communication avec les Pays-Bas, et mettait à sa merci les États de Cologne et de Munster, dont les souverains étaient amis de la France. L'année suivante, des arrangements de cour ayant mis le commandement supérieur des troupes alliées aux mains de l'électeur de Brandebourg, Montecuccoli se retira du théâtre de la guerre; son absence fut signalée par les plus beaux triomphes de Turenne. Aussi, dès le commencement de 1675, fut-il replacé à la tête de l'armée des coalisés, comme étant seul capable d'être opposé au héros français. Au printemps ils se trouvèrent en face l'un de l'autre sur le Rhin, Montecuccoli avec vingt-cinq mille hommes, Turenne avec vingt mille. « Tous deux, dit Voltaire, avaient réduit la guerre en art. Ils passèrent quatre mois à se suivre, à s'observer, dans des marches et des campements, plus estimés que des victoires par les officiers allemands et français. L'un et l'autre jugeaient de ce que son adversaire allait tenter par les démarches que lui-même eût voulu faire à sa place, et ils ne se trompèrent jamais. Ils opposaient l'un à l'autre la patience, la ruse et l'activité. » Montecuccoli commença par simuler une attaque contre Philipsbourg pour attirer l'ennemi du côté du Palatinat, et pouvoir alors revenir rapidement sur Strasbourg et surprendre cette ville. Mais Turenne, devinant ce projet, passa au même moment le Rhin et transporta ainsi la guerre en Souabe. Montecuccoli se hâta d'arriver à Offenbourg, pour arrêter la marche des Français. Il y arriva le 13 juin. « Désormais, dit M. Henri Martin, les deux grands capitaines ne se quittèrent plus de l'œil, pour ainsi dire. Pareils à deux vaillants lutteurs qui combattent pied contre pied, sans pouvoir s'ébranler l'un l'autre, Turenne et Montecuccoli manœuvrèrent, durant six semaines, dans l'étroit espace de quelques lieues carrées, sans parvenir à se faire quitter la place. Ces belles opérations seront un éternel objet d'étude pour les hommes de guerre. Montecuccoli était un peu supérieur en force numérique et surtout en artillerie. Turenne compensait cette infériorité par l'avantage que lui donnaient sa vigueur et son activité physique sur un rival usé par les infirmités et obligé de s'en remettre souvent à l'œil et au jugement d'autrui » (1). Appréciant comme il convenait la fougue belliqueuse des Français, l'expérience et le génie de leur général, Montecuccoli déploya toutes les ressources de la tactique pour éviter un engagement tant que le succès en aurait pu être douteux. Cependant le 27 juillet Turenne, arrivé à Sassbach, annonça que l'occasion favorable de forcer l'ennemi à livrer bataille était arrivée. Les mouvements de Montecuccoli prouvaient en effet qu'il redoutait l'issue du combat; mais au

(1) Voyez sur les opérations de ces deux capitaines, Feuquières, *Mémoires militaires*; et Napoléon, *Memorial*, t. V, p. 155-181.

moment où l'action allait s'engager, Turenne fut tué. A cette nouvelle son rival ne put réprimer sa joie; mais quelques instants après, il dit avec gravité et tristesse : « Il est mort un homme qui faisait honneur à l'homme. » La retraite des Français commença; Montecuccoli les suivit à la piste, et tomba sur leur arrière-garde au pont d'Altenheim; ils ne furent sauvés que par une charge désespérée du comte de Lorges. Les Impériaux pénétrèrent ensuite dans la basse Alsace et assiégèrent Haguenau. Condé fut à la hâte envoyé au secours de cette place. Montecuccoli leva le siége, et s'avança au-devant des Français. Général prudent et circonspect, qui se faisait gloire d'avoir pris pour modèle *Fabius Cunctator*, il cherchait avec ardeur la bataille; Condé, le héros impétueux et bouillant, la refusa et resta pendant le reste de la saison dans sa position de Chatenoi. Empêché ainsi d'envahir la haute Alsace, Montecuccoli repassa le Rhin, après avoir préparé pour l'année suivante le siége de Philipsbourg. Mais gravement atteint de la goutte, et ne voulant pas compromettre la gloire incomparable qu'il venait d'acquérir en n'ayant pas pu être vaincu par les deux plus grands capitaines de son siècle, il résigna son commandement, et alla vivre à la cour de Vienne. L'étude et la fréquentation des savants, qui avaient toujours rempli ses loisirs, restèrent le délassement de sa vieillesse. Membre du *Collegium Naturæ Curiosorum*, il fit tous ses efforts pour faire fleurir cette académie, et il y lisait souvent des mémoires scientifiques. Il mourut des suites d'une blessure occasionnée par la chute d'une solive. Il a laissé des *Mémoires* sur la guerre, publiés dans l'original italien à Cologne, 1708, in-8°; traduit en latin, Vienne, 1718, in-fol.; et en français, par Jacques Adam, Paris, 1712, 2 vol. in-12; et souvent depuis; ces *Mémoires*, sur lesquels Turpin de Crissé a publié un commentaire étendu (Paris, 1769, 3 vol. in-4°), comprennent trois parties : 1° *L'Art militaire en général;* recueil d'excellentes observations; reproduit dans la *Bibliothèque Militaire* de Liskenne, t. IV; 2° *La Guerre contre les Turcs;* 3° *Relation de la campagne de* 1664. Les *Œuvres complètes* de Montecuccoli, comprenant entre autres un *Traité de l'Art de régner*, des *Poésies*, etc., ont été publiées avec des notes par Ugo Foscolo; Milan, 1807-1808, 2 vol. in-fol.; édition tirée à un très-petit nombre d'exemplaires; depuis elles ont paru, corrigées, augmentées et éclaircies par J. Grassi; Turin, 1821, 2 vol. in-8° et in-4°. O.

Wagner, *Vita Leopoldi imperatoris*. — Paradisi, *Elogio del conte Montecuccoli* (Modène, 1776, in-8°). — Pezzl, *Lebensbeschreibung Montecuccolis* (Vienne, 1792, in-8°). — *R. Montecuccolis Leben* (Leipzig, 1792, et 1808, in-8°). — Tiraboschi, *Bibliotheca Modenensis*, t. III.

MONTEFELTRO, ancienne famille italienne descendant des comtes de Carpegna et souche de la première maison des ducs d'Urbin. *Montefeltrino Ier*, célèbre capitaine de la fin du douzième siècle, est le premier membre de cette famille qui se soit fait un nom dans l'histoire. *Bonconte*, son fils, se mit en 1228 sous la protection de la république de Rimini, qui le soutint contre les habitants d'Urbin, ville dont il avait la prévôté et qui s'était révoltée contre lui. Partisan ardent des gibelins, il fut en 1247 excommunié par le pape Innocent IV; ses descendants héritèrent de sa haine contre les guelfes, dont ils devinrent les principaux adversaires dans les Romagnes et dans la Marche.

Ugolini, *Storia dei Conti e Duchi d'Urbino*; Florence, 1859, 2 vol. in-8°.

Guido, comte de MONTEFELTRO, mort en septembre 1298, son petit-fils, se signala de bonne heure par sa bravoure et ses talents militaires; grâce à lui le parti gibelin de la Romagne ne succomba pas entièrement sous les coups de ses ennemis aidés par Charles d'Anjou. En 1273, il fut appelé à commander les habitants de Forli révoltés contre les Bolonais, qui les opprimaient; il défit complétement l'armée des Bolonais, et il s'avança du côté de leur ville jusqu'à Castel-San-Pietro. Il serait entré dans Bologne si les Lambertazzi, chefs des gibelins de cette ville, ne s'étaient unis contre lui aux Geremei, qui étaient à la tête des guelfes. Peu de temps après, les Lambertazzi furent expulsés de Bologne, avec douze mille de leurs adhérents; les gibelins accoururent de toutes parts pour les venger et mirent à leur tête le comte de Montefeltro. Le 13 juin 1275 ce dernier attaqua au pont de San-Procolo les guelfes, très-supérieurs en nombre à ses soldats; il les mit en déroute, après leur avoir tué plus de six mille hommes, et fait quatre mille prisonniers. L'année suivante il s'empara de Bagna-Cavallo, et battit de nouveau l'armée des Bolonais. Ceux-ci demandèrent des secours au roi Charles de Naples, qui leur envoya quelques compagnies de gendarmes; mais Guido continua à leur faire subir de nouveaux échecs; en novembre 1277, il mit en déroute les Florentins, qui venaient au secours de Bologne. Les habitants de cette ville acceptèrent avec plaisir la médiation du pape Nicolas III, qui en 1279 rétablit la paix entre les partis ennemis. Les Lambertazzi rentrèrent à Bologne; mais ils en furent chassés de nouveau quelques mois après. La lutte recommença et devint acharnée à l'avénement du pape Martin IV, tout dévoué à la politique du roi Charles. Les gibelins de la Romagne se remirent sous le commandement de Guido, qui après plusieurs succès remportés sur Jean da Eppa, le général de l'armée guelfe, alla s'enfermer dans Forli. Le comte da Eppa vint l'y assiéger; mais Guido fit une sortie et détruisit l'armée ennemie le 1er mai 1282. Cependant Forli ne put résister aux nouvelles troupes envoyées par le pape et le roi Charles; Guido se retira à Meldola, où il soutint un très-

long siége. Il ne se rendit que sous le pape Honoré IV; ses villes furent placées sous l'autorité pontificale; lui-même fut relégué à Asti, en Piémont. Il y resta jusqu'en 1290, année où il fut appelé par les Pisans, alors accablés par la ligue toscane, à prendre le commandement de leurs troupes. Il releva promptement leur fortune et récupéra presque tous les châteaux du territoire de Pise. Nommé alors pour trois ans à la seigneurie de cette ville, il forma un corps de trois mille arbalétriers, qui, soigneusement exercés sous sa direction, se signalèrent bientôt par de brillants exploits. Par sa bravoure, par la rapidité de ses manœuvres et par son art d'entretenir des intelligences chez les ennemis, il obtint, en 1293, pour les Pisans, une paix qui leur rendait leurs anciennes frontières. En cette année il s'empara de nouveau de la ville d'Urbin, et se joignit aux autres seigneurs gibelins, qui pendant la longue vacance du saint-siége essayèrent de secouer l'autorité pontificale. Cependant, à l'avénement de Boniface VIII, il fit la paix avec l'Église et fut relevé de l'interdit qui pesait sur lui depuis qu'il avait quitté son lieu d'exil; le pape, qui estimait ses talents militaires, lui restitua plusieurs de ses possessions, qui avaient été confisquées. En novembre 1296 Guido, qui dans le courant de l'année, avait combattu, mais sans succès, Malatesta da Verruchio, son rival pour la domination dans le nord de la Romagne, prit à Ancône l'habit des Franciscains. Trois ans après, il fut mandé auprès du pape, alors occupé du siége de Palestrina, et il fut consulté sur la manière de s'emparer d'une place aussi forte; il répondit qu'il n'en connaissait pas d'autre, « que de promettre beaucoup et de peu tenir ». Il mourut après avoir passé encore deux ans dans son couvent. O.

Matthæus de Griffonibus, *Memoriale historicum*. — Barth. della Pugliola, *Chronica di Bologna*. — Fr. Pipinus, *Chronicon*. — *Annales Foroliviensis*. — Ghirardacci, *Storia di Bologna*. — *Chronica di Pisa anonyma*. — Falso Marangoni, *Chronica di Pisa*. — G. Villani, *Storia di Firenze*. — Raynaldi, *Annales*, t. XIV.

Federigo Ier, comte de Montefeltro, fils du précédent, tué le 26 avril 1322. Soutenu par son cousin Galeazzo de Montefeltro, qui se signala par ses conquêtes de Pesaro, Rimini et Fano, il consolida la domination de sa maison. Comme son père, il se fit remarquer par sa haine des guelfes; il se ligua contre eux avec Uguione della Faggiuola et avec les Malateste. En 1302 il envahit le territoire de Césène, et le dévasta. Le pape Clément V s'étant montré d'abord favorable aux gibelins, Federigo, nommé par ce pontife, capitan du saint-siége, défendit les villes d'Osimo et de Jesi contre les habitants d'Ancône, qu'il mit en déroute en l'été de 1309, après leur avoir tué cinq mille hommes. Le pape s'étant rapproché des guelfes à l'arrivée de l'empereur Henri VII, Federigo devint son adversaire et augmenta aux dépens du saint-siége ses possessions dans la marche d'Ancône. En 1318 il s'empara de Gubbio; dans les années suivantes il fut appelé à la seigneurie de Recanati, Osimo, Spolète, Fano et Assisi, villes qui s'étaient révoltées contre l'autorité pontificale; ses États étaient alors plus étendus que ne le furent jamais ceux de ses successeurs. Mais en 1322, ayant ordonné de nouveaux impôts à Urbin, il excita une révolte des habitants, qui le massacrèrent ainsi qu'un de ses fils; *Nolfo*, un autre de ses fils, fut épargné, mais gardé en prison; *Guido* et *Galeazzo*, les deux plus jeunes enfants de Federigo, furent arrêtés par les habitants de Gubbio. A ces nouvelles Recanati, Fano et Osimo reconnurent de nouveau le pouvoir du pape; mais quelques mois après, les gibelins redevinrent les maîtres dans les deux dernières de ces villes, et ils appelèrent à les gouverner un cousin de Federigo, *Speranza de Montefeltro*, qui s'était réfugié à Saint-Marin, après le désastre qui avait frappé sa famille. O.

Annales Cæsenates. — Villani, *Storia di Firenze*, liv. IX. — Raynaldi, *Annales*, t. XV.

Nolfo, comte de Montefeltro, fils du précédent, mort vers 1360. Jeté en prison lors de l'assassinat de son père par les Urbinates, il fut délivré par eux et proclamé seigneur de la ville en 1323, époque où ils se soulevèrent contre les autorités papales, qui leur avaient imposé de nouvelles taxes. Ses deux frères furent relâchés en même temps; ce fut avec eux et avec son cousin Speranza qu'il recouvra les possessions de sa famille, qu'ils gouvernèrent en commun pendant plusieurs années. Mais en 1335 Nolfo, averti que, sur les conseils de Pietro de' Tarlati, Speranza songeait à dépouiller ses cousins de la seigneurie d'Urbin, le chassa de cette ville, et lui enleva toute part aux biens de sa maison. Dans les années suivantes, lui et ses frères, unis aux Pérugins et à Neri della Faggiuola, soutinrent une lutte sanglante contre Tarlati; elle se termina heureusement pour eux, et leur valut un agrandissement de territoire. Comme les autres seigneurs de la Romagne et de la Marche, ils commandaient eux-mêmes leurs armées, composées de gentilshommes et de paysans indigènes, et non de mercenaires étrangers; quand ils ne faisaient pas la guerre pour leur propre compte, ils s'engageaient au service de quelque république, plutôt que de rester en repos; aussi les habitants de ces provinces étaient presque les seuls Italiens qui fussent encore belliqueux. En 1341 Nolfo, le chef de la famille, commanda les Pisans dans leur guerre contre les Florentins, tandis que son frère Guido était à la tête de la cavalerie florentine; dix ans après, il conduisit les troupes de Jean Visconti contre les Florentins. Cependant, malgré son expérience militaire, il ne put préserver ses possessions des dévastations de la Grande Compagnie. Attaqué peu de temps après par le cardinal Albornoz, il perdit une grande partie de ses États. Après sa mort son fils *Federigo II* se vit enlever

par le cardinal les villes et les châteaux forts qui lui restaient encore. O.

Villani, *Storia di Firenze*. — *Annales Cæsenates*. — Raynaldi, *Annales*.

Antonio, comte DE MONTEFELTRO, fils de Federigo II, mourut le 19 mai 1404. Il reçut du cardinal Albornoz le vicariat pontifical d'Urbin, ses frères Nolfo et Galeazzo celui de Cagli. En 1375, lors de la révolte générale qui eut lieu dans les États de l'Église, il recouvra la pleine souveraineté d'Urbin, et reconquit ensuite, en peu de temps, les anciennes possessions des Montefeltri; il s'y maintint malgré tous les efforts du pape Urbain VI; il acquit encore Mozzano, et reçut la seigneurie de Gubbio de la main des habitants de cette ville, révoltés contre les Gabrielli. Une guerre s'engagea à ce propos entre ces derniers et le comte de Montefeltro, qui fut secouru par les Ordelaffi, tandis que ses ennemis eurent pour alliés les Malateste. En 1394 la lutte se termina par la médiation du cardinal Maramoro; Antonio garda Gubbio, mais paya aux Gabrielli une somme d'argent; son fils *Guid' Antonio* épousa une sœur des Malateste. Antonio mourut dix ans après, regretté de ses sujets, qu'il avait gouvernés avec sagesse. O.

Guernieri Bernio, *Istoria d'Agobbio*.

Guid' Antonio, duc de MONTEFELTRO, fils du précédent, mort le 21 février 1443. En 1408 il acquit par achat la ville d'Assise. Nommé en 1419, par le pape Martin V, recteur du pays de Spolète et décoré du titre de duc, il se ligua en cette même année avec ce pape contre le célèbre condottiere Braccio de Montone, qui lui avait enlevé la ville d'Assise; il la reprit, mais la perdit de nouveau, grâce à l'aide que les Gabrielli donnèrent à Braccio. En 1430 il reçut de Martin V, dont il avait, en secondes noces, épousé la nièce Catana Colonna, plusieurs châteaux de l'héritage de Carlo Malatesta. En la même année il commanda les troupes florentines au siége de Lucques; attaqué à l'improviste par Piccinino, il perdit presque toute son armée. O.

Campano, *Vita Bracchii*. — Neri di Capponi, *Commentaria*. — Poggio Bracciolini, *Historia Florentina*.

Odd' Antonio, comte de MONTEFELTRO, fils du précédent, né en 1424, assassiné le 22 juillet 1444. Adonné dès le vivant de son père à la vie la plus licencieuse, il fit enlever, dès qu'il fut devenu souverain, plusieurs femmes à leurs maris; ceux d'entre ces derniers qui essayèrent de résister furent mis à mort. Une conspiration se forma bientôt, pour mettre fin à cette tyrannie; après dix-sept mois de règne, Odd' Antonio fut poignardé dans son palais. O.

Guernieri Bernio, *Istoria d'Agobbio*. — *Annales Forolivienses*.

Federigo III, comte de MONTEFELTRO et premier duc d'URBIN, né vers 1410, mort le 10 septembre 1482. Fils naturel de Guid' Antonio et d'une sœur du célèbre condottiere Bernardini degli Ubaldini, il fut, dans sa jeunesse, envoyé à Mantoue pour y être à l'abri de la peste; il y reçut les leçons du fameux grammairien Victorin de Feltre, et il en profita si bien qu'il fut bientôt un des princes les plus instruits de son temps. Il vécut pendant quelques années auprès de Galeazzo Malatesta, dont il devint le conseiller le plus intime. Il ne se distinguait pas seulement par son savoir et son éloquence, mais encore par sa loyauté, sa franchise, sa délicatesse sur le point d'honneur, qualités alors si rares en Italie. D'une taille imposante, d'une figure pleine de noblesse, il captivait les cœurs par son extrême affabilité. Aussi les peuples d'Urbin s'empressèrent-ils, après la mort de son frère Odd' Antonio, de l'appeler, malgré le vice de sa naissance, à les gouverner. Il s'occupa avec zèle de la prospérité de ses sujets, orna sa capitale des plus beaux monuments d'architecture, attira à sa cour des savants, des littérateurs et des artistes, se faisant leur protecteur et leur ami. Sentant que dans une époque de violence et de désordre, il lui était nécessaire de connaître à fond l'art de la guerre, il s'attacha à François Sforce, pour apprendre, sous ce grand capitaine, le métier des armes. Dès le mois d'août 1444, il entra à son service avec quatre cents lances et quatre cents fantassins, et reçut de lui bientôt après, en présent, la ville de Fossombrone que, par l'entremise de Federigo, Galeazzo Malatesta avait cédée à Sforce, ainsi que Pesaro. Sigismond Malatesta, cousin de Galeazzo, avait espéré hériter de ces villes, et conçut une violente jalousie contre le comte de Montefeltro et contre Sforce; en 1445 il se joignit aux nombreux ennemis qui attaquèrent ce dernier. Sforce fut soutenu par Federigo, qui seul, de tous les alliés du célèbre condottiere, ne l'abandonna pas dans le malheur, même lorsque la guerre eut été transportée dans ses États; avec l'aide du comte de Montefeltro, Sforce triompha à la fin de tous ses adversaires, et devint duc de Milan; aussi, quelques années plus tard, donna-t-il au comte sa fille en mariage.

Après avoir, en septembre 1447, repris Fossombrone, dont Sigismond Malatesta s'était emparé deux jours auparavant, Federigo fut engagé au service des Florentins, pour défendre leur territoire contre le roi de Naples. Resté ensuite en paix pendant plusieurs années, il se vit forcé de reprendre les armes pour mettre fin aux vexations et aux violences que commettait sans cesse Sigismond Malatesta sur les vassaux d'Urbin. Cependant, se considérant comme lié par la paix de Lodi, faite pour rétablir la tranquillité dans toute l'Italie, il commença par exposer aux divers États, qui l'avaient garantie, la justice de ses griefs; il se ligua ensuite avec Alfonse, roi d'Aragon et de Naples, qui depuis longtemps se proposait de faire la guerre à Sigismond. Au mois de novembre 1455 il envahit, en commun avec Piccinino, général d'Alfonse, le territoire de Malatesta; celui-ci perdit en deux ans cinquante-sept de ses meilleurs châteaux, et ne fut préservé

d'une ruine complète que par l'intercession du pape et de Sforce, qui, en 1460, rétablirent la paix entre lui et ses adversaires. En cette même année, Federigo, s'étant déclaré pour Ferdinand de Naples contre Jean d'Anjou, commanda, avec deux frères de Sforce, l'armée chargée d'arrêter les progrès des Angevins dans les Abruzzes. Le 27 juillet il fut attaqué par Piccinino, le général du duc d'Anjou; après une lutte acharnée, qui se continua à la lueur des flambeaux et pendant laquelle les deux armées se heurtèrent sans fléchir ni reculer, Piccinino fit sonner la retraite; mais les pertes de ses adversaires étaient si considérables qu'ils se retirèrent, en toute hâte, vers la Marche. Cependant, grâce aux secours fournis par le pape et le duc de Milan, Federigo fut, peu de temps après en état de tenir la campagne. Le 13 août 1462, il surprit, près de Mondolfo, Sigismond Malatesta, qui avait pris parti pour le duc d'Anjou, mit l'armée ennemie en déroute, et s'empara ensuite, dans l'espace de quelques semaines, de presque toutes les possessions de Sigismond; l'année d'après il le força à souscrire une paix qui incorporait aux États de l'Église toutes les villes et forteresses des Malateste, sauf Rimini et Césène. En 1467 il fut choisi par les Florentins pour conduire l'armée qu'ils opposèrent à celle des Vénitiens, qui, sous le commandement de Coleoni, s'apprêtait à entrer en Toscane. Le 25 juillet il assaillit les ennemis à La Molinella; le combat, qui dura huit heures, resta indécis. En 1469, il soutint Roberto fils de Sigismond Malatesta, auquel il avait donné en mariage une de ses filles, contre le pape Paul II, qui voulait dépouiller ce prince; le 29 août il défit entièrement l'armée pontificale; il n'usa de cette victoire que pour procurer à Roberto une paix honorable. En 1472 il fut chargé par les Florentins de réduire la ville de Volterra, révoltée contre eux; vingt-cinq jours après le commencement du siége les habitants capitulèrent; mais Federigo ne put empêcher ses soldats de piller et de saccager la ville; de tout le butin amassé, il ne voulut prendre qu'une magnifique Bible hébraïque, dont il enrichit la belle bibliothèque qu'il avait réunie dans son palais. En 1474, il maria sa fille *Jeanne* à Jean de La Rovère, neveu du pape Sixte IV, duquel il reçut, à cette occasion, le titre de *duc d'Urbin*. Nommé en 1478 général de la ligue du pape et du roi de Naples contre Laurent de Médicis, il ravagea pendant plusieurs mois une grande partie du territoire de Florence, et s'empara de plusieurs forteresses. L'année suivante il remporta encore de plus grands succès, qui auraient amené la chute de Laurent sans le changement de politique du roi de Naples. En 1482 ce prince, allié avec le duc de Milan et la république de Florence, pour défendre le duc de Ferrare contre les Vénitiens, confia à Federigo le commandement de l'armée alliée. Soit que le duc d'Urbin fût affaibli par l'âge, soit qu'il cédât à la supériorité de San-Severino, le général vénitien, il parut avoir du désavantage dans toute la campagne, qui ne fut du reste signalée par aucune action d'éclat. Il mourut quelques mois après le commencement des hostilités. O.

J. Simoneta, *Historia*. — Machiavel, *Storia di Firenze*. — Guernieri Bernio, *Cronica d'Agobbio*. — *Cronica di Bologna*. — Jovianus Pontanus, *De Bello Neapolitano*. — *Commentarii Pii papæ II*. — Jacobus cardinalis Papiensis, *Commentarii*. — Raynaldi, *Annales* — Zuccardi, *Vita di Federigo, duca di Urbino*; Rome, (1825, 2 vol.

Guid' Ubaldo, comte de MONTEFELTRO, duc d'URBIN, fils du précédent, né le 24 janvier 1472, mort le 23 avril 1508. Élevé par le savant Martinengo, il montra de si étonnantes dispositions, que l'on craignit qu'il ne vécût pas longtemps, comme tant d'enfants qui ont l'intelligence précoce (1). Placé, à la mort de son père, sous la tutelle d'Octaviano degli Ubaldini, il ne tarda pas à se distinguer dans les armes, quoiqu'il fût moins belliqueux que son père et ses aïeux. Après avoir utilement servi le pape Innocent VIII dans la guerre avec le roi de Naples, il fut, en 1497, chargé par le pape Alexandre VI du commandement de l'armée, qui devait exécuter l'arrêt de confiscation prononcée contre les Orsini. Il était sur le point de s'emparer de Bracciano, le chef-lieu de leur principauté, lorsqu'il apprit l'arrivée d'une armée amenée au secours de la ville par les Vitelli. Ceux-ci, les meilleurs condottieri de l'Italie, s'étaient approprié ce qu'il y avait de meilleur dans la pratique militaire des Allemands, des Français et des Suisses; aussi, quoique inférieurs en nombre, mirent-ils en déroute les troupes du duc d'Urbin, qui s'était porté à leur rencontre sur la route de Soriano; Guid' Ubaldo fut fait prisonnier avec beaucoup de gentilshommes. Cet échec décida le pape à traiter; une des conditions de la paix fut que les Orsini payeraient 70,000 florins pour frais de guerre. Or, le pape, sachant que les Orsini manquaient d'argent, fit stipuler que Guid' Ubaldo, seul de tous les prisonniers, payerait une rançon, portée à 40,000 ducats. En 1498 le duc d'Urbin fut mis à la tête des troupes envoyées en Toscane par les Vénitiens pour faire une diversion aux entreprises des Florentins contre Pise; il pénétra assez avant dans les Apennins. Mais Vitelli, le général ennemi, l'empêcha d'envahir les plaines de la Toscane, et l'accula vers la fin de l'année dans la partie la plus montueuse et la plus stérile de ce pays. Guid' Ubaldo, tombé malade bientôt après, obtint un sauf-conduit pour retourner chez lui, et n'assista pas aux derniers faits de cette guerre, terminée bientôt après. Pendant les années suivantes il continua l'embellissement de sa capitale, commencé par son père; comme celui-ci, il attirait des savants et des artistes à sa cour, une des plus lettrées et des plus polies de l'Italie. En 1502, César Borgia, faisant mine d'exécuter une sentence prononcée contre César de Varono, fit

(1) Il gagna de bonne heure de fortes douleurs rhumatismales, qu'il garda pendant toute sa vie.

demander à Guid' Ubaldo de lui prêter ce qu'il avait de soldats et d'artillerie. Le duc, qui n'avait aucun différend avec le pape et aucun motif de défiance, s'empressa d'obéir, pour ne pas irriter un aussi redoutable voisin. Lorsque Borgia se fut ainsi fait livrer tous les moyens de défense du duc, il conduisit à l'improviste ses troupes dans les États d'Urbin, et s'empara le même jour de Cagli, l'une des quatre villes du duché, Guid' Ubaldo s'enfuit sans faire de résistance, et se retira à Mantoue auprès de son beau-frère, le duc de Gonzague. César Borgia réduisit en sa puissance tout le duché, sauf les forteresses de San-Le et de Maiolo. Peu de mois après, Guid' Ubaldo fut appelé par les condottieri romagnols conjurés contre Borgia, à se joindre à eux. Il rentra dans ses États avec quelques troupes; ses sujets, qui le chérissaient, prirent immédiatement les armes en sa faveur, et il recouvra la possession de son duché aussi rapidement qu'il l'avait perdue. Cependant les condottieri s'étant réconciliés avec Borgia, Guid' Ubaldo comprit qu'il ne pourrait défendre sa principauté. Il se hâta donc de démolir toutes ses forteresses, pour n'avoir pas besoin de les assiéger dans des temps plus heureux, et il se rendit à Venise. En 1503, à la mort d'Alexandre VI, il rentra dans ses États et les garda jusqu'à sa mort; son beau-frère le pape Jules II le garantit contre toute entreprise de Borgia. N'ayant pas d'enfants de sa femme Isabelle de Gonzague (*voy.* ce nom), il adopta le fils de sa sœur, François-Marie de La Rovère, qui fonda la seconde maison des ducs d'Urbin. O.

Baldi, *Vita di Guid' Ubaldo, duca di Urbino* (Florence, 2 vol. in-8°). — Bembo, *Vita Guidi Ubaldi*. — Guichardin. — Burchard, *Diarium curiæ romanæ*. — Nardi, *Storia fiorentina*. — Bembo, *Historia Veneta*. — Raynaldi, *Annales*.

MONTEGGIA (*Giovan-Battista*), chirurgien italien, né le 8 août 1762, à Laveno, sur le lac Majeur, mort le 17 janvier 1815, à Milan. Fils d'un employé dans les ponts et chaussées, il fut élevé au collége de Pallanza, et admis en 1779 au nombre des élèves en chirurgie du grand hôpital de Milan. Après onze ans de noviciat, il devint aide-major (1790), puis prosecteur d'anatomie. Malgré sa modestie et une espèce de timidité insurmontable, on rendit à ses talents la justice qui lui était due en le nommant chirurgien en second du même hôpital et professeur de chirurgie. L'excès du travail altéra sa santé; il fut attaqué d'une fièvre lente qui le mit au tombeau, à l'âge de cinquante-trois ans. Son buste a été placé à l'hôpital de Milan.

Les principaux ouvrages de Monteggia sont : *Fasciculi pathologici*; Milan, 1780, in-8°; il y a des observations curieuses sur les affectations morbides symétriques et asymétriques, sur les phénomènes qui accompagnent les lésions cérébrales, etc.; ibid.; — *Annotazioni pratiche sopra i mali venerei*; ibid., 1794, in-8°, trad. en allemand en 1797 et en 1804; — *Discorso intorno allo studio della Chirurgia*; ibid., 1800, in-8°; — *Istituzioni di Chirurgia*; ibid., 1802-1803, 5 vol. in-8°; dans l'opinion de Scarpa, c'était le meilleur traité de chirurgie qui eût paru en Italie; — *Sull' Uso della Salsapariglia*; ibid., 1806, in-8°. Monteggia a encore traduit de l'allemand *Compendio sopra le malattie veneri* de Fritz (Milan, 1791, in-8°), et *Arte Ostetrica* de Stein (ibid., 1796, in-8°); enfin, il a fourni des mémoires à quelques recueils périodiques. P.

Acerbi, *Vita di G. B. Monteggia*; Milan, 1818, in-8°.

MONTÈGRE (*Antoine-François*, JENIN DE), médecin français, né le 6 mai 1779, à Belley, mort le 4 septembre 1818, au Port-au-Prince (Haïti). Il porta les armes pendant quelques années, étudia la médecine à Paris, fut reçu docteur, et, après avoir occupé en province une place d'ingénieur du cadastre, s'établit à Paris. Ses écrits ne tardèrent pas à le faire connaître comme un praticien instruit et un bon physiologiste. En 1814 il fut un des fondateurs de la Société pour l'Enseignement élémentaire, et dès cette époque il conçut le projet, qu'il n'exécuta qu'en 1818, d'aller à Saint-Domingue étudier les véritables caractères de la fièvre jaune. Accueilli de la manière la plus honorable par le président de la république d'Haïti, il se rendit au Port-au-Prince; chemin faisant, en traversant une rivière, il se jeta à l'eau pour sauver une femme qui allait se noyer, contracta la fièvre meurtrière qu'il allait combattre, et mourut quatre jours après. On a de Montègre : *Du magnétisme animal et de ses partisans ou Recueil de pièces importantes sur cet objet*; Paris, 1812, in-8°; — *Expériences de la digestion dans l'homme*; Paris, 1814, in-8°, présentées en 1812 à l'Institut; — *Examen rapide du gouvernement des Bourbons depuis avril 1814 jusqu'à mars 1815*; Paris, 1815, in-8°, deux éditions dans la même année; — *Observations sur les Lombrics ou vers de terre*; Paris, 1815, in-8°; — *Des Hémorrhoïdes, ou traité analytique de toutes les affections hémorrhoïdales*; Paris, 1819, 1829, in-8°. Il a rédigé de 1810 à 1818 la *Gazette de santé*, et il a fourni des articles au *Dictionnaire des Sciences médicales*. K.

Colombel, *Éloge hist. de Montègre*; Port-au-Prince, 1818, in-8°.

MONTÉGUT (*Jeanne* SÉGLA DE), femme auteur française, née à Toulouse, le 25 octobre 1709, morte à Paris, le 17 juin 1752. Son père étant mort lorsqu'elle avait à peine deux ans, et sa mère s'étant remariée, elle fut recueillie par une tante paternelle, qui fit soigner son éducation jusqu'à l'âge de seize ans, époque à laquelle la jeune Ségla épousa Bernard de Montégut, trésorier de France. Elle connaissait l'italien, l'espagnol et l'anglais; elle servit pour le latin de précepteur à son fils; elle brillait également dans les arts, la danse, la musique, la peinture, et, chose fort rare chez les femmes, elle excellait dans les mathématiques, l'histoire, la géo-

graphie, la physique et la chimie, qu'elle apprit sans maîtres, à ce qu'on assure. Malgré cette aptitude universelle, Mme de Montégut était restée étrangère à la poésie, lorsqu'à l'âge de trente ans, à la suite d'un pari, elle se trouva dans l'obligation de composer quelques vers, ce qu'elle fit rapidement. Ces vers impromptus ayant obtenu du succès dans le monde, elle prit du goût pour la versification, et envoya aux concours des jeux floraux, *Cérimène et Daphnis*, églogue; une *Ode à Alcandre; Ismène*, élégie (1739); *La Conversion de Madeleine* (1740); et *Ode sur le printemps* (1741). Couronnée trois fois de suite, elle fut proclamée maîtresse des jeux floraux, honneur que Mlle Catellan et elle obtinrent seules. Ses *Œuvres mêlées* furent recueillies par son fils (Villefranche de Rouergue et Paris, 1769, 2 vol. in-8°); elles se composent des pièces couronnées par l'Académie des Jeux floraux; de réflexions morales; d'idylles; d'églogues d'élégies, imitées de Théocrite; de traductions en vers français des églogues de Pope, du poëme séculaire d'Horace, etc. A. J.

Prud'homme, *Biogr. des femmes célèbres. — Biogr. Toulousaine.*

MONTÉGUT (*Jean-François* DE), antiquaire français, fils de la précédente, né à Toulouse, en 1726, guillotiné le 20 avril 1794. Envoyé à Paris, et après quelques essais de poésie, il fut accueilli par M. de Caylus, qui lui communiqua son enthousiasme pour l'antiquité. Nommé conseiller au parlement de Toulouse, il retourna dans cette ville. En 1752, il fut admis à l'Académie des Sciences de cette ville et à celle des Jeux floraux. Il fit de grandes recherches sur les antiquités de Toulouse, trouva l'enceinte de Tolosa, des temples, des thermes, des arènes; il découvrit les thermes Onésiens et l'antique Climberis. Lorsque éclata la révolution, il se réfugia en Espagne, où il s'occupa de recherches sur les médailles. Il revint en France en 1791, mais en 1794, les membres du parlement étant devenus l'objet de nouvelles persécutions, il fut traduit au tribunal révolutionnaire de la Seine, et périt sur l'échafaud. Il a publié : *Recherches sur les Antiquités de Toulouse;* 1777, in-4°; — *Antiquités découvertes à Toulouse pendant le cours des années* 1783, 1784, 1785; — *Essai historique sur la famille de l'empereur Valérien;* — *Conjectures sur quelques fragments d'inscriptions romaines;* — *Histoire des Césars, destinée principalement à mettre en ordre des médailles*, écrite en espagnol pendant le séjour de l'auteur en Espagne. G. DE F.

Biographie Toulousaine.

MONTEIL (*Amans-Alexis*), historien français, né à Rodez, en 1769, mort à Cely, le 20 février 1850. Son père était conseiller au présidial de Rodez. D'abord destiné au barreau, il étudia la jurisprudence; mais en compulsant le vieux texte des lois, en analysant les anciennes chartes, il se prit de passion pour les recherches historiques, et bientôt il y consacra tout son temps; au lieu de devenir avocat, il devint historien. Vers 1799 il publia *De l'Existence des hommes célèbres dans les républiques*. Plus tard, nommé secrétaire de district, il profita de cette position pour rassembler, jour par jour, les faits spéciaux nécessaires à ce travail, et il en composa une *Description de l'Aveyron* (Rodez, 1801, 5 vol. in-8°), restée comme un modèle de statistique. Il fut successivement professeur d'histoire à l'École centrale de Rodez et aux écoles militaires de Fontainebleau, de Saint-Cyr et de Saint-Germain. Il commença en 1827 *l'Histoire des Français des divers états* (3e édit. revue et corr., 1848, 5 vol. gr. in-8°). Cet ouvrage fut l'objet d'un grand nombre d'éloges et de critiques; les éloges ont prévalu. L'Académie Française le jugea digne de partager le prix Gobert avec M. Augustin Thierry. Étonné de voir que tous nos historiens ne s'étaient occupés qu'à écrire les faits et gestes des rois, des princes et des grands, Monteil pensa qu'il restait à écrire l'histoire, plus intéressante, du génie, des travaux, des études, des mœurs, des habitudes même des citoyens, état par état, métier par métier. *L'Histoire bataille*, ainsi qu'il appelait le genre historique, ne pouvait faire connaître tout ce qu'il fallait savoir pour suivre le progrès de la civilisation du peuple et les causes de sa grandeur; En 1835, à l'occasion de la vente qu'il fit faire de ses manuscrits, Monteil fit imprimer son *Traité des matériaux manuscrits de divers genres d'histoire* (1836, 2 vol. in-8°), puis quelque temps après, *La Poétique de l'histoire*. Il passa les derniers temps de sa vie dans une pauvreté extrême; il habitait Passy, non loin de la demeure de Béranger; mais il quitta ce pays pour se retirer à Cély, village de Seine-et-Marne, où il mourut. Il avait commencé une *Histoire du village de Cély*; il avait aussi écrit les premiers feuillets de ses *Mémoires*, mais la mort l'arrêta dans ces derniers travaux. A. J.

Doc. part.

MONTEIRO DA ROCHA (*Jose*), mathématicien portugais, né vers 1735, dans le Minho, mort en 1819. Il venait d'être admis chez les Jésuites lorsque l'expulsion de cette société fut prononcée; en se faisant séculariser, il obtint l'autorisation de rester dans son pays. A l'époque de la réorganisation de l'université de Coïmbre par Pombal, il fut chargé d'y enseigner l'astronomie, contribua à la rédaction des statuts et prononça même, en sa qualité de vice-recteur, un éloge fort éloquent du ministre, ce qui parut singulier dans la bouche d'un ex-jésuite. Pendant longtemps il dirigea l'observatoire de Coïmbre et fut le rédacteur des *Éphémérides* qu'on y a publiées. Il était membre de l'Académie de Lisbonne. Telle était l'étendue de ses connaissances qu'on le reconnut capable, lorsqu'on réforma les études, de remplir toutes les chaires indistinctement. On a de lui beaucoup de travaux sur les

mathématiques transcendantes; ses *Mémoires sur l'astronomie pratique* ont été traduits en français par M. de Mello (Paris, 1808, in-4°).

Un savant portugais du même nom, MONTEIRO (*Jean-Antoine*), né en 1758, à l'île de Madère, a publié en français, dans les *Annales de Chimie* et autres recueils, des mémoires intéressants sur la minéralogie et sur les caractères cristallographiques de plusieurs minéraux. P.

Figanière, *Bibliogr. hist. du Portugal.*

MONTEITH (*Robert*), historien écossais, né à Salmonet, mort vers 1660, à Paris. Obligé, dit-on de quitter l'Écosse sur le soupçon d'adultère, il vint à Paris et s'attacha au cardinal de Retz, qui le nomma son chapelain et chanoine de Notre-Dame. Il est désigné dans les *Mémoires* de Joly comme « un homme savant et de mérite ». Ménage lui a adressé deux pièces de vers latins. L'ouvrage de Monteith, écrit en français et publié à Paris en 1660, est devenu extrêmement rare, et a été mis en anglais par J. Ogilvie; *History of the troubles of Great Britain* (Londres, 1735, in-4°); il s'étend depuis le commencement de Charles Ier jusqu'à la fin de la guerre civile. K.

Chalmers, *General Biograph. Dictionary.*

MONTELATICI (*Francesco*), dit *Cecco Bravo*, peintre de l'école florentine, né à Florence ou à Pise, peignait en 1637, et mourut en 1661, à Inspruck. Élève de Giovanni Biliverti, et ensuite de S. Coccapani, il abandonna leur manière pour se rapprocher de celle du Passignano. Dessinateur spirituel, il eut un coloris qui ne manquait pas de charme, témoin son *Martyre de saint Nicolas, évêque*, à l'église de Saint-Simon-et-Saint-Jude de Florence; mais il tomba parfois dans le bizarre et l'extravagant, comme on en peut juger par les fresques tirées de la vie de Laurent le Magnifique, qu'il peignit en concurrence avec Giovanni da San-Giovanni. A Pistoja, dans le cloître du couvent de l'Annunziata, il a peint six lunettes à fresque. Après avoir longtemps travaillé pour les églises et les palais de la Toscane, il fut appelé à Inspruck par l'archiduc Ferdinand, qui lui conféra le titre de peintre de la cour. E. B—N.

Lanzi, *Storia.* — Fantozzi, *Guida di Firenze.*

MONTELATICI (*Ubaldo*), agronome italien, né en 1692, à Florence, où il est mort, en 1770. Il fut chanoine de Saint-Jean-de-Latran et professa la théologie à Pistoie, à Fiésole, à Brescia et à Milan. Afin de contribuer aux progrès de l'agriculture, il entreprit divers voyages en Allemagne, en Styrie et en Carinthie, et fonda la *Société économique des Géorgophiles* de Florence. Il joignait à une grande activité dans ses recherches le discernement et la sagacité nécessaires pour tirer de l'expérience des applications utiles. On a de lui: *Ragionamento supra i mezzi più necessarj per far refiorire l'agricoltura*; Florence, 1752, in-8°. Il a aussi composé, avec Manetti, un *Dictionnaire raisonné d'agriculture.* P.

Manetti, *Elogio del abbate U. Montelatici*, dans le *Atti della soc. econom.*, I, 11.

MONTÉLÉGIER (*Gaspard-Gabriel-Adolphe* BERNON, vicomte DE), général français, né en 1780, mort le 2 novembre 1825, à Bastia. Fils d'un maréchal-de-camp, mort en 1833, à quatre-vingt-sept ans, il s'engagea en 1797, prit part à l'expédition d'Égypte et revint en France avec le grade de capitaine. Après avoir été colonel (1806) et aide-de-camp du maréchal Lefebvre, il commanda quinze mois un régiment de dragons en Espagne, devint général de brigade (30 mai 1813), se distingua à la bataille de Leipzig et fut blessé au combat de Brienne. Il fut le premier officier général qui en 1814 prit la cocarde blanche et suivit en 1815 à Gand le duc de Berri, qui l'avait pris pour aide-de-camp. Promu au grade de lieutenant général (1821), il fut un des principaux témoins à charge dans le procès de la conspiration du 19 août 1820, et ses dépositions amenèrent entre lui et le colonel Barbier-Dufay un échange de lettres fort vives, puis un duel. Nommé commandant de l'île de Corse (1823), il y mourut d'une fièvre pernicieuse. K.

Moniteur univ., 1825, p. 1581.

MONTELUPO. *Voy.* BACCIO et RAFFAELLINO *da Montelupo.*

MONTEMAGNO (*Buonaccorso da*), poëte italien, vivait au quatorzième siècle. Il était né à Pistoja d'une famille noble, et il parvint aux premières dignités de la ville. Il y remplissait en 1364 les fonctions de gonfalonier; c'est tout ce que l'on sait de sa vie. Il n'a laissé que quelques sonnets, d'un style élégant et pur; il leur doit d'être regardé comme un des meilleurs imitateurs de Pétrarque et de figurer sur la liste des *Testi di Lingua* de l'Académie de la Crusca. « Tant il est vrai, dit Ginguené, qu'en poésie il ne faut que peu de vers, mais dignes du suffrage des gens de goût pour se faire un assez grand nom. » Parmi les trente-huit sonnets qui nous sont parvenus sous le nom de Montemagno, quelques-uns appartiennent à son petit-fils Buonaccorso da Montemagno, orateur et jurisconsulte, mort à Florence en 1429, et que l'on a souvent confondu avec le contemporain de Pétrarque; la distinction n'avait pas été faite par Niccola Pilli, qui donna la première édition des *Rime* de Montemagno; Rome, 1559, in-8°; mais la confusion de l'aïeul et du petit-fils cessa dans l'excellente édition de Casotti; *Prose e Rime de' due Buonaccorsi da Montemagno, il vecchio e il giovane, con annotazioni*; Florence, 1718, in-12; réimprimée avec un bon choix de variantes et de notes par V. Benini; Cologne, 1762, in-8°. Outre plusieurs sonnets, on a de Montemagno le jeune plusieurs discours latins dans le genre des déclamations des anciens rhéteurs; Ginguené en mentionne deux qui lui paraissent remarquables, l'un *Sur la Noblesse*, qui, dans la pensée de l'auteur, appartient plutôt au mérite

qu'à la naissance; l'autre est une réponse de Catilina à Cicéron. Z.

Casotti, *Préface* de son édition. — Tiraboschi, *Storia della Litteratura Italiana*, t. V, p. 507. — Ginguené, *Histoire Littéraire d'Italie*, t. III, p. 176 et 480.

MONTEMAYOR (*Georges* DE), poëte et romancier espagnol d'origine portugaise, vivait dans le seizième siècle. Il naquit dans la petite ville de Montemayor, près de Coïmbre, probablement avant 1520. Dans sa jeunesse il fut soldat. Plus tard son talent de musicien le fit attacher à la chapelle de l'infant d'Espagne, depuis Philippe II, et lui fournit l'occasion de visiter, à la suite de ce prince, l'Italie et la Flandre. Son esprit avait été peu cultivé par l'étude; il ne savait même pas le latin, mais il avait de l'imagination et il trouva, dans les aventures de sa vie, plus d'un sujet de récit romanesque. Probablement il quitta l'Espagne à cause d'un amour malheureux; probablement aussi il périt à Turin, dans un duel, en 1561, mais aucun fait de sa vie n'est connu avec précision et certitude. Son principal ouvrage est le roman de *Diane amoureuse* (*Diana enamorada*), qui parut pour la première fois à Valence, 1542, in-4°. Il est écrit en bon castillan avec quelques locutions portugaises, et contient, de l'aveu de l'auteur, des aventures réelles; nous savons que Montemayor en est lui-même le héros sous le nom de *Sereno*, et que l'héroïne était une dame de Valencia-de-don-Juan, ville située près de Léon. Montemayor a donc voulu, à l'exemple de *L'Arcadie* de Sannazar, raconter sous la forme d'un roman pastoral quelques événements de sa vie et de celle d'un petit nombre de ses amis. Il suppose à cet effet qu'un certain nombre de bergers et de bergères se réunissent sur les bords de l'Ezla au pied des montagnes de Léon, et se racontent leurs histoires respectives dans sept livres de prose mêlée de vers. Les deux principaux personnages, Sereno et Diana, qui s'aiment au début du roman, sont séparés par la magie; et l'ouvrage se termine brusquement et d'une manière imprévue par le mariage de Diane avec Delio, l'indigne rival de Sereno. Cette intrigue légère est bien fragile pour réunir tant d'histoires séparées, et tout l'ouvrage est artificiel et décousu, mais les épisodes sont intéressants, le style a de la grâce et de la richesse. « Un des grands mérites de Montemayor, dit Bouterweck, c'est de parler toujours de tendresse, sans tomber jamais dans la monotonie : il est inépuisable en tournures et en images nouvelles pour varier l'expression de l'amour. La versification de quelques morceaux n'est pas toujours harmonieuse et correcte; mais, dans d'autres, la douceur du langage est heureusement unie à l'enchaînement d'idées le plus naturel. Sa prose a servi de modèle à tous les auteurs de romans du même genre. Il s'est attaché à donner de la noblesse à chaque terme, et de l'harmonie à chaque phrase, sans que pour cela son style ait rien de pénible ni de recherché. » Cet éloge n'est pas trop exagéré, et dans le *Don Quichotte*, le bon goût du curé préserve justement la *Diana* de l'auto-da-fé où périssent tant d'autres romans. La *Diana*, laissée inachevée par l'auteur, fut continuée par Alonzo Perez, médecin de Salamanque, et conduite jusqu'à la mort de Delio, mari de Diana, mais non jusqu'au mariage de celle-ci avec Sereno, comme Montemayor se l'était proposé. Une autre continuation fut publiée par Gil Polo, en 1564. On connaît une troisième partie de la *Diana enamorada* par H. Texada; Paris, 1627, in-8°. La *Diana enamorada* de Montemayor a eu beaucoup d'éditions; la plus ancienne est celle de Valence, 1542, in-4°; on cite ensuite celle de Madrid, 1545. Il existe en français, d'après Lenglet-Dufresnoy, six traductions de la *Diane*; on en connaît deux allemandes, et une anglaise, celle de Bartholomew Yong, qui est excellente (Londres, 1598, in-folio). On a encore de Montemayor un volume de poésies intitulé *Cancionero*, qui parut en 1554 et fut réimprimé avec des additions, à Madrid, 1588, in-12. Dans les poésies de ce recueil comme dans celles de la *Diana*, Montemayor imite souvent les Italiens, mais souvent aussi il est fidèle au vieux genre castillan. Dans l'édition de Madrid, 1588, un tiers du volume est écrit à la manière castillane; les deux autres tiers sont sur le modèle des Italiens. N.

Barbosa, *Bibliot. Lusitana*. — Perez, *Prologo* de sa continuation de la *Diana*. — Lenglet-Dufresnoy, *Bibliothèque des Romans*, t. II. — Bouterweck, *Histoire de la Littérat. espagnole*, t. I, p. 286, etc. — Sismondi, *Littérat. du midi de l'Europe*, III, 301. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. II et III.

MONTEMERLO (*Jean-Étienne*), littérateur italien, né en 1515, à Tortone, mort en 1572. Toute sa vie fut consacrée à l'étude. On a de lui : *Delle Frasi toscane libri XII*; Venise, 1566, in-fol.; réimprimé sous le titre de : *Tesoro della lingua toscana, nel quale, con autorità de' piu approvati scrittori, copiosamente s'insegnano le piu eleganti maniere di esprimer ogni concetto, e sono confrontate per le piu con le frasi latine*; Venise, 1594 : cet ouvrage, fruit de vingt années de travail, resta le meilleur dictionnaire italien jusqu'à celui de Pergamini.

Son fils, *Nicolas* MONTEMERLO, est auteur d'une histoire de Tortone, de 1155 jusqu'au dix-septième siècle; elle porte pour titre : *Raccoglimento di nuova historia delle città di Tortona*; Tortone, 1618, in-4°. O.

Bibliotheca Barberina.

* **MONTÉMONT** (*Albert*), littérateur français, né le 20 août 1788, à Remiremont (Vosges). Après avoir terminé ses études au collége de Remiremont, il fut chargé d'y enseigner les humanités, puis il obtint un emploi au ministère des finances. Nous citerons de lui : *Voyages aux Alpes et en Italie*; Paris, 1821, 2 vol. in-18; 3[e] édit. augmentée, 1827, 3 vol. in-18, fig.; suite de lettres en prose et en vers contenant la description de toutes les routes et passages

principaux des Alpes, de la Savoie et de l'Italie supérieure; — *Lettres sur l'Astronomie, en vers et en prose, avec des notes;* Paris, 1823, 4 vol. in-18, fig.; 3e édit., 1838, 2 vol. in-8°; — *Voyage dans les cinq parties du Monde;* Paris, 1827, 6 vol. in-18, avec 36 cartes; — *Bibliothèque universelle des Voyages dans les diverses parties du Monde depuis les premières découvertes jusqu'à nos jours;* Paris, 1833-1837, 46 vol. in-8°, grav. col. et atlas; c'est une collection abrégée à l'usage des gens du monde; — *Londres, voyage à cette capitale et ses environs;* Paris, 1835, in-8°; — *Les Odes d'Horace, en vers français;* Paris, 1839, in-18; — *Grammaire générale, ou philosophie des langues, présentant l'analyse de l'art de parler;* Paris, 1845, 2 vol. in-8°; — *Voyages nouveaux par mer et par terre de* 1837 *à* 1847; Paris, 1846-1847, 5 vol. in-8°. M. Montémont est auteur d'un très-grand nombre de pièces de vers, odes, dithyrambes, chansons, épîtres, publiées en diverses circonstances, telles que *La Chute de Missolonghi* (1826), *La Nymphe de la Vistule* (1831), *L'Attentat du* 28 *Juillet* (1835), *La Mort du duc d'Orléans* (1842), *Le Retour de l'Empire* (1853), etc. Il a traduit de l'anglais: *Les Plaisirs de l'espérance* de Campbell (1824), en vers; *Les Plaisirs de la mémoire* de S. Rogers (1825), en vers; les *Œuvres de W. Scott* (1830 et ann. suiv., 30 vol. in-8°); *Œuvres poétiques de W. Scott* (1837, in-8°), avec L. Barré; *Œuvres complètes de Cooper* (1835, 6 vol. in-8°), avec B. Laroche; et quelques romans du capitaine Marryat.

Quérard, *La France Littér.* — *Biogr. des hommes du jour*, II, 1re partie.

MONTENAT (*Benoît*), ecclésiastique français, vivait au commencement du seizième siècle; il était aumônier du duc Charles de Bourbon, mais il est demeuré si peu connu qu'on chercherait en vain son nom dans la *Bibliothèque française* de La Croix du Maine. A la demande d'Anne de France, fille de Louis XI, il écrivit en 1505 un traité sur la *Conformité des prophètes et Sibylles avec les douze articles de la foi;* cet ouvrage, resté inédit, est conservé parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale, n° 7287. G. B.

Paulin Paris, *Manuscrits français de la bibliothèque du Roi*, t. VII, p. 310.

MONTENAY (*Georgette* DE), femme auteur française, née en 1540, à Toulouse. Orpheline dès le bas âge, elle fut élevée par les soins et dans la maison de la reine de Navarre, Jeanne d'Albret, qui lui donna plus tard une place parmi ses dames. Après la mort de cette princesse, elle quitta la cour, et se retira dans ses terres, où elle mourut, vers 1581. Ses principes sévères et son goût pour la poésie l'empêchèrent de se marier. Elle a publié sous le titre d'*Emblesmes chrestiennes* (Lyon, 1571, in-8°), un recueil dédié à Jeanne d'Albret, traduit en plusieurs langues, dont chaque emblème est expliqué par quatre vers latins et huit français. C'est une imitation d'Alciat. K.

Biogr. Toulousaine, II.

MONTENGON (*Pedro* DE), littérateur espagnol, né en 1745, à Alicante, mort vers 1825. Après avoir été prêtre, il abandonna l'état ecclésiastique pour s'occuper de poésie et de travaux d'imagination. Il passa ses dernières années à Naples. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, dont quelques-uns ont été réimprimés; nous citerons: *El Eusebio;* Madrid, 1786-1787, 4 vol. gr. in-8°: c'est la meilleure de ses productions; elle a paru de nouveau à Barcelone (1793), à Perpignan (1819) et à Paris (1824, 4 vol. in-18); — *El Antenor;* Madrid, 1788, 2 vol. gr. in-8°; — *Eudoxia, hija de Belisario;* Madrid, 1793, gr. in-8°; Barcelone, 1815, pet. in-8°; — *El Rodrigo, romance epico;* Madrid, 1793, in-8°; — *El Mirtilo, o los Pastores trashumantes;* Madrid, 1795, in-8°; — *La Perdida de España reparada por el rey Pelayo, poema epico;* Naples, 1820, in-8°; — *La Conquista de Mejico por Hernan Cortes, poema epico;* Naples, 1820, in-8°. P.

Ticknor, *Hist. of Spanish Literature*, III.

***MONTÉPIN** (*Xavier-Aymon* DE), romancier français, né à Frotey (Haute-Saône), vers 1820. Fils du comte et le neveu de l'ancien pair de France du même nom, il débuta, après la révolution de février 1848, dans quelques feuilles populaires, entre autres dans *Le Lampion*. Il essaya de fonder, avec M. de Calonne, *La Bouche de fer*, qui fut saisie dès son premier numéro. Avec le même, il publia, en 1848, deux pamphlets politiques intitulés: l'un, *Les trois Journées de Février;* l'autre, *Le Gouvernement provisoire, histoire anecdotique et politique de ses membres*. Il se mit ensuite à écrire des romans et des pièces de théâtre. Ses romans eurent du succès: il y peignait la bohême galante avec une hardiesse qui finit par lui attirer des poursuites: son livre, intitulé *Les Filles de plâtre*, fut saisi en 1856, et la suppression en fut ordonnée. Parmi les nombreux romans de M. de Montépin nous citerons: *Les Viveurs d'autrefois;* 1848, 4 vol. in-8°; — *Les Viveurs de Paris;* 1852-1856, 14 vol. in-8°; — *Les Viveurs de province;* 1858, 10 vol. in-8° (non terminé); — *Les Amours d'un Fou;* 1849, 4 vol. in-8°; — *Les Confessions d'un bohême;* 1849-1850, 5 vol. in-8°; — *Le Vicomte Raphael* (1re suite du précédent), 5 vol. in-8°; — *Les Oiseaux de nuit* (2e suite), 5 vol. in-8°; — *Brelan de Dames*, 1849, 4 vol. in-8°; — *Mignonne;* 1851, 3 vol. in-8°; — *Le Club des Hirondelles*, 4 vol. in-8°; — *L'Idiot*, 5 vol. in-8°; — *Pivoine*, 2 vol. in-8°; — *Mignonne* (suite de *Pivoine*), 3 vol. in-8°; — *Jacques de La Tremblaye*, 3 vol. in-8°, com-

plément de *La Reine de Saba* et du *Château des Fantômes;* — *L'Épée du Commandeur*, 3 vol. in-8°; — *Le Château de Périac*, 4 vol. in-8°; — *Le Masque rouge*, 5 vol. in-8°; — *Les Amours de Vénus*, 4 vol. in-8°; — *Mademoiselle Lucifer*, 4 vol. in-8°; — *Les Valets de Cœur*, 3 vol. in-8°; — *L'Auberge du Soleil d'Or;* 1852, 4 vol. in-8°; — *Un Gentilhomme de grand chemin;* 1854, 5 vol. in-8°; — *Les Chevaliers du Lansquenet;* 1857, 5 vol. in-8°; — *L'Officier de Fortune;* 1857, 7 vol. in-8°; — *Les deux Bretons;* 1857, 6 vol. in-8°; — *Mademoiselle la Ruine* (en collaboration avec M. Capendu); 1858, 5 vol. in-8°; — *La Comtesse Marie;* 1859, 7 vol. in-8°; — *Souvenirs intimes et anecdotiques d'un garde du corps de Louis XVIII et de Charles X;* 1857, 10 vol. in-8°. Parmi ses pièces de théâtre, faites en collaboration : *Le Vol à la Duchesse*, drame joué en 1849, au théâtre de la Porte Saint-Martin; — *Les Chevaliers du lansquenet*, drame, à l'Ambigu-Comique, en 1850; — *Les Viveurs de Paris;* drame, même théâtre, 1859; — *Le Gentilhomme de grand chemin*, drame, théâtre de la Porte Saint-Martin, 1860. G. DE F.

Vapereau, *Dict. des Contemp.* — *Journ. de la Librairie.*

MONTEPULCIANO (*Marco* DA), peintre de l'école florentine, vivait au milieu du quinzième siècle. Vasari indique deux peintres de ce nom, faisant l'un élève de Spinelli, l'autre de Lorenzo di Bicci; c'est une erreur, et les deux ne sont qu'un seul et même artiste, qui eut pour maître Lorenzo di Bicci, élève lui-même de Spinelli. Marco acheva de peindre en camaïeu dans le cloître du couvent des Olivetains d'Arezzo des sujets tirés de la *Vie de saint Benoît*, commencés par Lorenzo. Ces peintures furent terminées le 14 avril 1448, comme il l'indiqua par des vers aussi médiocres que les fresques elles-mêmes. E. B—N.

Vasari, *Vite.* — O. Brizzi, *Guida d'Arezzo.*

MONTE-PULCIANO. *Voy.* MOROSINI (*Francesco*).

MONTEREAU (*Pierre* DE). *Voy.* PIERRE.

MONTERO DE ROXAS (*Juan*), peintre espagnol, né à Madrid, en 1613, mort dans la même ville, en 1688. Il fut l'un des meilleurs élèves de Pedro de Las Cuevas, et fit le voyage de Rome, où il étudia surtout le Caravage. De retour dans sa patrie, il y a laissé des ouvrages très-estimés. On remarque parmi ces ouvrages à Madrid : au collége San-Thomas : une *Assomption;* chez les religieuses de Don-Juan-de-Alarcon : Le *Songe de Joseph;* au couvent de la Merced, Le *Passage de la mer Rouge.* La manière de Montero de Roxas tient essentiellement de l'école hispano-italienne. A. DE L.

MONTERO (*Laurent*), peintre espagnol, né en 1656, à Séville, mort à Madrid, en 1710. Fresquiste distingué, il possédait une grande facilité pour peindre en détrempe l'architecture, le paysage, les fruits, les fleurs, les ornements. Il vint à Madrid en 1684, et eut une grande part dans les décorations du Buen-Retiro. Il peignit aussi la voûte et les murailles de la chapelle Sainte-Marthe dans l'église de Saint-Jérôme à Madrid. On cite de Montero un beau portrait à l'huile de *Philippe V*, exécuté pour le monastère du Paular. A. DE L.

Palomino Velasco, *El Museo de la Pintura.* — Guevarra, *Los Comentarios de la Pintura.* — Cean Bermudez, *Dicion. historico de las Bellas Artes in España.* — Quillet, *Dictionnaire des peintres espagnols.* — Don Jose Mussoy-Valiente, *Coleccion de cuadros que se conservan en reales palacios;* Madrid, 1826.

MONTESINOS (*Fernando*), historien espagnol, né à Ossuna, mort après 1652. Il passa de bonne heure au Pérou, résida à Lima, et devint membre de l'audience de cette ville. Son amour pour l'archéologie ne l'empêcha pas d'être utile à l'administration, et il fut deux fois *visitador* ou inspecteur. Ces fonctions le mirent en rapport avec les anciens chefs du pays : on suppose qu'il eut en sa possession les manuscrits du savant D. Fr.-Luis Lopez, évêque de Quito, mort en 1588. Il s'occupa aussi des richesses minéralogiques du pays : on a de lui divers mémoires sur l'art d'exploiter les mines d'argent.

Montesinos n'avait malheureusement pas autant de critique que de zèle; ses souvenirs classiques le jetèrent dans d'étranges préoccupations. Pour lui l'Ophir est le Pérou, et il ne craint pas de multiplier les dynasties indigènes : selon lui, on connaissait l'art d'écrire au temps de Toca-corca-Apu Capac, le roi astronome, fondateur de l'université péruvienne de Cuzco, et les feuilles de bananier et le parchemin recevaient ces caractères, dont plus tard on perdit l'usage après la mort de Titu-yupanguy et les effroyables désordres qu'elle amena. Illatici-hucracocha en abolit d'ailleurs l'usage et il leur substitua celui des *quipos*, dont, selon le P. Oliva, l'amauta Ylla serait l'inventeur. Cet historien si bizarre et si curieux finit son récit à l'arrivée des Espagnols (1). Mais on sait qu'il avait poussé plus loin ses investigations historiques et qu'il avait donné le récit de la conquête. M. Ternaux-Compans s'est contenté de traduire l'histoire des temps anciens; elle a paru sous le titre de : *Mémoires historiques de l'ancien Pérou;* Paris, 1849, in-8°. Ce travail est extrait de la collection espagnole rassemblée par le savant Muñoz; il fut écrit vers 1652. Leon Pinello donne les autres titres des ouvrages de Montesinos et fait connaître ceux qu'il publia sur la métallurgie. F. D.

Epitome de la Bib. oriental y occidental. — *Collection de M. Henri Ternaux-Compans.*

MONTESON ou **MONÇON** (*Jean* DE), théologien espagnol, né vers 1360, à Monteson (Aragon). Il embrassa la règle de Saint-Dominique, professa la théologie à Valence, et vint en 1383 à Paris, où il fut reçu docteur (1387). Ayant avancé dans sa thèse quelques propositions contraires à la croyance de l'immaculée conception de la Vierge, il les vit condamner par la faculté,

(1) Ce second travail, qui porte le nom d'*Annales* ms., a été utilisé par Prescott.

et Pierre d'Orgemont, alors évêque, défendit de les soutenir, sous peine d'excommunication. Cette querelle amena de grands troubles dans l'université : on jeta en prison ceux des partisans du moine espagnol qui refusèrent de se rétracter, et l'on exclut des cours tous les Dominicains. Jean de Monteson en avait appelé à Clément VII, pape schismatique résidant à Avignon ; mais s'étant aperçu que les commissaires qu'on lui avait donnés ne lui étaient point favorables, il prit la fuite (janvier 1389) ; et il se trouvait en Aragon lorsqu il fut excommunié. Pour se venger de cette persécution, il entra dans l'obédience d'Urbain VI, et écrivit contre Clément VII. La paix ne fut conclue qu'en 1403, et par l'entremise de plusieurs princes et du pape d'Avignon Benoît XIII. En 1412 il fut chargé par le duc Alfonse de soutenir ses droits à la couronne d'Aragon. Ses ouvrages n'ont pas été imprimés. P.

Échard et Quétif, *Script. ord. Prædicatorum*, I.

MONTESPAN (*Françoise-Athénaïs* DE ROCHECHOUART, marquise DE), maîtresse de Louis XIV, née en 1641, au château de Tonnay-Charente (Saintonge), morte le 28 mai 1707, à Bourbon-l'Archambault. Fille puînée de Gabriel de Rochechouart, premier duc de Mortemart, elle avait pour frère le duc de Vivonne, qui devint maréchal de France, et pour sœurs la charmante marquise de Thianges et la savante abbesse de Fontevrault. « Ces quatre personnes, dit Voltaire, plaisaient universellement par un tour singulier de conversation mêlé de plaisanterie, de naïveté et de finesse, qu'on appelait l'*esprit des Mortemart*. » Connue d'abord sous le nom de Mlle de Tonnay-Charente, elle reçut une éducation digne de sa naissance au couvent de Sainte-Marie, à Saintes. En 1663, à l'âge de vingt-deux ans, elle épousa Henri-Louis de Pardaillan de Gondrin, marquis de Montespan (1), et devint presque en même temps dame du palais de la reine. Avant son mariage elle avait, comme Mlle de La Vallière, figuré parmi les filles d'honneur de Madame ; elle arriva au cœur du roi en passant par le même chemin. Mais ce n'était pas le roi qu'elle aimait alors, et de son côté le roi ne pouvait la souffrir ; peut-être s'effrayait-il de son esprit. Elle était toute à son mari, beau, galant, dédaigneux, grand joueur, et elle lui donna un fils, le duc d'Antin, qui les méprisa tous deux. D'abord très-recherchée de la reine, qui l'appelait tous les soirs près d'elle, Mme de Montespan s'était liée chez Madame d'une tendre amitié avec Mlle de La Vallière (2) ; l'une et l'autre lui parlaient

(1) C'est le nom d'une ancienne seigneurie de Gascogne, érigée en marquisat en 1612.

(2) Quand elle ne vit plus qu'une rivale dans son amie, elle traça d'elle ce portrait :

Soyez boiteuse, ayez quinze ans,
Point de gorge, fort peu de sens,
Des parents, Dieu le sait !... faites, en fille neuve,
Dans l'antichambre vos enfants,
Sur ma foi, vous aurez le premier des amants,
Et La Vallière en est la preuve.

sans cesse du roi ; elle l'aima sans le savoir, et, d'humeur violente et passionnée comme elle était, ce fut par la jalousie que commença son amour. Le roi, qui la rencontrait sans cesse chez sa maîtresse et chez sa femme, céda peu à peu au charme de l'esprit le plus vif et de la plus éclatante beauté. Il n'est pas besoin, pour expliquer cette légende amoureuse, d'avoir recours, comme on l'a fait, à une cabale de courtisans contre la favorite ; encore moins faut-il accuser d'ambition ou de méchanceté la marquise, dont la conduite avait été jusque alors à l'abri du reproche. C'était en toute sincérité qu'elle se récriait alors sur les imprudences de Mlle de La Vallière. « Dieu me garde d'être maîtresse du roi ! s'écriait-elle ; mais si j'étais assez malheureuse pour cela, je n'aurais jamais l'effronterie de me présenter devant la reine. »

Deux ou trois ans se passèrent. Un jour le roi, qui commençait à se détacher de Mlle de La Vallière, devint plus pressant avec Mme de Montespan ; elle résista, elle avertit son mari, et le pressa avec les plus fortes instances de l'emmener loin de la cour. Mais le mari, songeant à profiter de l'occasion pour son intérêt, railla sa femme, et refusa de la laisser partir. A quelque temps de là, il s'oublia jusqu'à la frapper et à la couvrir d'injures, elle et Mme de Montausier, chez qui elle avait un appartement ; puis il se rendit à Versailles tout vêtu de noir, et prit congé du roi en lui disant qu'il portait le deuil de sa femme et qu'il ne la verrait plus (1).

Jetée par sa folle passion autant que par l'extravagance de son mari dans les bras de Louis XIV (1668), Mme de Montespan s'efforça, avec toute la haine d'une rivale, de ruiner le crédit de Mlle de La Vallière. « Abusant de ses avantages, dit Mme de Caylus, elle affectait de se faire servir par elle, donnait des louanges à son adresse, et assurait qu'elle ne pouvait être contente de son ajustement si elle n'y mettait la dernière main (2). » Mlle de La Vallière, avec la faiblesse d'un cœur aimant, s'abandonnait à cette servilité qui lui permettait au moins de voir le roi. C'était par pénitence, dit-on, qu'elle s'imposait le supplice de rester chez sa rivale, croyant se punir par là où elle avait péché. Les deux favorites ne se quittaient plus. Ensemble

(1) Il tint parole. Exilé dans ses terres, il n'en sortit plus. « Il vécut toute sa vie et mourut amoureux de sa femme », dit Saint-Simon. Par ordre du roi, un arrêté du Châtelet du 11 juin 1676 le sépara de corps et de biens d'avec elle ; cependant il accepta deux cent mille francs pour payer ses dettes.

(2) La princesse palatine prête à cette situation des teintes odieuses. « La Montespan, dit-elle, qui avait plus d'esprit, se moquait d'elle publiquement, la traitait fort mal et obligeait le roi à en agir de même. Il fallait traverser la chambre de La Vallière pour se rendre chez la Montespan. Le roi avait un joli épagneul appelé Malice ; à l'instigation de la Montespan, il prenait ce petit chien et le jetait à la duchesse de La Vallière en disant : « Tenez, Madame, voilà votre compagnie, c'est assez. » Cela était d'autant plus dur qu'au lieu de rester chez elle, il ne faisait que passer pour aller chez la Montespan. »

elles allaient au bal, aux fêtes et à la guerre; ensemble elles vinrent donner à Madame l'adieu suprême. Pendant près de quatre années la cour eut le révoltant spectacle et de ce double adultère et de cette association de deux maîtresses, qui avaient des enfants de leur amant l'une et l'autre. Mme de Maintenon, alors veuve Scarron, était déjà à la cour; on l'admettait de moitié dans les récriminations et dans les confidences. La faveur de Mme de Montespan grandissait peu à peu; elle éclata au grand jour lorsque Lauzun fut enfermé à Pignerol (1671). Lauzun n'avait-il pas eu l'incroyable audace de se cacher sous son lit et de lui répéter ensuite à l'oreille les propos d'alcôve que lui avait tenus le roi? Quand Mlle de La Vallière eut enfin franchi le seuil des Carmélites (1674), la marquise ne garda plus aucune retenue; elle assista quelquefois au conseil, elle prit part aux affaires, elle eut même des gardes, « de peur que son mari ne lui fît quelque affront »; elle afficha un luxe effréné; elle prodigua autour d'elle l'or et les faveurs; quand on la voyait passer, elle, Madame et la reine dans le même carrosse, le peuple s'écriait : « Voilà les trois reines. » Elle faisait des efforts inouïs pour retenir auprès d'elle le volage monarque. Pour l'amuser, elle affecta l'enfantillage et l'étourderie. Elle raillait tout le monde et se raillait elle-même. « Il ne m'aime pas, avouait-elle quelquefois en parlant de Louis XIV, mais il croit se devoir à lui-même d'avoir, pour maîtresse la plus belle femme de son royaume. »

C'était en effet l'unique secret de cette liaison, qui, au milieu d'orages continuels, compta de si rares beaux jours. Tous les contemporains s'accordent à la peindre des plus attrayantes couleurs. « Belle comme le jour », disait Saint-Simon; « une beauté très-achevée », selon Mme de La Fayette. La Palatine, qui l'exécrait, vante « ses beaux cheveux blonds, ses belles mains, sa belle bouche », et Mme de Sévigné s'écriait avec admiration : « C'est une chose surprenante que sa beauté! » Mignard a laissé d'elle un merveilleux portrait, qui justifie ces lignes sympathiques de M. de Noailles : « La nature avait prodigué tous ses dons à Mme de Montespan : des flots de cheveux blonds, des yeux bleus ravissants avec des sourcils plus foncés, qui unissaient la vivacité à la langueur, un teint d'une blancheur éblouissante, une de ces figures enfin qui éclairent les lieux où elles paraissent. » Aussi régnait-elle impérieusement, et le roi, ébloui, subjugué, poussa la folie de l'amour jusqu'à légitimer les enfants qu'elle lui avait donnés, enfants issus d'un double adultère.

Cette liaison durait depuis plus de sept ans, non sans que Louis eût fait à la marquise des infidélités nombreuses (1), lorsque arriva le jubilé de 1676. L'un n'était pas moins dévot que l'autre, ni d'une dévotion plus éclairée; Bossuet leur représenta qu'il fallait apaiser la colère de Dieu par un grand acte de contrition. Ils se soumirent. Tandis que le roi gagnait le ciel à Versailles, sa maîtresse courait à Paris jeûner, pleurer et prier dans un couvent. Bientôt après elle se représenta à la cour, où c'était son droit d'être reçue comme dame du palais (1). Ce retour inattendu donna lieu à toute une négociation, à la fin de laquelle on arrêta entre les deux amants une entrevue en présence des dames les plus graves et les plus respectables. Bossuet, en voulant les convertir, ne réussit qu'à les raccommoder. « Le roi, continue Mme de Caylus, vint chez Mme de Montespan comme il avait été décidé; mais insensiblement il la tira dans une fenêtre; ils se parlèrent bas assez longtemps; ils pleurèrent, et se dirent ce qu'on a accoutumé de dire en pareil cas. Ils firent ensuite une profonde révérence à ces vénérables matrones, passèrent dans une autre chambre, et il en advint Mme la duchesse d'Orléans et ensuite M. le comte de Toulouse (2). »

Cependant le premier coup était porté; la passion survécut, l'habitude plutôt, mais mortellement atteinte. Mme de Maintenon, que la marquise avait comblée de bienfaits, à qui elle avait confié l'éducation de ses enfants, qu'elle traitait en amie dévouée, Mme de Maintenon s'insinuait sourdement dans l'estime du roi, qui l'avait d'abord écartée de lui avec répugnance. Elle infligeait à la favorite la peine du talion. Mais celle-ci, hautaine et jalouse, s'indigna à la pensée de partager un seul instant le cœur du maître; elle se souvenait de La Vallière. Elle lutta avec toute l'intempérance de son caractère, avec la rage et la folie de l'amour trompé; mais que pouvait-elle contre une femme qui, montrant le ciel à Louis XIV à travers le ciel de son lit, savait l'art de le renvoyer toujours affligé, jamais désespéré? Cette rivalité furieuse n'était plus un secret à la cour. « L'étoile de *Quanto* pâlit, écrit Mme de Sévigné. Il y a des larmes, des chagrins, des gaietés affectées, des bouderies; enfin tout finit. Voici le temps d'une crise digne d'attention. » La crise dura trois ans. Un auxiliaire inattendu en décida l'issue en faveur de Mme de Maintenon : la vieillesse prématurée du roi, c'est-à-dire la goutte et la fistule, et avec le souci de la santé, les terreurs superstitieuses de l'âme. Le galant monarque, transformé peu à peu en pécheur repentant, laissait arriver jusqu'à lui les cris du remords et du devoir. Il fit sentir durement à Mme de Montespan qu'il ne voulait pas être gêné. Aux fêtes d'automne de 1679, il avait omis à dessein son nom sur les listes d'invitation. Il n'en eut

(1) On cite Mme de Soubise, Mme du Ludre, Mlle de Fontanges, etc. Cette dernière fut produite en 1679 par la marquise elle-même.

(1) Vers 1680 elle acheta de la comtesse de Soissons la charge de surintendante de la maison de la reine.

(2) La spirituelle comtesse ajoute qu'on voyait dans la physionomie et dans toute la personne de la duchesse d'Orléans des traces de ce combat de l'amour et du jubilé.

pas aisément raison ; le repentir était si amer et le péché si séduisant !

Tout ce grand éclat d'orageuse passion et de scandale inouï s'éteignit misérablement. Louis XIV, qui avait pris Mme de Montespan par caprice, la quitta par lassitude ; après la mort de la reine (1683), il continuait encore de passer chez elle en allant à la messe ; on le disait tourmenté par ses remords. L'amour et la beauté de la marquise défiaient les outrages du temps ; elle n'éprouvait d'autre remords que celui d'avoir frayé le chemin à une rivale. Quand vint l'heure de la retraite, elle ne voulut pas l'entendre. « Le roi ne vous aime plus », lui avait dit Bossuet. Comment l'aurait-elle cru, elle qui l'aimait encore comme au premier jour ? Le roi lui envoya des messagers plus durs : l'un fut Mme de Maintenon, l'autre le propre fils de la marquise, le duc du Maine, à qui on avait fait la leçon. A l'époque du mariage secret du roi, vers la fin de 1684, on lui retira son appartement pour la reléguer bien loin, au rez-de-chaussée. Jusqu'en 1687 Louis alla encore la voir et lui permit, ainsi que Mme de Maintenon, de monter dans ses carrosses. Ce ne fut qu'en 1691 qu'elle se décida à quitter Versailles. A peine fut-elle partie que le duc du Maine donna l'ordre que tous les meubles, robes et bijoux de sa mère la suivissent à Paris « pour lui ôter tout prétexte de revenir à la cour, dans la crainte que si le roi la revoyait, il lui rendît ses bonnes grâces (1). »

Chassée de la cour, oubliée du roi, Mme de Montespan alla pleurer aux Carmélites dans les bras de Mlle de La Vallière. Plus tard elle se retira dans la communauté des dames de Saint-Joseph, qu'elle avait naguère rétablie de ses épargnes. Comme elle n'était pas touchée de la grâce, elle se retourna bientôt vers le monde, rouvrit ses salons, appela autour d'elle les poëtes (2) et les grands seigneurs. « Elle parlait à chacun comme une reine qui tient sa cour. » Quand le roi chassait à Fontainebleau, elle courait à Petit-Bourg, dans le château qu'il lui avait donné, pour le voir passer au loin ; elle espérait même qu'il viendrait chez elle un jour. « Mais le roi, fait observer Mme de Caylus, n'avait pas la religion du passé. » Elle voyageait sans cesse, cherchant le repos et obsédée des ombres du passé ; dans les heures noires, elle se rejetait au couvent. Ce fut là qu'elle écrivit à son mari dans les termes les plus humbles, offrant de retourner avec lui s'il daignait la recevoir ou de se rendre en quelque lieu qu'il voulût lui désigner. Sacrifice héroïque ! « Elle en eut le mérite sans en essayer l'épreuve, » selon l'expression de Saint-Simon. M. de Montespan répondit qu'il ne voulait plus entendre parler d'elle. Plusieurs fois on la revit à la cour ; elle assista comme une étrangère aux mariages de ses enfants. Le temps de sa disgrâce ne fut plus qu'un long martyre. Elle errait çà et là comme une âme en peine, ne pouvant oublier qu'elle s'était assise sur les marches d'un trône et qu'elle était encore belle. « Comme je suis bien où je ne suis pas ! » s'écriait-elle souvent. Peu à peu elle en vint à donner tout son bien aux pauvres. Elle renonça au jeu ; sa table devint la plus frugale, elle multiplia les jeûnes ; à toute heure du jour elle s'interrompait pour prier. « Ses macérations étaient continuelles, rapporte Saint-Simon : ses chemises et ses draps étaient de toile jaune la plus dure et la plus grossière, mais cachée sous des draps et une chemise ordinaire. Elle portait sans cesse des bracelets, des jarretières et une ceinture à pointes de fer qui lui faisaient souvent des plaies, et sa langue, autrefois si à craindre, avait aussi sa pénitence. Elle était de plus tellement tourmentée des affres de la mort, qu'elle payait plusieurs femmes dont l'emploi unique était de la veiller. Elle couchait tous les rideaux ouverts avec beaucoup de bougies dans sa chambre, ses veilleuses autour d'elle qu'à toutes les fois qu'elle se réveillait elle voulait trouver causant, jouant ou mangeant, pour se rassurer contre leur assoupissement. »

Au printemps de 1707, Mme de Montespan se rendit, suivant son habitude, aux eaux de Bourbon-l'Archambault ; elle était en compagnie de la maréchale de Cœuvres. Se voyant un matin toute couperosée, elle appela un médecin, qui la saigna fort mal à propos. Elle s'évanouit, et ne revint à elle qu'avec le délire. Avant d'expirer elle fit de ses péchés une confession publique. Elle fut en peu d'instants si défigurée que son fils, le duc d'Antin, ne la reconnut pas. « Elle n'avait, dit Mme de Sévigné, aucun trait ni aucun reste qui pût faire souvenir d'elle : c'était une tête de mort gâtée par une peau noire et sèche ; c'était enfin une humiliation si grande pour elle que, si Dieu a voulu qu'elle en ait fait son profit, il ne lui faut point d'autre pénitence. » On l'enterra sans pompe à Poitiers, et avec « une parcimonie indigne ». Ses entrailles, qui devaient, d'après ses derniers vœux, être portées à la communauté des dames de Saint-Joseph, furent jetées aux chiens par un valet négligent. Il fut interdit à ses enfants de prendre le deuil. En apprenant cette mort foudroyante, Mme de Maintenon versa des larmes. Louis XIV parut fort indifférent, et dit pour Mme de Montespan le mot cruel qu'il répéta en 1710 pour Mlle de La Vallière : « Il y a trop longtemps qu'elle est morte pour moi pour que je la pleure aujourd'hui. »

Outre le duc d'Antin et une fille morte en bas âge qu'elle eut de son mari, Mme de Montespan donna huit enfants au roi : le duc du *Maine*, né en 1670 ; *Louis-César*, comte de *Vexin*, abbé de

(1) Mme de Maintenon présida à ce départ précipité. « Que vous importe, dit-elle à la marquise, qui éclatait en récriminations, que cette place soit remplie, pourvu que ce ne soit pas par vous ? — On voit bien, répliqua la maîtresse déchue, que vous n'avez jamais aimé un roi, pas même un homme. »

(2) La Fontaine lui dédia le VIIe livre de ses *Fables*.

Saint-Denis et de Saint-Germain des Prés, né en 1672, mort le 10 janvier 1683; Mlle de *Nantes*, duchesse de Bourbon, née en 1673, morte le 16 juin 1743; Mlle de *Tours*, morte en 1681; Mlle de *Blois*, duchesse d'Orléans, née en 1677; le comte de *Toulouse*, né en 1678; et deux fils, morts jeunes. Les six premiers enfants furent successivement légitimés. P. LOUISY.

Saint-Simon, Dangeau, Mme de Caylus, Mme de La Fayette, Mlle de Montpensier, de Sourches, Mme de Maintenon, *Mémoires*. — Mme de Sévigné, *Lettres*. — Bussy-Rabutin, *Histoire amoureuse des Gaules*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — *Lettres de la duchesse palatine*. — Fortoul, *Fastes de Versailles*. — A. Houssaye, *Mlle de La Vallière, et Mme de Montespan*. — Capefigue, *Mlle de La Vallière* et toutes les notices sur Mlle de La Vallière et Mme de Maintenon.

MONTESQUIEU (*Charles* DE SECONDAT, baron DE LA BRÈDE et DE), célèbre publiciste, philosophe et littérateur français, né le 18 janvier 1689, au château de la Brède, près de Bordeaux, et mort à Paris, le 10 février 1755. Son père, fils d'un président à mortier au parlement de Bordeaux, entra au service, et le quitta de bonne heure. Le jeune Montesquieu annonça dès son enfance d'heureuses dispositions, et il a dit dans le portrait qu'il a fait de lui-même : « L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé. » A l'âge de vingt ans, il composa un ouvrage qu'il n'a pas jugé digne de voir le jour, et qui avait pour but de prouver que l'idolâtrie de la plupart des païens ne paraissait pas mériter une damnation éternelle. Il s'était épris de la philosophie des anciens, et ne pouvait croire que des sages tels que Platon, Sénèque, Cicéron, fussent condamnés à subir des peines sans rémission dans l'autre vie. Il se préparait dès lors aussi à écrire l'*Esprit des Lois*. « Au sortir du collége, dit-il, on me mit dans les mains des livres de droit, j'en cherchai l'esprit... » (*Lettre au grand-prieur de Solar*, du 7 mars 1749.)

Montesquieu fut reçu conseiller au parlement de Bordeaux le 24 février 1714, et son oncle paternel, président à mortier à ce parlement, lui céda sa charge, à laquelle il fut promu le 13 juillet 1716. Du reste, Montesquieu ne peut pas être cité comme un grand magistrat. Il avait peu de goût pour les devoirs de sa profession; il était plus philosophe que jurisconsulte, et il est convenu de son peu d'aptitude à la magistrature dans le portrait que nous avons déjà mentionné : « Quant à mon métier de président, y dit-il, j'ai le cœur très-droit, je comprenais assez les questions en elles-mêmes; mais quant à la procédure, je n'y entendais rien. Je m'y suis pourtant appliqué, mais ce qui me dégoûtait le plus, c'est que je voyais à des bêtes le même talent qui me fuyait pour ainsi dire. »

En 1722, Montesquieu fut chargé par sa compagnie de rédiger des remontrances adressées au roi à l'occasion d'un nouvel impôt sur les vins. Il en obtint la réformation; mais plus tard cet impôt fut reproduit sous une autre forme. Il fit aussi partie, en 1716, d'une société littéraire qui venait de se former à Bordeaux. « Le goût pour la musique et pour les ouvrages de pur agrément, dit D'Alembert, avait d'abord rassemblé les membres qui la formaient. Montesquieu voulut donner à leurs travaux une direction plus utile : il fit transformer cette société littéraire en une académie des sciences, et il lui communiqua plusieurs écrits sur l'histoire naturelle, qu'il aimait beaucoup, mais qu'il ne put continuer de cultiver à cause de la faiblesse de sa vue. Il lui fit part aussi de ses premiers essais de littérature et d'histoire, qui consistaient en une dissertation sur la *Politique des Romains dans la religion*, en un *Eloge du duc de la Force*, et une *Vie du maréchal de Berwick*. »

Ces divers morceaux n'auraient pas été de nature à étendre la renommée de Montesquieu hors des limites de sa province. Mais l'apparition des *Lettres persanes*, en 1721, fit une sensation si profonde que l'on dut rechercher quel en était l'auteur, qui avait gardé l'anonyme. La forme de ce livre n'était rien moins que nouvelle. Elle offrait une imitation assez servile du *Siamois* des *Amusements sérieux et comiques* de Dufresny. Mais les idées y étaient si finement exprimées, les observations si justes, la philosophie si hardie, les peintures si vives, qu'il obtint une vogue immense. Montesquieu lui-même a constaté ce succès lorsqu'il raconte que les libraires allaient tirer par la manche chaque homme de lettres qu'ils rencontraient, en lui disant : « Monsieur, faites-nous des Lettres persanes. » Montesquieu avait craint sans doute de livrer son nom au public, car la gravité de sa profession contrastait avec la légèreté de certains détails, et surtout avec la nouveauté des opinions dans les matières les plus délicates. On ne tarda pas cependant à connaître l'auteur et à savoir que c'était l'un des présidents du parlement de Bordeaux. L'opinion publique le désigna généralement pour l'une des premières places qui viendraient à vaquer dans le sein de l'Académie Française. Il se présenta en effet lors de la mort de Sacy. Mais le vieux cardinal de Fleury, premier ministre, poussé par de misérables délateurs, écrivit à l'Académie que le roi ne donnerait jamais son agrément à la nomination de l'auteur des *Lettres persanes*. Le cardinal ajoutait naïvement qu'il n'avait point lu ce livre, mais que des personnes en qui il avait confiance lui en avaient fait connaître le poison et le danger. Alors, si on en croit Voltaire, Montesquieu aurait usé d'un subterfuge peu digne de sa position et de son talent : il aurait fait faire en peu de jours une nouvelle édition de son livre, dans laquelle on retrancha ou on adoucit tout ce qui pouvait être condamné par un cardinal ou par un ministre. « M. de Montesquieu, ajoute Voltaire, porta lui-même l'ouvrage au cardinal, qui

ne lisait guère, et qui en lut une partie; cet air de confiance, soutenu par l'empressement de quelques personnes en crédit, ramena le cardinal, et Montesquieu entra à l'Académie. » D'Alembert ne raconte pas le fait de la même manière. Il dit que Montesquieu vit le ministre, lui déclara que, par des raisons particulières, il n'avouait point les *Lettres persanes*, mais qu'il était encore plus éloigné de désavouer un ouvrage dont il croyait n'avoir point à rougir et qu'il devait être jugé d'après une lecture et non sur une délation. Il termine ce récit en disant que Montesquieu avait déclaré au gouvernement qu'après l'espèce d'outrage qu'on allait lui faire, il irait chercher chez les étrangers, qui lui tendaient les bras, la sûreté, le repos, et peut-être les récompenses qu'il aurait dû espérer dans son pays.

Montesquieu fut enfin reçu académicien, et il prononça son discours d'inauguration, le 24 janvier 1728, sept ans, par conséquent, après l'apparition de l'ouvrage qui avait commencé sa réputation. Pour se livrer sans entraves à son goût dominant, la philosophie et les lettres, il s'était défait quelque temps auparavant de sa charge de président. Plus tard, cependant, il en redevint propriétaire, car voici ce que nous lisons dans une lettre adressée par lui à l'abbé de Guasco, le 28 mars 1748 : « Mon fils ne veut pas de la charge de président à mortier que je comptais lui donner. Il ne me reste donc que de la vendre ou de la reprendre moi-même. »

Montesquieu voulut étudier les mœurs des nations et les formes des gouvernements, en les voyant de près. Dans le but il se mit à voyager. Il se rendit d'abord à Vienne, où il fréquenta le prince Eugène. Il visita ensuite la Hongrie, d'où il partit pour l'Italie. Après avoir résidé dans cette contrée célèbre, il parcourut la Suisse et la Hollande, et passa en Angleterre, dans la compagnie de lord Chesterfield à la fin d'octobre 1729. Il resta deux ans dans ce pays, et y fut accueilli de la manière la plus distinguée par la reine et par les personnages les plus élevés. Il fut admis au nombre des membres de la Société royale de Londres.

De retour en France, Montesquieu vécut deux ans au château de la Brède, où il composa son ouvrage sur *Les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, qui parut en 1734, et que, suivant D'Alembert, il aurait pu intituler : *Histoire romaine à l'usage des hommes d'État et des philosophes*. Le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, qui se trouve à la suite de cet ouvrage, est une page admirable, dans laquelle la terreur des Romains devant leur dictateur est peinte à grands traits.

Montesquieu préludait ainsi par des chefs-d'œuvre à son chef-d'œuvre, *L'Esprit des Lois*. Ce livre célèbre l'occupa longtemps. « Dans le cours de vingt années, dit-il, je vis mon ouvrage commencer, croître, s'avancer et finir. » Et en effet, une production de cette importance n'est pas de celles qui demandent peu d'études et une rapide rédaction. Avant de la livrer au public, Montesquieu la soumit au jugement d'Helvétius, qu'il avait déjà plusieurs fois consulté, à La Brède, sur les différentes parties du livre, au fur et à mesure qu'elles étaient terminées. Ce philosophe ne trouva point les idées de son ami assez hardies; il craignit que l'ouvrage ne répondît point à la haute réputation de son auteur. Il demanda à Montesquieu l'autorisation de le communiquer à Saurin, l'auteur de *Spartacus*, qui avait leur confiance commune. Saurin partagea l'avis d'Helvétius, et on voit, par une lettre que celui-ci lui adressa, le peu d'impression que la sévérité de ce jugement avait fait sur Montesquieu. « J'ai écrit, mon cher Saurin, est-il dit dans cette lettre d'Helvétius, comme nous en étions convenus, au président, sur l'impression que vous avait faite son manuscrit ainsi qu'à moi. J'ai enveloppé notre jugement de tous les égards de l'intérêt et de l'amitié. Soyez tranquille, nos avis ne l'ont point blessé. » Montesquieu ne tint pas compte des craintes de ses deux amis. Il envoya son manuscrit à un autre de ses amis, le pasteur Jacob Vernet, de Genève, pour qu'il le fît imprimer dans cette ville, où en effet l'ouvrage parut vers le milieu de l'année 1748, en 2 vol. in-4°. Il obtint un succès tel qu'ayant été défendu en Autriche, Montesquieu put écrire, le 27 mai 1750, au marquis de Stainville, ambassadeur de l'empereur à la cour de France : « Peut-être Votre Excellente pensera-t-elle qu'un ouvrage dont on a fait dans un an et demi vingt-deux éditions, qui est traduit dans presque toutes les langues et qui d'ailleurs contient des choses utiles, ne mérite pas d'être proscrit par le gouvernement. »

L'Esprit des Lois donna lieu à une foule de jugements de natures diverses. Nous n'en rappellerons que deux. Mme du Deffand dit, en parlant de cet ouvrage, « que ce n'était point l'esprit des lois, mais de l'esprit sur les lois. » Ce mot fit fortune; celui de Voltaire est plus juste : « Le genre humain avait perdu ses titres, Montesquieu les a retrouvés et les lui a rendus. » On doit dire que cet ouvrage n'a pas vieilli. Les recherches récentes faites sur les origines du droit féodal ont pu modifier certaines opinions de Montesquieu sur ces origines, mais le fond du livre est excellent, et après tant d'expériences d'institutions politiques diverses, il n'en demeure pas moins le manuel de l'homme d'État et du philosophe.

Si *L'Esprit des Lois* reçut beaucoup d'hommages, il eut à essuyer aussi de nombreuses critiques. Celles qui furent le plus sensibles à Montesquieu émanèrent d'un auteur anonyme, qui l'accusa d'athéisme dans un journal janséniste intitulé : *Nouvelles ecclésiastiques*. Prévoyant que cet auteur n'était que le précurseur des théologiens de la Sorbonne, il se donna la peine de le réfuter dans une *Défense* qui est un modèle de polémique et de bon goût. Une autre réfutation de

L'Esprit des Lois acquit quelque célébrité auprès des bibliographes par les noms des personnes qui y participèrent et par la rareté de l'ouvrage, fort médiocre du reste, qui les contient. Nous voulons parler des *Observations* attribuées au fermier général Dupin, et qui, paraissent être des PP. Plesse et Berthier, pour la plus grande partie du moins. Mme Dupin, la même qui eut J.-J. Rousseau pour secrétaire, et qui ne le trouvait bon qu'au métier de copiste, composa, dit-on, la préface de ces observations. Quelques biographes prétendent que Montesquieu eut la faiblesse de s'affliger de ces critiques, et qu'il employa le crédit de Mme de Pompadour pour engager Dupin à supprimer son livre. Il y consentit, et tel paraît être le motif de la rareté de cet ouvrage, dont une douzaine d'exemplaires seulement auraient été mis en circulation. Il ne faut pas confondre avec cette nuée de prétendues réfutations les travaux sérieux auxquels *L'Esprit des Lois* donna lieu, et qui sont dus à des écrivains célèbres. Ainsi Voltaire, dans un commentaire, a relevé, avec l'admirable bon sens qui le caractérise, quelques erreurs échappées à Montesquieu. On a publié aussi des observations, souvent fort judicieuses, de Condorcet sur le livre 29e de ce grand ouvrage. Enfin, Destutt de Tracy est auteur d'un *Commentaire* qu'il avait destiné aux États-Unis d'Amérique, et qui est empreint des principes politiques qui dominent dans ce pays.

L'Esprit des Lois couronna la haute réputation de Montesquieu, qui continua de vivre en sage à La Brède et à Paris. « Dans sa terre, dit un de ses biographes (M. Walckenaër), il aimait à s'occuper de jardinage et d'améliorations agricoles; très-jaloux de ses droits seigneuriaux, et par conséquent voisin incommode, mais adoré de ses paysans, dont il recherchait l'entretien, parce que, disait-il, ils ne sont pas assez savants pour raisonner de travers; dans la capitale, convive aimable, trop simple et trop négligé peut-être dans ses habillements, comme dans ses manières et dans sa conversation, » sa vie est semée de traits honorables. Nous n'en rappellerons qu'un, parce qu'il a donné lieu à une pièce de théâtre qui obtint un grand succès, sous le titre du *Bienfait anonyme* (1784). Montesquieu se trouvant à Marseille, donna sa bourse à un jeune batelier et consigna secrètement à un banquier la somme de 7,500 livres nécessaire pour racheter le père de cet infortuné qui avait été pris par des corsaires.

Montesquieu ne voulait jamais consentir à ce que l'on fît son portrait. Dassier, fameux graveur attaché à la Monnaie de Londres, qui avait déjà fait les médailles de plusieurs grands hommes de son temps, ayant voulu graver la sienne, avait aussi essuyé un refus; mais lui avait dit : « Croyez-vous qu'il n'y ait pas autant d'orgueil à refuser ma proposition qu'à l'accepter? » Montesquieu y consentit enfin; et cette médaille est devenue le type de tous les portraits que l'on a de lui. Montesquieu s'était marié à Jeanne de Lartigues, et il en eut un fils et deux filles. L'une de ces filles, qui épousa son parent Secondat d'Agen, servit de lectrice à son père, dont la vue devenait de plus en plus mauvaise. A cette occasion nous raconterons une anecdote qui peint bien l'amour-propre dont Buffon était doué. Il plaçait Montesquieu parmi les cinq plus grands génies qu'il connut et qui étaient Newton, Bacon, Leibniz, Montesquieu et lui. Il trouvait toutefois que la phrase du président était trop écourtée. « Le président que j'ai beaucoup connu, disait-il, était presque aveugle et si vif qu'il oubliait ce qu'il voulait dicter. » Indépendamment des ouvrages que nous avons cités, Montesquieu est auteur du *Temple de Gnide*, qui respire un parfum antique, et d'un *Essai sur le Goût*; qu'il écrivit pour l'Encyclopédie, à la demande de D'Alembert et du chevalier de Jaucourt. Cet écrit ne fut publié qu'après sa mort, ainsi qu'*Arsace et Isménie*. Il avait aussi composé une Vie de Louis XI, dont son secrétaire a brûlé le manuscrit par mégarde. Nous ignorons si ce secrétaire était Darcet (depuis célèbre chimiste et sénateur), qui lui fut attaché en cette qualité et qui devint aussi le précepteur de son fils. Il resta auprès Montesquieu jusqu'à la mort de ce grand homme.

Montesquieu, fatigué sans doute par les travaux que lui avait occasionnés la composition de *L'Esprit des Lois*, vit sa santé s'altérer sensiblement depuis la publication de cet ouvrage. Il se trouvait à Paris, au mois de janvier 1755, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre inflammatoire qui l'emporta au bout de treize jours, le 10 février de cette année, n'étant âgé que de soixante-six ans. Il reçut les soins les plus tendres de son ancienne amie la duchesse d'Aiguillon, du duc de Nivernais, du chevalier de Jaucourt, de M. et Mme Dupré de Saint-Maur. Sa fin aurait donc été paisible sans les intrigues des Jésuites, qui voulurent le convertir. Ils lui envoyèrent un P. Routh et un P. Castel, qui obsédèrent l'illustre malade. Montesquieu leur disait : « J'ai toujours respecté la religion (on sait qu'il n'avouait pas les *Lettres persanes*); la morale de l'Évangile est le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes. » Ils n'en purent tirer aucun autre aveu, et comme ils le pressaient de leur remettre les corrections qu'il avait faites aux *Lettres persanes*, afin d'en effacer les passages irréligieux, il s'y refusa; mais il confia ce manuscrit à la duchesse d'Aiguillon et à Mme Dupré de Saint-Maur, en leur disant : « Je veux tout sacrifier à la religion, mais rien aux Jésuites; consultez avec mes amis, et décidez si ceci doit paraître. » Il reçut le viatique des mains du curé, qui lui dit : « Monsieur, vous comprenez combien Dieu est grand. — Oui, reprit-il, et combien les hommes sont petits. » Du reste, ce qui montre que Montesquieu n'était pas incrédule, c'est cette belle pensée que l'on trouve dans *L'Esprit des Lois*. « Chose admirable! la

religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci » (liv. XXIV, ch. 3).

On a donné un grand nombre d'éditions des ouvrages séparés de Montesquieu et de ses *Œuvres complètes*. Les deux meilleures de ces dernières sont celles qui ont été publiées à Paris, en 1816, chez Lefèvre, 6 vol. in-8°, et, en 1819, chez Lequien, 8 vol. in-8°. Celle-ci a été réimprimée en 1822 (Paris, Dalibon). L'Académie Française ayant mis au concours, pour le prix d'éloquence, l'*Éloge de Montesquieu*, le prix a été décerné, le 25 août 1816, à M. Villemain, et une mention honorable fut accordée à M. Crussolle-Lami, qui n'a publié son ouvrage qu'en 1829 (Paris, Rignoux, in-8°). A. TAILLANDIER.

Voltaire, *Siècle de Louis XIV et de Louis XV*. — *Dictionnaire Historique*, art. Montesquieu. — D'Alembert, *Éloge de Montesquieu*. — M. Villemain, *Éloge de Montesquieu*. — *Lettres familières de Montesquieu*, dans ses *Œuvres complètes*.

MONTESQUIEU (***, baron DE), officier supérieur français, mort le 27 juillet 1822, à Bridge-Hall près Cantorbéry. Petit-fils du précédent et son dernier descendant direct, il doit à cette circonstance d'occuper une place dans ce recueil. Il entra très-jeune au service, et fut attaché à l'état-major du comte de Rochambeau, qu'il suivit en Amérique. Il y combattit avec courage pour la liberté américaine, obtint la décoration de Cincinnatus, et fut nommé colonel du régiment de Bourbonnais (infanterie), d'où il passa à celui de Cambresis (même arme). Il émigra en 1792, et joignit l'armée des princes. Il se distingua à la défense des cantonnements d'Ath, passa dans l'état-major du duc de Laval, puis dans celui de lord John Rawdon Moira (décembre 1793), destiné à coopérer à l'expédition de Quiberon (juillet 1795). A. D'E—P—C.

Comte Lynch, *Notice sur le baron de Montesquieu*; Paris, 1824, in-4°. — Mahul, *Ann. nécr.* ann. 1824.

MONTESQUIOU, maison qui tire son nom de la terre de Montesquiou, l'une des quatre baronnies du comté d'Armagnac, aujourd'hui chef-lieu de canton du département du Gers. Quelques membres de cette famille, qui comptait entre autres branches celles de Montluc, de Marsan et de Fezensac, ont acquis une célébrité historique. Les plus connus sont :

MONTESQUIOU (*Joseph-François* DE), capitaine français, vivait dans la seconde partie du seizième siècle. Il fut successivement sénéchal du Béarn, guidon des gendarmes du roi et capitaine des gardes suisses du duc d'Anjou (depuis Henri III). Il était à la bataille de Jarnac, livrée le 13 mars 1569, entre les catholiques et les protestants. Lorsque, accablé sous le nombre, le prince de Condé, Louis de Bourbon Ier, fut renversé, avec son cheval tué sous lui, ce prince, resté sans défenseurs, appela un gentilhomme catholique nommé Eibar Tisson, seigneur de Fissac et d'Argence, auquel il avait précédemment sauvé la vie, et se rendit à lui en lui tendant son gantelet. Argence, secondé par Saint-Jean de Roches, promit de le protéger (1). Mais ceux qui entouraient le duc d'Anjou avaient vu la chute de Condé, et Montesquiou s'avança aussitôt. Condé l'ayant reconnu s'écria : « Je suis mort, d'Argence, tu ne me sauveras jamais ! » et il se couvrit la face de son manteau. En effet, Montesquiou arrivant sur lui par derrière en criant : « Tuez, mordieu ; tuez » ! lui cassa la tête d'un coup de pistolet. Ce lâche assassinat, commis de sang-froid sur un homme blessé et prisonnier « fut, dit L'Estoile, exécuté par le commandement du duc d'Anjou, qui en manifesta la joie la plus indécente et parla de faire élever une chapelle à l'endroit où Condé avait été tué. » On ignore le reste de la vie de Montesquiou, qui sans son crime ne figurerait pas dans l'histoire. Cependant Brantôme l'appelle « un très-brave et très-honnête gentilhomme ». A. D'E—P—C.

L'Estoile, *Mémoires pour servir à l'histoire de France*, t. I, p. 16. — De Thou, *Hist.*, lib. XLV, p. 172-176. — Tavannes, *Mém.*, t. XXVII, ch. XXI, p. 147-183. — Castelnau, *Mém.*, t. VII, ch. IV, p. 232. — Brantôme, t. III, p. 319. — Davila, *Hist. delle Guerre civili di Francia*, liv. IV, p. 208. — Sismondi, *Hist. des Français*, t. XIX, p. 46-47. — Desormeaux, *Hist. de la Maison de Condé*.

MONTESQUIOU (*Pierre* DE), comte D'ARTAGNAN, maréchal de France, né au château d'Armagnac, en 1645, mort au Plessis-Picquet, le 12 mai 1725. Il entra en 1660 dans les pages du roi sous le nom de d'Artagnan, et en 1666 dans les mousquetaires. Après avoir fait les guerres de Flandre et de Franche-Comté, pendant lesquelles il assista à un grand nombre de siéges, il fut nommé major général de l'infanterie (28 avril 1683), et brigadier (24 août 1688) ; on l'envoya commander à Cherbourg, menacé par le prince d'Orange. En 1689, il assista à la bataille de Fleurus, et en 1691 à la prise de Mons. Maréchal-de-camp, le 9 mai 1692, il combattit à Leuze le 18 septembre, suivit le roi au siége de Namur, se trouva à Steinkerque, et apporta au roi la nouvelle de la victoire de Nerwinde, remportée le 29 juillet 1693. Nommé gouverneur des villes et citadelles de l'Artois, puis lieutenant général (3 janvier 1696), il forma un régiment de treize compagnies franches qui étaient en garnison à Arras, et qui prit le nom de son chef. Envoyé en Flandre, il y resta jusqu'en 1706, où il assista à la bataille de Ramillies et à toutes les affaires qui eurent lieu jusqu'en 1709. Enfin, le 11 septembre, à la journée de Malplaquet, il commandait l'aile droite, eut trois chevaux tués sous lui et fut nommé maréchal de France ; ce fut alors qu'il prit le nom de *Montesquiou*. Rentré en Flandre l'année suivante, il fut adjoint à Villars pour le commandement de l'armée ; il y soutint sa réputation ; son plus beau fait d'armes pendant la campagne de 1711 est la rupture des digues de l'Escaut, exécutée à la vue de l'en-

(1) Le prince avait eu la jambe cassée dans la matinée par une ruade du cheval de son beau-frère, le comte de La Rochefoucauld. Il n'en combattit pas moins vaillamment.

nemi, et qui rendit le cours de ce fleuve inabordable pendant tout l'hiver. Ce fut lui qui conseilla, pour forcer les lignes des alliés, de diriger une attaque sur Denain. Il avait découvert un endroit faible dans la double ligne de fortification; il l'indiqua à Villars, qui fit faire à l'autre extrémité une fausse attaque de dragons; le prince Eugène s'étant porté de ce côté pour repousser les dragons, Villars, à la tête de ses meilleures troupes, attaqua Denain, qui se rendit le 24 juillet 1712. Montesquiou commandait encore en Flandre lorsque la paix fut signée en 1713. Envoyé en Bretagne pour tenir les états de cette province à Dinan, il blessa la noblesse de ce pays. La Bretagne avait conservé des priviléges qui pouvaient être considérés comme des abus, mais auxquels elle tenait; Montesquiou, au lieu de se mettre à la tête de cinq ou six cents gentilshommes qui étaient venus au-devant de lui, les salua de la portière de son carrosse et continua son chemin, ce qui suscita contre lui un vif ressentiment. Le 16 juin 1720 il prit le commandement du Languedoc et de la Provence, qu'il conserva jusqu'en 1721; il fut créé chevalier des ordres du Roi en 1724. A. JADIN.

Chronologie militaire, III, 291. — D'Avrigny, *Mémoires*. — Griffet, *Journal de Louis XIV*. — De Quincy, *Histoire militaire*. — Saint-Simon, *Mem.*, XV, 278 et 372. — Duclos *Mémoires secrets*, p. 311. — Sismondi, *Histoire des Français*, XXVII, 74 à 141.

MONTESQUIOU-FEZENSAC (*Anne-Pierre*, marquis DE), général et homme politique français, né le 17 octobre 1739, à Paris, où il est mort, le 30 décembre 1798. Il appartenait à une branche différente de celle des précédents (1). Élevé à la cour et attaché comme menin aux enfants de France, il gagna de bonne heure leur bienveillance par la facilité de son caractère et par les grâces de son esprit. Destiné à la carrière militaire, il servit d'abord dans les mousquetaires et dans les chevau-légers, et devint en 1761 colonel du régiment des Vaisseaux. Créé brigadier en 1768 et maréchal de camp le 1er mars 1780, il reçut en 1784 le collier de l'ordre du Saint-Esprit. S'il faut en croire le prince de Montbarey, il était souple, flatteur, aimait les intrigues et n'avait pas moins de prétentions au bel esprit qu'à la noblesse la plus reculée. Il prit le goût des lettres dans la société du comte de Provence, dont il fut dès 1771 le premier écuyer et qui ne cessa, jusqu'à la révolution, de le combler de faveurs. Quoiqu'il n'eût absolument rien écrit, il se mit sur les rangs pour remplacer dans l'Académie Française l'ancien évêque de Limoges, M. de Coëtlosquet, qui, de son côté, n'avait eu d'autre titre à un semblable honneur que celui de précepteur des enfants de France; il fut admis d'emblée à la fin de 1784, et sa réception fut honorée de la présence du roi de Suède Gustave III. En rappelant les droits du récipiendaire, Suard lui dit : « Votre talent ne s'est pas borné à de petits ouvrages de société; il s'est élevé à un genre plus digne encore des regards du public : vous avez fait des comédies, où vous avez peint les mœurs de la société avec le coup d'œil fin de l'observateur et avec le talent du poëte. » L'éloge assurément dépassait le mérite de l'œuvre. On ne connaissait alors de M. de Montesquiou qu'une comédie de caractère, *Le Minutieux*, jouée dans son hôtel, en mars 1777, par des amateurs, et qui n'obtint que peu de succès, rapporte Grimm, quoiqu'il y eût beaucoup d'esprit et des détails heureux. Le discours du nouvel élu n'en fut pas moins très-applaudi; il y règne une grande pureté de goût. Nommé en 1789 député aux états généraux par la noblesse de Paris, il fut du nombre des quarante membres de cet ordre qui se réunirent les premiers au tiers état. Les matières de finances l'occupèrent plus spécialement pendant la session, et il y fit preuve de connaissances solides, qui étonnèrent ses collègues. Il présida l'assemblée en 1791. Il fut chargé d'un grand nombre de rapports, dans lesquels il proposa la suspension de l'arriéré, la réduction de la dépense et des pensions, la régularité des liquidations et la liberté du commerce de l'or et de l'argent. Il obtint de l'Assemblée constituante que six administrateurs nommés par le roi surveilleraient les opérations du trésor national, que les assemblées coloniales proposeraient elles-mêmes le code qui devait régir les esclaves, et que la liste civile serait fixée par une loi. Rapporteur de la commission nommée pour déterminer le mode de fabrication des assignats, il montra autant de sagesse que de prévoyance dans les mesures qu'il mit en avant afin d'en régler l'émission et d'en empêcher le discrédit. Il demanda aussi l'abolition de l'ordre de Saint-Louis, pour y substituer celui du Mérite militaire. Après le retour de Varennes, il rompit avec le parti de la cour en résignant la charge de premier écuyer du comte de Provence, et écrivit à ce prince une lettre dans laquelle il justifiait avec beaucoup de dignité sa conduite politique. A la fin de 1791 M. de Montesquiou fut appelé au commandement de l'armée du midi; il se rendit à Avignon, que des troubles récents venaient d'ensanglanter, et s'occupa avec succès des moyens de mettre cette partie de la France à l'abri de l'invasion étrangère. Brûlant de s'illustrer dans la guerre qui venait de commencer, il profita de la jonction du roi de Sardaigne à la coalition pour prendre lui-même l'offensive. Il avait éprouvé à ce sujet de grandes difficultés de la part du conseil exécutif; après avoir été successivement suspendu de ses fonctions de général et rendu à son commandement, il reçut enfin l'ordre de réaliser les plans qu'il avait présentés et de tenter la conquête de la Savoie. Il entra dans ce pays (22 septembre 1792), dont les habitants l'accueillirent comme un libérateur.

(1) Il avait gagné un procès où il avait établi qu'il descendait en ligne directe de Clovis; à cette occasion M. de Maurepas lui dit : « Maintenant, nous espérons qu'au moins vous voudrez bien ne pas retraire le royaume de France. »

Presque sans tirer un coup de fusil et dans l'espace de quelques jours, il parvint, par l'habileté de ses manœuvres, à soumettre toute la Savoie. Pendant ce temps le général Anselme, qu'il avait détaché sur le comté de Nice, s'y établissait avec la même rapidité et sans verser une goutte de sang. La situation de M. de Montesquiou n'en avait pas moins empiré avec les événements. On le savait attaché au gouvernement constitutionnel, et les démarches qu'il avait tentées avant le 10 août pour rallier les girondins à cette cause se changèrent en crime irrémissible après la suppression de la royauté. Il fut décrété d'accusation le 9 novembre 1792, sous le prétexte d'avoir compromis la dignité de la république dans la négociation qu'il avait entamée avec les magistrats de Genève au sujet de l'éloignement des troupes suisses; instruit à temps, il quitta Genève, et se retira dans la petite ville de Bremgarten (canton de Zurich), où il demeura jusqu'au 9 thermidor. En 1795 il adressa à la Convention un mémoire justificatif de sa conduite, et demanda des juges dans le cas où des doutes subsisteraient encore. Son nom fut aussitôt rayé de la liste des émigrés, et il revint habiter Paris. « Montesquiou, dit Rœderer, a quelquefois parlé avec humeur de quelques magistrats de la république, jamais de la république qu'avec un vif intérêt. On l'a vu combattre avec chaleur et blâmer avec amertume non-seulement toute idée de contre-révolution, mais encore tout projet capable de compromettre la constitution. Il disait habituellement : « Rien n'est si facile que de faire aimer et respecter la république. » Jamais on ne lui a entendu dire un mot qui annonçât le moindre regret de l'existence qu'il avait avant la révolution. Il était prompt, franc, ferme dans ses discours; il aimait les livres, il lisait tous les romans nouveaux, les trouvait tous assez bons parce qu'il pleurait à la lecture de tous, sans se douter que le secret de son attendrissement était en lui, non en eux. » Des lettres patentes de Louis XVI, en date de 1777, avaient autorisé M. de Montesquiou, ainsi que tous les membres de sa famille, à ajouter à son nom celui de *Fezensac*. On a de lui : *Émilie, ou les joueurs*, comédie en cinq actes et en vers; Paris, 1787, in-18; — *Aux trois ordres de la nation;* Paris (1789), in-8°; — *Esquisses de l'histoire, de la religion, des sciences et des mœurs des Indiens;* Paris, 1791; trad. de l'anglais de Craufurd; — *Mémoires sur les finances du royaume;* Paris, 1791, in-8°; — *Mémoire sur les assignats*, avec un *Supplément;* Paris, 1791, in-8°; — *Mémoire justificatif;* 1792, in-4°; le ministre Clavière y répondit par sa *Correspondance avec le général Montesquiou* (1792, in-4°); — *Coup d'œil sur la révolution française, par un ami de l'ordre et des lois;* Hambourg, 1794, in-8°; — *Mémoire sur les finances;* Paris, 1795, in-8°; — *Correspondance avec les ministres et les généraux de la République pendant la campagne de Savoie et la négociation avec Genève en* 1792; Paris, 1796, in-8°; — *Du Gouvernement des finances de la France, d'après les principes du gouvernement libre et représentatif;* Paris, 1797, in-8°; on y trouve très-clairement exposés les principes généraux de la législation financière sous une république, ainsi que les moyens d'éteindre la dette nationale. On doit encore à M. de Montesquiou plusieurs pièces de vers insérées dans les *Correspondances* de Grimm et de La Harpe, des articles dans le *Journal de Paris* et une préface au roman d'*Adèle de Senanges* de Mme de Souza. P. L—Y.

De Courcelles, *Dict. hist. des Généraux français.* — *Victoires et Conquêtes*, I. — *Moniteur univ.*, 1789-1792. — Rœderer, dans le *Journal de Paris* du 12 nivôse an VII. — De Montbarcy, *Mémoires*, III. — Grimm, *Corresp.* — *Hist. de la Maison de Montesquiou jusqu'en* 1789; Paris, 1847, in-8°.

MONTESQUIOU - FEZENSAC (*Elisabeth-Pierre*, baron, puis comte DE), pair de France, fils du précédent, né le 30 septembre 1764, à Paris, mort le 4 août 1834, à Courtenvaux (Sarthe). D'abord sous-lieutenant au régiment Dauphin-dragons (1779), il obtint, en 1781, en survivance de son père, la charge de premier écuyer du comte de Provence, depuis Louis XVIII. Il resta étranger aux événements de la révolution, et vécut dans la retraite jusqu'à l'époque du couronnement de Napoléon (1804), auquel il assista en qualité de président de canton. Peu de temps après il fut élu député au corps législatif, et y présida, en 1808, la commission des finances, qui le chargea du compte rendu de ses travaux. Succédant à Fontanes, devenu sénateur, il présida pendant les sessions de 1810, de 1811 et de 1813, l'assemblée elle-même. En 1810, il remplaça dans les fonctions de grand-chambellan de l'empereur le prince de Talleyrand, et le 5 avril 1813 il entra au sénat. Nommé pair de France par Louis XVIII (4 juin 1814), il reprit, dans les Cent Jours, son service auprès de Napoléon, qui le nomma membre de sa chambre des Pairs; il cessa d'être employé depuis le 8 juillet 1815, et ne reparut à Paris qu'après avoir été élevé de nouveau à la pairie (5 mars 1819); cette seconde nomination fut, dit-on, un acte spontané du roi, qui lui reprochait d'être fier et de n'aller au-devant de personne. Il avait un frère cadet, *Henri*, né en 1768, qui fut député sous l'empire et qui maria une de ses filles au duc de Padoue.

Sa femme, petite-fille du marquis Le Tellier de Courtanvaux, descendant de Louvois, fut nommée, en 1810, gouvernante des enfants de France; elle accompagna en 1814 le roi de Rome à Vienne. P. L.

Biogr. nouv. des Contemp.

* **MONTESQUIOU - FEZENSAC** (*Ambroise-Anatole-Augustin*, comte DE), général et ancien pair de France, fils du précédent, né le 8 août 1788, à Paris. Soldat en 1806, il fut bientôt nommé officier de cuirassiers, puis aide de camp du ma-

réchal Davout. A Essling il reçut la croix d'Honneur; il prit part aux campagnes de Russie et d'Allemagne, et sa brillante conduite à la bataille de Hanau lui valut le grade de colonel (1813) et celui d'aide de camp de l'empereur, dont il était, depuis 1809, officier d'ordonnance. Après l'abdication de Fontainebleau, il sollicita la faveur de suivre Napoléon à l'île d'Elbe, et n'ayant pu l'obtenir, il se rendit à Vienne auprès de sa mère; mais à la nouvelle du retour de l'empereur il fut soupçonné d'être venu enlever le roi de Rome, soumis à une rigoureuse surveillance et forcé, en 1815, de rentrer en France. Cet acte de fidélité le fit porter sur une liste de bannissement; grâce à l'entremise de son parent l'abbé de Montesquiou, son nom en fut effacé, et quelques mois plus tard il fit partie de la maison d'Orléans, comme aide de camp du duc (1816), puis comme chevalier d'honneur de la duchesse (1823). Après la révolution de Juillet, il continua ces dernières fonctions près de la reine, et fut chargé, en 1830, de faire reconnaître le nouveau gouvernement par les cours de Rome et de Naples. Le 21 avril 1831 il fut promu au grade de maréchal de camp et au titre de grand-officier de la Légion d'Honneur. En 1834 il entra à la chambre des députés et fut réélu en 1837 et en 1839, par un des colléges de la Sarthe; il donna sa démission peu de temps avant d'accepter un siége à la chambre des pairs (1841). Sous la république il a été admis d'office à la retraite (avril 1848). On a de M. de Montesquiou : *Poésies*; Paris, 1820-1821, 3 part. in-12; 2e édit., 1826, in-18, augmentée d'un quatrième livre; — *Sonnets, canzones, ballades et sextines de Pétrarque, trad. en vers*; Paris, 1842-1843, 3 vol. in-8°; — *Chants divers*; Paris, 1843, 2 vol. in-8° : recueil de morceaux poétiques destinés à célébrer les splendeurs ou les désastres de l'ère impériale; — *Moïse, poëme en XXIV chants*; Paris, 1850, 2 vol. in-8°; — *M. de Fargues, drame*; Paris, 1852, in-12; — *Un crime, drame*; Paris, 1853, in-12; — *Les Semblables, comédie*; Paris, 1853, in-18; ces pièces, écrites en vers, n'ont pas été représentées. M. de Montesquiou a en outre travaillé au texte de *la Galerie d'Orléans*.

Son frère *Alfred*, ancien officier de l'empire, se tua en 1847, à Paris, dans un accès de spleen. — Son fils, *Napoléon-Anatole*, né en 1810, a représenté, de 1841 à 1846, l'arrondissement de Saint-Calais (Sarthe) à la chambre des députés.

P. L.

Dict. de la Conversation. — G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, III, 2e partie. — De Courcelles, *Dict. hist. des Généraux français.* — Mullié, *Célébrités militaires.*

MONTESQUIOU-FEZENSAC (*François-Xavier-Marc-Antoine*, abbé DE), homme politique français, né en 1757, au château de Marsan, près d'Auch, mort le 4 février 1832, au château de Cirey, près de Troyes. Issu de la branche des Marsan, il était le second fils de Marc-Antoine de Montesquiou, et neveu, par sa mère, du duc de Narbonne, un des ministres de Louis XVI, et par son père, de Philippe, comte de Marsan, qui le premier usa, en 1777, de l'autorisation royale d'ajouter à son nom celui de comte de Fezensac. De bonne heure il embrassa l'état ecclésiastique, et se livra avec succès aux études profanes et sacrées. Il fut pourvu, en 1782 et en 1786, des deux abbayes de Beaulieu, l'une dans le diocèse de Langres, l'autre dans celui du Mans, valant ensemble plus de 13,000 livres de revenu. Dans sa grande jeunesse, il allait souvent à la cour de Louis XV, et y avait puisé cette politesse exquise, cette courtoisie qui l'ont toujours distingué. Il devint, en 1785, agent général du clergé, et remplit avec éclat ces fonctions importantes jusqu'au moment de la révolution. Nommé député par le clergé de Paris aux états généraux, il resta avec la minorité de son ordre en chambre séparée, et ne se réunit à l'Assemblée nationale que le 27 juin 1789, sur l'ordre positif du roi; il n'était pourtant pas hostile aux principes de réforme et de liberté, et il avait déclaré que son ordre regardait non comme un sacrifice, mais comme un acte de justice, l'abandon de ses priviléges pécuniaires. Depuis ce moment il fit preuve de beaucoup de modération, et ne sortit jamais des bornes d'une discussion paisible; l'adresse de son langage non moins que la sagesse de sa conduite lui gagnèrent des amis jusque dans les rangs de ses adversaires. On raconte que Mirabeau, s'apercevant un jour de l'effet qu'il produisait sur l'assemblée, s'écria de sa place : « Méfiez-vous de ce petit serpent; il vous séduira. » Aussitôt que le comité des rapports eut été constitué (28 juillet), l'abbé de Montesquiou fut appelé à en faire partie; il siégea aussi au comité ecclésiastique. Dans la séance du 10 août, il s'opposa à la suppression de la dîme, en rappela l'antique origine et qu'elle avait été consacrée par toutes les lois de la monarchie depuis Charlemagne, et soutint qu'elle n'appartenait pas à la nation. Lors de la discussion sur l'aliénation des biens du clergé, il eut le talent de se faire écouter après l'abbé Maury (31 octobre); il établit les droits du clergé sur une possession de mille ans et sur des titres originaires, et défia de prouver que ses domaines eussent jamais été aliénés, excepté de son consentement et pour le bien de l'État. Le 2 novembre il déclara au comité ecclésiastique qu'il ne voulait plus prendre part à ses délibérations, et offrit même, ainsi que huit de ses collègues, sa démission, que le comité du reste n'accepta pas. Ne laissant passer aucune occasion de défendre les intérêts de ses commettants, il réclama contre la vente de 400 millions de biens du clergé avant d'avoir assuré le sort des titulaires dépossédés (19 décembre), et combattit, avec aussi peu de succès, la proposition de créer des assignats, prévoyant que c'était un moyen certain de faire passer les pro-

priétés de l'Église dans les mains des séculiers.

Malgré cette opposition constante, la confiance qu'inspiraient sa probité et sa soumission aux lois dès qu'elles étaient rendues, le fit comprendre au nombre des douze commissaires chargés de procéder à l'aliénation des domaines ecclésiastiques. Au commencement de 1790, l'abbé de Montesquiou fut élu deux fois président, le 4 janvier et le 13 février, et il s'acquitta avec tant d'impartialité de ses devoirs que l'assemblée lui adressa des remercîments publics, honneur que l'on n'accorda à aucun autre des membres du côté droit. Lorsqu'on délibéra sur la suppression des ordres monastiques, il parla un des derniers, et soutint, contre l'avis du plus grand nombre, que l'assemblée n'avait pas le droit de délier les religieux de leurs vœux (13 février), et produisit une vive sensation en demandant qu'il fût au moins pourvu au sort des vieillards et des malheureux arrachés de leur retraite (19 février). Dans la fameuse discussion sur le droit de paix et de guerre, il se prononça pour le droit exclusif du roi, en accordant à la représentation nationale la ratification des alliances et des traités de commerce (19 mai). Il mit aussi beaucoup de chaleur à défendre l'abbé de Barmond contre toute accusation de complicité avec Bonne-Savardin, qui s'était échappé de la prison de l'Abbaye (18 août). Le 26 novembre, parlant après Mirabeau, il fit sur la constitution civile du clergé et le serment civique un discours remarquable pour démontrer le droit de l'Église d'établir seule sa discipline et ses moyens d'observance; il demanda, en finissant, que le roi fût prié d'écrire au pape pour en obtenir la sanction de la loi. Cette proposition fut rejetée à la suite d'une discussion des plus orageuses. Cependant telle n'était pas, à ce qu'on lit dans les mémoires du temps, l'opinion personnelle de l'orateur; dans une réunion préparatoire composée de prélats et de députés ecclésiastiques, la question du serment d'obéissance avait été débattue, et il s'était déclaré pour l'affirmative; mais la majorité, entraînée par l'évêque de Clermont, en ayant décidé autrement, il se crut obligé de se rallier au sentiment de ses collègues. Après avoir voté avec le côté droit dans toutes les occasions importantes, il signa la protestation du 12 septembre 1791.

Pendant la session de l'Assemblée législative, l'abbé de Montesquiou demeura à Paris, se présenta souvent à la cour, et reçut du roi et de la reine des marques de bienveillance. Au mois de septembre 1792, il passa momentanément en Angleterre, resta caché pendant la terreur, et ne revint qu'après le coup d'État du 9 thermidor. Dès lors il fut, avec MM. Royer-Collard et Becquey, un des commissaires chargés par Louis XVIII de veiller en France aux intérêts de sa cause, et continua activement avec ce prince la correspondance qu'il avait commencée dans l'exil. Ce fut lui qui sous le consulat remit à Bonaparte cette lettre devenue fameuse et dans laquelle le descendant des Bourbons reprochait au soldat parvenu de « tarder beaucoup à lui rendre son trône ». Le premier consul ne témoigna aucun mécontentement à l'abbé de Montesquiou de la mission délicate dont il s'était chargé. L'abbé ayant renouvelé cette tentative et entamé même à ce sujet quelques négociations, il fut exilé à Menton, dans les Alpes Maritimes; mais comme il était d'un caractère trop pacifique pour devenir dangereux, on le laissa vivre tranquille dans l'asile qu'il s'était choisi.

Après plus de vingt ans d'isolement et d'oubli, l'abbé de Montesquiou fut appelé tout à coup à prendre une part considérable à l'établissement de la première restauration (1814). Dans le gouvernement provisoire, organisé au mois d'avril sous la présidence de M. de Talleyrand, il représenta en quelque sorte la dynastie déchue (1), et ce fut à son grand déplaisir qu'on maintint dans le projet de constitution le principe du rappel des Bourbons au trône par le vœu national. Cette concession lui semblait en effet la négation des droits imprescriptibles du souverain légitime. Dans la correspondance qu'il entretenait avec Louis XVIII, il lui proposait, tout en repoussant la constitution, de proclamer lui-même par un édit les principes du droit public de la France, de reprendre le plein et entier exercice de la souveraineté et de convoquer le corps législatif, à cause de l'état des finances. Le 16 avril 1814 il fut nommé membre du conseil d'État provisoire. Le 13 mai suivant, après une vive résistance et sur les instances redoublées du roi, il consentit à prendre le portefeuille du département de l'intérieur, dont les attributions, bien plus étendues alors qu'elles ne le sont aujourd'hui, ne pouvaient manquer d'effrayer ses goûts de paresse et d'indépendance. Jamais on n'avait vu un cabinet composé d'éléments si hétérogènes. Séparé de quelques-uns de ses collègues par ses antécédents et par ses antipathies, l'abbé de Montesquiou se persuadait volontiers, ainsi que MM. Dambray et Ferrand, que le régime nouveau n'était qu'une transition nécessaire pour revenir à la monarchie pure. Il avait été, comme on sait, un des rédacteurs qui s'occupèrent des travaux préparatoires de la Charte. Chargé d'en surveiller la discussion au sein de la commission nommée par le gouvernement, il fit la singulière proposition de borner, comme sous l'empire, le droit électoral à la désignation des candidats députés et de laisser au roi seul le pouvoir de choisir entre ces derniers. Trois actes, qui lui furent suggérés par ses deux collaborateurs habituels, MM. Royer-Collard et Guizot (2),

(1) Tout le monde sut, suivant son expression, de quoi il s'agissait quand on y vit figurer celui qui depuis si longtemps était le ministre *in partibus* de Louis XVIII.

(2) A l'un il avait donné la direction de la librairie, à l'autre le secrétariat général dans son ministère. Comme

marquèrent le court passage de l'abbé de Montesquiou au pouvoir. Le 5 juillet il présenta sur la presse un projet de loi qui causa au gouvernement plus de discrédit qu'il ne lui valut de sécurité; rempli de restrictions et de menaces, il fut en général regardé comme une suspension temporaire du droit constitutionnel, et ne fut converti en loi le 21 octobre qu'après avoir subi de vifs débats et d'importants amendements. L'exposé de la situation du royaume rencontra plus d'approbation (12 juillet 1814) : c'était le tableau assez sincère des souffrances que la guerre avait infligées à la France et des plaies matérielles et morales qu'elle laissait à guérir (1). La meilleure mesure politique de l'abbé de Montesquiou, bien qu'elle fût loin d'être opportune et complète, fut la réforme du système général de l'instruction publique (ord. du 17 février 1815); l'événement du 20 mars en arrêta l'exécution, qui ne fut point reprise après les Cent Jours. Il créa dix-sept universités dans les principales villes, une grande école normale et un conseil royal, où l'on vit siéger, sous la présidence du cardinal de Bausset, Delambre, Cuvier, Royer-Collard, de Bonald et Quatremère de Quincy. Aussitôt que la nouvelle du débarquement de Napoléon fut connue, il comprit que tout était perdu, et tandis qu'il tenait aux chambres un langage d'un optimisme exagéré, il ne cessait de supplier le roi d'accepter sa démission.

Au lieu de suivre Louis XVIII à Gand pendant les Cent Jours, l'abbé de Montesquiou se retira en Angleterre. Sous la seconde restauration, il conserva le titre de ministre d'État avec 20,000 fr. de pension, et entra à la chambre des pairs (17 août 1815), où il prit deux ou trois fois la parole sur des matières de finances (2). Il reçut le cordon de l'ordre du Saint-Esprit et fut créé comte (1817) et duc (1821), avec la faculté de transmettre ses titres à son héritier. Il faisait aussi partie de l'Académie Française, où il s'abstint de paraître parce qu'il avait été nommé d'office par le roi (21 mars 1816), et de l'Académie des Inscriptions, qui l'avait élu comme membre libre (12 août 1816). Après la révolution de 1830, il continua de siéger au Luxembourg; mais il envoya sa démission en janvier 1832, à cause de l'affaiblissement de sa santé. « Par son désintéressement bien connu et la simplicité de sa vie, dit M. Guizot, il avait la confiance des honnêtes gens. Il était d'un caractère ouvert, d'un esprit agréable et abondant, prompt à la conversation. Il aurait pu bien servir le gouvernement constitutionnel s'il y avait cru et s'il l'avait aimé; mais il l'acceptait sans foi et sans goût, comme une nécessité qu'il fallait éluder et amoindrir de son mieux en la subissant. Homme parfaitement honorable, d'un cœur plus libéral que ses idées, d'un esprit distingué, éclairé, naturel avec élégance, mais léger, inconséquent, distrait, peu propre aux luttes âpres et longues, fait pour plaire, non pour dominer, hors d'état de conduire son parti et de se conduire lui-même dans les voies où sa raison lui disait de marcher. »

on reprochait devant lui sa qualité de protestant à M. Guizot : « Croyez-vous, répondit-il, que je veux le faire pape? » Exclusif dans ses opinions, il professait une bienveillance générale à l'égard des personnes. Dans le remaniement des préfectures, il usa de ménagement et maintint autant que possible le plus grand nombre des fonctionnaires de l'empire.

(1) Il contenait pourtant une erreur des plus graves touchant le déficit laissé par l'empire : le ministre l'estimait à *treize cents millions*, chiffre exagéré de moitié ainsi que M. Mollien le lui fit savoir par une note.

(2) Presque en même temps il était élu député par un collége du Gard.

L'abbé de Montesquiou n'a rien fait imprimer; mais il a laissé en manuscrit une *Histoire de Louis XV*, une *Histoire de Louis XVI et de Marie-Antoinette* et un grand nombre de fragments historiques. Dans sa vieillesse il avait annoncé le projet d'écrire les mémoires de son temps, mais il n'y a pas donné suite. P. L—Y.

Discours de réception de M. Jay à l'Acad. fr.. et Réponse de M. Arnault; Paris, 1832, in-4°. — Labouderie (Abbé), *Notice sur l'abbé-duc de Montesquiou*, dans les *Mém.* de la Société des Antiquaires, XII. — *Biogr. nouv. des Contemp.* — Guizot, *Mémoires*, I. — Vaulabelle, Lamartine, Nettement, Louis de Viellcastel, *Hist. de la Restauration.*

MONTESQUIOU-FEZENSAC (*Philippe-André-François*, comte DE), général français, frère du précédent, né en 1753, au château de Marsan, près d'Auch, mort le 7 février 1833, à Paris. Entré de bonne heure dans le régiment des vaisseaux-infanterie, il passa comme capitaine dans celui de Lorraine-dragons, et devint en 1780 colonel du régiment du Lyonnais. Au commencement de la révolution il sut par sa fermeté y maintenir la discipline. Nommé maréchal de camp en 1792, il apaisa les troubles d'Avignon, et se rendit la même année à Saint-Domingue, où il fit respecter son autorité malgré les menées des commissaires Polverel et Sonthonax. Aussitôt qu'il apprit la mort de Louis XVI, il se démit du commandement; mais arrêté par les commissaires et détenu à bord d'un vaisseau pour être transporté en France dès que la mer redeviendrait libre, il refusa de racheter sa liberté en reprenant du service. Après le 9 thermidor, il lui fut permis de passer aux États-Unis. De retour en France sous le consulat, il vécut retiré dans son château de Marsan jusqu'à la restauration. En 1814 il commanda le département du Gers, et fut admis à la retraite peu de temps après. P. L.

* **MONTESQUIOU-FEZENSAC** (*Raymond-Aimery-Philippe-Joseph*, vicomte, puis duc DE), général et pair de France, fils du précédent, né le 26 janvier 1784, à Paris. Un goût décidé pour la carrière des armes le porta à s'enrôler le 6 septembre 1804 au 59e de ligne; en quelques mois il franchit les grades subalternes, et le 25 mai 1805 il fut élu sous-lieutenant par les officiers du corps. Après avoir fait

les campagnes d'Allemagne et de Prusse, il épousa en 1808 la fille du général Clarke, ministre de la guerre, qui le choisit pour aide de camp. Puis il accompagna en la même qualité le maréchal Ney en Espagne, et en 1809 le prince de Neufchâtel en Autriche. Capitaine le 25 février 1809, chef d'escadron et baron de l'empire à la fin de cette campagne, il fut encore attaché à l'état-major de Ney au début de la guerre de Russie. Après la bataille de la Moskowa, il devint colonel du 4e de ligne (11 septembre 1812), prit part à la glorieuse retraite du maréchal Ney, et ramena sur la Vistule son régiment, réduit à trente officiers et à deux cents soldats. Sa belle conduite lui mérita le grade de général de brigade (4 mars 1813). Il contribua à la reprise de Hambourg, vit sa brigade presque détruite à Kulm, et partagea la captivité de la garnison de Dresde, malgré la capitulation conclue par Gouvion Saint-Cyr (11 novembre 1813). Rentré en France à la paix, il continua d'être employé dans son grade, se tint à l'écart pendant les Cent Jours, et fut nommé le 8 septembre 1815 aide-major général de la garde royale, à l'organisation de laquelle il travailla activement. Par ordonnance du 12 septembre 1817, il fut admis à hériter des titres et de la pairie de son oncle, l'abbé de Montesquiou. Lieutenant général en 1823, il commanda en 1830 la division de réserve de l'armée expéditionnaire d'Alger. Il entra ensuite au comité supérieur d'infanterie, et fut chargé à diverses reprises de l'inspection de cette arme. Créé pair de France le 11 octobre 1832, il soutint la politique ministérielle. De mars 1838 à juillet 1839, il représenta la France à Madrid. Après la révolution de Février, il rentra dans la vie privée. Il est auteur d'un écrit intéressant intitulé *Journal de la Campagne de Russie;* Paris, 1849, in-8°. P. L.

Biogr. nouv. des Contemp. — *Monit. univ.*, 1808-1832. — Pascallet, *Revue gén. Biogr. et littér.*, mai 1841. — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*. t. Ier.

MONTESSON (*Charlotte-Jeanne* BÉRAUD DE LA HAIE DE RIOU, marquise DE), femme de Louis-Philippe, duc d'Orléans, née en 1737, à Paris, où elle est morte, le 6 février 1806. Elle était d'une bonne famille de Bretagne. Sa mère s'était mariée en secondes noces avec le marquis de La Haie, gentilhomme fort riche, qui avait été l'écuyer, puis l'amant de la duchesse de Berri, fille du régent. A seize ou dix-sept ans elle accepta pour époux un vieillard, le marquis de Montesson, lieutenant général des armées du roi. Cette union mal assortie cousuma toute sa jeunesse, qui s'écoula au milieu des ennuis de la vie de château. Elle n'était jamais venue à Versailles, quoique sa naissance lui en donnât le droit. Lorsqu'elle devint veuve (1769), elle avait trente-deux ans. A peine eut-elle quitté ses habits de deuil qu'elle se fit présenter à la cour : un hasard singulier réunit dans la même réception la dernière maîtresse du roi, Mme du Barri, à la future épouse du petit-fils du régent. Jeune encore, plus agréable que jolie, de bonne réputation, aimable et cherchant à plaire, maîtresse d'une fortune considérable (1), elle fut aussitôt recherchée et devait l'être : elle avait dans l'esprit beaucoup de justesse, de patience et de raison; elle cultivait les arts et raffolait de la comédie. A quelle époque s'attacha-t-elle au duc d'Orléans (2)? D'après Collé, il faudrait remonter à l'année 1766; mais Mme de Montesson, alors mariée, aurait repoussé les vœux du prince, et sa résistance se serait prolongée bien après son veuvage, c'est-à-dire jusqu'au moment où il lui aurait offert sa main. Au bout de plusieurs années de soupirs et de refus, ce moment arriva, et le 23 avril 1773 la bénédiction nuptiale fut prononcée par le curé de Saint-Eustache (3). Le mariage resta secret, et Mme de Montesson, en venant résider au Palais-Royal, garda son nom et son titre. « Jamais, dit le duc de Lévis, union n'a eu plus de publicité que son mariage secret. Mais comme le roi ne voulut point consentir à lui laisser prendre le rang de princesse, elle se trouva dans une position intermédiaire où elle avait également à redouter le ridicule et l'envie; elle sut, par une conduite habile et soutenue, désarmer l'une et l'autre. Affable pour les inférieurs, d'une politesse noble et graduée avec les personnes considérables, respectueuse sans bassesse envers les princes, obligeante pour tous, elle acquit à la fois de la bienveillance et de la considération. Le maintien d'une épouse sans titre était très-difficile à saisir et à conserver;

(1) Aux biens de son mari elle avait ajouté ceux de sa propre famille, que lui avait laissés son frère aîné, qui avait été tué en 1759, à la bataille de Minden, où il servait comme officier supérieur dans la gendarmerie.

(2) Mme de Genlis, dont la mère était sœur utérine de Mme de Montesson, raconte ainsi dans ses *Mémoires* l'origine, plus singulière que romanesque, de cette *grande passion*, dont le duc lui-même lui avait donné les détails : « C'était au premier voyage qu'elle fit à Villers-Cotterets. Un jour à la chasse du cerf, dans la forêt, M. le duc d'Orléans descendit de cheval avec ma tante pour aller s'asseoir à quelques pas à l'ombre, dans un endroit qui leur parut joli. M. le duc d'Orléans était fort gras, la chaleur était étouffante; le prince, en nage et très-fatigué, demanda la permission d'ôter son col; il se met à l'aise, déboutonne son habit, souffle, respire avec tant de bonhomie, d'une manière et avec une figure qui paraissent si plaisantes à ma tante, qu'elle fait un éclat de rire immodéré en l'appelant *gros père;* et ce fut, dit M. le duc d'Orléans, avec une telle gaieté et une telle gentillesse que de ce moment elle lui gagna le cœur, et il en devint amoureux. C'est un effet sûr avec les princes, ajoute Mme de Genlis, que celui d'une familiarité imprévue, placée avec grâce à la suite d'une conduite respectueuse et réservée. »

(3) Un ancien édit de Louis XIII défendait à tous les prélats du royaume de marier aucun prince du sang royal sans une permission écrite de la main du ro[i]. Il fallut bien des manœuvres pour l'obtenir de Louis XV; enfin, il adressa ce billet laconique à l'archevêque de Paris : « Monsieur l'archevêque, vous croirez ce que vous dira de ma part mon cousin le duc d'Orléans, et vous passerez outre. » Mais il voulut que le mariage fût secret autant que faire se pourrait. Ce qui fit dire malignement à l'ambassadeur de Naples que le duc d'Orléans, ne pouvant faire Mme de Montesson duchesse, s'était fait lui-même M. de Montesson.

elle en vint à bout... Sa maison présentait une magnificence sans faste et tempérée par une élégance qui réconcilie avec le luxe; sa société était une école de bon goût et de politesse. Quoiqu'elle aimât les lettres et même qu'elle les cultivât, elle n'avait point la manie du bel esprit, et son ton était simple et sans prétention.... Ceux qui aiment à faire des rapprochements, n'ont pas manqué de comparer Mme de Montesson à Mme de Maintenon. L'adresse, le manége et la patience qu'elles ont dû mettre toutes deux pour fixer, dans un âge où l'on ne fait plus de conquêtes, des princes jusque là fort inconstants; le mariage secret de nom, public de fait, qui fut le prix de leurs habiles assiduités, voilà certainement des points de ressemblance; mais elle ne s'étend point au delà de la position. Quand on en vient aux personnes, on ne trouve plus que des contrastes. » Ingénieuse à varier les plaisirs du prince, elle donna pendant plusieurs hivers des fêtes et des représentations théâtrales auxquelles c'était une grande faveur d'être admis (1). La plupart des pièces étaient de sa composition, et elle y jouait un rôle ainsi que le duc d'Orléans (2). Collé, dans son enthousiasme, la compare à Mlle Clairon, et Grimm ne tarit pas d'éloges sur ses talents universels. Quant à Mme de Genlis, qui la nommait sa *tantâtre*, elle la juge un peu autrement. « Mme de Montesson, dit-elle, jouait à mon gré fort mal la comédie, parce qu'en cela comme en toute chose elle manquait de naturel; mais elle avait beaucoup d'habitude et l'espèce de talent d'une comédienne de province parvenue par son âge aux premiers emplois et n'ayant que de la routine. » Après la mort du duc d'Orléans (1785), elle cessa de se donner ainsi en spectacle, et vécut au milieu d'un cercle d'amis qui lui étaient dévoués. Elle fut payée du douaire qui lui avait été stipulé dans son contrat de mariage, et quelques contestations s'étant élevées, Louis XVI signa en 1792 un acte par lequel il reconnaissait les droits qu'elle avait à ce douaire comme veuve du duc d'Orléans. Elle traversa heureusement les premières années de la révolution; arrêtée pendant la terreur, elle ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor. Napoléon lui témoigna beaucoup de considération (3), et lui fit payer son douaire, qui fut assis sur les canaux d'Orléans et du Loing. Mme de Montesson profita de son crédit pour obtenir du chef de l'État une augmentation considérable aux pensions annuelles allouées aux membres de la famille d'Orléans. Elle mourut presque septuagénaire, et légua toute sa fortune au comte de Valence, qui avait épousé Mlle de Genlis. Ses restes furent réunis à ceux du duc d'Orléans et inhumés dans l'église de Seine-Port (paroisse du château de Sainte-Assise, près de Melun).

Mme de Montesson est auteur de plusieurs pièces de théâtre, qui eurent toutes chez elle un succès infaillible. Selon M. de Lévis, « on y remarquait plus de sens que de verve, plus d'adresse que de talent; jamais rien de choquant ou de ridicule, mais aussi rien de saillant, pas un trait heureux, pas un mot piquant; le dénoûment arrivait au bout des cinq actes, comme les morts de vieillesse, parce qu'il faut bien que tout finisse; alors on éprouvait, pour la première fois, un mouvement de gaieté en songeant au bon souper qui suivait immédiatement cette froide représentation. Cette absence totale d'esprit dans les ouvrages d'une personne qui n'en manquait pas avait de quoi surprendre. » On a de Mme de Montesson : *Mélanges*; Paris, 1782, in-18 : contenant *Pauline*, roman; *Rosamonde*, poëme en cinq chants; *Les dix-huit Portes*, conte allégorique, et une *Lettre de Saint-Preux à mylord Édouard*; — *Œuvres anonymes*; Paris, 1782-1785, 8 vol. gr. in-8°. Ce recueil, n'ayant été tiré qu'à douze exemplaires, est devenu rare et précieux, malgré son peu de mérite littéraire; les amateurs ont la folie de le payer jusqu'à 800 fr. et au delà. Il est composé, outre les *Mélanges*, de quatorze pièces : *Marianne*, *La Marquise de Sainville*, *Robert Sciarts*, *L'heureux Échange*, *L'Amant romanesque*, *L'Aventurier comme il y en a peu*, *L'Homme impassible*, *L'Héritier généreux*, *La fausse Vertu*, *Le Sourd volontaire*, *L'Amant mari*, *La Comtesse de Chazelle*, comédie, *La Comtesse de Bar* et *Agnès de Méranie*, tragédies. Le t. VI, intitulé *Œuvres chéries*, renferme les quatre dernières productions, qui sont les plus mauvaises. *La Comtesse de Chazelle*, reçue par acclamation au Théâtre-Français, tomba tout à plat devant le public, qui la déclara fort immorale. La plupart de ces pièces sont empruntées, quant au sujet, à des ouvrages connus. Il avait paru une première édition des *Comédies* (1772-1777, 2 vol. in-8°), qui est encore plus rare que l'autre. P. L.

Collé, *Journal*. — Grimm, *Corresp.*, 1778, 1780, 1781. — Mme de Genlis, *Mémoires*. — De Lévis, *Souvenirs et Portraits*.

MONTESSON (*Jean-Louis*, marquis DE), fils du premier mari de la précédente, né le 27 juin 1746, à Douillet (Maine), mort le 2 mai 1802, en

(1) Voltaire y fut un jour invité et on le vit applaudir avec transport à de médiocres pièces jouées par des acteurs plus médiocres encore. Quand Mme de Montesson s'approcha de sa loge, il mit un genou à terre, et témoigna par les expressions de la plus vive reconnaissance combien il était sensible au bonheur dont on l'avait fait jouir.

(2) Les principaux acteurs de cette troupe de société étaient MM. de Ségur, de Gand, d'Onesan et Mmes du Crest et de Lamarck.

(3) Elle avait connu autrefois Mme de Beauharnais, qui venait d'épouser le général Bonaparte. Pendant l'expédition d'Égypte, elle eut occasion de la revoir et noua avec elle une liaison assez intime. A son retour, Bonaparte, en parcourant des papiers, trouva plusieurs lettres de Mme de Montesson; au milieu de sages et utiles conseils, il remarqua cette phrase : « Vous ne devez jamais, en aucune circonstance de votre vie, oublier que vous êtes la femme d'un grand homme. »

Pologne. Député aux états généraux par la noblesse du Maine, il donna bientôt sa démission, émigra et devint à l'armée des princes colonel d'un régiment qui portait son nom. Il passa ensuite au service de la Russie, et fut nommé conseiller d'État et général major. On a de lui : *Mémoire sur la vertu répulsive du feu considéré comme agent principal de la nature;* Le Mans, 1783, in-8°; — *Guise le Balafré, trag. en cinq actes;* Breslau, 1796, in-8°. P. L.

Desportes, *Bibliogr. du Maine.*

MONTET (*Jacques*), chimiste français, né à Beaulieu, près de Mandagout (Languedoc), le 9 mars 1722, mort à Montpellier, le 13 novembre 1782. Après avoir voyagé pendant quelque temps avec un Anglais qui aimait les sciences, il vint à Paris, où il suivit les cours de Rouelle. De retour à Montpellier avec des talents perfectionnés par l'étude, il se fit recevoir pharmacien, et en 1748 fut admis comme adjoint dans la classe de chimie de la Société royale des Sciences de cette ville, à laquelle il avait présenté quelques mémoires. Ce corps savant ayant été consulté par le gouvernement sur divers objets d'agriculture et de minéralogie relatifs à la province de Languedoc, Montet fut l'un des commissaires nommés à cette occasion, et ses observations furent consignées dans plusieurs mémoires, insérés soit dans le recueil de la Société royale des Sciences de Montpellier, dont il devint membre associé en 1753, soit dans le recueil de l'Académie royale des Sciences de Paris. Nous citerons parmi ces derniers, suivant l'ordre chronologique : Trois *Mémoires sur le verdet-gris*, dans les volumes de 1750, 1753 et 1776; — *Mémoire sur les chiffons* ou drapeaux qu'on prépare au Grand-Galargues, village du diocèse de Nîmes, à cinq lieues de Montpellier, avec le suc de la maurelle (*ricinoïdes*) et dont on fait en Hollande le tournesol, vol. de 1754; — *Mémoire sur le sel lixiviel de tamaris*, et dans lequel on prouve que ce sel est un sel de Glauber parfait, et sur l'emploi que l'on fait dans les fabriques de salpêtre des cendres du tamaris, et sur le sel de Garou, 1757; — *Mémoire sur un grand nombre de volcans éteints qu'on a trouvés dans le Bas-Languedoc*, 1760; — *Mémoire sur les salines de Peccais*, 1763; — *Mémoire sur la manière de cristalliser l'alcali fixe de tartre*, 1764; — *Mémoire sur la manière de conserver en tout temps les cristaux de l'alcali fixe*, 1765 : c'est une suite du mémoire précédent; — *Mémoires* sur quelques sujets d'histoire naturelle et de chimie, 1768 et 1777; — *Mémoire* dans lequel on démontre que la racine de l'*Iris nostras*, qui croît aux environs de Montpellier, peut être employée pour les usages de la médecine et pour les parfums avec le même avantage que l'iris de Florence, 1772; — *Mémoire sur la morsure de la vipère*, faite à trois brebis, dont deux desquelles ont été guéries par l'eau de Luce, et quelques sujets d'histoire naturelle et de chimie, 1773; — *Mémoire* de minéralogie, volume de 1778. — Montet fournit aussi plusieurs articles de chimie à l'*Encyclopédie méthodique*. H. FISQUET (de Montpellier).

Recueils de la Société royale des Sciences de Montpellier. — *Biographie* (inédite) de *l'Hérault*, par H. F.)

MONTEUX (*Sébastien* DE), en latin *Montuus*, médecin français, né vers 1480, à Rieux (Languedoc). Il fut probablement reçu docteur à Montpellier; mais ce fut à Lyon qu'il pratiqua son art. On a de lui : *De Medicis Sermones VI*; Lyon, 1534, in-8°; — *Dialexeon medicinalium Lib. II;* Lyon, 1537, in-4°. Il a édité les *Annotatiunculæ in errata recentiorum medicorum* de Léonhard Fuchs (Lyon, 1534, 1548, in-8°).

Son fils, *Jérôme*, né en Savoie ou en Dauphiné, prit à Montpellier le diplôme de docteur; après avoir exercé assez longtemps à Lyon, où il acquit beaucoup de réputation dans les opérations chirurgicales, il obtint du roi Henri II le titre de conseiller-médecin et peut-être la seigneurie de Miribel, dans le Valentinois. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé : *Opuscula juvenilia;* Lyon, 1556, in-8°; — *Compendiolum curatricis scientiæ, cum sylloge de purgationibus;* ibid., 1556, in-8°; — *De activa medicinæ scientia commentarii II;* ibid., 1557, in-8°; trad. en partie en français en 1559 et 1572; — *Halosis febrium lib. IX;* ibid., 1558, in-4°; — *Chirurgica auxilia;* ibid., 1558, in-4°; — *Anasceve morborum;* ibid., 1560, in-8°. La plupart des ouvrages précédents ont été réunis sous le titre de *Practica medica* (Venise, 1626, in-4°). K.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine.*

MONTEVERDE (*Claude*), célèbre compositeur vénitien, né à Crémone, vers 1565, mort à Venise, à la fin de septembre ou au commencement d'octobre 1649. Ce musicien, dont les découvertes donnèrent naissance à la tonalité et à l'harmonie modernes, entra d'abord, en qualité de violiste, au service du duc de Mantoue, et étudia le contre-point sous la direction de Marc-Antoine Ingegneri, maître de chapelle du duc. Entraîné par l'ardeur de son imagination, Monteverde ne tarda pas à se faire une réputation par une foule de compositions dans lesquelles les hardiesses de son genre, se révélant à chaque pas, préparaient une transformation complète de l'art en créant l'expression dramatique. Il paraîtrait, d'après le titre de son cinquième livre de madrigaux, imprimé pour la première fois à Venise, en 1604, qu'il avait alors succédé à son maître Ingegneri dans la direction de la musique du duc de Mantoue. Plus tard, en 1613, il fut nommé maître de chapelle de Saint-Marc de Venise, en remplacement de Jules-César Martinengo, et occupa cette position jusqu'à sa mort. Monteverde fut un des premiers membres de l'Académie des Philharmoniques de Bologne. Le

P. Adrien Banchieri, dans une lettre écrite en 1620, félicitait cette académie d'une acquisition aussi glorieuse.

Pour apprécier l'importance des découvertes qui ont assigné à Monteverde la place qu'il occupe dans l'histoire de la musique, il faut se rappeler que jusque vers la fin du seizième siècle, où l'on ne connaissait encore que l'ancienne tonalité de l'église, on ne faisait usage que d'accords consonnants et de quelques prolongations facultatives qui produisaient des dissonnances préparées. Dans cette tonalité, le rapport de la note sensible avec le quatrième degré de la gamme n'existant pas, il n'y a point de modulation. S'il se fait un changement de ton, ce changement a lieu sans préparation, sans liaison. Chaque note et chaque accord portent repos; c'est pourquoi on l'a nommée musique plane, *plain-chant*. Dans sa marche lente et grave, elle offre le caractère de majesté qui la rend si éminemment propre à l'expression religieuse. Mais les qualités mêmes qui distinguent cette tonalité excluent celles qui conviennent à l'expression des passions humaines. Lorsqu'au sortir du moyen âge l'humanité redescendit des hauteurs de la foi dans la sphère des pensées terrestres, l'art, pour satisfaire à de nouveaux besoins, dut se transformer. Monteverde, sans s'en douter, opéra cette transformation. Dans ses deux premiers livres de madrigaux, à cinq voix, publiés en 1587 et 1593, il ne montre encore la hardiesse de son imagination que dans l'irrégularité du mouvement des voix et de la résolution des dissonnances de prolongation. Son génie se révèle d'une manière plus franche dans son troisième livre de madrigaux, imprimé en 1598. Le rhythme y est plus accentué. Si Monteverde n'y attaque pas encore sans préparation les dissonnances naturelles de la dominante, il y détermine néanmoins le caractère de la tonalité moderne, en établissant le rapport de la quatrième note de la gamme avec la septième, et en constituant celle-ci en véritable note sensible faisant sa résolution sur la tonique. Enfin, dans son cinquième livre de madrigaux, publié en 1604, Monteverde, bravant toutes les règles alors en usage et donnant un dernier essor à ses hardiesses, attaque sans préparation la septième et la neuvième de la dominante, le triton, la quinte mineure et sixte, et la septième diminuée. Il achève par là la transformation de la tonalité de l'église, en lui substituant une tonalité nouvelle, le système d'harmonie naturelle de la dominante, le genre de musique que l'on a appelé *chromatique*, et par conséquent la *modulation* par laquelle, les tons se liant aux tons, les ordres de sons aux ordres de sons, il n'est pas un sentiment que l'art ne puisse exprimer avec toutes ses nuances.

A l'époque des découvertes de Monteverde, et quoique longtemps auparavant Zarlino eût entrevu le mécanisme du renversement des intervalles, on n'était pas encore arrivé à considérer l'harmonie par accords isolés; aussi ces innovations furent-elles violemment attaquées par quelques zélés défenseurs de l'ancienne doctrine, particulièrement par le chanoine bolonais Artusi, dans son *Imperfezzione della Musica moderna*, qui parut en 1600. Mais si Artusi a pu avec raison reprocher à Monteverde ses nombreuses incorrections dans l'art d'écrire selon les règles scolastiques, on voit qu'il n'a compris ni les avantages ni le but de ses inventions harmoniques. Monteverde lui-même, ainsi que le prouvent les préfaces de quelques-uns de ses ouvrages, n'avait aperçu le résultat de ses heureuses témérités que sous le rapport de l'expression dramatique, et ne se doutait pas des conséquences de ses découvertes à l'égard de la tonalité. « Il n'en est pas moins certain, dit M. Fétis qui a traité la question avec autant de sagacité que de savoir, qu'après que l'harmonie des dissonnances naturelles de septième, de neuvième, et celles qui en dérivent, se fut introduite dans la musique de chambre et de théâtre, il n'y eut plus de premier, de second, de troisième ton, d'authentique ni de plagal dans la musique; il y eut un mode majeur et un mineur; en un mot, la tonalité ancienne disparut et la moderne fut créée. »

Là, cependant, ne se bornent point les titres qui recommandent Monteverde à la postérité. Cet homme de génie, s'emparant du drame lyrique auquel les essais d'Emilio dell' Cavaliere, de Jacques Peri, de Jules Caccini venaient de donner naissance, y apporta toutes les ressources de sa féconde imagination. Dans son opéra d'*Ariana*, représenté à la cour de Mantoue, en 1607, il se montre bien supérieur à ses devanciers sous le rapport de l'invention mélodique et de l'expression. Dans son *Orfeo*, il donne plus d'intérêt au récitatif, à l'air, et crée le duo scénique. Son instrumentation a plus d'importance, plus de variété dans les effets; il dispose les instruments de son orchestre de manière à ce que leurs combinaisons soient appropriées au caractère des personnages et aux situations dramatiques (1). Il trouve des rhythmes nouveaux qui, particu-

(1) On trouve en tête de la première édition de l'*Orfeo*, imprimée en 1608, l'indication des instruments, au nombre de trente-cinq, qui composaient l'orchestre de cet opéra. Voici quels étaient ces instruments et la manière dont ils sont disposés dans la partition : *Deux clavecins* jouaient les ritournelles et l'accompagnement du prologue, qui est chanté par La Musique personnifiée; *deux contrebasses de viole* accompagnaient Orphée; *dix dessus de viole* faisaient les ritournelles du récitatif que chantait Eurydice; *une harpe double*, c'est-à-dire à deux rangs de cordes, servait à l'accompagnement d'un chœur de nymphes; L'Espérance était annoncée par une ritournelle de *deux petits violons français* et d'un clavecin; *deux guitares* accompagnaient le chant de Caron; le chœur des esprits infernaux était soutenu par *deux orgues*; Proserpine était accompagnée par *trois basses de viole*, Pluton par *quatre trombones*, Apollon par *un jeu de régale*, ou petit orgue composé d'un jeu d'anches monté sur pied, mais sans tuyaux, et dont le son avait une certaine analogie avec le *physharmonica* de nos jours; *Un flageolet, deux cornets, un clairon* et *deux trompettes à sourdine* accompagnaient le chœur final des bergers.

lièrement dans son ballet *delle Ingrate*, composé en 1608, à Mantoue, à l'occasion du mariage de François de Gonzague avec Marguerite de Savoie, impriment par leur variété à ses airs de danse un cachet d'accentuation plus marqué. C'est aussi dans les œuvres de ce musicien qu'on trouve le premier exemple d'une même note répétée plusieurs fois de suite par les instruments dans un mouvement plus ou moins rapide, nouveauté d'un grand effet, qui fut l'origine du *tremolo*. C'est ainsi que le génie de Monteverde, en transformant à son insu la tonalité ecclésiastique, créa la tonalité moderne et ouvrit à l'art une nouvelle et intarissable source de richesses. Les autres musiciens ne tardèrent point à s'emparer de ses découvertes et à les introduire dans la musique d'église. A partir de ce moment le style religieux, que Palestrina avait porté à son plus haut degré d'élévation en le traitant comme l'émanation d'un sentiment pur et dépouillé de toutes passions humaines, se modifia successivement de plus en plus par l'introduction de l'élément dramatique; et peut-être est-il permis de dire que, malgré les œuvres admirables qui ont été produites depuis lors, la musique d'église a perdu le caractère qui lui convenait le mieux.

On connaît de Monteverde les ouvrages suivants : MUSIQUE D'ÉGLISE : *Selva morale e spirituale, nella quale si trova Messe, Salmi, Hymni, Magnificat, Motetti, Salve Regina e Lamento, a* 1, 2, 3, 4, 5, 6, 8 *voci, con violini;* Venise, 1603; — *Missa senis vocibus, ad ecclesiarum choros, et vesperæ*, etc.; Venise, 1610; — *Messe a quattro voci, e Salmi a* 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 *voci concertate e parte a cappella, con le Litanie della B. V.;* Venise, 1650. — OPÉRAS : *Ariana*, à Mantoue (1607); — *Orfeo*, à Mantoue (1608); — Le ballet *delle Ingrate*, à Mantoue (1608); — *Proserpina rapita*, à Venise (1630); — *L'Adone*, pastorale, à Venise (1639); — *Il Ritorno d'Ulisse in patria;* Venise (1641); — *L'Incoronazione di Poppea*, à Venise (1642). — MUSIQUE DE CHAMBRE : *Canzonette a tre voci;* Venise (1584); — *Il primo libro de' Madrigali a* 5 *voci;* Venise (1587); — *Il secondo libro de' Madrigali a* 5 *voci;* Venise (1593); — *Il terzo libro de' Madrigali a* 5 *voci;* Venise (1598); — *Il quarto libro de' Madrigali a* 5 *voci;* Venise; — *Scherzi musicali a tre voci;* Venise (1607); — *Il quinto libro de' Madrigali a* 5 *voci;* Venise (1604); — *Il sexto libro de' Madrigali a* 5 *voci;* Venise; — *Il septimo libro de' Madrigali a* 5 *voci;* Venise (1620); — *Madrigali guerrieri e amorosi*, etc., lib. 8; Venise (1608). Dieudonné DENNE-BARON.

Gerber, *Neues historisch-biographisches Lexicon der Tunkünstler*, etc. — Le P. Martini, *Esemplare o sia saggio di Contrappunto fugato*. — Choron, *Principes de Composition des écoles d'Italie*. — Choron et Fayolle, *Dict. hist. des Musiciens*. — Fétis, *Biog. universelle des Musiciens*.

MONTE-VERDE (Don *Juan-Domingo*), général espagnol, né vers 1772, mort en 1823. Entré jeune dans la marine, il était capitaine de frégate en 1812. A cette époque il accepta de la junte centrale séant à Cadix le commandement général des troupes espagnoles dans la Nouvelle-Espagne, dont les habitants venaient à Nueva-Cartagena de proclamer la république (11 novembre 1811). Débarqué à Coro, dans la province de Venezuela, Monte-Verde, profitant des dissensions qui régnaient parmi les généraux indépendants, avec une poignée de soldats (environ 400), reprit rapidement Carora, Barequisemeto, Araura et San-Carlos. Miranda le battit en juin 1811 devant La Victoria; mais le général républicain, trahi de toutes parts, affaibli par de nombreuses désertions, dut capituler. Monte-Verde montra peu de bonne foi à l'égard de ses adversaires : il rompit sans scrupule et éluda les traités conclus avec eux, et donna surtout un exemple de déloyauté lorsque, le 25 juillet 1812, le général mexicain Miranda (*voy.* ce nom) se rendit avec ses compagnons et lui remit La Guyara, Caracas, Cumana et Nueva-Barcelona. Malgré l'engagement solennel qu'il prît de respecter les personnes et leurs propriétés, il les fit jeter dans d'infects cachots, où plusieurs moururent; il envoya les autres en Espagne (entr'autres Miranda), où ils périrent misérablement. Il pouvait alors rétablir la paix dans les provinces de Caracas et de Venezuela, qui la désiraient ardemment, mais il ne songea qu'à satisfaire ses ressentiments, et encombra les prisons; aussi l'insurrection ne tarda-t-elle pas à se relever de toutes parts. Battu à Niquitao, Barinas, par le célèbre Bolivar, chassé de Caracas et du Venezuela, il perdit enfin l'importante bataille d'Aqua-Caliente, où il fut grièvement blessé. Il fut alors remplacé par le cruel don Calleja, et revint mourir dans sa patrie. A. DE L.

Biographie étrangère. — Restrepo, *Hist. de la Revolucion de Colombia*.

MONTÉZUMA Ier, en mexicain *Moctheuzoma*, surnommé *Ilhuicamina* (1), cinquième roi de Mexico, né vers 1390, mort en 1464. Fils d'Huitzilihuitl, second roi des Aztèques, il ne succéda pas directement à son père, mort en 1409. Sa jeunesse fit préférer son oncle Chimalpopoca, dont il devint le meilleur général, et pour lequel il remporta plusieurs victoires sur les Tépanèques et conquit les villes de Chalco et de Téquizquiac. Lorsqu'Itzcoatl, enfant illégitime d'Huitzilihuitl, fut choisi pour succéder à Chimalpopoca (1423), quoique Montézuma eût plus de droits au trône que son frère adultérin, il s'en montra le loyal

(1) L'orthographe du nom de ce monarque aztèque, comme celle de la plupart des personnages et des lieux de la Nouvelle-Espagne, a été écrite de bien des manières. Les historiens espagnols modernes écrivent *Moctezuma*, mais nous avons cru devoir nous conformer à l'orthographe adoptée par Bernal Diaz et par le traducteur de W. Prescott, M. Amédée Pichot. M. de La Renaudière, dans son *Mexique* (*Univers pittoresque*) écrit *Moctezuma*. Une différence de prononciation paraît expliquer ces différentes formes.

soutien; quand ce monarque tendit une main amie à Nezahualcoytl, prince de Tezcuco, détrôné et persécuté par Maxtla, usurpateur du trône tépanèque, ce fut Montézuma qui fut chargé d'aller négocier la paix. Maxtla refusa tout accommodement, et l'ambassadeur aztèque ne dut même son salut qu'à la fuite. De retour dans sa patrie, Montézuma annonça la guerre, mais il trouva ses compatriotes peu disposés à la soutenir (1). Néanmoins son influence, jointe à celle du roi Itzcoatl, décida les Mexicains à s'armer pour la cause du jeune prince de Tezcuco. Un grand lac séparait seul les adversaires: ils se encontrèrent bientôt à Tanaiacan, et deux jours de suite les Aztèques furent battus. Ils parlaient déjà de se soumettre à Maxtla, après avoir sacrifié leur roi et leurs chefs, lorsque Montézuma, tournant le lac par Tlacopan et Chalco, prit l'ennemi à dos. Maxtla, abandonné par sa noblesse, dégoûtée de son despotisme, donna le signal de la déroute; il se cacha dans un établissement de bains; on l'y découvrit, et il fut sacrifié avec le cérémonial en usage chez les Aztèques (2). Sa capitale, Azcapulasco, fut rasée, et son territoire devint le grand marché des nations de l'Anahuac, qui formèrent (1425) une alliance qui durait encore lors du débarquement de Cortes (mars 1519). Elle se composait surtout des trois puissants États de Tezcuco, Mexico et Tlacopan. Montézuma continua à servir Itzcoatl avec un grand zèle. Il soumit le petit royaume de Tacuba, les princes de Cojohuacan et de Xochimilco, et rendit, par ses victoires, sa nation la plus puissante de l'Anahuac; aussi à la mort d'Itzcoatl (1436) fut-il appelé au trône par acclamation. Tous les chefs voisins assistèrent à son couronnement. Le sang des victimes humaines ruissela sur les autels. Une expédition dirigée contre les habitants de Chalco fournit les prisonniers immolés dans cette horrible solennité. Bientôt Montézuma se trouva trop à l'étroit dans la vallée de Tenochtitlan (1). La guerre fut portée d'abord au sud dans le Matlatzingo et le Tlahuican et jusqu'à plusieurs centaines de milles de Mexico sur le territoire d'Oaxaca, dans le Tzapotecapan, c'est-à-dire jusqu'à l'Océan Pacifique. Vainqueur partout, Montézuma tourna ses armes vers l'est et les conduisit avec succès dans le Totonacapan et le Cuetlachtlan, sur les rivages du golfe du Mexique. Sa puissance s'étendit ainsi d'une mer à l'autre. Mais en 1446 un grand désastre vint l'affliger. Le lac de Tezcuco déborda et inonda Mexico. Les habitations furent presque toutes renversées; les champs furent inondés; la peste et la famine augmentèrent le nombre des victimes. Montézuma éleva une ville nouvelle et plus solide, puis, se concertant avec les monarques ses voisins, chercha à empêcher le retour d'un pareil événement. Ce fut alors qu'on commença à élever ces digues immenses dont les restes sont encore un objet d'étonnement et prouvent l'intelligence et la patience de leurs constructeurs (2).

Sous le règne de Montézuma Ilhuicamina, la cour impériale devint nombreuse et brillante; les princes vaincus venaient y rendre hommage au conquérant et laissaient entre ses mains d'importants otages. Les prêtres furent un instrument entre ses mains (3), et pour leur donner plus d'importance aux yeux du peuple, il augmenta les cérémonies du culte et leur splendeur: de nouveaux rites furent institués, de nombreux *téocalli* (maisons de Dieu) élevés. S'éloignant complétement des lois promulguées par son sage allié, Nezahualcoyotl, Montézuma multiplia les sacrifices humains. Toutes les institutions prirent le caractère du despotisme théocratique. Le pouvoir royal fit taire les prétentions aristocratiques. Les grands ne furent plus que les valets du monarque: un cérémonial vraiment oriental fut établi à la cour, et tout fut silence et respect autour du trône. Cependant, comme son vertueux voisin de Tezcuco, Montézuma établit des lois et une police rigoureuses qui atteignaient tous les états et maintenaient l'ordre et la soumission dans tous les rangs. Les grands crimes contre la société furent tous punis de la mort; les adultères étaient lapidés, comme chez les Hébreux; le vol suivant sa gravité entraînait la mort ou l'esclavage; l'ivrognerie chez un jeune homme était un délit capital; chez les personnes d'un âge mûr, elle était réprimée par la dégrada-

(1) « A cette terrible annonce, écrit le chroniqueur mexicain Ixtlilxochitl, le peuple fut saisi de terreur. Itzcoatl, Moctezuma et les principaux d'entre les nobles s'efforcèrent de relever son courage: mais ce peuple tout tremblant leur disait: « Que ferons-nous si nous sommes vaincus? » Et les nobles répondaient: « Nous nous mettrons à votre disposition; nous nous livrerons à votre vengeance! — Ainsi soit-il! dit le peuple, et nous vous sacrifierons! Et puis il ajouta: Mais si vous revenez vainqueurs, vous serez nos maîtres, nos seigneurs; vous le serez de nous, de nos enfants. Pour vous, nous cultiverons la terre; nous bâtirons vos maisons; nous porterons vos armes et vos bagages chaque fois que vous irez à la guerre. » N'y a-t-il pas quelque chose de biblique dans ce double contrat? Telle fut l'origine de l'esclavage et de la division des castes dans le Mexique. » (Ixtlilxochitl, *Hist. Chic.*, ms., cap. XXVII.)

(2) Cinq prêtres, ou mieux cinq bourreaux, vêtus de robes noires, saisissant la tête ou les membres de la victime, l'étendaient sur la *pierre du sacrifice*, bloc de jaspe, convexe dans sa partie supérieure. Le grand-sacrificateur, habillé tout de rouge, lui ouvrait alors la poitrine, avec un couteau d'iztly, substance volcanique aussi dure que le silex, et plongeant sa main dans la plaie, il en arrachait le cœur palpitant, qu'il offrait d'abord au soleil, objet d'adoration dans tout l'Anahuac. Il le jetait ensuite aux pieds de l'idole à qui le temple était consacré. Sahagun, *Hist. de la Nueva-España*, liv. II, cap. II, V, XXIV.

(1) Premier nom de Mexico.

(2) Une d'elles n'a pas moins de douze mille mètres de long sur vingt mètres de large. Cette digue, en partie dans le lac même, consistait en un mur de pierre et d'argile, fraisé de chaque côté d'un rang de palissades. On en voit encore des restes très-considérables dans les plaines de San-Lorenzo. Le roi de Tezcuco, Nezahualcoyotl, l'homme le plus éclairé de l'Anahuac d'alors, fut le directeur de ces immenses travaux.

(3) Ils étaient si nombreux que le principal temple de la capitale comptait à lui seul cinq mille desservants qui y étaient logés.

tion civile et la confiscation des biens; les esclaves furent protégés, excepté ceux faits à la guerre, destinés, presque toujours, pour les sacrifices.

On le voit, quoique son code fut draconien, Montézuma apporta un certain ordre parmi ses sujets, dont, malgré sa sévérité, il était l'idole. Il mourut craint et respecté de tout l'Anahuac qui lui donna le surnom d'*Ilhuicamina* (grand et juste). Son cousin Axajacatl lui succéda. A. DE L.

Ixtlilxochitl, *Historia Chichemeca*, ms. — Lorenzena, *Hist. de Nueva-España* (Mexico, 1770). — Fra Bernardino de Sahagun, *Historia general de las Cosas de Nueva-España*. — Clavigero, *Storia antica del Messico* (1780, 4 vol. in-4°). — Herrera, *Historia general de los echos de las Castil, en las illas y tierra firme del mar Oceano* (4 vol. in-fol.). — Bernal Diaz del Castillo, *Hist. verdadera de la conquesta de la Nueva-España*. — Horne, *De Originibus Americanis* (1552, in-8°). — Garcia, *Origen de los Indios del Nuovo-Mondo* (1729, in-fol). — La Renaudière, *Mexique*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 15-17. William.-A-Prescott, *Hist. de la Conquête du Mexique* (trad. de M. Amédée Pichot; Paris, 1846, 3 vol. in-8°), t. 1er.

MONTÉZUMA II, *Xocojotzin* (le jeune), neuvième empereur du Mexique, né en 1466, mort à Mexico, le 30 juin 1520. Petit-fils de l'empereur Axajacatl et neveu de son successeur Ahuitzotl, il fut appelé au trône à la mort de ce dernier (1502) de préférence à ses frères, qu'il surpassait en talents comme général et comme prêtre, fonctions ordinairement cumulées par les candidats au trône mexicain. Après avoir pris, dans sa jeunesse, une part brillante dans les guerres de l'empire aztèque, il s'était consacré au sacerdoce et à ses horribles mystères. Grave et réservé dans ses manières, parlant peu, mais avec éloquence, il était respecté de la multitude, qui l'acclama à l'unanimité roi et souverain pontife. Plein d'une feinte humilité, lorsque les nobles vinrent lui annoncer son élection, ils le trouvèrent balayant les marches du téocalli de Huitzilopochtli (1), terrible dieu dont les autels ruisselaient toujours de sang humain, et ce ne fut pas à cette école qu'il apprit la mansuétude. Son caractère se montra toujours d'accord avec son nom (2). Il protesta qu'exempt d'ambition il ne désirait rien tant que de rester dans la retraite et que le fardeau du pouvoir était trop lourd pour sa faiblesse; enfin, il se laissa convaincre, et prit aussitôt les armes pour se procurer les victimes destinées à être offertes en holocauste à son couronnement. Il marcha contre Atlixco (Tlahuican), dont les habitants venaient de secouer le joug mexicain. Il en revint triomphant, traînant à sa suite une foule de captifs, qui périrent dans les fêtes du sacre de leur vainqueur. Montézuma y déploya un faste sans exemple, et jetant dès lors toute modestie hypocrite, se montra tel qu'il était : orgueilleux et despote. Son premier acte fut de renvoyer du palais et de la cour tous les plébéiens qui y occupaient des emplois. Les honneurs et les charges, même les plus infimes, devinrent le privilége exclusif de la noblesse. Le contact des gens de basse naissance lui semblait injurieux pour la royauté. Les bornes qui nous sont imposées ne nous permettent pas d'entrer dans le détail des cérémonies et de l'étiquette qu'il introduisit à la cour, ni de la grandeur et de la magnificence de ses palais, de ses maisons de plaisance, de son nombreux harem, de ses parcs, de ses vêtements. Outre ses ministres et ses courtisans, il venait tous les matins six cents seigneurs feudataires lui faire leur cour. Il créa aussi une garde noble, chargée de veiller sans cesse sur sa personne. Personne n'était admis dans le palais que pieds nus. Sous les peines les plus sévères on ne devait y parler qu'à voix basse. Le monarque cessa de se montrer en public, et crut que l'isolement ajoutait à la majesté royale : il trancha de la divinité, et aurait voulu se faire adorer. Tandis que la hauteur de son caractère indisposait ses sujets, il s'aliénait davantage encore leur affection par de nouvelles taxes, suite des prodigalités de la cour. Ces taxes pesaient surtout sur les provinces conquises, où elles excitaient de fréquentes révoltes. Les dernières années du règne de Montézuma offrent le spectacle de guerres incessantes, où les forces de la moitié de l'empire sont occupées à opprimer l'autre. Il n'existait entre les nouvelles conquêtes et les anciennes provinces aucune fusion : elles étaient autant divisées d'intérêts que de sympathies; aussi l'empire aztèque s'affaiblissait en s'agrandissant. Ces causes expliquent les incroyables succès de Cortés et le grand nombre d'alliés qu'il trouva bientôt parmi les peuples indigènes, qui presque tous détestaient les exactions et la tyrannie du gouvernement mexicain.

Cependant le règne de Montézuma est loin d'être sans gloire. A son avénement, il mit à mort Malinalli, seigneur de Tlachquiauhco, qui s'était révolté, et réunit ses États à l'empire. Il conquit aussi l'Achiotlan. Il tourna ensuite ses armes contre la république de Tlascala; mais le succès ne répondit pas à son espérance, et ses troupes furent plusieurs fois repoussées. S'il faut en croire Clavigero, Montézuma ne voulut pas anéantir ce petit État, afin d'avoir un prétexte continuel de tenir ses troupes en haleine et de pouvoir se procurer des victimes pour les fêtes de ses dieux. Quand l'approvisionnement venait à manquer, les prêtres mexicains jetaient de grandes clameurs et menaçaient le souverain de la colère céleste. C'est ce qui arriva en 1503,

(1) C'était le *Mars* des Mexicains et leur divinité protectrice. Son nom est composé de deux mots : *huitzilin*, qui signifie *colibri*, et *opochtli*, *gauche*, parce que l'image de ce dieu portait au pied gauche une touffe de plumes de cet oiseau (Clavigero, *Storia del Messico*, t. II, p. 17). Il était né d'une vierge qui, étant en prière dans un temple, vit une petite touffe de plumes brillantes qui flottait en l'air; elle la prit, la plaça sur son sein, et ne tarda pas à devenir grosse. Les prêtres espagnols furent fort étonnés de trouver dans la mythologie mexicaine presque la contre-partie de la conception de la *Virgo deipara* (Sahagun, *Hist. de la Nueva-España*, lib. III, cap. I).

(2) *Moteuczoma* signifie en mexicain : *triste* ou *sévère*. (Las Casas, *Hist. de las Indias*, lib. III, cap. CXX.)

1504, où deux années de sécheresse forcèrent un grand nombre de Mexicains à émigrer et à se mettre en servitude chez les nations voisines. Montézuma, cédant aux reproches des prêtres, porta la guerre dans le Guatemala, à 900 milles sud-est de sa capitale. Tous les prisonniers faits dans cette campagne furent immolés pour la dédicace d'un téocalli magnifique qu'il fit élever à Mexico en l'honneur de la déesse Centiotl. Le carnage fut affreux, mais la récolte fut abondante, et les prêtres ne manquèrent pas de l'attribuer à leurs sacrifices sanglants (1). Montézuma envoya peu après son frère Cuitlalmac contre les Mixtécas et les Zopotécas révoltés; ils furent vaincus et leurs villes pillées. En février 1506, l'empereur marcha contre les Atlixchèses, les battit et leur fit un grand nombre de prisonniers. En 1507, Cuitlalmac prit Tzollan, Mictlan et Quauhquéchollan. L'année suivante l'armée mexicaine partit pour la province éloignée d'Amatla, baignée par le golfe du Mexique. Assaillie dans les montagnes par un froid glacial et des ouragans terribles, une partie des guerriers périt misérablement, le reste tomba sous le fer ennemi. Ce désastre et l'apparition d'une comète jeta le trouble dans le cœur de l'empereur, auquel, suivant le récit des historiens, un célèbre astrologue prédit alors la chute de l'empire aztèque et l'arrivée d'un peuple nouveau. Ces sinistres présages n'arrêtèrent pourtant pas les conquêtes de Montézuma. En 1508, il entreprit diverses expéditions contre les Tlascalans, les Huexotzincas, les Atlixchèses, les Icputépèques et les Malinaltipèques. Il enleva 8,200 prisonniers à ces peuples. En 1509, il apaisa la révolte des Xochitépèques. En 1510, les tourelles du grand téocalli de Mexico furent consumées par le feu durant une nuit calme et pure, et sans qu'on pût en découvrir la cause. En 1511, un grand nombre de maisons furent renversées par les eaux du lac qui furent agitées d'une manière extraordinaire; trois comètes se montrèrent, et une étrange clarté illumina l'Orient. Elle avait la forme d'une pyramide dont la large base s'appuyait sur l'horizon et la pointe approchait du zénith, des milliers d'étincelles en jaillissaient et semblaient poudrer le ciel d'étoiles. Vers le même temps, l'on crut voir dans les airs des hommes armés qui combattaient. Ces phénomènes, rapportés par tous les vieux chroniqueurs, ne laissèrent plus de doute aux superstitieux Mexicains qu'une grande calamité approchait. Pour la conjurer, Montézuma éleva deux temples à Tlamatzinco et à Quaxicalco, et immola, pour leur consécration, 12,210 victimes humaines. Cette même année il réprima l'insurrection des Jopas, et en 1512 il fit la conquête du pays des Quitzalapénèses au nord. Ce fut l'époque de la plus grande splendeur de l'empire aztèque. Sa dissolution devait s'accomplir avec une rapidité inouïe.

En 1516 Nezahualpilli, roi d'Acolhuacan, meurt sans désigner de successeur. Ses trois fils, Cacamatzin, Ixtlilxochitl et Coanocotzin, se disputèrent le trône. Cacamatzin était l'aîné, et avait été reconnu par le conseil suprême de Tezcuco; le droit était pour lui; néanmoins, battu par ses frères, il implora le secours de Montézuma. Ce monarque se posa en arbitre : il rétablit Cacamitzin dans sa capitale, à la condition de partager avec Coanocotzin les revenus de son royaume. Ixtlilxochitl reçut en apanage diverses provinces situées dans les montagnes du Meztitlan. Ce jeune prince fut fort mécontent de cette solution; il jura une haine mortelle à Montézuma, le défia en combat singulier et ne cessa de l'attaquer. Les secours qu'il fournit à Cortés furent certainement une des principales causes de la ruine des Aztèques.

A partir du débarquement du héros espagnol sur le sol américain (13 mars 1519) l'histoire de Montézuma se lie tellement à celle de Cortés que nous renvoyons à cet article pour tous les détails des événements qui précédèrent la mort de l'empereur. Sous l'empire des prédictions fâcheuses qui lui avaient été faites, il adopta une politique indécise qui le conduisit à sa perte. Au lieu d'attaquer les étrangers avant qu'ils n'eussent le temps de prendre pied dans le pays et d'y contracter des alliances, il résolut de leur envoyer des ambassadeurs et de riches présents, mais de leur interdire l'entrée de sa capitale. C'était exciter leur cupidité et montrer ses craintes. Cortés insista; trois refus accompagnés chaque fois de cadeaux magnifiques ne le rebutèrent pas. Il fit alliance avec les chefs de Champoalla et de Chiahuitzla, qui lui fournirent des guerriers et des vivres, et se mit en marche pour Mexico. Chemin faisant, il battit plusieurs fois les Tlascalans, et fit de ces belliqueux républicains, ennemis mortels des Mexicains, des alliés fidèles qui contribuèrent plus que tous à la réussite de ses projets. Effrayé de la révolte de plusieurs de ses provinces et de la coalition qui se formait contre lui, Mon-

(1) Selon Zumarraga et Torquemada, sous le règne de Montézuma (environ dix-huit années), le chiffre des victimes sacrifiées atteignit annuellement pour la capitale seulement le chiffre de 20,000. Acosta, Herrera et Clavigero pensent que ce chiffre s'appliquait à tout le royaume. Quelques écrivains l'ont porté à 50,000! Toutefois, Las Casas, repondant à Sepulveda, qui soutenait qu'aucun des voyageurs au Mexique n'évaluait le nombre annuel des sacrifices humains à moins de vingt mille, déclare que « c'est là l'évaluation de brigands qui cherchent une apologie pour leurs propres atrocités, et que le véritable nombre des victimes n'excédait pas cinquante!... (Œuvres, éd. Llorente; Paris, 1822, 2 vol. in-12), t. I, p. 386. Prescott prétend que malheureusement le calcul du bon archevêque de Chiapa « venait plutôt de son cœur que de sa tête ». Le corps du captif sacrifié était ensuite remis aux guerriers qui l'avaient fait prisonnier, et ceux-ci l'offraient en festin à leurs amis, en viandes délicatement apprêtées. Des convives des deux sexes prenaient place à cet odieux banquet, où régnait le plus grand luxe (Torquemada, *Monarch. Ind.*, lib. VII, cap. XIX). L'empereur lui-même en usait de la sorte. Ce n'était pas le grossier repas de Cannibales affamés, mais l'anthropophagie élevée à l'état de raffinement épicurien. (*Voy.* Clavigero, *Hist. del Messico*, t. II, p. 49; et Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. IV, VIII et IX.)

tézuma essaya encore une fois d'arrêter la marche triomphante des Espagnols. Il espérait satisfaire leur avidité à force de richesses et les déterminer à se rembarquer. Il n'en fut rien. Cortés continua sa route avec une armée de cent mille Indiens auxiliaires, qu'il ne congédia qu'à deux lieues de Mexico. Montézuma eut alors recours à la ruse. Il excita les Cholulans à massacrer les Espagnols qui faisaient séjour dans cette ville. Cortés fut averti du complot par sa maîtresse, Marina; il le prévint en exterminant ses perfides hôtes. Quelques prisonniers lui avouèrent qu'ils n'avaient agi qu'à l'instigation de l'empereur. Cortés reçut en même temps la nouvelle de la mort de son ami l'Alguazil don Juan Escalante, gouverneur de La Vera-Cruz, tué avec plusieurs soldats dans un combat contre Quauhpopoca, cacique de Nauhtlan. Conquistador dissimula pour le moment et accueillit avec bienveillance une cinquième ambassade de Montézuma, qui lui offrait quatre charges d'or pour lui et une pour chacun de ses compagnons (1), s'il voulait retourner à Cuba : l'empereur s'engageait de plus à payer un tribut annuel au roi d'Espagne. Cortés accepta les présents, mais répondit qu'il ne pouvait se retirer sans avoir eu une entrevue avec l'empereur. Il continua sa marche, toujours bien accueilli des Indiens. Les princes Cuitlahuatzin et Matlatzincatzin, frères de Montézuma, vinrent à sa rencontre avec plus de mille seigneurs mexicains, après quoi il fit son entrée dans la capitale le 8 novembre 1519. L'empereur l'accueillit de la manière la plus distinguée et le conduisit dans un palais assez vaste pour loger les Espagnols, leur suite et leurs alliés, au nombre de plus de sept mille personnes. Montézuma offrit au conquistador un grand nombre d'objets précieux en or, argent, plumes rares, etc., et plus de cinq mille vêtements. Il envoya également des présents aux officiers et aux soldats. Il lui offrit même une de ses filles et à ses principaux officiers des filles de seigneurs mexicains. Cortés hésita un instant, mais l'amour de l'or l'emportant, il résolut dès lors de détrôner le faible monarque, et l'accusa hautement d'avoir ourdi la trahison de Cholan et causé la mort d'Escalante. Montézuma, pour lui prouver son innocence et sa sincérité, fit partir aussitôt deux envoyés pour Nauhtlan avec ordre d'amener Quauhpopoca et les autres chefs qui avaient combattu contre les Espagnols. Cortés ne se contenta pas de cette mesure, il exigea que le souverain lui-même se remît en otage entre ses mains jusqu'au retour de ses envoyés, et comme l'empereur paraissait indigné de cette proposition, un officier espagnol s'offrit pour l'enlever de vive force et pour le tuer s'il résistait. Montézuma, frappé de l'air féroce de cet officier, pour éviter le danger dont il se voyait menacé, se soumit et consentit à être transporté, avec les nobles qui l'entouraient, au quartier des Espagnols. L'empereur y était détenu depuis quinze jours, lorsque les deux messagers revinrent accompagnés de Quauhpopoca, du fils de ce cacique et de quinze autres nobles accusés d'avoir combattu Escalante. Cortés les interrogea, les menaça de la torture, et obtint l'aveu qu'ils n'avaient rien fait que par ordre de leur maître; cette déclaration, qui devait mettre à couvert leur responsabilité, devint la cause de leur perte. Le cacique et trois de ses compagnons furent condamnés à être brûlés vifs comme coupables de trahison (1). Cortés se rendit ensuite auprès de Montézuma, lui reprocha sa conduite et lui fit mettre des fers aux pieds. Montézuma, nourri dans l'idée que sa personne était inviolable, demeura d'abord muet d'horreur à cette insulte, qu'il regardait comme le prélude de sa mort prochaine. Sa douleur finit par éclater. Les larmes et les gémissements des gens de sa cour accompagnaient les siens. Quelques-uns de ses nobles le consolaient à genoux, comme une divinité outragée; d'autres soulevaient ses fers pour lui en alléger le poids. Pendant ce temps, Cortés fit saisir toutes les armes rassemblées dans les arsenaux pour la défense publique, et dont le peuple aurait pu s'emparer. Il en fit dresser devant le palais impérial un immense bûcher, sur lequel le cacique de Nauhtlan et ses compagnons furent brûlés vifs, en présence d'une foule d'Indiens, spectateurs muets et stupides de cette barbarie. Ce drame accompli, Cortés alla en grand cortége détacher lui-même les fers de l'empereur, qu'il assura de sa bienveillance pour l'avenir. Montézuma eut la faiblesse de témoigner sa vive reconnaissance et sa tendresse à celui qui l'avait si gravement outragé. Il ne fut plus qu'un mannequin entre les mains des Espagnols, et ne montra d'énergie que contre ceux qui défendaient ses droits et l'indépendance du pays. C'est ainsi qu'il fit enlever traîtreusement son propre neveu, Cacamatzin, roi de Tezcuco, et le livra à Cortés. Le général espagnol, qui connaissait les dispositions hostiles du jeune roi, le fit jeter en prison, et concéda son royaume à son frère Cuanocotzin, qui lui avait donné quelques preuves de dévouement. Il s'empara ensuite successivement des deux frères de Montézuma; du seigneur de Tlateloco, grand prêtre de Mexico; des rois d'Acolhuacan et de Tlacapan, ainsi que de plusieurs chefs éminents, possesseurs de fiefs. Il les faisait arrêter l'un après l'autre lorsqu'ils venaient rendre visite au monarque prison-

(1) La charge ordinaire d'un Mexicain était d'environ 50 livres d'Espagne ou 800 onces, de sorte que la somme entière, vu le nombre des Espagnols, devait monter à 3,000,000 de sequins (36,120,000 de francs).

(1) Suivant Bernal Diaz, l'auteur espagnol le plus croyable, puisqu'il était l'un des capitaines de Cortés, il n'y eut pas trahison de la part des Mexicains dans cette occasion. Voici sa version littérale : « Le gouverneur aztèque était occupé à percevoir chez les Totonaques les tributs accoutumés, lorsqu'Escalante étant intervenu pour protéger ses alliés, devenus sujets de l'Espagne, fut tué dans un engagement avec l'ennemi (*Hist. de la Conquista*, etc., cap. XCIII). » Mais il fallait un prétexte à Cortés pour s'emparer de Montézuma.

nier. Il suivit le même système à l'égard des principaux officiers : la persécution ou l'exil frappèrent tous ceux qui conservaient un sentiment d'indépendance. Ces mesures s'accomplissaient au nom du malheureux Montézuma, qui ne montra quelque fermeté que dans le refus constant qu'il fit de renoncer à ses dieux « qui, disait-il, n'avaient jamais fait que du bien à ses sujets ». Cependant il consentit à ce qu'il ne fût plus servi de chair humaine sur sa table. Cortés n'insista pas pour le baptême immédiat, mais il exigea, comme compensation de sa tolérance, que l'empereur lui livrât les trésors laissés par son frère et prédécesseur Axajacatl (1). Ils servirent à rembourser les dépenses que Cortés avait faites à Cuba, à récompenser ses officiers, à entretenir le zèle des alliés, à préparer de nouvelles défections dans les provinces restées fidèles à l'empire. Les soldats espagnols, insatiables du reste, se montrèrent fort mécontents de leur part; mais c'était un moyen de les rendre plus acharnés. L'occasion ne tarda pas : les nobles firent éclater hautement leur mécontentement contre Cortés, et les prêtres persuadèrent à Montézuma que si les blancs ne quittaient le pays, les dieux retireraient leur protection aux Mexicains et leur refuseraient la pluie nécessaire aux fruits de la terre. Ces prédictions frappèrent plus le triste monarque que ses précédentes humiliations; il pria Cortés de partir, s'engageant à lui fournir tous les matériaux dont il aurait besoin pour construire des vaisseaux. Ce n'était pas la volonté du conquistador; il parlementa : huit jours après il apprit que Panfilo Narvaez arrivait des Indes, avec dix-huit navires pour le chasser du pays et même le tuer au besoin. Cortés essaya de gagner cet adversaire redoutable, qui ouvrit, dit-on, des intelligences secrètes avec Montézuma. Narvaez rejetant tout accommodement, Cortés quitta Mexico, et sans calculer les forces supérieures de son adversaire, le surprit dans Champoalla (27 mai 1520) et le fit prisonnier. Il revint ensuite à Mexico après avoir grossi son armée des soldats de Narvaez, mais il trouva la capitale en pleine insurrection; Alvarado, qu'il avait laissé comme gouverneur en son absence, n'avait pas craint de faire massacrer six cents des plus nobles mexicains, assemblés pour une fête religieuse. Il prétendit qu'il croyait à un complot; mais les historiens les plus compétents affirment que lui et ses soldats n'avaient eu d'autre but que de s'emparer, ce qu'ils firent, des riches dépouilles de leurs victimes, dont on avait d'ailleurs fait déposer les armes. Cette fois, le peuple mexicain, indigné, se souleva en masse, et Alvarado, assiégé dans ses quartiers, allait succomber, si Cortés ne lui fût arrivé en aide. Cortés entra triomphalement dans la ville déserte et dégagea ses compatriotes; Montézuma seul vint le recevoir à son approche des retranchements espagnols; mais le général espagnol refusa de le voir, l'appelant « chien » qui avait correspondu avec Narvaez et voulait ruiner les Espagnols par la famine. Dès le lendemain, le combat recommença avec une rage terrible des deux parts. Montézuma, convaincu de la perte de sa couronne, tenta du moins de sauver une partie de ses sujets, et proposa à Cortés d'obtenir une trêve s'il voulait évacuer la ville. Cortés était convaincu de cette nécessité; mais il voulait, par une dernière ruse, engager les Mexicains, par la voix de leur empereur, à se disperser et à mettre bas les armes. La ruse était trop grossière; aussi Montézuma répondit-il à l'espagnol : « Nous allons à la mort »; et se parant de ses habits les plus pompeux, il parut sur la principale terrasse du palais : à la vue de leur roi, les assiégeants suspendirent leurs efforts : « Mexicains, leur dit-il, si votre zèle pour mon service et le désir de me rendre la liberté vous ont fait prendre les armes contre les étrangers, je vous remercie de votre fidélité; mais je vous dois la vérité; je ne suis point prisonnier, je suis libre d'habiter ce palais de mon frère ou de retourner dans le mien!... » Ici l'empereur fut interrompu par une voix s'élevant de la foule, qui s'écrie : « Roi des Astèques, vous êtes un lâche! un efféminé! Vous valez mieux à manier l'aiguille, comme les femmes, qu'à gouverner une nation de braves. Vous êtes prisonnier de ces étrangers, et vous ne l'osez avouer »; et finissant ces mots, l'homme lança une flèche contre le roi (1); tout le peuple suivit l'exemple de l'audacieux Mexicain, et le roi tomba frappé à la tête, au bras et à la cuisse. Relevé par les Espagnols, il eût pu guérir, car ses blessures n'étaient pas mortelles, mais arrivé au dernier degré d'humiliation et de désespoir, il refusa de prendre le moindre aliment et déchira les appareils que l'on plaçait sur ses plaies (2). Quoi-

(1) Diaz Bernal, dans sa *Historia verdadera de la Conquista de la Nueva-España*, cap. 88 et 99, évalue le cinquième de ce trésor, part destinée au roi d'Espagne, à 600,000 écus en or (environ (3,600,000 fr.),outre l'argent et des ornements précieux, estimés plus de cent mille ducats. Prescott évalue la totalité de ces richesses à la somme de 35,325,000 fr. de notre monnaie actuelle (*Hist. de la Conquête du Mexique*, t. II, liv. IV, p. 166-117 ; trad. d'Amédée Pichot.)

(1) Acosta rapporte une tradition suivant laquelle ce fut Guatémozin, neveu de Montézuma et qui lui-même monta plus tard sur le trône, qui interpella ainsi l'empereur et lui décocha la première flèche (lib. VII, cap. XXVI).

(2) Les historiens espagnols varient sur les causes et les circonstances de la mort de Montézuma. Cortés et Gomara l'attribuent à un coup de pierre reçu à la tête, Solis au refus de se laisser panser. Bernal Diaz dit qu'il se laissa mourir de faim; Herrera assure qu'il succomba à un violent chagrin; Sahagun et quelques historiens mexicains affirment qu'il périt de la main des Espagnols, qui lui firent subir la peine du garot avec deux de ses parents et lancèrent ensuite les trois cadavres aux insurgés. Cette version semble inadmissible, car Cortés rompait ainsi tout moyen de paix avec les Mexicains; il perdait son meilleur otage et préparait la terrible nuit du 1er juillet; mais quand on considère le massacre exécuté par Alvarado quelques jours auparavant et les propres paroles de Cortés, qui ne traitait plus l'empereur que de « chien », certains doutes peuvent

que le combat fût des plus acharnés, Cortés fit remettre le corps de l'empereur à ses sujets. On ignore le lieu de sa sépulture, Cuitlahuatzin, frère de Montézuma, monta sur le trône du Mexique. Alfred DE LACAZE.

Bernal Diaz, *Historia verdadera de la Conquesta de la Nueva-España*.— Garcia, *Origen de los Indios del Nuovo Mondo* (1729, in-4°). — Cortés, *Carta II, III et IV de la Nueva-España*. — Ovide, *Hist. de las Indias*, mss. — — Lorenza, *Rel. Seg. de Cortés*. — Ixtlilxochitl, *Hist. Chichemeca*, mss. — Gomara, *Cronica*, etc. — Clavigero, *Storia antica del Messico* (Cesena, 1780). — W.-A. Prescott, *Hist. de la Conquête de Mexique* (trad. d'Am. Pichot, Paris, 1840).

MONTFAUCON (*Bernard* DE), célèbre érudit français, né le 13 janvier 1655, au château de Soulage, diocèse de Narbonne, mort dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, le 21 décembre 1741. Son père, Timoléon de Montfaucon, sieur de La Rochetaillade et de Conillac, appartenait à la plus haute noblesse du comté de Cominges. Bernard devait donc un jour prendre l'épée, et servir l'État en gentilhomme, dans les camps. Cependant, contre l'usage des gens de sa condition, il employa les longues heures de sa jeunesse à faire de profitables lectures; il lut avec soin Plutarque, Josèphe, et quelques autres historiens de l'antiquité, sous la direction d'un savant ami de son père, Pavillon, évêque d'Aleth. En 1672 il entrait aux cadets de Perpignan; en 1673 il servait comme volontaire en Allemagne, dans l'armée du maréchal de Turenne. Le voilà soldat, mais par devoir plutôt que par vocation : ce barbare métier ne convenait pas à son âme généreuse, et, d'ailleurs, dans un temps où la guerre était si active, il n'y avait pas entre les armes et les lettres de faciles accommodements. Ayant donc perdu son père et sa mère, il déposa l'épée, et, de retour au château de La Rochetaillade, il reprit avec passion ses études trop longtemps interrompues.

Peu de temps après, cherchant une retraite encore plus profonde, mieux défendue contre tous les bruits, toutes les distractions de la vie mondaine, il se rendit à Toulouse, au monastère de La Daurade, gouverné par les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, et y demanda l'habit religieux. Il fut d'abord admis au noviciat; puis à la profession, le 13 mai 1676. Le changement d'état avait été complet : mais, qu'on ne s'y trompe pas, le changement de mœurs beaucoup moindre. A cette époque où tout gentilhomme était appelé par sa naissance à servir dans l'armée du roi, on rencontrait dans cette armée un grand nombre de jeunes gens, qui, comme Bernard de Montfaucon, n'ayant pas entendu prendre avec la carrière militaire un engagement irrévocable, vivaient à l'écart de la soldatesque, et conservaient au milieu des camps leurs habitudes civiles. D'un autre côté, la congrégation de Saint-Maur étant une confrérie savante, dont les membres avaient la liberté d'entretenir avec le monde un commerce régulier, on n'y faisait à personne une loi de pratiquer les raffinements de l'austérité monastique. Nous estimons donc que le jeune Bernard n'eut à se faire aucune violence pour se conformer aux exigences de sa nouvelle condition. Reçu profès, il fut, selon l'usage, envoyé dans un autre monastère. Sorrèze, où il fit un séjour de quelques années, possédait un grand nombre de manuscrits grecs. Comme il ne connaissait pas le grec, il se mit avec ardeur à l'étude de cette langue, et se la rendit familière. Il fit ensuite un séjour de huit années à l'abbaye de La Grasse, diocèse de Carcassonne, d'où il envoya ses premiers travaux à ses supérieurs. On remarqua ces heureux essais, et Montfaucon fut alors appelé à Bordeaux, puis à Paris, où il fut chargé, avec dom Pouget et dom Lopin, de faire de nouvelles éditions de saint Athanase et de saint Jean-Chrysostome. C'est alors qu'il apprit, dans ses loisirs, l'hébreu, le chaldéen, le syriaque et le copte. Il s'occupa, dans le même temps, de numismatique, et à la mort de Placide Porcheron, en 1694, il fut préposé à la garde du cabinet des médailles, à Saint-Germain des Prés. Au commencement de l'année 1698 l'édition de saint Athanase était achevée. Dès qu'elle eut été reçue par les savants, elle obtint près d'eux beaucoup de succès et fit le plus grand honneur à la congrégation; Ellies Dupin n'hésita pas à l'appeler en public un ouvrage incomparable. Montfaucon écrivit aussitôt aux supérieurs de son ordre qu'avant de confier à la presse les éditions déjà préparées des autres pères grecs, il était nécessaire d'aller consulter de nombreux manuscrits conservés en Italie. C'était s'offrir pour faire ce voyage littéraire. La proposition de Montfaucon fut accueillie avec empressement, et il lui fut ordonné de partir au plus tôt pour l'Italie, en la compagnie de dom Paul Brioys (1). Ils se mirent en route au mois de mai 1698.

Les deux voyageurs visitèrent d'abord la bibliothèque de Milan, où ils furent reçus par Muratori. De Milan ils allèrent à Modène, à Mantoue, à Venise. Le monastère de Saint-Georges-Majeur, à Venise, était habité par des religieux bénédictins; cependant nos deux voyageurs ne furent pas même autorisés par leurs confrères à voir le catalogue des manuscrits que possédait cette riche abbaye. L'accès de la bibliothèque de Saint-Marc ne leur fut pas plus facile. Ces mésaventures sont de tous les temps : hier encore d'autres bibliothèques italiennes étaient fermées à d'autres missionnaires français. A Ravenne, où Montfaucon et Brioys arrivèrent au commencement du mois de septembre, tous les savants de la ville se montrèrent pour eux pleins de

s'élever sur la mort de Montézuma, dont au surplus Cortés encore tenait toute la famille en captivité. Le conquérant espagnol doutait d'ailleurs de la bonne foi de son royal prisonnier, et tenait à frapper de terreur les Indiens.

(1) *Lettre* de Montfaucon à Magliabechi.

bienveillance. Enfin, vers le milieu de ce mois ils étaient rendus à Rome. Claude Estiennot remplissait dans cette ville les fonctions de procureur général de la congrégation. Ils allèrent au milieu de la nuit, accablés de fatigue, lui demander asile : « Ils étaient fort délabrés, » écrit plaisamment Estiennot à Mabillon, « et marchaient sur la chrétienté. On les a radoubés de pied en cap. » Montfaucon se proposait de séjourner longtemps à Rome. L'année suivante, son hôte, Claude Estiennot, mourut, et Montfaucon fut appelé à lui succéder comme procureur général. Les jésuites étaient alors très-puissants à Rome, et le procureur de la congrégation de Saint-Maur avait pour occupation principale de surveiller toutes leurs démarches, de démasquer toutes leurs intrigues. C'était donc un emploi laborieux et difficile. Montfaucon préférait le travail aux affaires. Forcé toutefois d'intervenir dans les questions qui intéressaient la réputation de son ordre, il eut avec les jésuites romains de vifs débats, et même un procès devant le tribunal de l'inquisition. Il s'agissait de saint Augustin, du libre arbitre, de la grâce : Montfaucon gagna son procès. Cependant, après cette victoire, il demanda son rappel en France. Ses supérieurs l'engagèrent à rester; tous les personnages considérables de Rome et le pape Clément XI lui-même s'efforcèrent de le retenir : mais il se montra sourd à toutes les prières, et quitta Rome au mois de mars 1701, écrivant à Gattola qu'il ne pouvait se résoudre à poursuivre une controverse dogmatique avec d'aussi grands menteurs que les jésuites : « *Se havessi tempo de spiegarli tutte le particularità, lei si stupirebbe dell' ardive et della facilita di mentire di questi uomini, e questa e una delle principali ragioni che mi hanno fatto risolvere di andar via da Roma.* »

Montfaucon revint donc à Paris, et, retiré à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, il s'employa plus ardemment que jamais à continuer ses patientes recherches dans les manuscrits grecs et latins, ainsi qu'à composer ces grands ouvrages qui n'ont pas seulement immortalisé son nom, mais ont encore tant contribué à la gloire de son ordre. Quand parut en 1719 son *Antiquité expliquée*, toute l'Europe savante fut saisie d'une véritable émotion : le succès de cet ouvrage fut tel que tout le monde le voulut lire, même les ignorants. Dans l'espace de deux mois, l'édition, tirée à dix-huit cents exemplaires, fut épuisée. Nous croyons que dans aucun temps et dans aucun lieu, un livre de cette espèce, de ce volume et de ce format, dix tomes in-folio, n'a été si promptement vendu. Le bruit de cet éclatant succès alla jusqu'au duc d'Orléans, qui ordonna d'inscrire Bernard de Montfaucon parmi les membres honoraires de l'Académie des Inscriptions, quoiqu'il n'y eût pas alors de siége vacant : la mort du P. Letellier, célèbre jésuite, fit une vacance cette année même. « Dans une extrême vieillesse, » dit un de ses biographes, dom Tassin, « dom de Montfaucon employait encore huit heures par jour à l'étude. Son tempérament s'était tellement affermi par l'habitude d'une vie réglée et frugale, que depuis plus de cinquante ans il n'avait jamais été malade. La surveille de sa mort il communiqua encore à l'Académie le plan d'une suite des Monuments de la monarchie française, qu'il allait publier en trois volumes; après quoi il donnerait, disait-il, une nouvelle édition du *Dictionnaire Grec* d'Æmilius Portus, auquel il avait fait des additions considérables. Il parlait de la sorte le 19 décembre 1741, et il mourut presque subitement le 21 du même mois. »

L'historien a bientôt raconté la vie de Bernard de Montfaucon. Le travail l'ayant occupée presque tout entière, elle n'offre guère d'autres événements que l'entreprise ou l'achèvement des ouvrages dont il nous reste à donner le catalogue.

Analecta Græca, sive varia opuscula græca hactenus non edita; Paris, 1688, in-4°. On lit au titre du volume : *tomus primus ;* c'est cependant un ouvrage complet. Les éditeurs pensaient continuer ce recueil, en confiant au public de nouvelles découvertes; mais c'est un dessein qu'ils n'ont pas réalisé. Ces éditeurs sont Antoine Pouget, Jacques Lopin et Bernard de Montfaucon. La part de Montfaucon dans l'œuvre collective des trois religieux bénédictins est l'édition et la traduction latine du *Typicum Irenes Augustæ*, des *Excerpta ex Herone de Mensuris*, et de l'*Antiquum Rationarium Augusti Cæsaris*, c'est-à-dire d'Alexis Comnène; — *La Vérité de l'Histoire de Judith ;* Paris, 1690, in-12. Divers critiques avaient allégué que l'épisode de Judith, raconté dans l'Ancien Testament, était simplement une fable dramatique, une parabole ou une composition littéraire. Montfaucon, évoquant tous les témoignages de l'histoire, prétend qu'ils confirment le récit de la Bible. A cette occasion il fut félicité par Bossuet, dans une lettre qui porte la date du 10 avril 1690; — *Athanasii, arch. Alexandrini, Opera omnia ;* Paris, 1698, 3 vol. in-fol. Dom Loppin et dom Pouget travaillèrent à cette édition des Œuvres de saint Athanase; dom Montfaucon en est toutefois le principal auteur. C'est une des éditions les plus recommandables des bénédictins : tous les critiques se sont accordés jusqu'à ce jour à en faire le plus grand éloge; — *Vindiciæ editionis S. Augustini a Benedictinis adornatæ, adversus Epistolam abbatis Germani, auctore D. B. de la Rivière ;* Rome, 1699. Le P. Langlois, jésuite, avait dans une lettre anonyme, *Lettre de l'abbé D.*, vivement censuré l'édition des Œuvres de saint Augustin, publiée par la congrégation de Saint-Maur. Montfaucon lui répond, sous le voile du pseudonyme, non sans aigreur.

L'une et l'autre congrégation ayant alors de nombreux adhérents, chacun des deux adversaires put dire à l'issue du combat :

> Si quæritis hujus
> Fortunam pugnæ, non sum superatus ab illo ;

mais ensuite est venue la postérité, qui, tout à fait désintéressée dans les querelles des deux ordres rivaux, a placé l'édition bénédictine de saint Augustin bien au-dessus de toutes les autres; — *Diarium Italicum, sive monumentorum veterum, bibliothecarum, museorum notitiæ in Itinerario Italico collectæ;* Paris, 1702, in-4°. C'est le journal du voyage littéraire de Mabillon en Italie. Il est dédié à Côme III, grand-duc de Toscane. Montfaucon ayant soumis sa dédicace à l'approbation du grand-duc, celui-ci demanda sans doute quelques changements : on signale en effet quelques différences entre le texte qui précède le *Diarium* et l'original envoyé par Montfaucon au grand-duc (*Correspondance de Montfaucon*, publiée par M. Valery, t. III, p. 134). Un savant italien, nommé Ficoroni, fit la critique des remarques de Montfaucon sur les monuments de Rome, dans un opuscule intitulé : *Osservazioni sopra l'antichità di Roma.* Montfaucon lui répondit dans le *Journal des Savants* de l'année 1709. Sous le pseudonyme de Paul Romeraldo Riccobaldi, Alexandre Maffei de Volterre publia en 1710, pour la défense de Montfaucon, son *Apologia del Diario Italico.* Les jésuites firent mettre cette Apologie à l'index; — *Collectio nova Patrum et Scriptorum Græcorum, Eusebii Cæsariensis, Athanasii et Cosmæ Ægyptii;* Paris, 1706, 2 vol. in-fol. Ce recueil est, par les matières qu'il renferme, plein d'intérêt. Au texte et à la traduction latine de ce texte Montfaucon a joint, en outre, des préfaces et des notes où il se montre à la fois théologien habile et profond érudit; — *Palæographia Græca, sive de ortu et progressu litterarum græcarum, et variis omnium sæculorum scriptionis græcæ generibus*, etc., etc.; Paris, 1708, in-fol. Comme le fait judicieusement observer dom Tassin, le *Palæographia Græca* de Montfaucon a toute l'importance de la *Diplomatique* de Mabillon : deux sciences nouvelles ont été créées par ces deux ouvrages, la paléographie latine, la paléographie grecque, et dans les chaires où de nos jours on expose ces deux sciences, les règles établies par Mabillon, par Montfaucon, sont la matière même de l'enseignement; — *Le Livre de Philon De la Vie Contemplative, traduit du grec, avec des Observations où l'on fait voir que les Thérapeutes dont il parle étaient chrétiens;* Paris, 1709, in-12. Le président Bouhier a contredit les observations de Montfaucon sur la religion des thérapeutes, et cette discussion, remise dernièrement à l'ordre du jour, n'est pas épuisée; — *Bernardi de Monte Falconis, mon. bened., Epistola ad.... ; An vera Narratio Rufini de baptizatis pueris ab Athanasio puero?* Paris, 1710, in-8°. Montfaucon soutient que le récit de Rufin est fabuleux; — *Réponse de D. Bernard de Montfaucon aux objections que lui a faites M.* (Bouhier) *contre la* Dissertation des Thérapeutes; Paris, 1712, in-12. Les pièces de cette controverse ont été réunies, la même année, en un volume de même format, intitulé : *Lettres pour et contre sur la fameuse question si les solitaires appelés* thérapeutes *étaient chrétiens;* — *Hexaplorum Origenis quæ supersunt*, etc., etc.; Paris, 1713, 2 vol. in-fol. Montfaucon travailla pendant vingt-trois ans à cette édition d'Origène. Il l'a enrichie de savantes dissertations et de dictionnaires qui sont encore en usage. Son dictionnaire grec des Hexaples a été réimprimé par Abraham Trommius à la suite de sa concordance des Septante; — *Bibliotheca Coisliniana;* Paris, 1715, in-fol. C'est le catalogue de 400 manuscrits grecs de la bibliothèque de Coislin. Ces manuscrits légués par M. de Coislin, évêque de Metz, aux religieux de Saint-Germain des Prés, sont aujourd'hui à la Bibliothèque impériale; — *S. P. Joannis-Chrysostomi, archiepiscopi Constant., Opera omnia;* Paris, 1718 et années suiv., 13 vol. in-fol. Cette édition de saint Jean-Chrysostome est un des chefs-d'œuvre de l'érudition bénédictine. François Faveroles, trésorier de Saint-Denis, et quatre autres religieux furent employés pendant treize ans à collationner, sous la direction de Montfaucon, tous les manuscrits de saint Jean-Chrysostome qui leur furent confiés. Ces manuscrits dépassèrent le nombre de trois cents. Les préfaces annexées aux treize volumes par Montfaucon sont réputées à bon droit des modèles de critique; — *Antiquitas explanatione et schematibus illustrata, l'Antiquité expliquée et représentée en figures;* Paris, 1719, dix vol. in-fol., en latin et en français. Les collaborateurs de Montfaucon pour cet ouvrage furent Charles de Larue, Martin Bouquet et Joseph Dusset. Certaines parties de l'antiquité nous sont aujourd'hui mieux connues qu'elles ne l'étaient à Montfaucon : de plus en plus affranchie de tout préjugé dogmatique, l'érudition fera chaque jour dans le vaste domaine des traditions orientales de nouvelles et importantes découvertes, et les explications de Montfaucon, qui ont déjà vieilli, perdront encore de leur autorité. Mais on accordera toujours que *L'Antiquité expliquée* fut, au début du dix-huitième siècle, un ouvrage d'une rare perfection, c'est-à-dire le résumé le plus complet et le mieux ordonné de toutes les connaissances alors acquises en matière d'archéologie grecque, latine, juive, gauloise, etc., etc.; — *Supplément au livre* de L'Antiquité expliquée; Paris, 1724, cinq tomes in-fol. Ce supplément a été traduit en anglais par D. Humphreys; — *Dissertation sur le Phare d'Alexandrie, sur les autres phares, et particulièrement celui de Boulogne-sur-Mer;*

lue à l'Académie des Inscriptions le 7 janvier 1721, cette *Dissertation* a été imprimée dans le tome VI des *Mémoires* de cette Académie; — *Dissertation sur la plante appelée* Papyrus, *sur le papier d'Égypte*, *sur le papier de coton*, etc., etc.; dans le même volume des *Mémoires* de l'Académie; — *Les Monuments de la Monarchie françoise*; Paris, 1729-1733, 5 vol. in-fol.; — *Sur un Passage d'Hérodote*; dans le tome XII des *Mémoires* de l'Académie. Il s'agit d'un passage, d'un mot, d'une simple lettre, lue différemment par Montfaucon et par Gronovius; — *Discours sur les monuments antiques de la ville de Paris et sur une inscription trouvée au bois de Vincennes*; dans le tome XIII des *Mémoires*; — *Les Modes et Usages du siècle de Théodose le Grand*; dans le même tome; — *Observations sur les anciennes divinités de l'Égypte*; dans le t. XIV; — *Lettre latine adressée à M. Salmon, bibliothécaire de Sorbonne*; — *Recherches à faire dans le voyage de Constantinople et du Levant*; dans le *Mercure de France*, janvier 1742. Montfaucon avait entrepris de faire ce voyage, avec plusieurs de ses confrères en religion; — *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum nova*; 1739, 2 vol. in-fol. Ce catalogue est le manuel de tous les érudits. — Les matériaux recueillis par Montfaucon et ses confrères pour les grands ouvrages que nous avons ci-dessus mentionnés sont conservés à la Bibliothèque impériale, dans le résidu de Saint-Germain des Prés. On peut lire aussi dans le même fonds un grand nombre de lettres reçues par Montfaucon ou écrites par lui, qui pour la plupart sont inédites. Cependant quelques parties de la correspondance de Montfaucon ont été imprimées par M. Valery, par M. Ulysse Capitaine, *Correspondance de B. de Montfaucon avec le baron G. de Crassiet*, Liége, 1855, et par M. A. Dantier, *Archives des Missions scientifiques*, 1857. Les restes de Montfaucon, transportés pendant la révolution, avec ceux de Descartes et de Mabillon, au Musée français des Petits-Augustins, ont été restitués, le 26 février 1819, à l'Église de Saint-Germain des Prés. B. HAURÉAU.

D. Tassin, *Hist. littér. de la Congrégation de Saint-Maur*, p. 585-617. — Valery, *Correspondance de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie*, passim. — Fabricius, *Biblioth. Græca*, t. XIII, p. 849. — *Éloge de Montfaucon*, dans l'*Hist. de l'Acad. des Inscriptions*, t. XVI.

MONTFERRAT (Marquis DE), noble maison italienne, fondée au dixième siècle par Aleran, seigneur d'origine franque, dont les ancêtres déjà possédaient des propriétés étendues en Piémont et dans le reste de la haute Italie (1). Un diplôme du roi Hugues (938) lui accorde plusieurs domaines importants et l'exempte quant à l'exercice de la souveraineté sur ces terres de toute subordination au comte du palais. Aleran, que plusieurs autres chartes qualifient de marquis, reçut aussi diverses libéralités de l'empereur Otton (967). Il mourut, croit-on, en 995. De sa femme Gerberge, fille de Bérenger, roi d'Italie, il laissa un fils, *Guillaume Ier*, qui lui succéda. On n'a que des renseignements peu sûrs au sujet de la famille de Montferrat pendant le onzième siècle. O.

A consulter sur l'histoire de la famille et de chacun de ses membres, Benvenuto Sangiorgio, *Cronica di Monferrato*.

Guillaume III, dit *le Vieux*, hérita, vers 1140, du marquisat de son père, Reinier; ce surnom lui fut donné, parce que dès sa jeunesse il montra la prudence et la maturité d'un vieillard. Après avoir, en 1147, accompagné l'empereur Conrad III à la croisade, il prit sous l'empereur Frédéric Ier, dont il épousa une fille, une part active aux guerres de la Lombardie, et combattit sans relâche les républiques de ce pays. Seuls de tous les seigneurs de la haute Italie, les marquis de Montferrat s'étaient maintenus indépendants des villes. Les républiques d'Asti et de Chieri ayant échoué dans une nouvelle tentative de forcer Guillaume à se soumettre à leur autorité, se mirent à vexer et à violenter ses vassaux. Sur les plaintes qu'en fit le marquis, Frédéric marcha en 1155 contre ces deux villes; les ayant trouvées abandonnées des habitants, il les fit saccager et ensuite incendier. Après le départ de l'empereur, Guillaume eut à lutter seul avec les Pavesans contre une attaque générale des communes lombardes, qui lui firent essuyer une défaite; il se vengea en contribuant de toutes ses forces à l'humiliation cruelle que l'empereur leur fit subir quelques années plus tard. Les nombreuses libéralités dont Frédéric le combla en récompense de ses services (1) excitèrent la jalousie de la république de Gênes, qui commença contre lui une guerre acharnée, qui ne fut terminée que sous son successeur. Les revers éprouvés par l'empereur en 1167 n'ayant pas ébranlé sa fidélité ni celle des Pavesans, les villes de la Ligue lombarde résolurent de fonder la forteresse d'Alexandrie, destinée à couper les communications entre les deux seuls alliés de Frédéric. Ce dernier revint bientôt pour détruire cette place; mais, malgré l'aide que lui apporta Guillaume, il ne put s'en rendre maître. Lorsqu'en 1176 il s'apprêta avec une nouvelle armée à réduire enfin la résistance des communes, Guillaume rassembla ses troupes, pour le seconder; mais avant qu'il eût pu rejoindre l'empereur, celui-ci avait été attaqué et entièrement défait à Lignano. Compris en 1177 dans la paix de Venise, Guillaume se rendit en 1185 en Orient, où les vaillants fils qu'il avait de sa seconde femme, Judith, fille du margrave d'Au-

(1) La ville d'où cette famille tire son nom était située sur le Pô; elle fut détruite dans les guerres du onzième siècle; au treizième les marquis de Montferrat résidaient principalement à Chivasso et à Moncalvo; depuis, Casal devint leur capitale.

(1) Un diplôme de Frédéric (1164) donne le relevé complet des vastes possessions de Guillaume.

triche, s'étaient acquis puissance et gloire. Fait prisonnier deux ans après la bataille de Tibériade, il fut échangé en 1188 contre un chef de l'armée de Saladin (*voy.* l'article *Conrad* de MONTFERRAT.) Guillaume le Vieux mourut très-peu de temps après.

Otto Frisingensis. — Otto Morena, *Historia Laudunensis.* — Gunther Ligurinus. — Radulphus Mediolanensis. — Radevicus Frisingensis. — Cardinalis Aragonicis, *Vita Alexandri III.* — Otto de S. Blasio. — Raumer, *Geschichte der Hohenstauffen.*

Guillaume, dit *Longue Epée*, fils aîné du précédent. Il partit en 1175 avec son frère Reinier pour la Terre Sainte; ils s'y distinguèrent bientôt par leurs exploits. En 1178 Guillaume épousa Sibylle, sœur et héritière de Baudoin IV, roi de Jérusalem, et fut nommé comte de Joppé et d'Ascalon; il refusa la couronne, que Baudoin, incapable de régner, à cause de ses infirmités, voulait lui remettre, et se contenta de gouverner le pays en qualité de régent. Il mourut en 1183, laissant un fils en bas âge, du nom de *Baudoin*, qui, appelé au trône de Jérusalem en 1184, régna pendant quelques mois sous la tutelle de Raymond, comte de Tripoli, et mourut subitement, empoisonné, dit-on, par les partisans de Gui de Lusignan.

Guillaume de Tyr.

Conrad, marquis de MONTFERRAT et seigneur de Tyr. *Voy.* CONRAD.

Reinier, frère de Conrad et troisième fils de Guillaume le Vieux, vint en 1175 à la cour de l'empereur grec Manuel, qu'il accompagna dans plusieurs expéditions, et dont il épousa, en 1180, la fille Marie, renommée pour son éclatante beauté et qui avait été recherchée par les plus grands princes de l'Europe. Il reçut à cette occasion le titre de césar et celui de roi de Thessalonique. Quelque temps après la mort de Manuel, Marie, irritée de l'insolence du protosébaste Alexis, favori de sa mère, excita son mari et un grand nombre de personnages importants à une conjuration contre Alexis; le complot fut découvert, mais immédiatement Marie, secondée par Reinier, fait naître un soulèvement général du peuple de Constantinople. Grâce aux efforts du patriarche Théodose, l'émeute s'apaisa, et Marie ainsi que Reinier se réconcilièrent en apparence avec Alexis. Ils n'en travaillèrent pas moins activement contre lui, et facilitèrent le retour d'Andronic à Constantinople. Mais à peine ce tyran fut-il parvenu au pouvoir, qu'il les fit périr par le poison (1182).

Nicetas, *Histoire d'Isaac.* — Guillaume de Tyr. — Du Cange, *Familiæ Byzantinæ.*

Boniface II, marquis de MONTFERRAT, frère du précédent, mort en 1207. Après avoir passé plusieurs années en Palestine, il revint en Italie en 1191, pour prendre en main le gouvernement du marquisat de Montferrat, dont il hérita bientôt après à la mort de son frère aîné Conrad. Comme son père, il se montra constamment fidèle au parti impérial; aussi reçut-il de Henri VI entre autres libéralités la ville d'Alexandrie (1193). Il prit part à la ligue suscitée contre les Milanais par l'empereur, qu'il aida ensuite à conquérir l'Italie méridionale. Après avoir été chargé par le pape, en 1199, de rétablir la paix entre Philippe et Otton, tous deux prétendants au trône impérial, il fut, en 1202, élu chef de la cinquième croisade, et proclamé solennellement en cette qualité dans l'église Notre-Dame à Soissons. Les croisés lui promirent de se trouver tous à Venise; ils avaient conclu en effet avec cette ville un traité pour le transport en Orient d'une armée de vingt-cinq mille hommes. Mais il ne fut rejoint à Venise que par une partie des croisés; les autres étaient partis par diverses routes. Les Vénitiens néanmoins exigèrent le payement intégral et immédiat de la somme convenue pour le passage des troupes. Boniface se vit dans l'impossibilité d'acquitter cette somme par suite de l'absence de tant de guerriers, qui auraient dû contribuer pour leur part à la payer; et bien que lui, le comte de Flandre et plusieurs autres chefs se fussent dépouillés de tout ce qu'ils avaient de précieux, il se trouva que les croisés devaient encore à la république cinquante mille marcs d'argent. Sur l'avis du doge Dandolo, les Vénitiens proposèrent alors aux croisés de les aider, en compensation de leur dette, à conquérir Zara et Trieste. Malgré l'opposition du pape, une grande partie des croisés accepta cet arrangement; mais Boniface ne voulut prendre aucune part à l'expédition qui fut dirigée contre ces deux villes, parce que d'après lui elle était directement contraire au vœu qu'il avait fait d'aller combattre les infidèles et non des chrétiens. Mais il n'eut pas les mêmes scrupules lorsque le jeune Alexis, fils d'Isaac l'Ange, l'empereur grec détrôné en 1195, vint le supplier de rétablir Isaac, promettant qu'en retour celui-ci procurerait aux croisés des secours considérables contre les Sarrasins. Le 7 avril 1203, l'armée chrétienne fit voile vers Constantinople, et quelques mois plus tard elle avait remis la couronne sur la tête d'Isaac; mais l'exécution des engagements contractés par Alexis envers les croisés étant sans cesse éludée, il en résulta une suite de complications qui finit par la prise de Constantinople par les croisés. Ceux-ci étaient sur le point de proclamer comme empereur le marquis de Montferrat, lorsqu'ils en furent détournés par les Vénitiens, qui redoutaient l'agrandissement d'un prince dont les États touchaient aux leurs. Baudoin, comte de Flandre, fut élu. Boniface n'en montra aucun ressentiment; il reçut pour sa part de la conquête l'île de Candie, qu'il céda plus tard aux Vénitiens pour mille marcs d'argent et tous les pays au delà du Bosphore. Quelque temps après il demanda à ce qu'en échange des terres d'Asie on lui donnât la province de Thessalonique comme royaume. Baudoin hésita un peu à établir au sein de l'empire une principauté presque indépendante; mais

la probité de Boniface, son attachement au bien public, son amour pour la concorde firent taire les craintes politiques. Boniface, après avoir célébré son mariage avec la veuve d'Isaac, Marguerite de Hongrie, se mit en marche pour prendre possession de son royaume; Baudoin lui annonça qu'il l'accompagnerait pour y faire reconnaître sa suzeraineté, et persista dans son projet, bien que Boniface l'eût prié de ne pas accabler son royaume du passage d'une nombreuse armée. Une méfiance mutuelle et bientôt une brouille complète suivit ce dissentiment; la concorde fut enfin rétablie par l'entremise surtout de Villehardouin, ami du marquis; et ce dernier alla s'établir dans son royaume. « Dès lors, dit Le Beau, il ne conserva pas entièrement ce caractère de douceur et de bonté qui l'avait fait désirer pour empereur par une grande partie des croisés et chérir de tous. » Poussé par l'ambition de s'agrandir, il augmenta les impôts, rassembla une armée considérable et s'apprêta à faire la conquête du territoire de l'ancienne Grèce, gouverné alors en grande partie par Léon Sgure, auprès duquel s'était réfugié l'usurpateur Alexis. Il s'empara sans difficulté de la Béotie et de l'Attique (1204), et prit Corinthe, où il fit prisonnier Alexis, qu'il envoya à Thessalonique. Marguerite, femme de Boniface, traita avec douceur Alexis, qui profita de la liberté qu'on lui laissait pour tramer des intrigues contre Boniface; découvert, il s'évada; mais il avait préparé une révolte qui, fomentée aussi par le roi des Bulgares, Joannice, éclata bientôt à Thessalonique; elle fut étouffée par le courage de Marguerite. A ces nouvelles, Boniface, occupé du siége de Napoli, revint à la hâte à Thessalonique (1205),et repoussa une attaque de Joannice contre cette ville. Il employa l'année suivante à relever les villes et forteresses détruites par les Bulgares. En l'été 1207, il eut une entrevue avec le frère et successeur de Baudoin, Henri, qui venait d'épouser Agnès, fille du marquis. Ils convinrent d'attaquer ensemble vers la fin d'octobre le roi Joannice. Mais quelques jours après, Boniface, tombé dans une embuscade de brigands bulgares, fut tué d'un coup de lance. Il alliait à une grande bravoure personnelle beaucoup d'habileté dans la conduite de la guerre. Villehardouin, bon connaisseur en ces matières, dit de lui : « Le marquis Boniface est, comme chacun sait, un prince fort valeureux et des plus prisés au fait de la guerre et des armes, qui soit pour le jourd'hui vivant. » De sa première femme, Éléonore de Savoie, il laissa *Guillaume*, qui lui succéda au marquisat de Montferrat, et *Agnès*, épouse de Henri, empereur de Constantinople; de Marguerite, il eut *Démétrius*, qui eut en partage le royaume de Thessalonique.

Nicetas. — Villehardouin. — Gunther, *Bellum Constantinopolitanum*. — *Gesta Innocentii III*. — Dandolo, *Chronicon*. — Ramnusius, *De Bello Constantinopolitano*. — D'Outreman, *Constantinopolis Belgica*. — Du Cange, *Histoire de Constantinople*. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XVII.

Guillaume VI, marquis de MONTFERRAT, fils du précédent, mort en septembre 1225. A la nouvelle de la mort de son père, au nom duquel il gouvernait le marquisat depuis 1203, il s'embarqua pour la Grèce, afin d'assurer à son frère Démétrius, encore enfant, la succession au royaume de Thessalonique, compromise par les menées du comte de Blaudrate, régent du royaume, qui voulait rendre ce pays indépendant de l'empereur de Constantinople. Celui-ci, après avoir éloigné le comte, confirma à Démétrius la possession de son héritage, et le plaça sous la tutelle de la marquise Marguerite. De retour en Italie, Guillaume renouvela l'ancienne lutte de sa maison contre les Milanais, dont il empêcha, en 1215, la réconciliation avec le pape; il assista contre eux les Pavesans et les Génois. Son antipathie pour les Milanais le décida (1212) à se ranger du côté de Frédéric II, bien que ce prince représentât alors le parti guelfe. Compris, en 1219, dans la paix générale conclue pour la Lombardie, il fut rejoint, en 1222, par son frère Démétrius, qui, sur la nouvelle de l'approche de l'armée de Théodore, despote d'Épire, avait quitté précipitamment son royaume de Thessalonique, dont Théodore put ainsi faire aisément la conquête. Guillaume mit tout en œuvre pour rétablir Démétrius dans ses États; après avoir engagé pour sept mille marcs d'argent la moitié de ses possessions à l'empereur Frédéric II, il parvint, puissamment aidé par le pape, à réunir une armée considérable; mais au moment de s'embarquer, il tomba gravement malade, et ses soldats se dispersèrent. A peine guéri, il rassembla de nouvelles troupes, avec lesquelles il fit voile vers la Grèce (mars 1225); arrivé en Thessalonique, il allait être rejoint par les auxiliaires que lui envoyaient les princes d'Athènes, d'Achaïe et de Négrepont, lorsqu'il mourut subitement. Son armée, n'ayant pas confiance en Démétrius, rentra en Italie. Démétrius fit encore quelques tentatives malheureuses pour recouvrer son royaume, qu'il légua en mourant (1230) à l'empereur Frédéric II.

Giulini, *Memorie*, t. VII. — Caffari, *Annales Genuenses*. — Riccardus de S.-Germano, *Chronicon*. — Du Cange, *Historia Constantinopolitana*. — Raynaldi, *Annales*.

Boniface II, dit *le Géant* (1), fils du précédent, marquis de MONTFERRAT, mort le 12 juin 1253. Après la mort de son père, qu'il avait accompagné en Grèce, il revint dans ses États, dont le gouvernement lui fut remis par l'empereur Frédéric II. Ligué avec les villes d'Asti et de Gênes, il soutint avec succès, en 1228, avec la république d'Alexandrie, qui avait pour alliées la plupart des communes lombardes, une guerre terminée en 1230. En 1234 il se prononça avec la ligue lombarde pour Henri, fils de Frédéric II, révolté contre son père, et prit part à la guerre malheureuse que les communes firent à l'empereur dans les années sui-

(1) Sa taille dépassait l'ordinaire de plus d'une tête.

vantes. En 1237 il se soumit à Frédéric, qui en 1239 renonça en sa faveur aux droits sur le royaume de Thessalonique, qu'il tenait du testament de Démétrius. Après avoir ensuite assisté Frédéric dans ses entreprises contre les guelfes, et notamment contre la république de Gênes, Boniface se tourna de nouveau contre l'empereur, en 1243, gagné par une somme d'argent considérable, qui lui fut remise par les Génois. Peu de temps après il changea encore de parti, l'empereur lui ayant fait de bonnes conditions ; depuis il resta attaché aux gibelins, et défendit après la mort de Frédéric II la cause de son fils, Conrad IV. Les habitants d'Alexandrie, profitant des troubles qui éclatèrent alors, envahirent en 1252 son territoire, et y occupèrent plusieurs châteaux ; mais il les défit avec l'aide des Pavesans, et les força à restituer leurs conquêtes.

Riccardus de S. Germano, *Chronicon*. — Caffari, *Annales Genuenses*. — Raumer, *Geschichte der Hohenstauffen*.

Guillaume VII, dit *le Grand*, marquis de MONTFERRAT, fils du précédent, né en 1243, mort en février 1292. Mineur encore à l'époque où il succéda à son père, il fut placé sous la tutelle de sa mère, Marguerite, et de son oncle Thomas II de Savoie. En 1257 il épousa Isabelle fille de Richard, comte de Glocester, qui lui apporta en dot quatre mille marcs d'argent. Nommé en 1260 seigneur d'Alexandrie, il se déclara deux ans après pour Charles d'Anjou, par crainte de la prépondérance croissante que gagnait dans la Lombardie le chef des gibelins Palavicini ; il aida ce prince à s'emparer de Turin, et lui ouvrit en 1265 l'entrée de l'Italie. Cependant lorsque Charles eut manifesté le dessein d'établir fortement son autorité en Lombardie, Guillaume s'éloigna peu à peu de lui ; avant de rompre, il épousa, en 1271, Béatrix, fille du roi Alfonse de Castille, qui, nommé roi des Romains par quelques électeurs, donna à son gendre le vicariat impérial pour l'Italie. Quoique ce titre fût devenu nul par l'élection à l'empire de Rodolphe de Habsbourg, Guillaume se sentit cependant assez fort, en 1274, pour combattre ouvertement la puissance formidable du roi de Sicile. S'étant ligué avec les républiques de Pavie, d'Asti et de Gênes, ainsi qu'avec les Visconti de Milan, il s'empara d'Alexandrie, d'Albe et de plusieurs autres villes du Piémont soumises à Charles ; ses succès, dus à son armée considérable et bien exercée, lui valurent d'être appelé aux seigneuries de Turin, d'Ivrée, de Verceil, de Tortone et d'autres villes importantes. Aussi les Milanais, pressés par les troupes de Cassone et des della Torre, le nommèrent-ils en 1278 leur seigneur pour cinq ans, sous la condition qu'il les délivrerait de leurs ennemis. Après avoir dévasté le territoire de Lodi, il entra en négociation avec les della Torre, et conclut avec eux (1279) un traité de paix, avantageux pour eux, et stipulant que les prisonniers seraient relâchés de part et d'autre sans rançon. Les della Torre eurent l'imprudence de rendre les premiers la liberté à leurs prisonniers ; aussitôt la noblesse milanaise, poussée par les Visconti, déclara que de son côté elle n'exécuterait pas la convention, qu'elle n'avait pas ratifiée. La guerre fut reprise avec plus de vigueur que jamais par les della Torre, auxquels Guillaume fit dire, pour excuser son manque de foi : « J'avais promis, c'est vrai, mais je n'avais pas promis d'observer ma promesse. » Cependant le marquis, ne remportant aucun avantage, partit pour la Castille, dans l'espoir d'obtenir des secours de son beau-père ; arrivé aux environs de Valence, il fut arrêté par ordre de Philippe de Savoie, qui le retint en prison, jusqu'à ce qu'il eût renoncé formellement à toute prétention sur Turin et quelques autres villes (1). Il reçut d'Alfonse de Castille six cents hommes d'armes et une forte somme d'argent. De retour en Italie, il trouva le parti des della Torre abattu, à la suite de la déroute de Veprio ; il ravagea de nouveau le territoire de Lodi, ce qui força cette ville importante à faire la paix, et il s'empara de Como ; en 1282, ayant rassemblé toutes ses troupes, il s'avança contre l'armée guelfe, mais au moment de l'atteindre, il se retira sans motif apparent. Le succès médiocre de ses opérations militaires et le soin qu'il prenait de consolider son pouvoir à Milan lui aliénèrent les Visconti, qui cherchaient eux-mêmes à asservir cette ville ; en décembre 1282, profitant de son absence momentanée, Otto Visconti, archevêque de Milan, fit chasser le podestat nommé par le marquis, et fit signifier à ce dernier que le séjour de la ville lui était interdit. Guillaume s'allia alors aux della Torre, et fit la guerre aux Visconti jusqu'en 1286, année où fut conclue la paix de Barlassina, qui attribuait au marquis une forte somme d'argent en dédommagement de ses prétentions sur le Milanais. Mais l'accord ne fut pas de longue durée. Proclamé seigneur de Pavie par le parti de la noblesse, Guillaume, pour se venger d'une incursion faite dans le Novarais par les Visconti, entre en 1290 sur le territoire de Milan, qu'il commence à dévaster ; forcé de se retirer devant l'armée de la ligue des villes guelfes, il se jeta sur Asti ; mais il trouva cette place protégée par de nombreuses troupes amenées par le comte de Savoie, qui venait de se joindre aux ennemis du marquis. Celui-ci ayant appris que les habitants d'Alexandrie, gagnés par l'or de la ligue, s'apprêtaient à secouer son autorité, se rendit à la hâte dans cette ville. Mais la violence de ses menaces contre les rebelles excita un soulèvement, que son escorte, composée presque en entier de cavaliers, ne put étouffer. Fait prisonnier, il fut placé dans une cage de fer, et resta jusqu'à sa mort dans cette ignominieuse captivité ; presque tous ses États tombè-

(1) La possession de Turin avait été entre les deux maisons le sujet de fréquents débats, envenimés encore par l'attachement des comtes de Savoie au parti guelfe.

rent sous la domination de Matteo Visconti. Ainsi termina Guillaume le Grand, après avoir porté à son point culminant la puissance des marquis de Montferrat. Habile et rusé à l'excès (1), il échoua, manquant des talents militaires qui avaient jusque alors caractérisé sa race. Il laissa une fille, *Yolande*, qui épousa, en 1284, l'empereur grec Andronic Paléologue, et prit le nom d'*Irène*, sous lequel elle se rendit célèbre, et un fils, *Jean*, dont la biographie suit.

Giulini, *Memorie*, t. VIII. — *Chronicon* [illegible]. — Rovelli, *Storia di Como*. — Pingonius, *Augusta Taurinorum*. — Guillelmus Ventura, *Chronicon Astense*. — *Chronicon Placentinum*.

Jean Ier, dit *le Juste*, marquis de MONTFERRAT, fils du précédent, né en 1276, mort en janvier 1305. Presque toutes les villes de Guillaume s'étant révoltées à la nouvelle de son emprisonnement, Jean se retira à la cour de Naples; il s'accommoda avec Matteo Visconti, en le constituant son lieutenant dans le marquisat. En 1294 ayant, avec son ami le marquis de Saluzzes, ramené à Asti la noblesse gibeline, il obtint la restitution des possessions enlevées par cette ville à Guillaume. Fortifié par son alliance avec Amédée V, comte de Savoie, dont il épousa la fille, en 1296, il parvint dans les années suivantes à organiser contre Visconti une ligue, dont les membres les plus influents étaient le marquis de Saluzzes, le comte de Langosco et la ville de Pavie. En 1299 il s'empara de Novare, de Verceil, de Casale et autres places; mais Visconti, ayant su semer la division parmi ses adversaires, força Jean à abandonner presque toutes ses conquêtes. En 1301 Jean se rendit de nouveau maître de Novare et de Verceil, et fit alliance avec Lodi, Alexandrie, Crémone, les della Torre, Alberto Scotto et autres seigneurs pour combattre les Visconti, qui furent chassés l'année d'après de Milan. Jean recouvra alors la plus grande partie de son héritage paternel; mais en 1304 le retour des guelfes à Asti lui fit perdre la seigneurie de cette ville. Il mourut sans enfants, le dernier de la ligne masculine des descendants d'Aleran; il légua ses États à sa sœur Yolande ou à celui de ses fils qu'elle désignerait.

Giulini, *Memorie*, t. VIII. — *Chronicon Parmense*. — — G. Ventura, *Chronicon Astense*.

Théodore PALÉOLOGUE, marquis de MONTFERRAT, neveu du précédent, mort le 21 avril 1338, à Trino. Second fils de l'empereur grec Andronic et d'Yolande de Montferrat, il fut choisi par sa mère pour recueillir l'héritage du marquis Jean. Lorsqu'en 1306 il arriva en Italie, il trouva une grande partie de ses États occupés par Manfred, marquis de Saluces, aidé dans cette usurpation par Charles, roi de Naples. S'étant, par son mariage avec une Spinola, ménagé l'appui des Langosco et Lomello, il essaya de faire valoir ses droits par les armes, et réussit à recouvrer quelques places. La paix fut rétablie entre lui et Manfred en 1310, par l'empereur Henri VII; ils contractèrent même dans les années suivantes une alliance intime contre le roi Robert de Naples. La sentence prononcée par l'empereur contre toutes les villes qui s'étaient déclarées pour Robert, donna occasion à Théodore de faire plusieurs conquêtes, notamment celle de Casale (1316). Ayant, en cette même année, hérité des droits de son beau-père sur Serravalle, il se rendit en Grèce pour aider son frère l'empereur Andronic à combattre les Turcs. De retour en Italie en 1319, il convoqua à Chivasso une assemblée de ses vassaux et des députés de ses villes, et il y fit établir la paix entre les guelfes et les gibelins, dont les querelles troublaient encore le pays. En 1320 il convoqua de nouveau les états du marquisat (1), et il y fit régler le service militaire et les finances. Après avoir passé quelques années à Constantinople, il revint en 1330 dans ses États, qu'il gouverna encore huit ans avec la même sagesse et douceur que précédemment. Vers 1326 il avait composé en grec un *Traité de la Discipline militaire*, qu'il traduisit en latin.

Albert de Mussato, *Historia Augusta* et *De Gestis Italicis*.

Jean II PALÉOLOGUE, marquis de MONTFERRAT, fils du précédent, mort en mars 1372. Il consacra les premières années de son règne à recouvrer les terres usurpées par ses voisins, après la mort de Guillaume le Grand; s'étant dans ce but allié aux gibelins, il obtint avec leur aide, en 1339, la seigneurie d'Asti; il la céda bientôt après aux Visconti pour se concilier leur amitié. L'ordre et la justice avec laquelle il administrait ses États, engagea en 1344 la ville d'Ivrée à se soumettre à lui de son propre mouvement, ce que fit aussi, trois ans après, la ville de Valence. Reforza Dago, sénéchal napolitain envoyé par la reine de Naples pour rétablir en Lombardie les affaires du parti guelfe, ayant envahi les terres du Montferrat, Jean alla à sa rencontre, et le défit entièrement (1345). Deux ans après une lutte s'engagea entre lui et Luchino Visconti d'une part, et Amédée le Vert, comte de Savoie, d'autre part, au sujet des places du Piémont qui avaient appartenu à la couronne de Naples; quoique Jean et son allié eussent été vaincus en juillet 1347, après un sanglant combat, le marquis ne s'empara pas moins de Novare, Albe et d'autres lieux, dont il remit la plupart à Visconti. Mais ce dernier, voyant dans le marquis le principal obstacle à l'asservissement des seigneuries de second ordre, résolut de s'emparer de sa personne par trahison; Jean, averti, échappa aux embûches qu'on lui tendait, et fit la paix avec le comte de Savoie, auquel il aban-

(1) Lorsqu'il décéda, les Alexandrins, craignant toujours de sa part quelque feinte, lui versèrent sur le dos du plomb fondu, pour s'assurer qu'il ne simulait pas la mort.

(1) Comme le remarque Léo (*Hist. d'Italie*), la bourgeoisie y eut une part plus importante que dans toutes les autres principautés où se tenaient les diètes.

donna la moitié de la seigneurie d'Ivrée (1349). Nommé en 1355 vicaire impérial à Pavie par l'empereur Charles IV, dont il s'était concilié la faveur, il se joignit à cette époque à la ligue qui se forma dans la Haute Italie, pour abaisser la puissance des Visconti, et leur enleva Asti, Albe et Novare, avec l'aide des soldats de la *grande compagnie* du comte de Lando. En 1358 la paix fut rétablie; Jean garda Asti, et reçut Novi en compensation d'Albe et de Novare, qu'il rendit aux Visconti. En 1359 il défendit pendant quelque temps, avec succès, contre Galeazzo Visconti la ville de Pavie, dont il était le seigneur; mais la défection du comte de Lando lui fit perdre la ville, vers la fin de l'année. Il engagea alors à son service la *compagnie blanche*, qui amena la peste en Lombardie, et devint un des membres les plus actifs de la nouvelle ligue, qui, à l'instigation du pape, fut conclue contre les Visconti; ses bandes pénétrèrent plusieurs fois jusqu'aux portes de Milan. En 1364, une paix générale rétablit le *statu quo* comme avant la guerre. En 1369 les troupes du duc Lionel de Clarence, qui venait de mourir, hypothéquèrent au marquis, pour vingt-six mille florins d'or, la ville d'Albe, que Bernabo de Visconti avait donnée en dot à sa fille, épouse de Lionel. Une nouvelle lutte s'engagea entre Jean et Bernabo au sujet de cette place, et elle dura jusqu'à la mort du marquis, causée, dit-on, par le chagrin de ne pas avoir pu, en 1370, empêcher son ennemi de s'emparer de Côme, de Valence et de Casale. De sa seconde femme, Élisabeth, fille de Jayme II, roi de Majorque, il laissa trois fils, qui régnèrent l'un après l'autre sur le marquisat.

Matteo Villani. — Petrus Azarius, *Chronicon Novarense*. — Johannes de Bezano, *Chronicon Mutinense*. — Corio, *Storia di Milano*.

Otton, dit aussi *Secondotto*, marquis de MONTFERRAT, fils aîné du précédent, né en 1360, mort en 1378. Encore mineur à la mort de son père, il fut placé sous la tutelle d'Othon de Brunswick, qui avait été un des principaux conseillers de Jean, et qui, avec l'aide du comte de Savoie, parvint à repousser les attaques des Visconti contre Asti et autres villes du Montferrat. L'accord fut rétabli entre les deux maisons (1377), par le mariage d'Othon et de Yolande, sœur de Jean Galeazzo Visconti, qui s'engagea à rendre Casale au marquis; non-seulement il n'exécuta pas sa promesse, mais il s'empara encore d'Asti par trahison. D'un caractère irritable, Othon fut exaspéré par cette perfidie, il entra en fureur à la suite d'un léger manquement d'un de ses palefreniers, se jeta sur lui et voulut l'étrangler; un Allemand, compatriote de ce malheureux, tire son sabre et en décharge sur la tête du marquis un coup dont il mourut quatre jours après, sans laisser de postérité.

Benvenuto San-Giorgio, *Cronica del Monferrato*.

Jean III, marquis de MONTFERRAT, frère du précédent, mort le 25 août 1381. Il n'avait pas encore atteint sa majorité lorsqu'il succéda, en 1378, à son frère, et fut confié à la tutelle d'Othon de Brunswick, qui vint de Naples, où il avait épousé la reine Jeanne, prendre en main le gouvernement du marquisat. Othon essaya vainement de faire restituer à Jean la ville d'Asti, usurpée par Jean Galeazzo Visconti; apprenant l'entrée de Charles III d'Anjou dans le royaume de Naples, il courut au secours de la reine Jeanne, emmenant le jeune marquis, qui fut tué dans une attaque dirigée sur Naples.

Benvenuti San-Giorgio, *Cronica del Monferrato*.

Théodore II, marquis de MONTFERRAT, frère du précédent, mort en 1418. Élevé à Milan, à la cour de Visconti, et gardé en cette ville comme otage, il se vit contraint, lorsqu'il fut appelé au gouvernement du marquisat, de renoncer, en faveur de Jean Galeazzo, à ses prétentions sur Asti, qui fut donnée au duc Louis de Touraine, frère de Charles VI, lors de son mariage avec Valentine de Milan. L'affection que lui portait néanmoins Jean Galeazzo lui fut fort utile dans les fréquents démêlés qu'il eut avec les comtes de Savoie-Piémont (1). Après la mort de Jean Galeazzo, il profita des troubles qui éclatèrent dans le duché de Milan, pour se faire restituer Casale et autres places du Montferrat, usurpées par les Visconti; il se joignit dans les années suivantes aux ennemis de Jean-Marie, duc de Milan, et contribua puissamment, en chassant de Gênes les troupes françaises, à contraindre le duc (1409) à partager le gouvernement entre les guelfes et les gibelins. Appelé par ces derniers, en 1410, à la seigneurie de Gênes, il la perdit trois ans après par ses mesures violentes contre les Adorno et les Campo-Fregoso; après une courte guerre il s'accommoda avec la république, moyennant la remise de quatre-vingt mille florins d'or. Depuis la mort d'Amédée VII il entretenait des relations de bonne amitié avec son successeur; après quelques petites hostilités avec le duc de Milan, il se réconcilia avec lui en 1417, et lui rendit Verceil. Nommé, en 1414, vicaire impérial pour toute la Haute Italie, titre qui passa à tous ses successeurs, il ne parvint pas à exercer les droits de cette fonction hors de son propre territoire. « Mais, dit Léo, dans ces limites, ces droits mirent les marquis de Montferrat en état de réduire à une soumission complète la noblesse, encore à demi indépendante, et les communes, qui jouissaient d'une foule d'immunités et de priviléges. » De sa première femme, Jeanne, fille du duc de Bari, il laissa un fils, *Gian-Jacopo*, et une fille, *Sophie*, qui épousa en secondes noces l'empereur grec Jean II Paléologue.

Corio, *Stor. di Milano*. — Guichenon, *Hist. de la Maison de Savoie*. — Stella, *Ann. Gen.* — Léo, *Hist. d'Italie*.

Jean-Jacques, marquis de MONTFERRAT, fils du précédent, né en 1395, mort en 1445. Après

(1) Amédée VII fit un contrat formel avec Antonio Piffero, le célèbre empoisonneur, pour se défaire de toute la famille de Montferrat.

s'être une première fois ligué, en 1426, avec Florence et Venise contre Philippe-Marie, duc de Milan, il déclara de nouveau, en 1431, d'accord avec ces deux républiques, la guerre à ce prince. Le général milanais François Sforce entra dans le Montferrat, et l'occupa presqu'entièrement, à l'exception de Casale et de quelques châteaux. Jean-Jacques implora le secours d'Amédée de Savoie, duquel il s'engagea à tenir en fief tout ce que la maison de Montferrat possédait sur la rive gauche du Pô. Lorsqu'il eut, en 1443, recouvré ses États par la paix de Venise, il voulut se soustraire aux obligations contractées envers le prince de Savoie; mais celui-ci retint prisonnier le fils du marquis, Jean, lequel était venu pour traiter de cette affaire, et il obtint ainsi la confirmation de la convention précédemment conclue.

De sa femme Jeanne de Savoie, Jean-Jacques laissa quatre fils, dont trois lui succédèrent l'un après l'autre, et deux filles; l'une d'elles, Aimée, épousa Jean III, roi de Chypre; sa dot fut payée non sans peine par la maison de Montferrat, tant cette maison était déchue de son ancienne grandeur.

Simonetta, *Vita F. Sfortiæ*. — A. Billius, *Historia Mediolanensis*. — Guichenon, *Histoire de la Maison de Savoie*.

Jean IV, marquis de MONTFERRAT, fils du précédent, mort en 1464. Après la mort du dernier Visconti, il se ligua avec le duc Charles d'Orléans contre François Sforce, tandis que son frère Guillaume entra au service de François. Après diverses alternatives de succès et de revers, il conclut en 1453 par la médiation du roi René, la paix avec Sforce, auquel il restitua les conquêtes qu'il avait faites dans le duché de Milan. Il n'eut pas d'enfants de sa femme Marguerite de Savoie.

Corio, *Storia Milanese*. — Soldo, *Istoria Bresciana*.

Guillaume VI, marquis de MONTFERRAT, frère du précédent, mort en 1483. En 1448, il s'engagea au service de François Sforce, lui promettant de lui fournir pendant un an et demi, pour six mille six cents florins par mois, sept cents lances (chaque lance était de trois cavaliers) et cinq cents fantassins (1); il reçut de plus la seigneurie d'Alexandrie et de quelques places voisines. Cependant Sforce se repentit plus tard d'avoir abandonné ces villes, et profita de l'amour que sa femme Bianca avait inspiré à Guillaume, pour attirer celui-ci en son pouvoir. Gardé en prison plus d'une année, Guillaume ne recouvra sa liberté qu'en renonçant, moyennant 2,000 livres de pension, à toute prétention sur Alexandrie. Il passa ensuite au service d'Alfonse de Naples; en 1452 il envahit, avec huit cents lances et mille fantassins, le territoire d'Alexandrie, dont il s'empara, sauf la capitale. Bientôt après il fut surpris à Canina par Sagramore de Parme, qui le mit en pleine déroute. En 1454, à la paix de Lodi, il se réconcilia avec Sforce, dans l'armée duquel il reprit un commandement. Ayant succédé à son frère en 1464, il conclut, en 1467, un traité avec le duc de Milan, pour se garantir contre les projets ambitieux du prince de Savoie, avec lequel il eut une courte guerre, terminée en novembre 1467, par la médiation de la France. En 1472, il fut nommé capitaine général des troupes de Milan, qui en lui donnant de très-forts subsides espérait se créer des droits à la succession du marquis qui n'avait eu aucun fils de ses trois femmes.

(1) Le traité conclu à cette occasion et rapporté dans la *Chronique* de Benvenuto S. Giorgio, p. 718, contient des détails curieux sur l'organisation militaire de l'époque.

Simonetta, *Vita F. Sfortiæ*. — Guichenon, *Histoire de la Maison de Savoie*.

Boniface IV, marquis de MONTFERRAT, frère du précédent, mort en 1493. Après avoir hésité pendant quelque temps s'il accepterait l'héritage de son frère, tant cet héritage était grevé de dettes, il s'y décida lorsque le duc de Milan lui eut assuré un fort secours en argent. Comme il était déjà âgé et sans enfant, Louis, marquis de Saluces, qui avait épousé la fille de Guillaume VI, croyait que le Montferrat lui reviendrait à la mort de Boniface. Mais ce dernier, par une déclaration solennelle, lui enleva tous droits à sa succession; Louis, furieux, fit assassiner Scipion de Montferrat, descendant collatéral de la maison marquisale, et auquel il pensait que Boniface avait destiné ses États. Redoutant pour lui-même la violence de Louis, Boniface se réconcilia avec lui, promettant par acte authentique de pardonner ce meurtre; mais il protesta secrètement contre cette déclaration et se réserva explicitement le droit de se venger. En 1485 il épousa Marie, fille du despote de Servie, et il en eut deux fils, qui lui succédèrent.

Benvenuto S. Giorgio, *Cronica del Montferrato*.

Guillaume VII, marquis DE MONTFERRAT, fils du précédent, né en 1488, mort en 1518. Son règne n'est remarquable par aucun événement important; il faut en dire autant du règne de ses deux successeurs : *Boniface V*, son fils (né en 1517, mort en 1530), et *Jean-Georges* (né en 1492, mort en 1533); ce dernier qui avant son avénement était évêque de Casale, fut le dernier descendant mâle du marquisat, qui passa à la maison de Gonzague, du chef de Marguerite, fille de Guillaume VII et épouse de Frédéric II de Gonzague. E. GRÉGOIRE.

Guichenon. — Benvenuto S. Giorgio.

* MONTFERRIER (*Alexandre-André-Victor* SARRAZIN DE), littérateur et mathématicien français, né le 31 août 1792, à Paris. Fils d'un ancien ingénieur au service de l'Espagne, il s'occupa d'abord de la théorie du magnétisme animal, en exposa les principes et les procédés, et en rechercha les rapports avec les lois de la physique et de la physiologie. Il fut même un des fondateurs de la Société parisienne du Magnétisme. Sous la Restauration il prit part à la rédaction de

plusieurs journaux du parti libéral et en publia deux en 1820, *L'Ultra* et *L'Oracle français*, qui n'eurent qu'une très-courte existence. Dans *La Minerve* il fit insérer des articles qui portent tantôt son nom, tantôt le pseudonyme de *Timore*. Après la révolution de 1830, il fonda *L'Ère nouvelle*, et devint gérant du *Moniteur parisien*. Il est membre de plusieurs sociétés littéraires. Sa sœur a épousé le mathématicien polonais Wronski. On a de M. de Montferrier : *Éléments du Magnétisme animal*; Paris, 1818, in-8°, sous le pseudonyme de *Lausanne*; ce fut aussi sous ce nom que l'auteur fonda, en 1814, les *Annales du Magnétisme animal*, dont il rédigea presque seul les premiers volumes; — *Des Principes et des Procédés du Magnétisme animal*; Paris, 1819, 2 vol. in-8°, sous le nom de Lausanne; le t. Ier, contenant une théorie du magnétisme, est seul de M. de Montferrier; le t. IIe est extrait en grande partie des *Recherches sur la direction du fluide magnétique* de Bruno (1785, in-8°); — *L'Époque fatale, ode philosophique*; Paris, 1828, in-8°; — *Le Christ au mont des Oliviers, oratorio*; Paris, 1828, in-8°; — *Dictionnaire des Sciences mathématiques pures et appliquées*, avec le *Supplément*; Paris, 1834-1837-1840, 3 vol. in-4° à 2 col. fig.; 2e édit., 1844, 3 vol. in-4°, pl., cet ouvrage résume par ordre alphabétique l'histoire de toutes les découvertes faites dans ces sciences, leurs procédés actuels et leur application aux arts industriels, ainsi que la biographie des hommes qui ont agrandi le cercle des connaissances positives; — *Théorie des facultés algorithmiques et des factorielles*; Paris, 1837, in-4°; — *Cours élémentaire des Mathématiques pures*; Paris, 1838, 2 vol. in-8°, pl.; — *Précis élémentaire de Physique et de Chimie*; Paris, 1839, 1848, in-8°; — *Table des Logarithmes des nombres depuis 1 jusqu'à 10,000 avec 6 décimales*; Paris, 1840, in-4° : extrait du *Dict. des Mathém.*; — *Dictionnaire universel et raisonné de Marine*; Paris, 1842, 1846, in-4° pl.; la 2e édit. a paru avec la collaboration de M. Rigault de Genouilly. M. de Montferrier a commencé en 1856 la publication d'une *Encyclopédie mathématique*, d'après les principes d'Hoëne Wronski. P. L—Y.

Quérard, *La France Litt.* — Vapereau, *Dict. des Contemp.*

MONTFIQUET (*Raoul* DE), auteur ascétique français, né au village de Montfiquet, près Bayeux, mort vers 1520. Il était docteur en théologie. Ses ouvrages, devenus rares, sont recherchés des bibliographes, à cause de leur ancienneté; nous citerons : *Tractatus de vera, reali atque mirabili existentia totius Christi*; Paris, 1481, in-fol.; trad. en français; — *Le Livre ou Traicté du sainct sacrement de l'autel* (Paris, vers 1500, in-4° goth.); — *Exposition de l'Oraison dominicale*; Paris, 1485, in-4° goth.; — *Exposition de l'Ave Maria*; Paris, s. d., in-4°, goth.; — *Le Guidon et Gouvernement des gens mariez, traicté singulier du sainct sacrement, estat et fruit du mariage*; Paris, s. d. (vers 1520), in-4°, goth., et Lyon, s. d., in-8°; cet ouvrage est écrit en rimes. K.

Brunet, *Manuel du Libraire.*

MONTFLEURY (*Zacharie-Jacob*, dit), auteur et comédien français, né en Anjou, en 1600, mort à Paris, en décembre 1667. Montfleury descendait d'une famille noble, qui lui fit faire de bonnes études; il fut ensuite admis comme page chez le duc de Guise; mais le goût du théâtre l'emporta bientôt, et, quittant le duc sans le prévenir, il se joignit à une troupe de comédiens ambulants. C'est alors que pour cacher son véritable nom, il prit celui de *Montfleury*, sous lequel il fut reçu dans la troupe de l'Hôtel de Bourgogne, vers 1637. Il joua avec grand succès dans *Le Cid* et dans *Les Horaces*; il réussit aussi dans les rôles comiques (1). Sa mort est attribuée aux efforts qu'il fit en jouant le rôle d'Oreste. Il fit représenter en 1647 une tragédie intitulée : *La Mort d'Asdrubal*; Paris, in-4°, avec une dédicace au duc d'Épernon et portrait de l'auteur. A. J.

Chappuzeau, *Théâtre français*, t. III, p. 177, 178. — Gueret, *Parnasse réformé*. — Saint-Évremond, *Lettre à M. de Lyonne*, 1659. — Parfaict frères, *Histoire du Théâtre français*, t. VI. — Lemazurier, *Galerie historique des Acteurs.*

MONTFLEURY (*Antoine-Jacob*, dit), auteur dramatique français, fils du précédent, né en 1640, à Paris, mort le 11 octobre 1685, à Aix en Provence. Élevé avec soin, il étudia le droit par déférence pour son père; mais son goût pour la poésie le détourna du barreau, qu'il ne semble pas avoir jamais pratiqué, et dans l'année même où il était reçu avocat, il fit paraître pour son coup d'essai une comédie en un acte, *Le Mariage de rien* (1660), à laquelle il mit son nom de famille. Dès lors il n'eut plus d'autre attrait que pour le théâtre, et épousa la fille du comédien Floridor, Marie-Marguerite de Soulas. Après avoir remporté de nombreux succès, il prit le parti de la finance, et accepta de Colbert, en 1678, la mission délicate de recouvrer les sommes que le parlement de Provence devait au roi. Il agit avec tant de prudence qu'il trouva le secret de contenter à la fois la cour et le parlement; cette compagnie lui offrit même, dit-on, une charge de conseiller, qu'il eut la modestie de refuser. Rappelé à Paris, où le ministre lui destinait une place dans les fermes générales, il tomba malade à Aix, et y mourut, d'une hydropisie. Pendant le cours de sa maladie le dauphin lui offrit une pension s'il voulait continuer à travailler pour la scène. On lit dans l'avertissement des *Œuvres* de Montfleury père et fils : « Plusieurs comédies de cet auteur sont restées au théâtre; mais on ne peut

(1) Montfleury était fort grand et fort gros, taille regardée alors comme indispensable pour son emploi. Cyrano de Bergerac, qui avait eu querelle avec lui, disait : « A cause que ce coquin est si gros qu'on ne peut le bâtonner tout entier en un jour, il fait le fier. »

dissimuler qu'il n'y ait un juste reproche à lui faire sur la licence qu'il s'est souvent permise, soit dans le choix des sujets, soit dans les expressions. On remarque en général dans les pièces de Montfleury de l'esprit, des vers heureusement trouvés, des images vives et rendues avec précision, et une grande connaissance du monde et du théâtre. Il avait beaucoup de littérature, il savait et parlait si parfaitement l'espagnol que la feue reine (Anne d'Autriche) disait que ceux du pays ne le parlaient pas si bien que lui; aussi a-t-il pris dans leurs auteurs quelques-uns des sujets qu'il a traités. » La seule pièce qui soit restée de Montfleury au répertoire actuel du Théâtre-Français est *La Femme juge et partie*, qui balança en 1669 le succès du *Tartufe*; réduite à trois actes par M. Onésime Leroy, elle a été, depuis le 6 mars 1821, représentée plusieurs fois, quoiqu'elle ait beaucoup perdu de sa gaieté. Le théâtre d'Antoine Montfleury a été publié isolément (Paris, 1705, 2 vol. in-12), ou réuni à celui de son père (Paris, 1739, 3 vol. in-12, et 1775, 4 vol. in-12). Cette dernière édition est la plus complète, et renferme : *Le Mariage de rien* (joué en 1660); *Le Mari sans femme* (1663); *L'Impromptu de l'hôtel de Condé* (1663); *Thrasibule* (1663); *L'École des Jaloux, ou le cocu volontaire* (1664); *L'École des Filles* (1666); *La Femme juge et partie* (1669); *Le Procès de La Femme juge et partie* (1669); *Le Gentilhomme de Beauce* (1670); *La Fille capitaine* (1672); *L'Ambigu-Comique, ou les Amours de Didon et d'Énée* (1673); *Le Comédien poëte* (1673) : avec Thomas Corneille; *Trigaudin, ou Martin Braillard* (1674); *Crispin gentilhomme* (1677); *La Dame médecin* (1678), *La Dupe de soi-même*. La comédie des *Bêtes raisonnables*, représentée en 1664, n'est pas comprise dans ce recueil. P. L.

Avertissement des Œuvres de théâtre de Montfleury (édit. 1739). — Parfaict frères, *Hist. du Théâtre français*, IX.

MONTFLEURY (*Jean* Le Petit de), poëte français, né en 1698, à Caen, où il est mort, le 7 avril 1777. Il était fils d'un gentilhomme d'épée qui devait accompagner Jacques II dans son expédition d'Angleterre. Ses poésies lui valurent les éloges de Louis Racine ainsi que des récompenses académiques. Il était membre de la Société des Belles-lettres de Caen. Nous citerons de lui : *Ode au cardinal de Fleury*; 1727; — *Sur le Zèle*; 1729; — *La Prise de Berg-op-Zoom*, poëme; 1747; — *Grandeur de Jésus-Christ*, poëme en IV chants, suivi des *Grandeurs de la Vierge*, ode; Bayeux, 1752, in-8°; — *Essai* (en vers) *sur l'instruction morale, politique et chrétienne*; Caen, 1755, in-8°; — *La Mort justifiée*, poëme; s. l. (Bayeux), 1761, in-8°.

Son frère, l'abbé de Montfleury, mort en 1758, à Caen, chanoine de Bayeux, est auteur de *Lettres curieuses et instructives à un Père de l'Oratoire* (1728, in-12) et de la traduction d'un poëme latin du P. de La Sante, *Le Fer* (1725). P. L.

Quérard, *La France littéraire*.

MONTFORT, famille noble française, descendant, selon l'opinion la plus probable, de Baudoin, comte de Flandre, et de Judith, fille de Charles le Chauve. *Amauri II*, seigneur de Montfort, petite ville entre Paris et Chartres, est le premier membre de cette maison dont il soit fait mention dans l'histoire. Il vivait dans la première moitié du onzième siècle, et se fit remarquer par son attachement à Henri Ier, roi de France, qu'il aida dans sa lutte contre les intrigues de la reine Constance. *Simon Ier*, son fils, épousa en troisièmes noces Agnès, fille de Richard, comte d'Évreux, qu'il avait fait enlever. Ses quatre fils, *Amaury III*, *Richard*, *Simon II* et *Amaury IV* lui succédèrent l'un après l'autre. Le dernier eut de longs démêlés avec Henri Ier, roi d'Angleterre, au sujet du comté d'Évreux, qui lui revenait du chef de sa mère; il se réconcilia en 1128 avec ce prince, qui lui abandonna la possession du comté (*voy.* Orderic et Vital, *Historia Ecclesiastica*, et Suger, *Vita Ludovici Grossi*). Son petit-fils, *Simon III*, dit *le Chauve*, comte de Montfort et d'Évreux, épousa Amicie, fille de Robert de Beaumont, comte de Leicester; son fils aîné, *Amauri V*, hérita du comté d'Évreux, qu'il céda en 1200 au roi de France; son second fils fut le fameux *Simon IV* de Montfort, dont l'article suit; le troisième, *Gui*, seigneur de La Ferté-Alais, devint la tige des seigneurs de Castres.

Simon IV, comte de Montfort et de Leicester, plus tard comte de Toulouse, célèbre capitaine français, né vers 1150, tué le 25 juin 1218. On n'a presque aucun détail sur les cinquante premières années de sa vie. Il conduisit en 1198 une troupe de chevaliers français en Palestine; privé du concours des croisés allemands, qui retournèrent chez eux malgré ses prières, il ne put rien entreprendre contre les Sarrasins, et se borna à conclure avec eux une trêve de trois ans. En 1202, il prit part à la cinquième croisade, et alla faire avec ses compagnons d'armes le siége de Zara. Mais lorsque le pape Innocent III eut fait signifier par l'abbé Gui de Vaux-Cernay défense aux croisés de continuer cette entreprise, il déclara hautement ne plus vouloir y prendre part; son avis fut suivi par d'autres seigneurs, ce qui exaspéra tant les Vénitiens, pour le compte desquels se faisait l'expédition, qu'ils eussent massacré l'abbé Gui sans l'énergique intervention de Simon. Les croisés ayant ensuite décidé d'aller rétablir l'empereur grec Isaac l'Ange, Simon se sépara d'eux avec son frère Gui, et passa au service du roi de Hongrie. Peu de temps après il partit pour la Palestine, où il se signala pendant cinq ans par les plus brillants exploits. Au printemps

de 1208, Simon fit vœu de se joindre aux nombreux chevaliers français qui, excités par les prédications de Gui de Vaux-Cernay, s'apprêtaient à soumettre par les armes le midi de la France à l'autorité de l'Église. Le pape Innocent III s'était décidé à employer la rigueur pour rétablir dans ce pays la religion catholique, après avoir vu les moyens de persuasion échouer devant l'obstination de Raymond VI, comte de Toulouse, et autres puissants seigneurs, protecteurs des hérétiques, et même attachés à leurs doctrines. La secte de beaucoup la plus nombreuse, celle des cathares, avait dès le commencement du onzième siècle fait les progrès les plus rapides dans la Gaule méridionale (1). Le pays s'était trouvé prédisposé en leur faveur par le fonds païen qu'on remarquait dans l'esprit des habitants, et par le reste d'opposition à Rome, subsistant même depuis que l'arianisme, qui avait régné deux siècles dans ces contrées, avait été extirpé. Dans la seconde moitié du douzième siècle, la civilisation s'y était élevée à un degré unique alors en Europe; mais les mœurs chevaleresques avaient produit un esprit de frivolité qui s'accommodait bien mieux des rêveries des cathares que des préceptes dogmatiques et sévères de l'Église. Émancipée du pouvoir féodal par sa richesse et sa puissance, la bourgeoisie partageait les idées des chevaliers, et détestait comme eux la domination des prélats, dont l'inconduite, en vain censurée par les papes, contribuait à détruire l'autorité du catholicisme. « De tout cela, dit M. Schmidt dans son *Histoire des Cathares*, il était résulté un esprit de liberté et de tolérance religieuse dont nul autre pays de la chrétienté ne donnait alors l'exemple. Toutes les opinions pouvaient se manifester sans obstacle; l'indifférence des seigneurs allait si loin que fréquemment ils s'entouraient de juifs, auxquels ils confiaient des emplois civils ou qu'ils recevaient en qualité de médecins dans leur intimité. Ceux qui profitaient le plus de cette liberté de pensée, c'étaient les hérétiques. Les esprits plus sérieux, choqués de la frivolité des mœurs des laïques et des clercs, se sentaient attirés par les prédications des cathares, qui annonçaient l'intention de ramener l'Église et la vie à une simplicité plus austère, tandis que les hommes du monde s'associaient volontiers à une secte qui leur permettait de vivre à leur gré, à la seule condition de se faire imposer les mains à l'heure de la mort. » Quoique jusqu'alors le comte de Toulouse, approuvé en cela par ses sujets, eût éludé toutes les instances du pape tendant à arrêter par la force l'extension de l'hérésie, l'annonce des préparatifs qui se faisaient contre lui le rendit plus traitable, et il remit (juin 1209) entre les mains du légat Milon les sept places de sûreté exigées en gage de la sincérité de ses mesures contre l'hérésie. Après avoir reçu l'absolution quelques jours après, Raymond alla, par excès de crainte, jusqu'à se rendre avec des troupes au camp des croisés qui venaient d'arriver pour combattre ses propres sujets. En juillet, l'armée catholique, forte d'au moins cinquante mille hommes, et où se trouvaient le duc de Bourgogne, les comtes de Nevers et de Saint-Pol, Simon de Montfort et beaucoup d'autres seigneurs, atteignit Montpellier (1). Raymond-Roger, vicomte de Béziers, jeune homme dont les tuteurs avaient laissé sans répression se propager l'hérésie, vint trouver le légat, promettant que dorénavant il exécuterait les prescriptions de l'Église touchant le maintien de la religion catholique; repoussé avec dédain, il résolut de se défendre contre l'agression dont on le menaçait, et se jeta dans Carcassonne avec l'élite de ses soldats. Les croisés envahirent immédiatement ses États, et arrivèrent le 22 juillet devant Béziers. Avant de commencer l'attaque de la ville, ils prièrent les habitants catholiques d'en sortir; la plus grande partie de ceux-ci s'y refusa; mais leurs chefs se mirent à négocier en secret sur le moyen de sauver la population orthodoxe. Les barons croisés étaient en train de délibérer, lorsqu'une troupe nombreuse de bourgeois, dans un entraînement téméraire, fit une sortie. Mais les *goujats* et *ribauds* (espèce de soldats aussi braves que féroces et licencieux, comparables à ce qu'on a appelé plus tard les *enfants perdus*) suffirent pour les repousser; ces mêmes ribauds comblèrent à l'instant les fossés, escaladèrent les murs, et en trois heures se rendirent maîtres de la ville. Ils se mettent à égorger indistinctement hommes, femmes et enfants, tous ceux qui leur tombaient sous la main (2). Après avoir ainsi massacré au moins quinze mille personnes, ils pillèrent la ville et rassemblèrent un immense

(1) Les doctrines des cathares, appelés généralement albigeois depuis le commencement du treizième siècle, avaient pris naissance en Bulgarie au dixième siècle; essentiellement païennes, et revêtues seulement de quelques formules empruntées au christianisme, elles enseignaient l'existence d'un bon et d'un mauvais principe, et plaçaient sous la domination exclusive de ce dernier tout le monde matériel. Niant le libre arbitre, jetant le dédain sur la création, réprouvant le mariage, elles tendaient à détruire tout lien entre les hommes et avaient pour conséquence rigoureuse l'égoïsme le plus absolu. Bien qu'à l'époque dont nous traitons les cathares, ceux au moins d'entre eux qu'on appelait les *parfaits*, se fissent remarquer par leur austérité, cela n'était pas une garantie qu'à la longue les principes immoraux renfermés dans leurs croyances ne fussent cause d'une corruption irrémédiable. Quant à la secte des vaudois, elle professait la plupart des dogmes ainsi que la morale de l'Église, dont elle attaquait seulement la constitution hiérarchique.

(1) La cause de cette affluence était que ceux qui avaient fait vœu de se rendre en Terre Sainte en étaient dégagés en allant pendant quarante jours combattre les hérétiques.

(2) C'est à cette occasion que le légat consulté sur la façon de distinguer les catholiques des hérétiques, aurait dit : « Tuez-les tous, Dieu saura bien distinguer les siens. » Ce propos n'est rapporté que par César d'Heisterbach, moine fort crédule, qui écrivait au fond de l'Allemagne. De plus, la manière soudaine et imprévue dont fut prise la ville, l'absence de tous les chefs, rendent le fait peu vraisemblable.

butin, mais qui leur fut enlevé par les chevaliers qui survinrent alors. De dépit les ribauds mirent le feu à la ville, ce qui força les seigneurs à abandonner une grande partie des richesses dont ils venaient de s'emparer. L'épouvante se répandit dans toute la contrée, et lorsque les croisés se furent mis en marche sur Carcassonne, pas un des cent et quelques châteaux qui auraient pu les arrêter n'osa résister. Arrivés le 1er août devant Carcassonne, les croisés, après avoir pris le premier faubourg, donnèrent l'assaut au second; mais ils furent repoussés avec perte; au moment où ils se retiraient, Simon, toujours un des premiers au danger, vit un de ses chevaliers gisant la jambe cassée dans le fossé et ne pouvant se sauver; il revint sur ses pas et enleva le blessé au milieu d'une grêle de pierres et de traits. La ville fut alors assiégée dans les règles, avec le sécours de nombreuses machines; au bout de huit jours le second faubourg fut emporté. Le roi Pierre II d'Aragon, suzerain du vicomte, vint implorer en faveur de celui-ci la pitié des croisés; mais la dureté des conditions proposées par le légat fit échouer sa médiation. Cependant l'extrême sécheresse força bientôt après la ville à se rendre; les habitants purent se retirer *avec leurs chemises et leurs brayes;* mais le vicomte fut gardé prisonnier, probablement contre la teneur de la capitulation; il mourut quelques mois plus tard; Simon fut accusé, non sans vraisemblance, de l'avoir fait empoisonner. L'abbé de Citeaux, Arnauld, qui jusque ici avait conduit l'armée, assembla alors les chefs pour qu'ils élussent celui auquel serait dévolu le pays qu'ils venaient de conquérir. Les trois premiers auxquels la vicomté fut offerte, le duc de Bourgogne et les comtes de Nevers et de Saint-Pol, la refusèrent, n'admettant pas que Raymond-Roger fût dépouillé de son patrimoine. Simon, auquel on fit ensuite la même proposition, accepta avec joie, sous la condition cependant que les croisés s'engageassent à le secourir s'il venait à être inquiété dans sa nouvelle possession. Il commença par y imposer un tribut annuel en faveur de la cour de Rome et à prescrire les mesures les plus sévères pour la répression de l'hérésie. Cependant les quarante jours pendant lesquels les croisés avaient fait vœu de combattre étaient écoulés; ils repartirent en grande partie pour leurs pays, et il ne resta bientôt plus à Simon qu'un petit nombre de chevaliers et quatre à cinq mille Bourguignons et Allemands retenus par une solde élevée (1). Ces forces lui suffirent cependant pour se mettre en possession de Castres, Pamiers, Albi et autres villes et châteaux de ses nouveaux États. Il essaya, mais en vain, d'être admis à prêter à Pierre d'Aragon l'hommage qu'il lui devait pour la vicomté; bien plus, le roi fit exhorter les barons à secouer le joug des étrangers. Aussitôt la plupart des nobles reprennent les armes; le comte de Foix se joint à eux, et à la fin de l'année Simon n'avait plus en son pouvoir qu'un petit nombre de places. Son courage indomptable ne se démentit pas; mais ses compagnons étaient dans le plus grand abattement, lorsqu'ils furent un peu ranimés par la lettre du pape, qui, confirmant à Simon la seigneurie du pays, l'instruisit en même temps de ses efforts auprès de beaucoup de princes pour les stimuler à porter secours au comte de Montfort. Celui-ci, ayant reçu quelques renforts, reprit bientôt l'offensive, et répara en partie les échecs qu'il venait de subir; dans le courant de l'année il se rendit maître de Minerve et de Thermes, châteaux extrêmement forts (1).

Pendant ce temps le comte de Toulouse, après avoir pris part à la croisade contre le vicomte de Béziers, avait cherché à se rapprocher de Simon, dont il demanda la fille pour son fils; mais Montfort avait repoussé ces avances et commis plusieurs dégâts sur les domaines de Raymond, qu'il convoitait et pour la prise desquels lui et le légat cherchaient à faire naître un prétexte. Raymond alla se plaindre au pape de ces procédés iniques; il fut reçu avec de grands honneurs; mais au lieu d'examiner lui-même la justification que le comte offrait de faire de sa conduite, Innocent III le renvoya au concile qui s'ouvrit bientôt après à Saint-Gilles (septembre 1210). Le légat faisant valoir qu'une des conditions souscrites par Raymond lors de son absolution, à savoir qu'il chasserait de ses états *tous* les hérétiques, n'était pas remplie, empêcha que le comte fût admis à répondre aux accusations portées contre lui. Au concile d'Arles on offrit enfin à Raymond sa réconciliation avec l'Église, mais à des conditions si dures et si offensantes, que le comte, décidé à répondre par

(1) Le même fait se renouvela régulièrement chaque année, et Simon n'aurait jamais obtenu de succès décisifs, si l'immense butin fait dans ces riches contrées et le produit des confiscations des biens des hérétiques ne l'avaient pas mis à même de stipendier des troupes; notons que celles-ci, à cause de l'acharnement de la guerre, exigeaient double solde.

(1) Les chroniqueurs contemporains nous donnent des détails étendus sur les machines employées pour le siége de ces deux places et des autres, prises dans le courant de la croisade; leur narration donne une haute idée de l'habileté des artilleurs de l'époque; ils racontent entre autres qu'au siége de Minerve, Simon fit établir un pierrier si lourd, que la dépense pour le faire fonctionner coûtait vingt-et-une livres par jour.

Ces mêmes historiens rapportent aussi les exécutions d'hérétiques qui suivaient presque toujours la prise des villes et des châteaux; à ce sujet nous ne citerons que ce qui se passa à la reddition de Minerve. Le légat avait concédé que les hérétiques qui s'y trouvaient auraient la vie sauve, s'ils se réconciliaient avec l'Église. Robert de Mauvoisin, ami de Simon, s'emporta à cette nouvelle, et dit : « Nous sommes venus pour exterminer les hérétiques et non pour leur faire grâce; ils ne manqueront pas de simuler de se convertir. » — « Ne crains rien, lui répondit le légat, car je crois que bien peu se réconcilieront. » En effet, bien que Simon les eût lui-même exhortés avec instance de rentrer dans le giron de l'Église, plus de cent quarante cathares persistèrent dans leurs croyances, et montèrent sur le bûcher pleins de courage et de joie.

les armes à de telles humiliations, n'eut qu'à faire connaître les propositions du légat pour que ses peuples, indignés, s'offrissent à le défendre à outrance contre ceux qui voulaient faire d'eux un *troupeau de serfs*. Montfort et les légats étaient donc parvenus à leur fin; la guerre sainte fut prêchée contre Raymond, et ses domaines furent adjugés au premier occupant.

En mars 1211, Simon, qui avait enfin fait recevoir son hommage par Pierre d'Aragon, dont il avait reçu en garde le fils unique Jacques, fiancé à sa fille, se trouva à la tête d'une armée considérable amenée de tous les coins de l'Europe et où figuraient plusieurs princes et prélats. Après avoir obtenu la remise du château de Cabaret il alla faire le siége de Lavaur; cinq mille Toulousains catholiques vinrent le rejoindre, et Roger de Comminges se présenta pour lui faire hommage. Lavaur fut pris le 3 mai; Simon fit mettre à mort quatre-vingts chevaliers de la garnison; la dame du château, qui était hérétique, fut jetée vivante dans un puits et écrasée avec des blocs de pierre. Quatre cents hérétiques de la catégorie des *parfaits* furent brûlés, ayant refusé de se convertir. Le butin fut remis presqu'en entier à Simon, qui le livra à un usurier de Cahors en remboursement de ses avances, qui permettaient à Simon d'entretenir des troupes après le départ des croisés. En effet, quoique ceux-ci l'eussent de nouveau en grande partie quitté, Simon se sentit cependant assez fort pour déclarer formellement la guerre à Raymond, dont il envahit les États, quoique le comte eût offert de les remettre, sauf Toulouse, entre les mains du légat et de satisfaire à tout ce qu'on exigerait de lui au sujet de la religion. Après s'être emparé de plusieurs châteaux avec l'aide de Baudoin, propre frère de Raymond, Simon arriva en juin devant Toulouse, que le clergé appelait « la tête du dragon », et qui était en effet le foyer le plus ardent de l'hérésie. Raymond se jeta dans la ville avec les comtes de Foix et de Comminges, et rejoint par des troupes envoyées par le roi d'Angleterre, il força Simon à se retirer. Celui-ci, après avoir entièrement dévasté les environs de Toulouse et le pays de Foix, prit possession de Cahors, qui lui fut remis par l'évêque-comte de cette ville. Puis, apprenant que Raymond, à la nouvelle du départ des derniers croisés, avait repris l'offensive et marchait sur Carcassonne, il se jeta à la hâte dans Castelnaudary, pour l'arrêter (septembre 1212). Il n'avait trouvé sous sa main qu'un millier d'hommes, et il ordonna en conséquence à plusieurs de ses nouveaux vassaux de venir le rejoindre; aucun d'eux n'obéit, et sa haine contre les méridionaux n'en devint que plus vive. Gui de Lévis lui amena enfin des renforts; à peu de distance du château, ils furent attaqués par le comte de Foix, et ils étaient déjà mis en déroute lorsque Simon accourut à leur secours avec quelques chevaliers. A la vue de leur vaillant chef, les soldats de Montfort reprennent courage, et après plusieurs alternatives de succès et de revers, parviennent à mettre en fuite les troupes du comte de Foix, de beaucoup supérieures en nombre. Cet échec et la nouvelle de l'approche de nouveaux croisés décidèrent Raymond à abandonner le siége de Castelnaudary, qu'il avait commencé; en revanche il s'empara de plus de cinquante châteaux, la plupart dans l'Albigeois. Mais au bout de quelques mois Simon reprit partout l'avantage, et à la fin de l'année 1212 il avait réduit Raymond à Toulouse, à Montauban et à quelques places voisines. Il réunit alors (novembre 1212) à Pamiers une assemblée de prélats, de barons et de bourgeois, et y fit décréter un statut pour le gouvernement du pays conquis (1).

Dans sa détresse, Raymond implora l'intervention de Pierre d'Aragon. Ce prince obtint du pape, qui, malgré les faux rapports des légats, montrait de l'intérêt pour le comte de Toulouse, que celui-ci serait admis à se justifier. Innocent ordonna même la suspension de la croisade; mais le concile de Lavaur, où Raymond fut appelé à exposer sa défense, refusa péremptoirement de l'entendre, sous divers prétextes futiles. Outre de ce déni de justice, Pierre se déclara ouvertement le protecteur de Raymond ainsi que des comtes de Foix et de Comminges, que le concile n'avait non plus voulu admettre à se faire relever de l'excommunication; il persista dans son projet de les défendre par les armes, quoique le pape, circonvenu par ses légats, eût révoqué ses premières mesures de douceur. Il amena à ses amis un millier de chevaliers, et ils allèrent en commun assiéger Muret, dont la garnison faisait des courses jusqu'aux portes de Toulouse. Simon accourut au secours du château (2); passant à Bolbonne il entra dans l'église, mit son épée sur l'autel et la reprit, en disant : « Seigneur, vous m'avez choisi, tout indigne que je suis, pour combattre pour vous; je prends cette épée de dessus votre autel, afin que, combattant pour votre gloire, je le fasse avec justice. » Ce trait, entre tant d'autres, prouve que Simon était un fanatique sincère lorsqu'il se donnait pour le champion de la foi. Le 12 septembre 1213 il vint offrir la bataille aux assiégeants, quoiqu'il n'eût avec lui qu'un millier de chevaliers. Pierre II, qui s'avança au-devant de lui malgré l'avis de Raymond d'attendre dans les retranchements l'attaque des croisés, en avait le double; il laissa à la garde du camp ses quarante mille fan-

(1) Ces *consuetudines*, conçues en quarante-sept articles, sont imprimées entre autres dans le *Thesaurus anecdotorum* de Martène; elles soumettent à la coutume de Paris les chevaliers croisés nouvellement possessionnés, mais ne changent rien à la situation de ceux qui sont originaires du pays. Notons encore qu'elles ordonnent que la justice soit rendue gratuitement, et que chaque pauvre reçoive un avocat pour défendre sa cause, et que quiconque peut donner caution pour sa comparution devant la justice, ne doit être arrêté.

(2) Sa femme, à la suite d'un songe, voulait le retenir; il ne l'écouta pas, et lui dit de laisser ses superstitions aux Espagnols.

tasins, qui, composés surtout de milices bourgeoises, n'étaient pas assez aguerris pour une bataille rangée. Après une mêlée acharnée, où Pierre fit des prodiges de valeur, mais où son adversaire, non moins brave, se montra bien meilleur capitaine, les croisés remportèrent la victoire. Pierre perdit la vie; beaucoup de ses chevaliers purent s'échapper, mais la moitié des fantassins restés dans le camp fut passée au fil de l'épée. Ce triomphe éclatant, qui enlevait à Raymond tout espoir de résistance, valut à Simon auprès des catholiques la plus haute renommée, tandis qu'il n'en fut que plus exécré chez les méridionaux, et les troubadours lancèrent alors contre lui leurs plus violentes sirventes. Pendant le reste de l'année, Montfort étendit de plus en plus ses conquêtes; ainsi il s'empara de Nîmes et força à la soumission le comte de Valentinois.

Au commencement de 1214, le pape envoya un nouveau légat, le cardinal Pierre de Bénévent, avec la mission de rétablir la paix dans les contrées désolées par ces luttes sauvages, faites au nom d'une religion qui prêche à tous la concorde. Le cardinal d'abord obligea Simon à rendre aux Aragonais le fils de leur roi, qu'il avait en sa garde; il réconcilia ensuite avec l'Église (avril 1214) Raymond, les comtes de Foix et de Comminges et beaucoup de seigneurs qui avaient combattu contre les croisés; dans les actes dressés à ce sujet les trois comtes remettent au pouvoir de l'Église tous leurs domaines. Mais pendant que, se fiant à la parole du légat, ils se croyaient à l'abri de nouvelles attaques, Simon, qui dans l'intervalle avait reçu le contingent de croisés qui lui arrivait tous les ans du Nord, reprit les hostilités, et soumit à son autorité l'Agénois, le Périgord, le Quercy et le Rouergue. Au commencement de 1215, le concile de Montpellier décida que le pape serait prié d'investir Montfort comme « *prince et monarque* » de toutes les contrées qu'il avait conquises (1); Innocent lui en confia la souveraineté provisoirement, remettant sa décision définitive au prochain concile œcuménique. En avril, Simon fut rejoint par beaucoup de seigneurs français conduits par Louis, fils du roi de France; mais il n'avait plus besoin d'aide : presque tout le midi de la France lui obéissait sans résistance. Il vit s'ouvrir devant lui les portes de Toulouse; Foulques, évêque de cette ville, émit l'avis de la brûler et de la saccager; mais Simon, parvenu au but de son ambition, se refusa à cette barbarie, préjudiciable à ses nouveaux intérêts, et se contenta de faire raser les fortifications. L'ascendant que lui donnaient ses victoires était tel, qu'il fit décider en sa faveur le différend né entre lui et son ancien ami l'abbé de Cîteaux, qui, devenu archevêque de Narbonne, prétendait au duché attaché à cette ville. Quoique Louis de France, prince indolent et débonnaire, n'eût mis aucun obstacle à l'élévation de Montfort, qui pouvait être pleine de danger pour la couronne, il ne put s'empêcher, de retour à la cour de son père, d'exprimer l'indignation qu'avait fait naître en lui la férocité impitoyable de Montfort. Celui-ci commençait cependant à faire régner l'ordre et la tranquillité dans les contrées qu'il avait dévastées si cruellement. Simon venait d'être investi définitivement de tous les pays dont il s'était emparé par les armes, sauf les comtés de Foix et de Comminges. Le concile de Latran en avait ainsi décidé, malgré l'avis fortement exprimé par plusieurs prélats, malgré la pitié qu'inspirait au pape la chute si profonde du comte de Toulouse, naguère le plus grand seigneur terrier de France, sans en excepter le roi. On n'avait réservé à Raymond que huit cents livres de pension; les marquisats de Provence et de Beaucaire, que Simon n'avait pas encore envahis, devaient être placés entre les mains d'administrateurs nommés par le pape, jusqu'à ce qu'ils fussent remis au fils de Raymond à sa majorité. Le comte de Toulouse résolut de s'opposer à ces décrets, et de tenter de nouveau la fortune des armes, quoique le roi de France eût confirmé (avril 1216) la décision du concile en acceptant l'hommage que Simon était venu lui faire (1). Secourus par les rois d'Angleterre et d'Aragon, Raymond et son fils se rendent en Provence, où, accueillis avec enthousiasme, ils voient accourir sous leur bannière une foule de seigneurs. Le jeune comte, à la tête d'une forte armée, vint faire (juillet 1216) le siége du château de Beaucaire, où Simon avait mis garnison; la ville lui ouvrit les portes dès qu'il se présenta. Simon vola au secours des siens, et chercha à prendre la ville tandis que ses ennemis continuaient à battre en brèche la citadelle. Mais après plusieurs combats il se vit contraint à livrer le château, sous la condition que la garnison pourrait se retirer. En effet, la croisade étant regardée comme terminée, il ne recevait plus de renforts de France; de plus, il ne se procurait des vivres que très-difficilement, parce que tout le pays s'était déclaré contre lui, tandis que le jeune comte était journellement rejoint par les nombreux ennemis de la domination étrangère. Simon se retira sur Toulouse; mais un premier détachement qu'il fit entrer dans cette ville fut fait prisonnier par les habitants. Il se proposait de tirer de cet affront une vengeance éclatante, lorsqu'il fut obligé de consacrer quelques jours à la négociation d'une trêve avec le comte de Foix, sur la demande formelle du prieur de Fontefroide, commis par le pape pour mettre

(1) Redoutant ses menées ambitieuses, les habitants de Montpellier interdirent à Simon l'entrée de leur ville; apprenant qu'il s'y était rendu en cachette, ils lui coururent sus, mais il leur échappa.

(1) On rapporte qu'à la dernière entrevue entre le pape et le fils de Raymond, ce prince aurait prévenu Innocent de son projet de reprendre par la force son patrimoine. Le pape se serait borné à répondre : « Quoi que tu fasses, que Dieu te donne la grâce de bien commencer et de finir encore mieux. »

fin aux déprédations que Simon exerçait sur les domaines du comte. Il marcha ensuite sur Toulouse en ordre de bataille, refusa d'écouter les députés envoyés par les habitants pour l'assurer de leur soumission, et les fit même garrotter et jeter en prison. Repoussant les avis de plusieurs de ses barons et de son frère Gui, lesquels lui conseillaient d'user de douceur, il s'arrêta au projet qui lui fut suggéré par l'évêque Foulques de traiter la ville avec la dernière rigueur. Il laissa l'évêque aller porter à la population de trompeuses paroles de paix, et fit ensuite garrotter, à mesure qu'ils arrivaient, les habitants qui, sur ces promesses, s'avançaient au-devant de lui. Avertis, ceux qui venaient en arrière retournent à la hâte dans la ville et mettent en fuite les soldats qui, amenés par l'évêque, avaient commencé le pillage. A l'arrivée de Simon le combat s'engagea de nouveau dans les rues ; les habitants restèrent vainqueurs. L'évêque Foulques alors intervint encore, et se porta garant que tout serait pardonné si les Toulousains livraient leurs armes et leurs tours, sinon que tous les prisonniers seraient exécutés. La population accepta cet accord ; mais lorsqu'elle se fut dépouillée de ses moyens de défense, elle fut contrainte à payer trente mille marcs ; les prisonniers ne furent pas rendus (1). Simon alla ensuite faire célébrer l'alliance de Gui, son second fils, avec la comtesse de Bigorre, dont le mari Nunez de Roussillon vivait encore ; puis il revint à Toulouse, et réduisit les habitants au désespoir par ses cruelles exactions.

Dans les premiers mois de 1217, Simon assiégea le château de Montgrenier appartenant au comte de Foix ; malgré l'ordre qui lui fut donné par les commissaires du pape de cesser cette entreprise, puisque le comte observait fidèlement les clauses de sa réconciliation avec l'Église, il persista et s'empara du fort. Au mois de mai il porta la guerre sur la rive droite du Rhône, pour s'opposer aux progrès du jeune comte Raymond ; ayant reçu cette fois un renfort considérable de croisés, il soumit la plus grande partie de cette contrée. Il passa ensuite le fleuve, et imposa la paix au comte de Valentinois, à Aymar de Poitiers, qui s'était joint à ses ennemis. Au milieu de ses succès, il apprend que les Toulousains, exaspérés contre lui, avaient livré leur ville à Raymond (septembre 1217), et qu'ils faisaient le siége de la citadelle, où s'étaient réfugiés, sa femme et ses soldats échappés au massacre qui avait suivi la rentrée de Raymond. Il marche à la hâte sur Toulouse ; en chemin il est rejoint par son frère Gui, lequel venait d'échouer dans sa tentative de reprendre la ville avant

(1) Tel est le récit de Guillaume de Tudèle que, malgré l'autorité de Fauriel, nous regardons, avec M. Schmidt, comme l'auteur du poëme historique sur la *Croisade des Albigeois ;* il se pourrait que sa haine contre Simon lui eût fait exagérer le tableau des procédés iniques du comte ; quant à l'ensemble des faits, il est confirmé par Guillaume de Puy-Laurens.

que les nouvelles fortifications, que Raymond s'empressait de faire construire, ne fussent terminées. Simon, à son tour, brusqua l'attaque de la ville ; repoussé avec perte, il se vit obligé d'en faire le siége dans les règles. Après dix mois d'efforts héroïques, il n'avait pas encore remporté de succès importants ; rebuté de la longueur des opérations et irrité des reproches que lui en faisait le légat, il désirait la mort. Il fut bientôt exaucé ; le 25 juin pendant qu'il était en prières dans l'église, on vint l'avertir que les ennemis venaient de faire une sortie et qu'ils approchaient des machines de siége, tuant tout sur leur passage. « Souffre, dit-il au messager, que j'assiste aux divins mystères et que je voie d'abord le gage de notre rédemption. » — Il parlait encore, rapporte un témoin oculaire, lorsqu'arriva un second courrier, disant : — « Hâtez-vous, le combat s'échauffe et les nôtres ne peuvent longtemps en soutenir l'effort. — « Sur quoi le très-chrétien comte répondit : — « Je ne sortirai avant d'avoir contemplé mon Rédempteur. » — Puis comme le prêtre eut élevé l'hostie, le très-pieux guerrier du Christ, fléchissant le genou en terre et tendant les mains vers le ciel, s'écria : — « *Nunc dimitte servum tuum, Domine ;* » — et il ajoutait : — « Allons, et s'il faut, mourons pour celui qui a daigné mourir pour nous. »

Simon se précipita sur les ennemis, et les refoula jusque sous les murs de la ville ; forcé de se retirer à devant les innombrables projectiles lancés par les Toulousains, il allait se placer près de ses machines lorsqu'il fut atteint à la tête d'une pierre, qui le tua sur le coup (1). Une joie immense éclata dans Toulouse, où les habitants, réduits aux abois, avaient pu craindre de succomber sous les coups de ce guerrier fanatique, auquel la victoire était restée jusqu'alors fidèle. Les croisés étaient consternés ; un mois après ils levèrent le siége.

(1) « Il y a dans la ville un pierrier, dit, dans son poëme Guillaume de Tudèle, œuvre d'un charpentier, qui de Saint-Sernin, de là où est le cormier, va tirer sa pierre. Il est tendu par les femmes, les filles et les épouses. La pierre part, elle vient tout droit où il fallait ; elle frappe le comte sur son heaume d'un tel coup que les yeux, la cervelle, le haut du crâne, le front et les mâchoires en sont écrasés et mis en pièces ; le comte tombe à terre, mort, sanglant et noir. » Guillaume dépeint avec la même énergie de touche les péripéties émouvantes de ce long siége, qui occupe le quart de son poëme. Simon y est souvent mis en scène dans des *parlements*, des conseils, où ses passions et ses intérêts sont aux prises ou simplement en contact avec d'autres passions et d'autres intérêts. « On ne saurait point, dit Fauriel, jusqu'où va l'inflexible énergie de sa volonté, si l'on ne voyait à chaque instant les remontrances les plus fières et les avis les plus sages se briser contre cette volonté. On entreverrait à peine les côtés superstitieux ou équivoques de son caractère, si l'on n'entendait avec quelle naïveté il manifeste devant les siens sa surprise d'être parfois vaincu, de ne pas être invariablement heureux dans ses projets, lui Simon, lui le champion de l'Église et de la foi, lui le fléau de l'hérésie ; si l'on ne voyait ce guerrier, partout ailleurs si intraitable et si fier, toujours prêt à s'humilier devant les puissances ecclésiastiques et à leur demander pardon des doutes et des impatiences par lesquels il les offense dans ses revers. »

D'une figure belle et agréable, d'une taille imposante, Simon était d'une habileté extrême à tous les exercices militaires (1) ; il joignait à une intrépidité rare, les talents d'un grand capitaine. Il était inébranlable dans ses résolutions, que son éloquence et ses manières prévenantes savaient souvent faire agréer par ceux qui s'y étaient d'abord opposés. D'une piété profonde et sincère, de mœurs austères, il avait, dit-on, le cœur naturellement généreux et libéral ; mais toutes ces qualités étaient déparées par une soif démesurée de pouvoir et de grandeur, à laquelle il sacrifiait toute considération ; il était ambitieux, irritable et vindicatif à l'excès. Quant à sa cruauté, elle tient plus peut-être de son siècle qu'au caractère du personnage ; elle serait même excusable aux yeux de certaine école historique : sans la terreur répandue par les massacres qu'il ordonna, ou qu'il toléra, jamais il n'aurait réussi à établir sa domination sur les puissantes contrées du midi (2) ; or toute passagère qu'elle fut, cette domination devint la pierre d'assise de la fusion des habitants du nord et du midi de la France en une seule nation.

Les actes de l'administration de Simon comme comte de Toulouse, se trouvent dans un recueil qui est conservé en manuscrit aux Archives de l'empire et à la Bibliothèque impériale de Paris, et qui porte pour titre : *Registrum Curiæ*.

O.

Pierre de Vaux-Cernay, *Historia Albigensium*. — Guillaume de Puy-Laurens, *Chronica*. — *Chronique de Simon, comte de Montfort* (imprimée entre autres dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France* de M. Guizot). — Guillaume de Tudèle, *Histoire en vers de la Croisade contre les Albigeois* (publiée par Fauriel avec une *Introduction*). — Cæsarius Heisterbachensis, *Illustria Miracula*. — *Histoire littéraire de la France*, t. XVII. — Dom Vaissette, *Histoire du Languedoc*, t. III. — *Lettres des Légats d'Innocent III*, dans Baluze, *Miscellanea*, t. II. — Catel, *Histoire des Comtes de Toulouse*. — *Innocentii III Epistolæ*. — Guillaume Breton.

Amauri, comte de MONTFORT, connétable de France, fils du précédent, né en 1192, mort en 1241. Il prit part à plusieurs opérations militaires de son père, et assista, entre autres, au second siége de Toulouse. Après la mort de Simon, il fut reconnu par le légat et les croisés comme successeur à toutes les seigneuries acquises par son père, dont il essaya, mais en vain, de venger la mort, en faisant entasser devant les portes de Toulouse des matières inflammables, auxquelles il fit mettre le feu. Le manque de vivres et d'argent, la désertion des troupes originaires du pays et le départ d'une grande partie des croisés l'obligèrent à lever le siége de cette ville (fin de juillet 1218) et à se retirer dans l'Albigeois. Ce revers fut suivi de beaucoup d'autres, tels que la perte de Condom, de Marmande, de Nîmes et d'une grande partie de la Rouergue et du Quercy. Cependant, sur les instances du pape Honoré III, le roi de France envoya, au printemps de 1219, son fils Louis au secours d'Amauri, alors occupé de reprendre Marmande, tandis que ses lieutenants bloquaient dans Basiège le comte de Foix ; mais ils furent peu de temps après entièrement défaits par le jeune comte de Toulouse Raymond VII. Louis vint rejoindre Amauri devant Marmande avec six cents chevaliers et dix mille archers. La garnison se rendit à discrétion ; sur les réclamations de l'archevêque d'Auch et des comtes de Saint-Pol et de Bretagne, elle ne fut pas massacrée, comme le demandaient les évêques de Saintes et de Béziers ; mais Louis ne put empêcher les soldats d'Amauri de passer au fil de l'épée plus de cinq mille habitants. Les croisés allèrent ensuite assiéger Toulouse, munie alors de dix-sept *barbacanes*, ou ouvrages avancés (16 juin 1219). Les forces considérables réunies dans la ville permirent à Raymond de repousser les attaques des ennemis, qui après un mois et demi de tentatives inutiles abandonnèrent leur entreprise. Selon quelques historiens, Louis fut content de voir échouer le siége, parce qu'il prévoyait qu'Amauri, incapable de se soutenir par ses propres forces, serait plus que jamais à la merci de la France. Amauri en effet se vit réduit à la défensive, d'autant plus que les violences et les cruautés des chevaliers français lui aliénaient de jour en jour l'esprit des populations du midi. Au commencement de 1220, Raymond s'empara de Lavaur, de Puy-Laurens, de Montauban et de Castelnaudary. En juillet il vint faire le siége de cette dernière place ; son frère Gui, comte de Bigorre, qui l'accompagnait, fut tué quelques jours après ; voulant venger cette mort, Amauri fit pendant huit mois les plus grands efforts pour prendre la ville ; il n'y réussit pas, et consuma dans cette entreprise le reste de ses ressources. Pendant ce temps la vicomté de Béziers presque tout entière s'était soumise à Trencavel, fils de Raymond-Roger, qui avait été dépossédé en 1209 par Simon de Montfort. Dans les premiers mois de 1221, Amauri alla implorer l'aide du roi de France ; ce prince, après avoir obtenu du pape le vingtième des revenus ecclésiastiques du royaume, équipa en effet une armée, qu'il promettait de conduire contre le comte de Toulouse, mais qu'il envoya ensuite contre les Anglais. Aussi Raymond put-il se rendre maître sans difficulté de presque tout ce qu'Amauri possédait encore dans l'Agenais. Dans l'impossibilité d'arrêter les progrès de Raymond, Amauri offrit au roi de France de lui céder tous ses droits sur les conquêtes de Simon ; mais, bien que pressé par le pape d'accepter, Philippe-Auguste, encore en guerre avec l'Angleterre, refusa cette proposition. Amauri conclut alors avec le comte de Toulouse une trêve, qui devait être suivie d'une paix durable (1). Les conditions en

(1) Dans le courant de la guerre le comte de Foix et Pierre d'Aragon l'envoyèrent défier en combat singulier, mais au dernier moment ils reculèrent, craignant de se mesurer avec un si redoutable adversaire.

(2) Guillaume de Tudèle, *Poëme de la Croisade*, v. 490.

(1) Raymond étant allé rendre visite à Amauri fit pour se divertir répandre parmi ses gens le bruit qu'il était arrêté ; au lieu de chercher à le délivrer, ses serviteurs

furent discutées au concile de Sens; mais aucun accord n'y fut établi.

Sur ces entrefaites, Philippe-Auguste vint à mourir; son fils et successeur, Louis VIII, sollicité par le pape de secourir Amauri, lui donna 10,000 livres, moitié de la somme léguée à cet effet par son père. Les hostilités recommencèrent; Amauri fut encore plus malheureux que dans les campagnes précédentes. Une désertion générale se mit parmi ses troupes; n'ayant pu trouver à emprunter quelques milliers de livres, il ne garda autour de lui que vingt chevaliers. Cerné de tous côtés par l'ennemi, il signa avec Raymond une nouvelle trêve (14 janvier 1224); il s'engagea, moyennant 10,000 marcs d'argent, qu'on lui promit, à travailler à la réconciliation de son adversaire avec l'Église; en retour il obtint que les places qui lui restaient encore, Narbonne, Agde, Penne, La Roque et Termes, ne seraient pas attaquées avant deux mois. Il prit ensuite le chemin de la France, et quitta pour toujours le pays où son père avait espéré établir la domination de la maison de Montfort. En février 1224, il abandonna ses droits sur le comté de Toulouse au roi Louis VIII, sous la condition que ce prince en entreprendrait la conquête. Il ne prit plus de part active aux événements qui se passèrent ensuite dans le midi, sinon qu'il empêcha au concile de Bourges (novembre 1225) que Raymond fût admis à conclure la paix avec l'Église, ce qui décida enfin le roi de France à entreprendre la guerre contre le comte de Toulouse. A la fin de 1230, il reçut la charge de connétable. Neuf ans après il se rendit en Palestine; dans une expédition contre Gaza, il fut fait prisonnier par les Sarrasins. Relâché en 1241, il repartit pour la France; il mourut en route, à Otrante, et fut enterré à Saint-Jean-de-Latran à Rome. E. G.

Guill. de Tudèle, *Poëme de la Croisade*. — Guillaume de Puy-Laurens. — Raynaldi, *Annales*. — D. Vaissette, *Histoire du Languedoc*, t. III.

MONTFORT (*Simon* DE), comte de LEICESTER, quatrième fils de Simon de Montfort, le vainqueur des Albigeois, et d'Alix de Montmorency, né en France, vers 1206, tué à Evesham, en Angleterre, le 4 août 1265. Le titre de comte de Leicester lui vint de sa grand'mère, Amicie de Beaumont, sœur et héritière de Robert, comte de Leicester; mais il n'en hérita pas directement. Pendant tout le règne de Jean sans Terre, ennemi de Montfort, le titre de comte de Leicester fut porté par Ranulf, comte de Chester, mari d'une fille d'Amicie. Quelque temps avant la mort de Ranulf, Simon de Montfort vint offrir ses services au roi d'Angleterre Henri III. Du Tillet raconte qu'il avait renoncé à son hommage et à sa patrie, parce que Blanche de Castille et saint Louis s'étaient opposés à ce qu'il épousât, après la mort de Ferrand, Jeanne comtesse de Flandre et de Hainault. Il jouissait déjà d'une grande réputation, et passait pour avoir hérité des talents militaires et de l'énergie de son père. Sa naissance et son mérite le firent bien accueillir de Henri, qui à la mort de Ranulf et sur la renonciation d'Amaury, connétable de France, frère aîné de Simon, conféra à celui-ci le titre de comte de Leicester. Ce fut en cette qualité que Simon assista aux noces de Henri III, en 1236. Vers le même temps il gagna les bonnes grâces d'Éléonore, comtesse douairière de Pembroke, sœur du roi, et l'épousa secrètement, en 1238. Le roi, d'abord vivement irrité, consentit ensuite à légitimer ce mariage clandestin, et envoya Montfort, vers 1249, avec le titre de sénéchal de Gascogne, réprimer les troubles de cette province. « Il aborda puissamment en Gascogne, dit Matthieu Paris, accompagné d'un corps de chevaliers, et, muni des trésors du roi, triompha plus puissamment même des ennemis du seigneur roi, qui levaient séditieusement le talon contre lui, soumit si bien Gaston, Rustein, Guillaume de Solaires et tous les principaux Bordelais, enfin se conduisit avec tant de vigueur et de fidélité, qu'il mérita les louanges et la faveur de tous les amis du seigneur roi, et parut en tous points digne de son père. » Si Leicester avait les talents de son père, il en avait aussi la dureté. Les Gascons, exaspérés de ses violences, envoyèrent une députation à Henri III pour demander son rappel, et l'accusèrent même de projets séditieux. Henri, qui se défiait d'un sujet si puissant, le fit revenir en Angleterre et le traduisit devant un parlement (1252). Simon trouva dans ses pairs des défenseurs ardents, et refusa de rendre ses provisions de gouverneur, que le roi lui redemandait. Il s'en suivit une scène violente, dans laquelle le roi traita Montfort « de traître et de méchant »; le comte répondit « que le roi en avait menti ». Les seigneurs intervinrent et amenèrent entre le monarque et Leicester une réconciliation apparente. Henri III renvoya le comte en Gascogne, mais peu de temps après il y envoya aussi son fils aîné Édouard pour surveiller et supplanter Simon de Leicester. Celui-ci ne résista point et cédant son gouvernement, il se retira à Paris. Henri III lui sut gré de cette obéissance et d'avoir refusé la charge de connétable de France; il le rappela à sa cour en 1253. La bonne harmonie entre le roi et son sujet ne fut pas de longue durée. Henri III en se montrant peu fidèle à la grande charte, acceptée par Jean sans Terre, provoqua parmi les seigneurs et le peuple un soulèvement formidable, qui eut pour chef le comte de Leicester. Cette lutte a été racontée aux articles *Henri III* et *Édouard Ier*; on ne s'attachera ici qu'à préciser la part qu'y prit le comte de Leicester.

Les impôts exorbitants que Henri fut forcé de mettre sur ses sujets pour remplir ses engagements avec le pape excitèrent en Angleterre

s'enfuirent à toutes jambes, ce qui fit beaucoup rire les deux rivaux.

un esprit de résistance qui devint bientôt une révolte ouverte. Le parlement d'Oxford, le *furieux parlement* (*the mad parliament*), comme l'appela un vieux chroniqueur, se rassembla le 11 juin 1258, et concentra toute l'autorité dans un conseil de vingt-quatre personnes, dont douze étaient nommées par les barons et douze par le roi. Simon fut l'âme de ce conseil. Les récits imparfaits et suspects des chroniqueurs contemporains nous permettent à peine de nous faire une idée claire du caractère et des projets du comte de Leicester. On l'a généralement accusé d'une ambition coupable; mais cette imputation n'est pas solidement établie. Il paraît plus probable qu'il voulut limiter la royauté, non la renverser, qu'il fut le défenseur sincère des libertés nationales, qu'il eut pour lui l'opinion du peuple, et qu'enfin il mit au service d'une noble cause de grands talents et beaucoup de dévouement. Lui et ses amis ne tardèrent pas à accaparer tout le pouvoir du conseil, et forcèrent les principaux membres nommés par le roi à résigner leurs fonctions, et à s'enfuir du royaume; mais la division se mit dans le parti vainqueur, et Montfort trouva un rival dans un des plus puissants barons, Richard de Clare, comte de Gloucester. Les querelles des barons permirent à Henri, au commencement de 1261, de secouer le joug du comité de gouvernement. Montfort fut obligé de se réfugier en France. Il revint en avril 1263 et, soutenu par Gilbert, comte de Gloucester, fils de son ancien rival, il en appela aux armes pour terminer sa querelle avec la royauté. Henri et son fils Édouard furent battus; Richard, comte de Cornouailles, fils cadet du roi, ménagea entre les parties belligérantes un accommodement, qui remit tout le pouvoir aux mains des barons (12 juin 1263). La lutte recommença en 1264. Le 14 mai, les forces des barons, commandées par Montfort, et l'armée royale sous les ordres du roi en personne et du prince Édouard, se rencontrèrent à Lewes, dans le comté de Sussex. Les barons remportèrent une victoire complète et firent prisonniers Henri III et son fils. La victoire de Lewes mit le pouvoir suprême à la disposition de Leicester; mais sa grandeur déplut à ses principaux auxiliaires, qui ne parurent pas éloignés de rétablir l'autorité royale. Dès que Édouard se fut échappé de prison, Gloucester et d'autres barons allèrent le rejoindre. Le comte de Leicester, abandonné d'une partie des siens, livra bataille à l'armée royale à Evesham, et trouva la mort dans cette lutte inégale. Deux de ses fils, *Henri* et *Pierre*, périrent avec lui; ses deux autres fils, *Gui* et *Simon*, s'échappèrent et allèrent chercher un refuge auprès de Charles d'Anjou. Plus tard Gui vengea son père en assassinant Henri, fils de Richard et petit-fils de Henri III. L. J.

Matthieu Paris, *Historia major Anglorum*. — Du Tillet, *Recueil des Roys de France*. — Lingard, *Histoire d'Angleterre*.

MONTFORT (*Gui* DE), seigneur *de La Ferté-Aleps* (Beauce) et *de Castres* (Albigeois), tué le 31 janvier 1229, devant le château de Vareilles, près Pamiers. Il était le second frère de Simon IV de Montfort. Il fut l'un des seigneurs qui accompagnèrent le roi Philippe-Auguste en son voyage de Terre Sainte, et se signala aux siéges d'Acre et de Jaffa en 1191. A son retour en France, Gui suivit son frère dans la croisade contre les Albigeois, et devint son meilleur lieutenant. En 1202, il épousa Helvise d'Ybelin, veuve de Renaut de Sajette et fille de Marie reine de Jérusalem. Son frère Simon lui donna la ville de Castres avec toutes les conquêtes faites dans le diocèse d'Albi. Il fut tué d'un coup de flèche, au siége de Vareilles. Il laissa un fils, *Philippe*, qui lui succéda, et *Epernelle*, morte religieuse en l'abbaye de Saint-Antoine des Champs.

MONTFORT (*Philippe Ier* DE), seigneur *de Castres*, *de La Ferté-Aleps* et *de Tyr*. Il fit hommage au roi Louis IX en avril 1229. Il épousa d'abord Éléonore de Courtenai, fille de Pierre II de Courtenai, empereur de Constantinople; il en eut *Philippe II*, qui lui succéda. Il se remaria avec Marie d'Antioche, dont il eut *Jean de Montfort*, seigneur de Tyr, mort en 1283; *Anfroi*, seigneur de Thoron, chef de la branche des Montfort-Thoron; *Philippe*, mariée à Guillaume d'Esneval et morte en 1282; *Alis*, et enfin *Hélvise*, qui moururent filles, après 1288.

MONTFORT (*Philippe II* DE), seigneur *de Castres* et de *La Ferté-Aleps*, mort en 1274. Il suivit Charles d'Anjou à la conquête de Naples, et s'y distingua. Il avait épousé Jeanne de Levis-Mirepoix, dont il eut *Jean*, qui lui succéda; *Laure*, qui fut mariée à Bernard V, comte de Comminges; *Éléonore*, dame de Castres et de La Ferté-Aleps, mariée à Jean V, comte de Vendôme; et *Jeanne*, qui épousa Louis Ier de Savoie, seigneur de Vaud.

MONTFORT (*Jean* DE), comte *de Squillace* (Sicile) et *de Montcayeux*, mort en 1306. Il épousa, en 1302, Marguerite de Chaumont, comtesse de Chamerlan, et ne laissa pas d'héritiers. En lui s'éteignit la branche des Montfort-Castres.

Guillaume de Puy-Laurens, *Chronica*. — Catel, *Hist. des Comtes de Toulouse*. — Moréri, *Grand Dictionnaire Historique*.

MONTFORT (*Antoine* DE), seigneur DE BLOCKLAND, peintre hollandais, né à Moriamés, en 1532, mort à Utrecht, en 1583. Il descendait de la famille des comtes de Montfort de France. Son père, Cornille, *écoutet* de Montfort et sire de Blockland, fief situé entre Gorcum et Dordrecht, était receveur des rentes de Moriamés, place fort lucrative. Antoine de Montfort commença la peinture sous son oncle maternel, Henry Assuérus, portraitiste assez distingué. Il passa ensuite dans l'atelier du célèbre Frank Floris de Vriendt, dont il devint le meilleur élève et dont il conserva la manière libre et moelleuse.

Montfort se sentant assez fort pour se livrer à ses inspirations, parcourut la France et une partie de l'Allemagne. De retour dans sa patrie, en 1551, il se maria, et se fixa à Delft. Sa femme étant morte en 1572, il fit un voyage en Italie, et revint demeurer à Utrecht, où il se remaria. Il laissa trois enfants de ce second mariage. Montfort peignait tout d'après nature, et donnait beaucoup d'élégance à ses contours; son dessin était large; il rendait bien le nu; ses draperies sont de bon goût, ses têtes nobles et bien coiffées, ses barbes d'une grande légèreté, ses mains et ses pieds très-corrects; ses profils de femmes rappellent ceux du Parmesan. Il dédaignait le portrait, et ne produisait que de grandes compositions; aussi ses œuvres sont-elles fort rares. On cite de lui : à Utrecht, plusieurs retables avec leurs volets, parmi lesquels : *L'Assomption*, *L'Annonciation*, et *La Naissance de Jésus;* — à Gouda, *Décollation de saint Jean-Baptiste;* — à Dordrecht, *La Passion;* — à Bois-le-Duc, *La Vie de sainte Catherine* (gravée par Henri Goltzius). La douceur de caractère et la bonne conduite de Montfort augmentaient l'estime que tous avaient pour son talent. Il a fait d'excellents élèves, entre autres : Michel Mirevelt, Adrien Cluit et Pierre de Delft. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. Ier, p. 88-89.

MONTFORT (*Gratien* BORDET, plus connu sous le nom DE), auteur religieux, né vers 1570, à Montfort, en Franche-Comté, mort le 21 novembre 1650, à Salins. Savant théologien et prédicateur habile, il exerça divers emplois dans l'ordre des Capucins, entre autres celui de provincial, en 1618. On a de lui : *La Tarentule du guenon de Genève;* Saint-Mihiel, 1620, in-8°; sous le nom anagrammatisé de *Denis de Fortmont*, il y dénonce au parlement de Dôle un capucin qui avait apostasié à Genève; — *Axiomata philosophica ex Aristotele;* Anvers, 1626, in-8°.

Richard et Giraud, *Biblioth. Sacrée*.

MONTGAILLARD (*Pierre* DE FAUCHERAN, sieur DE), poëte français, né dans le seizième siècle, à Nyons, en Dauphiné, mort vers 1605. Il embrassa le métier des armes, s'attacha à la personne de deux gentilshommes dauphinois, et fit plusieurs campagnes sur terre et sur mer; amoureux et guerrier, il ne paraît pas avoir été heureux dans l'un et l'autre état. Il peint ainsi sa double infortune :

> Desdaigné de mon prince et méprisé de Claire,
> La terre pour horreur, le ciel pour adversaire,
> Combattu du destin comme de la douleur,
> Que dois-je devenir?...

Il aimait les lettres, et se consolait par des chansons, des rigueurs vraies ou supposées de sa belle, qu'il nomme Claire ou Flamide. Lié avec Lingendes, Davity, Vital d'Audiguier et autres rimeurs du temps, il laissa à ses amis le soin de recueillir ses productions qui selon lui n'étaient bonnes qu'à brûler sur son tombeau. Ce fut d'Audiguier qui les mit au jour, sous le titre d'*Œuvres du feu sieur de Montgaillard* (Paris, 1606, in-12); il donne l'auteur pour « un homme sans étude et sans art et qui n'avait qu'un beau naturel ». On y trouve dans la seconde partie des couplets satiriques et burlesques, écrits en style très-licencieux. P. L.

Goujet, *Biblioth. françoise*, XIV, 88-90.

MONTGAILLARD (*Bernard* DE PERCIN DE), plus connu sous le nom du *Petit-Feuillant*, fameux ligueur, né à Montgaillard, diocèse de Toulouse, en 1563, mort dans l'abbaye d'Orval, duché de Luxembourg, le 8 juin 1628. Après avoir fait d'excellentes études, il entra dans l'ordre des Feuillants, que venait de fonder Jean de La Barrière, et suivit jeune encore le genre de vie très-austère de ces moines, laquelle dépassait en plusieurs points la sévérité des premiers religieux de Cîteaux (1). Il vint à Paris en avril 1584 avec le fondateur de sa congrégation, et ne tarda pas à se faire une réputation par son éloquence et par son zèle. L'ardeur naturelle de son tempérament, augmentée par ses austérités extraordinaires, le conduisit jusqu'à l'exaltation. Les déréglements de la cour, l'indifférence de la bourgeoisie, l'abrutissement du peuple enflammèrent son zèle. Sa voix trouva de l'écho, et bientôt son nom devint populaire. Les dames de la cour s'engouèrent aussi de lui, et lui firent une telle réputation qu'Henri III lui offrit, mais en vain, les évêchés d'Angers, de Pamiers et l'abbaye de Morimond. Après la mort de ce prince, Montgaillard, entraîné par l'ardeur que la Ligue faisait paraître pour la défense de la religion catholique, prit énergiquement les intérêts de cette association, et mérita d'être appelé le *laquais de La ligue*, parce que, quoique boiteux, il ne cessa de se donner beaucoup de mouvement pour le triomphe de ce parti. La violence de ses sermons égala celle des plus fameux déclamateurs du temps, les Boucher, les Lincester et autres fanatiques, qui faisaient de la chaire un tréteau politique, où l'odieux égalait le ridicule. Il montra cependant plus d'éloquence et de conduite que ses émules. Accusé d'avoir trempé dans un attentat contre la vie d'Henri IV, il dut quitter la France, et alla à Rome, où le pape Clément VIII lui fit le plus honorable accueil. Il passa quelque temps après dans les Pays-Bas, et après avoir

(1) Tout le temps des religieux feuillants était partagé entre la prière, la psalmodie et le travail manuel. Ce qu'ils accordaient au corps était moins pour le soutenir que pour le mortifier. La terre toute nue, et seulement couverte d'une planche leur servait de lit, et ils avaient pour chevet une grosse pierre ou une pièce de bois. Ils marchaient toujours tête et pieds nus, et gardaient dans leur monastère un silence perpétuel. Leur nourriture consistait en du pain très-grossier, en quelques herbes cuites simplement dans l'eau, sans beurre et sans sel, et leur boisson était de l'eau pure. Le poisson, les œufs, la viande et le vin leur étaient interdits en tout temps. Cette austérité fut très-adoucie dans la suite.

prêché pendant cinq ou six ans à Anvers, il fut appelé à Bruxelles comme prédicateur ordinaire de l'archiduc Albert et de l'infante Isabelle d'Autriche, qu'il accompagna longtemps en Allemagne, en Italie et en Espagne. Son éloquence fut récompensée en 1612 par l'abbaye de Nivelle au diocèse de Namur et en 1615 par celle d'Orval, au diocèse de Trèves. Il fit revivre dans ce dernier monastère toute la pureté de l'ancienne discipline en y introduisant une réforme à peu près pareille à celle de la Trappe. Montgaillard, dans sa dernière maladie, brûla par humilité tous ses ouvrages, qui consistaient surtout en *sermons*, en *homélies* et en *exhortations* à ses religieux; on a conservé cependant, *Réponse à une lettre qui lui avoit été écrite par Henri de Valois* (Henri III), *en laquelle il lui remontre chrétiennement et charitablement ses fautes et l'exhorte à la pénitence;* 1589, in-8°; — *Oraison funèbre de l'archiduc Albert;* Bruxelles, 1622, in-4°. A. Valladier, abbé de Saint-Arnoul de Metz, a publié *Les Saintes Montagnes et Collines d'Orval et de Clairvaux, vive représentation de la vie exemplaire et du religieux trépas de dom Bernard de Montgaillard;* Luxembourg, 1629, in-4°. H. F.

Gallia Christ., t. XIII. — Richard et Giraud, *Biblioth. Sacrée*. — Moréri, *Dictionn. histor.* — Lefèvre, *Calendrier historique de l'église de Paris.*

MONTGAILLARD (*Jean-Jacques* DE PERCIN DE), auteur religieux français, né en 1633, à Toulouse, où il est mort, le 21 mars 1711. Il était de la famille des précédents. Il prononça ses vœux dans le couvent des Dominicains de Toulouse, et y passa toute sa vie. On a de lui un curieux ouvrage intitulé : *Monumenta Conventus Tolosani ordinis FF. Prædicatorum* (Toulouse, 1693, in-fol.), et qui renferme de grands détails sur l'inquisition dans les provinces du midi. Connu par son ardente piété et par la douceur de ses mœurs, il s'y montra pourtant animé de cet esprit de fanatisme qui rend le cœur cruel au nom de Dieu; c'est avec une sorte de complaisance qu'il raconte des traits d'une exécrable barbarie, comment par exemple « les *bons pères* vont dîner *joyeusement* après avoir fait brûler devant eux une femme hérétique, bénissant Dieu de ce qui vient de se passer pour l'exaltation de la foi et la gloire de saint Dominique. » Aussi le registre où s'inscrivent ces arrêts de sang est-il à ses yeux *le livre de vie*. P.

Biogr. Toulousaine, II

MONTGAILLARD (*Pierre-Jean-François* DE PERCIN DE), prélat français, parent des précédents, né à Toulouse, le 29 mars 1633, mort à Saint-Pons-de-Tomières, le 13 mars 1713. Son père, Pierre de Percin, baron de Montgaillard, gouverneur de Brême, dans le Milanais, fut décapité, pour avoir rendu cette place, faute de munitions. Sa mémoire fût toutefois réhabilitée, et son fils, qui de bonne heure avait fait paraître d'heureuses dispositions, fut élevé aux honneurs ecclésiastiques. Reçu docteur de Sorbonne, il fut nommé, en avril 1664, à l'évêché de Saint-Pons et sacré en cette qualité à Chaillot, le 12 juillet de l'année suivante. Il fut un des dix-neuf évêques qui signèrent la lettre adressée au pape Clément IX, en 1667, pour la défense des évêques d'Alet, de Pamiers, de Beauvais et d'Angers, opposés à la souscription du formulaire exigée par la bulle d'Alexandre VII du 15 février 1665. Montgaillard dénonça, en 1677, à Innocent XI la morale relâchée des Jésuites, et prit la défense du rituel d'Alet, que Jean de Vintimille du Luc, évêque de Toulon, avait condamné en 1678. Une lettre de sa main, trouvée dans les archives du Vatican, prouve cependant qu'avant de mourir l'évêque de Saint-Pons fit sa soumission à Rome, et rétracta ses erreurs jansénistes. On a de lui plusieurs ouvrages qui dénotent combien il était versé dans les antiquités ecclésiastiques; nous citerons de lui : *Lettres à l'évêque de Toulon sur le rituel d'Alet;* 1678; — *Directoire des Offices divins;* 1681; — *Du Droit et du Pouvoir des Évêques de régler les offices divins dans leurs diocèses suivant la tradition de tous les siècles depuis Jésus-Christ jusqu'à présent;* 1686, in-8°; — *Instruction sur le sacrifice de la Messe;* 1687, in-12; — Enfin, plusieurs *lettres* touchant les affaires du jansénisme adressées à Fénelon, archevêque de Cambrai, lettres qui furent condamnées par un bref de Clément XI, du 18 janvier 1710. H. F.

Histoire de Port-Royal, tome VII. — *Supplément* de Moréri. — *Gallia Christiana*, tome VI. — *France pontificale* (inédite).

MONTGAILLARD (*Jean-Gabriel-Maurice* ROQUES, agent politique français, connu sous le titre et le nom de comte DE), né en 1761, à Toulouse, mort le 8 février 1841, à Paris. Après avoir terminé d'assez bonnes études à Sorèze, il entra comme sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie et fit une partie de la guerre d'Amérique. Lorsque la révolution éclata, il abandonna le service, accourut à Paris, et y mena joyeuse vie; il s'occupait alors d'agiotage et recevait d'assez fortes sommes pour les services qu'il disait rendre secrètement au roi. Après le 10 Août, il entra dans la police d'espionnage diplomatique organisée sous l'influence de Danton, et ce fut alors qu'il substitua au nom de Roques celui de Montgaillard. Il fit plusieurs voyages en Allemagne, et vit le duc de Brunswick ainsi que les deux frères de Louis XVI. En 1794, il eut, dit-on, une grande part à la négociation laborieuse qui amena l'évacuation des Pays-Bas par les Autrichiens. Après avoir passé trois mois à Londres, il se rendit à La Haye, à Hambourg et à Vérone. Muni des pouvoirs de Monsieur (depuis Louis XVIII), il entreprit vainement de négocier à Vienne l'échange de la fille de Louis XVI. On le retrouve

au milieu de l'armée des princes, qui, pleins de confiance en lui, le chargèrent de ramener à leur cause Pichegru. Il rédigea les propositions qui furent faites à ce général au mois d'août 1795, et rendit compte de ses démarches à Monsieur, qui lui témoigna sa satisfaction par une lettre écrite de sa main. Ce succès lui valut d'autres missions politiques, dans lesquelles il donna de nouvelles preuves d'adresse; mais son zèle changeant tout à coup de direction après la reddition du fort de Kehl, il renonça à des négociations devenues, rapporte-t-il lui-même, « un ensemble d'intrigues, de manœuvres sourdes, de dilapidations ministérielles et particulières ». En d'autres termes, il passa au gouvernement français, qu'il n'avait jamais peut-être cessé de servir. Tout en se ménageant la confiance du prince de Condé et en paraissant se prêter aux desseins de M. d'Entraigues, agent royaliste à Venise, Montgaillard dévoila à l'ambassadeur Lallemand les secrets de Condé et de Louis XVIII et lui en fournit les preuves écrites, qui furent envoyées à Paris et imprimées un peu avant le 18 fructidor. Au moment où il quittait la Suisse pour rentrer en France, on lui redemanda les papiers qui prouvaient les différentes missions dont il avait été chargé; non-seulement il ne voulut rien restituer, mais il alla exprès à Hambourg pour remettre au ministre Roberjot tout ce qu'il possédait de la correspondance des princes (1797). On ne peut révoquer ces faits en doute, puisque c'est à Montgaillard lui-même qu'on en doit la connaissance. Après le 18 brumaire, il revint en France, fut enfermé pendant quelques mois au Temple, afin d'y surprendre les secrets des prisonniers royalistes, et s'employa à découvrir les complices de Cadoudal et de Pichegru. Sous l'empire il continua de rendre le même genre de services, et reçut, outre d'amples gratifications, une pension de 12,000 francs, réduite plus tard à 6,000, et qu'il conserva jusqu'à sa mort. Un des premiers à se rallier à Louis XVIII, il ne fut jamais plus protégé et mieux traité que sous le règne de ce prince, qu'il avait trahi et outragé. Il alla au-devant de lui à Compiègne le 29 avril 1814. « Votre Majesté a trop d'esprit pour ne pas m'avoir compris », lui dit-il. Le roi en fut tellement persuadé qu'il lui ordonna de rédiger une brochure, à laquelle il fit lui-même des additions nombreuses et qui parut sans avoir passé à la censure. Pour justifier la sincérité de sa nouvelle conduite, Montgaillard renia tout ce qu'il avait écrit auparavant, et se flatta au contraire d'avoir été dans la restauration de la monarchie « un des instruments qu'il a plu à la Providence de ne pas rendre tout à fait inutiles ». Depuis 1830 il ne s'occupa plus d'affaires politiques. On a de lui : *État de la France au mois de mai* 1794 ; Londres et Hambourg, 1794, in-8°, trad. en anglais par Edm. Burke; il y a une *Suite*, qui parut au mois de septembre suivant; — *Nécessité de la Guerre et Danger de la Paix;* La Haye, 1794, in-8°; trad. en anglais et en hollandais; — *L'An* 1795, *ou conjectures sur les suites de la Révolution;* Hambourg, 1795, in-8°; — *Ma Conduite pendant le cours de la révolution française;* Londres, 1795, in-8°; — *Histoire secrète de Coblentz dans la révolution des Français, extraite du cabinet diplomatique électoral et de celui des princes;* Londres, 1795; Paris, 1814, in-8°; — *Mémoire concernant la trahison de Pichegru dans les années* 1793-1795, *rédigé en l'an* VI *par M. de Montgaillard, et dont l'original se trouve aux archives du gouvernement;* Paris, Impr. du Gouv., mars 1804, in-8°; inséré d'abord dans *Le Moniteur*, ce mémoire fut probablement rédigé pour assurer la perte des conjurés; on y rencontre les plus fortes accusations contre le général Moreau; — *De la France et de l'Europe sous le gouvernement de Bonaparte, dédié à Jérôme;* Lyon, avril 1804, in-8°, réimpr. la même année à Boulogne-sur-Mer et à Paris; — *Mémoires secrets de Montgaillard pendant les années de son émigration, contenant de nouvelles informations sur le caractère des princes français et sur les intrigues des agents de l'Angleterre;* Paris, juin 1804, in-8°; c'est dans cette brochure, publiée par ordre du premier consul, que l'auteur parle de Louis XVIII en ces termes : « Intrigant dans la paix, inhabile à la guerre, jaloux à l'excès d'un triomphe littéraire, et non moins avide de richesses que passionné pour la représentation, ennemi de ses véritables amis, esclave de ses courtisans, ombrageux et défiant, superstitieux et vindicatif »; — *Fondation de la quatrième dynastie, ou de la dynastie impériale;* Paris, nov. 1804, in-8°; — *Du Rétablissement du royaume d'Italie sous l'empereur Napoléon et des droits de la couronne de France sur le duché de Rome;* Paris, 1809, in-8°; il avait d'abord paru en 1805 à Milan, en italien; — *Situation de l'Angleterre en* 1811; Paris, 1811, in-8°; — *Seconde Guerre de Pologne, ou considérations sur la paix publique du continent et sur l'indépendance maritime de l'Europe;* Paris, 1812, in-8°; ces quatre écrits furent rédigés par ordre de l'empereur; — *De la Restauration de la monarchie des Bourbons et du retour à l'ordre;* Paris, 1814, in-8°; on voit, d'après une note de l'auteur, que les parties de cette brochure que les journaux ultra-royalistes critiquèrent avec le plus d'amertume sont précisément celles que Louis XVIII avait composées; — *Lettres* (deux) *à M. Raynouard sur le projet de loi relatif à la liberté de la presse;* Paris, juillet et août 1814, in-8°; — *De la Calomnie publique et périodique;* Paris, septembre 1814, in-8°; — *De la Nécessité d'un Rapprochement sincère et réciproque entre les Républicains et les Royalistes;* Paris, janv. 1815, in-8°; la 1re édit. fut signée : « Par un ami de la France et de la paix

publique », et la 2ᵉ, imprimée un mois plus tard, par Taschereau de Fargues, « mon prête-nom », dit Montgaillard; — *Clémence et Justice;* Paris, oct. 1815, in-8°; c'est, d'après l'auteur, un plaidoyer politique pour sauver les jours du maréchal Ney, qui lui avait été demandé par le ministre Fouché; — *Esprit, Maximes et Principes de M. de Chateaubriand, membre de l'Institut;* Paris, oct. 1815, in-8°; — *Ode à la Clémence politique et réciproque;* Paris, juin 1824, in-8°, sous le nom de Taschereau; — *Histoire de France depuis* 1825 *jusqu'à* 1828, *faisant suite à celle de l'abbé de Montgaillard;* Paris, 1829, 2 vol. in-8°; une *Suite,* conduisant jusqu'au 9 août 1830, a paru en 1833, 2 vol. in-8°; — *Annales françaises, ou complément de l'*Histoire de France *publiée en* 1827 *par l'abbé de Montgaillard; histoire entièrement refondue et complétée;* Paris, 1839, in-8° : cet ouvrage, annoncé en 12 vol., n'a pas été achevé. Outre les ouvrages cités, Montgaillard est encore l'auteur de *Mémoires politiques* (3 vol. in-8°), travail fait par ordre exprès de Napoléon pour son cabinet particulier, de 1804 à 1814, et de *Mémoires sur les affaires intérieures et extérieures de la France* (2 vol. in-8°), de 1816 à 1820, remis à Louis XVIII. (Quant à la part qu'il a prise à l'*Histoire de France* de son frère, *voy.* l'article suivant.) K.

Biog. univ. et portat. des Contemp. — Biogr. des hommes vivants (1820). — Quérard, *Supercheries littéraires.* — Barbier, *Dict. des anonymes.*

MONTGAILLARD (*Guillaume-Honoré* Roques, se disant abbé DE), frère puîné du précédent, historien français, né en 1772, au village de Montgaillard, près Toulouse, mort par suicide, le 28 avril 1825, à Ivry, près Paris. Une chute qu'il fit dans son enfance le rendit infirme et difforme pour le reste de sa vie. Il étudia pour être prêtre au séminaire de Bordeaux; mais il ne prit aucun des ordres, émigra en 1792 en Espagne, d'où il passa en Afrique, en Angleterre et en Allemagne. On a prétendu qu'il avait eu part aux intrigues politiques de son frère et aux profits qui en étaient la conséquence, ce qui ne paraît pas dénué de fondement. Rentré en France en 1799, il fut pendant six mois incarcéré au Temple. On ne sait comment il vécut jusqu'en 1805, époque où il obtint un emploi de commis aux fourrages à l'armée d'Allemagne. En 1806 il fut chargé de la perception des contributions à Cassel, et depuis 1807 il administra les finances du nouveau royaume de Westphalie, sous la direction du comte Beugnot. En 1809 il eut de nouveau un emploi dans les fourrages, et se rendit en 1810 à Lubeck, où il semble avoir joué un rôle plus important. Lors de la première restauration il revint à Paris avec une assez jolie fortune, et s'occupa de rassembler les matériaux d'un ouvrage sur la révolution. Étant tombé gravement malade, il se jeta, dans un accès de fièvre, par la fenêtre d'un troisième étage, et expira sur-le-champ. Depuis assez longtemps il avait rompu toute espèce de relation avec ses frères. On a de lui : *Revue chronologique de l'histoire de France, depuis la première convocation des notables jusqu'au départ des troupes étrangères* (1787-1818); Paris, 1820, 1823, in-8°; cette revue obtint un grand succès, tant à cause des facilités qu'elle offrait pour l'étude de l'histoire contemporaine, que par le style véhément qui semblait indiquer chez l'auteur une franchise austère, poussée jusqu'à la rudesse; — *Histoire de France depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'à* 1825, *précédée d'une Introduction historique sur la monarchie française et les causes qui ont amené la Révolution;* Paris, 1826-1827, 9 vol. in-8°; 7ᵉ édit., 1839. Ce n'est autre chose que la refonte, excessivement délayée, de l'ouvrage précédent. A propos d'un procès fait en 1834 par Montgaillard l'aîné au libraire Moutardier, le premier fit la déclaration suivante : « Profitant des travaux de feu mon frère, je composai l'*Histoire de France* en 9 volumes. Ce grand ouvrage, dont les deux tiers sont de moi seul, fut achevé en huit mois. Les convenances m'interdisaient de le publier sous mon nom. Ce fut pour cet unique motif qu'on désigna l'abbé comme seul auteur d'une composition où il n'était entré que pour un tiers. » Cette histoire, ou plutôt ce volumineux libelle, recouvert maladroitement des formes historiques, eut un succès de parti. L'abbé de Montgaillard a encore fourni des notices à la *Galerie historique des Contemporains* (1822).

Un autre frère, *Xavier*, né le 11 novembre 1764, prit le titre de *marquis de Montgaillard*, et servit dans l'armée des princes et en Vendée. Il parlait de ses frères avec le plus grand mépris. Il est mort vers 1840, en Picardie. K.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. — Quérard, *La France Littéraire.*

MONTGARNY (*Jean-Baptiste-Tite* HARMAND DE), médecin français, né à Verdun, vers 1790, mort à Paris, en décembre 1823. D'abord pharmacien à l'armée d'Espagne, il fut en 1814 placé avec la même qualité à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce à Paris. Il emporta un prix dans cet établissement, et se fit recevoir docteur en 1818. Il ouvrit avec succès des cours de physique et de chimie médicales. Une mort prématurée l'enleva à la science. On a de lui : *Essai de Toxicologie, considérée d'une manière générale, dans ses rapports avec la physiologie hygiénique et pathologique et spécialement avec la jurisprudence médicale;* Paris, 1818, in-8°. Montgarny était un des collaborateurs du *Dictionnaire des Termes de Médecine, chirurgie; art vétérinaire*, etc.; Paris, 1823, in-8°; et du *Journal universel des Sciences médicales.* L—z—E.

Mahul, *Annuaire Nécrologique*, ann. 1824.

MONTGELAS (*Maximilien-Joseph* GARNERIN, baron, puis comte DE), homme politique allemand, né le 12 septembre 1759, à Munich, où il est mort, le 13 juin 1838. Issu d'une ancienne famille qui possédait en Savoie les seigneuries de Thuillier et de Monte-Gelasio, il était fils d'un général qui porta les armes avec distinction pour l'électeur de Bavière et petit-fils d'un président au sénat de Chambéry. Doué des plus heureuses dispositions pour l'étude, il reçut une excellente éducation au gymnase de Munich, et acquit une connaissance étendue de l'histoire sous la direction du savant Koch, de Strasbourg. Au retour d'un voyage en France, il obtint en 1777 le titre de conseiller aulique, et en 1779 la place de censeur, qu'il résigna bientôt après pour se rendre en Italie. A Naples il fut présenté à Charles II, duc de Deux-Ponts, qui le nomma son chambellan. L'amitié dont l'honora Maximilien-Joseph, successeur de Charles II et depuis roi de Bavière, fut l'origine de sa haute fortune. Lorsque ce prince succéda à l'électeur palatin Charles-Théodore (1799), M. de Montgelas, qui depuis 1795 avait administré toutes les affaires des Deux-Ponts, le suivit à Munich et fut chargé du portefeuille des affaires étrangères. Il prit part à diverses négociations qui lui acquirent, comme diplomate, la réputation d'un mérite supérieur. Dans la suite il joignit à son département la direction centrale des finances (1803) et le ministère de l'intérieur (1806). Il se signala dès lors par un grand nombre de réformes, restreignit les privilèges de la noblesse et du clergé, établit une répartition plus égale des impôts, et supprima beaucoup de pensions et de sinécures. Sur sa proposition fut rendu le fameux édit sur la noblesse, qui n'a jamais été complétement exécuté. Adversaire déclaré des Jésuites, il fournit à l'historien Lang les documents nécessaires pour composer l'*Histoire des Jésuites de Bavière*, qui ruina pour un temps le crédit de cette société dans les États catholiques de l'Allemagne. On lui donna le surnom de *Pombal bavarois*. Ce fut d'après ses conseils que Maximilien, changeant de conduite politique, se tourna vers la France et refusa de s'unir à la coalition. Aussi fut-il chargé de signer les traités de Munich (25 mai 1805) et de Paris (28 février 1810), qui concédaient des territoires considérables à la Bavière, et d'assister en 1808 aux conférences d'Erfurt. En récompense des grands services qu'il avait rendus à l'État, il obtint le titre de comte (1810), des croix et des faveurs de toutes sortes. Mais après la déchéance de Napoléon son crédit s'affaiblit de jour en jour; le parti rétrograde, à la tête duquel était le prince de Wrède, l'emporta; Montgelas négocia encore en 1816 les arrangements territoriaux avec l'Autriche, et le 2 février 1817 il donna sa démission. Il parcourut l'Italie, la Suisse et la France, revint en 1819 à Munich, et vécut dans la retraite. On a de lui une défense de ses actes politiques : *Der Minister Graf Montgelas unter der Regierung Kœnig Maximilians I*; s. l. (Altenbourg), 1815, in-8°, en réponse à un écrit violent du prince de Wrède : *De la Bavière sous le ministre Montgelas*. K.

Fragmente aus dem activen Leben des Staatsministers Grafen von Montgelas; Munich, 1819, in-8°. — Max. von Freyberg, *Rede zum Andenken an den verewigten Staatsmann von Montgelas*; ibid., 1839, in-4°.

MONTGERON (*Louis-Basile* CARRÉ DE), magistrat français, né à Paris, en 1686, mort à Valence, le 12 mai 1754. Fils d'un maître des requêtes, il acheta en 1711 une charge de conseiller au parlement. Il se faisait remarquer à cette époque par un scepticisme absolu, un esprit frondeur, une vie déréglée. Il a peint lui-même « son âme basse et timide, son orgueil ridicule, son caractère ingrat ». Dans le but de convaincre les jansénistes d'imposture, il se rendit, le 7 septembre 1731, sur le tombeau du diacre Pâris, au cimetière Saint-Médard. Là cet homme, qui avait résisté jusque alors aux preuves les plus fortes, se déclara subitement convaincu, et devint aussi passionné fanatique qu'il avait été frondeur incrédule. En 1732 il partagea l'exil de la chambre des enquêtes, et fut relégué dans les montagnes de l'Auvergne. Ce fut alors qu'il entreprit de réunir toutes les preuves des miracles de saint Médard. De retour à Paris, il fit imprimer le premier volume d'un grand ouvrage intitulé : *La Vérité des Miracles opérés par l'intercession du diacre Pâris*; il le présenta lui-même au roi le 29 juillet 1737, et fut envoyé à la Bastille quelques heures après. On le transféra ensuite à Viviers, puis à Valence, où il mourut. Son ouvrage, regardé par les jansénistes comme un chef-d'œuvre inspiré par le Saint-Esprit, est selon les molinistes un tissu d'inepties et de sottises. Le premier volume contient la démonstration de neuf miracles de guérison; le second, publié en 1741, contient des observations sur les convulsionnaires; dans le troisième, publié en 1748, l'auteur parle de différents *secours*, propres, selon lui, à guérir toutes les maladies (1). Il autorisa en général le plus bizarre fanatisme, et se proclame l'apôtre et le martyr du jansénisme. Plusieurs écrits furent publiés à l'occasion de l'ouvrage de Montgeron; le bénédictin La Taste l'a réfuté longuement dans ses *Lettres théologiques*. Montgeron trouva même des adversaires dans son parti : un janséniste publia en 1749 un écrit intitulé : *Illusion faite au public par M. de Montgeron sur l'état des convulsionnaires*. A. H—T.

Dict. des Jansénistes dans l'*Encyclop. théolog.* de Migne, XII. — Figuier, *Hist. du Merveilleux*, t. I.

MONTGLAT (*François-de-Paule* DE CLERMONT, marquis DE), historien français, né à Turin, mort le 7 avril 1675. Il appartenait, par son père, à une branche de la famille de Cler-

(1) Les principaux secours sont : Un coup violent d'un gros chenêt, donné dans l'estomac ; — un poids énorme à soutenir; — des tringles de fer pointues contre le sein, etc.

mont en Anjou; son aïeule maternelle, qui fut gouvernante de Henri IV, épousa Robert de Harlai, baron de Montglat et grand-louvetier du roi. Sa mère, Jeanne de Harlai, fut successivement dame d'honneur de la duchesse de Savoie et de la reine d'Angleterre, princesses de France, et gouvernante de la grande Mademoiselle; elle mourut le 28 février 1643. On a peu de détails sur la vie du marquis de Montglat; ses contemporains l'ont dépeint comme un homme sûr, instruit et judicieux; et quant à lui, c'est à peine s'il se désigne trois ou quatre fois dans le cours de ses *Mémoires*. Son rang l'appelait à la cour; il y remplit depuis 1643 la charge de maître de la garde-robe et fut créé en 1661 chevalier des ordres. Il prit part à plusieurs campagnes de la guerre de Trente Ans en qualité de mestre de camp du régiment de Navarre, et resta durant les troubles de la minorité de Louis XIV fidèle au parti du cardinal. Il avait la mémoire si bonne et l'esprit si orné qu'on l'appelait *Montglat la Bibliothèque*. Les *Mémoires* qu'il a laissés, et dont le P. Bougeant a été l'éditeur (Amsterdam, 1727, 4 vol. in-12), contiennent, sous une forme narrative, l'histoire des événements politiques et militaires depuis 1635 jusqu'à 1660. Le style en est coulant et naturel, mais assez négligé. Les faits y sont racontés avec beaucoup d'ordre et de clarté, sans passion surtout, et en plus d'une circonstance on peut l'opposer avec succès au cardinal de Retz. L'auteur de *L'Esprit de la Fronde* était d'avis qu'on trouverait difficilement « un recueil plus nourri, plus plein de choses, et en général plus exact et plus fidèle ». Les *Mémoires* de Montglat ont été réimprimés dans la *Collection des Mémoires* de Michaud et Poujoulat. Il avait épousé Cécile de Cheverny, petite-fille du chancelier de ce nom, et connue par ses amours avec Bussy-Rabutin.

Son fils, *Louis*, comte DE CHEVERNY, né en 1644, mort le 6 mai 1722, à Paris, devint successivement menin du grand dauphin, ambassadeur en Allemagne et en Danemark, gouverneur du duc de Chartres et conseiller d'État. En 1680 il se maria avec Mlle de Saumery, nièce de Colbert, et parvint par cette alliance à rétablir les affaires de sa maison. P. L.

Moréri, *Grand Dict. Hist.* — *Avertissement* du P. Bougeant.

MONTGOLFIER (*Joseph-Michel* et *Jacques-Étienne*), inventeurs des aérostats à air échauffé, ou *montgolfières*, étaient frères, et naquirent tous deux à Vidalon-lès-Annonay, le premier en 1740; le second, le 7 janvier 1745; Étienne mourut à Serrières, le 2 août 1799; Joseph mourut aux eaux de Balaruc, le 26 juin 1810. Leur père dirigeait une papeterie importante. Joseph fut placé au collége de Tournon, mais on raconte qu'à l'âge de treize ans il s'enfuit de cet établissement. Ses parents le retrouvèrent dans une métairie où il était occupé à cueillir des feuilles de mûrier pour les vers à soie. On le remit entre les mains de ses professeurs, qui parvinrent avec peine à triompher de son dégoût pour l'étude. L'amour de l'indépendance lui fit encore quitter sa ville natale pour aller s'enfermer à Saint-Étienne, dans un réduit obscur, où il vivait de privations. Il s'y livra à des expériences chimiques, fabriquant du bleu de Prusse et différents sels, utiles aux arts, qu'il colportait lui-même dans le Vivarais. Le désir de connaître les savants l'amena à Paris, et en fit un habitué du café Procope. Son père le rappela pour partager avec lui la direction de sa manufacture : Joseph voulut y mettre en essai ses idées de perfectionnement; mais Montgolfier le père, attaché à des procédés qui faisaient la prospérité de son industrie, s'y opposa. Contrarié dans ses goûts, Joseph s'associa un de ses frères, et forma deux nouveaux établissements, l'un à Voiron, l'autre à Beaujeu. Là, son esprit inventif put s'exercer en toute liberté. Mais des spéculations hasardées, des expériences ruineuses, et son insouciance naturelle, dérangèrent bientôt sa fortune. Il était déjà parvenu à simplifier la fabrication du papier ordinaire; il avait amélioré celle des papiers peints, imaginé une machine pneumatique à l'effet de raréfier l'air dans les moules de sa fabrique, etc., lorsque ses découvertes aérostatiques rendirent son nom européen.

Étienne avait mieux profité de sa jeunesse. Envoyé de bonne heure au collége Sainte-Barbe, à Paris, il avait étudié avec succès le latin et les mathématiques. Comme on le destinait à l'architecture, on lui donna Soufflot pour maître; il se livra ensuite à toutes sortes d'expériences (1). Quand son père l'appela pour le mettre à la tête de sa manufacture de papiers, Étienne apporta, sous des cheveux blanchis avant l'âge de trente ans, un trésor d'idées mûries par l'étude. S'il avait, comme son aîné, le goût des recherches, il était trop profond mathématicien pour donner autant que lui au hasard. Il rendit bien vite ses connaissances fructueuses et son établissement florissant. Il inventa plusieurs machines nouvelles, introduisit des procédés plus simples, et des améliorations dans les colles, dans les séchoirs, etc.; sa sagacité devina le secret du papier vélin et plusieurs méthodes des ateliers hollandais et anglais, dont il fit présent à son pays. Il commençait donc à être avantageusement connu dans l'industrie, lorsque son nom fut lié à celui de son frère dans l'invention des aérostats.

Suivant les uns, Étienne, revenant de Montpellier, où il avait acheté et lu attentivement l'ouvrage de Priestley, *Sur les différentes Es-*

(1) Le comte Boissy d'Anglas nous apprend que « il existe dans les environs de Paris des églises et des maisons particulières bâties d'après ses plans et sous sa direction qui attestent tout à la fois et ses talents et son bon goût. »

pèces d'air, réfléchissait profondément sur ce qu'il avait appris, lorsque, montant sur la côte de Serrières, son esprit fut frappé de la possibilité de voyager dans l'espace en s'emparant d'un gaz plus léger que l'air. « Nous pouvons maintenant voguer dans l'air ! » s'écrie-t-il en rentrant chez lui, et cette idée, confiée à son frère, et mûrie entre eux, devint le germe d'une des plus belles inventions modernes. Suivant d'autres, ce serait une chemise que l'on faisait chauffer et qui voltigeait au-dessus du feu, qui aurait donné à Étienne la première idée des ballons; idée qu'il aurait mise de suite en pratique à la fumée de son foyer, en faisant une expérience aérostatique avec une sorte de cornet de papier. Selon d'autres, enfin, Joseph se trouvait à Avignon, en novembre 1782, pendant le siége de Gibraltar; seul, au coin de sa cheminée, et disposé à la rêverie, il se demandait s'il ne serait pas possible que les airs offrissent un moyen pour pénétrer dans la place assiégée. Des vapeurs telles que la fumée qui s'élève sous ses yeux, et qui va voyager dans les cieux sous forme de nuages, emmagasinées en quantité suffisante, une petite nuée enfermée, lui paraissent le principe d'une force ascensionnelle assez considérable : sur-le-champ, il construit un petit parallélipipède de taffetas, contenant environ quarante pieds cubes d'air, en échauffe l'intérieur avec du papier qu'il allume dessous, et le voit avec satisfaction s'élever jusqu'au plafond. Aussitôt il répète l'expérience dans son jardin, et l'appareil s'élève jusqu'à une hauteur de trente-six pieds. « On a prétendu, dit le comte Boissy d'Anglas, que le hasard avait été pour beaucoup dans l'invention des aérostats, et l'on raconte même à cet égard des anecdotes dont je puis garantir la fausseté... La découverte des frères Montgolfier fut pour eux bien certainement le résultat d'une théorie appuyée sur des faits et des observations qui avaient échappé jusque alors à l'attention des hommes vulgaires. Ils reconnurent qu'il serait possible d'élever à une très-grande hauteur une masse d'un très-grand poids, en remplissant son intérieur d'un fluide plus léger que l'air atmosphérique dont elle serait entourée, de telle sorte que, n'étant plus en équilibre avec lui, elle pût s'élever, par sa légèreté relative, comme une bouteille vide surnage au-dessus de l'eau, étant devenue, en se remplissant d'air, plus légère qu'elle; ils n'eurent plus alors qu'à trouver ce fluide, et ce fut l'air atmosphérique lui-même, raréfié par la chaleur, qui le devint. » Quoi qu'il en soit, unis désormais dans le même but, les deux frères confondirent leurs efforts pour arriver à un résultat. Les calculs, les épreuves, tout se fit en commun; et après s'être assurés, par de nouveaux essais, de la justesse de leurs combinaisons, ils se décidèrent à en faire part au public.

On a dit que les frères Montgolfier avaient d'abord pensé au gaz hydrogène : ce n'est pas pourtant de ce côté qu'ils dirigèrent leurs recherches. Ils connaissaient sans doute l'insuccès des essais de Cavalla, et la difficulté de retenir ce gaz dans les enveloppes. Ils cherchèrent un autre gaz, et crurent l'avoir trouvé dans la combustion d'un mélange de paille hachée et de laine cardée. Joseph Montgolfier croyait même, au dire de Mathon de La Cour, que l'électricité jouait un rôle dans cette opération. Il fallut du temps pour convaincre les Montgolfier que c'était tout simplement à la raréfaction de l'air échauffé qu'ils devaient l'ascension de leurs globes remplis de fumée. Ils essayèrent leur procédé aux Célestins près d'Annonay, et le succès dépassa leurs espérances. Un parallélipipède de taffetas s'éleva en plein air à une hauteur de soixante-dix pieds. Un plus grand appareil, de six cent cinquante pieds cubes, s'éleva avec la même facilité. Les états du Vivarais étaient alors assemblés. Les frères Montgolfier invitèrent messieurs des états à une expérience qu'ils comptaient faire publiquement sur la place de la ville. Le 5 juin 1783, le corps entier des états se rendit à l'endroit désigné. Au milieu de la place un gros ballon de cent dix pieds de circonférence était posé par son pôle inférieur sur un châssis de seize pieds; ce ballon était en toile couverte de papier; il avait trente-cinq pieds de hauteur et présentait l'aspect d'un grand sac avec des plis de tous côtés. Il pesait quatre cent trente livres et fut chargé de plus de quatre cents livres de lest. « Messieurs des états, s'écria l'un des inventeurs, nous allons remplir ce grand sac avec une vapeur que nous savons faire, et vous allez le voir s'enlever jusqu'aux nues. » On alluma sous l'ouverture du ballon de la paille mêlée avec de la laine cardée. Peu à peu le ballon se remplit, prend une forme sphéroïdale; huit hommes suffisent à peine pour le retenir. On lâche; en dix minutes on constate que le ballon s'est élevé à une hauteur de mille toises, puis il descend majestueusement dans des vignes voisines, à deux mille sept cents pieds du lieu d'où il était parti.

Le succès de l'expérience d'Annonay se répandit partout. L'intendant de la province en transmit la nouvelle à l'Académie des Sciences, énonçant simplement le procédé des Montgolfier. L'Académie ne se méprit pas sur la véritable cause de l'ascension des montgolfières, la raréfaction de l'air. Lalande, en rendant compte de cet événement, ajoutait : « Nous dîmes tous, cela doit être; comment n'y a-t-on pas pensé ? » La France accueillit avec enthousiasme la nouvelle découverte. L'Académie des Sciences invita les Montgolfier à venir à Paris renouveler leurs expériences sous les yeux de ce corps savant, et à ses frais. Étienne Montgolfier se rendit aux vœux de l'Académie. Il arriva quelques jours après l'expérience tentée au Champ-de-Mars par Charles avec un ballon rempli de gaz hydrogène. L'Académie chargea

Étienne Montgolfier de construire un aérostat de soixante-dix pieds de hauteur sur quarante de diamètre. Il fit fabriquer une espèce de sac en toile de forme ovale qu'il recouvrit d'un papier bleu d'azur avec des ornements dorés. Le 12 septembre 1783, en présence des commissaires de l'Académie, Cadet, Bossut, Lavoisier et Desmarets, on alluma au-dessous de l'ouverture inférieure de l'aérostat un grand feu de paille et de laine hachée; en dix minutes il fut gonflé et prêt à partir; une pluie battante survint, accompagnée d'un vent épouvantable; l'appareil fut complétement détruit. Une autre expérience fut annoncée pour le 19 septembre à Versailles, en présence du roi. En cinq jours on fabriqua une aérostat tout en toile couverte de papier peint décoré d'L entrelacées. On construisit dans la grande cour du château de Versailles une espèce de théâtre percé au milieu d'une ouverture de plus de quinze pieds de diamètre. Le ballon fut placé plié transversalement sur cette ouverture. Un entourage en toile peinte couvrit le réchaud et les opérateurs, et servit d'entonnoir pour porter la fumée dans l'intérieur de l'aérostat. A midi le roi et la reine se rendirent dans l'enceinte et pénétrèrent sous la machine. La place était couverte de spectateurs. On alluma un feu de paille et de laine, et à une heure le ballon se gonfla avec rapidité, mais un coup de vent lui fit une longue fente vers le sommet. Montgolfier ne perdit pas courage. Il jeta un peu de paille de plus sur son brasier; on coupa les cordes et l'énorme aérostat s'élança vivement en l'air, emportant une cage d'osier qu'on y avait attachée, dans laquelle se trouvaient un mouton, un coq et un canard. Arrivé à deux cent quarante toises de hauteur le ballon s'arrêta, plana quelques instants, et alla s'abattre dans le bois de Vaucresson. Au moment de la descente, la corde qui tenait la cage passa contre une pile de bois et se coupa : les animaux furent détachés : le coq eut l'épaule écorchée, d'autres prétendirent que le mouton s'était brisé la tête, et une vive polémique s'engagea à ce sujet dans Paris.

Les Montgolfier devinrent l'objet de mille attentions. Une souscription nationale leur remit une médaille d'or; Étienne construisit un aérostat dans lequel Pilâtre de Rozier monta, en le faisant retenir captif par des cordes. D'autres essayèrent du même jeu, des dames en firent autant; enfin, Pilâtre de Rozier osa s'élancer librement dans les airs sur une montgolfière le 21 novembre, en partant du château de la Muette. Le 9 décembre 1783, l'Académie des Sciences porta les deux frères Montgolfier sur la liste de ses associés surnuméraires, ainsi que Charles, Pilâtre de Rozier et d'Arlandes. Quelques jours après le roi décora Étienne Montgolfier du cordon de Saint-Michel, fit une pension de 1,000 livres à Joseph Montgolfier et accorda des lettres de noblesse à leur père. Pendant ce temps, une autre expérience se préparait à Lyon, sous la direction de Joseph Montgolfier. L'intendant Flesselles ayant réuni un certain nombre de souscripteurs, on fit construire un ballon de cent vingt-six pieds de hauteur sur cent soixante de diamètre. L'enveloppe était composée de deux toiles d'étoupes entre lesquelles on piqua trois feuilles de papier froissé; d'intervalle en intervalle, des rubans de fil, et ensuite des cordes donnaient plus de consistance à cet assemblage. Cet appareil devait d'abord emporter un cheval. Après le voyage de Pilâtre de Rozier, on résolut d'emporter des voyageurs; trente à quarante personnes se firent inscrire. Pilâtre de Rozier vint lui-même à Lyon, et fit faire des changements indispensables. Le 7 janvier 1784, toutes les pièces qui devaient former le ballon furent portées sur l'estrade qui lui était destinée aux Brotteaux. On travailla plusieurs jours à les monter. Dans la nuit du 15 au 16, une pluie suivie de gelée vint contrarier l'opération; on força le feu pour gonfler le ballon, le feu prit à la calotte; des pompes placées sur l'estrade l'éteignirent promptement; on refit la calotte pendant la nuit; le lundi 19, on gonfla de nouveau le ballon; il paraissait percé d'une multitude de trous. Le filet avait été remplacé par des cordes. Dès que le ballon fut enflé, le prince Charles de Ligne, les comtes de Laurencin, de Dampierre et de La Porte se jetèrent dans la galerie. Pilâtre de Rozier et Joseph Montgolfier ne voulaient emmener qu'une personne; au milieu de la discussion on coupa les cordes et les deux aéronautes n'eurent que le temps de se précipiter dans la galerie, avec un nommé Fontaine, qui avait eu beaucoup de part à la construction de la machine. Cet appareil s'éleva lentement. Sa forme était celle d'un globe terminé en bas par un cône renversé et tronqué qui portait la galerie. La hauteur à laquelle ce globe s'éleva fut estimée de quatre ou cinq cents toises; les voyageurs observèrent qu'ils ne consommaient pas dans les airs le quart du combustible qu'il leur fallait à terre pour gonfler le ballon; ils voulurent forcer le feu pour monter plus haut; il se fit une ouverture verticale de quatre pieds et demi près de la nouvelle calotte, et la machine alla descendre après quinze minutes de marche dans un pré derrière la maison de l'architecte Morand. La descente se fit en deux ou trois minutes, et cependant le choc de l'arrivée fut supportable. Dès que l'appareil eut touché terre, toutes les toiles s'abattirent et se replièrent en deux ou trois secondes. Les voyageurs furent dégagés sans accident et ramenés en triomphe vers la ville. La machine avec son lest devait peser huit milliers, elle en pesait quatorze. Néanmoins on chansonna les voyageurs et l'aérostat qui, dans ce voyage, allait, disait-on, *ventre à terre*.

Comme il arrive à presque tous les inventeurs, les frères Montgolfier se virent bientôt dépassés par leurs compétiteurs. De tous côtés des ascen-

sions eurent lieu, des essais furent faits sans leur concours. Les montgolfières parurent bien vite devoir être abandonnées. « Il manquait à cette merveilleuse invention, dit le comte Boissy-d'Anglas, le complément qui pouvait seul lui donner une grande influence sur toutes les combinaisons humaines, l'art de se diriger dans les airs. Les frères Montgolfier en firent le sujet de leurs études et de leurs essais : ils ne le jugeaient pas impossible, et quelques combinaisons physiques et mécaniques qu'ils se proposaient de tenter leur paraissaient pouvoir atteindre à ce but ; mais il fallait de nombreuses expériences nécessairement dispendieuses, et leur fortune était médiocre ; le gouvernement les avait laissés presque sans récompense... Après de longues sollicitations, quelques secours insuffisants et fort modiques leur furent attribués pour cela; ils les eurent bientôt consommés. On leur en promit d'autres, qu'on ne leur donna point, et la révolution qui survint durant le cours de ces nouvelles expériences les interrompit, et leur ôta les moyens de les continuer. Déjà ils avaient construit un aérostat en soie, d'une très-grande capacité et d'une forme lenticulaire, lequel, en s'élevant et s'abaissant à volonté, par l'augmentation et la diminution de la chaleur, se rapprochait plus ou moins rapidement d'un point déterminé; ils avaient aussi l'idée d'appliquer à leurs aérostats, qu'ils avaient rendus moins fragiles, la puissance de la machine à vapeur dont ils avaient étudié la théorie avec une extrême attention. »

Franklin avait dit en parlant des aérostats : « Cette découverte est un enfant qui promet beaucoup, mais il faudra voir quelle sera son éducation. » Une somme de 40,000 livres avait été mise à la disposition des frères Montgolfier pour rechercher les moyens de diriger les ballons en l'air. Ils firent quelques essais infructueux. Après la cessation de ses expériences, Étienne retourna à sa manufacture, et reprit ses travaux ordinaires. Dès les premiers temps de la révolution, il fut nommé d'abord procureur syndic de son district, puis administrateur de son département. Dénoncé plusieurs fois pendant la terreur, il dut son salut à l'attachement de ses ouvriers. Les malheurs de la révolution l'affectèrent vivement; malade du cœur, il se rendit à Lyon avec sa famille, et voyant les secours de l'art inutiles, il résolut d'épargner à sa femme et à ses enfants le spectacle de ses derniers moments. Il partit seul pour Annonay, et mourut en chemin, comme il l'avait prévu.

Bonaparte décora Joseph Montgolfier de la Légion d'Honneur lorsqu'il distribua des insignes de cet ordre aux citoyens qui avaient contribué aux progrès de l'industrie nationale. Plus tard, il fut nommé administrateur du Conservatoire des Arts et Métiers, et membre du bureau consultatif des arts et manufactures près le ministère de l'intérieur. En 1807, J. Montgolfier prit place à l'Institut; il eut une grande part à l'établissement de la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale, organisée en l'an X (1802). Il en forma le projet, dans une promenade à la campagne avec quatre de ses amis. On doit encore à Joseph Montgolfier l'invention du bélier hydraulique (1), qu'il mit pour la première fois en usage en 1792, à sa papeterie de Voiron, et qu'il perfectionna depuis à Paris. Le même Joseph imagina un calorimètre pour déterminer la qualité des différentes tourbes du Dauphiné; il exécuta une presse hydraulique et inventa un ventilateur pour distiller à froid, par le seul contact de l'air en mouvement, ainsi qu'un appareil pour la dessiccation en grand et à froid des fruits et autres objets de première nécessité qu'on rétablit ensuite dans leur état primitif en leur restituant l'eau dont ils ont été privés. Frappé d'une apoplexie qui lui ôta l'usage de la parole, Joseph Montgolfier se rendit aux eaux de Balaruc, où il mourut. On a de lui : *Discours sur l'aérostat*, prononcé dans une séance de l'Académie de Lyon, en 1783; Paris, 1784, in-8°; — *Mémoires sur la machine aérostatique* (avec son frère); 1784, in-8°; — *Ballons aérostatiques* (avec son frère); Berne, 1784, in-8°; — *Les Voyageurs aériens*; 1784, in-8°; — *Note sur le Bélier hydraulique et sur la manière d'en calculer les effets*;

(1) Cette machine ingénieuse, que l'inventeur appelle modestement un outil, sert, « au moyen d'une chute d'eau donnée, à élever avec facilité une partie de ces mêmes eaux à une hauteur indéterminée, et toujours proportionnelle pour la quantité à la hauteur de leur ascension divisée par la hauteur de la chute, à quelques pertes près, à cause des frottements ». Le bélier hydraulique se compose d'un tube vertical qui reçoit l'eau de la chute dont on peut disposer, et se décharge dans un tube horizontal en relation à son extrémité avec une chambre à air dans laquelle plonge un tuyau d'ascension beaucoup plus mince que les autres. La communication du tube horizontal avec la chambre à air est interceptée par une soupape s'ouvrant de bas en haut; à côté de la chambre à air le tube horizontal est percé d'une ouverture close par une soupape s'ouvrant de haut en bas. Si maintenant l'on fait descendre de l'eau par le petit tube d'ascension dans la chambre à air jusqu'à comprimer cet air dans le haut de la chambre et à remplir ce tube, la soupape d'ascension de la chambre à air se trouve fermée; si d'un autre côté le tube horizontal est plein d'eau la soupape d'écoulement est également fermée. Faisant tomber de l'eau par le tube vertical, il en résulte une colonne active qui donne un mouvement proportionnel à la colonne passive du tube horizontal, lorsque la soupape d'écoulement est ouverte. Son poids ayant été calculé pour faire équilibre à une certaine force, lorsque cette force est atteinte par la pression donnée à l'eau de la colonne passive, cette soupape se ferme, et l'eau n'a plus d'autre issue que par la soupape d'ascension, qu'elle soulève alors. L'eau entre dans la chambre à air, dont la compression réagit sur le tube d'ascension. L'eau monte par ce tube, à une grande hauteur, jusqu'à ce que la compression de l'air fasse équilibre à la force de pression de l'eau du tube horizontal. La soupape d'ascension se ferme alors, la soupape d'écoulement se rouvre, et le même effet se reproduit alternativement tant que la chute utilisée fournit de l'eau. Le poids des soupapes est calculé de manière que l'une agit dès que l'autre s'arrête, et la compression de l'air dans la chambre suffit pour donner un écoulement continu en pressant encore la colonne d'ascension après la fermeture de la soupape d'ascension.

Paris, 1803, in-8° (extrait du *Journal des Mines*); — *Sur le Bélier hydraulique* et *Nouvelles Expériences sur le Bélier hydraulique*, dans le même journal, tomes XV et XVIII; 1803 et 1805; — *Description et usages d'un Calorimètre, ou appareil propre à déterminer le degré de chaleur ainsi que l'économie qui résulte de l'emploi du combustible* (même journal, tome XIX, 1806); — *Mémoire sur la possibilité de substituer le Bélier hydraulique à l'ancienne machine de Marly* (dans le *Journal de l'École Polytechnique*, tome VII, 1808).

Mme Montgolfier est morte à Paris, en 1845, à l'âge de cent onze ans. Elle avait conservé la vue, l'ouïe, l'exercice de ses jambes et une excellente mémoire, qu'elle perdit seulement deux jours avant de mourir. L. LOUVET.

Delambre, *Éloge de Joseph Montgolfier*. — De Gérando, *Éloge de Montgolfier*. — Comte de Boissy-d'Anglas, dans le *Dictionnaire de la Conversation*. — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — J. Turgan, *Les Ballons*. — *Mémoires secrets, ou journal d'un observateur*; 1784. — Mathon de La Cour, *Lettre sur l'ascension des Flesselles*.

MONTGOMERY (*Jacques* DE), sire DE LORGES, capitaine français, mort en juillet 1562. Il était fils de Robert de Montgomery, seigneur écossais, qui avait pris du service sous François Ier, et se rattachait par les femmes à Jacques Ier, roi d'Écosse. Jacques de Lorges se distingua de bonne heure par son courage, et fut mis à la tête d'une compagnie de cent lances. Il se trouvait chez le comte de Saint-Pol, en Touraine, lorsque François Ier s'avisa, par une folie de jeunesse, de venir assiéger le comte dans son château le lendemain du jour des Rois (1521). L'assaut eut lieu selon les règles de la guerre. Les assiégeants comme les assiégés combattaient avec des boules de neige, des œufs durs et des pommes. Bientôt les munitions des gens du château s'épuisèrent. « Étant enfin toutes armes faillies pour la défense de ceux de dedans, dit Martin du Bellay, ceux de dehors, forçant la porte, quelque mal avisé jeta le tison de bois par la fenêtre, et tomba un tison sur la tête du roi, de quoi il fut fort blessé... Mais le gentil prince ne voulut jamais qu'on informât qui avait jeté le tison, disant que s'il avait fait la faute il fallait qu'il en bût sa part. » Ce *mal avisé* n'était autre, à ce qu'on assure, que Jacques de Lorges, dont le fils devait acquérir une si triste célébrité en tuant par maladresse le roi Henri II. Dans cette même année (1521), il réussit à ravitailler Mézières, que Charles Quint tenait étroitement assiégé, et soutint même sous les murs de la place un combat singulier avec un des chefs de l'armée impériale. En 1543 il devint colonel d'une légion de trois mille soldats levés en Picardie. En 1544 il succéda à Jean Stuart, comte d'Aubigny, dans la charge de capitaine de la garde écossaise. Nommé, par provisions du 8 mars 1545, lieutenant général commandant les troupes que le roi envoyait en Écosse au secours de la régente Marie de Lorraine, il arriva à Édimbourg au mois de juillet, combattit sans trop de désavantage sur les frontières, et n'évacua le pays qu'après la conclusion de la paix (7 juin 1546). Il assista en 1557 à la bataille de Saint-Quentin, et se jeta dans Noyon pour le défendre contre les Espagnols. Il reprit le 1er janvier 1559 le commandement des gardes et des gendarmes écossais, qu'il avait résigné l'année précédente à son fils, et le conserva jusqu'à sa mort. En 1543 il avait acheté de François d'Orléans, marquis de Rothelin, le comté de Montgomery, situé en Normandie. P. L.

Martin du Bellay, *Mémoires*. — Moréri, *Grand Dict. Hist.*

MONTGOMERY (*Gabriel*, comte DE), capitaine français, fils aîné du précédent, né vers 1530, exécuté le 25 mai 1574, à Paris. D'abord lieutenant de son père, il lui succéda en 1558 dans la charge de capitaine de la garde écossaise, et ce fut en cette qualité qu'il arrêta en 1559 Anne du Bourg, du Faur, et trois autres conseillers au parlement de Paris, coupables d'avoir tenu au roi le langage de la vérité. Quinze jours plus tard il lui arriva un malheur, qui devait le rendre tristement célèbre, et dont il ressentit jusqu'à la fin de sa vie les suites funestes. Le 30 juin, dans le tournoi célébré à l'occasion des mariages de la fille et de la sœur de Henri II, il avait déjà rompu une lance avec le roi, lorsque ce dernier, qui avait eu tous les honneurs du combat, lui ordonna de rentrer en lice. « A quoy, dit Vieilleville, par très-grand malheur il obéit et print une lance... Ayant tous deux fort valeureusement couru et rompu d'une grande dextérité et adresse leurs lances, ce mal habile Lorges ne jecta pas, selon l'ordinaire coustume, le tronçon qui demeure en la main, mais le porta toujours baissé, et en courant rencontra la teste du roy, duquel il donna droict dedans la visière, que le coup haulsa et lui creva un œil. » Henri perdit connaissance, et expira le 10 juillet 1559, sans être revenu à lui-même. Meurtrier involontaire d'un roi puissant, Lorges réfléchit que son innocence ne suffisait pas à le protéger contre les violences de la reine mère, et se retira en Normandie, d'où il passa en Angleterre. Ce fut probablement dans ce pays qu'il embrassa la réforme. Rappelé en France par la mort de son père, il hérita de ses grands domaines, et prit dès lors le nom de *comte de Montgomery*. Il fut ainsi designé dans l'acte d'association du 11 avril 1562, acte par lequel les chefs protestants inaugurèrent la première de ces guerres de religion qui désolèrent la France pendant près d'un demi-siècle. Après la prise d'Orléans, il entra dans Bourges, à la tête de cent vingt chevaux (27 mai), désarma les catholiques, recueillit tout l'argent qui se trouvait entre les mains des receveurs du roi ou dans les églises, et le remit au prince de Condé. Presque aussitôt après il se rendit en Normandie, et tenta vainement de tenir la campagne contre les

ducs de Bouillon et d'Étampes. Forcé d'abandonner Vire, qui fut livré par les catholiques au pillage et au massacre, il se replia sur Bayeux, et, conformément aux ordres du chef de la ligue réformée, il s'embarqua pour Rouen. A peine eut-il le temps de s'y établir, que l'armée royale, sous les ordres du roi de Navarre, le sommait de lui en ouvrir les portes; outre les bourgeois, il n'avait avec lui que huit cents vieux soldats français et cinq cents anglais. Le siége fut poussé avec vigueur et soutenu avec constance pendant un mois. Après plusieurs assauts inutiles, le duc de Guise, qui dirigeait les opérations, s'empara du couvent de Sainte-Catherine, qu'on avait fortifié, et parvint à se loger sur la porte Sainte-Hilaire; assuré d'emporter la ville, il hésitait à exposer une des plus riches cités de France au pillage. Il fit offrir à Montgomery une capitulation honorable; ce dernier, qui prévoyait une catastrophe prochaine, n'était pas loin d'accepter cette capitulation, mais il ne put amener à son sentiment les ministres huguenots, qui, comptant toujours sur le secours d'en haut, poussèrent la bourgeoisie à combattre jusqu'à la mort. Un dernier assaut, livré le 26 octobre 1562, consomma la ruine de la ville. On fit un horrible carnage des soldats et des habitants. Malgré les efforts de Guise, le pillage dura huit jours, et les courtisans, pour venir après les vainqueurs, ne se montrèrent pas les moins âpres à la curée. La ville forcée, Montgomery se retira avec les Anglais sur une galère qu'il tenait prête, franchit par une manœuvre hardie l'estacade de Caudebec, et gagna le Havre. Deux mois plus tard, il parut à Dieppe, et frappa cette ville d'une contribution de 15,000 livres destinée à l'entretien de ses troupes. Rappelé par Coligny, il retourna dans la basse Normandie, et s'y rendit maître, sans trop de résistance, de Saint-Lô, d'Avranches et de Vire. Après l'édit d'Amboise (19 mars 1563), il se retira dans ses terres.

Lors de la seconde prise d'armes (1567), Montgomery conduisit des troupes à Condé, et entra dans Étampes par escalade. Mais ce fut dans la troisième guerre qu'il acquit une réputation éclatante, par la diligence et l'audace avec lesquelles il mena l'expédition du Béarn. Accompagné de ses trois frères, il rallia Coligny au-dessous de la Loire, et défendit Angoulême après la défaite de Jarnac, où il n'était pas présent. Ce fut alors que la reine Jeanne d'Albret lui confia la difficile tâche de faire rentrer ses États dans le devoir. Parti de Nontron le 8 juin 1569, il rejoignit, après de grands détours, l'armée des vicomtes du Quercy, et, surmontant des obstacles de toutes sortes, il fondit tout à coup sur le Bigorre, où son premier exploit fut la prise de Tarbes. En vain Damville, Montluc, Bellegarde s'efforcent de l'arrêter; grâce à la rapidité de ses mouvements, il leur échappe, il atteint le Béarn, et se saisit d'Orthez. Frappés d'épouvante, les chefs catholiques n'osent attendre le vainqueur, qui entre dans Pau sans coup férir (23 août). Cette rapide conquête avait eu lieu en moins de trois mois. Après avoir ravagé la Gascogne, Montgomery rallia l'armée des princes, qui venait d'être battue à Moncontour (10 novembre 1569). A peu près vers le même temps, il était condamné à mort comme rebelle par le parlement de Paris et exécuté en effigie sur la place de Grève. Il se signala au combat d'Arnay-le-Duc et assista au début de la campagne de Flandre. Il se trouvait à Paris lors du massacre de la Saint-Barthélemy, et dut la vie à la vitesse de son cheval. Le soir même, Charles IX, informé de sa fuite, écrivit à Matignon, gouverneur de la Normandie, « pour le prier de prendre garde doulcement et sans grand bruit où il se serait retiré, afin de le prendre ou le faire prendre ». Avec son activité accoutumée, Montgomery, qui s'était réfugié en Angleterre, équipa une flottille de cinquante-trois bâtiments légers, montée par près de deux mille hommes, qu'il plaça sous les ordres de Champernon, l'un de ses gendres. Il arriva le 19 avril 1573 en vue de La Rochelle, et ouvrit aussitôt le feu contre la flotte royale, moins nombreuse que la sienne, mais en meilleure position et mieux équipée. L'inaction des Anglais l'obligea à la retraite. De retour à Londres, il envoya son fils aîné avec quatre cents arquebusiers au secours du prince d'Orange, et sollicita vainement l'appui d'Élisabeth; cette princesse, qui se prêtait alors, par dissimulation ou par coquetterie, aux négociations entreprises pour lui faire épouser le duc d'Alençon, refusait toute assistance aux protestants français.

Entouré d'un grand nombre de religionnaires réfugiés, Montgomery s'établit dans les îles de Jersey et de Guernesey; ce fut là que pendant l'hiver de 1574 il organisa sa dernière expédition. Outre son zèle ardent pour la religion, il avait à cœur de venger la mort de son frère Saint-Jean, que Matignon venait de faire assassiner. Acceptant avec joie les propositions du parti des mécontents, il débarqua, le 11 mars 1574, sur la côte de Normandie, occupa Saint-Lô et Carentan, et marcha au secours de Domfront, investi par Matignon. Ayant reconnu l'impossibilité de défendre la ville, il se retira avec une poignée d'hommes dans le château, dont les vieilles murailles s'écroulèrent bientôt sous le feu de l'artillerie catholique. Malgré l'infériorité du nombre, il sortit vainqueur d'une première attaque; on l'avait vu en simple pourpoint et une hache à la main combattre sur la brèche sans pouvoir y trouver la mort, qu'il cherchait. Il était résolu à s'ensevelir sous les ruines du château; mais, cédant aux prières de ses compagnons, il consentit, après quelques pourparlers, à se rendre (27 mai), « à charge expresse qu'il aurait vie et bagues sauvées ». Cette condition, dont on a nié l'authenticité, est affirmée de la façon la plus positive par La Popelinière, de Serres, L'Estoile,

Le Laboureur et plusieurs écrivains catholiques. D'après La Popelinière, une capitulation fut signée, laquelle portait « que le comte sortiroit la vie sauve et quelques accoutrements sans autres armes que l'épée et la dague ». Catherine de Médicis témoigna une joie extrême de la prise de Montgomery. Elle ne lui avait jamais pardonné d'avoir répandu le sang de son mari. « Ce n'est pas, dit Sismondi, qu'elle eût eu beaucoup d'affection pour Henri II ou de sujet de le regretter; mais elle voulait qu'un homme ne pût être considéré comme innocent après avoir, même par accident, causé la mort d'un roi. » Amené à Caen, puis à Paris, Montgomery fut traduit devant le parlement et condamné à mort sur l'absurde accusation d'avoir comploté avec Coligny le meurtre de Charles IX. Le 26 juin 1574, après avoir subi la question extraordinaire avec le plus ferme courage, il fut tiré de la tour de la Conciergerie à laquelle on a laissé son nom et conduit sur la place de Grève, où il eut la tête tranchée. La reine mère était présente à l'exécution. « Je requiers deux choses de vous, dit le comte au peuple lorsqu'il fut arrivé sur l'échafaud : l'une de faire savoir à mes enfants, qui ont été ici déclarés roturiers, que s'ils n'ont la vertu des nobles pour s'en relever, je consens à l'arrêt; l'autre point, plus important, dont je vous conjure, sur la révérence qu'on doit aux paroles d'un mourant, c'est que quand on vous demandera pourquoi on a tranché la tête à Montgomery, vous n'alléguiez ni ses guerres, ni ses armes, ni tant d'enseignes arborées, mentionnées en mon arrêt, mais faites-moi compagnon en cause et en mort de tant de simples personnes selon le monde, vieux, jeunes et pauvres femmelettes, qui en cette même place ont enduré les feux et les couteaux. »

D'Élisabeth de La Tousche, qu'il avait épousée en 1549, Montgomery eut de nombreux enfants, dont quelques-uns soutinrent dignement l'éclat de leur nom. Brantôme parle de lui en ces termes : « C'était le plus nonchalant en sa charge et aussi peu soucieux qu'il étoit possible, car il aimait fort ses aises et le jeu; mais lorsqu'il avait une fois le cul sur la selle, c'étoit le plus vaillant et soigneux capitaine qu'on eût su voir; au reste si brave et si vaillant qu'il assaillait tout, foible ou fort, qui se présentât devant lui. Aussi a-t-il fait de belles guerres et y a été très-heureux. » P. Louisy.

Davila, La Popelinière, Montluc, Condé, d'Aubigné, La Noue, *Mémoires*. — De Thou, *Historia sui temporis*. — Brantôme, *Capitaines illustres*. — Haag frères, *La France Protestante*. — Sismondi, *Hist. des Français*, XVIII et XIX.

MONTGOMERY (*Jacques*, comte DE LORGES, puis DE), capitaine français, fils aîné du précédent, né vers 1550, mort le 28 juin 1609, à Bourbon-Lancy. Il fit ses premières armes sous les yeux de son père. Après la prise de Domfront (1574), il réussit à s'échapper et gagna La Rochelle. S'étant attaché à Condé, il obtint de lui le commandement de l'île de Rhé, puis celui de Brouage, et fut remplacé en 1577, à cause de la dépravation de ses mœurs. En 1581 il suivit le duc d'Anjou en Flandre. Nommé gouverneur de Castres (1585), il remporta dans le midi de nombreux avantages pendant la campagne de 1586, et enleva en 1590 la ville de Viviers aux ligueurs; mais ses violences le firent, en 1591, chasser de Castres, où il s'était maintenu malgré le roi de Navarre.

Son frère *Gabriel*, comte de Lorges, mort en 1635, prit aussi part aux guerres de religion; il combattit à Coutras et tenta deux fois de s'emparer par surprise du Mont-Saint-Michel. On ignore si c'est lui ou un de ses frères qui sauva Henri IV à Aumale, en soutenant avec Fervaques l'effort des troupes envoyées par le duc de Parme à la poursuite du roi. En 1621 il vendit à Louis XIII la place de Pontorson, où il commandait.

Un autre membre de cette famille, petit-fils du précédent, *Jean* DE MONTGOMERY, né en 1646, mort en 1731, servit avec distinction dans les guerres de Flandre et d'Allemagne, abjura le protestantisme à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, et devint maréchal de camp en 1696. P. L—Y.

Haag frères, *La France Protestante*.

MONTGOMERY (*James*), poëte anglais, né le 4 novembre 1771, à Irvine (comté d'Ayr), mort le 30 avril 1854, à Sheffield. Fils d'un pasteur morave, il fut élevé dans un établissement de cette secte, et s'y fit remarquer comme un écolier indolent et taciturne; il n'apprit pas grand'chose, ne montra de goût pour rien, si ce n'est pour la poésie, et rima à quatorze ans un poëme épique d'un millier de vers sur *Le Monde*. Ses maîtres, mécontents de lui, le placèrent en apprentissage chez un marchand de Mirfield; il y resta deux ans, et se rendit en 1790 à Londres, où il devint le commis d'un libraire qui avait refusé de publier ses poésies. En 1792 il entra au service d'un imprimeur de Sheffield, et fournit au journal radical qu'éditait ce dernier des articles politiques; en 1794 il en modéra les principes, lui donna pour titre *the Iris*, et continua de le rédiger jusqu'en 1825. Depuis cette époque il prit une part active aux assemblées religieuses et fit des lectures dans les villes voisines sur l'histoire de la littérature anglaise (1830), sur les poëtes anglais (1836), et sur quelques détails peu connus de la poésie anglaise (1852). En 1835 il refusa la chaire de rhétorique à l'université d'Édimbourg, et reçut du ministère une pension de 150 liv. sterl. Montgomery a joui d'une certaine réputation qu'à beaucoup d'égards il méritait; s'il a peu d'imagination et une facilité parfois verbeuse, il a des inspirations touchantes et honnêtes, l'amour du bien, un style harmonieux. Ses poésies, *Prison Amusements* (1797); *The Wanderer in Switzerland* (1806); *The West Indies* (1809); *Greenland* (1810); *The*

World before the flood (1812); *The Pelican Island and other poems* (1827); *Original Hymns for public, private and social devotion* (1853), ont été réunies, le dernier recueil excepté, plusieurs fois (1836, 3 vol.; 1849, 4 vol. in-12; 1851, gr. in-8°). On a encore de lui : *History of Missionary enterprise in the South seas*; 1830, in-8°; — *Memoirs of the life and writings of J. Montgomery*; Londres, 1855-1856, 7 vol. in-8°, publiés par les soins de John Holland et de James Everett. P. L—Y.

Memoirs of J. Montgomery. — *The English Cyclopædia* (biogr.).

MONTGOMERY (*Robert*), poëte anglais, né en 1807, à Bath, mort le 3 décembre 1855, à Brighton. D'une famille irlandaise, il manifesta de bonne heure un penchant marqué pour les lettres, et débuta par la fondation d'un journal hebdomadaire, *The Inspector*, qui n'eut qu'une durée éphémère. Dans l'année 1827 il publia deux recueils poétiques, *The Stage-Coach* et *The Age reviewed*; en 1828 parut le poëme intitulé *The Omnipresence of the Deity*, composé deux ans plus tôt et qui obtint une vogue si extraordinaire qu'en l'espace de huit mois il y en eut huit éditions; la 28e a été imprimée en 1855. Les ouvrages qu'il mit au jour dans la suite et qui tous traitent des sujets religieux, rencontrèrent la même faveur, trait sans exemple dans les annales de la poésie si on les juge selon leur mérite et non d'après le public spécial, et si nombreux en Angleterre, auquel ils étaient destinés. Aussi Macaulay et d'autres critiques ont-ils sévèrement apprécié ce poëte de sacristie; on lui a reproché la banalité et le vague de ses idées, l'enflure de son style, la bassesse de ses images, sans tenir compte de sa bonne foi, de sa facilité, souvent élégante et gracieuse, et d'une certaine élévation. Au reste, Montgomery n'a jamais songé à faire servir à sa fortune l'espèce de gloire qu'il retirait de ses travaux. Avec le fruit de ses premiers poëmes il entra à l'université d'Oxford, et y prit ses grades; ordonné ministre en 1835, il obtint la modeste cure de Whittington dans le Shropshire, fut attaché en 1838 à une des congrégations de Glasgow, et desservit depuis 1843 jusqu'à l'époque de sa mort la chapelle de Percy-Street à Londres; il y attira une grande affluence par sa manière emphatique de traiter les articles de controverse ou de foi. On a encore de lui les poésies suivantes : *A universal Prayer; Death; A Vision of heaven, and a Vision of hell*; Londres, 1828, 1829, in-8°; — *Satan*; ibid., 1829, in-8°; — *Oxford*; ibid., 1831, in-8°; — *The Messiah, in VI books*; ibid., 1832, in-8°; — *Woman, the Angel of life*; ibid., 1833; — *Luther, or the spirit of reformation*, ibid., 1842; — *Meditations upon Scripture subjects*; ibid., 1842; — *Sacred Meditations and moral Themes*; ibid., 1847, in-8°; — *The Christian Life, a manual of sacred verses*; ibid., 1849, in-12; — *Lyra Christiana, poems on christianity and the church*; ibid., 1851, in-32; — *Lines on Wellington*; *the Hero's funeral*; ibid., 1852, in-8°; — *The Sanctuary*; ibid., 1855. Un recueil de ses poésies a été publié en 1853. P. L—Y.

Men of the Time. — Macaulay, dans l'*Edinburgh Review*, 1830.

* **MONTGOMERY-MARTIN** (*Robert*), économiste anglais, né en 1803, dans le comté de Tyrone (Irlande). Après avoir étudié la médecine à Dublin, il fut attaché à la marine de l'État, et servit de 1820 à 1830 en qualité de chirurgien. En 1846 il fut nommé agent comptable à Hong-Kong. Il est auteur d'un grand nombre d'écrits relatifs à l'économie politique et aux colonies anglaises; nous citerons : *History of the British Colonies*; Londres, 1834-1835, 5 vol. in-8° : ouvrage estimé, qui a eu plusieurs éditions; — *The statistical History of England*; — *The British colonial Library*; Londres, 1838-1843, 10 vol.; — *Ireland before and after union with Great-Britain*; ibid., 1843, 1848, in-8°; — *India*; 3 vol. in-8°, trad. en 1860 en français; — une édition des *Dépêches militaires de Wellington*, 5 vol.

Dict. d'Économie politique, II.

MONTGON (*Charles-Alexandre* DE), diplomate français, né à Versailles, le 24 septembre 1690, mort à Sarliève (Pays-Bas), en 1770. Sa famille, attachée à la cour, le fit entrer dans les ordres; cette première partie de la vie de Montgon reste obscure (1). Après avoir reçu la prêtrise, il vécut quelque temps en Auvergne, chez un de ses parents. Avec la protection du duc de Bourbon, il s'attacha au roi d'Espagne Philippe V, qui venait de reprendre le sceptre après la mort de son fils Louis Ier (1724). Philippe V envoya Montgon en mission secrète en Portugal, puis en France, en apparence pour offrir au cardinal de Fleury une pleine réconciliation s'il voulait renoncer à l'alliance du Hanovre, mais en réalité pour rassembler les partisans de l'Espagne et les opposer à ceux de la maison d'Orléans. Tant que Louis XV n'eut point de fils, le duc d'Orléans était l'héritier présomptif de la couronne, et la santé du jeune monarque, qui avait dans son enfance donné beaucoup d'inquiétude pour sa vie, n'était point assez raffermie pour éloigner l'hypothèse de la vacance du trône. Philippe V, ce roi dont la dévotion était si extrême qu'il semblait en perdre la raison, ne tenant aucun compte des renonciations qu'il avait signées, des engagements si solennels qu'il avait pris, ne craignait pas d'exposer la France à une guerre civile et l'Europe à une guerre générale, pour s'emparer d'une couronne que, par un libre choix, il avait abandonnée à une autre branche de sa famille, tandis qu'il reconnaissait chaque jour qu'il n'était pas en état de porter la sienne. Dans une instruction que Philippe V avait don-

(1) On a dit, mais sans preuves, qu'il appartenait d'une façon illégitime à la famille royale.

née à Montgon, en date du 24 décembre 1726, il disait : « Qu'il l'avoit choisi pour être chargé de la plus importante de toutes les affaires, du secret de laquelle dépend l'heureuse issue de la négociation. C'est que si, ce qu'à Dieu ne plaise, le roi mon neveu venoit à mourir sans héritier mâle, étant, comme je le suis, le plus proche parent, et mes descendants après moi, je dois et veux succéder à la couronne de mes ancêtres. Je vous donne une lettre de créance de ma main, pour le parlement, pour la présenter à l'instant de la mort du roi mon neveu, dans laquelle j'ordonne qu'à l'instant que ce cas arrivera, on me proclame roi. » L'abbé de Montgon était trop vain, trop présomptueux, et trop fier de la mission dont il était chargé pour ne pas la laisser pénétrer par les yeux des agents du cardinal Fleury. Il fit même des aveux presque complets au cardinal, qui l'exila à Douai, et fit saisir tous ses papiers. Montgon demanda vainement son rappel; Fleury fut impitoyable, et le malencontreux diplomate mourut dans l'exil. Sur la fin de sa vie, il publia les *Mémoires de ses différentes négociations*, dans les cours d'Espagne et de Portugal depuis 1725 jusqu'à 1731 ; La Haye, Lausanne et Genève, 1742, 5 vol. in-12 ; ibid., 1756, 9 vol. in-12. Il avait paru précédemment un *Recueil de Lettres et Mémoires écrits par M. l'abbé de Montgon concernant les négociations dont il a été chargé*, Liége, 1732, in-12 ; trad. en italien par le marquis Feroni, Florence, 1753, in-8°. A. d'E—P—C.

Flassan, *Histoire de la Diplomatie française*, t. V, p. 38. — Sismondi, *Hist. des Français*, t. V, p. 32-33. — Noailles, *Mémoires*, t. V, p. 189 et suiv. — Lenglet-Dufresnoy, *Méthode pour étudier l'histoire*, t. XII, p. 340.

MONTHASSER BILLAH (*Abou-Djafar Mohammed-IV*, AL), khalife abbasside de Bagdad, né à Djafasiah, en 836, mort en 862, à Sermenraï. Fils de Matawakket I[er], il succéda, en janvier 862, à son père, après l'assassinat de celui-ci par les troupes turques, crime auquel il n'était pas étranger. Après avoir été forcé d'exclure de leurs droits à la couronne ses deux frères Motaz et Mouwaïed, qui déplaisaient à la garde turque, espèce de garde prétorienne, Monthasser inaugura son règne par des mesures tolérantes. Il releva les tombeaux d'Aly et de Houcéin, permit les pèlerinages aux sanctuaires chiites, et supprima les anathèmes fulminés contre eux. Mais après avoir un jour trouvé dans son nouveau palais de Sermenraï, où il avait transféré sa résidence, un tapis qui représentait le meurtre de Khosrou II de Perse par son fils Kobad Chiroujeh, il fut saisi d'une noire mélancolie, en se rappelant les circonstances de la mort de son père. Il mourut après six mois de règne, soit qu'il fût tué par des remords de conscience, soit qu'il succombât au poison donné par ses chambellans. Il avait cultivé la poésie arabe. Ch. R.

Aboulféda, *Annales moslemici*. — Hammer, *Histoire de la Littérature arabe*.

MONTHASSER (*Abou-Ibrahim Ismaïl*), roi de la Perse orientale et de la Transoxane, de la dynastie des Samanides, né à Bokhara, vers 980 de notre ère, mort près de Turkestan, en 1004. Fils de Nouh II, il fut arrêté à Bokhara, en 999, avec ses frères Mansour II et Abdelmélek II, par ordre d'Ilek-Khan, roi du Turkestan, et mis en prison. Étant parvenu à s'échapper, Monthasser se réfugia dans le Kharizme, y leva des troupes, défit celles d'Ilek, et rentra dans Bokhara. Obligé d'en sortir, il occupa le Khoraçan, d'où il chassa le gouverneur Nasr, frère du célèbre Mahmoud le Ghasnévide. Après avoir dû quitter aussi cette province, Monthasser se réfugie dans le Djordjân, auprès du prince Disemide-Kabous, et s'empare, avec ses secours, de Réi et de quelques autres villes de l'Irak, occupées par les Bouïdes. Mais brouillé avec Kabous, ainsi qu'avec les Ghasnévides, auxquels il a encore pris Nichapour, il s'enrôle parmi les Turkomans Ghouzzes, avec l'aide desquels il remporte plusieurs victoires sur les Kharizmiens ainsi que sur Ilek. Les habitants de Bokhara et de Samarcande lui avaient ouvert les portes de leurs villes; mais ses soldats, fatigués de ces guerres de partisans, ayant comploté de le livrer à Ilek, Monthasser se sauva chez une tribu turque, par le chef de laquelle, Mahrouij, il fut assassiné. Ce prince, d'un courage indomptable, digne d'un meilleur sort, avait soutenu près de six ans la dynastie mourante au milieu de plus de dix dynasties rivales. Ch. R.

Mirkhond, *Histoire des Samanides*. — Otbi, *Vie de Mahmoud le Ghasnévide*.

MONTHENAULT D'ÉGLY (*Charles-Philippe*), érudit français, né le 28 mai 1696, à Paris, où il est mort, le 2 mai 1749. D'abord avocat, il fut ensuite attaché à M. de Baussan, maître des requêtes, intendant de Poitiers et d'Orléans. Quelques opuscules qu'il donna aux journaux le firent remarquer, et de retour à Paris il écrivit l'histoire des rois français de Sicile, ouvrage qui lui ouvrit les portes de l'Académie des Inscriptions (1741) ; il y succéda à l'abbé Bannier. Après la mort de L.-F.-J. de La Barre (1738), il se chargea de continuer le *Journal de Verdun*. Devenu aveugle en 1745, il mourut à la suite d'une longue et douloureuse maladie. On a de lui : *Amours de Leucippe et de Clitophon, trad. du grec* ; Paris, 1734, in-12 : cette version, supérieure à celle de Duperron de Castera, ne contient pas les passages trop libres de l'original ; on l'a attribuée inconsidérément à l'abbé Desfontaines dans la réimpression qu'on en a faite en 1796 (Paris, in-18) ; — *Histoire des Rois des Deux-Siciles de la maison de France* ; Paris, 1741, 4 vol. in-12. « Elle renferme, dit Bougainville, soit en abrégé, soit en détail, tout ce que cette monarchie offre d'intéressant. Le style en est pur, la narration claire, suivie, naturelle. L'historien ne s'y borne pas au récit des événements, il en développe les causes » ; —

La Callipédie, ou la manière d'avoir de beaux enfants; Paris, 1749, pet. in-8° : médiocre traduction en prose du poëme latin de Cl. Quillet; — quelques *Mémoires* dans le *Recueil de l'Académie des Inscriptions*. P. L.

Bougainville, *Éloge de Monthenault d'Égly*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, XXIII.

MONTHION (*François-Gédéon* BAILLY, comte DE), général et pair de France, né le 27 janvier 1776, à l'île Bourbon, mort le 7 septembre 1850, à Paris. Fils d'un officier d'infanterie, il s'engagea en 1793, devint aide-de-camp du général Turreau, et fit avec lui plusieurs campagnes dans l'ouest, sur le Rhin, en Suisse et en Italie. Au combat de Suze il gagna le grade de chef d'escadron. Sous l'empire il passa dans l'état-major général, se distingua à Austerlitz, et fut à la fin de la guerre de 1805 chargé de missions diplomatiques près des petites cours d'Allemagne. Sa conduite en Prusse et en Pologne ne fut pas moins brillante : elle lui valut les insignes de commandant de la Légion d'Honneur (1807), le titre de baron (1808) avec une dotation de 10,000 fr. et le grade de général de brigade (22 mai 1808). Ce fut lui qui à Bayonne reçut les déclarations faites par le roi d'Espagne Charles IV et par sa famille. Durant la campagne d'Autriche, il assista aux batailles d'Eckmühl, d'Essling et de Wagram, et le 15 août 1809 il fut élevé au titre de comte avec une nouvelle dotation. Rappelé d'Espagne pour prendre part à la guerre de Russie, il fut nommé général de division (4 décembre 1812), seconda le prince Eugène dans ses opérations sur l'Elbe, et remplit à la fin de 1813 les fonctions de major général de la grande armée en l'absence de Berthier. En 1815 il fut blessé à Waterloo. Mis en non-activité par les Bourbons, M. de Monthion fut créé pair de France le 3 octobre 1837, et siégea jusqu'en 1848 dans les rangs de la majorité. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. K.

De Courcelles, *Dict. hist. des Généraux français*, I.

MONTHION. *Voy.* MONTYON.

MONTHOLON (*François* DE), magistrat français, né à Autun, vers 1490, mort à Villers-Cotterets, le 12 juin 1543. Fils d'un avocat du roi au parlement de Bourgogne, il s'attacha au barreau de Paris, où il parut avec éclat. La renommée de son talent lui fit confier, en 1522, la célèbre cause du connétable de Bourbon contre Louise de Savoie, mère de François I[er], et contre le roi lui-même, pour la succession de la maison de Bourbon. Ce dernier prince, qui se rendait incognito aux plaidoiries, fut si content de la manière dont l'avocat de sa partie adverse parlait dans cette affaire, l'une des plus épineuses qui aient jamais été agitées dans aucun parlement, qu'il lui destina dès lors la charge d'avocat général, charge dont il le pourvut en effet en 1532, après la mort d'Ollivier Aligret. Deux ans après, Montholon fut nommé président à mortier au parlement, et enfin, en 1542, garde des sceaux de France. François I[er] lui ayant fait cadeau de 200,000 livres tournois, somme alors très-considérable, et qui était le montant d'une amende dont il avait frappé les habitants de La Rochelle, en punition d'une révolte contre son autorité, « Montholon, dit un écrivain du temps, ne les voulut embourser; mais d'une très-grande vertu et sainteté qui l'accompagna jusques à la mort, il les délaissa entre les mains des habitants, pour être employées à construire et à doter un hôtel-Dieu, en icelle ville, pour la sustentation et nourriture de tous pauvres malades et souffreteux qui aborderoient céans. Ce qui a été fait depuis magnifiquement. » H. F.

MONTHOLON (*François* DE), son fils, mort à Tours, le 12 avril 1590, catholique zélé et avocat estimé, hérita de la haute dignité de son père. Henri III lui remit les sceaux, le 6 septembre 1588; mais après la mort de ce prince il les rendit, dans la crainte d'être forcé de signer quelque édit ayant rapport à la religion et qui pût blesser sa conscience. H. F.

Duchesne, *Histoire des Chanceliers de France*.

MONTHOLON (*Jean* DE), canoniste français, né à Autun, mort à Paris, le 10 mai 1528. Frère de François, premier du nom, il reçut à l'âge de vingt-deux ans le bonnet de docteur en droit, et fit profession chez les chanoines réguliers de Saint-Victor, à Paris. Ses connaissances en théologie et en jurisprudence lui valurent d'être promu au cardinalat par le pape Clément VII; mais il mourut avant d'avoir reçu les insignes de cette dignité. On a de lui : *Promptuarium seu Breviarium Juris divini et utriusque humani*; Paris, 1520, 2 vol. in-fol. C'est une espèce de dictionnaire alphabétique des matières de droit. Il fut aussi l'éditeur du traité d'Étienne d'Autun, *De Sacramento altaris*; Paris, 1517, in-8°, traité qui se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, VI[e] volume. H. F.

Papillon, *Biblioth. des Auteurs de Bourgogne*.

MONTHOLON (*Jacques* DE), avocat français, né vers 1556, à Paris, où il est mort, le 17 juillet 1622. Fils de François, deuxième du nom, il plaida en 1611 au parlement de Paris pour les Jésuites, attaqués par quelques membres de l'université, et publia son *Plaidoyer*; Paris, 1612, in-8°, après l'avoir retouché et y avoir ajouté les pièces justificatives. Il y réfute victorieusement les assertions hasardées que renfermait le plaidoyer de son confrère P. de La Martelière, et dans l'exorde duquel sont ridiculement rappelés la bataille de Cannes et les différends de Rome et de Capoue. Jacques de Montholon a aussi publié : *Arrêts de la Cour du Parlement*, prononcés en robe rouge depuis 1580; Paris, 1622, in-4°. Ce recueil, qui au dix-septième siècle eut plusieurs éditions, est aujourd'hui totalement oublié. H. F.

Moréri, *Dict. Hist.*

MONTHOLON (*Charles-Tristan*, comte puis marquis DE), général français, de la famille des précédents, né à Paris, en 1782, mourut le 21 août 1853. De bonne heure il fut destiné à la profession des armes. A dix ans il fut embarqué, comme élève de marine, à bord de la frégate *La Junon*, qui fit partie de l'escadre commandée par l'amiral Truguet, lors de l'expédition contre la Sardaigne. En 1798, il entra dans l'armée et s'éleva promptement de grade en grade. A l'époque du 18 brumaire, il était chef d'escadron et se signala parmi les officiers dévoués au premier consul. Il servit dans les campagnes d'Italie, d'Autriche, de Prusse et de Pologne. Il fut grièvement blessé à Essling et honorablement cité dans le bulletin de l'armée. Après Wagram, il fut créé comte et attaché à la personne de l'empereur. Il fut alors chargé de plusieurs missions délicates, notamment en 1811, où il fut envoyé en qualité de ministre plénipotentiaire près de l'archiduc Ferdinand, à Wurtzbourg. Les circonstances avaient donné à ce poste une très-grande importance. Montholon y déploya beaucoup de tact et d'habileté, et il adressa à l'empereur un mémoire curieux sur la situation intérieure de l'Allemagne et les dispositions des princes confédérés, qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour une nouvelle coalition. A son retour à Paris, il fut promu au grade de général de brigade, et nommé commandant du département de la Loire. En 1814 il se trouvait à Fontainebleau, et offrit à Napoléon un plan hardi pour rallier les troupes de l'armée de l'Est et relever sa fortune. L'empereur refusa, prévoyant bien, disait-il, que les fautes des Bourbons ne tarderaient pas à lui offrir de meilleures chances : « Restez en France, ajouta-t-il, et gardez-moi votre fidélité. » Pendant la première restauration, les parents et les amis de Montholon s'étaient groupés autour de Louis XVIII. Il était pressé par eux, et surtout par Sémonville, son beau-père, et Macdonald son beau-frère, de s'attacher aux Bourbons. Il se tint pourtant à l'écart, et à la nouvelle du débarquement de Napoléon, il le rejoignit dans sa marche sur Paris. L'empereur le fit son aide-de-camp, et l'emmena avec lui à Waterloo. Après cette fatale journée, Montholon revint à Paris, et resta assidûment près de Napoléon. Le jour de son abdication, celui-ci lui dit : « Bertrand hésite à m'accompagner, Drouot me refuse. Vous me suivrez, vous, n'est-ce pas? » Montholon répondit sans hésiter et avec une profonde émotion : « Oui, sire! » C'est ainsi qu'il alla partager la captivité de Sainte-Hélène, où il resta jusqu'à la mort de Napoléon. Dans les premiers temps, l'empereur avait partagé entre ses compagnons d'exil le service auprès de sa personne et les travaux de cabinet. Mais après le départ de Lascases, en novembre 1816, et du général Gourgaud, en janvier 1818, tout le poids du travail fut laissé à Montholon. Celui-ci passait la plus grande partie de la journée et souvent de la nuit auprès de Napoléon, soit pour écrire sous sa dictée, soit pour la lecture ou la conversation. Pendant la maladie de quarante jours qui amena la mort de Napoléon, Montholon veilla nuit et jour à son chevet, comme un fils l'aurait fait pour son père, et reçut son dernier soupir. Ce fut lui qui, sur la recommandation expresse de l'empereur, lui ferma les yeux. Il fut nommé l'un de ses exécuteurs testamentaires, et choisi comme dépositaire d'une partie de ses manuscrits. De retour en Europe, il s'occupa avec zèle de l'accomplissement des volontés consignées dans le testament de Napoléon, et, de concert avec le général Gourgaud, publia les manuscrits légués à son attachement, sous le titre suivant : *Mémoires pour servir à l'histoire de France, sous Napoléon, écrits à Sainte-Hélène sous sa dictée ;* 1823 et années suivantes. Il lui aurait été facile, par ses relations de famille, de s'assurer une belle position. Il préféra rester indépendant, et avec les deux millions que lui avait légués l'empereur, il entreprit diverses spéculations qui tournèrent d'une manière désastreuse. Accablé de dettes et réduit à ne pouvoir payer, il se réfugia en Belgique. Après la révolution de 1830, il fut réintégré avec peine dans l'armée; car si le gouvernement de Juillet ne se montrait pas difficile pour admettre des hommes d'une réputation endommagée, il était rigoriste pour ceux qui avaient des billets protestés. Le général Montholon n'occupa donc point de position publique. En 1840 il figura comme chef d'état-major dans l'expédition tentée à Boulogne par le prince Louis-Napoléon. Il fut condamné par la chambre des pairs à vingt ans de détention, et enfermé avec le prince au château de Ham. Sa santé s'y étant sérieusement altérée, il obtint la permission d'être transféré dans une maison de santé. Après son rétablissement, il lui fut fait des insinuations pour conserver cette faveur, moyennant quelques démarches; mais il sentit combien cette demi-liberté aurait pour lui un caractère peu honorable, et demanda à rentrer dans sa prison. Il n'en sortit que lorsque l'évasion du prince rendait un plus long emprisonnement à la fois odieux et inutile. Le gouvernement lui-même le mit en liberté. Montholon se rendit en Angleterre, et en 1847 fit imprimer son ouvrage : *Récits de la Captivité de Napoléon à Sainte-Hélène*. Depuis vingt ans, quelques parties de ce sujet avaient été traitées par le comte de Lascases, O'Meara et autres. Le premier attrait de la nouveauté était passé, et Montholon se borna avec raison à reproduire les passages les plus intéressants de son journal. Là viennent se réfléchir les phases de ces six longues années de vains regrets, de vie monotone, de querelles avec le gouverneur Hudson Lowe, et de conversations intimes qui parfois vinrent animer cette triste existence de l'exil. Ces *Récits* avaient d'abord paru en feuilletons. Pour en former un corps d'ouvrage, l'auteur les

rétablit dans leur ordre naturel, l'ordre de son journal tenu pendant six ans. Après la révolution de Février, Montholon fut élu en 1849 à l'Assemblée législative, par la Charente-Inférieure; mais il n'y joua qu'un rôle insignifiant. Il mourut quatre ans après. Son fils aîné a suivi la carrière consulaire, et depuis plusieurs années il remplit à New-York les fonctions de consul général de France.

Le général Montholon a publié aussi quelques autres écrits : *De l'Armée française;* 1834; — *Fragments religieux inédits de Napoléon, recueillis à Sainte-Hélène;* 1841; et a fourni quelques articles au *Dictionnaire de la Conversation.* J. Chanut.

Rabbe, *Biogr. des Contemporains.* — *Biographie du général Montholon*, 1849. — *Dict. de la Conversation.* — *Récits de la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène*, 2 vol., 1847.

MONTI (*Pierre*), tacticien italien, né à Milan, vers l'an 1460, mort vers 1530; après avoir étudié dans sa patrie, il passa au service de la république de Venise, et obtint le commandement d'un corps d'infanterie. Il composa deux ouvrages relatifs à sa profession d'homme de guerre, imprimés l'un et l'autre à Milan en 1509 : *Exercitia atque artis militaris Collectanea*, et *De singulari Certamine;* plus tard livré à des études de théologie, il mit au jour un gros volume de controverse, qui même à cette époque trouva sans doute peu de lecteurs : *De unius legis veritate et sectarum falsitate Libri XI;* Milan, 1522, in-fol. G. B.

Argelati, *Bibliotheca Scriptorum Mediolanensium*, t. II, p. 956 et 2000.

MONTI (*Pietro*), quarante-neuvième grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, mort en janvier 1572, à Malte. Avant de succéder à Jean de La Valette (1568), il avait été successivement gouverneur du château Saint-Ange à Rome, amiral de l'ordre, général des galères de Malte, ambassadeur auprès des papes Pie IV et Pie V, et prieur de Capoue de la langue d'Italie. Pendant sa courte administration, il fit achever la Cité-Valette, et contribua de tous ses efforts à la victoire de Lépante. Il fut remplacé par Jacques de La Cassière. P.

Bosio, *Hist. de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem.*

MONTI (*Antonio* de'), peintre de l'école romaine, né vers 1538, mort vers 1588. Connu sous le nom du quartier qu'il habitait à Rome, il se fit une telle réputation dans le portrait que le pape Grégoire XIII posa devant lui. A cinquante ans, il périt misérablement renversé et foulé aux pieds par un buffle furieux. E. B—n.

Baglione, *Vite de' Pittori dal 1573 al 1642.*

MONTI (*Gian-Giacomo*), architecte et peintre italien, né à Bologne, en 1621, mort en 1692. Élève de Mitelli et de Colonna, il accompagna ces deux artistes à Florence et à Modène, où il les aida dans leurs travaux. Devenu lui-même habile peintre de décoration et de perspective, il s'associa à Baldassare Bianchi et à G.-B. Caccioli. Ils travaillèrent ensemble à Sassuolo, villa du duc de Modène, où ils peignirent, en 1651, la *galerie de Bacchus*, leur meilleur ouvrage. A Modène, ils décorèrent la bibliothèque et cinq salons du palais ducal, et contribuèrent à la pompe de toutes les fêtes publiques. En 1663, le duc Alfonse IV étant mort, ils furent chargés de la pompe de ses funérailles, et à cette occasion ils décorèrent de fresques, qui existent encore, le chœur de l'église Saint-Augustin. Dans l'année même Monti revint habiter Bologne, où il paraît s'être adonné plus particulièrement à l'architecture. On ne connaissait encore de lui en ce genre que l'*église de Saint-Augustin* de Modène, édifice médiocre, attribué aussi à Loraghi et Piazza. A Bologne, Monti érigea, en 1688, la belle *église du Corpus Domini*, et bâtit une belle galerie dans sa maison, aujourd'hui palais Monti. Sa plus importante entreprise est le grand portique de 3 kilomètres de long qui joint Bologne à l'église de la Madonna di S.-Luca. E. B—n.

Crespi, *Felsina pittrice.* — Orlandi. — Ticozzi. — Lanzi. — Campori. — Lazzarelli, *Vita di Fontana.* — Milizia, *Memorie degli Architetti.*

MONTI (*Francesco*), dit le *Bresciannino delle battaglie*, peintre de l'école vénitienne, né à Brescia, en 1640, mort à Parme, en 1712. Élève de Pietro Ricchi, puis du Borgognone, il imita ce dernier dans ses sujets et son style, mais il lui fut inférieur surtout dans le coloris. A Parme, où il s'était fixé, il peignit plusieurs tableaux religieux, tels qu'une *Visitation; Sainte Lucie et Saint Antoine;* une *Résurrection du Christ* (1670). Ses tableaux de batailles sont très-nombreux dans les galeries de Parme, de Rome, de Venise, de Naples et de l'Allemagne, où souvent ils sont attribués au Borgognone. Monti avait ouvert à Parme une académie, où il eut pour élève Ilario Spolverini. E. B—n.

Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi.* — Bertoluzzi, *Guida per osservare le Pitture di Parma.*

MONTI (*Innocenzio*), peintre de l'école bolonaise, né à Imola, florissait de 1680 à 1713. Élève de Carlo Cignani, son meilleur ouvrage est une *Circoncision* qu'il peignit en 1690, pour l'église du Giesù à La Mirandole, et qui a été restaurée en 1854. Il passa une partie de sa vie en Allemagne et en Pologne. E. B—n.

Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi.*

MONTI (*Filippo-Maria*), prélat italien, né le 23 mars 1675, à Bologne, mort le 17 janvier 1754, à Rome. Issu d'une illustre famille originaire de Toscane, il acheva ses études à Bologne et se rendit à Rome, où son mérite et son savoir le firent élever à plusieurs emplois honorables sous les papes Clément XI et XII. En 1743, Benoît XIV lui conféra la pourpre. En mourant il légua à l'Institut de Bologne sa bibliothèque, composée de 12,000 vol., et une collection de portraits de savants italiens et étrangers qu'il avait formée à grands frais. On a de lui : *Roma tutrice delle belle arti, scultura ed architettura*, discours prononcé en 1710 devant l'Aca-

démie de Saint-Luc et inséré dans le t. III des *Prose degli Arcadi;* — *Elogia cardinalium pietate, doctrina, legationibus ac rebus pro Ecclesia gestis illustrium a pontificatu Alexandri III ad Benedictum XIII;* Rome, 1751, in-4°. P.

MONTI (*Antoine-Félix*, marquis DE), général français, frère du précédent, né le 12 juillet 1681, à Bologne, mort le 13 mars 1738, à Paris. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il se tourna vers la carrière des armes, s'attacha au duc de Vendôme, qui commandait en Italie, et le suivit en Espagne, où il donna tant de preuves de sa valeur qu'il parvint au grade de colonel. « Comme il avait de l'esprit et du sens, dit Saint-Simon, il était bien reçu dans les meilleures compagnies, et avec cela fort honnête homme, quoique ami intime d'Alberoni. » En effet, ce dernier l'employa dans plusieurs négociations, ce qui le fit en 1719 bannir de France par lettre de cachet, avec défense en même temps d'aller en Espagne. Rappelé par le cardinal de Fleury, qui faisait beaucoup de cas de ses talents, il fut nommé en 1730 envoyé extraordinaire à la cour de Varsovie, et muni d'instructions particulières sur la manière de se conduire dans le cas où le trône deviendrait vacant par la mort du roi Auguste. Quand cet événement arriva (1733), Monti, qui avait mis dans ses intérêts la plupart des nobles polonais, contribua à faire donner la couronne à Stanislas Leczinski. Il accompagna ensuite ce prince à Dantzig, et détermina les magistrats de cette ville à soutenir un siége, qui se prolongea pendant cinq mois. Après avoir par des moyens adroits favorisé la fuite de Stanislas, il se remit de lui-même aux mains des Russes, et fut conduit à Thorn, où il resta prisonnier jusqu'en 1736. Il avait eu à Dantzig la disposition des grandes sommes fournies par la France; il en rapporta plus d'un million qu'il aurait pu aisément s'approprier, et le rendit au ministère, qui était bien loin de s'attendre à un tel acte de délicatesse; nommé pendant son absence maréchal-de-camp (13 février 1734), il devint lieutenant général en 1736 et chevalier des ordres en 1737. « Il était encore dans la force de l'âge, ajoute Saint-Simon, quand il mourut, de déplaisir de sa misère; il fut fort regretté, et mérita de l'être. » P.

Moréri, *Grand Dictionn. Historique.* — *Œuvres du Philosophe bienfaisant* (Stanislas), I, 27. — Saint-Simon, *Mémoires* (édit. Chéruel), XI.

MONTI (*Giovanni-Battista*), poëte italien, né en 1688, à Bologne, où il est mort, le 28 décembre 1766. Il était parent des précédents et appartenait à un grand nombre d'Académies, où il fit souvent admirer son éloquence et ses connaissances variées en littérature. On cite de lui : *Cento Sonetti sagri e cento Brindisi di Minto del Picciol Reno;* Venise, 1733, in-8°; — *Testamento, ovvero preparazione alla morte;* Bologne, 1746, 1747, in-8° : trad. du latin du cardinal Bona; — *Il Giovane civile, ovvero precetti di civiltà praticati in Francia, ricordati del Galateo e da altri autori;* Bologne, 1752, 2 part.; — *Applausi a principi;* Bologne, 1755; — *Tabacco, suo utile e giovamento e pregiudizi del medesimo;* Bologne, 1756, in-8° : recueil de chansons; — *La nuova Galleria, ovvero cento racconti curiosi e piacevoli;* Venise et Bologne, 1757, 2 part. in-8°.

Son frère aîné, MONTI (*Giulio*), né en 1687, à Bologne, où il est mort, le 10 décembre 1747, fut chanoine et secrétaire du cardinal Pompée Aldrovandi, et publia dans le dialecte bolonais des poésies imprimées en 1764 avec le recueil de Giuseppe Pozzi. Il a aussi traduit en italien *Gil Blas* (Venise, 1746, 1750). P.

Dizionario istorico Bassanese.

MONTI (*Giuseppe*), botaniste italien, né en 1682, à Bologne, où il est mort, le 4 mars 1760. S'étant accoutumé de bonne heure à la culture des plantes médicinales, il s'appliqua à l'étude de la botanique et des autres branches de l'histoire naturelle, entreprit de fréquentes excursions dans le territoire de Bologne ainsi que dans la chaîne des Apennins, et forma une riche collection de minéraux, de pierres et de coquillages. Appelé à la direction du musée de l'Institut de sa ville natale, il enseigna à l'université l'histoire naturelle (1720) et la matière médicale (1736). Micheli a donné le nom de *montia* à un genre de la famille des portulacées. On a de Monti : *De Monumento diluviano super agro Bononiensi detecto Dissertatio;* Bologne, 1719, in-4°, fig.; le monument qu'il décrit est une portion de tête de morse; — *Catalogi stirpium agri Bononiensis Prodromus gramina ac hujus modi affinia complectens;* ibid., 1719, in-4°, fig.; on n'y trouve ni méthode ni tableaux; — *Plantarum varii Indices;* ibid., 1724, in-4°; outre une histoire fort succincte de la botanique, ce recueil contient trois catalogues de plantes; — *Exoticorum Simplicium medicamentorum Indices;* ibid., 1724, in-4° : cet ouvrage, ainsi que le précédent, a été reproduit avec des changements et additions par les fils de l'auteur, Petronio et Gaetano, sous le titre d'*Indices Botanici et materiæ medicæ* (Bologne, 1753, in-4°). P.

Rotermund, *Supplém.* à Jöcher.

MONTI (*Francesco*), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1685, mort en 1768. Élève de Gioseffo del Sole, il joignit un bon coloris à une grande richesse de composition. Le tableau de l'*Enlèvement des Sabines* commença sa réputation. Il travailla beaucoup pour les galeries et les églises de Bologne, de Turin et de Brescia. Ses principaux ouvrages sont : *La Vierge, Saint Joseph et Saint Jean-Baptiste,* à Bologne; et *Le Triomphe de Mardochée,* à Turin. Il fut le maître de sa fille *Eleonora,* née en 1727, et qui peignit le portrait. E. B—N.

Crespi, *Felsina pittrice.* — Lanzi, *Storia.*

MONTI (*Vincenzo*), poëte italien, né le 19 février 1754, à Alfonsine, dans le district de Leoni (que sa famille quitta bientôt pour Maiano près de Fusignano dans la Romagne), mort à Milan, le 13 octobre 1828. Il fit ses études à Fusignano, au séminaire de Faenza, et à l'université de Ferrare. Son instruction n'était ni très-forte ni très-variée, mais il possédait bien le latin et connaissait parfaitement Virgile, qu'il plaçait au-dessus de tous les poëtes. Son talent se manifesta d'abord par des compositions latines, puis il s'adonna uniquement à la poésie italienne. Son premier modèle fut le facile et spirituel Frugoni, alors très à la mode; mais sur les conseils de deux Ferrarais de mérite, Alfonse Varano et Onofrio Minzoni, il revint promptement à de meilleurs guides. L'Arioste et Dante furent, dans sa langue maternelle, les objets de sa prédilection et de ses études. Il y ajouta les prophètes bibliques et plus tard les poëtes grecs, qu'il ne lisait malheureusement que dans des traductions latines. Ses premiers essais attirèrent l'attention du légat de Ferrare, le cardinal Borghèse, qui l'emmena à Rome en 1778. L'année suivante parut à Livourne un volume de poésies, composé d'œuvres juvéniles, en général peu dignes de mémoire, mais où l'on remarque une *Vision d'Ezéchiel* qui annonce un disciple de Dante. Un neveu de Pie VI, le prince Luigi Braschi, dont il avait célébré le mariage dans un chant en *terza rima*, intitulé *La Bellezza dell' Universo*, le prit pour secrétaire. Dans cette position, qui le mettait en rapport avec les hommes les plus distingués de Rome, son talent se fortifia surtout par l'étude de l'antiquité, que lui conseillait un de ses meilleurs amis, le grand archéologue Ennius Quirinus Visconti. Ce talent ne s'était encore employé que sur des sujets secondaires ou de circonstance, lorsque le voyage d'Alfieri à Rome inspira à Monti l'idée de rivaliser avec le célèbre poëte piémontais. La tragédie d'*Aristodemo*, jouée en 1785, fut le résultat de cette émulation, et laissa les juges indécis entre l'ordonnance sévère du drame d'Alfieri, l'énergique concision de son dialogue, et les beautés, plus éclatantes et plus pathétiques, de Monti. Aujourd'hui la tragédie du poëte romain ne nous paraît plus qu'une belle étude de style, dénuée d'invention, et qui ne promettait pas un poëte dramatique. Dans sa seconde pièce, *Galeotto Manfredi*, prince de Faenza, il essaya de mettre plus de variété et de naturel et de se rapprocher de ce qu'on appela plus tard le drame romantique; et sans y réussir complétement, il donna des preuves d'un talent vigoureux et flexible.

Pendant les années qui précédèrent la révolution française, le poëte, patronné par les plus hauts prélats de la cour de Rome et payant leur protection par des flatteries poétiques, mena une vie tranquille que troublèrent à peine des querelles littéraires, auxquelles il se mêlait volontiers et qui lui fournissaient l'occasion d'exercer son talent pour l'épigramme. A cette époque appartiennent l'*Ode à Montgolfier*, l'*Amor peregrino*, l'*Amor vergognoso*, un petit poëme en *terza rima* intitulé *Il Pellegrino apostolico* sur le voyage de Pie VI à Vienne, et des sonnets *Sulla Morte di Giuda*, et le premier chant d'un poëme, *La Feroniade*, destiné à célébrer les grands travaux entrepris par le gouvernement pontifical pour l'assainissement des marais Pontins. Les troubles de la révolution, avant d'atteindre sa paisible existence, lui fournirent des sujets de poésie. Quelques-uns de ses protecteurs lui demandèrent de célébrer la mort de Hugou Basville, agent de la république française, assassiné à Rome le 13 janvier 1793. Par une invention poétique très-heureuse, Monti, au lieu de faire l'apologie de cet odieux attentat contre le droit des gens, glissa sur le meurtre et chanta la rédemption de Basville. Le malheureux, frappé d'un coup de poignard au ventre, était mort dans des sentiments de repentir chrétien, acte de contrition qui, suivant le poëte, le sauve de l'enfer, mais ne le dispense pas du purgatoire: or ce purgatoire, pour lui, c'est le spectacle des calamités innombrables que la révolution déchaîne sur la France, et dont elle menace l'Europe. Le tableau général de la révolution se trouve ainsi lié à un fait particulier, et devient le véritable sujet du poëme. C'est une conception vraiment poétique, exécutée avec une vigueur et une magnificence de style qui rappellent Virgile et Dante. *La Basvilliana* s'arrête au quatrième chant lorsque, dans le ciel et sur la terre, la guerre générale est proclamée contre la France. La guerre ne tourna pas comme on l'espérait à Rome, et Monti se dispensa de terminer son poëme, sous le prétexte que la défaite de la coalition, en prolongeant indéfiniment la durée de la révolution, détruisait tout son plan et ne lui laissait aucune espérance de tirer son héros du purgatoire. D'ailleurs les circonstances changeaient et entraînaient le poëte dans une autre direction. L'armée française, sous les ordres de Bonaparte, conquit le Milanais en 1796. Monti quitta Rome vers le même temps, et après avoir séjourné à Bologne, puis à Ferrare, où il publia le premier chant d'un poëme de *Prométhée*, il se rendit à Milan, devenu la capitale d'une république cisalpine. Des vers en l'honneur de la liberté et de la révolution lui concilièrent la faveur du nouveau gouvernement, qui le choisit pour secrétaire. Une fois lancé dans ce nouveau courant d'idées, il alla jusqu'à composer un chant pour le théâtre de la Scala, à l'occasion de l'anniversaire de l'exécution de Louis XVI. La république cisalpine fut renversée en 1799, par l'armée austro-russe que commandait Suwarow. Monti, avec beaucoup d'autres Italiens compromis dans la cause de la révolution, se réfugia en France. Le gouvernement français lui accorda des secours, et fut même, dit-on, sur le point de créer pour lui une chaire de littérature italienne

au Collége de France; mais il y renonça, parce que des ennemis du poëte l'accusèrent d'avoir fait des vers en l'honneur du général Suwarow : accusation fausse, mais non pas invraisemblable. Pendant son séjour en France, Monti acheva sa tragédie de *Caio Gracco*, œuvre d'une poésie élégante, ferme, mais trop souvent déclamatoire et qui n'égale pas l'*Aristodemo*. La victoire de Marengo lui rouvrit l'entrée de l'Italie. Il célébra son retour par une de ses plus heureuses inspirations, l'hymne charmant et promptement devenu populaire qui commence ainsi

Bell' Italia, amate sponde,
Iò torno a riveder.

Il composa peu après un poëme ou *cantica* sur la mort de son ami le savant Mascheroni, qui avait succombé en France, dans l'exil, en 1799. La *Mascheroniana* est le pendant et, sur certains points, la contre-partie de *La Bassvilliana*. Les sentiments sont plus calmes, le style plus touchant. On a remarqué qu'il existait entre ces deux visions la même différence qu'entre *L'Enfer* et *Le Purgatoire* de Dante.

Monti fut nommé professeur d'éloquence à l'université de Pavie en 1803, mais ses leçons se bornèrent à quelques discours d'ouverture. En 1805, lorsque Napoléon vint prendre la couronne de fer, le poëte célébra l'avénement du nouveau Charlemagne dans une *Vision* dantesque, qui lui valut le titre d'historiographe du royaume d'Italie. Au lieu d'histoire il continua de donner de la poésie. En 1806, il publia six chants d'un poëme en l'honneur de Napoléon, qu'il intitula *Le Barde de la Forêt Noire*. Il y célèbre la campagne de 1805, la grande bataille d'Austerlitz, l'exaltation de l'électeur de Bavière à la dignité royale, le mariage de la fille du nouveau roi avec le prince Eugène. Dans cette composition, Monti traitait naturellement fort mal les Autrichiens et les autres ennemis de Napoléon; mais le poëme était à peine commencé que le vainqueur se réconcilia avec les Autrichiens. Le *barde* se rejeta sur les barbares du Nord, les Russes, qui étaient encore en guerre avec la France; mais le traité de Tilsitt établit une union intime entre Napoléon et l'empereur de Russie Alexandre : il ne fut plus permis d'attaquer le nouvel et puissant allié. Il y avait dans de pareils revirements de quoi déconcerter un poëte même aussi flexible que Monti. Laissant de côté sa grande composition, il se borna à des pièces de circonstance sur des membres de la famille impériale. Mariages, naissances, baptêmes, Joseph, Eugène, Murat, il célébra tout en vrai poëte de cour, avec une grande élégance de style, une candeur adulatrice imperturbable et probablement, au fond, avec une parfaite indifférence. Chevalier de la Couronne de Fer et de la Légion d'Honneur, décoré et pensionné par Murat, membre de l'Institut du royaume d'Italie, il jouissait tranquillement de sa position, lorsque les événements de 1814 renversèrent la dynastie napoléonienne. François, empereur d'Autriche, succéda à Napoléon comme roi d'Italie. Monti chanta le juste et pacifique gouvernement de François, et François conserva au poëte la pension qu'il avait sous Napoléon. Il y eut donc peu de changement dans sa situation. D'ailleurs il n'était nullement homme politique, et sous François comme sous Napoléon, il continua d'être simplement le plus accompli des littérateurs italiens. Depuis *La Mascheroniana*, ses ouvrages les plus remarquables étaient une excellente traduction de Perse, et une traduction de *L'Iliade* d'Homère, élégante, facile et assez fidèle. Monti, qui ne savait pas un mot de grec, s'était servi des traducteurs et des commentateurs latins, ce qui faisait dire à Ugo Foscolo :

Questi è Vincenzo Monti cavaliero
Gran traduttor dei traduttor' d'Omero.

Monti maria sa fille au comte Perticari de Pesaro. Le gendre et le beau-père s'associèrent pour la publication d'un ouvrage philologique intitulé *Proposta di alcune correzioni ed aggiunte al Dizionario della Crusca*, qui devint le signal d'une guerre de plume entre les littérateurs lombards et les toscans, ou plutôt entre les exagérés des deux partis. L'ouvrage est du reste intéressant, et contient de bonnes discussions sur divers points de philologie et d'histoire. Monti se mêla aussi à la querelle des classiques et des romantiques. Il lui était pénible, à son âge, de reconnaître qu'il avait toute sa vie sacrifié à de fausses divinités. Dans son *Sermone sulla mitologia* il s'éleva en beaux vers contre « cette école septentrionale qui a décrété la mort de tous les dieux de l'Olympe ». L'éloquence du plaidoyer ne pouvait sauver une mauvaise cause. Monti aurait dû songer qu'en secouant le joug de l'école de Frugoni il était entré dans la voie de l'innovation ou de la rénovation, et que d'autres, plus jeunes, devaient aller plus loin. *Aristodemo*, la *Bassvilliana*, la *Mascheronianà* étaient déjà des œuvres romantiques, c'est-à-dire qui tendaient à renouveler la littérature italienne; il était naturel qu'à cette innovation incomplète succédassent les innovations, plus larges, de l'école romantique. Ce *Discours sur la Mythologie* fut une des dernières productions de Monti. Le poëte mourut quelque temps après, dans des sentiments de piété qui furent très-remarqués. Sa femme, Teresa Pikler, qu'il avait épousée en 1791, mourut en 1834.

Monti est un des plus parfaits écrivains de la littérature italienne. Plus qu'aucun des poëtes de son temps, il contribua à ramener ses compatriotes vers les véritables modèles, et il laissa lui-même des modèles de style. C'est par la forme que ses ouvrages vivront; pour le fond ils attestent plus souvent la versatilite du poëte que son génie, et méritent peu de survivre aux circonstances qui les inspirèrent. On a de lui : *Poesie;* Livourne, 1779; Parme, 1787; — *Aristodemo*, tragédie; Parme, 1786, 1787, in-8°;

réimprimée avec *Galeotto Manfredi;* Rome, 1788, in-8°; — *La Bassvilliana, cantica in morte di Ugo Basville;* Rome, 1793, in-8°; — *La Musogonia*, poëme; 1797; — *La Mascheroniana*, poëme, 1801; — une traduction de Perse, 1803; — *Il Bardo della Selva Nera*, poëme en six chants; 1806; — une traduction de *L'Iliade* d'Homère; Brescia, 1810, 3 vol. in-8°; — *Proposta di alcune correzioni ed aggiunte al* Vocabulario della Crusca; Milan, 1817-1824, 6 vol. in-8°, avec un appendice publié en 1826. Les éditions de ses œuvres sont : *Opere varie;* Milan, 1825-1827, 8 vol. in-16, contenant l'*Iliade tradotta*, les *Poesie varie*, les *Poemetti varii*, les *Satire di Persio tradotte con nuove correzioni*, les *Tragedie*, les *Dialoghi;* — *Opere;* Bologne, 1827-1828; 8 vol. in-16; — *Opere inedite e rare;* Milan, 1832-1834; 5 vol. in-8°; — *Opere;* Milan, 1839 et années suivantes, 6 vol. in-8°. L. J.

Notizie sulla vita e sull' ingegno di Vincenzo Monti; Milan, 1828. — Tommaseo, *Articolo necrologico su V. Monti;* Florence, 1828. — Bozoli, *Ragionamento della vita e delle opere del cavaliere Vinc. Monti;* Ferrare, 1837, in-16. — G. A. Maggi, dans la *Biografia Italiana* de Tipaldo, vol. VII.

MONTI (*Giuseppe* DE'). *Voy.* FRANCO.

MONTI (*J.-B.*). *Voy.* MONTANO.

MONTIANO Y LUYANDO (*Agustin* DE), littérateur espagnol, né dans la Biscaye, en 1697, mort en 1759. Il passa sa vie à Madrid, où le retenaient des fonctions qu'il remplissait à la cour. C'est vers le théâtre que ses travaux se portèrent avec prédilection. En 1729 il fit paraître une pièce intitulée *El Robo de Dina* dont le sujet était emprunté à la *Genèse;* elle semble avoir reproduit en grande partie une *comedia* de Lope de Vega qui porte le même titre. Plus tard Montiano changea de principes littéraires : il devint l'adversaire de l'ancien théâtre castillan, et il s'éprit de la régularité froide et classique des auteurs tragiques français contemporains de Louis XV; La Fosse et Campistron devinrent ses types de prédilection. Il critiqua les vieux dramaturges dans deux *Discursos sopre las Comedias españolas* (1750 et 1753, in-12), accompagnés de deux tragédies, *Virginia,* et *Athaulpho.* G. B.

Ticknor, *Hist. of Spanish Literature*, III, 307.

MONTICELLI (*Andrea*), peintre italien, né à Bologne, en 1640, mort en 1716. Élève d'Agostino Mitelli et de Matteo Borbone, il devint universel, peignant avec un égal talent, à la détrempe ou à l'huile, des fleurs, des fruits, des vases, des marines, des paysages, des perspectives, des décorations et des tapisseries feintes. Il fut très-employé à Florence et dans d'autres villes d'Italie et même en France. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario.* — Winckelmann, *Neues Mahlerlexikon.*

MONTIGNOT (*Henri*), savant ecclésiastique français, né vers 1715, à Nancy. Il était chanoine de Toul, docteur en théologie et membre de l'Académie de Nancy. On a de lui : *Remarques théologiques et critiques sur l'*Histoire du Peuple de Dieu *du P. Berruyer;* 1755, in-12; — *Le P. Berruyer justifié* (contre les attaques du P. Maille); Nancy, 1759, 2 part. in-12; — *Dictionnaire diplomatique ou Etymologie des termes de la basse latinité pour servir à l'intelligence des archives, des chartes,* etc.; Nancy, 1787, in-8°; — *Réflexions sur les immunités ecclésiastiques;* Paris, 1788, in-8°, avec J. Chas; — *État des Étoiles fixes au second siècle par Cl. Ptolémée, comparé à la position des mêmes étoiles en 1786, avec le texte grec et la traduction française;* Nancy, 1786, et Strasbourg, 1787, in-4°; outre le catalogue d'étoiles, on y trouve encore le texte et la traduction du livre VII de l'*Almageste* de Ptolémée, avec une carte des constellations d'après cet astronome. K.

Quérard, *La France Littéraire.*

MONTIGNY LE BOULANGER (*Jean* DE). *Voy.* LEBOULANGER.

MONTIGNY (*Jean* DE), poëte et prélat français, né en 1637, en Bretagne, mort le 28 septembre 1671, à Vitré. Fils d'un avocat général au parlement de Bretagne, il montra dans sa jeunesse d'heureuses dispositions pour les lettres. Nommé aumônier ordinaire de la reine Marie-Thérèse, il occupa cet emploi pendant plusieurs années, devint en 1670 évêque de Léon, et mourut aux états de Vitré. « C'est un dommage extrême que la mort de ce petit évêque, écrit Mme de Sévigné; il avait un des plus beaux esprits du monde pour les sciences : c'est ce qui l'a tué; comme Pascal, il s'est épuisé. » Ailleurs elle ajoute qu'il était « cartésien à brûler ». L'abbé de Montigny avait été admis à l'Académie Française, en remplacement de Gilles Boileau (janvier 1670). Selon d'Olivet, sa prose est correcte, élégante, nombreuse; sa versification coulante, noble, pleine d'images. On a de lui : *Lettre à Érasle pour réponse à son libelle contre* La Pucelle *de Chapelain;* Paris, 1656, in-4°; — *Oraison funèbre d'Anne d'Autriche;* Rennes, 1666, in-4°; — *Lettre contenant le voyage de la cour en 1660;* dans le *Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes,* t. Ier; — des *poésies* diverses, imprimées dans les recueils du temps, entre autres *Le Palais des Plaisirs*, petit poëme composé en réponse au *Séjour des Ennuis* de René de Montplaisir, et qui fait partie du *Recueil de Poésies chrétiennes*, t. II. Saint-Marc avait annoncé le projet de rassembler les poésies de Montigny, mais il n'y donna pas de suite. P. L—Y.

D'Olivet, *Hist. de l'Acad. Française.* — Mme de Sévigné, *Lettres* du 1er au 30 sept. 1671. — Saint-Marc, dans l'édit. des *Œuvres de Montplaisir*, 141.

MONTIGNY (*Charles-Claude* DE), littérateur français, né le 8 avril 1744, à Caen, mort le 25 novembre 1818, à Paris. Avocat au parlement de Rouen, il devint pendant la révolution commissaire du gouvernement près les tribunaux du

Puy-de-Dôme. On a de lui : *Histoire générale d'Allemagne*; Paris, 1775-1779, 6 vol. in-12; — *Traité philosophique, théologique et pratique de la loi du Divorce demandée aux États par L.-Ph. d'Orléans*; s. l. (Paris), juin 1787, in-8° ; — *Réclamation pour C. Desmoulins, précédée de notes historiques sur l'état de bourreau chez les principales nations connues*; Paris, 1790, in-8°, sous le pseudonyme de Mitouflet; — *Alphabet universel, ou sténographie méthodique applicable à l'art typographique*; Paris, 1799, in-8°; — *Les plus illustres Victimes vengées des injustices de leurs contemporains*; Paris, 1802, in-8°, réfutation des *Mémoires du règne de Louis XVI* de Soulavie; — *Mémoires historiques de Mmes Adélaïde et Victoire de France, filles de Louis XV*; Paris, 1802, 3 vol. in-12; cette première édition fut réprouvée par l'auteur, qui en donna une autre, augmentée de notes sur les révolutions de France, de Sardaigne, de Rome et de Naples; Paris, 1803, 2 vol. in-12; — *Abrégé du traité de la Langue exacte adaptée à l'imprimerie et à la sténographie de Taylor*; Paris, 1805, in-4°, pl.; — *De la Monarchie sous la maison de Bourbon*; Paris, 1815, in-8°; ce volume contient l'*Adresse aux Français et aux alliés sur le retour de Louis XVIII*, qui avait paru en juillet 1815. Montigny a encore publié des mémoires et plaidoyers et il a collaboré au *Supplément de l'Encyclopédie* et au *Répertoire de Jurisprudence* de Guyot.

Un auteur du même nom, MONTIGNY (*Jean-Charles-François* BIDAULT DE), avocat au parlement de Paris, mort dans cette ville, le 7 mai 1782, a laissé plusieurs poésies assez médiocres, des parodies, *L'École des Officiers*, comédie en cinq actes (1764, in-8°), un *Éloge de Marie Leczinska* (1768, in-4°), et des *Étrennes pittoresques, allégoriques et critiques* (1778, in-12). K.

Journal de la Librairie, 1818. — *Biogr. nouv. des Contemp.*

MONTIGNY (*Louis-Gabriel*), officier et littérateur français, mort le 11 janvier 1846, à Paris. Il fit la plupart des campagnes de l'empire, et assista en qualité de capitaine au siége d'Anvers, où il fut blessé; au mois de janvier 1833, il fut nommé chef de bataillon au 28e de ligne. Ayant été mis en demi-solde sous la restauration, il se jeta dans la presse libérale, collabora au *Miroir* et devint le principal rédacteur de *La Pandore*. Il écrivit aussi des romans et des pièces de théâtre; dans ce dernier genre nous citerons celles qu'il a signées seul : *Les Français en cantonnement* (1821), *Mon Cousin Lalure* (1822), *Le Carnaval* (1826), *Le Commis voyageur* (1826), *Mon Ami de Paris* (1826), *Le Café de la garnison* (1827), etc. On a encore de lui : *Fragments d'un Miroir brisé, anecdotes contemporaines, avec un choix de chansons inédites*; Paris, 1823, in-18 : recueil des articles fournis au *Miroir* par l'auteur; — *Les Aventures de garnison*; Paris, 1824, 2 vol. in-12; — *Le Provincial à Paris, esquisses des mœurs parisiennes*; Paris, 1824-1825, 3 vol. in-12; — *Le Colonel Duvar, fils naturel de Napoléon, publié d'après les mémoires d'un contemporain*; Paris, 1827, 4 vol. in-12; — *Souvenirs anecdotiques d'un officier de la grande armée*; Paris, 1833, in-8°; — des articles dans *L'Artiste* et *Le Moniteur de l'Armée*. K.

Moniteur de l'Armée, 1846.

* **MONTIGNY** (*Rose-Marie* CIZOS, dame), comédienne française, plus connue sous le nom de *Rose* CHÉRI, née à Étampes, le 27 octobre 1824. Son père, Jean-Baptiste Cizos, connu sous le nom de *Chéri*, était à la tête d'une troupe assez nombreuse d'acteurs ambulants, et donnait des représentations dans nos principales villes du centre. A l'âge de cinq ans, Rose Chéri fit partie de la troupe : elle parut sur les planches dans la Lisette du *Roman d'une heure*, et joua la comédie, le vaudeville, l'opéra, le drame, dans les villes de la Bretagne, du centre et du midi. Mlle Loïsa Puget, qui la vit à Périgueux, la recommanda à Romieu, alors préfet de la Dordogne; quinze jours après, le 30 mai 1842, Rose Chéri était admise à débuter au Gymnase dramatique, sous le prénom de *Marie*, dans un vaudeville de M. Scribe : *Estelle, ou le père et la fille*. Après son deuxième début elle fut remerciée. Cependant, son père avait fini par intéresser à sa cause Monval, régisseur du Gymnase, qui offrit à la jeune actrice 75 francs par mois pour apprendre en double les rôles de Mlle Nathalie. Six semaines après, le 5 juillet 1842, Rose dut remplir le rôle d'Henriette dans *Une Jeunesse orageuse*. Cette fois, un enthousiasme unanime éclate; le parterre réclame à grands cris le nom de la débutante. Le lendemain, le directeur du Gymnase, Delestre-Poirson, la fit signer un engagement de 4,000 fr. par an. En juin 1844, M. Lemoine-Montigny prit la direction du théâtre. Sous cette direction nouvelle, MM. Scribe, Bayard, A. Dumas fils, Émile Augier, Mélesville, fournirent à Rose Chéri ses plus brillantes créations : *Le premier Chapitre, Les deux Sœurs, Emma, Rébecca, Mme de Cérigny, La Belle et la Bête, Un Changement de main, Geneviève* et *Clarisse Harlowe*, furent pour le Gymnase une suite de triomphes. Depuis lors l'Odéon et la Comédie-Française firent auprès de Rose Chéri d'inutiles démarches; fidèle à ses engagements, elle rejeta les offres les plus brillantes et refusa même de laisser rompre par un arrêté du ministère le traité qui la liait au Gymnase. Elle vivait simplement auprès de sa famille, lorsqu'un jour M. Scribe vint demander sa main pour M. Lemoine-Montigny, directeur du Gymnase; le 12 mai 1847, la jeune actrice devint Mme Montigny, mais elle garda au théâtre

son nom, déjà célèbre, de Rose Chéri. Depuis cette époque elle a rempli les principaux rôles dans les pièces suivantes : *Le Collier de perles*, *Manon Lescaut*, *Le Mariage de Victorine*, *Le Piano de Berthe*, *Le Fils de famille*, *Philiberte*, *Le Pour et le Contre*, *Diane de Lys*, *La Crise*, *Le Gendre de M. Poirier*, *Flaminio*, *Ceinture dorée*, *Le Demi-Monde*, et tout récemment *Les Pattes de mouche*. Elle a su donner à tous ces rôles une grâce pleine de fraîcheur et de charmes ; son talent flexible, qui se prête à la comédie comme au drame, conserve dans les élans les plus passionnés le naturel et l'à-propos. « C'est, comme l'a dit M. Dumas fils, la seule actrice à laquelle les femmes du monde accordent le droit de les représenter. »

Son mari, *Adolphe* LEMOINE, dit MONTIGNY, né à Paris, en 1812, fut d'abord acteur ; il a dirigé quelque temps la Gaîté avec M. Meyer et depuis 1844 le Gymnase, dont il fait une des premières scènes littéraires de Paris. Il est auteur de quelques vaudevilles et drames. Un des frères du précédent, *Gustave* LEMOINE, mari de M[lle] Loïsa Puget, a fait représenter plusieurs drames qui ont obtenu un grand succès, tels que *L'Abbaye de Castro*, *les Prussiens en Lorraine* et *La Grâce de Dieu* (1841). A. H—T.

E. de Mirecourt, *Rose Chéri*, dans *Les Contemporains*. — *Dict. de la Conversation*.

MONTIJO (*Doña Maria-Francisca* DE PORTO-CARRERO, comtesse DE), grande d'Espagne, morte à Logroño, en 1808. Issue d'une des plus anciennes familles d'Espagne et d'Italie, elle épousa très-jeune le comte de Montijo, grand d'Espagne de première classe et l'un des seigneurs les plus considérables de la cour de Madrid. Elle se fit connaître par son goût pour la bonne littérature, et bientôt mérita elle-même un rang distingué parmi les écrivains de sa patrie, dont sa maison était le lieu de réunion. Sa vertu et sa piété ne la mirent pas à l'abri des attaques de quelques prêtres et moines fanatiques. Dom Baltazar Calvo, chanoine de San-Isidro, et le frà Antonio Guerrero, dominicain, déclarèrent en chaire qu'il existait dans la capitale un conciliabule de jansénistes sous la protection d'une dame de la plus haute distinction, qu'ils désignèrent assez clairement pour que chacun pût reconnaître la comtesse de Montijo. La chose fit du bruit : le nonce en écrivit à Rome, et Pie VI envoya des lettres de félicitations et de remercîments aux deux hardis prédicateurs. Cette approbation du saint-père souleva une foule de calomnies contre la comtesse, qui fut accusée d'entretenir une correspondance religieuse et littéraire avec le célèbre abbé Grégoire, évêque de Blois. L'inquisition évoqua l'affaire ; mais le rang de l'accusée empêcha toute poursuite ; néanmoins la comtesse dut s'éloigner de la cour. Elle se retira à Logroño, où elle mourut, jeune encore, laissant une réputation bien acquise de vertu et de charité. E. D.

Biographie étrangère (1819). — V. Marty, *Généalogie de la famille Montijo* (Paris, 1857).

MONTJEAN (*René* DE), maréchal de France, mort en 1538. Comme tous les cadets de grandes maisons, il se résigna d'abord à l'état ecclésiastique. Reçu chanoine de l'église d'Angers le 7 février 1502, il était déjà doyen des Mauges en 1508, lors de la réformation de la coutume d'Anjou, quoiqu'il fût à peine simple clerc. La mort de son frère aîné le constitua chef de la famille et le rendit à sa liberté. Il renonça à ses bénéfices dès 1516 et se maria. Impatient de se signaler et supportant mal l'oisiveté, un peu trop ami aussi, au rapport de Brantôme, du faste et de l'ostentation, il faillit compromettre en plus d'une occasion la fortune de l'armée et ne s'en tira pas toujours à sa gloire. Déjà fait prisonnier en 1524, près de Verceil, avec sa troupe de gendarmes, il tomba une seconde fois aux mains de l'ennemi, à Brignolles (1536). Une autre fois, prodigue et joueur à son ordinaire, il perdit l'argent destiné à la solde des soudards. Ceux-ci, manquant de tout, se mutinèrent et le tinrent assiégé dans son logis, sans vouloir entendre raison. Il fallut que le roi le rachetât de 80,000 écus. Montjean fut nommé en 1537 gouverneur et lieutenant général en Piémont, et bientôt après, par suite de la promotion d'Anne de Montmorency à l'office de connétable, « grand-maître de la maréchaussée ». Tous ses biens, à défaut d'héritiers directs, passèrent à Guy de Scépeaux. C. P—T.

Du Bellay, *Mémoires*, l. VIII. — *Continuat. de Nic. Gilles*, fol. 150. — Fourquevaux, *Hommes illustres*. — Brantôme. — Pocq. de Livonnière, mss.

MONTJOIE (*Christophe-Félix-Louis* VENTRE DE LA TOULOUBRE), littérateur et écrivain français, né à Aix (Provence), le 18 mai 1746, mort à Paris, le 4 avril 1816. Fils de Louis Ventre de La Touloubre, professeur de droit français à l'université d'Aix (*voy.* ce nom), il fut reçu avocat dans sa ville natale, et vint ensuite à Paris, où il s'occupa plus de la littérature que du droit. Quelques ouvrages qu'il avait publiés le firent en 1790 choisir pour travailler à *L'Année littéraire* rédigée par Geoffroy et Royou. Tous trois fondèrent alors le journal *L'Ami du Roi*, qui obtint un grand succès. La violence avec laquelle cette feuille combattait les idées libérales la fit supprimer, le 4 mars 1792, par un décret qui, par une compensation assez bizarre, proscrivait également *L'Ami du Peuple* de Marat, journal aussi exalté dans une opinion contraire. Lorsque le 7 novembre de la même année la Convention eut décidé que Louis XVI comparaîtrait à sa barre pour être jugé, Montjoie eut le courage de prendre la défense du malheureux monarque, et publia, dans cette intention, plusieurs écrits pleins de chaleur. Proscrit en avril 1793 par le comité de salut public, il se réfugia chez un paysan de Bièvre, où il demeura caché jusqu'à la chute de Robespierre. De retour à Paris, il reprit la plume ; mais divers écrits et des articles dans les jour-

naux en faveur des royalistes lui valurent en 1797 une nouvelle proscription. La Suisse fut le pays où il chercha alors un abri, et il y fit paraître, la plupart pour la défense de la cause des Bourbons, différents ouvrages historiques, qui furent d'autant plus recherchés que leur importation en France était sévèrement défendue par le Directoire. La révolution du 18 brumaire (9 novembre 1799) lui ayant permis de revenir à Paris, Montjoie parut renoncer à la politique pour se livrer exclusivement à la littérature. Il publia quelques romans et des articles purement littéraires dans le *Journal général de France*, et surtout dans le *Journal des Débats*. L'avénement de Bonaparte à l'empire modifia les opinions de Montjoie, qui, considérant peut-être la cause des Bourbons comme perdue, accepta, lors de l'organisation de l'université, une place de professeur de troisième au lycée de Gand, d'où il passa plus tard à celui de Bourges, en qualité de professeur de rhétorique. La restauration ne lui garda point rancune de l'acceptation de ces fonctions, et Louis XVIII, en lui accordant une pension de 3,000 francs sur sa cassette particulière, le nomma conservateur de la bibliothèque Mazarine. Une attaque d'apoplexie enleva Montjoie quelques mois après. On a de lui : *Divertissement national*, à l'occasion de la naissance du dauphin; Paris, 1781, in-8°; — *Lettre sur le Magnétisme animal;* Paris, 1784, in-8°; — *Des Principes de la Monarchie française;* Paris, 1789, 2 vol. in-8° : dans cet ouvrage, qui se rapporte à l'histoire du droit public français, Montjoie manifeste des opinions qui diffèrent beaucoup de celles qu'il professa l'année suivante; — *L'Ami du Roi, des Français, de l'ordre, et surtout de la vérité, ou histoire de la révolution de France et de l'Assemblée nationale pour former avec le journal intitulé :* L'Ami du Roi, *un cours complet d'histoire du temps actuel;* Paris, 1791, 5 parties in-4°; — *Réponse aux Réflexions de M. Necker sur le procès intenté à Louis XVI;* 1792, in-8°; — *Avis à la Convention sur le procès de Louis XVI;* 1792, in-8° : l'auteur montre dans cet écrit que la Convention n'a pas le droit d'examiner les actes du gouvernement de ce prince, actes desquels il ne peut d'ailleurs être responsable; — *Almanach des honnêtes gens pour les années* 1792 et 1793, 2 vol. in-18; — *Almanach des gens de bien pour les années* 1794, 1795 et 1796, 3 vol. in-18. Ces almanachs sont un recueil de pièces littéraires et d'anecdotes historiques, dont quelques-unes sont très-piquantes; — *Histoire de la Conjuration de Maximilien Robespierre;* Paris, 1796, in-8° et 3 vol. in-18; 1801, 2 vol. in-18, avec portrait. Cet ouvrage a été traduit en anglais; — *Histoire de la Conjuration de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, surnommé Égalité;* 1796, 3 vol. in-8°; 1801, 6 vol. in-18; Paris, 1834-1837, 3 vol. in-8° : écrit d'un style aussi prolixe qu'incorrect, cet ouvrage fourmille d'inexactitudes; — *Éloge historique et funèbre de Louis XVI;* Neufchâtel, 1796, in-8° (anonyme); Paris, 1814, in-8° (avec le nom de l'auteur); — *Éloge historique de Marie-Antoinette reine de France;* 1797, in-8°. Il a été traduit en allemand et en hollandais, et l'auteur le refondit dans un autre ouvrage, qu'il publia sous le titre de: *Histoire de Marie-Antoinette;* Paris, 1814, 2 vol. in-8°; 3° édition augmentée, 1816, 2 vol. in-8°. Les inexactitudes nombreuses qui s'étaient glissées dans cet ouvrage furent relevées vigoureusement par Bertrand de Molleville; — *Histoire de la Révolution de France, depuis la présentation au Parlement de l'impôt territorial jusqu'à la convocation des États généraux en Assemblée nationale;* 1792, 2 vol. in-8°; — *Éloge historique de J.-B.-F. Bochart de Saron, premier président du parlement de Paris;* Paris, an VIII (1800), in-8°; — *Histoire des quatre Espagnols*; 1801, 4 vol. in-12; 1805, 6 vol. in-12; 1823, 4 vol. in-12; 1836, 4 vol. in-12 : c'est un roman plein d'intérêt, mais écrit d'un style traînant et diffus; — *Histoire d'un Manuscrit trouvé au mont Pausilippe;* Paris, 1802 et 1836, 5 vol. in-12; — *Histoire d'Inès de Léon;* Paris, 1805 et 1836, 6 vol. in-12, avec portraits. Ces deux romans ont été souvent confondus par les bibliographes, et sont pourtant bien différents; — *Les Bourbons, ou précis historique sur les aieux du roi, sur Sa Majesté, les princes et les princesses de la maison de Bourbon qui entourent son trône;* Paris, 1815, in-8°, avec vingt portraits. Montjoie laissa en outre quelques *opéras*, qu'il avait en vain cherché à faire recevoir à l'Académie de Musique.

H. Fisquet.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin, *Biogr. univers. et portat. des Contemporains.* — Beuchot, *Journal général de la Librairie.* — Quérard, *La France Littéraire.* — *Renseignements particuliers.*

MONTJOSIEU (*Louis* de), en latin *Demontiosius*, érudit français, né dans le Rouergue, mort à la fin du seizième siècle. D'une famille noble, il donna des leçons de mathématiques à Monsieur, frère du roi, et au duc de Joyeuse, et il accompagna ce dernier en 1583, à Rome. Il s'y livra à la recherche des antiquités, et gagna par son savoir et sa politesse les bonnes grâces du pape Sixte Quint. De retour en France, « il s'appliqua à illustrer la mécanique des anciens, dit Bayle, et à la faire servir aux utilités publiques : il se chargea de la commission de rendre nette des boues et des immondices la ville de Paris, mais cette entreprise lui fit perdre presque tout son bien. » Pour réparer ce malheur, il épousa une femme dont l'humeur acariâtre fut cause de sa mort. Il était doux et commode dans ses manières, selon le témoignage de De Thou, et d'un esprit tout à fait propre aux beaux-arts. Nous citerons de lui : *Les Semaines de Daniel et les jours d'Ézéchiel;* Paris,

1582; — *Traité de la nouvelle Cosmographie, auquel il montre les erreurs des astronomes quant aux triplicitez et signes;* — *Deux livres de la doctrine de Platon;* — *De re nummaria et ponderibus;* — *Gallus Romæ hospes, ubi multa antiquorum monumenta explicantur;* Rome, 1585, in-4° : ouvrage d'une grande rareté, et dont les deux dernières parties, *De Sculptura gemmarum* et *De Pictura antiquorum*, ont été réimprimées dans le *Vitruve* de Laët (Amst., 1649) et dans le t. IX du *Thesaurus Antiq. Græcarum* de Gronovius. K.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Biblioth.* — Bayle, *Dict. Hist. et crit.* — De Thou, *Historia sui temporis.*

MONTLAUR (*Jean* DE), prélat français, né au château de Montlaur, près de Montpellier, vers 1120, et mort dans cette ville, le 24 février 1190. Chanoine de Maguelone, il en fut élu évêque vers la fin de 1158, et mêla son nom aux principaux événements, qui de son temps se passèrent dans le midi de la France. Ce fut lui qui détermina Guillem VIII, seigneur de Montpellier, à publier en janvier 1180 un règlement pour l'école de médecine de cette ville, règlement où, après avoir blâmé le monopole qu'on exerçait en cela, Guillem donna la liberté d'enseigner la médecine à tous ceux qui en seraient trouvés capables, de quelque qualité et de quelque pays qu'ils fussent, et promit de ne plus restreindre ce droit à certains individus. La liberté que ce règlement, bien qu'il ne remédiât pas à tous les abus, rendit à l'école de Montpellier, lui donna un nouveau lustre : les leçons y furent beaucoup plus fréquentes, et la réputation de tant d'habiles professeurs qui y enseignaient à l'envi porta sa gloire beaucoup plus loin qu'elle n'avait été. De là vient que plusieurs auteurs rapportent à cette époque le premier établissement de cette école. Il nous reste de Jean de Montlaur deux *Lettres* adressées en 1163 au roi Louis le Jeune, une *Ordonnance* par laquelle il défend en 1169 de recevoir des chanoines étrangers dans la communauté de Maguelone, et enfin une *Charte* où il recommande à la charité des fidèles un certain Bernard, qu'il soumit, en 1170, à une pénitence publique.

Il ne faut point le confondre avec son neveu, appelé aussi *Jean de Montlaur*, qui, né en 1180, fut sacré en 1234 évêque de Maguelone, publia le 27 mars 1242 les règlements de l'université de Montpellier, et mourut à Lyon, en janvier 1247.

H. F.

Gallia Christiana, tome VI. — *Histoire Littéraire de la France*, tome XIV. — D'Aigrefeuille, *Histoire ecclésiast. de Montpellier.*

MONTLIVAULT (*Casimir-Maurice* GUYON, comte DE), administrateur français, né en 1771, mort le 10 avril 1846, à Blois. Il entra dans l'ordre de Malte, quitta l'île en 1797, après y avoir résidé dix ans, parcourut l'Italie et l'Allemagne, et revint en France sous le consulat. De 1811 à 1814, il administra en qualité d'intendant général les domaines de l'impératrice Joséphine. Il se rallia avec empressement aux Bourbons, et devint préfet des Vosges (2 mai 1814). Il fut éloigné de ces fonctions dans les Cent Jours. Au second retour du roi, il fut envoyé dans l'Isère (juillet 1815). C'était, dit M. de Vaulabelle, « un royaliste improvisé, comme le plus grand nombre des fonctionnaires de cette époque, et, comme eux, il déployait dans ses nouvelles opinions, la violence habituelle aux gens ayant un passé politique à faire oublier. Le plus effrayant arbitraire présidait à tous ses actes : exils, destitutions, arrestations, garnisons militaires imposées aux communes suspectes et payées par leurs habitants ». Dans l'espace de quelques mois il avait destitué deux cent trente maires de l'Isère. Après l'insurrection de Didier, avortée dans la nuit du 4 au 5 mai 1816, il s'associa aux plus violentes mesures du général Donnadieu, avec lequel il avait jusque alors vécu en mésintelligence. Le 5 mai il promit à quiconque livrerait un des rebelles une récompense qu'il fixa, selon l'importance de la capture, de 100 à 3,000 fr.; le 7, il proclama l'état de siége du département; le 9, il menaça tout habitant coupable d'avoir recélé un des rebelles « d'être arrêté, livré à la commission militaire et condamné à la peine de mort, et de faire raser la maison de tous les détenteurs d'armes de guerre non déclarées ». Ses services furent récompensés par le titre de conseiller d'État; mais presque en même temps il échangeait la préfecture de l'Isère contre celle du Calvados (17 octobre 1816), qu'il conserva jusqu'à la révolution de 1830.

Son frère aîné, *Jacques-Marie-Cécile*, né en 1760, prit part à la guerre d'Amérique sous les ordres du bailli de Suffren et plus tard à celle de la Vendée. Sous la restauration il devint inspecteur des postes. Il eut un fils, *Jacques-Pierre-Marie*, né le 28 mai 1786, qui servit avec distinction sous l'empire, et fut nommé en 1826 maréchal-de-camp.

Un autre frère, *Éléonor-Jacques-François-de-Sales*, né en 1765, ami intime de Rivarol durant l'émigration, servit dans la marine, et parvint au grade de capitaine de frégate. Il a publié divers ouvrages, tels que *Conjectures sur la réunion de la Lune à la Terre et des satellites en général à leur planète principale, à l'aide desquelles on essaye d'expliquer la cause et les effets du déluge, la disparition totale d'anciennes espèces vivantes et organiques, et la formation soudaine ou apparition d'autres espèces nouvelles et de l'homme lui-même sur le globe terrestre;* Paris, 1821, in-8°, pl.; — *Essai de Cosmologie;* Paris, 1826, in-4°, pl.; — *Grammaire générale et philosophique;* Paris, 1828, in-8°; — *Lettres cosmologiques;* Tours, 1835, in-4°.

P. L.

Biogr. des Hommes vivants (1820). — Vaulabelle, *Hist.*

des Deux restaurations, IV. — *Annales de la Soc. d'Agric. d'Indre-et-Loire*, 1846.

MONTLOSIER (*François-Dominique* DE REYNAUD, comte DE), célèbre publiciste français, né à Clermont-Ferrand, le 11 avril 1755, mort dans la même ville, le 9 décembre 1838. Il appartenait à une famille noble, mais peu riche, et il en était le douzième et dernier enfant. Il fut placé à six ans au collége des Jésuites de Clermont, qui fut bientôt supprimé, et fit peu de progrès dans ses études. Son imagination vive, son esprit indépendant, son caractère insociable ne le rendaient guère propre à recevoir une éducation régulière. Il avoue dans ses *Mémoires* qu'il voulait bien apprendre, mais que les éléments de toute connaissance lui étant insupportables, il préférait deviner. Avec une pareille méthode on peut apprendre beaucoup, mais on apprend mal. Dans les mêmes *Mémoires*, Montlosier a raconté avec beaucoup d'intérêt et de charme son adolescence dans les écoles et ses premières années de liberté. « On voit, dit M. de Barante, se succéder dans cette âme énergique, une piété ardente; les agitations d'un amour passionné, l'essai et le dégoût de la vie du monde; l'effet produit par quelques voyages à Paris, où il aperçut Voltaire et connut D'Alembert; un besoin impérieux d'occupation; des études commencées à sa manière, en toutes directions, l'anatomie, la chimie, le droit public : tout cela prenait place au milieu de sa disposition à une indépendance assez sauvage. Aussi ne se sentait-il goût à aucune carrière. » Il épousa une veuve, simple campagnarde sans beauté, de peu de fortune et qui avait quinze ans de plus que lui. Son but, qu'il ne cacha pas, en contractant cette union, était de revenir habiter le petit manoir de Recolène, vendu par sa famille et possédé par cette veuve. « Je n'étais amoureux ni d'elle ni de sa fortune, dit-il; je l'étais de ce lieu un peu sauvage, qui avait une belle fontaine, de beaux arbres plantés par mon père, et qui me rappelait les jours de mon enfance. » Il passa ainsi huit ans à Recolène, cultivant ses champs, lisant les Pères de l'Église, faisant des recherches dans les vieux monuments de l'histoire de France, et étudiant le sol volcanique de l'Auvergne. De cette dernière étude résulta sa *Théorie des Volcans d'Auvergne*, ouvrage d'un savoir très-imparfait et d'une imagination trop forte, qui eut de la réputation en Auvergne. Lorsque la révolution éclata, Montlosier, que ses études sur l'histoire de France avaient mis au courant des questions soulevées par la convocation des états généraux, se rendit à Paris. Il fut élu suppléant du député de la noblesse de Riom à l'Assemblée constituante, et peu après il siégea dans cette assemblée en remplacement du marquis de La Ronzière, démissionnaire. Il se montra l'adversaire ardent du parti libéral, bien qu'il y eût en lui un fonds de libéralisme; mais les procédés révolutionnaires de la Constituante le révoltaient, et il combattit bien souvent des mesures dont il n'improuvait que la forme précipitée. Ainsi, après avoir soutenu que les biens ecclésiastiques n'appartenaient pas à la nation, il finit par convenir qu'elle pouvait en disposer. C'est dans cette discussion qu'il dit ces mots célèbres, en parlant des évêques : « Vous leur ôtez leur croix d'or, ils prendront une croix de bois; c'est la croix de bois qui a sauvé le monde. » Ces paroles étaient fort religieuses sans doute; cependant les évêques surent peu de gré à l'orateur qui leur offrait en perspective une croix de bois. Ainsi, M. de Montlosier, avec son caractère indiscipliné, son éloquence abrupte et ses théories, mélange incohérent d'idées royalistes, féodales, libérales, irritait le parti des novateurs sans contenter le parti contraire. A la fin de l'Assemblée constituante il alla rejoindre les princes à Coblentz. Il ne trouva pas une entière sympathie chez les émigrés, et avant d'être admis parmi eux il dut se battre en duel une ou deux fois; mais il tirait bien l'épée, et on ne lui contesta pas longtemps le titre d'émigré. Il fit avec l'armée des princes la campagne de 1792, qui se termina promptement et malheureusement pour les royalistes, et qui amena la dissolution presque complète de l'armée de l'émigration. Montlosier se retira à Hambourg, où il eut des rapports assez suivis avec plusieurs Français distingués, tels que l'abbé de Pradt, qui rédigeait *Le Spectateur du Nord*, dans un sens royaliste et modéré. Lui-même, avec une originalité et une brusquerie qui tenaient à son caractère, était dans ces idées qu'avaient représentées à la Constituante Malouet et Clermont-Tonnerre.

De Hambourg Montlosier passa en Angleterre et s'établit à Londres. Là encore il trouva des compatriotes, et il n'eut de liaison qu'avec des Français. Les Anglais lui déplaisaient, et il n'aimait en Angleterre que la liberté d'écrire. Il publia un journal, *Le Courrier de Londres*, qu'il rédigea avec son indépendance ordinaire, et qui fut très-remarqué. Il y traitait durement les émigrés que l'exil n'avait pas corrigés, et qui nourrissaient des idées de réaction violente. Il leur disait dans des *Lettres sur la Modération* : « Vous vous montrez gros de plus de crimes que Marat et Robespierre. » Quand le Consulat s'établit, Montlosier se montra aussitôt attentif et bienveillant pour cette tentative de reconstruction politique et sociale. Pour l'étudier de plus près il accepta une mission très-particulière auprès du premier consul, de la part sans doute des princes exilés; mais cette obscure transaction n'a jamais été éclaircie. Voici ce qu'en raconte la *Biographie des Contemporains* : « L'objet de sa mission était, dit-on, de proposer au premier consul une souveraineté en Italie s'il voulait consentir au rétablissement des Bourbons. Malgré les passeports dont le négociateur était muni, il fut arrêté à Calais, conduit à Paris, et enfermé au Temple, dont il sortit après

une détention de trente-six heures. En lui faisant obtenir sa liberté, le ministre de la police, Fouché, l'avertit que son arrestation n'avait eu lieu que par suite d'une méprise; cependant il lui défendit de remplir sa mission, et ne lui donna que dix jours pour retourner en Angleterre. Il eut toutefois pendant ce temps des conférences secrètes avec le ministre des affaires étrangères (Talleyrand), qui lui fit connaître confidentiellement l'intention qu'avait le premier consul Bonaparte de rétablir l'ancienne Église de France, de faire rentrer les émigrés et de les remettre en possession de leurs biens non vendus. » Ces conférences eurent pour résultat de rendre *Le Courrier de Londres* très-favorable au gouvernement consulaire. Talleyrand et Fouché conseillèrent à Bonaparte d'appeler à Paris Montlosier (1801). Le publiciste consentit bien à rentrer en France, mais il demanda à transporter à Paris le journal qui composait toute sa fortune. Le gouvernement l'autorisa en effet à publier *Le Courrier de Londres et de Paris*, mais l'ombrageuse police consulaire ne pouvait tolérer longtemps un organe indépendant, et le journal de Montlosier fut supprimé. On dédommagea l'auteur par une place d'attaché au ministère des affaires étrangères, avec de bons appointements et point de travail. A la rupture de la paix d'Amiens, le pouvoir lui demanda de rédiger le *Bulletin de Paris*, journal hebdomadaire spécialement dirigé contre l'Angleterre. Montlosier accepta cette tâche, peu digne de lui, et dans un grand nombre d'articles violents et sarcastiques il déversa sa mauvaise humeur sur le peuple qui lui avait donné l'hospitalité. Ces articles, d'ailleurs anonymes, furent à son grand regret recueillis en un volume intitulé : *Les Anglais ivres d'orgueil et de bière*.

Napoléon, devenu empereur, le chargea de lui présenter un travail sur l'ancienne monarchie, dans lequel seraient indiquées d'une part les causes qui avaient amené la révolution, et de l'autre les tentatives nécessaires pour la combattre et les moyens de la terminer. Le comte de Montlosier prit quatre ans pour rédiger ce mémoire, qui devint un volumineux ouvrage. Une commission fut chargée de l'examiner, et sur son rapport l'empereur, tout en accordant des éloges au comte de Montlosier, n'autorisa pas l'impression de son travail, qui soutenait sans doute la nécessité d'un pouvoir fort, mais qui revendiquait aussi les libertés féodales confisquées par la monarchie. Toutefois le publiciste fut invité à écrire à Napoléon sur les affaires de l'État, et cette correspondance dura quinze mois. Vers la fin de 1812, Montlosier, pressentant sans doute la fin prochaine de l'empire, détourna sa pensée de la politique, et revint à son ancien goût pour les sciences naturelles. Il alla visiter les volcans de l'Italie. A son retour l'empire était tombé. Montlosier connaissait trop bien les émigrés pour beaucoup espérer de la restauration. Il crut le moment opportun pour publier sa *Monarchie française*, dont il ne donna d'abord que 3 vol. Le quatrième parut pendant les Cent-Jours; et comme il était peu favorable aux Bourbons, l'auteur, pour ne pas être accusé d'attaquer les vaincus, le fit précéder d'une préface hostile à Napoléon. La seconde restauration eut lieu peu après, et n'inspira pas plus de confiance au comte de Montlosier. Toutes ses tendances étaient tournées vers le rétablissement de l'ancienne monarchie, pourvu qu'elle eût pour contre-poids les priviléges féodaux et les libertés provinciales. C'était une politique impraticable. Ennuyé de la marche des affaires, il se retira, en janvier 1816, dans sa terre de Randan, entre Clermont et le mont Dore, et se mit à faire de l'agriculture avec cette opiniâtreté passionnée qu'il portait en toutes choses. Il ne restait pas moins attentif à la politique, très-disposé à aider de ses conseils les ministres qui défendaient la royauté sans violence, et qui en détestant la révolution montraient du respect pour la liberté; mais quand le parti royaliste exclusif arriva aux affaires avec de Villèle, le vieil agriculteur de Randan se retrouva dans l'opposition. Chrétien sincère, il avait contre les influences cléricales une haine qui datait des premiers temps de sa vie publique. En 1826, sentant ses premières antipathies se ranimer à l'aspect du triomphe éclatant du parti prêtre, qui dominait alors dans les conseils du gouvernement, il reprit la plume, et publia son *Mémoire à consulter* sur les jésuites, les congrégations, les ultramontains, etc., qu'il dénonça même dans une pétition à la chambre des pairs. Quoiqu'il eût pris soin, dans sa préface, de faire une réserve en faveur de ses idées aristocratiques en haine du libéralisme, ce parti accueillit son livre avec enthousiasme. Le *Mémoire à consulter* eut en peu de temps huit éditions, et son auteur eut les honneurs d'une persécution de la part du pouvoir. La pension qu'il tenait de l'empereur, et qui lui avait été conservée, fut tout à coup supprimée, et il fut accablé d'outrages par les écrivains à la solde du gouvernement. Ces attaques personnelles ne firent que redoubler son ardeur; il en vint à comprendre que, repoussé par ses anciens amis, il ne lui restait plus qu'à se jeter dans les bras de ses adversaires politiques. Dans les dernières années de la restauration, il fournit en effet des articles au *Constitutionnel*, et au commencement de 1830 il publia une brochure intitulée : *De la Crise présente et de celle qui se prépare*, dans laquelle il essayait de s'interposer comme médiateur entre les partis qui devaient bientôt s'attaquer de front; mais les royalistes désavouaient l'homme qui avait indiqué à l'ennemi le côté vulnérable du trône, et les libéraux ne pouvaient guère écouter celui qui se défendait de « faire honneur à la révolution de nos libertés, de nos droits civils et politiques; de lui attribuer notre nouveau système de nation. O mon Dieu! di-

sait-il, c'est contre la révolution que tout cela a été obtenu, et non par elle. » Cependant, après les événements de juillet 1830, élu membre du conseil général du département du Puy-de-Dôme, il fut appelé à la chambre des pairs par une ordonnance en date du 11 octobre 1832, et s'y montra défenseur constant de la monarchie nouvelle. A quatre-vingts ans passés il était un des orateurs les plus assidus de la chambre, et la nouvelle génération admirait dans ce débris de la Constituante une verve originale qui défiait les atteintes de l'âge. Le repos n'était point fait pour son énergique nature; le comte de Montlosier ne trouva pas la paix même à ses derniers instants. Atteint d'une maladie mortelle à Clermont-Ferrand, il demanda les secours de l'Église et se confessa; mais l'évêque de Clermont exigea de l'antagoniste du parti prêtre une rétractation publique, que M. de Montlosier refusa de signer. Il fut en conséquence privé de la sépulture ecclésiastique. La population de Clermont protesta contre cet acte d'intolérance, et se porta aux funérailles de ce vieux gentilhomme qui, malgré son caractère absolu et ses opinions féodales, s'était concilié l'estime générale. Montlosier était à sa mort président de l'Académie de Clermont. On a de lui: *Essai sur la Théorie des Volcans d'Auvergne*; Paris, 1789, in-8°; nouv. édit., Clermont et Paris, 1802, in-8°; — *Essai sur l'art de constituer les peuples, ou examen des opérations constitutionnelles de l'Assemblée nationale de France*; Paris, 1791, in-8°; — *Grands Discours que prononceront les commissaires de l'Assemblée nationale au roi en lui présentant la grande Charte, et Réponse du roi aux commissaires ainsi qu'il est présumé*; 1791, in-8°; — *De la Nécessité d'une contre-révolution en France pour rétablir les finances, la religion, les mœurs, la monarchie et la liberté*; Paris, 1791, in-8°; — *Des Moyens d'opérer une contre-révolution pour servir de suite à l'ouvrage du même auteur intitulé* De la Nécessité d'une contre-révolution; Paris, 1791, in-8°; — *Vues sommaires sur les moyens de paix pour la France, pour l'Europe, pour les émigrés*; Londres, 1796, in-8°; — *Observations sur le projet d'un code civil*; Paris, 1801, in-12; — *De la Monarchie française depuis son établissement jusqu'à nos jours, ou recherches sur les anciennes institutions françaises, leurs progrès, leur décadence, et sur les causes qui ont amené la révolution et ses dernières phases jusqu'à la déclaration d'empire, avec un Supplément sur le gouvernement de Bonaparte depuis son commencement jusqu'à sa chute, et sur le retour de la maison de Bourbon*; Paris, 1814, 3 vol. in-8°; — *De la Monarchie française depuis le retour des Bourbons jusqu'au 1er avril 1815; Considérations sur l'état de la France à cette époque; Examen de la Charte constitutionnelle, de ses défectuosités et des principes sur lesquels l'ordre social peut être recomposé*; Paris, 1815, in-8°; — *De la Monarchie française depuis la seconde restauration jusqu'à la fin de la session de 1816*; Paris, 1818, in-8°; — *De la Monarchie française au 1er janvier 1821*; Paris, 1821, in-8°; — *De la Monarchie française au 1er mars 1822*; Paris, 1822, in-8°; — *De la Monarchie au 1er janvier 1824*; Paris, 1824, in-8°; — *Mémoire à consulter sur un système religieux, politique, et tendant à renverser la religion, la société et le trône*; Paris, 1826, in-8°; — *Lettre d'accusation contre les Jésuites à M. le procureur général, à M. le premier président, à MM. les présidents, les conseillers membres de la chambre d'accusation, à tous MM. les conseillers de la Cour royale de Paris*; Paris, 1826, in-32; — *Dénonciation aux cours royales*; Paris, 1826, in-8°; — *Les Jésuites, les congrégations et le parti prêtre en 1827*; Paris, 1827, in-8°; — *Pétition à la Chambre des Pairs*; Paris, 1827, in-8°; — *Des Mystères de la Vie humaine*; Paris, 1829, 2 vol. in-8°; — *Mémoires sur la Révolution française, le Consulat, l'Empire, la Restauration et les principaux événements qui l'ont suivie*; Paris, 1829, 2 vol. in-8°; — *De la Crise présente et de celle qui se prépare*; Paris, février 1830, in-8°; — *Le Ministère et la Chambre des Députés*; Paris, 1830, in-8°; — — *De l'Accusation intentée contre les ministres*; Paris, 1830, in-8°; — *A MM. les Pairs de France et à MM. les Membres de la Chambre des Députés sur les événements de juin 1832*; Clermont, 1832, in-8°; — *Lettre à M. Dupin, président de la Chambre des Députés, au sujet des deux lois présentées par le gouvernement sur l'organisation départementale et sur l'instruction primaire*; Paris, 1833, in-8°. Z.

Mémoires du comte de Montlosier. — *Biographie des Hommes vivants*; Paris, 1816. — Rabbe, *Biographie universelle des Contemporains.* — Arnault, *Nouvelle Biographie des Contemporains.* — Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe.* — Barante, *Notice sur la vie et les ouvrages de M. le comte de Montlosier*; Clermont, 1843, in-8°.

MONTLUC (*Blaise* DE) (1), maréchal de France, né à Condom, en 1501, mort en 1577, à sa maison d'Estillac (Agenois). Il est bien vrai, comme le dit Brantôme, que Montluc, dans les mémoires qu'il nous a laissés, « se loue si fort qu'on dirait que c'est lui qui a tout fait aux guerres où il s'est trouvé ». Toutefois, même en défalquant de la masse des événements qu'il raconte tout ce qui n'a réellement pas d'importance, il reste encore cependant assez d'actions d'éclat, pour justifier la réputation de grand capitaine que ses contemporains, amis comme ennemis, lui ont unanimement

(1) Montluc (Blaise de), suivant des actes authentiques découverts en [illegible] par M. [illegible], curé de Condom, naquit, non à Condom, mais à Sainte-Gemme, lieu situé commune de Saint-Puy, canton de Valence, arrondissement de Condom.

accordée. Du reste, sa vie militaire, de 1521 à 1576, se retrouve tout entière dans les commentaires curieux qu'il a composés à l'exemple de César, dont il n'a pas imité, loin de là, la modestie vraie ou simulée, commentaires que Henri IV appelait le *bréviaire* des soldats. L'auteur y paraît surtout dominé par le désir louable de trouver dans ses prouesses et même dans ses fautes, le tout noté avec une exactitude qui va jusqu'à la minutie, la matière d'utiles leçons pour les *capitaines*. Plusieurs de ses recommandations ont fait fortune, et, avec les modifications que le temps et les progrès de l'art devaient amener, sont restées inscrites au code des commandants d'armée. C'est ainsi, pour ne citer que ce seul exemple, que l'on retrouve dans son ouvrage une pensée reproduite plus tard par Napoléon Ier dans une lettre, restée célèbre, adressée au Directoire, savoir que pour commander en chef *il vaut mieux un moindre capitaine seul que deux bons ensemble*. Montluc avait profondément étudié l'art militaire tel qu'on le concevait de son temps : c'est véritablement le Jomini du seizième siècle. Mais tout n'est pas également louable dans la vie de cet illustre guerrier. L'histoire lui reprochera toujours ses cruautés à l'égard des protestants. Brantôme, qui pourtant se donne comme étant des amis de Blaise de Montluc, n'a pas hésité à le mettre en parallèle, pour sa cruauté, avec le sanguinaire baron des Adrets. Il est juste cependant de remarquer que Montluc obéissait, lui, à des convictions réelles, tandis que des Adrets n'était qu'un monstre sans principes, dévoré de la soif du sang humain. Quoi qu'il en soit de ce parallèle, il est constant que Montluc a consigné dans son autobiographie une liste infiniment trop étendue des crimes de lèse-humanité par lesquels il répondait à ceux de lèse-majesté dont se rendaient coupables les huguenots en se révoltant contre la loi et le roi dans un but plus politique que religieux. Le *bourreau royal*, comme l'appelaient les réformés, a fourni lui-même complète la lugubre nomenclature des sanglantes exécutions qu'il a ordonnées sans aucune de ces formes protectrices admises aujourd'hui et dont il blâme l'emploi avec un cynisme révoltant. *Dans ces choses*, écrit-il quelque part, *j'ai ouï dire qu'il faut commencer par l'exécution*. Celui qui aurait le courage de relever le contingent du farouche capitaine gascon dans les tueries qui ont ensanglanté la Guienne à l'époque où il exerçait son prétendu système de pacification, arriverait à un chiffre vraiment effrayant. « Jamais, écrit-il, lieutenant de roi n'a tant fait périr de huguenots par le couteau et par la corde ; » la corde surtout, c'était le supplice qu'il aimait à employer. « *Un pendu*, dit-il, *étonnoit plus que cent tués*, et *on pouvoit connaître par où j'étois passé, car sur les arbres des chemins on trouvoit les enseignes...;* »

Il y a ceci de remarquable dans la vie de Montluc, eu égard au siècle où il vivait, que, n'étant pas d'une noblesse ancienne ni éclatante, il ne laissa pas de s'élever par son courage et ses talents militaires seuls jusqu'à la dignité de maréchal de France que lui conféra Henri III en 1574. Dans ses *Commentaires*, nous l'avons déjà dit, Montluc énumère fort au long tous les services qu'il a rendus à son pays. Parmi les combats auxquels il a assisté et qu'il a décrits longuement, il en est beaucoup qui tiennent peu de place dans l'histoire. De ce nombre n'est certes pas le combat de Cerisolles, livré le 14 avril 1544, l'un des plus célèbres du règne de François Ier, et qui, en dégageant Carmagnole, assura la possession momentanée du Piémont aux Français. On sait qu'il contribua par sa valeur personnelle au gain de cette bataille ; mais on ignore assez généralement qu'elle ne fut livrée qu'à la suite d'une démarche qu'on l'envoya tenter auprès du roi pour obtenir de lui la permission de combattre. Il faut lire dans ses mémoires les détails extrêmement intéressants de l'audience qu'il dut solliciter et qu'il obtint à cette occasion. Seul de son avis d'abord, mais encouragé par les signes d'approbation que lui adressait le dauphin, il réussit à démontrer la nécessité où se trouvait l'armée d'Italie de risquer un grand coup pour raviver le prestige du nom français dans le pays. Le résultat de cette brillante affaire est connu. Montluc, aussi vaillant guerrier qu'habile négociateur, en assura le succès, un moment compromis. Il est positif que le comte d'Enghien, général en chef, abandonné par une partie des bandes étrangères placées immédiatement sous ses ordres, battait déjà en retraite quand il fit volte-face en apprenant que Montluc avait mis en pleine déroute les meilleures troupes du marquis du Guast, chef des Impériaux. Pour sa récompense, l'heureux stratégiste fut fait chevalier, de la main du général, sur le champ de bataille.

Les bornes de cette notice nous obligent de franchir vingt étapes de cette carrière militaire, si glorieusement remplie, pour arriver à la défense célèbre de Sienne, que Montluc regarda toujours comme la plus belle page de sa vie. Il s'en faut de beaucoup cependant que les écrivains versés dans l'art militaire s'accordent avec lui sur ce point : c'est une question que nous laisserons juger aux hommes du métier. Il nous suffit de remarquer que Montluc, sans espoir d'être secouru par les troupes du roi, engagées ailleurs, secondé courageusement par les habitants, ne négligea rien pour défendre la ville contre les efforts du marquis de Marignan. Il souffrit, comme le dernier des soldats, toutes les horreurs de la famine avant de permettre aux Siennois d'entendre à la capitulation que leur voulait accorder le chef de l'armée ennemie. Mais quant au fait, sans précédents, dont il s'applaudit si fort, c'est-à-dire de n'avoir pas permis que le nom de la France ni le sien figurassent dans de *telles écritures*, pour emprunter son langage, tout le monde sera de l'avis de Bran-

tôme, « que la modération seule du vainqueur a rendu possible cette prouesse négative ».

Au point de vue des résultats il aurait eu bien plus de raisons de se glorifier de ce qu'il fit pour la cause royale en 1569, lorsque, par une heureuse inspiration, il détruisit des moulins à bateaux qui existaient dans la Garonne près d'Aiguillon. Car il détermina ainsi la chute d'un pont par où les divers partis des huguenots auraient pu opérer leur jonction, contre-temps qui paralysa, et même annula, les succès partiels qu'ils avaient obtenus et la chance qu'ils avaient de profiter d'une mésintelligence survenue entre Montmorency et Montluc lui-même.

Mais, pour en revenir à l'affaire de Sienne, Montluc, obligé de rentrer en France y arriva vers le milieu du mois de mai 1555. Il reçut, du moins il l'affirme, de *son bon maître* Henri II, qui le croyait perdu, un accueil tel que jamais sujet n'en obtint de semblable d'une personne royale. Dès ce moment sa fortune fut faite.

Il faudrait un volume, et encore ne suffirait-il pas, pour simplement résumer tous les faits de guerre où a figuré Montluc, et dont il élève la plupart, avec plus ou moins de raison, à la hauteur d'actions d'éclat. Nous avons indiqué les principaux; quelques autres se retrouveront dans le relevé que voici de ses états de service. D'abord simple archer, homme d'armes, enseigne d'infanterie, puis capitaine (1521-1528), il obtint le grade de mestre de camp et de commandant de la place de Montcalier, en récompense de la valeur qu'il avait montrée à Boulogne (1549). Après la reddition de Sienne (26 avril 1555); il fut fait chevalier de l'ordre et colonel général de l'infanterie, charge dont il se démit ensuite pour obtenir en échange une compagnie de gens d'armes. On a vu de quelle manière il répondit à la confiance du roi en Guienne (1560-1564) : le couronnement de sa carrière militaire fut la part qu'il prit au siége de La Rochelle, en 1573, après lequel il obtint le bâton de maréchal de France. Quant au théâtre de ses exploits ce fut successivement l'Italie, le Roussillon, la Provence, Rome, la Picardie, le Béarn. L'illustre guerrier, il est bon de le remarquer, avait déjà pris sa *retraite*, comme on dirait aujourd'hui, lorsqu'il assista au siége de La Rochelle. Le repos lui était devenu nécessaire, non-seulement à cause de son grand âge, mais aussi de ses souffrances, suite des blessures qu'il avait reçues en divers temps, et notamment au siége de Rabastens en Béarn, en 1570, pendant qu'il combattait courageusement au premier rang des assaillants. Cette dernière *arquebusade*, c'est ainsi qu'il s'exprime, le défigura au point de l'obliger, dit-on, à porter un masque.

Ce qui prouve que Montluc n'était pas oublié à la cour dans les dernières années de sa vie, ainsi qu'il le prétendait, c'est qu'il reçut en 1572 une lettre de Catherine de Médicis *où elle l'informait qu'on avait découvert une grande conspiration contre le roi et son Estat et que cela avait été cause de ce qui était arrivé...* c'est-à-dire la Saint-Barthélemy. Chose digne de remarque! le sanguinaire pacificateur de la Guienne ne paraît pas avoir applaudi à cette sanglante péripétie d'un drame où il avait si souvent pris le rôle de bourreau. Il est vrai qu'il s'y mêla dans l'*exécution* une lâcheté que son cœur de soldat loyal ne pouvait ni comprendre ni approuver.

Si le bonheur, comme Montluc s'en vante en plus d'un endroit de ses confessions, l'accompagna fidèlement à la guerre, il n'en fut pas de même dans sa famille. Car des quatre fils qu'il eut de sa première femme, Antoinette Ysalquier, un seul lui survécut, et ne laissa point de postérité masculine, et de sa seconde femme il n'eut que des filles (1).

On a fait sept ou huit éditions des Mémoires de Montluc; la première est de 1592, Bordeaux (Millinge). Jean-Paul Faber.

Blaise de Montluc, *Commentaires*. — Brantôme, *Vie des Hommes illustres françois*. — Mézeray, *Abrégé de l'Histoire de France*. — De Thou, *Hist. universelle*. — *Biographie et Maximes de Montluc* (éd. de La Barre-Duparcq). — Sainte-Beuve, *Moniteur*, octobre 1854.

MONTLUC (*Marc-Antoine* de), capitaine français, fils aîné du précédent, mort en 1557. Les louanges que lui donne son père dans ses *Mémoires* sont confirmées par Brantôme, qui le représente comme un homme d'une valeur éprouvée malgré sa petite taille. Il servit avec un grade assez élevé à Rome. En revenant d'une expédition contre Ostie, il fut frappé d'une balle lancée au hasard et blessé mortellement. Il conserva pourtant assez de courage pour se traîner jusqu'au logis du maréchal Strozzi, lui rendit compte de son fait, et expira peu après.

Brantôme, *Vie des Hommes illustres françois*. — Blaise de Montluc, *Commentaires*.

MONTLUC (*Charles* de), dit le capitaine Peyrot, frère du précédent, tué en 1566. Après avoir fait ses premières armes en France, il équipa un vaisseau en 1566, et avec trois cents jeunes gentilshommes bordelais non moins déterminés que lui, il fit voile pour Madère, île appartenant aux Portugais et dont il avait formé le projet de s'emparer. Mais en voulant forcer le château il reçut, dit Brantôme, une grande arquebusade dont il mourut, et fut enterré dans cette île. Étrange destinée des fils de Montluc, dont trois périssent de mort violente et dans des circonstances à peu près identiques! Si l'on en croit l'historien précité, une expédition que le capitaine Peyrot avait préparée contre l'Espagne avant son coup de main sur Madère, aurait certainement réussi si les circonstances ne l'avaient pas contraint de la retarder d'une année. La version de Montluc sur les entreprises de son fils est un peu différente de

(1) Blaise de Montluc représentait la juridiction des maréchaux de France dans la série des médaillons qui décoraient une des façades de l'ancienne Préfecture de Police.

celle de Brantôme. Il prétend qu'il avait dessein de conquérir une région de l'Afrique, qu'il ne nomme pas (1), et que s'il tenta d'occuper militairement Madère, ce fut par occasion, et pour punir les habitants qui lui avaient refusé l'aiguade et même avaient assailli et maltraité quelques-uns de ses compagnons.

Charles de Montluc était, après Marc-Antoine, celui de ses fils dont le maréchal promettait le plus la valeur. Il laissa un fils, qui fut tué au siége d'Ardres.

Brantôme, *Vie des Hommes illustres françois*. — Montluc, *Commentaires*.

MONTLUC (*Jean* DE), frère des précédents, mort vers 1585. Il servit en Piémont et en Guienne pendant quelques années, sous les ordres de son père, qui, dans son autobiographie, le loue beaucoup de son courage et de son activité, mais sans citer de lui aucun exploit particulier. On ne peut cependant mettre sa valeur en doute, car elle est attestée par Brantôme et surtout par une lettre que Jean de La Valette, grand-maître de l'ordre de Malte, écrivit à Montluc pour l'informer que son fils au siége du bourg de Malte (1565) avait fait merveille et que, placé dans les endroits les plus périlleux, il s'était montré, par sa bravoure, digne de son père. Blaise de Montluc tenait beaucoup à ce que l'un de ses fils entrât dans les ordres, attendu que l'évêché de Condom *était*, selon son expression, *dans sa famille*. Jean de Monluc se soumit aux volontés de son père, par pure obéissance. Il occupa donc le siége que devait illustrer Bossuet (1571), mais il ne fut pas sacré, à cause de ses infirmités; il donna sa démission en 1581, et mourut bientôt après. J.-P. F.

Montluc, *Commentaires*. — Brantôme, *Hommes illustres françois*.

MONTLUC (*Jean* DE), prélat et diplomate français, frère puîné de Blaise de Montluc, né vers 1508, mort le 13 avril 1579, à Toulouse. Destiné à l'état ecclésiastique, il revêtit contre son gré l'habit de Saint-Dominique. La reine de Navarre, Marguerite, qui, dit Brantôme, « aimoit les savants, le connoissant tel, le défroqua et le mena avec elle à la cour »; il est probable que ce fut en qualité d'aumônier. Son esprit souple et délié, sa prudence, son grand savoir lui gagnèrent les bonnes grâces de François Ier, qui l'employa en diverses négociations. Envoyé à Constantinople, il n'y parvint, si l'on en croit Paul Manuce, qu'après avoir essuyé des fatigues inouïes, et eut l'adresse de conclure avec Soliman une paix avantageuse pour la chrétienté. En revenant de Turquie, il s'arrêta à Rome (1538), et y prolongea son séjour pendant quelques années; le pape le revêtit, dit-on, de la charge de protonotaire apostolique. En 1543 on le retrouve à Venise, occupé à excuser auprès du sénat l'alliance de la France avec le Turc. Il reçut en 1553 l'évêché de Valence et de Die, en récompense de ses services. Après la mort d'Henri II, il devint le confident et le conseil de Catherine de Médicis, qui rencontra en lui un instrument docile de ses volontés. Il jouissait alors d'une grande réputation d'éloquence. On l'appelait souvent au Louvre, et toute la cour venait l'entendre prêcher, bien qu'on le sût favorable sur beaucoup de points à la réforme religieuse. Il avait adopté le costume sévère des prédicants, ce qui arracha un jour cette exclamation brutale au connétable de Montmorency : « Qu'on m'aille tirer de cette chaire cet évêque travesti en ministre! » Il est difficile d'affirmer quel fut au vrai l'état de ses convictions religieuses. Beaucoup d'historiens l'ont ouvertement accusé d'hérésie. A la poursuite du doyen de Valence, il fut même déclaré hérétique par la cour de Rome; mais le parlement de Paris, par arrêt du 14 octobre 1560, condamna l'accusateur à l'amende honorable. D'un autre côté, le maréchal parle dans ses *Commentaires* du concours absolu que lui prêta son frère pendant la guerre d'extermination qu'il fit aux huguenots en Guienne. Ces contradictions peuvent s'expliquer en les rapprochant des fluctuations qu'a subies la politique à expédients de Catherine de Médicis, qui, à l'origine des troubles, se défiait autant des protestants que des catholiques. D'après ce système d'interprétation, l'évêque de Valence n'aurait eu que le tort de reproduire dans sa conduite les opinions flottantes de sa royale protectrice, si en bien des cas il ne les a pas suggérées.

En 1560, Jean de Montluc reçut des Guise l'épineuse mission de ménager un accommodement entre les Écossais révoltés et la régente. Toute son adresse échoua contre la fermeté des religionnaires, qu'il trouva peu disposés à mettre bas les armes; il ne réussit pas davantage à la cour d'Élisabeth. D'après ses conseils, les Guise, pour conserver un trône à leur nièce, consentirent à signer la paix à des conditions fort dures pour leur amour-propre. Dans la même année il siégea à l'assemblée des notables qui se tint à Fontainebleau, et, en sa qualité de dernier membre admis au conseil privé, il parla le premier (23 août 1560), et « il le fit plus librement, dit Mézeray, que n'eussent su faire les ennemis de l'Église romaine ». Après avoir longuement exposé l'état d'avilissement et de dégradation où était tombé le clergé, à commencer par les papes et les cardinaux, il proposa pour remède à la confusion générale la réunion d'un concile national auquel seraient appelés les plus savants ministres réformés. Son avis, soutenu par l'évêque Marillac, prévalut; le colloque de Poissy eut lieu bientôt après, et il y joua le rôle de modérateur. En 1563 il fut cité à comparaître devant le tribunal de l'inquisition en même temps que Jeanne d'Albret et les prélats fran-

(1) C'était, dit-on, dans l'intention de former sur le littoral de l'Afrique des établissements ou comptoirs pour le commerce.

çais suspects d'hérésie. La dernière et la plus célèbre de ses ambassades (il en avait, de son propre aveu, rempli plus de seize) fut celle de Pologne, en 1572, dont la relation a été écrite par Jean Choisnin, son secrétaire. C'était lui qui, paraît-il, avait inspiré à la reine mère l'idée de placer la couronne de Pologne sur la tête du duc d'Anjou. Après avoir envoyé en avant son fils Balagni, afin de préparer les voies, il quitta Paris le 17 août, et apprit à Saint-Dizier la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemy. Victime d'un guet-apens qui lui fut tendu par les gens de l'évêque de Verdun, il resta prisonnier jusqu'au moment où, par ordre du roi, il fut remis en liberté. « Il y a longtemps que je ne fus si marrie que j'ai été du tour qu'on vous a fait, lui écrivit Catherine à ce sujet, et vous prie de ne vous en fâcher. Que cela ne vous retarde ni décourage. » Montluc arriva vers la mi-octobre en Pologne, et n'en repartit qu'après l'élection du prince français (mai 1573). Il acheta ce triomphe au prix de la vérité et de son honneur. A force d'assurance et d'habileté, il réussit à persuader aux Polonais que le massacre de la Saint-Barthélemy n'avait pas été prémédité, que le duc d'Anjou n'y avait aucune part et qu'enfin la cour y avait été contrainte par les attaques des huguenots. Il ne craignit pas de faire un faux serment en jurant, au nom de son maître, « que tous ceux qui avaient été condamnés pour la prétendue conspiration de Paris seraient rétablis, eux ou leurs héritiers, en leurs biens, noblesse et honneurs; que le libre exercice de la religion serait accordé, que de diligentes informations seraient faites contre les massacreurs et qu'ils seraient châtiés ». L'élection faite, l'ambassadeur fut désavoué; il avait lui-même donné cet honnête conseil. Montluc continua de résider à la cour, et il s'y vit exposé, sous le règne de Henri III, à toutes sortes de mortifications. Il finit par rentrer dans le giron de l'Église romaine, grâce aux jésuites dont il s'entoura vers la fin de sa vie, et mourut à Toulouse, dans un âge fort avancé. Il laissa un fils (*voy.* ci-après), légitimé en 1567, et qu'il eut d'une jeune fille de Picardie, selon les uns, ou d'une esclave grecque, selon les autres.

On a de Jean de Montluc : *Deux instructions et deux épistres au clergé et peuple de Valence;* Avignon, 1557, in-8°; plusieurs fois réimpr. et trad. en italien, elles furent condamnées par la Sorbonne; — *Cleri Valentii et Diensis Reformatio;* Paris, 1558, in-8°; trad. en français; — *Recueil des lieux de l'Écriture servant à découvrir les fautes contre les dix commandements de la loi;* Paris, 1559, in-8°; — *Sermons;* Paris, 1559, in-8°; Avignon, 1561, in-16 : recueil condamné et supprimé par la Sorbonne; — *Familière Explication des articles de la foi;* Paris, 1561, in-8°; — *Sermons sur les articles de la foy et de l'Oraison dominicale;* Paris, 1561, pet. in-8°; — *Harangue au roy en* 1563; Paris, 1563, in-4°; — *Orationes ad ordines Poloniæ;* Cracovie, 1573, in-4°; Paris, même année, in-8° : les deux harangues ont été mises en français à la même date; — *Epistola ad ordines Poloniæ;* 1573, in-8°; — *Defensio pro Andium duce adversus calumnias quorumdam;* 1573, in-8°, et aussi en français dans les *Mémoires* de Charles IX; ce mémoire est une sorte de justification de la Saint-Barthélemy; — *Election du roy Henri III, roy de Pologne;* Paris, 1574, in-4°. P. L.

Epistolæ P. Manutii. — Brantôme, *Capitaines illustres*, liv. V. — De Thou, *Hist. sui temporis.* — La Popelinière, *Hist. des Guerres civiles.* — Choisnin, *Mémoires.* — Anquetil, *Esprit de la Ligue.* — Haag frères, *La France Protest.* — Sismondi, *Hist. des Français*, XVII, XVIII et XIX.

MONTLUC (*Jean* DE), seigneur DE BALAGNI, fils naturel du précédent, maréchal de France, né vers 1545, mort en 1603; il fut légitimé en 1567. Il étudiait à Padoue, lorsque son père parvint, à force d'intrigues, à le faire désigner pour aller en Pologne, afin d'attirer les regards de la noblesse par ses manières élégantes, sa gaieté et ses grandes dépenses, tandis que les aventuriers qui l'accompagnaient se chargeraient de répandre les louanges du duc d'Anjou, qu'on voulait faire élire; de vanter ses talents, ses victoires et l'éclat et les richesses de la cour de France. Les plus grands seigneurs de la Pologne offrirent l'hospitalité à Balagni; les frères Binski, fils du grand-chancelier, furent les premiers à s'engager à favoriser le duc d'Anjou s'il se présentait comme candidat à la couronne. De retour en France, Balagni s'attacha au duc d'Alençon, qui le fit gouverneur de Cambrai en 1581. Plus tard, en 1589, il se jeta dans le parti de la Ligue, et conduisit des troupes au duc d'Aumale, qui voulait surprendre Senlis. Il y avait très-peu de poudre dans Senlis, les murailles étaient faibles et déjà ouvertes par une brèche considérable; le jeune duc de Longueville, prévenu par Thoré qui commandait, qu'il serait obligé d'évacuer la place le soir même, attaqua, malgré son infériorité, l'armée de la Ligue, et à l'aide de la nuit compléta sa défaite. Le duc d'Aumale et Balagni, fuyant à toute bride, rentrèrent dans Paris, où ils furent accablés d'épigrammes, ce qui n'empêcha pas le duc de nommer Balagni gouverneur de Paris; il contribua pour la Ligue à la levée du siége de Paris et à celui de Rouen. Il avait épousé en 1592 Renée de Clermont, fille de Jacques de Clermont-d'Amboise, seigneur de Bussi, et de Catherine de Beauvau. Cette dame ne lui avait accordé sa main qu'à la condition qu'il tuerait Montsoreau, meurtrier de son frère. Mais quand Balagni vit décliner la fortune de la Ligue et grandir celle de Henri IV, il résolut de s'attacher au pouvoir nouveau. Il envoya donc sa femme en 1593 à Dieppe, près de Henri IV, où elle négocia si bien pour son mari, que le roi lui laissa Cambrai en souveraineté et le créa

maréchal de France, en 1594. Elle fit mieux, elle réussit à engager le roi à signer le 29 novembre un traité par lequel il prenait sous sa protection Jean de Montluc de Balagni, souverain de Cambrai, avec sa femme et ses enfants. Il s'engageait à lui payer 70,000 écus par année pour l'entretien de sa garnison et de sa citadelle, et de plus 20,000 francs pour intérêts des sommes qu'il avait précédemment dépensées. Il accordait à Balagni et à tous ses serviteurs une amnistie pour tous les actes de violence qu'ils avaient commis en France. Il s'engageait à le défendre contre Philippe II, à le comprendre comme son allié dans tous les traités qu'il signerait, et à faire jouir en France les habitants du Cambrésis de tous les priviléges des Français. Ce traité, d'abord tenu secret, fut vérifié en parlement le 14 janvier 1595. Henri combla en outre Balagni de prévenances, mais c'était une dangereuse alliance, car bientôt les bourgeois de Cambrai ne voulurent plus supporter la tyrannie de ce despote, ni les Flamands son voisinage. Il était odieux aux protestants, qu'il avait persécutés, et aux ligueurs, qu'il avait trahis; mais il avait fortifié sa ville avec beaucoup de soin, et Henri IV, intéressé en sa faveur par Gabrielle d'Estrées, l'avait richement pourvu d'argent et de munitions. Cependant le comte de Fuentès, qui commandait les Espagnols, avait résolu de s'emparer de Cambrai en l'attaquant vivement. Balagni reçut des renforts, mais ce qui lui manquait surtout, c'était la tête et le cœur; il était tellement troublé par les preuves de haine que lui donnaient les bourgeois, qu'il laissa passer dix jours sans rien faire pour arrêter les premiers travaux des assiégeants. Pourtant, le 2 septembre Dominique de Vic, l'un des meilleurs officiers de Henri IV, trompant la vigilance des Espagnols, entra dans la place avec quelques centaines de cavaliers; alors seulement Balagni, qui, en sa qualité de maréchal de France, n'avait voulu écouter aucun conseil, consentit à remettre le commandement à de Vic. Mais les habitants, pour se délivrer du joug insupportable de Balagni et de sa femme, s'assemblèrent sur la grande place, firent des barricades avec des chariots, se saisirent de la porte du Saint-Sépulcre et envoyèrent au comte de Fuentès des députés pour lui demander de traiter avec eux. Balagni n'osa pas se présenter, mais sa femme vint seule, harangua le peuple, qu'elle chercha à gagner par quelques tardives largesses, puis par des prières, enfin par des menaces : mais tout fut repoussé et méprisé; la garnison se retira dans la citadelle, et les habitants ouvrirent les portes aux Espagnols. Le 9 octobre la citadelle fut obligée de se rendre; le comte de Fuentès laissa la garnison se retirer avec armes et bagages; Balagni fut compris dans le nombre de ceux qui étaient libres; on le reconnut même quitte de toutes les dettes qu'il avait contractées envers les habitants de Cambrai. Sa femme seule ne voulut pas quitter la ville; elle s'enferma dans son appartement, et y mourut peu de jours après, tuée, disent les uns, par la honte et le chagrin, étouffée, disent les autres, par le regret et la colère. Quant à Balagni, il supporta avec une patience indifférente la perte de sa souveraineté et celle de sa femme; il revint à la cour de Henri IV, et six mois après épousa Diane d'Estrées, sœur de Gabrielle. En 1599 Balagni ayant fait une tentative pour reprendre Cambrai, dont il regrettait tardivement la possession, fut repoussé par la garnison espagnole et désapprouvé par Henri IV, qui vers la fin de la même année, publia une ordonnance pour interdire à tout soldat ou officier français d'aller servir contre les archiducs. A. Jadin.

Moréri. — *Journal* de l'Estoile, t. II, p. 535. — De Thou, l. III, p. 635; l. CXI, p. 503; CXIII, p. 596; t. IX, l. CXXI, p. 226; CXXIII, p. 316. — D'Aubigné, l. XIII, p. 64. — Davila, l. X, p. 577; l. XIV, p. 987. — Choisnin, *Mémoires*, t. LIV, p. 187, 197, 199. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XIX, p. 212 à 215; t. XX, p. 45, 296, 484, 526; t. XXI, p. 27, 81, 231, 304 à 307, 372 à 379, 382; t. XXII, p. 41.

MONTLUN (*Guillaume*), canoniste français, né vers 1270, mort à Toulouse, en 1346; depuis 1310 il était abbé du couvent des Bénédictins de cette ville. Il écrivit sur le droit canon plusieurs ouvrages; un seul a été publié; *Guillelmi de Monte Laudunæ Glossæ in tres Extravagantes Johannis XII*; Romæ, 1475, in-fol. G. B.

Oudin, *Scriptores ecclesiastici*, t. III, p. 966. — Fabricius, *Bibliotheca Latina*, t. III, p. 461.

MONTLYARD (*Jean* de), littérateur français, né vers 1530. Il était seigneur de Melleray en Beauce. Réfugié à Genève, il fut reçu bourgeois de cette ville, et exerça dans le canton les fonctions de ministre depuis 1554. L'époque de sa mort n'est pas connue. Il est auteur des ouvrages suivants : *Harmonie des corps célestes et humains, faicte en XI dialogues, trad. d'Antoine Mizauld*; Lyon, 1580, in-16; — *Continuation de l'inventaire de l'histoire de France par Jean de Serres*; Paris, 1589, 3 vol. in-8° : la 2e édit. la conduit jusqu'à la paix de Vervins (ibid., 1600, 3 vol. in-8°) et la 3e jusqu'en 1606 (ibid., 1608, 4 vol. in-8°); — *Mythologie, c'est-à-dire explication des fables, extr. du latin de Noël Le Comte*; Lyon, 1597, 2 vol. in-4°; réimpr. plusieurs fois, et en dernier lieu par J. Beaudouin; Paris, 1627, in-fol.; — *Traité parénétique, trad. de Texeira*; 1597, in-12, sous le pseudonyme anagrammatisé de *J. D. Dralymont*; — *Les Métamorphoses ou l'Asne d'or d'Apulée*; Paris, 1602, in-12; une nouvelle édition, revue et corrigée, a été donnée en 1648, in-8°; l'âge avancé dans lequel Montlyard a donné cette traduction a fait penser à quelques biographes qu'il n'en était pas l'auteur; peut-être serait-il plus exact de l'attribuer à l'un de ses fils; — *L'Anti-Jésuite, ou discours au roi contre les Jésuites sur la mort de Henri IV*; Saumur, 1611, in-8°; réimpr. dans le t. VI des *Mémoires* de Condé,

sous ce titre : *Le Courrier breton* ; — *Les Hiéroglyphiques de Jean-Pierre Valerian, vulgairement nommé Pierius, œuvre réduite en LVIII livres* ; Lyon, 1615, in-fol. ; — *Les Amours de Théagène et de Chariclée, trad. du grec* ; Paris, 1620, 1623, 1626, in-8°, fig. K.

Prosper Marchand, *Dict. Hist.* — Hofman, *Hist. Lex.*

MONTMARTIN (*Antoinette* DE), femme de lettres franc-comtoise, née en 1524, morte le 12 mars 1553. D'une famille ancienne et riche, elle reçut une éducation très-développée et parlait aisément les principales langues de l'Europe, le latin et le grec. Elle avait épousé, en 1544, Jean de Poupet, gentilhomme franc-comtois attaché à la personne de l'empereur Charles Quint. Elle cultivait aussi la musique et la poésie. Son hôtel était le rendez-vous des poëtes flamands, espagnols et francs-comtois, qui déplorèrent sa mort. Ses poésies ont été recueillies par Gilbert Cousin. E. D—s.

Gilbert Cousin (*Cognatus*), *Opera* (Bâle, 1562, in-fol.). — Dom Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de la Bourgogne*.

MONTMARTIN (*Jean* DU MATS DE), capitaine français, né vers 1550, mort vers 1620. Issu d'une maison illustre des confins de la Bretagne et du Maine, il était cousin de Christophe du Mats, qui combattit avec Montgomery et fut tué en 1574 à la prise de Domfront. Il avait embrassé les sentiments de la réforme, et, pour se soustraire aux persécutions, il se retira en Allemagne. Député en 1581 par la Bretagne à l'assemblée politique de Montauban, il servit comme officier d'artillerie à l'armée du roi de Navarre, et les services qu'il lui rendit à la bataille d'Arques ainsi qu'aux siéges de Rouen et de Paris lui valurent le gouvernement de Vitré (1589) et le grade de maréchal de camp (1591). En Bretagne il guerroya contre le duc de Mercœur, et le força de renoncer à ses ambitieux projets sur cette province. En 1614 il siégea aux états généraux, et fut un de ceux qui s'opposèrent à la publication du concile de Trente. On ne connaît pas la date précise de sa mort. Il laissa de tous les événements auxquels il avait pris part une relation impartiale, qui fut insérée dans le t. II de l'*Histoire de Bretagne* de Taillandier, sous le titre de *Mémoires de Jean du Mats, seigneur de Montmartin, ou Relation des troubles arrivés en Bretagne depuis* 1589 *jusqu'en* 1598. On lui attribue un autre ouvrage, intitulé : *État de la religion en France* (Paris, 1615, in-8°).

Son petit-fils, *Esaïe* DU MATS DE MONTMARTIN, négocia en 1621 la reddition de Saint-Jean-d'Angely, et fut chargé, comme député général des réformés, de présenter en 1623 à Louis XIII les griefs des églises de sa communion. En 1625 il négocia avec son collègue Maniald le traité qui termina la guerre civile. Ses enfants passèrent en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes. A cette famille se rattachent *Frédéric-Samuel*, comte DE MONTMARTIN, qui joua dans le dernier siècle un rôle considérable à la cour de Wurtemberg, et *Charles-Louis*, qui devint général au service de l'empereur d'Autriche. P. L.

Pinard, *Chronologie militaire*. — Poirson, *Hist. de Henri IV*. — Haag frères, *La France Protestante*.

MONTMAUR (*Pierre* DE), célèbre parasite et bel esprit français, né vers 1564, dans le Limousin, selon Balzac, Bayle et Moréri, et selon Vitrac, Baluze et Simon de Valhebert, né à Bétaille dans le Quercy, mort à Paris, le 7 septembre 1648. Il étudia les humanités chez les Jésuites de Bordeaux, prit l'habit de cette société, et fut envoyé à Rome, où il enseigna pendant trois ans la grammaire latine. Ayant été congédié pour manque de santé ou plutôt pour avoir contrefait le seing du P. provincial, il vint à Paris, fut précepteur du fils aîné du marquis de Praslin, et cultiva l'anagramme, dans l'espoir de participer aux présents dont Richelieu gratifiait les bons poëtes. En 1623 il succéda à Jérôme Goulu dans la chaire de professeur royal en langue grecque au Collége de France, ce qui le fit surnommer *Montmaur le Grec*. Si l'on en croit Nicolas Bourbon, cette chaire ne fut cédée à Montmaur que sous la promesse qu'il épouserait la fille de Jérôme Goulu ; mais une fois en place, il s'excusa, disant qu'il était *in sacris*. Sa vie de parasite chez le chancelier Seguier, le président de Mesmes et autres grands personnages, où il payait son écot par des sarcasmes contre les auteurs, tant vivants que morts (ses médisances contre de Lingendes et de Cérisy lui firent pourtant interdire la table du chancelier), son érudition pédantesque, qui le portait à citer à tout propos les auteurs peu connus, afin de n'avoir aucun contradicteur (1), ses jeux de mots sur les noms propres, ses allusions tirées du grec ou du latin, et qu'on appela des *montmaurismes*, blessèrent les beaux esprits de son temps et portèrent Ménage à prêcher contre lui une croisade et à écrire la vie de ce parasite, sous le titre de *Vita Gargilii Mamurræ* (1636). L'épigramme suivante termine cette satire :

Quisquis legerit hæc, poeta fiat :
Et de cœnipeta (2) mihi jocosos
Scribat Gargilio repente versus.
Qui non scripserit, inter eruditos
Insulsissimus ambulet patronos.

Balzac, Sarrazin, Sirmond, Adrien de Valois, l'abbé Lamothe-Le Vayer, Dalibray, répondirent.

(1) En expliquant un jour chez le chancelier Seguier, en présence de plusieurs savants, un passage des épîtres de saint Paul, il s'étaya d'Hesychius, de Strabon et de Pausanias. Nicolas Bourbon ayant voulu aller à ces autorités, vit que Montmaur s'était joué d'eux, et se proposa de le confondre, livres en main, en présence même du chancelier, ce qui eut lieu. La citation d'Hésychius nous rappelle que Montmaur annonça, au moyen d'affiches, qu'il expliquerait cet écrivain au Collége de France, tous les jours non fériés, à sept heures du matin, sûr moyen de n'avoir point d'auditeurs.

(2) *Cœnipeta*, mot forgé par Ménage et qui signifie parasite : *cœna* et *petere*.

à l'appel, et un déluge de satires tomba sur Montmaur, qui prit assez bien la chose et riposta par quelques bons mots, que des amis lui conseillèrent vainement de livrer à l'impression. On le représenta tout désespéré à cheval, et piquant des deux en voyant un cadran d'horloge dont l'aiguille était sur le midi.

> Scilicet esuriens duodenam ut suspicit horam,
> Parceret heu ! tardo nunc parasitus equo.

Boileau disait de lui :

> Pendant que Pelletier, crotté jusqu'à l'échine,
> S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine;
> Savant en ce métier, si cher aux beaux esprits,
> Dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris.

Comme Montmaur était logé au collége de Boncourt, dans le quartier le plus élevé de Paris, on supposa qu'il avait choisi cette habitation pour mieux découvrir la fumée des cuisines. Ménage le métamorphosa en perroquet. « Bon! dit Montmaur, je ne manquerai ni de vin pour me réjouir ni de bec pour me défendre. » Et comme on louait en sa présence cette métamorphose, « ce n'est pas merveille, répondit-il, qu'un grand parleur tel que Ménage ait fait un bon perroquet ». On le métamorphosa encore en épervier, en marmite, et l'entrain à le charivariser ne connut point de bornes. On l'accusa d'être bâtard, faussaire, sodomite et meurtrier.

> Quoi que ce soit, le parasite
> Est mieux traité qu'il ne mérite.
> On ne peut lui faire d'ennui.
> Métamorphoser sa personne
> En loup, en porc, en une tonne,
> C'est encor trop d'honneur pour lui.
> Qu'il le soit en une marmite,
> En tournebroche, en lèchefrite,
> En perroquet, en un corbeau,
> C'est une grâce très-visible.
> Le bien façonner n'est possible
> Qu'aux pieds délicats d'un bourreau.

Le ridicule, pour ne pas dire plus, retombait alors sur les agresseurs, et le Vadius de Molière, personnage sous lequel Ménage est représenté, devait un jour venger Montmaur de ces dernières attaques. « C'est une chose assez remarquable, dit Bayle, que les suppôts de la faculté des arts de l'université de Paris n'accoururent point au secours de leur confrère. C'eût été un étrange tintamarre si ces régents eussent fait une contre-ligue en sa faveur et se fussent mis en devoir de faire servir toute leur grammaire et toute leur rhétorique, en prose et en vers, contre ses persécuteurs. » Quelques écrivains ont plus tard défendu Montmaur : le P. Vavasseur, le président Cousin et Vigneul de Marville (d'Argonne), qui le caractérise ainsi : « Le professeur Montmaur n'était pas un homme aussi méprisable que la plupart le croient. C'était un fort bel esprit, qui avait de grands talents. Les langues grecque et latine lui étaient comme naturelles. Il avait lu tous les bons auteurs de l'antiquité, et aidé d'une prodigieuse mémoire, jointe à beaucoup de vivacité, il faisait des applications très-heureuses de ce qu'il avait vu de plus beau. Il est vrai que c'était presque toujours avec malignité, ce qui excita contre lui la fureur de ceux qui étaient les objets de ses plaisanteries. Avec ce génie, il s'introduisit facilement chez les personnes de qualité qui aimaient les joies du Parnasse. L'avarice le gâtait, car il avait du bien dont il n'usait pas (5,000 livres de rente), et il recherchait la bonne chère. Il disait à ses amis : « Messieurs, fournissez les viandes et le vin, et moi je fournirai le sel » ; aussi le répandait-il à pleines mains aux bonnes tables où il se trouvait. Son humeur satirique n'avait point de bornes, et il était *Lucien* partout. » Parmi ses meilleures reparties on cite celle-ci : à un dîner du président de Mesmes, un avocat, fils d'huissier, convint avec ses amis de ne pas lui laisser placer mot. *Guerre! Guerre!* cria l'avocat, en le voyant entrer. « Vous dégénérez bien, répondit Montmaur, car votre père ne sait que crier : Paix là! Paix là! » et ce fut l'avocat, déconcerté, qui ne dit pas mot à table.

Montmaur a peu écrit. On ne connaît de lui que des devises, des inscriptions en vers grecs et latins, une prose contre Balzac et une élégie sur la mort d'Éléonore d'Orléans, duc de Fronsac. Adrien de Valois fit réimprimer ces deux derniers morceaux, en les chargeant de notes ironiquement louangeuses : *P. Montmauri, græcarum litterarum professoris Regii, Opera, in duos tomos divisa, iterum edita et notis nunc primum illustrata a Quinto Januario Frontone*; Paris, 1643, in-4°. Sallengre a recueilli les satires écrites contre Montmaur, et les a publiées sous ce titre : *Histoire de Pierre de Montmaur*; La Haye, 1715, 2 vol. in-8°. Le premier volume renferme les pièces latines : *Macrini parasitogrammatici*, Ἡμέρα, *ad Celsum de Caro feramus*, avocat au parlement de Paris; *Vita Gargilii Mamurræ*, par Ménage; *Gargilii Macronis, parasitosophistæ Metamorphosis*, du même auteur; les écrits déjà cités de Montmaur; *Bellum parasiticum* de Sarrasin; *Mommori parasitosycophantopositheus Apocyitrapotheosis*; etc. Le second volume renferme les pièces françaises : *Le Testament de Goulu*, *La Requête de Montmaur au Parlement*, *L'Antigomor* par Dalibray, *Le Barbon* par Balzac, et *Le Parasite Mormon* par Lamothe-Le-Vayer. L'épitaphe de Montmaur fut elle-même une épigramme :

> Sous cette casaque noire
> Repose bien doucement
> Montmaur d'heureuse mémoire,
> Attendant le jugement.

On a blâmé Ménage d'avoir eu si peu de retenue envers Montmaur ; il donna, pour se justifier, cette mauvaise raison « qu'il n'avait pas voulu décrire la vie d'un parasite particulier, mais bien le caractère même du parasite ».

Martial AUDOIN (de Limoges).

Vigneul de Marville (d'Argonne), *Mélanges*, p. 86. — Bayle, *Dict.* — Balzac, *Lib. Carm.*, p. 113. — Nico-

las Bourbon; *Epistola* 8. — Furetière, *Nouvelle allégorique*, p. 102. — L'abbé de Marolles, *Mémoires*. — Goujet, *Mémoire sur le Collége Royal*, t. I, p. 583-586. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Ménage, *Origines de la Langue Française*, p. 510; et *Vita Gargilii Mamurræ*. — Boileau, *Satire* 1. — Vavasseur, *De Epigrammate*, cap. X, p. 98. — Sabatier, *Les trois Siècles* (cet auteur l'a confondu avec le poëte Hubert de Montmort). — *Journal des Savants*, 11 août 1692. — *Remarques* de l'abbé Joly sur le *Dict. de Bayle*. — *Valesiana*.

MONTMÉNIL (*Louis-André* LESAGE, dit), acteur français, né à Paris, vers 1702, mort à La Villette, le 8 septembre 1743. C'était le fils aîné du célèbre auteur de *Gil Blas* et de *Turcaret*; emporté par un penchant irrésistible pour le théâtre, il débuta malgré l'opposition de son père, le 8 mai 1726, par le rôle de Mascarille dans *L'Étourdi*; il obtint du succès, et cependant se résolut à aller s'exercer pendant deux ans dans la province. Il rentra au Théâtre-Français le 18 mai 1728, dans le rôle d'Hector du *Joueur*. Il joua successivement Dave dans *L'Andrienne*, Labranche dans *Crispin rival*; fut reçu et devint bientôt un des meilleurs acteurs de la Comédie-Française. Il excella surtout dans *L'Avocat Patelin*, dans *Les Bourgeoises à la mode*, dans *Les trois Cousines* et dans *Le Distrait*, dont il assura le succès. Son père, qui faisait des comédies et qui ne voulait pas que son fils les jouât, fut cependant entraîné par des amis à la Comédie-Française un jour où Montménil jouait *Turcaret*; en voyant le principal rôle si bien joué, il versa des larmes de tendresse, embrassa son fils et lui pardonna.

A. J.

Parfaict frères, *Histoire du Théâtre français*. — Lemazurier, *Galerie des Comédiens*.

MONTMIGNON (*Jean-Baptiste*), théologien français, né à Lucy, près Château-Thierry, en 1737, mort à Paris, le 21 février 1824. Il entra dans les ordres et devint secrétaire de l'évêché de Soissons, ensuite chanoine, vice-gérant de l'officialité, grand-vicaire et archidiacre. En 1786, l'abbé Montmignon succéda à l'abbé Dinouart dans la rédaction du *Journal ecclésiastique*; mais en janvier 1788 il abandonna ce travail à l'abbé Barruel. Il prit part aux écrits publiés par l'évêque de Soissons, au commencement de la révolution; on assure qu'il fut l'auteur d'un mandement et ordonnance de ce prélat, daté de Bruxelles, 21 mai 1792. Cet écrit fut alors remarqué parmi les nombreux actes de ce genre qui signalèrent cette époque. Obligé de quitter la France, en 1793, l'abbé Montmignon y rentra sous le gouvernement du Directoire; il fut nommé grand-vicaire de Poitiers, lors du concordat, mais il resta peu dans ce diocèse: de retour à Paris, il fut nommé en 1811 chanoine de la métropole et depuis grand-vicaire du diocèse. En dernier lieu, l'archevêque de Paris l'avait chargé de l'examen des livres pour lesquels on sollicitait l'approbation de l'autorité ecclésiastique. Indépendamment des sciences théologiques, il s'est occupé de celles qui concernent le mécanisme des langues. On a de lui : *Système de Prononciation figurée, applicable à toutes les langues, et exécuté sur les langues française et anglaise*; Paris, 1785 et 1787, in-8°; — *Lettre à l'éditeur des Œuvres de Daguesseau* (insérée dans le t. VIII de l'édition in-4° des *Œuvres* du chancelier); — *Crime d'apostasie. Lettre d'un religieux à un de ses amis*; 17[illegible], in-8°; — *Vie édifiante de Benoît-Joseph Labre, mort à Rome, en odeur de sainteté, le 16 avril 1783, composée par ordre du Saint-Siége, etc., par M. M*** (Marconi), lecteur du collége romain, confesseur du serviteur de Dieu; traduit de l'italien*; Paris, 1784, in-12 (anonyme); cette traduction a eu trois éditions la même année; — *Préservatif contre le fanatisme, ou les nouveaux millénaires rappelés aux principes fondamentaux de la foi catholique*; Paris, 1806, in-8° (anonyme); c'est une réponse à l'ouvrage du P. Lambert, intitulé : *Exposition des prédictions et des promesses faites à l'Église, pour les derniers temps de la gentilité*; 1806, 2 vol. in-12; — *Choix de Lettres édifiantes, écrites des missions étrangères*; etc.; 1808, 8 vol. in-8°; seconde édit., augmentée, Paris, 1824 et 1826, 8 vol. in-8° : les discours préliminaires, additions et notes de l'abbé Montmignon, forment plus du tiers des huit volumes. La mort l'empêcha de terminer lui-même la seconde édition, dans laquelle on a supprimé celles des additions de l'auteur qui ont paru trop étrangères à cette collection; — *De la Règle de vérité et des Causes du fanatisme*; 1808, in-8°; — *La Clef de toutes les Langues, ou moyen prompt et facile d'établir un lien de correspondance entre tous les peuples, et de simplifier extrêmement les méthodes d'enseignement par l'étude des langues*; 1811, in-8° : c'est une espèce de pasigraphie fondée sur le numérotage des mots dans le dictionnaire de chaque langue, comme Cambry l'avait exécuté en petit dans ces *Vocabulaires polyglottes*. A. L.

Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1824.

MONTMIRAIL (*Charles-François-César* LE TELLIER, marquis DE), officier supérieur français, né en 1734, mort en 1764. Il fit de bonnes études classiques; Tacite et Polybe devinrent ses auteurs favoris, et il avait remporté des prix de physique et d'histoire naturelle. Entraîné par un penchant irrésistible vers la carrière des armes, il devint aide de camp du maréchal d'Estrées, son grand oncle (1757). Chargé de missions secrètes et délicates pendant cette campagne, il fit preuve d'autant d'intelligence que de prudence. Nommé colonel d'un régiment de carabiniers, il fit, à sa tête, la campagne de 1761. En 1762 il obtint le grade de brigadier des armées du roi, et quelque temps après il fut nommé capitaine-colonel des Cent-Suisses, en remplacement de son père, le marquis de Courtenvaux. Admis à

l'Académie des Sciences en 1761, il en fut président en 1763. A. J—N.

Surgy, *Éloge historique du marquis de Montmirail*, en tête du t. X des *Mélanges intéressants et curieux*, et séparément à Paris, 1766, avec portrait.

MONTMORENCY (Barons et ducs DE). La famille de ce nom le dispute en ancienneté et en illustration aux plus anciennes et aux plus nobles familles de l'Europe. On trouve en effet, dès l'an 950, parmi les grands feudataires du duché de France un *Bouchard Ier, sire de Montmorency;* ce qui suppose déjà plusieurs générations de noblesse et d'importance politique. En outre, jamais aucune maison non royale n'a présenté une telle accumulation de dignités, d'emplois, de distinctions; on compte, depuis 1060 jusqu'à nos jours, parmi les seigneurs de Montmorency six connétables, douze maréchaux de France, quatre amiraux, plusieurs cardinaux, une foule de grands-officiers de la couronne, de grands chambellans, de grands-maîtres et de chevaliers des ordres du Saint-Esprit, de Saint-Michel, de la Toison d'Or, de la Jarretière, etc. Depuis huit siècles ils portent le titre de *premiers barons de France;* ils se sont alliés à plusieurs maisons royales, et Henri IV les a proclamés la première maison de l'Europe après celle de Bourbon.

Cette maison, à la prendre depuis Hugues Capet, compte, jusqu'à nos jours, vingt-six ou vingt-sept générations. Sous *Matthieu II,* mort en 1230, la maison de Montmorency se partage en deux branches, la branche aînée ou des *barons de Montmorency,* et la branche cadette ou de *Montmorency-Laval*. Cette dernière, dont Guy de Montmorency, fils de Matthieu et d'Emme, héritière de Laval, est le chef, a conservé les armes de Montmorency et s'est perpétuée jusqu'à nos jours par de nombreux rameaux. La branche aînée s'éteignit à la sixième génération, par une fille qui porta le nom de Laval, et les biens de cette maison passèrent à un Montfort. Les descendants de celui-ci, entre autres alliances, donnèrent des femmes à un Bourbon-Vendôme et au roi René; ils épousèrent des filles de Bretagne, d'Alençon, enfin l'héritière titulaire de Naples, et se fondent dans la maison de la Trémouille. Dans les *Laval-Montmorency* continués par des rameaux cadets, on remarque un maréchal de France sous Charles VII; un autre, du nom de Boisdauphin, sous Henri IV; enfin, deux maréchaux de Laval, dont l'un fut fait duc héréditaire en 1758.

En 1447, après la mort de *Jean II,* la branche aînée des Montmorency se partage en trois branches : 1° celle de *Nivelle;* 2° celle de *Fosseux;* 3° celle dite *ducs de Montmorency*. Les deux premières, issues de l'héritière de Nivelle et Fosseux, première femme de Jean II, sont déshéritées. La branche de Nivelle se fixe dans les Pays-Bas, y est comblée d'honneurs et de biens, y acquiert le comté de Horn, et finit à la quatrième génération dans la personne du comte de Horn et du baron de Montigny, son frère, décapités en 1568 et 1570, victimes de la cruelle politique de Philippe II et du sanguinaire duc d'Albe. — Celle de Fosseux se fixe également dans les Pays-Bas, y donne naissance aux branches de *Wastines* et de *Boutteville*, revient ensuite en France, où elle continue jusqu'à nos jours et compte vingt-six générations. — Dans la branche de *Boutteville*, on remarque *Boutteville*, décapité en 1627, et son fils le célèbre maréchal de Luxembourg, de qui descendent les *Montmorency* du surnom de *Luxembourg* et de *Tingri*. — La branche de *Wastines,* fixée aussi dans les Pays-Bas, y acquiert de grands biens par mariages, donne plusieurs chevaliers à la Toison d'Or, reçoit de Philippe IV le titre de prince de Robecque et de Morbecque, revient en France et s'éteint en 1813.

Outre les branches de Laval, de Nivelle et de Fosseux, qui sont les plus considérables, la tige de Montmorency a encore produit les seigneurs de *Marly* (1160-1356), les seigneurs de Bouqueval et Goussainville (1306-1461), les seigneurs de *Croisilles* et de *Courrières*, dont la lignée s'éteignit en 1599 après avoir donné naissance à quatre rameaux également disparus.

Voici la filiation de la branche aînée de cette illustre famille :

BOUCHARD Ier, ou *Burchard*, le plus ancien propriétaire connu de la baronnie de Montmorency, mort vers 980. Loin d'être un homme nouveau, il était chevalier (*miles*), fils d'Aubry d'Orléans, qualifié de duc, et frère de Thibaut, seigneur d'un lieu nommé en latin *Centumlix;* sa mère était sœur d'Edred, roi d'Angleterre, et sa femme Hildegarde, fille de Thibaut le Tricheur, comte de Blois (ce dernier point n'est pas clairement prouvé). Ayant fait un voyage en Angleterre, il en rapporta les corps de saint Paterne et de saint Pavace, et obtint, en 958, du roi Lothaire, à la demande d'Hildeman, archevêque de Sens, la permission de construire un monastère dans sa terre de Bray-sur-Seine, afin d'y placer ces reliques ainsi que plusieurs moines du comté de Worcester qui l'avaient accompagné. Tous ces détails sont énoncés dans le diplôme qui fut accordé au sujet de cette fondation. Bouchard vivait encore, à ce qu'on croit, lorsque l'empereur Othon II emporta d'assaut son château de Montmorency dans l'irruption qu'il fit en France en 978. Outre la baronnie de Montmorency, il possédait les terres de Marly, d'Écouen, de Feuillarde près Melun, et de Bray.

BOUCHARD II, dit *le Barbu*, fils aîné du précédent, mort vers 1020. Il ne figure dans l'histoire qu'à cause de ses démêlés avec Vivien, abbé de Saint-Denis, dont il avait ravagé les propriétés. Le roi Robert cita les parties à son conseil, et rendit, le 25 janvier 997, un jugement d'après lequel il fut permis à Bouchard de bâtir une forteresse à Montmorency à la condition

qu'il démolirait le Château-Basset, d'où il molestait les vassaux de l'abbaye.

Bouchard III, fils du précédent, se trouva mêlé aux grands vassaux qui souscrivirent à trois chartes du roi Robert, lesquelles datent de 1023, de 1028 et de 1031. — Son frère puîné, *Aubry* ou *Alberic*, fut connétable sous Henri Ier.

Thibaut, fils du précédent, mort vers 1090, succéda à son oncle Aubry dans la charge de connétable, et jouit d'un grand crédit à la cour de Philippe Ier. Il ne laissa point de postérité.

Hervé, frère du précédent, mort vers 1094, fut grand-bouteillier de France; il est ainsi qualifié dans un acte de 1075. Ses libéralités envers les églises furent considérables.

Bouchard IV, fils du précédent, mort vers 1125, s'intitula *sire de Montmorency par la grâce de Dieu*. Bien qu'il eût fait don au monastère de Saint-Martin des Champs, qu'il affectionnait particulièrement, des églises de Montmartre et de Sainte-Opportune avec leurs dépendances, il se montra pour l'abbaye de Saint-Denis un voisin fort incommode. L'abbé Adam se mit en devoir de réprimer lui-même ses déprédations. « Ils s'entredéfièrent, lit-on dans *les Grandes Chroniques*, et s'entrecoururent sus à armes et à bataille, et ardi li uns à l'autre sa terre. » Condamné par jugement du roi Philippe Ier, Bouchard en appela à son épée, et s'enferma dans son château de Montmorency, où Louis le Gros, assisté des comtes de Montfort et de Flandre, ne tarda pas à venir l'assiéger (1101). Après avoir vu dévaster ses terres et brûler ses villages, après avoir soutenu vaillamment un assaut, il jugea prudent de se soumettre et jouit depuis d'un certain crédit à la cour. N'ayant pu dissuader Louis d'envahir la Normandie, il l'accompagna pourtant à cette guerre et assista au funeste combat de Brenneville (20 août 1119); enveloppé par l'ennemi, il devint prisonnier du roi d'Angleterre Henri Ier, qui lui rendit la liberté, tant en considération de son mérite que parce qu'il était vassal de l'une et de l'autre couronne. Il se maria deux fois, et eut six enfants.

Matthieu Ier, fils du précédent, mort vers 1160. Il eut l'avantage de plaire à deux rois rivaux : l'un, Henri Ier d'Angleterre, lui donna en mariage, vers 1126, Alix ou Aline, une de ses filles naturelles, et l'autre, Louis le Jeune, l'éleva en 1138 à la dignité de connétable. Il venait d'épouser en secondes noces Adélaïde de Savoie, mère de ce dernier prince et veuve de Louis VI (1141), lorsqu'il fit partie de l'expédition dirigée contre le comte de Toulouse. Il n'est pas certain, comme Duchesne le prétend sans en donner de preuves, qu'il ait partagé avec l'abbé Suger l'administration du royaume pendant la seconde croisade. L'abbaye de Saint-Victor le regardait comme un de ses premiers bienfaiteurs. — Le cinquième de ses enfants, *Matthieu*, fonda la branche de *Montmorency-Marly*, éteinte dans le quatorzième siècle.

Bouchard V, fils du précédent, mort en 1189. Par son mariage avec Laurence, fille de Baudouin IV, comte de Hainaut (1173), il devint oncle de la reine Isabelle, femme de Philippe-Auguste. Il mourut au moment de partir pour la Terre Sainte. L'une de ses deux filles, Alice, épousa le fameux Simon de Montfort.

Matthieu II, dit *le grand connétable*, fils du précédent, né vers 1174, mort le 24 novembre 1230. Après avoir été fait chevalier par Baudoin V, comte de Hainaut, il accompagna Philippe-Auguste en Normandie (1203), et se distingua devant Château-Gaillard, place très-forte, située sur le bord de la Seine; pendant six mois environ il conduisit presque tous les travaux des assiégeants et marcha un des premiers à l'assaut. Ce fut à lui autant qu'à Simon de Montfort et à Guillaume des Barres que l'on dut la rapide conquête de la province. Quoique l'histoire ne le mentionne pas dans les campagnes suivantes contre les Anglais, il n'y a guère lieu de douter qu'il n'y ait eu part. A Bouvines il commanda, de concert avec le duc de Bourgogne et le comte de Beaumont, l'aile droite de l'armée française (25 juillet 1214); il eut à supporter le premier choc, de la part d'un adversaire, le comte de Flandre, résolu à vaincre ou à périr. « Il tenoit un faussart en sa main, dit l'ancienne chronique de Flandre, et en detranchoit les presses, et estoit sur un grand destrier; et qui lors le veist bien l'eust pu remembrer un gentil vassal. » On prétend que dans cette journée il enleva de sa main douze enseignes ou bannières impériales, et qu'en mémoire de cette prouesse, il lui fut permis d'ajouter à ses armes autant d'alérions, ce qui en porta le nombre à seize. En 1215 il se croisa contre les albigeois, et fut pourvu à son retour de la charge de connétable, vacante par la mort de Dreux de Mello (1218). Il est le premier connétable qui ait commandé les armées, mais ce ne fut que par commission, et nullement en vertu de sa dignité; car ce droit appartenait au sénéchal de France, dont la charge resta en vacance depuis 1191 jusqu'en 1262, où elle fut supprimée. Ayant reçu de Louis VIII la conduite de l'armée, Matthieu suivit ce prince dans sa glorieuse campagne de Saintonge (1224). Après avoir débuté par la prise du château de Niort, défendu par Savary de Mauléon, qui passait pour un des plus habiles capitaines de ce temps, il s'empara de La Rochelle et soumit ensuite sans effort toutes les provinces de la domination anglaise jusqu'à Bordeaux. En 1226 il prit une seconde fois la croix contre les albigeois, et rassembla sous ses ordres plus de cent mille cavaliers et un plus grand nombre de gens de pied; le seul fait de cette guerre, qui se termina par un accommodement avec la noblesse du Languedoc, fut la réduction d'Avignon après un siége aussi long que meurtrier. Louis VIII mourut un mois plus tard à Montpensier; sentant les approches de la mort, il fit jurer au connétable, en pré-

sence des princes, des prélats et des barons, d'être le protecteur de son fils encore en bas âge. Fidèle à sa promesse, Matthieu de Montmorency devint le plus ferme appui de la régente Blanche de Castille; par sa fermeté et son extrême diligence, il contraignit les grands vassaux à rentrer l'un après l'autre dans l'obéissance. Dans la même année, il battit les comtes de Champagne et de la Marche (1227). Puis, après avoir eu l'adresse de détacher d'une seconde ligue plus formidable les comtes de Dreux, de Nevers et de Boulogne, il réunit en plein hiver toutes ses forces contre le comte de Bretagne, prit Bellesme (décembre 1229), et entra dans l'Anjou. Il mourut au retour de cette expédition, et fut inhumé dans l'abbaye du Val. Par ses alliances et celles de ses ancêtres, il se trouvait grand-oncle, oncle, beau-frère, neveu, petit-fils de deux empereurs et de six rois, et allié à tous les souverains de l'Europe. On a fait d'Anne de Montmorency le personnage le plus illustre de sa race; mais en réalité sa gloire doit s'effacer devant celle de Matthieu, qui posséda, et à un plus haut degré, toutes ses qualités, et n'eut point ses défauts. Il avait épousé Gertrude, fille du comte de Soissons, et Emme, fille et héritière de Gui VI, sieur de Laval; de cette dernière il eut un fils, *Gui*, qui fut le chef de la branche de *Montmorency-Laval* (*voy.* LAVAL).

BOUCHARD VI, fils du précédent, mort le 1er janvier 1243, se joignit à l'armée royale destinée contre le comte de la Marche, et eut part à la victoire de Taillebourg (1242).

MATTHIEU III, fils du précédent, mort en 1270, devant Tunis, prit la croix en 1267, dans le parlement qu'assembla saint Louis à Paris, et suivit ce prince avec douze chevaliers sous trois bannières. De Jeanne de Brienne, nièce d'Henri de Lusignan, roi de Jérusalem, il eut sept enfants, entre autres *Érard*, grand-échanson de France, et *Bouchard*, chefs des branches de *Montmorency-Conflans* et de *Montmorency-Saint-Leu*, éteintes l'une et l'autre au quinzième siècle.

MATTHIEU IV, dit *le Grand*, fils du précédent, mort vers 1305. Après s'être distingué dans les expéditions de la Pouille (1282) et de l'Aragon (1285), il obtint de Philippe IV la charge de grand-chambellan avec la terre de Damville. En 1294, il contribua, sous les ordres de Charles de Valois, à la conquête de la Guienne. L'année suivante il commanda, avec Jean d'Harcourt, la flotte qui alla incendier Douvres, et en ravagea les environs. Une si belle armée, dit Nangis, suffisait pour soumettre toute la monarchie anglaise; mais ses chefs, à peine débarqués, furent aussitôt rappelés par des lettres du roi. Matthieu se trouva encore aux journées de Furnes et de Courtrai, et fut, à ce qu'on présume, un des capitaines qui déployèrent le plus de valeur à celle de Mons-en-Puelle (1304).

MATTHIEU V, fils du précédent, mort en 1306, ne laissa point d'enfants.

JEAN Ier, frère du précédent, mort en juin 1325, assista à la bataille de Mons-en-Puelle. Un de ses fils, *Matthieu*, fut auteur de la branche des *Montmorency-Bouqueval*, éteinte en 1401.

CHARLES, fils du précédent, mort le 11 septembre 1281. Pourvu en 1336 de la charge de grand-panetier, il se porta, en 1339, à la défense de Tournay, menacé par les Flamands, et fut fait prisonnier. Nommé maréchal de France en 1343, il envahit la Bretagne avec le seigneur de Saint-Venant, assiégea Nantes et força Jean de Montfort à se rendre. La guerre s'étant renouvelée en 1345 avec l'Angleterre, il se signala en Guienne et au siége de Calais; à Crécy il combattit à côté du roi Philippe VI, et fut un des cinq barons qui l'escortèrent dans sa fuite. Chambellan en 1346, il se démit de la charge, alors amovible, de maréchal en faveur d'Édouard de Beaujeu, son beau-frère, en recevant le titre de « capitaine général sur les frontières de Flandre et de la mer en toute la langue picarde » (1347). Il débuta dans ces nouvelles fonctions par une victoire qu'il remporta près du Quesnoy sur les Flamands (1348). A la suite de la désastreuse journée de Poitiers, qui plongea le royaume dans d'affreux désordres, un parti d'aventuriers brûla le château de Montmorency, qui n'a jamais été rebâti depuis (1357). Charles, qui s'était rendu auprès du dauphin pour l'aider de sa personne et de ses conseils, négocia en 1358 la réconciliation de ce prince avec le roi de Navarre, son plus dangereux ennemi. En 1360, il fut du nombre des députés qui conclurent le fameux traité de Bretigny, si funeste aux intérêts de la France. Le roi d'Angleterre ayant exigé quarante otages à son choix jusqu'à ce que les conditions de la paix eussent été remplies, Charles de Montmorency se rendit à Londres, et peu de temps après il s'engagea à payer le quart d'une somme de 200,000 écus d'or (près de 3 millions de francs) sur la rançon du roi Jean, qui montait à 3 millions d'écus; les autres seigneurs responsables avec lui étaient les ducs d'Orléans, d'Anjou et de Berry. Bien accueilli de Charles V, qui l'admit dans son conseil, il fut choisi en 1368, pour être le parrain du dauphin, depuis Charles VI. Il se maria trois fois, et laissa huit enfants.

JACQUES, fils du précédent, né en 1370, mort en 1414. A l'âge de dix ans il fut armé chevalier par Charles VI (1380), le suivit en Flandre et assista à la bataille de Rosbecque (1382). Chambellan du roi, il vécut auprès de lui, et refusa de se joindre à aucun des ambitieux partis qui déchiraient la France. Vers 1400 il prit le titre, conservé par ses descendants, de *premier baron de France*, après avoir prouvé au parlement qu'il était en effet le plus ancien baron du domaine royal, l'Ile de France. Son fils puîné, *Philippe*, conseiller et chambellan de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, fonda la branche des *Montmorency-Croisilles*, qui s'éteignit en 1599.

De cette branche sortirent les quatre rameaux de *Bours*, d'*Esquencourt*, d'*Acquest* et de *Neuville-Wistace*, aujourd'hui éteints.

JEAN II, fils du précédent, né en 1402, mort le 6 juillet 1477. Il abandonna tous les biens de sa maison à la merci des Anglais et des Bourguignons pour s'attacher au dauphin Charles, qui avait été obligé, par suite du traité de Troyes, de se retirer en Touraine. Son dévouement fut récompensé par la charge de chambellan de France; mais en 1429 il s'en vit puni par la confiscation de ses terres, situées dans l'Île-de-France, en Brie et en Normandie, au nom du roi d'Angleterre, Henri VI, qui en fit présent à Jean de Luxembourg, comte de Saint-Pol. Cette même année Jean II déploya tant de bravoure à l'attaque infructueuse tentée contre Paris qu'il fut créé chevalier sur le champ de bataille. Il prit encore part aux campagnes suivantes contre les Anglais. Toujours fidèle à la cause royale, il vit avec la plus vive indignation ses deux fils aînés embrasser le parti du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, et pour les en punir il les déshérita. Ayant sommé l'aîné, Jean, sire de Nivelle, de rentrer dans le devoir, le jeune homme, loin d'obéir, se retira à la cour de Gand. Alors son père, irrité, le traita de *chien*, et c'est de là qu'est venu, dit-on, le proverbe : « Il ressemble au chien de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle. » Jean II institua son troisième fils, Guillaume, qu'il avait eu d'un second lit, l'unique héritier de ses biens et de son nom. La substitution fut autorisée par Louis XI, le 28 octobre 1472.

Les deux fils de Jean II figurèrent parmi les plus riches seigneurs des Pays-Bas, où ils se fixèrent; l'un et l'autre devint la tige d'une famille puissante. *Jean* fonda la branche des *Montmorency-Nivelle*, qui finit à la quatrième génération, dans la personne du comte de Horn et du baron de Montigny, son frère, décapités en 1568 et en 1570. *Louis* fut le chef de la branche des *Montmorency-Fosseux*, qui donna naissance aux rameaux de *Loupy*, de *Lauresse*, de *Châteaubrun*, de *Wastines* et de *Bouteville* ou *Luxembourg*; cette branche est devenue l'aînée de toute la maison. Elle subsiste aujourd'hui dans les deux branches des familles ducales de *Montmorency* ou de *Luxembourg*, investies de ces titres la première en 1767 et la seconde en 1662.

GUILLAUME, troisième fils du précédent, mort le 24 mai 1531. Il suivit Charles VIII et Louis XII dans leurs guerres d'Italie, devint gouverneur de l'Orléanais (1508), puis chevalier d'honneur de la duchesse d'Angoulême, mère de François I[er], et fut, après la bataille de Pavie, l'un des signataires du traité conclu entre la régente et Henri VIII, roi d'Angleterre (1525). De sa femme Anne Pot, il eut quatre fils et trois filles. P. L.

André Duchesne, *Hist. généalog. de la Maison de Montmorency et de Laval*; Paris, 1624, in-fol. — Desormeaux, *Hist. de la Maison de Montmorency*. — Anselme, *Grands-Officiers de la Couronne*. — *Art de vérifier les dates* (édit. 1818), t. XII.

MONTMORENCY (*Anne* (1), premier duc DE), célèbre capitaine et homme d'État français, fils du précédent, né le 15 mars 1492, mort le 12 novembre 1567, à Paris. Il fut élevé avec François, comte d'Angoulême, qui, monté sur le trône, lui garda pendant un grand nombre d'années la plus tendre amitié. Après avoir pris part en 1515 à la bataille de Marignan, en qualité de lieutenant de la compagnie de Robert, bâtard de Savoie, dont il épousa plus tard la fille, il fut nommé gouverneur du Novarais. En 1520 il assista à la fameuse entrevue entre François I[er] et Henri VIII à Guines, et fut peu de temps après chargé d'importantes négociations près de la cour d'Angleterre. De retour en France, il fut fait premier gentilhomme de la chambre. En 1521 il se jeta avec Bayard dans Mézières, qu'il empêcha de tomber au pouvoir des troupes impériales. Envoyé l'année suivante en Suisse pour y lever douze mille fantassins, il les mena rejoindre dans le Milanais l'armée de Lautrec, et se signala par son brillant courage au siége de Novare et à la bataille de La Bicoque. Promu au grade de maréchal, il fut chargé, en 1524, avec Chabannes, de poursuivre l'armée du connétable de Bourbon, qui évacuait la Provence, tandis que le roi envahissait la haute Italie; il alla ensuite rejoindre le roi devant Pavie. A la bataille donnée sous les murs de cette ville, il commanda l'aile droite de l'armée française; la fuite des Suisses qui s'y trouvaient l'empêcha de résister à l'attaque du marquis de Guasto, et il fut fait prisonnier. Relâché bientôt après, il fut un des principaux négociateurs du traité de Madrid. Nommé en 1526 grand-maître de la maison du roi et gouverneur du Languedoc, il fut chargé en 1530 d'aller recevoir à la frontière d'Espagne les princes français gardés jusque alors en otages par Charles Quint. Dans les années suivantes il acquit un ascendant marqué sur le roi, dont il allait devenir le principal ministre. Ce fut lui qui fit en 1536, lors du renouvellement de la guerre avec l'empereur, adopter le plan de défense, consistant à ne pas combattre les ennemis qui avaient pénétré en Provence, mais à dévaster cette contrée de fond en comble, pour leur enlever les moyens de subsistance. Chargé de la direction suprême des opérations militaires, il veilla à ce que tous les approvisionnements amassés dans les villages, ou dans les villes, sauf Arles et Marseille, fussent entièrement détruits, sans égard aux souffrances des habitants, dont beaucoup moururent de faim. Le but de ces mesures barbares fut en effet atteint; l'armée impériale éprouva bientôt des privations cruelles. Pendant ce temps Montmorency concentra ses troupes devant Avignon dans un camp fortifié avec soin. N'ayant aucune confiance dans les légions françaises formées deux ans auparavant, il avait fait lever treize mille Suisses et huit mille lans-

(1) Ce nom lui fut donné, dit-on, parce que la reine Anne de Bretagne fut sa marraine.

quenets. Quoique à la tête de forces imposantes, il persista à ne pas combattre et à laisser la famine détruire les soldats de l'empereur; et même lorsque ceux-ci, bien diminués et affaiblis par les maladies, se furent mis en retraite, il se refusa, malgré les instances du fils du roi, Henri, à tomber sur les derrières de l'ennemi, auquel il aurait pu faire le plus grand mal. Selon Beaucaire, cet excès de prudence devrait être attribué à ce que Montmorency, se défiant de ses talents militaires, n'aurait pas voulu laisser remporter par d'autres des succès qu'il se croyait incapable d'obtenir; d'après Martin du Bellay, Montmorency n'aurait pas poursuivi l'empereur pour secourir à la hâte Péronne, menacé d'être pris.

En 1537 il accompagna en Picardie le roi François Ier; après avoir enlevé quelques places, ce prince licencia ses troupes dès le commencement de mai, ce qui permit aux Impériaux, qui survinrent alors, de faire des progrès alarmants. Montmorency rassembla à la hâte une nouvelle armée de trente mille hommes en état de combattre avec succès les vingt-deux mille de l'ennemi; mais il préféra entrer en négociation, et signa le 30 juillet une trêve avec la gouvernante des Pays-Bas. A la fin de septembre il marcha avec l'avant-garde de l'armée française au secours de Turin, força le pas de Suse, et vint se camper le 31 octobre à Rivoli, en face des Impériaux; mais au lieu de livrer bataille, comme l'en pressait le dauphin, il appuya les démarches faites par le pape en faveur de la paix. Des pourparlers commencèrent; chargé avec le cardinal de Lorraine de traiter avec les envoyés de Charles Quint, Montmorency se rendit en février 1538 à Moulins auprès du roi, pour lui rendre compte de la marche des négociations; quelques jours après son arrivée il reçut l'épée de connétable. Au mois de juillet de la même année, il assista aux conférences tenues à Aigues-Mortes entre l'empereur et François Ier, qu'il encourageait de plus en plus à accepter la proposition de Charles d'asservir en commun l'Europe et d'extirper l'hérésie naissante. La maladie du roi lui valut bientôt après la direction absolue de la politique étrangère aussi bien que de l'administration intérieure. On peut se rendre compte de l'influence suprême qu'il exerça alors, lorsqu'on parcourt les deux volumes in-folio des *Mémoires* de Ribier, où se trouvent de nombreuses lettres adressées au connétable par les ambassadeurs, les prélats, les gouverneurs de province, les parlements, etc., sur toute espèce d'affaire de gouvernement. L'orgueil qu'il conçut de sa position le rendit hautain, rude et tranchant même envers les plus grands personnages de l'État (1). Il profita de son crédit tout-puissant pour augmenter sa fortune même par des moyens peu délicats, témoin le marché qu'il conclut avec le comte de Chateaubriant, qui, en léguant au connétable dix de ses plus belles terres, obtint une quittance en règle de son administration en Bretagne, où il avait commis de nombreux détournements. « Mais, dit Sismondi, si Montmorency manquait également et d'aménité dans le caractère et d'intégrité et de talents militaires distingués, et d'habileté en politique, il avait du moins une volonté ferme et inflexible, et une capacité de travail et d'application qui jusque alors avaient manqué aux conseils de François Ier. Ce qu'il avait une fois voulu, il le poursuivait avec constance; il rapportait toutes ses actions à un même plan, et il maintenait dans l'administration un ordre auquel on n'était point accoutumé. »

En conséquence du rapprochement qu'il avait aidé à opérer entre le roi et l'empereur, Montmorency mit fin aux bons rapports qui existaient entre la France et l'Angleterre, ainsi qu'avec les princes protestants de l'Allemagne et avec les Turcs. La plupart des agents diplomatiques français se montraient contraires à ce changement de politique, dont ils faisaient ressortir les dangers, en rappelant le peu de bonne foi de Charles. Mais Montmorency sut faire prévaloir ses idées, et il obtint du roi qu'il rejetât l'offre des Gantois, révoltés, de proclamer François Ier comme leur seigneur; Charles fut même invité à traverser la France pour pouvoir aller châtier les rebelles. L'empereur accepta; on rapporte qu'il courut le danger d'être retenu prisonnier à son passage en France, mais que Montmorency mit obstacle « à ce vilain fait ». Il ne s'y serait peut-être pas opposé s'il avait pu prévoir ce qui arriva bientôt après. Charles, qui avait fait espérer au roi qu'il lui rendrait le Mi-

(1) « Certainement, dit Brantôme, il estoit grand rabroueur de personnes, cela n'estoit que bon a lui; car il avoit tant veu, pratiqué et retenu, que quand il voyoit faire des fautes ou qu'on bronchoit devant lui, il le sçavoit bien relever avec belles raisons. Ah! comme il vous repassoit ses capitaines, et grands et petits, quand ils failloient à leurs charges et qu'ils vouloient faire les suffisans, et vouloient encore respondre. Asseurez-vous qu'il leur faisoit boire de belles hontes, et non-seulement à eux, mais à toutes sortes d'estats, comme à ces messieurs les présidents, conseillers et gens de justice, quand ils avoient fait quelque pas de clerc. La moindre qualité qu'il leur donnoit, c'estoit qu'il les appeloit *asnes, veaux, sots*, et qu'ils vouloient faire les suffisans et n'estoient que des fats; si bien que s'ils n'estoient bien habiles, mais je dis des plus subelins, asseurez-vous qu'ils trembloient devant lui; et demeuroient quelquefois si estonnés, qu'ils ne sçavoient que dire, et les renvoyoit ainsi qualifiés comme j'ai dit. »

« Il ne manquoit jamais à ses dévotions ny à ses prières, dit encore Brantôme, car tous les matins il ne failloit de dire et entretenir ses patenostres, fust qu'il ne bougeast du logis, ou fust qu'il montast à cheval et allast par les champs, aux armées : parmy lesquelles on disoit *qu'il se falloit garder des patenostres de M. le connestable;* car en les disant et marmottant, lorsque les occasions se présentoient, comme force desbordements et désordres y arrivent maintenant, il disoit : « Allez-moy pendre un tel; attachez celuy-là à cest arbre; faites passer cestuy-là par les piques à ceste heure;... brulez moy ce village », et ainsi tels ou semblables mots de justice et de police de guerre profféroit-il selon les occurences, sans se débaucher nullement de ses *pater*, jusqu'à ce qu'il les eust parachevés. » Ce portrait est bien caractéristique.

lanais, refusa péremptoirement de se dessaisir de ce pays; François Ier en conçut le plus violent dépit, et fit retomber son humeur sur le connétable, qui surtout avait prôné cette malencontreuse alliance avec l'empereur. Dès le milieu de 1540, Montmorency put voir diminuer graduellement son influence, qui, minée depuis longtemps par la duchesse d'Étampes, cessa entièrement lorsque le roi se fut aperçu des attentions que le connétable avait pour le dauphin. Montmorency eut bien encore, en février 1541, la satisfaction d'entendre condamner l'amiral Chabot de Brion, jusque alors son rival dans la faveur du roi, et dont il avait préparé la perte avec l'aide du chancelier Poyet, sa créature; mais en rendant leur sentence les juges ne cherchèrent pas à servir la haine du connétable; ils ne pensèrent qu'à plaire au roi, auquel ils adjugèrent toutes les richesses de l'amiral. Dès la fin de 1540, Montmorency cessa de diriger les affaires; il se retira à Écouen, où il vécut pendant six ans dans une entière disgrâce, occupé uniquement à surveiller la construction du magnifique château qui existe encore aujourd'hui dans ce lieu.

Aussitôt après la mort de François Ier (mars 1547), il fut rappelé à la cour par le nouveau roi, Henri II, avec lequel il était resté dans les meilleurs rapports, et qui lui confia tout le gouvernement. Il commença par faire écarter ceux qui l'avaient supplanté auprès de François Ier, tels que l'amiral d'Annebault et le cardinal de Tournon. Les seules personnes qui gardèrent de l'influence à côté de lui furent les Guise, le maréchal de Saint-André et Diane de Poitiers (1). Chargé en 1548 de réprimer le soulèvement occasionné en Guienne par l'impôt sur le sel, Montmorency traita avec la dernière rigueur les Bordelais, qui s'étaient soumis dès son arrivée, leur enleva leurs priviléges et fit exécuter plus de cent quarante d'entre eux. Ces mesures barbares provoquèrent Étienne de La Boëtie à écrire son fameux *Contr'un, ou de la servitude volontaire*. Pendant les années suivantes il continua de diriger les affaires presque en maître absolu; bien qu'il n'eût que des capacités médiocres et aucune élévation dans l'esprit, il savait, par son activité et sa ténacité, donner de l'impulsion et de la régularité au gouvernement, qui sous un prince aussi nonchalant et aussi nul que Henri aurait pu être bien pire. Ce prince érigea pour lui la baronnie de Montmorency en duché-pairie (1551). En 1552 le connétable conduisit l'armée qui prit possession de la Lorraine et des Trois Évêchés. L'année suivante, il marcha avec plus de quarante mille hommes sur la Flandre, pour réparer les échecs subis de ce côté par sa négligence à pourvoir à la défense de Térouanne, qui fut pris par les Impériaux; mais avec des forces aussi considérables, et qui causaient une dépense énorme, il n'entreprit rien, « parce qu'il ne vouloit pas, dit Beaucaire, donner au roi occasion de juger de l'insuffisance de ses talents militaires ». Craignant que les talents qu'il avait reconnus chez le duc de Guise ne fussent mis en lumière par la continuation de la guerre, il fit en 1556 conclure la trêve de Vauxelles pour cinq ans; il prit encore une autre mesure de précaution contre les Guise, dont l'ascendant sur le roi l'inquiétait; ce fut de faire épouser à son fils François une fille naturelle de Diane de Poitiers. Cependant il ne put empêcher ses rivaux de décider le faible roi à recommencer la guerre contre l'Espagne. Il ne voulut pas leur en laisser la direction, et conduisit en 1557 l'armée envoyée au secours de son neveu Coligny, enfermé dans Saint-Quentin; ses fausses mesures amenèrent la destruction presque complète de ses troupes; lui-même, le maréchal de Saint-André et une foule de seigneurs tombèrent entre les mains de l'ennemi. Philippe II le relâcha bientôt après sur parole, ne doutant pas qu'il ne travaillât à faire signer la paix à tout prix, de peur que les brillants succès remportés par le duc de Guise, à Calais et à Thionville, ne fussent suivis d'autres encore plus éclatants. Bientôt après en effet fut conclu le traité de Câteau-Cambrésis; ce traité était honteux pour la France, qui ne cacha pas son indignation contre le connétable et le maréchal de Saint-André, qui avaient fait payer au pays leur rançon plus cher que celle de François Ier.

Survint en 1559 la mort de Henri II; la reine Catherine de Médicis, jusque alors entièrement négligée, eut immédiatement une grande part d'influence. Elle avait à se plaindre de Montmorency, qui n'avait eu pour elle aucuns égards et avait même suscité sur sa fidélité comme épouse des doutes auprès du roi. Peu vindicative, elle aurait consenti à un rapprochement avec le connétable, que celui-ci demandait alors instamment, si elle n'avait pas prévu que les Guise, appuyés par la jeune reine Marie Stuart allaient s'emparer du pouvoir. Ils y parvinrent d'autant plus facilement que Montmorency, retenu par le devoir

(1) Les dilapidations honteuses, suites du règne de ces favoris, sont énergiquement dépeintes par Carloix, le rédacteur des *Mémoires* de Vieilleville. « Si on demande, dit-il, pourquoi le grand roi Henri ne pouvoit avancer un digne serviteur et de mérite, qu'il affectionnoit, selon la volonté qu'il en avoit, il est aisé de répondre que non, quand ceux qui le possédoient étoient effrontés et par trop convoiteux à l'envi de faire fleurir leurs maisons; car il ne leur échappoit, non plus qu'aux hirondelles les mouches, état, dignité, évêché, abbaye, office, ou quelqu'autre bon morceau, qui ne fût incontinent englouti. Et avoient pour cet effet, en toutes parts du royaume, gens apostés et serviteurs gagés, pour leur donner avis de tout ce qui se mouroit, sans épargner les confiscations, pour les demander. Mais bien plus, ils avoient des médecins à Paris, où tous les grands de France abordoient, attitrés et comme pensionnaires, qui ne failloient de leur mander l'issue de leurs patients, quand ils étoient d'étoffe; et bien souvent, sur le goût de mille écus, ou d'un bénéfice de mille livres de rente, on les faisoit passer. De sorte qu'il étoit quasi impossible à ce débonnaire prince d'étendre ailleurs sa libéralité; car ils étoient quatre qui le dévoroient comme un lion sa proie, jusqu'à lui ravir ce qu'il avoit donné à ses domestiques, pour en pourvoir les leurs. »

de sa charge auprès du corps du feu roi, fut obligé de leur laisser le champ libre, et que le roi de Navarre et le maréchal de Saint-André, sur lesquels Montmorency croyait pouvoir compter, se déclarèrent pour eux. Apprenant que le gouvernement passait en leurs mains, le connétable accourut au Louvre; il fut reçu très-froidement: le roi lui annonça qu'il ne voulait plus laisser peser les soins de l'administration sur un vieillard de près de soixante-dix ans. Montmorency se retira à Chantilly; il perdit bientôt après la charge de grand-maître, qui fut donnée au duc de Guise. Cette fois il ne se résigna pas à sa disgrâce, et se concerta avec ses neveux, les trois Châtillon, et avec les Bourbons, pour résister à la toute-puissance des ministres.

Dès qu'il sut la mort de François II, il arriva à la hâte à la cour, et reprit avec hauteur l'exercice de sa charge. Catherine, que les Guise avaient blessée par leur insolence, le fit de nouveau participer au gouvernement. Dans les premiers temps il ne manifesta pas son ancienne aversion contre les huguenots, que protégeaient ses neveux; mais lorsqu'il vit, en 1561, le parti protestant en crédit même à la cour, il se déclara l'adversaire des sectaires, d'autant plus qu'ils voulaient porter Antoine de Navarre à la régence et faire rendre gorge aux favoris des derniers règnes. Sollicité par Saint-André et Diane de Poitiers, qui, plus que lui encore, redoutaient l'avénement aux affaires des huguenots, il se réconcilia (avril 1561) avec les Guise, pour s'opposer en commun avec eux aux progrès des hérétiques. Il en résulta une association toute-puissante entre Montmorency, le duc de Guise et Saint-André, connue dans nos annales sous le nom de *triumvirat*. Parvenus à gagner le roi de Navarre, ils résolurent d'opposer la force aux violences et aux brutalités renouvelées des huguenots. Lorsqu'en 1562 éclata la guerre de religion, ils prirent définitivement en main la direction du gouvernement, dont ils écartèrent Catherine, et se préparèrent à combattre le prince de Condé. Dans les premiers jours d'avril, Montmorency fit brûler à Paris dans les deux temples des huguenots les chaires et les bancs. Vers la fin de l'année il marcha avec l'armée royale pour couper à Condé la route du Havre. Le 19 décembre on se rencontra dans la plaine de Dreux. Avec son imprévoyance ordinaire, il attaqua seulement avec huit étendards de gendarmerie l'armée ennemie, avant que ses autres troupes ne fussent prêtes à le soutenir; il ne put supporter le choc de la cavalerie de Condé, ses soldats se débandèrent, lui-même fut fait prisonnier. Cependant, grâce à l'habileté du duc de Guise, la victoire revint aux catholiques; Condé tomba entre leurs mains. Ce fut avec ce prince que le connétable fut chargé deux mois après de négocier la paix conclue le 19 mars 1563 et suivie de l'édit d'Amboise, qui accordait aux huguenots la liberté de conscience, et dans certaines limites le libre exercice de leur culte. Trois mois après, il prit le commandement de l'armée chargée d'enlever Le Havre aux Anglais; en huit jours il s'empara de la place. Pendant les années suivantes, il resta avec son fils Damville, fidèle au parti catholique, tandis que François, son fils aîné, se rapprocha des huguenots. En 1567, il se trouvait avec la cour à Meaux, lorsque ces derniers essayèrent de la faire prisonnière; après avoir dirigé la retraite du roi sur Paris, il s'aboucha avec ses neveux les Châtillon pour négocier un accommodement. Il chercha en vain à les gagner par des promesses de faveurs personnelles, et lorsqu'il eût déclaré que les édits de tolérance étaient révocables au gré de la royauté, les pourparlers furent rompus. Les huguenots vinrent assiéger Paris; Montmorency, qui y avait réuni une armée d'au moins dix mille fantassins, ne s'empressait pas d'attaquer les assiégeants; les cris du peuple l'obligèrent enfin (10 novembre) à sortir des murs et à marcher contre Condé, qui, avec quinze cents cavaliers et à peu près autant de fantassins, campait dans la plaine Saint-Denis. Le combat s'engagea à trois heures de l'après-midi; les mauvaises dispositions du connétable permirent aux huguenots, qui n'auraient pu tenir un instant devant une attaque bien dirigée, de mettre en déroute la gendarmerie, au milieu de laquelle était Montmorency. Blessé et sommé de se rendre par Robert Stuart, il le frappe au visage du pommeau de son épée; Stuart ou quelque autre Écossais (on n'a jamais pu éclaircir le fait) lui tire alors un coup de pistolet dans les reins. François de Montmorency et Damville accoururent au secours de leur père, et le dégagèrent. Se sentant atteint mortellement, il voulait qu'on le laissât sur le champ de bataille, pour y expirer, comme il l'avait toujours désiré. Il permit enfin qu'on le transportât à Paris, où il mourut le surlendemain. Son confesseur l'exhortant à faire pénitence, il lui répondit : « Croyez-vous qu'un homme qui a su vivre près de quatre-vingts ans avec honneur, ne sache pas mourir un quart d'heure? »

De Madeleine de Savoie le connétable eut cinq fils et quatre filles, alliées aux familles de La Trémoille, de Turenne, de Ventadour et Candale.

O.

Brantôme, *Hommes illustres*. — Du Bellay, *Mémoires*. — Beaucaire, *Commentaria*. — Vieilleville, *Mém*. — De Thou, *Historia*. — Tavannes, *Mém*. — Le Laboureur, *Additions aux Mém. de Castelnau*. — Boivin, *Mém*. — De La Place, *Mém de Condé*, t. I et II. — Davila. — D'Aubigné. — La Popelinière. — Lesconvel, *Anne de Montmorency*. — Pérard, *Éloge historique d'Anne de Montmorency*. — D'Auvigny, *Hommes illustres*.

MONTMORENCY (*François*, duc DE), maréchal de France, fils du précédent, né le 17 juillet 1530, mort le 15 mai 1579, à Écouen. Il eut pour parrain le roi François I[er]. Pourvu en 1551 d'une compagnie de cent hommes d'armes, il la conduisit au siége de Lanz en Piémont et en 1552 à la défense de Metz. Il se jeta en 1553

dans Térouanne, prit le commandement de la place, après la mort du brave d'Essé, et prolongea quelques jours encore la résistance; obligé de capituler, il oublia de stipuler une trêve pendant qu'on débattait les conditions, et fut fait prisonnier dans une irruption subite des Impériaux. Sa captivité fut longue, mais il sut la mettre à profit pour acquérir les connaissances littéraires dont il était totalement privé. Le roi ayant payé sa rançon (1556), François obtint à son retour le collier de l'ordre et le gouvernement de Paris et de l'Ile-de-France, vacant par la démission de Gaspard de Coligny. A cette époque il contracta un mariage secret avec Mlle de Piennes, l'une des plus belles et des plus aimables personnes de la cour. Le connétable, son père, qui avait formé le dessein de lui faire épouser Diane, fille naturelle du roi, et veuve d'Horace Farnèse, duc de Castro, fit alors publier le fameux édit contre les unions clandestines (1557), qu'il annulait par un effet rétroactif, même lorsqu'elles avaient eu lieu entre personnes majeures; puis il relégua Mlle de Piennes dans un couvent, et envoya son fils à Rome pour obtenir l'assentiment du pape. François épousa Diane le 3 mai 1557; cet honneur aurait porté au comble l'influence de sa famille dans les affaires du gouvernement sans la mort inattendue d'Henri II. Après avoir combattu à la journée de Saint-Quentin et à la prise de Calais, il eut la charge de grand-maître de France en survivance de son père, et contraint de la céder au duc de Guise, il fut en compensation créé maréchal de France (10 octobre 1559). Pendant les guerres religieuses on le regarda comme attaché au parti de la tolérance; en effet il était lié d'une amitié intime avec la plupart des chefs huguenots et penchait vers leurs opinions; mais la reine mère n'avait pas moins confiance en lui, le jugeant trop honnête homme pour la trahir et trop modéré pour s'associer à aucune faction. Il assista en 1563 au siége du Havre, et en 1567 à la bataille de Saint-Denis, où il tailla en pièces la cavalerie du prince de Condé. Au mois de mai 1572, il conclut une ligue offensive et défensive avec la reine Élisabeth, qui lui donna l'ordre de la Jarretière. Il était absent de Paris à l'époque du massacre de la Saint-Barthélemy. Guise, d'accord avec la cour et les prêtres, n'aurait pas demandé mieux que de profiter de l'occasion pour se défaire des Montmorency, ses anciens ennemis, et d'un autre côté Catherine de Médicis aurait voulu sacrifier en un même jour Coligny, les Montmorency et les Guise. Soupçonné d'avoir trempé dans la conjuration formée à Saint-Germain-en-Laye pour enlever le duc d'Alençon, le maréchal fut arrêté au moment où il venait se justifier et conduit à la Bastille (4 mai 1574). Il comprit si bien que ses jours étaient en danger, qu'en se voyant réduit à une captivité des plus étroites, il dit à ses geôliers : « Dites à la reine mère que je suis bien averti de ce qu'elle veut faire de moi; il ne faut pas tant de façons : qu'elle m'envoie seulement l'apothicaire de M. le chancelier, je prendrai ce qu'il me baillera. » Relâché le 7 avril 1575, à la sollicitation du duc d'Alençon, il usa de son crédit sur ce prince pour le ramener à la cour, d'où il s'était évadé. Il mourut quelque temps après, d'apoplexie, sans laisser de postérité de sa femme, Diane, qui lui survécut jusqu'en 1619. P. L.

De Thou, *Historia*. — Mézeray, *Hist. de France*. — Anselme, *Grands-Officiers de la Couronne*. — Duchesne, *Hist. de la Maison de Montmorency*. — *Discours sur la maladie et les derniers propos du maréchal François de M.*; Paris, 1579, in-8°. — *Journal* de l'Estoile. — Sismondi, *Hist. des Français*, XVIII et XIX.

MONTMORENCY (*Henri Ier*, comte DE DAMVILLE, puis duc DE), connétable de France, frère puîné du précédent, né le 15 juin 1534, à Chantilly, mort le 2 avril 1614, à Agde. Filleul du roi Henri II, il devint en peu de temps un des seigneurs du royaume les plus accomplis pour les qualités du corps et de l'esprit. Brantôme dit, en parlant de lui et du duc de Nevers, qu'ils étaient « les deux parangons pour lors de toute la chevalerie ». Pourvu en 1551 du gouvernement de Caen, il fit ses premières armes à la défense de Metz, passa en 1555 en Piémont, y commanda la cavalerie légère, et mérita les éloges du maréchal de Brissac. A la journée de Saint-Quentin (1557), il tomba comme son père aux mains des Espagnols. Entre les nombreux gentilshommes qui accompagnèrent Marie Stuart en Écosse (1561), se distingua Damville, qui paraissait animé par un sentiment plus tendre que galant envers la belle et jeune reine. A son retour il se remit en campagne, et assista à la bataille de Dreux, où il fit Condé prisonnier (1562). Sur la démission de son père, il obtint le gouvernement du Languedoc (12 mai 1563); pendant plus de cinquante années il y fut à peu près le maître absolu; ni Charles IX et Henri III, ni Catherine, leur mère, ne réussirent à lui enlever cette province, d'où il ne voulut plus sortir, et où il s'était fait une espèce de souveraineté, disposant des troupes et des finances à son gré, tour à tour adversaire ou défenseur de l'État, persécuteur ou allié des protestants, selon les exigences de son intérêt personnel. Tout d'abord il parut dévoué aux Guise et aux catholiques. Ne dissimulant point sa haine contre les huguenots, il les força par tous les moyens de rentrer dans l'obéissance : il entrait en maître dans leurs villes, il en désarmait les habitants, il fermait les prêches; il fit pendre le ministre d'Uzès pour avoir parlé trop librement en chaire. La cour récompensa tant de zèle par le bâton de maréchal (10 février 1567); Damville n'avait pas encore trente-trois ans. Après avoir eu part à la bataille de Saint Denis, il rentra dans son gouvernement, qu'il ne quitta plus désormais. Il y déploya en 1569 la même ardeur de persécution que Montluc en Guienne. On voulut les opposer en-

semble aux protestants ; la jalousie les brouilla, et ils ne se concertèrent jamais qu'avec répugnance. Montluc l'accuse tout net dans ses *Commentaires* d'avoir redouté moins le triomphe des protestants que celui des Guise. Leur mésintelligence bien connue facilita à diverses reprises les succès de Montgomery et de Coligny dans les deux provinces limitrophes. Après la Saint-Barthélemy, il se crut obligé, pour maintenir son crédit chancelant, de combattre les huguenots ; mais, au lieu de s'attaquer aux places importantes de Montauban, de Nîmes et de Montpellier, il s'empara de Sommières, et suspendit par des trêves toute hostilité entre les deux partis. La reine mère, qui haïssait la maison de Montmorency, saisit cette occasion pour ôter son commandement à Damville (juillet 1574) ; celui-ci résista, rejoignit Henri III à Turin pour lui exposer sa conduite, et, n'en ayant reçu qu'une réponse ambiguë, forma aussitôt une ligue avec les protestants, réunis en assemblée à Nîmes (10 février 1575). Il s'engagea par serment à protéger la liberté religieuse, à reconnaître l'autorité du prince de Condé et à se conformer aux avis qui lui seraient donnés par le conseil de la religion. Tout le parti des catholiques tolérants, qui se nommaient eux-mêmes *politiques*, le reconnut pour chef. Dès qu'il se vit en état de tenir tête à la puissance royale, le maréchal entra en campagne, et l'année ne s'était pas écoulée qu'il avait soumis toute la province, excepté Agde, Béziers et Pézenas. On avait pourtant tenté de l'empoisonner, et il eut quelque raison d'attribuer ce crime à Catherine, qui, on le savait, s'était reposée sur le colonel Ornano et le capitaine Girardon du soin de la débarrasser de lui. La fausse nouvelle de sa mort se répandit même à la cour, et « le roi ne s'en émut autrement, » dit Brantôme. Damville se tint de plus en plus sur ses gardes. Lors de la paix dite de *Monsieur* (6 mai 1576), il obtint deux places de sûreté et fut rétabli par un édit particulier dans la jouissance de ses charges, états et biens ; mais, loin de désarmer, il s'entendit pour continuer la résistance, avec le roi de Navarre et Condé. L'un et l'autre se défiaient de lui. En effet pendant qu'il confirmait de nouveau l'union des huguenots avec les politiques dans l'assemblée de Montpellier, il reprit ses négociations avec la cour, et fit sa paix moyennant des lettres d'investiture pour le marquisat de Saluces, auquel il prétendait avoir des droits (21 mai 1577).

Devenu duc de Montmorency par la mort de son frère aîné (1579), le maréchal eut de nombreux démêlés avec Bellegarde, avec les Joyeuse, avec le roi surtout, qui ne réussit jamais à le dépouiller de son gouvernement. On était allé jusqu'à le dénoncer au pape comme le plus dangereux fauteur des huguenots ; mais il avait depuis longtemps exposé sa conduite à Rome, et Grégoire XIII répondit qu'il le connaissait pour un loyal serviteur de Dieu. Malgré les promesses et les menaces de la cour, il refusa de s'associer à la Ligue, et se mit de nouveau en état de révolte ouverte (1585). D'accord avec le roi de Navarre, il recommença la guerre. Pendant près de dix ans il ne fut occupé qu'à combattre Joyeuse. Le Languedoc était divisé entre ces deux gouverneurs, qui se conduisaient comme des souverains indépendants. Montmorency semblait plutôt l'allié que le sujet de Henri IV, qu'il avait reconnu pour roi ; il ne faisait rien pour lui et il ne lui demandait rien ; il avait son parlement à Béziers ou à Carcassonne, comme Joyeuse avait le sien à Toulouse ; chacun d'eux assemblait les états généraux de son parti et en obtenait des subsides. Pour rétablir son autorité dans la province, Henri IV se proposa d'en éloigner Montmorency ; il lui conféra la dignité de connétable (8 décembre 1593), et le chargea de pacifier la Provence et le Dauphiné. Après avoir choisi pour lieutenant général le duc de Ventadour, son gendre, il joignit le roi en Bourgogne, et commanda plusieurs fois sous ses ordres jusqu'à la paix de Vervins. En 1602, il obtint la grâce du comte d'Auvergne, depuis duc d'Angoulême, un des complices de Biron, et qui avait épousé une de ses filles. Après la mort de Henri IV, il se retira dans son gouvernement, où il mourut bientôt, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Marié trois fois, Henri de Montmorency eut quatre fils, dont trois moururent jeunes, et quatre filles, entre autres *Charlotte*, duchesse d'Angoulême, et *Charlotte-Marguerite*, princesse de Condé (*voy.* ci-après). — Ses trois frères cadets furent mêlés aux guerres civiles et religieuses. *Charles*, duc DE DAMVILLE, connu longtemps sous le nom de *M. de Meru*, combattit à Saint-Quentin, à Dreux, à Montcontour et à Saint-Denis ; il fut créé amiral de France en 1593, et sa baronnie de Damville fut érigée en 1610 en duché-pairie. Il mourut en 1612. *Gabriel*, baron DE MONTBERON, fut tué en 1562, à la bataille de Dreux. *Guillaume*, seigneur DE THORÉ, acquit le renom d'un vaillant capitaine, et resta fidèle au parti de la cour ; il mourut vers 1594. P. L.

Duchesne, *Histoire de la Maison de Montmorency*. — Anselme, *Grands-Officiers de la Couronne*. — Dom Vic et dom Vaissette, *Histoire du Languedoc*. — Brantôme, *Capitaines illustres*. — Sismondi, *Histoire des Français*, XVIII à XXII. — Poirson, *Histoire de Henri IV*.

MONTMORENCY (*Henri II*, duc DE), maréchal de France, fils du précédent, né à Chantilly, le 30 avril 1595, exécuté à Toulouse, le 30 octobre 1632. Il eut pour parrain Henri IV, qui depuis ne l'appelait plus que « son fils ». L'enfant avait si bonne mine que le prince dit un jour à MM. de Villeroy et Jeannin : « Voyez mon fils Montmorency, comme il est bien fait ; si jamais la maison de Bourbon venait à manquer, il n'y a pas de famille dans l'Europe qui méritât si bien la couronne de France que la sienne, dont les grands hommes l'ont toujours soutenue et même augmentée au prix de leur sang. »

Destiné en naissant aux plus hautes charges de l'État, élevé sous les regards indulgents de Henri IV, aimable et courageux, Henri de Montmorency devint l'idole de la cour et de la ville (1); Louis XIII le créa amiral de France et de Bretagne, en 1612. Il obtint la même année la charge de vice-roi de la Nouvelle-France (Canada). En 1613, sur la démission de son père, il prit le gouvernement du Languedoc. En 1614, il épousa Marie-Félice des Ursins, fille du duc de Bracciano, princesse accomplie, qui ne réussit pas cependant toujours à captiver le brillant et volage jeune homme. Dans les troubles civils que Marie de Médicis excita en 1619, le duc de Montmorency resta fidèle au roi, et sa conduite hâta la conclusion du traité de paix entre la mère et le fils (30 avril 1619).

Une nouvelle guerre civile, causée cette fois par les différences de religion, éclata en 1621. Montmorency, après avoir enlevé plusieurs places aux protestants, conduisit trois mille hommes à Louis XIII devant Montauban; mais il tomba malade, et fut forcé de quitter le camp. Tous ses soldats désertèrent la même nuit, et le siége de Montauban fut abandonné. Dès que le duc de Montmorency fut rétabli, il trouva facilement des soldats, car il était adoré de ses troupes. La guerre continua, opiniâtrément soutenue du côté des protestants par le duc de Rohan, brillamment conduite du côté des catholiques par Montmorency. En 1622, celui-ci alla au secours du prince de Condé qui assiégeait Montpellier. Dans l'attaque du 2 septembre, qui coûta la vie à une foule de gens de marque, il n'échappa à la mort que parce que d'Argencourt, qui commandait les protestants, le reconnut et le sauva en lui criant : « Retirez-vous par là ! » — « Il ne se le fit pas dire deux fois, raconte Bassompierre; et bien qu'il se hâtât fort, il ne put éviter deux coups de pique des ennemis. » La guerre religieuse, suspendue pendant deux ans, se ranima en 1625. Le duc de Soubise, frère de Rohan, sortant à l'improviste de La Rochelle, surprit et captura la flotte royale. A cette nouvelle Montmorency offrit d'aller se mettre à la tête de quelques vaisseaux auxiliaires que le cardinal de Richelieu avait obtenus de la Hollande. Son offre, acceptée avec empressement, n'était pas facile à tenir, car les Hollandais, se souciant peu de combattre contre leurs coreligionnaires, restaient au large. Montmorency se jeta avec six gentilshommes dans une barque de pêcheur, et après avoir erré pendant quatre jours sur une mer orageuse il rejoignit les Hollandais qui, entraînés par son ascendant, consentirent à combattre. Soubise fut vaincu le 15 septembre, perdit une partie de sa flotte, et se retira, laissant La Rochelle exposée à l'attaque du vainqueur. Montmorency, déjà maître des îles de Rhé et d'Oleron, parlait de s'emparer du dernier boulevard du protestantisme; mais Richelieu se réservait cette gloire. Au mois de décembre 1626, il racheta à Montmorency la charge d'amiral, et se l'appropria sous le titre de surintendant de la navigation et du commerce. Il était évidemment jaloux de la popularité du jeune et héroïque gouverneur du Languedoc, et en 1627 il saisit une occasion de montrer que le grand nom de Montmorency ne sauverait pas ceux qui le portaient s'ils désobéissaient aux lois. Le comte de Boutteville, issu de la maison de Montmorency, coupable d'avoir enfreint la loi sur les duels, eut la tête tranchée, malgré les supplications de son parent. C'était un avertissement que le duc ne prit pas pour lui, car sa conduite avait été jusque là un modèle de fidélité. Il ne semble pas avoir eu de grandes prétentions politiques. Le titre de connétable, qui était comme héréditaire dans sa famille, eût suffi à son ambition, plus avide d'éclat que de pouvoir. Richelieu ne voulut pas le satisfaire sur ce point, mais il ne put lui refuser le commandement de la petite armée du Languedoc, à la tête de laquelle le duc batailla pendant deux ans contre Rohan. Pour prix de ses services, il n'obtint pas même que le cardinal respectât les priviléges du Languedoc relatifs aux tailles. Richelieu, comme s'il eût voulu montrer aux Languedociens que le gouverneur qu'ils aimaient tant ne pouvait rien pour eux, refusa d'écouter leurs plaintes, que Montmorency eut la faiblesse de ne pas soutenir assez énergiquement. La lutte contre les protestants n'était pas encore terminée lorsque la guerre éclata en Italie, en 1630. Le roi et le cardinal se rendirent au pied des Alpes, et avant d'essayer de les franchir, ils firent appel au duc de Montmorency, qui accepta la tâche difficile de pénétrer en Piémont pour dégager Casal, étroitement bloquée par les Espagnols. Le 6 juillet Montmorency, partit de Saint-Jean-de-Maurienne, battit les Piémontais le 10 à Véillane (Avigliana), et s'empara de Saluces le 20; mais la peste se mit dans ses troupes et arrêta ses succès. Il fut bientôt rappelé auprès de Louis XIII, qui était à Lyon, malade à toute extrémité. Richelieu, qui savait que son pouvoir ne tenait qu'à la vie du roi, était dans une position très-embarrassante. On prétend qu'il s'adressa au duc de Montmorency pour demander sa protection; il obtint du moins que le roi mourant le recommandât au duc. « Mon cousin, dit Louis à Montmorency, j'exige

(1) « Quoi qu'il eût les yeux de travers, dit Tallemant des Réaux, M. de Montmorency étoit pourtant de fort bonne mine : il avoit le geste le plus agréable du monde, aussi parlait-il plus des bras que de la langue... Mme de Rambouillet dit qu'une fois il voulut conter quelque chose qu'il savait fort bien; mais il s'embrouilla tellement que le cardinal de La Valette, par pitié, fut contraint de prendre la parole et d'achever le conte. Il commençoit souvent des compliments et demeuroit à my-chemin. Il ne disoit pas de sottises, mais il avoit l'esprit court. En récompense, il étoit brave, riche, galant, libéral; dansoit bien, étoit bien à cheval, et avoit toujours des gens d'esprit à ses gages (Théophile, Mairet), qui faisoient des vers pour lui, qui l'entretenoient d'un million de choses, et lui disoient quel jugement il falloit faire des choses qui couroient en ce temps-là. Il donnoit beaucoup aux pauvres, il étoit aimé de tout le monde, mais adoré en son quartier. »

de vous deux choses : la première que vous serviez l'État avec le même zèle que vous avez toujours fait paraître; la seconde que vous aimiez M. le cardinal, pour l'amour de moi. » Le duc, qui était la générosité même, oublia tous les torts du cardinal, et promit ce qu'on lui demandait. Mais Louis XIII ne succomba pas, et Richelieu resta premier ministre. Montmorency fut peu après nommé maréchal de France (novembre 1630). On assure que le roi, en lui remettant le bâton, lui dit : « Acceptez-le, vous l'honorerez plus que vous n'en serez illustré. »

Le duc avait espéré la charge de maréchal général, et il en voulut sans doute au ministre, naguère si obséquieux, d'avoir déçu son espoir. Dès lors, lui qui s'était toujours tenu à l'écart des partis, il semble avoir prêté l'oreille aux ennemis du ministre; mais le moment n'était pas à la politique. Tout l'hiver fut marqué par des fêtes brillantes. Il y eut à l'hôtel Montmorency force bals et comédies et des divertissements auxquels assistèrent le roi, la reine et toute la cour. Le duc et la duchesse passèrent ensuite plusieurs mois dans leur superbe terre de Chantilly. Montmorency parlait même de s'y établir à demeure; mais les affaires le rappelèrent dans son gouvernement. Quoiqu'il eût obtenu du cardinal le rétablissement des états du Languedoc, il n'en partit pas moins irrité contre Richelieu, et il trouva en arrivant les Languedociens très-mécontents du ministre (novembre 1631). Sur ces entrefaites il reçut un message de Gaston, duc d'Orléans, frère du roi, qui était sorti récemment de France et qui se proposait d'y rentrer les armes à la main pour renverser Richelieu. Gaston, au nom des intérêts de l'État, demandait l'appui du gouverneur du Languedoc. Montmorency, après beaucoup d'hésitations et de regrets, entra dans cette déplorable entreprise, et entraîna les états de sa province; mais le parlement et plusieurs villes restèrent fidèles au roi. Les préparatifs de Montmorency exigeaient du temps, et ce fut avec surprise qu'il apprit que Gaston s'approchait de sa province, deux mois plus tôt qu'il ne l'attendait, et avec dix-huit cents chevaux seulement. Il n'alla pas moins le recevoir à Lunel, et mit à sa disposition les forces assez nombreuses, mais peu disciplinées, qu'il avait rassemblées. A cette nouvelle, Richelieu, par une proclamation royale datée du 23 août 1632, déclara Henri de Montmorency criminel de lèse-majesté, déchu de tous ses grades, honneurs et dignités, et déférait son jugement au parlement de Toulouse, nonobstant son privilége de pairie, dont il s'était rendu indigne. Le roi partit ensuite pour le midi avec Richelieu; mais avant qu'il fût arrivé à Lyon, tout était terminé. Le 1[er] septembre l'armée royale, commandée par Schomberg, rencontra l'armée rebelle près de Castelnaudary. Montmorency, qui depuis qu'il connaissait mieux Gaston semblait désolé de s'être lié à la cause d'un prince aussi lâche et aussi méprisable, engagea précipitamment le combat. Il s'élança fort en avant de ses troupes, avec quelques cavaliers, pénétra dans les lignes ennemies, et fit des prodiges de valeur. Mais cette lutte insensée d'un homme contre une armée se termina promptement. Criblé de blessures, il voulut retourner vers les siens, et il l'aurait pu, car les soldats qu'il venait de combattre ne demandaient qu'à le laisser échapper; mais son cheval blessé s'abattit sur lui; les troupes de Gaston ne firent aucun mouvement pour le secourir, et les vainqueurs le ramassèrent presque expirant sur le champ de bataille. Il était percé de dix-sept blessures. Tandis qu'il recevait à Lectoure les soins des médecins, Gaston signait, le 29 septembre, un traité par lequel il abandonnait « tous ceux qui s'étaient liés à lui ». Le roi se rendit en personne à Toulouse pour surveiller le jugement du duc de Montmorency. Les faits étaient notoires. Montmorency, conduit devant ses juges, exprima son repentir avec une douceur pleine de dignité. La cour rendit un arrêt qui le condamnait à avoir la tête tranchée et confisquait ses biens. Le procès du duc de Montmorency, dont on prévoyait trop l'issue, émut la France et l'Europe. Le roi d'Angleterre Charles I[er], le duc de Savoie, le pape, intercédèrent pour lui; Venise supplia qu'on le lui donnât pour commandant de ses armées. Le cardinal de La Valette fit exposer le saint sacrement dans toutes les églises de son diocèse, ordonna des prières de quarante heures et des processions publiques comme dans les jours de deuil et de calamités. Les évêques du Languedoc et des provinces voisines suivirent cet exemple. Le vieux duc d'Épernon accourut de son gouvernement pour se jeter aux pieds du roi; les plus grands seigneurs de la cour l'imitèrent. Le peuple, les soldats se joignirent à ces supplications avec une touchante effusion. « Je ne serais pas roi, répondit durement Louis XIII, si j'avais les sentiments du peuple et des particuliers. » On a dit que ces paroles avaient été soufflées par Richelieu, mais Louis XIII n'avait pas besoin de conseils pour être inflexible. L'arrêt reçut son exécution dans la cour intérieure du Capitole. Montmorency marcha à la mort avec la plus calme assurance. Sa tête fut abattue d'un seul coup, et l'on remarqua que son sang jaillit sur la statue de Henri IV qui se trouvait dans la cour. Avec lui finit la branche qui avait recueilli au quinzième siècle l'ancien héritage de la maison de Montmorency (voir ci-dessus). La pensée d'éteindre la plus noble famille française n'arrêta ni Louis XIII ni Richelieu dans l'accomplissement d'un acte de justice impitoyable, qui aurait été cruel même s'il avait été indispensable et qui n'avait pas même l'excuse de la nécessité. De tous les seigneurs qui prirent les armes contre Richelieu, Montmorency était le moins coupable, et la postérité n'a eu pour lui que de la pitié mêlée à de l'admiration.

La veuve du duc Henri de Montmorency lui éleva à Moulins un magnifique tombeau, que l'on admire encore dans la chapelle du lycée de cette ville. Cet édifice faisait partie autrefois du couvent de la Visitation, dont, après le supplice de son mari, la duchesse était devenue supérieure. C'est là que Marie-Félicie des Ursins avait voulu se retirer pour vivre et mourir auprès du tombeau de son mari. Elle finit ses jours le 5 juin 1666. L. J.

Désormeaux, *Histoire du maréchal de Luxembourg*, suivi de l'*Hist. de la Maison de Montmorency*; Paris, 1764, 5 vol. in-12. — *Déclaration du roi Louis XIII contre le duc Henry de Montmorency donnée à Losne, le 23 août 1632.* — *Récit de la mort de Henri, dernier duc de Montmorency, et de ce qui s'est passé lors à la cour*; Paris, 1632, in-8°. — S. Ducros, *Hist. de Henri, dernier duc de Montmorency, pair et maréchal de France*; Paris, 1643, in-4°. — Dom Vaissette, *Hist. du Languedoc*; t. LXLIII. — Richelieu, *Mémoires*, t. VII. — Bazin, *Hist. de Louis XIII*, t. III. — Sismondi, *Hist. des Français*, t. XXII et XXIII. — Tallemant des Réaux, *Historiettes*, édit Paris et Monmerqué. — Amédée Renée, *Mme de Montmorency*. — Ch. Cotolendi, *Vie de Marie-Félicité Orsini, duchesse de Montmorency*; Paris, 1684. — J.-C. Garreau, *Vie de Mme la duchesse de Montmorency.*

MONTMORENCY (*Charlotte-Marguerite*) (1), princesse DE CONDÉ, née en 1594, morte à Chatillon-sur-Loing, le 2 décembre 1650. Fille du duc Henri Ier de Montmorency-Damville, connétable de France, et de Louise de Budos, sa seconde femme, elle avait à peine quinze ans lorsqu'en 1609 elle parut à la cour. Sa fortune et surtout sa beauté remarquable lui attirèrent de nombreux adorateurs; Bassompierre fut un des plus empressés. « Il est vray, écrit-il, que sous le ciel il n'y auoit lors rien de si beau que mademoiselle de Montmorency, ny de meilleure grâce, ny de plus parfait. » Le connétable consentit volontiers à l'union de sa fille avec Bassompierre, et déjà tout était d'accord lorsque Henri IV eut l'occasion de voir la jeune fiancée « dans un ballet, rapporte Mézeray, où elle étoit vetuë en Diane, et tenoit un dard à la main; elle luy inspira alors de tout autres sentiments que ceux que cette chaste déesse devoit inspirer dans les cœurs. » Le roi, oubliant son âge et la goutte qui le tourmentait sans cesse, fit appeler Bassompierre, et après lui avoir proposé d'épouser Mlle d'Aumale et de le faire duc, lui tint cet étrange discours : « Ie suis deuenu non-seulement amoureux, mais furieux et outré de mademoiselle de Montmorency. Si tu l'espouses et qu'elle t'ayme, ie te hairay; si elle m'aymoit, tu me hayrois. Il vaut mieux que cela ne soit point cause de rompre nostre bonne intelligence : car ie t'ayme d'affection et d'inclination. Ie suis résolu de la marier à mon nepueu le prince de Condé et de la tenir près de ma famille. Ce sera la consolation et l'entretien de la vieillesse, où je vais désormais entrer. Ie donneray à mon nepueu, qui est ieune, et aime mieux la chasse cent mille fois que les dames, cent mille livres par an, pour passer son temps. » Bassompierre était trop bon courtisan pour ne pas céder sa fiancée au monarque épris. « Alors, continue-t-il, le roi m'embrassa et pleura, m'assurant qu'il feroit pour ma fortune comme si j'estois un de ses enfans naturels. » Il retira donc sa parole, sous prétexte de ne point vouloir nuire à l'entrée de Mlle de Montmorency dans la famille royale. Le mariage du prince de Condé se fit selon le désir du roi le 17 mai 1609, à Chantilly (1). Le connétable dota sa fille de 100,000 écus; Diane duchesse d'Angoulême, tante de la mariée, comme veuve du duc François de Montmorency, y ajouta 50,000 écus. Le roi y contribua par de riches présents, des pensions et des charges pour l'époux, « jeune et pauvre ». Mais ce qu'il avait espéré ne s'accomplit pas. Ses assiduités, ses attentions galantes révélèrent bientôt à Condé le sort que son oncle lui destinait. On disait hautement à la cour « que le roi avait voulu ce mariage pour abaisser le cœur du prince et lui hausser la teste » (2). Ce fut durant les fêtes qui célébrèrent les noces du duc de Vendôme avec Françoise de Lorraine, fille du duc de Mercœur, « que la flamme du roy éclata si fort par la présence de la princesse de Condé, qu'elle frappa les yeux de son mary et lui causa un grand mal de tête ». La reine Marie de Médicis, piquant le jeune prince d'honneur et de jalousie il s'emporta en discours peu respectueux pour le roi, qui l'en châtia « en lui retranchant ses moiens de subsistance, sçavoir ses pensions et l'argent qu'il luy avoit promis pour son mariage. Ce fâcheux traitement fit un effet tout contraire à ce que le roy désiroit; le prince, appréhendant quelque violence d'une si forte passion, résolut de se retirer du royaume. Aiant donc disposé toutes choses pour son dessein, il enleva luy-même sa femme le 29 d'aoust (1609), la mit en croupe derrière luy, et à quelques lieues de là la jetta dans un carrosse à six chevaux et se rendit à Bruxelles (3) ». A la nouvelle de cette évasion imprévue, le roi, tout troublé de colère et d'amour, ne put dissimuler son émotion même devant la reine, mais il tâcha de la couvrir de raisons d'État; feignant de craindre que Condé n'entrât dans les intérêts autrichiens, il somma les archiducs « de luy rendre le premier prince du sang ». Ils répondirent que la seule considération qu'ils avaient pour le sang de Bourbon les avait engagés à lui donner asile, mais que l'honneur ne leur permettait pas de le livrer. Le roi insista : Condé crut prudent de se réfugier en Milanais, laissant sa femme à Bruxelles; quelques courtisans de Henri IV essayèrent de l'enlever en février 1610, mais ils furent fort mal traités par

(1) Mézeray lui donne pour prénoms *Henriette-Charlotte.*

(1) « Et sans cérémonie, suivant L'Estoile. » Mézeray dit au contraire, « au mois de mars avec solennité ».

(2) L'Estoile, *Mémoires*, t. II, p. 366. Ce propos est attribué à Henriette d'Entragues, marquise de Verneuil, qui naturellement ne devait pas voir avec plaisir la nouvelle passion de son royal amant.

(3) Mézeray, t. X, p. 370 371.

la bourgeoisie bruxelloise, qui prit les armes pour défendre la noble réfugiée. Les deux époux ne rentrèrent en France qu'après la mort de Henri IV. Le prince de Condé prit une part très-active aux troubles de l'époque; enfermé à la Bastille en 1617, sa femme demanda à partager sa captivité, et fut sa consolation pendant deux années que dura sa captivité. En 1625, Condé fut exilé de nouveau; il laissa à la cour dans Charlotte de Montmorency un vaillant avocat. En 1632, la princesse eut encore une douloureuse épreuve à subir. Son frère bien-aimé, Henri II de Montmorency, entraîné à la révolte par Gaston, frère du du roi, fut pris les armes à la main au combat de Castelnaudary, et condamné à mort par le parlement de Toulouse. Mme de Condé s'humilia pour la première fois; elle n'hésita pas à se jeter aux genoux du cardinal de Richelieu pour obtenir la grâce de son frère; elle fut impitoyablement refusée. « On dit que le cardinal crut en faire assez que de se jeter lui-même aux genoux de la princesse. On rapporte aussi que s'étant trouvée au service funèbre de ce ministre, en 1642, elle répéta, en se rappelant la triste fin de son frère (30 octobre 1632), ce mot de Marie-Magdeleine, sœur de Marthe et de Lazare : *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus.* Mme de Condé devint veuve en 1646. Elle fut la mère de Louis II de Bourbon, prince de Condé, surnommé *le Grand*, du prince *Armand de Conti* et de la célèbre duchesse *de Longueville*. Elle fit entrer dans la maison de son mari les grands biens de la branche ducale des Montmorency, entre autres la terre de Chantilly, dont Louis XIII lui fit abandon après la mort de son frère. A. D'E—P—C.

L'Estoile, *Mémoires pour l'Histoire de France*, t. II, p. 260-267. — Mézeray, *Abrégé chronologique de* l'Hist. de France, t. X, p. 369-372. — Bassompierre, *Journal de ma vie*; Cologne, 1665, 3 vol. in-16, t. I, p. 202-225. — Mme de Motteville, *Mém.* — P. Lenet, *Mém.* — Bazin, *Hist. de Louis XIII.*

MONTMORENCY-LAVAL (*Marie-Louise* DE), fille du comte de Laval, maréchal de France, née en 1723, guillotinée le 6 thermidor an II (24 juillet 1794). Elle était abbesse du couvent de Montmartre au commencement de la révolution. Elle ne tarda pas à être accusée de trahison, de complots contre la liberté et de recéler des armes et des munitions dans son monastère. Le 21 juillet 1789, une foule de gens, dont l'aspect et le maintien n'annonçaient que le pillage et la destruction, se porta sur Montmartre dans les intentions les plus hostiles. L'abbesse, justement effrayée, fit remettre au curé de Saint-Eustache un billet ainsi conçu : « Je certifie que tout ce qu'on m'a imputé est faux ; je suis citoyenne zélée pour la conservation de mes compatriotes. » Le curé en fit avertir aussitôt l'assemblée des électeurs qui siégeait en permanence à l'hôtel de ville. Aussitôt l'électeur Deleutre, accompagné seulement de deux gardes de ville, fut envoyé pour arrêter la multitude, qui déjà assiégeait l'abbaye. Il parvint à se faire entendre, et fit nommer deux délégués pour visiter avec lui le monastère. Les recherches les plus minutieuses n'amenèrent que la découverte d'un mauvais fusil de jardinier. Sur le rapport de Deleutre, la foule se dissipa, et cette fois tout crime fut évité. Mme de Montmorency-Laval ne fut pas toujours aussi heureuse. Après avoir vu ses religieuses dispersées, son ordre aboli, elle fut incarcérée à Saint-Lazare et citée le 6 thermidor an II devant le tribunal révolutionnaire, qui, malgré son grand âge (elle avait soixante et onze ans), la condamna à mort, comme complice d'une conspiration ourdie dans sa prison. Ce fut une des dernières victimes de la terreur; trois jours plus tard Robespierre tombait, et probablement elle eût échappé au supplice. H. L—R.

Dulaure, *Esquisses historiques de la révolution française* (Paris, 2 vol. in-8°), t. Ier, p. 200-202. — *Biographie moderne* (Paris, 1806).

MONTMORENCY-LAVAL (*Gui-André-Pierre*, duc DE), maréchal de France, descendant des sires de Laval par la branche de Lezay, né le 21 septembre 1723, mort en 1798. Connu d'abord sous le nom de *marquis de Laval*, il entra en 1741 aux mousquetaires, fit les campagnes de Flandre et devint en 1742 colonel d'un régiment d'infanterie. Maréchal de camp en 1748, il se trouva à la conquête de Minorque et aux batailles d'Hastembeck, de Creveldt et de Minden. Lieutenant général en 1759, il combattit à Corbach, et fut pourvu du gouvernement de Compiègne. Il devint maréchal de France le 13 juin 1783, sous le nom de *maréchal de Laval*. Il avait été créé duc en 1758.

Il eut sept enfants, entre autres : *Anne-Alexandre-Marie-Sulpice-Joseph*, duc DE LAVAL, né le 22 janvier 1747, et mort le 31 mars 1817, lieutenant général et pair de France, père du duc *Adrien*, qui suit; et *Matthieu-Paul-Louis*, vicomte de Laval, puis comte de Montmorency, né en 1748, et mort en 1809, colonel du régiment d'Auvergne et brigadier des armées, père du duc *Matthieu*, qui suit. P. L.

Art de vérifier les dates.

MONTMORENCY (*Matthieu-Jean-Félicité* DE MONTMORENCY-LAVAL, vicomte, puis duc DE), homme politique français, petit-fils du précédent, né à Paris, le 10 juillet 1766, mort dans la même ville, le 24 mars 1826. Il fit ses premières armes en Amérique, dans le régiment d'Auvergne dont son père, le vicomte de Laval, était colonel. Compagnon de ces brillants et jeunes gentilshommes, Lafayette, Lauzun, Ségur, que la guerre de l'indépendance des États-Unis entraîna vers les idées libérales, il partagea leurs opinions. Il fut nommé en 1789 membre des états généraux par le bailliage de Montfort-l'Amaury, et y siégea sous le nom de *comte Matthieu de Montmorency*. On vit avec étonnement le descendant de la plus noble famille de France, se réunir, un des premiers de son ordre, aux députés du tiers

état, voter constamment avec la majorité de l'assemblée et disputer à MM. d'Aiguillon et de Noailles l'honneur de proposer, dans la nuit du 4 août 1789, l'abolition des droits féodaux, et le 19 juin 1790, celle de la noblesse. Les royalistes s'indignèrent de cette conduite, et les pamphlétaires du parti de la cour n'épargnèrent pas le gentilhomme réformateur. Rivarol, dans son *Petit Almanach des Grands Hommes de la Révolution*, disait de lui : « Le plus jeune talent de l'assemblée, il bégaye encore son patriotisme, mais il le fait déjà comprendre, et la république voit en lui tout ce qu'elle veut y voir. Il fallait què Montmorency parût populaire pour que la révolution fût complète, et un enfant seul pouvait donner ce grand exemple. Le petit Montmorency s'est donc dévoué à l'estime du moment, et il a combattu l'aristocratie sous la férule de l'abbé Sieyès. » La ferveur patriotique du comte Matthieu ne se démentit pas pendant toute la durée de l'Assemblée constituante; le 12 juillet 1791, il fit partie de la députation qui assista à la translation des restes de Voltaire, et le 27 août de la même année il appuya la proposition de décerner les honneurs du Panthéon à J.-J. Rousseau. A la fin de l'Assemblée constituante il fit partie de l'état-major du maréchal Luckner; mais bientôt les événements se précipitèrent avec une telle violence que les députés les plus libéraux de la Constituante, dépassés par les girondins et les jacobins, ne se trouvèrent plus en sûreté sur le sol français. Quand la révolution du 10 août eut renversé la monarchie constitutionnelle de 1791, Matthieu de Montmorency se retira à Coppet, en Suisse, auprès de Mme de Staël. Les deux terribles années 1793 et 1794, qui coûtèrent la vie à tant de ses amis et à son jeune frère, l'abbé de Laval, produisirent une profonde impression sur son âme, plus ardente que forte, et dirigèrent ses pensées vers la piété et la charité. Il rentra en France en 1795. Dans l'instabilité des affaires, l'éclat de son nom l'exposa à de courtes persécutions. Il fut arrêté le 26 décembre 1795, et inquiété de nouveau à l'époque du 18 fructidor 1797. Ces désagréments achevèrent de l'éloigner de la politique, et il ne voulut plus s'occuper que d'œuvres charitables. Sa liaison avec Mme de Staël persista, malgré la différence des opinions, et il en forma une nouvelle avec Mme Récamier. Les mémoires récemment publiés de Mme Récamier contiennent de beaux témoignages de l'amitié tendre et grave du gentilhomme converti pour la jeune et charmante dame. Sous le consulat et l'empire, Matthieu de Montmorency se tint à l'écart du gouvernement, et sa réserve fut d'autant plus remarquée qne les autres membres de sa famille ne l'imitèrent pas. L'empereur lui fit interdire le séjour de Paris. Il se trouvait cependant dans cette ville, mais sous la surveillance de la police, quand l'empire tomba. Il se hâta de se rendre à Nancy auprès de Monsieur (depuis Charles X), qui l'accueillit très-bien. Il prit alors le titre de vicomte de Montmorency. Successivement aide-de camp de Monsieur, maréchal de camp en 1814, et chevalier d'honneur de madame la duchesse d'Angoulême en 1815, il suivit la famille royale à Gand, et fut au retour nommé pair de France. Dans la chambre haute il attaqua souvent les opinions qu'il défendait dans sa jeunesse. Il disait, le 21 mars 1817, à l'occasion d'une loi sur la vente des bois de l'État : « Il y a vingt-sept ans qu'entraîné par les systèmes qui avaient séduit ma jeunesse, j'ai pris part à ce que j'ai reconnu depuis être une grande injustice; j'ai voté pour une aliénation semblable, disons mieux, pour d'immenses spoliations qui devaient être si profitables, et qui ont si peu profité. » Lorsque le parti royaliste exclusif arriva aux affaires avec M. de Villèle, le vicomte de Montmorency fut nommé ministre des affaires étrangères, le 24 décembre 1821. Durant la session de 1822 il crut devoir faire amende honorable de ce qu'il appelait ses anciennes erreurs. Cet aveu sincère et assez gauche excita beaucoup de railleries parmi les libéraux. Dans le parti royaliste même on trouvait le vicomte de Montmorency un esprit peu pratique, incapable de ménager les susceptibilités de son temps et embarrassant pour les ministres ses collègues. L'ardeur avec laquelle il poussait à une intervention en Espagne déplut à M. de Villèle, partisan d'une politique plus modérée. M. de Montmorency au congrès de Vérone fit triompher la politique d'une intervention immédiate. A son retour, le roi le nomma duc, mais M. de Villèle obtint son renvoi du ministère (décembre 1822), et le remplaça par M. de Chateaubriand, choix dont il n'eut pas à se louer. Sorti des affaires avec les titres de ministre d'État et de membre du conseil privé, le duc Matthieu de Montmorency fut admis à l'Académie Française, au grand étonnement du public, qui se demanda quels étaient les titres littéraires de ce pieux personnage. La place de gouverneur du duc de Bordeaux, qui lui fut donnée vers la même époque, lui convenait mieux, sans doute, que le fauteuil académique; mais il n'eut pas le temps d'instruire son royal élève, car il mourut quelques mois après, frappé d'une attaque d'apoplexie pendant qu'il faisait ses dévotions à la paroisse de Saint-Thomas d'Aquin. Les vertus, les actes de bienfaisance du duc Matthieu de Montmorency honoreront sa mémoire; mais comme homme politique il ne tient qu'une place très-secondaire, et, sans lui reprocher une conversion sincère, on regrette que le constituant libéral de 1789 soit devenu le royaliste exclusif de 1822 et l'homme de la congrégation. L. J.

De Gerando, *Éloge de M. le duc Matt. de Montmorency*; Paris, 1826, in-8°. — *Notes sur M. le duc Matt. de Montmorency*. — Vétillard, *Notice sur la vie de M. le duc Matt. de Montmorency*; Le Mans, 1826, in-8°. — Guiraud, *Discours de réception à l'Académie*, dans le *Recueil de l'Acad*. — Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*. — *Mémoires de Mme Récamier*.

MONTMORENCY (*Anne-Pierre-Adrien* duc

DE LAVAL-), grand d'Espagne de 1re classe, diplomate français, cousin du précédent, petit-fils de *Gui-André-Pierre* et fils du lieutenant général *Anne-Alexandre-Joseph*, naquit à Paris, le 19 octobre 1767, et mourut le 16 juin 1837. Il fut successivement ambassadeur en Espagne, à partir de 1814, à Rome à partir de 1821, et à Vienne, en 1828. En 1829 on lui offrit le ministère des affaires étrangères, qu'il refusa. Le 4 septembre de la même année, il fut nommé ambassadeur à Londres. Après la révolution de 1830, il rentra dans la vie privée. Il était pair de France. Z.

Art de vérifier les dates (édit. de 1818). — *Mémoires de Mme Récamier.*

MONTMORENCY (*Anne-Charles-François*, duc DE), pair de France, né le 12 juillet 1767, à Paris, où il est mort, le 26 mai 1846. Il était fils aîné d'Anne-Léon II, qui, en 1746, par son mariage avec Anne-Charlotte de Montmorency-Luxembourg, petit-fils du maréchal de ce nom, fit entrer le duché de ce nom dans la branche des marquis de Fosseux, de laquelle il descendait. A dix-huit ans il entra dans les gardes du corps, d'où il passa en qualité de cornette au colonel-général dragons, et émigra en 1790, en Suisse, puis en Belgique. Après avoir fait la campagne de 1794 à l'armée des princes, il résida successivement à Bruxelles, à La Haye, à Hambourg et à Munster, où il perdit son père, en 1799. Rentré en France l'année suivante, il s'établit dans le pays Dunois, au château de Courtalain, ancien domaine de sa famille, et y remplit plusieurs fonctions municipales. Vers la fin de 1813 il reçut de Napoléon le titre de comte de l'empire, et fut nommé le 8 janvier 1814 major général de la garde nationale de Paris. Appelé le 4 juin suivant à la chambre des pairs, il prit peu de part aux discussions publiques, et se rallia sans effort au gouvernement de Juillet. Il fut, durant sa longue vie le patron de l'infortune, le protecteur de toutes les entreprises utiles et l'ami éclairé des sciences et des arts; les Sociétés d'Agriculture, de Commerce et d'Industrie n'eurent pas d'associé plus dévoué et plus influent que lui.

De ses deux frères, l'un *Anne-Louis-Christian*, prince DE MONTMORENCY-TANCARVILLE, grand d'Espagne, né le 26 mai 1769, fit partie de la chambre des députés de 1815 à 1827, fut créé pair à cette dernière date, et mourut le 25 décembre 1844, à Madrid, où il s'était retiré après 1830; — l'autre, *Anne-Joseph-Thibault*, comte DE MONTMORENCY, né le 15 mars 1773, prit du service en Angleterre, devint en 1814 directeur de la manufacture des glaces, fut colonel d'une légion de la garde nationale de Paris, et périt le 22 octobre 1818, à Montgeron, en sautant à bas de sa voiture dont les chevaux s'étaient emportés.

Biographie universelle portative des Contemp.

MONTMORENCY (*Anne-Louis-Victor-Raoul*, duc DE), fils du précédent, né le 14 décembre 1790, à Soleure, en Suisse. Simple volontaire dans un régiment de hussards (1807), il devint en trois ans sous-lieutenant, aide-de-camp du maréchal Davout, et officier d'ordonnance de Napoléon. Une grave maladie l'ayant forcé de quitter l'armée avec le grade de chef d'escadron, il fut nommé chambellan du palais (25 novembre 1813); de 1815 à 1830 il fut attaché comme aide-de-camp au duc d'Orléans. Depuis cette époque il a vécu à l'écart. Marié en 1821 avec la veuve du comte Thibault, son oncle, il n'en a eu que deux filles. K.

Pascallet, *Le Biographe universel*, février 1842. — *Biog. des Hommes vivants* (1820). — *Monit. univ.*, 1814-1846.

MONTMORENCY (*Nicolas* DE), auteur ascétique belge, né vers 1556, mort le 16 mai 1617, à Gand. Issu, par la branche de Wastines, de l'illustre famille dont il portait le nom, il fit partie dans sa jeunesse de la maison de Philippe II, roi d'Espagne; il succéda en 1583 au comte d'Isenghien, son oncle, dans la charge de chef des finances des archiducs Albert et Isabelle, qui lui donnèrent accès au conseil d'État. Il fut employé plusieurs fois en qualité de commissaire pour le renouvellement des lois de Flandre. Il fut inhumé à Lille, dans l'abbaye des Brigittines qu'il avait fondée. Ce seigneur passa toute sa vie dans les exercices d'une piété solide et édifiante. On a de lui : *Manuale principis*; Douai, 1597, in-12; — *Flos campi*; Louvain, 1604, in-12; — *Exercices quotidiens et Méditations en l'honneur de saint Joseph*; 1609, in-12; l'auteur avait établi des confréries pour honorer ce saint à Gand, à Lille et ailleurs; — *L'Amour de Marie, divisé en trois parties*; Bruxelles, 1614, in-12; — *Manna abscondita seu spiritualis dulcedinis, II partes*; Louvain, 2 vol. in-12; Cologne, 1616, in-12; — *Diurnale pietatis*; Anvers, 1616, 2 vol. in-12; — *Solemne Convivium*; Anvers, 1617, in-12. On connaît encore de lui d'autres ouvrages ascétiques, dont on n'a conservé que les titres.

Son neveu, MONTMORENCY (*François* DE), né vers 1578, à Aire, mort le 5 février 1640, fut successivement protonotaire apostolique, prévôt de la collégiale de Saint-Pierre de Cassel, chanoine de la cathédrale de Liége; il possédait de très-grands biens, auxquels il renonça pour entrer, en 1618, dans la compagnie de Jésus. On a de lui : *Poetica sacrorum Canticorum Expositio*; Douai, 1629, in-4°; plusieurs fois réimprimée; — *Parta de Batavis ad Antverpiam Victoria Epinicion*; Anvers, 1638, in-4°; — *Pietas victrix psalmis VII lyrice expressa*; Anvers, 1639, in-12.

Duchesne, *Hist. généalog. de la Maison de Montmorency*, p. 310-311; *Généalog. des Maisons de Guines, d'Ardres*, etc., p. 432, 438. — Paquot, *Mémoires*, III.

MONTMORENCY (*Jeanne-Marguerite*), surnommée *la Solitaire des Pyrénées*, née vers 1649, morte en 1700. On ignore son origine et sa fin.

Sa tombe et son berceau sont couverts d'un nuage...

On sait seulement qu'elle était d'une famille distinguée, et l'on a supposé qu'elle devait être cette

demoiselle de la maison des Montmorency qui, du même âge, quitta tout à coup ses parents sous des habits de mendiante et sans que l'on ait pu d'une manière certaine retrouver ses traces. L'aventurière dont nous parlons se voit successivement au service d'une dame noble, d'un sculpteur, d'un cordelier, le père De Bray, desservant de Châteaufort près Chevreuse, avec lequel elle resta ou correspondit durant huit ans. Vers l'âge d'environ quarante ans, elle se retira dans une vallée des Pyrénées, la *Solitude des Rochers*, et y vécut cinq ans de fruits sauvages. La singularité de sa vie lui ayant attiré de nombreuses visites, elle choisit à trente lieues de là une autre retraite, la *Solitude des Ruisseaux*, où elle demeura trois ans. Elle partit ensuite pour Rome, au moment d'un jubilé; mais on suppose qu'elle mourut en route, car on n'en entendit plus parler. Les uns l'ont traitée de sainte, les autres de folle. A. L.

Berault de Bercastel, *Histoire ecclésiastique*.

MONTMORENCY. *Voy.* BOUTTEVILLE, HORN, LAVAL et LUXEMBOURG.

MONTMORET (*Humbert* DE), en latin *Monsmoretanus*, poëte latin, né dans le comté de Bourgogne, mort vers 1525. D'une ancienne famille, il avait visité dans sa jeunesse les principales cours de l'Europe et s'était livré à une vie dissipée. Il finit par prendre l'habit de Saint-Benoît à l'abbaye de Vendôme. On a de lui : *Bellorum Britannicorum a Carolo VII, Francorum rege, in Henricum, Anglorum regem, felici ductu, auspice puella Franca, gestorum; prima pars versibus expressa*; Paris, 1512, in-4°; ce poëme, divisé en sept chants, comprend l'histoire de la guerre des Anglais depuis le siége de Crevant jusqu'à la bataille de Patay; — *Christiados Lib. X, complectentes Jesu nativitatem, præclara dicta, miracula, passionem, descensum ad inferos ac ascensionem*; Lyon, s. d., in-8°; poëme devenu fort rare; — *Herveis, poema*; Paris, s. d., in-4° : récit de la mort héroïque du capitaine Hervé, qui fit sauter le vaisseau *La Cordelière* plutôt que de se rendre aux Anglais; — *Parthenices Marinianæ*; in-4°; — *De Laudibus superioris Burgundiæ Sylvæ*, poëme imprimé à la suite de *Descriptio Comitatus Burgundiæ* (Bâle, 1552) de Gilbert Cousin. Ces divers ouvrages se distinguent par de belles descriptions, un style harmonieux, une latinité assez pure et beaucoup de naïveté. K.

Crevenna, *Catal.*, n° 4383. — Bauer, *Catal.*, V, 220. — *Journ. des Savants*, déc. 1788.

MONTMORIN (*François* DE), seigneur de SAINT-HÉREM (1), vicomte de *Clamecy*, seigneur d'*Annou*, *Chal*, *Spiral*, *Péchignat*, *Chassignoles*, *Lupiat*, etc., né vers 1522, mort en 1582. Il descendait d'une des plus anciennes familles de l'Auvergne : du Bouchet en fait remonter l'origine à *Calixte* DE MONTMORIN, premier du nom, qui vivait sous le règne du roi Lothaire, et qui est mentionné, ainsi que son fils *Hugues* DE MONTMORIN, dans une charte du prieuré de Sancillage. Comme tous les seigneurs de cette époque, François de Montmorin embrassa de bonne heure la carrière militaire; on a peu de détails sur les premières années de son service, mais en 1557 il commandait la compagnie d'ordonnance du connétable de Montmorency, et fut fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin. Nommé plus tard gouverneur du haut et bas pays d'Auvergne, il préserva, par son humanité et son courage, les protestants de ces contrées d'un massacre général. En 1572, à l'époque de la Saint-Barthélemy, il écrivit la lettre suivante au roi Charles IX : « Sire, j'ai reçu un ordre de Votre Majesté de faire mourir tous les protestants qui sont en ma province, je respecte trop Votre Majesté pour ne pas croire que ces lettres sont supposées; et, si ce qu'à Dieu ne plaise! l'ordre est véritablement émané d'elle, je la respecte trop pour lui obéir. » Ce noble exemple fut suivi par quelques autres gouverneurs de provinces. A. J.

Moréri, *Grand Dict. Hist.* — Voltaire, *Essais sur les Guerres civiles en France*. — Le P. Anselme, *Histoire des Grands-Officiers*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XIX, p. 176.

MONTMORIN-SAINT-HÉREM (*Jean-Baptiste-François*, marquis DE), général français, de la famille du précédent né en 1704, mort en 1779. Entré au 1724 au service, il obtint un avancement rapide, mais mérité. Il se trouva aux batailles de Parme et de Guastalla, et était brigadier des armées du roi lorsqu'il força le premier les lignes de Weissembourg (1744). Il fut blessé dans cette affaire. Nommé maréchal de camp, il fit les campagnes de 1745 et 1746, sous le comte Maurice de Saxe, et se distingua à la bataille de Raucoux (11 octobre 1746). Il commanda ensuite les troupes qui prirent d'assaut Berg-op-Zoom, et contribua particulièrement à la prise de Maëstricht (1748). Parvenu au grade de lieutenant général, il fut nommé gouverneur de Belle-Isle en Mer. Il avait déjà le gouvernement du château de Fontainebleau, qui demeura plus d'un siècle dans sa famille. Le marquis de Montmorin comptait cinquante-cinq ans de service lorsqu'il mourut.

Deux de ses parents sont mentionnés dans les écrits relatifs à la révolution de 1789. L'un, *Louis-Victor-H.-Luce*, marquis de MONTMORIN, qui était gouverneur de Fontainebleau, fut traduit, après le 10 août, devant le tribunal criminel extraordinaire, dit du 17 *août*, qui l'acquitta : mais la populace, présente à l'audience, força les juge à le faire reconduire à la Conciergerie, et envoya une députation à l'Assemblée nationale pour demander un nouveau jugement. Il

(1) Le nom de Saint-Hérem fut ajouté à celui de Montmorin par suite du mariage de Jacques de Montmorin, quatrième fils de Geoffroy, seigneur de Montmorin, avec Jeanne Georges, dite de Charpaigne, dame de Saint-Hérem, etc., le 28 mai 1421. C'est par erreur que Sismondi dit *Saint-Héran*, en parlant du gouverneur de la haute et basse Auvergne.

périt quelques jours après, dans les massacres de septembre. L'autre Montmorin, que l'on croit fils de celui-ci, était colonel du régiment de Flandre en garnison à Versailles en 1789, et donna au roi des marques de dévouement. Il passe pour avoir également été massacré en septembre 1792. A. D'E—P—C.

Journal historique du règne de Louis XV (Paris, 1766, in-12), 1re partie, p. 140. — Le baron d'Espagnac, *Histoire de Maurice, comte de Saxe, etc.* (Paris, 1775, 2 vol. in-12). — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — L'abbé Millot, *Mémoires politiques et militaires du maréchal de Noailles*, t. VI.

MONTMORIN-SAINT-HÉREM (*Armand-Marc*, comte DE), homme d'État français, parent des précédents, né vers 1745, massacré à Paris, le 2 septembre 1792. Après avoir été un des menins du dauphin, depuis Louis XVI, il fut envoyé à Madrid comme ambassadeur, dans les premières années du règne de ce prince, et fut décoré de l'ordre du Saint-Esprit et de celui de la Toison d'Or. Le roi le fit entrer ensuite à l'assemblée des notables ouverte à Versailles le 22 février 1787. Appelé au ministère des affaires étrangères presque aussitôt, en remplacement du comte de Vergennes, qui venait de mourir, il s'unit à Lamoignon pour obtenir le rappel de Necker; mais, sous l'influence de la reine, le roi préféra l'archevêque Loménie de Brienne. Il prit part avec Necker, rentré aux affaires, aux mesures prises pour la convocation des états généraux. Renvoyé le 11 juillet 1789, il reprit presque aussitôt son portefeuille (après le 14 juillet), et entra dans la Société des Amis de la Constitution, qui devint plus tard le club des Jacobins; (il en fut exclu comme aristocrate, en juin 1791). Chargé, en juin 1790, de rallier le comte de Mirabeau à la cour, il remplit cette mission avec autant d'adresse que de succès (1), et demeura en place en septembre 1790, lors du renvoi de ses collègues. Il occupa même, par intérim, le ministère de l'intérieur, en janvier 1791. Le 13 avril 1791, il envoya aux puissances étrangères un manifeste dans lequel il déclarait que Louis XVI était parfaitement libre au milieu de son peuple et acceptait avec sincérité la nouvelle constitution : il n'était pas dans le secret de la fuite de Louis XVI; mais lors de cet événement il fut accusé d'avoir donné des passe-ports à la famille royale; il parvint à se justifier en prouvant que ces passe-ports avaient été pris sous un nom supposé, celui de la baronne de Korff, avec ses enfants et ses domestiques. Il conserva ses fonctions pendant la suspension des pouvoirs du roi et après l'acceptation de la constitution; mais sa conduite parut tellement équivoque, que l'Assemblée législative le manda à la barre (31 octobre 1791) et exigea son rapport (2) sur les réponses des différentes cours. Devenu l'objet d'une suspicion générale, il donna sa démission quelques semaines après, restant toutefois l'un des conseillers intimes de Louis XVI. Attaqué avec acharnement par les ultra-monarchistes et par les démagogues, il se défendit avec vigueur, et publia plusieurs brochures d'une haute portée politique. Avec Bertrand de Molleville, Malouet et quelques autres, il forma, dans les appartements de la reine Marie-Antoinette, ce qu'on appelait alors le *Comité autrichien*, conseil secret dans lequel on discutait les mesures les plus propres à raffermir la monarchie et à arrêter l'élan révolutionnaire. Dénoncé pour ce fait par le journaliste Carra, Montmorin traduisit le libelliste devant les tribunaux et gagna son procès. Mais le 10 août arriva; l'ex-ministre se cacha chez une blanchisseuse du faubourg Saint-Antoine. Trahi, il fut arrêté le 21 août et conduit devant l'Assemblée. Il expliqua sa conduite avec sang-froid : il n'en fut pas moins maintenu en état d'arrestation, incarcéré à l'Abbaye et décrété d'accusation le 31 août suivant. Trois jours plus tard il tombait sous les coups des *septembriseurs*. C'est à tort que Le Bas, ainsi que Bouclier, dans la première édition de la *Biographie* Michaux, ont écrit qu'il périt sur l'échafaud. Ferrières, Dulaure et d'autres historiens affirment qu'il fut massacré à l'Abbaye, et aujourd'hui ce n'est plus l'objet d'un doute. Ferrières prétend « que le *comte* de Montmorin avait été arrêté par erreur à la place du *marquis*. » Dulaure raconte ainsi la fin du comte de Montmorin : « Lorsqu'il lui fallut comparaître devant le jury des égorgeurs, son désespoir éclata avec la dernière violence. Dans sa fureur, il brisa une table à coups de poing. Il déclara qu'il ne reconnaissait pas les nouveaux juges qu'on voulait lui donner, et demanda qu'on le renvoyât devant un tribunal compétent. Un des juges dit alors à Maillard (*voy.* ce nom) : Les crimes de M. de Montmorin sont connus; mais puisqu'il prétend que son affaire ne nous regarde pas, je demande qu'il soit envoyé à *La Force*. — Oui, oui, *à La Force!* — s'écrièrent tous les bourreaux. L'infortuné se crut sauvé. Il ne savait pas que ces mots *à La Force* signifiaient — à la mort. » — Suivant un autre historien, « ses assassins, après l'avoir frappé de plusieurs coups, poussèrent la barbarie jusqu'à l'empaler encore vivant, et le portèrent ainsi en triomphe aux portes de l'Assemblée nationale : ils vouloient même le lui présenter à la barre, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à les en empêcher » (1). « Les révolutionnaires et les royalistes, dit un historien moderne, ont également déclamé contre M. de Montmorin. Sincèrement attaché au roi, il dut paroître nécessairement un traître

(1) Weber, dans ses *Mémoires*, parle ainsi de cette négociation : « Le comte de La Marck et le comte de Montmorin consommèrent pour la cour l'*acquisition* de ce héros populaire. »

(2) Ce rapport est pour l'histoire d'un intérêt majeur, en ce qu'il indique de quel œil chaque souverain envisageait alors la révolution française.

(1) *Biographie moderne* (Paris, 1806, 4 vol. in-8°) et *Galerie historique des Contemporains* (Mons, 1827).

aux premiers, qu'il avoit d'abord flattés; et conduit par l'envie de servir son maître, il dut également déplaire aux seconds, qui le virent s'allier avec les destructeurs de cette monarchie qu'il annonçoit vouloir défendre. »

Bertrand de Molleville fait l'éloge de Montmorin, de sa sagesse, de sa facilité pour les affaires; il blâme les coryphées de l'émigration d'avoir suspecté le royalisme de ce ministre et observe qu'il y avait plus de courage à rester attaché à la personne du roi qu'à aller à l'étranger servir problématiquement la cause de la royauté. Il convient que la faiblesse du caractère de Montmorin le mit hors d'état de servir utilement Louis XVI dans des circonstances qui exigeaient une grande énergie; mais il ajoute « que cette foiblesse morale dont sa foiblesse physique étoit le principe et la cause, n'étoit point lâcheté, et qu'elle ne peut pas plus lui être reprochée que sa petite taille et son mauvais estomac. » — « C'était, dit le comte Ferrand, un esprit faible, mais pur et honnête; il aimait le roi et en était aimé comme un véritable ami. Cette amitié fut même un malheur. Trompé par Necker, qui avait un grand ascendant sur lui, il était son soutien auprès du roi; par lui il fut, sans le savoir, un des grands véhicules de la révolution, perdit le monarque et la monarchie, pour qui il aurait donné sa vie. »

Sa femme, née à Chadieu (Auvergne) en 1742, fut condamnée à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, le 2 floréal an II (23 mars 1794), pour avoir entretenu une correspondance avec l'ancien ministre de la Marine M. de La Luzerne. Un de ses fils, né à Versailles en 1772, fut guillotiné le même jour et pour le même motif. Il était sous-lieutenant de chasseurs.

Un autre fils, *Calixte*, né en 1786, mourut à Florence, d'une fièvre catarrhale, le 25 janvier 1806. Il était attaché à la légation française en Toscane.

Le comte de Montmorin avait eu aussi une fille, Mme du Beaumon, femme aimable et spirituelle, morte à Rome, en 1803, et qui réunissait près d'elle une société où figuraient Chateaubriand et Joseph Joubert, qui lui furent fort affectionnés. L'évêque de Langres, Gilbert de Montmorin, commandant de l'ordre du Saint-Esprit, mort en 1770, était oncle du ministre de ce nom.

A. D'E—P—C.

Le comte Ferrand, *Théorie des Révolutions*. — Soulavie, *Mémoires du Règne de Louis XVI*, t. VI. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXX, p, 347, 348, 393. — Droz, *Histoire de Louis XVI*, t. I. — Lacretelle, *Histoire du dix-huitième siècle*, t. VI. — Montyon, *Ministres*, etc.; p. 306-309. — Le Bas, *Dict. Encycl. de la France*. — Thiers, *Histoire de la Révolution française*, t. Ier, p. 221. — Lamartine, *Hist. des Girondins*, tom. V-VIII. — Dulaure, *Esquisses historiques de la Révolution française*, t. I, p. 20, 38, 94, 276, 426, 430; t. II, p. 12, 20, 32, 330, 331. — Ferrières, *Mémoires*, t. III, p. 221. — Bailly, *Mém.*, t. II, p. 351, 378, etc. — Weber, *Mém.* — Louis Blanc, *Hist. de la Révolution française*, t. II.

MONTMORT (*Pierre* RÉMOND DE), mathématicien français, né le 26 octobre 1678, à Paris, où il est mort, le 7 octobre 1719. D'une famille noble, il était destiné par son père à entrer dans la magistrature; las d'étudier le droit, il se sauva en Angleterre, d'où il passa dans les Pays-Bas, puis en Allemagne, auprès d'un de ses parents, qui était plénipotentiaire à la diète de Ratisbonne. Ce fut là que la *Recherche de la Vérité* lui tomba entre les mains; « il en éprouva les deux bons effets inséparables, dit Fontenelle: il devint philosophe et véritable chrétien ». De retour en France (1699), il hérita de son père un bien assez considérable, et, à peine maître de régler sa vie, il se plongea entièrement dans les mathématiques, d'après les conseils de Malebranche, qu'il avait choisi pour guide et pour intime ami. Il apprit de Carré et de Guisnée les premiers éléments de géométrie et d'algèbre, « et rien de plus »; une grande pénétration d'esprit naturelle, jointe à l'ardeur d'une jeunesse fort vive, lui fit faire un chemin prodigieux. Il s'associa pour compagnon de travail un jeune homme qui promettait beaucoup, Nicole; s'instruisant et s'animant l'un l'autre, « ils passèrent trois ans dans l'ivresse du plaisir des mathématiques ». Sur les instances de son frère cadet, il lui succéda dans un canonicat de Notre-Dame, et remplit ses devoirs avec une assiduité exemplaire. Tandis qu'il employait une partie de ses revenus à des œuvres de charité, il faisait imprimer à ses frais des ouvrages scientifiques, tels que le *Traité de l'Application de l'Algèbre à la Géométrie* de Guisnée, et la *Quadrature des Courbes* de Newton. En 1706 il se défit de sa prébende pour épouser la petite-nièce de la duchesse d'Angoulême (veuve du fils naturel de Charles IX). « Étant marié, il continua sa vie simple et retirée, et d'autant plus que, par un bonheur assez singulier, le mariage lui rendit sa maison plus agréable. » S'étant fixé sur la théorie de la probabilité, matière toute neuve, à peine effleurée par Pascal et Huygens, il publia en 1708 le fruit de ses recherches, sous le titre d'*Essai d'Analyse sur les Jeux de hasard*, ouvrage qui fut avidement reçu des géomètres et dont il donna en 1714 une édition augmentée. Peu de temps après, Nicolas Bernoulli, qui s'occupait des mêmes études, étant venu à Paris, Montmort l'emmena chez lui à sa campagne, « où ils passèrent trois mois dans un combat continuel de problèmes ». La publication du livre de Moivre, *De Mensura Sortis*, qui eut lieu en 1711, le piqua vivement: mais ayant reconnu que ce savant avait adopté une méthode différente de la sienne, il s'empressa de le justifier du reproche de plagiat. En 1715 il fit un voyage à Londres pour observer l'éclipse de soleil qui devait y être totale. Il mourut de la petite vérole, à l'âge de quarante et un ans. Il était membre libre de l'Académie des Sciences et de la Société royale de Londres. On a encore de lui un *Mémoire sur les suites infinies*, inséré en 1717 dans les *Philosophical*

Transactions. Il travaillait à une *Histoire de la Géométrie* quand la mort le surprit. P. L—y.

Fontenelle, *Éloges*, t. II.

MONTOLIEU (*Jeanne - Isabelle - Pauline* POLIER DE BOTTENS, dame DE CROUSAZ, puis baronne DE), femme auteur suisse, née le 7 mai 1751, à Lausanne, morte le 29 décembre 1832, à Yennes, près Lausanne. Issue d'une famille noble du Rouergue réfugiée dès le seizième siècle en Suisse pour se soustraire aux persécutions exercées contre les protestants, elle était la fille aînée du pasteur Antoine-Noé Polier (*voy.* ce nom), mort en 1783. Mariée en premières noces à Benjamin-Adolphe de Crousaz (1769), elle épousa vers 1780 Louis de Montolieu, qui était aussi veuf de son côté. Ce fut sous ce dernier nom qu'elle se fit connaître dans le monde littéraire. De bonne heure elle manifesta un goût très-vif pour les lettres; elle ne débuta pourtant qu'à l'âge de trente-cinq ans, et elle aurait pris place parmi les bons écrivains de l'époque si elle avait été habilement dirigée dans ses études et qu'elle n'eût point passé sa vie entière à la campagne. « Emportée par une ardente imagination, disent MM. Haag, elle se mit à écrire sans connaître suffisamment les règles du style; aussi dut-elle avoir recours, pour retoucher, corriger, refondre ses ouvrages, à divers littérateurs (1), en sorte qu'à vrai dire le fonds seul lui en appartient. Du reste ses écrits originaux sont en petit nombre. Quant à ses traductions ou imitations de l'anglais et de l'allemand, on a remarqué avec raison que le charme répandu par elle sur tous ses écrits fait pardonner l'infidélité de ses versions, d'autant plus aisément qu'il ne s'agit pas d'ouvrages sérieux. » Le hasard l'ayant rapprochée de Mme de Genlis pendant que celle-ci voyageait en Suisse, elle se prit d'amitié pour elle, lui confia ses essais littéraires et la rendit juge de son premier roman, *Caroline de Lichtfield* (2), le meilleur sans contredit de ceux qu'elle a composés ou arrangés. Cinq années avant sa mort, elle fut réduite au repos par des infirmités assez graves. La collection des ouvrages de Mme de Montolieu forme plus de cent volumes; la plupart d'entre eux ont eu du succès et sont passés par de fréquentes réimpressions. Nous citerons : *Caroline de Lichtfield, par Mme de ****; Lausanne, 1786; la 3e édit. (Paris, 1813, 3 vol. in-12), contient des corrections considérables et porte le nom de l'auteur; — *Recueil de contes*; Genève, 1803, 3 vol. in-12, fig.; — *Douze Nouvelles*; Genève, 1812, 4 vol. in-12; — *Suite des* Nouvelles; Paris, 1813, 3 vol. in-12; — *Le Châlet des Hautes-Alpes*; Paris, 1813, 3 vol. in-12; — *Dix Nouvelles*; Genève, 1815, 3 vol. in-12; — *Les Châteaux suisses, anciennes anecdotes et chroniques*; Paris, 1816, 3 vol. in-12, fig.; — *Le Robinson suisse, ou journal d'un père de famille naufragé avec ses enfants*; Paris, 1824, 3 vol. in-12, fig., continuation du *Robinson suisse* de Wyss. Ces divers recueils ne sont pas entièrement originaux : ils renferment tous des imitations de l'allemand et de l'anglais, langues qu'elle ne possédait qu'imparfaitement. Cette dame a traduit de l'allemand : *Les Tableaux de famille* (1801, 2 vol. in-12); *Nouveaux Tableaux de famille* (1802, 5 vol.); *Le Village de Lobenstein* (1802, 5 vol.); *Amour et Coquetterie* (1803, 3 vol.); *Aristomène* (1804, 2 vol.); *Marie Menzicoff et Fédor Dolgorouki* (1804, 2 vol.), six romans d'Aug. La Fontaine; — *La Princesse de Wolfenbüttel* (1807, 2 vol.), de Zschokke; — *Emmerich* (1810, 6 vol.), de J.-G. Muller; — *Le Nécromancien, ou le prince à Venise* (1811, 2 vol.) de Schiller, continué et achevé par le traducteur; — *Agathoclès* (1812, 4 vol.); *Falkenberg* (1812, 2 vol.); *Olivier* (1823); et *Le Siége de Vienne* (1826), quatre romans de Mme Pichler; — *Le Robinson suisse* (1813, 2 vol.), de Wyss; — *Charles et Hélène de Mohldorf* (1814, in-12), de Meissner; — *Voyage en Allemagne et en Italie* (1818), de Mme de Recke; — *La Rose de Jéricho* (1819), de D. Hess; — *Vingt et un Ans, ou le prisonnier* (1822), de Lamothe-Fouqué; — *La Tante et la Nièce* (1825), de Mme Schoppenhauer. De l'anglais Mme de Montolieu a traduit, ou plutôt rendu librement, des romans de Ch. Smith, J. Austen, Mmes Hofland, Hervey, O'Keeffe et Panache, etc.

Sa sœur cadette, *Mlle Jeanne-Françoise* DE BOTTENS, née en 1761, à Lausanne, où elle est morte, le 11 mars 1839, a écrit quelques ouvrages qui ne sont pas sans mérite, tels que : *Lettres d'Hortense de Valois à Eugénie de Saint-Firmin*; Paris, 1788, 2 vol. in-12; — *Mémoires et Voyages d'une famille émigrée*, publiés par J.-N. Belin de Ballu; Paris, 1801, 3 vol. in-12; — *Félicie et Florestine*; Paris, 1803, 3 vol. in-12; — *Anastase et Nephtalie*; Paris, 1815, 4 vol. in-12. P. L.

Gencion, *Annuaire nécrolog.*, 1833. — Prudhomme, *Biogr. des Femmes célèbres*. — Haag frères, *La France Protest.*, VIII, 279-281. — Mme de Genlis, *Mémoires*. — Quérard, *La France Littér.*

MONTORFANO (*Giovanni-Donato*), peintre de l'école milanaise, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Élève de Vincenzio Foppa, il fut loin de mériter l'oubli dans lequel l'ont laissé la plupart des historiens de la peinture; il eut surtout un grand malheur, celui d'avoir exécuté son chef-d'œuvre dans la même salle qui renferme celui de Léonard de Vinci. Au réfectoire du couvent des Dominicains delle Grazie de Milan, la foule se presse devant *La Cène* de Léonard, et peu de personnes s'arrêtent devant la vaste fresque qui couvre la muraille opposée;

(1) M. Quérard cite à ce propos les noms de MM. P.-J. Charrin, René Perin, Edme Héreau et de Feletz.

(2) « J'ai été l'éditeur du premier de tous, dit Mme de Genlis. » L'auteur lui envoya un manuscrit en lui demandant de n'y pas faire le plus léger changement, « recommandation qui venait, non de son amour-propre, mais de sa délicatesse ».

et pourtant sans ce redoutable voisinage l'œuvre du Montorfano serait aussi en possession de l'admiration des connaisseurs. Cette immense composition, représentant *Le Christ sur la croix entouré d'innombrables figures*, est signée : *F. Donatus Montorfanus p.* MCCCCXCV. Elle conserve encore tout son éclat, quand deux figures qui avaient été ajoutées par le Vinci sont presque détruites ainsi que *La Cène* elle-même.

Le style du Montorfano est encore ancien et rappelle celui du Mantegna ; mais s'il n'eut pas la science, le goût exquis, la beauté de formes du Vinci, on doit reconnaître qu'il sut donner aux têtes et aux mouvements de ses personnages une vérité, une beauté, une expression que l'on trouverait rarement chez ses contemporains. Suivant l'usage des maîtres milanais du quinzième siècle, il mêle parfois la plastique à la peinture, et quelques accessoires, tels que les casques, sont en relief. Cette fresque très-intéressante pour l'étude des costumes du quinzième siècle présente sur le premier plan plusieurs saints et saintes de l'ordre de Saint-Dominique, et dans le fond la ville de Jérusalem, dont les édifices prouvent qu'il entendait l'architecture et la perspective ; aussi a-t-il été placé parmi les artistes lombards du quinzième siècle qui passent pour avoir découvert les premières règles de cette dernière science. E. B—n.

Lanzi, *Storia Pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

MONTORSOLI (Frà *Giovanni - Angelo*), sculpteur et architecte italien, né en 1507, à Montorsoli, près de Florence, où il mourut, en 1563. Il fut confié par son père à des sculpteurs qui travaillaient aux carrières de Fiésole. Ce fut là qu'il connut Angelo-Francesco Ferrucci, surnommé Francesco del Tadda, qui l'aida de ses conseils et le recommanda à son maître Andrea da Fiesole. Devenu orphelin et maître de ses actions, Montorsoli quitta Andrea, et partit pour Rome, où il rencontra des artistes, ses compatriotes, qui, employés aux travaux de Saint-Pierre, lui firent gagner quelque argent à sculpter des rosaces de la corniche intérieure de la basilique. Il se rendit ensuite à Pérouse auprès d'un sculpteur d'ornements qui, après s'être fait aider par lui pendant une année, lui laissa la charge d'achever seul tout ce qu'ils avaient commencé ; mais Giovanni-Angelo, s'apercevant que le temps qu'il employait ainsi était perdu pour ses progrès et pour sa renommée, quitta Pérouse pour Volterra, où il alla travailler au tombeau du fameux littérateur Raffaello Maffei, dit le Volterrano ; les sculptures qu'il exécuta pour ce monument révélèrent le talent qu'il devait déployer plus tard. De retour à Florence, il fut employé par Michel-Ange aux travaux de S.-Lorenzo. L'entreprise ayant été interrompue en 1527 par la peste et les troubles politiques, Montorsoli se retira près d'un oncle ecclésiastique à Poggibonsi, où il demeura longtemps, étudiant et dessinant. C'est pendant cette retraite qu'il conçut la pensée d'entrer en religion, et dans ce but il se rendit à l'ermitage des Camaldules ; il y passa quelque temps, sculptant des bâtons que ces religieux avaient l'habitude de porter en voyage. Leur vie austère ne lui convenant pas, il essaya de celle des Franciscains de la Vernia, mais il s'en dégoûta également, ne trouvant pas dans leur couvent le temps de se livrer à son goût pour les arts. Il essaya de l'habit des Jésuates, pour le quitter aussi quelques mois après, et enfin se décida en 1530 à entrer chez les Servites de l'Annunziata de Florence ; il y fit profession le 7 octobre de l'année suivante. Son séjour dans le couvent dut être profitable à ses progrès, en lui procurant l'occasion d'étudier les merveilleuses fresques dont ce monastère venait d'être enrichi par Andrea del Sarto. Ses supérieurs le chargèrent alors de refaire, ou de restaurer, les images en cire de divers membres de la famille des Médicis et de quelques autres personnages illustres, images qui avaient souffert des injures du temps ou avaient été maltraitées à l'époque de l'expulsion des Médicis. Pendant qu'il s'occupait de ce travail, le pape Clément VII, d'après le conseil de Michel-Ange, l'appela à Rome pour lui confier la restauration de diverses antiques, telles que le *Laocoon*, auquel il restitua le bras droit, et l'*Apollon du Belvédère*, dont il refit le bras gauche. Ces travaux et un portrait qu'il fit d'après le pape lui-même, lui concilièrent la faveur de Clément VII, qui le releva de ses vœux et lui permit de retourner à Florence avec Michel-Ange pour terminer la décoration de la sacristie de S. Lorenzo. Montorsoli aida alors son illustre maître à achever les statues de *Laurent* et *de Julien de Médicis*, et exécuta sur son modèle la statue de *Saint Cosme*, qui fut justement admirée.

Sur le désir du cardinal de Tournon, Montorsoli entreprit le voyage de Paris, où il fut gracieusement accueilli par François Ier, qui le chargea de l'exécution de quatre statues. Les modèles étaient faits, lorsqu'en l'absence du roi, Montorsoli, ayant éprouvé des difficultés à se faire payer, renonça à l'entreprise, et repartit pour l'Italie, visitant Gênes, Venise, Padoue, Vérone et Mantoue, étudiant et dessinant tout ce qui lui en paraissait digne. Rentré à Florence, il fit en terre cuite un *Moïse* et un *Saint Paul*, qu'il plaça dans deux niches de la salle du chapitre de son ancien couvent. Appelé à Arezzo, il y avait commencé, dans l'église Saint-Pierre, le *mausolée du général Angelo d'Arezzo*, lorsqu'il dut revenir à Florence pour prendre part aux travaux ordonnés par le duc Alexandre de Médicis, à l'occasion du passage de Charles-Quint revenant de son expédition de Tunis. Ayant achevé ensuite le monument d'Arezzo, il partit pour Naples, où il était appelé à travailler à celui du *poëte Sannazar*, dans l'église de Santa-Maria-

del-Parto. Ce mausolée, pour lequel il s'associa son ancien ami Francesco del Tadda, ne fut pas exécuté de suite. Montorsoli, effrayé par la descente des Sarrasins dans la Pouille, revint à Florence, où il mit la dernière main à la statue de *Saint Cosme*, et fit le modèle d'un groupe d'*Hercule étouffant Antée*, destiné à surmonter une fontaine de la villa de Castello, Pendant qu'il était à Carrare, choisissant le marbre de ce groupe, il fut sollicité par André Doria de se rendre à Gênes pour terminer sa statue, que Bandinelli avait laissée inachevée. Il ne put alors se rendre aux désirs de l'illustre amiral, et revint à Florence, où il travailla au monument de Sannazar, et commença son *Hercule*. Ayant eu à l'occasion de ce dernier groupe des désagréments suscités par ses rivaux, il partit pour Gênes, où il acheva la *statue de Doria*, et fit, peut-être pour la cathédrale, une *Statue de saint Jean* qui est attribuée par quelques-uns au Sansovino. Pendant ce temps, Francesco del Tadda avait achevé le *monument de Sannazar*, et Montorsoli se rendit à Naples pour le mettre en place. Ce mausolée, qui occupe l'abside de la petite église qui le renferme, est surmonté du buste du poëte et accompagné des statues d'*Apollon* et de *Minerve*, qu'on a assez singulièrement sanctifiées en gravant sur leurs bases les noms de *David* et de *Judith*. Malgré l'assertion formelle de Vasari, quelques auteurs napolitains font honneur de ce beau monument à leur compatriote Gir. Santa-Croce. Nous pensons que celui-ci a pu en donner le dessin et en exécuter quelques parties, mais nous persistons à croire, avec l'historien d'Arezzo, que les principales sculptures sont l'œuvre de Montorsoli et du Tadda.

Ce travail achevé, Montorsoli revint à Gênes, où il avait promis à André Doria de lui préparer une sépulture dans l'église de Saint-Matthieu. Mettant de suite la main à l'œuvre, il décora l'église des statues des *Evangélistes*, de *la Vierge*, de *Saint Jean-Baptiste*, de *Saint André*, de *David* et de *Jérémie*, et dans la chapelle souterraine, il disposa le *Tombeau de Doria*. Il fit encore quelques autres travaux pour ce prince, dont il agrandit le palais, et partit pour Rome, où pendant un court séjour il apprit l'injure que, profitant de son absence, Bandinelli lui avait faite en brisant son groupe commencé d'*Hercule et Antée* pour en employer le marbre aux corniches du tombeau de Jean de Médicis.

Appelé à Messine, en 1547, il commença sur la place de la cathédrale une des plus magnifiques fontaines qui aient été élevées dans les temps anciens et modernes. Cette grande entreprise fut terminée dans l'espace de quatre ans avec l'aide d'artistes siciliens et surtout de Martino de Messine. Sur la Marine de Messine est une autre fontaine, due également au ciseau de Montorsoli; elle est composée d'un *Neptune* colossal *domptant Charybde et Scylla*, sous la forme d'une néréide et d'un triton. La néréide, brisée dans les émeutes de 1848, a été refaite récemment. Pour la cathédrale, Montorsoli donna le dessin des douze autels élégants que surmontent les statues des apôtres; il sculpta lui-même celle de *saint Pierre*, l'un de ses meilleurs ouvrages, et le *saint Paul* fut exécuté sur son modèle par Martino de Messine. Dans l'église Saint-Dominique, il a élevé le riche *mausolée de la famille Cicala*; on lui attribue une jolie *fontaine de marbre avec la louve allaitant Remus et Romulus* au couvent de S. Agostino; enfin, ce fut encore sous sa direction que fut construite la tour du phare qui éclaire le port.

Quittant la Sicile, Montorsoli alla sculpter à Bologne le *maître autel de l'église des Servites*, qu'il accompagna des statues d'*Adam* et de *Moïse*, puis revint à Florence, où il distribua à ses parents et aux pauvres le produit de ses nombreux travaux, décidé qu'il était à reprendre l'habit monastique. Il n'en eut pas le temps; la mort le frappa à l'âge de cinquante-six ans, et il fut déposé dans le tombeau que lui-même avait préparé. Dès 1561, dans le grand cloître de l'Annunziata, il avait fait construire une chapelle dédiée à saint Luc, destinée à réunir les membres de l'Académie des Beaux-Arts, dont il avait été un des fondateurs, et à leur servir de sépulture. Les honneurs funèbres y furent rendus à Montorsoli le premier par les académiciens. Le second fut Michel-Ange.

Ce sculpteur, aussi habile que fécond, forma un grand nombre d'élèves, dont les plus connus sont Martino de Messine, et un autre frère servite frà Giovanni-Vincenzio Casali. E. BRETON.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*. — *Guida per la città di Messina*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Valery, *Voyages historiques et littéraires en Italie*.

MONTOYA (*Antonio-Ruiz* DE), lexicographe péruvien, né à Lima, où il mourut, le 11 avril 1652. Il entra dans l'institut des Jésuites en 1606, et passa au Paraguay, où il étudia le guarani, et convertit de nombreux Indiens. Il finit ses jours dans un âge avancé. L'un de ses ouvrages fut imprimé dans les missions avec des caractères qui en rendent la lecture sinon difficile, du moins fatigante; c'est l'*Arte*, qui est dans ce cas, le *Tesoro* ayant été imprimé à Madrid, avec des caractères évidemment fondus pour cela avec des signes particuliers. Nous donnons ici les titres de ces deux ouvrages importants, qu'on a songé plus d'une fois à réimprimer : *Arte de la Lengua Guarani, por el P. Antonio Ruiz de Montoya, de la compañia de Jesus, con los escolios, anotaciones y apendices del P. Paulo Restivo, de la misma compañia, sacados de los papeles del P. Simon Bandini y de otros;* pueblo de Santa-Maria-la-Mayor, 1724, in-4°. Ce livre, imprimé comme nous l'avons dit, dans les missions avec des caractères détestables, est rarissime ; la bibliothèque

de l'Institut de France le possède. Le dictionnaire est plus ancien, et beaucoup mieux imprimé : *Tesoro de la Lengua Guarani que se usa en el Peru, Paraguay y Rio de la Plata;* Madrid, Juan Sanchez, 1639, in-4°. — Montoya a également publié, *Catecismo de la lingua guarani;* 1640, in-8°. Nous pensons que le *Tesoro* a fourni, en 1622, un abrégé qu'on a imprimé à Santa-Maria, in-4°. F. D.

Vida del Ant. Ruiz de Montoya y del padre Joseph Cantalbino; Saragoça, 1622. — Ludwig, *The Literature of American aboriginal Languages*, 1858, in-8°.

MONTPENSIER (*Louis I*er DE BOURBON, comte DE), dauphin d'Auvergne, mort en mai 1486. Troisième fils de Jean Ier, duc de Bourbon, et de Marie de Berri, il devint le chef de la première branche des Bourbon-Montpensier par son premier mariage avec Jeanne, héritière du dauphiné d'Auvergne (1428), qui, étant morte sans enfants en 1436, lui légua l'usufruit de tous ses biens. La douceur de son gouvernement lui mérita le surnom de *Bon*. En 1484 il conduisit une ambassade à Rome. De Gabrielle de La Tour, sa seconde femme, il eut un fils et deux filles, dont l'aînée épousa Louis II de La Trémoille.

Gilbert DE BOURBON, comte DE MONTPENSIER, fils aîné du précédent, né vers 1443, mort le 5 octobre 1496, à Pouzzoles, dans le royaume de Naples. Comme son père, il resta fidèle à Louis XI dans ses luttes contre l'aristocratie, et prit part en 1471 à l'invasion des États du duc de Bourgogne. Après avoir assisté au sacre de Charles VIII, il servit sous les ordres de Louis de La Trémoille en Bretagne, se distingua à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier (1488), et passa en 1489 dans le Roussillon pour tenir tête, avec quelques seigneurs du Languedoc et du Dauphiné, aux milices que Ferdinand le Catholique assemblait en Catalogne. En 1494 il fit partie de l'expédition d'Italie, et commanda un des corps de l'armée royale. Lors du départ de Charles VIII, il demeura à Naples avec le titre de vice-roi (mai 1495) et une partie des troupes. On aurait pu remettre ce commandement entre des mains plus habiles; « Mgr de Montpensier, dit Commines, était bon chevalier et hardi, mais peu sage. » Quand on le vit ainsi isolé et dans l'impossibilité de recevoir aucun secours de la France, les partisans de la maison d'Aragon, reprenant courage, s'unirent aux Espagnols et aux Siciliens pour mettre le feu par tout le royaume. La bataille de Seminara, gagnée par d'Aubigny dans les Calabres, ne fit qu'affaiblir les Français. Ferdinand II, quoique battu, osa débarquer près de Naples; le peuple se révolta, lui ouvrit les portes de la ville, et Montpensier, qui en était sorti pour combattre, n'eut que le temps de se jeter avec six mille soldats dans les trois châteaux. La disette de vivres et surtout de fourrages le força d'entrer en accommodement : il promit de se rendre s'il n'était pas secouru avant un mois. Le mois s'écoula, et, au lieu de tenir sa parole, il s'échappa de nuit du Château-Neuf (novembre 1495) et se prépara à soutenir une autre campagne. A la tête d'une nouvelle armée composée en grande partie d'aventuriers, de Gascons et de Suisses, il ravagea la Capitanate; mais, au moment de livrer bataille, il eut à compter avec les Suisses, qui réclamaient leur solde; ses troupes se débandèrent rapidement. Enfermé dans Atella par Ferdinand II, il mit bas les armes (20 juillet 1496), et s'engagea à rendre toutes les places qui appartenaient aux Français. Il allait s'embarquer lorsqu'atteint des fièvres pestilentielles qui avaient emporté presque tous ses compagnons d'armes, il mourut, dans un âge peu avancé, à Pouzzoles. Son corps fut transporté dans la chapelle de Saint-Louis d'Aigueperse, que son père avait fondée et dotée. De sa femme, Claire de Gonzague, fille de Frédéric, marquis de Mantoue, Gilbert eut trois fils, dont deux lui succédèrent, et trois filles; la seconde, *Renée*, épousa Antoine, duc de Lorraine, et l'aînée, *Louise*, épousa le prince de La Roche-sur-Yon, de qui descendit la seconde branche de Bourbon-Montpensier.

Louis II DE BOURBON, comte DE MONTPENSIER, fils aîné du précédent, né en 1483, mort le 14 ou 15 août 1501, à Naples. Il se signala au siége de Capoue, et succomba à une fièvre ardente sans avoir été marié.

Charles DE BOURBON, comte DE MONTPENSIER, frère puîné du précédent. *Voy.* BOURBON (Connétable de). P. L.

Commines, *Mémoires*. — Moréri, *Grand Dict. hist.*, II.

MONTPENSIER (*Louis II* DE BOURBON, comte, puis duc DE), capitaine français, né le 10 juin 1513, à Moulins, mort le 23 septembre 1582, à Champigny, en Touraine. Par son père Louis Ier, prince de La-Roche-sur-Yon, il se rattachait à la branche des Bourbon-Vendôme, et par sa mère, Louise, il était neveu du connétable de Bourbon et petit-fils de Gilbert de Montpensier. Le roi lui restitua, en 1538, le comté de Montpensier avec quelques seigneuries, à la condition d'abandonner toutes prétentions au reste des biens de la maison de Bourbon, qui avaient fait retour à la couronne, et en 1539 il fut créé duc et pair. Malgré ses belles qualités, il fut à peu près laissé sans emploi sous les règnes de François Ier et de Henri II. Il prit part comme volontaire au siége de Boulogne ainsi qu'à la bataille de Saint-Quentin, où il demeura prisonnier. Grâce au crédit que sa femme s'était acquis sur l'esprit de Catherine de Médicis, il rentra en possession, par provisions du 27 novembre 1560, du Beaujolais, du dauphiné d'Auvergne et de la terre de Dombes; en 1561, il fut pourvu du gouvernement général de la Touraine, de l'Anjou et du Maine, dont il se démit presque aussitôt en faveur de son fils. Après s'être montré favorable à la réforme, il fit, dès la première guerre, oublier sa modération passée par d'épou-

vantables rigueurs. « Quand il prenait les hérétiques par composition, dit Brantôme, il ne la leur tenait nullement, disant qu'à un hérétique on n'était point obligé de garder sa foi. » Il réduisit successivement Blois, Tours, Angers, Bourges et Saintes, mit garnison dans La Rochelle et s'empara de l'île d'Oléron. En 1568, il commanda l'armée de Guienne et du Poitou, défit à Messignac les capitaines de Mouvans et de Gourdes, et joignit ensuite le duc d'Anjou. A Jarnac et à Montcontour, il commença l'attaque, et déploya la plus grande valeur. A la fin de 1569, il se démit du gouvernement du Dauphiné, qu'il occupait depuis deux ans pour prendre possession de celui de Bretagne. Mis par Charles IX dans le secret du massacre de la Saint-Barthélemy, il se mêla aux tueurs avec le duc de Nevers, son gendre, criant partout qu'il fallait écraser les huguenots jusqu'au dernier. De 1574 à 1576, il opéra encore dans le Poitou et la Saintonge, assista à la première assemblée des états de Blois, et contribua à la conclusion de la paix donnée en 1577 à Poitiers. Il mourut à l'âge de soixante-neuf ans, laissant la réputation d'un des plus braves capitaines de son temps et du plus riche seigneur du royaume après en avoir été, dans sa jeunesse, le plus pauvre. Il se maria deux fois, et eut de Jacqueline de Longwic, fervente protestante, morte en 1561, un fils et quatre filles, entre autres *Charlotte*, qui épousa Guillaume, comte de Nassau. Sa seconde femme, Catherine de Lorraine (*voy.* ci-après), ne lui donna point de postérité. P. L.

De Thou, *Hist.* — Brantôme, *Capitaines illustres.* — Moréri, *Grand Dict. Hist.*, II. — Sismondi, *Hist. des Français*, XVIII à XX.

MONTPENSIER (*François* DE BOURBON, duc DE), capitaine français, fils aîné de Louis II et de Jacqueline de Longwic, né en 1539, mort le 4 juin 1592, à Lisieux. Connu d'abord sous le nom de *prince dauphin*, il prit à la mort de son père (1582) le titre et le nom de *duc de Montpensier*. Après s'être signalé aux siéges de Rouen et du Havre, il fut en 1565 pourvu du gouvernement général de Touraine, qui comprenait alors la Touraine, l'Anjou, le Maine et le Perche. Il suivit le duc d'Anjou dans la seconde guerre contre les protestants, et se trouva aux batailles de Jarnac et de Montcontour. Durant la troisième il obtint le commandement d'une armée (1574) qu'il conduisit le long du Rhône, reprit la plupart des places du Vivarais, assiégea inutilement Privas, et guerroya dans le Dauphiné contre le brave Montbrun. Créé chevalier du Saint-Esprit (1579) il fut envoyé en ambassade auprès de la reine Élisabeth pour réclamer son concours contre la Ligue. En 1582, il passa en Flandre avec le titre de lieutenant général, assista à la déroute d'Anvers et contribua à rallier l'armée (1583). Sur la démission du duc d'Espernon, il reçut le gouvernement de Normandie (1588), et y commanda jusqu'à sa mort. Après avoir battu le comte de Brissac, qui s'avançait au secours de Falaise avec six mille soldats et un grand nombre de paysans armés, il reconnut l'un des premiers les droits de Henri IV à la couronne, rejoignit ce prince à Dieppe et lui rendit de grands services aux journées d'Arques et d'Ivry. Il soumit encore Avranches et prit part au siége de Rouen. On cite le duc de Montpensier comme un prince généreux, humain, modeste et exact à remplir ses promesses. Lorsqu'on lui rappelait les avantages qu'il avait eus à la guerre : « Oui, disait-il, mais dans d'autres occasions j'ai commis des fautes. » P. L.

Pinard, *Chronologie militaire.* — Anquetil, *Histoire de France*, V. — De Courcelles, *Dict. hist. des Généraux français.*

MONTPENSIER (*Henri* DE BOURBON, duc DE), fils unique du précédent, né le 12 mai 1573, à Mézières (Touraine), mort le 27 février 1608. On l'appela jusqu'en 1592 le *prince de Dombes*. Pourvu en 1588 du gouvernement du Dauphiné, il obtint en 1592 le gouvernement de Normandie, auquel il joignit en 1593 celui de Bretagne, dont il se démit en 1598, en faveur du jeune duc de Vendôme. De 1589 à 1593, il opéra en Bretagne contre les ligueurs, et montra plus de bravoure que de talents militaires ; il assiégeait Craon, de concert avec le prince de Conti, lorsque, surpris par Mercœur, il fut obligé de battre en retraite (24 mai 1592). L'année suivante il se rendit en Normandie, et fut atteint, au siége de Dreux, d'un coup de mousquet à la mâchoire inférieure. Il combattit les Espagnols à la défense de Calais ainsi qu'au siége d'Amiens (1596), et suivit le roi dans la conquête de la Bresse et de la Savoie (1600). D'un esprit faible et borné, il s'était laissé séduire par les seigneurs, qui avaient comploté de faire ériger leurs gouvernements en fiefs héréditaires ; il soumit cette proposition à Henri IV, qui, après l'avoir écouté patiemment, lui dit : « Mon cousin, je crois que quelque esprit malin a charmé le vôtre ou que vous n'êtes pas en votre bon sens, de me tenir des discours si indignes d'un bon sujet et d'un prince de mon sang. » A quelque temps de là le duc de Montpensier se trouvait compromis dans la conspiration de Biron. Il y avait deux ans qu'il ne vivait plus que de lait de femme, lorsqu'il mourut jeune encore. En lui s'éteignit la branche des Bourbons-Montpensier. Il avait épousé Henriette-Catherine de Joyeuse. Leur fille unique, *Marie*, née le 15 octobre 1605, épousa, en 1626, Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, et mourut en couches à Paris, le 4 juin 1627. P. L.

Sully, *Économies royales.* — Palma Cayet, *Chronologie.*

MONTPENSIER (*Catherine-Marie* DE LORRAINE, duchesse DE), fille du duc de Guise assassiné devant Orléans, et sœur du duc de Guise assassiné à Blois, née le 18 juillet 1552, morte le 6 mai 1596. Elle fut mariée en février

1570, à Louis de Bourbon, duc de Montpensier. On ne peut douter qu'elle ne s'associât aux intrigues de ses frères contre le roi de France et Henri de Navarre; mais elle ne commença à jouer un rôle important, dans la Ligue, que lorsque la rupture entre le duc de Guise et Henri III fut devenue complète vers la fin de 1587. En l'absence du duc de Guise, qui poursuivait les débris des bandes allemandes, la duchesse entretint l'ardeur du parti catholique. Le parti royaliste se vengea par des plaisanteries sur la difformité de la duchesse, qui était boiteuse, et sur ses mœurs, qui ne passaient pas pour irréprochables (1). Au mois de janvier 1588, Henri III, irrité et effrayé de ses menées séditieuses avec les prédicateurs les plus violents, Boucher, Lincestre, Aubert, lui ordonna de quitter Paris; « dont toutefois elle ne fist rien, s'en estant exemptée par ses menées et ruses ordinaires; ayant esté si impudente et effrontée que d'avoir dit à trois jours de là, qu'elle portoit à sa ceinture les cizeaux qui donneroient la troisiesme couronne à frère Henri de Valois. » Cette troisième couronne que la sœur de Guise réservait à celui qui avait porté la couronne de Pologne et qui portait celle de France, c'était la tonsure de moine. La duchesse continua donc de pousser la population de Paris à la révolte et de réunir dans sa maison les chefs de la Ligue. La journée des Barricades, préparée par elle, acheva d'anéantir l'autorité royale dans Paris. Henri III, forcé de quitter la capitale, se vengea en faisant assassiner à Blois le duc de Guise et son frère le cardinal de Guise (décembre 1588). La duchesse, ne se laissant pas abattre par ce coup terrible, alla chercher en Bourgogne son autre frère Mayenne, qui hésitait à se mettre à la tête du mouvement ligueur, et l'amena à Paris. Cette ville fut assiégée peu après par les deux rois de France et de Navarre; elle allait succomber lorsque Henri III fut assassiné par Jacques Clément. En apprenant ce crime, dans la matinée du 2 août 1589, la duchesse de Montpensier s'écria: « Je ne suis marrie que d'une chose, c'est qu'il n'ait pas su avant de mourir que c'étoit moi qui l'avoit fait faire. » Elle prit la duchesse de Nemours, sa mère, dans sa voiture, et parcourant les rues de Paris, partout où elle voyait des bourgeois assemblés elle leur criait: « Bonne nouvelle, mes amis, bonne nouvelle! le tyran est mort. » Ces paroles ont fait supposer que la duchesse avait été l'instigatrice du crime de Jacques Clément; mais ce point, profondément obscur pour les contemporains, n'a été éclairci depuis par aucune révélation historique. Ce qui est certain, c'est que Mme de Montpensier poussa son frère Mayenne à se faire proclamer roi. Mayenne hésita et laissa échapper une chance que sa sœur, plus audacieuse et peut-être plus habile, le pressait de saisir. Après une lutte, dont les principaux incidents ont été racontés aux articles HENRI IV et MAYENNE, et dans laquelle Mme de Montpensier joua un rôle bruyant, quelquefois embarrassant pour son frère, plus modéré, Henri IV entra dans Paris le 22 mars 1594, au grand désespoir de la duchesse. Cependant, elle comprit que le seul parti qui lui restât était de se réconcilier avec la cause victorieuse et avec un prince qui n'abusait pas de la victoire. « Ce jour (24 mars), dit L'Estoile, le roi vint voir madame de Nemours, avec laquelle madame de Montpensier estoit. Il leur demanda, entre autres propos, si elles estoient point bien estonnées de le voir à Paris, et encore plus de ce qu'on n'y avoit volé ni pillé personne, ni fait tort à homme du monde.... Et se tournant vers Mme de Montpensier, lui dit: Que dites-vous de cela, ma cousine? — Sire, lui répondit-elle, nous n'en pouvons dire autre chose, si non que vous estes un très-grand roy, très-bening, très-clément et très-généreux. » Le roi en souriant lui demanda si elle ne voulait pas faire sa paix avec Brissac (qui avait ouvert les portes de Paris à Henri IV). « Sire, dit-elle, elle est toute faite, puisqu'il vous plaist. Une chose eussé-je seulement désirée en la réduction de vostre ville de Paris: c'est que M. de Mayenne, mon frère, vous eust abaissé le pont pour y entrer. — Ventre-saint-gris, respondit le roi, il n'eust fait possible attendre longtemps; je n'y fusse pas arrivé si matin. » La bonté du roi ne rassurait pas complétement la duchesse sur les conséquences de sa conduite lors de l'assassinat d'Henri III; le parlement menaçait de faire une enquête sur les auteurs de ce crime et de remonter jusqu'aux personnes les plus éminentes. Enfin, dans le traité avec Mayenne Henri IV inséra une clause qui mettait expressément les princes et princesses de la maison de Lorraine à l'abri des poursuites judiciaires. La duchesse de Montpensier ne profita pas longtemps de cette garantie; elle mourut le 6 mai suivant (1), laissant une réputation douteuse, que le parti triomphant noircit par la plume de ses écrivains les plus mordants et que le parti vaincu ne défendit pas. N.

L'Estoile, *Journal*. — De Thou, *Historia sui temporis*, et les sources indiquées aux articles *Henri de* GUISE et MAYENNE.

MONTPENSIER (*Anne-Marie-Louise* D'ORLÉANS, duchesse DE), connue sous le nom de *Mademoiselle* et de la *Grande Mademoiselle*, fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII et

(1) Beaucoup de ces plaisanteries ont été recueillies par L'Estoile, qui a donné un pamphlet intitulé *Bibliothèque de madame de Montpensier, mise en lumière par l'avis de Cornac, avec le consentement du sieur de Bois-Dauphin, son escuier*.

(1) « Le lundi 6, dit L'Estoile, mourust, à une heure après minuict, madame de Montpensier, en sa maison de la rue des Bourdonnois, à Paris, d'un grand flux de sang qui lui couloit de tous les endroits de son corps, qui estoit une mort fort rapportante à sa vie, aussi bien que le grand tonnerre et tempeste qui fist ceste nuict aux tempestueuses humeurs de son esprit, malin, brouillon et tempestueux. »

de Marie de Bourbon, héritière de la maison de Montpensier, née à Paris, le 29 mai 1627, morte à Paris, le 5 avril 1693. Elle fut tenue sur les fonts baptismaux par la reine Anne d'Autriche et par le cardinal de Richelieu. Cinq jours après sa naissance, elle perdit sa mère, et resta une riche héritière. Ce point mérite d'être signalé, car il eut beaucoup d'influence sur ses idées. Mlle de Montpensier fut en naissant le plus riche parti de l'Europe, et eut dès l'enfance le rôle de *demoiselle à marier*. Son père la destinait au comte de Soissons, prince du sang royal, qui fut tué à la bataille de La Marfée. Mais la princesse, âgée de onze ans, avait de plus hautes prétentions; elle pensait au dauphin, (depuis Louis XIV), qui venait de naître. « Je l'allois voir tous les jours, dit-elle, et je l'appelois mon petit mari; le roi s'en divertissoit et trouvoit bon tout ce que je faisois. Le cardinal de Richelieu, qui ne vouloit pas que je m'y accoutumasse ni qu'on s'accoutumât à moi, me fit ordonner de retourner à Paris. » Elle quitta donc Saint-Germain, où résidait la cour, et alla s'établir aux Tuileries. La reine, pour la consoler, lui dit: « Mon fils est trop petit, tu épouseras mon frère. » Elle parlait du cardinal infant, gouverneur des Pays-Bas, lequel mourut en 1641, vers le même temps à peu près que le comte de Soissons. Quelques années plus tard, après la mort de Richelieu et de Louis XIII, deux grands princes, le roi d'Espagne Philippe IV et l'empereur Ferdinand III, se trouvant veufs, Mademoiselle pensa que l'un d'eux serait un bon parti, et elle s'arrêta à l'idée d'épouser Ferdinand. C'est elle qui raconte, dans ses véridiques *Mémoires*, tous ces projets en l'air; elle ajoute qu'ayant alors dans l'esprit de devenir impératrice, elle prenait en pitié le prince de Galles (fils de Charles Ier), qui recherchait sa main. Le mariage avec l'empereur ne se fit pas, et la princesse attribua l'insuccès de cette négociation à l'abbé de La Rivière, confident de son père, et surtout au cardinal de Mazarin. Elle fut saisie de colère contre la cour, et « c'étoit, dit-elle, un ressentiment qui me faisoit d'autant plus de peine que je n'avois pas moyen d'en donner des effets ». La Fronde lui fournit bientôt l'occasion de montrer son ressentiment; la jeune princesse ne la laissa pas échapper. Lorsque la reine et la cour quittèrent Paris pour Saint-Germain, dans la nuit du 6 janvier 1649, elle les accompagna par convenance, mais ses vœux étaient pour l'autre parti. « J'étois toute troublée de joie, dit-elle, de voir qu'ils alloient faire une faute, et d'être spectatrice des misères qu'elle leur causeroit : cela me vengeroit un peu des persécutions que j'avois souffertes. »

La première Fronde dura peu de temps, et Mademoiselle, qui ne se trouvait pas assez vengée, vit avec un plaisir qu'elle ne cache pas recommencer les troubles. Cœur vaillant, tête romanesque et légère, elle eut son rôle brillant et passager, et à la manière dont elle raconte ses aventures, on voit bien qu'elle ne se repentait point de sa conduite. Pour enlever à la cause royale la ville d'Orléans, qui faisait partie de l'apanage de son père, elle eut la hardiesse d'aller en personne dans cette ville. Elle partit, presque seule, avec Mmes de Fiesque et de Frontenac, que l'on appelait ses *maréchales de camp*. Un de ses amis, le marquis de Vilaines, qui passait pour grand astrologue, lui prédit qu'elle ferait quelque chose d'extraordinaire le 27 mars (1626); elle nota la prédiction sur son agenda, et marcha en avant avec confiance. Dans les plaines de la Beauce, elle s'habilla en amazone, monta à cheval et se mit à la tête des troupes de la Fronde qui étaient dans les environs. Elle trouva les portes d'Orléans fermées, mais ses partisans brisèrent une poterne qui donnait sur la Loire, et introduisirent la princesse au moyen de deux bateaux et d'une échelle assez haute. « Je ne marquai pas le nombre des échelons, dit-elle, je me souviens seulement qu'il y en eut un rompu et qui m'incommoda à monter. Rien ne me coûtoit alors pour l'exécution d'une circonstance avantageuse à mon parti, et que je pensois l'être fort pour moi. » Elle pensait en effet se rendre assez redoutable pour que son mariage avec le roi fût une des conditions de la paix. Condé, que naguère elle haïssait avec peu de motifs, et que maintenant elle admirait sans mesure, l'entretenait dans cette idée. En attendant, elle jouissait avec délices de son importance et de sa popularité. Son retour à Paris fut encore un triomphe, mais ce fut le dernier. Les affaires de la Fronde déclinaient. Le 2 juillet Condé, serré de près par Turenne, livra bataille sous les murs de Paris, dans le faubourg Saint-Antoine; il allait être écrasé si Mademoiselle n'avait arraché aux magistrats de Paris l'ordre d'ouvrir la porte Saint-Antoine à l'armée vaincue, et n'eût fait tirer le canon de la Bastille pour protéger la retraite de Condé. Ce hardi coup de tête prolongea de quelques mois l'existence de la ligue. Mazarin et plus tard Louis XIV ne l'oublièrent pas. Deux jours après cette affaire du faubourg Saint-Antoine, elle donna une nouvelle preuve de courage et d'humanité. Condé, pour décider les magistrats de Paris à sortir de la neutralité, avait ameuté contre eux la populace. Le 4 juillet au soir, des massacres, que Condé dirigeait sous main et que Gaston ne chercha pas à empêcher, eurent lieu à l'hôtel de ville. Mademoiselle, accompagnée de quelques dames, eut le courage de se jeter au milieu de l'émeute pour protéger les magistrats. N'ayant pu d'abord s'avancer plus loin que le pont Notre-Dame, elle y retourna la nuit, pénétra dans l'hôtel de ville, et parvint à sauver le prévôt des marchands, Lefèvre, royaliste ardent. Ces convulsions sanglantes hâtèrent la fin de la Fronde. Condé quitta Paris le 13 octobre,

et Louis XIV y rentra le 21. La veille Gaston avait reçu l'ordre de ne pas rester dans la capitale. Quant à Mademoiselle, on lui signifia simplement de quitter les Tuileries; mais, croyant sa liberté menacée, repoussée par son père, qui ne la voulait pas près de lui, elle s'enfuit au hasard et avec une suite peu nombreuse. Les incidents du voyage ne l'ennuyèrent point, car en les racontant elle ne manque pas d'ajouter : « Cette plaisanterie nous réjouit quelques jours;... cette aventure nous réjouit fort. » Elle se retira dans sa terre de Saint-Fargeau, où elle passa près de cinq ans, soupirant après la cour, s'appliquant à ses affaires, et écrivant ses *Mémoires*, pour se distraire. Enfin, en 1657, elle obtint la permission de paraître à la cour qui se trouvait alors à Sedan. Le cardinal se montra pour elle plein d'égards et de bonhomie. Leur première entrevue fut une excellente scène de comédie, qu'il faut lire dans les *Mémoires*. La reine eut moins d'aménité. « Voici, dit-elle en présentant la princesse au roi, voici une demoiselle qui est bien fâchée d'avoir été méchante, elle sera bien sage à l'avenir. » Le roi fut convenable, et dit qu'il fallait tout oublier; mais il n'oublia pas le canon de la Bastille. A trente ans passés, Mademoiselle, toujours très-considérée pour sa naissance et sa fortune, ne pouvait jouer qu'un rôle un peu effacé dans une cour où un jeune roi recherchait la jeunesse. Elle s'amusait à écrire; mais ce n'était pas assez pour l'occuper. Elle songeait à tant de mariages projetés et manqués, et trouvait raisonnable de rester dans son état indépendant de grande princesse libre avec 500,000 livres de rente. Elle comptait sans la passion imprévue qui la dominait pour M. de Lauzun, capitaine des gardes du corps et favori du roi. On voit par les *Mémoires* de Mademoiselle qu'elle l'avait remarqué dès 1659, mais ce fut dix ans plus tard et lorsqu'elle-même en avait quarante-deux, qu'elle se mit à l'aimer passionnément; et comme elle ne séparait pas l'idée d'amour de l'idée de mariage, elle résolut, après une longue lutte contre elle-même, elle résolut donc, elle « Mademoiselle, petite-fille de Henri IV, Mademoiselle d'Eu, Mademoiselle de Dombes, Mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle cousine germaine du roi, Mademoiselle destinée au trône, Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur », de demander au roi la permission d'épouser un cadet de Gascogne. Le roi, à la suite d'une démarche collective de plusieurs nobles, amis de Lauzun, M. de Montausier en tête, accorda la permission. Le mariage fut déclaré, le 15 décembre 1670. Malgré les conseils pressants de M. de Montausier, Lauzun eut l'imprudence de remettre à quelques jours la célébration de ce mariage, et dans l'intervalle, Louis XIV, sur les instances de Monsieur et de Condé, retira sa permission, le 18 décembre. La duchesse de Montpensier ressentit un désespoir qu'elle témoigna naïvement. « Suivant son humeur, dit Mme de Sévigné, elle éclata en pleurs, en cris, en douleurs violentes, en plaintes excessives, et tout le jour elle a gardé son lit sans rien avaler que des bouillons. » Mme de Caylus raconte « qu'elle se mit au lit, et reçut des visites comme une veuve désolée, et j'ai ouï dire à madame de Maintenon qu'elle s'écrioit dans son désespoir : Il serait là! — Il serait là! — C'est-à-dire, il serait dans mon lit; — car elle montrait la place vide. » Cette désolation s'accrut encore l'année suivante quand Lauzun fut arrêté le 25 novembre 1671, et conduit à la Bastille, puis à Pignerol. Elle n'eut qu'une idée, obtenir la liberté de Lauzun; elle l'obtint en effet, au bout de dix ans de sollicitations, mais elle la paya cher; elle dut donner au duc du Maine, fils de Louis XIV et de Mme de Montespan, le comté d'Eu, le duché d'Aumale et la principauté de Dombes. A ce prix Lauzun sortit de prison, mais il ne fut pas permis à Mademoiselle de l'épouser publiquement. Il paraît qu'il y eut entre eux un mariage secret; il se peut aussi que le mariage remontât à 1671. Tout est douteux à ce sujet; ce qui est certain, c'est que Lauzun, déçu dans son espoir d'une magnifique alliance, se jugeant dépouillé par la donation de la princesse, et se trouvant après dix ans de captivité en présence d'une femme de cinquante-quatre ans, ne lui témoigna ni tendresse ni égards. Après quelque temps de relations de plus en plus orageuses, ils se séparèrent pour toujours. Lauzun plus d'une fois essaya de se rapprocher; mais Mademoiselle ne lui pardonna pas, et mourut sans avoir consenti à le revoir. Ses obsèques, célébrées avec magnificence, furent troublées par un singulier accident. Ses entrailles, mal embaumées, fermentèrent, et au milieu de la cérémonie firent éclater l'urne qui les contenait avec un bruit épouvantable. « A l'instant, dit Saint-Simon, voilà les dames les unes pâmées d'effroi, les autres en fuite. Les hérauts d'armes, les Feuillants qui psalmodiaient, s'étouffaient aux portes avec la foule qui gagnoit au pied. La confusion fut extrême. »

Mademoiselle aimait à faire des portraits; elle a fait le sien; en voici quelques passages :

Je suis grande, ni grasse ni maigre, d'une taille fort belle et fort aisée. J'ai bonne mine; la gorge assez bien faite; les bras et les mains pas beaux, mais la peau belle ainsi que la gorge. J'ai la jambe droite et le pied bien fait; mes cheveux sont blonds et d'un beau cendré; mon visage est long, le tour en est beau; le nez grand et aquilin; la bouche ni grande ni petite, mais façonnée et d'une manière fort agréable; les lèvres vermeilles; les dents point belles, mais pas horribles aussi; mes yeux sont bleus, ni grands ni petits, mais brillants, doux et fiers comme ma mine. Je parle beaucoup, sans dire des sottises ni de mauvais mots.... Je suis fort méchante ennemie, étant fort colère et fort emportée; et cela joint à ce que je suis née peut bien faire trembler mes ennemis

mais aussi j'ai l'âme noble et bonne. Je suis incapable de toute action basse et noire; ainsi je suis plus propre à faire miséricorde que justice. Je suis mélancolique; j'aime à lire les livres bons et solides; les bagatelles m'ennuient, hors les vers; je les aime, de quelque nature qu'ils soient, et assurément je juge aussi bien de ces choses-là que si j'étais savante. »

Mademoiselle laissa des *Mémoires*, admirables de sincérité en ce qui la touche, pleins de franchise, sans dénigrement à l'égard des autres. Le style en est peu correct, quoiqu'il ait été revu, du moins pour les premières parties, par Segrais, secrétaire de la duchesse, mais la lecture en est agréable et instructive. La Bibliothèque impériale possède trois manuscrits de cet ouvrage; le premier, qui est autographe, manque des quatre-vingt-deux premiers feuillets et d'une partie de la relation du combat livré au faubourg Saint-Antoine. Les deux autres manuscrits présentent les mêmes lacunes ainsi que la première édition; Amsterdam, 1729. La seconde édition, Amsterdam, 1735, faite sur un manuscrit que Mademoiselle avait donné au président de Harlay, est beaucoup plus complète, et a servi de base aux autres éditions; elle laisse à désirer pour la correction, et n'a été que faiblement améliorée dans les éditions d'Amsterdam, 1746, 8 vol. in-12; de Maestricht, 1776, 8 vol. in-12; de Petitot, XLe à XLIIIe vol. de sa collection; de Michaud, dans sa nouvelle *Collection de Mémoires*. M. Chéruel en a donné une nouvelle édition, corrigée sur le manuscrit autographe; Paris, 1858, 4 vol. in-12. On a encore de Mademoiselle : *Divers Portraits*, la *Relation de l'isle Invisible*, et l'*Histoire de la princesse de Paphlagonie*, imprimés en 1659. Ces *Portraits* et ces deux nouvelles ont été réimprimés dans les différentes éditions in-12 des *Mémoires*, avec la clef tirée des mémoires inédits de Segrais. On a joint aux mêmes éditions, *Les Amours de Mademoiselle et de M. de Lauzun*, roman indigne de confiance. L. J.

Le cardinal de Retz, *Mémoires* (1). — Mme de Sévigné, *Lettres* — Mme de Caylus, *Souvenirs*. — Dangeau, *Journal*. — Saint-Simon, *Mémoires*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Anquetil, *Louis XIV et sa cour*. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. III. — Monty, dans la *Revue Contemp.*, 30 avril 1858.

MONTPENSIER (*Antoine-Philippe* D'ORLÉANS, duc DE), second fils de Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, et de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, né le 3 juillet 1775, mort le 18 mai 1807, à Twickenham, près Londres. Élevé, ainsi que ses frères et sœurs, par Mme de Genlis, il manifesta de bonne heure du goût pour les arts. A l'époque de la révolution il entra, comme sous-lieutenant, au 14e de dragons, dont son frère aîné, le duc de Chartres, était colonel, accompagna ce dernier à l'armée du nord et lui fut attaché en 1792 en qualité d'aide-de-camp. Sa conduite à Valmy lui valut une citation honorable dans le rapport du général Kellermann (1). Devenu lieutenant-colonel et adjudant-général, il se signala de nouveau à la bataille de Jemmapes. Dans le courant de l'hiver, il passa à l'armée d'Italie, qui se trouvait alors sous les ordres de Biron. Par suite de la défection du duc de Chartres, il se trouva bientôt enveloppé dans le décret qui privait de leur liberté tous les membres de la famille des Bourbons. Arrêté le 8 avril 1793, à Nice, il prit la route de Paris, sous la garde d'un officier de gendarmerie; mais on le reconnut à Aix, et, forcé de rebrousser chemin, il fut amené à Marseille et enfermé dans un des cachots du Palais. Transféré au bout de quinze jours au fort de Notre-Dame-de-la-Garde, puis au fort Saint-Jean, il fut d'abord traité avec beaucoup de rigueur; la surveillance se relâcha peu à peu : on lui permit d'avoir des livres, des crayons, des fleurs, une table assez bien approvisionnée; on lui laissa son valet de chambre, Gamache. Il lisait d'ordinaire toute la journée; le soir il jouait au piquet deux ou trois heures, puis il se couchait, et restait au lit aussi longtemps que possible. D'un caractère bouillant et fier, il s'accommodait mal des habitudes républicaines, et supportait avec impatience les vexations puériles et parfois cruelles auxquelles l'exposait la grossièreté de ses gardiens. Quoiqu'il fût peu rassuré sur le sort qui l'attendait, il assure que la perspective de la mort ne troubla jamais son repos. Après l'entrée du général Carteaux à Marseille, il obtint quelques adoucissements à sa captivité, celui entre autres de passer plusieurs heures par jour dans la compagnie de son père et de son frère, le comte de Beaujolais, qui étaient détenus dans le même fort, ainsi que la duchesse de Bourbon et le prince de Conti. Le 23 octobre 1793, il reçut les derniers adieux du duc d'Orléans, emmené à Paris pour y être traduit devant le tribunal révolutionnaire. Réuni depuis lors à son frère, il adressa aux autorités administratives de nombreuses pétitions, qui toutes demeurèrent sans effet. Cependant sa condition s'améliora; il obtint un logement plus commode et plus sain, il communiqua avec plusieurs prisonniers, et, outre un domestique qu'il avait déjà, il prit à ses gages une servante. Le 6 juin 1795 le fort fut envahi par une bande de royalistes forcenés, qui massacrèrent dans d'horribles tortures plus de quatre-vingts prisonniers suspects de jacobinisme. Bien connu de plusieurs d'entre eux, Montpensier n'eut rien à redouter

(1) Sur le rôle de Mademoiselle pendant la Fronde, voy. divers pamphlets qui sont énumérés dans le *Catalogue de l'Histoire de France*, t. II, chap. III.

(1) « Embarrassé du choix, écrivait Kellermann, je ne citerai, parmi ceux qui ont montré un grand courage, que M. de Chartres et son aide-de-camp M. de Montpensier, dont l'extrême jeunesse rend le sang-froid, à l'un des feux les plus soutenus qu'on puisse voir, extrêmement remarquable. » (*Moniteur* du 22 septembre 1792.)

de leur part (1). Après avoir vu mettre en liberté le prince de Conti et la duchesse de Bourbon, il perdit toute espérance de jamais sortir de prison, et forma des projets de fuite, pour lesquels il trouva d'assez grandes facilités. Dans la soirée du 18 novembre 1795, il venait de franchir le pont-levis du fort lorsqu'il rencontra le commandant; reconduit dans sa chambre, il saisit une corde qu'il s'était procurée, la noua autour d'une espèce de piton qui tenait à la fenêtre et se laissa glisser. A peine était-il parvenu à la moitié de la hauteur, c'est-à-dire à trente pieds environ, que la corde se rompit : il tomba sur le sable et se cassa le pied droit. Malgré cette fracture et une violente douleur qu'il éprouvait aux reins, il gagna à la nage la chaîne du port et s'y cramponna en attendant le passage de quelques bateaux. Recueilli au bout de deux heures, et transporté chez un perruquier, nommé Mangin, qui avait contribué à son évasion, il fut reconnu, dénoncé au commissaire du gouvernement, Fréron, et replacé sous les verroux. Beaujolais, qui était déjà libre, revint se constituer prisonnier aussitôt qu'il eut appris l'accident qui lui était arrivé. Cependant les deux frères en furent quittes à bon marché : on ne les sépara point, on ne leur infligea aucune aggravation de peine, et personne ne fut inquiété à cause d'eux. La duchesse d'Orléans avait allégé autant que possible les souffrances de ses fils, et plusieurs fois elle avait sollicité leur élargissement. Ayant appris que le Directoire y consentirait enfin, à la condition que son fils aîné s'éloignerait de l'Europe, elle se hâta de lui écrire dans ce sens. « Quand ma tendre mère recevra cette lettre, répondit aussitôt le duc d'Orléans, ses ordres seront exécutés et je serai parti pour l'Amérique. »

Dès que la certitude fut acquise de son arrivée à Philadelphie, Montpensier et Beaujolais furent mis en liberté, et s'embarquèrent le 5 novembre 1796 pour les États-Unis. Après une traversée d'environ trois mois, ils rejoignirent leur frère aîné. La destinée des trois princes devint alors commune. Ensemble ils parcoururent les États de l'intérieur, la Virginie, le Canada; ensemble ils résidèrent successivement à Philadelphie, à New-York et à Boston; puis, avec l'intention de rejoindre leur mère, qui venait d'être déportée en Espagne, ils descendirent, au milieu des glaces, l'Ohio et le Mississipi, jusqu'à La Nouvelle-Orléans, et firent voile pour La Havane. Forcés par le gouverneur espagnol de quitter l'île au plus vite, ils se rembarquèrent pour New-York, d'où un bâtiment anglais les conduisit à Falmouth. Au commencement de 1800, ils arrivèrent à Londres, et fixèrent leur séjour habituel à Twickenham. Le duc de Montpensier y mourut, d'une maladie de poitrine, dont il souffrait depuis sa captivité (1). Il fut enterré à Westminster. On a de lui une relation intitulée : *Ma Captivité de quarante-trois mois* (Paris, 1824, in-8°), et réimprimée dans le t. IX de la *Bibliothèque des Mémoires pendant le dix-huitième siècle*, de M. Barrière.

P. L.

Mémoires du duc de Montpensier. — Am. Boudin, *Hist. de Louis-Philippe.*

* MONTPENSIER (*Antoine-Marie-Philippe-Louis* D'ORLÉANS, duc DE), prince français, né à Neuilly (Seine), le 31 juillet 1824. Cinquième fils du roi Louis-Philippe et de la reine Marié-Amélie, il fit, comme ses frères, ses études au collége Henri IV. Destiné à entrer dans l'artillerie, il fut nommé, le 29 avril 1842, sous-lieutenant dans le 3e régiment de cette arme, et passa, le 17 décembre 1843, dans le 4e régiment en qualité de capitaine commandant la 7e batterie. Lorsque le maréchal Bugeaud prépara, en février 1844, l'expédition contre Biskara, le duc de Montpensier voulut y prendre part, et dès le 27 de ce mois il fut chargé de reconnaître le défilé d'El-Kantara et d'y faire exécuter divers travaux pour le passage de l'artillerie de campagne. Le 15 mars suivant, il se montra l'émule du duc d'Aumale, son frère, sous les ordres duquel il se trouvait, et au combat livré devant M'ehonnesh à trois mille Arabes des tribus de l'Aurès, soutenus et guidés par deux cents réguliers d'Abd-el-Kader, il dirigea toute la journée le feu de l'artillerie contre un fort situé au-dessus de la gorge de l'Oued-el-Abiad. Le soir, son frère et lui se mirent à la tête d'une petite colonne de réserve, et emportèrent vaillamment cette position difficile et escarpée. Le duc de Montpensier, qui, ce jour-là, allait pour la première fois au feu, reçut une légère blessure près de l'œil gauche. Sa conduite lui valut, le 24 juin 1844, la croix de chevalier de la Légion d'Honneur, et le grade de chef d'escadron le 8 août suivant. De retour en France, il accompagna son père dans son voyage en Angleterre, au mois d'octobre, et lieutenant-colonel le 22 mars 1845, il repartit pour l'Algérie, où, le 14 mai suivant, il se distingua dans un combat livré aux Kabyles, sous l'Ouarensenis, chez les Beni-Hindel. Il s'embarqua ensuite à Alger pour faire un voyage d'instruction dans le Levant, et visita successivement Tunis, Constantinople, Alexandrie, le Caire, Memphis, Rhodes, Smyrne et

(1) « Dix ou douze jeunes gens assez bien habillés, mais les manches retroussées et le sabre à la main, entrèrent en portant l'adjoint qu'ils déposèrent sur mon lit. Ensuite, nous adressant la parole : « N'êtes-vous pas, nous dirent-ils, MM. d'Orléans? » Et sur notre réponse affirmative, ils nous assurèrent que loin de vouloir attenter à notre vie, ils la défendraient de tout leur pouvoir si elle était en danger; que l'acte de justice qu'ils allaient exercer contribuerait autant à notre sûreté qu'à la leur et à celle de tous les honnêtes gens; puis ils nous demandèrent de l'eau-de-vie, dont assurément ils ne paraissaient avoir aucun besoin. Nous n'en avions pas; mais ils trouvèrent une bouteille d'anisette, dont ils se versèrent dans des assiettes à soupe. Après quoi ils sortirent... et laissèrent un d'entre eux en sentinelle à notre porte. » *Mémoires du duc de Montpensier.*

(1) Le comte de Beaujolais succomba un an plus tard, à la même affection à Malte.

Athènes. A son retour, il reçut la grand-croix de la Légion d'Honneur (9 novembre 1845) et fut nommé (13 avril 1846) colonel du 5e régiment d'artillerie, et enfin (11 septembre 1846) maréchal de camp, commandant l'école d'artillerie à Vincennes. Dans l'intervalle, le comte Bresson, ambassadeur de France à Madrid, négocia le mariage du prince avec Marie-Louise-Fernande de Bourbon, sœur de la reine Isabelle II. Cette alliance, que Louis-Philippe considérait comme un fait capital, à l'extérieur, de son règne, et pour laquelle le pape Pie IX accorda, le 8 septembre, des dispenses pour cause de parenté, fut célébré à Madrid, le 10 octobre de cette même année, et l'on se rappelle le vif désappointement qu'elle suscita au sein du gouvernement anglais. Ce même jour, le duc de Montpensier reçut des mains de sa belle-sœur le collier de la Toison d'Or. Les deux époux revinrent peu après en France. Dans la journée du 24 février 1848 le duc de Montpensier conseilla, dit-on, au roi Louis-Philippe d'abdiquer. Il l'accompagna jusqu'à Dreux, de là se rendit à Granville avec une partie de la famille royale, et s'y embarqua pour l'Angleterre, sur le paquebot de Jersey. La jeune duchesse, à raison de son état de grossesse, avait été conduite dans une maison voisine des Tuileries, et fut emmenée à Boulogne, où elle s'embarqua par les soins du général Thierry, aide de camp du prince. Elle arriva à Hertfort-House, où elle fut reçue par le duc de Nemours et le personnel de l'ambassade française. Les deux époux passèrent ensuite en Hollande, et s'embarquèrent pour l'Espagne, où ils abordèrent le 2 avril. Depuis cette époque, ils ont choisi Séville pour résidence. Le 14 août 1848, la reine Isabelle II lui conféra le grand cordon de Charles III, et l'a nommé, le 5 août 1858, capitaine général des armées d'Espagne, grade équivalant à celui de maréchal de France. Le duc de Montpensier jouit en outre à la cour de Madrid de tous les honneurs dus aux infants d'Espagne, et il est commandeur mayeur d'Aragon, dans l'ordre de Calatrava. De son mariage, il a eu jusqu'à présent six filles, dont l'aînée est née le 21 septembre 1848. H. F.

Dict. de la Convers. — *Monit. universel* (année 1844-48).

MONTPETIT (*Armand-Vincent* DE), peintre français, né à Mâcon, le 13 décembre 1713, mort à Paris, le 20 avril 1800. Doué d'un esprit ingénieux, il se distingua par diverses inventions, telles que celles d'une charrue mécanique fonctionnant seule, d'un poêle hydraulique où la chaleur humide était combinée avec la chaleur sèche; quelques appareils utiles dans l'horlogerie, un système de pont de fer n'ayant qu'une seule grande arche, enfin un genre de peinture qu'il appelait *éludonique*, dans lequel des peintures à l'huile, de la dimension des miniatures, sont fixées sur une glace de manière que celle-ci ne forme qu'un corps avec la peinture; la glace fait alors l'effet du vernis, ce qui est bien différent des glaces posées simplement sur les peintures, sans adhérence ou contiguïté de surfaces. Ce procédé, décrit dans le *Dictionnaire des Arts et Métiers* de Jaubert, donne un résultat d'un effet charmant par la suavité, le fondu, la force qu'obtiennent les couleurs. Aussi le succès en fut-il grand, et Montpetit fut chargé de peindre, d'après son système, plusieurs portraits du roi. Mais, outre que cette sorte de peinture exige beaucoup de soin et d'adresse dans l'exécution, elle ne se conserve pas bien, et on l'emploie rarement aujourd'hui. Montpetit a publié sur cette invention un écrit intitulé : *Note intéressante sur les moyens de conserver les portraits peints à l'huile et de les faire passer sans altération à la postérité;* 1776, in-8°. On a aussi de lui un *Mémoire sur la théorie des ponts de fer d'une seule arche de* 3 *à* 500 *pieds d'ouverture*, inséré dans le *Journal de Physique*, année 1788. Il a concouru à la rédaction du *Dictionnaire des Arts et Métiers* de Jaubert. Le gouvernement lui décerna, en 1793, une récompense de 8,000 fr. pour ses diverses inventions. G. DE F.

Lalande, *Notice*, dans le *Magasin Encyclopédique* 1800, t. I.

MONTPEZAT (*Antoine* DE LETTES, marquis DE), maréchal de France, mort en novembre 1544. Écuyer tranchant de François Ier (1516), puis gentilhomme de la chambre (1520), il fit partie de l'expédition d'Italie, et fut fait prisonnier à la bataille de Pavie (1525); le roi, à qui il s'était rendu utile, paya sa rançon et le dépêcha à diverses reprises auprès de l'empereur Charles Quint. Il obtint de ce prince, entre autres faveurs, la maîtrise des eaux et forêts du Poitou et la capitainerie de Montluçon. Après avoir servi au siége de Naples (1528), il fut envoyé en ambassade à la cour de Londres (1532). Son plus beau fait d'armes fut la glorieuse défense de Fossano, place du Piémont, que la trahison du marquis de Saluces faillit livrer aux Espagnols : Montpezat y résista pendant trente-huit jours aux efforts d'Antoine de Leyva, et en sortit le 8 juillet 1536, avec les honneurs de la guerre. Il prit aussi part à la défense de Marseille, au siége de Perpignan, et fut créé maréchal de France le 13 mars 1544. P. L.

Anselme, *Grands-Officiers de la Couronne*. — Pinard, *Chronologie milit.*, II, 242.

MONTPLAISIR (*René* DE BRUC, marquis DE), poëte français, né à Paris, en 1610, mort à Arras, le 12 juin 1682. Issu d'une famille noble de Bretagne, il servait depuis longtemps dans le régiment de Poitou, lorsqu'il fut pourvu de la lieutenance de Roi à Arras, après la prise de cette ville par Louis XIII, en 1640. Maréchal de camp en 1651, il commanda de 1654 à 1657 un régiment de cavalerie. Il passe pour avoir eu quelque part aux ouvrages de la comtesse de La Suze, dont il fut un des plus fervents adorateurs. On a de lui des *Poésies*, que Lefèvre-Saint-Marc a réunies (Amsterdam, 1759, in-12), et

parmi lesquelles son *Temple de la Gloire* tient le premier rang. Il est adressé au duc d'Enghien (depuis le grand Condé), sous lequel Montplaisir avait servi avec distinction, et fut composé à l'occasion de la bataille de Nordlingen, gagnée par ce prince sur le général de Mercy. H. F.

Pinard, *Chronologie militaire*. — De Courcelles, *Hist. généalogique des Pairs de France*.

MONTRÉAL (*Simon-François* ALLOUVEAU DE), général et sénateur français, né à Bachelerie (Haute-Vienne), le 14 septembre 1790. Élève à l'école militaire de Saint-Cyr, le 19 novembre 1809, il en sortit le 23 juin 1811 pour entrer comme sous-lieutenant dans le 10e de ligne, qui faisait alors partie de l'armée de Naples. Il fit avec distinction les guerres d'Espagne de 1812 et 1813, et fut nommé lieutenant, puis capitaine les 20 janvier et 8 juillet de cette dernière année. M. de Montréal fit avec le 19e léger les campagnes d'Allemagne et de France de 1813 à 1815. Appelé, le 5 juillet 1833, au commandement du 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, il se signala en Algérie depuis cette date jusqu'en 1837, époque à laquelle il obtint le grade de lieutenant-colonel du 47e (11 novembre). Nommé colonel du 75e le 11 octobre 1840 et maréchal de camp le 12 juin 1848, il reçut le commandement d'une brigade de l'armée des Alpes. Général de division le 10 mai 1852, il prit l'année suivante le commandement du corps d'occupation de l'Italie, qu'il conserva du 10 février 1853 au 10 novembre 1856. Placé dans la deuxième section du cadre de réserve, il a été, le 9 juin 1857, créé sénateur. S—D.

Archives de la Guerre et du Sénat.

MONTREDON (*Raimond* DE), qu'on appelle aussi *de Montrond*, archevêque d'Arles, né dans le diocèse de Nîmes, mort vers l'année 1155. D'archidiacre de Béziers il devint d'abord évêque d'Agde, en 1130, puis archevêque d'Arles, en 1142. On trouve dans le *Gallia Christiana* la mention des actes auxquels il prit part comme évêque et comme archevêque. Le plus important de ces actes est un décret en faveur des consuls d'Arles, qui nous offre les plus intéressants détails sur la condition civile des personnes au douzième siècle, dans le midi de la France. Quelques auteurs attribuent ce diplôme à Raimond de Bolène, archevêque d'Arles en 1163. B. H.

Gallia Christiana, t. I, col. 560. — *Hist. Littér. de la France*, t. XIII, p. 236.

MONTRELAIS (*Hugues* DE), cardinal français, né à Montrelais, près d'Ancenis, vers 1315, mort à Avignon, le 28 février 1384. Il était chanoine et chantre de Saint-Pierre de Nantes, archidiacre de la Mée dans cette église, quand il fut élu en 1354 évêque de cette ville. Le pape Innocent VI le transféra l'année suivante au siége de Tréguier, et en 1358 à celui de Saint-Brieuc. Dévoué à Charles de Blois, à qui il devait sans doute sa promotion à la dignité épiscopale, Hugues accompagna, en 1364, ce prince à Poitiers, où devaient se tenir les conférences qui avaient pour but de fixer définitivement les droits des prétendants au duché de Bretagne. Après la mort de Charles, il représenta Jeanne de Penthièvre, sa veuve, au traité de Guérande, conclu le 12 avril 1365. Son attachement à cette princesse ne le rendit point suspect à Jean IV, duc de Bretagne, qui le fit son chancelier. Hugues porta la parole au nom du duc le 13 décembre 1366, quand il fit hommage à Charles V, à Paris, et sut dans cette occasion, maintenir l'indépendance de la Bretagne. Les troubles qui en 1371 agitèrent de nouveau le duché de Bretagne déterminèrent Hugues de Montrelais à se retirer à Avignon, où le pape Grégoire XI le créa cardinal (20 décembre 1375). Hugues fut depuis désigné sous le nom de *Cardinal de Bretagne*, et conserva le titre d'évêque de Saint-Brieuc jusqu'à sa nomination à l'évêché de Préneste. En 1377 il devint chanoine d'honneur de Cambrai, et cinq ans après chanoine de la cathédrale d'Amiens. H. F.

Dom Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne*. — *Gallia Christiana*, III, col. 71. — H. Fisquet, *France pontificale* (sous presse).

MONTRÉSOR (*Claude* DE BOURDEILLE, comte DE), favori de Gaston, duc d'Orléans, né vers 1608, mort en juillet 1663. Dès sa jeunesse il s'attacha au frère de Louis XIII; deux circonstances se réunirent pour rendre cette liaison plus intime, la proximité où était la terre de Montrésor de la ville de Blois, où demeurait Gaston, et le mariage de ce prince avec Marie de Bourbon-Montpensier, qui était parente du favori. On connaît la faiblesse de caractère de Gaston; il eut toujours auprès de lui un ami qui le gouvernait; ce rôle fut rempli par le duc de Puylaurens jusqu'en 1635; à cette époque Montrésor le remplaça auprès du prince, qui s'abandonna aveuglément à ses conseils. Le premier soin du nouveau favori fut d'éloigner de son maître toutes les personnes suspectes d'attachement pour Richelieu; il s'unit ensuite à Henri d'Escars, son cousin, favori du comte de Soissons, et pressa Gaston de se joindre à ce prince pour perdre le premier ministre. Par l'intermédiaire de Montrésor, plusieurs entrevues eurent lieu entre Gaston et le comte de Soissons, et deux projets furent arrêtés; l'un consistait à faire assassiner Richelieu, l'autre à organiser un parti assez puissant pour le renverser. La timidité de Gaston ayant fait échouer le premier moyen, on recourut au second. Montrésor, sous prétexte d'aller voir le marquis de Bourdeille son père, se rendit en Guyenne pour entraîner d'Espernon dans la conspiration. Mais pendant les pourparlers Richelieu découvrit le complot, le comte de Soissons se sauva à Sedan, et Gaston à Blois, d'où il se réconcilia avec le cardinal, sans rien stipuler en faveur de Montrésor; celui-ci se retira dans ses terres, où il passa six ans dans la soli-

tude. Il voyait pourtant en secret Gaston chaque fois que ce prince venait à Blois, et il se trouva ainsi mêlé à l'entreprise formée contre Richelieu par ce prince, le duc de Bouillon et Cinq-Mars. Ce complot n'eut pas plus de succès que le précédent, Gaston fit encore la paix avec le premier ministre, trahit ses complices, et dans une déclaration expresse, signée le 7 juillet 1642, désavoua tout ce que Montrésor avait fait par ses ordres, ajoutant que c'était ce favori qui l'entraînait sans cesse dans de nouvelles intrigues. A la suite de cette trahison, Cinq-Mars et de Thou furent décapités, Montrésor se réfugia en Angleterre et vit tous ses biens confisqués. Il ne put revoir la France qu'à la mort du cardinal de Richelieu; mais un nouveau favori, l'abbé de La Rivière, gouvernait alors Gaston; Montrésor vendit sa charge de premier veneur de duc d'Orléans, et s'éloigna de la cour. Gaston, piqué, réussit à le faire exiler l'année suivante, comme affilié à la cabale formée par le duc de Beaufort contre Mazarin. Montrésor revint à la cour en avril 1644; ennuyé de s'y trouver sans emploi, il partit pour la Hollande, résolu à y prendre du service. Des affaires de famille le rappelèrent presque aussitôt à Paris; la duchesse de Chevreuse, alors disgraciée et réfugiée en Angleterre, lui écrivit pour le prier de lui faire passer ses pierreries qu'elle avait été obligée de laisser en France. L'abbé de La Rivière, connaissant l'amour de Montrésor pour la duchesse, et ayant appris la correspondance qui s'était établie entre eux, dénonça le comte à Mazarin, et au moment où il allait regagner la Hollande il fut arrêté et conduit à la Bastille. Il y resta quatorze mois; Mazarin céda enfin aux sollicitations du duc de Lorraine et de Mlle de Guise, il rendit la liberté à Montrésor et lui offrit son amitié. Montrésor revint à la cour, le cardinal le présenta à la reine; puis, dans un entretien particulier, chercha à obtenir de lui des révélations sur les projets de Henri d'Escars et de la duchesse de Chevreuse. Montrésor n'était pas homme à trahir ainsi ses amis; le mépris qu'il conçut pour Mazarin l'engagea à entrer presque aussitôt dans le parti organisé par Retz et Beaufort. Il devint ainsi un des chefs de la Fronde, et c'est lui qui eut l'idée de simuler un assassinat contre le conseiller Gui Joly, pour obliger le parlement à s'assembler et profiter de l'occasion pour le mêler au complot formé contre Mazarin. Cependant, en 1650, la Fronde s'étant fractionnée, il suivit le parti de ceux qui se rapprochèrent de la cour; c'est même chez lui que fut résolu, en 1651, l'arrestation du prince de Condé. Il fit l'année suivante une maladie fort grave, et vécut dès lors dans la solitude, beaucoup moins occupé des intrigues politiques que de son amour pour Mlle de Guise. On a même prétendu qu'il y avait eu entre elle et lui un « mariage de conscience »; trois enfants naquirent de cette union, un fils, qui porta le nom de *La Tour-Bourdeille*, et deux filles, qui furent élevées à l'abbaye de Montmartre. Le comte de Montrésor était le petit-neveu de Brantôme, l'auteur des *Dames galantes*; il a lui-même laissé des *Mémoires*, écrits avec une grande naïveté et une bonne foi évidente et publiés dans le *Recueil de plusieurs Pièces servant à l'histoire moderne* (Cologne, 1663, in-12), et réimprimés à Leyde en 1665, à Cologne en 1723, et dans les collections de MM. Petitot et Buchon. A. FRANKLIN.

Retz, *Mémoires*. — La Rochefoucauld, *Mémoires*. — *Notice* dans l'édition de Brantôme de Le Duchat, t. XV, p. 309. — Gui Joly, *Mémoires*.

MONTREUIL (*Bernardin* DE), théologien français, né à Paris, en 1596, mort en la même ville, le 15 janvier 1646. Il fut, en 1624, agrégé à la Compagnie de Jésus, et professa successivement la philosophie et la théologie morale. Il se livra ensuite à la prédication, et y obtint quelques succès. On a de lui : *Vie de Jésus-Christ, tirée des quatre Évangélistes*; 1637, in-4°, et 1639, 4 vol. in-12; cet ouvrage peut tenir lieu d'une bonne concordance des Évangiles; une troisième édition, revue et retouchée par le P. Brignon, parut à Paris, 1741, 3 vol. in-12; — *La Vie glorieuse de Jésus-Christ et l'établissement de son Église par le ministère des Apôtres, ou les Actes des Apôtres et l'Histoire de l'Eglise naissante*; Paris, 1640 et 1700, 2 vol. in-12; — *Les derniers Combats de l'Église, dans l'explication de l'Apocalypse*; Paris, 1645, in-4° et in-12. Ces trois ouvrages du P. de Montreuil ont été réunis en 1650 (Paris, 6 vol. in-12). Ce même jésuite a donné une édition des *Méditations sur les Mystères*, par Louis du Pont; Paris, 1650, in-12. H. F.

Sotwel, *Scriptores Societatis Jesu*.

MONTREUIL ou **MONTEREUL** (*Matthieu* DE), poëte français, né à Paris, en 1611, mort à Aix, le 21 août 1691 (1). Cet écrivain ne tarda pas à se faire connaître par des poésies agréables. Montreuil ayant dissipé la majeure partie de sa fortune dans les voyages et dans les plaisirs, s'attacha en qualité de secrétaire à Daniel de Cosnac, évêque de Valence, et le suivit en 1687 à Aix, lorsqu'il fut nommé archevêque de cette ville. La protection de ce prélat lui fit obtenir, en 1690, le greffe de l'université. Il avait de l'esprit, du naturel et de la gaieté; ses poésies lui donnèrent quelque réputation, mais il affecta trop d'en fournir tous les recueils de son temps. Ce que Boileau lui reprocha dans la satire VII :

> On ne voit point mes vers à l'envi de Montreuil
> Grossir impunément les feuilles d'un recueil.

D'après La Monnoye, ce n'est pas Montreuil qui se rendit coupable de ce ridicule; c'est plutôt aux libraires Barbin et de Sercy qu'il faut s'en prendre. On a de cet écrivain plusieurs pièces de *poésies*, qu'il recueillit lui-même (1666, in-12).

(1) Date vérifiée sur les registres de la paroisse de Saint-Sauveur d'Aix.

Ses *Lettres*, imprimées avec celles de Balzac et de Voiture, ont été publiées par Campenon (1806, 2 vol. in-12). H. F.

Moréri, *Dict. Histor.* — De Haitze, *Aix ancien et moderne*, ms. — Roux-Alphéran, *Les Rues d'Aix*. — Michaut, *Melanges historiques*, I, 85-94. — *Docum. part.*

MONTREUIL ou **MONTEREUL** (*Jean* DE), diplomate français, frère du précédent, né en 1613, à Paris, où il est mort, le 27 avril 1651. Fils d'un avocat au parlement, il renonça à l'étude du droit pour aller en Italie avec Pomponne de Bellièvre. Comme il montra du talent pour les négociations, il fut envoyé à Rome et à Londres en qualité de secrétaire d'ambassade, et passa en Écosse avec le titre de résident; il y donna avis du départ de l'électeur palatin, qui fut arrêté à Brisach, et crut agir dans l'intérêt du roi Charles Ier en demandant qu'il fût remis entre les mains des Écossais. A son retour en France il prit possession de la charge, qu'il avait obtenue auparavant, de secrétaire du prince de Conti, qui lui donna 10,000 livres de pension sur les bénéfices dont il disposait. Montreuil ne fut pas ingrat envers son protecteur, et déploya beaucoup de zèle pour le tirer de la prison de Vincennes. Il n'a rien écrit, et fut membre de l'Académie Française dès sa fondation. P.

Moréri, *Dict. Hist.* — Pellisson, *Hist. de l'Acad. Fr.*

MONTREUIL (*Eudes* DE). *Voy.* EUDES.

MONTREUX (*Nicolas* DE), littérateur français, né dans le Maine, vers 1561; on est dépourvu de renseignements sur sa vie; la dédicace d'un de ses écrits montre qu'en 1601 il avait été mis en prison à la suite des discordes civiles. Il n'est connu aujourd'hui que par ses ouvrages, qu'il publia tous sous le voile de l'anagramme et sous le nom d'*Olenix du Mont-Sacré*. On distingue d'abord sept pièces de théâtre: *Athlette* (Paris, 1585; Tours, 1592); *Diane* (1592); *Arimène, ou le berger désespéré* (1597), pastorales; *Isabelle* (1594); *Cléopâtre* (1594) et *Sophonisbe* (1601), tragédies. Parmi beaucoup de lieux communs inspirés par le genre déclamatoire à la mode, il est juste de reconnaître un style chaleureux et quelques beaux vers. La septième composition dramatique de Montreux fut une comédie, *Joseph le Chaste*, où l'histoire du fils de Jacob et sa résistance contre les prétentions d'Aliade, femme de Putiphar, sont accompagnées d'épisodes singuliers. Un geôlier nommé Robillard y parle des Anglois, des Escossois et des reistres: le pannetier de Pharaon, au moment où il est conduit à la potence, demande au bourreau le temps de dire encore un *pater*.

Montreux mit au jour un grand nombre de romans, tombés dans l'oubli le plus complet; M. Peignot lui attribue, mais sans donner des preuves, *Les Regrets*, publiés en 1571. A peine âgé de seize ans, il avait publié une suite au roman d'Amadis: *Le seziesme livre d'Amadis de Gaule traictant les prouesses et amours de Spheramond* (Paris, 1577, in-16); et selon un usage alors répandu, il avait donné comme une traduction cette composition originale. *Les Bergeries de Julliette* sont divisées en cinq livres, dont le premier parut en 1585 et le dernier en 1598; c'est une longue et fastidieuse production en prose et en vers, où se trouvent les trois pastorales que nous avons indiquées et qui furent imprimées à part. Les bibliographes citent aussi de lui: *Les chastes et délectables Jardins d'amour* (Paris, 1594); *L'Œuvre de la Chasteté, qui se remarque par les diverses fortunes et fidelles amours de Criniton et de Lydie* (trois parties, 1595, 1598, 1599); *Les Amours de Cléandre et Domiphille* (1597); *L'Espagne conquise par Charles le Grand* (1597, 2 vol.). *Les Premières Œuvres poétiques* de cet infatigable écrivain (Paris, 1587), sont devenues excessivement rares; vingt ans après, il mettait au jour un poème religieux: *Jésus-Christ en l'autel et en croix* (Paris, 1607); il publia en 1608 *L'Histoire universelle des Guerres du Turc depuis* 1565 *jusqu'en* 1606 (c'était la continuation d'un ouvrage entrepris par Martin Fumée); il avait, en 1599, dédié à Henri IV un volume de 700 pages de philosophie théologique: *L'Homme, ses dignitez, son franc et libéral arbitre*. Tout ce lourd bagage, un peu mélangé, ne constitue pas l'œuvre entière de Montreux; il laissa de nombreux ouvrages manuscrits, des tragédies, des comédies, des romans. G. B.

Niceron, *Mémoires*, t. XXXIX. — *Bibliothèque du Théâtre-Français*, t. I, p. 280. — Paul Lacroix, *Catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Soleinne*, t. I, nº 828 à 835. — B. Hauréau, *Histoire Littéraire du Maine*, t. II, p. 181.

MONTREVEL. *Voy.* BAUME (N.-A. DE LA).

MONTRICHARD (*Henri-René*, comte DE), administrateur français, né en 1756, mort au château de Marcengis (Haute-Loire), le 21 décembre 1822. Descendant d'une grande famille du Blaisois, il fut d'abord page de la reine Marie-Antoinette, puis entra comme lieutenant dans Royal-Étranger (cavalerie). Il déserta au commencement de la révolution, prit du service dans l'armée de Condé, et fit contre la France les campagnes de 1792 et 1793. Il rentra dans sa patrie en 1799, épousa la fille d'Imbert-Colomès, dont il devint l'un des principaux agents. Il ne fut pourtant pas compromis lors de l'arrestation de son beau-père (juillet 1801) à Bayreuth (Prusse). Il se rallia, momentanément du moins, à l'empire et devint, en 1806, maire de Saint-Pierre-la-Noaille (Loire). Après la Restauration il reçut la croix de Saint-Louis et fut nommé sous-préfet de Villefranche (Rhône). Il fut destitué en 1817, pour avoir fait trop de zèle, et mourut dans la retraite. On a de lui: *Un et Un font un*, ou *M. Fabvier et M. Charrier-Sainneville*; Paris, 1818, in-8°; brochure dans laquelle il défend sa conduite politique lors des troubles de Lyon. H. L—T.

Moniteur universel, ann. 1806-1817. — *Dictionnaire Biographique* (Paris, 1834).

MONTRICHARD (*Joseph-Élie-Désiré* PER-

BUQUET), général français, né le 24 janvier 1760, à Thoirette (Franche-Comté), mort le 5 avril 1828. Élève des écoles d'artillerie de Metz et de Besançon, il fit en qualité de capitaine les premières campagnes de la révolution, et devint général de brigade le 5 thermidor an IV, pour avoir, dans cette même journée, opéré le passage du Rhin devant Kehl sous le canon de l'ennemi. Il remplit aux armées de Mayence et d'Italie les fonctions de chef d'état-major général et il aida Joubert dans l'exécution du plan qui avait pour but de s'assurer de l'entière possession du Piémont. Promu au grade de général de division (17 pluviôse an VII), il commandait à Bologne, lorsqu'après la défaite de Scherer il fut chargé de couvrir la Toscane et la Ligurie, et maintint par sa fermeté les Italiens dans la soumission. A la suite d'une altercation assez vive avec Lahoz, qui commandait les troupes cisalpines, il suspendit ce général de ses fonctions, mesure trop rigoureuse, qui lui fit oublier ce qu'il devait à la France et qui le jeta dans les rangs de l'ennemi. A la sanglante bataille de la Trebbia, qui dura trois jours, Montrichard avait sous ses ordres l'aile droite de l'armée. Il prit part ensuite aux campagnes du Rhin et d'Helvétie, et commanda en chef les troupes françaises au service de la république batave. En 1806 il reçut du général Gouvion-Saint-Cyr l'ordre de se rendre promptement à Ancône et de mettre dans le plus bref délai la place dans le meilleur état de défense. Dans l'impossibilité d'obtenir aucune aide du gouvernement romain, il frappa une contribution de 100,000 piastres sur les habitants. Appelé presque aussitôt à Paris pour rendre compte de sa conduite, il se justifia dans un mémoire qu'il adressa au comte Dejean, ministre directeur de l'administration de la guerre. On eut encore recours à ses services de 1808 à 1814, dans les provinces illyriennes. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. K.

Fastes de la Légion d'Honneur, III.

MONTROCHER (*Gui* DE), en latin *Guido de Monte-Rocherii*, théologien espagnol, mort dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Le lieu de sa naissance et les circonstances de sa vie nous sont inconnus, mais l'épître dédicatoire de son principal ouvrage nous fait présumer qu'il était prieur-curé de Téruel, diocèse de Valence, en Espagne. A la prière de Raymond-Gaston, évêque de cette ville, il composa en 1333 le *Manipulus Curatorum*, qui fut, après la découverte de l'imprimerie, l'un des premiers livres mis sous presse; il en fut fait plus de cinquante éditions dans les trente dernières années du quinzième siècle. La plus ancienne édition de ce *Manuel des Curés* est intitulée : *Manipuli Curatorum, liber utilissimus, per Christophorum Beyamum et Johannem Glim*, in-fol., goth. On la croit imprimée vers 1471, à Savigliano, et elle est à peu près introuvable. Les autres éditions sont celles d'Augsbourg, 1471, in-fol., goth.; de Paris, 1473, in-fol., goth.; de Saragosse, 1475, in-fol.; d'Angers, 1477, in-4°; il en existe au moins dix sans date, mais qui paraissent antérieures à 1475. Ce livre fut traduit en français : *Manipulus curatorũ Trãslate de latĩ en frãcoys*; Orléans, 1490, in-4°, goth., la plus ancienne production des presses orléanaises que l'on connaisse. Cette traduction fut mise à l'index. Georges Corelianus en a fait une traduction grecque, conservée en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. Gui de Montrocher, que Du Cange cite dans la table des auteurs qui lui ont servi à composer son *Glossarium infimæ Latinitatis*, tout en le rangeant à tort parmi les théologiens du onzième siècle, est encore auteur d'un *Traité* de la manière de célébrer la messe, que l'on trouve en tête de l'édition crue de Savigliano et qui a été imprimé séparément à Venise, 1590, in-4°. H. F.

Ellies Du Pin, *Biblioth. des Auteurs ecclés. du quatorzième siècle*. — Fabricius, *Biblioth. Græca*, X, 786. — Brunet, *Manuel du Libraire*. — D'Aubigné, *Confession catholique du sieur de Sancy*. — Moréri, *Dict. Hist.* — *Bibliotheca Hispana vetus*, tome II, p. 155 et 156.

* **MONTROND** (*Clément-Melchior-Justin-Maxime* FOURCHEUX DE), littérateur français, né à Bagnols-sur-Cèze (Gard), le 4 septembre 1805. Élève de l'École des Chartes le 3 janvier 1831, il reçut, le 2 février 1833, le diplôme d'archiviste-paléographe, et vers la même époque devint auxiliaire de l'Académie des Inscriptions. Chargé en 1839 d'une mission littéraire en Italie, il a été l'année suivante nommé correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, qui se distinguent par une érudition solide et variée et par un caractère profondément moral et religieux; nous citerons de lui : *Jeanne d'Arc*; 1832, in-12; — *Essais historiques sur la ville d'Étampes*; 1836-1837, 2 vol. in-8°, avec planches, notes et pièces justificatives; — *Tableau historique de la Décadence et de la Destruction du Paganisme en Occident*; 1838, in-12; — *Les Guerres saintes d'outre-mer, ou tableau des croisades*; 1841, 2 vol. in-12; — *La Vierge et les Saints en Italie*, études et récits d'un pèlerin; 1842, in-8°; — *Histoire du brave Crillon*; 1845, in-12; — *Les Français à Rome*; 1851, 2 vol. in-8° : histoire de l'expédition de 1849; — *Constantinople*, suivi d'un *Précis de l'histoire de l'empire d'Orient*; 1854, in-8°; — *Jean Bart*, 1855, in-12; — *Fleurs monastiques*, études, souvenirs et pèlerinages; in-8°, avec planches; — *Mes Paillettes d'Or; Mes Souvenirs*; 1858, 2 vol. in-8°. De 1847 à 1855, il a publié une collection de 13 vol. in-8°, contenant des notices biographiques sur des personnages célèbres dans tous les genres, médecins, magistrats, écrivains, guerriers, etc. Enfin cet écrivain a collaboré à la *Bibliographie catholique* et au *Journal des bons exemples*. H. F.

Journal de la Librairie. — *Documents particuliers*

MONTROSE (*James* GRAHAM, marquis DE), le plus célèbre chef des royalistes écossais, né en 1612, mis à mort le 21 mai 1650. Il était fils unique de Jean, quatrième comte de Montrose, et de Marguerite, fille de William Ruthven, comte de Gowrie. Il tenait par son père et sa mère aux premières familles de son pays. Son grand-père, le troisième comte de Montrose, avait été quelque temps lord-haut-chancelier d'Écosse et vice-roi d'Écosse pour la vie (*supremus regni Scotiæ procurator*). James Graham succéda aux biens et titre de son père en 1627, et se maria peu après. Il avait reçu la meilleure éducation que l'on pût recevoir alors en Écosse. Le désir de la compléter par l'expérience du monde le conduisit en France. Là il se prit d'un goût passionné pour la profession militaire et accepta le grade de capitaine dans la maison du roi Louis XIII. On a peu de détails sur cette première partie de sa vie. A une époque qui n'est pas bien connue, probablement vers 1636, il se rendit à la cour d'Angleterre, appelé, dit-on, par le marquis d'Hamilton. On rapporte aussi que le roi Charles Ier l'accueillit très-froidement, et que, dans le ressentiment que lui causa cette réception, Montrose, rentré en Écosse, se joignit aux mécontents. Quoi qu'il en soit, le comte de Montrose se trouvait en Écosse lorsque les innovations arbitraires, que Charles Ier s'efforçait d'introduire dans les institutions religieuses de ce pays, provoquèrent une résistance redoutable; il fut un des chefs les plus ardents de l'opposition. Il figura sur la liste ou *table* des membres des comités chargés d'organiser la lutte contre la politique royale, et il fut un des plus zélés à jurer et à imposer aux autres le covenant national. Mais cette ferveur patriotique ne fut pas de longue durée. Mieux informé, si l'on en croit ses apologistes, des desseins des covenantaires, qui n'en voulaient pas seulement à la politique arbitraire de Charles Ier, mais aussi à l'existence de la royauté, ou plutôt trouvant que ses services n'étaient pas assez appréciés par les covenantaires, qui avaient pris pour chefs Argyle et Lesly, il résolut de se tourner du côté du roi, et entra secrètement en correspondance avec Charles Ier. Le parti qu'il abandonnait, s'apercevant de sa défection, le fit mettre en prison. Montrose s'y trouvait encore en 1641, lorsque Charles Ier arriva en Écosse, et il fut mis en liberté au commencement de 1642, à la suite des concessions du roi. Au sortir de captivité il vécut tranquille dans sa maison de campagne jusqu'au printemps de 1643; mais quand la reine Henriette revint de Hollande, il alla au-devant d'elle à Burlington, et l'accompagna à York. Il lui offrit de lever une armée en Écosse. La reine, qui avait d'abord été favorable à cette proposition, finit par la rejeter sur les conseils du marquis Hamilton, qui pensait que Charles Ier ne devait pas faire appel à la force ouverte. Montrose était au contraire pour les partis violents, et il détestait par-dessus tout les grands seigneurs, qui tenaient à la fois pour la royauté et le covenant. Clarendon raconte « qu'il proposa au roi de le débarrasser d'Hamilton et d'Argyle, et que le roi rejeta cette offre avec horreur ». Enfin, les services de Montrose furent accueillis. Charles Ier, au mois d'avril 1644, le créa marquis de Montrose, le nomma capitaine général et commandant en chef de toutes les forces levées en Écosse pour le roi sous le prince Rupert. Les armes royales furent d'abord malheureuses. Rupert semble avoir peu compté sur l'habileté de Montrose, qui était toujours pour les partis désespérés. Mais le hardi chef écossais justifia bientôt la confiance du roi. Avec les renforts qui lui arrivèrent des clans montagnards, il gagna à Tippermuir, le 3 septembre 1644, une victoire complète sur les covenantaires commandés par lord Elcho. Ce fut le début d'une série de victoires. Il s'empara de Perth et de Dundee, et tint la campagne tout l'hiver. Le parlement écossais lança contre lui un décret de forfaiture et d'excommunication. Montrose n'en poursuivit la guerre qu'avec plus d'audace. Il dispersa complétement les forces du marquis d'Argyle près d'Inverness le 2 février 1645, et marcha vers le sud dans le dessein de faire sa jonction avec le roi, qui après avoir adopté ce plan eut le tort de l'abandonner. Le chef écossais remonta alors vers le nord, battit Urry le 4 mai 1645, le colonel Baillie le 2 juillet, et couronna cette suite de victoires par la destruction de l'armée du covenant à Kilsyth, au mois d'août 1645. Ce succès fut la cause indirecte de sa ruine. Ses highlanders se dispersèrent pour piller, et rentrèrent dans les montagnes avec leur butin. Montrose, maître d'Édimbourg, de Stirling, de Linlithgow, de Glasgow, proclamé capitaine général et gouverneur d'Écosse, était à la veille d'un désastre. Le 13 septembre 1645, il se laissa surprendre par le général Lesly à Philiphaugh, près de Selkirk, et fut complétement battu. Il regagna les Highlands avec un petit nombre d'hommes, mais il ne put pas réveiller la sympathie des montagnards, ni pour sa personne ni pour sa cause, et lorsque le roi se rendit aux Écossais il capitula lui-même, et s'embarqua pour Norway, le 3 septembre 1646. Il passa de là en France, où on lui offrit le grade de lieutenant général; il refusa, pour rester au service d'un souverain malheureux et prisonnier. Après la mort de Charles Ier, Montrose reçut du fils de ce prince, Charles II, une commission pour une nouvelle invasion de l'Écosse. Choisissant les îles d'Orkney pour rendez-vous, il y envoya au mois de septembre 1649 une partie de ses troupes, consistant surtout en mercenaires étrangers. Lui-même arriva à Orkney au mois de mars 1650. Dès la première rencontre sur le continent, ses troupes furent dispersées. Il s'enfuit sous le déguisement d'un paysan hollandais, et se réfugia dans la maison des Mac Leod

d'Aseint, qui le livrèrent au général Lesly. Conduit à Dundée avec son habit de paysan, puis à Édimbourg, condamné d'avance (puisque l'assemblée l'avait, en janvier 1646, déclaré excommunié et traître), et exposé à beaucoup d'outrages, il montra une rare fermeté. Il n'y eut pas de jugement. Le parlement ordonna qu'il serait pendu à un gibet haut de trente pieds et que ses quatre membres seraient attachés aux portes des principales villes du royaume. En entendant cette sentence, il s'écria : « Loin d'être fâché que mes bras et mes jambes soient envoyés aux quatre villes du royaume, je voudrais avoir assez de membres pour que, dispersés dans toutes les villes de la chrétienté, ils pussent servir de témoignage à la cause pour laquelle je souffre. » La sentence fut exécutée le 21 mai 1650. Montrose garda jusqu'au dernier moment le même héroïsme calme. Vaillant soldat, général audacieux, généreux avec ses inférieurs, plein de fierté avec ses supérieurs ou ses égaux, terrible pour ses ennemis, le marquis de Montrose laissa une grande réputation. Le parti vainqueur n'insulta pas à sa mémoire, et le parti royaliste le vénéra comme un de ses plus héroïques martyrs. Montrose avait un esprit cultivé, parlait éloquemment et écrivait avec élégance. Il reste de lui quelques petites poésies, entre autres des vers sur le supplice de Charles Ier, dans lesquels il promettait « de chanter les obsèques du roi avec le son des trompettes et d'écrire son épitaphe avec du sang et des blessures ».

A la restauration le roi Charles II annula la sentence de forfaiture rendue par le parlement. Les restes dispersés du général royaliste furent recueillis et ensevelis avec une grande solennité dans la cathédrale de Saint-Gilles à Édimbourg.

Le marquis de Montrose épousa Madeleine, sixième fille de David Carnegy, premier comte de Southesk, de laquelle il eut deux fils. L'aîné, dont le nom est inconnu, mourut en 1645, à l'âge de seize ans. Le plus jeune, *James*, succéda aux dignités de son père; c'est de lui que descend le duc actuel d'Hamilton. L. J.

Clarendon, *History of the Rebellion*. — *Relation of the execution of Jam. Graham, late marquis of Montrose at Edinburgh*; Londres, 1650, in-4°. — *Montrose redivivus, or the portraiture of James late marquess of Montrose*; Londres, 1652, in-8°. — *Relation of the true Funerals of the lord marquis J. Graham de Montrose*; 1661, in-4°. — M. Napier, *Montrose and the Covenanters*; Londres, 1838, 2 vol. in-8°. — Lodge, *Portraits*, t. IV, édit. de Bohn. — Grant, *Life of J. mar. of Montrose*, 1859, in-8°.

MONTS (*Pierre* DU GUAST DE), voyageur français, né en Saintonge, vers 1560, mort à Paris, en 1611. Quoique sa famille fût originaire d'Italie et fort catholique, il était protestant, et s'attacha à la fortune de Henri IV, qu'il servit avec un grand dévouement et dont il devint gentilhomme ordinaire de la chambre. Il en reçut le gouvernement de Pons, dans le Languedoc. En 1603, le commandeur de Chaste, directeur de la Compagnie française du Canada, étant mort, le roi donna cette place à de Monts, qui arma plusieurs bâtiments à Dieppe et au Havre. Il prit pour lieutenants : Samuel de Champlain, qui déjà avait fait un premier voyage au Canada; de Poutrincourt; de Biencourt et de Pont-Gravé. Ce dernier fut chargé d'établir des relations à Canceau (pointe nord-est de l'Acadie). De Monts mit à la voile du Havre le 7 mars 1604, et relâcha le 6 avril à Port-Royal; il y laissa de Poutrincourt comme gouverneur, et chercha vainement pour fonder des colonies un climat moins rigoureux que celui des rives du Saint-Laurent. Il créa néanmoins pour le commerce des pelleteries la station de Tadoussac, située au confluent du Saguenay et du Saint-Laurent. Il revint ensuite en France (octobre 1604), et y vit son privilége attaqué par tous les armateurs qui faisaient commerce avec l'Amérique du Nord. Plusieurs d'entre eux avaient des commanditaires fort bien en cour; de Monts fut donc spolié, car on ne lui accorda pour dédommagement que la modique somme de 6,000 livres. Il ne perdit pas courage, et, soutenu de ses associés, il expédia à Poutrincourt (13 mai 1606) un bâtiment commandé par Marc Lescarbot (*voyez* ce nom) et armé à La Rochelle. En 1607, Champlain et de Pont-Gravé conduisirent encore deux navires partis d'Honfleur pour Tadoussac, et en mars 1608, ayant reconquis son privilége, mais à la condition expresse de former un établissement sérieux sur le Saint-Laurent, de Monts put envoyer quelques autres vaisseaux dans le grand Océan boréal. Sa compagnie gagna beaucoup par ces expéditions, qui exploitaient principalement le commerce des pelleteries. Ce fut alors que Champlain fonda Québec (1608-1610). L'assassinat de Henri IV (14 mai 1610) et la disgrâce dans laquelle tombèrent après lui les protestants ruinèrent de Monts. Sûr du succès de son œuvre commencée, mais accablé par le chagrin de ne pas la voir prospérer à son gré, il mourut en la léguant à Champlain. « De Monts, dit le P. Charlevoix, était un fort honnête homme, dont les vues étaient droites, qui avait du zèle pour l'État et toute la capacité nécessaire pour réussir dans l'entreprise dont il était chargé; mais il fut malheureux et presque toujours mal servi. » Son grand tort fut d'être protestant à une époque où les intérêts de sectes passaient avant ceux de l'humanité et de la patrie. A. DE L.

Le P. Biard, *Relation de la Nouvelle-France* (Lyon, 1616, in-12). — Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*. — Le P. Charlevoix, *Hist. de la Nouvelle-France* (Paris, 1744, 3 vol. in-4°).

MONTSOREAU. *Voy.* JAMBES (DE).

MONTUCCI (*Antonio*), sinologue et littérateur italien, né à Sienne, le 22 mai 1762, mort dans la même ville, en septembre 1829. Après avoir fait ses études à l'université de sa ville natale, il fut nommé en 1785 professeur d'anglais au collége Tolomei. L'année suivante il se rendit à Florence

pour faire l'éducation de deux jeunes Anglais. Dans cette ville il se lia avec un autre Anglais, M. Josiah Wedgwood, qui l'emmena en Angleterre. Il y vivait en donnant des leçons d'italien, et employait ses loisirs à étudier le chinois dans l'ouvrage de Fourmont, lorsque, à l'occasion de l'ambassade de lord Macartney en Chine, il se trouva en rapport avec quelques Chinois que l'ambassadeur avait fait venir de Naples. Ces Chinois lui firent présent d'un exemplaire du *Tsching-Tseu-Thoung*, précieux vocabulaire dont il résolut de tirer parti pour composer un grand dictionnaire chinois. Montucci trouva d'insurmontables difficultés pour réaliser ce projet, qui dépassait les forces d'un seul philologue. Dans l'impossibilité de suffire lui-même aux frais d'impression, il s'adressa aux souverains de l'Europe. Un seul répondit à son appel, ce fut le roi de Prusse; mais à peine Montucci était-il arrivé à Berlin, que cette ville fut occupée par les Français. Quoique déçu dans son espoir de publier son dictionnaire, il continua d'y travailler, et fit même graver à ses frais un grand nombre de types de caractères chinois. Successivement professeur d'italien à Berlin et à Dresde, il ne rentra dans sa patrie qu'en 1827, après plus de quarante ans d'absence. Ses livres, ses manuscrits et ses types chinois furent acquis par la cour pontificale. Ses principaux ouvrages sont : *Poesie finora inedite del magnifico Lorenzo de' Medici, tratte da un codice della Laurenziana*; Liverpool, 1790, in-12; — *The Italian pocket Dictionary*; 1795, in-12; — *De Studiis Sinicis in imperiali Athenæo Petropolitano recte instaurandis*; Berlin, 1808, in-4°; — *Remarques philologiques sur les Voyages en Chine de M. de Guignes fils*; Berlin, 1809, in-18; — *Audi alteram partem, ou réponse à la lettre de M. de Guignes*; Berlin, 1810, in-8°; — *Urh-chihtrze-tun, A parallel drawn between the two intended Chinese dictionaries, by the Rev. Dr Morrisson and Dr Montucci*; Londres (Berlin), 1817, in-4°. Z.

Rabbe, *Biographie universelle des Contemporains*.

MONTUCLA (*Jean-Étienne*), mathématicien français, né le 5 septembre 1725, à Lyon, mort le 18 décembre 1799, à Versailles. Fils d'un négociant, il était destiné à la carrière du commerce; mais il montra au collége des Jésuites un goût si vif pour les sciences qu'on le laissa maître de suivre sa vocation. Après avoir étudié le droit à Toulouse, il vint à Paris perfectionner son éducation dans la compagnie des savants et des gens de lettres. Admis aux réunions qui avaient lieu chez le libraire Jombert, il y connut D'Alembert, Diderot, Cochin, Blondel, Le Blond, et trouva en eux d'utiles conseillers et des amis. Associé pendant plusieurs années à la rédaction de la *Gazette de France*, il fut appelé en 1761 à Grenoble pour y remplir le poste de secrétaire de l'intendance. Il venait de se marier lorsqu'il accompagna en 1764 le chevalier Turgot à Cayenne avec le double titre de premier secrétaire et d'astronome de l'expédition. Au bout de quinze mois il revint en France, et rapporta beaucoup de plantes, entre autres le cacao et la vanille, qu'il offrit lui-même au roi, et une espèce de haricot sucré, *le gros perlé*, que l'on a cultivé depuis cette époque. Peu de temps après il obtint, sur la recommandation de Cochin, l'emploi de premier commis des bâtiments de la couronne, auquel il joignit celui de censeur royal. Ayant perdu l'un et l'autre par suite de la révolution, il se retira à Versailles, et fut, en 1795, compris, à son insu, dans la liste des savants à qui la Convention accorda des secours. Un bureau de loterie qu'il obtint en 1797 fut la seule ressource de sa famille. Montucla mourut d'une rétention d'urine, à l'âge de soixante-quatorze ans; quelques mois auparavant il avait reçu du ministre de l'intérieur, François (de Neufchâteau), comme membre associé une pension, de 2,400 fr. Il appartenait à l'Institut dès la création et à l'Académie de Berlin depuis 1755. C'était un homme modeste, généreux, exact à remplir ses devoirs; il avait une instruction solide et une excellente mémoire, à l'aide de laquelle il avait appris, sans maître, l'anglais, l'italien, l'allemand et le hollandais. On a de lui : *Recueil de pièces concernant l'inoculation de la petite vérole, trad. de l'anglais*; Paris, 1752, 1756, in-12, avec Morisot-Deslandes; — *Histoire des Recherches sur la Quadrature du Cercle*; Paris, 1754, in-12; nouv. édit., Paris, 1831, in-8°, avec des notes de Lacroix; — *Récréations Mathématiques d'Ozanam*; Paris, 1778, 4 vol. in-12; Montucla en a fait un livre tout à fait neuf par la multitude d'articles qu'il y a ajoutés; — *Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique septentrionale en 1776-1778, trad. de l'anglais de Carver*; Paris, 1784, in-8°. Le principal ouvrage de Montucla est l'*Histoire des Mathématiques* (Paris, 1758, 2 vol. in-4°), refondue et augmentée dans une seconde édition, achevée par Lalande (Paris, 1799-1802, 4 vol. in-4°, pl.). S'il manque de profondeur et de nouveauté dans les idées, on doit rendre justice à l'extrême clarté et à la précision vraiment admirable avec lesquelles il a su traiter des matières qui en paraissaient le moins susceptibles. Il est à regretter que les derniers volumes, bien inférieurs aux précédents, ne contiennent le plus souvent qu'une simple énumération des travaux d'optique et d'astronomie physique. K.

Savinien Leblond, *Notice* dans le t. IV de l'*Hist. des Mathém.*

MONTUREUX (DE). *Voy.* BOURCIER.

MONTVALLON (*André* BARRIGUE DE), savant magistrat français, né à Marseille, le 3 mars 1678, mort à Aix, le 18 janvier 1779. Reçu en 1702 conseiller au parlement de Provence, il fut en 1725 député au nom de ce corps auprès du conseil du roi à Paris, pour y défendre les inté-

rêts du parlement contre les prétentions de la cour des aides d'Aix. Sa profonde connaissance du droit lui valut d'être consulté par le chancelier d'Aguesseau sur la rédaction des ordonnances de 1731 et 1735 sur les donations et testaments. Pendant toute sa vie il consacra ses loisirs à l'étude des belles-lettres et des sciences physiques et mathématiques; il entretenait une correspondance active avec Lamoignon, Lebret, Cassini, Maraldi, et autres hommes distingués. On a de lui : *Dissertation sur la Peste et la manière dont elle se communique*; 1720, in-4°; écrite pour combattre les opinions de Chirac; — *Quatre Lettres écrites d'Aix*, 1733, in-fol., suivies *de Lettres écrites d'Aix pendant le procès*; et attaquant une condamnation à mort prononcée par le parlement d'Aix; — *Nouveau Système sur la transmission et les effets des sons et sur le tempérament du clavecin et la manière de l'accorder*; Paris, 1747, et Avignon, 1756; — *Précis des ordonnances et déclarations, lettres patentes, etc., en usage dans le ressort du parlement de Provence*; Aix, 1752, in-12; — *Epitome Juris et legum romanarum frequentioris usus juxta seriem Digestorum*; Aix, 1756, in-12; — Des *Observations* dans les *Mémoires* de l'Académie des Sciences, années 1730, 1731, etc.; — *Dissertation, où l'on prouve que le mot* insuperabiliter *du passage* Subventum *qui est au traité* De Correptione et Gratia, *ch. XII, n'est point de saint Augustin, et que le mot* inseparabiliter *en est la véritable leçon*; La Haye, 1761, in-12; suivi de deux autres éditions. — Montvallon a laissé en manuscrit des *Contes* et des *Fables* en vers provençaux et un *Dictionnaire Provençal-Français*. O.

Achard, *Dictionnaire de la Provence*.

MONTYON (*Antoine-Jean-Baptiste-Robert* AUGET, baron DE), célèbre philanthrope français, né à Paris, le 23 décembre 1733, mort à Paris, le 29 décembre 1820. Il était fils d'un maître des comptes, qui jouissait d'une fortune considérable. Après de brillants succès universitaires, il fut nommé, à vingt-deux ans, avocat du roi au Châtelet, où son inflexible équité le fit surnommer le *grenadier de la robe*. Il entra bientôt après comme conseiller au grand conseil, et il était depuis 1760 maître des requêtes au conseil d'État, lorsque seul, en 1766, il osa parler contre la mise en accusation de La Chalotais. Nommé en 1767 à l'intendance d'Auvergne, il se distingua dans son administration par une bienfaisance intelligente, prélevant jusqu'à 20,000 livres par an sur ses revenus, pour donner du travail et distribuer des secours aux indigents. Sur le refus qu'il fit, après la suppression des parlements, d'installer les nouveaux magistrats désignés par Maupeou, il fut transféré à l'intendance de Provence, puis à celle de de La Rochelle. Quelques années après (1775), et par le crédit du duc de Penthièvre, il obtint un avancement mérité, fut rappelé à Paris et nommé conseiller d'État. Au milieu des travaux de ses intendances, Montyon s'était livré à l'étude des lettres et de l'économie politique. Il obtint à l'Académie Française un deuxième accessit pour un *Éloge de Michel de L'Hôpital*; Paris, 1777, in-8°. L'année suivante il fit paraître des *Recherches et Considérations sur la Population de la France*; Paris, in-8°.

Pour inspirer aux autres cette émulation du bien, dont il était lui-même si vivement pénétré, il fonda, sous le voile de l'anonyme, une suite de prix à décerner par l'Académie des Sciences, l'Académie Française et la Faculté de Médecine. Voici, dans l'ordre de leur date, la liste de ces belles fondations, dont un souverain eût pu se montrer jaloux :

1° En 1780, il fonda un prix annuel pour des expériences utiles aux arts, sous la direction de l'Académie des Sciences, et il y consacra une rente perpétuelle sur le clergé, au capital de 12,000 fr.

2° En 1782, un prix annuel en faveur de l'ouvrage de littérature dont il pourrait résulter un plus grand bien pour la société, au jugement de l'Académie Française, rente sur la tête du roi, au capital de 12,000 fr.

3° Même année (1782), un prix en faveur d'un mémoire ou d'une expérience qui rendrait les opérations mécaniques moins malsaines pour les artistes et pour les ouvriers, au jugement de l'Académie des Sciences; une rente viagère sur la tête du roi et de Monseigneur le Dauphin, au capital de 12,000 fr.

4° En 1783, aux pauvres du Poitou et du Berry, 12,000 fr.

5° Même année (1783), 600 fr. de rente viagère à un homme de lettres que le donateur ne connaissait pas, et qui n'a pas su lui-même de qui il recevait 8,000 fr.

6° Même année, un prix en faveur d'un mémoire, soutenu d'expériences, tendant à simplifier les procédés de quelques arts mécaniques, au jugement de l'Académie des Sciences; une rente viagère sur la tête du roi et celle de Monseigneur le Dauphin, au capital de 12,000 fr.

7° Un prix pour un acte de vertu d'un Français pauvre; rente sur le clergé, au capital de 12,000 fr.

8° En 1787, un prix annuel sur une question de médecine, au jugement de l'École de Médecine; une rente perpétuelle sur le clergé, au capital de 12,000 fr.

En 1787, Montyon avait été proposé pour être garde des sceaux. Il était, depuis 1780, attaché à la cour comme chancelier de la maison du comte d'Artois. Cette charge lui avait été donnée en réparation des torts qu'avaient eus envers lui quelques jeunes étourdis de la cour, torts auxquels le prince n'avait pas été étranger. Montyon ne l'avait acceptée qu'à condition qu'elle serait gratuite.

A la révolution, Montyon, qui avait rédigé le *Mémoire présenté au roi, au nom de MM. le comte d'Artois, le prince de Condé, le duc de Bourbon*, 1788, in-8°, crut devoir suivre la fortune de ceux auxquels il s'était ainsi atta-

ché. Il émigra, et se trouvait à Genève en 1792, lorsqu'il obtint un prix de l'Académie Française pour un mémoire sur cette question : *Conséquences qui ont résulté pour l'Europe de la découverte de l'Amérique, relativement à la politique, à la morale et au commerce.* Montyon n'avait pas signé. Il déclara, toujours sans se nommer, qu'il consacrait les 3,000 fr. qui formaient le montant du prix, à en fonder un nouveau pour récompenser l'écrivain qui indiquerait *les meilleurs moyens ou les meilleurs instruments pour économiser ou suppléer la main-d'œuvre des nègres.* Ce fût là ce qui le fit reconnaître. A Londres, où il passa les dernières années de son émigration, il consacra chaque année 5,000 fr. aux réfugiés français sans fortune, et pareille somme aux soldats de la république prisonniers en Angleterre, outre 10,000 fr. qu'il faisait parvenir en Auvergne, pour ceux de ses anciens administrés qui étaient dans le besoin.

En réponse au *Tableau de l'Europe,* où Calonne établissait que la France avait été quatorze siècles sans constitution, il publia en 1798 un *Mémoire adressé à Louis XVIII,* dans lequel il soutenait qu'il y avait une constitution, mais qu'elle avait été « constamment violée par les rois de France ». En 1801, l'Académie de Stockholm lui décerna le prix sur ce sujet : *Progrès des lumières au dix-huitième siècle.* La Société royale de Gœttingue ayant mis au concours cette question : *Quelle Influence ont les diverses espèces d'impôts sur la moralité, l'activité et l'industrie des peuples ?* Montyon y répondit par un travail qui n'eut pas le prix, parce que, au lieu d'une brochure, il avait fait un livre. L'*Éloge de Corneille*, qu'il présenta à l'Institut en 1808, fut, par des considérations qui n'étaient rien moins que littéraires, exclu du concours. Enfin, il publia encore en 1811 l'*État statistique du Tunkin*, et en 1812 des *Particularités et Observations sur les Contrôleurs généraux des Finances, de* 1660 *à* 1791.

Le baron de Montyon revint en France, en 1815, avec la seconde Restauration, et ne s'occupa plus dans sa patrie que des œuvres de charité qui ont rendu son nom si populaire. Le *prix de vertu*, et le prix pour le meilleur ouvrage qui aurait paru dans l'année, au jugement de l'Académie Française, qu'il avait fondés, ayant été supprimés par la Convention nationale, Montyon les rétablit à son retour en France. Il fit, en outre, aux divers bureaux de charité de la capitale, pour plus de 35,000 fr. de dons. Homme d'un esprit fin et d'un savoir varié, il avait la réputation d'un des plus agréables conteurs de son époque. Il mourut à Paris, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Son testament, où respiraient les sentiments de la plus profonde piété, contenait les dispositions suivantes : « 10,000 fr. seront mis en rente pour donner un prix à celui qui découvrira les moyens de rendre quelque art mécanique moins malsain, au jugement de l'Académie des Sciences. 10,000 fr. seront mis en rente pour fonder un prix annuel en faveur de celui qui aura trouvé dans l'année un moyen de perfectionnement de la science médicale et de l'art chirurgical, au jugement de la même Académie. 10,000 fr. pour fonder un prix annuel en faveur d'un Français pauvre qui aura fait dans l'année l'action la plus vertueuse. 10,000 fr. pour fonder un prix annuel en faveur du Français qui aura composé et fait paraître le livre le plus utile aux mœurs : ces deux derniers prix. laissés au jugement de l'Académie Française. » Montyon légua, en outre, par le même acte, 10,000 fr. à chacun des hospices des divers arrondissements de Paris « pour être distribués en gratifications ou secours aux pauvres qui sortiront de ces établissements. Ces sommes devront être progressivement doublées, triplées et même quadruplées, selon que la fortune du testateur l'aura permis, et sauf la réserve du legs universel par lui déterminé. » Or, sa fortune s'élevait à l'époque de son décès à la somme de cinq millions. Sur la proposition de M. de Lacretelle, l'Académie Française décida que l'éloge de Montyon serait prononcé publiquement dans son sein, par l'un de ses membres, et depuis lors cet éloge a été plusieurs fois mis au concours. En 1838, le corps de cet homme de bien, d'abord déposé au cimetière du Mont-Parnasse, a été transporté à l'hôtel-Dieu, où l'autorité a décidé qu'un monument serait élevé à sa mémoire sous le portique de cet hôpital. [Lebas, *Dictionnaire historique de la France,* avec additions.]

B.-V. Franklin, *Éloge historique de Montyon ;* Paris, 1834, in-8°. — Lacretelle, *Discours sur M. Montyon,* dans le *Recueil de l'Académie,* 1820-1829. — Arnault, Jouy, *Biographie des Contemporains.*

MONVEL (*Jacques-Marie*, et non *Marin*, Boutet, dit), célèbre comédien et auteur dramatique français, né à Lunéville, le 25 mars 1745, mort à Paris, le 13 février 1812. Fils d'un musicien de l'ordinaire du roi de Pologne, il fut élevé aux frais de ce prince. Il débuta à la Comédie-Française, sous le nom de Monvel (le 28 avril 1770), dans les rôles d'Égysthe de *Mérope* et d'Olinde, de *Zénéide*. Il fut reçu en 1772 pour remplir les seconds rôles tragiques et de haut comique. Il annonça de l'intelligence et de la chaleur; malheureusement, la nature lui avait refusé les avantages physiques : petit, grêle, mesquin, maigre à faire pitié, il ressemblait, selon l'expression pittoresque d'une tragédienne célèbre, M[lle] Clairon, « à un amant à qui l'on a toujours envie de donner à manger ». Cependant il ne tarda pas à prendre une des premières places parmi les gens de talent qui illustraient alors la scène française. Molé lui-même trouva en Monvel un rival redoutable. La tradition nous a transmis avec quelle perfection Molé établit le rôle de Charles Morinzer dans *L'Amant bourru*. Eh bien, Monvel dans ce même rôle se montrait moins brillant, sans

doute, mais plus pénétré; il y était moins éclatant, mais d'une sensibilité plus exquise. En somme, son succès ne le cédait point à celui de son chef d'emploi. Rappelons incidemment que ce fut à l'issue de la première représentation de cette comédie, que Monvel et Molé, alors divisés, se réconcilièrent sous les yeux du public. Ramené sur la scène par Molé pour y recevoir cette espèce d'ovation, tant prodiguée depuis, mais dont les comédiens pouvaient à cette époque se glorifier avec justice, Monvel, après avoir d'abord salué l'assemblée, se précipita tout à coup dans les bras de son camarade. Sincère ou non, cette réconciliation bien jouée eut un grand succès auprès du public.

Monvel n'était pas moins remarquable dans la tragédie que dans la comédie. Les feuilles du temps mentionnent une représentation du *Mahomet* de Voltaire, où cet acteur jouait Séide entre Brizard et Lekain, jouant, celui-ci Mahomet, et l'autre Zopire. Interprétée par de tels acteurs, cette tragédie offrait le plus parfait ensemble et produisait l'effet le plus extraordinaire. On rapporte à cette occasion que Lekain, qui dans le cours de la représentation l'avait attentivement observé, dit : « Voilà un petit homme qui perdra la tragédie. » C'est qu'effectivement Monvel avait trop souvent sacrifié les convenances théâtrales et particulièrement la dignité tragique au désir de produire de l'effet par toutes sortes de petits moyens. Ce que Lekain lui reprochait surtout, c'était de trop détailler ses rôles, de dépecer et de décolorer les plus belles périodes poétiques pour en faire de la prose de conversation, de multiplier ses gestes à l'infini, et enfin de poser la main avec une excessive familiarité sur ses interlocuteurs. Lekain qui ne voyait pas de tragédie là où il n'y avait pas de majesté, appelait cela du *pathétique bourgeois*, du *naturel affecté*. Cependant, Monvel possédait autant d'âme, autant d'intelligence, de sensibilité que cet acteur sublime; mais trahi par ses moyens, il voulut se former une manière qui leur fût proportionnée. A la mort de Lekain, il revendiqua une part de sa succession tragique; mais lorsqu'il tenta de disputer sur la scène cet héritage à La Rive, il dut bientôt reconnaître que l'intelligence la plus parfaite ne saurait tenir lieu à un tragédien de force et de représentation. Du reste, il le sentit si bien, que peu de temps après la mort de Lekain, partant de ce triste événement en présence de quelques amis, il s'écria : « Ah! si j'avais eu les moyens de cet homme, j'ose croire que le public regretterait moins un jour l'irréparable perte qu'il vient de faire! »

A partir de ce moment, Monvel se renferma dans un certain nombre de rôles, donnant la préférence à ceux où la savante économie des détails, l'art de faire valoir les mots devaient racheter la force qui lui manquait. Nous citerons particulièrement celui d'Auguste, où la nature elle-même semblait l'inspirer, où le sentiment et le goût réglaient sa diction et ses moindres mouvements, et le rôle de *Fénelon* (1), où, portant au plus haut degré l'onction de la parole, il se montrait inimitable. *La Veuve du Malabar*, qui à l'origine n'avait eu qu'une réussite très-contestée (2), remise à la scène en 1780 (29 avril), obtint un tel succès qu'on ne peut le comparer qu'à celui du *Siége de Calais*. On la représenta pendant trois mois avec la même affluence. L'auteur, d'ailleurs, avait apporté à sa pièce d'heureuses modifications; mais Monvel, qui remplaçait Molé dans le rôle du jeune bramine, fut loin d'être étranger à cette vogue.

En 1781, des tracasseries lui ayant été suscitées par ses propres camarades, le forcèrent de quitter clandestinement la Comédie-Française. On ne fut pas d'accord dans le public sur les motifs de sa fuite. Ses amis l'attribuèrent au mauvais état de ses affaires et aux dégoûts qu'il éprouvait de la part de sa société; mais la malignité publique chercha à l'expliquer par d'autres causes, malheureusement plus réelles. Quoi qu'il en soit, Monvel se rendit à Stockholm, où il passa plusieurs années, attaché à la personne du roi comme lecteur. Peu de mois après sa disparition, le bruit de sa mort s'étant répandu, il eut la jouissance de lire, de son vivant, dans les journaux, son panégyrique et le jugement anticipé de la postérité.

Monvel revint en France quelques années avant la révolution, en 1788, et il en embrassa les principes avec ardeur. Ce fut lui qui prononça dans l'église Saint-Roch un discours en faveur de la *Déesse de la Raison*, qui fut alors imprimé et répandu à profusion. On dit que depuis il témoigna un sincère repentir de ses erreurs et fit rechercher tous les exemplaires de son discours, étrange monument de délire et d'impiété, afin de les anéantir. Il reparut sur le théâtre des Variétés amusantes (3), et il y retrouva ses succès d'autrefois. Des infirmités prématurées et la perte de sa mémoire ne lui permirent plus de paraître sur la scène qu'à des intervalles éloignés. Les jeunes acteurs y perdirent un modèle précieux; mais il put encore les servir utilement par ses conseils et par ses leçons, ayant été nommé professeur au Conservatoire dès la fondation de cet établissement. Il prit sa retraite définitive en 1806, léguant

(1) Tragédie de M. J. Chénier, représentée sur le théâtre de la République, le 9 février 1793.

(2) Jouée le 30 juillet 1770, sans succès, la sixième représentation, entre autres, fut très-orageuse. Un plaisant fit à cette occasion l'épigramme suivante :

J'ai vu cette veuve indécise;
Ami, que veux-tu que j'en dise?
Son sort est digne de nos pleurs.
Du bûcher elle est délivrée;
Mais c'est pour être déchirée
Par le public et les acteurs.

(3) Dirigé alors par Gaillard et Dorfeuille, ce théâtre devint en 1791 Théâtre de la République. C'est aujourd'hui la Comédie-Française.

à la Comédie-Française Mlle Mars cadette, sa fille et son élève (1). Ses obsèques eurent lieu à Saint-Laurent. Monvel faisait partie de l'Institut depuis le 16 décembre 1795. M. J. Le Breton, secrétaire perpétuel de la quatrième classe, à laquelle avait appartenu le défunt, et Lafon, sociétaire, prononcèrent chacun un discours sur sa tombe.

Monvel a composé beaucoup de pièces de théâtre, jouées presque toutes avec succès, tant à la Comédie-Française qu'à la Comédie-Italienne. Comme auteur il a peu d'invention et n'a pas de style; mais ses ouvrages sont adroitement faits et contiennent des détails heureux. On voit que cet auteur a étudié le théâtre et sent vivement tout ce qui est propre à y faire de l'effet. On a de lui : *Rixblen, ou la main de fer*, tragédie en cinq actes en vers, 1794; non imprimée. Cette pièce fut arrêtée par ordre au Théâtre de la République, la veille de la première représentation; — *A, E, I, O, U.;* pièce comique, jouée au théâtre de la cour, à Choisy, en 1777; non imprimée; — *L'Amant bourru*, comédie en trois actes, en vers libres, 1777; — *Le Chevalier français*, 1783; non imprimée; — *Le Chevalier sans reproches, ou les amours de Bayard*, 1783; réimprimée en 1808, avec les deux titres renversés; — *Les deux Mères, ou la confidente d'elle-même*, 1787; non imprimée; — *Le Deuil prématuré*, 17 mai 1793; — *L'heureuse Indiscrétion*, 21 août 1790; — *La Jeunesse du duc de Richelieu, ou le Lovelace français;* 1798 : avec Al. Duval : celui-ci disait à qui voulait l'entendre que « Monvel n'avait rien fait dans la pièce »; — *Le Potier de terre, ou le lien bien payé;* trois actes, 1791 : tombée; — *Le Secret révélé*, sans date : comédie posthume, arrangée par Decomberousse et jouée à l'Odéon, le 29 avril 1816; — *Clémentine et Désormes*, drame, 1780; — *Mathilde*, drame en cinq actes, 1799; — *Les Victimes cloîtrées*, drame en cinq actes, 1791; — *Tancrède et Mélézinde*, 1796; non représentée, non imprimée; — *Agnès et Olivier*, opéra comique en trois actes, 1791; — *Alexis et Justine*, opéra comique en deux actes, 1785; — *Ambroise, ou voilà ma journée*, opéra comique en un acte, 1793; — *Blaise et Babet, ou la suite des* Trois Fermiers, 1783; — *Le Chêne patriotique*, opéra comique en deux actes, 1790; — *Le Général suédois*, opéra-comique en deux actes, 1799; — *Jérôme et Fanchonnette*, opéra comique en un acte, 1785; — *Jérôme, ou le porteur de chaises*, opéra comique en un acte, 1778; — *Julie*, en trois actes, 1772; — *Philippe et Georgette*, opéra comique en un acte, 1772; — *Raoul de Créqui*, opéra comique en trois actes, 1789; — *Roméo et Juliette, ou tout pour l'amour*, opéra comique en trois actes, 1792; non imprimé; — *Sargines, ou l'élève de l'amour*, opéra comique en quatre actes, 1783; — *Le Stratagème découvert*, opéra comique en un acte, 1773; — *Les Trois Fermiers*, opéra comique en deux actes, 1777; — *Urgande et Merlin*, opéra comique en deux actes, 1792; — *L'Erreur d'un moment, ou la suite de* Julie, opéra comique en un acte, 1773; — *Les deux Nièces*, de Boissy, comédie en trois actes et en vers, 1787; —: *Frédégonde et Brunehaut;* Paris, 1775, in-8° : livre déplorablement conçu et plus mal écrit encore; — *Discours prononcé le jour de la fête de la Raison, dans l'église Saint-Roch;* Paris, 10 frimaire an II, in-8°. Quelques fragments de ce discours se trouvent reproduits dans les *Essais sur la Révolution*, par Beaulieu, p. 252, t. V; — on trouve dans le 1er vol. des *Mémoires de l'Institut, Classe de Littérature*, 1798, deux fables de Monvel, intitulées, l'une : *Le Rossignol et le Coucou;* l'autre, *Le Chien de basse-cour et la Levrette.* E. DE MANNE.

Mercure de France, ann. 1770 et 1781. — *Journal de Paris*, 1781. — La Harpe, *Correspondance littéraire.* — Grimm, *Correspondance littéraire.* — *Histoire du Théâtre-Français*, par Étienne et Martainville. — *Mémoires de l'Institut*, 1798. — Quérard, *La France Littéraire.* — *Renseignements particuliers.*

MONVEL (*Noël-Barthélémy* BOUTET dit), fils aîné du précédent, a été secrétaire particulier de l'archi-chancelier Cambacérès. Il est auteur d'une tragédie de *Junius Brutus, ou le proscrit*, en cinq actes et en vers, 1797; — de *La Visite des Mariés*, comédie, 25 juin 1798. Il est un des auteurs de *Christophe Morin*, vaudeville qui obtint un grand succès en 1799, et de *M. de Bièvre*, vaudeville, 1799.

Jacques-Marie-Julien, frère du précédent, a écrit : *Le Mort fiancé*, opéra comique, 16 janvier 1833; — *Le Retour des Lys, ou Minerve protectrice de la France*, opéra comique, 1815; — *Le Savant*, vaudeville, 1833.

Un petit-fils de Monvel, M. BOUTET-MONVEL, est aujourd'hui professeur de physique au lycée Charlemagne. Il est auteur de plusieurs ouvrages estimés. E. D.

Quérard, *La France Litt.* — *Journal de la Librairie.*

MONVILLE (DE). *Voy.* BOISSEL.

***MONVOISIN** (*Raymond-Auguste* QUINSAC), peintre français, né à Bordeaux, en 1795. Il étudia d'abord chez Lacour, peintre distingué de Bordeaux, vint à Paris, et entra dans l'atelier de Pierre Guérin. Quoiqu'il n'eût remporté que le second grand prix au concours de 1831, il obtint néanmoins, sur les réclamations de Gérard, la faveur d'être envoyé en Italie. Deux des tableaux qu'il avait exécutés à cette époque : *Télémaque et Eucharis*, et un *Berger napo-*

(1) Aux termes d'un jugement rendu par le tribunal de première instance du département de la Seine, le 1er décembre 1847, et transcrit le 22 du même mois sur les registres du 6e arrondissement, il a été ordonné que « l'acte de naissance de *Anne-Françoise-Hippolyte* BOUTET, dite MARS, soit modifié, en ce qu'il a été dit que *Jeanne-Marguerite* SALVÉTAT était l'épouse de *Jacques-Marie* BOUTET, dont le mariage, alors projeté, ne s'est jamais réalisé ».

litain, furent achetés par le duc d'Orléans. A cette même époque, il exécuta un *Saint Gilles surpris dans sa retraite par le roi des Goths*, une *Assomption de la Vierge*, et, pour la galerie de M. Schikler, *Rosemonde et Henri II*. Il exposa au salon de 1819 *La Guérison d'un pestiféré* : au musée de Bordeaux ; — en 1822, *Épisode du Fleuve Scamandre* et *Aristomène* ; — en 1827, *Scène de Naufragés* ; — en 1830, la *Naissance de la Vierge* : à l'église Notre-Dame-de-Lorette ; — en 1831, l'*Exaltation de Sixte-Quint* : à la galerie du Luxembourg ; — en 1833, *Ali-Pacha et Vasiliki* ; *Blanche de Beaulieu*, *Louis XIV et Mme de La Vallière* ; — en 1834, *Jeanne la Folle* : au musée du Luxembourg ; — en 1835, *Charles IX à ses derniers moments* : au musée de Montpellier ; — en 1836, *La Bataille de Denain* : au musée de Versailles ; en 1837, *La séance du 9 Thermidor* ; en 1838, *Le Christ en croix* ; en 1839, *Les derniers moments du poète Gilbert*. En 1842, M. Monvoisin se rendit à Valparaiso, où il resta dix ans. Revenu à Paris, il exposa, en 1859 : *Deux Epoux du Paraguay* ; *Caopolicano, cacique des Araucaniens, prisonnier des Espagnols* ; *une Chilienne prisonnière des Indiens de l'Araucanie*. Cet artiste a été nommé chevalier de la Légion d'Honneur en 1837.

G. de F.

Annuaire des Artistes français, 1836. — *Journal des Beaux-Arts*, 1842, 1er vol. — *Livrets des Salons*.

MOOJAERT ou **MOOYAERT** (*Clas*), peintre et graveur hollandais, né à Amsterdam, vers 1590. Il fut élève et émule d'Adam Elzheimer, et se distingua dans le genre du paysage. Ses toiles sont fort recherchées, ses gravures à l'eau-forte sont aussi très-appréciées des amateurs : on cite surtout de Moojaert six petites planches représentant des animaux, *Chameaux*, *Bœufs*, *Boucs*, *Moutons*, exécutées dans la manière de Swanevelt ; — *Loth et ses filles*, imitation d'Elzheimer ; — un *paysage* animé : on y voit un taureau sur le premier plan, et dans le lointain des vaches et des moutons. Moojaert fut le maître de Clas Berghem, de Jacques van der Does, de Jacques Koning, de Jan Wéeninx et d'autres artistes qui contribuèrent à la gloire de l'école hollandaise.

A. de L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. II, p. 113.

MOOR (*Antonis* van), connu aussi sous le nom espagnol d'*Antonio Moro*, célèbre peintre hollandais, né à Utrecht, en 1512 (1), mort à Anvers, en 1568. Il fut élève de Jan Schooreel, et sous ce maître habile développa rapidement les talents que la nature lui avait donnés. Le cardinal Antoine Perrenot de Granvelle fut son premier protecteur ; il le mit à même de faire le voyage d'Italie. Moor s'arrêta surtout à Venise,

(1) Le *Catalogue du Musée du Louvre* le fait naître en 1525. On a des tableaux de van Moor datés de 1544. Leur beauté est telle qu'on peut difficilement croire qu'ils sont sortis du pinceau d'un jeune homme de dix-neuf ans.

et y forma son goût ; le cardinal le fit entrer au service de l'empereur Charles-Quint, qui le prit en affection et l'envoya à la cour de Portugal faire les *portraits du roi João III*, de *la reine* sa femme, *dona Catherina d'Autriche et de Castille*, sœur de l'empereur, et celui de l'*infante* leur fille (depuis première femme de Philippe II). Ces trois portraits valurent à l'artiste, outre de riches présents, 600 ducats (7,158 fr.). Il fit les portraits d'un grand nombre de seigneurs à 100 ducats (1,193 fr.) chacun, et lorsqu'il quitta Lisbonne, les habitants de cette ville lui firent présent d'une chaîne d'or de la valeur de 1,000 florins. A son retour, Charles-Quint lui confia plusieurs ouvrages importants et le chargea d'aller à Londres faire le *portrait de la reine Mary Tudor* (depuis seconde femme du roi d'Espagne Philippe II). Il obtint de cette princesse 100 livres sterling de pension et exécuta plusieurs copies de son portrait, qu'il vendit très cher aux nobles anglais (1). Il fit présent de l'une d'elles à son protecteur le cardinal Granvelle et d'une autre à l'empereur, qui lui donna 1,000 florins. Antonio Moro conserva auprès du sombre Philippe II la faveur qu'il avait eue près de Charles-Quint. Cette faveur, qui descendait parfois jusqu'à la familiarité, faillit devenir bien fatale à l'artiste. Un jour le souverain étant en gaieté, entra dans l'atelier du peintre et le frappa sur l'épaule. Antonio riposta d'un coup d'appuie-main. On sait qu'il est défendu en Espagne de toucher à la personne royale, sous peine de mort. Grand fut donc le scandale ; le roi avait pris la chose en badinant, mais ses courtisans ne pouvaient l'envisager de la sorte : Antonio fut dénoncé à l'inquisition. Déjà les conseillers du saint-office méditaient son arrestation, lorsqu'un seigneur le prévint du danger qu'il courait : celui d'être brûlé vif comme sacrilége. Moro connaissait trop son maître pour avoir une grande confiance en son amitié ; il rusa donc, et lui demanda un congé pour des affaires urgentes qui l'appelaient dans sa patrie. Le roi se fit prier ; puis consentit au départ de son peintre, sous la promesse formelle qu'il reviendrait au plus tôt. Arrivé dans les Pays-Bas, Antonis van Moor se fit un devoir d'oublier les engagements d'Antonio Moro ; et lorsque peu après le roi d'Espagne lui écrivit lui-même, pour lui rappeler ses conditions, le peintre fit naître des obstacles à son retour à proportion des instances qu'on lui faisait de le hâter. Par une bien rare chance, il avait su se faire aimer de cet autre homme terrible, Fernando Alvarez de Tolède, duc d'Albe, qui l'avait pris à son service, et arrêtait toutes ses réponses, dans la crainte d'être obligé de le renvoyer de force à Madrid. Il le logea dans son palais de Bruxelles, où il lui fit

(1) On admirait en 1851 un de ces portraits à l'Exposition artistique de Manchester. La reine est assise de trois quarts à gauche ; elle a une cornette blanche, un habillement noir et des manches rouges. Cette œuvre se distingue par un dessin large, une touche énergique et très-sobre en même temps.

peindre plusieurs de ses maîtresses. Moor avait laissé, en fuyant, sa famille en Espagne. Philippe II en prit soin, et gratifia les nombreux enfants de l'artiste, les uns de charges honorables, les autres de canonicats. Le duc d'Albe demanda un jour à Moor si ses enfants étaient pourvus convenablement : Moor répondit qu'ils l'étaient tous, excepté un de ses gendres, qui pourtant était fort capable d'exercer un emploi supérieur ; le duc se le fit présenter, et lui donna aussitôt la recette générale de West-Flandre, une des plus lucratives des Pays-Bas. On le voit, Moor avait le talent d'apprivoiser les natures les plus féroces. Il mourut comblé d'honneurs et fort riche.

Le genre de Antonis van Moor ne tient à aucun temps, à aucun pays. La Hollande, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, la Belgique, lui ont prêté les meilleures qualités de leurs écoles. Ses portraits sont des chefs-d'œuvre, rivaux des plus beaux Titien, mais peints avec une individualité de sentiment et d'exécution qui ne ressemble à aucun maître. Si la tournure y est un peu vénitienne, tout le reste est *van Moor* et ferait reconnaître l'auteur entre tous. Son pinceau, naturellement souple et moelleux, est, quand il le faut, ferme et vigoureux. Son dessin est correct, son coloris admirable. Ses compositions présentent à la fois vérité et force. Ses œuvres sont rares, car beaucoup ont été attribuées à d'autres maîtres : tel était *Le Nain* de Charles Quint (n° 343 du Louvre), qu'on a attribué très-longtemps à un élève du Giorgione. On cite surtout de lui : *Jésus-Christ montant au ciel entre saint Pierre et saint Paul* et une *Circoncision* dans la cathédrale d'Anvers. Le Louvre possède plusieurs beaux portraits de van Moor, entre autres celui de *Grotius*. — En Angleterre, on voit le *portrait d'Antonio Moro* peint par lui-même. Il s'est campé debout et de grandeur naturelle jusqu'aux genoux, de trois quarts à droite, en costume espagnol, avec la chaîne d'or au cou et l'épée au côté, la main droite appuyée sur la hanche, la gauche sur la tête d'un dogue espagnol. Ce fier portrait a de l'analogie avec ceux peints par Sébastien del Piombo, le Titien et le Tintoret, mais dans une pratique plus simple, plus particulière. Le caractère y est gravé comme sur du bronze, et les procédés ne s'y laissent point voir. On ne voit que l'artiste avec sa tête résolue et indépendante, l'homme qui *osa toucher le lion* (1). Ce tableau faisait autrefois partie de la galerie d'Orléans ; il appartient aujourd'hui à lord Spencer. Le même gentleman possède un *portrait de Philippe II*, peinture ordinaire ; et un beau *portrait de sir Francis Drake*, signé *Antonius Mor*, 1568. A. DE L.

Carl van Mander, *Het leven der moderne oft dees-tytsche doorluchtighe Nederlandische*, etc. (Amsterdam, 1617, in-4°). — Descamps, *La Vie des peintres hollandais*, etc., t. I, p. 58-59. — De Piles, *Abrégé de la vie des Peintres*, p. 372 373. — W. Burger, *Exhibition des trésors de l'art à Manchester* dans *Le Siècle*, mai 1857. — *Catalogue du musée du Louvre*.

(1) C'est ainsi que s'exprime van Mander en faisant allusion à Philippe II. M. W. Burger fait observer que ce mot n'est pas juste : « Philippe II, dit-il, n'était pas un lion : c'était une bête de cimetière et de tombeaux. »

MOOR (*Karel* DE), peintre hollandais, né à Leyde, le 22 février 1656, mort à Warmout, le 16 février 1738. Il était fils d'un marchand de tableaux, qui le destina d'abord aux lettres; mais Moor, entraîné par la vue des chefs-d'œuvre qu'il avait constamment sous les yeux, préféra la carrière des arts. Son père le plaça chez Gérard Dow, où le jeune Moor fit de grands progrès ; mais, porté pour une manière plus large que celle de son maître, il alla à Amsterdam étudier chez un excellent portraitiste, Abraham van der Tempel. Ce maître étant mort en 1672, Charles van Moor revint à Leyde, où il entra dans l'atelier de Franz Mieris le vieux. Il quitta cet illustre artiste pour suivre les leçons de Godefroy Schalken à Dort. Ces changements de maître, loin de nuire au talent de Moor, le mirent à même de prendre quelque bonne qualité de chacun d'eux. Il débuta en public par plusieurs portraits, qui le placèrent de suite au premier rang en ce genre. Il se risqua alors dans l'histoire, et son tableau de *Pyrame et Thisbé* obtint un tel succès que les États lui commandèrent une œuvre pour décorer la salle du conseil. On lui laissa le choix du sujet, pourvu qu'il eût rapport à la justice. Moor représenta *Lucius Junius Brutus condamnant à mort ses deux fils* (508-509 avant J.-C.), convaincus d'avoir conspiré pour le retour des Tarquins. Ce tableau, selon Descamps, est effrayant, tant les sentiments qui animent chaque personnage y sont exprimés avec vérité. Vers la même époque, Moor peignit un grand et beau tableau d'autel pour l'église des Jacobins de Leyde. Il exécuta aussi un grand nombre de portraits et de petits sujets pris dans la vie privée, et qui ont le précieux des plus grands maîtres de genre. On y retrouve, outre un dessin supérieur, la touche exquise de Gérard Dow, de Franz Mieris. La réputation de van Moor devint telle que le grand-duc de Toscane, Cosme III, qui rassemblait une galerie composée des portraits des plus grands peintres, voulut que celui de Moor y figurât. L'artiste se peignit lui-même, et envoya son image au duc en 1702. Cosme III fit présent à l'artiste d'une médaille d'or du poids de deux marcs (1) suspendue à une chaîne du même métal. L'empereur d'Allemagne, Joseph Ier, fit demander à Moor par son ambassadeur près des États, le comte de Zinzendorf, les *portraits du prince Eugène de Savoie* et du *duc de Marlborough*. Il les représenta tous deux à cheval et côte à côte : il fit aussi le *portrait du comte de Zinzendorf*. L'empereur fut si satisfait de ces tableaux qu'il créa leur auteur chevalier du Saint-Empire. Le czar Pierre Ier, lors

(1) Le marc d'or en 1708 représentait 8 onces anciennes, ou 64 gros, ou 192 deniers, ou 4,608 grains. Sa valeur était de 475 livres, 10 sous, 10 deniers. (*Arrêts des Conseils d'État*.)

de son voyage en Hollande, voulut aussi avoir son portrait du peintre à la mode : il affectionnait tellement cette œuvre qu'il la mettait sous clef et ne voulait qu'elle ne fût montrée qu'en sa présence.

Karle de Moor, contrairement aux peintres de son époque, mena toujours une vie très-réglée. Il est vrai qu'il ne quitta pas sa patrie et ne fit pas le voyage d'Italie, où la bande académique était une école de débauche. Il aimait passionnément son art, mais ne négligea jamais l'occasion d'en tirer profit, surtout par ses portraits, qu'il faisait payer très-cher. Ils sont, d'ailleurs, d'une grande beauté : les uns ont la vigueur des Rembrandt, les autres le charme des van Dyck. La couleur de Moor est belle et brillante; son dessin pur, son exécution finie, ses compositions bien disposées. C'est un des peintres qui ont travaillé le plus longtemps. Octogénaire et retiré à sa campagne de Warmout, où il mourut, il peignait encore avec talent ; néanmoins, ses derniers tableaux se reconnaissent par une touche moins vigoureuse : on n'y retrouve plus la force d'exécution qui le caractérisait particulièrement. Outre les tableaux déjà cités, on remarque de lui : à Leyde : les *portraits de M. et Mme van Aerasen*; ceux de *M. et Mme Guillaume-Louis van Wassenaer*, grands comme nature et peints jusqu'aux genoux, que quelques amateurs hollandais, trop amants de l'hyperbole ou entraînés par un patriotisme exagéré, n'ont pas craint de placer au-dessus de ceux du Titien. — A La Haye, on admire dans la principale salle de l'hôtel de ville une vaste composition, regardée justement comme un des meilleurs morceaux de Moor. Elle représente une *Assemblée des notables de La Haye en* 1719 (1). Les personnages, bien groupés, semblent respirer, voir, parler. Les costumes, les étoffes, les dentelles, les détails d'ornement, d'ameublement et d'architecture sont rendus avec une exactitude surprenante ; — *Un Pêcheur et sa femme*; — *Une Femme qui donne de la bouillie à son enfant*; — *Vertumne et Pomone*; — *Armide et Renaud endormi*; — *Un Ermite*; — *Un jeune Homme jouant avec un petit chien* auprès d'une corbeille de fleurs; — *Un Berger qui joue de la flûte* près de deux bergères ; — *Une Famille de villageois à table* (le Bénédicité); on voit dans le fond les vues de Leyde et de Warmout; — *Un jeune Garçon et une jeune Fille sautant*; — *Un Vieillard faisant la cour à une jeune Fille*; — *La Madeleine*; — à Middelbourg : *Une jeune Femme jouant avec des plumes*; — à Harlem, maison Verhamme, sur le vieux Fossé : *La Décoration d'une salle à manger*; une balustrade règne autour de la pièce, un grand nombre de personnages y sont appuyés dans différentes positions et costumés diversement. Des groupes sont échelonnés en perspective; le paysage est très-varié : l'ensemble de cette grande composition est aussi ingénieux qu'agréable. — à Paris : *Des Joueurs d'échecs*. Presque tous les tableaux de Charles van Moor ont été reproduits par la gravure. A. de L.

Jakob Campo Weyerman, *De Konst-Schilders en Konst Schilderessen*, etc., t. IV. — Charles Blanc, *Histoire des Peintres*; école hollandaise. — Pilkington, *History of Painters*. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. III, p. 7-10.

(1) C'est un assemblage de portraits en pied, demi-nature, et d'une ressemblance extraordinaire suivant les écrivains du temps. Les principaux personnages sont les bourgmestres *Ewout Brand*, *Gysbert van Kinschot*; les échevins *Paul van Assendelft*, *Adriaan van Spierinx Hoek*, *Willem Comans*, *Villem-Antoine Pieterson*, *Jan ten Hove*, *Jan Steuis*; les secrétaires *Michel ten Hoevet Jan Quarles*; le premier commis *Nicolas* [illegible], etc.

MOORCROFT (*Guillaume*), voyageur anglais, né dans le Lancashire, mort à Andkho (royaume de Caboul), le 27 août 1825. Pendant qu'il faisait ses études au collége de chirurgie, à Liverpool, une épizootie formidable éclata dans un des districts du comté et y appela la sérieuse attention des hommes de l'art. On le choisit pour aller, avec un fermier nommé Wilson, observer la maladie dans les lieux mêmes où elle sévissait, et il accomplit sa mission avec intelligence. Deux riches gentilshommes qui lui voulaient du bien, et dont il respectait le jugement et le patriotisme, l'engagèrent, à son retour, d'abandonner la chirurgie pour la médecine vétérinaire. Ils lui démontrèrent qu'en se dévouant à l'amélioration progressive d'une profession rabaissée, bien qu'intimement liée aux intérêts de l'agriculture, il rendrait plus de services à son pays qu'en continuant une profession qu'illustraient déjà des hommes d'un talent éminent. Leurs arguments le convainquirent, mais son professeur, le docteur Lyon, insista pour qu'il n'abandonnât point ses études chirurgicales. Un autre professeur, Jean Hunter, dont on demanda l'opinion, déclara que s'il n'était point lui-même si âgé, il commencerait sans retard à étudier la médecine vétérinaire. La déclaration d'un tel maître fut décisive, et par ses conseils, comme il n'y avait point à cette époque une seule école vétérinaire en Angleterre, Moorcroft vint étudier en France. A son retour, il s'associa à Londres avec un de ses amis, appelé Field, et pendant quelques années tous deux se créèrent une clientèle qui leur permit de vivre dans une assez grande aisance. Moorcroft cependant finit par se dégoûter d'une profession qui le mettait trop souvent en contact avec des individus d'une basse condition, et des spéculations manufacturières, dans lesquelles il se lança, ne tardèrent pas à lui enlever la plus grande partie de sa fortune. Dans cette situation, les directeurs de la Compagnie des Indes orientales lui offrirent l'emploi d'inspecteur de leurs haras militaires au Bengale, et Moorcroft fut trop heureux de l'accepter. Il dit adieu à l'Angleterre en mai 1808. A cette époque, la Compagnie cherchait à améliorer la race indigène des chevaux de l'Hindoustan pour les rendre

propres au service de la cavalerie. Moorcroft comprit tout de suite que la remonte de la cavalerie ne serait convenablement opérée que par l'introduction dans les haras du cheval turcoman ou anglais, qu'il considérait comme préférable au cheval arabe. La Compagnie ne voulant point se rendre à ses représentations, il entreprit sans son autorisation, sans nul encouragement, et à ses propres frais, son premier voyage au delà des monts Himalaya. Accompagné de Guillaume Hearsay, capitaine d'infanterie, qui peu auparavant était allé avec quelques autres de ses compatriotes à la découverte des sources du Gange, Moorcroft, sous le costume d'un pèlerin hindou, se dirigea vers le lac Manasoravara, situé au nord de l'Himalaya, et que les sectateurs de Brama regardent comme sacré. Vingt-cinq Hindous formaient sa suite, et tous ensemble se réunirent à Bareily, ville située dans la haute plaine, à l'est de Delhi, sur le Cosila, affluent du Gange, puis ils s'enfoncèrent dans les montagnes, et atteignirent Djosimath, sur le Dauli, qui un peu plus bas, grossi des eaux d'une autre rivière, devient l'Alacananda, branche orientale du Gange. Le 26 mai 1812 nos voyageurs sortirent de Djosimath, suivirent la vallée profonde du Dauli, après avoir triomphé d'immenses difficultés, parvinrent au col de Niti, à une hauteur de 15,778 pieds, et découvrirent, le 1er juillet, vers le nord-est, les Kailaça dont les Hindous saluèrent respectueusement la cime culminante, le Mahadeo Kalinga, complétement neigeuse, et qu'ils considèrent comme le siége de la divinité. Trois jours après, ils entraient dans la ville de Daba, dont les autorités, soupçonneuses, ne les accueillirent que provisoirement pendant neuf jours. Le 17 juillet, ils arrivèrent à Ghertok, après avoir traversé le Satoudra, qui coule au nord-ouest, et coupe l'Himalaya pour pénétrer dans l'Hindoustan. Moorcroft et son compagnon, reconnus pour Européens par les officiers du gouvernement chinois, auquel le pays obéit, purent cependant acheter de la laine à châles, des chèvres et des brebis tibétaines, quittèrent le 23 juillet le campement de Ghertok, et remontant le long d'une rivière qui coule au nord-ouest arrivèrent près de sa source, et supposèrent avec raison, comme la suite l'a prouvé, que c'était l'Indus. Les deux Anglais descendus de ce plateau, que parsemaient de petits lacs et que couvraient des neiges à demi fondues, traversèrent un des bras du Sapoutra à Maisar, y achetèrent huit yaks ou bœufs de Tartarie, et enfin le 6 août campèrent sur les bords du lac Manasarovara, but de leur voyage. Deux jours suffirent à Moorcroft pour ses observations, et retournant vers l'ouest, il découvrit le lac du Ravanhrad, quatre fois plus considérable encore. Une route plus sinueuse que celle qu'il avait suivie l'amena dans le Bhoutan, et arrêté pendant quelque temps par la tribu des Gorkhas, il n'obtint sa liberté qu'après de longues réclamations et sur un ordre du radjah de Népâl. Rentré à Calcutta au mois de novembre, Moorcroft y reprit ses fonctions, mais l'avortement de sa première tentative ne lui fit pas abandonner son idée primitive, et il ne songea qu'aux moyens de préparer une autre expédition, pour laquelle il fit partir un éclaireur, Mir-Izzet-Oullah, jeune Hindoustani, qui après avoir parcouru le Cachemyr, le Tibet, le Turkestan chinois, alla jusqu'à Bokhara, et revint par Balkh, Bamian et Caboul, dans les plaines de l'Hindoustan.

Muni de quelques marchandises anglaises, auxquelles il espérait ouvrir un débouché dans la haute Asie, Moorcroft partit à la fin d'octobre 1819 de Bareily. Georges Trebeck était le seul Européen qui l'accompagnât. Moorcroft visita successivement Almorah, Srinagar dans le Gurhwal, Bilaspour, Mandi, et arriva à Lahor, le 6 mai 1820. Quelques jours après, il reprit, par des routes qu'aucun Européen n'avait traversées avant lui, le chemin des montagnes, franchit le 1er août le col de Tirak, et se trouva le 14 de ce mois à la source du Beyah (*Hyphasis*), l'une des trois grandes rivières du Panjab. Enfin, le 24 septembre, il entra dans Lé, capitale du Ladakh qui fait partie du Tibet et passa deux années entières à explorer cette ville et les pays environnants. Malgré les efforts des marchands de Cashmir, qui le soupçonnaient de vouloir leur enlever un commerce très-lucratif, il conclut en mai 1821 avec le gouvernement du Ladakh, au nom des négociants de Calcutta, une convention tendant à ouvrir à ces derniers, et en conséquence aux manufactures de la Grande-Bretagne, toute l'Asie centrale, depuis la Chine à l'est jusqu'à la grande Boukharie à l'ouest. Nous ne le suivrons pas davantage dans ses excursions nombreuses, à Cashmir, où il arriva le 3 novembre 1822, à Djelalabad (4 juin 1824), à Caboul (20 juin), à Khulm, à Kunduz, à Balkh et enfin à Bokhara (25 février 1825). Partout, autant qu'il lui avait été possible, Moorcroft avait acheté des chevaux pour la Compagnie des Indes, et il se félicitait de la réussite de son voyage, quand une fièvre maligne le saisit à Andhko et l'enleva après quelques jours de maladie. Ses compagnons ramenèrent son corps à Balkh, où il fut inhumé. Ses papiers furent plusieurs années après remis à la Société asiatique de Calcutta; Alexandre Burnes les apporta en Angleterre, et les confia à Horace Hayman Wilson, qui en fit un choix qu'il livra à l'impression. On a de Moorcroft : *A Journey to Lake Manasarovara in Undes* (Voyage au lac de Manasarovara, dans l'Undes), imprimé au tome XII des *Asiatic Researches*, traduit en français par Eyriès, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, tome Ier; — *Travels in the Himalayan Provinces of Hindustan and the Panjab, in Ladakh, and Kashmir, in Peshawar, Kabul, Kunduz and Bokhara, from* 1819 *to* 1825, London, 1841,

2 vol. in-8°, with a map and pictures. Tout ce qui concerne le Ladakh est entièrement neuf dans cet ouvrage; quant aux autres contrées, elles avaient été déjà décrites; —*On the Purik Sheep of Ladakh, and some other animals, principally of the Sheep and Goat Kind, with general observations on the Country of Ladakh.* Moorcroft, dans cette notice insérée dans le t. Ier des *Transactions of the royal Asiatic Society of Great-Britain and Ireland*, recommande le mouton Purik comme pouvant être d'une grande utilité dans plusieurs contrées de l'Europe. H. FISQUET.

Notice sur Moorcroft, servant de préface à ses voyages dans les provinces himalayennes de l'Hindoustan. — *Asiatic Journal*, tome XXI, p. 619 et 709, année 1826.

MOORE (*Jonas*), mathématicien anglais, né le 8 février 1617, à White (Lancashire), mort le 27 août 1679, à Godalming. Il donnait des leçons de mathématiques lorsqu'il fut chargé en 1647 de l'éducation scientifique du prince Jacques, second fils de Charles Ier. Pendant la révolution il reprit son premier métier, et utilisa ses talents dans le dessèchement ou l'écoulement des marais. Selon Aubrey, il présenta à Cromwell un modèle de citadelle pour maintenir Londres dans le devoir. Cependant il dut à sa renommée de pur royaliste la place d'inspecteur-général de l'artillerie et des lettres de noblesse sous Charles II. Il usa de son crédit auprès de son ancien élève, le duc d'York, pour faire ériger la maison de Flamsteed en observatoire public (1675) et pour fonder à l'hôpital du Christ, dont il était gouverneur, une école de mathématiques à l'usage des marins. Il fut membre de la Société royale de Londres. On a de lui plusieurs traités élémentaires, un *Traité général d'Artillerie* traduit de l'italien, et un *Cours complet de Mathématiques*, publié en 1681 par Hanway et Potinger, ses gendres. K.

Birch, *Hist. of the royal Society*. — Hutton, *Dict. of Mathematics*.

MOORE (*John*), prélat anglais, né en 1662, mort le 31 juillet 1714, à Londres. Il prit ses degrés à Cambridge. La protection de lord Nottingham le fit arriver aux plus hautes dignités de l'Église; il occupa les siéges épiscopaux de Norwich (1691) et d'Ely (1707). Il aimait et encourageait les lettres. Ses *Sermons*, publiés par Samuel Clarke, son chapelain (1715; 2 vol. in-8°), eurent beaucoup de succès. Sa bibliothèque, composée de 30,000 vol., fut acquise par le roi Georges II, qui en fit présent à l'université de Cambridge. K.

Chalmers, *General Biograph. Dict.*

MOORE (*Francis*), voyageur anglais, né vers 1695, mort en 1752. Il partit en 1730 comme directeur du comptoir de Saint-James établi sur les bords de la Gambie, et remonta ce fleuve l'espace de 600 milles. Il explora durant cinq années diverses contrées de la Sénégambie, le Bambouck, le Kasson, le Kaarta, le Bondou, et les pays des Bambaras et des Sarracolets. Il essaya de pénétrer dans le Ghiambour-Cayor; mais la maladie et surtout le mauvais vouloir des indigènes le forcèrent à rebrousser chemin. De retour dans sa patrie, il publia de très-curieux renseignements sur cette partie de l'Afrique occidentale dans un ouvrage intitulé : *Travels in the interior of Africa*, etc.; Londres, 1738, in-8°, et 1742, in-4°, avec fig. Les travaux de MM. Le Blanc (*Voyage en Galam en* 1820), du comte Ed. Bouet-Willaumez, de G. Mollien (*Voyage dans l'intérieur de l'Afrique aux sources du Sénégal et de la Gambie en* 1818), et surtout ceux de M. Anne Raffenel (*Voyage dans l'Afrique occidentale*, etc.) ont ôté aujourd'hui beaucoup d'intérêt à la relation de Francis Moore. A. DE L.

Cony, *Tableau historique des Découvertes et des Établissements des Européens dans le nord et dans l'ouest de l'Afrique jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle* (1809, 2 vol. in-8°).—Walkenaër, *Hist. générale des Voyages*, t. V. — Ternaux-Compans, *Nouvelles Annales des Voyages*, t. XCIV. — W. Gray, *Travels in Western Africa from the river Gambia through Bondoo, Galam, Kasson, Kaarta*, etc. (Londres, 1825, in-8°).

MOORE (*Edward*), littérateur anglais, né le 22 août 1712, à Abingdon, mort le 28 février 1757, à Londres. Fils d'un ministre dissident, il reçut une instruction élémentaire, et fut employé chez un marchand de toiles; il se dégoûta du commerce, et se mit à écrire, « plutôt, dit-il, par nécessité que par goût ». Ses débuts furent des plus heureux, et il ne rencontra guère mieux que le premier sujet qu'il traita, *Fables for the female sex;* il approche souvent de Gay, son modèle, et réunit dans son style l'énergie à l'aisance et à la pureté. Ce recueil lui donna accès dans le monde littéraire; les lords Lyttelton et Pelham le prirent sous leur patronage; mais, voyant qu'il en retirait plus d'honneur que de profit, il écrivit pour la scène plusieurs pièces de théâtre et des chansons pour les jardins publics. En 1750 il épousa miss Hamilton, qui obtint un emploi dans la maison de la reine. En 1751 il devint le principal rédacteur d'un journal, *The World*, dont la première idée appartenait à lord Lyttelton et qui se propagea rapidement, grâce à la collaboration secrète des comtes de Chesterfield, de Bath et de Corke, de Walpole, Jenyns, Cambridge, etc. Dans le dernier numéro ce fut Moore qui se chargea d'annoncer au public que la publication en était forcément interrompue, par suite du décès de l'auteur. Quelques années plus tard, comme il surveillait la réimpression des articles qu'il y avait fait insérer, il mourut, au moment où l'on mettait sous presse ce facétieux avis qui, par une bizarre coïncidence, se trouva exprimer la vérité. Moore était un écrivain agréable, plein de naturel et d'enjouement; il avait des sentiments honnêtes, un cœur droit et une vie irréprochable. On a de lui : *Fables for the female sex;* Londres, 1774, in-8°; trad. en français (*Fables pour les dames;* Amsterdam, 1764, in-8°), et souvent réunies aux *Fables* de Gay dans les édi-

tions de ce dernier; — *The Foundling*, comédie; 1748; trad. en français par Mme Riccoboni; — *Gil Blas*, comédie; 1751; — *The Gamester*, tragédie; Londres, 1753, in-8°; trad. en français (*Le Joueur;* Paris, 1762, in-12). Jouée avec un succès extraordinaire par Garrick, cette pièce fut suspendue, dit-on, sur les plaintes de quelques riches habitués des réunions de jeu; elle s'est conservée assez longtemps au répertoire anglais; — *The World;* Londres, 1767; trad. en français par G.-J. Monod (*Le Monde;* Leyde, 1757, 2 vol. in-12), et par Saint-Symphorien (*Tableau critique des mœurs anglaises;* La Haye, 1761, in-12). Moore a signé cette collection d'articles du pseudonyme d'*Adam Fitz-Adam*. Ses œuvres poétiques et dramatiques ont été réunies par lui en 1756 en 1 vol. in-4°. P. L—y.

Johnson et Chalmers, *English Poets*. — *Biogr. Dramatica*. — Walpole, *Letters*.

MOORE (*John*), médecin et littérateur anglais, né en 1729, à Stirling, mort le 28 février 1802, à Londres. Il était fils unique d'un ministre de l'Église écossaise. Élevé sous les yeux de sa mère, il étudia la médecine à Glasgow, où il suivit les cours d'Hamilton et de Cullen, et obtint, en 1747, par la protection du duc d'Argyle, la faveur d'être employé à l'armée de Flandre dans les hôpitaux de Maestricht et de Flessingue. Nommé ensuite aide-chirurgien dans un régiment de gardes à pied, il garda cette place jusqu'à la paix générale, reprit ses études sous le célèbre Hunter, et passa deux ans à Paris avec le titre de médecin de l'ambassade anglaise. Après avoir assisté aux leçons de l'accoucheur Smellie à Londres, il s'établit à Glasgow, y prit le diplôme de docteur et y pratiqua pendant plusieurs années avec beaucoup de succès. Il avait dépassé la quarantaine lorsqu'un incident ouvrit une nouvelle carrière à son esprit naturellement actif et observateur. La duchesse d'Argyle, touchée du dévouement avec lequel il avait soigné le jeune duc d'Hamilton dans sa dernière maladie, lui en témoigna sa reconnaissance en lui confiant son second fils, qui était aussi d'une constitution fort délicate. Moore accompagna son pupille en France, en Italie, en Suisse et en Allemagne; il resta cinq ans absent de son pays. A son retour (1778), il se fixa à Londres avec sa famille, chercha à s'y faire une clientèle, et comme il ne put y réussir qu'à demi, il sacrifia la médecine à la littérature légère. Dès lors il acquit la réputation d'un homme aimable, rempli d'esprit et de bonne humeur, qualités qui dominent dans ses ouvrages. Il avait des connaissances très-variées, sans avoir jamais rien approfondi. Ses récits de voyages eurent une grande popularité dès leur apparition; on y trouve mainte scène piquante, de fines saillies, des aventures plaisantes; mais il faut s'en défier quant à l'exactitude des renseignements. De ses romans le meilleur est *Zeluco*. On a de Moore: *A View of society and manners in France, Switzerland and Germany;* Londres, 1778, 2 vol. in-8°; Paris, 1805, 2 vol. in-12; trad. en français par Mlle de Fontenay (*Voyage de John Moore en France*, etc.; Paris, 1806, 2 vol. in-8°); — *A View of society and manners in Italy;* Londres, 1781, 2 vol. in-8°; trad. en français avec l'ouvrage précédent par H. Rieu (*Lettres d'un Voyageur anglais sur la France*, etc.; Genève et Lausanne, 1781-1782, 4 vol. in-8°); — *Medical Sketches;* Londres, 1785, in-8°; — *Zeluco;* Londres, 1785, 4 vol., trad. en français (Paris, 1796, 4 vol. in-18): ce roman abonde en événements intéressants, tirés des passions désordonnées d'un enfant gâté et de l'aveuglement de sa mère; — *A Journal of a residence en France, during the revolution of* 1792; Londres, 1795, 2 vol. in-8°, avec une carte; l'auteur avait séjourné à Paris, d'août à décembre 1792, avec le comte de Lauderdale; — *A View of the causes and progress of the French revolution;* Londres, 1795, 2 vol. in-8°: cet ouvrage, dédié au duc de Devonshire, commence au règne de Henri IV et se termine à la mort de Louis XVI; — *Edward, various views of human nature taken from life and manners, chiefly in England;* Londres, 1796; roman de mœurs anglaises, trad. en français par Cantwel (Paris, 1797, 3 vol. in-12); — *Mordaunt, or sketches of life, characters and manners in various countries, including the memoirs of a french lady of quality;* Londres, 1800, 2 vol. in-8°; série de lettres que l'auteur suppose avoir été écrites par un Anglais, John Mordaunt, sur les mœurs et coutumes de différents peuples de l'Europe. John Moore a encore été l'éditeur des œuvres médicales de Tobie Mallet (Londres, 1797, 8 vol. in-8°), et on lui attribue des *Œuvres morales* qui ont paru en extraits (Londres, 1803, 2 vol. in-8°). Il favorisa les débuts de son compatriote le poëte Burns, qui avait composé, à sa requête, un récit de sa vie et de ses premiers travaux. P. L—y.

Gentleman's Magazine, 1802.

MOORE (Sir *John*), général anglais, fils du précédent, né à Glasgow, en 1761, tué à la bataille de La Corogne le 16 janvier 1809. Il accompagna sur le continent (1773) son père, alors médecin et gouverneur du jeune duc d'Hamilton. La protection de ce seigneur valut à John Moore, alors âgé de quinze ans, une commission d'enseigne dans l'armée. Les relations aristocratiques de sa famille facilitèrent son avancement. Avant d'avoir trouvé l'occasion de se signaler, il était déjà lieutenant-colonel et avait siégé dans le parlement pour le district de Lanark. Il fut envoyé à Gibraltar en 1793, et de là en Corse, où les troupes anglaises agissaient de concert avec la population, soulevée par Paoli. Moore servit sous les ordres du général Stewart. Sa conduite au siége de Calvi et à l'assaut du fort Morello le fit nommer adjudant-général. Il rentra peu après en Angleterre, et fut envoyé

aux îles occidentales au mois de février 1796, avec le grade de brigadier général. Il arriva à temps pour prendre part à l'attaque de Sainte-Lucie, et, après l'occupation de cette île, il en fut nommé gouverneur. Sa santé, compromise par deux atteintes de fièvre jaune, l'obligea de repasser en Angleterre au mois d'août 1797. Il ne tarda pas à suivre dans l'Irlande révoltée le général Abercromby, et se distingua particulièrement au combat de New-Ross, où les insurgés essuyèrent une défaite. L'année suivante il fit partie de l'expédition de Hollande qui eut une issue désastreuse pour les troupes anglaises. Au milieu de ces revers, Moore reçut deux graves blessures et acheva d'établir sa réputation d'excellent officier. Promu au grade de major général, il eut le commandement de la réserve dans l'armée anglaise qui combattait en Égypte contre la France en 1801. Il fut blessé encore une fois, et obtint en récompense de ses services le titre de chevalier de l'ordre du Bain. A la reprise des hostilités avec la France, après la courte paix de 1802, Moore s'occupa particulièrement de l'instruction des troupes. Il forma un corps d'infanterie légère qui plus tard s'illustra en Espagne sous lord Wellington. Rentré dans le service actif, il reçut un commandement en Sicile. Au mois de mai 1808, il fut envoyé en Suède, avec dix mille hommes, pour assister le roi Gustave-Adolphe IV dans sa lutte inégale contre Napoléon. Il ne put pas s'entendre avec ce prince, dont l'exaltation et la violence touchaient à la folie, et eut même de la peine à retirer ses troupes de la situation embarrassante où les avait placées Gustave. Il les ramena en Angleterre au moment où son pays avait grand besoin de soldats pour tenir tête aux Français qui occupaient l'Espagne et le Portugal. Moore débarqua dans cette dernière contrée au mois d'août 1808. Après l'évacuation du Portugal par l'armée française et le rappel des généraux anglais qui avaient négocié la convention de Cintra, Moore fut nommé commandant de l'armée anglaise. Cette armée, forte de trente mille fantassins et de cinq mille cavaliers, était destinée à coopérer, avec les forces espagnoles, à la défense de la Péninsule contre les Français. Une partie de cette armée devait arriver directement d'Angleterre et débarquer à La Corogne. Moore quitta Lisbonne au mois d'octobre 1808; mais à peine était-il arrivé sur la frontière d'Espagne, qu'il apprit que toutes les armées espagnoles avaient été battues et dispersées par l'empereur Napoléon, et que lui-même allait bientôt avoir à soutenir le choc du conquérant. Devant ce danger, Moore ne montra pas assez de décision et de promptitude. Il ne concentra pas assez vite ses troupes, dont une partie seulement se trouvait à Salamanque sous ses ordres immédiats; une autre partie était vers Badajoz; et le reste venait de débarquer à La Corogne. Pendant que Moore hésitait entre une retraite immédiate en Portugal et une marche sur Madrid, il apprit que cette ville était prise par Napoléon. L'approche du corps d'armée du maréchal Soult lui révéla plus clairement le danger de sa position, et bientôt il apprit que toutes les troupes françaises disponibles convergeaient sur l'armée anglaise pour l'écraser, et que Napoléon lui-même dirigeait ce mouvement. Renonçant alors à tout espoir de défendre le Portugal, il se retira précipitamment sur La Corogne. L'armée anglaise eut beaucoup à souffrir dans cette retraite, et probablement elle aurait été prise ou détruite si Napoléon n'eût abandonné la poursuite pour revenir en France. Le soin de pousser les Anglais jusqu'à la mer fut laissé au maréchal Soult, qui s'en acquitta peu activement. Enfin, Moore atteignit La Corogne avec des troupes épuisées et désorganisées. Cependant il résolut de livrer un dernier combat, plutôt pour relever l'honneur de l'armée anglaise que dans l'espoir de conserver une position en Espagne. La bataille, livrée le 16 janvier 1809, fut extrêmement animée de part et d'autre, et des deux côtés on s'attribua la victoire. Vers la fin du combat, et lorsqu'il était déjà manifeste que les Anglais ne seraient pas battus, Moore fut blessé mortellement par un boulet. Il mourut au bout de quelques instants. Ses dernières paroles furent qu'il avait toujours désiré mourir de cette manière, et que le peuple anglais serait content de lui et lui rendrait justice. Ainsi périt un des officiers les plus vaillants et les plus habiles que l'Angleterre ait possédés. On lui reproche justement quelques fautes dans sa dernière campagne; mais il les racheta par la bataille de La Corogne et une mort héroïque. L. J.

J.-C. Moore, *Life of sir John Moore*; Londres, 1834, 2 vol. in-8°. — Gleig, *Lives of british military Commanders*, t. III. — Southey, *History of the Peninsular War*, vol. II. — Sir John Jones, *Account of the War in Spain and Portugal*. — Napier, *History of the War in the Peninsula*, t. I. — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. IX. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

MOORE (*Thomas*), poëte anglais, né à Dublin, le 28 mai 1779, mort le 25 février 1852. Son père était un petit marchand, et appartenait à la religion catholique, ainsi que sa mère. Il fut mis à l'école chez un Samuel White, qui avait été le premier maître de Sheridan et avait quelque connaissance de la littérature. L'écolier, intelligent et vif, devint le favori du maître, et fut associé par lui à des représentations dramatiques. « En 1790, dit-il, je composai l'épilogue d'une pièce montée par mon maître chez lady Borrows, à Dublin. A treize ans, en 1793, je fus imprimé tout vif dans l'*Anthologie de Dublin* (*Anthologia Hibernica*), où j'eus le bonheur d'être qualifié de « très-honorable correspondant ». L'année suivante, je fis insérer dans le même recueil un sonnet à mon maître d'école... Les circonstances politiques ne contribuèrent pas peu à me former; j'étais Irlandais, par conséquent esclave, et j'avais mille obstacles à franchir dans la carrière du barreau, que ma mère

rêvait pour moi, tout en souriant, ainsi que mon père, à mes essais poétiques. La révolution française agitait l'Irlande opprimée; je me souviens d'un banquet donné, en 1792, en l'honneur de ce grand événement, où me conduisit mon père et où j'étais assis sur les genoux du président quand on porta ce toast : « Puisse la brise de France faire verdoyer notre chêne d'Irlande ! » La révolution française eut pour effet indirect de faire écarter par le gouvernement anglais les restrictions qui empêchaient les catholiques romains d'étudier à l'université de Dublin. Le jeune Thomas, destiné au barreau, entra au collége de La Trinité dans l'été de 1794. Il s'y montra assez bon écolier, mais sans aucune disposition pour les vers latins, et apprit l'italien et le français mieux que les langues anciennes. Il se mêlait aussi beaucoup de politique, et était très-lié avec les principaux meneurs de l'opposition irlandaise, entre autres avec le noble et malheureux R. Emmet. Mais comme il ne prit part à aucun acte positif de rébellion, il en fut quitte pour une sévère admonestation du recteur de l'université. Au sortir du collége de La Trinité, il alla étudier le droit à Middle-Temple à Londres. Peu fourni d'argent, il portait avec lui une traduction d'Anacréon, sur laquelle il comptait pour commencer sa fortune et sa réputation. Son espoir ne fut pas déçu: Lord Moira, Lady Donegal et d'autres personnes du monde *fashionable* voulurent bien prendre sous leur protection Anacréon et son traducteur. L'année suivante, 1802, le jeune poëte fit paraître les *Œuvres poétiques de feu Thomas Little*, qui lui furent payées 60 l. s. Ce Thomas *Little*, c'est-à-dire *Petit*, c'était Thomas Moore lui-même, fort petit de taille. Ses poésies, bien légères de ton et quelquefois peu morales, furent sévèrement blâmées et beaucoup lues. On reconnut que l'Angleterre possédait un brillant, un spirituel poëte de plus.

Ces succès de salon n'enrichissaient pas Thomas Moore, qui faisait son droit avec trop de négligence pour pouvoir prétendre à la carrière lucrative du barreau. Il accepta comme une bonne fortune la place de greffier (*register*) de la cour de l'amirauté de l'île Bermude, que lord Moira lui fit obtenir, en 1803. Il arriva un peu tard à son poste, en janvier 1804, et dès le mois de mars, dégoûté de ses fonctions, il mit à sa place un suppléant, auquel il abandonna la moitié de ses appointements, et alla voyager dans les États-Unis et au Canada. Mécontent de la société américaine, comme il le témoigne depuis dans plusieurs de ses écrits satiriques, il revint en Angleterre, à la grande joie de ses nombreux amis. Lord Moira procura une bonne place au père du poëte, et lui en fit espérer une à lui-même. En attendant, Moore demanda des ressources à son talent. Il publia des *Odes et Épîtres*, qui, étant un peu trop dans le genre léger de Thomas Little, attirèrent sur l'auteur une critique assez vive de Jeffrey dans la *Revue d'Édimbourg*. Le poëte, offensé, demanda raison au journaliste. Une rencontre eut lieu, et se termina sans effusion de sang, grâce à l'intervention de la police ; et même, si l'on en croit les railleurs qui s'exercèrent beaucoup sur cet incident, l'intervention de la police était superflue, parce que les pistolets n'étaient pas chargés à balle. Quoi qu'il en soit, ce duel inoffensif devint pour les deux adversaires le point de départ d'une amitié durable. Thomas Moore n'avait pas de rancune, et ses succès dans le beau monde le dédommageaient des sévérités de la critique. Il était l'hôte favori de plusieurs grandes maisons aristocratiques, Donington-park, résidence de lord Moira, Lansdowne-house et Holland-house. Dès 1797, son attention avait été attirée par la collection de mélodies irlandaises de Bunting, et de temps en temps il avait écrit des paroles pour quelques-uns de ces airs qui le charmaient et qu'il chantait à merveille. En 1807, il s'entendit avec M. Power pour la publication d'un recueil de *Mélodies irlandaises*. Il devait fournir les paroles adaptées aux airs nationaux, tandis que sir J. Stevenson se chargeait des accompagnements. Ce recueil ne fut achevé qu'en 1834, et il restera le titre le plus durable de Thomas Moore. Traducteur gracieux et maniéré d'Anacréon, poëte érotique assez vif, mais sans profondeur dans le sentiment et avec trop peu de réserve dans l'expression, satirique spirituel trop occupé d'objets du moment, Thomas Moore n'aurait laissé qu'une trace passagère dans la littérature anglaise s'il n'avait trouvé ces charmantes chansons si bien adaptées à la musique de l'Irlande. « On a souvent remarqué, dit-il, que notre musique est le commentaire le plus fidèle de notre histoire. Le ton de défiance auquel succède la langueur de l'abattement, un éclair d'énergie qui brille et disparaît, les douleurs d'un moment perdues dans la légèreté du moment qui suit, tout ce mélange romanesque de mélancolie et de gaieté, résultat des efforts d'une nation vive, généreuse, pour secouer ou pour oublier les maux qui l'oppriment, tels sont les traits de notre histoire et de notre caractère, si fortement, si fidèlement réfléchis dans notre musique. » Thomas Moore a très-bien reproduit dans ses *Mélodies* les traits caractéristiques de la musique irlandaise. Ce qui fait le charme de ces petites compositions, c'est leur originalité. Elles n'ont ni la vigueur, ni le naturel, ni la sensibilité profonde et passionnée des vers d'un autre poëte national, Robert Burns, mais elles n'en ont pas non plus la rudesse. Une élégance soutenue, de la légèreté, de la tendresse, de l'esprit, une imagination brillante et prodigue d'ornements leur donnent un charme durable, bien qu'un peu artificiel. Au même genre de poésies appartiennent les *Airs nationaux* publiés en 1815, et les *Chants sacrés*; mais ces derniers sont bien inférieurs aux précédents. En 1808, Moore fit paraître sous le voile de l'anonyme

deux poëmes, *Intolérance* et *Corruption*, et en 1809 *Le Sceptique*. Ces œuvres, qui font honneur à ses sentiments libéraux, augmentèrent peu sa réputation. La muse légère de Moore n'était pas faite pour la satire sérieuse.

En 1811, il épousa Miss Bessy Dyke, personne distinguée et excellente, qui fit le bonheur de sa vie et l'éloigna un peu du monde des salons, sans l'en détacher tout à fait. Dans l'automne de la même année, son opéra de M. P. *ou Le Bas bleu*, obtint un succès d'estime. L'auteur ne l'a pas compris dans le recueil de ses œuvres, mais il en a détaché quelques jolies chansons. Décidé à ne plus chercher de ressources que dans sa plume, Moore quitta Londres, et alla résider avec sa famille à Mayfield Cottage, près d'Ashbourne, dans le comté de Derby. Il fit paraître en 1813 son *Sac de la petite poste par Thomas Brown le jeune* (*Twopenny Post-Bag, by Thomas Brown the younger*), satire malicieuse, qui, dirigée contre le prince régent et ses ministres, devint immédiatement populaire et eut quatorze éditions en une année. Dès 1812 il songeait à écrire un poëme oriental. Le libraire Longman le lui acheta d'avance 3,000 liv. sterl. Cet ouvrage, si chèrement payé, ne parut qu'en 1817, et obtint un succès qui s'est toujours maintenu depuis. C'est la plus travaillée de toutes les compositions de Thomas Moore; l'art s'y montre même un peu trop. Le sujet est ingénieusement inventé. Abdallah, roi de la petite Boukarie, ayant abdiqué en faveur de son fils Aliris, se rend à La Mekke, au tombeau du prophète. En passant par Delhi, il demande à l'empereur Aurengzeb la main de la belle Lalla-Rookh, sa fille, pour le jeune prince de Boukarie. La demande est agréée, et Lalla-Rookh part avec une suite nombreuse pour aller rejoindre son époux. En route un serviteur, Feramorz, envoyé par Aliris afin de distraire la princesse, lui raconte en vers quatre histoires: *Le Prophète voilé*, *Le Paradis et la Péri*, *Les Adorateurs du feu*, *La Lumière du Harem*. Au terme du voyage il se trouve que Lalla-Rookh est devenue amoureuse du narrateur, et elle mourrait de chagrin si dans le prince Aliris lui-même elle ne reconnaissait le beau chanteur. Ce romanesque oriental est piquant, et les quatre récits de Feramorz-Aliris ont de l'éclat et une couleur orientale qui séduit; mais il faut reconnaître aussi que cette poésie est bien artificielle, qu'elle est parfois fade à force de douceur, et que la pensée et le sentiment disparaissent sous le luxe des images. Plus applaudie au début que les *Mélodies irlandaises*, *Lalla-Roohk* vivra moins. Aussitôt après la publication de son roman oriental, Moore fit un voyage à Paris avec son ami le poëte Rogers; il y composa *La Famille Fudge à Paris*, agréable satire sous forme de lettres, qui a le mérite et qui obtint presque le succès du *Post-Bag*. L'année où parut *La Famille Fudge* (1818), Moore fut frappé d'un malheur qui mit en relief sa fermeté et son honnêteté. Son suppléant à l'île Bermudes avait commis une grave infidélité, dont le titulaire de la place fut déclaré responsable. Il s'agissait d'un détournement de 6,000 livres à rembourser. Des offres de service lui vinrent de toutes parts; il les refusa, ne voulant devoir sa libération qu'à sa plume. En attendant que la justice eût prononcé sur l'indemnité que l'on exigeait de lui, il partit pour le continent, en 1819. En France il fut le compagnon de voyage du plus jeune et du plus dévoué de ses amis, lord John Russell; en Italie il visita Rome avec le sculpteur Chantrey et le peintre Jackson. Ses souvenirs de voyage ont trouvé place dans ses *Vers sur la route* (*Rhymes on the road*), qu'il publia avec des *Fables sur la Sainte-Alliance*, en 1820, comme un « extrait du *journal d'un membre voyageur de la société Pococurante* ». Comme son procès à Londres était encore pendant, il resta à Paris jusqu'en 1822, avec la bonne intention de beaucoup travailler; mais les distractions d'une grande ville, les nombreuses visites de ses compatriotes mirent quelque empêchement à sa résolution. Il n'écrivit même pas, « faute de documents, » dit-il, *La Vie de Sheridan*, qu'il avait promise à un libraire. Un poëme, *Les Amours des Anges*, un roman, *L'Epicurien*, furent les seuls produits de son séjour en France; c'était peu pour un talent aussi facile. L'affaire de Bermudes fut enfin réglée. Les juges réduisirent l'indemnité à 750 liv. sterl. que le marquis de Lansdowne avança et que le poëte remboursa sur le produit de ses *Amours des Anges*. Thomas Moore fit paraître les *Mémoires du capitaine Rock*, en 1824; *La Vie de Sheridan*, en 1825; *L'Epicurien* en 1827; les *Mémoires de lord Byron* en 1830: ce dernier ouvrage a donné lieu à de longs débats, qu'il importe de préciser. Il faut d'abord dire un mot des premières relations de Byron et de Moore. En 1809, Byron, dans sa *Satire des Bardes anglais*, fit une piquante allusion à ce fameux duel de Moore et de Jeffrey qui avait tant égayé la société de Londres. Moore écrivit à Byron pour lui demander satisfaction; mais l'auteur des *Bardes anglais* venait de partir pour l'Orient, et la lettre ne lui parvint pas; il ne fut informé de la provocation qu'à son retour, deux ans plus tard. Moore, qui, dans l'intervalle, s'était marié, ne se souciait pas de hasarder sa vie pour une piqûre littéraire; Byron, de son côté, ne refusa pas de donner des explications, et cette fois encore les deux adversaires devinrent amis. En 1821, les deux poëtes se rencontrèrent en Italie; Byron fit présent à Moore de son autobiographie manuscrite, à condition qu'il ne la publierait qu'après sa mort. Moore, pressé d'argent, vendit le manuscrit à Murray (2,000 liv. sterl.) (50,000 fr.), et le déposa en avril 1824. Byron mourut dans ce même mois. Lady Byron et sa famille désirèrent la destruction des *Mémoires*, et offrirent

de rembourser le libraire; Moore résista longtemps, et enfin il résolut noblement de supporter la perte qui résulta de la destruction des *Mémoires*. Il paya à Murray les 2,000 liv. sterl., avec les intérêts, brûla le manuscrit et s'engagea à écrire pour la même somme de 50,000 fr. une *Vie de Byron*, qui, d'abord acquise par Longman, fut finalement éditée par Murray, 1830, 2 vol. in-4°. On peut reprocher à Moore d'avoir détruit les *Mémoires* de son ami, mais on voit que ce fut dans l'excellente intention de ménager des susceptibilités de famille, et au prix d'un sacrifice d'argent considérable. Il donna ensuite *La Vie de lord Edouard Fitz-Gerald*, le noble patriote irlandais, et une *Histoire d'Irlande* qui parut dans la *Cyclopædia* de Lardner. Ce fut son dernier ouvrage important. En 1835, sous le ministère de Lord Melbourne, il reçut une pension de 300 liv. sterl. La perte de ses deux fils, dont l'un périt en Algérie au service de la France, et dont l'autre mourut de consomption, en 1842, attrista sa vieillesse; ses dernières années furent marquées par l'affaissement complet de ses facultés intellectuelles. Il mourut à sa résidence de Sloperton, âgé de près de soixante-douze ans, et fut enseveli dans le cimetière de Bromham, près Devizes. Après ce que nous avons dit des ouvrages et de la vie de Thomas Moore, il est inutile d'insister sur ses mérites comme écrivain et comme homme. Une facilité brillante, de l'esprit, de la grâce, tels sont les traits distinctifs de sa poésie, qui, si l'on excepte les charmantes *Mélodies irlandaises*, a déjà beaucoup perdu de sa réputation. Sa prose vaut moins que ses vers; cependant on trouve de belles pages dans la *Vie de Fitz-Gerald*, et la *Vie de lord Byron*, trop sévèrement critiquée, ne manque pas d'intérêt; enfin l'*Histoire d'Irlande* est un bon ouvrage, consciencieusement exécuté, quoique avec une sorte de partialité patriotique. Moore montrait par là qu'il était resté fidèle aux opinions de sa jeunesse. Aussi fidèle dans les rapports de société que dans sa politique, il acquit de nombreux amis et les garda jusqu'à la fin de sa vie. On lui reproche un peu de vanité, mais tant d'excellentes qualités de l'homme privé font oublier ce défaut. Ses ouvrages ont eu de nombreuses éditions, parmi lesquelles on remarque celle que le poëte donna lui-même à partir de 1841, l'édition de Baudry, *The poetical Works*; Paris, 1841, 3 vol. in-8°, et enfin la grande édition de Londres, 1852-1853, 10 vol. in-8°. Les ouvrages séparés ont été généralement publiés en France à mesure qu'ils paraissaient en Angleterre; ils ont été aussi traduits en français; nous indiquerons seulement la traduction des *Chefs-d'œuvre poétiques* par Mme Louise Belloc; Paris, 1841, in-8°. Les *Mémoires de Thomas Moore* (*Memoirs, Journal and Correspondence of Thomas Moore*) ont été publiés par lord John Russell; Londres, 1852-1855, 8 vol. in-8°. L. J.

Memoirs of Thomas Moore. — *The Edinburgh Review*, avril 1854. — A. Dudley, dans la *Revue des Deux Mondes*, du 1er juin 1846. — Loménie, *Galerie des Contemporains illustres*. — Philarète Chasles, dans le *Journal des Débats*, février 1854.

MOPINOT (*Simon*), érudit français, né à Reims, en 1685, mort le 11 octobre 1724. Il fit ses études au collége de l'université de sa ville natale. Il se rendit, en 1700, chez les bénédictins de Meaux, et y fit profession, en 1703. Il revint ensuite à Reims, étudier, dans l'abbaye de Saint-Nicaise, le grec et l'hébreu, puis alla professer à Pont-le-Voi, maison de son ordre. En 1714, conjointement avec dom Martin Didier, il travailla, à Saint-Denis, à une nouvelle traduction de Tertullien. Il se joignit ensuite à dom Constant, pour rédiger la *Collection des Lettres des Papes*, dont le prospectus et l'épître dédicatoire furent composés par lui. D. Constant étant mort, Mopinot continua seul ce travail, mais une mort prématurée l'empêcha de publier lui-même le second volume, qu'il laissa terminé. L.—z—e.

Revue historique et littéraire de la Champagne, n° 11, du 13 novembre 1854, p. 78.

MOQUIHUIX, roi des Tlatélolcos (peuple de l'ancien Mexique), sacrifié à Tenochtitlan (depuis *Mexico*), en 1470. Tlatélolco était une petite ville ou plutôt un grand faubourg attenant à la puissante ville de Mexico, et gouverné depuis cent dix ans par des membres de la famille impériale aztèque, dont ils étaient tributaires. Sous le règne de Montézuma Ier Ilhuicamina, Moquihuix, son cousin, alors chef des Tlatélolcos, servit l'empereur avec zèle de sa personne et de ses meilleurs soldats. Il contribua à plus d'une de ses victoires. En récompense Montézuma lui donna en mariage sa cousine, la sœur d'Axajacatl. Cette préférence n'attacha point Moquihuix à la destinée de son beau-frère. Après la mort de Montézuma et l'avénement de Axajacatl, il rêva l'empire, et, trop faible pour agir seul, essaya de former une ligue de tous les caciques mexicains. Il fut trahi par sa femme, qui, ayant à se venger d'une de ces infidélités que les femmes ne pardonnent jamais à ceux qu'elles n'aiment plus, s'enfuit à Mexico, avec ses quatre enfants, et révéla la coalition à son frère. La guerre ne fut pas longue : Axajacatl en quelques jours prit Tlatelolco et son roi, dont il ouvrit lui-même la poitrine et arracha le cœur, sur l'autel du dieu Mexitli. Quatre cent soixante des principaux Tlatélolcos, faits prisonniers les armes à la main, eurent le même sort. Les caciques alliés de Moquihuix, vaincus successivement, furent mis à mort et leurs terres réunies à l'empire aztèque. A. de L.

Clavigero, *Storia antica del Messico* (Cesena, 1780-1781, 4 vol. in-4°). — La Renaudière, *Mexique*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 14, 17, 18.

***MOQUIN-TANDON** (*Horace-Benedict-Alfred*), botaniste et médecin français, né à Montpellier (Hérault), le 7 mai 1804. Il fit d'excellentes études dans sa ville natale, fut reçu docteur ès sciences à l'âge de vingt-deux ans et

docteur en médecine en 1828. L'année suivante, il fut nommé professeur de zoologie à l'Athénée de Marseille, fonctions qu'il ne quitta que pour aller en 1833 à Toulouse remplir celles de professeur de botanique à la faculté des sciences. Chargé en même temps de la direction du Jardin des Plantes de cette ville, il fut pendant douze ans secrétaire de la faculté, dont il occupa le décanat l'espace de trois ans. Pendant son séjour à Toulouse, M. Moquin-Tandon associa à ses recherches scientifiques quelques travaux littéraires. Outre plusieurs pièces de vers dans l'idiome languedocien, qu'il fit insérer dans divers recueils du midi, il composa un charmant badinage, contrefaçon aussi habile qu'exacte de la vieille langue romane. Publié sous le titre de *Carya Magalonensis* (Le Noyer de Maguelone), Toulouse, 1836, in-8°, comme un manuscrit du quatorzième siècle, ouvrage d'un ancien troubadour, il trompa la clairvoyance des plus expérimentés, et Raynouard lui-même, dont les décisions semblaient infaillibles, crut à l'authenticité du *Carya*, et s'empressa d'écrire à l'éditeur pour le remercier de cette utile publication et lui annoncer qu'il y avait recueilli plusieurs mots pour son *Lexique roman* (1).

Nommé chevalier de la Légion d'Honneur le 28 avril 1843, il fut en 1850 chargé par le gouvernement d'une mission spéciale en Corse pour terminer la *Flore de la Corse*, en collaboration avec M. Montagne. Le 30 avril 1853, il fut choisi par M. Fortoul pour remplir à la faculté de médecine de Paris la chaire d'histoire naturelle médicale, laissée vacante par la mort du professeur Achille Richard. Il eut en même temps la direction du Jardin des Plantes de cette faculté; et le 20 février 1854 succéda à Auguste Saint-Hilaire à l'Académie des Sciences.

Outre les travaux cités, on a de M. Moquin-Tandon : *Mémoires sur les œufs des oiseaux et des reptiles*, insérés dans les *Annales linnéennes* de Paris; — *Essai sur les dédoublements ou multiplications d'organes dans les végétaux*; Montpellier, 1826, in-4°, avec planches. Ce travail précieux a été réimprimé en entier dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, et de Candolle en adopta les principales idées, qu'il renferma dans le premier volume de son *Organographie végétale*; — *Monographie de la famille des Hirudinées*, 1826, in-4°, avec sept planches, et Paris, 1846, in-8°, avec atlas de 14 planches; trad. en allemand par Ernest Baër; — *Essai sur la phthisie laryngée syphilitique*; 1828, in-4°, avec des notes de Dunal et de Lallemand; — *Chenopodearum monographica Enumeratio*; Paris, 1840, in-8°. Le nombre des espèces dont se compose ce genre de plantes n'était, avant les recherches du savant professeur, que d'une trentaine, tandis qu'il s'élève à quarante-six dans son intéressante monographie; — *Éléments de Tératologie végétale, ou histoire des anomalies de l'organisation dans les végétaux*; Paris, 1841, in-8°, trad. en allemand en 1842 et présenté à l'Institut par Auguste Saint-Hilaire, comme établissant pour la première fois un lien scientifique entre des phénomènes anormaux jusque là observés et décrits isolément; — *Histoire naturelle des Mollusques terrestres et fluviatiles de la France, contenant des études générales sur leur anatomie et leur physiologie et la description particulière des genres, des espèces et des variétés*; Paris, 1855, 2 vol. in-8°, avec atlas de 54 pl. Il a joint à son ouvrage un livre spécial sur les *anomalies* qui affectent les mollusques, un autre sur *l'utilité* de ces animaux, et un troisième sur leur *recherche*, leur *choix*, leur *préparation* et leur *conservation*; — *Les Polygalées brasiliens* (flore du Brésil), avec Auguste Saint-Hilaire; — *Conspectus Polygalarum floræ brasilicæ meridionalis* (avec le même); — *Mémoires sur la famille des Polygalées* (avec le même); — *Mémoires sur la symétrie des Capparidées* (avec le même); tous ces travaux sont insérés dans les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*; — *Recherches anatomico-physiologiques sur l'ancyle* (ancylus fluviatilis); — divers autres travaux de botanique, publiés de 1832 à 1849, en collaboration avec M. Philippe Barker-Webb. Kurt Sprengel a dédié à M. Moquin-Tandon un genre de plantes appartenant à la famille des lobéliacées : ce genre renferme une seule espèce originaire du cap de Bonne-Espérance, *moquinia rubra*, et Auguste Saint-Hilaire lui a également dédié une jolie espèce de polygala à fleurs groupées en spirale, *polygala moquiniana*. H. F. (de Montpellier).

Biographie des Contemporains. — H. Fisquet, *Biographie* (inédite) *de l'Hérault*.

MORA (*Diego* DE), peintre et homme de guerre espagnol, né au commencement du seizième siècle, mort après 1535. Il avait accompagné Pizarre à la conquête du Pérou, et nous pensons qu'il avait fait partie des premières expéditions, ou qu'il avait une grande facilité pour apprendre les langues, car il savait si bien le quichua, que l'empereur Atahualpa, se défiant de l'interprète indien Philipillo, voulut qu'il fût présent à l'interrogatoire qu'on lui fit subir. Le nom de Mora se trouve néanmoins le dernier parmi ceux des prétendus juges qui condamnèrent le souverain péruvien à la mort. Comme Diego de Mora dessinait passablement, il fit le portrait de l'infortuné monarque, par ordre de Fernand Pizarre, et le signa. L'effigie de l'inca fut

(1) Cet ouvrage, tableau vif et fidèle de la société dans la seigneurie de Montpellier au quatorzième siècle, fut alors tiré à cinquante exemplaires lithographiés, dorés et coloriés de la main de l'auteur, avec un prétendu facsimile du manuscrit original. Dans une seconde édition, où la traduction se trouve en regard du texte roman, M. Moquin-Tandon souleva le voile derrière lequel il s'était caché. Elle fut publiée à Montpellier et à Toulouse, 1844, in-12. Le titre principal et les titres des chapitres en sont enluminés, et elle est précédée d'un avertissement dû à la plume de M. Fortoul, ami intime de M. Moquin.

conservée durant plus de deux siècles à Caxamarca, et ce fut là que Velasco la vit encore; c'est ce portrait qui a été donné tour à tour dans l'*Historia de Carlos Quinto* par Sandoval et dans *Les Grands hommes* d'André Thevet, sans compter Paul Jove et les nombreuses gravures qui en ont été faites depuis. Cette effigie néanmoins ne nous inspire qu'une confiance médiocre, et l'influence de l'ornementation de la Renaissance s'y fait sentir. F. D.

Velasco, *Historia de Quito*. — And. Thevet, *Dict. Biog.*

MORA (*Jérôme*), peintre espagnol de l'école madrilène, né vers 1540, mort en 1599. Il était élève d'Alonso-Sanchez Coëllo. Son talent le fit appeler à la cour d'Espagne pour décorer les appartements de la reine, au Pardo. Plusieurs autres châteaux royaux, entre autres Madrid, Saint-Ildefonse, l'Escurial, le Pardar, etc., possèdent de ses œuvres. Vincente Joanes étant mort le 21 décembre 1579, laissant esquissée seulement une *Cène* dans le couvent des Dominicains de Valence, Mora la termina, et ne resta point au-dessous du grand artiste qu'il remplaçait. « C'est, dit Pierre Orfelin de Poultiers, l'éloge le plus flatteur que l'on puisse faire de Mora. » A. de L.

Palomino, *El Museo de la Pintura*. — Guevarra, *Los Comentarios de la Pintura*. — Cean Bermudes, *Diccionario historico de las Bellas Artes en España*. — Quilliet, *Dict. des Peintres espagnols*.

* **MORA** (*Jose-Joaquin* DE), littérateur espagnol, né en 1784, à Cadix. Fils d'un magistrat, il fit ses études à Grenade, et devint professeur au collége de San-Miguel, où il eut pour élève M. Martinez de La Rosa, qui est demeuré son ami. Lors de l'occupation française, il prit les armes, et assista à la bataille de Baylen; mais, ayant eu le malheur de tomber bientôt après aux mains de l'ennemi, il fut envoyé à Autun, comme prisonnier de guerre, et s'y maria. En 1814, il rentra dans son pays, exerça la profession d'avocat à Madrid, et dirigea *La Cronica cientifica y literaria*, feuille périodique, qui acquit plus d'importance sous le titre d'*El Constitucional*. Quoiqu'il jouît à la cour de quelque faveur et qu'il eût été chargé par Ferdinand VII d'une mission à Rome, il s'associa au mouvement libéral de 1820, et se compromit à un tel point qu'il jugea prudent de ne pas attendre l'arrivée des Français et d'émigrer en Angleterre (1823). A la recommandation de Blanco White, il obtint différents travaux du libraire Ackermann, qui venait de fonder dans les colonies espagnoles de l'Amérique plusieurs établissements destinés à la diffusion des littératures d'Europe. En 1827 il se rendit à Buenos-Ayres, et rédigea la *Cronica politica* sous la présidence de Rivadavia. A la chute de ce dernier, il passa au Chili, et y fut pendant quelques années directeur d'un établissement d'éducation, nommé *Chilian Lyceum*. En même temps il collaborait au *Mercurio Chileno*, prenait part aux affaires comme sous-secrétaire d'État, envoyait au congrès un modèle de constitution, et usait de son influence pour faire adopter en 1830 les principes du libre-échange, auxquels le Chili est redevable de trente ans de progrès et de prospérité. Un mouvement politique amena J. de Mora au Pérou : il fit à Lima des cours sur le droit et sur la philosophie écossaise. Secrétaire particulier du général Santa-Cruz, président de la Bolivie (1834), et consul général de cette république à Londres (1838), il revint en 1843 en Espagne, fut placé à la tête du collége de San-Felipe à Cadix, et abandonna encore cette position en 1856 pour se rendre en qualité de consul à Londres, où il est encore. Il est membre de l'Académie royale de Madrid. On a de lui : *No me olvides*; Londres, 1824-1827, 4 vol. in-8° fig.; Annuaire littéraire à l'imitation du *Forget me not* anglais; — *Cuadros de la historia de los Arabes*; Londres, 1826, 2 vol.; — *Meditaciones poeticas*; Londres, 1826, in-4°; — *Leyendas Españolas*; Londres, 1840, in-8°; — un traité *Sur les Synonymes espagnols*. Il a aussi traduit en espagnol *Ivanhoe* et *Le Talisman* de W. Scott, et il a édité les œuvres de Louis de Grenade pour la collection des classiques de Rivadeneyra. P. L—y.

Ferd. Wolf, *Floresta de Rimas modernas Castellanas*.

MORABIN (*Jacques*), érudit français, né à La Flèche, le 5 mars 1687, mort à Paris, le 9 septembre 1762. Il était secrétaire du lieutenant de police de Paris. On ne connaît pas d'autre circonstance de sa vie. Ses ouvrages ne sont pas sans quelque mérite. On lui doit : *Traité des Loix*, de Cicéron, traduit en français, avec des remarques; Paris, 1719, in-12; — *Des Orateurs : savoir si les modernes sont inférieurs aux anciens?* traduction d'un dialogue attribué à Tacite; Paris, 1722, in-12; — *Histoire de l'Exil de Cicéron*; Paris, 1725 et 1782, in-12; — *Traité de la Consolation*, traduit de Cicéron, avec deux *Dissertations sur Sigonius* et *sur Alcyonius*; Paris, 1753, et an III, in-12; — *Nomenclator Ciceronianus*, index de tous les noms propres qui se rencontrent dans les œuvres de Cicéron; Paris, 1757, in-12; — *Histoire de Cicéron, avec des Remarques historiques et critiques*; Paris, 1745, 3 vol. in-4°; — *La Boîte du Jésuite*, sans date connue. On doit encore attribuer à Morabin l'*Avertissement* qui précède le *Dialogue de la Musique des Anciens*, par l'abbé de Chateauneuf. B. H.

Quérard, *La France Littéraire*. — B. Hauréau, *Hist. Litt. du Maine*, t. IV, p. 279. — Narc. Desportes, *Bibliog. du Maine*.

MORAES (*Francisco* DE), écrivain portugais, né à Bragance, assassiné à Evora, en 1572. Il fit des études excellentes, et entra dans la diplomatie, après avoir été trésorier de la maison du roi Jean III. Il vint à Paris, au temps de François Ier, en qualité de secrétaire d'ambassade, durant une mission confiée à D. Francisco de Noronha, deuxième comte de Linhares. Moraes quitta la France sous le règne de D. Sébastien, et revint en Portugal, mais ce retour lui fut fatal : il fut as-

sassiné à la porte du Rocio à Evora, à l'époque où la cour faisait momentanément sa résidence dans cette ville. Le *Palmerin d'Angleterre*, qui a des branches si nombreuses, est, selon nous, l'œuvre capitale de Moraes, et nous partageons sous ce rapport l'opinion de Robert Southey, de M. de Monglave et du savant Odorico Mendes. Toutefois, cette origine ne peut plus être prouvée bibliographiquement. La première édition de ce livre est antérieure, disent les Portugais, à l'année 1547; néanmoins, jusqu'à ce jour on n'a pu la produire pour éclaircir la discussion. D'autre part, il le faut bien dire, la traduction espagnole est précisément de cette date; elle porte le titre suivant : *Libro del muy esforçado cauallero Palmerin de Inglaterra, hijo del rey dō Duardos : y de sus grandes proezas : y de Floriano del desierto, su hermano : con algunas del principe Florendos, hijo de Primaleon; impresso año* MDXLVIII, et à la fin MDXLVII; — *Libro segundo, en el qual se prosiguen y han fin los muy dulces amores que tuuo con la Ynfanta Polinarda, dando cima a muchas auenturas, y ganando immortal fama con sus grandes fechos. Y de Floriano del desierto, su hermano, con algunas del principe Florendos, hijo de Primaleon. Toledo, en casa de Fernando de Santa-Cathalina, defunto, que aya gloria...: acabose a XVI del mes de Julio de MDXLVIII*, 2 vol. petit in-fol., car. goth. Tous ceux qui ont lu *D. Quichotte* se rappellent le magnifique éloge que Cervantes a placé dans la bouche du curé, qui égale le *Palmerin* aux plus belles conceptions de la poésie (1). Observateur de la tradition, l'immortel romancier ne nie point que cette riche conception ne soit due à une plume portugaise, mais il en fait honneur à Jean II, qui n'était pas seulement un grand roi, mais qu'on regardait comme un poëte exercé : Cervantes suivait ainsi l'opinion de Faria y Souza. Nicolas Antonio, qui, pour la critique, offre une autorité tout autrement imposante, n'hésite pas à reconnaître Francisco de Moraes comme auteur du *Palmarin*, et sur ce point on ne doit pas s'attendre à ce que Barbosa Machado le contredise. De notre temps la discussion a pris un caractère tout différent; sur de vagues indices, un bibliographe espagnol d'une incontestable habileté, Vincent Salvá, avait cru pouvoir démentir la tradition: c'était Ferrer, l'éditeur du *Palmerin*, qui en était l'auteur. Plus tard, le fils du savant bibliographe, en examinant attentivement l'édition de 1547, lut dans un acrostiche formé par des stances imprimées en tête du volume, *Luis Hurtado, autor, al lector da salud*, et, se rappelant que Hurtado avait donné plusieurs opuscules imprimés chez Diego Ferrer, qu'il supposait être frère de l'éditeur du *Palmerin*, n'hésita pas à regarder ce nouveau venu comme le véritable auteur de l'œuvre contestée. Salvá accueillit cette petite découverte avec un empressément tout paternel; mais il est inutile de dire que l'opinion du savant bibliographe ne fut nullement partagée par les Portugais, et dans ces derniers temps, l'habile traducteur de Virgile, le commandeur Odorico Mendes, a réuni avec une critique pleine de sagacité, toutes les preuves qui restituent ce beau livre à la littérature portugaise. Sans nul doute la question serait définitivement tranchée si, comme l'espérait le professeur Nuñez de Carvalho, on pouvait reproduire une édition contemporaine de l'ouvrage castillan. Il le faut avouer, cette édition *princeps*, si elle existe, a échappé même aux investigations de M. Innocencio F. da Sylva, et il ne cite que la suivante : *Chronica de Palmeirin de Inglaterra, primeira e secunda parte;* Evora, por André de Burgos, 1567, in-fol. goth. Ce bibliographe, peu favorable à Moraes, présente comme édition usuelle le livre suivant, qui a l'avantage de réunir les autres ouvrages de l'auteur : *Chronica de Palmeirin de Inglaterra, primeira e secunda parte por Francisco de Moraes a que se ajuntam as mais obras do mesmo auctor;* Lisbonne, 1786, 3 vol. in-4°. Cette réimpression a été dirigée par Costa de Macedo. Le *Palmerin* a été traduit dans toutes les langues. La version française a été donnée à Lyon en 1553 par maistre Jacques-Vincent du Crest-Arnauld, en Dauphiné, puis en italien par Rosco. Ces versions primitives se trouvent à la bibliothèque de l'Arsenal. De nos jours M. Eugène de Monglave a traduit ce roman célèbre, sous ce titre : *Palmerin d'Angleterre, chronique portugaise, par Francisco Moraes;* Paris, 1829, 3 vol. in-12. La version anglaise de Robert Southey jouit également d'une honorable renommée. On a encore de Moraes : *Dialogos, com um desengano de amor sobre certos amores que teve em França com uma dama franceza da rainha D. Leonor;* Evora, 1624, in-8°. Nous ne terminerons pas cet article sans rappeler que les parties 3, 4, 5 et 6 du *Palmerin* n'ont jamais été contestées à la littérature portugaise; elles ont pour auteurs Domingos Fernandez et Balthazar Gonçalvez Lobato. Ferdinand Denis.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — *Diccionario bibliographico Portuguez*, t. III. — Brunet, *Manuel du Libraire*. — *A. Catalogue of Spanish and Portuguese books*, par Vincent Salvá; Londres, 1826, in-8°. — *Le Bulletin du Bibliophile*, pub. par Techener. — *Memoria da Academia das Sciencias.*

MORAES (*Christovam Aldo* de), poëte portugais, né le 13 mai 1632 (1), mort le 19 mai 1693. Il alla se perfectionner dans ses études à Coïmbre en 1645, et il s'y livra surtout à la philosophie et aux mathématiques. Injustement

(1) « Déchirons ce *Palmerin d'Olivre*, brûlons-le et jetons-en les cendres au vent; mais conservons ce *Palmerin d'Angleterre*, comme un livre précieux, et faisons faire pour l'enfermer une cassette pareille à celle qu'Alexandre trouva dans les dépouilles de Darius et qu'il fit mettre à part pour y garder les poëmes d'Homère.» (*D. Quichotte*, liv. I, ch. VI.)

(1) Et non le 2 mars 1630, comme le dit Barbosa Machado.

impliqué dans une déplorable affaire où il ne s'agissait de rien moins que d'un assassinat, il parvint à se justifier, et fut promu à quelques années de là aux plus honorables fonctions de la magistrature; il résida dès lors à Porto. Il a beaucoup écrit, mais peu de ses livres ont été imprimés; le plus important, quoique inédit, est la *Genealogia das Casas de Portugal*, en 8 vol. in-fol. Ce vaste recueil a paru récemment dans une vente, et n'a malheureusement pas été acheté. Les poésies d'Alão de Moraes, *Grinalda d'Apollo; O Ciclope namorado; Fonte perenne do Parnasso*, jouissent d'une grande renommée, mais n'ont pas vu le jour. Quelques sonnets, quelques poésies légères dont Moraes est l'auteur ont été imprimés à Porto, en 1671 et 1672. On conserve un grand poëme de lui sous le titre d'*As Quinas de Portugal*; il n'a pas moins de quatorze chants, et est consacré aux gloires nationales. F. D.

Le Panorama, jornal litterario, t. VIII. — *Diccionario Bibliografico Portuguez.*

MORAES SILVA (*Antonio* DE), lexicographe brésilien célèbre, né à Rio-de-Janeiro, vers 1756, mort à Pernambuco, en 1825. Il étudia à Coïmbre et suivit la carrière de la magistrature; il occupa même un emploi important en cette qualité à Bahia. A la suite de discussions survenues entre le chancelier et lui, il se retira à Pernambuco. Il acquit dans cette province d'importantes propriétés, devint seigneur d'Engenho, et fut nommé colonel de la milice de Moribeca, lors de la révolution de 1817. On voulut l'élire membre du gouvernement provisoire, mais il refusa ces hautes fonctions, et vint alors, nous assure-t-on, visiter la France. Il succomba à un ramollissement du cerveau. On a de lui un dictionnaire portugais, qui jouit encore de la faveur la plus méritée et qui a eu six éditions. La première a paru sous ce titre : *Diccionario da Lingua Portugueza*; Lisbonne, 1789, 2 vol. in-4°. La dernière, considérablement enrichie par Agostinho de Mendonça Falcão, est de beaucoup supérieure aux autres. On a encore de Moraes Silva : *Historia de Portugal composta em inglez por uma sociedade de litteratos, trasladada em vulgar, com as addiçoes da versão franceza e notas do traductor portuguez*; Lisbonne (publication de l'Académie des Sciences), 1788 et ann. suiv., 3 vol. in-8°; réimp. en 4 vol., 1802. Le tome 4e, consacré au règne de Dna Maria Ia, a été composé par le P. Joze-Agostinho de Macedo; — *Epitome da Grammatica da Lingua Portugueza*; Lisbonne, 1806, in-8°; — *Recreação do homem sensivel, o collecção de exemplos verdadeiros e patheticos*, etc.; trad. de M. Arnaud. F. D.

Revista trimensal de Instituto historico do Brasil, t. XV. — Pereira da Sylva, *Varoes illustres do Brasil*, t. II, p. 340. — Innocencio Francisco da Sylva, *Diccionario Bibliographico Portuguez*; Lisbonne, 1858 et ann. suiv., t. I.

MORALEJO (*Joseph*), littérateur espagnol, né à Madrid, vers 1710. Il continua le recueil de contes et de nouvelles qu'Antonio Sanchez Tortoles avait publié en 1671, et qui avait été réimprimé plusieurs fois sous le titre : *El Entretenido*. La *segunda parte*, mise au jour à Madrid en 1741 par Moralejo, contient un amalgame d'anecdotes, de morceaux poétiques, de calculs astronomiques, d'*entremeses*; des amis passent quatre jours ensemble et s'amusent à se raconter mutuellement des histoires, à promener leur attention de sujet en sujet. Malheureusement il n'y a ni esprit ni intérêt dans leurs entretiens. G. B.

Baena, *Hijos de Madrid*, t. III, p. 81. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. III, p. 250.

MORALES (*Luis* DE), surnommé *el Divino*, peintre espagnol, né à Badajoz, en 1509, mort dans la même ville, en 1586. Il commença l'étude de son art à Valladolid et se perfectionna à Tolède, où il y avait à cette époque d'excellents maîtres. Il revint ensuite à Badajoz, et travailla pour presque toutes les églises ou couvents de l'Espagne. Philippe II l'appela pour décorer l'Escurial. Morales avait acquis de grands biens, et aimait trop à s'en faire honneur. Il parut à la cour avec un train princier. Ce faste blessa plusieurs favoris du monarque, qui était lui-même fort économe dans ses dépenses de luxe; il prêta une oreille complaisante aux envieux de Morales, et l'artiste reçut presque aussitôt son arrivée une indemnité de route et l'ordre de retourner dans sa province. La nouvelle de cette éclatante disgrâce éloigna de lui sa nombreuse clientèle. Le peintre en défaveur n'était plus *le Divin*. Il ne travailla bientôt plus que pour vivre, et fut obligé de donner ses œuvres à des prix humiliants. Ce fut alors qu'il fit son superbe tableau de *La Voie des Douleurs*, que Philippe II acheta pour les Hiéronymites de Madrid. Le maître était dans une disposition d'esprit à bien traiter un pareil sujet. Pour comble d'affliction, avec l'âge sa vue s'affaiblit et sa main perdit sa fermeté. Il était dans la plus profonde misère lorsque, passant par Badajoz, en 1581, Philippe II, revenant de prendre possession du Portugal, eut la fantaisie de le voir. « Tu es bien vieux, Morales, lui dit-il. — Et encore plus pauvre, sire, répliqua el Divino. » Le roi fut touché de la misère de cette gloire déchue, et assigna à Morales une pension annuelle de 300 ducats (1,317 fr.)

Les qualités qui ont mérité à Luiz de Morales son surnom consistent dans l'exactitude du plus austère dessin; dans la connaissance profonde des nus, la dégradation des teintes et surtout dans l'art de peindre les passions. Morales est par excellence le peintre du sentiment, de l'expression et du fini le plus parfait. « Il apportait, dit Quilliet, une prolixité rare dans les barbes et les cheveux, qui, à la loupe, sont d'un détail surprenant, et de loin n'en sont pas moins d'un effet admirable »; aussi Morales, que l'on peut justement surnommer le *Bellin espagnol*, mettait-il à ses travaux un temps très-long. Néan-

moins, malgré cette lenteur, il a laissé des tableaux dans presque toutes les églises d'Alcantara, Arroyo-del-Puerco, Avila, Badajoz, Burgos, La Calzada, Grenade, La Higuera-de-Fregenal, Madrid, Miraflores, La Puebla, Séville, Tolède, Valladolid, au palais du Pardo, dans beaucoup de couvents, dans beaucoup de palais et de galeries d'amateurs. Rarement il a peint des épisodes compliqués ; son chef-d'œuvre en ce genre est *La Voie des Douleurs* : il se bornait à des sujets simples, tels que des *Christ*, des *Vierge*, des *Saints*, toujours sur bois.

Il a laissé un fils et quelques élèves, qui, outrant son genre, n'ont fabriqué que des *Ecce homo* décharnés, des *Madones* osseuses, des Chérubins étiolés, des Bienheureux étiques. Ce sont ces caricatures horribles que quelques prétendus amateurs ont décorées du nom d'*école de Morales el Divino*. A. DE L.

Palomino y Velasco, *El Museo de la Pintura*. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*. — Cean Bermudez, *Diccionario historico de los mas illustres Professores de las bellas artes in España*. — Don José Mussoy-Vallente, *Coleccion de Cuadros que se conservan en reales palacios*; Madrid, 1828. — Viardot, *Études sur l'histoire des beaux-arts en Espagne*; Paris, 1835.

MORALES (*Ambroise* DE), historien espagnol, né à Cordoue, en 1513, mort en 1591. Il était fils d'Antoine Morales, médecin, philosophe, le premier professeur de philosophie péripatéticienne à l'université d'Alcala, et neveu du savant Perez d'Oliva, qui présida à son éducation. De Thou raconte qu'il entra dans l'ordre de Saint-Dominique et qu'il en fut exclu pour avoir, dans un accès de folie religieuse, imité l'exemple d'Origène. Ticknor dit aussi que « Morales, dans sa jeunesse, se mutila cruellement pour préserver la pureté sacerdotale de sa vie ». Cet acte insensé ne paraît pas bien attesté, et Nicolas Antonio l'a révoqué en doute. Il est certain que Morales entra dans les ordres, qu'il obtint de bonne heure plusieurs bénéfices, et qu'il occupa une place éminente parmi les professeurs de l'université d'Alcala. Nommé en 1570 historiographe du roi d'Espagne Philippe II, il se consacra à l'achèvement de l'histoire commencée sur une vaste échelle par Ocampo; mais il se mit à sa tâche trop tard. Il avait déjà soixante-sept ans, et quand il mourut, onze ans plus tard, il n'avait conduit son ouvrage que jusqu'à l'union des couronnes de Castille et de Léon, en 1070. Sandoval le reprit à cette date, et le conduisit jusqu'à la mort d'Alphonse VII, en 1097. « Si imparfaite, dit Ticknor, que soit la portion que Morales compila dans sa vieillesse, nous ne pouvons nous empêcher de la regarder, non pas, il est vrai, comme une composition historique aussi sage et aussi bien pesée que celle de Zurita, mais comme une œuvre qui atteste bien plus d'habileté et témoigne d'un esprit bien plus éclairé que l'ouvrage d'Ocampo, dont elle est une continuation. Son style malheureusement manque de correction, circonstance d'autant plus remarquable que Morales avait la prétention de parler le bon castillan, comme fils d'un noble de la haute caste et neveu de Fernand de Oliva. » L'*Histoire* d'Ambrosio Morales (*Coronica general de España, prosiguiendo adelante los cinco libros que el maestro Florian Docampo, coronista del emparador D. Carlos V, dexo escritos*) fut publiée pour la première fois à Alcala, 1574-1577, 3 vol. in-fol.; la meilleure édition est celle de Madrid, 1791, 6 vol. pet. in-4°, auxquels on ajoute ordinairement 2 volumes datés de 1792 sur des *Antiquités espagnoles*, et 3 vol. de plus, datés de 1793 et contenant des *Œuvres mêlées* de Morales. Le tout est précédé de l'*Histoire* d'Ocampo en 2 vol. et suivi de la continuation de Sandoval en 1 vol. Les trois auteurs Ocampo, Morales et Sandoval, pris ensemble, forment pour ainsi dire un seul ouvrage, qui porte le titre général de *Coronica general de Espana*. Outre l'*Histoire* de Morales, on a de lui : *De las Antigüedades de las Ciudades de España, con un discurso general, donde se enseña como se deben hacer las averiguaciones para bien entender las antigüedades*, imprimé avec l'*Histoire*; — *Viage por orden del rey Philipe a los regnos de Leon, y Galicia, y principado de Asturia*; Madrid, 1765, in-fol.; — *La Vida, el Martyrio, la Invencion, las Grandezas y Translaciones de los gloriosos niños martyres San Justo y Paster*; Alcala, 1568, in-4°; Morales publia les *Œuvres* de son oncle Perez de Oliva, Cordoue, 1588, in-4°; il y ajouta quinze discours sur divers sujets de philosophie, de morale et de littérature et une traduction espagnole du *Tableau* de Cébès. Le style de ces opuscules vaut mieux que celui de l'*Histoire*, mais la doctrine en est peu profonde. Z.

N. Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*. — Bouterweck, *Hist. de la Littérature espagnole*, t. I, p. 388. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. III, p. 120.

MORALES (*Juan* DE), poëte espagnol du seizième siècle, né en Andalousie. On n'a point de détails sur sa vie et on ignore la date de sa mort. On a de lui d'excellentes traductions de quelques *odes* d'Horace et une *églogue* qui est un des chefs-d'œuvre de la littérature espagnole en ce genre. Ses poésies ont été insérées dans les *Flores de Poetas illustres* de Pedro Espinosa. Z.

Sedano, *Parnaso Español*. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. III, p. 18.

MORALES (*Gaspar*), médecin et naturaliste espagnol, né à Saragosse, vivait dans le seizième siècle. Après avoir fait ses études à Alcala, il s'établit à Parenellos, où il exerça les professions de médecin et d'apothicaire. On a de lui un traité : *De las Virtudes y Propriedades maravillosas de las Piedras preciosas*; Madrid, 1605, in-8°. Ce petit ouvrage, précieux à cause de sa rareté, contient, à côté de beaucoup de rêveries, des recherches curieuses. Z.

Nicolas Antonio, *Biblioth. Hispana nova*.

MORALES (*Jean-Baptiste*), missionnaire espagnol, né vers 1597, à Ecija (Andalousie), mort le 17 septembre 1664, à Fo-ning-tcheou (Chine). Engagé de bonne heure dans l'ordre de Saint-Dominique, il fut envoyé à la mission des îles Philippines (1618); pendant une relâche à Mexico, il y avait reçu les ordres. En 1629, il fit d'inutiles efforts pour fonder un établissement religieux dans le Mogol. Il se rendit en 1633 en Chine, et prêcha l'Évangile dans la province de Fokien; sa sévérité lui attira de grandes persécutions de la part des mandarins, excités, dit-on, par les jésuites, qui n'avaient pas vu sans jalousie les Dominicains s'établir à leur suite, dans une contrée où ils avaient pénétré avec tant de peine. Forcé de sortir de la Chine (1638), le P. Moralès fut délégué par ses confrères auprès de la cour de Rome, afin de lui dénoncer les pratiques d'idolâtrie permises par les jésuites aux néophytes chinois. Après avoir couru de grands dangers dans son voyage, il arriva à Rome en 1643, et présenta au pape Urbain VIII un mémoire contenant dix-sept propositions, et qui fut imprimé. Entre autres griefs, il reprochait aux jésuites de dispenser les chrétiens de suivre les commandements de l'Église; de permettre l'usure, de sacrifier aux idoles, pourvu qu'ils eussent l'attention de cacher une croix à laquelle ils rapportaient leurs adorations; d'autoriser le culte de Confucius et celui des ancêtres; de ne point montrer le crucifix aux catéchumènes et de ne pas l'exposer dans leurs églises. Tous ces abus furent condamnés par un décret d'Innocent X (12 septembre 1645), et Moralès, qui se trouvait alors à Madrid, s'empressa de repartir pour l'Orient, accompagné de trente religieux de son ordre, parmi lesquels se trouvaient Navarrète et Prado. Malgré toute sa diligence, il ne parvint en Chine qu'en 1649, et y rendit publique la décision du saint-siége. Quelques années après, il eut la douleur de la voir annuler dans toutes ses dispositions par le pape Alexandre VII (1656); se conformant toujours à la saine doctrine, il combattit tant qu'il vécut les jésuites par sa parole et par ses écrits; les accusa de nouveau en 1661 devant la congrégation de la Propagande, et refusa constamment le baptême à ceux qui ne voulurent point renoncer au rit chinois. On a de lui : *Quæsita XVII proposita*; Rome, 1645, in-4°; — *Catechismus sinice scriptus*, 1649; — et plusieurs écrits relatifs à sa querelle avec les Jésuites. P.

Échard et Quétif, *Scriptor. Ord. Prædicatorum*, II, 412.

MORALES (*Jean-Baptiste*), moraliste et traducteur espagnol, né à Montella (Andalousie), vivait dans la première partie du dix-septième siècle. On a de lui : *Jardin de suertes morales y ciertas*; Séville, 1616, in-16; recueil de sentences morales; — *Jornada de Africa del roy don Sebastian de Portugal*; Séville, 1622, in-8°; — *Corte de Aldea y noches de invierno*; Séville, in-8°, traduit d'un roman portugais de Lobo. Z.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana nova*.

MORALI (l'abbé *Octave*), philologue italien, né en 1763, à Bonate (province de Bergame), mort le 13 février 1826. Après avoir fait ses études à Bergame, dans le collége des jésuites, il fut précepteur dans plusieurs maisons de Brescia et de Venise. Il voyagea ensuite en France, et s'arrêta à Paris pour y compléter son instruction dans la philologie grecque et latine. De retour en Italie, il adopta avec modération les idées nouvelles que la révolution française avait fait pénétrer en Italie, et devint membre du corps législatif de la république cisalpine. Au sortir de ses fonctions politiques, il fut nommé professeur de littérature grecque et bibliothécaire au collége de Brera, place qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie. Avec du savoir et du goût, il se contenta de faire des élèves distingués, écrivit très-peu et laissa une réputation inférieure à son mérite. Il s'était beaucoup occupé d'un dictionnaire grec, qu'il n'acheva pas. Il publia une traduction en vers *sciolti* de l'*Hymne à Jupiter* de Callimaque, avec le texte grec en regard; Milan, 1807, in-8°. On lui doit une des meilleures éditions de l'Arioste; Milan, 1818, in-4°. Z.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. II.

MORAND (Saint), religieux de Cluni, né en Allemagne, mort dans le onzième siècle. C'est à l'école de Worms qu'il fit ses premières études. Il se rendit ensuite en Bourgogne, à l'abbaye de Cluni, que gouvernait alors le célèbre Hugues de Semur, et y fit profession d'observer la règle de Saint-Benoît. Sous la sévère discipline de l'abbé Hugues, Cluni formait des restaurateurs de l'ordre monastique. Morand fut un de ses zélés missionnaires. On le vit en Auvergne, puis en Suisse, dans le pays de Bâle, relevant des monastères déchus, ou en créant de nouveaux. L'éclat de ses vertus et de ses services le fit placer au nombre des saints. L'auteur de sa vie lui attribue même plusieurs miracles. B. H.

Vita S. Morandi, dans la *Bibliotheca Cluniacensis*, col. 501.

MORAND (*Sauveur-François*), chirurgien français, né le 2 avril 1697, à Paris, où il est mort, le 21 juillet 1773. Fils d'un habile praticien (1), il termina de fort bonne heure ses études classiques au collége Mazarin, et fit de tels progrès dans la chirurgie que dès 1712, à peine âgé de quinze ans, il compta parmi les aides de l'hôtel des Invalides, où il fut attaché en qualité de chirurgien aussitôt qu'il eut reçu ce titre (1724). Admis depuis 1722 à l'Académie des Sciences, et bientôt après à la Société royale de Londres, il devint en 1725 démonstrateur des

(1) MORAND (*Jean*), né en 1668, dans le Limousin, et mort le 7 novembre 1726, à Paris, fit pendant vingt-huit ans les fonctions de chirurgien major à l'hôtel des Invalides. Il tenta le premier l'amputation du bras dans son articulation avec l'omoplate.

opérations de chirurgie dans sa compagnie, et passa en Angleterre en 1729, pour apprendre du fameux Cheselden la façon de tailler la pierre par l'appareil latéral. Nommé en 1730 censeur royal et chirurgien en chef de l'hôpital de La Charité, il remplit encore d'autres postes relatifs au service militaire de santé, entre autres celui de chirurgien major des gardes françaises. En 1751 il reçut le cordon de Saint-Michel. Morand avait une figure ouverte et prévenante, un ton poli, un esprit aimable et gai; il s'exprimait avec facilité, il était versé dans la connaissance des antiquités, des médailles et des belles-lettres; dans sa profession il avait acquis en peu de temps le renom d'un savant anatomiste, et le nombre des élèves qui accouraient à ses leçons était quelquefois si grand que, ne pouvant les loger tous chez lui, les maisons voisines de la sienne en étaient remplies. Il appartenait à la plupart des sociétés savantes de l'Europe, et entretenait un commerce de lettres avec Morgagni, Cheselden, Sloane, Sharp, Haller, van Swieten, etc.; il fut l'un des premiers protecteurs de Sabatier, et lui donna sa fille en mariage. On a de lui : *Traité de la Taille au haut appareil*; Paris, 1728, in-8°; trad. en anglais par Douglas (Londres, 1729, in-8°); — *Éloge historique de Mareschal, premier chirurgien du roi*; Paris, 1737, in-4°; — *Réfutation d'un passage du* Traité des Opérations *de Sharp*; Paris, 1739, in-12; — *Discours pour prouver qu'il est nécessaire à un chirurgien d'être lettré*; Paris, 1743, in-4°; — (avec Bremond) *Recueil d'expériences et d'observations sur la pierre*; Paris, 1743, 2 vol. in-12; — *L'Art de faire des Rapports en Chirurgie*; Paris, 1743, in-12; — *Catalogue des pièces d'anatomie, instruments, machines qui composent l'arsenal de chirurgie à Pétersbourg*; Paris, 1759, in-12; cette collection fut faite par les soins de Morand, qui fit exécuter par Mlle Biheron, habile modeleuse, toutes les pièces d'anatomie artificielle; — *Opuscules de Chirurgie*; Paris, 1768-1772, 2 part. in-4°, trad. en 1776, en allemand; — de nombreux mémoires dans les recueils de l'Académie des Sciences (1722-1770) et de l'Académie de Chirurgie. P. L.

Morand (J.-F.-C.), *Éloge de S.-F. Morand*, à la tête du *Catalogue des livres* de ce dernier. — Grandjean de Fouchy, *Éloge de S.-F. Morand*, dans les *Mém. de l'Acad. des Sc.*, 1773. — *Nécrol. des hommes célèbres*, 1774. — Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*.

MORAND (*Jean-François-Clément*), médecin français, fils du précédent, né le 29 avril 1726, à Paris, où il est mort, le 13 août 1784. Quoique élève de son père, il préféra la médecine à la chirurgie, et fut reçu docteur en 1750; mais il borna ses soins aux malheureux et à quelques amis. En 1759 il entra dans l'Académie des Sciences comme adjoint anatomiste, et plus tard il y remplit l'emploi de bibliothécaire. Il fit aussi partie des sociétés savantes de Stockholm, de Londres, de Harlem, de Madrid, de Berne et autres. « Le goût naturel de Morand, dit Condorcet, le portait à cultiver les sciences, mais beaucoup moins à en approfondir une en particulier qu'à les effleurer toutes et à rassembler sur chacune les faits singuliers ou importants, les observations neuves ou utiles qui s'offraient à sa curiosité, et qu'il cherchait avec une activité infatigable. » Nous citerons de lui : *Histoire de la maladie singulière et de l'examen du cadavre d'une femme devenue en peu de temps toute contrefaite par un ramollissement général des os*; Paris, 1752, in-12 fig.; on voit encore la pièce anatomique dans le cabinet de la faculté de médecine; — *Nouvelle Description des Grottes d'Arcy*; Lyon, 1752, in-12; — *Quæstio medica : an ex heroibus heroes?* Paris, 1757, in-4°, et en français; *L'Héroïsme se transmet-il des pères aux enfants?* même année; — *Du Charbon de Terre et de ses mines*; Paris, 1769, in-fol.; — *Mémoire sur la nature, les effets, propriétés et avantages du charbon de terre*; Paris, 1770, in-12 fig.; — *L'Art d'exploiter les Mines de Charbon de Terre*; Paris, 1768-1779, 6 part. in-fol. fig.; — des lettres ou des mémoires *Sur la Construction intérieure et l'usage du thymus*; *Sur les Antiquités trouvées en 1755 à Luxeuil*; *Sur les Eaux thermales de Bains*; *Sur la Population de Paris*; *Sur les Vers des Truffes*, etc., dans le *Recueil de l'Académie des Sciences* (1755-1784). P. L.

Condorcet, *Éloge de J.-F.-C. Morand*, dans les *Mém. de l'Acad. des Sc.*, 1784. — *Biogr. Méd.*

MORAND (*Pierre* DE), auteur dramatique français, né à Arles, le 3 février 1701, mort à Paris, le 3 août 1757. Il fit paraître de bonne heure beaucoup de goût pour la poésie, et se fit recevoir avocat au parlement d'Aix. S'étant brouillé avec sa belle-mère peu de temps après son mariage, Morand abandonna sa femme et ses biens, et vint à Paris, où il se livra à la fois aux plaisirs de l'esprit et à ceux de l'amour. On a de lui : *Justification de la Musique française*; Paris, 1754, in-8°. Il a donné au Théâtre-Français, en 1735, *Téglis*, tragédie; en 1736, *Childéric*, tragédie; et en 1748, *Mégare*, tragédie. Ce fut à la première représentation de *Childéric* qu'un plaisant, voyant arriver un acteur chargé de remettre une lettre, cria : *Place au facteur!* On rit, et la pièce tomba. La belle-mère de Morand lui ayant intenté un procès, et ayant publié contre lui un factum très-diffamant, le poëte s'en vengea par une comédie qu'il fit représenter en 1738 au Théâtre-Italien, sous le titre de *L'Esprit de Divorce*, et dans laquelle il tourna sa belle-mère en ridicule sous le nom de madame Orgon. C'est une des meilleures pièces de Morand; cependant croyant, à la première représentation, avoir à se plaindre du parterre, qui lui paraissait mal disposé, il s'avança sur la scène, et jeta son chapeau en criant : « Celui qui a quelque chose à dire à

l'auteur peut le lui rapporter. » Une voix s'éleva : « Puisque l'auteur n'a plus de tête, il n'a pas besoin de chapeau. » Morand fit la même année représenter au même théâtre une autre pièce, intitulée : *Les Muses*. Ses œuvres ont été réunies en 1751, 3 vol. in-12. Outre les poésies qu'elles renferment, l'on y trouve quelques écrits en prose, entre autres un *Discours* ingénieux *Sur le plaisir qu'il y a de faire du bien*. Les pièces de Morand ont de l'esprit, des idées, du sens, mais elles sont sans grâce et sans chaleur. Ce poëte fut pendant dix-huit mois correspondant littéraire du roi de Prusse. H. F.

Année littéraire, 1787, VI. — Moréri, *Dict. Hist.* — *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, V, 2 sept. 1781.

MORAND (*Jean-Antoine*), architecte français, né vers 1727, à Briançon, guillotiné à Lyon, le 27 janvier 1794. Destiné à l'état ecclésiastique, il quitta secrètement la maison paternelle et vint à Paris, où il prit, dans l'école de Servandoni, des leçons de perspective et de décoration ; il passa ensuite sous la direction de Soufflot, qui resta son ami. Ce fut d'après les plans de ce dernier qu'il exécuta à Lyon une salle de spectacle (1757). Le succès de cette première entreprise le fit appeler à Parme pour y élever un théâtre à machines à l'occasion des noces de l'infante avec l'archiduc Joseph, depuis empereur (1760). Après avoir séjourné quelque temps à Rome, il retourna à Lyon, et fut chargé d'y présider à la construction des édifices du quai Saint-Clair. Il concourut, en 1762, pour l'agrandissement de la ville ; mais le plan de Perrache fut préféré au sien. Peu de temps après il jeta sur le Rhône un pont en bois, qui porte son nom et qui repose sur dix-sept arches, construction où l'élégance s'unit à la précision et à la solidité. En 1775, Morand obtint le cordon de Saint-Michel. Pendant le siége de Lyon il organisa divers travaux de défense; traduit devant le Tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort.

Son fils, *Antoine* MORAND DE JOUFFREY, conseiller à la cour royale de Lyon, est mort le 20 février 1838, à Chasselay (Rhône).

Chaudon et Delandine, *Dict. Hist. univ.*, avec addit.

MORAND (*Charles-Antoine-Louis-Alexis*, comte), général et pair de France, né le 4 juin 1771, à Pontarlier, mort le 2 septembre 1835, à Paris. Licencié en droit en 1791, il fut un des délégués de son district à la fête de la Fédération, et entra en 1792 comme capitaine dans le 7e bataillon des volontaires du Doubs. A la bataille de Hondschoote, il s'élança le premier dans la ville un drapeau à la main. Pendant les campagnes de l'armée du Rhin, il fut cité à l'ordre du jour par Custine et Bernadotte. Après avoir fait la première guerre d'Italie sous Bonaparte, il le suivit en Orient, devint chef de brigade à la bataille des Pyramides, battit en plusieurs rencontres Mourad-bey et les mameloucks, et fut récompensé des services qu'il avait rendus dans la haute Égypte par le grade de général de brigade (18 fructidor an VIII). Sous l'empire il fit partie de la grande armée, et déploya tant de bravoure à Austerlitz qu'il fut nommé général de division (24 décembre 1805). Son nom est cité honorablement dans toutes les affaires où il prit part, surtout aux batailles d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, d'Essling et de Wagram ; après cette dernière, il reçut le titre de comte avec une dotation de 25,600 fr. A la tête de la 1re division du corps d'observation de l'Elbe, il passa le premier le Niémen en 1812, enleva avec une rare intrépidité les retranchements de Smolensk, et eut la mâchoire fracassée à la Moskowa. Il combattit à Lutzen, et sauva l'armée à Dennewitz en neutralisant, par sa résistance, l'échec que venait d'éprouver le corps de cavalerie du général Lorges. Il s'enferma ensuite dans Mayence, et y soutint jusqu'à la paix un siége opiniâtre. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon le choisit pour aide de camp, le chargea du commandement de quatre divisions militaires et des chasseurs à pied de la garde, et l'éleva à la dignité de pair. A Waterloo, Morand quitta un des derniers le champ de bataille. Le 29 août 1816, un conseil de guerre siégeant à La Rochelle, sous la présidence du général Rey, le condamna à mort par contumace, pour avoir publié une proclamation tendant à allumer la guerre civile et à anéantir l'autorité royale (1). En 1819, Morand, qui avait quitté la France, revint purger sa contumace à Strasbourg, et fut acquitté à l'unanimité. Relevé de la retraite en 1830, il fut nommé commandant de la 6e division militaire, et grand-croix de la Légion d'Honneur, puis pair de France (11 octobre 1832). Son nom est gravé sur l'arc de triomphe de l'Étoile. On a de lui : *De l'Armée selon la Charte et d'après l'expérience des dernières guerres*; Paris, 1829, in-8°.

Il a été souvent confondu avec *Joseph* MORAND, né le 18 juillet 1757, à Mussidan (Périgord), soldat en 1774, adjudant général le 26 mars 1793, général de division le 7 floréal an VIII, baron de l'empire en 1808, et tué d'un boulet de canon le 2 avril 1813, devant Lunebourg. K.

Biogr. nouv. des Contemp. — *Fastes de la Légion d'Honneur*, III. — *Moniteur univ.*, 5 sept. 1835.

MORANDE (*Charles* THÉVENOT ou THÉVENEAU DE), pamphlétaire français, né en 1748, à Arnay-le-Duc, où son père était procureur, mort vers 1803, et non pendant les massacres de septembre, comme le disent plusieurs biogra-

(1) Cette proclamation datait pourtant du 31 mars 1815. On y remarque les passages suivants : « Ne devraient-ils pas être rassasiés, ces traîtres infâmes qui depuis quinze ans agitent parmi nous les brandons de la discorde? N'ont-ils pas livré nos villes, vendu nos vaisseaux, nos arsenaux ?... Nobles enfants de la victoire, vous avez vu, et vous en avez frémi, vous avez vu des traîtres infâmes, des assassins, des voleurs de grand chemin revêtir les marques de l'autorité sur vous, pour humilier les peuples, pour les attacher au joug de quelques nobles avilis ! Des nobles ! Eh ! quoi, tous les Français libres et victorieux ne le sont-ils pas également? »

phes. Il commença ses études à Dijon, où il donna presque aussitôt des preuves de l'esprit déréglé qui devait plus tard le déshonorer. Son père, apprenant les débauches auxquelles il se livrait, cessa de lui envoyer de l'argent, et Théveneau dut s'enrôler dans un régiment de dragons; il ne tarda pas à implorer le secours de son père, qui le racheta. Devenu libre, Morande, au lieu de revenir à Arnay, comme il l'avait promis, se rendit à Paris; il y reprit sa vie d'intrigue, de dissipation et de désordres. La police dut s'en mêler, et sur les prières de sa famille, il fut enfermé d'abord au For-l'Évêque, puis à Armentières. Élargi après quinze mois d'emprisonnement, il passa en Angleterre, où, se trouvant sans ressources, il eut recours, pour vivre, à la publication de quelques libelles. Le succès qu'obtinrent son *Philosophe cynique* et ses *Mélanges confus sur des matières fort claires* (1771, in-8°), le déterminèrent à persévérer dans cette voie. Il publia l'année suivante un pamphlet qui a eu les honneurs de plusieurs éditions, et qui était intitulé : *Le Gazetier cuirassé, ou anecdotes scandaleuses de la cour de France, contenant des nouvelles politiques, apocryphes, secrètes, extraordinaires; nouvelles de l'Opéra, vestales et matrones de Paris, nouvelles énigmatiques, transparentes*, etc. C'est, comme ce titre l'indique, un recueil d'anecdotes scandaleuses, dont plusieurs sont très-exactes, et où l'on pourrait puiser d'utiles renseignements pour un tableau de la cour de Louis XV. L'auteur déclare d'ailleurs dans l'avant-propos que parmi les nouvelles qu'il publie « il s'en trouve dont la fausseté est évidente; c'est, ajoute-t-il, aux yeux du monde qu'il appartient de juger et de faire un choix; plus il sera sévère, plus il sera sage ». A la suite de l'édition de 1777, on a réimprimé *Le Philosophe cynique* et des *Remarques historiques sur le château de la Bastille, et l'Inquisition de France*, qui contiennent des renseignements assez curieux, et alors nouveaux, sur cette prison d'État. Tout cela, d'ailleurs, est raconté sans verve ni esprit, et sous la forme la moins voilée; Morande fait grand usage des points, mais il a bien soin de ne leur laisser rien cacher. Il trouva alors le moyen de rendre son métier de pamphlétaire plus fructueux, en y joignant les revenus du plus honteux chantage. Spéculant sur l'effroi qu'il inspirait, il entreprit le métier qui, au seizième siècle, avait fait surnommer l'Arétin *le Fléau des princes;* il envoyait d'Angleterre des sommations d'argent à ceux qui redoutaient ses attaques, et qui le plus souvent consentaient à acheter son silence (Bachaumont). Il voulut rançonner Voltaire; mais le philosophe de Ferney ne s'effrayait pas pour si peu; il rendit publique la lettre de Morande, en l'accompagnant de commentaires comme il savait les faire. Le comte de Lauraguais, depuis duc de Brancas, s'y prit mieux encore; il roua Morande de coups de canne, et s'en fit donner une quittance en règle; puis il força le pamphlétaire à avouer dans toutes les feuilles anglaises qu'il se reconnaissait pour un vil imposteur. Morande, sans se décourager, préparait alors sa plus fructueuse opération. Pour un industriel de cette sorte, madame du Barry était une mine d'or; il lui envoya donc le prospectus d'un ouvrage en quatre volumes qu'il allait publier sous ce titre : *Mémoires secrets d'une femme publique*. Cette fois le sujet n'était point ingrat; aussi, dit Bachaumont, ce livre « était une compilation infernale; *Le Gazetier cuirassé* est à l'eau de rose en comparaison de ce nouveau chef-d'œuvre ». Morande offrait de supprimer cet ouvrage moyennant 500 louis comptant et 4,000 livres de pension, réversibles à sa mort sur la tête de sa femme et de son fils. Une autre que madame du Barry eût pu dédaigner les insultes du pamphlétaire; mais la favorite dut courber la tête, et Louis XV fut forcé de prendre en mains les intérêts de cette femme. N'osant faire poursuivre judiciairement Morande, comme le lui offrait le gouvernement anglais, il demanda l'extradition du pamphlétaire; la cour de Londres répondit qu'elle ne pouvait agir dans une pareille affaire, mais qu'elle ne s'opposerait pas à un enlèvement, s'il était accompli dans le plus grand secret, et de manière à ne pas blesser les susceptibilités nationales. Une brigade d'agents de police fut aussitôt envoyée en Angleterre; Morande, prévenu, commença par leur emprunter à chacun une trentaine de louis; puis, se donnant comme proscrit politique, il ameuta contre eux la populace, qui se mit en devoir de les jeter dans la Tamise; ils n'eurent que le temps de se cacher et de repartir au plus vite. Pendant ce temps trois mille exemplaires du nouvel ouvrage avaient été imprimés et allaient être répandus dans toute l'Europe. Louis XV, à bout de moyens, songea à Beaumarchais : on lui promit sa réhabilitation s'il parvenait à s'entendre avec le pamphlétaire. Beaumarchais partit en mars 1774, sous le nom de Ronac, anagramme de Caron; en quelques jours il avait gagné la confiance de Morande, et il revenait à Versailles avec un exemplaire des mémoires tant redoutés. Le marché fut bientôt conclu, le gouvernement français donna au libelliste 20,000 livres comptant et 4,000 livres de rente; il faut y ajouter 900 louis dépensés par Beaumarchais pour mener à bonne fin cette négociation : c'était, il faut l'avouer, estimer un peu cher l'honneur de la du Barry.

La *Biographie universelle* prétend à tort que ces 4,000 livres furent supprimées sous le règne suivant, et que Morande publia alors les *Anecdotes sur la comtesse du Barry*, qui parurent en 1776. D'abord, cet ouvrage n'est pas de Morande : Barbier l'attribue à Mairobert; ensuite les 4,000 livres n'étaient pas une pension, c'était une rente viagère; plus tard Louis XVI ra-

cheta, moyennant 20,000 livres, la moitié de cette rente. Quant aux trois mille exemplaires des *Mémoires d'une femme publique*, ils furent brûlés aux environs de Londres, dans un four à plâtre. Mis ainsi pour toujours à l'abri du besoin, Morande eut à Londres un état de maison fort agréable; sous l'influence des conseils de Beaumarchais, il entra dans une voie meilleure, et chercha à atténuer l'éclat déshonorant qu'avait eu son passé. Il rédigea pendant plusieurs années *Le Courrier de l'Europe*, feuille périodique qui n'est pas exempte de traits satiriques, mais où l'on ne retrouve plus le style du *Gazetier cuirassé*. C'est cependant alors que, pour se venger du mépris que lui avait témoigné Brissot pendant son séjour à Londres, il lui fit attribuer une brochure intitulée : *Le Diable dans un bénitier*; Brissot fut mis à la Bastille, d'où le crédit de madame de Genlis le fit d'ailleurs bientôt sortir. La révolution permit à Morande de rentrer en France. Il prit une part active à tous les événements qui signalèrent cette époque; de 1791 à 1792, il publia sous le titre de *L'Argus patriotique* un journal dans lequel il défendit avec courage et talent le parti monarchique; le respect dont jusqu'au dernier moment il entoura le nom du roi le fit placer sur la liste des suspects, et il fut emprisonné après le 10 août. Échappé par miracle aux massacres de septembre, il se retira dans son pays natal, à Arnay-le-Duc, où il exerça pendant quelque temps, sous le Directoire, les fonctions de juge de paix, et où il mourut, laissant une bonne réputation.

Morande avait jusque ici été traité trop sévèrement; le juste mépris qu'excitèrent ses premières années avait rejailli sur sa vie entière; et son nom, devenu celui d'un des libellistes les plus affichés et les plus décriés du dix-huitième siècle, n'avait pas encore rencontré un juge impartial; tous les recueils biographiques imprimés au dix-neuvième siècle le présentent sous le même aspect. C'est à M. de Loménie que revient l'honneur d'avoir le premier fait ressortir toute l'influence que les avis et le contact de Beaumarchais exercèrent sur la seconde moitié de la vie du pamphlétaire.

Alfred Franklin.

L. de Loménie, *Beaumarchais et son temps*; Paris, 1856, 2 vol. in-8°, t. Ier, p. 376 à 385. — *Biographie moderne, ou galerie historique des Français qui se sont rendus célèbres depuis le commencement de la révolution jusqu'à nos jours*; Paris, 1816, 3 vol. in-8°. — *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France depuis 1762 jusqu'à nos jours*; 20 avril 1774.

MORANDI-MANZOLINI (*Anna*), femme anatomiste italienne, née en 1716, à Bologne, où elle est morte, en 1774. Mariée à vingt-quatre ans au médecin Giovanni Manzolini (1740), elle apprit de lui l'anatomie et l'art de travailler en cire. Elle parvint à imiter la nature avec une rare perfection, et surtout les organes de la génération et le fœtus dans les diverses positions qu'il occupe. Cette invention, dont la gloire lui appartient, facilita l'étude des accouchements et la manière d'opérer dans les cas difficiles. Après la mort de son mari (1755), elle fut agrégée à l'Institut de Bologne ainsi qu'à plusieurs sociétés étrangères, et en 1758 elle obtint une chaire d'anatomie. Sa réputation se répandit dans toute l'Europe; on lui fit des offres brillantes pour l'attirer à Londres, à Milan et à Saint-Pétersbourg, mais elle refusa de quitter sa patrie, et s'acquitta envers ces différentes villes en leur envoyant ses travaux en cire. Elle reçut en 1769 la visite de l'empereur Joseph II, lors de son passage à Bologne. Vers la fin de sa vie, le comte Girolamo Ranuzzi lui acheta la collection de ses préparations anatomiques, ses instruments et sa bibliothèque, et en forma une espèce de musée dans son palais, où il lui accorda un appartement. Cette dame n'eut d'égale dans l'art de modeler que la célèbre demoiselle Biheron (*voy.* ce nom), qui vivait en France à la même époque. P.

Dizionario Istorico Bassanese.

MORANDINI (*Francesco*), dit *le Poppi*, peintre de l'école florentine, né à Poppi, dans le Casentino, en 1544, mort vers 1584. Doué d'une imagination féconde et d'une grande habileté de main, il fut l'un des bons élèves de Vasari, dont il imita la manière en s'efforçant de mettre plus de soin dans les détails et plus de gaieté dans la composition. Les ouvrages de cet artiste sont très-nombreux, et si l'on ne connaissait son immense facilité, on pourrait s'en étonner en pensant à la brièveté de sa vie. Nous trouvons de lui : à Florence, à Saint-Nicolas, un *Sposalizio*, et *Le Christ ressuscitant le fils de la veuve de Naïm*; — à S.-Michele Visdomini, une *Résurrection* et une *Conception*; — à Saint-Marc, *Le Christ guérissant un lépreux*; — à Sainte-Félicité, *Le Père éternel avec saint Joachim et sainte Élisabeth*; — à la Galerie publique, une *Fonderie de canons avec Cosme Ier assis*, peinte sur ardoise, et *Alexandre le Grand donnant Campaspe à Apelles*; — à l'Académie des Beaux-Arts, une *Élévation en croix* provenant du couvent de la Crocetta; — à Saint-Salvi près Florence, *Le Christ sur la croix et plusieurs Saints*; — à Pistoja, à Santa-Maria-delle-Grazie, *Le Christ*, *La Vierge*, *saint Jacques et d'autres Saints*; — à Santa-Maria-dell'Umilità, une *Assomption*; — à Saint-François, une excellente *Purification de la Vierge*; enfin, au Musée de Vienne, un *Saint Pierre dominicain*. E. B—n.

Borghini, *Il Riposo*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — *Catal. de l'Académie et de la Galerie de Florence*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*. — *Catal. du Musée de Vienne*.

MORANDO (*Filippo-Rosa*), poëte italien, né en 1732, à Vérone, où il est mort, le 11 août 1757. Issu d'une ancienne famille de Vérone, il fut élevé chez les jésuites, et manifesta un goût si vif pour les lettres qu'à peine âgé de

onze ans il mettait avec assez de bonheur en octaves les quatre premiers chants de l'*Italia liberata* du Trissin. L'étude des meilleurs auteurs de l'antiquité, la lecture assidue de Dante et de Pétrarque, le mirent bientôt, en épurant son goût, en état de publier quelques ouvrages, où il développa beaucoup de talent. Il mourut à vingt-cinq ans, d'une fièvre lente. On a de lui : *Osservazioni sopra il commento della* Divina Comedia *di Dante ;* Vérone, 1751, in-8° ; dans ces observations sur le commentaire du P. Venturi, il se livre à des hypothèses qui souvent s'éloignent de la vraisemblance ; — *Il Medo*, et *Teonoe ;* Vérone, 1755 ; Maffei a parlé avec éloges de ces deux tragédies ; — *Sonetti et Canzoni ;* Vérone, 1756, in-8° ; il y a dans ce recueil des poésies agréables. Morando laissa en manuscrit *La Conquista dell' America*, poëme. P.

A. Zaccaria, *Elogio di F.-R. Morando*, dans les *Annali letterari d'Italia*, II. — Pindemonte (Hipp.), *Elogio*, dans le t. VI de ses *Elogi*. — Da Lisca, *Elogio ;* Vérone, in-8°. — *Galleria dei Letterati ed Artisti*. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VII.

MORANGE (*Bedien*), théologien français, né à Paris, mort en 1703, à Lyon. Après avoir été reçu docteur de Sorbonne, il devint en 1660 chanoine de Lyon, puis vicaire général de ce diocèse. On a de lui : *Libri de præadamitis brevis Analysis ;* Lyon, 1656, in-16 ; — *Primatus Lugdunensis Apologeticon ;* Lyon, 1658, in-8° ; apologie contre l'église de Sens ; — *Summa universæ Theologiæ Catechistæ ;* Lyon, 1670, 3 tom. en 4 vol. in-8°. K.

Pernetti, *Lyonnais dignes de mémoire*, II, 192. — *Revue du Lyonnais*, V, 198.

MORANO (*Bonifacio*), historien italien, né à Modène, mort en 1349. Il a laissé un *Chronicon Mutinense*, qui s'étend de l'an 1306 à l'année 1342, et que Muratori a inséré dans ses *Scriptores Rerum Italicarum*, XI, 89. G. B.

Tiraboschi, *Storia Litteraria*, t. XI, p. 148.

MORANT (*Philip*), antiquaire anglais, né le 6 octobre 1700, à Saint-Sauveur (île de Jersey), mort le 25 novembre 1770, à Londres. Il prit ses degrés à Oxford, et obtint par la protection de l'évêque de Londres, Edmund Gibson, plusieurs des bénéfices du comté d'Exeter. En 1768 il fut chargé de continuer la collation des registres du parlement. Il fit partie de la Société d'Archéologie. On a de lui : *Cruelties and Persecutions of the Romish Church displayed ;* Londres, 1728, in-8° ; — *Account of the Spanish invasion in* 1588 ; ibid., 1739, in-fol. ; — *Geographia antiqua et nova ;* ibid., 1742, in-4°, tirée en partie de la *Méthode* (de Lenglet-Dufresnoy) *pour étudier la Géographie ;* — *A Summary of the History of England ;* ibid., in-fol., et 3 vol. in-8° avec pl. ; — *History and Antiquities of Colchester ;* ibid., 1748, 1768, in-fol. ; — *History of Essex ;* ibid., 1760-1768, 2 vol. in-fol. Il a encore édité, annoté ou traduit du français plusieurs ouvrages, et il a collaboré à la *Biographia Britannica*. K.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

MORARD DE GALLE (*Justin-Bonaventure*), amiral français, né à Gonselin (Dauphiné), le 30 mars 1741, mort à Guéret, le 23 juillet 1809. Cadet de plusieurs frères tués au service, il entra fort jeune dans les gendarmes royaux ; mais il abandonna bientôt l'armée de terre pour la marine. Dès son début dans cette nouvelle carrière, il se fit remarquer par ses talents, sa valeur, et partit pour l'Inde. Nommé enseigne de vaisseau en 1765, il fit diverses campagnes dans l'Inde et en Amérique, fut promu, en 1777, au grade de lieutenant, passa sur le vaisseau *La Ville de Paris*, et assista au combat d'Ouessant (27 juillet 1778). Il était sur *La Couronne*, dans la flotte du comte de Guichen, lors des victoires que cet amiral remporta dans les Antilles, les 17 avril, 15 et 19 mai 1780, sur l'amiral anglais Rodney. L'année suivante, sous les ordres du bailli de Suffren, il fit la campagne de l'Inde. Au combat de Praya, il vit son capitaine enlevé dès les premiers coups. Il prit le commandement de son vaisseau, alors entouré de cinq navires ennemis, désempara les assaillants, et, quoique couvert de blessures, ramena triomphant son bâtiment, qu'on croyait perdu. Il fut alors nommé capitaine. Presque tous les officiers de la marine royale ayant émigré à l'époque de la révolution, Morard de Galle, resté en France, parvint rapidement au grade de contre-amiral (1792), et l'année suivante il commanda une division de la flotte aux ordres de Le Large. Arrêté en 1794, il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor an II. Il reprit ses fonctions, et fut élevé en novembre 1796 au grade de vice-amiral. Le 15 décembre suivant, il sortit de Brest à la tête de la première escadre de la grande flotte destinée à tenter une descente en Angleterre. Après avoir reçu plusieurs coups de vent, il rentra à Rochefort, le 13 janvier 1797. La non-réussite de cette expédition jeta sur lui quelque défaveur ; mais après le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799) il fut porté au sénat, dont il devint secrétaire en septembre 1803. L'année suivante il obtint la sénatorerie de Limoges et le titre de grand-officier de la Légion d'Honneur. Peu d'hommes de mer ont fourni une carrière aussi remplie que cet amiral : il avait fait trente-sept campagnes, exercé onze commandements, assisté à onze combats et reçu huit blessures. Un monument lui a été élevé à Guéret, aux frais de cette ville. A. DE L.

Archives de la Marine. — Gérard, *Vies et Campagnes des plus célèbres Marins français* ; Paris, 1825, in-12, p. 273. — Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France*.

MORATA (*Olympia-Fulvia*), savante italienne, née à Ferrare, en 1526, morte à Heidelberg, le 26 octobre 1555. Son père, Fulvio Peregrino Morato (né à Mantoue), professeur très-distingué et très-instruit, avait été précepteur

des deux enfants d'Hercule II, duc de Ferrare. Les dispositions précoces qu'il remarqua chez sa fille l'engagèrent à donner à son éducation des soins tout exceptionnels. Olympia fut admise à partager les leçons de la princesse Anne d'Este, fille aînée de la duchesse de Ferrare; mais la jeune patricienne fut bien vite dépassée; au bout de quelques mois, Olympia parlait le grec et le latin avec une égale facilité. Son nom ne tarda pas à franchir l'humble enceinte de la maison paternelle; elle avait à peine douze ans, et déjà elle faisait l'admiration de la cour de Ferrare, et attirait autour d'elle un cercle de savants auditeurs, parmi lesquels on remarquait Lilio Giraldi, Bartholomeo Riccio, les deux frères Sinapi et Célio Calcagnini. Le séjour d'Olympia à la cour de Ferrare avait eu sur elle une influence décisive au point de vue religieux. L'esprit de rénovation qui travaillait alors tout le nord de l'Europe avait franchi les Alpes. La duchesse de Ferrare, Renée de France, avait embrassé les idées nouvelles; elle fit bientôt d'Olympia une adepte convaincue, intelligente et dévouée.

Sur ces entrefaites, Morato, éloigné de la cour depuis quelques années, tomba dangereusement malade; sa fille abandonna tout pour aller soigner son père, qui mourut en 1548. Dans l'intervalle, la princesse Anne avait épousé François de Lorraine, depuis duc de Guise, et était partie pour la France; Olympia se trouva donc privée de sa protectrice, sans appui, sans fortune, forcée de soutenir une mère infirme et de surveiller l'éducation de trois sœurs et d'un frère. Elle se dévoua courageusement à ces nouveaux devoirs; et les poésies qu'elle écrivit à cette époque respirent une confiance absolue dans la bonté de Dieu, et caressent des espérances qui ne devaient pas se réaliser. Deux ans après la mort de son père, Olympia épousa un jeune Allemand, nommé André Grunthler, qui était venu à Ferrare pour terminer ses études de médecine; André avait adopté aussi les doctrines de Calvin, et c'est dans l'église réformée de Ferrare que le mariage eut lieu. Grunthler venait d'être reçu docteur, et on lui faisait espérer une chaire dans son pays natal. Olympia, accompagnée d'Émile, son frère, partit pour l'Allemagne avec son mari. Ils reçurent à Augsbourg l'accueil le plus empressé, et ce fut là que Morata connut Celio Curione, qui devait plus tard rassembler pieusement ses œuvres. D'Augsbourg, les deux époux se rendirent à Schweinfurt, où une chaire était offerte à Grunthler. Mais le margrave Albert de Brandebourg avait choisi cette ville pour son quartier général, et bientôt les habitants se virent attaqués par les évêques de Wurtzbourg et de Bamberg et par l'électeur de Saxe. Après un siége de quatorze mois, Schweinfurt fut prise d'assaut, livrée au pillage et réduite en cendres. Après avoir failli périr dans l'incendie du temple protestant où ils s'étaient refugiés, les deux époux précipitaient leur fuite, quand ils furent arrêtés, maltraités et dépouillés par une bande ennemie, qui ne laissèrent à Olympia que sa chemise; elle arriva à Hamelbourg vêtue d'une robe d'emprunt, qu'elle devait à la pitié d'une pauvre femme. Obligés presque aussitôt de quitter cette ville, ils errèrent longtemps dans la Franconie, sans pouvoir nulle part trouver un sûr asile. Enfin, le comte d'Erbach, à qui le nom et le mérite d'Olympia étaient connus, les reçut chez lui, les combla de prévenances, et grâce à sa protection Grunthler fut nommé professeur de médecine à l'université de Heidelberg. Mais il était trop tard pour Olympia; les fatigues qu'elle avait supportées, les dangers qu'elle avait courus, l'avaient brisée; elle languit une année, et mourut, à peine âgée de vingt-neuf ans. Son mari et son frère ne lui survécurent que deux mois; ils furent inhumés dans le même tombeau, sur lequel on plaça une double épitaphe, qui est rapportée par Niceron (t. XV, p. 111). L'Académie de Heidelberg ordonna que la maison qu'avaient habitée les deux époux serait rebâtie aux frais de la ville, et on y fit graver une inscription qui se terminait ainsi :

Vilis et exilis domus hæc quamvis, habitatrix
Clara tamen claram reddidit et celebrem,

Une grande partie des ouvrages composés par Olympia furent détruits dans l'incendie de Schweinfurt; on doit regretter surtout des *Observations critiques sur Homère*, et des *Dialogues grecs et latins* imités de Platon et de Cicéron. Ce qui restait des œuvres de cette femme célèbre fut publié à Bâle, en 1558, par les soins de Curione, sous ce titre : *Olympiæ Fulviæ Moratæ, mulieris omnium eruditissimæ, latina et græca, quæ habueri potuerunt, Monumenta, cum eruditorum judiciis et laudibus;* petit in-8°. Cette édition fut épuisée en un an; une seconde parut en 1562, et porte pour titre : *O.-F. Moratæ, feminæ doctissimæ ac plane divinæ, Orationes, Dialogi, Epistolæ, Carmina, tam latina quam græca, cum eruditorum testimoniis et laudibus*, in-8°; elle fut suivie de deux autres, qui sont aujourd'hui fort rares, et qui furent publiées l'une en 1570, et l'autre en 1580, toutes deux à Bâle, et qui sont plus complètes que les premières; on y a ajouté sept lettres latines, deux lettres italiennes, et trois épitaphes. Voici en quoi consistent les œuvres d'Olympia : *Trois Discours sur les paradoxes de Cicéron;* ils furent prononcés à Ferrare, en présence d'Anne de Ferrare et d'une assemblée choisie; — *L'Éloge de Mutius Scevola*, en grec et en latin; — *Les deux premières Nouvelles de Boccace*, traduites en latin; — *Deux Dialogues; — Deux livres de Poésies grecques et latines; — Deux livres de Lettres;* elles sont au nombre de quarante-huit, une en grec, deux en italien, le reste en latin. Curione les a publiées pêle-mêle, sans en rechercher les dates; quelques-unes de ces let-

tres ont été traduites en français par M. J. Bonnet, qui en a retrouvé une nouvelle dans les manuscrits de la bibliothèque de Modène.

Alfred FRANKLIN.

Holten, *Vita Olympiæ Moratæ*; 1775, in-8°. — Nitetschke, *De Olympia Fulvia Morata*; 1808, in-4°. — *Olympia Morata, her life and times*, par Robert Turnbull, Boston, 1846, in-12. — *Olympiæ Epistolæ*. — C.-S. Curio, *Epistolæ*. — M. Adam, *Vitæ Germanorum Medicorum*; 1705, in-fol., t. Ier. — C.-S. Curio, *O.-F. Moratæ Vita*, en tête des Œuvres. — Th. de Bèze, *Icones*. — De Thou, *Mémoires sur sa vie*; 1714, in-8°, t. II; *Historiarum*, lib. XV et XVI. — Wildermuth, *O. Morata, ein christliches Lebensbild*; 1854, in-8°. — Ant. Teissier, *Les Éloges des Hommes savants*, 1715, 4 vol. in-12; t. Ier. — Ginguené, *Hist. Littér. de l'Ital.*, 1811, in-8°; t. III. — Niceron, *Mém. pour servir à l'hist. des hommes illustres*, 1730, in-12; t. XV. — J. Bonnet, *Vie d'Olympia Morata*, 1856, in-8°. — J. Tiraboschi, *Storia della Letter. Ital.*, 1787, in-4°; t. VII.

MORATIN (*Nicolas-Fernandez* DE), poëte espagnol, né en 1737, mort en 1780. Il appartenait à une ancienne famille de Biscaye. Disciple de Luzan, ami de Montiano, il essaya comme eux de réformer la littérature espagnole en y introduisant les règles classiques interprétées à la manière française. Il eut pour protecteurs dans cette entreprise le duc de Medina-Sidonia, le duc d'Ossuna, le ministre d'Aranda, l'infant don Gabriel de Bourbon, traducteur de Salluste. Il exerça son influence par son enseignement au collége Impérial, où il remplaça son ami Ayala, par ses conversations dans le cercle de lettrés qui se réunissaient autour de lui dans la *fonda* (ou taverne) de Saint-Sébastien, et par ses ouvrages. Il débuta par *La Petimetra* (*La Coquette*), la première comédie espagnole formée sur les modèles français; elle fut publiée en 1762, avec une préface qui mettait en relief les défauts de l'école de Lope de Vega et de Calderon, et ne faisait pas assez ressortir leurs mérites. Cependant le poëte n'avait pas osé rompre tout à fait avec cette école, et sa pièce était un compromis ingénieux, mais vain, entre deux manières qui s'excluent. Sa *Lucrèce*, où il essaya pour la tragédie ce qu'il venait de tenter pour la comédie, ne réussit pas mieux. Aucune de ces deux pièces n'obtint les honneurs de la représentation. Enfin Moratin conquit un succès honorable par son *Hormesinda*, jouée en 1770 et applaudie à cause des beaux vers, malgré l'invraisemblance du plan. La dernière pièce de Moratin, *Guzman le Brave*, écrite sur un sujet célèbre, parut inférieure pour la vigueur aux vieilles chroniques et au drame de Guevara, mais on y reconnut encore un grand talent poétique. Dans l'intervalle de ces pièces, Moratin publia en 1764 son *Poeta*, recueil de courtes poésies, qui fut suivi, en 1763, de *Diana*, poëme didactique en six livres sur la chasse, et en 1765 d'un poëme narratif sur la destruction des vaisseaux de Fernand Cortès. Si l'on ajoute à ces productions un volume d'*Obras postumas* publié à Barcelone, 1821, in-4°, et réimprimé à Londres, 1825, in-12, si l'on n'oublie pas un pamphlet en trois parties publié en 1762, sous le titre de *Desengaño al Teatro Español*, et dans lequel l'auteur s'efforçait d'éclairer ses compatriotes sur les défauts de leur théâtre national et de les désabuser des beautés qu'ils admiraient depuis si longtemps, on aura tous les titres de Nicolas Moratin au souvenir de la postérité. Ticknor a dit de lui : « Bien que la valeur de ses œuvres ne soit pas grande, certaines parties ne seront pas vraisemblablement oubliées de si tôt. Le *Chant épique*, comme il l'appelle, sur l'audacieuse résolution de Cortès brûlant ses vaisseaux, est le plus noble poëme de ce genre que l'Espagne ait produit au dix-huitième siècle, et se lit avec plus de plaisir que la plupart des épopées historiques qui l'avaient précédé en si grand nombre. Quelques-unes de ses courtes pièces, comme ses ballades sur des sujets maures, une ode à un vainqueur dans des combats de taureaux, combats que Moratin fréquentait constamment et dont il publia une histoire agréable, sont pleins de vivacité. Tous ses écrits sont marqués par une pureté, une exactitude de langage et une harmonie de versification qui prouvent que, quoiqu'il possédât à un degré extraordinaire le talent d'improviser, il composait avec soin et finissait avec patience. » Z.

Notice sur Moratin, en tête des *Obras postumas*. — Ticknor, *History of Spanish Litterature*, t. III, c. IV.

MORATIN (*Don Leandro-Fernandez*), célèbre poëte dramatique espagnol, fils du précédent, né à Madrid, le 10 mars 1760, mort à Paris, le 21 juin 1828. Élevé par son père, un des premiers poëtes de son temps, il fit de bonne heure des vers; mais sa famille désirait qu'il embrassât une profession plus lucrative que les lettres. Il pensa à la peinture, et un voyage qu'il fit à Rome le confirma dans l'amour des beaux-arts; puis, sur le désir de son père, il entra chez Miguel de Moratin, son oncle, qui était joaillier. Il n'abandonna pas la poésie. En 1779, l'Académie proposa pour sujet de prix *la Prise de Grenade*. L'accessit fut accordé à une pièce signée *Efren de Lardnoz y Morante*, anagramme sous lequel s'était caché Leandro Moratin. Nicolas Moratin fut enchanté de ce début d'un fils dont il ne devait pas voir les succès. En 1782, Leandro Moratin remporta encore un accessit pour une satire sur le mauvais goût qui s'était introduit dans la littérature espagnole (*Leccion poetica*), et en 1785 il publia une édition des poésies de son père avec une préface dans laquelle il défendait les idées littéraires dont Nicolas Moratin avait été le représentant. Le fils voulait, comme le père, réformer le théâtre espagnol par l'introduction des règles dramatiques françaises; il avait déjà commencé une pièce lorsque Jovellanos lui obtint la place de secrétaire du comte de Cabarrus, qui se rendait à Paris avec une mission spéciale. Moratin passa dans cette ville toute l'année 1787. Il y vit les littérateurs célèbres et entre

autres Goldoni, qui avait heureusement réalisé en Italie ce que Moratin voulait tenter en Espagne. De retour dans son pays, il fut d'abord négligé, à cause de la disgrâce de ses deux protecteurs Jovellanos et Cabarrus; mais le ministre Florida-Blanca le distingua et lui donna un bénéfice de 300 ducats. Désormais à l'abri du besoin, il se livra à ses goûts littéraires, et, quoique tonsuré, il s'occupa de théâtre. Il débuta par une comédie *El Viejo y la Niña*, (*Le Vieillard et la Jeune Fille*), qui montre les inconvénients d'une grande disparité d'âge dans le mariage. C'est peut-être la meilleure pièce de Moratin; elle fut vivement attaquée par les défenseurs de l'ancien théâtre, et le poëte se vengea de cette injuste censure par *La Comédie nouvelle* ou *Le Café*, satire amusante des absurdités et du mauvais goût du théâtre espagnol. Après ces deux succès Moratin désira voyager. Le ministre Godoy, qui lui avait déjà conféré en bénéfices et en pensions un revenu de 15,000 francs environ, lui en accorda la permission, et pourvut largement aux frais du voyage. Le poëte arriva à Paris juste dans les premiers jours de septembre 1792, et un des premiers spectacles qui frappèrent ses yeux fut la tête de la princesse de Lamballe portée au bout d'une pique. Il se hâta de se dérober à ces scènes d'horreur, et passa en Angleterre, où il observa avec attention le caractère, les idées et les mœurs d'un peuple si différent des Espagnols. Malheureusement il ne publia rien sur ce sujet, et le seul fruit du séjour d'un an qu'il fit à Londres fut une traduction de l'*Hamlet* de Shakspeare.

En quittant l'Angleterre, il traversa la Flandre, l'Allemagne, la Suisse, et se rendit en Italie. Il ne revint en Espagne qu'au mois de décembre 1796. Il rentra au théâtre en 1803 par une pièce intitulée : *El Baron*, ou *l'Imposteur*, qui, sans être un de ses chefs-d'œuvre, eut du succès; elle fut suivie de la *Mogigata*, ou *La jeune Hypocrite*, en 1804, et en 1806 du *Si de las Niñas*, une de ses meilleures comédies, qui eut quatre éditions dans une année et fut traduite en plusieurs langues. Encouragé par le succès, il allait donner d'autres pièces quand il fut entravé par l'inquisition. Ses trois dernières comédies n'avaient vu le jour que grâce à la protection du premier ministre Godoy, et cette protection même fut impuissante à faire paraître sur le théâtre *L'Escuela de los Maridos*, imitation de *L'École des Maris* de Molière, admirablement appropriée aux mœurs espagnoles. Cette comédie ne fut jouée que le 17 mars 1812, lorsque l'inquisition avait disparu avec l'ancienne monarchie et lorsqu'un frère de Napoléon régnait à Madrid. Godoy était tombé du pouvoir le 18 mars 1808, et sa chute avait été le signal de l'occupation française. Moratin, imbu des idées nouvelles, accepta assez facilement un changement dynastique qui permettait de régénérer l'Espagne. Il s'attacha au roi Joseph, qui le nomma son premier bibliothécaire. Cette place eût convenu au célèbre poëte, si l'instabilité du nouveau gouvernement et les malheurs de l'Espagne n'eussent attristé son existence. Réduit à quitter deux fois Madrid avec la cour fugitive de Joseph, il essaya de rester en Espagne quand le parti national l'emporta; mais il fut en butte aux plus rudes privations. Il vit saisir ses propriétés, piller ses meubles, détruire sa bibliothèque; il eut même à craindre pour sa vie. Ferdinand VII le rassura sur ce point, et lui permit de résider tranquillement à Barcelone. Vers la fin de l'année 1814, il fit jouer dans cette ville *El Medico a palos*, imitation libre du *Médecin malgré lui* de Molière. La crainte, peut-être exagérée, des persécutions du parti clérical le décida à quitter Barcelone en 1817 et à se rendre à Paris, où il vécut avec son ancien ami Melon. Il revint à Barcelone après le rétablissement de la constitution des Cortès en 1820; mais ce fut pour peu de temps. La fièvre jaune le chassa de nouveau de cette ville; il alla rejoindre à Bordeaux son ami Silvela. Il s'y consacra presque entièrement à son ouvrage sur les *Origines du Théâtre espagnol*: un grand et consciencieux travail, qui atteste autant d'érudition que de goût, mais qui ne va que jusqu'à Lope de Vega et laisse de côté la partie la plus intéressante et la plus féconde de la littérature dramatique espagnole. La santé déclinante de Moratin ne lui permit pas d'achever son œuvre. En 1827, il retourna à Paris avec son ami Silvela, et y mourut l'année suivante. Il fut enseveli au Père La Chaise, près du monument de Molière. Moratin ne fut pas seulement un poëte dramatique; comme son père, avec autant de talent et plus de goût, il cultiva la poésie lyrique. Mais quoiqu'il ait perfectionné le vers blanc, qui convient si bien à la langue espagnole, et trouvé quelques nouvelles combinaisons de mètres et de rimes, il ne se plaçait pas lui-même au rang des poëtes lyriques, et regardait ses cinq comédies comme son véritable titre de gloire. Ces productions agréables méritent cette préférence; elles sont très-remarquables par la vivacité et l'élégance du dialogue, la netteté de l'observation, le relief et la vérité des caractères, le développement naturel de l'intrigue. Le poëte n'a que le tort de se tenir trop en garde contre son imagination, et de refroidir par une correction trop minutieuse des œuvres qui auraient exigé plus de verve et une manière plus large. Avec un talent distingué et fin, avec une parfaite rectitude de jugement, il manque de cette originalité qui constitue les poëtes de premier ordre. Les éditions des *Œuvres de Moratin* sont nombreuses en France et en Espagne; la plus complète est celle qui fait partie de la collection des auteurs espagnols de Ribadaneyra; Madrid, 1848. Les *Comédies* de Moratin ont été traduites en français par E. Hollander; Paris, 1855, in-8°. Les *Origines del*

Teatro Español, augmentées d'un appendice par Ochoa, ont paru à Paris, 1838, gr. in-8°.

L. J.

Ochoa, *Notice sur Moratin*, en tête des *Origines*. — Hollander, *Notice sur Moratin*, en tête de sa traduction des *Comédies* de Moratin. — James Kennedy, *Modern Poets and Poetry of Spain*.

MORATO ou **MORETO** (*Fulvio-Pellegrino*), érudit italien, né vers 1495, à Mantoue, mort en 1547. Ses parents étaient pauvres. Il s'appliqua de bonne heure aux belles-lettres, et les enseigna avec succès dans plusieurs villes d'Italie. Il avait fondé une école florissante à Ferrare; mais, accusé d'être favorable aux principes de la réforme, il fut obligé de s'éloigner, et s'établit à Vicence, puis à Venise. En 1538 il était de retour à Ferrare; il n'est pas cependant certain qu'il y ait terminé ses jours. Il fut le père de la célèbre Olympia Morata (*voy.* ce nom). On a de lui : *Il Rimario di tutte le cadentie di Dante e Petrarca;* Venise, 1528, 1529, 1533, 1550, 1565, in-8° : le plus ancien dictionnaire de rimes que l'on connaisse; celui de Jean Le Fèvre, en français, date de 1572; — *Carmina quædam latina;* Venise, 1533, in-8°; — *Del Significato de' Colori e de' Mazzoli;* Venise, 1535, 1543, in-8°, introd. à la science du blason. Plusieurs des ouvrages manuscrits de Morato sont conservés à la bibliothèque d'Este. P.

Tiraboschi, *Storia della Lett. Italiana*, VII, 3e part.

MORAVIE (*Jérôme* DE). *Voy.* JÉRÔME.

MORAY ou **MURRAY** (Sir *Robert*), un des fondateurs de la Société royale de Londres, mort le 4 juillet 1673, à Londres. D'une ancienne famille d'Écosse, il vint jeune en France, y termina son éducation, et entra au service de Louis XIII; il s'introduisit fort avant dans les bonnes grâces du cardinal de Richelieu, qui lui donna le grade de colonel. En 1646 il fit adopter à Charles Ier un plan d'évasion adroitement conçu ; mais, au moment de l'exécution, le roi refusa de s'y prêter. En 1660 Moray fut appelé au conseil privé. Bien qu'il fût presbytérien, il ne cessa jamais d'être en crédit auprès de Charles II. On le regarde comme le créateur de la Société royale, établie en 1661 ; il en fut le premier président et jusqu'à sa mort il resta l'âme de cette compagnie, qui dès ses premiers pas était appelée à jeter un si grand éclat dans le monde savant. D'après l'ordre du roi, il fut inhumé à Westminster. K.

Birch, *Hist. of the royal Society*.

MORAZAN. *Voy.* MURAZAN, président de Guatimela.

MORAZZONE (*Giacomo*), peintre de l'école milanaise, vivait en 1441. C'est par erreur que divers biographes l'ont appelé *Mazzoni*, *Marzoni*, *Morzone* ou *Marzone ;* c'est par erreur aussi que plusieurs l'ont classé dans l'école vénitienne, parce qu'il travailla à Venise en concurrence avec Jacobello del Fiore, auquel il fut inférieur, ayant conservé la manière des plus anciens maîtres italiens. Son nom est celui d'un lieu du Milanais, et d'ailleurs c'est en dialecte milanais qu'il a signé le tableau que l'on voit encore près Venise, dans l'île Sainte-Hélène; il représente l'*Assomption avec sainte Hélène et d'autres saints*, et il est signé : *Giacomo Morazzone a laura questo laurier An. D. ni.* MCCCCXXXXI. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Zanetti, *Della Pittura Veneziana*. — Lanzi, *Storia Pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

MORAZZONE. *Voy.* MAZZUCHELLI.

MORCELLI (*Étienne-Antoine*), célèbre archéologue et épigraphiste italien, né à Chiari, le 17 janvier 1737, mort dans cette ville, le 1er janvier 1821. Élevé au collége des jésuites à Brescia, il fut reçu comme novice dans cet ordre, après avoir terminé à Rome ses études de belles-lettres et de théologie. Chargé d'enseigner la rhétorique successivement à Arezzo, à Raguse et depuis 1765 à Fermo, il fit en 1771, à Rome, ses vœux solennels, et fut peu de temps après adjoint au P. Cunich, professeur de rhétorique au Collége romain et nommé conservateur du Musée fondé par le P. Kircher. Il y établit une académie d'archéologie, depuis longtemps sa science de prédilection. Après la suppression des Jésuites il se retira pendant quelque temps à Chiari, pour y compléter les matériaux d'un ouvrage sur le style des inscriptions antiques, commencé depuis plusieurs années. Lorsqu'en 1775 il fut de retour à Rome, le cardinal Albani lui confia la garde de sa précieuse bibliothèque. Morcelli publia six ans après son grand travail sur l'épigraphie des anciens, qui lui valut les éloges mérités des antiquaires les plus renommés de l'époque. Il s'adonna ensuite à des recherches sur divers points d'histoire ecclésiastique. Appelé en 1791 dans sa ville natale comme prévôt de la collégiale, il accepta cette charge, après avoir pendant quelque temps hésité, parce que, décidé à en remplir les devoirs nombreux dans toute leur étendue, il ne pouvait plus avoir que peu de loisirs à donner à ses études favorites. La façon exemplaire dont il s'acquitta de ses fonctions lui valut d'être promu en 1799 à l'archevêché de Raguse; mais il refusa ce poste élevé, afin de continuer à remplir avec soin sa charge de prévôt. Il réforma les écoles de sa ville natale, à laquelle il donna sa belle bibliothèque, et il y fonda un orphelinat. On a de lui : *De Stilo Inscriptionum latinarum libri III;* Rome, 1780, in-4°; Padoue, 1819-1822, 3 vol. in-4° ; ouvrage classique sur la matière; — *Inscriptiones commentariis subjectis;* Rome, 1783, et Padoue, 1823, in-4° : dans ce recueil d'inscriptions composées par lui-même, Morcelli, qui imitait avec bonheur le tour tantôt énergique, tantôt gracieux de celles qui nous restent des anciens, a exposé les raisons du choix de ses expressions; — *Indicazione antiquaria per la villa della casa*

Albani; Rome, 1785 et 1803, in-8°; — *Kalendarium Ecclesiæ Constantinopolitanæ DCCCC annorum vetustate insigne, primitus editum, commentariis illustratum*; Rome, 1788, 2 vol. in-4°; ce document contient beaucoup de faits importants pour l'histoire des premiers temps de l'Église; — *S. Gregorii II, pontificis Agrigentinorum libri X Explanationis Ecclesiastæ græce primum et cum latina interpretatione ac commentariis vulgati*; Venise, 1791, in-fol. : ouvrage d'une grande valeur pour l'histoire des dogmes catholiques; — *Commento sull' Iscrizion sepolcrale della santa martire Agape*; Brescia, 1795, et Modène, 1824, in-8°; — *Electorum libri II*; Brescia, 1814, et Padoue, 1818, in-8°; — *Sull' Agone Capitolino*; Milan, 1816, in-8°; — *Sulla Bolla d'oro de' fanciulli Romani*; Milan, 1816, in-8°; — *Africa Christiana*; Brescia, 1816-1817, 3 vol. in-4° : ce livre, rempli d'érudition, combla une lacune regrettable qui existait dans l'histoire ecclésiastique; — Πάρεργον *Inscriptionum novissimarum*; Padoue, 1818, in-4°; — *Opuscoli ascetici*; Brescia, 1820, 3 vol. in-8°; — *Dello scrivere degli antichi Romani*; Milan, 1822; — *Appendix Inscriptionum novissimarum*; Padoue, 1823, in-4°; — *Delle Arti e delle Lettere degli Italiani avanti la fondazione di Roma*; Modène, 1823, in-8°; — *Dell' Apoteosi degli Imperatori Romani*; Modène, 1824; publié et annoté par Lobus; — *Dei littori dei magistrati Romani*; Modène, 1824, in-8°; — *Metodo di studiare*; Chiari, 1826, in-8°; — *Delle tessere degli spettacoli romani*; Milan, 1828, in-8°; — *Sullo Studio delle antiche monete*; Milan, 1829, in-8°; — *Dell' Arte critica diplomatica*, dans les *Memorie di religione, morale e letteratura* de Modène. — Les notes qui dans l'édition de 1790 des *Antichità italiane* de Muratori sont signées M. sont de Morcelli. O.

Baraldi, *Notizia di Morcelli* (Modène, 1825). — *Revue encyclopédique* (année 1822). — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani*, t. X, p. 162.

MORDAUNT (*Charles*), comte DE PETERBOROUGH, général et homme politique anglais, fils de Jean lord Mordaunt de Reygate, vicomte d'Avalon, et d'Élisabeth, petite-fille de Robert, comte de Monmouth, né en 1658, mort le 25 octobre 1735 à Lisbonne. Dans sa jeunesse, il servit sous les amiraux Torrington et Narborough, dans l'expédition contre Alger. Il quitta ensuite la marine pour l'armée, fut envoyé à Tanger, et prit part à la défense de cette ville contre les Maures. Pendant le règne de Jacques II, il fit une opposition ardente à la politique de ce prince. Il passa en Hollande sous prétexte d'aller prendre le commandement d'une escadre envoyée aux Indes occidentales, mais en réalité pour presser le prince d'Orange de tenter une descente en Angleterre et de renverser le gouvernement de Jacques II. Il représentait cette entreprise comme très-facile. Le prince d'Orange répondit froidement qu'il aurait les yeux sur les affaires de l'Angleterre et qu'il ne laisserait pas porter atteinte à la religion protestante. S'il ne se montra pas plus explicite, « c'est qu'il savait, dit Burnet, que lord Mordaunt avait la tête chaude, la parole prompte, qu'il était brave et généreux, mais manquait de jugement, que ses pensées n'étaient pas méditées et que ses secrets étaient bientôt connus. » Sans s'ouvrir à Mordaunt, le prince d'Orange profita de ses avis, et plus tard il se servit utilement de lui dans l'expédition en Angleterre. Après la révolution de 1688, Mordaunt, comme un des principaux acteurs de ce drame politique et comme whig véhément, fut mis à la tête du banc de la trésorerie, place qui n'était pas encore celle de premier ministre (1689), et obtint le titre de comte de Monmouth. Cette place ne convenait point à un militaire brillant, mobile, dissipé; il se rendit bientôt désagréable à ses collègues et au roi Guillaume, dont il contrariait la politique conciliante par son zèle whig intempestif. En janvier 1690, il résigna son siége de premier commissaire de la trésorerie, et commença contre les membres tories du ministère une opposition vive et décousue. Son caractère irréfléchi, après avoir rendu longtemps ses talents inutiles, l'entraîna dans une faute qui faillit pour toujours priver son pays de ses services. Dans le procès de Fenwick, en 1697, il fit proposer secrètement à l'accusé de faire des révélations contre de hauts personnages tories; Fenwick s'y refusa, et Monmouth, irrité, insista pour sa condamnation. Cette conduite coupable chez un juge ne tarda pas à être connue et excita une réprobation générale. Les pairs envoyèrent Monmouth à la Tour. Mais ce brillant personnage était de ceux qui ne tombent que pour se relever. Il quitta le nom de Monmouth, et succéda au titre de son oncle Henri, comte de Peterborough, en juin 1697. Ce ne fut qu'à l'ouverture de la guerre de la succession d'Espagne qu'il trouva un digne champ pour son activité. La reine Anne l'appela dans son conseil privé, en mars 1705, et le nomma dans la même année général et commandant en chef des forces envoyées en Espagne pour y soutenir la cause de Charles d'Autriche contre Philippe de Bourbon. Lord Peterborough arriva à Lisbonne au mois de juin 1705, avec cinq mille soldats hollandais et anglais; il prit sur sa flotte l'archiduc Charles, fit voile pour Gibraltar, où il recueillit le prince de Hesse-Darmstadt, et se dirigea ensuite sur Valence, qu'il occupa sans coup férir. Cette conquête facile lui inspira l'idée de terminer la guerre en marchant droit sur Madrid. Le prince de Hesse-Darmstadt, trouvant le projet trop périlleux, préféra une attaque sur Barcelone. Peterborough, placé sous les ordres du prince, obéit à regret. Le siége offrait en effet des difficultés insurmontables. Après trois semaines passées devant la ville, les

alliés résolurent de lever le siége le 12 septembre. Peterborough approuva cette mesure, mais avant de la prendre il déclara qu'il voulait tenter un assaut nocturne contre la forteresse de Monjuich, qui commandait Barcelone. L'audace inouïe du général anglais rencontrant la négligence non moins inouïe des assiégés, obtint un brillant et inattendu succès. La chute de Monjuich entraîna celle de Barcelone. Peterborough eut la gloire de prendre avec une poignée d'hommes une des plus grandes et des plus fortes places de l'Europe, et la gloire, plus chère peut-être à son caractère chevaleresque, d'arracher à la brutalité des soldats la belle duchesse de Popoli. Il profita habilement de la jalousie des Catalans contre les Castillans, leur rendit leurs anciens droits et libertés, et réussit ainsi à les attacher à la cause autrichienne. Tarragone, Tortose, Girone, Lerida, San-Mateo, lui ouvrirent leurs portes. Avec douze ou quinze cents hommes qui restaient sous ses ordres, il se jeta dans les montagnes au cœur de l'hiver, chassa devant lui le général espagnol comte de Las Torres, et rentra triomphant dans Valence, le 4 février 1706. Quelques jours après il dispersa un corps de troupes envoyé au secours de Las Torres. Les cours de Madrid et de Versailles, effrayées des rapides succès de Peterborough tentèrent les plus grands efforts pour l'arrêter.

Une armée considérable sous le commandement nominal de Philippe, mais sous les ordres réels du maréchal de Tessé, entra en Catalogne et mit le siége devant Barcelone avec l'aide d'une flotte commandée par le comte de Toulouse. La ville, attaquée par terre et par mer, était en péril lorsque lord Peterborough accourut avec trois mille hommes. Ne pouvant pas, avec une force si minime, attaquer une grande armée, il harassa les ennemis par des escarmouches, leur coupa les vivres, et introduisit des provisions dans la ville. Se jetant ensuite dans une barque, il rejoignit la flotte anglaise, qui restait inactive, en prit le commandement, et se dirigea aussitôt vers la flotte française, qui ne l'attendit pas. Le lendemain, l'armée de terre leva le siége, et se retira dans le Roussillon. Cet événement eut pour résultat l'entrée de lord Galway dans Madrid, abandonné par Philippe. Peterborough voulait qu'on profitât de cet avantage pour s'établir immédiatement et solidement dans la capitale. Il est très-probable que si ses plans avaient été suivis l'archiduc se serait assis, du moins pour quelque temps, sur le trône d'Espagne. Mais le général anglais n'avait pas dans le caractère le calme et la suite qui pouvaient rendre ses conseils acceptables. Ses services trop éclatants et sa présomption excitèrent l'envie et le mécontentement de l'archiduc. Peterborough, mécontent de son côté, demanda à quitter l'armée. L'archiduc lui en accorda volontiers la permission, et le chargea d'aller à Gênes contracter un emprunt. De ce moment la fortune changea. Les alliés, coupés de la frontière du Portugal, se retirèrent sur Valence, en laissant dix mille prisonniers entre les mains de l'ennemi. En janvier 1707, Peterborough arriva à Valence comme simple volontaire. On lui demanda encore des conseils, que l'on ne suivit pas, et le gouvernement anglais le rappela. De retour en Angleterre, il eut d'abord à justifier sa conduite, ce qui ne fut pas difficile, et il obtint de la chambre des pairs (janvier 1711) non-seulement un bill d'indemnité, mais la reconnaissance solennelle de ses services. Dans la lutte des partis pendant les derniers jours de la reine Anne, entraîné par sa haine contre Marlborough, il se prononça violemment pour les tories, et fut nommé colonel du régiment des *horse-guards*, lord-lieutenant du comté de Northampton et chevalier de la Jarretière (août 1713). En 1710 et 1711 il eut des missions à Vienne, à Turin, et dans plusieurs États d'Italie. Vers la fin de 1713, il fut envoyé comme ambassadeur auprès du roi de Sicile et nommé peu après gouverneur de l'île Minorque. Sous le règne de Georges I[er] il devint général de toutes les forces navales de l'Angleterre, poste qu'il garda jusqu'à sa mort. Il termina ses jours à Lisbonne, où il était allé chercher le rétablissement de sa santé. « Lord Peterborough, dit Macaulay, fut, sinon le plus grand, du moins le plus extraordinaire caractère de cette époque, sans en excepter le roi de Suède lui-même. En vérité, on pourrait décrire Peterborough comme un Charles XII, poli, instruit, amoureux. Son courage avait toute l'impétuosité française et toute la fermeté anglaise. Sa fertilité et son activité d'esprit étaient presque incroyables; elles se montrèrent dans tout ce qu'il fit, dans ses campagnes, dans ses négociations, dans sa correspondance familière, dans sa conversation la plus légère et la moins étudiée. Il était un tendre ami, un généreux ennemi, et dans sa conduite un véritable *gentleman*. Mais ces splendides talents et ses vertus furent rendus presque inutiles à son pays par sa légèreté, son impatience du repos, son irritabilité, son goût maladif pour la nouveauté et l'excitation. Non-seulement sa faiblesse l'avait dans plus d'une occasion plongé dans des troubles sérieux; mais elle l'avait conduit à des actions entièrement indignes de son humaine et noble nature. Le repos lui était insupportable. Il aimait à courir autour de l'Europe plus vite qu'un courrier. Il était une semaine à La Haye, et à Vienne la semaine suivante. Alors il lui prenait fantaisie de voir Madrid, et à peine avait-il atteint Madrid qu'il demandait des chevaux et partait pour Copenhague. Le changement d'occupation lui était aussi nécessaire que le changement de place. Il aimait à dicter six ou sept lettres à la fois. Ceux qui avaient à traiter des affaires avec lui se plaignaient que quoiqu'il parlât avec une grande habileté sur chaque sujet, il ne pouvait jamais se fixer à aucun.... Peterborough fut en vérité le dernier des chevaliers errants, brave jusqu'à la

témérité, libéral jusqu'à la profusion, courtois dans ses rapports avec les ennemis, le protecteur des opprimés, l'adorateur des femmes. Ses vertus et ses vices étaient ceux d'un chevalier de la Table Ronde. » Lord Peterborough aimait les gens de lettres, surtout ceux qui pensaient avec hardiesse. Lui-même était un libre penseur. On rapporte qu'ayant rendu une visite à Fénelon, il fut si enchanté de la conversation du prélat qu'il dit au chevalier Ramsay : « Il faut que je parte le plus tôt possible, car si je restais ici une semaine de plus, je deviendrais chrétien malgré moi. » Après avoir, dans sa jeunesse, protégé Dryden, il devint l'ami intime de Swift et de Pope, de Prior, d'Atterbury, de Berkeley. Il écrivit des bagatelles; mais sa versatilité l'empêcha de rien composer qui fût digne de son esprit. Chalmers cite de lui : *La Muse du Cavalier, or an apology for such gentlemen as make poetry their diversion and not their business*, dans une lettre insérée au *Public Register* de Dodsley; 1741; — *A Copy of verses on the duchess of Marlborough*, dans les *Œuvres* de Swift; — *Remarks on a pamphlet, respecting the creation of peers*; 1719, in-8°.

Le comte de Peterborough épousa, en premières noces, Carey, fille de sir Alexandre Fraser, de laquelle il eut deux fils, *Jean* et *Henri*, qui moururent avant lui, et une fille, *Henriette*, femme d'Alexandre, second duc de Gordon. Sa seconde femme fut la célèbre chanteuse Anastasia Robinson, personne d'une conduite irréprochable. Il eut quelque peine à déclarer ce mariage, si peu conforme à son rang; mais enfin il s'y décida, et la seconde comtesse de Peterborough fut admise dans le plus grand monde anglais. Son petit-fils, *Charles Mordaunt*, fils de Jean lord Mordaunt, lui succéda dans le titre de comte de Peterborough. L. J.

Burnet, *History of his own time*. — Swift, *Works*, t. VII de l'édition de Nichols. — Pope, *Works and Correspondence*. — Friend, *Account of the earl of Peterborough conduct in Spain*. — Carlton, *Memoirs*. — Horace Walpole, *Catalogue of royal and noble authors*. — Lord Mahon, *War of the succession in Spain; History of England*. — Macaulay, *Essays; History of England*. — Seward, *Anecdotes and biographiana*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Lodge, *Portraits*, t. VII. — *Lives of British military Commanders*.

MORDVINOF (*Simon-Ivanovitch*), amiral russe, né le 26 janvier 1701, mort en mars 1777, fut au nombre des vingt jeunes gens que Pierre Ier envoya, en 1717, à Brest prendre leurs grades dans la marine royale. Il en revint, au bout de cinq ans, lieutenant de vaisseau, et en rapporta un goût prononcé pour les sciences de la marine. On lui doit une traduction du français d'un ouvrage *Sur les Évolutions d'une flotte*, et divers travaux en langue russe sur la *Navigation* et *la Géométrie*. A. G—n.

Berch, *Vie de l'amiral Mordvinof*. — *Mémoires* de Porochin. — Bantich-Kamenski, *Dictionnaire hist.*

MORE (*Henry*), en latin *Morus*, philosophe anglais, né le 12 octobre 1614, à Grantham (comté de Lincoln), mort le 1er septembre 1687, à Cambridge. D'une famille de calvinistes rigides, il se révolta de bonne heure contre le dogme de la prédestination, et les menaces dont on usa envers lui pour réprimer ses doutes ne servirent qu'à les accroître. Envoyé au collége d'Eton pour apprendre les langues anciennes, il s'appliqua en outre aux questions les plus difficiles de la philosophie et de la théologie, et poursuivit avec ardeur cette étude à l'université de Cambridge. Après avoir pris pour premiers guides Aristote et les scolastiques, il s'en dégoûta et, entrant dans une voie tout opposée, il leur préféra Platon et la plupart des mystiques; la lecture du fameux traité de Jean Tauler, *Theologia Germanica*, l'intéressa particulièrement, et quelques années plus tard il crut remonter à la source de toutes ces doctrines en portant ses recherches sur la kabbale. Maître ès arts en 1639, il fut admis au nombre des agrégés (*fellows*) du collége du Christ; ce fut là que s'écoula sa vie entière. En vain lui offrit-on les plus hautes dignités de l'Église anglicane : la cure d'Ingoldsby et une prébende à Gloucester furent résignées par lui presque aussitôt qu'acceptées; il refusa même le principalat de son collége, auquel il avait été porté en 1654, de préférence à Cudworth, son ami. Parmi les jeunes gens dont il surveilla l'éducation, il faut citer sir John Finch, dont la sœur, lady Conway, s'éprit d'enthousiasme pour ses idées; elle l'attira souvent à son château, où il vécut dans l'intimité de van Helmont, le célèbre philosophe hermétique, et de Valentin Greatreakes, le fameux thaumaturge. « Henri More, dit M. Franck, appartient, par le fond de ses idées, et, si l'on peut parler ainsi, par la physionomie générale de son esprit, à cette école platonicienne d'Angleterre dont Cudworth est sans contredit le plus illustre représentant.... Il cherche une doctrine où puissent se rencontrer sur un même fond spiritualiste la raison et le dogme chrétien, la tradition et le libre examen. Mais, plus érudit que philosophe, et d'une imagination très-aventureuse, il a exagéré les différents principes qu'il devait associer ensemble. » Bien qu'il ait entretenu une correspondance amicale avec Descartes, il était loin de l'accepter pour maître; il le défendit contre ceux qui l'accusaient d'athéisme, mais il lui reprocha aussi de confondre la matière avec l'étendue, d'en faire la seule substance de l'univers, de chasser Dieu de la nature et de la raison de l'homme. Il combattit avec non moins de passion le matérialisme de Hobbes, et dénonça les dangers de la doctrine de Spinosa. Dans sa métaphysique il croit à un Dieu personnel, créateur et providence du monde, et il en démontre l'existence par l'idée de perfection; les idées nécessaires et universelles émanent de la raison divine. Au-dessous de Dieu il place, dans une immense chaîne qui embrasse la nature entière, les âmes angéliques, les âmes humaines, les âmes des brutes et l'esprit du monde,

où sont renfermées les lois et les formes générales. Quant à l'âme humaine, il recherche ce qu'elle a été avant de paraître ici-bas, et ce ce qu'elle deviendra dans la suite. Excepté Dieu, il n'admet pas de purs esprits. Comme avait fait Origène, il ne conçoit les êtres qu'en relation avec la matière; à mesure que l'esprit s'élève ou s'abaisse, la matière se subtilise ou s'épaissit de plus en plus; l'atténuation progressive des corps marque ainsi les innombrables étapes que nous sommes appelés à parcourir avant d'arriver jusqu'à la béatitude éternelle. S'il est difficile d'attribuer un système à More et d'en faire un penseur original, on ne peut lui refuser d'avoir eu des idées d'une remarquable hardiesse ou d'une véritable profondeur. Un grand nombre de ses écrits philosophiques ont été réunis sous ce titre : *A Collection of several philosophical Writings* (Londres, 1662, in fol.; 4e édit., 1712). Le recueil complet n'en existe qu'en latin, *Opera omnia, tum quæ latine, tum quæ anglice scripta sunt, nunc vero latinitate donata* (Londres, 1679, 2 vol. in-fol.). On y remarque *Dialogi divini*, *Enchiridium metaphysicum*, *Antidotus adversus atheismum*, et *Animæ Immortalitas*. Un troisième volume a été consacré à ses traités de théologie (*Opera theologica*; Londres, 1700, in-fol.). Henry More est encore l'auteur d'un recueil de poésies intitulé : *Psycho-Zoia, or the life of the soul, and other poems* (Londres, 1640, in-8°), et réimprimé en 1647. Il fut un des premiers membres de la Société royale de Londres. P. L—Y.

Richard Ward, *The Life of the learned and pious Dr Henry More*; Londres, 1710, in-8°. — Burnet, *Own Times*. — Birch, *Life of Tillotson*. — Blair, *Lectures*. — Enfield, *Hist. of Philosophy*, liv. VIII. — *Censura litteraria*, III. — A. Franck, dans le *Dict. des Sciences philosophiques*.

MORE (*Alexandre*), en latin *Morus*, célèbre ministre protestant, né le 25 septembre 1616, à Castres, mort le 28 septembre 1670, à Paris. Après avoir terminé son éducation au collége de Castres, où son père, Écossais d'origine, occupait l'emploi de principal, il alla étudier la théologie à Genève; trois ans plus tard, la chaire de grec étant devenue vacante, il se mit sur les rangs, et l'emporta sur Étienne Le Clerc et d'autres concurrents plus âgés que lui (1639). En 1642 il succéda à Fréd. Spanheim, comme ministre et professeur, et il introduisit dans la prédication et dans l'enseignement de la théologie des innovations qui le firent accuser d'opinions hétérodoxes. Il fut promu en 1645 à la dignité de recteur. Ses railleries et la hauteur de ses manières, et ausi son mérite et son influence, excitèrent la jalousie de quelques collègues, qui accablèrent le conseil de plaintes; de guerre lasse il préféra de s'éloigner, et obtint, à la recommandation de Saumaise, une chaire à Middelbourg (1649). De là il se rendit à Amsterdam, où les curateurs de l'École illustre l'avaient appelé pour professer l'histoire (1651), et profita d'un congé pour faire un voyage en Italie; il y resta plus d'une année, et fut comblé d'honneurs par le grand-duc de Toscane ainsi que par la seigneurie de Venise. La haine de ses ennemis ne tarda pas à lui rendre le séjour de la Hollande intolérable. Mensonges, impiété, ingratitude, fol orgueil, vices infâmes, on le couvrit de toutes ces accusations en le sommant de se justifier. Morus s'y refusa, et rentra en France. Le synode de Nimègue le frappa d'excommunication; mais le synode de Loudun l'en releva, et l'invita seulement à être à l'avenir plus circonspect et plus réservé. Nommé pasteur de l'église de Charenton (1659), il attira une grande foule à ses prêches; en même temps il excita par son intraitable caractère de nouvelles cabales contre lui. Sa conduite ne prêtait que trop aux plus fâcheuses interprétations : ainsi il avait pris l'habitude de courir les rues la nuit, en compagnie d'aventuriers ou de gens mal famés, et de suivre les femmes jusque dans des lieux où sa présence ne pouvait être qu'un scandale. On l'interdit pour un an (1661). Cette malheureuse affaire fut encore portée devant trois ou quatre synodes; Morus promit de s'amender, et la vieillesse, accompagnée de la maladie, la força de tenir parole. Il mourut chez la duchesse de Rohan, sa protectrice; sa mort fut des plus édifiantes. « Morus, dit Senebier, eut de l'esprit avec les vices qui l'accompagnent quand la raison ne sait pas le régler; il fut léger, imprudent, orgueilleux; s'il excita l'envie par ses talents, il appela la haine par sa hauteur; son savoir était vaste, mais superficiel; il croyait avoir tout fait quand il avait montré de l'adresse ou tissu des phrases sonores. » On a de lui : *De necessaria Dei gratia disp. IV*; Genève, 1644, in-4°; Middelbourg, 1652; — *Calvinus*; ibid., 1648, in-4°; — *Causa Dei, id est de Scriptura sacra exercitationes*; Middelbourg, 1653, in 4°; — *Fides publica contra calumnias J. Miltoni scurræ*; La Haye, 1654, in-12, avec un *Suppl.* (1655); il fournit dans ce livre les attestations les plus honorables sur ses mœurs et sur sa doctrine; c'est une réponse au poëte Milton, qui, dans sa *Second Defence of the People of England*, s'était vengé sur Morus des attaques d'un libelle anonyme dont il l'avait cru l'auteur; — *Eusebii Cæsar. Chronicon, cum aliis ejus continuatoribus, gr. lat.*; Amsterdam, 1658, in-fol.; — *Notæ ad quædam loca Novi Fœderis*; Londres, 1661, in-8°, plusieurs fois réimpr.; — *Soteria laus Christi nascentis*; *Epinicia super Venetorum de Turcis victoria*; Paris, 1663, in-4°; le premier de ces poëmes latins fut trad. en français (Paris, 1665, 1669, in-4°) et le second réimpr. à part (ibid., 1673, in-4°); — *Poemata*; Paris, 1669, in-4°; — *Derniers Discours*; Amsterdam, 1680, in-12; — *Sermons choisis*; Genève, 1694, in-8°; — *Sermons sur le catéchisme*; Genève, 1695, 2 vol. in-8°. P. L.

Senebier, *Hist. Littér. de Genève*. — Bayle, *Dict. crit.* — Symmons, *Life of Milton*. — Haag frères, *La France Protestante*, VII, 548-549.

MORE (*Hannah*), femme auteur anglaise, née en 1745, à Stappleton, près Bristol, morte le 7 septembre 1833, à Clifton. Fille d'un pauvre ecclésiastique qui tenait une école de village, elle puisa dans la lecture de *Paméla* de Richardson un vif désir de s'instruire. Ses progrès rapides non moins que son intelligence extraordinaire attirèrent l'attention de quelques personnes riches; on l'aida non-seulement à compléter son éducation, mais encore on lui fournit les moyens de former une maison d'éducation pour les jeunes filles, maison qu'elle dirigea avec ses sœurs, et qui resta pendant longtemps un des meilleurs établissements de ce genre dans l'ouest de l'Angleterre. De bonne heure elle composa des vers, mais elle ne se décida qu'assez tard à les mettre au jour. Son premier essai fut un drame pastoral; il eut tant de succès parmi ses amis qu'elle se laissa aisément persuader de sa vocation pour le genre dramatique. Munie d'une lettre d'introduction pour Garrick, elle vint à Londres, y fit représenter deux tragédies, et se lia intimement avec Johnson, Burke, sir Joshua Reynolds, Beattie, mistriss Montague, etc. Au bout de quelques années, ayant acquis par ses travaux littéraires une position indépendante, elle se hâta de renoncer à la fois au monde et au théâtre, qui l'un et l'autre s'accordaient mal avec ses sentiments religieux. Elle s'opposa à ce qu'on jouât désormais ses pièces, qu'elle traita de poëmes, et répara le mal qu'elle croyait avoir fait par des ouvrages blâmables en écrivant ses *Drames sacrés*, qui jouirent d'une vogue singulière. En 1786 miss Hannah More se retira avec ses sœurs dans le village de Mendip, puis dans celui de Barleynwood, non loin de Bristol; là, partageant son temps entre un travail opiniâtre et des pratiques de dévotion ou de charité, elle consacra une partie de sa modique fortune à répandre l'instruction parmi les classes ouvrières; elle contribua à la fondation de plus de soixante écoles, non sans rencontrer de la part des membres du clergé une vive opposition, d'où sortit une polémique peu édifiante. En 1828 elle s'établit à Clifton, et y mourut, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Ses quatre sœurs l'avaient depuis longtemps précédée dans la tombe. Elle légua par son testament une somme de 250,000 fr. à divers établissements de bienfaisance. Miss More mérite d'être placée dans un rang élevé parmi les écrivains de son temps; ses sentiments sont toujours nobles, ses pensées justes, fines et naturelles, et son style brille tantôt par l'harmonie, tantôt par l'exacte mesure. La liste des ouvrages de cette dame est trop fournie pour la citer tout entière; nous rappellerons les suivants : *The Search after happiness* (1773), drame pastoral; — *The inflexible Captive* (1774); *Percy* (1778), et *Fatal Falsehood* (1779), tragédies; — *Sacred dramas*; Londres, 1782, in-8°; la 17e édit. est de 1812; — *Florio and the Blue-Stocking, poems*; ibid., 1786, in-8°; — *The Slavery, poem*; ibid., 1788, in-4°; — *Thoughts on the manners of the great*; ibid., 1788, in-12; — *The Shepherd of Salisbury plain*; ibid., 1791, in-12; — *Estimate of the religion of the fashionable world*; ibid., 1791, in-12; — *Strictures on the modern system of female education*; ibid., 1799, 2 vol. in-8°; — *Hints towards forming the character of a young princess*; ibid., 1805, 2 vol. in-8°; après l'apparition du traité précédent, il fut question de lui confier l'éducation de la princesse Charlotte; ce fut à l'occasion de ce projet, qui ne réussit pas, qu'elle s'occupa des meilleurs moyens d'élever une jeune princesse; — *Cœlebs in search of a wife*; ibid., 1809, 2 vol. in-8°; trad. en français (1817), 4 vol. in-12); c'est le plus populaire des écrits de l'auteur, dans une seule année on a publié dix éditions de ce roman, essentiellement moral et religieux; — *Practical Piety*; ibid., 1811, 2 vol. in-8°; 8e édit., 1812; — *Christian Morals*; ibid., 1812, 2 vol. in-8°; — *Essay on the character and writings of saint Paul*; ibid., 1815, 2 vol. in-8°. Les œuvres complètes de Hannah More ont été recueillies plusieurs fois; ses *Memoirs and Correspondence* ont paru en 1834 (4 vol. in-8°), par les soins de W. Roberts. K.

H. Thompson, *Life of Hannah More, with notices of her sisters*; Londres, 1838, in-8°.

MORÉ. *Voy.* MORUS.

MOREAU (*Sébastien*), chroniqueur français, né à Villefranche, vers la fin du quinzième siècle. Son caractère probe et ses réelles qualités d'administrateur le firent parvenir en peu de temps aux plus hauts emplois. Il était référendaire général du duché de Milan, lorsqu'on le choisit, en 1524, pour recueillir les deniers offerts au roi François Ier, prisonnier, par le haut et libre clergé du royaume. On n'eut qu'à se louer de la manière délicate dont il remplit sa mission. Chargé des sommes qu'il avait reçues, il se rendit à Bayonne, où il fut témoin de tous les événements qui accompagnèrent la délivrance du monarque. Il en rédigea un long procès-verbal extrêmement précieux pour l'histoire de la célèbre captivité, et aussi véridique qu'il est possible de le désirer; ce procès-verbal est intitulé : *La Prinse et Delivrance du roy, venue de la royne, seur aisnée de l'empereur, et recouvrement des enfants de France* (1524-1530), et a été publié, d'après le manuscrit conservé à la Bibliothèque impériale (n° 9,902) dans les *Archives curieuses de l'Histoire de France* par MM. Cimber et Danjou (1re série, t. II, p. 250). Ces éditeurs n'ont pas jugé à propos de reproduire l'exposé des moyens employés par François Ier pour assembler les 1,200,000 écus qui furent payés

pour sa rançon. On le trouvera dans le manuscrit que nous avons mentionné : qu'il suffise pour l'instant de savoir que le pape accorda les quatre dixièmes du revenu des biens ecclésiastiques en France pendant une année ; on exigea en outre un don gratuit de la noblesse.

L. LACOUR.

Cimber et Danjou, *Archives curieuses de l'Hist. de France*, t. II.

MOREAU (*Jean*), théologien français, né à Laval, mort vers 1684. Suivant du Boulay, il était docteur en théologie à l'université de Paris, lorsque, le 14 janvier 1537, il fût nommé procureur de la nation de France; mais, suivant de Launoy, dont le témoignage est ordinairement plus exact, c'est en 1540 que Jean Moreau fit son cours de théologie, et c'est en 1547 qu'il reçut les insignes du doctorat. Il fut ensuite chanoine à la cathédrale du Mans. Nous avons de lui une histoire des évêques du Mans intitulée : *Nomenclatura, seu Legenda aurea pontificum Cenomanensium, ab anno Verbi incarnati* 902 *usque ad annum* 1572. Cette histoire, qui ne manque pas d'intérêt et qui n'a pas été inutile à Bondonnet ainsi qu'à Le Corvaisier, est encore inédite. La bibliothèque du Mans en possède trois manuscrits.

B. H.

B. Hauréau, *Hist. Litt. du Maine*, t. III, p. 284. — N. Desportes, *Bibliographie du Maine*.

MOREAU (*René*), médecin français, né en 1587, à Montreuil-Bellay (Anjou), mort le 17 octobre 1656, à Paris. Fils de Matthieu Moreau, médecin du duc d'Alençon, il fut reçu docteur en 1619 à Paris, devint doyen de la faculté pour 1630 et 1631, et remplaça en 1632 Denis Bazin dans la chaire de médecine et de chirurgie au Collége royal. Il avait demeuré longtemps chez Simon Pietre, fameux médecin du temps, qui fut son protecteur et qui lui donna sa nièce en mariage. Sa riche bibliothèque, composée de livres curieux et singuliers, fut dispersée après sa mort. On estime beaucoup ses ouvrages, dont les principaux sont : *Renati Morelli anticalotta*; Paris, 1614, in-4° : il prétend, dans cette pièce de vers, démontrer que la calotte est une coiffure malsaine, contrairement à l'avis de Jean Morel, qui l'avait célébrée en 1611; — *De Missione sanguinis in pleuritide, cum vita Petri Brissoti*; Paris, 1622, in-8°; — *Schola Salernitana, h. e. de Valetudine tuenda, cum animadversionibus*; Paris, 1625, in-8°; plusieurs éditions; — *Jacobi Sylvii* (Dubois) *Ambiani Opera medica, cum ejusdem vita et icone*; Genève, 1630, in-fol.; — *Gulielmi de Baillou Vita*, à la tête des *Consilia medicinalia* de cet auteur; Paris, 1635, in-4°; — *Défense de la faculté de médecine de Paris contre son calomniateur* (Théophraste Renaudot); Paris, 1641, in-4°; — *Discours curieux du chocolate* (sic), *trad. de l'espagnol d'Antonin Colmenero de Ledesma, avec des annotations*; Paris, 1643, in-4°; — *De Laryngotomia*; Paris, 1646, in-8°, avec les *Exercitationes de angina puerorum* de Thomas Bartolin; — *Centonis κακοῤῥαφίας, diffibulatio in qua pleraque diplomata acad. Monspeliensis falsi convincuntur*; Paris, 1646, in-4°; — *Tabulæ methodi universalis curandorum morborum*; Paris, 1647, in-fol. et in-4°.

P. L.

Goldt., Duval, *Le Collége royal de France*, p. 34. — *Biogr. méd.* — Niceron, *Mémoires*, XXXIV.

MOREAU (*Jean-Baptiste*), compositeur français, né à Angers, en 1656, mort à Paris, le 24 août 1733. Admis comme enfant de chœur à la cathédrale d'Angers, il y fit ses études musicales, et obtint ensuite une place de maître de chapelle à Langres. Puis, il alla remplir les mêmes fonctions à Dijon, et se décida peu de temps après à venir à Paris pour y chercher fortune. Arrivé dans cette ville, sans ressources et sans recommandations, il se fit bientôt des relations qui l'aidèrent à se tirer d'affaire. On rapporte qu'un jour étant parvenu à pénétrer jusqu'à la toilette de la dauphine, Victoire de Bavière, il eut la hardiesse de la tirer par la manche en lui demandant la permission de chanter devant elle un air de sa composition. Loin de s'offenser de sa témérité, la princesse se mit à rire et accéda à sa demande. La chanson de Moreau fit tant de plaisir à la dauphine qu'elle en parla au roi, qui voulut à son tour entendre le musicien, et l'admit à son service. La nouvelle position de Moreau lui offrit l'occasion d'écrire pour la cour la musique de plusieurs divertissements; on cite entre autres le divertissement intitulé *Les Bergers de Marly*. Moreau s'était déjà fait une certaine réputation lorsqu'une circonstance vint lui fournir une nouvelle occasion de se mettre en évidence. Peu de temps après la fondation de la Maison royale des demoiselles de Saint-Cyr, par Mme de Maintenon, en 1686, il avait été attaché à cet établissement en qualité de maître de musique. Depuis que Mme de Maintenon était en crédit auprès de Louis XIV, elle avait essayé de détourner le roi des fêtes ruineuses qu'il donnait, en lui procurant des amusements moins coûteux, « en même temps, disent les mémoires de l'époque, qu'elle lui faisait trouver plaisir en de bonnes choses ». Elle demanda à Racine s'il ne pourrait pas faire sur quelque sujet de piété et du monde une espèce de poëme où le chant fût mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins capable d'ennuyer; la pièce devait être uniquement pour Saint-Cyr, et le public ne devait en avoir aucune connaissance. Racine se mit à l'œuvre et écrivit la tragédie d'*Esther*; il chargea Moreau de composer la musique des chœurs, et bientôt après on commença les répétitions de la pièce. Racine, avec l'aide de Boileau, avait choisi les demoiselles qui devaient remplir les différents rôles, les avait formées à la déclamation et était parvenu à les amener à une perfection que personne n'espérait (1). De son côté, Moreau, secondé de Nivers,

(1) Voici les noms de ces demoiselles, qui sont restées

organiste de la maison, qui tenait le clavecin, et des symphonistes du roi, qu'on avait mis à sa disposition, surveilla la partie musicale. Mme de Maintenon fit faire pour les actrices des costumes à la persane ornés de perles et de diamants, qui avaient jadis servi au roi dans les ballets; tout cela lui coûta plus de 14,000 livres. On dressa, par son ordre, un théâtre dans le spacieux vestibule des dortoirs, qui se trouvait au deuxième étage du grand escalier des demoiselles. Jean Bérain, dessinateur du roi et décorateur des spectacles de la cour, peignit les décorations. De magnifiques lustres de cristal, chargés de mille bougies, éclairaient la salle. Enfin, le mercredi 26 janvier 1689, Louis XIV se rendit à deux heures de l'après-midi à Saint-Cyr, et assista à la première représentation d'*Esther*. Le roi fut tellement enchanté, qu'à son retour à Versailles, il ne fit plus que parler de la pièce. Toute la cour voulut voir cette merveille; il y consentit, et il y eut ainsi plusieurs représentations successives d'*Esther* devant un auditoire composé de tout ce qu'il y avait alors de plus illustre par la naissance, de plus élevé par les dignités, de plus distingué par l'esprit et le talent. Mme de Maintenon éprouva cependant des scrupules de conscience en voyant l'extension de publicité donnée à ces divertissements; elle parla au roi de les faire cesser : celui-ci s'y opposa, et pressa Racine d'achever sa tragédie d'*Athalie*, qu'il avait commencée. Moreau composa encore la musique des chœurs de cette pièce, qui fut jouée en 1691, mais sans pompe, sans théâtre, sans décorations et sans autre costume que celui de Saint-Cyr. Il n'y eut de spectateurs que le roi, Mme de Maintenon, et cinq ou six autres personnes parmi lesquelles était Fénelon. Après cette représentation, Louis XIV céda aux prières de Mme de Maintenon, et résolut de ne plus troubler, par ces sortes de divertissements, la régularité de la maison ainsi que la réforme que l'on commençait à y introduire, et qui, en interdisant l'entrée de l'établissement à tout étranger, obligea les dames institutrices à prononcer des vœux solennels et à se soumettre à la règle austère de l'ordre de Saint-Augustin.

Racine, dans la préface d'*Esther*, attribue modestement une partie du succès de cette pièce à la musique de Moreau; « tous les connoisseurs, dit-il, demeurent d'accord que depuis longtemps on n'a entendu d'airs plus touchants ni plus convenables aux paroles. » Quoiqu'il y ait beaucoup à rabattre des éloges donnés par le grand poëte au compositeur qui s'était associé à son travail, les partitions des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* n'en sont pas moins de curieux monuments de l'art musical français à cette époque. La musique d'*Esther* fut publiée en 1689, chez Deny Thierry, rue Saint-Jacques, à Paris, 1 vol. in-4°, et ne fut probablement tirée qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, car elle est d'une insigne rareté. Quant à la musique d'*Athalie*, elle ne fut point publiée par son auteur; mais il existe à la bibliothèque de Versailles plusieurs exemplaires des chœurs de cette pièce, copiés par les demoiselles de Saint-Cyr, et corrigés par Moreau lui-même. A la suite de la nouvelle édition des œuvres complètes de J. Racine, publiée par Lefèvre; Paris, 1844, se trouve toute la musique d'*Esther* et d'*Athalie*, ainsi que trois cantiques de Moreau, que l'on chantait devant le roi. Moreau a mis aussi en musique les chœurs de *Jonathas*, tragédie de Duché, et plusieurs chansons et cantates du poëte Lainez, qui eurent beaucoup de succès. Enfin, on connaît de lui, en manuscrit, le psaume *In exitu Israel* et une messe de *Requiem*. Il a laissé en outre un traité de musique intitulé *L'Art mélodique*. Cet artiste avait formé de bons élèves, parmi lesquels on remarque Clérambault et Dandrieu. Moreau mourut à Paris, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Dieudonné Denne-Baron.

Lettres de Mme de Sévigné, 21 décembre 1688. — Titon du Tillet, *Parnasse français*. — De La Borde, *Essai sur la musique*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Théophile Lavallée, *Histoire de la Maison royale de Saint-Cyr*.

Moreau de La Rochette (*François-Thomas*), agronome et industriel français, né le 4 novembre 1720, à Rigny-le-Ferron (Champagne), mort dans son château de La Rochette près Melun, le 20 juillet 1791. Il était en 1751 directeur des fermes et bâtiments royaux à Melun. Il y avait alors aux environs de cette ville un terrain inculte dont le nom *La Rochette* exprime bien la stérilité. « Une poule n'y aurait pas trouvé à vivre au mois d'août », suivant un dicton mélodunois. Moreau l'acheta et résolut d'y créer une propriété fructueuse (1760). Il se mit aussitôt à défricher, et par un travail patient et intelligent, sept ans plus tard, il possédait les plus riches champs de la Brie. Vers cette époque il fut nommé inspecteur général des pépinières royales, et avec l'aide du gouvernement il organisa sur ses terrains de vastes pépinières qui, cultivées par cent enfants trouvés, devinrent bientôt une école spéciale, fournissant de nombreux agriculteurs pratiques, expérimentés et ennemis de la routine, cette plaie des campagnes. Pour donner une idée de l'activité de Moreau et du succès de son entreprise, il suffira de dire qu'en treize années il sortit de La Rochette un million d'arbres de tige, et trente et un millions d'arbres forestiers. On lui dut ainsi d'immenses reboisements et l'embellissement et la richesse d'une multitude de parcs, d'avenues, de vergers, etc. En 1769 il reçut des lettres de noblesse et le cordon de

presque toutes à Saint-Cyr comme dames de Saint-Louis; et l'indication des rôles qui leur furent confiés : Mlle de Veilhane, *Esther*, Mlle de Lastic, *Assuérus*, Mlle de Maisonfort, *Élise*, Mlle de Glapion, *Mardochée*, Mlle d'Abancourt, *Aman*, Mlle de Marsilly, *Zarès*, Mlle de Mornay, *Hydaspe*. — Les principales coryphées étaient Mlles de Champigny, de Beaulieu et de Lahaye. Enfin le prologue fut fait tout exprès pour Mme de Caylus, fille du marquis de Villette, cousine de Mme de Maintenon, qui l'appelait sa nièce et l'aimait à ne pouvoir se passer d'elle.

Saint-Michel. En 1771, il fit bâtir à La Rochette, par le célèbre architecte Victor Louis, un château aussi remarquable par la beauté de son style que par son heureuse situation à mi-côte d'une colline qui des bords de la Seine s'élève en large amphithéâtre. De vastes fermes, des granges spacieuses, des serres bien disposées s'élevèrent au milieu de champs fertiles, d'abondants potagers, de jardins dessinés avec goût. Le domaine de La Rochette est resté un des plus cités du département de Seine-et-Marne. En 1785 Moreau fut chargé de la surveillance des bois servant à la consommation de la capitale. Il eut alors l'occasion d'améliorer ou de canaliser certains cours d'eau qui rendent les arrivages plus faciles. Il créa encore à Urcel, près Laon, une des premières manufactures de sulfate de fer (*couperose*) établies en France. Il a laissé de nombreux projets, dont l'application serait d'une utilité incontestable, entre autres un *plan de défrichement des landes*, etc. A. DESNUES.

Dict. Biographique et pittoresque (1834). — *Doc. part.*

MOREAU DE LA ROCHETTE (*Jean-Étienne*), agronome français, fils du précédent, né à Melun, le 17 novembre 1750, mort à La Rochette, le 8 mai 1804. Il aida beaucoup son père dans ses belles et utiles créations, et continua de les améliorer avec une rare intelligence. On lui doit l'acclimatation de plusieurs arbustes et plantes d'utilité ou d'agrément. Il fut l'un des membres fondateurs de la Société d'Agriculture de Seine-et-Marne. A. D—s.

Doc. part.

MOREAU DE LA ROCHETTE (*Armand-Bernard*, baron), fils du précédent, administrateur et littérateur français, né au château de La Rochette, près Melun, le 12 avril 1787, mort à Lons-le-Saulnier, le 8 août 1822. Il fut élevé sous les leçons de l'abbé Lecuy et de Luce de Lancival. Il suivit la carrière administrative, et devint successivement auditeur au conseil d'État (19 janvier 1810); commissaire spécial de police à Caen (28 juillet 1811); sous-préfet à Provins (26 juillet 1814); membre de la Légion d'Honneur (janvier 1815); préfet de la Vendée (1817); préfet du Jura (1820). On a trouvé dans sa conduite politique de fâcheuses contradictions. On a de lui : *L'Amour crucifié*, trad. d'Ausone; 1806, in-12; — *Les Adieux d'Andromaque et d'Hector*, trad. du grec en vers français, in-8°. A. D—s.

Gairard, dans le *Mercure de France*, t. XXVIII, p. 563. — Saint-Allais, *Nobiliaire*, t. II, p. 82. — Mahul, *Annuaire nécrologique* pour 1822.

MOREAU (*Gabriel-François*), prélat français, né à Paris, le 24 septembre 1721, mort à Autun, le 8 septembre 1802. Issu d'une famille de robe, il fut conseiller clerc au parlement de Paris et pourvu en 1737 d'un canonicat dans l'église métropolitaine. Évêque de Vence en 1759, il passa le 29 novembre 1763 au siége de Mâcon. Il fut, après le concordat de 1801, appelé au siége d'Autun, et mourut quelques mois après. Le premier consul, qui était plein d'estime pour ce prélat, avait demandé pour lui au pape le chapeau de cardinal. On a de Moreau : *Oraison funèbre de Ferdinand VI et de Marie de Portugal, roi et reine d'Espagne*; 1760, in-4°. — *Oraison funèbre de M. le duc de Bourgogne*; 1761, in-4°. H. F.

Moniteur universel, 1802.

MOREAU (*Jacob-Nicolas*), publiciste français, né le 20 décembre 1717, à Saint Florentin, mort le 29 juin 1804, à Chambourcy, près Saint-Germain-en-Laye (1). Reçu avocat à Aix, il devint conseiller à la cour des aides de Provence, et renonça peu de temps après à la magistrature, pour suivre avec plus de liberté son goût pour les lettres. N'ayant réussi en poésie qu'à rimer quelques pièces médiocres, il donna carrière à l'activité et aux ressources de son esprit en écrivant sur l'administration, sur le droit des gens et sur les intérêts politiques. Adversaire déclaré des philosophes et de la liberté, il se montra trop accessible à l'influence ministérielle, et ne chercha qu'à favoriser l'accroissement du pouvoir absolu, sans qu'on puisse l'accuser pourtant d'avoir trafiqué de ses opinions. La Harpe, dans sa *Correspondance*, l'a jugé avec trop de sévérité en le représentant comme « un homme d'esprit, mais qui s'en est servi beaucoup plus pour sa fortune que pour sa réputation, et qui, avec quelque crédit à la cour, n'a jamais eu de considération dans le monde et encore moins parmi les gens de lettres ». Il fut chargé par la cour de rédiger plusieurs ouvrages, entre autres le préambule des édits du chancelier de Maupeou, et fut récompensé de son zèle par les charges de premier conseiller de Monsieur (Louis XVIII), de bibliothécaire de la reine Marie-Antoinette et d'historiographe de France. Sous Louis XVI on lui confia la garde des chartes, des monuments historiques, des édits et des déclarations qui avaient formé successivement la législation française depuis Charlemagne, et quelques difficultés s'élevèrent à ce sujet entre lui et Bréquigny, qui continuait la publication des ordonnances des rois de France. Moreau fit preuve, dans quelques-uns de ses écrits, de talent et d'érudition; il n'était pas non plus dépourvu de finesse, de jugement et de pénétration; mais le reproche fondé de favoriser le despotisme l'empêcha d'être admis à l'Académie Française. On a de lui : *Ode sur la bataille de Fontenoi*; 1745, in-4°; — *L'Observateur hollandais ou Lettres sur les affaires présentes de l'Europe*; La Haye (Paris), 1755-1759, 5 vol. in-12; espèce de journal politique contre l'Angleterre, qui commença la réputation de Moreau comme publiciste; — *Lettres du chevalier de ***, ou réflexions sur l'arrêt du parlement*

(1) C'est par erreur que *La France Littéraire* de 1769 et Desessarts dans *Les Siècles Littéraires* le font périr sur l'échafaud, le 27 mars 1794.

du 10 mars 1755; in-12, et dans le t. Ier des *Variétés* de l'auteur; — *L'Europe ridicule, ou réflexions politiques sur la guerre présente*; Cologne, 1757, in-12; réimpression d'un vol. de *L'Observateur hollandais*, d'après Barbier; — *Mémoires pour servir à l'histoire de notre temps*; Francfort, 1757, 2 vol. in-12; — *Nouveau Mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs*; Amsterdam, 1757, in-12. Dans cet écrit piquant l'auteur attaque sans ménagement la secte des philosophes. Il a été réimprimé en 1828, avec un supplément et diverses pièces satiriques, notamment le *Catéchisme et Décision des Cas de Conscience à l'usage des Cacouacs*, par l'abbé Giry de Saint-Cyr; — *Mémoire pour les doyens syndics et compagnie des conseillers du roi contre les prévôt et conseillers du Châtelet*; Paris, 1758, in-4°; un second *Mémoire* parut en 1768 sur le même sujet; — *Mémoires pour servir à l'histoire de notre temps, par l'Observateur hollandais, rédigés et augmentés par D. V.* (de Vattel); Francfort, 1758-1762, 30 vol. in-8°; on y trouve plusieurs morceaux de Chevrier; — *Examen des effets que doivent produire dans le commerce l'usage et la fabrication des toiles peintes*; Paris, 1759, in-12; — *Le Moniteur français*; Paris, 1760, in-12: feuille qui n'a eu qu'une dizaine de numéros; — *Entendons-nous, ou le radotage du vieux notaire sur la richesse de l'État* (de Roussel de La Tour); Amsterdam, 1763, in-8°; brochure dirigée contre les économistes; — *Lettre sur la paix*; Paris, 1763, in-8°; — *Lettres historiques sur le comtat Venaissin*; Amsterdam (Paris), 1768, in-8°; — *Bibliothèque de Mme la Dauphine: Histoire*; Paris, 1770, in-8°, fig.: production faible et peu exacte; les autres parties de la *Bibliothèque* restèrent en projet; — *Leçons de Morale, de Politique et de Droit public, puisées dans l'histoire de la monarchie*; Versailles, 1773, in-8°: ce nouveau plan d'études de l'histoire de France fut rédigé pour l'instruction de Louis XVI et de ses frères; — *Les Devoirs du Prince, réduits à un seul principe, ou discours sur la justice*; Versailles, 1775, in-8°; Paris, 1782, in-8°; trad. en hollandais par Élie Luzac; — *Principes de Morale, de Politique et de Droit public, ou discours sur l'histoire de France, dédiés au roi*; Paris, 1777-1789, 21 vol. in-8°: suite de tableaux historiques depuis Clovis jusqu'à saint Louis, qui devait comprendre 40 vol.: « Je n'indique cet ouvrage, dit Camus, que pour avertir ceux qui le liraient de se tenir en garde contre les principes et les assertions de Moreau »; — *Recherches et Considérations sur la population de la France*; 1778, in-8°; — *Le Potpourri de Ville d'Avray*; Paris, 1781, in-12; recueil de chansons et pièces fugitives; — *Plan des travaux littéraires ordonnés par S. M. pour la recherche, la collection et l'emploi des monuments de l'histoire et du droit public de la monarchie française*; Paris, 1782, in-8°; — *Variétés morales et philosophiques*; Paris, 1785, 2 vol. in-12; — *Essai sur les bornes des connaissances humaines, par G. V. D. V.*; Paris, 1785, in-12; — *Lettre d'un Magistrat, dans laquelle on examine ce que la justice du roi doit aux protestants*; Avignon et Paris, 1787, in-8°; Moreau permet de les marier, mais il prétend les exclure « des emplois, des dignités et de toute espèce d'administration publique »; — *Exposé historique des administrations populaires aux plus anciennes époques de notre monarchie*; Paris, 1789, 2 vol. in-8°; — *Exposition et Défense de notre constitution monarchique française, précédées de l'histoire de toutes nos assemblées nationales*; Paris, 1789, 2 vol. in-8°; — *Maximes fondamentales du gouvernement français*; Paris, 1789, in-8°. La plupart de ces ouvrages ont paru sans nom d'auteur. P. L.

Annales littér. et morales, I, 259-264. — La Harpe, *Corresp.* — Camus, *Lettres sur la profession d'avocat*. — Barbier, *Dict. des ouvr. anonymes*.

MOREAU *de l'Yonne* (***), homme politique français, né près de Tonnerre, en 1750, mort en février 1806. Il était président du tribunal criminel de l'Yonne, lorsqu'en mars 1798, il fut élu député au Conseil des Anciens. Il s'y montra franchement républicain, et fit une proposition au sujet de la célébration de l'anniversaire de la prise de la Bastille (14 juillet 1789), au sein du Conseil des Anciens. Il prononça ensuite l'éloge de l'armée d'Orient à l'occasion de la prise de Malte (24 prairial an VI, 12 juin 1798); fit déclarer qu'elle avait bien mérité de la patrie, et félicita « la philosophie de s'être emparée de ce dernier retranchement du fanatisme ». Le 2 thermidor an VI (20 juillet 1798), il fut nommé secrétaire; défendit le 12 fructidor (29 août) la résolution en faveur des fêtes *décadaires*; s'opposa le 28 brumaire an VII (18 novembre) à toute discussion sur la résolution qui assimulait aux émigrés les individus qui s'étaient soustraits à la déportation, et demanda qu'elle fût votée par acclamations. Le 30 brumaire (22 novembre), il fut élu président. Lors de la crise du 30 prairial an VII (19 juin 1799), il se déclara contre le Directoire, et le 6 messidor suivant (25 juin), il s'éleva contre les dilapidations commises en Italie et en Suisse par les agents de cette autorité. « On y remarque, s'écria-t-il, un *Grugeon*, un *Forfait*, un *Rapinat*, dont les noms expriment le caractère et la conduite! Il faut que tous ces hommes soient livrés à l'exécration publique, que la justice nationale s'exerce sur eux, et que nulle part ils ne puissent trouver de retraite. Je demande le renvoi à une commission chargée d'examiner si ces dilapidateurs doivent jouir en paix du fruit de leurs rapines, et de calculer quelle impression pourront faire sur eux deux heures d'exposition publique (1)! »

(1) Ce discours répétait un dicton du temps, où l'on

Le 25 messidor (13 juillet 1799), il vota l'approbation de la mesure des otages. « Je regarde cette mesure, dit-il, comme la vie des républicains et la mort des royalistes. »

Nommé régulateur de la Société des Jacobins du Manége, il prononça un discours pour l'inauguration de la même société, aux Jacobins de la rue du Bac; il défendit le 20 thermidor (9 août) l'emprunt forcé de 100 millions sur les riches. Moreau fut un des députés qui ne furent point convoqués le matin du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), pour l'assemblée extraordinaire où fut décrétée la translation du Corps législatif à Saint-Cloud et se trouva le lendemain l'un des exclus du Corps législatif. Cependant il fut, en 1800, nommé membre du conseil des prises.

H. L—R.

Le Moniteur universel, an VI, nos 286, 288, 306, 327, 345; an VII, nos 35 à 361. — *Biographie moderne* (1806).

MOREAU *de la Meuse* (*Jean*), homme politique français, né en 1753, à Bar-le-Duc, mort en 1811. Il exerçait la profession d'avocat avec succès, lorsque la révolution éclata; il en adopta les principes, et fut nommé procureur-syndic de la Meuse, puis député de ce département à l'Assemblée législative. En juillet 1792, il applaudit aux sentiments exprimés dans la fameuse adresse de la section de la Croix-Rouge, qui dénonçait la conduite tortueuse de Louis XVI, et fit décréter la formation d'une commission chargée d'examiner les dangers de la patrie. Réélu pour la Convention nationale, il y vota la détention de Louis XVI et son bannissement à la paix. Indigné des violences du parti montagnard, il donna sa démission le 29 thermidor an II (16 août 1793, prétextant « que sa mission était terminée par l'achèvement de la constitution et son acceptation par les assemblées populaires. » Cette démission ne fut pas acceptée, et en octobre 1795 il fut un des conventionnels réélus au nouveau corps législatif, où il siégea au Conseil des Anciens, mais il donna sa démission dès floréal an IV (mai 1796), reprit sa profession, et termina ses jours loin des débats politiques.

H. L—R.

Le Moniteur universel, an 1792, nos 125, 170; an Ier, nos 2, 229; an IV, no 240. — *Biographie moderne* (1806). — *Petite Biographie conventionnelle*; Paris, 1815.

MOREAU (*Jean-Victor*), le plus célèbre, après Bonaparte, de ces capitaines qu'enfanta la grande lutte de la France républicaine contre l'Europe coalisée, naquit à Morlaix, en Bretagne, le 11 août 1763, et mourut à Laun, en Bohême, le 2 septembre 1813. A peine âgé de dix-sept ans, il fut envoyé à Rennes pour s'y former à la profession d'avocat, dans laquelle son père avait acquis quelque distinction; mais ces études plaisaient peu au jeune Moreau, qu'une secrète impulsion entraînait vers la carrière des armes. Il s'engagea comme soldat; bientôt cet engagement fut rompu, et Moreau, de retour à Rennes, se détermina enfin à étudier la jurisprudence. Parvenu, parmi ses camarades, au grade de *prévôt* de l'école de droit, il se vit appelé à jouer un rôle au milieu des circonstances que suscita, en juillet 1788, la lutte du parlement avec la cour. Il devint le chef des étudiants qui soutenaient le parti parlementaire, et fit preuve dans cette position de ce courage habile et prudent qui dans la suite devait illustrer son nom sur un plus vaste théâtre. Quelque temps après, la magistrature, tout à coup surprise de voir ouvert devant elle l'abîme où elle alla en effet bientôt s'engloutir, changea d'attitude, et se prononça contre l'esprit d'innovation que subissait le gouvernement. Alors Moreau changea aussi de rôle, et il tourna la force populaire, dont il disposait, contre le parlement, qui ne tarda pas à succomber et disparut avec presque tout ce qui restait encore de la France ancienne. Démocrate ardent, mais pur, Moreau se voua dès lors à la défense de cette révolution qu'il avait accueillie avec enthousiasme. Quand les étrangers menacèrent le territoire et que l'on créa dans les départements des corps de volontaires, Moreau fut élu, le 10 septembre 1791, chef du 1er bataillon d'Ille-et-Vilaine. Il rejoignit l'armée du nord commandée par Dumouriez. Ses chefs ne tardèrent pas à distinguer en lui une bravoure et des talents qui à cette époque, où les hommes et les événements marchaient à pas précipités, devaient élever rapidement sa fortune.

Pendant les jours marqués par tant de proscriptions, Moreau, qui désavouait ces excès, continua de servir glorieusement, passant de grade en grade jusqu'à celui de général de division, qu'il obtint le 25 germinal 1794, à la demande de Pichegru. Ce général lui ayant donné le commandement d'un corps destiné à agir dans la Flandre maritime, Moreau s'empara successivement de Menin, d'Ypres de Bruges, d'Ostende, de Nieuport, de l'île de Cadsand et du fort de L'Écluse, qui capitula le 9 fructidor. Par une triste coïncidence, au moment où il faisait triompher les armes de la république, son vieux père montait sur l'échafaud comme coupable de fédéralisme et de complicité avec les émigrés. Malgré cet affreux malheur de famille, il garda son commandement, et traça lui-même le plan qui fut suivi pour la défense et la conservation du pays conquis. En 1795, il succéda à Pichegru à la tête de l'armée du nord. Peu après, lorsqu'il s'agit pour la république de prendre largement l'offensive contre la coalition, Moreau se trouva naturellement désigné au Directoire pour commander l'une des deux grandes armées destinées à opérer dans le nord, d'après les plans de Carnot. Il prit, au printemps de 1796, en rem-

avait profité de ces deux noms malheureux, *Grugeon* et *Rapinat*, pour stigmatiser ceux qui les portaient et qui étaient employés à l'armée d'Helvétie, pour leur faire porter le poids de malversations trop réelles, mais auxquelles Rapinat en particulier était tout à fait étranger.

Quant à Forfait, qui a été ministre de la marine et qui n'était point en Suisse, son nom avait été ajouté pour compléter le *trio*.

placement de Pichegru, dont la fidélité était déjà suspecte au gouvernement, le commandement de l'armée de Rhin-et-Moselle, forte de soixante-dix mille hommes, et alors s'ouvrit cette célèbre campagne qui plaça Moreau, dans l'estime de l'Europe, parmi les premiers généraux de l'époque. Il devait agir de concert avec Jourdan, à qui était confiée l'armée de Sambre-et-Meuse, à peu près de même force.

A ces deux armées était opposée une armée autrichienne, forte de cent quarante mille hommes, commandée par l'archiduc Charles, dont les talents militaires s'étaient déjà révélés. Des tacticiens habiles ont blâmé cette division de nos phalanges ainsi lancées en Allemagne, et l'expérience a démontré les vices de ce plan, auquel Moreau crut néanmoins devoir rester fidèle, et qui, selon toute apparence, l'empêcha d'obtenir les succès éclatants et décisifs promis à ses calculs stratégiques. Quoi qu'il en soit, il passa le Rhin avec hardiesse et bonheur, en messidor 1796, presque en vue de l'armée ennemie, disséminée sur l'autre rive. Animé de cette résolution énergique et prompte qui illustrait alors même de l'autre côté des Alpes son jeune émule, il eut, en se précipitant à coups redoublés sur les corps séparés de l'armée autrichienne, bientôt mis en péril cette vieille monarchie. Mais Moreau était un général appartenant à l'école de Turenne, et que distinguait surtout ce sang-froid ferme et prudent qui veut avant tout ne rien compromettre. Il ne songea qu'à réunir toute son armée et à s'avancer en combinant ses mouvements de manière à rester en communication avec son collègue. Après avoir forcé Wurmser à la retraite, culbuté les troupes des Cercles, défait l'armée du prince de Condé, battu l'archiduc Charles, le plus habile des généraux autrichiens, à Rastadt, à Ettlingen, à Pfortzheim, à Stuttgard, à Canstadt, à Berg, à Bingen, à Constance, il atteignit le Danube vers la fin de thermidor. Une grande partie de l'Allemagne se trouvait ainsi au pouvoir des armées françaises. Moreau, sur la ligne de ce fleuve où l'armée autrichienne s'était concentrée, parvint à tenir quelque temps en échec l'archiduc; la bataille de Neresheim, quoique meurtrière, n'amena point de résultat; mais alors, par un mouvement hardi autant qu'habile, le prince Charles, laissant une portion de ses forces pour occuper Moreau, se porta vivement avec le reste sur l'armée de Sambre-et-Meuse, qui opérait parallèlement en Bavière, et la força de rétrograder à son tour. Moreau ne put encore se décider à abandonner le plan du Directoire, et au lieu de suivre précipitamment l'archiduc et de se rapprocher de Jourdan, il se contenta de battre, à Friedberg, Latour, qui lui avait été laissé pour adversaire, et s'enfonça dans la Bavière. Enfin il apprit le mouvement rétrograde de Jourdan, et, pressentant que l'archiduc allait se porter sur le Necker pour lui fermer le retour vers le Rhin, il comprit que sa position était hasardée. Mais c'était surtout dans les situations qui réclament une inébranlable fermeté d'âme, une présence d'esprit féconde en expédients, que brillait cet homme éminent. Il prit le parti de ramener son armée en France; elle était encore forte de plus de soixante mille hommes et pleine de confiance dans son chef. En se dirigeant vers la Suisse, Moreau diminuait beaucoup le danger du retour, mais il eût fallu violer le territoire d'un peuple neutre : il se décida à remonter la vallée du Danube pour regagner celle du Rhin par la route des villes forestières (septembre). Le 25 fructidor il commença cette belle retraite qui est un des faits d'armes les plus remarquables de cette grande guerre. Dans l'espace de quarante jours, Moreau, combattant sans cesse, et toujours avec avantage, notamment à Biberach, traversa cent lieues de pays ennemi, hérissé de montagnes, couvert de forêts, coupé de défilés et de rivières, ayant une armée en tête, et, bientôt après, une seconde, celle de l'archiduc, sur ses flancs. Enfin il arriva sur le Rhin, en deux colonnes, aux environs d'Huningue, et après un combat opiniâtre et balancé, il franchit librement le fleuve, dans la nuit du 24 octobre, et se dirigea vers Strasbourg. Dans cette longue marche, il n'avait pas été entamé une seule fois, et ramenait, au contraire, dix-huit pièces de canon, deux drapeaux et près de sept mille prisonniers. L'année suivante, Moreau, longtemps retenu dans l'inaction par l'impossibilité où se trouvait le Directoire de lui envoyer de l'argent, put enfin rentrer en campagne au printemps. Le 20 avril, son armée repassa le Rhin, en plein jour, sous les yeux mêmes de l'ennemi, et s'empara immédiatement de Kehl et d'Offenbourg. D'importants succès semblaient lui être assurés, ainsi qu'à Hoche, donné pour successeur à Jourdan dans le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, quand la nouvelle de la signature des préliminaires de Leoben vint arrêter sa marche. Les hostilités cessèrent, et bientôt la conclusion de la paix vint clore cette première partie de la carrière militaire de Moreau.

Cependant le Directoire, obligé, pour se conserver quelque temps encore, d'en venir au coup d'État du 18 fructidor, avait rangé parmi les proscrits Pichegru, dont les coupables intelligences avec les ennemis de sa patrie s'étaient clairement révélées. Moreau, qui avait été son disciple et était devenu depuis son ami, fut considéré comme suspect, et appelé à Paris pour rendre compte de sa conduite, par un arrêté du Directoire du 16 fructidor. Peu de temps avant, il avait pris un fourgon, dans lequel se trouvait une correspondance de l'émigré Klinglin avec le prince de Condé, qui précisait tous les détails de la trahison de Pichegru. Il avait tenu cette circonstance secrète; mais le 19 fructidor, pressentant sans doute le coup d'État ou informé par le télégraphe qu'il avait eu lieu, il écrivit au di-

recteur Barthélemy une lettre dans laquelle il accusait Pichegru, en donnant avis de l'existence de la correspondance qu'il avait surprise. Cette démarche tardive, suivie d'une proclamation à l'armée du Rhin rédigée dans le même sens, ne dissipa point entièrement les soupçons conçus par le Directoire, et bien que la position de Pichegru n'en pût être aggravée, elle rabaissa dans l'estime publique le nom glorieux de Moreau. Toutefois, on a été jusqu'à en induire que ce général avait lui-même trempé dans la trahison de Pichegru, et que les désastres éprouvés par Jourdan étaient la conséquence des mouvements combinés par lui de concert avec l'étranger. Cette accusation ne doit point peser sur la mémoire de Moreau. Tout démontre qu'à cette époque il ne méconnut jamais son devoir comme général de la république. S'il dissimula un moment les coupables manœuvres de Pichegru, son silence s'explique facilement par les relations qui avaient existé entre eux. Il ne faut évidemment voir là qu'une condescendance blâmable envers un ancien ami, c'est-à-dire une faute, mais non un crime. Du reste, la correspondance elle-même rendait témoignage de la fidélité de Moreau, puisqu'on y lisait en plusieurs endroits qu'il serait impossible d'avoir sa coopération. Néanmoins, il resta en disgrâce, et ce ne fut qu'un an après que le Directoire consentit à l'employer. Le 29 fructidor an VI (septembre 1798, Moreau fut nommé inspecteur général d'infanterie. Il était à Milan le 22 brumaire (12 novembre), et il reçut des mains du général Joubert, le 19 frimaire, le commandement provisoire de l'armée d'Italie. Le Directoire, toujours mal disposé pour lui, ne le confirma pas dans ce commandement, qui fut confié à l'inhabile Scherer. Moreau consentit à servir sous les ordres de Scherer, et eut le commandement de trois divisions, mais il ne put empêcher que les mauvaises dispositions du général en chef n'amenassent des désastres. Battu par les Autrichiens et les Russes que commandait Souvarow, Scherer rétrograda successivement sur le Mincio, sur l'Oglio, puis sur l'Adda, abandonnant ainsi les conquêtes de l'immortelle campagne de 1796. Là, placé dans la position la plus critique, avec une armée réduite et découragée, en présence de l'ennemi, qui venait de forcer le passage du fleuve, il offrit à Moreau de lui remettre le commandement (floréal avril 1799). Moreau le prit sans balancer, et chercha, avec un rare dévouement, à réparer les fautes de celui qu'on lui avait donné pour chef, et qui n'était même pas l'égal de ses lieutenants de l'armée du Rhin. Mais il lui fut impossible d'éviter un engagement qui eut lieu le lendemain même, le 7 floréal, à Cassano, et dans lequel les Français furent battus par Souvarow. Alors, Moreau, dont l'armée se trouvait réduite à environ vingt mille hommes, qui avait devant lui des forces quadruples, et eut bientôt après, sur ses derrières, tout le Piémont révolté, commença son mouvement de retraite dans la vue de se mettre en communication, d'un côté, avec la France, de l'autre, avec l'armée de Naples, qui s'avançait vers la Haute Italie, sous les ordres de Macdonald. Il parvint à son but par les plus savantes combinaisons, et, après avoir livré plusieurs combats heureux, atteignit la rivière de Gênes, où il pouvait attendre avec sécurité Macdonald. « Jamais, dit M. Thiers, Moreau ne déploya plus de talent, ne montra plus de sang-froid, de présence d'esprit et de force d'âme, que dans la situation terrible où l'impéritie de son prédécesseur avait jeté l'armée. Avec vingt mille hommes seulement contre quatre-vingt-dix mille, il ne se laissa pas un instant ébranler. Ce calme était bien autrement méritoire que celui qu'il déploya lorsqu'il revint d'Allemagne avec une armée de soixante mille hommes victorieux, et pourtant il a été beaucoup moins célébré; tant les passions influent sur les jugements contemporains! »

Moreau espérait que la jonction avec l'armée de Naples lui permettrait de prendre l'offensive; mais ses calculs furent déçus par la perte de la sanglante bataille de la Trebia, qui, livrée trop précipitamment par Macdonald, consomma la perte de l'Italie. Moreau recueillit les débris de cette armée, qu'il réunit à la sienne, dont le gouvernement, par une injuste prévention, lui enleva encore le commandement pour le donner à Joubert. Mais, toujours animé de cet esprit d'abnégation qu'on ne saurait trop admirer en lui, il ne refusa pas ses avis à son jeune collègue, qui les réclamait; et bientôt la mort de celui-ci, arrivée sur le champ de bataille de Novi même, l'investit de nouveau du commandement. La perte de cette bataille, d'où l'armée russe ne sortit que mutilée, ne saurait être attribuée à Moreau, qui avait blâmé les mouvements précipités de l'infortuné Joubert, et dont les habiles manœuvres balancèrent du moins les hasards de la journée. Après avoir rallié l'armée à quelques lieues de Novi, il la ramena à Gênes. Le Directoire l'avait nommé, (messidor-juillet 1799), général en chef d'une armée du Rhin qui n'était pas encore organisée. Il fut remplacé aux Alpes par Championnet et arriva à Paris le 17 vendémiaire an VIII (7 octobre).

Cependant Bonaparte, délaissant l'Égypte, venait de débarquer en France, et se rendait à Paris pour changer les destins de la république : ce fut alors que les deux illustres généraux se virent pour la première fois. Moreau, mêlé aux intrigues politiques qui se dénouèrent par le 18 brumaire, se trouvait dans une situation pour laquelle il n'était point fait. Il est avéré que le parti qui préparait un changement lui offrit d'abord la dictature; mais il se sentait, ainsi qu'il l'a dit lui-même, appelé à commander des armées et non à gouverner l'État : il refusa, et se mit à la disposition de Bonaparte, dont les flatteries adroites l'avaient séduit; il n'en reçut pour-

tant, dans la révolution qu'il effectua à son profit, que la fonction infime de geôlier du Directoire. Ce fut en effet Moreau qui, à la tête de cinq cents hommes, se chargea d'occuper le Luxembourg et de garder à vue les directeurs récalcitrants, tandis qu'on renversait à Saint-Cloud leur gouvernement. Bonaparte, maître de l'État, pour prix de ce service, le nomma le 2 frimaire général en chef des armées réunies d'Helvétie et du Rhin, fortes de cent mille hommes. Le premier consul et le général en chef eurent une discussion sur le plan de campagne à adopter. Bonaparte en proposa un très-hardi, et qui devait avoir les plus grands et les plus prompts résultats. Moreau insista pour qu'on le laissât libre de diriger les opérations à sa volonté. Le premier consul finit par y consentir.

Le 25 avril 1800, l'armée de Moreau franchit de nouveau le Rhin; il avait pour adversaire le général Kray. Sa campagne fut une suite de triomphes; Kray, battu à Engen, à Mœskirch, à Biberach, à Hochstædt, fut rapidement refoulé sur l'Inn, dont il s'attacha à défendre le passage. Sur ces entrefaites, la bataille de Marengo amena l'Autriche à faire des propositions de paix. Des négociations s'ouvrirent, et trois armistices successifs suspendirent les hostilités jusqu'au mois de novembre. Dans l'intervalle Moreau fit un voyage à Paris, et fut parfaitement accueilli par le général Bonaparte, qui lui fit présent d'une magnifique paire de pistolets. Joséphine Bonaparte montrant les mêmes sentiments de bienveillance, proposa au général d'épouser une jeune créole de ses amies, M[lle] Hulot. Moreau accepta, et le mariage eut lieu le 18 brumaire. Dix jours après, le général partit pour rejoindre son armée. Partout les avant-postes de l'armée autrichienne, alors placée sous les ordres de l'archiduc Jean, furent obligés de se replier devant l'attaque impétueuse des Français; mais le 10 frimaire an IX (1[er] décembre), à la suite d'un faible échec éprouvé par un des corps de l'armée, Moreau ordonna un mouvement rétrograde sur toute sa ligne; il avait conçu le dessein d'attirer l'ennemi dans une espèce de défilé compris entre l'Isar et l'Inn, et occupé par le village et le bois de Hohenlinden, nom devenu depuis si célèbre. Là devait, si son plan était bien exécuté, s'accomplir une action décisive.

Toutes ses mesures ayant donc été prises dans la journée du 2 décembre, Moreau en attendit, le 3 au point du jour, le résultat sur le champ de bataille qu'il s'était préparé. Bientôt, selon son attente, l'ennemi s'avança sur trois colonnes, croyant ne trouver que les arrière-gardes d'une armée en retraite. Le centre marche directement sur Hohenlinden par un chemin couvert de neige; il rencontre un corps du centre de l'armée française commandé par le général Grouchy, et l'attaque avec ardeur; mais il est refoulé dans le bois, où l'on se bat corps à corps. Dans le même moment, l'aile droite, accueillie par la division du général Grenier, est également obligée de reculer, non sans une perte considérable. Cependant Moreau, qui s'était jusque là borné à contenir l'ennemi à l'entrée de la plaine, comptait les instants, attendant pour agir avec vigueur l'arrivée du général Richepanse, qui, posté en arrière à Ebersberg, devait venir prendre l'armée en queue quand la bataille serait engagée. Ce général s'était mis en route à sept heures du matin; mais la neige tombait à flocons, et ses guides avaient peine à reconnaître la route. Attaqué et coupé par une colonne autrichienne, il n'en marche pas moins en avant; enfin, arrivé au village de Mattenpœtt, où il n'était plus qu'à quelques portées de fusil des Autrichiens, il range sa troupe forte d'environ cinq mille hommes, et, fidèle à l'ordre qu'il avait reçu, sans donner à l'ennemi le temps de reconnaître sa faiblesse, il se précipite avec un admirable courage dans le défilé. Alors le général Ney charge et enfonce par la tête les bataillons qui tiennent encore à Hohenlinden, et bientôt on voit cette masse, pressée de toutes parts, rompre ses rangs et se jeter en désordre dans le bois. En ce moment, au milieu de la fumée, les deux corps de Richepanse et de Ney se rejoignent en jetant des cris de triomphe. La victoire était en effet décidée, bien que les ailes de l'armée autrichienne tinssent encore. Divers combats partiels achevèrent la journée. A quatre heures du soir, onze mille prisonniers, parmi lesquels trois généraux, et cent pièces de canon étaient au pouvoir des Français. L'ennemi avait laissé six mille hommes sur le champ de bataille, et il emmenait avec lui un égal nombre de blessés. L'archiduc pour les transporter se vit obligé de faire dételer plusieurs batteries; mais Moreau, voulant, par un noble sentiment de générosité, s'associer aux soins dévoués du prince pour ses soldats, lui renvoya cette artillerie. La perte de son armée avait été à peu près de deux mille cinq cents hommes tués ou blessés. Telle fut la bataille de Hohenlinden, que Napoléon a présentée à Sainte-Hélène comme due au hasard. Moreau, se trouvant, après la bataille, au milieu des chefs qui l'avaient si bien secondé, s'écria, transporté de joie : « Mes amis, nous venons de conquérir la paix ! » En effet, tandis que, poursuivant ses succès, après avoir franchi l'Inn et la Salza, il se portait rapidement sur Vienne, et concluait un armistice presque aux portes de cette capitale, les négociations de Lunéville se poursuivaient et aboutissaient à une paix glorieuse.

Cette belle campagne, couronnée par une grande victoire, donnait à Moreau une grande popularité dans l'armée, et lui assurait dans l'opinion publique une place inférieure seulement à celle de Bonaparte. Il était difficile que deux personnages si importants marchassent longtemps d'accord. Les causes de leur rupture vinrent de plusieurs côtés. Moreau, lorsqu'il n'était pas sur les champs

de bataille, avait un caractère faible et irrésolu. Sa belle-mère et sa femme prirent sur lui un ascendant regrettable, et excitèrent son ressentiment contre le premier consul, qui cependant n'avait pas de torts particuliers à son égard. D'anciens compagnons d'armes, parmi lesquels il faut citer au premier rang Bernadotte, lui demandaient de sauver la liberté lorsqu'il en était encore temps. Moreau hésitait, attendait. Il vivait retiré dans sa terre de Grosbois, et ne faisait que de rares apparitions à Paris; mais chaque fois qu'il y venait, il laissait éclater sa mauvaise humeur, et blâmait sans ménagement la marche du gouvernement et les actes du premier consul. Ces dispositions hostiles une fois connues, il devint le point de ralliement de tous ceux qui voulaient la chute du gouvernement consulaire sur le point de devenir empire. Tandis que Bernadotte, Lecourbe, Fournier-Sarlovèse le poussaient à une tentative dans le sens républicain, Matthieu de Montmorency lui faisait faire des ouvertures dans le sens royaliste. Moreau n'avait pas assez de force de caractère pour accepter ces propositions ou pour les rejeter; il donnait à tous de vaines espérances, et se compromettait sans avantage pour les autres. Enfin les royalistes, perdant patience, pensèrent que le meilleur moyen de décider Moreau, c'était de le mettre en rapport avec son ancien ami Pichegru. Celui-ci se rendit à Paris (janvier 1804), où Georges Cadoudal et plusieurs chefs royalistes se trouvaient déjà. Des entrevues eurent lieu entre les deux généraux sans aucun résultat. Moreau refusa formellement d'entrer dans la conspiration royaliste, mais il promit d'appuyer de son autorité sur l'armée et sur le sénat les conspirateurs, s'ils parvenaient à renverser le gouvernement. Moreau, cédant à sa haine contre Bonaparte, et à un singulier mélange de patriotisme et d'ambition personnelle, ne voulait ni s'associer aux conspirateurs ni les décourager. Cette situation équivoque ne pouvait se prolonger. Il fut arrêté et mis au secret, le 24 pluviôse an XII (14 février 1804). Il nia, dans ses premiers interrogatoires, qu'il eût même vu Pichegru; mais plus tard, dans une lettre qu'il adressa à Bonaparte, il reconnut qu'il avait pu se laisser aller à quelques démarches *imprudentes*, tout en affirmant hautement qu'il n'avait rien à se reprocher quant au complot. Du reste, sa lettre était pleine d'une noble simplicité. Le procès s'ouvrit, le 8 prairial, devant un tribunal qui, en vertu d'un sénatus-consulte du 8 vendémiaire an XII (28 février 1804), jugeait sans adjonction de jurés (1). Moreau se montra constamment, dans les débats, digne de sa haute renommée. Il excitait un intérêt général. Dans une des audiences, quelques paroles qu'il prononça suscitèrent un mouvement d'enthousiasme tel qu'on rapporte que Georges dit alors : « Si j'étais à la place du général Moreau, j'irais coucher ce soir aux Tuileries. » Quoi qu'il en soit, le procès suivit son cours. Parmi les témoins, au nombre de cent quarante, quatre ou cinq seulement avaient fait des déclarations à charge qui se trouvèrent considérablement atténuées à l'audience. Un seul, Roland, entrepreneur des vivres de l'armée, qui avait reçu Pichegru chez lui, produisit un témoignage qui présentait Moreau comme un complice réel des conspirateurs; mais la sincérité de ce témoignage n'était pas à l'abri de tout soupçon, et plusieurs des accusés lui opposèrent une dénégation formelle. A la suite d'une éloquente plaidoirie de l'avocat Bonnet, Moreau fut condamné à deux ans de détention et aux frais du procès. C'était une transaction. La majorité des juges voulait l'absoudre complétement: les efforts du substitut Thuriot, organe du ministère public, pour obtenir une condamnation toute politique l'emportèrent. On sait que c'est à l'occasion de l'engagement que prenait Thuriot, au nom du gouvernement, qu'il serait fait grâce à l'illustre accusé s'il était condamné à la peine capitale, qu'un des juges, le savant Clavier, s'écria : « Et qui nous la fera, à nous! »

Quelques jours après, Moreau obtint que sa peine fut commuée en exil, et il partit pour les États-Unis le 5 messidor. Le 17 messidor (6 juillet) Bonaparte, devenu empereur, rendait un décret qui rayait des cadres de l'armée française le vainqueur de Hohenlinden. Moreau, sous la surveillance d'un colonel de gendarmerie, se rendit en Espagne. Il s'embarqua à Cadix pour les États-Unis, et après avoir visité plusieurs parties de cette contrée, il se fixa à Morisville près de Trenton, dans le New-Jersey. Là, dans une maison de campagne située au pied de la chute de la Delaware, il vécut huit ans, tranquille en apparence, mais au fond souffrant de l'inaction à laquelle il était condamné, et suivant avec une sourde irritation les succès de son heureux rival. Resta-t-il en rapport avec les mécontents royalistes ou républicains qui continuaient de nouer contre le gouvernement des trames inutiles? On l'a dit, mais rien n'est plus douteux. Seulement les mécontents n'avaient pas cessé d'avoir les yeux sur lui, et ils le plaçaient, sans même l'en avertir, dans leurs combinaisons politiques, comme le seul rival capable d'être opposé à Napoléon. Ces projets, qui ne restèrent pas inconnus à Moreau, entretinrent en lui l'illusion qu'il pourrait déterminer un mouvement contre l'empereur par une subite apparition sur le sol français, et ne furent pas sans influence sur sa résolution de revenir en Europe. Le bruit du désastre de Napoléon en Russie, en portant au plus haut point son exaspération contre celui qu'il regardait comme l'auteur de tant de maux, acheva de le déterminer. Sachant que l'empereur Alexandre avait plus de cent mille prison-

(1) Ce sénatus-consulte avait enlevé au jury pendant deux ans la connaissance des crimes de trahison.

niers français, il imagina qu'il pourrait bien en décider quarante ou cinquante mille à se ranger sous ses ordres, les transporter en Picardie au moyen de la marine anglaise, marcher ensuite sur Paris et renverser le gouvernement impérial. Les souverains alliés devaient au préalable se munir d'un traité par lequel la France, laissée libre de se choisir un gouvernement, conserverait ses limites naturelles, les Alpes et le Rhin. Sans aucune sympathie pour les Bourbons, Moreau admettait cependant qu'on les rétablit sur le trône moyennant de fortes garanties. Plein de ces projets, il s'embarqua le 21 juin 1813, avec M. de Svinine, conseiller d'ambassade russe, à Hell-Gate, à bord du navire américain *Annibal ;* il débarqua le 26 juillet à Gothembourg en Suède, de là il se rendit à Stralsund, où il vit Bernadotte qui l'envoya au quartier général russe. Il arriva à Prague le 17 août au moment où les alliés recommençaient la lutte contre Napoléon. Il eut aussitôt une entrevue avec les empereurs de Russie et d'Autriche et le roi de Prusse, qui l'accueillirent de la manière la plus flatteuse. L'empereur Alexandre surtout le combla d'égards : « Repoussant comme impraticable, dit M. Thiers, le projet d'armer les prisonniers français, il avait, par une pente insensible, d'où toutes les apparences coupables étaient soigneusement écartées, amené l'infortuné Moreau à la déplorable résolution, non pas de servir contre la France, mais de rester auprès des souverains qui la combattaient, différence qui pouvait lui faire illusion, mais qui n'en était pas une, car il était impossible qu'il résidât auprès d'eux pendant cette cruelle guerre sans les éclairer au moins de ses conseils... Moreau se trouvait ainsi dans le camp des coalisés à titre d'ami privé de l'empereur Alexandre, vivant tantôt près de lui, tantôt près de la grande-duchesse Catherine, qui était établie à Tœplitz ; n'aimant point à figurer dans ces conseils militaires où l'on parlait si longuement, où se manifestaient un bouillant patriotisme qui était pour lui un reproche, et des idées théoriques qui n'allaient pas à son génie simple et pratique ; se bornant à donner directement ses avis à Alexandre; réussissant rarement à les faire prévaloir à travers le chaos des avis contraires, et déjà cruellement puni de sa faute par la position fausse, gênée, presque humiliante, qu'il avait au milieu des ennemis de sa patrie. »

La grande armée alliée déboucha des montagnes de la Bohême le 23 août et s'avança sur la ville de Dresde, occupée par les Français. L'attaque, commencée le 26 août, repoussée par Napoléon accouru à la hâte, se renouvela le lendemain avec bien plus d'acharnement. Vers le milieu de la journée, Moreau se trouvait sur la hauteur de Roknitz avec l'empereur Alexandre vis-à-vis d'une batterie de la garde que l'empereur Napoléon dirigeait lui-même. Inquiet du danger que courait Alexandre, il lui conseilla de se placer un peu plus loin; tandis qu'il le conduisait vers l'endroit qu'il croyait plus sûr, il fut frappé d'un boulet qui lui fracassa le genou de la jambe droite, et traversant son cheval lui emporta le mollet de la gauche. « Il poussa d'abord un long soupir, dit Schœll; mais dès qu'il fut revenu à lui et qu'on l'eut soulevé, il parla avec le plus grand sang-froid, et se fit donner un cigare; on le porta sur des piques de cosaques mises en travers, dans une chaumière voisine; mais il y était tellement exposé au feu ennemi, qu'après avoir été légèrement pansé, il fallut le transporter plus loin au quartier général de l'empereur, où on lui fit l'amputation d'une jambe pendant qu'il continuait tranquillement de fumer. Lorsque le chirurgien commença à parler de la nécessité de faire aussi l'imputation de l'autre jambe, Moreau répondit avec beaucoup de sang-froid, que s'il avait su cela, il aurait préféré la mort... Il fut porté dans une litière à Dippoldswalde. Il y arriva mouillé jusqu'aux os. De Dippoldswalde, on le transporta d'une manière plus commode à Laun, où il se trouva assez bien jusqu'à ce qu'une longue conférence avec trois ou quatre généraux alliés l'épuisât totalement. Dès lors il devint d'heure en heure plus faible, et il expira le 2 septembre, à sept heures du matin. »

Ajoutons à ce récit quelques détails empruntés à M. Thiers: « Le roi de Prusse, l'empereur d'Autriche, l'empereur Alexandre, s'étaient rendus auprès de son lit de mort, et lui avaient prodigué les marques d'estime et de regret. Les plus grands personnages, M. de Metternich, le prince de Schwarzemberg, les généraux de la coalition, étaient venus le visiter à leur tour; Alexandre l'avait tenu longtemps serré dans ses bras, car il avait conçu pour lui une amitié véritable. Plutôt embarrassé que fier de ces témoignages, Moreau, dont l'âme un moment égarée avait toujours été honnête, s'interrogeant lui-même sur le mérite de sa conduite, disait sans cesse : « Et pourtant je ne suis pas coupable, je ne voulais que le bien de ma patrie !... Je voulais l'arracher à un joug humiliant !... » Ainsi tandis qu'on entourait son agonie de respects, lui, tout occupé d'autre chose, s'examinait, se jugeait au tribunal de sa conscience, et n'avait de repos que lorsqu'il s'était trouvé des excuses pour une conduite qui lui valait de si hauts témoignages. Un autre cri lui échappa plusieurs fois; ce fut celui-ci : « Ce Bonaparte est toujours heureux !... » Il avait proféré ces mots au moment où le boulet l'avait frappé, et il les répéta souvent avant d'expirer !.... Bonaparte heureux !... Il l'avait été, il pouvait le paraître encore aux yeux d'un rival expirant, mais la Providence allait bientôt prononcer sur son sort, et lui infliger une fin plus triste peut-être que celle de Moreau, s'il y a une fin plus triste que de mourir dans les rangs des ennemis de sa patrie ! »

Le corps de Moreau fut transféré à Saint-Pétersbourg et inhumé dans l'église catholique de cette ville. L'empereur Alexandre fit don à la veuve du

général de 500,000 roubles et d'une pension annuelle de 30,000. Louis XVIII, à sa rentrée en France, s'empressa de faire remettre à Mme Moreau le bâton de maréchal destiné à son mari, en lui accordant tous les honneurs dont jouissent les veuves des maréchaux; il lui donna également une pension de 12,000 francs. L'opinion publique ne s'associa point en France à ces honneurs rendus à un général qui avait eu le malheur de mourir dans les rangs des étrangers. Nous avons rapporté les circonstances qui expliquent et atténuent l'acte déplorable auquel le général Moreau se laissa entraîner. Cet acte, si promptement et si cruellement expié, ne saurait faire oublier les immenses services qu'il a rendus à la France, ses grands talents militaires, la simplicité de ses mœurs, son désintéressement, sa modestie et son humanité à la tête des armées, et, malgré de regrettables erreurs, son patriotisme sincère. [DUFAU, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec des additions par Z.]

Fauche-Borel, *Notices sur les généraux Pichegru et Moreau*; Londres, 1807, in-8°. — Ouwaroff, *Éloge funèbre du général Moreau*; Saint-Pétersbourg, 1813, in-8°. — Garat, *Éloge de Moreau*; Paris, 1814, in-8°. — A. de Beauchamp, *Vie politique, militaire et privée du général Moreau*; Paris, 1814, in-8°. — Svinine, *Détails sur le général Moreau et ses derniers moments, suivis d'une courte notice biographique*; Paris, 1814, in-8°. — Lemaire, *Vie impartiale du général Moreau*; Paris, 1814, in-8°. — Hyde de Neuville, *Éloge historique du général Moreau*; New-York, 1814, in-8°. — Cousin d'Avallon, *Histoire du général Moreau*; 1814, in 12. — Chateauneuf, *Histoire du général Moreau, surnommé le grand Capitaine, avec les particularités les plus secrètes de son procès, de son retour d'Amérique et de sa mort*; Paris, 1814, in-8°. — F. Schœll, *Recueil de pièces officielles*, t. III. — *Procès de Moreau et de ses co-accusés*; dans le *Répertoire général des Causes célèbres*, 2e série, t. V. — Gouvion-Saint-Cyr, *Mémoires*. — Le prince Charles, *Principes de la stratégie expliqués par les opérations de la campagne d'Allemagne, en 1796*: Vienne, 1814, 3 vol. — Miot, *Mémoires*. — Thiers, *Histoire de la Révolution*; *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. I, II, IV, XVI.

MOREAU (*Jean-Michel*), dit *le jeune*, dessinateur français, né en 1741, à Paris, où il est mort, le 30 septembre 1814. Il commença à dessiner de très-bonne heure; il avait à peine dix-sept ans que son maître, le peintre Le Lorrain, ayant été appelé à la direction de l'Académie des Beaux-Arts à Saint-Pétersbourg, l'emmena avec lui, et se l'attacha en qualité d'adjoint; peu de temps après son arrivée en Russie, Moreau fut nommé premier professeur de l'Académie. Mais à la mort de Le Lorrain (1760), il abandonna les avantages qui lui étaient faits et la perspective d'un sort brillant, pour revenir en France. Quel que fût son mérite et son ardeur au travail, les déboires, les chagrins de toutes sortes, la misère même, atteignirent bien vite à Paris un jeune homme inconnu et réduit aux seules ressources que pouvaient lui procurer ses pinceaux. Sans se laisser abattre par l'adversité, Moreau abandonna la peinture pour se livrer au travail plus productif de la gravure; il entra dans l'atelier de Le Bas, devint bientôt le collaborateur de cet artiste éminent, et à force d'énergie, de constance et d'efforts, parvint à se faire connaître et estimer autant par son talent que par son caractère et la distinction de son esprit. En 1770, il fut nommé dessinateur des Menus-Plaisirs, puis dessinateur du cabinet du roi, et reçu membre de l'Académie le 25 avril 1789. Son morceau de réception fut un dessin représentant *Tullie faisant passer son char sur le corps de son père*. Ce dessin a été gravé par Simonet, en 1791. Outre les ouvrages qu'il a exécutés comme dessinateur du cabinet du roi et des Menus-Plaisirs, on doit à Moreau environ 2,400 pièces, soit qu'il les ait gravées sur ses dessins ou d'après des maîtres français, soit qu'elles aient été gravées sous sa direction et d'après ses dessins par les artistes de son temps les plus en renom, Gaucher, Aug. de Saint-Aubin, de Longueil, Le Mire, Basan, Massard, Porporati, de Launay, les deux Gutenberg, etc., etc. Son œuvre forme, au cabinet des estampes, 7 vol. in-fol. Moreau a presque toujours fait lui-même les eaux-fortes des planches gravées sur ses dessins. Le plus grand nombre de ces estampes sont bien connues du public, elles ornent les belles éditions des meilleurs auteurs français données de son temps. Tout le monde a vu les charmantes vignettes que Moreau le jeune a faites pour la belle édition de *Voltaire*, imprimée à Kehl (1785-1789), aux frais de Beaumarchais, les deux suites pour *Molière*, édition de Bret (1) (1773) et de Renouard, celles qu'il fit pour *J.-J. Rousseau* (édition de 1777, in-4°), pour le *Nouveau Testament*, *Télémaque*, les *Métamorphoses d'Ovide*, les *Œuvres de Marmontel*, *Saint-Lambert*, *Raynal*, *Gesner*, les 160 figures pour l'*Histoire de France*, publiée par Renouard (1789).... Au nombre des productions les plus agréables et les plus estimées de Moreau, il faut citer les vignettes du premier volume des *Chansons de M. de La Barde* (2), celles qu'il fit pour l'*Histoire et les Fastes de la maison de Bourbon* (1771-1774); pour les *Chansons de M. de Lanjou*; la *Revue passée par le roi dans la plaine des Sablons*; l'*Assemblée des notables en 1790*, l'*Ouverture des États généraux*, 1790. Les 23 pièces du *Costume physique et moral du dix-huitième siècle* (1776-1783) furent gravées sur ses dessins par

(1) 35 pièces, y compris le *portrait de Molière*. Moreau a revêtu les personnages de Molière du costume de la fin du seizième siècle. Dans la vignette pour la pièce du *Sicilien*, il s'est représenté lui-même à son chevalet peignant Isidore, et dans *Le Bourgeois gentilhomme*, il a mis Nicole et M. Jourdain sous les traits de Mme Bellecourt et de Préville, qui tenaient alors ces rôles. Les gravures de l'édition de Bret ont servi à trois autres éditions de Molière, publiées en 1788, 1805, 1806, sous la date de 1805.

(2) Un de ces recueils est recherché seulement pour les estampes qu'ils renferment, Moreau devait dessiner et graver lui-même toutes les vignettes dont il est orné. Malheureusement, le premier volume à peine terminé, une brouille s'éleva entre l'auteur et le dessinateur, et l'ouvrage fut terminé par d'autres artistes. Néanmoins les *Chansons de La Barde* sont aujourd'hui fort recherchées (4 vol. gr. in-8°, 1773).

Martini, Helman, Baquoi, Gutenberg, de Launay, etc. Ces estampes retracent les mœurs et les costumes de la société élégante de l'époque, et ont à ce titre un grand intérêt; elles accompagnent un texte écrit par Rétif de La Bretonne (1). En 1778, Moreau fit une *Vue du tombeau de J.-J. Rousseau* dans l'île d'Ermenonville : il s'était imaginé de placer au premier plan de sa composition une bonne femme agenouillée dans l'attitude de la prière en face du tombeau du philosophe; la censure lui fit enlever cette figure, qu'on ne trouve plus que sur un petit nombre d'épreuves très-recherchées aujourd'hui.

Le talent de Moreau se prêtait à tous les genres avec une flexibilité remarquable : ses compositions se distinguent par l'élégance, l'heureuse entente du sujet et la variété expressive des attitudes. Moreau avait une mémoire prodigieuse, une intelligence très-cultivée qui l'aidait à saisir et à rendre l'esprit des sujets qu'il traitait. En 1784 sa réputation était bien établie, et il semblait que son talent était arrivé à son apogée, lorsqu'il eut l'idée d'aller visiter et étudier en Italie les chefs-d'œuvre de l'art. Les biographes de Moreau ont célébré la révolution qui s'opéra en lui pendant ce voyage : il le fit sans doute sous l'influence des idées nouvelles qui agitaient l'école française de la fin du dix-huitième siècle, et il nous semble que cette influence fut fatale à Moreau. En voulant épurer et ennoblir son style il devint roide et gauche; il perdit cet esprit et cette grâce un peu maniérée qui distinguent son siècle. Ses derniers ouvrages nous paraissent bien inférieurs à ceux qu'il avait faits avant d'aller en Italie.

Moreau poussait le désintéressement personnel jusqu'à l'incurie. La révolution lui enleva, avec sa place, le peu de fortune qu'il avait amassé. En 1791, ses amis l'abbé Barthélemy et M. de Bréquigny le décidèrent à entrer dans la première commission des monuments historiques, qui venait d'être constituée. En 1797 il fut nommé professeur de dessin aux écoles centrales de Paris. La première restauration lui rendit son emploi de dessinateur du cabinet du roi, mais il ne jouit pas longtemps de ce retour de fortune. Depuis 1812 il souffrait d'un squirre cancéreux au bras droit, qui nécessita plusieurs opérations douloureuses et détermina sa mort. Son portrait a été gravé par Augustin de Saint-Aubin, en 1787, d'après un dessin de Cochin. H. H—N.

Notice sur Moreau, par Mme Carle Vernet née Moreau (2). — *Éloge de Moreau le jeune*, par M. Feuillet, dans le *Moniteur Universel* de 1814, n° 355. — *Éloge de Moreau le jeune* par M. Ponce, dans le *Mercure* du 15 juin 1816.

MOREAU DE SAINT-MÉRY (*Médéric-Louis-Élie*), administrateur français, né le 13 janvier 1750, au Fort-Royal (île de La Martinique), mort le 28 janvier 1819, à Paris. Issu d'une bonne famille, originaire du Poitou, il était en bas âge lorsqu'il perdit son père, et ne reçut qu'une éducation fort incomplète. A dix-neuf ans il vint à Paris, fut admis dans les gendarmes du roi, et parvint, sans négliger son service, à se faire recevoir avocat au parlement; trois années à peine lui avaient suffi pour se familiariser avec l'étude des lettres, des mathématiques et du droit. De retour à La Martinique, il trouva sa fortune bien diminuée, par suite de la mort de sa mère, et ce fut pour la rétablir qu'il alla exercer au Cap français la profession d'avocat. Vers 1780 il entra au conseil supérieur de Saint-Domingue. Profitant des loisirs que lui laissaient ses fonctions de magistrat, il s'occupa de classer les nombreux matériaux qu'il avait recueillis sur les lois, sur la description et sur l'histoire des colonies françaises, explora les greffes et les archives des Antilles, et découvrit, pendant une de ses excursions, le tombeau de Christophe Colomb, qui fut restauré à ses frais. Appelé à Paris pour y mettre la dernière main à ses travaux, il reçut un accueil empressé parmi le monde savant, et s'associa à Pilastre de Rozier pour fonder *Le Musée de Paris*, dont la plupart des gens de lettres de cette époque furent membres. Lorsque la révolution éclata, il fut élu président des électeurs de Paris, réunis à l'hôtel de Ville, harangua deux fois Louis XVI, et décida, dit-on, ses collègues à choisir La Fayette pour chef de la garde nationale. On récompensa sa conduite noble et ferme par une médaille, qui fut votée à l'unanimité. En 1790 il entra comme député de La Martinique à la Constituante, où il s'occupa plus particulièrement des affaires des colonies, et en 1791 il fit partie du conseil judiciaire établi près le ministère de la justice. Peu de jours avant le 10 août, il fut attaqué par une troupe de furieux et reçut une blessure dangereuse, qui le força de se retirer dans la petite ville de Forges, en Normandie; arrêté avec le duc de La Rochefoucauld, il échappa à l'échafaud grâce au dévouement d'un de ses gardiens qu'il avait jadis obligé. Il se rendit aux États-Unis avec sa famille. Après avoir gagné péniblement sa vie chez un marchand de New-York, il passa à Philadelphie, et y ouvrit un magasin de librairie, auquel il joignit bientôt une imprimerie; il fit d'abord servir ses presses à la publication de ses ouvrages. De retour en France avec une modique aisance (1799), il obtint de l'amiral Bruix, son ami, l'emploi d'historiographe de la marine et la mission de préparer un code pénal maritime. Nommé conseiller d'État en 1800, Moreau de Saint-Méry fut envoyé en 1801 en qualité de résident près le duc de Parme, et à la mort de ce prince (1802) il devint administrateur général des duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla. Il usa du pouvoir con-

(1) Il y a eu une réduction in-12 de cet ouvrage.

(2) La fille de Moreau avait épousé le peintre Carle Vernet; elle a laissé une biographie manuscrite de son père, en tête du recueil de son œuvre qui se trouve au cabinet des estampes de Paris. Cette notice a été insérée dans les *Archives de l'Art français*.

sidérable qui lui était délégué, avec sagesse et modération, protégea les établissements utiles et encouragea les lettres ; il manqua toutefois de fermeté et oublia peut-être un peu trop qu'il n'était pas le souverain des États confiés à sa surveillance. En 1806 il fut rappelé, et tomba dans une complète disgrâce. On en donna pour cause la faiblesse avec laquelle il réprima la mutinerie des compagnies de la milice de Parme qui avaient refusé de se rendre au camp de Bologne. L'empereur montra une vive irritation, et fit partir Junot avec des pouvoirs illimités ; on fusilla les auteurs de la révolte, et on incendia deux villages qui les avaient soutenus. Quant à Moreau de Saint-Méry, il perdit sa place d'administrateur, celle de conseiller d'État et jusqu'à une somme de 40,000 fr. d'arrérages qu'on ne voulut pas lui rembourser. Napoléon l'ayant même traité de vive voix avec une certaine dureté, il se permit de lui dire : « Sire, je ne vous demande pas de récompenser ma probité, je demande seulement qu'elle soit tolérée ; ne craignez rien, cette maladie n'est pas contagieuse. » Jusqu'en 1812 il ne vécut que des bienfaits de l'impératrice Joséphine, sa parente éloignée, et à cette époque on lui accorda une pension, qui suffisait à peine à ses besoins. En 1817, Louis XVIII, informé de sa détresse, lui fit remettre un secours de 15,000 fr. Moreau de Saint-Méry mourut d'une rétention d'urine, à l'âge de soixante-neuf ans. Il appartenait à plusieurs sociétés savantes de Paris. On a de lui : *Lois et Constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous le vent de* 1550 *à* 1785 ; Paris, 1784-1790, 6 vol. in-4° ; un exemplaire de cet ouvrage, devenu très-rare, a été déposé, par ordre de Louis XVI, dans chaque bureau d'administration et dans chaque greffe des colonies d'Amérique ; — *Recueil de vues des lieux principaux de Saint-Domingue ;* in-fol. fig. ; — *Description topographique et politique de la partie espagnole de l'île de Saint-Domingue ;* Philadelphie, 1796, 2 vol. in-8° avec une carte ; — *Idée générale ou Abrégé des Sciences et Arts ;* Philadelphie, 1797, in-12 ; la traduction anglaise a été souvent réimprimée aux États-Unis ; — *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes hollandaises vers l'empereur de la Chine ;* Philadelphie, 1797, in-4°, ou Paris, 1798, 2 vol. in-8° ; trad. du hollandais de van Braam ; — *Description de la partie française de l'île de Saint-Domingue ;* Philadelphie, 1797-1798, 2 vol. in-4° ; — *De la Danse ;* Philadelphie, 1797, in-12 ; Parme, 1803, in-16 ; extrait d'un *Répertoire* (ms.) *de notions coloniales ;* — *Essai sur l'histoire naturelle des quadrupèdes du Paraguay ;* Paris, 1801, 2 vol. in-8°, trad. de l'espagnol d'Azara ; — divers mémoires insérés dans les recueils de la Société d'Agriculture, du Musée de Paris, etc. Il a laissé en outre un grand nombre de manuscrits, tant historiques que littéraires, dont les plus importants paraissent être une *Histoire générale des Antilles françaises* et une *Histoire des États de Parme, de Plaisance et de Guastalla.* P. L.

Fournier-Pescay, *Éloge de Moreau de Saint-Méry ;* Paris, 1819, in-12. — *Biogr. nouvelle des Contemp.*

MOREAU *de Châlons* (***), homme politique français, né à Châlons-sur-Saône, en 1752, mort vers 1820. Il était ingénieur dans sa ville natale, lorsque ses concitoyens le députèrent à la Convention nationale où il vota la mort de Louis XVI. Le 16 décembre 1792, il appuya les motions de Buzot et de Louvet pour faire bannir la famille d'Orléans. En prairial an III (mai 1795), il fut l'un des vingt et un commissaires chargés d'examiner la conduite de Joseph Lebon, et fit partie de la minorité qui demandait la mise hors de cause de l'accusé. Après le 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1796), il appuya la mise en liberté de Rossignol et de Daubigny. Il ne passa point aux conseils, et rentra dans la vie privée. H. L—R.

Le Moniteur universel, année 1792, n° 353 ; an II, n° 21 ; an III, n° 70 ; an IV, n° 42. — *Biographie moderne* (1816). — *Petite Biogr. conventionnelle* (1815).

MOREAU *de la Sarthe* (*Jacques-Louis*), médecin français, né le 28 janvier 1771, à Montfort, près Le Mans, mort le 13 juin 1826, à Paris. D'une famille de bourgeoisie, il fit ses études au collége des pères de l'Oratoire du Mans, et vint à Paris, où il s'appliqua à la médecine. Très-jeune, il obtint au concours une place d'officier de santé à l'hôpital militaire de Nantes ; s'étant estropié un doigt de la main droite, il renonça aux opérations chirurgicales, et revint en 1796 à Paris pour y continuer ses études médicales. Plein d'ardeur et de zèle, il se lia d'amitié avec Bichat, Alibert, Duméril, Marc, Husson, Dupuytren et autres praticiens distingués, qui formèrent le noyau de la *Société d'Émulation*. Nommé en 1808 bibliothécaire de la faculté de Médecine, en remplacement de Sue le jeune, il fut mis en possession de la chaire de bibliographie médicale créée en sa faveur par l'ordonnance du 19 août 1815 ; le conseil royal de l'Instruction publique réunit à ces fonctions l'enseignement de l'histoire de la médecine. Il entra à l'Académie en 1821, lors de la réorganisation de ce corps ; mais en 1823 il fut éloigné de la Faculté par la mesure qui atteignit en même temps plusieurs de ses collègues, tels que Chaussier, Desgenettes, Pinel, Deyeux, etc., auxquels on ne laissa que le titre de professeur honoraire. Cet acte d'injustice, qu'il ressentit vivement, ne contribua pas peu à abréger ses jours ; il mourut d'une maladie de poitrine, à l'âge de cinquante-cinq ans. Par une clause de son testament, il légua sa bibliothèque à l'Académie de Médecine, afin qu'elle fût décernée à l'élève qui se serait le plus distingué par ses talents ; ce prix fut gagné en 1829 par MM. Dezeimeris et Risueno d'Amador. Les écrits qu'il a publiés sur la partie philosophique des sciences médicales dé-

novent un esprit ingénieux, des connaissances étendues et une plume élégante et exercée. Nous citerons de lui : *Essai sur la Gangrène humide des hôpitaux*; Paris, an V (1796), in-8°, avec Burdin aîné; — *Esquisse d'un cours d'hygiène, ou de médecine appliquée à l'art d'user de la vie et de conserver la santé*; Paris, 1797, 1800, in-8°; — *Éloge de Vicq d'Azyr, suivi d'un précis des travaux anatomiques et physiologiques de ce célèbre médecin*; Paris, an VI (1798), in-8°; — *Quelques Réflexions philosophiques et médicales sur l'Émile de J.-J. Rousseau*; Paris, an VIII (1800), in-8°; — *Description des principales Monstruosités dans l'homme et dans les animaux, précédée d'un Discours sur la Physiologie et la classification des monstres*; Paris, 1800, in-fol., avec 48 fig. col.; — *Traité historique et pratique de la Vaccine*; Paris, 1801, in-8°, trad. en plusieurs langues; — *Histoire naturelle de la Femme, suivie d'un Traité d'Hygiène appliquée à son régime physique et moral aux différentes époques de la vie*; Paris, 1803, 3 vol. in-8°, pl., trad. en allemand en 1805 avec des notes. Comme éditeur, Moreau a publié les *Œuvres de Vicq d'Azyr, avec des notes* (Paris, 1805, 6 vol. in-8° et atlas in-fol.), et l'*Art de connaître les hommes par la physionomie* de Lavater (Paris, 1805-1808 et 1820-1821, 10 vol. in-8° fig.), édition excellente, qu'il a enrichie d'une notice historique sur l'auteur et de recherches nouvelles sur les caractères des passions, les tempéraments et les maladies. Il a encore fourni des articles à l'*Encyclopédie méthodique*, au *Journal de Médecine* (1796-1826), au *Moniteur universel*, etc. K.

Moniteur universel, 17 juin 1826. — Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1826. — Desportes, *Bibliogr. du Maine*.

MOREAU (*Charles-François-Jean-Baptiste*), auteur dramatique français, né en 1783, à Paris, où il mourut, le 1er juillet 1832. Son père, J.-F. Moreau, professeur de mathématiques, s'était acquis une certaine réputation comme traducteur de romans anglais. Bien qu'il eût été reçu avocat, il se livra exclusivement à la carrière dramatique, et fit représenter, à partir de 1806, date de sa première œuvre, une cinquantaine de pièces, qu'il composait tantôt seul, tantôt en société avec Dumolard, Lafortelle, Francis, Desaugiers, Ourry, etc., ses collaborateurs habituels. Il travailla aussi pour plusieurs journaux, entre autres le *Journal des Arts*, *L'Aristarque*, *La Quotidienne*; et devenu plus tard actionnaire du *Journal Général*, il fut chargé, pendant plusieurs années, de rédiger les comptes rendus des théâtres. Après la révolution de 1830, il fut attaché à la rédaction politique du *Courrier français*, et nommé maître des requêtes en service extraordinaire. On trouvera la liste de ses pièces dans *La France Littéraire* de Quérard. E. C.

Henrion, *Annuaire nécrologique*.

MOREAU DE BIOUL (*Jean-Michel-Raymond-Guislain*), littérateur belge, né à Namur, le 16 décembre 1765, mort à Bioul, le 3 juillet 1835. Ses ancêtres, riches maîtres de forges, avaient obtenu des lettres de noblesse. Il reçut une éducation distinguée, étudia le droit à Reims, et de 1790 à 1793 voyagea en France, en Italie, en Suisse et en Allemagne; en 1812 il fut nommé sous-préfet à Dinant. Membre de l'ordre équestre de la province de Namur et des états provinciaux, il fut envoyé, en 1818, à la seconde chambre des états généraux, où, en 1820, il vota pour un système d'impôt repoussé par la majorité des Belges, ce qui lui attira les attaques passionnées des journaux de l'opposition. En 1821 il fut appelé à siéger à la première chambre. Après la révolution de septembre 1830, il fut élu bourgmestre de Bioul. On a de lui : *L'Architecture de Vitruve, traduite en français, avec des remarques*; Bruxelles, 1816, in-4°, fig. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, notamment un *Traité des Machines de guerre des anciens*, et un *Voyage en Italie*, que son fils se proposait de publier. E. R.

Archives hist. et litt. du nord de la France et du midi de la Belgique, nouv. série, III, 532. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

MOREAU (*Hégésippe*), poëte français, né le 9 avril 1810, à Paris, où il est mort, le 10 décembre 1838. Il fut amené en bas âge à Provins, où son père obtint une place de régent au collége, tandis que sa mère entrait en condition chez madame F... « Tous deux, dit M. Marcotte, l'un des biographes du poëte, traçant la route à leur fils, allèrent, à peu de distance l'un de l'autre, mourir à l'hôpital. » Par les soins de madame F..., le petit orphelin fut placé gratuitement dans un séminaire, près de Fontainebleau. Ayant terminé ses études à quinze ans, Moreau entra en apprentissage chez un imprimeur de Provins. C'est dans cette maison que s'écoulèrent les quelques jours heureux de sa vie. C'est là qu'il connut la femme qu'il a aimée, une jeune fille au cœur naïf et tendre; celle qu'il a appelée « sa sœur » dans ses lettres et dans ses vers, et dont l'éternel souvenir fut une douceur toujours mêlée à sa coupe d'amertume. Bientôt, poussé par d'imprudents conseils, Moreau, qui n'avait encore rien publié, mais dont les amis se passaient déjà quelques vers gracieux ou spirituels, quitta sa province et vint à Paris, où il entra en qualité de compositeur dans l'imprimerie de M. Firmin Didot. C'était à la veille des journées de 1830. La révolution éclate. Moreau y prend part avec l'ardeur de ses vingt ans; puis il quitte assez étourdiment son imprimerie et se fait maître d'étude. Cette époque, de l'aveu même de son panégyriste, M. Marcotte, fut une mauvaise crise dans la vie de Moreau. Il se lia avec quelques jeunes gens libertins, qui, charmés de son esprit, l'entraînèrent dans leurs folles parties. L'image « de

la sœur » bien aimée s'éclipse : adieu la pureté, la candeur, les illusions! Le poëte, pauvre et mécontent de lui-même, s'aigrit contre les autres. Il aime le plaisir, et il n'a pas toujours le pain. A cette époque, et donnant cet exemple à l'infortuné Gérard de Nerval, il errait souvent la nuit dans les rues de Paris, sans feu ni lieu, couchant dans un bateau amarré sur la Seine ou sous un arbre du bois de Boulogne; surpris parfois par une ronde de nuit et conduit comme un vagabond à la préfecture de police, il écrit à son amie : « Ah! pourquoi vous ai-je quittée? Pourquoi m'avez-vous laissé partir? »

Le choléra de 1832 désole Paris. Moreau en profite pour se faire admettre à l'hôpital. C'est toujours un gîte, et le lit contagieux d'un cholérique sourit à la sombre espérance du poëte malheureux. Il écrit son élégie : *Un Souvenir à l'hôpital :*

J'ai bien maudit le jour qui m'a vu naître;
Mais la nature est brillante d'attraits,
Mais chaque soir le vent, à ma fenêtre,
Vient secouer un parfum des forêts.
Marcher à deux, sur les fleurs et la mousse,
Au fond des bois, rêver, s'asseoir, courir,
Oh! quel bonheur! oh! que la vie est douce!
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir!

Gilbert! ce nom se plaçait de lui-même sous sa plume et y revient plus d'une fois. Après deux ans de souffrances et de déceptions de toutes sortes, Hégésippe Moreau s'en retourne un jour à pied à Provins. Il y entreprend, avec le concours de quelques bienveillants souscripteurs, une publication périodique en vers à la façon de la *Némésis* de Méry et Barthélemy, qu'il intitule : *Le Diogène.* La verve et la vigueur ne manquaient pas à ces satires politiques, satires libérales et même républicaines.

Après juillet 1830, comme après la révolution de 1848, Charles X et Louis-Philippe sont des tyrans pour les jeunes Spartiates qui sortent des bancs, sans qu'on puisse en faire un reproche à personne. Et si le monde n'a pas souri au jeune homme, s'il est malheureux, s'étonnera-t-on que la société lui semble mauvaise et qu'il rêve l'âge d'or dans une république? Lui en voudra-t-on de quelques injustices, de quelques amertumes, de quelques déclamations plus ou moins factices tombées de sa plume?

Des hostilités ou des rancunes de petite ville forcèrent pourtant Moreau de renoncer bientôt à son œuvre. Au bout d'un an il revient à Paris, recommencer contre la destinée le combat où il devait succomber. Il rentre dans une imprimerie; mais le poëte est distrait, son travail de compositeur ne vaut rien; on le remercie. Il essaye encore de ce cruel métier de maître d'étude dans un collége, qu'on a eu l'utile pensée de chercher à relever dans ces derniers temps. Moreau trouve encore à compiler des journaux pour une revue nouvelle. Mais ces divers expédients pour vivre lui échappent successivement. Le dégoût, la lassitude, les lui font souvent résigner de lui-même. Faible de caractère et de complexion, il n'était pas fait pour les obstacles. Il s'irritait contre eux, sans essayer ni de les franchir ni de les tourner, et cherchait, sans y réussir, à se prendre à la vie positive. Il essaye, à cette époque, du travail littéraire proprement dit. Il fait, hélas! un vaudeville avec circonstances atténuantes ou aggravantes, comme on voudra, de collaboration; il écrit dans une revue périodique quelques nouvelles, et d'une plume fine et charmante, qu'on dirait trempée dans l'écritoire de Nodier. Mais le travail littéraire régulier, le métier, lui répugne bientôt. Il ne se sent bon qu'à faire des vers. Et des vers, qui en veut? « A moins d'être signés Victor Hugo ou Lamartine, écrit-il à sa sœur, les vers ne se vendent pas. » C'est encore un peu comme cela aujourd'hui. Cependant, et tandis qu'Hégésippe Moreau mourait de faim, un poëte qui ne se nommait ni Hugo, ni Vigny, ni Musset, ni Lamartine, ni Barbier, ni Béranger, faisait des vers qui s'achetaient bel et bien au poids de l'or, et qu'on se passait de main en main depuis la Chaussée-d'Antin jusqu'au noble faubourg; les chansons de ce poëte étaient ineptes, mais l'auteur les écrivait les mains teintes de sang : c'était Lacenaire. Ce succès du poëte assassin inspira au pauvre Moreau un cri de désespoir éloquent :

Ah! sur tes échos sourds, la lyre est sans pouvoir!
Il faut des condamnés à mort pour l'émouvoir,
Paris! Eh bien! Écoute : ici, comme à Venise,
Un peuple condamné, sous les Plombs agonise.
Le malheur, les prenant tombés du sein natal,
Marque ces giaours de son cachet fatal,
Chaque jour les condamne, et comme au roi qui passe,
A chaque lendemain ils demandent leur grâce.
L'Espérance, avocat à la magique voix,
Les traîne ainsi longtemps de pourvois en pourvois.
Mais pareil au bourreau, qui vient et frappe à l'heure,
Le suicide enfin les prend... et nul ne pleure;
Nul ne mène le deuil vers le champ du potier,
Et le poëte mort gît là, mort tout entier....

Enfin, pourtant, un de ses camarades lui offre d'éditer ses œuvres. Il touche 100 francs et quatre-vingts exemplaires! Mais cette misérable somme se dore d'un peu de gloire. Le volume réussit. Le nom de Moreau retentit dans les journaux. *Le National*, par la plume de M. Félix Pyat, fait un véritable dithyrambe en son honneur. Latouche va trouver Béranger, et lui dit avec la brusquerie qui le caractérisait : « J'ai trouvé un garçon qui est plus poëte que vous. » Un rayon de bonheur éclaire l'âme, si longtemps désolée, d'Hégésippe Moreau; mais il ne s'abuse pas outre mesure, et dans une lettre à celle qui a cru en lui quand personne n'y croyait et qui pouvait maintenant se parer de son amour et de ses vers, il écrit : « Je ne me crois pas un grand poëte, tant s'en faut, mais Dieu m'est témoin que je suis un vrai poëte; malheureusement je ne suis que cela. » Et il écrivait encore : « Ces gens-là me laisseront mourir de faim et de chagrin; après quoi ils diront : C'est dommage! et me feront une réputation pareille à

celle de Gilbert. » Les sinistres pressentiments d'Hégésippe Moreau devaient bientôt se vérifier. Sa santé allait décroissant. Il reprit le chemin connu de l'hôpital (La Charité). Il voulait y passer l'hiver : au bout d'un mois il en sortit pour être conduit au cimetière. Cette mort à l'hôpital fut, comme le poëte l'avait pressenti, son plus grand bonheur littéraire. Elle lui suscita un torrent de regrets, d'amitiés et de louanges posthumes. Il ne laissait après lui qu'une petite gerbe de vers, qui méritait bien d'être recueillie; mais elle a été trouvée plus charmante encore et plus amoureusement dorée par le soleil de la poésie parce que le moissonneur lui-même avait été fauché misérablement sur cette gerbe, sans avoir eu seulement le temps de la lier. Il avait fait un bouquet de myosotis; la pitié, une pitié tardive, plutôt que l'admiration, lui a tressé avec ce bouquet une couronne d'immortelles.

L'aptitude poétique d'Hégésippe Moreau n'est pas susceptible de contestation; mais il n'avait pas eu le temps d'arriver à la pleine possession de son talent; je devrais dire plutôt au complet développement de son âme. Il fait au hasard des satires, des chansons, des élégies; les satires rappellent Barthélemy, les chansons imitent Béranger. Il est plus personnel dans ses vers élégiaques que parfume un souvenir d'amour pur, et où sa détresse éclate parfois en notes d'une poignante amertume, comme dans *L'Isolement*, *L'Oiseau que j'attends*, et surtout la tendre et ravissante pièce de *La Voulzie*. Il a de l'esprit et de la grâce dans l'invention; sa forme, sans être toujours pure, est soignée avec un goût d'artiste. Ce sentiment délicat et vraiment attique de l'art, il l'a déployé aussi dans les *Contes à ma sœur*. Parmi ces nouvelles en prose, il en est une qu'il est impossible de lire sans attendrissement : c'est *Le Gui de Chêne*.

Dans les époques mêmes les moins favorables à la poésie, il y a des moments qui le sont plus ou moins. Quelques poëtes, bien dépassés par des poëtes plus récents, dont le talent reste ignoré, vivent encore sur la réputation qu'ils se sont faite à la remorque des grands noms et à la suite du beau mouvement littéraire qui signala les dernières années de la restauration et les premières du gouvernement de Juillet.

Hégésippe Moreau était arrivé au moment de la dispersion, et il n'avait pas assez d'éclat pour monter tout seul et d'emblée à la renommée. Il avait raison quand il disait : « Je ne me crois pas un grand poëte, pourtant Dieu m'est témoin que je suis un poëte; par malheur, je ne suis que cela. » Mais cela, ce qu'il était réellement, suffit pour justifier la pitié posthume qui a fait lever une fleur de gloire de la paille de son grabat; cela est assez pour que ce jeune homme infortuné n'ait pas écrit en vain en tête de son œuvre inachevée : *Myosotis*, ne m'oubliez pas!

Louis RATISBONNE.

Sainte-Marie-Marcotte, *Notice* à la tête du *Myosotis* (1838). — Dessallés-Régis, *Revue des Deux Mondes*, 1er févr. 1840. — Sainte-Beuve, *Le Constitutionnel*, 21 et 22 avril 1851. — Félix Pyat, *Revue du Progrès*, 15 janvier, 1839. — Vallery-Radot, *Revue hebdomadaire*, 1851. — Mme C. Angebert, dans *La Feuille de Provins*, 7 juin 1851.

* MOREAU DE JONNÈS (*Alexandre*), statisticien français, né en Bretagne, près de Rennes, le 19 mars 1778. Il partit comme volontaire dans le bataillon d'Ille-et-Vilaine en 1792, et l'année suivante combattit, comme artilleur, dans le port de Toulon, pour sauver de l'incendie un de nos vaisseaux. En 1795, il était grenadier dans les compagnies réunies par le général Hoche pour l'assaut du fort Penthièvre, à Quiberon. Il s'embarqua ensuite comme officier, dans un corps franc, sur la flottille de corsaires qui enlevèrent de vive force une partie des Antilles anglaises. On le retrouve, en 1799, maître canonnier sous le général Humbert, s'associant aux insurgés d'Irlande dans l'entreprise de Killala. Officier d'artillerie dans l'expédition de Saint-Domingue, en 1802, il devint successivement capitaine-adjudant major, aide de camp de divers généraux, commandant de place, chef d'état-major. En 1809, il fut fait prisonnier par les Anglais. Rentré en France en 1815, il fut chargé d'une mission pour l'empereur, mais il n'arriva qu'après la bataille de Waterloo. Il rejoignit l'armée, et termina sa carrière militaire après le licenciement.

Pendant son séjour de près de quatorze ans à La Martinique, M. Moreau de Jonnès avait fait de grandes études sur la géologie, la topographie, le climat et l'histoire naturelle de la contrée. La fièvre jaune, qui fit de grands ravages dans l'armée, devint aussi l'objet de son attention, et quoiqu'il n'exerçât pas l'art de guérir, il fit sur ce fléau des observations utiles. Ses travaux, objets d'intéressantes publications, à son retour en France, furent accueillis avec empressement par les sociétés savantes et par l'Institut. Entré dans l'administration en 1817, il y introduisit l'usage habituel de la statistique, dont les vérités numériques, qui ne changent point au gré des passions et des partis, jettent une vive lumière sur les questions d'économie sociale. M. Thiers, qui avait autrefois rendu compte des ouvrages de M. Moreau de Jonnès dans *Le Constitutionnel*, le choisit, lorsqu'il fut au ministère du commerce, pour diriger les travaux de la statistique générale de la France, immense entreprise vainement projetée sous Louis XIV et sous l'empire. Il fut admis à la retraite au commencement de l'année 1852. Il avait été nommé dès 1816 correspondant de l'Académie des Sciences (section de géographie et de navigation), et en 1847 membre libre de l'Académie des Sciences morales et politiques. Il a été promu au grade d'officier de la Légion d'Honneur le 7 février 1852.

Ses principaux ouvrages sont : *Minéralogie des volcans éteints de La Martinique...*; — *Monographie du trigonocéphale*, ou

grande vipère fer-de-lance de La Martinique; Paris, 1816, in-8°; l'auteur a lu, en 1817, à l'Académie des Sciences un autre Mémoire, faisant suite à l'histoire de ce reptile; il a présenté aussi un Mémoire sur une énorme araignée qui attaque et tue les petits oiseaux; — *De l'Effet du climat des Antilles sur le système nerveux*; Paris, 1816, in-8°; extrait du *Bulletin de la Société de Médecine* de Paris; — *Essai sur l'hygiène militaire des Antilles*; Paris, 1816, in-8°: cet écrit a été inséré aussi dans le 8ᵉ vol. des *Mémoires de la Société médicale d'Émulation*; les ministres de la guerre et de la marine l'ont fait distribuer dans les hôpitaux et aux chefs du service de santé des armées de terre et de mer; — *Carte physique, minéralogique, statistique et militaire de l'île de La Martinique*; — *Carte des volcans éteints du piton du Carbet, à La Martinique, pour servir à la connaissance de l'habitation des plantes de la flore de cette île*; — *Précis historique sur l'irruption de la fièvre jaune à La Martinique, en* 1802; Paris, 1817, in-8°; et dans le *Bulletin de la Société médicale d'Émulation*, année 1816; — *Observations pour servir à l'histoire de la fièvre jaune; suivies de Tables nécrologiques indiquant la proportion de la mortalité des troupes françaises et anglaises dans les Indes occidentales*, etc.; Paris, 1817, in-8°; et dans le *Bulletin de la Soc. méd. d'Émulation*; — *Tableau du Climat des Antilles et des phénomènes de son influence sur les plantes, les animaux et l'espèce humaine*, lu à l'Académie des Sciences; Paris, 1817, in-8°; — *Précis topographique et géologique sur l'île de La Martinique*; Paris, 1817, in-8°; extrait des *Annales maritimes*; — *Monographie historique et médicale de la Fièvre jaune des Antilles et Recherches physiologiques sur les lois du développement et de la propagation de cette maladie pestilentielle*, lue à l'Académie des Sciences en 1820; Paris, 1820, in-8°; — *Monographie du* Cocko Mobouia *des Antilles*; 1821, in-8°; — *Histoire physique des Antilles françaises* (avec La Martinique et la Guadeloupe), etc.; Paris, 1822, t. Iᵉʳ, in-8°; seul paru sur les quatre annoncés; — *Notice sur les enquêtes officielles constatant la contagion de la fièvre jaune et de la peste*, lue à l'Académie des Sciences; Paris, 1825, in-8°; et dans la *Revue encyclopédique*; — *Mémoire sur le Déboisement des forêts*; Paris, 1825, in-4°; l'Acad. royale de Bruxelles a décerné une médaille d'or à l'auteur de ce travail qu'elle a inséré dans le 5ᵉ vol. de ses *Mémoires*; — *Le Commerce au dix-neuvième siècle: causes et effets de son agrandissement et de sa décadence, et moyen d'accroître et de consolider la prospérité agricole, industrielle, coloniale et commerciale de la France*; Paris, 1827, 2 vol. in-8°; couronné par l'Académie de Marseille; — *Observations sur un rapport fait à l'Académie des Sciences pour décerner le prix de statistique à de nouvelles tables de mortalité*; Paris, 1830, in-8°; — *Rapport au Conseil supérieur de Santé sur le Choléra-morbus pestilentiel, les caractères et phénomènes pathologiques de cette maladie, les moyens curatifs et hygiéniques qu'on lui oppose, son mode de propagation et ses irruptions dans l'Indostan, l'Asie centrale, l'Amérique, l'Arabie, la Syrie, la Perse, l'empire russe et la Pologne*; Paris, 1831, in-8°, avec une carte; — *Statistique de l'Espagne: territoire, population, agriculture, industrie, commerce, navigation, colonies, finances*; Paris, 1834, in-8°, avec une carte; ce livre, traduit en espagnol, a eu plusieurs éditions; — *Statistique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*; Paris, 1838, 2 vol. in-8°, avec carte; couronnée par la Société de Statistique de Marseille; — *Recherches statistiques sur l'esclavage colonial et sur les moyens de le supprimer*; Paris, 1841, in-8°; — *Éléments de Statistique, comprenant les principes généraux de cette science et un aperçu historique de ses progrès*; Paris, 1847, gr. in-18; — *Statistique de l'Agriculture de France, contenant la statistique des céréales diverses, des pâturages, des bois et forêts et des animaux domestiques, avec leur production actuelle comparée à celle des temps anciens et des principaux pays d'Europe*; Paris, 1848, in-8°: cet ouvrage contient le résumé des quatre grands volumes de la *Statistique générale de la France*, publiée par le ministre de l'Agriculture et du Commerce; — *Statistique des peuples de l'antiquité: les Égyptiens, les Hébreux, les Grecs, les Romains et les Gaulois. Économie morale, civile et domestique de ces peuples; histoire, population, origine, races, castes et classes, agriculture, industrie, consommation, richesse publique, force militaire*; Paris, 1851, 2 vol. in-8o; — *Aventures de Guerre du temps de la République et du Consulat*; 1859, 2 vol. in-8°; — Dans les *Documents statistiques sur la France* publiés par le ministre du commerce, de 1835 à 1837, 3 vol. gr. in-4°, la partie imprimée en italiques est de M. Moreau de Jonnès. Il a travaillé aux *Annales politiques*, à la *Revue encyclopédique*, aux *Annales maritimes*, au *Journal du Commerce*, au *Journal des Économistes*. Il a donné à l'*Annuaire de l'Économie politique* de 1845, une *Étude statistique sur les Jardins*. Le *Compte rendu des Séances de l'Académie* et le *Bulletin des Travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques* contiennent aussi des notes sur les communications faites à ces Académies par M. Moreau de Jonnès.

Son fils, *Alexandre*, né à La Martinique, en 1828 est chef de bureau au ministère des

finances, et a publié : *La Presse*; *son progrès politique et social*, *suivi d'un Exposé économique et statistique des réformes opérées depuis* 1806 *jusqu'à l'époque actuelle*, par Dieterici, trad. de l'allemand; Paris, 1848, in-8°. G. de F.

Notice des Travaux d'A. Moreau de Jonnès, 1851 et 1855. — Sarrut, *Biog. des hommes du jour*, t. VI, 2e partie. — *Dict. d'économie politique*. — *Journal des Économistes*, t. XVI et XXI. — *Docum. partic.*

* **MOREAU** (*François-Joseph*), médecin français, né le 5 mars 1789, à Auxonne (Côte-d'Or). Après avoir terminé son éducation, il vint en 1808 à Paris étudier la médecine et dut aux trois prix qu'il avait remportés dans les concours de l'École pratique, la délivrance gratuite du diplôme de docteur (26 décembre 1814). S'étant spécialement livré à la pratique des accouchements, il fit sur ce sujet, ainsi que sur les maladies des femmes et des enfants, des cours publics et gratuits. Membre de l'Académie de Médecine dès la création (1821), il fut chargé le 10 juillet 1830 d'une chaire d'obstétrique qu'il occupe encore à la Faculté de Paris. De 1830 à 1856 il a été attaché au service de la maison d'accouchements de La Maternité. Il est officier de la Légion d'Honneur. On a de lui : *Essai sur la disposition de la membrane caduque*; Paris, 1814, in-4°; — *Manuel des Sages-Femmes*; Paris, 1838, in-12, fig.; — *Traité pratique des Accouchements*; Paris, 1838-1841, 2 vol. in-8° et atlas in-fol., trad. en espagnol, en 1845; — des rapports, des articles, trois volumes des procès-verbaux de l'Académie de Médecine, etc. P. L—y.

Littér. française Contemp.

* **MOREAU** (*César*), économiste français, né le 22 novembre 1791, à Marseille. Employé d'abord en Westphalie, il fut admis en 1809 dans l'intendance de l'armée d'Espagne, et fit, dans les gardes d'honneur, les campagnes de 1813 et de 1814. A la recommandation du prince Léopold de Saxe-Cobourg, il fut attaché en 1816 au consulat général de Londres. Ce fut là qu'il commença sur la statistique une série de recherches, qui le fit admettre dans la Société royale de Londres et dans les Sociétés françaises des Antiquaires et de Géographie. Nommé vice-consul en 1825, il reçut la croix d'Honneur en 1828, et fut rappelé l'année suivante à Paris, où il rédigea plusieurs rapports pour le ministère des affaires étrangères. M. César Moreau a été le principal fondateur de la Société française de Statistique universelle et de l'Académie de l'Industrie. Il a publié de nombreux tableaux synoptiques, parmi lesquels les plus intéressants sont ceux qui concernent l'Angleterre : *État du Commerce avec toutes les parties du Monde de* 1769 *à* 1824, *année par année* (1824); *Archives de la Compagnie de* 1600 *à* 1827 (1827); *Commerce des Soieries et des laines* (1828); *État de la Navigation marchande intérieure et extérieure* (1828); *Archives chronologiques des Finances* (1829); *Industrie britannique dans ses exportations pour chaque pays* (1830). Il est aussi l'auteur de semblables travaux sur la France : *Examen statistique du royaume en* 1787 (1830); *Tableau comparatif du Commerce*, etc. On a encore de lui : *Annuaire statistique pour* 1838 *de l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie*; Paris, 1838, 2 vol. in-18; — *Echanges internationaux de livres, d'objets d'art et d'histoire naturelle*; Paris, 1849, broch. in-8°. De 1835 à 1837, il a dirigé la publication de l'*Univers maçonnique*. P. L—y.

Pascallet, *Le Biographe et le Nécrologe*, 1834. — G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, I, 1re partie.

* **MOREAU-CHRISTOPHE** (*Louis-Mathurin*), économiste français, né en 1799, à Sainte-Maure, près Tours. Reçu avocat à Paris, il pratiqua le barreau dans la petite ville de Loches, fournit quelques articles au *Dictionnaire de Droit* de Paillet et à la *Jurisprudence du Notariat* de Rolland de Villargue, et publia divers travaux littéraires, entre autres une traduction du *Voyage sentimental* de Sterne (Paris, 1828, in-18). Le 25 octobre 1830 il fut nommé inspecteur général des prisons de la Seine, et il prit part à la formation de la Société pour le Patronage des jeunes Libérés de ce département. Envoyé à Nogent-le-Rotrou en qualité de sous-préfet, il exerça ces fonctions de novembre 1833 à novembre 1837, et devint à cette dernière date inspecteur général des prisons du royaume. Diverses missions lui furent confiées par le ministre de l'intérieur : il parcourut l'Angleterre et l'Écosse (1837), la Hollande, la Belgique et la Suisse (1838), afin d'y étudier le régime disciplinaire et les colonies agricoles, et il fut à diverses reprises chargé de traduire ou de rédiger des documents sur les prisons pour être distribués aux chambres. En 1842 il prit la direction d'une feuille hebdomadaire, *Le Travail*, destinée à neutraliser l'effet des doctrines de *L'Atelier*. Vers la même époque il participa à la fondation de la colonie agricole des jeunes détenus de Mettray. Le 5 mai 1848 il fut destitué par M. Ledru-Rollin de ses fonctions d'inspecteur général, et rentra dans la vie privée. M. Moreau-Christophe est un des partisans déclarés du système cellulaire, et l'on peut dire qu'il en a hâté l'introduction par ses rapports ou par ses écrits. On a de lui : *De l'État actuel des Prisons en France*; Paris, 1836, in-8°; — *De la Réforme des Prisons en France*, *considérée dans ses rapports avec le système de l'emprisonnement individuel*; Paris, 1838, in-8°; — *Rapport sur les Prisons de l'Angleterre*, *de l'Écosse*, *de la Hollande*, *de la Belgique et de la Suisse*; Paris, 1839, in-4° pl.; — *De la Mortalité et de la Folie dans le régime pénitentiaire*, *et spécialement aux États-Unis et en Suisse*; dans les *Mém.*

de l'Acad. de Médecine (1839); — *Considérations sur la Réclusion individuelle*; Paris, 1843, in-8°, trad. du hollandais de W.-H. Suringar; — *Défense du projet de loi sur les prisons contre les attaques de ses adversaires*; Paris, 1848, gr. in-8°; — *Code des Prisons, ou recueil complet des lois, ordonnances et instructions concernant les maisons d'arrêt, etc., de 1670 à 1845, et de 1845 à 1856*; Paris, 1845-1856, 2 vol. in-8°; — *Revue pénitentiaire et des institutions préventives*; Paris, 1844-1847, 4 vol. in-8°, recueil périodique trimestriel; — *Discussion et Projet de loi sur les Prisons*; Paris, 1845, gr. in-8°; — *Congrès pénitentiaires de Francfort et de Bruxelles*; Paris, 1846-1847, in-8°; — *Du droit à l'oisiveté et de l'organisation du travail servile dans les républiques grecques et romaine*; Paris, 1850, in-8°; — *Du Problème de la Misère et de sa solution chez les peuples anciens et modernes*; Paris, 1851, 3 vol. in-8°; — *Photographie signalétique, ou application de la photographie au signalement des libérés*, mémoire adressé en 1853 à Napoléon III; — *Économie politique sacrée*; Paris, 1856, in-8°. M. Moreau-Christophe a collaboré en outre aux *Français peints par eux-mêmes* (articles *Les Détenus* et *Les Pauvres*), et il a été couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques pour deux mémoires sur *La Misère* (1840) et sur *Le Système pénitentiaire dans ses rapports avec le code pénal* (1842). Il est depuis 1833 chevalier de la Légion d'Honneur. T. F.

Dict. d'Économie polit., II.

* **MOREAU** (*Louis-Ignace*), littérateur français (1), né à Paris, le 11 août 1807. Entré à la bibliothèque de Sainte-Geneviève en 1838, il fut, en 1850, nommé conservateur à la bibliothèque Mazarine, et s'est toujours occupé d'ouvrages philosophiques. On a de lui : *Du Matérialisme phrénologique*; Paris, 1843, 1846, 1860, in-12; — *Considérations sur la vraie doctrine*; Paris, 1844 et 1860, in-12; — *Le Philosophe inconnu, ou réflexions sur les idées de L.-Cl. de Saint-Martin, le théosophe*; Paris, 1850, in-12; — *La Destinée de l'Homme, ou du mal, de l'épreuve et de la stabilité future*; Paris, 1857, in-12. M. Moreau a traduit : *Les Confessions de saint Augustin* (Paris, 1840, in-8°; 1848, in-12; 7° édit., 1860, in-12); et *La Cité de Dieu* (Paris, 1844, 1845, in-12; avec le texte latin, 1846, 1854, 3 vol. in-12); ces deux traductions, qui sont les meilleures publiées jusqu'à ce jour, ont été couronnées par l'Académie Française. Il a également traduit *L'Imitation de Jésus-Christ* (Paris, 1850, 1860, in-12), et il a donné une édition des *Œuvres de Balzac, l'un des premiers académiciens* (Paris, 1854, 2 vol. in-12). H. F.

Docum. part.

MOREAU DE MAUTOUR, MOREAU DE MERSAN. *Voy.* MAUTOUR et MERSAN.

MOREAUX (*Jean-René*), général français, né le 14 mars 1758, à Rocroi, mort dans la nuit du 10 au 11 février 1795, à Thionville. Il n'avait pas dix-huit ans lorsqu'il s'enrôla dans le régiment d'Auxerrois; il prit part à la guerre d'Amérique, se distingua par plusieurs actes de courage, et eut la jambe droite fracassée d'un coup de feu au combat de Sainte-Lucie. Congédié en 1779, avec la récompense militaire, il revint dans son pays (1782), et y exerça jusqu'à la révolution le métier d'entrepreneur de bâtiments, qui avait été celui de son père. Bien qu'à cette époque il eût une femme, quatre enfants et un atelier de trente ouvriers, il n'hésita pas à tout abandonner pour courir à la défense des frontières. Après avoir organisé à Rocroi la garde nationale, il fut élu commandant du 1er bataillon de volontaires ardennais, et se porta avec sa troupe au secours de Thionville, investi par les Prussiens (20 septembre 1791). Pendant le siége de cette place il dirigea de vigoureuses sorties, et s'empara de quelques bateaux ennemis chargés de blé. Le général Félix Wimpfen, sous les ordres duquel il était placé, le désigna au ministre de la guerre Bouchote comme un de ses meilleurs officiers. En quelques mois Moreaux s'éleva, par son seul mérite, aux grades supérieurs; et le 15 mai 1793 il fut nommé général de brigade. A la tête de l'avant-garde du corps des Vosges, il chassa les Prussiens des postes qu'ils occupaient en avant de Deux-Ponts, prit Carlsberg, et battit à Leymen le duc de Brunswick, qui y avait placé des forces considérables (22 juillet 1793). Cette série de brillants faits d'armes (1) lui valut le grade de général de division (30 juillet); en cette qualité il succéda à Pully dans le commandement du corps des Vosges, formé d'une division de 10,000 hommes. A peine rétabli d'une blessure qu'il avait reçue à la jambe droite, il attaqua l'ennemi dans le camp retranché de Pirmasenz; mais, trouvant la position trop forte, il se retira en bon ordre. Le surlendemain 14 septembre, il fut forcé, sur l'injonction des représentants du peuple, de recommencer l'attaque : malgré l'infériorité du nombre et malgré un feu des plus meurtriers, il escaladait déjà les redoutes lorsqu'un mouvement inattendu et entièrement opposé aux principes militaires, s'opéra dans la colonne du général Guillaume, et changea la victoire en déroute complète. Le patriotisme et les talents de Moreaux étaient si bien connus que, loin de le rendre responsable de cet échec, on lui donna, quelques jours plus tard, le commandement en chef de l'armée de la Moselle (24 septembre 1793); par un sentiment de modestie exagéré,

(1) *La Littérature contemporaine* et le *Dictionnaire universel des Contemporains* ont confondu cet écrivain avec un de ses homonymes, qui a publié, en 1850 et en 1853, une *Bibliographie des Mazarinades*.

(1) Le général Jomini n'en a pas dit un mot dans son *Histoire des Campagnes de la Révolution*.

il le refusa, et préféra de servir sous Hoche, son ami, qui fut nommé à sa place. Dans la campagne suivante, une des plus décisives de la révolution, il eut l'aile gauche sous ses ordres; après avoir aidé à la reprise des lignes de Wissembourg, il s'empara de Kaiserslautern après trois jours de combats acharnés (2 janvier 1794) et y établit ses quartiers d'hiver.

Au printemps de 1794, Moreaux seconda dans ses manœuvres sur Arlon, Jourdan, son ancien camarade au régiment d'Auxerrois, qui lui confia par intérim le 21 avril le commandement de toute l'armée de la Moselle. Il n'en reçut toutefois la délégation officielle que le 25 juin suivant. Tandis que l'armée de Sambre et-Meuse allait agir dans la Flandre, il combina ses opérations avec l'armée du Rhin, commandée par Michaud, dans le but de forcer les alliés à repasser ce fleuve. A la suite d'un premier mouvement, contrarié par un échec de Michaud, il prit d'assaut les formidables retranchements de Trippstadt (13 juillet), après avoir vu ses troupes cinq fois repoussées. Pour continuer l'offensive, il attendit un renfort de quinze mille hommes détachés de la Vendée. Au mois d'août il battit les Autrichiens à Pellingen, et força Trèves, cerné de toutes parts, à lui ouvrir ses portes (9 août). La Convention lui envoya comme un témoignage de la satisfaction qu'elle éprouvait de cette rapide conquête un drapeau avec cette inscription : « A l'armée de la Moselle la patrie reconnaissante. »

Pour terminer glorieusement la campagne, il fut arrêté, dans une conférence tenue à Bitche entre les généraux Moreaux, Michaud et Desaix et les représentants du peuple Bourbotte et Feraud, que l'armée de la Moselle poursuivrait l'ennemi jusqu'à ce qu'elle l'eût forcé à se jeter au delà du Rhin; les armées de Sambre et Meuse et du Rhin devaient la seconder dans ses mouvements. Ce plan arrêté, Moreaux quitta le camp de Trèves (7 octobre 1794), se rendit maître du cours de la Moselle jusqu'à Coblentz, chassa l'ennemi de Creutznach et de Bingen, et le contraignit à repasser le Rhin en désordre. Puis, détachant deux de ses divisions sur Coblentz, il entra dans cette ville le 24 octobre, après une faible résistance de la part des assiégés (1). Le lendemain ses divisions de droite investissaient Mayence. Peu de jours après il occupa la forteresse de Rheinfels, où l'on trouva trente-neuf bouches à feu et des munitions de toutes espèces (2 nov.). Ce fut à la suite de ces brillantes et rapides manœuvres que le commandement en chef des armées de la Moselle et du Rhin fut remis à Moreaux par les représentants Bourbotte et Féraud (décembre 1794); mais ce dernier, par un sentiment de déférence pour Michaud, qui ne lui en témoigna aucune gratitude, refusa de se charger de ce double pouvoir, et se contenta de diriger les opérations.

Aussitôt après la prise de Rheinfels, Moreaux, tout en commençant le blocus de Luxembourg et en aidant Michaud à détruire la tête du pont de Manheim, emporta, le 4 décembre, les redoutes de Salzbach à la baïonnette. Le 22 novembre il prit position devant Luxembourg. Cette place, d'après sa situation, ses approches, la nature du terrain qui l'environne, et ses fortifications multipliées, est une des plus fortes de l'Europe; elle était défendue par le feld-maréchal Bender, qui disposait d'une nombreuse garnison et de plus de cinq cents bouches à feu. L'armée française manquait à peu près de tout; au milieu d'un hiver des plus rigoureux, elle avait également à souffrir du froid et de la faim; les paysans, soudoyés par l'or autrichien, la harcelaient sans cesse et interceptaient presque tous ses convois. Malgré ces difficultés, qu'il ne surmonta qu'à force d'énergie et de patience, Moreaux parvint, dans les derniers jours de janvier 1795, à empêcher toute espèce de communication entre la place et l'extérieur. Les travaux du siége avançaient avec une telle rapidité que Moreaux espérait entrer sous peu dans Luxembourg, lorsqu'une mort soudaine, dont le mystère n'a point encore été expliqué, vint le frapper, dans la nuit du 10 au 11 février 1795, à l'âge de trente-sept ans. Le général Hatry prit la direction du siége; il n'eut qu'à achever l'œuvre de Moreaux, et il en recueillit toute la gloire. « Plusieurs d'entre vous ont combattu avec lui, disait le représentant Barra dans un rapport au Conseil des Cinq Cents; ils ont été les témoins de ses exploits; ils savent que Moreaux fut toujours compté parmi ceux de nos généraux dont on estimait le plus les talents et le patriotisme; ils savent que si quelques-uns se sont illustrés par des faits d'armes plus éclatants, aucun ne l'a surpassé en vertu, et n'a eu à un degré plus éminent les qualités qui constituent le brave militaire, l'honnête homme. » La veuve de ce général obtint la pen-

(1) On a longtemps enlevé à Moreaux l'honneur de cette conquête pour le reporter sur Marceau; tous les historiens ont suivi, sans la rectifier, la version erronée du *Moniteur*. Le corps qui s'empara de Coblentz était composé de trois divisions, dont une seule appartenait à l'armée de Sambre et Meuse; Moreaux en eut le commandement en chef, ayant sous ses ordres Marceau et deux de ses propres généraux, Taponier, Vincent (*voy.* les lettres de Moreaux au comité de salut public, en date des 18 octobre et 8 novembre 1794). Deux raisons ont contribué à accréditer cette erreur : Marceau signa seul la reddition de Coblentz, et la nouvelle en fut envoyée à Paris par le représentant du peuple Gillet, qui ne fit valoir que les services de Marceau. Ce dernier profita sans mot dire de cette indigne supercherie. Mieux informé de ce qui s'était passé, Carnot écrivit à Bourbotte : « Lorsque nous apprîmes la prise de Coblentz, ce fut par un courrier de l'armée de Sambre et Meuse, et nous ignorions la part qu'avait eue à l'expédition l'armée de la Moselle. Par le rapport d'aujourd'hui, nous sommes revenus sur ce point, et la Convention nationale a été instruite que les deux armées avaient concouru à la conquête de Coblentz. » Carnot à Bourbotte, 8 novembre 1794.) Mais le mal était fait. Dominant toute suggestion d'amour-propre, Moreaux ne réclama point publiquement; il se contenta de rétablir les faits dans une lettre aussi digne que modeste adressée à son ami Jourdan; elle a été publiée par M. Léon Moreaux, dans l'excellente notice qu'il a consacrée à son aïeul.

sion à laquelle elle avait droit, et qui fut réduite en 1801 à 1,200 fr. P. L—Y.

Léon Moreaux, *Notice hist. sur J.-R. Moreaux*; Paris, 1852, in-8° (extrait du *Spectateur militaire*). — *Victoires et Conquêtes*, t. I et II. — *Biogr. univ. et port. des Contemp.* (Suppl.).

MOREELZE (*Paul*), peintre hollandais, né à Utrecht, en 1571, mort dans la même ville, en 1638. Né dans une famille riche, il se donna à la peinture par un goût naturel. Michel Mirevelt fut son maître, et lui apprit à peindre l'histoire, qu'il quitta pour le portrait; et, s'il faut en croire Carle van Mander, son talent était tel que toutes les grandes dames voulaient se faire peindre par Paul Moreelze. « Elles l'employaient tant, qu'à peine il put y suffire. » — « Il était, dit Descamps, bien pris et de belles manières, spirituel, bon musicien et faisait agréablement les vers. » Il n'en faut pas tant pour expliquer la vogue dont il jouissait dans sa patrie. Il mourut bourgmestre de sa ville natale. Parmi la quantité de portraits peints par Moreelze, on cite ceux du *comte et de la comtesse de Kuylemberg*, en pied, grands comme nature; celui de *Mme Cnotter*, femme d'un conseiller d'Utrecht, etc., etc. Les productions de Moreelze sont peu connues, parce qu'elles sont restées dans les galeries de famille. On voit cependant de lui à l'hôtel de ville d'Utrecht un beau tableau allégorique représentant cette cité avec les attributs qui lui conviennent. Moreelze était aussi excellent architecte. Presque toutes ses productions sont ornées de monuments en perspective. C'est lui qui fit édifier la *porte Sainte-Catherine* à Utrecht, et ce morceau est d'une belle composition. A. DE L.

Carle van Mander, *Het leven der moderne oft deestytsche doorluchtighe Nederlandtsche*, etc., *Schilders* (Amsterdam, 1617, in-4°). — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. I, p. 163.

MOREL (*Guillaume*), savant imprimeur français, né en 1505, à Tilleul, bourg dépendant du comté de Mortain, dans la Normandie, mort à Paris, le 19 février 1564. D'une famille pauvre et obscure, il fit cependant de bonnes études; et, son éducation terminée, il vint à Paris, où il vécut du produit de quelques leçons. Une de ses lettres nous apprend qu'en 1544 il entra comme correcteur dans l'imprimerie de Jean Loys, dit Tiletan; ce fut là qu'il publia son premier ouvrage, des commentaires estimés sur le traité *De Finibus* de Cicéron, qu'il dédia à Guillaume Spitame, alors chancelier de l'université. Quatre ans après, il donna avec Jacques Bogard une bonne édition annotée des *Institutions oratoires* de Quintilien. Admis l'année suivante dans la corporation des imprimeurs de Paris, il s'établit en face du collége de Reims, et commença à travailler pour son propre compte. Dès 1552 nous le voyons adopter une marque typographique bien connue des bibliophiles; elle se compose d'un O entouré de deux serpents, avec un amour assis sur le trait qui est au centre; il y joignit quelquefois cette légende, tirée de Martial : *Victurus genium debet habere liber*. Le soin qu'il apportait à la correction de ses ouvrages le fit rechercher du savant Turnèbe, avec qui il publia quelques éditions; aussi quand, en 1555, Turnèbe fut nommé professeur royal de grec, il renonça en faveur de G. Morel à sa place d'imprimeur du roi. Morel redoubla d'activité; ses éditions, déjà remarquables par la fidélité des textes, le nombre des variantes, et le choix des notes, se distinguèrent alors par une élégance typographique qui l'a fait placer sur la même ligne que Robert Estienne. A partir de cette époque on trouve souvent sur ses livres une marque différente de celle que nous avons indiquée; elle représente un thyrse entouré de lauriers, et autour duquel s'enroule un serpent, avec cette légende, Βασιλεῖ τ' ἀγαθῷ κρατερῷ τ' αἰχμητῇ; c'était la marque ordinaire des imprimeurs du roi. Les dernières éditions publiées par Morel sont sous certains rapports inférieures aux premières qui sortirent de ses presses. Henri Estienne, dans une épitaphe satirique composée pour Guillaume, prétend en trouver la cause dans l'inconstance religieuse de Morel, qui, d'abord attaché à la réforme, abandonna les doctrines nouvelles, dans la crainte de perdre son emploi.

Sed quod non hujus respondent ultima primis,
Ars bene fida prius, nec bene fida manet.
Ne mirare, fidem quod et ars sua fregerit illi;
Namque datam Christo fregerat ille fidem.

Il faut plutôt l'attribuer à la pauvreté qui affligea la fin de ses jours. Quand il mourut, il s'occupait d'une édition des Œuvres complètes de Démosthène; elle fut terminée en 1570, par Jean Bienné (*Bene-Natus*), qui épousa la veuve de Morel, se mit à la tête de l'imprimerie, et conserva même sur ses publications la marque de son prédécesseur. Elle fut également employée par Étienne Prévosteau, mari d'une des filles de Morel, et dont les livres portent souvent cette indication : *E typographia Steph. Prævostæi, hæredis Guill. Morelli*. On trouve dans Maittaire, *Historia Typogr. Parisiens.*, la liste de toutes les publications sorties des presses de Morel. Parmi les ouvrages que nous a laissés ce savant imprimeur, figure en première ligne son *Thesaurus Vocum omnium Latinarum ordine alphabetico digestarum*, etc., qui parut d'abord sous ce titre : *Commentarius Verborum Latinorum cum græcis gallicisque conjunctorum*; Paris, 1558, in-4°, et souvent réimprimé. On lui doit encore : des *Notes sur saint Cyprien*, 1564, in-fol., *sur saint Ignace*, 1558, in-8°, et *sur saint Denis l'Aréopagite*, 1562, in-fol.; — *Observationes in libros Ciceronis De Finibus bonorum et malorum, et in partitiones oratorias*; 1549, in-4°; — *Tabula compendiosa de origine, successione, ætate et doctrina veterum philosophorum, ex Plutarcho, Lucretio, Cicerone*, etc., in-4°, réimprimée avec les suppléments de J. Wolf, dans le *Thesaurus Antiqui-*

tatum Græcarum, t. X; — les *Épîtres* de saint Ignace traduites en latin et en français, 1562, in-8°; — *Sententiæ Patrum de venerandis imaginibus*, en grec, en latin et en français; 1562, in-8°; — *Le Traité des Images* de saint Jean Damascène traduit en français; 1562, in-8°; — Supplément à la *Chronique* de Carion, 1550, in-12; — *De Græcorum Verborum anomaliis Commentarius*; 1558, in-8°; et réimprimé par sa veuve en 1566. On lui attribue encore: *Briève déclaration de l'autorité des saintes Écritures et du saint sacrement de l'autel*.

Alfred Franklin.

Maittaire, *Historia Typographorum aliquot Parisiensium*; Londres, 1717, 2 vol. in-8°; t. I, p. 17 et 38; t. II, p. 42. — G. Meermann, *Origines Typographiæ*, La Haye, 1765, 2 vol. in-4°; t. Ier, p. 2. — De Thou, *Historia sui temporis*, in-fol.; lib. XXXVI. — A. Teissier, *Les Éloges des Hommes savans*; Leyde, 1715, 4 vol. in-12; t. III, p. 174. — Silvestre, *Marques typographiques*, 1860, in-8°, p. 83. — Lacaille, *Histoire de l'Imprimerie et de la librairie*, 1689, in-4°, p. 123. — A. Baillet, *Jugemens des Savans*, etc., 1722, in-4°; t. I, p. 368. — Ménage, *Anti-Baillet*; Paris, 2 vol. in-12; t. I, p. 246. — De Fontenai, *Dictionnaire des Artistes*, 1776, 2 vol. in-12; t. II, p. 176. — A.-F. Didot, dans l'*Encyclopédie moderne*, t. XXXVI, p. 787.

MOREL (*Jean*), théologien français, frère cadet du précédent, né aux environs de Lisieux, en 1538, mort le 20 février 1559. Arrivé à Paris sans ressources, Jean Morel trouva le moyen d'y faire d'excellentes études; il vécut pendant ce temps tantôt en se plaçant au service d'autres écoliers, tantôt en travaillant dans une imprimerie. Il fit ensuite, on ne sait dans quel but, un voyage à Genève, et il en revint plein d'enthousiasme pour les nouvelles doctrines religieuses. Il entra alors, comme domestique et à la fois comme secrétaire, chez le ministre Antoine de Chandieu. Bientôt la police vint saisir chez son maître des ouvrages écrits en faveur de la religion réformée, et tous deux furent arrêtés. Chandieu, réclamé par le roi de Navarre, fut mis en liberté; mais Morel fut déposé dans un des plus sombres cachots du Châtelet. Transféré au For-l'Évêque, il subit de nombreux interrogatoires, et résista aux instances de ses juges et aux obsessions de son frère Guillaume, qui cherchait à lui faire abjurer ses croyances. Enfin le 16 février 1559, il fut déclaré hérétique, retranché de l'Église et abandonné au bras séculier. Quatre jours après, on le trouva mort à la Conciergerie, et le bruit courut qu'il y avait été empoisonné. Comme tous les condamnés morts en prison, il fut inhumé le lendemain; mais un arrêt du procureur général ordonna que son corps serait déterré, rapporté à la Conciergerie, mené dans un tombereau jusqu'au parvis Notre-Dame, et là brûlé publiquement. Cette sentence fut exécutée le 27 février 1559. On a attribué à Jean Morel un livre intitulé: *L'Ame toujours impassible dans toutes les positions de la vie, fors une seule, qui est la grande*; Paris, 1558, in-12; et quelques autres ouvrages, qui appartiennent à Jean Morely. Le seul écrit sorti de la plume de Morel est le compte rendu de ses interrogatoires; on le trouve dans le *Martyrologe* de Crespin. A. F.

Maittaire, *Histor. Typogr. Paris.*, t. I, p. 46. — A. Teissier, *Éloges des Hommes savans*, t. II, p. 176. — Lacaille, *Histoire de l'Imprimerie*, p. 124. — A. Baillet, *Jugemens des Savans*, t. I, p. 368. — Th. de Bèze, *Hist. Ecclés.*, t. I, p. 140. — Haag, *La France Protestante*, t. VII, p. 501. — D'Aubigné, *Hist. universelle*, t. Ier, p. 80. — Pr. Marchand, *Dictionnaire Historique*, t. IV, p. 74.

MOREL (*Fédéric*), dit *l'ancien*, imprimeur et théologien français, né dans la Champagne, en 1523, mort le 17 juillet 1583. Issu d'une famille noble, Morel acquit à Paris une instruction littéraire très-étendue. Dès 1552, il était à la tête de l'imprimerie de Charlotte Guillard, veuve du libraire Ch. Chevallon, et ce fut là qu'il publia le *Lexique grec* de Jacques Toussaint (*Tusanus* ou *Tussanus*), dont, ainsi que H. Estienne et Turnèbe, il avait été l'élève. L'impression de ce livre avait été commencée sous les yeux de l'auteur, chez l'imprimeur Jacques Bogard, qui, comme Toussaint, mourut presque aussitôt. La solide érudition de Morel ne tarda pas à le faire distinguer, et en 1557 le célèbre Vascosan lui accorda sa fille. Fédéric s'établit rue Saint Jean-de-Beauvais, et, suivant une coutume fort commune alors parmi les imprimeurs, il prit par allusion à son nom l'enseigne du *Franc Meurier* (*habitabat in vico Bellovaco, ad insigne Mori*, Maittaire, 89). Attaché à son beau-père par les liens d'une étroite amitié, il publia dès lors avec lui un grand nombre d'ouvrages, et le 4 mars 1571 il fut nommé imprimeur du roi; mais, par excès de modestie, il prit rarement ce titre, qui ne se trouve qu'à la fin de quelques-uns de ses livres, et avec cette légende, *Pietate et Justitia*. En 1578, il changea de demeure et d'enseigne; son édition de *La Batrachomyomachie* d'Homère porte pour souscription: *Apud Federicum Morellum, typographum regium, via Jacobea, ad insigne Fontis*. En récompense de son mérite et de ses travaux, le roi lui accorda, le 2 novembre 1581, le droit de transmettre à son fils le titre d'imprimeur du Roi. Il mourut sexagénaire deux années après. Fédéric a employé, nous l'avons dit, deux marques différentes; la première représentait un mûrier autour duquel se trouvait cette légende, Πᾶν δένδρον ἀγαθὸν καρποὺς καλοὺς ποιεῖ; la seconde figurait seulement une fontaine, marque qui lui fut commune avec Vascosan. Fédéric Morel a imprimé un nombre considérable de volumes; on en trouvera la liste complète dans Maittaire; les plus remarquables sont: *Hymnes à la louange du duc de Guise, par Jean Amelin*; 1558, in-4°; — *Quintiliani Declamationes*; 1563, in-4°; — et *L'Architecture de Philibert De L'Orme*; 1568, in-fol. Il est l'auteur des ouvrages suivants: *Traicté de la guerre continuelle et perpétuel combat des chrestiens, ou de la lutte chrestienne contre la chair, le monde et le diable, nos plus grands*

et principaux ennemis ; 1564, in-8° ; — *De la Providence, de Dieu, de l'Ame, d'Humilité, oraisons prinses de saint Jean Chrysostome ;* 1557, in-16 ; — *Les douze Règles de Pic de La Mirandole ;* 1571 ; — *Traicté de saint Cyprian des douze manières d'abus, avec moyen d'iceux corriger ;* 1571, in-8°. A. F.

A. Baillet, *Jugemens des Savans*, etc., t. II, p. 391. — Ménage, *Anti-Baillet*, t. I, p. 247. — Maittaire, *Hist. Typogr. Parisiens.*, t. I, p. 81. — Silvestre, *Marques typographiques*, p. 83. — Lacaille, *Hist. de l'Imprimerie*, p. 142. — La Croix du Maine et du Verdier, *Bibliothèques françoises*, édition Rigoley de Juvigny, t. I, p. 195.

MOREL (*Fédéric*), fils aîné du précédent, savant helléniste et célèbre imprimeur français, né à Paris, en 1558, mort le 27 juin 1630. Il montra dès sa jeunesse la plus grande aptitude pour l'étude des langues ; à peine âgé de dix-huit ans, il fit précéder d'une dissertation très-remarquable l'édition des *Psaumes* de David, que son père imprimait alors. Ayant ensuite revu la traduction de Plutarque qu'avait publiée Amyot, et y ayant relevé plusieurs erreurs, il les communiqua à Amyot, qui, loin de prendre en mauvaise part la hardiesse du jeune homme, lui porta dès lors le plus vif intérêt ; « car, dit Morel lui-même, il me commanda de le visiter souvent, encore qu'il eust desjà grand âge et de grandes charges du royaume, qui ne l'empeschèrent pas de trouver quelques occasions de me gratifier, en m'instruisant toujours de quelque beau précepte.... et voulut que je lui tinsse compagnie durant quelques voyages ; et lors mêmement qu'il mettoit au net les corrections, conférences et variétez de leçons sur le texte de Plutarque. » Le 2 novembre 1581, Fédéric Morel *l'ancien*, renonça, en faveur de son fils, à sa charge d'imprimeur du roi ; mais comme on ne pouvait l'exercer avant vingt-cinq ans, celui-ci ne prit ce titre sur ses livres qu'à partir de 1583. Il perdit son père à cette époque, mais il conserva sa demeure et sa marque, et continua pieusement les traditions de la famille. Outre leur mérite typographique, les nombreuses publications qui sortirent des presses de Fédéric se recommandent par la pureté du texte, le nombre des variantes et le choix des commentaires, où l'on trouve à chaque pas la preuve d'une érudition profonde, variée, et sûre d'elle-même. Morel avait épousé Isabelle Duchesne, fille de Léger Duchesne (*Leodegarius a Quercu*), professeur d'éloquence au Collége de France ; forcé de prendre sa retraite, celui-ci fit accepter Morel pour son successeur (1586). Ces nouvelles fonctions ne ralentirent ni ses travaux comme commentateur ni son activité comme imprimeur ; mais vers 1600 il s'adjoignit Claude, son frère, lui abandonna la surveillance typographique de ses éditions, et se livra dès lors tout entier à l'étude des textes ; c'est de cette époque que datent ses traductions latines de plusieurs fragments extraits des Œuvres de Grégoire de Nysse, de Synésius, d'Origène, de Libanius, de Constantin Porphyrogénète et d'Hippocrate ; ainsi que ses commentaires sur saint Jérôme, saint Chrysostome, saint Clément d'Alexandrie et Stace. Colomiès nous a rapporté un fait qui prouve quelle application il apportait au travail ; il terminait sa traduction de Libanius quand on vint lui annoncer que sa femme, dangereusement malade, demandait à le voir : « Encore deux mots, répondit-il, et j'y vais. » Dans l'intervalle sa femme mourut : « Hélas ! dit-il à celui qui lui annonça cette nouvelle, j'en suis bien marry, car c'était vraiment une bonne femme » ; et il se remit à l'œuvre. Fédéric vécut jusqu'en 1630 ; mais à partir de 1617 aucune publication ne porte plus son nom comme imprimeur ; ses derniers ouvrages, entre autres ses notes sur le *Plutarque* d'Amyot, parurent chez son frère Claude. Fédéric Morel mourut doyen des imprimeurs et des professeurs du roi. Il a fait usage, en tête de ses livres, d'un grand nombre de marques ; il se servit d'abord de celle de son père, qui représentait une fontaine (*voy.* SILVESTRE, n°s 228 et 313) ; puis il employa tantôt les armes de France et de Navarre, tantôt les armes de France seules (Silvestre, n° 315) ; parfois la marque spéciale des imprimeurs du roi ; et souvent une figure empruntée au sujet du livre, avec cette légende qui était celle des imprimeurs du roi : Βασιλεῖ τ' ἀγαθῷ κρατερῷ τ' αἰχμητῇ. Outre les ouvrages que nous avons cités déjà, on doit à Fédéric Morel des *notes* sur Œcumenius, Strabon, Catulle, Tibulle et Properce ; des traductions de Théodoret, saint Basile, saint Cyrille, Xénophon, Théophraste, Hiéroclès, Homère, Héliodore, Hérodien, Galien, Libanius et Martial ; quelques-unes ont été faites sur des manuscrits appartenant à la Bibliothèque du Roi, et même à celle du Vatican. Il a traduit en français plusieurs *dissertations* de Maxime de Tyr, 1607, in-12, et divers discours des pères grecs, 1604, in-8° ; on lui doit encore : *Alexander Severus, tragœdia togata ;* 1600, in-8°.

Alfred FRANKLIN.

Advertissement de Féd. Morel, doyen des imprimeurs et professeurs du roi, en tête de son édition du *Plutarque* d'Amyot. — Huet, *De Interpretatione Libri duo*, lib. II, p. 161. — P. Colomiès, *Opuscula*, p. 318. — Silvestre, *Marques typographiques*, p. 83, n°s 228, 275, 313, 315. — A. Baillet, *Jugemens des Savans*, t. III, p. 94. — *Anti-Baillet*, t. I, p. 247. — Maittaire, *Historia Typograph. Parisiens.*, t. I, p. 92 et p. 115. — La Croix du Maine et du Verdier, *Biblioth. Françoises*, t. I, p. 196. — Lacaille, *Histoire de l'Imprimerie*, p. 167. — A.-F. Didot, dans l'*Encyclopédie moderne*, t. XXXVI, p. 807. — De Fontenai, *Dict. des Artistes*, t. II, p. 174.

MOREL (*Nicolas*), latiniste français, fils aîné du précédent, né en 1595. Il s'occupa exclusivement de travaux littéraires, et obtint le titre d'interprète du roi. On lui doit : *Menandri et Philistionis Sententiæ, senariis latinis expressæ ;* Paris, Féd. Morel, 1614, in-8° ; — *Pulveris Encomium ;* Paris, Féd. Morel, 1614, in-8° ; — des pièces de vers en tête de plusieurs éditions publiées par son père ; entre autres

dans Stace, Dion Chrysostome et Libanius. Il fut, ainsi que toute sa famille, enterré sous les charniers de Saint-Benoît; mais on ignore l'époque de sa mort. A. F.

Lacaille, *Histoire de l'Imprimerie et de la Librairie*, p. 168. — Maittaire, *Historia Typographorum aliquot Parisiensium*, t. Ier, p. 141.

MOREL (*Claude*), frère cadet de Fédéric, *le jeune*, né en 1574, mort le 16 novembre 1626. On ne sait rien sur lui jusqu'au moment où il fut admis, en 1599, dans la corporation des imprimeurs de Paris. Il s'associa Étienne Prévosteau et Marc Orry, et publia avec leur concours les ouvrages d'un grand nombre d'écrivains grecs et latins, auxquels il ajoutait des préfaces et des notes, qui prouvent une profonde connaissance des langues anciennes. Nous avons dit plus haut que dès l'année 1600 son frère lui confia la direction de son imprimerie, et qu'il la lui abandonna complétement vers 1617. C'est sans doute à cette circonstance qu'il faut attribuer le fait raconté par Lacaille: il a remarqué que Claude, qui ne prit qu'en 1623 le titre d'imprimeur du roi, s'était déjà longtemps auparavant, servi des caractères de l'imprimerie royale, notamment dans ses éditions de Dion Chrysostome (1604), de Grégoire de Nazianze (1608), et de Jean Chrysostome (1609). Claude Morel était établi rue Saint-Jacques, et la marque représente une fontaine, tantôt seule, tantôt accompagnée d'une légende grecque. Outre les auteurs déjà cités, il a réimprimé Philostrate, Libanius, Synésius, Ésope, saint Épiphane, saint Athanase, Pindare, Eusèbe, saint Justin, Martial, Juvénal, Perse et La Boétie; ces éditions se recommandent autant par leur beauté que par la correction du texte. Morel avait épousé Jeanne Henry; elle lui donna trois enfants: *Charles*, *Claude* et *Gilles*. A. F.

Baillet, *Jugemens des Savans*, t. I, p. 368. — Maittaire, *Historia Typogrgr. Parisiens.*, t. I, p. 143. — Lacaille, *Hist. de l'Imprimerie*, p. 190.

MOREL (*Charles*), imprimeur français, fils aîné du précédent, né le 6 janvier 1602, mort vers 1640. Il fut reçu libraire le 29 juillet 1627, admis dans la corporation des imprimeurs le 19 juillet 1628, et nommé imprimeur du roi la même année. Il conserva la demeure et la marque de son père, et, comme lui, publia des éditions très-soignées sous tous les rapports. Il s'associa de bonne heure son frère Gilles, à qui il céda son établissement en 1640, époque où il acheta une charge de secrétaire du roi. Le premier ouvrage sorti de ses presses est l'*Histoire des grands Chemins de l'empire romain*, par Bergier, 1628, in-4°. Il donna ensuite les *Œuvres* de Clément d'Alexandrie, 1629, in-fol.; celles de Grégoire de Nazianze, 1630, 2 vol. in-fol.; de saint Cyrille, 1631, in-fol.; de Synésius, 1631, in-fol.; de saint Chrysostome, 1636, 11 vol. in-fol.; et les *Concilia generalia et provincialia* de Sev. Binius, 1636, 10 vol. in-fol. A. F.

A.-F. Didot, dans l'*Encyclopédie moderne*, t. XXXVI, p. 822. — Maittaire, *Hist. Typograph. Parisiens.*, t. I, p. 151. — Lacaille, *Hist. de l'Imprimerie*, p. 191 et 270.

MOREL (*Gilles*), frère du précédent; on ignore la date de sa naissance et celle de sa mort. Le premier livre qu'il imprima porte la date de 1637; c'est le texte des *Métamorphoses* d'Ovide, avec les notes de Farnabe; sur le titre se trouve une fontaine, marque ordinaire de la famille Morel. Le 18 septembre 1639, il obtint, en remplacement de Charles, son frère, la charge d'imprimeur ordinaire du roi; et le 19 avril 1640 il fut reçu imprimeur et libraire. Sa dernière publication est de 1646; on croit que c'est à cette époque qu'il se fit recevoir conseiller au grand conseil, et qu'il céda son établissement à Simon Piget, qui depuis quelque temps déjà était son associé. Son principal titre comme imprimeur est son édition de la grande *Bibliothèque des Pères*, en 17 vol. in-fol. qu'il donna en 1643. On lui doit encore les *Œuvres* de Grégoire de Nysse, 1638, in-fol.; d'Aristote, 1639, in-fol.; les *Lettres* d'Isidore de Péluse, 1638, in-fol.; et *Catalogus librorum qui reperiuntur in officina Simeonis Piget, bibliopolæ Parisiensis; ex officina Morelliana, sumptibus Simeonis Piget*, 1646, in-4°. Gilles Morel est le dernier représentant de cette honorable et savante famille qui, dans l'espace de près de cent années, se distingua sans interruption dans l'étude des langues anciennes et dans l'art typographique. A. F.

Lacaille, *Hist. de l'Imprimerie*, p. 191, 270 et 294. — Maittaire, *Hist. Typograph. Parisiens.*, t. I, p. 157. — A.-F. Didot, dans l'*Encyclopédie moderne*, t. XXXVI, p. 824.

MOREL (*Jean*), poëte français, né le 3 mai 1539, au hameau (1) d'Avègre (Champagne), mort le 22 juillet 1633, à Paris. Quoique fils d'un laboureur, il n'en descendait pas moins de la famille noble qui a produit les savants imprimeurs du même nom. Ses études terminées à l'université de Reims, il y enseigna la rhétorique et fut chargé de la même chaire à Clermont-Ferrand (1577), où un poëte obscur, Jean de Boissières, publia contre lui une satire intitulée *L'Étrille*. En 1583, il vint à Paris, et professa successivement dans les colléges du cardinal Le Moine, de Bourgogne et de Calvi. Il n'interrompit pas ses leçons durant le siége de Paris, et attira dans sa maison, située sur la rive droite de la Seine, quelques élèves qui lui étaient restés fidèles. Nommé en 1593 principal du collége de Reims, il fit de cet établissement un des plus florissants de l'université. La plupart des poëtes du temps ont chanté ses louanges, Pierre de Berulle, Guillaume Colletet, Jacques Le Vasseur, du Tilloy, etc. Il était en effet fort connu; il se distinguait par autant de bonté que de savoir, et il poussait aussi loin que possible l'amour pour l'étude et le progrès des lettres. Comme poëte, il ne fut pas toujours heureux dans le choix de

(1) Aujourd'hui ce n'est plus qu'un moulin.

ses sujets; « ses pièces n'offrent souvent que des futilités scolastiques, dit Boulliot; elles fourmillent d'ailleurs d'hyperboles fastueuses et de pointes ridicules; on y trouve quelques étincelles et rarement le feu poétique ». On lui a fait trop d'honneur en le comparant à Horace, qu'il a mis en pièces dans ses écrits. On a de Jean Morel : *Lyra plectri Horatiani æmula;* Paris, 1608, in-8°; dix des pièces de ce recueil, qui renferme 123 odes et 16 acrostiches, avaient paru séparément; — *Hendecasyllabi sive Epigrammatum Centuriæ II;* Paris, 1612-1613, 2 vol. in-8°; — *Calotta, salutare ad modum capitis operimentum;* Paris, 1622, 1626, in-4°; ce petit poëme, auquel le médecin René Moreau répondit par l'*Anti-Calotte* (1613), fut d'abord publié en 1611; mais cette édition est inférieure aux deux dernières que nous indiquons; — *Hymni sacri, item pleraque alia poemata;* Paris, 1623, in-4°; — *Pulvinar matutinum;* s. l., 1625, in-4°; — *Urbis Parisiorum Encomium;* Paris, 1627, in-4°; édition plus complète que celle de 1612; — *Hymni pro beatificatione B. Joannis de Deo;* Paris, 1631, in-4°, trad. en vers français par l'auteur et par G. Colletet; — plusieurs écrits de circonstance, ou morceaux poétiques insérés dans divers ouvrages. Jean Morel avait laissé en manuscrit un recueil contenant en 17 ou 18 vol. in-fol., par titres et par lieux communs, « toutes les belles matières, dit Colletet, qui peuvent tomber dans la conversation du monde et dans les conférences des savants », véritable bibliothèque au moyen de laquelle on pouvait aisément se passer de tous les autres livres. Le célèbre président de Mesmes, qui l'avait examiné, l'appelait *une des merveilles du monde.* On ignore ce que ce recueil est devenu. P. L.

Le Vasseur, *Annales de l'église de Noyon*, II, 1069, 1273. — Guill. Colletet, *Traité de la Poésie morale et sentencieuse*, 35. — Goujet, *Collége royal de France*, II, 222, 398, 403; III, 186. — Boulliot, *Biogr. Ardennaise*, II.

MOREL (*Claude*), docteur en Sorbonne, théologien et prédicateur ordinaire du roi, né et mort dans le dix-septième siècle. C'était un adversaire passionné des jansénistes. Il publia contre eux : *La Conduite de saint Augustin contre les Pélagiens*, 1658, in-12, et *L'Oracle de la Vérité, ou l'Église de Dieu contre toutes sortes d'hérésies;* 1666, in-12. Les jansénistes ne manquèrent pas de lui répondre. On possède quatre pièces, une épître latine en prose, deux invectives en vers latins, et un sonnet à l'adresse de Claude Morel. Voici les derniers vers du sonnet :

Sa bouche du tonnerre imite le fracas.
Elle abbat et foudroye, et Samson ne fut pas,
Comme il est, la terreur du Philistin prophane.

Aussy met-on beaucoup de différence entr'eux,
Puisque l'vn ne portoit qu'vne mascholre d'asne,
Et que, pour vaincre tout, Morel en porte deux !

Dans les premiers mois de l'année 1659, le conseil d'État rechercha les auteurs de ces libelles, et les condamna le 5 mai. Nous avons : *Arrest du conseil d'Estat par lequel S. M. ordonne qu'il sera informé contre les autheurs, imprimeurs et libraires d'une lettre latine* Ad Claudium Morel, *et plusieurs feuilles en vers latins et françois.* Toutes les pièces qui concernent cette affaire se trouvent réunies à la Bibliothèque Impériale, dans le carton 58 du résidu de Saint-Germain. B. H.

Bulletin des Comités historiques, 1849, p. 89.

MOREL (Dom *Robert*), bénédictin français, né en 1653, à La Chaise-Dieu (Auvergne), mort le 19 août 1731, à Saint-Denis près Paris. Il fit profession dans l'abbaye de Saint-Faron de Meaux (1671), fut envoyé pour terminer ses études à celle de Saint-Germain-des-Prés et en devint bibliothécaire (1680). Il fut ensuite prieur à Meulan et à Saint-Crespin de Soissons, et secrétaire du visiteur de France. La surdité dont il était affecté l'obligea de renoncer à ces emplois, et il se retira en 1699, à Saint-Denis, où il partagea le reste de sa vie entre les exercices de piété et la rédaction de plusieurs ouvrages ascétiques. Il mourut en odeur de sainteté. Dom R. Morel avait l'esprit clair, juste et fécond; ses paroles ne respiraient que la charité et la droiture; une grande modestie jointe à la simplicité de ses mœurs lui servaient à cacher ses talents. On a de lui : *Effusions de cœur, ou entretiens spirituels et affectifs d'une âme avec Dieu sur chaque verset des psaumes et des cantiques de l'église;* Paris, 1716, 4 vol. in-12; — *Méditations sur la règle de Saint-Benoît;* Paris, 1717, in-8°; — *Entretiens spirituels sur les Évangiles;* Paris, 1720, 4 vol. in-12; — *Entretiens spirituels pour servir de préparation à la mort;* Paris, 1721, in-12; — *Imitation de Jésus-Christ, trad. nouv. avec des pièces;* Paris, 1723, in-12; d'après Barbier, il a beaucoup profité du travail de Lemaistre de Sacy; — *Méditations chrétiennes sur les Évangiles;* Paris, 1726, 2 vol. in-12; — *Du Bonheur d'un simple Religieux et d'une simple Religieuse qui aiment leur état et leurs devoirs;* Paris, 1727, in-12; — *Retraite sur les principaux devoirs de la vie religieuse;* Paris, 1728, in-12; — *De l'Espérance chrétienne;* Paris, 1728, in-12; — *Effusion de cœur sur le Cantique des Cantiques;* Paris, 1730, in-12. P.

Dom Tassin, *Hist. littéraire de la Congrég. de Saint-Maur.* — Moréri, *Grand Dict. hist.* (édit. 1759). — Barbier, *Dissertat. sur soixante trad. françaises*, p. 67.

MOREL (***), peintre belge, né à Anvers, vers 1689, mort fort âgé, à Bruxelles. Il eut pour maître son concitoyen Verendaal, bon peintre de fleurs et de fruits. Il apprit à cultiver le même genre et à bien imiter la nature. Après avoir acquis de la réputation à Anvers, il alla s'établir à Bruxelles, où il travailla pour la cour. Employé de toutes parts, il gagna de grosses sommes, mais son goût pour la magnificence

nuisit toujours à sa fortune. On ignore l'année précise de sa mort. Morel composait bien ses tableaux. Sa couleur est vraie et harmonieuse, sa touche ferme, sa manière large et facile, il surpassait Verendael pour le feuillage et les plantes. Quoique nombreuses et répandues dans presque toutes les galeries de Flandre, ses toiles sont recherchées. On en voit de fort belles à l'abbaye de Saint-Pierre de Gand. A. DE L.

Jacob Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. III, p. 237-239. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. III, p. 89. — Pilkington, *Dictionary of Painters*.

MOREL (*Pierre*), grammairien français, né en 1723, à Lyon, où il est mort, en 1812. Il exerçait les fonctions peu lucratives de procureur à l'élection, tribunal spécial dans l'ancien régime, lorsque la révolution vint lui faire perdre cette modeste ressource. Pendant la terreur, arrêté par méprise, au lieu d'un de ses frères, intendant général des bâtiments du prince de Conti, il ne dit pas un mot qui pût révéler l'erreur, et son noble dévouement faillit le conduire à l'échafaud. Rendu à la liberté, il vint à Paris. Frappé du défaut de méthode dans l'enseignement grammatical, il composa un système où, entre autres choses, il apprend à distinguer le temps de la durée de la voix d'avec la qualité du son qu'elle fait entendre, et où il compare ingénieusement le son des voix aux tons principaux des gammes. Ses observations neuves et curieuses fixèrent l'attention de l'Institut, qui y donna des éloges et mit l'auteur au nombre de ses membres associés de la Classe des Lettres. Voici les titres de ses ouvrages : *Traité de la concordance du participe présent*; — *Essai sur les voix de la Langue française et recherches sur l'accent prosodique des voyelles*; — *Traité ou Examen analytique de la Période et de ses parties constitutives*; ces trois ouvrages ont été réunis (Paris, 1804, in-8°). Il a, en outre, donné un grand nombre d'articles au *Journal grammatical* de Domergue. G. DE F.

Archives du Rhône, t. I, 1825.

MOREL (*Jean-Marie*), architecte français, frère du précédent, né à Lyon, en 1728 mort le 10 août 1810. Dès l'âge de seize ans il enseignait la haute géométrie aux élèves du corps des ponts et chaussées. Un an et demi après, il fut nommé sous-inspecteur de la province du Lyonnais. Appelé à Paris par ses chefs, il concourut pour la place d'architecte du prince de Conti et l'emporta sur ses concurrents. Il s'adonna surtout à l'architecture des jardins, et s'y fit bientôt une très-grande réputation. A cette époque on avait renoncé aux jardins symétriques de Le Nôtre dans les terrasses, les larges rampes, les longues allées, les quinconces; les plateaux semblaient établir autant de théâtres pour mettre en évidence les brillants cortéges de la cour ou des grands seigneurs. On copiait les Anglais, peuple voyageur qui associait confusément dans ses jardins, les sites, les monuments, les végétaux, les animaux de toutes les parties du monde; on faisait des jardins anglais et même des jardins chinois. Morel, auquel le prince de Conti laissait toute liberté, et qui avait le goût de la belle nature, se rapprocha davantage de sa simplicité, coordonna ses ensembles, harmonia ses détails, fit naître les accessoires des fonds eux-mêmes en les faisant tendre à l'effet du dessin primordial. Dans son poëme des *Jardins*, Delille fit pour lui ces vers :

Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,
Il traite sa beauté comme une vierge pure,
Qui rougit d'être nue et craint les ornements.

Parmi les nombreux parcs et jardins exécutés par Morel, on peut citer ceux de M. de Nicolaï, à Bercy; du maréchal de Trévise, à Saint-Ouen, près Paris; de M. de Girardin, à Ermenonville; de la reine Hortense, à Saint-Leu-Taverny; le parc de Guiscard, au duc d'Aumont; celui de Sceaux près Paris et celui de La Malmaison. Morel a publié : *La Théorie des Jardins, ou l'art des jardins de la nature*, 1774, in-8°; 2[e] édit., 1802, 2 vol. in-8° : dans cette dernière édition, on a ajouté une *Liste des plantes ligneuses indigènes et exotiques acclimatées, avec la manière dont elles se propagent*, etc. G. DE F.

Fortair, *Discours sur la vie et les ouvrages de J.-M. Morel*.

MOREL DE CHEFDEVILLE (*Étienne*), auteur dramatique français, né le 11 janvier 1747 (1), à Paris, mort le 13 juillet 1814, près de Villeneuve-Saint-Georges (Seine-et-Oise). Fils d'un intéressé dans les fermes de Bretagne, il fut attaché de bonne heure au service du comte d'Artois, et passa ensuite à celui de Monsieur en qualité d'intendant des menus plaisirs et affaires de la chambre. Sans cesser d'occuper cette dernière place, il devint l'un des administrateurs généraux des loteries jusqu'à leur suppression, en 1793. Sous le consulat il fut directeur de l'Opéra pendant plusieurs mois (décembre 1802 à septembre 1803). Il se retira dans sa vieillesse aux environs de Villeneuve-Saint-Georges, où il possédait une jolie maison de campagne, et y mourut, d'une maladie de la vessie. Enrichi par d'heureuses spéculations, de mœurs douces et faciles, il eût pu passer pour un homme d'esprit s'il n'eût rien écrit. Les ouvrages qu'il a donnés à l'Opéra, médiocres et d'un style négligé, accusent pourtant une certaine entente scénique, fort prisée des musiciens. Après avoir débuté avec Mereaux par *Alexandre aux Indes* (1783); il écrivit pour Grétry *La Caravane du Caire* (1783), *Panurge dans l'île des Lanternes* (1785), et *Aspasie* (1789), pour Philidor *Thémistocle* (1785), pour Winter *Tamerlan* (1802), pour Dalayrac *Le Pavillon du Calife* (1804), et pour Fiocchi *Sophocle* (1810). Il arrangea aussi diverses pièces qu'il fit représenter sous son nom, et composa les pastiches des *Mystères*

(1) On donne aussi la date du 10 octobre 1751.

d'Isis (1801), de *Saül* (1803), et de *La Prise de Jéricho* (1805), où il mit à contribution Mozart, Hændel, Gossec, Haydn, Piccini et d'autres musiciens. P. L.

Jay, Jouy et de Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Quérard, *La France Littéraire*.

MOREL (*Jean-Alexandre*), musicographe français, né le 26 mars 1775, à Loisey (Meuse), mort le 31 octobre 1825, à Paris. Admis en 1797 à l'École Polytechnique, il entra ensuite dans l'artillerie, et fut attaché comme professeur à l'école de cette arme dans la garde impériale. Son service l'ayant appelé à Plaisance, il profita du séjour prolongé qu'il fit dans cette ville pour réunir une grande quantité de morceaux rares et peu connus sur la musique italienne. En 1817, il fut nommé sous-inspecteur à l'École Polytechnique. On a de lui : *Principe acoustique nouveau et universel de la théorie musicale;* Paris, 1816, in-8°; — *Système acoustique, ou musique expliquée;* Paris, 1824, in-8°; extrait du *Dictionnaire des Découvertes :* il établit son système d'après la structure de l'oreille, où il crut trouver le principe du sentiment de la tonalité; — *Observations sur la théorie musicale de M. de Momigny*; Paris, 1822, in-8°; — plusieurs articles dans *Le Moniteur universel.* K.

Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1826.

MOREL (*Melchior-Hyacinthe*), littérateur français, né le 5 janvier 1756, à Avignon, où il est mort, le 29 juillet 1829. Admis en 1776 parmi les clercs de la Doctrine, il enseigna les belles-lettres au collége d'Aix, se rallia aux principes de la révolution, et écrivit trois brochures contre le célibat des prêtres. En 1809 il fut appelé à la chaire de rhétorique du collége d'Avignon, et la remplit jusqu'en 1821. Il était membre des Académies de Vaucluse, de Lyon, de Marseille et de Bruxelles. « Son aimable gaieté, dit M. Barjavel, la vivacité de ses saillies, la fraîcheur de son imagination et la bonté de son caractère le faisaient aimer de tout le monde. » Morel a laissé un grand nombre de pièces de vers, entre autres les *Epîtres à un jeune matérialiste* (1785), *à Zulime* (1788) et *à Rollin* (1818); *La Caverne,* poëme; *Mes Distractions* (Avignon, an VII, in-12); *L'Art épistolaire* (ibid., 1812, in-12), poëme trad. du latin du P. Hervey de Montaigu; des odes, des discours, etc. Nous citerons à part : *Lettres sur le Matérialisme;* Avignon, 1813, in-12; et *Lou Galoubé de Jacintou Morel;* ibid., 1828, in-12 : recueil de poésies provençales, précédé d'un discours préliminaire en français. En 1803 et 1804, il a rédigé avec François Dupuy le *Journal de Vaucluse.* K.

L'Indicateur d'Avignon, 5 déc. 1841. — *Annuaire du Vaucluse*, 1841-1842. — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*, II, 192-195 et 510-512.

MOREL (*Antoine-Alexandre*), graveur français, né en 1765, à Paris, où il est mort, en 1829. Il fut élève, pour la gravure, de Massard père et d'Ingouf, et, pour le dessin, de David, collabora à *la Galerie de Florence* et au *Musée français*, et obtint deux médailles en 1807 et en 1827. Quelques planches de lui méritent d'être citées, telles que *Le Jugement de Salomon* de Poussin, *Madeleine pénitente* du Guide, *Le Concert* du Dominiquin, *Le Serment des Horaces* et *Bélisaire* de David.

Un artiste du même nom, *François* MOREL, né vers 1768, fut élève de Volpato, et travailla principalement en Italie. P.

Nagler, *Neues Allgem. Künstlerlexikon.* — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'Estampes.*

MOREL DE VINDÉ (*Charles-Gilbert*, vicomte), agronome et littérateur français, né le 20 janvier 1759, à Paris, où il est mort, le 20 décembre 1842. Il était conseiller au parlement de Paris depuis 1778, lorsque la révolution éclata; il en adopta avec modération les principes, et fut appelé, en 1790, à présider l'un des six tribunaux de la capitale, celui du quartier des Tuileries. L'année suivante, après la fuite du roi, il donna sa démission et se tint désormais éloigné de tout emploi public. Autant par goût que par prudence, et pour écarter de lui les soupçons auxquels l'exposait la fortune considérable qu'il avait héritée de son aïeul Paignon-Dijonval, il s'adonna exclusivement aux travaux agricoles; par suite de ses expériences réitérées, il mit au jour de nombreux écrits, qui lui valurent les titres de correspondant de l'Institut (1808), et de membre des Sociétés d'Agriculture de Paris, Versailles, Lille, Caen, Toulouse, etc. Il ne sortit de la vie privée qu'au retour des Bourbons. Nommé chevalier de la Légion d'Honneur (6 décembre 1814), et pair de France (17 août 1815), il prit peu de part aux débats politiques du Luxembourg, où il continua de siéger après la révolution de Juillet. En 1818, il entra au Conseil supérieur d'Agriculture, et en 1824 il fut élu membre de l'Académie des Sciences (Section d'Économie rurale). On cite de lui : *La Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen;* Paris, 1790, in-8°; — *Etrennes d'un Père à ses Enfants, ou collection de quatrains moraux;* Paris, 1790, in-16 : ce petit livre a eu, sous le titre de *Morale de l'Enfance*, de fréquentes réimpressions, soit à Paris, soit en province, et il a été traduit en vers latins par M. J.-V. Leclerc (De Officiis ad pueros tetrasticha; Paris, 1816, in-16); — *Essai sur les mœurs de la fin du dix-huitième siècle;* La Haye (Paris), 1794, in-12; — *Les Révolutions du Globe, conjecture formée d'après les découvertes de Lavoisier sur la décomposition et la recomposition de l'eau;* Paris, 1797, in-8°; 3e édit. augmentée, 1811; — *Primerose;* Paris, 1797, 2 vol. in-18, fig., et 1801, in-18 : « la composition est faible, mais amusante, dit Chénier, et le style n'est pas dépourvu de grâces »; — *Clémence de Lautrec,* roman; Paris, 1798, 2 vol. in-12; — *Zelomir,* roman;

Paris, 1800, in-18, fig.; — *Essai sur les Constructions rurales économiques*; Paris, 1824, in-fol., pl. Il est aussi l'auteur de notices ou mémoires *sur les béliers mérinos* (1807), *sur la monte* et *sur l'agnelage* (1813-1815); *sur le fraisier des Alpes* (1822), *sur la théorie des assolements* (1822-1823), *sur le morcellement de la propriété* (1826), etc. M. Morel de Vindé a été un des collaborateurs du *Journal des Connaissances utiles*. Il reçut de Louis XVIII les titres de baron et de vicomte. P. L—y.

D'Audiffret, *Éloge*, prononcé à la Chambre des Pairs. — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

MOREL-FATIO (*Antoine-Léon*), peintre de marine français, né à Rouen (Seine-Inférieure), en 1810. Il étudia la peinture sous différents artistes, et se perfectionna par des voyages en Italie, en Orient et dans d'autres contrées. En 1852, il fut nommé conservateur des collections maritimes au Louvre. En 1854, il fit partie de l'expédition de la mer Noire, et publia à son retour, avec M. Durand-Brager, des vues du littoral de cette mer. M. Morel-Fatio a exposé des tableaux de marine à tous les salons, depuis celui de 1833. Les principaux sont : *Vue de l'île de Wight*, 1833; — *Sauvetage du brick* Ontario, 1835; — *Coup de vent dans la rade d'Alger*, id.; — *Combat d'Algesiras*, 1836; — La Palmire, *brick français, s'emparant, le 3 octobre* 1806, *d'un brick anglais*, 1837; — *Attaque d'Alger par l'amiral Duperré*, id.; — *Entrée du port du Havre*, 1838; — *Avant-port du Havre*, id.; — *Vue de Saint-Malo*, id.; — *Le brick de la reine Amélie sur la rade de Cherbourg*, 1839; — *Combat du* Vengeur, *en* 1794, salon de 1840; — *Saint Jean d'Ulloa*, 1841; — *Victoire du cap Saint-Vincent*, 1842; — *Port d'Amsterdam en* 1700, id.; — *Bombardement de Tanger en* 1844, salon de 1845; — *Louis-Philippe partant du Tréport, le 2 septembre* 1844, *pour se rendre à bord du yacht royal où se trouvaient la reine d'Angleterre et le prince Albert*, 1846; — *Incendie de* La Gorgonne, id.; — *Un Naufrage*, 1847; — *Prise à l'abordage du transport anglais* Les Deux Jumeaux *par* L'Heureux Tonton, *dans la Baltique*, en 1813, salon de 1848; — *Jean Bart montant* La Palme, *de 18 canons, s'empare à l'abordage d'un vaisseau hollandais de 60 canons*, même salon; — *L'île de La Tortue, rendez-vous des flibustiers*, 1849; — *Le Prince président de la république visitant à Cherbourg l'escadre de la Méditerranée*, 1852; — *Épisode du voyage du président de la république, pendant la traversée de Marseille à Toulon*, 1854; — *Vue du port de Brest*, 1855; — *Attaque sur mer*, id.; — *Vue de Toulon*, 1857; — *Tempête dans le port d'Alger*, id.; — *Napoléon III recevant à bord du vaisseau* La Bretagne *la reine d'Angleterre, le 6 août* 1858, *dans le port de Cherbourg*, salon de 1859. M. Morel a reçu une médaille de troisième classe en 1837, une de première classe en 1843, une autre en 1848, et la décoration de la Légion d'Honneur, le 15 juillet 1846. Il a rédigé une *Notice des Collections maritimes du Louvre*; 1854, in-8°; plusieurs catalogues d'objets d'arts, et une brochure intitulée du *Monopole des professions lucratives en France et de leur suppression moyennant indemnité*, 1839. G. de F.

Annuaire des Artistes français, 1836. — *Livrets des expositions.*

MORELET (*Jean*), historien français, né en 1589, à Dijon, où il est mort, le 7 mai 1679. Il était recteur d'un des hôpitaux de Dijon. On a de lui : *Bellum Sequanicum secundum*; Dijon, 1668, in-8°; — *Claudii Barth. Morisoti Vitæ Elogium*; ibid., 1675, in-4°. Il avait écrit une histoire des guerres de 1672 à 1675, en quatre livres, histoire restée inédite.

Un de ses parents, *Laurent* Morelet, né en 1636, à Dijon, fut aumônier du frère de Louis XIV, prédicateur de la reine Marie-Thérèse et doyen de l'église de Nuits. Il a laissé : *La Galerie de Saint-Cloud et ses peintures expliquées*; Paris, 1681, in-4°; réimpr. sous le titre de *Traité de Morale pour l'éducation des princes, tiré des peintures*; Paris, 1686, in-12; — *De la Génération éternelle du Verbe incarné*; Nuits, 1720, in 8°. K.

Papillon, *Auteurs de Bourgogne*, II.

MORELL (*Julienne*), savante espagnole, née le 16 février 1594, à Barcelone, morte le 26 juin 1653, à Avignon. Son père, Jean-Antoine, était un homme opulent, qui, obligé à la suite d'un meurtre de quitter l'Espagne, se réfugia en 1606 à Lyon. Dès l'enfance elle avait montré un goût si prononcé pour l'étude et une intelligence si extraordinaire, qu'elle apprit, comme en se jouant, quatorze langues, tant anciennes que modernes, la philosophie, la théologie, la jurisprudence et la musique. En 1607, à peine âgée de treize ans, elle soutint à Lyon des thèses publiques en hébreu, en grec et en latin, qu'elle dédia à Marguerite d'Autriche, reine d'Espagne, et en 1608 elle reçut le diplôme de docteur en philosophie à l'université d'Avignon. Dégoûtée du monde et des hommages qu'on lui rendait, elle entra dans le couvent de Sainte-Praxède, et malgré l'opposition de son père elle y prononça ses vœux en 1610. Elle a composé des hymnes et des cantiques latins, et elle a traduit du latin en français le *Traité de la Vie spirituelle*, de saint Vincent Ferrier (Lyon, 1617, in-8°), et la *Règle de Saint-Augustin, avec des notes* (Avignon, 1680). P.

N. Antonio, *Bibl. Hispana nova*. — A. Schott, *Bibl. Hispana*, 343. — Lope de Vega, *In Lauro Apoll.* — Hilarion de Coste, *Éloges et Vies des Dames illustres*. — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*, II.

MORELL (*André*), savant numismate suisse, né à Berne, le 9 juin 1646, mort à Arnstadt, le 26 avril 1703. Porté de bonne heure vers l'étude des monnaies, il apprit le dessin, afin de sup-

pléer aux lacunes de sa collection. Encouragé à continuer ses recherches par Charles Patin, dont il fit la connaissance, en 1673, à Bâle, il se rendit sept ans après à Paris, pour y examiner en détail le Cabinet des Médailles. Il y rencontra Spanheim, qui l'engagea à entreprendre un grand travail d'ensemble sur les médailles des anciens. Il suivit ce conseil, se mit en rapport avec les savants les plus experts en numismatique, et prit part aux réunions tenues à l'hôtel d'Aumont, où se traitaient des questions historiques se rattachant aux monnaies des empereurs romains. En 1683, il donna au public un essai de son ouvrage, dont les planches, exécutées avec la plus grande exactitude, avaient été gravées par lui-même. Signalé à l'attention de Louis XIV, il fut adjoint peu de temps après à Rainssant, pour mettre en ordre le Cabinet des Médailles, ce qui lui fit refuser les offres avantageuses par lesquelles on essaya de l'attirer à Berlin et à Copenhague. Son travail terminé, on tarda quelque temps à lui en payer la rémunération promise; la manière libre dont il s'exprima sur ce procédé le fit mettre à la Bastille, sur l'ordre de Louvois (1). Ses papiers et dessins furent saisis, et ne lui furent pas même rendus lorsqu'après être resté pendant trois ans en prison il fut, en novembre 1691, relâché, sur les réclamations du canton de Berne; mais il avait heureusement envoyé auparavant en Suisse les matériaux les plus précieux de son grand ouvrage. Louis XIV, qui n'avait eu aucune part au traitement inique dont ce savant avait été l'objet, chercha à le lui faire oublier par les prévenances les plus gracieuses; il lui fit offrir la place de conservateur des médailles, à la condition qu'il embrasserait le catholicisme. Morell refusa, et retourna dans sa ville natale en août 1692. Appelé en 1694 à Arnstadt, comme conservateur du riche cabinet de médailles que le comte de Schwartzbourg y avait rassemblé, il rencontra à son passage à Halle son ami Spanheim, qui par l'entremise de Danckelmann, ministre de l'électeur de Brandebourg, lui fit obtenir de ce prince l'assurance de recevoir l'argent nécessaire pour la publication de son ouvrage, dont l'impression fut immédiatement commencée. Mais cette promesse resta sans effet, par suite de la disgrâce de Danckelmann, survenue bientôt après. Découragé et atteint, en 1699, d'une attaque de paralysie, Morell n'acheva pas le travail auquel il avait consacré les plus belles années de sa vie. Réputé avec raison l'un des plus grands numismates de son époque, il ne tira jamais la moindre vanité de ses connaissances. « Je me suis toujours gardé des illusions de l'amour-propre, dit-il dans une de ses lettres, ne cherchant dans l'étude des médailles qu'à m'occuper agréablement et qu'à apprendre l'histoire. Les médailles ne sont que des monuments de la vanité des anciens. Quand je les entendrais parfaitement, je n'en serais ni plus grand ni plus honnête homme. Au lieu que si je m'enorgueillissais de la connaissance que j'en ai, je serais un sot et une bête. » — Une partie de ce qui était terminé du travail de Morell fut publiée par Havercamp, sous le titre de : *Thesaurus Morellianus, sive familiarum Romanarum numismata omnia*; Amsterdam, 1734, 2 vol. in-fol., dont un vol. de planches gravées avec le plus grand soin; le texte n'est pas aussi recommandable, parce que l'éditeur y a joint les remarques souvent contradictoires d'Orsini, de Vaillant et d'autres numismates; le manuscrit original de Morell appartenait en 1821 au baron Westreen de Tiellandt. — Une autre partie des recherches de Morell parut sous le titre de *Thesaurus Morellianus, sive commentaria in XII priorum imperatorum romanorum numismata*; Amsterdam, 1752, 3 vol. in-fol., dont un de planches; de même que dans l'ouvrage précédent, le texte de celui-ci, disposé par Havercamp, Gori et Schlegel, et augmenté de leurs commentaires, pèche par l'absence de méthode et par un trop grand nombre d'hypothèses, en contradiction souvent les unes avec les autres; quant aux planches, elles sont irréprochables. On a encore de Morell : *Specimen universæ Rei Nummariæ antiquæ*; Paris, 1683, et Leipzig, 1695, in-8°; — *Epistola ad J. Perizonium de numis consularibus*; 1701, in-4°; réimprimé dans les *Electa Rei Numariæ* de Woltereck; — *Lettre écrite au chevalier Fontaine, en réponse à une lettre que le* Journal de Paris *dit avoir été écrite à Morell par M. Galland*; 1703, in-4°; — Quelques *Lettres* à H. Haas, son grand-père, dans les *Vermischte Beyträge* de Ch.-Fr.-L. Haas. O.

Ghilianelli, *Vita Morellii* (en tête de la *Columna Trajana* de Gori). — Altmann, *Leben Morells* (dans l'*Altes und Neues aus der Gelehrten Welt*, année 1718). — *Bibliothèque raisonnée*, t. XII. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXIV. — Hirsching, *Histor. liter. Handbuch*. — Fuessli, *Geschichte der Künstler in der Schweitz*, t. II.

MORELL (*Thomas*), philologue anglais, né à Eton, dans le comté de Buckingham, le 18 mars 1703, mort le 19 février 1784. Il fut admis à l'école d'Eton lors de la fondation de cet établissement, et alla achever ses études au collége du Roi à Cambridge. Il fut agrégé à ce collége, entra dans les ordres sacrés, devint recteur de Buckland, dans le comté de Hertford, chapelain de la garnison de Portsmouth, curé de Kew et de Twickenham. Tels sont les rares et simples événements d'une vie toute consacrée à l'étude. Il était un des bons hellénistes de son temps. Ses principaux ouvrages sont : *Poems on divine subjects, original and translated from the latin of Marcus Hieronymus Vida, with large annotations, more particularly concerning the being and the attributes of God*; Londres, 1832, in-8°; — *The Canterbury Tales of Chaucer, in the ori-*

(1) Dans sa *Bibliothek der Schweizer-Geschichte*, t. II, p. 298, Haller soutient, contre l'opinion commune, que Morell ne fut pas enfermé à la Bastille.

ginal, from the most authentic mss. and as they are turned into moderne language by the most eminent hands; Londres, 1737, in-4°; — *Hope, a poetical essay in blank verse, on that christian grace, in three books;* 1745; — *Euripidis* Hecuba, Orestes *et* Phenissæ, *cum scholiis antiquis;* 1748, 2 vol. in-8°; c'est une réimpression de l'édition de King, avec l'*Alceste*, revue par lui-même; — *Thesaurus Græcæ poeseos, sive Lexicon græco-prosodiacum*, avec le portrait de l'auteur par Hogarth; Eton, 1762, in-4° : travail neuf et extrêmement utile qui constitue un dictionnaire poétique et prosodique de la langue grecque, un *Gradus ad Parnassum* grec; l'auteur n'a eu que le tort de ne pas indiquer la quantité métrique, qu'il laisse à conjecturer d'après les exemples cités; cette lacune a été comblée par le docteur Maltby qui a donné une édition très-perfectionnée du *Thesaurus poeseos Græcæ*. Morell publia une édition corrigée du *Lexicon* grec de Hederich et trois éditions du *Dictionnaire* latin de Ainsworth. Morell était bon musicien et il écrivit les paroles des *Oratorios* de Hændel. Il laissa deux ouvrages qui parurent après sa mort : une traduction fidèle des *Epîtres* de Sénèque avec des notes; 1786, 2 vol. in-4°; — *Notes and Annotations on Locke* On the Human understanding, *written by order of the queen Caroline;* 1794, in-8°. Z.

Harwood, *Alumni Etonenses.* — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

MORELLET (*André*), littérateur et économiste français, né à Lyon, le 7 mars 1727, mort à Paris, le 12 janvier 1819. Il fit ses premières études à Lyon, dans le collége des jésuites, et fut envoyé à Paris à l'âge de quatorze ans. Placé dans le séminaire des Trente-trois, il s'y distingua assez pour être admis dans la Sorbonne, où il passa cinq années. On sait que les études théologiques s'étaient bien relâchées dans cette célèbre maison et que les idées du siècle y pénétraient. L'abbé Morellet eut là pour camarades deux jeunes abbés plus tard célèbres, Loménie de Brienne et Turgot, que la philosophie et l'économie politique disputaient à la théologie. Il s'associa à leurs tendances, les dépassa même, et mérita par sa liberté d'esprit l'amitié de Diderot et de D'Alembert. Pendant qu'il préparait sa licence à la Sorbonne, il fut chargé en 1752 de l'éducation du fils de M. de La Galaizière, chancelier du roi de Pologne. Il fit ensuite le voyage d'Italie avec son élève. A Rome il rencontra par hasard le *Directorium inquisitorum*, rédigé au quatorzième siècle par le cardinal Eymeric, grand-inquisiteur d'Aragon, et publié au seizième sous les auspices de Grégoire XIII. Il eut l'idée de donner une traduction abrégée de ce curieux monument de l'intolérance, pensant que le meilleur moyen de combattre le fanatisme, c'était de le montrer à l'œuvre. De retour à Paris, il devint l'hôte familier des cercles philosophiques et des dîners de Mme Geoffrin. On y appréciait son instruction étendue, sa facilité de plume, son talent de polémique et son esprit, assez piquant, quoique sans légèreté; on se servait de lui en toute occasion contre les ennemis des philosophes. « Embrassez pour moi l'abbé *Mords-les*, écrivait Voltaire à Thiriot, le 19 novembre 1760. Je ne connais personne qui soit plus capable de rendre service à la raison. » Quand Palissot fit jouer sa comédie des *Philosophes*, Morellet vengea ses amis dans un pamphlet assez piquant intitulé : *La Vision de Charles Palissot*. Quelques mots qui lui échappèrent sur la princesse de Robecq, protectrice de Palissot, furent punis par un emprisonnement de deux mois à la Bastille. Cette captivité, peu rigoureuse, augmenta beaucoup la considération du parti philosophique pour Morellet. Malesherbes lui demanda de traduire en le remaniant et en le coordonnant l'éloquent traité de Beccaria *Sur les Délits et les Peines*. Beccaria, loin de se plaindre, avoua trop modestement qu'il devait tout aux livres français, et surtout à son traducteur. D'un autre côté, Turgot, son ami, l'associait à ses travaux d'économie politique. Dans cette science Morellet, sans être original, et en se contentant de développer les idées de Turgot, rendit des services à la cause de la liberté du commerce. Il ne craignit pas de réfuter sur ce point un autre commensal des dîners philosophiques, l'abbé Galiani. Celui-ci fut piqué de la réfutation, et écrivit de Naples à Mme d'Épinay (mai 1770) : « J'ai reçu hier sa réponse, je ne sais pas me résoudre à croire qu'elle soit effectivement de Morellet : elle ressemble aux *badauds* et aux *ribauds* (économistes de l'école de Baudeau et de Roubeaud) comme deux gouttes d'eau; et enfin *Panurge* (sobriquet de Morellet) a dîné dix ans entiers avec nous, et à moins qu'il n'eût une toile cirée sur la tête, quelques gouttes de bon sens et de philosophie auraient dû percer à travers dans dix ans. » Cette boutade ne prouve rien contre Morellet, qui n'était pas un esprit fin, mais un esprit solide et judicieux, sincèrement attaché aux idées de liberté et de progrès modéré. Il acquit l'estime et l'amitié des hommes les plus divers, de Benjamin Franklin, le représentant de l'Amérique insurgée, et de lord Shelburne, le ministre anglais. Ces liaisons lui permirent de rendre à son pays un service signalé, que Lémontey raconte ainsi : « M. Morellet, lié par des rapports intimes avec lord Shelburne, depuis marquis de Lansdowne, mis récemment à la tête du ministère britannique, avait passé à Londres et persuadé à son illustre ami que l'intérêt des nations s'accommode mieux d'une bienveillance mutuelle que des petitesses de l'égoïsme. Au moment où il eut signé la paix, le ministre anglais ne cacha point à M. de Vergennes l'éloquent missionnaire auquel il devait sa conversion. Ce fut en voyant la

lettre où le marquis de Lansdowne s'avouait si généreusement vaincu par le philosophe français, que le roi récompensa M. Morellet par une pension de 4,000 francs. » En 1785, Morellet entra à l'Académie Française. Cet honneur était le prix mérité de nombreux travaux, mais il n'en jouit pas longtemps. La révolution porta le trouble dans l'Académie, et finit par la supprimer. Morellet défendit cette institution contre les attaques de Chamfort, et quand elle fut définitivement condamnée, il eut le courage de soustraire aux recherches des agents de la Convention les archives et les registres de l'Académie. Au péril de sa tête, il les cacha dans sa demeure, en attendant des temps meilleurs. Les terribles années de la terreur lui laissèrent la vie; mais elles le privèrent de toute sa fortune et le réduisirent à traduire, pour vivre, quelques romans anglais; elles l'atteignirent surtout bien cruellement dans ses amis : il vit périr le duc de La Rochefoucauld, Bailly, Lavoisier, Malesherbes. Quand l'orage se fut un peu calmé, après le 9 thermidor, Morellet fit le premier entendre la voix en faveur des familles des condamnés dont les biens avaient été confisqués. Ce pamphlet, *Le Cri des familles*, suivi de plusieurs brochures dans le même sens, eut du retentissement, et plaça Morellet au premier rang des écrivains qui, tout en gardant avec ferveur les idées philosophiques de leur temps, repoussaient le gouvernement issu de la révolution et désiraient une restauration ; cependant, protégé par son honnêteté bien connue et par son grand âge, et d'ailleurs n'ayant jamais employé dans ses écrits l'injure et la violence, il échappa au coup d'État de fructidor, qui frappa plusieurs de ses amis; mais il n'échappa point aux sarcasmes des écrivains du parti contraire. Chénier, plaisantant sur ce qu'il ne composait que des brochures, écrivait :

Morellet, dont l'esprit trop souvent se repose,
Enfant de soixante ans qui promet quelque chose.....

Le triomphe de la réaction, sous le consulat, eut des résultats qui ne pouvaient plaire aux fidèles survivants du dix-huitième siècle. Morellet fut un des plus sévères critiques du brillant roman d'*Atala*, qui annonçait une renaissance religieuse, et il ne désavoua rien de son passé. Rentré à l'Académie Française en 1803, membre du corps législatif en 1807, bien renté par l'État, il garda jusque dans une extrême vieillesse sa gaieté et le libre exercice de sa pensée. On remarque même que dans ses dernières années il composa beaucoup de vers. Une chute qu'il fit en 1815 le condamna à une réclusion absolue; il profita de ce repos forcé pour faire un choix de ses écrits, qu'il publia en quatre volumes sous le titre de *Mélanges de Littérature et de Philosophie du dix-huitième siècle*. Si on joint à ce recueil deux volumes de *Mémoires*, qui vont jusqu'à la fin du consulat, on aura tout ce qui mérite d'être lu, ou du moins feuilleté, parmi les nombreuses publications de cet écrivain, abondant sans originalité, judicieux sans agrément, indépendant sans initiative de pensée, mais honnête, éclairé, ferme dans son attachement aux idées libérales et philanthropiques du dix-huitième siècle, et croyant jusqu'à la fin aux progrès de la raison humaine. M. Campenon, qui le connaissait bien, a dit de lui dans quelques lignes flatteuses, qui ne sont pas inexactes : « Tout était d'accord en lui. On trouvait la simplicité dans ses goûts comme le naturel dans son langage, l'ordre dans ses habitudes comme la méthode dans ses écrits, la sérénité dans son caractère comme le calme dans son imagination; et, s'il était permis d'étendre plus loin ce rapport entre l'homme et ses ouvrages, j'oserais dire que ses conceptions, ses idées, son style même, conservaient je ne sais quoi de robuste comme lui, et de fortement prononcé comme ses traits. C'était le même homme encore qu'on retrouvait dans le monde et dans la vie privée : toujours s'indignant de ce qui lui semblait absurde, toujours frappé du bon sens chez les autres, comme d'un point de contact avec lui, recherchant peu ce qu'on appelle esprit, mais accueillant le naturel, encourageant la timidité, ménageant même l'ignorance, pourvu que la présomption ne s'y joignît pas, et se livrant dans son intérieur, avec la plus aimable facilité de caractère, aux douces joies d'une famille, qu'il eût été heureux de choisir, si la nature ne la lui avait donnée. » Campenon ajoute : « Où retrouver maintenant l'autorité d'un si grand âge, les secours d'une si longue expérience et la puissante impression de cette voix qui, citant parmi nous Fontenelle, Montesquieu, Voltaire, avait le droit de dire : J'ai vu, j'ai entendu. »

Une liste même incomplète des écrits de Morellet donnera une idée de son activité intellectuelle et de la place importante qu'il occupe parmi les publicistes du dix-huitième siècle. On a de lui : *Réflexions sur les avantages de la libre fabrication et de l'usage des toiles peintes en France, pour servir de réponse aux divers mémoires des fabricants de Paris, Lyon, Tours, Rouen, etc., sur cette matière;* Genève, 1758, in-12; — *Préface de la comédie des* Philosophes; 1760, in-8°; — *Remarques critiques et littéraires sur la prière universelle de Pope;* 1760, in-8°; — *Les* Si *et les* Pourquoi; 1760, in-12; — *Mémoire des fabricants de Lorraine;* 1762, in-8°; — *Lettres sur la police des grains;* 1764, in-8°; — *Réflexions sur les préjugés qui s'opposent aux progrès et à la perfection de l'inoculation, trad. de l'italien de M. Gatti*; 1764, in-4°; — *Traité des Délits et des Peines, trad. de l'italien de Beccaria;* 1766, in-12; — *Mémoire sur la situation actuelle de la Compagnie des Indes;* 1769, in-4°; — *Examen de la réponse de M. Necker au* Mémoire; 1769, in-4°; — *Réfutation de l'ouvrage de Galiani qui a pour titre :*

Dialogues sur le Commerce des Blés; 1770, in-8°; — *Théorie du Paradoxe;* 1775, in-12; — *Réponse sérieuse à M. L.* (*Linguet*) *par l'auteur de la Théorie du Paradoxe;* 1775, in-12; — *De l'Académie Française, ou réponse à l'écrit de M. Chamfort qui a pour titre* Des Académies; Paris, 1791; in-8°; — *Pensées libres sur la liberté de la presse à l'occasion d'un rapport du représentant Chénier à la Convention nationale, du 12 floréal;* 1795, in-8°; — *Le Cri des familles, ou discussion d'une motion faite à la Convention nationale par le représentant du peuple Lecointre, relativement à la révision des jugements des tribunaux révolutionnaires;* Paris, 1795, in-8°; — *La Cause des Pères, ou discussion d'un projet de décret* (*de P.-J. Audouin*), *relatif aux pères et mères, aïeuls et aïeules des émigrés;* Paris, 1795, in-8° : cette brochure fut suivie de sept autres écrits de Morellet, dans la même cause; — *Observations sur la loi des otages, ou Loi pour la répression du brigandage et des assassinats dans l'intérieur;* Paris, 1799, in-8°; — *Observations critiques sur le roman intitulé* Atala; Paris, 1801, in-8°; — *Mélanges de Littérature et de Philosophie du dix-huitième siècle;* Paris, 1818, 4 vol. in-8°; outre plusieurs des ouvrages déjà mentionnés, on trouve dans ces *Mélanges l'Éloge de Marmontel;* un *Tableau de la commune de Paris en* 1793; *L'Avis de Franklin aux faiseurs de constitutions*, etc., etc.; — *Mémoires sur le dix-huitième siècle et sur la Révolution, publiés avec une Préface et des Notes par J.-V. Leclerc;* Paris, 1821, 2 vol. in-8°; il en parut une seconde édition, considérablement augmentée; Paris, 1823, 2 vol. in-8°. Les additions faites à cette édition avaient déja paru sous le titre de *Lettres inédites sur l'histoire politique et littéraire des années* 1806 *et* 1807, *pour faire suite à ses* Mémoires; Paris, 1823, in-8°; — *Éloges de Mme Geoffrin par MM. Morellet, Thomas et D'Alembert, suivis d'un Essai sur la conversation d'après Swift, par Morellet;* Paris, 1812, in-8°. — Aux traductions déjà citées on peut en joindre une dizaine d'autres, parmi lesquelles on remarque *Le Legs d'un père à ses filles*, traduit de Grégory (1774); — *L'Italien, ou le confessionnal des pénitents noirs* (1796), trad. de Anne Radcliffe; — *Les Enfants de l'Abbaye* (1797); — *Clermont* (1798); — *Phédora, ou la forêt de Minsky* (1799), trad. de miss Charlton. Morellet fut collaborateur de l'*Encyclopédie*, des *Archives littéraires de l'Europe*, du *Mercure*. L. J.

Morellet, *Mémoires*. — Grimm, *Correspondance*. — Lémontey, *Discours de réception à l'Academie*. — Campenon, *Réponse à Lémontey*. — Delort, *Histoire de la Detention des philosophes*, t. II.

*MORELLET (*Alphonse*), jurisconsulte français, parent du précédent, est né à Bourg, le 4 février 1809. Il étudia le droit à Paris, fut reçu avocat en 1831, et plaida avec succès à Bourg, à Lyon, à Saint-Étienne, à Roanne, dans de nombreux procès criminels, de presse et d'associations ouvrières. A la révolution de 1848, il fit partie de la commission municipale de Lyon, présida le comité d'organisation du travail, établi par M. Emmanuel Arago, et fut élu, en 1849, à l'Assemblée nationale. Il y présenta un grand nombre de projets de loi relatifs aux travaux publics et à l'amélioration du système pénitencier. Depuis le 2 décembre 1851, il s'est retiré de la scène politique, et compte parmi les membres les plus distingués du barreau de Paris.

Documents particuliers.

MORELLI (*Bartolommeo*), dit le *Pianoro*, peintre de l'école bolonaise, né à Pianoro, village situé sur la route de Bologne à Florence, mort en 1703. Élève de l'Albane, il a laissé peu de tableaux, mais il a beaucoup pratiqué la fresque. Ses meilleurs ouvrages en ce genre enrichissent la chapelle dédiée à Notre-Dame-de-Lorette dans l'église San-Bartolommeo à Bologne. On y trouve une grâce telle qu'ils n'eussent pas été désavoués par l'Albane lui-même. E. B—N.

Crespi, *Felsina pittrice*. — Malvasia, *Pitture di Bologna*.

MORELLI (*Maria-Maddalena*), femme poëte italienne, née en 1740, à Pistoie, morte le 8 novembre 1800, à Florence. Dès l'enfance elle se fit remarquer par des dons précoces; elle joignait l'esprit à la grâce et à la beauté, et improvisait avec une facilité singulière. Bien accueillie à la cour de Naples, elle y épousa un gentilhomme espagnol, Ferdinando Fernandez. De rapides et éclatants succès en poésie lui ouvrirent les portes de l'Académie des Arcades, où elle prit le nom de *Corilla Olimpica* (1775). Un triomphe solennel lui fut décerné au Capitole, le 31 août 1776. On n'a conservé aucune des nombreuses pièces de vers que cette improvisatrice a déclamées dans la plupart des villes d'Italie. P.

Collezione di Vite e ritratti di uomini e donne illustri degli ultimi tempi; Rome, 1831, t. II. — *Atti della solenne coronazione fatta in Campidoglio della insigne poetessa donna M.-M. Fernandez*, impr. par Bodoni.

MORELLI (*Cosimo*), architecte italien, né en 1732, à Imola, mort en 1812. Fils d'un architecte, il fut élève de Domenico Trifogli, qui a laissé quelques bons ouvrages à Imola. Il eut la bonne fortune d'avoir pour premiers patrons l'évêque de cette ville, Bandi et son neveu Antonio Braschi, élu pape en 1775, sous le nom de Pie VI. Appelé auprès de ce dernier, Morelli fut chargé de nombreux travaux dans les États de l'Église : après avoir donné les dessins d'une sacristie nouvelle pour Saint-Pierre de Rome, il construisit la *cathédrale d'Imola*, *l'église métropolitaine de Fermo*, le *dôme de Macerata*, plusieurs chapelles, et restaura la basilique de

Ravenne. On lui doit aussi dans l'architecture civile les *théâtres d'Imola, de Fermo, de Jesi, d'Osimo* et *de Ferrare*, les *palais Braschi* à Rome, *Anguisola* à Plaisance, *Berio* à Naples, et *Cappi* à Bologne, et le *palais épiscopal* à Imola. P.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri.*

MORELLI (*Jacques*), célèbre bibliographe et érudit italien, né à Venise, le 14 avril 1745, mort le 5 mai 1819. Fils d'un artisan, il étudia la théologie chez les dominicains, et se fit ordonner prêtre. Ayant acquis à bas prix un recueil manuscrit des lettres de Fr. Barbaro, il se mit à le comparer avec les deux volumes de cette correspondance publiés par le cardinal Quirini, et s'aperçut qu'ils étaient bien moins complets et moins corrects que son manuscrit. Cette découverte le mit en rapport avec le savant P. Rubéis, qui le prit en affection, et l'ayant décidé à se consacrer à des travaux d'érudition, lui procura tous les moyens d'acquérir les connaissances à cela nécessaires. Sous un tel guide, Morelli, qui était doué d'une mémoire prodigieuse et d'une grande vivacité d'intelligence, fit les progrès les plus rapides. Il s'adonna surtout à l'étude de l'histoire littéraire et de la bibliographie, ce qui l'amena à explorer avec le plus grand soin les bibliothèques publiques et particulières de sa ville natale. Son savoir en ces matières le signala à l'attention du bailli Th. Farsetti, qui le chargea de dresser le catalogue de sa riche collection de manuscrits et de livres imprimés. Lorsque Farsetti fut nommé gouverneur de Padoue, il emmena avec lui Morelli, devenu son ami ; dans cette ville, riche en bibliothèques précieuses, Morelli eut occasion d'étendre encore ses connaissances en bibliographie. En 1778 il fut nommé, en remplacement de Zanetti, conservateur de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, fonctions qu'il garda jusqu'à sa mort. Il ne cessa pendant toute sa vie d'augmenter le riche dépôt confié à ses soins (1), et il y fit incorporer par son testament la collection de vingt mille opuscules rares, qu'il avait réunis peu à peu de ses propres deniers. Sa vaste érudition, à laquelle il joignait une modestie rare et la plus grande complaisance pour ceux qui avaient recours à ses lumières, lui valut de grandes distinctions honorifiques de la part d'un grand nombre de souverains ; il était membre associé de l'Institut de France et de la plupart des académies de l'Europe. On a de lui : *Bibliotheca manuscritta del bali T. G. Farsetti*; Venise, 1771-1780, 2 vol. in-12; — *Dissertazione storica intorno alla publica libreria di S. Marco*; Venise, 1774, in-12; — *Fr. Prendilaque, Dialogus de vita Victorini Feltrensis, cum annotamentis*; Padoue, 1774, in-8°; — *Codices manuscripti latini bibliothecæ Nanianæ, relati cum opusculis ineditis ex iisdem depromptis*; Venise, 1776, in-4°; — *I Codici manoscritti volgari della liberia Naniana, riferiti, con alcume operette inedite da essi tratte*; Venise, 1776, in-4°; — *Aristidis Oratio adversus Leptinem, Libanii Declamatio pro Socrate, Aristoxeni Rhytmicorum Elementorum Fragmenta, nunc primum edita, cum annotationibus*; Venise, 1785, in-12; — *Bibliotheca Maphæi Pinelli descripta et annotationibus illustrata*; Venise, 1787, 6 vol. in-8°; ouvrage important pour la connaissance des incunables; — *Catalogo di libri latini raccolti dal bali Farsetti*; Venise, 1788, in-12 : cet opuscule avait été précédé de trois autres, traitant de diverses parties de la bibliothèque de Farsetti; — *Vita di J. Sansovino da Vasari corretta e continuata*; Venise, 1789, in-4°; — *Istoria Viniziana di P. Bembo, da lui volgarizzata, per la prima volta secondo l'originale publicata*; Venise, 1790, 2 vol. in-4°; — *Andreæ Gritti, principis Venetiarum, Vita, N. Barbadico autore*; Venise, 1792, in-4°; — *Componimenti poetici latini e volgari di varii autori de' passati tempi in lode di Venezia*; Venise, 1792, in-4°; — *Monumenti del principio della Stampa in Venezia*, Venise, 1793, in-4°; dans cet opuscule l'auteur combat l'opinion commune sur la date de l'impression du fameux : *Decor Puellarum*; — *Monumenti Veneziani di varia letteratura*; Venise, 1796, in-4°; — *Delle Guerre dei Veneziani nell' Asia dall' anno* 1470 *nel* 1474, *libri III di Cor. Cippico, riprodotti con illustrazioni*; Venise, 1796, in-4°; — *Dionis Cassii Historiarum Romanarum Fragmenta, nunc primum edita*; Bassano, 1798, et Paris, 1800, in-8°; — *Le Rime di Petrarca con illustrazioni inedite di Lod. Beccadelli*; Vérone, 1799, 2 vol. in-16; — *Notizia d'opere di disegno, nella prima meta del secolo XVI esistenti in Padova, Cremona, Milano, Pavia, Bergamo, Crema e Venezia scritta da un anonimo di quel tempo, con copiose annotazioni*; Bassano, 1800, in-8°; — *Bibliotheca manuscripta Græca et Latina*; Bassano, 1802, in-8°; l'auteur a légué à la bibliothèque de Saint-Marc un exemplaire de cet ouvrage où se trouvent jointes beaucoup de nouvelles recherches sur les manuscrits de cette bibliothèque, sujet principal de ce livre; — *Dissertazione intorno ad alcuni viaggiatori eruditi Veneziani poco noti*; Venise, 1803, in-4°; — *Aldi Pii Manutii Scripta tria longe rarissima, annotationibus illustrata* : l'auteur, qui s'était beaucoup occupé des Alde, fournit plusieurs renseignements précieux à Brandobre et à Renouard pour leurs ouvrages sur ces célèbres imprimeurs ; — *Stanze del Sciarra sopra la Rabbia di Macone, testo di lingua*; Bassano, 1806, in-8°; excellente édition; — *Stanze inedite di Ant. de' Pazzi in biasimo*

(1) Il portait à cette bibliothèque une tendresse comparable à celle d'une mère pour son enfant ; on rapporte à ce sujet plusieurs anecdotes touchantes.

delle donne e di T. Tasso in lode di esse; Venise, 1810, in-8° ; — *Lettera rarissima di Cristoforo Colombo, scritta della Giammaica alli re e regina di Spagna intorno li suoi viaggi*; Bassano, 1810, in-8°; — *Opuscoli di In. Liruti, vescovo di Verona, inediti*; Vérone, 1810, in-8° ; — *Epistolæ septem variæ eruditionis*; Padoue, 1819, in-8° ; — plusieurs savants mémoires dans le recueil de l'Institut lombardo-vénitien, dans le *Magasin encyclopédique*, dans le *Saggio sopra la Tipografia del Friuli* de Bartolini, dans le *Mercurio Italiano* de Vienne, etc. — La plus grande partie des opuscules de Morelli ont été réunis en trois volumes in-8°, sous le titre d'*Operette*, Venise, 1820; en tête se trouve une biographie de l'auteur par Moschini, ainsi qu'une centaine de lettres adressées par Morelli à divers savants. E. G.

Zendrini, *Elogio di Morelli* (Milan, 1821, reproduit dans la *Galleria dei Letterati ed artisti illustri delle provincie Veneziane nel secolo XVIII*; Venise, 1822-1824, in-8°). — Albrizzi, *Ritratti*. — Tipaldo, *Biografia degli Ital. illust.*, t. II.

MORELLY, écrivain politique et socialiste, vivait au dix-huitième siècle. Ses ouvrages ont acquis une certaine notoriété, mais sa vie est restée inconnue. *La France Littéraire* de 1769 le fait naître à Vitry-le-François. Il était, dit-on, régent ou précepteur dans cette ville. On n'a point d'autres détails sur son existence, qui s'écoula dans l'obscurité et la méditation. *La France Littéraire* de 1769 et la *Biographie universelle* après elle distinguent deux Morelly, le père et le fils. Barbier n'admet pas cette distinction, et, se fondant sur le témoignage de Morelly lui-même, il rapporte à un seul auteur les ouvrages que *La France Littéraire* et la *Biographie universelle* partagent entre le père et le fils. Ces ouvrages sont : *Essai sur l'esprit humain*; Paris, 1745, in-12 ; — *Essai sur le cœur humain*; Paris, 1745, in-12 ; — *Physique de la beauté, ou pouvoir naturel de ses charmes*; Amsterdam, 1748, in-12 ; — *Le Prince les délices du cœur, ou traité des qualités d'un grand roi, et système d'un sage gouvernement*; Amsterdam, 1751, 2 vol. in-12. Dans cet ouvrage Morelly a donné une première esquisse de sa doctrine d'un chef de nation réalisant le bonheur de ses sujets au moyen d'institutions sociales qui se rapprochent beaucoup du communisme; il développa cette doctrine dans une sorte de poëme en prose qu'il donna pour une traduction de l'indien, sous ce titre : *Naufrage des îles flottantes, ou la Basiliade, poëme héroïque en XIV chants, traduit de l'indien par MM****; Messine (Paris), 1753, 3 vol. in-12; ces *Iles flottantes* ce sont les préjugés qui s'opposent au bonheur des hommes; cette *Basiliade* c'est le gouvernement d'un roi philosophe qui ramène ses sujets aux lois de la nature. Le poëme allégorique de Morelly était littérairement fort médiocre, et il contenait des principes politiques et moraux de nature à soulever les plus graves objections. Ces objections se produisirent en effet, et Morelly y répondit par un traité en forme, où les fantaisies poétiques de la *Basiliade* sont transformées en un corps de doctrines assez fortement enchaînées. Cet ouvrage est intitulé : *Le Code de la Nature, ou le véritable esprit de ses lois, de tout temps négligé ou méconnu, avec cette épigraphe : Quæque diu latuere canam*..... (Ovide). *Partout chez le vrai sage*, 1755, in-12; 1760, in-12 : en voici le résumé, que nous empruntons à un éditeur de Morelly, M. Villegardelle. « Maintenir l'unité indivisible du fonds et de la demeure commune; établir l'usage commun des instruments de travail et de production; rendre l'éducation également accessible à tous; distribuer les travaux selon les forces, les produits selon les besoins; conserver autour de la cité un terrain suffisant pour nourrir les familles qui l'habitent; réunir mille personnes au moins, afin que, chacun travaillant selon ses forces et ses facultés, consommant selon ses besoins et ses goûts, il s'établisse sur un nombre suffisant d'individus une moyenne de consommation qui ne dépasse pas les ressources communes, et une résultante de travail qui les rende toujours assez abondantes; n'accorder d'autre privilége au talent que celui de diriger les travaux dans l'intérêt commun, et ne pas tenir compte, dans la répartition, de la capacité, mais seulement des besoins qui préexistent à toute capacité et lui survivent; ne pas admettre les récompenses pécuniaires : 1° parce que le capital est un instrument de travail qui doit rester entièrement disponible aux mains de l'administration; 2° parce que toute rétribution en argent est ou inutile ou nuisible : inutile, dans le cas où le travail, librement choisi, rendrait la variété et l'abondance des produits plus étendues que nos besoins; nuisible, dans le cas où la vocation et le goût ne feraient pas remplir toutes les fonctions utiles; car ce serait donner aux individus un moyen de ne pas payer la dette de travail et de s'exempter des devoirs de la société sans renoncer aux droits qu'elle assure. » Il est remarquable que ces idées, qui devançaient les doctrines les plus hardies du socialisme contemporain, se produisirent au moment où l'économie politique établissait les véritables lois de la richesse des nations. Morelly a montré un certain talent d'exposition, et il fait bien ressortir quelques éléments de la prospérité publique; son système dans l'ensemble était séduisant avant que l'expérience en eût démontré les dangers; l'auteur lui-même n'en avait pas aperçu toute la portée. Son *Code de la Nature* est à la fois la dernière de ces pacifiques utopies qui depuis la *République* de Platon jusqu'au *Télèphe* de Pechmeja avaient proposé aux hommes un idéal de bonheur, sans application immédiate possible, et la première de ces utopies, plus périlleuses, qui se sont produites dans la révolution française avec la prétention de passer immédiatement de la théorie à la pratique.

Le *Code de la Nature*, ouvrage d'un rêveur quelquefois sérieux et d'un réformateur souvent très-hardi, fut attribué à Diderot et imprimé dans l'édition de ses *Œuvres;* Amsterdam, 1773, 5 vol. in-8°. La Harpe a pris à ce sujet Diderot à partie d'une manière violente dans une leçon de son *Lycée;* sa longue réfutation s'est trompée d'adresse; elle est d'ailleurs aussi superficielle que verbeuse. Morelly fut l'éditeur des *Lettres de Louis XIV aux princes de l'Europe, à ses généraux et ses ministres, de* 1661 *à* 1678; Paris et Francfort, 1755, 2 vol. in-12. Une nouvelle édition du *Code de la Nature* a été publiée par F. Villegardelle, sous ce titre : *Code de la Nature, augmenté de fragments importants de la Basiliade, avec l'analyse raisonnée du système social de Morelly;* Paris, 1841, in-12.

L. J.

France Littéraire de 1769. — Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*. — Villegardelle, *Notice* en tête de l'édit., du *Code de la Nature*.

MORELOS (Dom *José-Maria*), prêtre et général espagnol, l'un des premiers libérateurs du Mexique, né en 1780, à Apatzingan (province de Valladolid, dans le Nouveau-Mexique), fusillé à Mexico, le 22 décembre 1815. Fils d'un menuisier, il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais il préféra la carrière militaire, et devint sergent d'artillerie. On ne sait par quel motif, reprenant sa première vocation, il se fit ordonner prêtre et accepta la cure d'Acapulco. Lorsque le célèbre curé Miguel Hidalgo (*voy.* ce nom) leva (10 septembre 1810) l'étendard de l'indépendance, le curé Morelos fut un des premiers à s'y rallier, et, après la mort tragique d'Hidalgo, échappé au massacre d'Acatila de Bajan (21 mars 1811) avec don Julian Villagran et l'avocat Ignacio Royon, il resta l'un des principaux chefs des libéraux. Ses compagnons et lui parcoururent les provinces de Guanaxuota, de Valladolid, de Guadalaxara, du Zacatécas, de la Puebla, de La Vera-Cruz, de Mexico, de San-Luiz-de-Potosi, et, avec l'aide du prêtre Coss, du général don Jose-Maria Liceaga, du colonel Lopez, de O. Osourno, du curé Verdusco, et de don Gudalupe Vittoria, ils constituèrent une junte à Zitaquaro. Don Rayon en fut élu président. Morelos reçut le commandement d'un corps de sept mille hommes, destiné à propager l'insurrection dans la *Tierra caliente* (Terre chaude), qui s'étend sur le rivage de l'Océan pacifique, dans la partie occidentale du Mexique. Il s'empara de la ville d'Oaxaca, où il fit un butin de trois millions de gourdes de piastres (15,000,000 de fr.) et de celle d'Acapulco, après un siége de quinze mois. L'année suivante, Morelos, devenu principal chef militaire des indépendants, convoqua un congrès à Apatzingan, pour aviser à la formation d'un gouvernement régulier. Ce congrès, composé de quarante membres élus dans les diverses provinces émancipées, reconnut, malgré l'opposition de Morelos, Ferdinand VII comme souverain du Mexique; il promulgua un programme de constitution et adressa un manifeste aux États étrangers pour expliquer les motifs qui avaient fait prendre les armes aux Mexicains. Morelos battit, à plusieurs reprises, les troupes espagnoles (notamment à Tixtla, le 19 août 1811, où l'armée royale, sous les ordres de Fuentès, complétement défaite, perdit son artillerie et ses bagages). Il prit ensuite les villes d'Izucar, de Huexapan et de Real-de-Tasco. Après soixante-cinq jours de siége et une sortie malheureuse (27 avril 1812), Morelos fut obligé d'évacuer la première de ces villes (2 mai); quatre mille habitants y furent massacrés par les Espagnols. Il ne put tenir non plus dans Cuacitla; mais, par une manœuvre hardie, il s'empara successivement de Chilapa, de Téhuacan et d'Orizaba, où il fit un butin de 12,000,000 de dollars (65,040,000 fr.). Il reprit aussi les villes importantes d'Antequera et d'Acapulco. Le 6 novembre 1813, le congrès assemblé à Chilpantzinco, sous la protection de l'armée de Morelos, proclama de nouveau l'indépendance du Mexique et publia une constitution républicaine, qui fut reconnue jusqu'au Guatemala. Le 23 décembre 1813 Morelos attaqua les Espagnols qui s'étaient rendus maîtres de Valladolid; mais, quoique soutenu par ses habiles lieutenants Bravo et Matamoros, il fut repoussé avec une perte considérable, perdit toute son artillerie, et dut se replier sur Puruaran. Poursuivi sans relâche par le fameux Iturbide (depuis empereur), alors colonel au service de l'Espagne, Morelos fut encore défait de la manière la plus complète à la hacienda de Puruaran (nuit du 7 janvier 1814). Ses troupes s'entre-fusillèrent dans l'obscurité, et Matamoros tomba aux mains des royalistes : pour sauver son ami, Morelos mit tout en œuvre; une importante rançon ayant été refusée, il offrit en échange cinq cents officiers ou soldats du régiment des Asturies (des meilleurs d'Espagne) qu'il tenait prisonniers à Acapulco depuis la victoire de Palmar (18 octobre 1813). Le vice-roi Calleja ne voulut entendre à rien; Matamoros fut fusillé ainsi que sept cents de ses compagnons; Morelos usa aussitôt de représailles, et la guerre prit un caractère d'extermination sans exemple. Au mois d'octobre 1815, le général français Jean-Joseph-Amable Humbert (*voy.* ce nom) et don J.-M.-A. Toledo débarquèrent au Texas avec quelques centaines de volontaires et des munitions de tous genres; ils s'avancèrent jusqu'au Puente-del-Rey, situé entre Xalapa et La Vera-Cruz. Morelos se mit en route pour les joindre; mais, attaqué à Acatama, il fut battu et se sauva avec un corps de cavalerie à Tepecuacuilco, où il fut pris par les royalistes, le 5 novembre 1815. Envoyé à Mexico, il fut livré à l'inquisition, qui le déclara hérétique, le dégrada des ordres sacrés, puis le remit aux autorités militaires. Son procès, dirigé par l'oïdor Bataller, un des plus cruels membres de l'audience, se termina rapidement par une condamnation à mort. Le

général Concha fut chargé de faire exécuter le prisonnier, qui communia et se rendit d'un pas ferme derrière l'hôpital San-Christoval, lieu du supplice : « Seigneur, s'écria-t-il, si j'ai bien fait, tu le sais, et tu m'en récompenseras ; si j'ai mal fait, je recommande mon âme à ta miséricorde infinie. » Après cet appel au juge suprême, il se banda les yeux, et reçut la mort avec le calme qu'on avait admiré chez lui tant de fois sur les champs de bataille. Alfred DE LACAZE.

Robinson, *Memoirs*, ch. I. — *Resumen historico de la Insurreccion de Nueva-España*, etc. (Mexico, 1821), p. 32. — Don Jose Guerra, *Historia de la Revolucion de la Nueva-España*, etc. (London, 1813, 2 vol. in-8°). — Bustamente, *Cuadro historico de la Revolucion de Mexico*. — La Renaudière, *Mexique*, dans *l'Univers pittoresque*, p. 166-172.

MORELOT (*Simon*), chimiste français, né en 1751, à Beaune, mort le 18 novembre 1809, à Girone (Espagne). Étant venu à Paris, il se livra avec ardeur aux travaux pharmaceutiques et chimiques, et obtint au concours une chaire à l'École de Pharmacie. Pendant la révolution il fut inspecteur des officines centrales et spéciales du département de la Seine. Ayant passé dans le service de santé, il prit part aux campagnes du Rhin, atteignit rapidement le grade de pharmacien principal, et se fit recevoir en 1807 docteur en médecine à Leipzig. Il était correspondant de la Société médicale d'Émulation. On a de lui : *Cours élémentaire d'histoire naturelle pharmaceutique*; Paris, 1800, 2 vol. in-8°, pl.; — *Cours de Pharmacie chimique, ou manuel du pharmacien chimiste*; Paris, 1803, 3 vol. in-8°; 2e édit., augmentée par Mérat, 1814, 3 vol. in-8°; — *Histoire naturelle appliquée à la chimie, aux arts, aux différents genres d'industrie et aux besoins personnels de la vie*; Paris, 1809, 2 vol. in-8°. Il a aussi donné une édition du *Dictionnaire général des Drogues simples et composées* de N. Lémery (Paris, 1807, 2 vol. in-8°, fig.). K.

Biograph. univ. et portat. des Contemp.

MORELY ou **MORELLY** (*Jean-Baptiste*), en latin *Morelius*, théologien protestant français, né vers 1510, à Paris, mort probablement à Londres, à la fin du seizième siècle. Il s'est rendu célèbre par ses tentatives pour ramener l'Église à l'organisation démocratique qu'elle avait aux temps apostoliques. Reprenant en sous-œuvre le livre quatrième de l'*Institution chrétienne* de Calvin, il composa un ouvrage sur la discipline ecclésiastique, dans lequel il voulait établir qu'il convient d'accorder au peuple ce que le réformateur génevois donnait au consistoire, c'est-à-dire, la décision de toutes les questions importantes concernant la doctrine, les mœurs, l'élection des pasteurs, etc. Les preuves sur lesquelles il appuie sa théorie sont d'abord des déclarations expresses de l'Écriture Sainte, et en second lieu l'usage de la primitive Église. Morely soumit son manuscrit à Calvin. Celui-ci, qui n'aimait pas la contradiction, le lui renvoya, en lui annonçant qu'il n'avait pas le temps de lire un ouvrage aussi considérable sur un sujet qui était d'ailleurs décidé par la parole de Dieu. Morely le fit alors imprimer sous ce titre : *Traicté de la Discipline et police chrestienne*; Lyon, 1561, in-4°. La modération qui règne dans cet écrit, la force des raisonnements, la clarté de l'exposition ne purent lui faire trouver grâce devant les églises calvinistes. En 1562, le synode national tenu à Orléans condamna cet ouvrage, que Morely était venu lui présenter. Cette condamnation parut étrange à un grand nombre de réformés; Soubise, entre autres, s'en expliqua vivement avec Théod. de Bèze, qui parvint à le calmer. Morely se retira alors à Tours, où il rencontra un ardent adversaire dans le pasteur Saint-Germain, et bientôt à Genève, où il arriva en novembre 1562. Peu de temps après, il fut cité à comparaître devant le consistoire pour avoir à se rétracter. Il refusa d'obéir, mais il offrit de se soumettre au jugement de Farel, de Viret et de Calvin. Ce dernier ne voulut pas accepter le rôle d'arbitre, en déclarant qu'il ne pouvait se mettre au-dessus du synode qui avait condamné le *Traicté de la Discipline*. Morely demanda alors la permission de se défendre par écrit; le consistoire la lui refusa, et le traitant en hérétique obstiné, il l'excommunia le 31 août 1563. Son livre, déféré au conseil, fut condamné au feu, le 16 septembre, et défense fut faite « à tous libraires d'en tenir ni exposer en vente, à tous citoyens, bourgeois et habitants de Genève d'en acheter ni avoir, pour lire », avec ordre « à tous ceux qui en auraient de les apporter et à ceux qui sauraient où il y en a de le révéler dans vingt-quatre heures, sous peine d'être rigoureusement punis ». Morely avait quitté Genève en 1563; mais les passions cléricales ne cessèrent pas de le poursuivre. En 1566 il était précepteur du fils de Jeanne d'Albret; le consistoire de Genève n'eut pas de repos qu'il ne l'eût fait renvoyer de cette maison. Les synodes nationaux de Paris (1565) et de Nîmes (1572) condamnèrent à leur tour son *Traicté de la Discipline* ainsi que sa *Réponse* à une apologie de la discipline calviniste attribuée à Chandieu par A. Barbier et à Viret par M. Vaucher. D'un autre côté, un grand nombre de personnages considérables, plusieurs églises du Languedoc, celle de Sens, celle de Meaux, etc. approuvaient et partageaient ses opinions sur l'organisation de l'Église et demandaient avec lui que le peuple fût appelé à voter dans les élections des anciens, des pasteurs, etc. Plus tard, Ramus reprit cette thèse, et la soutint vivement. Rien ne put vaincre la résistance des ministres. On perd toute trace de Morely depuis 1572, à moins qu'on n'admette avec Pr. Marchand et *La France Protestante* qu'il passa en Angleterre. Dans ce cas, on pourrait, comme on le fait d'ordinaire, lui attribuer *De Ecclesia ab antichristo per ejus excidium liberanda*; Londres, 1589, in-8°, dédié à la

reine Élisabeth, et trad. en allemand; et *Verborum latinorum cum græcis anglicisque conjunctorum locupletissimi Commentarii*; 1583, in-fol. Il est toutefois difficile de croire qu'après avoir fait dans son *Traicté de la Discipline* une critique amère de l'organisation de l'Église anglaise, un homme aussi entier dans ses opinions se fût décidé à chercher un refuge en Angleterre et à dédier un livre à la reine Élisabeth. On est arrêté par une autre difficulté. Est-il probable que Morely, qui, dans la dédicace de son *Traicté* en 1561, se plaint de ses infirmités, ait été, trente-trois ans après, assez vigoureux pour composer le *De Ecclesia ab antichristo liberanda*.

Il n'est pas inutile d'ajouter que Niceron et Teissier se sont trompés en le confondant avec Jean Morel, qui, après avoir travaillé dans une imprimerie, s'attacha à Chandieu, et en lui donnant pour frère G. Morel, successeur de Turnèbe à l'Imprimerie royale. Michel NICOLAS.

Du Verdier et La Croix du Maine, *Bibl.* — Bayle, *Dict.* — Pr. Marchand, *Dict.* — Niceron, *Mémoires*, t. XXXVI. — J.-J. Rousseau, *Lettres de la Montagne*. — MM. Haag, *La France Protestante*.

MORENA (*Ottone*), historien italien, né à Lodi, dans le douzième siècle. Docteur *in utroque jure*, il fut avocat et juge dans sa patrie, puis commissaire impérial sous Lothaire II et Conrad III. Ses deux fils, *Manfredo* et *Acerbo*, s'attachèrent à la fortune de l'empereur Frédéric Barberousse, et continuèrent tous deux la chronique locale qu'il avait commencée. Felice Osio la publia, et l'éclaircit par des notes (*Historia Rerum Laudensium tempore Federici Ænobarbi, cæsaris*; Venise, 1639, in-4°); elle fut encore insérée dans le *Thesaurus Antiq. Italiæ* de Gronovius et dans le recueil de la Société palatine de Milan. P.

Tiraboschi, *Storia della Letter. Italiana*.

MORENAS (*François*), publiciste français, né en 1702, à Avignon, mort en 1774, à Monaco. D'abord soldat, puis cordelier, il obtint la dissolution de ses vœux, et fonda, en janvier 1733, dans sa ville natale, *Le Courrier d'Avignon*, journal à la fois historique, politique, littéraire, galant et moral. Il cessa d'y travailler en 1742, et choisit pour le rédiger l'abbé Labaume, puis l'abbé Outhier; cette gazette, à peine remarquée jusqu'alors, jouit d'une certaine vogue grâce à ce dernier écrivain, qui avait, en dépit d'un style déclamatoire, de l'imagination et quelquefois des saillies. Quant à Morenas, c'était un littérateur médiocre, dépourvu d'esprit et d'agrément. Son journal ayant été supprimé lors de l'occupation du comtat Venaissin par les troupes françaises (1768), il s'établit à Monaco, où il continua de le publier sous le titre de *Courrier de Monaco*, depuis le 1er janvier 1771. Nous citerons de lui : *Entretiens historiques sur les affaires présentes de l'Europe*; La Haye (Avignon et Arles), 1743-1748, 18 vol. in-8°, écrit périodique, qui paraissait trois fois par an; — *Le Solitaire*; Arles, 1745, in-12; — *Histoire de ce qui s'est passé en Provence depuis l'entrée des Allemands jusqu'à leur retraite*; Avignon, 1747, in-12; — *Abrégé de* l'Histoire Ecclésiastique *de Fleury*; ibid., 1750 et ann. suiv., 10 vol. in-12; les derniers volumes ne font honneur ni à son exactitude ni à son impartialité; — *Dissertation sur le Commerce*; La Haye (Paris), 1756, in-12, trad. de l'italien de Belloni; — *Abrégé du* Dictionnaire des cas de conscience *de Pontas*; Avignon, 1758, 3 vol. in-8°; travail assez estimé, qui fut contrefait à Lyon, et que Collet s'appropria ensuite; — *Dictionnaire de la Géographie ancienne et moderne*; Paris, 1759, in-8°; — *Dictionnaire portatif contenant la Géographie, l'histoire universelle, la chronologie*, etc.; Avignon, 1760-1762, 8 vol. in-8°; — *Précis du resultat des conférences ecclésiastiques d'Angers*; ibid., 1764, 4 vol. in-12; — *Lettres sur la réunion du comté Venaissin*; ibid., 1768-1769, in-8°. P.

Barjavel, *Biogr. de Vaucluse*, II.

MORENAS (*Joseph-Elzéar*), orientaliste français, né en mars 1778, à Saint-Cristol, près Carpentras, mort le 26 septembre 1830, à Mouri (Mingrélie). Quoiqu'il eût montré du goût pour la botanique, on lui fit apprendre l'état d'orfèvre; mais en 1803 il vint à Paris, et consentit à suivre dans l'Inde le général Decaen. Il y resta près de dix années; à son retour (1812), il était peut-être le seul Français qui possédât à fond l'hindoustani. Aussi contribua-t-il beaucoup à rectifier l'opinion de Langlès au sujet d'une langue alors peu connue. Attaché en qualité d'agriculteur botaniste à la commission d'exploration du Sénégal (1818), Morenas ne réussit pas à introduire dans ce pays sablonneux et embrasé les cultures et les méthodes d'Europe; il revint au bout de quelques mois, dénonça courageusement aux chambres le despotisme des colons et les progrès de la traite des nègres, et perdit aussitôt sa place. En 1820, il fit un voyage à Haïti, et y fut accueilli avec beaucoup d'amitié par le président Boyer. Après avoir fait accepter au tzar Nicolas, par l'intermédiaire du général Jomini, un projet d'exploitation agricole pour les provinces du Caucase, il quitta la France en 1829, parcourut la Mingrélie et la Géorgie, et revenait de Tiflis lorsqu'il succomba à une fièvre endémique. En considération des services qu'il avait rendus, une pension de 1,200 roubles fut accordée à sa sœur. On a de Morenas : *Notice des ouvrages imprimés et manuscrits de l'abbé Rive*; Paris, 1817, in-8°; il était, par sa mère, neveu de ce bibliographe, qui lui avait légué tous ses papiers; — *Des Castes de l'Inde, ou lettres sur les Hindous*; Paris, 1822, in-8°; on y trouve des observations critiques sur la traduction du *Voyage de Tone* de Langlès; — *Projet d'une exploitation agricole pour introduire en France les végétaux étrangers*; Paris, 1822, in-8°; il proposait de naturaliser

dans le midi de la France le mûrier en prairies, l'indigo, le cafier, le coton jaune de Siam, le pistachier d'Alep, le chanvre du Bengale, l'arbre à thé, etc.; — *Pétition contre la traite des noirs qui se fait au Sénégal*; Paris, 1820, in-8°, suivie des *Observations*; même année; — *Précis historique de la Traite des Noirs et de l'esclavage colonial*; Paris, 1828, in-8°, avec les portraits de Bissette, Fabien et Volny. Morenas avait publié en 1826 un *prospectus* d'un dictionnaire hindoustani qui devait être précédé d'une grammaire et d'un recueil d'étymologies indiennes; il en légua le manuscrit, en même temps que tous ses papiers, au gouvernement russe. K.

Barjavel, *Biogr. de Vaucluse*, II.

MORENCY (*Suzanne* GIROUX, dame QUILLET, dite Mme DE), femme auteur française, née vers 1772, à Paris. D'une famille de riches négociants, elle fût élevée dans un couvent de religieuses ursulines, et épousa, à peine âgée de seize ans, un avocat de Soissons, nommé Quillet. En 1791 elle le quitta pour suivre à Paris un autre avocat, qui devint ministre, Nicolas Quinette, et qui alors venait d'être élu député à l'Assemblée législative. Elle adressa à la Convention une pétition tendant à faire décréter le divorce. « Mille femmes ont la même sollicitation à vous faire, écrivait-elle, la timidité les arrête; moi je la brave par l'incognito que je garde dans ce moment. » Cette pièce curieuse, qui parut dans le journal de Carra, était signée seulement : « Une amie zélée de la liberté. » Abandonnée de Quinette, elle alla en Belgique, et y fut la maîtresse du général Biron; elle y connut aussi Dumouriez. Ses galanteries ne l'enrichissaient pas, quoiqu'elle fût dans tout l'éclat de sa beauté. De retour à Paris, elle prit le nom de *Morency*, et fut obligée de travailler de ses mains pour vivre. Engagée dans une liaison des plus tendres avec Hérault de Séchelles, elle fut arrêtée en même temps que lui et conduite à la prison des Anglaises. « Son écrou, dit M. Monselet, portait que l'on avait saisi chez elle une liste de conspirateurs de tous les ordres. Méprise singulière! cette liste n'était autre que celle de tous ses amants; un simple badinage allait coûter la vie de l'être qu'elle aimait le mieux au monde. En effet, quelques jours après sa détention, mettant le visage à une petite lucarne qui donnait sur la rue, elle entendit le crieur du journal du soir annoncer la mort de Fabre d'Églantine et d'Hérault de Séchelles. Suzanne était seule et montée sur une mauvaise table, elle tomba à la renverse et se fracassa la tête. Trois mois s'écoulèrent sans qu'elle pût recouvrer la raison. » Rendue à la liberté, elle entra dans un hôpital et y demeura un an. Les souffrances et la maladie avaient altéré ses traits. « Il ne lui restait plus qu'un parti à prendre, c'était de se jeter dans la littérature. Le genre facile des romans d'alors la séduisit; avec ses souvenirs elle composa plusieurs ouvrages d'une physionomie baroque, écrits dans un style sans nom, pétulant, obscur, sentimental, effronté. » Depuis 1806 elle disparut tout à fait du monde littéraire. On a de Mme de Morency : *Illyrine, ou l'écueil de l'inexpérience*; Paris, an VII (1799), 3 vol. in-8°, avec le portr. de l'auteur; cet ouvrage est moins un roman qu'une histoire scandaleuse écrite par l'héroïne même qui en est l'objet; la plupart des personnages qu'on y voit figurer sont très-connus et leurs noms à peine déguisés; — *Euphémie, ou les suites du siége de Lyon, roman historique*; Paris, an IX (1801), 4 vol. in-12 fig.; — *Rosalina, ou les méprises de l'amour et de la nature*; Paris, an IX (1801), 2 vol. in-12 fig.; — *Lisa, ou les hermites du Mont-Blanc, faisant suite à* Illyrine *et à* Rosalina; Paris, an IX (1801), in-12, fig.; — *Orphana, ou l'enfant du hameau*; Paris, an X (1802), 2 vol. in-12, fig.; — *Zéphira et Fidgella, ou les débutantes dans le monde*; Paris, 1806, 2 vol. in-12. P. L.

Pigoreau, *Petite Bibliogr. romancière*. — Ch. Monselet, *Les Oubliés et les Dédaignés*, II.

MORENO (*Jose*), peintre espagnol, né à Burgos, en 1642, mort dans la même ville, en 1674. Il se perfectionna dans la peinture à Madrid sous les leçons de l'habile Francisco de Solis, qu'il égala comme coloriste, qu'il surpassa comme dessinateur. Son talent était tel que Charles II crut devoir l'attacher à sa cour. D'un tempérament maladif, Moreno mourut à trente-deux ans, d'une affection de la poitrine. Sa courte vie lui a cependant laissé le temps d'acquérir un rang honorable dans la peinture. Il a mérité le surnom de *peintre de Vierges*, parce qu'en effet ses œuvres représentent particulièrement de belles *madones*, des *Annonciations*, des *Conceptions*, des *Assomptions*, etc. Ses tableaux sont gracieux, bien arrangés; le sujet principal y est compris et exécuté avec sentiment. Le musée de Madrid et les palais royaux de l'Espagne les possèdent presque tous. A. DE L.

Cean Bermudez, *Diccionario historico de las Bellas Artes en España*. — Don Jose Mussoy-Valiente, *Coleccion de Cuadros que se conservan en reales palacios* (Madrid, 1828). — Mariano-Lopez Aguado, *El real Museo* (Madrid, 1835).

MORENO (Don *Juan*), amiral espagnol, né à Cadix, en 1743, mort en 1817. De grade en grade il parvint, après s'être signalé dans maints combats, à être nommé lieutenant général de marine (1795), et fut choisi en 1800 pour commander une flotte ibéro-française, destinée à chasser les Anglais de la Méditerranée. Les contre-amiraux Dumanoir et Linois devaient le rallier avec un certain nombre de bâtiments français et servir sous ses ordres. Les Anglais envoyèrent aussitôt une escadre sous les ordres de sir James Saumarez, afin d'empêcher cette jonction. Le 4 juillet, Linois attaqué sous Algesiras par des forces supérieures, battit complétement les Anglais, auxquels il prit même le vaisseau *Hannibal*. Il attendit impatiemment, en se réparant,

l'arrivée de don Juan Moreno, à qui la défaite de sir Saumarez avait ouvert la mer. Ses remontrances amères et les sollicitations énergiques de Dumanoir déterminèrent enfin l'amiral espagnol à rallier, avec cinq vaisseaux, trois frégates et un brick, les divisions françaises d'Algesiras. Mais Saumarez avait mis le temps à profit; sa flotte, réparée à Gibraltar et grossie de plusieurs bâtiments appelés de Malte ou arrivés d'Angleterre, ne tarda pas à présenter le combat aux alliés, le 9 juillet. Juan Moreno l'accepta, malgré les conseils de Linois. Saumarez, repoussé toute la journée devant le cap Carnero, ayant saisi certains signaux, profita du vent et de la nuit pour attaquer l'arrière-garde espagnole; il lança le vaisseau *Superb*, qui, passant entre *El Real Carlos* et l'*Ermenigilda*, lâcha ses bordées de tribord, puis de babord, dès qu'il se trouva par le travers de ces deux trois ponts, et continuant sa route disparut dans la nuit. Les navires espagnols, surpris par cette attaque subite, et n'ayant pu reconnaître le passage rapide du vaisseau anglais, engagèrent entre eux une canonnade que leur rapprochement rendait désastreuse. Poussés l'un sur l'autre par un grain violent, il s'en suivit un abordage, qui eût mis un terme à cette lutte fatale, si le feu ne s'était déclaré à bord du *Real Carlos* avec une telle violence qu'il ne put se dégager de l'*Ermenegilda*, qui s'enflamma aussitôt. Ils sautèrent tous deux, et trente-cinq hommes sur deux mille quatre cents échappèrent seulement à ce désastre. En même temps *El Saint-Antonio* se rendait sous les volées du *Superb* et du *Cesar*. Tous les bâtiments espagnols avaient souffert des canons ennemis et de la tempête dans cette nuit désastreuse. Si don Moreno s'était montré lent et inhabile dans ses manœuvres, il se montra brave. Il rallia dès le matin son escadre dispersée, et le vent d'est lui apportant le bruit d'une violente canonnade, il fit route vers le feu. C'était le vaisseau français *Le Formidable*, capitaine Troude, qui, complétement démâté et avec un équipage insuffisant (1), luttait contre trois vaisseaux et une frégate anglaise. Troude avait déjà mis la plupart de ses adversaires hors de combat quand l'approche de don Juan Moreno lui permit de gagner Cadix. Don Juan Moreno fut remplacé dans son commandement par l'amiral Gravina. Attaché quelque temps au ministère de la marine, il sollicita une retraite, justifiée par ses longues années de service, et ne prit aucune part aux troubles qui désolèrent sa patrie. Bourgoing le qualifie de « brave et respectable général ».

A. DE L.

Van Tenac, *Histoire générale de la Marine*, t. IV, p. 124-128. — Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne* (Paris, 1807, 3 vol. in-8°), t. IV, p. 128.

MORÉRI (*Louis*), érudit français, né le 25 mars 1643, à Bargemont (diocèse de Fréjus), mort le 10 juillet 1680, à Paris. Son bisaïeul Joseph Chatranet, natif de Dijon, s'était établi en Provence sous Charles IX, et avait pris le nom du village de Moréri, dont sa femme lui avait apporté en dot la seigneurie. Le jeune Louis étudia les humanités à Draguignan, la rhétorique chez les jésuites d'Aix, et la théologie à Lyon. Pendant son séjour dans cette dernière ville, il fit paraître divers ouvrages, tombés dans l'oubli, tels que *Le Pays d'amour* (1661); *Les doux Plaisirs de la Poésie, ou recueil de diverses pièces en vers* (1666, in-12); *Pratique de la Perfection chrétienne et religieuse* (1667, 3 vol. in-8°), trad. de l'espagnol d'Alphonse Rodriguez; et *Relations nouvelles du Levant, ou traités de la religion, du gouvernement et des coutumes des Perses, des Arméniens et des Gaures* (1671, in-12), qui sont du P. Gabriel de Chinon. Après avoir reçu les ordres à Lyon, il y prêcha pendant cinq ans avec beaucoup de succès. Ce fut alors qu'il conçut le dessein de composer un dictionnaire historique, qui renfermât ce qu'il y a de curieux dans l'histoire et dans la mythologie. Vers 1673 il devint aumônier de Gaillard de Longjumeau, évêque d'Apt, à qui il dédia la première édition de son grand travail, et le suivit en 1675 à Paris. Par l'intermédiaire de la sœur de ce prélat, il se fit connaître de M. de Pomponne, qui l'attira chez lui en 1678; mais après la disgrâce de ce ministre il retourna complétement à ses études. L'excès du travail lui ayant causé une maladie de langueur, il ne put recouvrer la santé, et mourut à l'âge de trente-sept ans. Moréri avait de l'érudition, il connaissait l'italien et l'espagnol, mais il manquait de goût et de jugement. Il a attaché son nom à un ouvrage qui, après les modifications de toutes sortes qu'il a subies, ne peut plus être regardé comme sien. « C'est une ville nouvelle, bâtie sur l'ancien plan, » disait Voltaire. Cet ouvrage même, il ne serait pas exact d'en faire le premier de ce genre : on possédait celui de Juigné, qui depuis 1644 avait été réimprimé une trentaine de fois. Bayle, qui s'était, comme on sait, proposé de suppléer aux lacunes de Moréri, jugeait ainsi son devancier. « J'entre dans les sentiments d'Horace à l'égard de ceux qui nous montrent le chemin. Les premiers auteurs des dictionnaires ont bien fait des fautes; mais ils ont mérité une gloire dont leurs successeurs ne doivent jamais les frustrer. Moréri a pris une grande peine, qui a servi de quelque chose à tout le monde et qui a donné des instructions suffisantes à beaucoup de gens. Elle a répandu la lumière dans des lieux où d'autres livres ne l'auraient jamais portée, et qui n'ont pas besoin d'une connaissance exacte des faits. » On a reproché à l'ouvrage de Moréri de contenir trop de généalogies suspectes, d'articles insignifiants et de fautes de langage, d'être défectueux dans la partie géographique et de mêler mal à propos la mythologie à l'histoire. Quoi qu'il en soit, il obtint

(1) Troude avait mis ses cadres au complet avec des marins choisis parmi les prisonniers anglais.

pendant un siècle une série d'éditions, sur lesquelles nous donnerons quelques détails. La 1re, intitulée *Le grand Dictionnaire historique, ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*, parut à Lyon, 1674, in-fol.; la 2e fut augmentée d'un volume par l'auteur; la 6e (Amsterdam, 1691, 4 tom. in-fol.) est du fameux Jean Le Clerc, ministre protestant, et a servi de modèle aux quatre suivantes; la 11e (Paris, 1704, 4 vol. in-fol.), a été donnée par Vaultier et suivie de *Remarques critiques* (Paris, 1706, in-12); la 13e (Paris, 1712, 5 vol. in-fol.), à laquelle Du Pin a eu une large part, a reparu avec un supplément considérable de Bernard dans la 14e (Amsterdam, 1717, 6 vol. in-fol.); la 15e (Paris, 1718, 5 vol. in-fol.) a donné lieu à de nombreuses critiques; la 16e (Paris, 1724, 6 vol. in-fol.) a été soignée par La Barre et l'abbé Le Clerc. La meilleure édition de cet ouvrage est la 20e et dernière (Paris, 1759, 10 vol. in-fol.); elle réunit les 3 vol. de supplément de l'abbé Goujet. Le grand nombre d'éditions qu'on a faites du *Dictionnaire* de Moréri prouve l'utilité de cet important ouvrage; on l'a imité dans plusieurs pays étrangers, et il a été traduit en allemand, en anglais, en espagnol et en italien. P. L.

Moréri, *Grand Dict. hist.* (édit. 1759). — Niceron, *Mémoires*, XXVII.

MORESTEL (*Pierre*), littérateur français, né en 1575, à Tournus (Bourgogne), mort le 7 septembre 1658. Curé de Saint-Nicolas-de-la-Taille, dans le pays de Caux, il se démit en 1651 pour prendre possession d'un canonicat au diocèse d'Évreux. Il surveilla l'éducation de Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf, et se distingua par une connaissance assez approfondie des langues grecque et latine. Dans sa dernière maladie, il composa pour lui-même cinq épitaphes en hébreu, en grec, en latin et en français. Quelques-uns de ses écrits ont été longtemps recherchés; nous citerons : *Philomusus, sive de triplici anno Romanorum, mensibus eorumque partibus, deque die civili et diversitate dierum lib. V*; Lyon, 1605, in-4°; — *Alypius, sive de priscorum Romanorum Feriis*; Lyon, 1605, in-4° : ce traité, ainsi que le précédent, a été reproduit dans le t. VIII des *Antiq. Roman.* de Grævius; — *Les Secrets de nature, ou la pierre de touche des poëtes, contenant presque tous les préceptes de la philosophie naturelle*; Rouen, 1607, 1652, in-12; — *La Philosophie occulte des devanciers de Platon, d'Aristote*, etc.; Paris, 1607, in-12; — *Pompa feralis*; Paris, 1621, in-8°; — *Artis Kabbalisticæ, sive sapientiæ divinæ, Academia*; Paris, 1621, in-8°, et dans l'*Uranoscopium* de Goclenius; — *Methodus ad acquirendas omnes scientias*; Rouen, 1632, in-8°; — *Le Guidon des Prélats et bouclier des pasteurs*; Paris, 1634, in-8° : ce livre fit beaucoup de bruit, et l'impression en fut suspendue par un arrêt du parlement de Rouen; — *Encyclopedia, sive artificiosa Ratio et Via circularis ad Artem magnam Lullii*; 1646, 1648, in-8°; — *Le Séjour délicieux*; Rouen, 1648, in-8°. K.

Jacob, *De Scriptor. Cabilonensibus*, p. 133. — Hallervodius, *Biblioth. curiosa*, p. 328. — Papillon, *Bibl. des Auteurs de Bourgogne*, II.

MORET (*Antoine* DE BOURBON, comte DE), fils naturel de Henri IV, né à Fontainebleau, en janvier 1607, tué, selon les uns, le 1er septembre 1632, au combat de Castelnaudari, ou selon d'autres, mort le 24 décembre 1691, à l'ermitage des Gardelles, près le Coudray-Macouard (Anjou). Sa mère fut Jacqueline de Bueil, fille de Claude de Bueil, seigneur de Courcillon, et nièce de Jean, sire de Bueil, comte de Sancerre, grand échanson de France. Henri IV, son père, lui donna en 1608 des lettres de légitimation, et le fit élever au château de Pau, où Scipion Dupleix, depuis historiographe de France, fut son premier précepteur. Ce fut, dit-on, pour lui former l'esprit qu'il composa en sa faveur son *Cours de Philosophie*. En 1618 le jeune prince entra au collége de Clermont, que les jésuites venaient d'ouvrir à Paris, et Jean de Lingendes, plus tard évêque de Mâcon, lui fut l'année suivante donné pour précepteur. Louis XIII, qui le destinait à la carrière ecclésiastique, le pourvut successivement des abbayes de Savigny, diocèse d'Avranches, de Saint-Victor de Marseille, de Saint-Étienne de Caen, et de Signy, au diocèse de Reims. Ces riches bénéfices ne l'empêchèrent pas de se jeter dans les intrigues de la cour, et dans les cabales suscitées par Gaston de France, duc d'Orléans, frère du roi, contre le cardinal de Richelieu. Une déclaration de Louis XIII, datée de Dijon le 30 mai 1631, et une autre du 12 août suivant le signalent comme l'un des *principaux auteurs des dangereux conseils* donnés à Gaston, et comme l'ayant *emmené* hors du royaume. Le roi le déclara « atteint et convaincu du crime de lèse-majesté et perturbateur du repos public »; il ordonna en conséquence la saisie et confiscation de ses biens et la réunion du comté de Moret au domaine de la couronne, ce qui eut lieu par arrêt publié le 15 octobre 1631. Antoine, qui avait suivi en Lorraine et à Bruxelles Gaston, aidé dans sa révolte par la maison d'Autriche, l'accompagna à sa rentrée en France lorsqu'il traversa le royaume à la tête d'un corps de cavalerie, fort seulement de dix-huit cents hommes, pour rejoindre le duc de Montmorency, qu'Alphonse d'Elbène, évêque d'Albi, avait gagné au parti de ce prince. Gaston, maître d'Albi, que le prélat lui avait livré, laissa dans cette place en août 1632 le comte de Moret avec cinq cents Polonais. Mais lorsque les maréchaux de La Force et Schomberg furent, chacun à la tête d'une armée, entrés dans le Haut Languedoc, pour s'y opposer à l'insurrection qui devenait chaque jour plus menaçante, le comte s'empressa d'abandonner Albi, et vint amener

ses troupes à Gaston, dans le Lauragais. L'armée royale et celle des seigneurs mécontents se rencontrèrent à un quart de lieue de Castelnaudari, et se trouvèrent séparées par le Fresquel. Le duc de Montmorency, après avoir passé cette rivière, prit la droite à la tête de deux cents reîtres, le comte de Moret se mit à l'aile gauche avec un semblable escadron ; Gaston avec trois mille fantassins et autant de chevaux, occupait le centre. Pendant une demi-heure environ, l'infanterie des deux armées escarmoucha d'abord, chacune de son poste, avec une vigueur peu ordinaire, et celle du duc d'Orléans inquiéta beaucoup deux compagnies de mousquetaires rangées en peloton à l'aile droite de l'armée royale, commandée par Schomberg. Après cette escarmouche, Montmorency et Moret, résolus d'attaquer avec leur cavalerie celle du maréchal, s'avancent ensemble, puis disputent un instant à qui aurait l'honneur de la première attaque. Cette question d'étiquette devint fatale au comte de Moret, qui, se voyant céder le pas par le duc, se jette dans la mêlée sans attendre aucun ordre et impatient de faire son premier coup de feu. A peine a-t-il, à la tête d'une compagnie de carabiniers, tiré un coup de pistolet, qu'il tombe frappé d'une mousquetade au travers du corps. Les Polonais qui s'étaient avancés pour le soutenir s'arrêtent aussitôt, et refusent de combattre, sous le prétexte qu'ils n'étaient dans l'armée que pour garder la personne de Monsieur. Montmorency s'élance à son tour à travers une grêle de balles, reçoit dix-sept blessures, et, désarçonné, tombe au pouvoir de l'ennemi ; il est conduit peu après à Toulouse, où il est décapité, dans une des cours de l'hôtel de ville, aux pieds de la statue de Henri IV, son parrain.

Ici les historiens varient sur le temps et les circonstances de la mort du comte de Moret. Quelques-uns le font expirer sur le champ de bataille même, d'autres prétendent que Monsieur le fit transporter dans son carrosse au monastère de Prouille, situé à deux lieues de là, et qu'il y mourut, quelques heures après ; certains enfin assurent que pansé secrètement de ses blessures, le comte de Moret, une fois guéri, songea sérieusement à se retirer du monde, et entra dans la congrégation des ermites de Saint-Jean-Baptiste, établie au diocèse de Langres. Jean-Jacques fut d'abord son nom de religion, qu'il échangea plus tard pour celui de Jean-Baptiste. Il se retira dans l'ermitage de Saint-Baudile, au diocèse de Vienne, y passa vingt ans dans la pratique des vertus chrétiennes, et le 21 mars 1654 fut chargé par Charles-Auguste de Sales, évêque de Genève, de remettre en vigueur dans ce diocèse l'institut de Saint-Jean-Baptiste. Enfin, après diverses pérégrinations à Turin, à Rome, à Notre-Dame de Lorette, à Venise et dans la Lorraine, il s'arrêta à l'abbaye d'Asnières, en Anjou, et obtint le 24 octobre 1676 de l'abbé et des religieux de ce monastère une portion de terre pour y bâtir un ermitage, où il mourut en odeur de sainteté, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Les derniers historiens ajoutent que Louis XIV, informé en 1687 du bruit qui courait de tous côtés dans l'Anjou que frère Jean-Baptiste était le comte de Moret, fit demander par le marquis de Chateauneuf, secrétaire d'État, à l'abbé d'Asnières ce qu'il pouvait y avoir de vrai à cet égard. Celui-ci montra la lettre du ministre à l'ermite, et le pressa de lui avouer si le soupçon qu'on avait qu'il fût fils de Henri IV était bien fondé, et qu'il devait sur ce point satisfaire le roi. Le solitaire ne lui répondit autre chose, sinon : « Je ne le nie ni ne l'assure ; qu'on me laisse comme je suis. » Cette réponse et d'autres circonstances rapportées par J. Grandet, dans *La Vie d'un solitaire inconnu*, Paris, 1699, in-12, répandent sur ce point d'histoire une obscurité que les critiques n'ont pu encore dissiper entièrement. Après avoir examiné, dans le 15e chapitre de son ouvrage, « s'il est vraisemblable que l'ermite ait été le comte de Moret », Grandet conclut d'une manière aussi sage que raisonnable « qu'il y a au moins beaucoup de sujet de douter » ; et c'est la seule conclusion qu'on puisse adopter aujourd'hui pour ce problème historique. Ce qui est certain, c'est qu'aucun des historiens qui ont cru à la mort du comte de Moret après le combat de Castelnaudari n'a fait connaître le lieu de sa sépulture ; car on a reconnu comme inexacte l'indication qu'il avait été inhumé dans une vieille chapelle ruinée près du champ de bataille, et qui aurait été appelée la chapelle du comte de Moret. Quant à l'anniversaire que, depuis 1632, les religieux de Saint-Étienne de Caen faisaient pour leur ancien abbé, le comte de Moret, cette cérémonie annuelle ne prouve pas mieux sa mort à cette époque que ce qu'en ont écrit des historiens qui se sont copiés l'un après l'autre.

H. Fisquet (de Montpellier).

Vaissète, *Hist. génér. de Languedoc*, tome V, livre 48. — Grandet, *Vie d'un Solitaire inconnu*. — Dupleix, *Histoire de Louis XIII*. — *Mercure français*, 1632, tome IX. *Mémoires du comte de Brienne*, tome II, page 73 — *Gallia Christiana*, tomes I, IX et XI. — J. Leclerc, *Vie du cardinal de Richelieu*.

MORET (*Jose*), historien espagnol, né en 1615, à Pampelune, où il est mort, vers 1705. Après avoir prononcé ses vœux chez les Jésuites, il professa la philosophie et la théologie, et devint recteur du collége de Palencia. Les états de Navarre l'ayant choisi plus tard pour historiographe de ce royaume, il fut transféré au collége de Pampelune ; mais ses supérieurs le dispensèrent des devoirs de sa charge, et le laissèrent maître de consacrer tous ses loisirs à l'étude de l'histoire. On a de lui : *Historia Obsidionis Fontarabiæ, anno* 1638 *frustra a Gallis tentata ;* Lyon, 1656, in-24 : ouvrage extrêmement rare ; — *Investigaciones historicas de las antiquedades del reyno de Navarra ;* Pampelune, 1665, in-fol. : on peut y joindre une savante réponse du P. Dominique La Riga, inti-

tulée *Defensa por la antiquedad del regno da Sobrarbe* (Saragosse, 1675, in-fol.); — *Annales del reyno de Navarra*; Pampelune, 1684-1709, et Viana, 1715, 5 vol. in-fol.; les deux derniers volumes sont dus au P. Francisco de Aleson; cette histoire passe pour la meilleure que l'on ait de la Navarre. P.

N. Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*. — Sotwel, *Bibl. Soc. Jesu* p. 524.

MORET (*Pierre*), sieur DE LA FAVOLLE, historien français, né vers 1620, à Poitiers. Avocat au présidial de cette ville, il est connu par les ouvrages suivants : *Histoire généalogique de la maison de Rouci et de Roye*; Paris, 1675, in-12; — *Histoire de la république romaine*; Paris, 1676, 2 vol. in-12; — *Le Paravent de la France contre le vent du nord, ou réflexions sur un livre anonyme intitulé :* Le vrai intérêt des Princes chrétiens; Poitiers, 1692. K.

Dreux du Radier, *Hist. littér. du Poitou*.

MORETO (*Augustin*), célèbre écrivain dramatique espagnol, né vers 1600, mort le 28 octobre 1669. On sait peu de chose sur sa vie. En 1657 il se retira dans une maison religieuse à Tolède, et acheva dans le sein de l'Église une carrière qui avait commencé sous d'autres auspices. Ses productions sont nombreuses; une partie d'entre elles forme 3 vol. in-4° (Madrid, 1654-1676-1681). Diverses pièces imprimées séparément ne se trouvent pas dans ce recueil; la collection des *Comedias escogidas* renferme quarante-six pièces attribuées en partie ou en totalité à Moreto; d'autres sont demeurées inédites, et il est douteux qu'il existe quelque part une réunion *complète* des *comedias* imprimées de cet écrivain remarquable. Ce n'est point précisément par la fécondité de l'imagination qu'il brille, mais par la régularité et la sagesse de ses compositions; ses plans sont arrangés, son action est conduite avec une habileté vraie et avec plus de simplicité qu'on n'en trouve d'ordinaire dans le théâtre espagnol. Comme Calderon, il s'essaya dans divers genres; toutefois, ses pièces religieuses sont rares; la plus remarquable d'entre elles est celle qui a pour titre *Los mas dichosos Hermanos*, et qui retrace la légende des Sept Dormants d'Éphèse avec une fidélité dont les auteurs dramatiques n'avaient pas alors l'habitude. Le chef-d'œuvre de Moreto est peut-être *El valiente Justiciero*, ou *El Rico-Hombre d'Alcala*. Pierre le Cruel est mis en scène avec une vigueur frappante, mais sans que la vérité historique soit altérée. La plupart des pièces de Moreto appartiennent au genre *de cape et d'épée*. Il y montre une force comique qu'on ne rencontre ni dans Lope de Vega ni dans Calderon. Quelques pas de plus, et il arrivait à la comédie de mœurs. Il débuta sous ce rapport par *La Tante et la Nièce*, qu'il écrivit en 1654, et qui offre des détails agréables; cette comédie est longtemps restée au théâtre, mais elle est bien au-dessous de celle qui a pour titre : *El lindo Don Diego* (phrase restée proverbiale); celle-ci retrace avec esprit le personnage d'un fat qui se regarde comme irrésistible, et qui par sa sottise et ses prétentions amène la rupture d'un mariage avantageux qu'il devait conclure et retourne dans sa province mystifié et joué. C'est un rôle excellent, parfaitement soutenu, et d'un très-bon comique. *Trampa adelante* (En avant la Ruse!) est une comédie d'intrigue pleine de gaieté, d'animation; *Desden con el Desden*, imité par Molière dans *La Princesse d'Élide*, a conservé un rang distingué.

Nous n'avons pas ici à analyser, à indiquer même les diverses pièces de Moreto, bien que beaucoup d'entre elles fussent très-dignes d'un examen spécial. Nous terminons en observant que dans une foule de ses pièces Moreto a emprunté à Lope de Vega surtout, et parfois à Calderon ou à Tirso de Molina des idées et des situations avec une hardiesse qu'on pourrait taxer de plagiat; mais il est juste de reconnaître aussi que presque toujours il est supérieur à son modèle. Doué d'un esprit plus sage et d'un goût plus sûr que ses illustres contemporains, il possède un sentiment du naturel et de la vérité qui leur a parfois fait défaut. On peut dire qu'il a créé en Espagne la véritable comédie, dont Lope n'avait eu qu'une idée très-vague et que Calderon ne semblait pas même soupçonner. Ce n'est cependant que depuis un petit nombre d'années que le nom de Moreto a commencé à être prononcé au-delà des Pyrénées et à sortir de l'injuste oubli où il était plongé. G. BRUNET.

D. Failbusque, *Histoire comparée des Littératures française et espagnole*. — Ochoa, *Teatro Español* (Paris, 1838), IV, 248. — Martinez de La Rosa, *Obras* (1827), II, 443. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, II, 406-408. — A.-F. von Schack, *Geschichte der dramatischen Literatur in Spanien*, III, 336-358. — Louis de Vieil-Castel, *Revue des Deux Mondes*, 4e série, t. XXI (1840), p. 749-778.

MORETTI (*Cristofano*), peintre de l'école de Crémone, né dans cette ville, florissait en 1460. Il travailla au palais ducal de Milan en compagnie de Bonifazio Bembo, et y peignit une *Passion* qui lui a valu d'être compté par Lomazzo au nombre des réformateurs de la peinture en Lombardie, surtout sous le rapport du dessin et de la perspective, et aussi parce qu'il fut un des premiers à renoncer à l'emploi des stucs en relief et des dorures. Il fit pour S. Lorenzo une *Madone entourée de saints*, signée *Xpistophorus de Moretis da Cremona*. Dans la cathédrale de Crémone on lui attribue plusieurs sujets de la *Passion*. E. B—N.

Lomazzo, *Trattato della Pittura*. — Zaist, *Notizie storiche de' Pittori Cremonesi*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

MORETTI (*Gaetano*), astronome italien, né à Bologne, où il est mort, le 23 février 1697. Après avoir fait profession, en 1648, dans l'ordre des Théatins, il s'appliqua à l'étude de l'astronomie, et publia deux ouvrages estimés : *Tavole*

dell' ore planetarie perpetue; Bologne, 1681, in-4°; et *Firmamentum novissime denudatum, in quo supputantur omnia sidera fixa usque adhuc observata*; Bologne, 1695, in-4°; la 2e part. de cet ouvrage fut réimpr. en 1703. P.

Lalande, *Bibliograph. astronom.*

MORETTO (Le). *Voy.* BUONVICINO (*Alessandro*).

MOREY (***), peintre espagnol, né à Palma (île Majorque), en 1696, mort en 1750. Après avoir appris son art à Valladolid, il retourna dans sa patrie, dont il ne sortit plus et qu'il enrichit de nombreux tableaux. On remarque de lui, à Saint-Michel de Palma, plusieurs tableaux mystiques d'une bonne couleur, mais roides de dessin; la perspective y est complétement négligée. Quelques fresques de Morey présentent, au contraire, une certaine facilité de brosse et un grand jet dans l'exécution. Son chef-d'œuvre (et le mot est mérité) est un tableau de cinquante-quatre palmes de large (13m 230m) sur cinquante de hauteur (12m,250m). Il représente *Le Christ au Sépulcre*, entouré d'anges et des attributs de la Passion. On le voit à Sainte-Eulalie de Palma, où il est l'objet d'une certaine vénération, sous le nom de *Velum templi*. A. DE L.

Viage artistico a varios pueblos de España, etc. (Madrid, 1804). — Quilliet, *Dict. des Peintres espagnols*.

MORFOUACE DE BEAUMONT (*Gilles*), avocat au parlement de Paris et ancien trésorier de France, est auteur d'un écrit anonyme en vers, intitulé *Apologie des Bestes, où l'on prouve leurs connaissances et leur raisonnement par différentes histoires*; Paris, 1732, in-8°; dédié au comte d'Argenson. Réimprimé la même année à Neufchâtel, il eut une 3e édit., en 1739, à Paris. Bien qu'il soit inférieur à l'*Apologie des Bêtes* du P. Bougeant, on y trouve des détails très-curieux et des vers agréables. P.

Barbier, *Dict. des Ouvrages anonymes*.

MORGAGNI (*Jean-Baptiste*), célèbre médecin italien, né à Forli (Romagne), le 25 février 1682, mort le 5 décembre 1771. Ses parents appartenaient à la bonne bourgeoisie de Forli. Il n'avait que sept ans lorsqu'il perdit son père, mais il profita si bien de l'instruction soignée que lui fit donner sa mère, que dès l'âge de quatorze ans on lui décernait dans sa ville natale le précoce honneur d'un diplôme académique. A seize ans il se rendait à Bologne pour y étudier la médecine, et en 1701 il y prenait le grade de docteur. C'est là qu'il eut pour maître préféré Valsalva, qui, le distinguant sans peine entre tous ses condisciples, sut lui imprimer le goût de l'anatomie, s'en fit bientôt un collaborateur et un ami, et se fit remplacer par lui dans sa chaire, lorsqu'il s'absenta de Bologne. C'est à cette époque de sa vie que Morgagni publia ses premiers mémoires anatomiques, qui lui assignaient un des premiers rangs parmi les anatomistes de son temps, à l'âge où d'autres entrent à peine dans la carrière. A quelque temps de là, sentant le besoin de se perfectionner dans les sciences physiques et naturelles, il se rendit à Venise, puis à Padoue, où ces sciences étaient enseignées avec quelque éclat. Lorsque arriva le moment de se fixer, Morgagni songea d'abord à Forli, où l'attiraient des liens de famille et l'attrait du lieu natal; mais, cédant bientôt aux conseils de ses amis et de ses maîtres, qui désiraient le voir sur un théâtre plus digne de lui, il revint à Padoue, où il fut nommé en 1712 à la chaire de médecine théorique, puis trois ans plus tard à celle d'anatomie, mieux appropriée à ses travaux et à ses goûts. Les études anatomiques absorbèrent dès lors toute sa vie. Si parfois dans le cours de sa longue et belle carrière l'illustre professeur eut occasion de montrer le savoir le plus étendu et le plus profond, soit dans les consultations qu'on lui demandait fréquemment, soit dans ses recherches sur plusieurs points d'histoire, d'archéologie et de linguistique, ce ne fut, en quelque sorte, que comme délassement aux travaux plus austères de l'amphithéâtre et du professorat. Ces travaux furent les seuls événements de cette vie toute consacrée à la science, et dont les âpres attaques d'adversaires passionnés ne purent troubler l'éclat. Fière de lui avoir donné naissance, la ville de Forli fit placer le buste du célèbre anatomiste de son vivant dans la salle de son conseil. Morgagni avait près de quatre-vingts ans lorsqu'il publia son immortel traité d'anatomie pathologique; et lorsque la mort vint terminer, au bout de soixante ans de professorat, une existence qu'elle semblait trancher à regret (5 décembre 1771), elle trouva l'illustre vieillard occupé à revoir ses ouvrages, dont il voulait donner une nouvelle édition. Il avait alors près de quatre-vingt-dix ans. Il laissait huit enfants de quinze que lui avait donnés sa femme, Paola Vergieri.

Morgagni était d'une haute stature, d'une physionomie ouverte et gaie, et d'une constitution tellement robuste qu'il put travailler sans fatigue jusqu'à la fin de sa longue carrière. Ses biographes s'accordent à vanter la politesse de son accueil et l'affabilité de ses manières, et l'on doit dire, à l'éloge de son caractère, qu'il eut non-seulement des admirateurs, mais de nombreux amis. Cependant telle était, s'il en faut croire Caldini, sa singulière susceptibilité à l'endroit de certaines prérogatives, qu'il tint rancune à un confrère pour l'avoir cité sans faire précéder son nom du titre d'*illustrissime* (*Epist. ab eruditis viris ad Hallerium scriptis*). Au reste, nous ne nous portons pas garant de cette faiblesse, qui ne serait pas cependant la seule qu'on pût signaler dans la vie de ce grand homme, témoin sa croyance dans l'astrologie judiciaire. Au demeurant, d'une humeur douce et égale, Morgagni ne se plaisait qu'aux discussions scientifiques; il évitait même les relations sociales qui ne devaient pas tourner au profit de son instruction. C'était dans son intérieur un excellent père de famille. Il ne chan-

gea rien à sa manière de vivre, simple et frugale, bien qu'il fût devenu très-riche, ce qui servit même de texte à une accusation d'avarice, qu'on doit croire mal fondée chez un homme supérieur, qui ne montra d'autre passion que celle de la science.

Bien que l'on doive à Morgagni d'utiles et belles recherches en anatomie proprement dite, où il rectifia en quelques points les travaux de ses devanciers, c'est surtout en anatomie pathologique qu'il a conquis sa grande renommée. Ses nombreuses dissections avaient attiré son attention sur les lésions que l'on trouve sur les cadavres apportés à l'amphithéâtre, et il jugea de quel immense intérêt devait être l'étude approfondie de ces lésions, dont la plupart étaient restées jusque là ou inconnues ou incomplétement décrites. L'anatomie pathologique n'avait pas en effet conquis jusque là le rang qui lui appartient dans la science. Bien que les observations de Th. Bartholin, de Tulpius, de Wepfer, les recueils de Schenck, de Blancaerd eussent déjà jeté quelque lumière sur le siége et la nature d'un certain nombre de maladies, ces travaux, dont on n'avait pas su déduire les conséquences relatives au diagnostic des maladies et à la pratique de la médecine, étaient restés enfouis dans les bibliothèques, attendant qu'une main habile sût les rendre à la science, pour laquelle ils semblaient perdus. Bonet avait tenté cette tâche, et si la vaste compilation qu'il publia sous le nom de *Sepulchretum* brille plus par la patience dans les recherches que par le talent d'analyse, elle eut du moins l'honneur d'avoir servi de point de départ aux immortels travaux du professeur de Padoue. Celui-ci paraissait en effet s'être proposé pour but, lorsqu'il conçut la pensée de son grand ouvrage, de continuer, en la complétant et en la commentant, l'œuvre de son devancier. Il en avait même adopté l'ordre anatomique, qui, bien qu'il eût l'inconvénient de rapprocher des affections disparates, d'en éloigner d'analogues, d'amener des répétitions continuelles, était le seul possible à une époque où la physiologie pathologique et l'anatomie des tissus étaient encore à naître. Aux observations relatées par Bonet, Morgagni en ajoutait d'ailleurs un grand nombre empruntées soit à Valsalva et à ses amis, soit à ses propres recherches. Mais ce qui donnait surtout une importance toute nouvelle à ses investigations, c'était l'étude, jusque là négligée, des rapports qui rattachent les lésions organiques aux symptômes par lesquels elles se traduisent pendant la vie. Ce qui manquait à ce riche fonds d'observations précises et fécondes en enseignements, ce fut, outre l'anatomie générale, qui n'était pas encore née, la physiologie expérimentale, qui n'était pas viable. Imbu des idées humorales de son temps accommodées au mécanisme, en faveur depuis la découverte d'Harvey, Morgagni ne put, malgré toute sa circonspection à l'endroit de la théorie, s'interdire les interprétations hypothétiques, les digressions oiseuses. Sa phrase manque parfois de netteté, et son style trahit souvent, par sa prolixité, l'âge avancé de l'auteur. En revanche, quelle discussion lumineuse des faits! Quelle perspicacité dans l'étude des rapports! Que d'érudition et quelle sage critique! Aussi, bien que son auteur eût si peu songé à y jeter les bases d'une science nouvelle, que le nom d'anatomie pathologique n'y était même pas prononcé, le traité *De Sedibus et Causis Morborum* fut-il l'une des productions modernes qui exercèrent l'influence la plus considérable sur la direction de la science. La curiosité fut vivement excitée; de nombreux émules marchèrent sur les traces de l'illustre anatomiste; les abstractions cédèrent aux faits, et le dédain des vaines théories qui avaient eu cours jusque-là ne tarda pas à s'en suivre. Une réaction s'est opérée de nos jours contre l'anatomie pathologique, qui, après avoir été dans les trente premières années de ce siècle la science en faveur dans l'école de Paris, a vu baisser son crédit lorsqu'aux exagérations de ses partisans a succédé une plus saine appréciation de sa valeur et des services qu'on en peut attendre. Il serait à regretter que cette réaction allât trop loin. S'il ne faut pas demander à l'autopsie les secrets de la vie, si les lésions de tissus ne sont pour l'ordinaire que la manifestation grossière d'un phénomène dynamique plus caché, ou même la conséquence ultime des faits de ce genre, il est néanmoins impossible de n'en point tenir un compte sérieux non-seulement dans le diagnostic et le pronostic dont l'anatomie pathologique est la base, mais même dans l'institution des moyens thérapeutiques propres à combattre la maladie. Quel que soit enfin le rang qu'on lui assigne dans la science, le nom de Morgagni y restera éternellement gravé.

Les principaux ouvrages de Morgagni sont : *Adversaria Anatomica prima ;* Bologne, 1706, in-4°; réimprimé quatre fois; — *Adversaria Anatomica altera, et tertia;* Padoue, 1717, in-4°; réimprimés deux fois, avec les précédents; — *Adversaria Anatomica quarta, quinta et sexta;* Padoue, 1719, in-4°; réimprimés deux fois, avec les précédents ; — *Adversaria omnia;* Padoue, 1741, in-4°; deux éditions à Leyde; une troisième à Venise, 1762, in-folio : découvertes anatomiques importantes; recherches neuves sur les muscles de la région pharyngo-laryngée, sur la langue, l'épiglotte, la vessie, l'utérus, les mamelles, les glandes sébacées, etc. : critique savante des anatomistes; faits pathologiques variés. Ouvrage remarquable par la variété des matières qui y sont traitées, l'immense lecture qu'elles ont exigée, le talent de discussion qui y brille, et qui eût suffi à lui seul pour fonder la réputation de son auteur. La polémique de Morgagni, loin d'être stérile, est une école de haut enseignement; il ne s'y départit jamais, malgré les attaques passion-

nées de ses adversaires, d'une modération parfaite. Aux erreurs qu'il combat il substitue toujours des observations plus exactes, soigneux de restituer à leurs véritables auteurs la gloire de leurs découvertes. Le *Théâtre anatomique* de Manget, alors fort lu, y est l'objet d'une critique étendue; — *Nova Institutionum Medicarum Idæa*; Padoue, 1712, in-4°; deux éditions, l'une avec les *Adversaria*, Padoue, 1741, in-4° : c'est un traité de méthodologie médicale, composé à l'époque où l'auteur professait la médecine à Padoue, et où il donne des conseils sur la manière de former de bons médecins; — *Epistolæ Anatomicæ duæ, novas observationes et animadversiones complectentes*, etc.; Leyde, 1728, in-8° : lettres critiques dans lesquelles Morgagni réfute les opinions de Bianchi sur la structure du foie, et traite de divers points d'anatomie descriptive et pathologique; — *Epistolæ Anatomicæ XX, ad scripta pertinentes celeberrimi A. M. Valsalvæ*; Venise, 1740, 2 vol. in-4°. Ces lettres sont jointes aux œuvres posthumes de Valsalva, dont Morgagni a donné une édition et dont elles sont un commentaire. Elles contiennent des recherches étendues et des descriptions exactes sur la structure de l'oreille, de l'œil, du cœur et des vaisseaux sanguins; des observations d'anatomie comparée, des éclaircissements sur des points en litige. C'est en quelque sorte une suite des *Adversaria*; — *De Sedibus et Causis Morborum per anatomen indagatis*; Venise, 1762, 2 vol. in-fol. On en a sept éditions ou réimpressions latines, dont l'une, qui se distingue par son élégance, a eu pour annotateurs les professeurs Adelon et Chaussier, qui ont reproduit l'excellente préface de Tissot; Paris, 1820-1822, 8 vol. in-8°; ce traité a été traduit en allemand, en anglais, en italien, et en français par Désormeaux et Destouet; Paris, 1820-1824, 10 vol. in-8°. Il est divisé en 5 livres: le 1er traite des maladies de la tête; le 2e des maladies de la poitrine; le 3e des maladies du ventre; le 4e des maladies extérieures ou chirurgicales; le 5e est un supplément aux précédents. Ce bel ouvrage est écrit sous forme de lettres. L'auteur avait voulu éviter par là la monotonie et la sécheresse d'une suite de recherches anatomiques. C'est le plus important des ouvrages de Morgagni et de tous ceux que possède la littérature médicale sur cette branche d'études; — *Opuscula miscellanea, quorum non pauca nunc primum prodeunt*; Venise, 1763, in-fol.; une 2e édit. in-4°. Cet ouvrage est divisé en 3 parties : la 1re est consacrée à divers sujets de médecine et d'anatomie; la 2e contient différentes dissertations historiques et philologiques qui avaient paru séparément; la 3e comprend, sous le nom d'*Æmilianæ*, quatorze lettres traitant de la géographie et des antiquités de la province *Æmilia*. Morgagni a concouru avec Lancisi (*voy.* ce nom) à une édition des tables d'Eustache (*voy.* ce nom). Il a laissé aussi de nombreuses dissertations et des opuscules, la plupart anatomiques, dans les ouvrages de différents auteurs, dans les *Éphémérides des Curieux de la Nature*, dans les *Mémoires de l'Acad. de Bologne*, etc. — Les œuvres de ce grand observateur ont été réunies et publiées par son disciple A. Larber sous ce titre : *J.-B. Morgagni Opera omnia*; Venise, 1765, 5 vol. in-fol.

Dr Sassonnotte.

La *Vie de Morgagni* a été écrite par Fabroni (*Vitæ Italorum*); — par Jos. Mosca, Naples, 1768; — par Tissot, en tête de l'excellente édit. qu'il a donnée du traité *De Sedibus*, etc. (Yverdun, 1779). — *Éloge de M.* par Fontenelle, dans l'*Hist. de l'Acad. des Sciences*, 1771.

MORGAN (Sir *Henri-John*), le plus célèbre des flibustiers anglais, né dans le pays de Galles, vers 1637, mort à La Jamaïque, en 1690. Fils d'un riche fermier, il ne put se plier aux occupations agricoles, s'enfuit de la maison paternelle, et s'embarqua, comme matelot, pour La Barbade. De cette île il passa à La Jamaïque, où il se lia avec des flibustiers, parmi lesquels il s'enrôla. Trois ou quatre courses heureuses et son gain au jeu le mirent rapidement à même d'acheter, avec l'aide de quelques autres corsaires anglais ou français, un petit bâtiment dont le commandement lui fut confié, « et lui fournirent bientôt les moyens de devenir, par son adresse, sa rare capacité et son intrépidité, un des chefs les plus fameux qu'aient jamais eus les flibustiers (1). » — « Il tiroit fort bien; il étoit intrépide et déterminé; rien ne l'étonnoit, parce qu'il s'attendoit à tout; enfin, il entreprenoit les choses avec une assurance qui lui répondoit toujours du succès (2). » Morgan fit d'abord plusieurs captures sur la côte de Campêche. Mais la première occasion où il parut avec éclat fut celle que lui offrit Mansvelt (3), vieux corsaire, qui le prit en amitié et le fit son vice-amiral. Ensemble ils complotèrent de piller Nata, ville située sur la mer du Sud, à l'extrémité de l'isthme de Panama. Afin de se procurer des guides, ils s'emparèrent, malgré une vive canonnade, de l'île Sainte-Catherine (4), et s'avancèrent sur Carthagène, qu'ils étaient sur le point de surprendre lorsque les divisions continuelles qui existaient entre les Anglais et les Français firent renoncer à l'entreprise (5). On revint à Sainte-Catherine, où Mansvelt mourut. Morgan hérita de lui, et devint ainsi le premier et le plus riche des aventuriers. Il persuada alors à ses cama-

(1) Van Tenac, *Corsaires, Pirates*, etc., t. III, chap. I, p. 48.

(2) Oexmelin, *La Vie de Morgan, insigne aventurier*, t. II, chap. I, p. 2. L'auteur déclare avoir servi sous ses ordres, ou du moins avoir pris part à quelques-unes de ses expéditions, surtout à la dernière : celle de Panama.

(3) Van Tenac écrit *Mansfeld*.

(4) Sur la côte de Costa-Rica, par 12° 30' de lat. nord.

(5) Suivant Oexmelin « Mansvelt et Morgan traitoient fort bien les François, parce qu'ils étoient les meilleurs soldats de leur troupe, tous gens expérimentés, et dont un seul étoit plus brave que trois Anglois, étant mieux armés et plus adroits : la discorde ne venoit que des vivres que les Anglois pilloient et retenoient sans en vouloir donner aux autres. »

rades de ne pas dissiper follement leur butin, mais de le réserver pour de grandes entreprises. Plusieurs l'écoutèrent, et en peu de temps il se trouva à la tête de douze bâtiments, montés par sept cents hommes déterminés, avec lesquels il mit à contribution Les Cayes et tous les ports méridionaux de l'île de Cuba. Il résolut d'enlever Puerto-del-Principe, ville riche et populeuse, située à quelques lieues dans les terres, mais un captif espagnol se jeta à la mer, gagna la côte et prévint le gouverneur de Puerto, qui marcha au-devant de Morgan avec huit cents hommes tant de pied qu'à cheval. Après un combat de quatre heures, les trois quarts des Espagnols et leur chef couvraient le champ de bataille. Les habitants essayèrent en vain de se défendre : menacés d'être incendiés, ils se rendirent. Beaucoup s'étaient enfuis emportant leurs richesses; aussi Morgan ne fit-il là qu'un butin de 136,000 écus, malgré les tortures qu'il fit subir à beaucoup de ses captifs. Quoiqu'une partie des Français mécontents l'eût quitté, il se trouvait encore à la tête de neuf petits bâtiments et de quatre cent soixante-dix marins d'élite. Ce fut avec des forces si minimes qu'en 1668 il résolut d'enlever la ville de Puerto-Bello, bien fortifiée et située sur la côte septentrionale de l'isthme de Panama. Trois châteaux en défendaient le port et les approches. La garnison était de sept à huit cents soldats et la population d'environ neuf mille âmes. Son havre, grand et commode, était devenu le lieu où les galions du roi d'Espagne venaient chaque année charger les matières précieuses extraites des mines du Pérou. Il s'y faisait un commerce important. Morgan n'ignorait aucun de ces détails; aussi l'espoir d'un riche butin lui fit-il braver les dangers de l'entreprise. Le moment n'était pourtant pas favorable : les Espagnols venaient de conclure avec la France la paix d'Aix-la-Chapelle; ils pouvaient enfin respirer; ils n'avaient plus que les flibustiers pour ennemis déclarés, ennemis, toutefois, qui étaient peut-être les plus dangereux, parce qu'ils attaquaient les richesses de l'État à leur source. Avant de pouvoir diriger des forces imposantes dans les Antilles, les Espagnols essayèrent, en arguant du traité de paix, d'obtenir que les *Frères de la Côte* suspendissent leurs redoutables entreprises. « Ce traité, répondirent audacieusement les flibustiers, ne nous regarde pas; nous n'avons pas été appelés aux conférences; nous n'avons pas eu de représentants au congrès »; et Morgan mit le cap sur Puerto-Bello. Il débarque dans l'obscurité et arrive sans être aperçu jusqu'au pied d'un premier fort, dont il somme la garnison de se rendre si elle ne veut être taillée en pièces; on lui répond par un feu terrible. Il lance aussitôt ses gens à l'assaut; le fort est enlevé malgré une courageuse résistance. Morgan, pour intimider ses ennemis, accomplit sa menace : il fait rassembler tous ses prisonniers dans une même enceinte, et, mettant le feu aux poudres, les lance dans l'espace, dénonçant ainsi sa manière de faire la guerre. Aussitôt il court au second château : le gouverneur s'y était renfermé; il faisait jour, la surprise était impossible. Sans artillerie, il fallait tenter l'assaut à découvert. Il durait depuis plusieurs heures, et déjà Morgan doutait du succès, lorsqu'un moyen odieux lui donna la victoire. Maître de la ville, il fait construire à la hâte douze échelles assez larges pour que douze hommes puissent y monter de front, et faisant sortir tous les moines et les religieuses de leurs couvents, les force à aller appliquer ces échelles contre les remparts; des vieillards, des femmes, des enfants complétèrent cette muraille vivante, derrière laquelle marchaient les flibustiers. Morgan avait présumé que le gouverneur n'oserait faire tirer sur ses compatriotes et surtout sur des personnages que la superstition devait lui rendre sacrés. Il n'en fut rien : sourd aux supplications des uns comme aux menaces des autres, il dirigea son feu sur les innocentes victimes d'une ruse infernale, et la mitraille en abattit un grand nombre avant qu'ils fussent parvenus à appliquer les échelles. Les flibustiers s'élancèrent alors le sabre au poing sur leurs ennemis, et les tuèrent jusqu'au dernier. Restait à enlever le troisième fort; la défense y fut la même, et son résultat aussi fatal aux assiégés. La ville fut alors saccagée avec la plus horrible barbarie; tous les excès y furent commis. Les tortures forcèrent les habitants à livrer leur argent; enfin les flibustiers se livrèrent au pillage et à la débauche avec tant d'emportement, qu'au bout de quinze jours une épidémie, aidée par la putréfaction des cadavres non enterrés, se déclara parmi eux, en même temps que la disette moissonnait leurs malheureux captifs. De plus, le président de Panama, don Juan Perez de Guzman, s'avançait avec quinze cents soldats et sommait Morgan d'évacuer la ville. L'audacieux flibustier lui répondit qu'il ne la quitterait qu'incendiée ou contre une rançon de 100,000 écus; il ne craignait pas de marcher au-devant de Guzman, qui, arrêté pendant deux jours par cent hommes embusqués dans un défilé, envoya les 100,000 écus et laissa les flibustiers s'embarquer paisiblement.

Nous ne suivrons pas Morgan dans ses diverses expéditions, qui mériteraient le nom d'héroïques si le but et plusieurs actes de cruauté n'en eussent terni l'éclat. Néanmoins, s'il se montra aussi cupide, aussi cruel que les Cortès, les Pizarre, les Alvarado et les autres *conquistadores* espagnols, lui, du moins, n'attaquait pas des populations hospitalières, inoffensives, désarmées en quelque sorte, sur lesquelles chaque victoire ne peut s'appeler qu'un *massacre*. Morgan, au contraire, luttait contre un ennemi toujours très-supérieur en nombre et bien armé. C'était des villes fortifiées qu'il prenait sans artillerie, villes défendues par des Européens et suivant la tactique

européenne. Quant à la lutte entre les flibustiers et les Espagnols, elle amena aussi de grands effets. Les *conquistadores* avaient gagné d'immenses royaumes à l'Espagne; ils en avaient fait la première puissance du monde; les flibustiers la ruinèrent et l'avilirent. Car après une guerre de quatre-vingts ans contre ces pirates, guerre soutenue sans gloire ni succès, les Espagnols perdirent tout leur prestige. Les Indiens ne virent plus dans leurs oppresseurs que des *hommes*. Ce n'étaient plus pour eux les invincibles fils de Quetzacoalt (1), c'étaient de simples mortels, qu'une poignée de bandits déterminés tenait en échec. Ils osèrent alors les regarder en face, leur livrer combat sur combat, et souvent l'avantage resta dès lors aux indigènes. Ce ne serait pas trop dire que l'émancipation d'une partie du Nouveau Monde est sortie des boucans de Saint-Domingue, et que, chose providentielle, de cette île d'Hispaniola, qui fut leur première conquête, jaillit la cause de leur ruine.

Le succès de Morgan à Porto-Bello lui ramena les Français qui l'avaient quitté. Rallié par Pierre le Picard, qui avait déjà pillé Maracaïbo avec L'Olonais en 1668, les deux chefs se décidèrent à rendre une nouvelle visite à cette possession espagnole, qui comptait cependant vingt-deux mille habitants. Morgan n'avait que neuf cent soixante flibustiers; il enleva le fort, et la ville se rendit. Elle fut rançonnée. Il marcha ensuite sur San-Antonio-de-Gibraltar, qu'il trouva abandonné; il y séjourna trois semaines, puis revint à Maracaïbo avec son butin; mais il trouva ce port bloqué par trois frégates espagnoles sous les ordres du contre-amiral don Alonso del Campo de Espinosa. Morgan, pour ébranler le moral de ses adversaires, fit sommer don Espinosa de lui payer 20,000 piastres s'il ne voulait voir la ville brûlée et les prisonniers massacrés. L'amiral espagnol répondit « qu'il ne pouvait payer qu'en boulets la rançon qu'on lui demandait ». Quoique sûr de la victoire, il n'attaqua pourtant pas les flibustiers. Morgan profita de son inaction; il fit construire, avec un art infini, un brûlot représentant un fort bâtiment de guerre sur lequel il arbora son pavillon (2), et le 24 avril 1669 descendit fièrement sur l'escadre espagnole : sa petite flottille était précédée par le brûlot, dont l'amiral espagnol accepta l'abordage, croyant avoir affaire à un ennemi sérieux. Sa frégate, la *Madalena*, de 50 canons, embrasée, sauta bientôt et les équipages des deux autres bâtiments espagnols, le *San-Luiz*, de 34, et la *Marqueza*, de 22, craignant un pareil sort, ne songèrent qu'à gagner la terre, incendiant ou sabordant leurs navires. Morgan s'empara de la *Marqueza*, et fut partager son butin, qui s'élevait à 30,000 piastres, à La Jamaïque.

Morgan avait acquis une grande fortune. Il aurait voulu goûter enfin le repos. Mais ses compagnons lui rappelèrent la promesse qu'il avait faite au gouverneur de Panama. Il résolut de la tenir, et fit un appel à tous les Frères de la Côte, auxquels il donna rendez-vous au cap Tiburon (Saint-Domingue) pour le 16 décembre 1670. Il en accourut de toutes parts, et le flibustier, lorsqu'il les passa en revue, put compter trente-sept navires, grands et petits, et deux mille deux cents hommes bien décidés, bien armés. C'était la flotte la plus considérable que les flibustiers avaient jamais réunie; mais aussi leur entreprise était-elle la plus dangereuse qu'ils eussent encore conçue. Morgan avait choisi pour lieutenant un Français nommé Bradelet, qui battit plusieurs fois les Espagnols dans l'île de Saint-Domingue, et leur enleva des vivres et des munitions indispensables pour assurer le succès de l'expédition. Il prit aussi d'assaut La Rancheria près Carthagène, et en rapporta un butin considérable, surtout en grains. Morgan mit alors à la voile, et s'empara de l'île de Santa-Catalina quoiqu'elle fût défendue par des forts, qu'il détruisit; il s'y procura de la poudre et des guides. Il détacha aussitôt Bradelet avec quatre cents hommes, pour s'emparer du fort Saint-Laurent, qui domine la rivière de Chagre. Là les flibustiers, sans artillerie, exposés à découvert au feu des batteries espagnoles, perdirent beaucoup des leurs. Bradelet eut les deux jambes enlevées par un boulet; ils songeaient à faire retraite quand un Français, qui venait d'être atteint d'une flèche, l'arrache de sa plaie, l'entoure de coton qu'il enflamme et la lance sur l'une des maisons du fort, toutes construites en bois léger et couvertes de feuilles de palmier. Le feu s'y déclare aussitôt. Cet exemple est rapidement imité par les autres flibustiers; l'incendie se propage, une poudrière saute, les palissades brûlent et les aventuriers entrent dans le fort sur les cadavres de trois cent seize Espagnols. Eux-mêmes avaient cent dix tués et quatre-vingts blessés. Morgan y laissa sa flotte avec une garnison de six cent cinquante hommes et avec treize cents hommes d'élite sur quatre petites frégates légères et quelques canots, remonta le fleuve. Le 19 janvier 1671, il arriva à La Cruz-de-San-Galliego; mais les eaux étaient si basses qu'il dut continuer sa route par terre avec des fatigues inouïes, et harcelé de temps à autre par des Indiens invisibles, qui du haut des rocs ou du sein des forêts couvraient sa troupe de nuées de flèches. Les vivres épuisés, on dut se résigner à se nourrir d'herbes et de fruits sauvages; enfin, le 26 janvier, les aventuriers découvrirent Panama. Cependant dans la plaine qui les sépa-

(1) C'était le génie de l'air des Mexicains et leur meilleure divinité. On ne lui fit jamais de sacrifices humains. Ils le représentaient sous la forme d'un serpent couvert de plumes vertes. Selon les prêtres aztèques, il avait quitté le pays; Cortès fut d'abord accepté comme sa transfiguration.

(2) La plupart des sabords étaient garnis par des canons de bois; l'équipage se formait d'un petit nombre de marins dévoués, d'Indiens et de mannequins qui trompèrent le feu des Espagnols. Morgan ne perdit pas un seul homme dans cette rencontre.

rait de la ville s'avançait le président en personne, suivi par quatre régiments de ligne, deux mille quatre cents miliciens, quatre cents cavaliers, et deux mille taureaux sauvages conduits par plusieurs centaines d'Indiens et de nègres. Une nombreuse artillerie protégeait les flancs et le centre de cette armée, estimée à huit mille combattants. Morgan, dont la troupe était réduite à onze cents hommes épuisés, ne voulut engager le combat que le lendemain. Il dura deux heures seulement; six cents Espagnols restèrent sur la place. Un nombre considérable de blessés et de prisonniers restèrent au pouvoir des vainqueurs (1). Morgan marcha immédiatement sur la ville, où il n'éprouva qu'une faible résistance et qu'il fit incendier secrètement, sans que ses compagnons même, dont quelques-uns ont été ses historiens, puissent donner l'explication de cette action barbare. Après un séjour de quatre semaines, employées à piller et à torturer les habitants pour les forcer à donner leurs richesses, les flibustiers regagnèrent Chagres avec leur butin, évalué à 443,300 livres d'argent (2), sans compter l'or et les pierreries. On procéda au partage de ces richesses. On raconte qu'en cette circonstance Morgan se conduisit envers les siens comme un brigand éhonté : il se permit les plus odieuses spoliations, enleva à la masse commune une grande quantité de pierreries, et, redoutant le juste ressentiment de ses compagnons, indignés, s'embarqua secrètement, suivi par quatre navires dont les capitaines lui étaient dévoués, et gagna La Jamaïque. Renonçant dès lors à ses brigandages, il ne pensa plus qu'à jouir de son immense fortune; il épousa la fille d'un des principaux officiers de l'île, fut créé chevalier par Charles II, nommé commissaire de l'amirauté, et termina ses jours dans une vie paisible et honorée. Alfred DE LACAZE.

Œxmelin, *Hist. des Aventuriers* (Lyon, 3 vol. in 12), t. II, chap. I-XI, p. 1-199. — Van Tenac, *Hist. générale de la Marine*, t. III, p. 48-74.

MORGAN (*Georges-Cadogan*), physicien anglais, né en 1754, dans le pays de Galles, mort le 17 novembre 1798. En 1776 il devint ministre d'une église de dissidents à Norwich, occupa en 1785 le même emploi à Yarmouth, et se retira en 1786 à Hackney, où il professa la physique dans un établissement fondé par le célèbre docteur Price, son oncle. On a de lui : *Lectures on Electricity*; Londres, 2 vol. in-8°; — et des mémoires *Sur la Lumière des corps en état de combustion*, *Sur la Chimie* et *Sur la Météorologie*, insérés dans les *Philosophical Transactions* et le *Monthly Magazine*. K.

Rose, *New Biograph. Dictionary*.

MORGAN (Miss *Sidney* OWENSON, lady), célèbre femme de lettres anglaise, née à Dublin, en 1783, morte en avril 1859. Son père était un acteur très-estimé du Théâtre-Royal, et en outre poëte et compositeur distingué. La jeune Sidney reçut une éducation toute littéraire, et montra de bonne heure une vive intelligence. Les relations de son père avec les écrivains et les auteurs dramatiques de son époque en favorisèrent le développement. A quatorze ans, elle publia un volume de poésies, et peu après douze mélodies irlandaises avec musique. On peut remarquer que c'est là le germe de l'idée que le poëte Moore a développée plus tard avec tant d'éclat et d'imagination. Avant d'avoir atteint ses vingt ans elle produisit son premier roman, *Saint Clair, or the Heiress of Desmond*, et l'année suivante, *The Novice of S. Dominick*. Ces deux ouvrages sont depuis longtemps oubliés. Mais en 1806 elle donna *The wild Irish Girl, a national tale* (La jeune Fille d'Irlande), qui obtint un brillant succès, et fut réimprimé sept fois en deux ans. Elle avait cherché à y retracer le caractère primitif et national de l'Irlande, et elle y montre ce vif patriotisme qui la distingua dans le reste de sa carrière. Ce succès l'introduisit dans les cercles les plus distingués d'Angleterre et d'Irlande. Ces relations, flatteuses pour son amour-propre, lui furent extrêmement utiles pour étendre ses idées de la vie sociale, et moissonner dans un champ plus vaste et plus varié d'observations : c'est surtout le romancier qui a besoin de bien étudier la société, afin de peindre fidèlement et avec attrait les mœurs et les passions. En 1811, se trouvant en visite chez un noble irlandais, elle fit la connaissance de sir Charles Morgan, médecin littérateur, et la conformité de leurs goûts amena leur mariage. Ses travaux littéraires ne se ralentirent point, et eurent surtout pour objet l'Irlande. Elle donna successivement *Patriotic Sketches*, qui fut bien reçu; *Woman, or Ida of Athens*, qui fut traité sévèrement par la *Quarterly Review*; *O'Donnel, a national tale*; *Florence M' Carthy, a national tale* (1811 à 1816). Dans ces romans, elle sort des sentiers battus du sentiment, et s'applique à peindre les mœurs nationales. Quant au talent qu'elle y déploie, Walter Scott dit quelque part que *O' Donnel*, quoique faible comme récit et intrigue, renferme « plusieurs beaux morceaux, frappants de situation et de peinture, et que la partie comique est très-riche et très-amusante ». On peut lui reprocher assez souvent un jargon qui tombe dans le vulgaire, et des citations en français et en italien dont beaucoup de pages sont comme émaillées. En 1816, elle voyagea en France avec son mari, et résida assez longtemps à Paris, où elle se lança dans la société libérale du temps. Elle entreprit de peindre sur place la scène mobile et bruyante d'esprit, d'intrigue, de folie, de passions politiques et autres qu'offrait alors le pays. De là son ouvrage *La France* (1817), qui est surtout une description de Paris et des Parisiens, et remplie d'anecdotes de société. Ce

(1) Cette victoire ne coûta aux flibustiers que deux tués et deux blessés. « On prendra, dit Œxmelin, peut-être ceci pour une fable. C'est pourtant un événement dont j'ai été témoin moi-même » (t. II, chap. XI, p. 163).
(2) A raison de 10 piastres la livre.

livre, dont la 3ᵉ édit. parut en 1818, fit du bruit, par l'esprit dont il étincelait, par l'audace de quelques tableaux, et par les erreurs dont il fourmille.

Lady Morgan voyagea ensuite en Italie, et le résultat fut l'ouvrage qui porte ce titre, et qui a été rédigé d'après son journal de voyages (1821). C'est une peinture de la société et des mœurs italiennes, tracée avec plus de vivacité et de recherche pour l'effet que de délicatesse; mais lord Byron rend témoignage de la fidélité de ces esquisses. Les critiques français trouvèrent que les défauts de sa manière y étaient poussés jusqu'au dévergondage. En 1824 elle publia *Life and Times of Salvator Rosa*, qui est une sorte de roman biographique. Mais elle revint à sa chère Irlande, qu'elle avait à cœur de relever dans l'opinion publique. Elle donna successivement *The Evils of Absenteeism to Ireland* (1825), et les romans *The O'Briens*, *The O'Flahertys* (1827), *The Princess*, sujet emprunté à l'histoire des Pays-Bas; elle y déploie un goût élevé, une imagination vive, et surtout un profond sentiment national, qui lui a suscité de fréquentes attaques de la part des partis politiques. Sa plume ne se reposait que pour devenir plus féconde. Était-ce par motif d'argent, par motif de réputation? Probablement par l'un et l'autre. Il faut vivre selon sa position; il faut continuer à charmer ou à passionner, sous peine d'oubli, ce public capricieux et inconstant dont une fois on a saisi l'oreille. Elle produisit *The Book of the Boudoir* (1829); *Dramatic Scenes from real life* (1833); *The Missionary, an Indian tale* (1835), qui ont été traduits, comme la plupart de ses autres romans. L'âge mûr était arrivé. Ses idées avaient pris un tour plus sérieux et plus élevé. Frappée des maux qui résultent pour la femme de sa condition sociale à toutes les époques, elle concentra ses pensées et de nombreuses recherches dans l'ouvrage *The Woman and her Master* (1840). C'est un tableau historique et philosophique de la condition de la femme chez les différents peuples; malheureusement il s'arrête à la chute de l'Empire Romain. « L'auteur, dit un critique anglais, y approfondit avec sagacité et jugement une des branches les plus importantes de la science sociale: la position que les femmes devraient occuper dans l'ordre et le progrès de la société. Elle a cherché dans les annales du passé les moyens d'amélioration pour l'avenir. Elle a soumis les pages de l'histoire à une analyse morale rigoureuse, et en déduit des appréciations et des résultats moraux. »

Une faiblesse d'yeux, et plus tard la perte de la vue, obligea cette dame infatigable à abandonner complétement ses travaux littéraires. Cependant elle publia, en société avec son mari, deux volumes d'esquisses, intitulés *The Book without a name* (1841), qui avaient paru en partie dans les revues. Sous le ministère de lord Grey, une pension de 300 livres sterling sur la liste civile lui fut accordée pour les services qu'elle avait rendus aux lettres. Elle pouvait être aussi considérée comme un juste dédommagement des sacrifices qu'elle avait faits aux principes libéraux, dont la défense constante lui avait attiré beaucoup d'injures et beaucoup d'ennemis. En 1859, elle publia son dernier ouvrage *Passages from my Autobiography*, contenant ses souvenirs de la haute société à Londres et à Paris. Elle mourut la même année.

Comme on le voit d'après cette esquisse, lady Morgan a, pendant les quarante ou cinquante ans de sa carrière comme auteur, touché à plusieurs branches de littérature, la poésie, le drame, les romans, la biographie, la morale, la politique et les voyages. A-t-elle produit deux ou trois de ces ouvrages supérieurs qui méritent de vivre, qui resteront parmi les modèles d'une littérature? Cela est douteux. On trouve dans ses nombreuses productions un esprit original, de la verve, des observations fines, des pages pleines d'imagination et de fraîcheur, un style élégant et orné qui coule avec harmonie, mais aussi des déclamations fréquentes, peu de goût, un abandon qui n'est pas toujours de la grâce, un ton tranchant qui décide les questions au lieu de les exposer. De son temps, tous ses ouvrages ont été fort recherchés, fort lus par la génération qui les vit naître. Presque tous peut-être la suivront peu à peu dans la tombe. J. Chanut.

Chambers, *Cyclopædia of English Literature*. — *English Cyclopædia* (*Biography*). — *Men of the Time*. — *Athenæum*, avril 1859. — *Literary Gazette*, etc.

*MORGAN (*Auguste* de), mathématicien anglais, né en 1806, à Madura dans les Indes orientales. Il vint de bonne heure en Angleterre, fit ses études au collége de La Trinité, à Cambridge, et passa à l'école de droit de Lincoln pour s'y former au barreau. En 1828 il accepta la chaire de mathématiques à l'université de Londres, qu'on venait de fonder, et professa jusqu'en 1831. Il reprit cette place en 1836, à la mort de son successeur. M. de Morgan est auteur de patients travaux sur l'histoire et les principes des mathématiques, sur l'algèbre, la trigonométrie, la double algèbre, les calculs différentiels, la théorie des probabilités, la projection gnomonique, l'usage des globes, etc. Il a fourni au *Penny Cyclopædia* des articles de mathématiques et d'astronomie; on lui doit aussi les vies de Newton et de Halley dans le *British Worthies* de Knight, de nombreuses biographies dans le *Penny Cyclopædia*, *Gallery of Portraits*, et dans le *Dictionnaire biographique* (inachevé) *de la Société des Connaissances utiles*. Il a publié plusieurs mémoires dans le *Philosophical Magazine*, dans le *Cambridge and Dublin Journal*, etc., et depuis 1833 il travaille au *Companion to the Almanac*. On lui attribue plusieurs ouvrages anonymes, publiés par la Société des Connaissances utiles, dont il est un des membres les plus actifs. Il est aussi membre de la Société philosophique de Cambridge et de la Société royale

d'Astronomie, dont il a été secrétaire pendant dix-huit ans. A. H—T.

Penny Cyclopædia. — Men of the Time.

MORGENSTERN (*Jacques-Salomon*), géographe et bouffon allemand, né à Pegau, le 8 avril 1706, mort à Potsdam, le 16 novembre 1785. Reçu maître ès arts à Leipzig, il fit pendant quelque temps des cours d'histoire et de géographie à l'université de Halle. En 1736 il partit pour la Russie; l'impératrice Anne venait de lui faire remettre une centaine de roubles pour la dédicace qu'il lui avait faite de son ouvrage sur le droit public de la Russie; cela lui avait donné l'espoir d'obtenir à Moscou une place de professeur. A son passage à Berlin, son extérieur singulier et ses reparties vives et pleines de sel frappèrent un officier de la garde, qui parla de lui au roi Frédéric-Guillaume Ier. Ce prince le fit venir en sa présence, fut enchanté de ses réponses, et l'obligea d'accepter l'emploi de lecteur et traducteur des gazettes et en même temps celui de conseiller bouffon dans la Société des Fumeurs que présidait le roi. En 1737 Morgenstern fut obligé, sur l'ordre exprès du roi, de défendre publiquement une thèse sur la folie contre tous les professeurs de l'université. A la mort de ce prince, Morgenstern, pour conserver son traitement de 500 écus et son logement à Potsdam, demanda d'être chargé d'aider le conseiller Nussler dans la fixation des frontières de la Silésie. Sa requête fut agréée et ses appointements lui furent maintenus. On a de lui : *Neuer politische Geographie*; Iéna, 1735, in-4°; il n'en a paru que le premier volume; l'auteur y a donné un des premiers des renseignements statistiques bien coordonnés; — *Jus publicum imperii Russorum*; Halle, 1736, in-8°; — *Vernünftige Gedanken über die Narrheit* (Pensées raisonnables sur la folie); Berlin, 1737, in-8°; dissertation curieuse, où les savants sont assez maltraités; — *Ueber Friedrich-Wilhem Ier*, 1793, in-8°. E. G.

Meusel, *Lexikon*.

MORGHEN (*Raphael*), graveur italien, né à Naples, le 19 juin 1758, mort à Florence, le 8 avril 1833. Il commença de très-bonne heure ses études artistiques sous la direction de son père, graveur médiocre, d'origine allemande. A l'âge de vingt ans il partit pour Rome, et entra dans l'atelier de Jean Volpato. Cet artiste, malgré ses défauts, passait alors pour le premier graveur de l'Italie; il appliquait à son art les mêmes principes et les mêmes idées de réaction contre le faux goût du dix-huitième siècle que David et Canova firent triompher un moment. Aidé des conseils de Volpato, Raphael Morghen se mit à étudier avec ardeur les grands maîtres de la renaissance, et ses premiers ouvrages obtinrent un grand succès. Volpato s'associa à sa gloire et à sa fortune comme à ses travaux en lui donnant la main de sa fille Domenica. Avec autant d'ardeur que de facilité, Morghen grava tour à tour les principaux tableaux du Guide, du Titien, du Corrége, de Poussin et de Murillo. Sa réputation s'établit si bien que le grand-duc Ferdinand III l'appela à Florence, lui assura une pension de 400 écus par an (environ 2,000 fr.), un logement et la liberté de travailler pour son propre compte, à la seule condition d'ouvrir une école de gravure. C'est à Florence qu'il exécuta ses ouvrages les plus importants et les meilleurs, *La Madonna della seggiola* et *La Transfiguration* de Raphael; la *Madeleine pénitente* de Murillo; *La Charité* du Corrége, la *Madonna del Sacco* d'André del Sarto; la *Vierge et l'enfant Jésus endormi* du Titien; la *Cène* de Léonard de Vinci. Cette dernière estampe fut publiée en 1800; elle obtint un immense succès, que n'arrêtèrent pas des critiques très-vives et justes pour la plupart. *La Transfiguration*, commencée en 1795, ne fut terminée qu'en 1811, après seize années de travail. Les ouvrages de Morghen se distinguent par la souplesse, la douceur, la rare habileté et aussi la froideur du travail. Il a gravé un assez grand nombre de vignettes et de portraits; parmi ces derniers on remarque le *portrait du marquis de Moncade*, d'après van Dyck. Le catalogue complet de son œuvre, rédigé sous ses yeux et d'après ses indications par son élève Nicolo Palmerini (3e édit., Florence, 1824), porte à 254 le nombre des gravures qu'il a produites. Morghen cessa la pratique de son art longtemps avant sa mort; mais jusqu'à ses derniers jours il ne cessa de diriger les travaux de ses nombreux élèves. H. H—N.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*. — *Cabinet de l'Amateur*.

MORGIER (*François*), poëte français, né en 1688, à Villeneuve-lès-Avignon, mort en 1726, à Avignon. Il venait d'être reçu avocat lorsqu'il s'associa à l'abbé de Charnes pour rédiger la gazette burlesque, fondée en 1703 par ce dernier, sous le titre de *Nouvelles de l'ordre de la Boisson*. Très-jeune encore, il avait été admis dans cette compagnie de joyeux gastronomes, qui rappelait l'*Ordre des coteaux*, dont Boileau a parlé. La gazette avait pour soi-disant vendeur « Museau-Cramoisi, au papier raisin »; on ne rappelait les noms propres que par des allégories, tels que *Frère des Vignes, dom Barriques, M. de Flaconville*; on annonçait ainsi des livres imaginaires : *Remarques sur les langues mortes, comme langues de bœuf, de cochon et autres*; *Recueil de diverses pièces de four, par le frère Godiveau*; *L'Art de bien boucher les bouteilles*, impression de Liége. La politique s'y trouvait parfois réduite en quatrains :

A la barbe des ennemis,
Villars s'est emparé des lignes;
S'il vient à s'emparer des vignes,
Voilà les Allemands soumis.

et la philosophie y faisait une profession de foi aussi commode qu'agréable :

Je donne à l'oubli le passé,
Le présent à l'indifférence,
Et, pour vivre débarrassé,
L'avenir à la Providence.

Grâce à ce badinage innocent, qui jouit d'une grande vogue, Morgier acquit la réputation d'un homme d'esprit; même après que la gazette eut cessé de paraître (1707), il fut recherché des gens du monde et des gens de lettres. La princesse de Conti, Louise-Élisabeth de Bourbon, l'admit chez elle dans une sorte de familiarité, et l'aida, dit-on, à composer ces plaisanteries dont beaucoup de sociétés faisaient leur passe-temps favori. P.

Lalanne, *Curiosités littéraires*. — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*.

MORHIER (*Simon*), prévôt de Paris sous les Anglais, né vers la fin du quatorzième siècle, mort vers 1450 ou 1455. Il était seigneur de Gilles en Chartrain, près de Nogent-le-Roi, et originaire de ce pays. Attaché au parti de Bourgogne, il suivit également celui des Anglais, et fut fait prévôt de Paris par le duc de Bedford, pour Henri VI, le 1er décembre 1422. Le prévôt de Paris, comme on sait, était le premier magistrat politique et judiciaire de la capitale. Cette charge, importante et difficile à remplir dans tous les temps, le fut particulièrement pendant les quatorze années qu'elle eut S. Morhier pour titulaire. Le prévôt de Paris dut constamment lutter, durant cette période, contre les conspirations en faveur de Charles VII, qui se fomentaient perpétuellement au dedans, et contre les tentatives militaires du dehors. Simon Morhier, apprécié par le gouvernement anglais, comme homme de guerre, fut employé dans plusieurs expéditions contre les troupes de Charles VII. En 1427, il combattait à Montargis sous les ordres des comtes de Warwick et de Suffolk, et fut fait prisonnier par les Français dans une rencontre. Rendu à la liberté, il ne tarda pas à reprendre ses fonctions de prévôt. Au mois de février 1429, le gouvernement anglais expédia de Paris un convoi destiné à ravitailler les soldats qui faisaient le siége d'Orléans. En sa qualité de Beauceron, Morhier connaissait parfaitement le pays où il s'agissait de conduire ce convoi. Il fut préposé au commandement de l'artillerie, et servit à la fois de guide et d'auxiliaire au capitaine Falstaff, chef de l'expédition. Simon Morhier prit ainsi part à la célèbre *journée des harengs*.

En 1429, il défendit Paris contre la Pucelle. En 1430 il était capitaine d'une nouvelle forteresse, que le gouvernement avait fait construire à Saint-Denis pour la sûreté de Paris. Dans les premiers jours d'avril 1436, une lutte décisive eut lieu entre les troupes de Charles VII et la capitale. Simon Morhier soutint avec fermeté la cause des Anglais. Lorsque les Français eurent franchi en vainqueurs les portes de la ville, le prévôt de Paris et la garnison furent refoulés dans la bastille. Bientôt S. Morhier se vit assiégé dans ce refuge, et tomba comme prisonnier au pouvoir de Denis de Chailly, chevalier français. Le prévôt de Paris vendit une partie de ses terres, et recouvra de nouveau la liberté.

Le 8 juillet 1437 il était gouverneur de Dreux pour Henri VI, et suivit en Normandie les Anglais, qu'il paraît avoir servis jusqu'à l'époque où leur domination cessa complétement dans le royaume. En 1438 et années suivantes nous retrouvons Simon Morhier conseiller du roi Henri VI, avec mille livres de pension, trésorier de France et de Normandie. Il prit part en cette qualité au ravitaillement de Creil, Meaux, et des diverses places que les Anglais occupaient encore dans l'Ile-de-France. Il s'entremit notamment à la défense de Pontoise, qui fut prise par Charles VII, en 1441. Au mois de mars 1449, peu de temps avant la campagne de Normandie, qui mit fin à la domination des Anglais, Simon Morhier habitait à Rouen l'hôtel du Jardin, et vivait dans la familiarité du duc de Somerset, régent de France pour le roi d'Angleterre (1).

Sa sœur, THIPHAINE MORHIER, fut mariée à Baudouin, seigneur de Brichanteau, écuyer. Le fils de Baudouin, neveu du prévôt de Paris, fit hommage, envers son oncle, de la terre de Brichanteau, fief dépendant de Villiers-le-Morhier. Ce neveu servit les Anglais avec le prévôt de Paris, notamment à la journée des Harengs et à la défense de Saint-Denis. Il fut tué dans cette dernière rencontre, en 1436. C'est de lui que descendent les seigneurs de Brichanteau, marquis de Nangis au dix-septième siècle.

A. V.—V.

Cabinet des titres. — *Archives de la Seine-Inférieure*. — Sauval, *Antiquités de Paris*, t. III, p. [illegible], etc. — *Journal de Paris* (édition du *Panthéon*), p. [illegible], etc. — *Chroniques* de Cousinot, J. Chartier (édition Vallet-Viriville). Thomas Basin aux tables. Le Feron, [illegible], in-4°, prévôts de Paris. — Félibien, *Histoire de Paris*. — Lépinois, *Histoire de Chartres*. — Anselme, *Hist. généalogique*, au mot *Morhier*.

MORHOF (*Daniel-Georges*), célèbre érudit et bibliographe allemand, né à Wismar, le 6 février 1639, mort à Lubeck, le 30 juillet 1691. Élevé sous la direction de son père, greffier du tribunal de Wismar, il étudia à Rostock le droit, les mathématiques et l'histoire, et y apprit aussi les principaux idiomes de l'Europe moderne. Un poëme comique, qu'il composa en 1659 sur une cigogne tuée par accident, lui valut l'offre de la chaire de poésie; il l'accepta sous la condition de pouvoir, avant d'entrer en fonction, voyager pendant quelque temps. Après avoir visité la Hollande et l'Angleterre, il prit possession de sa chaire à la fin de 1661. Nommé en 1665 professeur d'éloquence et de poésie à Kiel, il se rendit en 1670 de nouveau en Hollande, où il

(1) L'époque de sa mort ne nous est point exactement connue. Mais elle doit avoir suivi d'assez près l'expulsion complète des Anglais ([illegible]). Le 7 mars [illegible] Jean Morhier, chevalier, fils de Simon et de Jeanne de Lagny, est qualifié, à son tour, *seigneur de Villiers*, titre héréditaire et patrimonial dans cette famille. Il y a lieu de croire par conséquent que Simon n'existait plus à cette dernière date.

se lia avec Grævius, Gronovius, Gudius et autres savants distingués ; il passa ensuite en Angleterre, où il fut élu membre de la Société royale des Sciences. De retour à Kiel, il reprit son enseignement, qu'il continua jusqu'à sa mort avec le plus grand succès ; il reçut de plus en 1673 la chaire d'histoire et fut nommé en 1680 bibliothécaire de l'université. Passionné pour l'étude, il avait acquis une immense érudition, qui ne faisait aucun tort à son jugement et à son esprit naturel ; il était d'un commerce des plus agréables, et il se fit remarquer par sa générosité envers les étudiants nécessiteux. On a de Morhof : *Diatribe de morbis et eorum remediis juridica ;* Rostock, 1658 ; — *Lessus in Ciconiam ; carmen juvenile et ludicrum ;* Rostock, 1660 et 1667, in-4° ; — *De Jure Silentii ;* Franeker, 1661, in-4° ; — *De Enthusiasmo et Furore poetico ;* Rostock, 1661, in-4° ; — *De Divinitate Principum ;* Rostock, 1662, in-4° ; — *Memoria H. Rahnii, jurisconsulti ;* Rostock, 1662, in-4° ; — *Querela Halecis ad Neptuni tribunal ; carmen joculare ;* Rostock, 1662, in-4° ; — *Diatribe philologica de novo anno ejusque ritibus ;* Rostock, 1663, in-4° ; — *Carmen de Ente Rationis heroicum joculare ;* Rostock, 1663, in-4° ; — *Princeps medicus ;* Rostock, 1665, in-4° : cet opuscule, qui soutient la réalité des guérisons des écrouelles par les rois de France et d'Angleterre, a été attaqué par Zentgrave ; — *De Sole igneo ;* Kiel, 1672, in-4° : — *De Scypho vitreo per sonum humanæ vocis rupto ;* Kiel, 1672, 1683 et 1703, in-4° : écrit à propos d'un marchand de vin d'Amsterdam, qui brisait des verres en élevant la voix d'une octave au-dessus du ton de ces verres mis en vibration ; — *De intemperantia in studiis et eruditorum, qui ex ea oriuntur, morbis ;* Kiel, 1672, in-4° ; — *De Transmutatione Metallorum ;* Hambourg, 1673, in-8° ; écrit en faveur de l'alchimie ; — *De Paradoxis sensuum ;* Kiel, 1676 et 1685, in-4° ; — *Unterricht von der deutschen Sprache und Poesie, deren Ursprung, Fortgang und Lehrsatze* (Exposé de la Langue et de la Poésie allemandes, de leur origine, de leur développement et de leurs principes) ; Kiel, 1682, 1700 et 1718, in-8° ; la troisième édition contient les poésies allemandes de Morhof ; — *De Eloquentia in tacendo ;* Kiel, 1684, in-4° ; — *De Patavinitate Liviana, ubi de urbanitate et peregrinitate sermonis latini universe agitur ;* Kiel, 1685, in-4° ; réimprimé dans le tome VII de l'édition de Tite-Live de Drakenborch ; — *Philocrysum, seu de laudibus auri orationes duæ ;* Lubeck, 1690, et Leipzig, 1690, in-4° : le premier de ces pamphlets contre les prêtres catholiques est de Majoragio (*voy.* ce nom) ; le second de Morhof ; — *Polyhistor, sive de notitia auctorum et rerum commentarii ;* Lubeck, 1688-1692, 3 vol. in-4° ; ibid., 1695, 2 vol. in-4°, avec des notes et une *Vie* de l'auteur par J. Moller ; une nouvelle et meilleure édition fut donnée par Fabricius ; Lubeck, 2 vol. in-4° ; une quatrième parut dans cette ville, 1747, 2 vol. in-4° : cet ouvrage, le plus important de ceux publiés par Morhof, a beaucoup contribué à faire connaître l'histoire des sciences et des littératures ; mais aujourd'hui il n'a plus une grande valeur. L'auteur y traite successivement de l'utilité de l'histoire littéraire ; de l'usage et du choix des livres ; des bibliothèques ; des méthodes d'enseignement ; des langues et des grammaires ; de la rhétorique, de la poésie et de la philosophie ; de la physique et des sciences occultes ; des mathématiques ; de la morale ; et enfin de l'histoire et des historiens ; — *De Disciplina Argutiarum ;* 1693, in-12, et 1705, in-8° ; — *Collegium epistolicum ;* Leipzig, 1693, in-12 ; Lubeck, 1694, in-8° : une nouvelle édition de ce traité de la manière d'écrire des lettres fut donnée en 1715 par J.-B. Majus ; — *Opera poetica ;* Lubeck, 1694, in-8° ; — *Orationes et Programmata ;* Hambourg, 1698, in-8° ; — *Dissertationes academicæ et epistolicæ ;* Hambourg, 1699, in-4°, précédées d'une *Vie* de l'auteur, qui jusqu'à l'an 1671 est une autobiographie ; — *Deliciæ oratoriæ intimioris, sive de dilatatione et amplificatione oratoria ;* Lubeck, 1701, in-8° ; — *De pura Dictione latina ;* Hanovre, 1725, in-8° ; avec des notes de l'éditeur Mosheim ; — *De legendis, imitandis et excerpendis Auctoribus ;* Hambourg, 1731, in-8°. O.

Buchardt, *Laurus Cimbrica* (Lubeck, 1695, in-4°). — Moller, *Cimbria Litterata*, t. I et II. — Niceron, *Mém.*, t. II. — Clarmundus, *Vitæ*, t. V. — Henrici, *Vitæ eruditissimorum Virorum*, p. 282. — Rollius, *Mem. Philosophorum*, t. II, p. 283. — Sax, *Onomasticon*, t. V, p. 89.

MORI DA CENO (*Ascanio* DE), *novelliere* italien, né à Mantoue, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Attaché au prince Henri de Gonzague, il l'accompagna dans plusieurs campagnes contre les Turcs en Hongrie. Au retour il entra au service des Vénitiens. On n'a point d'autres détails sur sa vie. On a de lui : *Giuoco piacevole ;* Mantoue, 1575, in-4° ; la seconde édition *con la giunta d'alcune rime e d'un ragionamento in lode delle donne* parut à Mantoue, 1580, 3 part. in-4° ; et la troisième édition, *piu corretta e migliorata*, Mantoue, 1589, in-4° ; — *Prima parte delle Novelle di Mori da Ceno ;* Mantoue, 1585, in-4° : cette première partie, la seule qui ait paru, contient quatorze nouvelles, toutes fondées sur des faits contemporains plus ou moins déguisés ; elle a été réimprimée à Londres (*Novelle de Ascanio de' Mori da Ceno*) ; 1794, in-8° ; — *Lettere ;* Mantoue, 1589, in-4°. Z.

Brunet, *Man. du Libraire*.

MORIALE (Fra), ou Montréal d'Albarno, célèbre condottiere provençal, né à Narbonne, exécuté à Rome, le 29 août 1354. Entré d'abord chez les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, il se mit, après avoir quitté cet ordre, au service

du roi Louis de Hongrie avec une troupe de mercenaires ; il prit part aux guerres qui se livrèrent dans le royaume de Naples, et s'y distingua par son brillant courage. Quand déjà tous les autres généraux de Louis avaient traité avec la reine Jeanne, il se refusa de lui remettre Aversa, où il avait établi le centre de ses opérations. Assiégé par Malatesta, seigneur de Rimini, il fut enfin, en 1352, forcé de capituler et d'abandonner le riche butin qu'il avait amassé. Il se rendit à Rome, où il guerroya pendant quelque temps pour le saint-siége contre le préfet de Vico. En septembre 1353 il passa avec quatre cents cavaliers au service de ce même préfet ; il le quitta deux mois après, ayant résolu de rassembler en son propre nom une armée qui, sans dépendre d'aucune puissance en particulier, fût capable de se faire craindre de toutes et de se procurer par la force non-seulement l'entretien, mais la richesse. Il réunit bientôt sous son drapeau, par de brillantes promesses, quinze cents cavaliers et deux mille fantassins, avec lesquels il entra, au mois de novembre 1353, sur les terres du seigneur de Rimini, dont il voulait se venger. En quelques mois il s'empara de plus de quarante châteaux ; le bruit de ses succès attira auprès de lui une foule d'autres soldats italiens, allemands ou hongrois; il en fit un corps régulièrement organisé, qui devint plus tard la fameuse *Grande Compagnie*. Il institua quatre capitaines de cavalerie, dont trois Allemands, et quatre connétables d'infanterie, tous Italiens ; ces huit chefs formaient le conseil supérieur et secret, qui par l'adjonction d'un général de finance et de quarante capitaines inférieurs se constituait en grand conseil. Le butin était partagé selon certaines règles fixes ; il était vendu à des marchands, qui étaient en compte courant avec la compagnie ; des juges maintenaient dans le camp une discipline sévère, mais laissaient aux soldats toute latitude dans leurs excès contre les habitants des pays avec lesquels on était en guerre. Accablé par cette armée, qui s'accroissait de jour en jour, le seigneur de Rimini fit la paix avec Moriale, en lui payant 40,000 florins. Sur ces entrefaites, les républiques de Florence, de Sienne et de Pérouse s'étaient entendues pour résister en commun à l'attaque prochaine que Moriale méditait contre elles; mais celui-ci sut habilement détacher Pérouse de cette ligue, et, par une marche rapide sur Sienne, força cette ville à lui payer 16,000 florins. En juillet 1354 il se dirigea sur Florence, pillant et dévastant tout sur son passage. Son armée se composait alors de sept mille gendarmes, de quinze cents hommes d'infanterie d'élite et d'une troupe de *goujats* et de gens de sac et de corde, qui au chiffre de près de vingt mille étaient très-utiles aux soldats en les fournissant de vivres. Les Florentins, effrayés, se résignèrent à remettre à la compagnie 25,000 florins ; Moriale, après en avoir obtenu 16,000 des Pisans, conduisit ses troupes en Lombardie et les mit, pour quatre mois et contre la solde de 150,000 florins, au service de la ligue formée contre l'archevêque de Milan. Laissant ses soldats sous le commandement d'un seigneur allemand, le comte de Landau, Moriale se rendit à Rome, pour nouer des intelligences dans le midi de l'Italie, où il pensait mener l'année prochaine ses terribles bandes. Il avait aussi l'intention de recouvrer une partie de l'argent qui, confié par lui à ses frères Arimbaldo et Bretonne (1), avait été prêté par eux au célèbre tribun Cola di Rienzi. A peine arrivé à Rome, il fut arrêté par ordre du tribun ; selon quelques-uns, Rienzi avait appris d'une ancienne maîtresse de Moriale que celui-ci avait annoncé le projet de le tuer; selon d'autres, il aurait soupçonné Moriale de s'être entendu contre lui avec les Colonna. Mis en jugement comme voleur public et comme ayant fait mettre à mort une multitude d'hommes innocents, Moriale, devant qui peu de jours auparavant toute l'Italie tremblait, fut mis à la torture. Toute sa défense consistait à dire : « qu'il était chevalier, et qu'il avait voulu obtenir de la gloire et de la considération ». Condamné à mort, il la subit avec le plus grand courage. Une partie de ses richesses fut sequestrée par le pape, qui fit remettre 60,000 florins d'or aux personnes qui avaient été pillées par la compagnie ; quant aux sommes appartenant à Moriale, qui furent trouvées à Rome, elles passèrent en grande partie entre les mains de Gianni de Castello ; Rienzi, qui avait espéré les accaparer toutes, n'en reçut qu'une faible part, et se repentit alors peut-être d'avoir pour si peu commis une si basse action. O.

Matteo Villani. — *Vita di Rienzo*. — Raynaldi, *Annales*. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. VI. — Sade, *Mémoires sur Pétrarque*. — Papencordt, *Rienzi et Rome à son époque*.

MORIBECA (*Belchior Dias*), mineur brésilien, né à Saint-Paul, au dix-huitième siècle. Il fit, dit-on, la découverte de richesses immenses dans le district de Jacobina ; la tradition veut surtout qu'il ait trouvé dans la Serra da Borracia un gisement de mine argentifère plus riche qu'aucun de ceux rencontrés à cette époque. Ne voulant pas dévoiler son secret, il fut incarcéré dans la prison de Bahia, et y mourut ; on ajoute encore qu'il ne subit cette peine qu'en raison de son silence obstiné, et qu'il avait mis sa découverte à trop haut prix pour que le gouvernement pût y atteindre. Moribeca avait laissé, dit-on, des *Roteiros* ms., qu'on n'a jamais pu découvrir. On est revenu récemment au Brésil sur cette tradition, qui défraye les amateurs de légendes merveilleuses, et que l'on peut placer à côté de celle de Roberio Dias. Le pays de Jacobina fait partie

(1) Le premier était jurisconsulte, le second chevalier. Exaltés par les idées chimériques de Rienzi, ils s'attachèrent à sa fortune. Ils furent arrêtés en même temps que leur frère ; ils recouvrèrent plus tard leur liberté : mais Rienzi garda leurs biens.

de la province de Bahia, déjà si riche, grâce à ses nouvelles mines de diamants. F. D.

Accioli, *Memorias historicas e politicas da Provincia da Bahia*, t. V et VI.

MORICE DE BEAUBOIS (Dom *Pierre-Hyacinthe*), érudit français, né le 25 octobre 1693, à Quimperlé (Basse-Bretagne), mort le 14 octobre 1750, à Paris. Issu de parents nobles et riches, il fit ses études au collége de Rennes et prononça ses vœux dans cette ville, à l'abbaye de Saint-Melaine, de l'ordre des Bénédictins de Saint-Maur (1713); il y fut chargé de divers offices et aussi de l'instruction des novices. Appelé en 1731 à Paris pour travailler à la généalogie de la maison de Rohan, il y vint en compagnie de dom Duval (1), son ami, et demeura au monastère de Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux. Dom Duval ayant été attaché à Saint-Germain-des-Prés, Moriee termina seul l'*Histoire généalogique de la maison de Rohan*, qu'ils avaient commencée ensemble et qui, avec les preuves, forma 2 vol. in-fol.; cet ouvrage, resté inédit, lui valut de la part du cardinal de Rohan une pension de 800 livres. A la prière des états de Bretagne, il entreprit une nouvelle histoire de cette province; mais la mort le surprit avant l'entière publication de ce travail, qui fut revu et complété par dom Taillandier. Les deux grands ouvrages de dom Moriee sont : *Mémoires pour servir de preuves à l'*Histoire ecclésiastique de Bretagne (de dom Lobineau); Paris, 1742-1746, 3 vol. in-fol.; Lobineau n'avait donné ces pièces que par extraits; on y trouve, dans les préfaces, des éclaircissements curieux sur le droit public, la jurisprudence, les usages et les mœurs des Bretons sous les Romains, sur l'origine des barons et des fiefs, sur les états généraux de Bretagne, etc.; — *Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*; Paris, 1750-1756, 2 vol. in-fol. On regarde cet ouvrage comme supérieur à celui de dom Lobineau, autant par les additions et les éclaircissements qu'il renferme que par le ton du style et l'exactitude des détails. On a donné une nouvelle édition de ces deux ouvrages réunis (Guingamp, 1836-1837, 20 vol. in-8°, fig.); mais elle laisse beaucoup à désirer. P. L.

D. Tassin, *Hist. littér. de la Congrég. de Saint-Maur*. — Miorcec de Kerdanet, *Écrivains de la Bretagne*. — Moréri, *Grand Dict. hist.* (édit. 1759).

MORICE (*Émile*), littérateur français, né en 1797, à Rouen, mort le 2 novembre 1836. Fils d'un commerçant, il entreprit, à l'issue de ses études, un long voyage d'agrément à travers l'Espagne, la Suisse, l'Allemagne et les Pays-Bas. Appelé à Paris par suite des malheurs qu'avait éprouvés sa famille, il coopéra à la rédaction de quelques journaux littéraires, entre autres de *L'Aristarque*, feuille fondée par M. de La Bourdonnaie, et devint depuis 1830 un des rédacteurs ordinaires de *La Quotidienne*. Il mourut d'une maladie de poitrine. On a de lui : *Révélations et Pamphlets*; Paris, 1834, in-8°. Il a édité avec M. Lenglé l'*Histoire du Jongleur* (1829), et a rédigé une partie des *Mémoires de Vidocq*. K.

(1) *Jacques-Étienne* DUVAL, né en 1695, à Rennes, devint bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il mourut, le 28 avril 1742. Outre la part qu'il prit à l'*Histoire* (ms.) *de la maison de Rohan*, on n'a de lui qu'une lettre sur la position de quelques anciennes villes des Gaules, insérée dans *Le Mercure* de sept. 1739.

La Quotidienne, nov. 1836.

MORICHEAU-BEAUCHAMP (*René-Pierre*), médecin français, né vers 1776, à Poitiers, où il est mort, le 2 octobre 1832. Envoyé en 1797 à Paris, aux frais de son département, pour y suivre les cours de l'École de Santé, il servit comme aide major dans le 7e de hussards, et fit la première campagne d'Italie. Après avoir été reçu docteur à Montpellier, il vint s'établir à Poitiers (1801), et enseigna la pathologie chirurgicale à l'école secondaire (1807), dont il devint directeur en 1821. Il était membre de plusieurs sociétés savantes. On a de lui : *De la Nuit et de son influence sur les maladies*; Paris, 1808, in-8°, mémoire couronné en 1806 par la Société de Médecine de Bruxelles. K.

Henrion, *Annuaire nécrologique*, II.

MORIER (*James*), romancier anglais, né en 1780, mort en 1849, à Brighton. Neveu de l'amiral William Waldegrave, baron Radstock, il entra de bonne heure dans la carrière diplomatique. D'abord secrétaire particulier de lord Elgin, ambassadeur à Constantinople, il suivit le grand-vizir dans la campagne d'Égypte et avait ordre de déterminer avec lui l'évacuation de ce pays par l'armée française. Il fut fait prisonnier, et, bien qu'on eût découvert le secret de sa mission, on le rendit bientôt après à la liberté, non sans le menacer de le traiter comme un espion s'il reparaissait en Égypte. Envoyé en Perse en qualité de secrétaire d'ambassade, il y fit un assez long séjour, et mit ses loisirs à profit pour étudier de près les mœurs du pays. On a de lui : *Journey through Persia, Armenia and Asia minor to Constantinople, in the years* 1808 *and* 1809; Londres, 1812, in-4°, fig.; trad. en français par M. Eyriès (Paris, 1813, 3 vol. in-8° et atlas); — *A second Journey through Persia, etc., between the years* 1810 *and* 1816, *with a Journal of the voyage by the Brazils and Bombay to the Persian gulf*; Londres, 1818, in-4°, fig.; trad. en français (Paris, 1818, 2 vol. in-8°); — *The Adventures of Hajji-Baba of Ispahan*; Londres, 1824-1828, 5 vol. La première partie a été traduite en français par Defauconpret (Paris, 1824, 4 vol. in-12); ce roman obtint un grand succès en Angleterre, succès qu'il méritait par la variété des tableaux, par l'exactitude des caractères et par le charme des descriptions; — *Zohrab the hostage*; Londres, 1832, 3 vol., trad. par M. Philarète Chasles (Paris, 1833, 2 vol. in-8°), roman historique rempli de passion et d'intérêt; — *Ayesha the maid of Kars*;

Londres, 1834, 3 vol., trad. par Defauconpret (Paris, 1834, 2 vol. in-8°), roman d'imagination, inférieur aux précédents; — *Abel Allnutt, a novel*; Londres, 1837, 3 vol.; — *Mirza, a novel*; Londres, 1841, 3 vol.; — *The Banished, a swabian historical tale*; Londres, 1848, 3 vol., trad. de l'allemand; ces dernières productions sont d'une extrême faiblesse.

Son frère, *David-Robert* MORIER, s'était aussi consacré à la diplomatie; en 1849 il fut rappelé de Suisse, où il était accrédité comme ministre plénipotentiaire. K.

Conversations-Lexikon. — Chambers, *Cyclop. of English literature*.

MORIGIA (*Bonincontro*), chroniqueur italien, né à Monza, était en 1329 un des douze conseillers municipaux de cette ville, et en 1343 il fut chargé d'une mission auprès de l'archevêque de Milan. Il a laissé un *Chronicon Modoetinse, ubi potissimum agitur de gestis priorum Vicecomitum*, et qui s'étend jusqu'à l'année 1349. Cet ouvrage a été inséré dans la grande collection de Muratori : *Scriptores Rerum Italicarum*, t. XII, p. 1053. G. B.

Tiraboschi, *Storia della Letter. Ital.*

MORIGIA (*Jacques-Antoine* DE), fondateur d'ordre religieux, né en novembre 1497, à Milan, où il mourut, le 14 avril 1546. Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans il s'adonna à tous les plaisirs du monde; mais à cette époque de sa vie il fut touché de la grâce, et tout aussitôt s'enrôla dans une confrérie de pénitents établie à Milan sous le nom de Confrérie de l'Éternelle Sagesse. Admis dans les ordres mineurs, il refusa la riche abbaye de Saint-Victor, et exerça son ministère de charité pendant la peste qui, en 1525, désola Milan. Quelques années après, il se joignit à Antoine-Marie Zacharie de Crémone et à Barthélemi Ferrari de Milan, gentilshommes comme lui, et tous trois fondèrent la congrégation des *Clercs réguliers de Saint-Paul*, ainsi appelée du nom de leur première chapelle à Milan, et qui plus tard prit celui de *Barnabites*, à cause de l'église de Saint-Barnabé. Par un bref du 18 février 1533, Clément VII approuva cet institut, dont Morigia, après avoir reçu la prêtrise, fut nommé le premier prévôt, le 15 avril 1536. Ces clercs réguliers, établis pour les missions et autres fonctions sacerdotales, ne vivaient d'abord que d'aumônes et, suivant leurs premières constitutions, ne devaient posséder aucun revenu; mais tout cela a changé depuis. Morigia entreprit des missions à Vicence, à Vérone et dans quelques autres villes de l'Italie. Il se démit en novembre 1542, après avoir sagement gouverné sa congrégation; mais ses confrères le réélurent le 30 juin 1545, et ce fut le 21 octobre suivant qu'il prit possession de l'*église* de Saint-Barnabé. De nos jours l'institut des Barnabites a son supérieur général à Rome, est répandu dans presque tous les pays catholiques, et possède une maison à Paris. H. F—T.

Innocente Gobio, *Vita dei venerabili padri Bart. Ferrari e Giac. A. Morigia*; Milano, 1858, in-12. — Secchi, *De Cleric. reg. S. Pauli Synopsis*.

MORIGIA (*Paul*), savant historien italien, de la même famille que les précédents, né à Milan, le 1er janvier 1525, mort en 1604. Entré chez les Jésuates de Saint-Jérôme à l'âge de dix-sept ans, il fut quatre fois général de son ordre, dont il fit réformer les statuts. On a de lui : *Istoria et Origine della famosa Fontana della Madonna di Caravaggio*; Milan, 1545, in-4°; Brescia, 1618, in-4°; — *Istoria dell' Origine di tutte le Religioni*; Venise, 1569, 1581 et 1586, in-8°; — *Paradiso de' Gesuati, nel quale si racconta l'origine dell' ordine de' Gesuati de' di S. Girolamo e le vite del B. Giovanni Colombini, fondatore di esso ordine, e d'alcuni de' suoi discepoli*; Venise, 1582, in-4°; — *Istoria dell' Antichità di Milano*; Venise, 1592, in-4°; cet ouvrage, comme la plupart de ceux de Morigia, manque de critique; — *Vita dell' infante Elisabetta d'Austria, regina di Francia*; Bergame, 1594, in-4°; — *Il Duomo di Milano descritto*; Milan, 1594 et 1642, in-8°; — *La Nobiltà de i signori LX del consiglio di Milano*; Milan, 1595, in-4°, et 1619, in-8°; — *Raccolte di tutte le opere di carità christiana che si fanno in Milano, ospedali, case pie, scuole, letture, etc.*; Milan, 1599 et 1601, in-8°; — *Istoria de' personnaggi illustri che furono religiosi gesuati*; Bergame, 1599, in-4°; — *Sommario delle cose mirabili della città di Milano*; Milan, 1602 et 1609; — *Istoria de' personnagi illustri religiosi*; Bergame, 1603, in-4°; — *Istoria della nobiltà del Lago Maggiore, nella quale si descrive il fiume Ticino, con la descrizione di tutte le terre e borghi che giacciono nelle sue riviere, con gli uomini degni di lode che sono usciti da quei luoghi*; Milan, 1603, in-8°; — quelques autres écrits historiques et ascétiques; — un recueil de *Lettres* écrites par Morigia au cardinal Frédéric Borromée se trouve en manuscrit à la bibliothèque Ambrosienne à Milan. O.

César Morigia, *Vita di P. Morigia* (Milan, 1604, in-4°). — Ghilini, *Teatro*. — Picinelli, *Athenæum Mediolanense*. — Argelati, *Scriptores Mediolanenses*.

MORIGIA (*Jacques-Antoine*), cardinal italien, né à Milan, le 23 février 1632, mort à Pavie, le 8 octobre 1708. Entré chez les Barnabites à l'âge de dix-sept ans, il professa la philosophie à Macerata et à Milan, et se fit entendre avec succès dans les chaires des principales églises d'Italie. Cosme III de Médicis, grand-duc de Toscane, le choisit pour théologien et le donna pour précepteur à Ferdinand, son fils aîné. Le crédit de ce prince lui fit obtenir en 1681 l'évêché de San-Miniato, d'où il fut transféré, le 11 janvier 1683, à l'archevêché de Florence. Innocent XII le fit cardinal *in petto* dans la promotion du 12 décembre 1695, mais ne le publia que dans le consistoire du 15 décembre

1698, déclarant en même temps que Morigia aurait le pas sur tous les cardinaux créés en 1695, parce qu'il l'avait réservé avec cette intention. Archiprêtre de la basilique Libérienne, ce fut lui qui fut chargé, au jubilé de 1700, d'ouvrir la porte sainte. Démissionnaire de l'archevêque de Florence en 1699, il refusa cette même année l'archevêché de Milan après la mort de Frédéric Caccia, devint titulaire de deux abbayes et enfin, en 1701, évêque de Pavie. On a de lui : *Orazione funebre nelle esequie di Filippo Visconte, vescovo di Catanzano*; 1664, in-4°; — *Pietosi tributi resi alla grand' anima di Filippo IV*; Milano, 1666, in-4°; — *L'Aquila volante, orazione funebre, per la stessa occazione*; Milano, 1666, in-4°; — *Lettere pastorali al popolo di Firenze*, in-fol. H. F—T.

Ughelli, *Italia Sacra*. — *Rerum Italicarum Scriptores*, tome IX. — Ph. Argellati, *Bibliotheca Scriptorum Mediolanensium*, tome II. — *Dict. des Cardinaux.*

MORILLO (Don *Pablo*), général espagnol, né en 1777, à Fuentes de Malsa, province de Toro, mort à Rochefort, le 27 juillet 1838. Après avoir été, dit-on, pâtre dans sa jeunesse, il s'engagea dans la marine de l'État; à Trafalgar, il était sergent d'artillerie, et sauva du milieu des flots son pavillon, qu'un boulet venait d'emporter. Il passa dans l'armée de terre lors de la guerre de l'indépendance, et commanda dans la Murcie un corps de guerillas; la prise de Vigo lui valut en 1809 la confirmation du grade de colonel, qu'il s'était adjugé lui-même. En 1815 il reçut le commandement d'une armée de dix mille hommes, chargée de soumettre les colonies de l'Amérique du Sud; il devait acquérir dans cette guerre une réputation brillante, malheureusement ternie par des actes de cruauté. Après avoir perdu quinze cents hommes dans l'île de La Marguerite, il débarqua à Corrolitos dans le Venezuela et marcha sur la ville de Carthagène; la garnison, qui n'avait que quarante-deux jours de vivres, résista pendant trois mois; cinq mille Vénézuéliens étaient morts de faim lorsqu'on ouvrit les portes à Morillo. Il entra ensuite dans la Nouvelle-Grenade, et s'empara de Santa-Fé de Bogota; les massacres ordonnés dans cette ville soulevèrent tout le pays; les indépendants, battus à Puente (février 1816), malgré les efforts d'Arismendi, furent vainqueurs à Ocanno. Bolivar, de son côté, battit une flottille espagnole, s'empara de La Marguerite et força les royalistes d'évacuer Santa-Fé; mais il fut vaincu à Cachiri, et Morillo entra de nouveau dans la capitale de la Nouvelle-Grenade. Bolivar put cependant établir un gouvernement provisoire à Barcelonne. En mai 1817, une affaire décisive eut lieu sur les bords de l'Orénoque entre les troupes de Morillo et celles d'Arismendi; les indépendants remportèrent une complète victoire. Cependant Morillo, que l'on croyait abattu, débarque tout à coup dans l'île de La Marguerite; il prend d'assaut Porlamar, passe au fil de l'épée tous ceux qui s'étaient défendus; puis, désespérant de vaincre, malgré la victoire remportée par sa flotte sur l'amiral Brion, il repasse sur le continent, et bat Marino près de la rivière de Cariaca. Dans la campagne suivante (1818), il fut grièvement blessé à la bataille de Coro; enfin, désespérant de terminer cette guerre, il demanda son rappel en Espagne; Ferdinand VII le nomma à son retour comte de Carthagène, puis marquis de Fuentes. Lors de la révolution de 1820, Morillo prit d'abord parti pour la royauté absolue, fut chargé du commandement de Madrid, et dissipa (août 1821) les bandes d'insurgés qui s'étaient formées à la Granja. Mais comme il cherchait avant tout à pousser sa fortune, il passa aux constitutionnels, qu'il jugeait les plus forts; malgré le peu de confiance qu'il leur inspirait, il obtint de leurs chefs le commandement du quatrième corps de l'armée destinée à repousser l'agression française; il résista faiblement, et quand les cortès eurent prononcé la déchéance de Ferdinand VII, il refusa de reconnaître cet acte et signa un armistice avec le général français Bourcke. Il espérait ainsi rentrer dans les bonnes grâces de Ferdinand VII; mais lorsque ce prince eut été rétabli dans son autorité, Morillo fut forcé de s'exiler, et vint mourir obscurément en France. Il était plutôt un excellent chef de partisans qu'un général d'armée; la guerre d'Amérique était faite pour son génie : on admire avec quelle habileté il sut se maintenir pendant cinq années au cœur d'un pays ennemi, à la tête d'un petit nombre d'hommes, séparé de l'Espagne par de vastes mers et ne recevant que de rares secours; mais les représailles qu'il ordonna ou qu'il permit entachèrent sa gloire et furent plus nuisibles qu'utiles à la cause qu'il défendait. Il a laissé des *Mémoires relatifs aux principaux événements de ses campagnes en Amérique*, traduits en français par M. Ernest de Blosseville (Paris, 1826, in-8°). A. H—T.

Galerie espagnole (Paris, in-8°, 1823). — *Pablo Morillo*, dans les *Médailles biographiques* (Paris, 1823). — Arnault, Jay, etc., *Biographie des Contemp.* (1823).

MORILLON (*Jules-Gatien* DE), poëte français, né à Tours, en 1631, mort dans l'abbaye de Saint-Mélaine de Rennes, le 14 janvier 1694. Il était entré dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, et pendant un quart de siècle il y remplit des fonctions administratives importantes. Il était doué d'une grande facilité pour la poésie; mais il est juste d'observer que ses vers ne sont guère que de la prose rimée. Il publia des paraphrases sur le *Livre de Job* (Paris, 1668), sur le *Livre de l'Ecclésiaste* (Paris, 1670), sur le *Livre de Tobie* (Orléans, 1674); le texte biblique y est délayé d'une façon assez prolixe. Un autre ouvrage de ce religieux a la bonne fortune d'être recherché des bibliophiles; il a pour titre *Joseph, ou l'esclave fidèle*. On en connaît trois éditions; deux, sous

la rubrique de Turin, 1679, ont été imprimées à Tours; la troisième est datée de Breda, 1706. Ce livre est devenu fort rare, parce que les confrères de l'auteur en supprimèrent, dit-on, autant qu'il dépendit d'eux, tous les exemplaires; ils furent choqués du tableau de la passion d'Osirie, femme de Putiphar; mais toutefois, même dans la scène si connue et délicate entre l'ardente Égyptienne et le fidèle esclave, il n'y a rien dont la morale la plus susceptible puisse se regarder comme offensée. Il est donc vraisemblable que si la docte congrégation s'attachait vraiment à faire disparaître le poëme de *Joseph*, c'est qu'elle reconnut que sa renommée littéraire était compromise par l'apparition d'un ouvrage aussi faible, aussi défectueux à tous égards; il serait resté dans l'oubli le plus complet, si les efforts tentés pour l'anéantir n'avaient eu précisément le résultat de lui donner une certaine renommée bibliographique et de le doter aux yeux des amateurs d'un prix qu'il ne pouvait devoir qu'à un motif accidentel tout à fait indépendant de son mérite. G. Brunet.

Dom Tassin, *Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, p. 180. — Du Roure, *Analecta Biblio.*, t. II, p. 225. — *Bulletin du Bibliophile*, 1845, p. 17 et 77. — Violet-Leduc, *Bibliothèque Poétique*, t. I, p. 556.

MORIN (*Martin*), imprimeur français, né à Rouen, vers 1450; la date de sa mort est inconnue. Ce fut lui qui, vers la fin du quinzième siècle, introduisit à Rouen l'art typographique; le premier ouvrage qui porte son nom est daté de 1484. Morin est qualifié d'*homme loyal et inventif* dans une délibération des notables de la ville de Rouen (1494). Les volumes sortis de ses presses sont d'une exécution soignée et d'une correction remarquable; ils se rapportent presque tous à la théologie; le *Missel* de 1499, à l'usage de l'église de Rouen, doit être regardé comme son chef-d'œuvre. G. B.

Ed. Frère, *De l'Imprimerie et de la Librairie à Rouen, dans les quinzième et seizième siècles*; Rouen, 1843, in-8°.

MORIN (*Guy* de), littérateur français, né dans le Maine, tué devant la ville de Turin, en 1536. Fils de Jean Morin, nommé chevalier à la sanglante bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, il entra dans un cloître, et François Sagon, son biographe, nous le représente faisant, jusqu'à dix-huit ans, de rapides progrès dans l'étude des lettres sacrées. Mais son frère aîné, *Jean*, étant mort sous les murs de Beyruth, en combattant Berrhat-Bassa, Guy déserta le cloître et revêtit l'uniforme du soldat. Il fit ses premières armes sous Jacques Daillon, baron du Lude, pendant les années 1522 et 1523; il prit ensuite part à la défense de Fontarabie, menacée par les Espagnols. Après avoir été délivré par La Palice, il partit avec le comte de Saint-Pol au secours de Lautrec, qui était sous les murs de Naples à la tête d'une armée décimée par la peste. Mais n'ayant pu joindre Lautrec, Saint-Pol repassa les Alpes, et Guy de Morin se retira dans sa terre de Loudon, où il reprit avec ardeur ses études littéraires. Cependant il les interrompit de nouveau quelques années après, en 1535, pour aller guerroyer en Savoie. Il fut tué dans une escarmouche aux portes de Turin. On a de lui une traduction d'un traité d'Érasme, qui a été publiée plusieurs fois, suivant La Croix du Maine et Du Verdier; son ami François Sagon en a donné une édition sous ce titre : *Préparatif à la mort, livre très-utile et nécessaire à chascun chrétien*; Paris, 1537, in-16. B. H.

Franc. Sagon, *Discours de la vie et mort de Guy Morin*, en tête du *Préparatif à la mort*. — La Croix du Maine et Du Verdier, *Biblioth. Franç.* — B. Hauréau, *Hist. Litt. du Maine*, t. II, p. 248.

MORIN (*Pierre*), érudit français, né à Paris, en décembre 1531, mort à Rome, en 1608. Il fit de bonnes études, et se rendit habile dans les langues, les belles-lettres et l'antiquité ecclésiastique. Il passa en Italie, et s'arrêta à Venise, où Paulo Manuce l'attacha à son imprimerie. Il professa ensuite le grec et la cosmographie à Vicence et à Ferrare. Recommandé par saint Charles Borromée, il partit pour Rome (1575), où les papes Grégoire XIII et Sixte V l'employèrent aux éditions des *Septante*; 1587; — de la *Vulgate*; 1590, in-fol.; — de la *Bible* en latin, trad. des *Septante*; Rome, 1591, 3 vol. in-fol.; — des *Décrétales* jusqu'à Grégoire VII; Rome, 1591, 3 vol. in-fol.; — et à la *Collection des Conciles généraux*; Rome, 1608, 4 vol. Il mourut avant d'avoir terminé ce dernier travail. Outre ces ouvrages, on a de Pierre Morin : *Traité du bon Usage des Sciences*, publié par le P. Quétif, en 1675, avec quelques autres écrits du même auteur. Il a aussi trad. en latin les *Discours* de saint Basile *sur les quarante martyrs*, et douze *Sermons* choisis de saint Jean-Chrysostome. Morin a laissé la réputation d'un savant pieux, modeste et consciencieux. A. L.

Du Pin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*, dix-septième siècle, part. I, p. 34. — Richard et Giraud, *Bibliothèque Sacrée*.

MORIN (*Guillaume*), historien français, né à Boiscommun (Gâtinais), mort à Ferrières (Gâtinais), dans les premiers mois de 1630. Entré dans l'ordre de Saint-Benoît, il devint grand-prieur de l'abbaye royale de Ferrières (diocèse de Sens). On a de lui : *Discours des Miracles faits en la chapelle de Notre-Dame de Bethléhem, en l'abbaye de Ferrière en Gastinois, avec les antiquitez de cette abbaye*; Paris, 1606, in-12, 1647, in-4°; — *Histoire de l'Abbaye de Ferrières*; Paris, 1613, in-12; un abrégé de cette histoire se trouve dans l'ouvrage suivant (livre VI, pages 737 à 784); — *Histoire générale des pays de Gastinois, Senonois et Hurepois, contenant la description des antiquitez des villes, bourgs, chasteaux, abbayes, églises et maisons nobles desdits pays, avec les généalogies des seigneurs et familles qui en despendent*; Paris, 1630, in-4°. Dom Morin mourut lorsque l'on commençait l'impression de

cet ouvrage, que surveillèrent les religieux de Ferrières. Cette histoire, la seule que l'on ait publiée jusqu'à ce jour sur cette partie de la France, est estimée et peut être consultée avec fruit pour l'histoire ecclésiastique. H. F.

Biblioth. historique de la France. — Recherches particulières. — Debure, Bibliographie instructive.

MORIN (*Jean-Baptiste*), astrologue français, né le 23 février 1583, à Villefranche (Beaujolais), mort le 6 novembre 1656, à Paris. Après avoir abandonné ses études, on ne sait pour quelle cause, il en reprit le cours sur les conseils du président Du Vair, et s'appliqua, en 1609, à la philosophie. Deux ans plus tard il se rendit d'Aix à Avignon, et y fut reçu docteur en médecine (1613). Désireux de s'instruire, il vint aussitôt à Paris, et entra chez Claude Dormi, évêque de Boulogne, qui l'envoya en Allemagne et en Hongrie pour faire des recherches sur les métaux. A son retour il s'appliqua entièrement à l'astrologie judiciaire; à peine en connaissait-il les éléments, qu'il prédit à ce même prélat qu'il était menacé de mort ou de prison. L'événement donna raison à Morin, qui en tira grande vanité. En 1621, il se mit au service du duc de Luxembourg, puis, quittant ce seigneur, dont il prétendait avoir eu à se plaindre, il s'attacha en 1629 au maréchal d'Effiat. En 1630 il succéda à Sainclair dans la chaire de mathématiques au Collége Royal. Les horoscopes qu'il ne cessait de tracer lui donnèrent accès chez les plus grands personnages. Le cardinal de Richelieu le consulta, dit-on, quelquefois, et le cardinal de Mazarin lui accorda en 1645 une pension de 2,000 livres, qui lui fut exactement payée. On prétend que la plupart de ses prédictions se rencontrèrent justes, entre autres celles qu'il fit de la mort de Gustave-Adolphe, de Richelieu et de Cinq-Mars; en d'autres circonstances il commit d'étranges bévues, dont ses adversaires ont fait mainte moquerie. Morin peut être regardé comme le dernier des astrologues. Il ne manquait pas d'instruction et de sagacité, et il aurait rendu à la science de véritables services s'il ne se fût établi comme le champion déclaré de l'astrologie; son aveuglement l'empêcha de rendre justice aux découvertes de Kopernic, et il soutint, avec une sorte de rage, contre Gassendi et Bernier, l'immobilité de la terre. La tentative qu'il fit pour déterminer les longitudes lui attira une vive querelle, où ses adversaires montrèrent autant d'injustice que d'animosité. Sa méthode consistait à observer en même temps, ou dans des moments très-rapprochés, la hauteur de la Lune, celle d'une étoile dont la position était suffisamment connue, ainsi que la distance de l'une à l'autre. « Au moyen de ces éléments, dit Montucla, il montrait comment, à une heure quelconque en mer, on pouvait déterminer la déclinaison et l'ascension droite de la Lune, conséquemment sa latitude et longitude et son lieu dans le ciel. Il fallait calculer ensuite, d'après les meilleures tables, celles de Kepler par exemple, l'heure à laquelle la Lune avait cette même position dans le ciel, pour le lieu auquel ces tables étaient destinées et dont la longitude était connue. La différence des temps convertie en degrés devait donner la longitude du vaisseau pour le moment de l'observation. » Présentée en 1634 à Richelieu, cette méthode, quoique incomplète, fut trop favorablement accueillie par les commissaires qu'il avait nommés; mais ceux-ci, dans un nouvel arrêté, changèrent subitement d'opinion et traitèrent Morin avec une regrettable dureté. Grandjean de Fouchy est le premier qui ait cherché à réhabiliter la mémoire de Morin. « Il avait donné, dit-il, dans les rêveries de l'astrologie judiciaire, ce qui a sûrement mis quelque obstacle à sa réputation; mais il s'en fallait de beaucoup que, comme astronome, il fût sans mérite. Il possédait tout ce qui faisait alors la plus grande partie du mérite d'un astronome. Il a le premier complété et démontré ce qui avait été dit avant lui sur la science des longitudes, et par là jeté pour ainsi dire le fondement de tout ce qui a depuis été fait sur cette matière; et malgré les torts très-graves qu'eurent à son égard plusieurs des commissaires, ils eurent raison de décider qu'il n'avait pas complétement résolu le problème; ce qui n'empêche pas sa *Science des Longitudes* d'être un très-bon livre. N'eût-il donné que cet ouvrage et les inventions dont nous venons de parler, il aurait toujours mérité d'être mis au nombre de ceux qui par leurs travaux ont contribué à l'avancement des sciences. »

On a de Morin : *Nova Mundi sublunaris Anatomia;* Paris, 1619, in-8°; il prétend prouver que les entrailles de la Terre sont divisées en trois régions, de même que l'air; — *Astronomicarum domorum Cabala detecta;* Paris, 1623; — *Famosi problematis de Telluris Motu vel quiete hactenus optata Solutio;* Paris, 1631, in-4°; cet écrit, dirigé contre le système de Kopernik, suscita des réclamations de tous côtés. Morin répliqua par *Responsio pro* Telluris Motu (1634), et par *Tycho-Brahœus in Philolaum pro* Telluris Quiete (1642). Gassendi entra en lice à son tour, suivi de près par ses amis Bernier et Laurent de Mesmes (Michel de Neuré); la discussion s'envenima à tel point qu'aucun des disputants ne garda des mesures d'honnêteté. Poussé à bout, Morin écrivit contre Gassendi *Ala Telluris fracta* (1643); *De Atomis et Vacuo* (1650); *Panurgi Epistola de tribus Impostoribus* (1654), etc.; — *Trigonometriæ canonicæ lib. III;* Paris, 1633, in-4° : cet ouvrage a été aussi publié en français; — *Longitudinum terrestrium et cœlestium nova et hactenus optata Scientia;* Paris, 1634-1639, 9 part. in-4°; Morin fit des additions à cet ouvrage, et le produisit en 1640 sous le titre : *Astronomia jam a fundamentis integre restituta, com-*

plectens IX partes hactenus optatæ scientiæ longitudinum cœlestium. Il l'avait composé pour gagner le prix de cent mille livres que les états de Hollande avaient promis à celui qui découvrirait le meilleur moyen de déterminer les longitudes ; il en retira quelques fruits, malgré l'arrêt prononcé contre lui, puisqu'il obtint en 1645 une pension de deux mille livres sur l'abbaye de Royaumont. Au P. du Liris, récollet, qui se vantait d'avoir un meilleur secret que le sien, Morin répondit avec sa vivacité accoutumée dans *La Science des longitudes réduite en une exacte et facile pratique* (Paris, 1647, in-4°). Prenant à partie deux autres adversaires, Longomontan et Frommius, il avait déjà réfuté les prétentions de l'un à la découverte, dans *Coronis Astronomiæ jam a fundamentis restitutæ* (Paris, 1641, in-4°) et les arguments de l'autre dans *Defensio astronomiæ* (Paris, 1644 , in-4°). Cette querelle, que Morin prolongea jusqu'à la fin de sa vie, donna encore lieu à d'autres pamphlets de sa part, entre autres à celui-ci : *Lettres écrites au sieur Morin approuvant son invention des longitudes* (Paris, 1635, in-4°). Nous citerons encore du même savant : *Quod sit Deus ;* cette démonstration prétendue geométrique de l'existence de Dieu parut en 1635 et fut réimprimée avec additions sous un nouveau titre : *De vera Cognitione Dei ex solo naturæ lumine per theoremata adversus atheos mathematico more demonstrata ;* Paris, 1655, in-12. Morin a été accusé d'avoir reproduit sans le citer le discours de Richard de Saint-Victor sur le même sujet ; — *Refutatio compendiosa erronei ac detestandi libri* De Præadamitis ; Paris, 1657, in-12 ; — *Astrologia gallica ;* La Haye, 1661, in-fol. Cet ouvrage, auquel il travailla pendant trente ans, fut publié par les soins de Louise-Marie de Gonzague, reine de Pologne, qui fit les frais de l'impression. P. L.

Vie de J.-B. Morin (en latin), à la tête de l'*Astrologia gallica*, et en français ; Paris, 1660, in-12. — Bayle, *Dict. critique*. — Niceron, *Mémoires*, III. — Grandjean de Fouchy, *Mémoire* dans le *Recueil de l'Acad. des Sciences*, 1787. — Delambre, *Histoire de l'Astronomie moderne*, II, 235-274. — Montucla, *Histoire des Mathématiques*, IV. — Lalande, *Bibliogr. Astronom.*

MORIN (*Jean*), théologien français, né à Blois, en 1591, mort à Paris, le 28 février 1659. Ses parents appartenaient au culte réformé ; mais à Leyde, où il avait été envoyé pour étudier la philosophie et la théologie, le spectacle, peu édifiant, des discussions violentes des calvinistes et des arminiens le détacha du protestantisme. Il se rendit à Paris dans ces sentiments, acheva de se laisser convaincre par le cardinal Du Perron, et, après avoir abjuré, il entra dans la maison de ce prélat. Quelque temps après, il s'attacha à Zamet, évêque de Langres. Le désir de se livrer en paix à l'étude le porta, en 1618, à entrer dans la congrégation de l'Oratoire, fondée depuis peu. Envoyé ensuite à Angers comme supérieur du collége, il se rendit très-utile à Charles Miron, évêque de cette ville, qu'il aida dans la composition de plusieurs écrits relatifs au procès que ce prélat soutenait contre le chapitre de sa cathédrale. En 1625, il fut un des douze prêtres de l'Oratoire qui suivirent la reine Henriette en Angleterre ; il revint bientôt en France avec ses autres collègues, dont l'imprudence avait rendu la position fort difficile au milieu d'un peuple protestant. En 1640, il fut appelé à Rome par Urbain VIII, qui s'occupait alors du projet de réunir l'Église grecque avec l'Église latine. Dans la discussion qui eut lieu sur la valeur de l'ordination dans l'Église orientale, il déploya des connaissances étendues. Les membres de la congrégation étaient disposés à condamner cette ordination, dans laquelle ils ne trouvaient pas les cérémonies regardées comme indispensables dans l'Église d'occident ; Morin leur prouva que l'imposition des mains est la seule forme nécessaire et que tout le reste est d'un usage moderne. Il était à Rome depuis neuf mois, quand le cardinal de Richelieu le rappela en France, soit, comme le prétendent les uns, qu'il voulût s'aider de son érudition dans le projet qu'il méditait, dit-on, de se faire déclarer patriarche, soit, comme le veulent d'autres, qu'il fût mécontent de la manière peu flatteuse dont l'oratorien parlait de sa personne à Rome. Cette dernière opinion est d'autant plus probable, que Richelieu ne donna aucun emploi au P. Morin et qu'on l'entendit dire à plusieurs reprises que l'oratorien n'était bon qu'à vivre dans son cabinet, avec des livres ; c'était aussi un peu l'opinion du P. Morin luimême, qui n'avait d'autre désir que de pouvoir se livrer tout entier à l'étude et qui passa le reste de sa vie entièrement occupé de travaux d'histoire et de critique sacrée. Il mourut d'apoplexie. On a de lui : *De Patriarcharum et Primatum Origine ;* Paris, 1626, in-4°. Dédié à Urbain VIII, cet ouvrage renferme quelques détails intéressants ; mais il est écrit sans critique et d'un style diffus. On assure que Morin reconnut plus tard qu'il n'avait pas assez étudié son sujet ; — *Histoire de la Délivrance de l'Église chrétienne par l'empereur Constantin, et de la grandeur et souveraineté temporelle donnée à l'Église romaine par les rois de France ;* Paris, 1630, in-fol. : composé probablement pour corriger le mauvais effet produit par le traité précédent, dans lequel on avait vu avec étonnement des principes ultramontains très-décidés ; cet ouvrage fut mal reçu. Le cardinal Barberini chargea J.-M. Suarez de relever tous les passages hostiles à la cour de Rome ; la liste en fut ensuite communiquée à Morin, qui promit de les corriger dans une nouvelle édition ; mais cette édition n'a jamais été faite ; — *Exercitationes ecclesiasticæ in utrumque Samaritanorum Pentateuchum ;* Paris, 1631, in-4°. Le but de Morin est de prouver que la récension samaritaine du *Pentateuque* a éprouvé moins d'alté-

rations que la récension hébraïque, et qu'elle doit par conséquent lui être préférée; — *Exercitationes Biblicæ de hebraici græcique textus sinceritate, de germana LXX interpretum translatione dignoscenda;* Paris, 1633, in-4°; 2e édit., Paris, 1669, in-fol., augmentée d'une seconde partie, inédite, et publiée après la mort de l'auteur, par les soins du P. Front, qui y laissa un nombre infini de fautes typographiques. Dans cet ouvrage, qui est comme une suite du précédent, Morin continue de soutenir la supériorité du texte samaritain et même de la version des LXX sur le texte hébreu. Cet écrit et le précédent ont été réunis sous ce titre: *Exercitationes ecclesiasticæ et Biblicæ* (Paris, 1686, 2 vol. in-fol.). L'opinion soutenue dans les deux ouvrages trouva de nombreux contradicteurs, parmi lesquels il faut citer J.-H. Hottinger et Simon de Muis. Le premier l'attaqua dans *Exercitationes antimorianæ* (Zurich, 1644, in-4°), et le second dans *Assertio veritatis hebraicæ* (Paris, 1631, in-8°), et *Assertio altera veritatis hebraicæ* (Paris, 1634, in-8°); — *Diatribe elenthica de sinceritate hebræi græcique textus dignoscenda;* Paris, 1639, in-8°; réponse peu mesurée à Taylor, Boot, Hottinger, Muis et tous les autres qui avaient refuté ses deux ouvrages précédents. Muis ne se tint pas pour battu, et répliqua dans *Castigatio animadversionum Morini* (Paris, 1639, in-8°); — *Opuscula Hebræo-Samaritica;* Paris, 1657, in-12; on y remarque une grammaire samaritaine et un lexique de cette langue; — *Commentarius historicus de disciplina in administratione sacramenti pœnitentiæ XIII primis sæculis in Ecclesia occidentali et hucusque in orientali observata;* Paris, 1651, in-fol.; Anvers, 1682, in-fol., et Bruxelles, 1687, in-fol. Cet ouvrage, auquel Morin travailla pendant trente ans, eut peu de succès et blessa également les partisans de la théologie de Port-Royal, qu'il attaqua dans la préface, et les membres de la Société de Jésus, dont il blâme les doctrines relâchées en fait de pénitence; — *Commentarius historico-dogmaticus de sacris Ecclesiæ ordinationibus secundum antiquos et recentiores latinos, græcos, syros, et babylonicos, in quo demonstratur orientalium ordinationes conciliis generalibus et summis pontificibus ab initio schismatis in hunc usque diem fuisse probatas;* Paris, 1655, in-fol. Dans cet ouvrage, qui est un de ses meilleurs, Morin a exposé sur l'ordination l'opinion qu'il avait soutenue à Rome au sein de la commission réunie pour s'occuper du projet de réunion de l'Église grecque avec l'Église latine; — un mémoire de plus de 200 pages, fort rare, et imprimé sous le titre de *Déclaration*, non contre la congrégation de l'Oratoire, comme on l'a dit souvent, mais contre les prétentions du P. Bourgoing, général de cette société; — *Opera posthuma de catechumenorum expiatione, de sacramento confirmationis, de contritione et attritione;* Paris, 1703, in-4°; — *Antiquitates Ecclesiæ orientalis;* Londres, 1682, in-12. Ce volume, publié par les soins de Rich. Simon, renferme la correspondance de Morin avec divers savants sur différents points d'antiquités ecclésiastiques. — Le premier tome des *Mémoires de Littérature* du P. Desmolets contient sept *lettres* latines de Morin à Allatius sur les basiliques des Grecs. — On lui doit encore une traduction fort imparfaite du *Pentateuque* samaritain dans la *Polyglotte* de Le Jay. — Il dirigea l'édition de la traduction des Septante qui parut en 1628, avec une version latine et les notes de Nobilius, en 3 vol. in-fol. Dans l'épître au lecteur qui est en tête de cette publication, Morin soutint, pour la première fois, que la version des Septante est préférable au texte hébreu, qu'il prétendait altéré par les Juifs, opinion qu'il développa quelques années après dans ses *Exercitationes ecclesiasticæ*, et dans ses *Exercitationes Biblicæ*. — Plusieurs de ses ouvrages sont restés inédits. On cite, comme les plus remarquables, un grand traité *De Sacramento Matrimonii*, dont Rich. Simon attribue la perte aux scrupules de quelques membres de l'Oratoire, qui le firent disparaître; — *De Basilicis christianorum* et *De Paschate et de vetustissimis christianorum paschalis Ritibus*.

Michel Nicolas.

Colomiès, *Gallia Orientalis*. — Perrault, *Hommes illustres*. — P. Liron, *Biblioth. Chartraine*. — Du Pin, *Biblioth. des Auteurs ecclesiastiq.* — Niceron, *Mémoires*, t. IX. — *Sciagraphia vitæ Morini*, par Rich. Simon, en tête des *Antiquitates Ecclesiæ orientalis* et des *Exercitationes Biblicæ*, édit. de 1669.

MORIN (*Simon*), visionnaire français, né à Richemont, près d'Aumale, en Normandie, brûlé vif à Paris, le 14 mars 1663. Pauvre et illettré, il vint chercher fortune à Paris. Grâce à sa belle écriture, il trouva une place de commis chez le trésorier de l'extraordinaire des guerres; mais comme il avait déjà l'esprit troublé par des visions, il fut bientôt congédié, et se fit écrivain copiste. Il connut vers cette époque les doctrines d'une certaine secte d'illuminés, et fut incarcéré dans les prisons de l'officialité, avec plusieurs de ces fanatiques; mais comme on vit que c'était un esprit faible, à qui il ne manquait que de la tranquillité pour se rétablir, on le mit en liberté. Il alla se loger chez une fruitière, dont il séduisit la fille, appelée Jeanne Honatiers; il l'épousa quelque temps après leur liaison. Cependant son exaltation allait en augmentant; comme il avait fait quelques prosélytes parmi les buveurs qui fréquentaient la boutique de sa belle-mère, il les assemblait tous les soirs dans sa maison, et s'efforçait de leur expliquer sa doctrine. Ces réunions firent du bruit; le 28 juillet 1644 il fut arrêté une seconde fois, et subit à la Bastille une détention de vingt et un mois. Lorsqu'il en sortit il fit imprimer secrètement un livre qu'il avait composé, disait-il, à la prière d'un curé de Paris et qu'il intitulait: *Pensées de*

Morin, dédiées au roy (1647, in-8°). Ce livre, bizarre assemblage de rêveries et de paradoxes, contenait quelques-unes des erreurs qui furent depuis condamnées dans les quiétistes; mais il paraissait laisser aux passions humaines une grande liberté : « Il enseigne formellement, dit Niceron, que les plus grands péchés ne font pas perdre la grâce et qu'ils servent au contraire à abattre l'orgueil humain. Il dit qu'en toute secte et nation Dieu a des élus, vrais membres de l'Église; qu'un directeur, pour dépouiller son pénitent de toute présomption, peut lui défendre ce qui est commandé et commander ce qui est défendu. » Au reste il ne faut pas chercher dans ce livre une doctrine raisonnée; les idées qu'on y expose, évidemment sorties de la cervelle d'un homme exalté, sont peu liées entre elles et se contredisent souvent. Chez le curé de Saint-Germain l'Auxerrois, auquel il porta son livre, Morin prétendit que le temps marqué pour le second avénement du Christ était arrivé, que le Christ s'était incorporé en lui pour le salut de tous les hommes; et comme le curé lui représentait les dangers que lui ferait courir cette assertion, il répondit qu'il ne dirait jamais : *transeat a me calix iste*. Craignant ensuite d'être arrêté, il quitta sa maison, et vint demeurer dans l'île Notre-Dame. Un hasard singulier fit découvrir sa retraite; il fut encore une fois incarcéré à la Bastille, et signa, pour en sortir, une abjuration qu'il rétracta par un écrit dont on ignore la date. Cependant il resta quelque temps tranquille, et s'occupa sans doute à revoir les écrits du poëte François Davenne, son disciple, car on retrouve dans ces écrits les idées de Morin et son style entremêlé de prose et de vers. Il recommença bientôt ses prédications, et fut arrêté par ordre du parlement, qui cette fois l'envoya aux Petites-Maisons. Il y resta jusqu'au 26 mars 1656, et fit alors une nouvelle abjuration, aussi peu sincère que la première. Dès qu'il fut sorti, il la désavoua et retomba dans ses rêveries. En 1661 il fit imprimer un écrit intitulé : *Témoignage du second avénement du Fils de l'homme*, qu'il présenta lui-même au roi dans son carrosse. Ce fut vers cette époque que le poëte Desmarest de Saint-Sorlin noua des relations avec Morin. Cet autre visionnaire pensait que le grand prophète Eliacin Michael s'était incorporé en lui; et comme il se croyait aussi destiné à réformer le monde, il forma, par jalousie de métier, le projet de perdre Morin. Il feignit d'abord de donner dans toutes ses idées, et signa même un écrit dans lequel il s'engageait à lui obéir partout et toujours; mais il eut soin d'ajouter *de la part de Dieu et selon Dieu*. Plus tard il alla jusqu'à lui donner une déclaration par laquelle il le reconnaissait pour *Fils de l'homme et fils de Dieu*. Morin, charmé de son disciple, qu'il appela le *nouveau Précurseur*, n'eut pas de secrets pour lui. Il lui révéla que le corps de l'Église romaine, qui n'était autre que l'Antéchrist, allait subir une complète réformation, que tous les peuples allaient se convertir à la vraie foi, que Dieu et le Diable avaient fait alliance pour sauver le monde, et mille autres rêveries semblables. Malgré ces étroites relations, et grâce aux instances de sa femme, qui se prétendait conseillée par un diable, il rompit avec son disciple. Desmarest conserva pourtant des relations avec deux femmes visionnaires, qui s'étaient faites disciples de Morin; on les appelait *La Malherbe* et *La Chapelle*. Elles lui apprirent un jour que leur maître avait décrété que le grand changement devait se faire sous le règne suivant, et que par conséquent le jeune roi devait périr bientôt. Desmarest, qui ne demandait qu'un prétexte, fit aussitôt sa dénonciation, et Morin fut incarcéré au Châtelet, avec sa famille et quelques-uns de ses disciples, comme coupable de conspiration et d'hérésie. Le tribunal du Châtelet le condamna à être brûlé vif, et quelques-uns de ses complices furent envoyés aux galères. Le parlement, présidé par Lamoignon, ne craignit pas de confirmer cette sentence. Ce malheureux mourut avec assez de courage après avoir abjuré ses erreurs; il prétendit pourtant qu'il ressusciterait, comme Jésus-Christ, trois jours après sa mort; quelques-uns de ses disciples allèrent, dit-on, s'assurer du fait. Outre les ouvrages cités, on a de Morin : *Requête au Roy et à la Royne régente* (1648, 8 pages); — ses deux *Rétractations*, et un *Discours au Roy*, commençant par ces mots : « Le Fils de l'homme au Roy de France », qu'il composait lorsqu'il fut arrêté. A. H—T.

Niceron, *Mémoires*, t. XXVII. — Nicole, *Lettres visionnaires*. — Bayle, *Dict. hist.* — Mariani, *Il più curioso e memorabile della Francia* (Venise, 1673, in-4°).

MORIN (*Jean*), peintre et graveur français, né vers 1609, à Paris, mort vers 1666. On est privé de renseignements sur cet artiste, dont l'œuvre est pourtant considérable. Il fréquenta l'atelier du peintre Philippe de Champaigne, et grava à l'eau-forte des sujets de sainteté, des paysages et des portraits d'une touche si fine et si expressive qu'ils ont été fort recherchés par les amateurs des deux derniers siècles. Les principaux sont une *Sainte Vierge*, de Raphael; plusieurs sites agrestes de Fouquières et de Pœlembourg; et les portraits de *Saint Jérôme*, *Saint François de Sales*, *Christophe* et *Augustin de Thou*, et de *Marie de Médicis*. Morin a reproduit une quarantaine de tableaux de Philippe de Champaigne, entre autres les *cardinaux de Richelieu* et *de Mazarin*, *Michel de Marillac* et *Antoine Vitré*. Morin eut pour élève son neveu Nicolas de Platte-Montagne, fils de Matthieu Plattenberg. P.

Basan, *Dict. des Graveurs*; II, 80. — Robert Dumesnil, *Le Peintre graveur*, II, 82.

MORIN (*Étienne*), théologien protestant et savant orientaliste, né à Caen, le 1[er] janvier 1625, mort à Amsterdam, le 5 mai 1700. Il de-

vait remplacer, dans son comptoir, son père, qu'il perdit en 1628; mais son goût prononcé pour les lettres l'appelait à une autre carrière, et il finit par obtenir de sa mère la permission de suivre son penchant. Envoyé à l'Académie de Sedan, et ensuite à celle de Leyde, il se livra particulièrement à l'étude des langues orientales. De retour dans sa patrie, il fut consacré ministre du saint Évangile et nommé, en 1649, pasteur de Saint-Pierre-sur-Dive, dans les environs de Lisieux. Il desservit cette église pendant quinze ans, refusant diverses vocations qui lui furent adressées pendant ce laps de temps. Ne pouvant résister aux sollicitations des réformés de Caen, qui désiraient l'avoir pour pasteur, il accepta en 1664 cette charge, qui avait été occupée autrefois par son grand-père et par son bisaïeul. Admis dans l'académie qui venait de se fonder dans cette ville, il se montra digne d'y siéger à côté des Huet, des Segrais, des Du Bosc, des Bochart. La révocation de l'édit de Nantes le força de chercher un refuge en Hollande. Après un séjour de cinq mois à Leyde, il fut appelé à Amsterdam pour enseigner les langues orientales. Il remplit ces fonctions jusqu'à la fin de ses jours. Il est probable que la demoiselle Morin Du Mesnil, née vers 1730, qui, après avoir été renfermée aux nouvelles catholiques de Caen, abjura le protestantisme et épousa le célèbre avocat Élie de Beaumont, descendait d'Étienne Morin.

On a de lui : *Dissertationes octo, in quibus multa sacræ et profanæ antiquitates monumenta explicantur*; Genève, 1683, in-8°; nouv. édit. corrig. et augm., Dordrecht, 1700, in-8°; — *Oratio inauguralis de linguarum orientalium ad intelligentiam Scripturæ Sacræ utilitate, habita die 27 febr.* 1686; Leyde, 1686, in-8°; — *Exercitationes de Lingua primæva ejusque appendicibus, in quibus multa Scripturæ Sacræ loca exponuntur*; Utrecht, 1694, in-4°. Dans cet écrit, ainsi que dans une *Lettre sur l'origine de la langue hébraïque*, imprimée dans le tom. Ier des *Dissertations* recueillies par Tilladet, Paris, 1712, in-12, Morin soutient que la langue hébraïque a été inspirée à Adam par Dieu lui-même; — *Explanationes sacræ et philologicæ in aliquot Veteris et Novi Testamenti locos*; Leyde, 1698, in-8°. On trouve à la fin de ce volume, ainsi qu'à la suite de son *Oratio inauguralis*, une *Dissert. de Horis salvificæ Passionis D. N. J. C.*; — *Vita Jacobi Palmerii Grentismenilii*, en tête de la *Græciæ antiquæ Descriptio* de Paulmier; Leyde, 1678, in-4°, et dans les *Vitæ selectæ* de Gryphius; — *Vita Sam. Bocharti*, en tête des *Opera Bocharti*; Leyde, 1692, in-fol. Ce volume contient aussi une dissertation de Morin, *De Paradiso terrestri*; — *Epistolæ II de Pentateucho samaritano*, dans le *De Origine idololatriæ* de van Dale; Amsterd., 1696, in-4°. M. N.

Niceron, *Mémoires*, tom. XII. — MM. Haag, *La France protestante*.

MORIN (*Henri*), fils aîné du précédent, né en 1655, à Saint-Pierre-sur-Dive, mort à Caen, le 16 juillet 1728. Il fit de grands progrès dans les lettres sous la direction de son père. Retenu à Caen, à la révocation de l'édit de Nantes, il passa au catholicisme. Il se rendit ensuite à Paris et fut accueilli par l'abbé de Caumartin, plus tard évêque de Blois, qui se l'attacha comme secrétaire et facilita son admission à l'Académie des Inscriptions. Morin fut un des membres les plus actifs de cette société savante. En 1725, par suite de ses infirmités, il donna sa démission et se retira à Caen, où il termina ses jours. On a de lui, dans les cinq premiers volumes de l'*Histoire et des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, quatorze *Mémoires* sur différents sujets d'érudition. M. N.

Niceron; *Mémoires*, tom. XII.

MORIN (*Louis*), surnommé de *Saint-Victor*, médecin français, né au Mans, le 11 juillet 1636, mort à Paris, le 1er mars 1715. Son père était contrôleur au grenier à sel du Mans. Louis Morin étudia la médecine à Paris, et devint médecin de l'hôtel-Dieu. Fontenelle nous apprend que le jour même où son traitement lui était compté, il le versait tout entier dans le tronc de l'hospice : « Ce qui, dit ingénieusement Fontenelle, n'était pas servir gratuitement les pauvres, mais payer pour les avoir servis. » Et pourtant il était pauvre, mais il ne mangeait que du pain et ne buvait que de l'eau. Sa réputation l'ayant désigné comme médecin particulier à Mlle de Guise, il fallut lui faire violence pour l'arracher à ses pauvres, et le conduire dans un palais. Après la mort de cette dame, il se retira dans l'abbaye de Saint-Victor; ce qui l'a fait surnommer, pour le distinguer de Morin de Toulon, *Morin de Saint-Victor*. Élu associé botaniste de l'Académie des Sciences en 1699, il devint pensionnaire de cette Académie en 1707, après la mort de Dodart, son ami. Lorsque Tournefort entreprit, en 1700, son voyage dans le Levant, il chargea Louis Morin de le suppléer dans son cours de démonstration des plantes, au Jardin Royal. Il ne pouvait faire un meilleur choix.

Les *Mémoires de l'Académie des Sciences* nous offrent une dissertation de Louis Morin : *Projet d'un système touchant les passages de la boisson et des urines*, 1701, p. 198. L'*Histoire* de la même académie mentionne diverses autres lectures du même savant : *Observations sur la guérison faite à l'hôtel-Dieu de plusieurs scorbutiques*, 1708, p. 52; — *Examen des eaux de Forges*, 1708, p. 57. On trouva, en outre, dans ses papiers un Index d'Hippocrate, grec et latin, ainsi qu'un journal des variations du baromètre et du thermomètre pendant plus de quarante ans. B. H.

Fontenelle, *Éloges*. — B. Hauréau, *Hist. Litt. du Maine*, t. I, p. 31.

MORIN (*Jean*), physicien français, né à Meung-sur-Loire, en 1705, mort subitement, à Chartres, le 28 mars 1764. Sa famille, composée d'ouvriers pauvres, le confia au curé de Meung, qui le fit admettre gratuitement dans le collége de cette petite ville. Après y avoir fait ses humanités, Morin entra au séminaire d'Orléans, où il devint professeur de philosophie et reçut les ordres de la prêtrise. Il étudiait la physique avec opiniâtreté, et dès 1726 il avait signalé dans le *Journal de Verdun* la découverte d'un nouveau phosphore liquide. En 1732 il fut nommé chanoine de la collégiale de Saint-André de Chartres et professeur au collége de la même ville. Selon Pétion, « Morin parlait avec une grande facilité et se rendait intelligible dans l'explication de ses cahiers aux sujets les plus bornés ». En 1735 il publia le *Mécanisme universel*, où il rapporte plusieurs expériences de son invention, lesquelles ne sont pas indignes d'être mises à côté de celles de Boyle et de Pascal... « Il n'a point encore paru de livres sur la connaissance de la nature qui contienne plus de choses et moins de mots (1). » En récompense de ses travaux, Morin fut, le 13 juin 1736, nommé membre de l'Académie des Sciences de Paris, et peu après l'Académie de Rouen lui conféra le même honneur. Il fut pourvu, le 1er juillet 1750, d'un canonicat dans la cathédrale de Chartres et de la fonction d'official général du chapitre. Après la mort de ce savant professeur, on trouva dans son grenier et dans son cabinet une grande quantité de machines et d'instruments de physique; M. de Fleury, évêque de Chartres, les acheta, et en fit don au collége de cette ville. On a de Morin : *Le Mécanisme universel, ou discours et questions physiques*; Chartres, 1735, in-12; — *Nouvelle Dissertation sur l'électricité des corps, dans laquelle on développe le vrai mécanisme des plus surprenans phénomènes qui ont paru jusqu'à présent, et d'une infinité d'expériences nouvelles, de l'invention de l'auteur*; Chartres, 1748, in-12; — *Réponse à l'abbé Nollet sur l'électricité*; Chartres, 1749, in-12, avec fig.; — *Abrégé des mécaniques, qui renferme les principes de cette science, la construction facile et exacte des plus belles machines qui ont paru jusqu'à présent, et un grand nombre d'autres de l'invention de l'auteur*, ouvrage resté mss., qui ne se retrouve pas à la bibliothèque de la ville de Chartres. ROULLIER (de Chartres).

Documents particuliers.

MORIN (*Benoît*), érudit français, né à Paris, en 1746, mort dans la même ville, le 26 août 1817. Il exerçait la profession d'imprimeur-libraire à Paris. Sa vie n'offre pas d'incidents historiques; elle se passa dans les nécessités de son commerce et de sa vie privée. On a de lui : *Dictionnaire universel des Synonymes de la langue française*, etc.; Paris, 2e édit., 1802, 3 vol. in-12; — *Ésope trad. en trois langues*, ou concordance de *ses Fables avec celles de Phèdre, Faerne, Desbillons, La Fontaine et autres fabulistes*, etc.; Paris, 1803, in-12; — *Traité des Particules latines*, etc., etc.; Paris, 1810, in-12; — *Table du* Cours de Littérature *de La Harpe*; — *Tables du* Théâtre d'Agriculture (d'Olivier de Serres). L—z—e.

Quérard, *La France Littéraire*. — Debray, *Tablettes biographiques des Écrivains français*. — Beuchot, *Dictionnaire des Anonymes*.

* **MORIN** (*Arthur-Jules*), général et mathématicien français, né à Paris, le 17 octobre 1795. Admis en 1813 à l'École Polytechnique, il passa en 1817 à l'École d'Application de Metz et fut nommé, le 1er octobre de cette année lieutenant au bataillon de pontonniers. Capitaine depuis le 21 janvier 1829, il faisait à Metz un cours de mécanique appliquée aux machines lorsqu'il fut appelé à Paris, le 26 septembre 1839, comme professeur de mécanique industrielle au Conservatoire des Arts et Métiers. C'est en occupant ces fonctions qu'il devint successivement chef d'escadron, le 3 août 1841, lieutenant-colonel (25 janvier 1846) et colonel (2 octobre 1848). Déjà connu par un grand nombre d'importants travaux de mécanique expérimentale, M. Morin est, avec les généraux Poncelet et Piobert, un des savants qui ont en ces derniers temps le plus contribué aux rapides progrès de cette science. L'Académie des Sciences (section de mécanique) l'admit dans son sein en décembre 1843, comme successeur de Coriolis. Membre de la commission chargée en 1850 de l'organisation définitive de l'Institut agronomique, et l'année suivante, de la commission française de l'Exposition universelle de Londres, il succéda en 1852 à M. Pouillet, comme directeur du Conservatoire des Arts et Métiers, poste qu'il remplit encore avec distinction. Il obtint le grade de général de brigade le 26 mars 1852, commanda l'artillerie du camp du nord, et fut nommé général de division le 7 avril 1855. Cette même année il présida la commission impériale de l'Exposition universelle de Paris. Enfin, depuis le 25 septembre 1854 M. Morin est commandeur de la Légion d'Honneur. On a de ce savant général : *Nouvelles Expériences sur le frottement*, faites à Metz de 1831 à 1833, par ordre du ministre de la guerre; Paris, 1833-1835, 3 vol. in-4° avec 22 planches; — *Expériences sur les roues hydrauliques à augets*; Metz et Paris, 1837, in-4°, avec 3 planches; — *Nouvelles Expériences sur l'adhérence des pierres et des briques posées en bain de mortier ou scellées en plâtre; sur le frottement des axes de rotation, la variation de tension des courroies ou cordes sans fin employées à la transmission du mouvement et sur le frottement des courroies à la surface des tambours*, faites à

(1) *Journal des Savants*, janvier 1736, pag. 44 à 57.

Metz en 1834, et publiées par ordre de l'Académie des Sciences; Metz et Paris, 1838, in-4°, avec planches; — *Expériences sur les roues hydrauliques à axe vertical, appelées turbines*; Metz et Paris, 1838, in-4°; — *Notice sur divers appareils dynamométriques propres à mesurer le travail ou l'effort développé par les moteurs animés ou inanimés, ou consommés par les machines de rotation ainsi que la tension de la vapeur dans le cylindre des machines à vapeur à toutes les positions du piston*; Paris, 1836 et 1841, in-8°, avec cinq planches; cette notice obtint en 1837 le prix Montyon; — *Expériences sur le tirage des voitures et sur les effets destructeurs qu'elles exercent sur les routes*, exécutées en 1837 et 1838 par ordre du ministre de la guerre, et en 1839 et 1841, par ordre du ministre des travaux publics; Paris, 1840, in-4°, avec deux pl.; 2e édit., revue et augmentée, 1842, in-4°, avec tableaux et pl.; — *Aide-Mémoire de Mécanique pratique à l'usage des officiers d'artillerie et des ingénieurs civils et militaires*, contenant les principales règles et formules pratiques relatives au jaugeage et au mouvement des gaz, à la force des cours d'eau, à l'effet utile et à l'établissement des roues hydrauliques et des machines à vapeur, aux volants, aux communications du mouvement, à la détermination des dimensions à donner aux principales pièces des machines, à la poussée des voûtes, à la stabilité des murs de revêtement et les résultats de l'expérience sur l'effet utile des moteurs et des machines employées aux épuisements, etc.; Paris, 1838, 1843, et plusieurs autres édit., in-8°; — *Mémoire sur les lois de la résistance de l'air*; Paris, 1842, in-8°; — *Mémoire sur la pénétration des projectiles et sur la rupture des corps solides par le choc* (avec M. Piobert); Paris, 1838, in-8°; — *Leçons de Mécanique pratique*, comprenant : *Notions géométriques sur les mouvements et leurs transformations, ou cinématique*, 2e édit.; Paris, 1861, in-8°; — *Notions fondamentales de Mécanique et données d'expériences*, 2e édit.; Paris, 1855, in-8°; — *Hydraulique*, 2e édit., 1858, in-8°; — *Résistance des Matériaux*, 1853 et 1857, in-8°, avec pl.; — *Machines à vapeur* (sous-presse); in-8°; — *Catalogue des Collections du Conservatoire des Arts et Métiers*, 1852 et 1855; in-12 : cet ouvrage est précédé d'une *Notice historique sur le Conservatoire des Arts et Métiers, et sur l'ancien prieuré de Saint-Martin-des-Champs* signée P. Huguet. Enfin M. Morin est l'inventeur de plusieurs instruments, tels que *la manivelle dynamométrique*, et *l'appareil à indications continues*, servant à démontrer les lois du mouvement des corps pesants. H. F.

Annuaire militaire, de 1817 à 1856. — *Journal de la Librairie*. — *Docum. part.*

***MORIN** (*Pierre-Achille*), jurisconsulte français, né à Rouen, le 27 octobre 1803. D'abord employé à la préfecture de son département, il vint étudier le droit à Paris, où il obtint le grade de docteur. Avocat à la cour royale en 1833, il est depuis 1836 avocat au conseil d'État et à la cour de cassation. Il s'est particulièrement occupé de législation pénale. On a de lui : *Dictionnaire de Droit criminel*; Paris, 1842, gr. in-8°; — *De la Discipline des Cours et Tribunaux, du Barreau et des corporations d'officiers publics*; Paris, 1846, 2 vol. in-8°; 2e édit., Paris, 1847, 2 vol. in-8°; — *Répertoire universel et raisonné du Droit criminel*; Paris, 1850-1851, 2 vol. gr. in-8°. Il rédige depuis 1838 le *Journal du droit criminel*, recueil périodique fondé en 1829 par MM. Adolphe Chauveau et Faustin Hélie. E. R.

Documents particuliers.

***MORIN** (*André-Saturnin*), littérateur français, né à Chartres, le 28 novembre 1807. D'abord notaire et avocat à Nogent-le-Rotrou, il devint sous-préfet de cette ville après la révolution de 1848, reprit en 1850 ses fonctions d'avocat, et alla se fixer à Paris. On a de lui : *Plaidoyer : Affaire de* la Vipère noire; Nogent-le-Rotrou, 1844, in-8°; — *Procès de la Somnambule*, audiences des 13, 14, 15 et 17 février 1851 du tribunal de Nogent-le-Rotrou; in-8°; — *Du Magnétisme et des Sciences occultes*; Paris, 1860, in-8°; — de nombreux articles dans divers journaux. R—R.

Docum. partic.

***MORIN** (*Frédéric*), philosophe français, né le 18 juin 1823, à Lyon. Après ses premières études, il entra à l'École Normale, en 1844. Reçu agrégé de philosophie en 1848, il fit le cours de philosophie au Lycée de Mâcon, puis à celui de Nancy et enfin au Lycée Bonaparte. Après le coup d'État de 1852, ayant refusé le serment, il fut considéré comme démissionnaire. Il se consacra alors à l'enseignement libre, et publia des ouvrages de philosophie religieuse, dans lesquels il cherche à accorder les principes démocratiques avec les croyances du christianisme. On a de lui : *Saint François d'Assises et les Franciscains*; 1853, in-12; — *De la Genèse et des Principes métaphysiques de la société moderne*; 1856, in-8°; — *Dictionnaire de Philosophie et de Théologie scolastique*; 1857-1858, 2 vol. gr. in-8° : il fait partie des publications de M. l'abbé Migne. M. Morin a donné des articles au journal *L'Avenir*, au *Correspondant* (1re période), à la *Revue de Paris*, à la *Revue de l'Instruction publique*, à la *Biographie Générale*, etc. G. DE F.

Documents particuliers. — *Journal de la Librairie.*

MORINIÈRE (*Adrien-Claude* LEFORT DE LA), littérateur français, né le 23 décembre 1696, à Paris, mort le 12 avril 1768. D'une famille noble, il se retira chez les génovéfains de Senlis, et y vécut pendant deux ans, occupé à préparer ou à éditer les collections qu'il avait

formées, telles que *Choix de Poésies morales et chrétiennes* (1739, 3 part. in-8°), augmenté en 1740 de 3 autres volumes; — *Œuvres choisies de J.-B. Rousseau* (1741, in-12), souvent réimprimées; — *Bibliothèque Poétique* (1745, 4 vol. in-4° et 4 vol. in-12); — *Passe-temps poétiques, historiques et critiques* (1757, 2 vol. in-12). On a de lui une *Histoire abrégée du Règne de l'empereur Constance* (Paris, 1756, in-12); et deux comédies en vers (1753), *Les Vapeurs* et *Le Temple de la Paresse*, qui n'ont pas été représentées. P.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ.*

MORISON (*Robert*), botaniste anglais, né en 1620, à Aberdeen, mort le 9 novembre 1683, à Londres. Ses parents le destinaient à l'Église; il s'appliqua pendant quelque temps à la théologie, et fit des progrès considérables dans la langue hébraïque, dont il avait dressé une grammaire à son usage. Il s'abandonna bientôt tout entier à l'étude de la botanique, pour laquelle il se sentait une inclination particulière. La guerre civile l'arracha à ses paisibles travaux. Se joignant aux Écossais fidèles, il prit les armes pour la cause, presque ruinée, du roi Charles Ier, et reçut à la première affaire un coup de feu à la tête. Blessé et proscrit, il vint, avec la plupart de ses compatriotes, chercher asile à Paris; sans cesser d'étudier la médecine et la botanique, il se chargea de l'éducation des fils d'un conseiller au parlement. En 1648 il fut reçu docteur à Angers. A la recommandation du professeur Robin, il entra en 1650 au service de Gaston, duc d'Orléans, et devint botaniste du jardin que possédait ce prince dans ses domaines de Blois. Ce fut là qu'il jeta les fondements de son système, au sujet duquel il eut avec son noble maître de fréquentes et amicales discussions; à diverses reprises il reçut de lui l'ordre de parcourir les provinces de la France, afin d'y recueillir des plantes rares ou peu connues. Sous la direction de Morison, Robert commença cette belle suite de peintures de plantes sur vélin qui est aujourd'hui conservée à la bibliothèque du Jardin des Plantes et dont Louis XIV fit faire plus tard de grandes gravures. Ce fut là aussi qu'il connut les deux fils de Charles Ier, et cette circonstance ne nuisit point à sa fortune. Après la mort de Gaston (1660), il se rendit à la cour de Charles II, qui le choisit à la fois pour son médecin et pour son botaniste, et qui lui donna l'inspection de tous ses jardins, avec un hôtel et une bonne pension. A la fin de 1669, il fut chargé de faire à Oxford un cours de botanique en qualité de garde du jardin médicinal, la chaire proprement dite n'ayant été créée qu'en 1728 pour Dillenius. Il traversait une des rues de Londres, lorsque le timon d'une voiture le frappa si violemment dans l'estomac qu'on fut obligé de le porter chez lui, où il mourut le lendemain. Morison avait imaginé pour la classification des plantes un système qu'il croyait être nouveau et dont on retrouve l'idée dans les ouvrages de Césalpin et de Conrad Gesner; il est oublié depuis longtemps. « Son principal mérite, par rapport à la phytologie, dit M. Jourdan, est d'avoir signalé l'importance des affinités naturelles des parties autres que le fruit, auquel seul on s'était attaché jusque alors, et d'avoir insisté d'une manière spéciale sur la nécessité de fixer des caractères génériques. Il a donc contribué réellement à avancer la science. » Plumier a donné le nom de *morisonia* à un genre de plantes de la famille des capparidées. On a de Morison: *Hortus regius Blesensis, cum notulis durationis et characterismis plantarum, tam editarum quam non scriptarum*; Londres, 1669, in-8°; cette nouvelle édition de l'ouvrage d'Abel Brunger a été considérablement augmentée par Morison, qui y a joint, entre autres morceaux, un tableau des erreurs de Bauhin, que Haller appelle *invidiosum opus*; méconnaissant en effet les grands services que ces botanistes ont rendus, il leur reproche de n'avoir pas suivi des règles qui n'étaient pas inventées au temps où ils écrivirent; — *Plantarum umbelliferarum Distributio nova*; Oxford, 1672, in-fol.: c'est la première monographie vraiment digne de ce nom; on y trouve les figures de 150 semences différentes; — *Plantarum Historia universalis Oxoniensis*; Oxford, 1680, in-fol.; cette histoire, que Dodart a terminée en 1699, est accompagnée de 124 planches, composées d'environ 1,200 figures, dont le plus grand nombre est original; la méthode de l'auteur est fondée sur le fruit, la fleur, les feuilles, les habitudes des plantes, leurs qualités, etc.; ses divisions, plus naturelles que celles de ses prédécesseurs, sont loin d'être exemptes de défauts. Morison a publié les figures et descriptions des plantes rares recueillies en Sicile, à Malte, en France et en Italie par Paul Boccone (Oxford, 1674, in-4°). P. L—Y.

Wood, *Athenæ Oxon.*, II. — Rees, *Cyclopædia.* — Haller, *Biblioth. Botanica.* — Niceron, *Mémoires*, XVIII. — Jourdan, *Biogr. Médicale.* — Cuvier, *Hist. des Sciences naturelles*, II.

MORISOT (*Jean*), érudit français, né à Dôle, vers 1510. Il étudia la médecine, fut reçu docteur, et acquit dans les lettres des connaissances étendues; mais le vif désir qu'il avait d'augmenter son savoir lui fut plus nuisible qu'utile, puisqu'il servit de prétexte à ses ennemis pour l'exclure de la chaire de médecine à l'université de Dôle et même pour l'entraver dans l'exercice de son état. Il dut se contenter de donner au collége de sa ville natale des leçons de grec et de latin. Bien qu'il soit honorablement cité par quelques-uns de ses contemporains, on n'a point d'autres renseignements sur sa vie, qui s'éteignit dans l'obscurité. Il a publié: *Ciceronis Paradoxa, cum græca interpretatione*; Bâle, 1547, in-8°; en 1551 il donna une édition latine du même ouvrage; — *Hippocratis Aphorismorum genuina Lectio, cum interpreta-*

tione; Bâle, 1547, in-8°; — *Colloquiorum lib. IV*; Bâle (1550), in-8°; on trouve à la suite de cet ouvrage un petit traité *De Parochemate contra Ciceronis calumniatores*, où Morisot s'efforce de prouver que Cicéron était aussi bon poëte que bon orateur. Il est encore auteur des *Horæ succesivæ*, recueil qui paraît avoir été imprimé, et de quarante-cinq ouvrages manuscrits, en prose et en vers, dont la liste a été insérée dans la *Bibliothèque* de Gesner. P. L.

Gallut, *Mémoires du Comté de Bourgogne*, liv. 2. — Gilbert Cousin, *Descriptio Comitatus Burgundiæ*. — Gesner, *Biblioth*.

MORISOT (*Claude-Barthélemy*), érudit français, né le 12 avril 1592, à Dijon, où il est mort, le 22 octobre 1661. Fils d'un conseiller à la chambre des comptes de Dôle, il était probablement de la même famille que le précédent. Son éducation fut très-soignée : il eut pour maîtres Marsile, Criton, Cospean et Cardan, et entretint des relations d'amitié avec les savants les plus connus de son temps. Par complaisance pour son père, il s'était fait admettre au barreau de Dijon; mais, n'ayant aucun goût pour la profession d'avocat, il s'adonna à l'étude des lettres et de l'antiquité. Il était seigneur de Chandenay et de Vernat. On a de lui : *Henricus magnus*; Leyde (Dijon), 1624, in-8°; Genève, 1627; c'est moins une histoire qu'un panégyrique; — *Alitophili veritatis Lacrymæ, sive Euphormionis Lusinini Continuatio*; Genève, 1624, in-12 : satire violente contre les Jésuites, condamnée par un arrêt du parlement de Dijon et plusieurs fois réimprimée; — *Porticus Medicæa, ad illustriss. cardin. Richelium*; Paris, 1628, in-4°, épître en vers; — *Panegyricus Ludovico Justo scriptus*; Dijon, 1629, in-4°; — *Orbis maritimus, sive de rerum in mari et littoribus gestarum generalis historia*; Dijon, 1643, in-fol., fig.; cet ouvrage, divisé en deux livres, est un des premiers dont l'histoire navale ait été l'objet; et contient beaucoup de particularités intéressantes; — *Peruviana*; Dijon, 1644, in-4° : roman historique, dans lequel l'auteur raconte, sous des noms péruviens, les démêlés du cardinal de Richelieu avec Marie de Médicis et Gaston d'Orléans; on y joint d'ordinaire une liste imprimée des noms propres et une pièce intitulée *Conclusio totius operis* (ibid., 1646); — *P. Ovidii Fastorum Lib. XII, quorum VI posteriores a Morisoto substituti sunt*; Dijon, 1649, in-4°; — *Carolus I, Britannorum rex, a securi et calamo Miltoni vindicatus*; Dijon, 1652, in-12; — *Epistolarum Centuriæ II*; Dijon, 1656, in-4°; le président Bouhier en possédait deux autres centuries manuscrites; il n'est pas bien certain que ces lettres aient jamais été envoyées à ceux dont elles portent les noms. Morisot a aussi écrit l'une des *Relations véritables de Madagascar* de Cauche (Paris, 1651, in-4°). P. L.

Jean Morelet, *Claudii-Barth. Morisoti vitæ Elogium*; Dijon, 1673, in-4°. — Papillon, *Biblioth. des Auteurs de Bourgogne*, II.

MORISOT (*Joseph-Madelaine-Rose*), architecte français, né à Champeaux (Brie), le 23 août 1767, mort à Versailles, le 1er octobre 1821. Il fit ses premiers essais en architecture sous la direction de Delagrange, vérificateur en chef des bâtiments du comte de Provence (depuis Louis XVIII). Sous l'empire il fut nommé architecte vérificateur des bâtiments de la couronne; sous la restauration, il fut confirmé dans sa position, et chargé de l'entretien du château de Versailles. Il mourut dans cette résidence. On a de lui : *Essai sur un nouveau mode de mesurer les ouvrages de bâtiment, en supprimant les usages*; Paris, F. Didot, 1802, in-8°; — *Tableaux détaillés des prix de tous les ouvrages de bâtiment, divisés suivant les différentes espèces de travaux*, et suivis d'un *Traité particulier pour chaque espèce sur la manière de mesurer et toiser les ouvrages*, avec pl.; Paris, 1804, 7 vol. in-8°. Ce manuel se compose d'une *Introduction* contenant une bibliographie critique des auteurs qui ont écrit sur l'architecture et la construction des bâtiments. Il est terminé par un *Vocabulaire* de termes techniques. A. D.

Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1821. — Quérard, *La France Littér.*

MORISSON (*Charles-François-Gabriel*), homme politique français, né en Bretagne, vers 1740, mort à Bourges, en 1816. Il exerçait la profession d'avocat avant la révolution, dont il accepta les principes. Il devint en 1790 administrateur de la Vendée, et fut élu, par ce département, député à l'Assemblée législative, puis à la Convention nationale. Il siégea toujours sur les bancs de la minorité. Lors du procès de Louis XVI, il soutint, d'abord le 13 novembre, que ce monarque ne pouvait être mis en jugement; cependant il conclut à son exil. Le 29 décembre suivant, il parla dans le même sens : il invoqua la Constitution, qui ne reconnaissait de peine applicable au roi que la destitution. Il reprocha aux jacobins « de traiter de scélérats tous ceux qui n'avaient pas la même opinion, le même cœur et le même esprit qu'eux. Vous citez toujours Brutus, leur dit-il; mais si César eût été sans armes et sans puissance, ce Brutus fût devenu peut-être son défenseur! » Il demanda de nouveau le bannissement de Louis XVI et de sa famille, avec une pension de 500,000 livres, sous condition de peine de mort pour lui ou ceux des siens qui rentreraient, sans autorisation, sur le sol français. Aux trois appels nominaux pour la mise en accusation du roi, l'appel au peuple et l'application de la peine, il refusa de voter, déclarant chaque fois qu'il ne regardait pas ce prince comme justiciable de la Convention. Le 12 août 1793 il demanda des secours pour le département de la Vendée : à cette occasion il fut accusé par Garnier (de Saintes) d'entretenir des

relations avec les royalistes; mais cette dénonciation, presque toujours mortelle à cette époque, n'eut pas de suites, et Morisson traversa sans être inquiété l'époque sanglante de la terreur. Il fut en décembre 1794 l'un des commissaires envoyés dans l'ouest de la France pour y proclamer l'amnistie et amener la pacification de ces malheureuses contrées. Devenu membre du Conseil des Cinq Cents, fidèle à son système de modération, il proposa et fit adopter une nouvelle amnistie pour les chouans. Il sortit des Cinq Cents le 20 mai 1797. Napoléon lui accorda une place de conseiller à la cour impériale de Poitiers, d'où il le fit passer à celle de Bourges. Morisson occupa cette place jusqu'à sa mort. H. L—R.

Le Moniteur universel, an 1792, n°s 8, 159, 174, 319, 366; an 1er, n°s 55, 220; an II (1793), n° 164; an IV, pages 48-258. — *Biographie moderne* (Paris, 1806). — *Petite Biographie Conventionnelle* (Paris, 1815). — *Galerie historique des Contemporains* (Mons, 1827).

MORITZ (*Charles-Philippe*), littérateur et grammairien allemand, né à Hameln, le 15 septembre 1757, mort le 26 juin 1793. Né de parents pauvres, il apprit pendant quelque temps le métier de chapelier. Ce ne fut qu'à l'âge de quatorze ans qu'il commença à acquérir quelque instruction, grâce à la généreuse protection du commandant de Hanovre. Entraîné par son caractère fantasque et bizarre dans une vie aventureuse, il obtint enfin en 1780 une place de co-recteur à l'école du Couvent gris à Berlin. Après avoir en 1782 parcouru à pied une grande partie de l'Angleterre, il fut nommé en 1784 professeur au gymnase de Berlin. En 1786 il partit pour l'Italie, dans le but d'y recueillir des matériaux pour un ouvrage sur les antiquités de ce pays. De retour en Allemagne en 1788, il passa quelque temps à Weimar, chez Gœthe. L'année suivante il fut nommé professeur d'archéologie et d'esthétique à l'Académie des Beaux-Arts de Berlin; peu de temps après il fut élu membre de l'Académie des Sciences de cette ville. Quoique d'une très-faible santé, il sut, par un travail opiniâtre, acquérir des connaissances variées; mais elles étaient un peu superficielles. On a de lui: *Unterhaltungen mit meinen Schülern* (Entretiens avec mes élèves; Berlin, 1780, in-8°; — *Blunt, oder der Gast* (Blunt, ou le Convive); Berlin, 1781, in-8°; comédie; — *Beiträge zur Philosophie des menschlichen Lebens* (Fragments d'une Philosophie de la vie humaine); Berlin, 1781, in-8°; — *Kleine Schriften die deutsche Sprache betreffend* (Opuscules concernant la langue allemande); Berlin, 1781, in-8°; — *Deutsche Sprachlehre für Damen* (Grammaire allemande pour les dames); Berlin, 1782, in-8°; — *anleitung zum Briefschreiben* (Manuel de Correspondances); Berlin, 1783 et 1795, in-8°; — *Reisen eines Deutschen in England im Jahre* 1782 (Voyages d'un Allemand en Angleterre en 1782); Berlin, 1783, in-8°; traduit en anglais; Londres, 1795, in-8°; — *Von der deutschen Rechtschreibung* (De l'Orthographe allemande); Berlin, 1784, in-8°; — *Anton Reiser, psychologischer Roman* (Antoine Reiser, roman psychologique); Berlin, 1785-1790, 4 vol. in-8°; suivi d'un cinquième volume, écrit par Klisching, et qui donne des éclaircissements sur ce roman, qui n'est que la biographie un peu idéalisée de l'auteur; — *Versuch einer deutschen Prosodie* (Essai d'une Prosodie allemande); Berlin, 1786, in-8°; premier travail écrit sur ce sujet; — *Fragmente aus dem Tagebuche eines Geistersehers* (Fragments du Journal d'un Visionnaire); Berlin, 1787, in-8°; — *Götterlehre der Alten* (Mythologie des Anciens); Berlin, 1791 et 1804, in-8°, avec planches; — 'Ανθουσα, *oder Roms Allerthümer* (Anthousa, ou les Antiquités de Rome); Berlin, 1791 et 1797, in-8°, avec planches; — *Grundlinien zu meinen Vorlesungen über den Styl* (Principes de mon Cours sur les Style); Berlin, 1791, in-8°; — *Reisen eines Deutschen in Italien in den Jahren* 1786-1788 (Voyages d'un Allemand en Italie de 1786 à 1788); Berlin, 1792-1793, trois parties in-8°; — *Vorlesungen über den Styl* (Cours sur le Style); Berlin, 1793-1794, 2 parties in-8°; et Brunswick, 1808, in-8°; — *Allgemeiner deutscher Briefsteller* (Correspondant allemand complet); Berlin, 1793 et 1802, in-8°; — *Launen und Phantasien* (Caprices et Fantaisies); Berlin, 1796, in-8°; — plusieurs livres à l'usage des enfants, de nombreux articles dans divers recueils qu'il dirigeait, tels que le *Magazin psychologique* (Berlin, 1783-1792, 10 vol. in-8°), la *Monatschrift der Akademie der Künste und Wissenschaften* (Berlin, 1788-1790, 2 vol. in-4°), *Italien and Deutschland* (Berlin, 1789-1792, 2 vol. in-8°), la *Deutsche Monatschrift*, etc. O.

Schlichtegroll, *Nekrolog*, t. II. — Meusel, *Lexikon*. — Jördens, *Lexikon*, t. VI.

MORLA (Don *Thomas*), général espagnol, né en 1752, mort en 1820. Il embrassa très-jeune l'état militaire, parcourut rapidement les grades inférieurs, et fit la guerre contre les Français dans le Roussillon (1792-1793). Il se distingua par son courage et son activité, mais fut accusé plus tard, par Napoléon lui-même (décembre 1808), d'avoir encouragé le pillage par ses troupes et d'avoir procédé lui-même au partage entre ses soldats d'un certain nombre de malheureuses femmes enlevées aux villages qu'il venait d'occuper (1). Quoi qu'il en soit de ce fait, sur lequel les documents contemporains se taisent, les services de don Morla le firent parvenir au rang de capitaine général de l'Andalousie et bientôt à celui d'inspecteur général de l'artillerie. Il fut ensuite appelé au conseil de Castille, où il montra de grandes connaissances administratives. Lors-

(1) On ne comprend pas qu'après une pareille accusation, exprimée face à face, Napoléon ait confié, si elle était fondée, un emploi supérieur à don Morla, ou comment, si c'était une calomnie, ce général a pu se rallier au gouvernement impérial.

que l'abdication forcée et l'internement en France du roi Charles IV et de son fils, le prince des Asturies (depuis Ferdinand VII), vinrent révéler les desseins de Napoléon sur l'Espagne (octobre 1807-avril 1808), Morla se prononça hautement pour l'insurrection contre les Français, et contraignit, par le feu des batteries de Cadix, les débris de la flotte française échappés au désastre de Trafalgar et bloqués par les escadres anglaises, à amener leurs pavillons (1). Appelé à Madrid comme membre de la junte nationale militaire espagnole, il concourut à la défense de cette capitale, puis fut chargé avec un de ses collègues de se rendre auprès de l'empereur pour traiter d'une capitulation (décembre 1808). Ce fut alors que Napoléon lui reprocha énergiquement sa conduite passée. Morla se réfugia à Cadix, et y présida la junte suprême d'État, qui n'avait presque plus que cette ville sous sa domination. En février 1809, le bruit se répandit que la junte suprême avait saisi une correspondance entretenue par le général Morla avec les agents de Joseph Napoléon. Une sédition s'éleva contre lui, et ce ne fut pas sans péril qu'il put s'échapper de Cadix. Il se rangea aussitôt sous les drapeaux de Joseph, qui le nomma membre de son conseil d'État (8 mars 1809) et le décora peu après du grand-cordon de l'ordre royal d'Espagne. Ses protestations de fidélité et de dévouement lui valurent la présidence des sections de la guerre et de la marine. Disgracié à la restauration de Ferdinand VII, et plus heureux que plusieurs autres *afrancesados*, il mourut tranquillement dans ses terres. A. DE L.

Biographie étrangère (Paris, 1819). — *Galerie historique des Contemporains* (Mons, 1827). — Van Tenac, *Histoire générale de la Marine*, t. IV, p. 169.

MORLACCHI (*Francesco*), compositeur italien, né à Pérouse, le 14 juin 1784, mort à Inspruck, le 29 octobre 1841. Il reçut les premières leçons de musique de son père, Antonio, violoniste de quelque réputation, qui lui enseigna aussi son instrument; il apprit ensuite le piano et l'orgue, et commença sous Louis Carruso ses études de composition, qu'il continua sous Zingarelli et sous le P. Mattei. Le premier ouvrage de Morlacchi fut un oratorio intitulé : *Gli Angeli al sepolcro* (1802). Cette production attira tous les regards sur l'auteur, qui bientôt fut chargé de mettre en musique une cantate à l'occasion du couronnement de Napoléon en qualité de roi d'Italie : elle fut exécutée au théâtre de Bologne, en 1805. Deux ans plus tard, Morlacchi donna, dans la même ville, son premier opéra, *Il Ritratto* (1807), qui fut promptement suivi d'un second, *Il Poeta in campagna* (1807), tous deux du genre bouffe; sept autres ouvrages parurent sur les théâtres de Parme, de Rome et de Milan, pendant les trois années suivantes. Le dernier, intitulé *Le Danaïde* (1810) obtint un tel succès que le roi de Saxe choisit l'auteur, qui n'avait alors que vingt-six ans, pour son maître de chapelle, chargé de la direction du théâtre italien de Dresde. Ses occupations en cette qualité ne l'empêchèrent pas d'écrire, en Italie, un grand nombre d'opéras, qui presque tous furent bien accueillis; celui de *Tebaldo ed Isolina* (1820) fut un des plus remarqués, et est représenté encore aujourd'hui. Tous les ouvrages de Morlacchi sont du même style que ceux de Paër et de Simon Mayer, c'est-à-dire que l'on y trouve une harmonie plus forte, des morceaux d'ensemble plus étoffés et une instrumentation plus ornée et plus robuste que dans les ouvrages de Cimarosa et de Paisiello. Composée pour la chapelle royale de Dresde, sa musique d'église se ressent du séjour de l'Allemagne : elle est pleine d'énergie, et d'heureuses combinaisons vocales et instrumentales s'y rencontrent à chaque instant. Le séjour de Morlacchi à la cour de Saxe ne fut traversé que par une seule contrariété. Le roi était resté l'un des derniers alliés de la France : la Russie voulut s'en venger, en 1813, alors qu'elle était chargée de l'administration de la Saxe. La chapelle royale fut d'abord supprimée; mais Morlacchi courut à Francfort, où se trouvait Alexandre, et obtint qu'elle fût conservée. Ce fut dans cette circonstance qu'il composa une messe du rite grec pour les voix seules, et dont les paroles étaient en vieux slavon (1814). Peu de temps auparavant, il avait écrit en quelques jours une cantate pour l'anniversaire de la naissance du tsar. Lorsque les Russes se furent retirés de la Saxe, il se trouva confirmé dans sa place, et vécut entouré de l'affection de tous les musiciens de la chapelle, qui lui avaient dû la conservation de leur emploi. Il resta toujours dans la plus parfaite intelligence avec Weber, qui remplissait des fonctions analogues aux siennes. La suppression de l'Opéra italien à Dresde, en 1832, lui causa quelque chagrin, et il fut plus tard sur le point d'accepter la place de maître de chapelle du Vatican, vacante par la démission de Fioravanti; mais on sut le retenir, non-seulement par les avantages d'une position convenable, mais plus encore par de vives marques de considération et d'attachement. Morlacchi est mort à Inspruck, au moment où il se préparait à aller passer l'hiver dans sa patrie.

Son œuvre se compose, en musique sacrée, de *six messes* solennelles et d'une *messe de requiem*, de *vêpres*, *motets* et *antiennes* de divers genres; en musique de théâtre, de *vingt-cinq opéras* et *douze cantates*; enfin, en musique de chambre, d'*ariettes*, *solos*, etc., sur paroles italiennes, et de quelques pièces instrumentales. Quoique Morlacchi écrivît avec une facilité extraordinaire, sa musique est en général toujours sage et correcte. Il conservera une place

(1) Cette flotte, commandée par le vice-amiral Rosily, comptait encore les vaisseaux *Le Héros*, *Le Neptune*, *L'Algesiras*, *L'Argonaute*, *Le Pluton* et quelques bâtiments d'un rang inférieur; mais, prise à l'improviste entre deux feux, elle dut céder rapidement sous les mortiers de Morla.

fort honorable parmi les compositeurs qui ont précédé et préparé la révolution dramatico-musicale que le génie de Rossini devait accomplir. [J.-A. DE LAFAGE, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, X. — Fétis, *Biographie univ. des Musiciens*.

MORLAND (Sir *Samuel*), ingénieur anglais, né vers 1625, mort le 30 décembre 1695, à Hammersmith. Il fit ses études à l'université de Cambridge. Après avoir fait partie de l'ambassade envoyée, en 1653, près de Christine de Suède, il devint secrétaire de Thurloe, et fut chargé par Cromwell d'adresser des représentations au duc de Savoie afin de faire cesser la persécution dirigée contre les Vaudois. Bien que le protecteur l'eût traité avec bienveillance, il entretenait des intelligences secrètes avec le parti du prétendant, et prévint même, dit-on, ce dernier du guet-apens où Thurloe, Willis et d'autres avaient essayé de l'attirer en 1659. A peine la restauration fut-elle consommée qu'il obtint de Charles II le titre de baronet et la place de mécanicien royal (*master of mechanics*); plus tard il fut nommé gentilhomme de la chambre et, en 1679, il eut une pension de 400 liv. st. pour réparer le désordre de sa fortune, compromise par un imprudent mariage. Cependant il se plaignit de la parcimonie avec laquelle on l'avait récompensé, et, dégoûté du service des grands, il se livra avec ardeur à l'étude de la mécanique et de l'hydraulique. Vers la fin de sa vie il devint aveugle, et tomba dans la misère. Morland a laissé la réputation d'un ingénieur des plus habiles. Il fit à ses frais de nombreux essais d'hydrostatique, entre autres celui d'élever les eaux de la Tamise jusqu'à la plus haute corniche du château de Windsor; il se rendit même, d'après l'ordre du roi, à la cour de France, où il exposa plusieurs plans à Louis XIV. Il inventa le porte-voix dans le même temps où le P. Kircher s'en occupait en Italie; on appelait alors cet instrument *la trompette parlante*. Dans ses *Principes de la nouvelle force du feu*, il s'exprime en ces termes sur l'emploi de la vapeur : « L'eau étant réduite en vapeur par la force du feu, ces vapeurs exigent incontinent un plus grand espace (environ 200 fois) que l'eau n'occupait auparavant, et plutôt que d'être constamment emprisonnées elles feraient éclater une pièce de canon. Mais étant bien gouvernées, selon les règles de la statique et par science réduites à la mesure, au poids et à la balance, alors elles portent paisiblement leur fardeau (comme de bons chevaux), et deviennent ainsi d'un grand usage au genre humain surtout pour l'élévation des eaux. » La mention des pompes à feu et de l'usage de la vapeur se trouva ainsi clairement indiquée : Morland en serait l'inventeur, si Salomon de Caus (*voy.* ce nom) ne lui était pas antérieur. Il eut encore dans son temps une certaine réputation pour la construction des instruments de physique; ses baromètres étaient, selon l'opinion de Musschenbroek, les plus exacts qu'on eût jamais vus. On a de lui : *History of the evangelical Churches of Piedmont*; Londres, 1658, in-fol.; — *The Description and Use of two Arithmetic Instruments*; Londres, 1662, 1673, in-8°, avec pl., traité excessivement rare; — *Description of the Tuba stentorophonica, or speaking trumpet*; Londres, 1671, in-fol.; — *The Count of Pagan's Method of delineating all manner of fortifications from the exterior polygon*; Londres, 1672; — *A new and most useful Instrument for addition and substraction, with a perpetual almanack*; Londres, 1672, in-8°; — *The Doctrine of interest, both simple and compound, explained*; Londres, 1679, in-8°; — *Élévation des eaux par toutes sortes de machines réduite à la mesure, au poids, à la balance, par le moyen d'un nouveau piston et corps de pompe et d'un nouveau mouvement cyclo-elliptique, en rejetant l'usage de toutes sortes de manivelles ordinaires*; Paris, 1685, in-4°; une copie manuscrite de cet ouvrage curieux fut offerte à Louis XIV et se trouve à la Bibliothèque impériale. On en connaît un autre manuscrit moins étendu, *Élévation des eaux par toutes sortes de machines* (Paris, 1683), terminé par les *Principes de la nouvelle Force du Feu*, et réfondu dans le traité précédent; — *Hydrostatica, or instructions concerning water-works*; Londres, 1697, in-12. K.

Urim of conscience, autobiogr. ms. remise par Sam. Morland a l'archev. Tenison et remise à la biblioth. de Lambeth avec beaucoup d'autres papiers de lui. — Lysons, *Environs*, I et II. — Clarendon, *History*. — Rees, *Cyclopædia*. — Welwood, *Memoirs*. — Arago, *Notice scientifique*, t. II, p. 22.

MORLAND (*Georges*), peintre anglais, né le 26 janvier 1763, à Londres, où il est mort, le 29 octobre 1804. Fils d'un médiocre peintre de portraits, il reçut de lui les premiers éléments du dessin, et ne tarda pas à le surpasser. Ses talents précoces ne servirent qu'à le jeter de bonne heure dans un train de vie abjecte et misérable, d'où il ne sortit jamais. En effet à peine eut-il laissé voir avec quelle puissance il observait et il rendait la nature que son père, homme avide et corrompu, le fit travailler sans relâche pour les marchands ou pour les ventes à l'enchère, et qu'il le laissa dans un état complet d'ignorance et de grossièreté. Plus tard on tenta vainement de l'en arracher. Devenu maître de lui-même, recherché et encouragé par les amateurs, exploité par les marchands de tableaux, ayant un nom célèbre, il ne s'amenda pas davantage. Tout le temps qu'il n'avait pas les pinceaux à la main, il le passait à boire et à courir les rues, en compagnie de gens suspects ou de bas étage. L'ivrognerie et la débauche altérèrent sa constitution; son talent même en ressentit de funestes atteintes. Il tomba dans le mépris général. Mis en prison pour dettes, il but une si grande quantité de spiritueux qu'il devint incapable de rien penser et de rien comprendre; il

mourut à peu près idiot, à l'âge de quarante ans. Sa femme ne lui survécut qu'un jour ou deux. Morland est un des rares artistes de génie de l'école anglaise; il ne dut ses qualités qu'à lui-même et à la nature, qu'il étudiait sans cesse et qu'il savait interpréter avec intelligence. Il excellait à peindre des animaux ou des scènes familières; il avait le coup d'œil sûr et l'exécution rapide. Bien qu'il manquât d'imagination, il disposait habilement un sujet et en tirait, grâce à une extrême facilité de main, des effets piquants et inattendus. P. L.

Gentleman's Magazine, 1804. — Edwards, *Supplement to Walpole*. — Pilkington, *Dict. of Painters*.

MORLAND (*François-Louis*), colonel français, né le 11 août 1771, à Souilly (Meuse), tué le 2 décembre 1805, à Austerlitz. Enrôlé volontaire en 1791, il se distingua bientôt par l'éclat de ses services, et devint en 1800 chef d'escadron des chasseurs de la garde consulaire. Le 20 prairial an XIII, il fut promu dans ce corps au grade de colonel en second. Il fut tué d'un coup de canon à la bataille d'Austerlitz, où il venait de faire preuve du plus brillant courage. Son corps fut transporté à Paris et donné, en 1814, à l'école de médecine; on le vit exposé dans le cabinet d'anatomie sous la désignation de *momie* jusqu'en 1818, époque où, par suite des réclamations de la famille, il reçut enfin au village de Souilly les honneurs de la sépulture. Par décret de février 1806, un des quais alors en construction à Paris reçut le nom de *quai Morland*. P.

Biogr. nouv. des Contemp. — *Moniteur univ.*, 1818.

MORLEY (*Thomas*), compositeur anglais, mort en 1604, à Londres. D'après Anthony Wood, le seul écrivain qui parle de lui, il avait eu William Bird pour maître, et lui succéda, en 1592, dans l'emploi de maître de chapelle. En 1588, il avait pris à Oxford le degré de bachelier en musique. Morley est regardé comme un des coryphées de l'ancienne école anglaise; il a composé un grand nombre de morceaux, qui sont encore bien connus, tels que des chansons à deux voix, des madrigaux et un *Funeral Service*, publié dans la collection de Boyce. On lui doit aussi les deux recueils, *Consort Lessons, made by divers exquisite authors for six instruments* (2e édit., 1611), et *The Triumph of Oriana* (1601, in-4°). Mais l'ouvrage qui a établi sa réputation est la *Plain and easy Introduction to practical Music* (Londres, 1597, in-fol., et 1771, in-4°), traduit en allemand par J.-G. Trost, et qui pendant plus d'un siècle a servi à l'enseignement classique de la musique. « Ce livre, dit Fétis, renferme une multitude de choses relatives à l'ancienne notation, à la mesure et à la tonalité, qu'on ne trouve point dans les autres traités de musique du même temps. » Morley avait obtenu en 1598 de la reine Élizabeth un privilége exclusif pour l'impression de toutes les productions musicales. P.

A. Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Burney, *History of Music*, III. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

MORLEY (*Georges*), prélat anglais, né le 27 février 1597, à Londres, mort le 29 octobre 1684, à Farnham-Castle. D'abord chapelain de lord Carnarvon, il devint, en 1641, chanoine d'Oxford et offrit la première année de son revenu au roi Charles Ier, qui venait d'engager la lutte avec ses sujets. Ayant refusé plus tard de se soumettre aux exigences des parlementaires, il fut l'un des premiers privé de ses emplois; il lui fut permis, en 1648, de porter ses consolations au roi prisonnier, et en 1649 il rejoignit le prétendant à La Haye. Lors de la restauration il fut chargé de s'entendre avec les chefs du parti presbytérien, et il réussit à les gagner en les assurant que Charles II n'avait jamais professé le papisme, assertion plus hardie qu'exacte. Après avoir été promu à un décanat d'Oxford, il fut nommé évêque de Worcester (1660), puis de Winchester (1662). Il travaillait beaucoup, se levait de grand matin, prenait cinq ou six heures de sommeil et ne mangeait qu'une fois par jour; durant le cours de sa longue vie il ne fut que deux fois malade. Il fit de grandes libéralités au clergé et aux écoles. On a de lui plusieurs lettres ou mémoires, en latin et en anglais, recueillis en 1684, in-4°. K.

A. Wood, *Athenæ Oxon.* — Milner, *Hist. of Winchester*.

MORLIÈRE (La). *Voy.* La Morlière.

* **MORLOT** (*François-Nicolas-Madeleine*), cardinal français, né à Langres (Haute-Marne), le 28 décembre 1795. D'une honnête famille d'artisans, il suivit comme externe les classes du collége de cette ville, et fit son cours de théologie au grand séminaire de Dijon. Ayant terminé ses études avant l'âge requis par les canons pour la prêtrise, il entra comme précepteur dans la famille de M. de Saint-Seine, et s'y concilia toutes les sympathies. Vicaire de la cathédrale de Dijon, il devint en 1825 chanoine honoraire de ce diocèse, vicaire général en 1830, et chanoine titulaire en 1833. A cette époque, l'abbé Rey avait été nommé, par Louis-Philippe, à l'évêché de Dijon : sa nomination provoqua dans le diocèse une scission malheureuse. L'abbé Morlot se rangea du côté de l'opposition, et, abandonnant l'administration diocésaine, critiqua les actes de ce prélat, qui, en 1838, se vit obligé de donner sa démission. M. Rivet, son successeur, ne voulut pas se priver des lumières de l'abbé Morlot, et lui rendit le titre de vicaire général. Une ordonnance royale du 10 mars 1839 l'appela à l'évêché d'Orléans, et il fut sacré à Paris, le 18 août suivant. En 1841, il fit imprimer un supplément au bréviaire, et nomma deux commissions, l'une pour rédiger un nouveau catéchisme, l'autre pour revoir les livres d'office à l'usage des fidèles. Une ordonnance du 28 juin 1842 le transféra à l'archevêché de Tours, pour lequel il reçut le pallium, le 26 février 1843, des mains

de M. Affre, archevêque de Paris. Là, comme à Orléans, il sut se concilier les suffrages de son clergé et de ses diocésains, présida à Rennes, du 10 au 28 novembre 1849, un concile provincial et en tint un autre à Tours en septembre 1852. Les actes de ces deux assemblées ont été imprimés. Créé cardinal-prêtre du titre des saints Nérée et Achillée, dans le consistoire du 7 mars 1853, il reçut le chapeau des mains du saint-père, le 27 juin suivant. Après l'assassinat de monseigneur Sibour, une dépêche télégraphique vint offrir l'archevêché de Paris au cardinal Morlot, qui était alors à Rome, chargé par le gouvernement d'une mission particulière auprès du saint-siége. Le cardinal opposa de vives résistances, et il fallut un désir formellement exprimé par Pie IX pour vaincre une répugnance dont il présenta encore les motifs au moment de son retour à Paris. Nommé par décret impérial du 24 janvier 1857, il fut institué le 19 mars, et prit possession de sa nouvelle église le 25 avril. Le cardinal Morlot fut nommé successivement grand-aumônier de l'empire, membre du conseil privé, et primicier du chapitre de Saint-Denis. Outre des *Mandements* et des *Lettres pastorales*, on a du cardinal Morlot des éditions d'ouvrages d'instruction et de piété. Il a revu la seconde édition de l'*Explication de la Doctrine chrétienne*, en forme de lectures tirées du *Catéchisme dogmatique et moral*, 2 vol. in-12. C'est le catéchisme de Couturier, sous une forme nouvelle, et dont on a fait disparaître les demandes et les réponses. Il a donné ensuite une édition du *Catéchisme du diocèse de Dijon*, in-18, expliqué par des sous-demandes et des récapitulations, forme souvent imitée pour les catéchismes des autres diocèses, et coopéra à la publication des *Heures choisies*, de la marquise d'Andelarre, 1825, in-12, livre souvent réimprimé. Le cardinal Morlot, chevalier de la Légion d'Honneur le 30 avril 1841, fut promu officier de l'ordre le 11 décembre 1849, et en est commandeur depuis le 11 août 1855. H. FISQUET.

Almanachs du Clergé. — *Biographie du Clergé contemporain.* — *Dictionnaire des Cardinaux.* — *France Pontificale* (sous presse).

MORMANDO (*Giovanni-Francesco*), architecte, né à Florence, vers 1455, mort à Naples, vers 1522. Il abandonna le commerce pour étudier l'architecture sous Leo-Battista Alberti, après la mort duquel il alla à Rome se perfectionner par l'étude des monuments antiques. De là il passa à Naples, où il devint l'ami et l'émule de Novello da San-Lucano et de Gabriello d'Agnolo. En 1490 il commença la belle *église de San-Severino*, l'un des rares édifices de bon goût qui se trouvent à Naples. Pendant sa construction, il dut céder aux sollicitations du roi Ferdinand le Catholique et partir pour l'Espagne, où, dit-on, il donna les dessins d'un palais et d'une église. Ce qui est plus certain, c'est que le roi l'occupa principalement à chanter en s'accompagnant sur le luth, et qu'il le nomma à la fois son premier architecte et son premier musicien. Le double traitement qu'il recevait à ce double titre ne paraît pas avoir suffi pour le retenir à la cour d'Espagne; en 1506, il revint à Naples. Il donna aussi les dessins des *palais Vestri*, *Filomarini* et *Cantalupo*. Dans les dernières années de sa vie, il construisit, orna et dota à ses frais la petite *église de Santa-Maria-della-Stella*. E. B— N.

Dominici, *Vite de' Pittori, Scultori ed Architetti Napoletani.* — G. Piacenza, *Giunta al Baldinucci.* — Ticozzi, *Dizionario.* — L. Galanti, *Napoli e contorni.*

MORNAC (*Antoine*), jurisconsulte français, né en 1554, dans les environs de Palluau (Touraine), mort à Paris, en 1619. Fils et petit-fils d'avocat, il étudia le droit à Poitiers, fut admis en 1579 au barreau du parlement de Paris, et acquit une haute réputation de talent et de probité. En 1591 il se retira à Tours, où le parlement avait été transféré, puis il revint à Paris quand cette cour souveraine y fut rétablie. On a de lui: *De falsa regni Yvetoti Narratione, ex majoribus commentariis fragmentum;* Paris, 1615, in-8º de 24 p.; — *Feriæ Forenses, et Elogia illustrium Togatorum Galliæ, ab anno* 1500; Paris, 1619, in-8º : ouvrage qui renferme non-seulement des éloges de magistrats, mais encore ceux d'avocats, de savants et de poëtes; il avait été composé pendant les vacances, de là le titre de l'ouvrage; — *Observationes in XXIV priores libros Digestorum et in IV priores libros Codicis, ad usum fori gallici;* Paris, 1616, 1631, in-fol. : commentaire estimé, que l'auteur se proposait de continuer sur les autres livres du Digeste et du Code. Fr. Pinsson rassembla les notes laissées par Mornac, et publia de nouvelles *Observations*, qui sont inférieures aux premières. On a donné une édition annotée des ouvrages de droit de Mornac; Paris, 1721, 4 vol. in-fol. : le dernier vol. contient un *Recueil d'Arrêts du parlement de Paris, depuis* 1588 *jusqu'en* 1620. Ce jurisconsulte a laissé manuscrit un poëme intitulé: *De Bello civili, seu de scelerum miseriarumque portentis Galliæ.* E. R.

Préface en tête du *Recueil d'Arrêts du parlement de Paris*, etc. — Terrasson, *Histoire de la Jurisp. rom.* — Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, édit. de Fevret de Fontette. — Chalmel, *Histoire de Touraine*, t. IV.

* **MORNAND** (*Félix*), littérateur français, né à Mâcon, le 12 juillet 1815. Il fit ses études à Lyon. En 1833, il fut attaché comme secrétaire à la commission d'enquête de l'Algérie, et entra au ministère de la guerre en 1834. Après y être resté dix ans, il donna sa démission. A l'époque de la révolution de février 1848, il fut nommé commissaire dans le département de l'Isère. Lors de l'invasion à Chambéry des *Voraces* et des ouvriers lyonnais, il fut chargé d'aller rétablir l'ordre et de sévir contre les coupables. Ayant quitté les fonctions publiques, il s'adonna exclusivement à la littérature. Il rédigea

la chronique littéraire de *L'Illustration* depuis la création de ce recueil jusqu'en 1857, et devint à cette époque rédacteur en chef du *Courrier de Paris*, et fournit de nombreux articles à la partie littéraire de ce journal. On a de lui : *La Belgique*; Paris, 1853, in-16; — *Tableau historique, politique et pittoresque de la Turquie et de la Russie* (en collaboration avec M. Joubert); Paris, 1854, in-4°; — *La Vie de Paris*, 1855, in-16; — *Un peu partout*; Paris, 1856, in-16. M. Mornand a collaboré au *Journal du Commerce*, à la *Revue de Paris*, au *Siècle*, à *L'Opinion nationale*, etc. G. DE F.

Docum. partic.

MORNAY (*Pierre* DE), chancelier de France, né dans la seconde moitié du treizième siècle, au château de Mornay (auj. canton de Nérondes (Cher), mort au château de Régennes, le 29 mai 1306, était issu d'une des plus anciennes et illustres familles du Berri. Ayant embrassé la carrière ecclésiastique, il fut d'abord archidiacre de Sologne, en 1281. On croit aussi qu'il a été aumônier de saint Louis; mais ce qui est certain c'est qu'en 1286 on le trouve clerc de Philippe le Bel et doyen de Saint-Germain l'Auxerrois. En 1288 il fut élu évêque d'Orléans, d'où une bulle de Boniface VIII du 4 février 1296 le transféra au siége d'Auxerre. Il fut choisi en 1291 par la comtesse de Blois, femme de Pierre de France, comte d'Alençon, fils de saint Louis, pour être son exécuteur testamentaire. Il fut, en raison de son mérite, employé à des négociations importantes : en 1295, Charles d'Anjou s'en servit pour traiter de la paix avec le roi d'Aragon. En 1298 Philippe le Bel l'envoya à Tournay avec l'archevêque de Narbonne et l'évêque d'Amiens conclure une trêve avec l'Angleterre; mais ce fut dans la querelle qui s'éleva entre le trône et le Saint-Siége que Mornay joua un grand rôle. Il assista à la consultation faite au Louvre le 21 janvier 1296, et y souscrivit comme évêque d'Auxerre. Il fit ensuite le voyage de Rome pour obtenir de Boniface l'éloignement du concile général. Sa démarche n'eut pas le résultat qu'on en espérait. A son retour le pape lui adressa un bref plein de reproches hautains, où il se plaignait du peu d'effet de ses promesses. Dans l'assemblée qui se tint en 1303 à Château-Thierry, Mornay appela au futur concile des menaces du pontife. Il fut récompensé du zèle qu'il avait déployé dans ces diverses circonstances par l'office de chancelier de France, qu'il reçut en 1304. Ce fut à ce titre qu'il concourut avec Gilles de Rome à encourager le roi dans la fondation du parlement. Il mourut deux ans après, au château de Régennes, où il s'était retiré. H. BOYER.

P. Anselme, *Hist. des Grands-Officiers*. — Moréri, *Dictionnaire Historique*. — La Thaumassière, *Histoire de Berry*. — Lemaire, *Hist. et Antiquités d'Orléans*. — L'abbé Lebeuf, *Mémoires sur l'histoire d'Auxerre*. — Baillet, *Hist. des Démêlés de Boniface VIII avec Philippe le Bel*.

MORNAY (*Philippe* DE), plus connu sous le nom de *Du Plessis-Mornay*, baron de La Forêt-sur-Sèvre, seigneur du Plessis-Marly, de la famille du précédent, homme politique et controversiste français, un des membres les plus éminents du parti protestant à la fin du seizième siècle, naquit à Buhy, dans le Vexin Français, le 5 novembre 1549, et mourut à La Forêt-sur-Sèvre, le 11 novembre 1623. Son père, Jacques de Mornay, était catholique zélé; mais sa mère, qui inclinait vers la réforme, choisit pour le premier précepteur de Philippe un partisan des doctrines protestantes. Jacques de Mornay, redoutant pour l'enfant l'influence d'un tel maître, envoya Philippe au collége de Lisieux dès l'âge de huit ans, et le confia à un gouverneur catholique; mais il mourut en 1559. Philippe, rappelé auprès de sa mère, qui depuis la mort de Jacques de Mornay faisait ouvertement profession de protestantisme, oublia bien vite les leçons de son maître catholique, renonça aux dignités ecclésiastiques que sa naissance noble lui faisait espérer, et embrassa la réforme avec une résolution qui ne se démentit jamais. Après avoir achevé ses études au bruit des guerres civiles, il visita les pays étrangers pour compléter son éducation. Ces voyages en Italie et en Allemagne, commencés en 1565, durèrent jusqu'en 1572. A peine de retour, au mois de juillet, Philippe de Mornay présenta à l'amiral Coligny un mémoire sur la situation des Pays-Bas, et sur la convenance d'une expédition française dans cette contrée. Coligny, frappé de ce mémoire, voulait charger l'auteur d'une mission auprès du prince d'Orange; mais la Saint-Barthélemy eut lieu au mois d'août 1572, et Coligny fut assassiné. Mornay, sauvé du massacre par son hôte catholique, gagna Dieppe, et passa en Angleterre, où sa naissante réputation le fit bien accueillir. Il revint en France l'année suivante, et prit une part active aux tentatives que firent les protestants pour relever leur cause en l'associant à celle du duc d'Alençon. Réfugié dans Sedan en 1575, il y connut une jeune veuve, Charlotte Arbaleste de Feuquières, « femme accomplie en toutes sortes de vertus », qu'il épousa, le 3 janvier 1576. Peu après il s'attacha au roi de Navarre, qui le fit entrer immédiatement dans son conseil. Il devint dès lors le grand publiciste de la cause du Béarnais, identifiée avec celle de la réforme, et son principal agent à l'étranger. Des missions en Angleterre et en Flandre le retinrent hors de France jusqu'en 1582. A son retour il assista au synode national de Vitré, et proposa une union générale des églises protestantes dans toute l'Europe. Ce projet n'était pas réalisable; mais il n'en fit pas moins d'honneur à Mornay, et augmenta son autorité sur ses coreligionnaires. « A dater de cette époque, disent MM. Haag, et jusqu'à l'avénement de son maître au trône de France, Mornay fut l'âme de ses conseils; il lui rendit d'inappréciables services comme guerrier habile, administrateur

économe, politique profond, écrivain infatigable. S'agissait-il d'implorer le secours des puissances protestantes ou d'excuser auprès des princes étrangers la conduite, quelquefois douteuse, de Henri, c'est lui qui était chargé de dresser les instructions des ambassadeurs, quand il n'était pas envoyé lui-même en ambassade. Fallait-il combattre les prétentions de la maison de Lorraine et dessiller les esprits des Guise, ou bien répondre aux accusations de la cour et aux anathèmes de Rome, c'est toujours lui qui était le premier sur la brèche. Les églises avaient-elles à se plaindre de l'inexécution des édits, c'est lui qui était choisi pour rédiger le cahier des remontrances, et souvent pour aller le présenter au roi. Quelque entreprise militaire était-elle projetée, c'est à Mornay que l'on avait recours pour en assurer la réussite et la justifier, après l'exécution, si le cas le requérait. En un mot, négociations publiques ou secrètes, questions politiques ou religieuses, affaires de finances, de guerre, d'administration, tout lui passait par les mains, rien ne se faisait que par lui. » Un de ses actes les plus importants fut la part qu'il prit à la réconciliation de Henri III et du roi de Navarre, en 1589. Les deux rois le récompensèrent de ce service en lui donnant le gouvernement de Saumur. Peu après, Henri III fut assassiné. A cette nouvelle Mornay se fit livrer au prix de 22,000 écus le cardinal de Bourbon, le faible compétiteur que la Ligue opposait à Henri IV. Il alla ensuite rejoindre le nouveau roi à Tours, et combattit vaillamment à Ivry. Henri le nomma conseiller d'État; mais il l'admit dans ses conseils moins intimement que par le passé. Prévoyant déjà qu'il serait amené à abjurer, il se trouvait embarrassé par l'attachement invincible de Mornay à la cause protestante; il se servit de lui comme de l'intermédiaire le plus puissant auprès des huguenots et des princes étrangers. Mornay fit un nouveau voyage en Angleterre, et obtint, par son influence, que la reine Élisabeth ne retirât pas ses troupes de France. Vers le même temps Henri IV annonça l'intention de se faire instruire dans la religion catholique. Mornay crut que l'occasion était venue de travailler à son projet d'union des églises protestantes et de les concilier même avec les catholiques au moyen de concessions mutuelles discutées et acceptées dans une sorte de grand concile. Henri IV eut l'air d'adopter cette idée, et invita même Mornay à réunir les plus savants ministres protestants, et à se préparer avec eux à la discussion. Mais tandis que le zélé réformateur envoyait jusqu'en Angleterre chercher des auxiliaires théologiques, Chiverny, chancelier de Henri IV, écrivait à l'évêque de Chartres « qu'il vînt hardiment sans se mettre en peine de théologie ». Mornay comprit, un peu tard, qu'il avait été pris pour dupe, et que l'abjuration aurait lieu sans débat préalable. Cependant il ne refusa pas de servir d'intermédiaire entre le monarque et les députés des églises; mais il insista pour obtenir l'édit de Mantes (1593), qui donnait des garanties aux protestants et qui préparait l'édit de Nantes.

Mornay, de moins en moins consulté par Henri, ne prit aucune part à la rédaction de ce dernier acte; il en surveilla seulement l'exécution avec une activité incessante, qui faisait de lui le protecteur ou, comme on le disait, le *pape des huguenots*. Henri supportait avec peine dans un sujet un pareil rôle. Il fut aussi très-fâché de voir Mornay, par son fameux traité de l'*Institution de l'Eucharistie*, publié en 1598, réveiller des passions qui commençaient à s'apaiser. Cet ouvrage, dirigé contre la messe et en général contre le culte catholique, contenait près de cinq mille passages tirés des Pères de l'Église ou d'autres théologiens. En amassant, ou en faisant amasser, toute cette érudition, Mornay n'en avait pas vérifié assez exactement la provenance, et il avait cité souvent à faux. Du Perron, évêque d'Évreux, signala et exagéra ces inexactitudes. Mornay, ne voulant pas rester sous le coup d'une inculpation de mensonge, porta à Du Perron le défi de soutenir son accusation, dans une conférence publique et devant des arbitres choisis dans les deux camps. Les commissaires furent pour les catholiques le chancelier Bellièvre, de Thou et Pithou; pour les protestants, Du Fresne-Canaye et Casaubon. La conférence eut lieu à Fontainebleau, le 4 mai 1600. Mornay, qui n'avait pas eu le temps de vérifier ses citations, fut convaincu d'inexactitude sur une dizaine de points, dont quelques-uns étaient peu importants. Les conférences ne continuèrent pas, et le roi proclama hautement, et avec une joie blâmable, le triomphe de l'évêque d'Évreux. Mornay, irrité, retourna à Saumur, et publia un récit de la conférence de Fontainebleau. Cette brochure porta au comble la colère de Henri IV qui lui retira la surintendance générale des mines, supprima ses pensions et le menaça de lui faire un procès. Mornay, dans son gouvernement indépendant de Saumur et entouré de la vénération universelle des protestants, était à l'abri du mauvais vouloir d'un prince qui n'entendait pas pousser les choses à l'extrême. Mornay perdit en 1605 son fils unique, qui servait dans l'armée de Maurice en Hollande, et en 1606 sa femme, qui en expirant lui fit promettre « de ne poinct se rendre moins utile à l'Église par la tristesse qu'il recevroit de sa mort ».

Bien que Mornay eût eu souvent à se plaindre d'Henri IV, il s'affligea sincèrement de sa mort. Il prévit que le parti protestant, n'étant plus protégé et contenu par la main ferme du roi, aurait recours aux armes pour se défendre et achèverait sa ruine par cet appel désespéré à la guerre civile. Il employa toute son influence, malheureusement combattue par les violents et les ambitieux du parti, à empêcher les protestants d'arriver à cette extrémité. Il rendit ainsi

à la paix publique de grands services, que la reine régente reconnut en lui restituant les pensions dont Henri IV l'avait dépouillé. Lors du grand soulèvement de 1620, Mornay se porta encore une fois pour conciliateur. Au point où en étaient venues les passions de part et d'autre, ce rôle était plus honorable qu'utile. L'assemblée de La Rochelle n'écouta pas ses conseils, et le pouvoir royal lui retira, par une indigne trahison, le gouvernement de Saumur. Mornay quitta, avec un désespoir adouci seulement par sa foi religieuse, une ville qui avait beaucoup prospéré sous son administration ferme et paternelle. Il se retira dans son château de La Forêt-sur-Sèvre, où il mourut, à l'âge de soixante-quatorze ans, laissant dans son parti un vide irréparable, et dans toute l'Europe une immense réputation. Du Plessis-Mornay est une des plus pures et des plus grandes figures de son temps. Il ne possédait pas sans doute un génie de premier ordre; mais homme politique et controversiste, ambassadeur et homme de guerre, il montra un rare ensemble de qualités. Sa grandeur fut surtout morale. Dans une époque de violence et de perfidie, il représenta l'inaltérable loyauté de la conscience. Au milieu de la défaveur générale qui atteignit les protestants pendant le cours du dix-septième siècle, Mornay resta et garda un rang élevé dans l'opinion publique. Voltaire au dix-huitième siècle, en le choisissant pour un des personnages de *La Henriade*, lui donna une popularité qui s'est maintenue jusqu'à nos jours. On se rappelle les beaux vers où le poëte peint le noble et intègre conseiller de Henri IV :

Non moins prudent ami que philosophe austère,
Mornay sait l'art discret de reprendre et de plaire.
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours.
Les solides vertus furent ses seuls amours.
Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour et son souffle infecté
N'altéra de son cœur l'austère pureté.
Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite, étonnée,
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Pour bien connaître Du Plessis-Mornay, sa ferveur religieuse, sa rectitude politique, ses qualités privées, il faut lire les *Mémoires* de Mme de Mornay sur la vie de son mari, austère et touchant ouvrage dont M. Guizot a dit : « Pas la moindre teinte romanesque dans ses sentiments et dans ses désirs, pas la moindre complaisance vaniteuse quand elle parle soit d'elle-même, soit de ce qui la touche; loin de rien amplifier, de rien étaler, elle montre toujours moins qu'elle ne sent; les événements les plus considérables quand elle les raconte, les sentiments les plus puissants quand elle les exprime, se présentent sous une forme contenue, exempts de tout agrandissement, de tout ornement factice ou prémédité. C'est la vérité pure, réduite à son expression la plus simple, et racontée en passant, dans la mesure de la stricte nécessité, pour l'information ou l'édification du fils à qui elle adresse son récit. » Outre son fils *Philippe*, tué en Hollande, Du Plessis-Mornay laissa de sa femme plusieurs filles. Son nom s'est perpétué dans d'autres branches de sa famille. On a de lui : *Discours de la Vie et de la Mort*; Lausanne, 1576, in-8°; — *Remonstrance aux Estats de Blois pour la paix*; Lyon, 1576, in-12; — *Traité de l'Église, où l'on traite des principales questions qui ont été mues sur ce point en nostre temps*; Londres, 1578, in-8°; — *Traité de la vérité de la religion chrétienne, contre les athées, épicuriens, payens, juifs, mahumédistes et autres infidèles*; Anvers, 1581, in-4°, plusieurs fois réimprimé jusqu'en 1617; — *Advertissement sur la réception et publication du concile de Trente*; Paris, 1583; — *Discours du droit prétendu pour ceux de la maison de Guise à la couronne de France*; 1583, in-8°; — *Réponse aux déclarations et protestations de MM. de Guise, faictes sous le nom de M. le cardinal de Bourbon*; 1585, in-8°; — *Déclaration du roi de Navarre sur les calomnies publiées contre lui*; Orthez, 1585, in-8°; — *Lettre d'un gentilhomme catholique françois, contenant brève response aux calomnies d'un certain prétendu anglois*; 1586, in-8°; — *Fidelle Exposition sur la déclaration du duc de Mayène, contenant les exploicts de guerre qu'il a faicts en Guyenne*; 1587, in-8°; — *Déclaration du roi de Navarre au passage de la Loire*; 1589, in-8°; — *De l'Institution, Usage et Doctrine du sainct sacrement de l'Eucharistie en l'Église ancienne, comment, quand, et par quels degrez la messe s'est introduite en sa place, en IV livres*; La Rochelle, 1598, in-4°; — *Response à l'examen du docteur Bulenger, par laquelle sont justifiées les allégations par luy prétendues fausses et vérifiées les calomnies contre la préface du livre* De la saincte Eucharistie; La Rochelle, 1599, in-4°; — *Vérification des lieux impugnez de faux, tant en la préface qu'aux livres* De l'Institution de la saincte Eucharistie *par le sieur Dupuy*; La Rochelle, 1600, in-8°; — *Sommation du sieur Duplessis-Mornay à M. l'évesque d'Évreux, sur la sommation à lui faicte privément*; 1600, in-8°; — *Discours véritable de la conférence tenue à Fontainebleau*; 1600, in-8°; — *Response au livre publié par le sieur évesque d'Évreux, sur la conférence tenue à Fontainebleau, le 4 may 1600, où sont traitées les principales matières controversées*; Saumur, 1612, in-4°; — *Discours et Méditations chrestiennes*; Saumur, 1619, 2 vol. in-12; suivis d'un troisième volume; 1624, in-8°; — *Le Mystère d'iniquité, c'est-à-dire l'Histoire de la papauté, par quelz progrès elle est montée à*

ce comble, et quelles oppositions les gens de bien lui ont fait de temps en temps. Où aussi sont défendus les droicts des empereurs, rois et princes chrestiens, contre les assertions des cardinaux Bellarmin et Baronius; Saumur, 1611, in-fol.; — *Testament, Codicile et dernières Heures de P. de Mornay, auxquelles a été joint son* Traité de la Vie et de la Mort, *ses larmes sur la mort de son fils unique et le Discours de la mort de dame Charlotte Arbaleste, son épouse;* La Forest, 1624, in-8°; La Haye, 1656, in-8°; — *Mémoires de messire Philippes de Mornay, seigneur du Plessis-Marli, contenant divers discours, instructions, lettres et dépesches par lui dressées, ou escrites aux rois, reines, princes, princesses, seigneurs et plusieurs grands personnages de la chrestienté depuis l'an* 1572 *jusqu'à l'an* 1589, *ensemble quelques lettres des dessus dits au dit sieur du Plessis*, Ier et IIe vol.; La Forest, 1624, 1625, in-4°; IIIe et IVe; Amsterdam, 1652, in-4°. Ces *Mémoires* ont été réimprimés avec quelques additions, mais sans beaucoup de soin sous ce titre: *Mémoires, Correspondances et Vie de Duplessis-Mornay, pour servir à l'histoire de la réformation et des guerres civiles et religieuses en France depuis l'an* 1571 *jusqu'en* 1623, *édition enrichie de notices historiques et de notices biographiques par MM. de La Fontenelle de Vaudoré et Auguis;* Paris, 1624-1625, 12 vol. in-8°. Z.

Mémoires de Plessis-Mornay. — Liques, *Histoire de la vie de messire Phil. de Mornay, seigneur du Plessis-Marly;* Leyde, 1647, in-4°. — Mornay de La Villetertre, *Vies de plusieurs anciens seigneurs de la maison de Mornay;* 1689, in-4°. — Crusius, *Singularia Plessica, seu memorabilia de vita, meritis, fatis, controversiis et morte Phil. Mornæi de Plessis, ex ipsis Mornæi scriptis et aliis collecta*, avec une préface de Heinrich Muhlius; Hambourg, 1724, in-8°. — L'Estoile, *Journal.* — Sully, *Mémoires.* — De Thou, *Historia sui temporis.* — Mézeray, *Histoire.* — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XIX-XXII. — Henri Martin, *Histoire de France*, t. IX et X. — H. Duval, *Éloge de Phil. Duplessis-Mornay;* Paris, 1809, in-8°. — J. Imbert, *Duplessis-Mornay;* Paris, 1847, in-8°. — Garrison, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1848. — MM. Haag frères, *La France protest.* — Eugène Poitou, dans la *Revue de l'Anjou* (1855).

* MORNY (*Charles-Auguste-Louis-Joseph*, comte DE), homme politique français, né à Paris, le 23 octobre 1811. Il fut élevé par la comtesse de Flahaut (connue dans le monde littéraire sous le nom de *Mme de Souza*), et suivit comme externe de l'institution Muron les cours du collége Bourbon, où, sous la direction spéciale de Casimir Bonjour, il fit d'assez fortes études. Entré à l'École d'État-major, il obtint, le 19 décembre 1830, le grade de sous-lieutenant, et servit en cette qualité au 1er régiment de lanciers (Nemours) en garnison à Fontainebleau. Il passa quelque temps après en Afrique, et y fit preuve de cette décision calme et intrépide que l'on retrouvera plus tard dans l'homme public. M. de Morny fit sous les ordres de M. Changarnier la campagne de Mascara, et prit part à la première expédition de Constantine, où il sauva la vie au général Trézel. Lieutenant le 31 juillet 1836, décoré de la Légion d'Honneur, cité plusieurs fois à l'ordre du jour de l'armée, M. de Morny, qui pouvait espérer une haute position militaire, rentra en France en 1838, et donna sa démission pour se livrer aux soins d'une fortune assez considérable : il s'occupa d'agriculture, et créa aux environs de Clermont (Puy-de-Dôme) une grande usine pour la fabrication du sucre indigène. Bientôt les représentants de cette industrie s'étant réunis en congrès à Paris, au nombre de quatre cents, ils le choisirent pour président de leur comité. Ce fut alors qu'il publia sur la *Question des Sucres* (1838, in-8°) une brochure qui témoigne d'une profonde connaissance de la question. Appelé en octobre 1841 au conseil général de l'agriculture et du commerce, il fut élu député en juillet 1842 par les électeurs du premier collége de Clermont. Dès son entrée à la chambre il comprit que le gouvernement pour dominer l'opposition n'avait d'autre moyen que de la devancer dans ce qui était utile et juste, et cette conviction devint la base de sa conduite. Il se fit principalement remarquer lors de ces discussions sur les sucres (mai 1843), sur la police de la chasse (février 1844) (dans laquelle il introduisit un amendement adopté à une forte majorité), sur le recrutement de l'armée (mars 1844), sur la conversion de la rente 5 0/0 (22 avril 1845) et sur la perception de l'impôt du sucre indigène (25 avril). L'amendement qu'il proposa sur la motion de M. Muret de Bord concernant la conversion de la rente, devint la base du système adopté par la chambre. Réélu en juillet 1846, M. de Morny prit part aux débats sur les coupures des billets de la Banque (15 avril 1847), sur la réforme postale (28 avril) et sur l'impôt du sel (16 juin). A cette époque, il était à la tête de ce groupe d'hommes nouveaux qui, bien qu'ils soutinssent le cabinet Guizot par les votes les moins populaires, croyaient la monarchie compromise par cette résistance aveugle à tous les projets de réformes; mais ils ne furent pas écoutés. Aussi, en janvier 1848, M. de Morny inséra dans la *Revue des Deux Mondes*, sous le titre de *Quelques réflexions sur la politique actuelle*, un travail remarquable, où la question sociale était clairement posée, avec un vif sentiment des dangers qu'elle contenait. Un mois après, la révolution éclata.

Retiré de la scène politique, M. de Morny reprit avec le concours du comptoir d'escompte que la république venait de créer, quelques opérations industrielles et financières qui consolidèrent sa fortune, un instant compromise par les événements ; mais dès le mois de mai 1849, soutenu par le comité électoral de la rue de Poitiers, il

rentra dans la vie publique comme député du Puy-de-Dôme à l'Assemblée législative. Il parla dans la discussion du projet de loi sur la presse (juillet 1849), et vota avec la majorité monarchique jusqu'au moment où une scission bien tranchée se déclara entre la droite parlementaire et la politique présidentielle. Honoré de l'intimité du prince Louis-Napoléon, M. de Morny fut à tous les titres désigné comme l'un des principaux exécuteurs du coup d'État qui se préparait à l'Élysée. La grave responsabilité qu'il acceptait n'avait altéré en rien la sérénité de son caractère, l'affabilité de ses manières. On a retenu de lui un mot jeté avec une spirituelle insouciance, dans une causerie de l'Opéra-Comique où il assistait, le soir du 1er décembre 1851, à la première représentation du *Château de la Barbe-bleue*. Ce mot mérite d'être cité. Une femme élégante, qui était dans une loge voisine de la sienne, se pencha vers lui, en disant : « On assure qu'on va balayer la chambre : que ferez-vous, monsieur de Morny? » — « Madame, s'il y a un coup de balai, je tâcherai de me mettre du côté du manche. »

Nommé le 2 décembre ministre de l'intérieur, M. de Morny fut ce jour-là le seul ministre qui contresigna les premières proclamations et tous les actes ou décrets qui furent promulgués. Au milieu des grandes agitations auxquelles Paris était en proie, quand chacun hésitait entre la crainte d'une dictature et l'horreur de l'anarchie, il déployait une fermeté qui répondait au calme et à l'énergie du prince président. Ce fut lui qui prit sous sa responsabilité l'ordre de disperser ou d'arrêter plus de deux cents représentants, réunis, sous la présidence de M. Benoist d'Azy, à la mairie du dixième arrondissement, pour protester contre le coup d'État et organiser la résistance légale. Le 3 décembre M. de Morny fut nommé membre de la commission consultative. Parmi ses circulaires, on remarque celle du 4 décembre, enjoignant aux préfets d'exiger de tous les fonctionnaires publics l'adhésion par écrit à la grande mesure que le gouvernement venait d'accomplir; puis la circulaire du 13, aux commissaires extraordinaires, leur annonçant que leur mission était terminée; enfin le manifeste du 19 janvier 1852, dans lequel il faisait connaître la ligne de conduite que le gouvernement nouveau entendait suivre dans les élections. N'approuvant point le décret sur les biens de la maison d'Orléans, M. de Morny sacrifia son portefeuille à sa conviction, et fut remplacé, le 22 janvier 1852, par M. de Persigny. Ses collègues, MM. Fould, Rouher et Magne imitèrent son exemple; mais tous trois ne tardèrent pas à revenir aux affaires. Quant à M. de Morny, en quittant le ministère, il ne se sépara pas du gouvernement qu'il avait contribué à fonder. Élu député au corps législatif par les deux circonscriptions d'Ambert et de Clermont, il opta, le 16 avril 1852, pour cette dernière, devint, le 7 août, président du conseil général du Puy-de-Dôme, et fut, le 2 décembre suivant, élevé au grade de grand-croix de la Légion d'Honneur. Nommé, le 12 novembre 1854, président du corps législatif, il continue annuellement de prononcer à l'ouverture des sessions des discours qui ont souvent eu une grande portée politique. Le 7 septembre 1856, M. de Morny représenta la France comme ambassadeur extraordinaire au sacre d'Alexandre II, empereur de Russie : le rétablissement de rapports intimes entre les deux gouvernements et un traité de commerce avantageux furent les résultats de sa mission. Avant de revenir en France, il épousa, le 19 janvier 1857, à Saint-Pétersbourg, Mlle Sophie Troubetzkoï, fille du prince Serge Troubetzkoï, mort le 30 avril 1859, et de Catherine Pouchkine.

H. Fisquet.

De La Guéronnière, *Études et Portraits politiques contemporains*. — *Moniteur* de 1842 à 1860, *passim*. — Vapereau, *Dict. des Contemp.* — Borel d'Hauterive, *Annuaire de la Pairie et de la Noblesse*.

MORO (*Christophe*), soixante-dix-huitième doge de Venise, mort le 9 novembre 1471. Sa famille était de Candie. Suivant Marino Sanuto, saint Bernardin de Sienne (mort en 1444) avait prophétisé à Moro qu'il parviendrait au dogat; pourtant rien dans ses qualités ni dans son caractère ne semblait lui mériter un tel honneur. Ses grandes richesses furent son seul titre. Il était procurateur de Saint-Marc lorsque, le 12 mai 1462, il fut élu en remplacement de Pascuale Malipiero. Les conquêtes rapides du sultan Mahomet II en Grèce, en Hongrie et dans l'Archipel alarmaient la seigneurie, qui résolut de lui faire la guerre. Une partie de la Morée appartenait encore aux Vénitiens; l'autre moitié obéissait au sultan. Ce fut dans cette contrée que le doge résolut de commencer la guerre. Une cause bien minime vint au surplus précipiter les hostilités. Un esclave du pacha d'Athènes s'enfuit en volant cent mille aspres (8,000 fr.), et se réfugia dans la maison de Geronimo Valaresso, conseiller de la régence de Coron. Le pacha de Morée réclama le voleur. Les Vénitiens en refusèrent l'extradition sous le prétexte qu'il s'était fait chrétien. Le pacha se vengea de ce refus en s'emparant d'Argos. Le doge arma aussitôt une flotte de cinquante-quatre bâtiments montés par quinze mille hommes, et qui, sous les ordres de Luigi Loredano, mit à la voile le 25 janvier 1463. Ils reprirent Argos, mais échouèrent devant Corinthe. Ils se replièrent sur Napoli de Romanie, sous les murs de laquelle ils gagnèrent une victoire signalée contre la grande armée ottomane. Cet avantage n'empêcha pas le doge de s'adresser à tous les princes chrétiens pour obtenir des secours. Le pape Pie II prêcha une croisade avec une ardeur toute juvénile; il voulut, malgré son âge avancé et ses infirmités, faire lui-même partie de l'expédition; mais il exigeait que Christophe Moro prît aussi sa part des dangers, et par son bref du 8 novembre 1463 il

l'invita à venir le joindre à Ancône, lieu de rendez-vous des croisés. La volonté du souverain pontife alarma vivement le doge, qui était loin de partager l'enthousiasme guerrier de Pie II. Moro était un vieillard sans énergie, qui n'avait d'autre passion que l'avarice et qu'un moine gouvernait. Quand il entendit lire le bref dans le conseil, il se récria avec force sur son grand âge, sur l'inutilité de sa présence à la guerre; mais le conseil, qui voulait donner de l'éclat à cette expédition, n'en décida pas moins que le doge en ferait partie. « Sérénissime prince, lui dit Vettore Capello, l'un des conseillers, si Votre Sérénité refuse de partir de bonne grâce, nous saurons l'y contraindre, parce que le bien et l'honneur de la patrie nous sont plus chers que votre personne. » Il n'y avait guère à répliquer, et le 30 juillet 1464, après avoir consulté les astrologues sur le succès de l'expédition, Moro se mit en mer, à son vif regret. Aussi, grande fut sa satisfaction, en arrivant à Ancône, d'apprendre que Pie II venait d'expirer et que la pieuse campagne ne pouvait plus avoir lieu. Il s'empressa de regagner Venise, et la flotte des croisés, destinée contre les musulmans, servit contre les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui retenaient deux bâtiments vénitiens, qu'ils furent contraints de rendre en voyant les environs de Rhodes incendiés. La seigneurie attaqua ensuite Trieste, dont les habitants cédèrent trois communes à la république, s'engagèrent de payer un *cens* à l'église Saint-Marc et au doge, s'interdirent de vendre du sel et d'en transporter sur leurs vaisseaux sous peine de la vie, enfin promirent de rendre à l'avenir les esclaves transfuges appartenant aux Vénitiens (traité du 17 décembre 1463).

Cependant la guerre se continuait en Morée avec des chances diverses. En 1466 les Vénitiens surprirent Athènes (*Setine*), qu'ils saccagèrent. Les Turcs s'en vengèrent sur un provéditeur, qu'ils firent empaler; ensuite ils reprirent la ville après avoir tué onze cents hommes aux Vénitiens. En juin 1470, Mahomet II résolut de frapper un grand coup. Il fit voile pour Négrepont avec une flotte de trois cent huit navires, portant soixante-dix mille hommes sans compter les matelots. Il réunit l'île au continent par un pont de bateaux, et commença le siége de la ville le 25 juin. Paolo Erizzo y commandait une garnison de six mille soldats; jusqu'au 12 juillet il repoussa cinq assauts, qui coûtèrent soixante-dix-sept mille hommes aux assiégeants. Quoique souvent renforcé, Mahomet se vit obligé de faire débarquer ses marins pour continuer ses attaques. Si dans ce moment l'amiral vénitien Nicolà Canale, qui commandait trente-cinq galères et qui assistait paisiblement à la lutte, eût rompu le pont de l'Euripe, il aurait pu détruire la flotte turque à moitié désarmée et dans l'impossibilité de manœuvrer. Mahomet II se trouvait alors bloqué dans l'île sans vivres et sans moyens d'en sortir. Le lâche Canale résista aux instances de ses capitaines et aux signaux continuels que le brave Erizzo ne cessait de faire pour implorer du secours. Enfin, la ville fut enlevée le 12 juillet. Erizzo, avec les débris de sa garnison, se retira dans le château, où il se défendit encore quelques jours. Enfin, obligé de capituler, Mahomet promit de lui sauver la tête, ainsi qu'à ses soldats; mais par une odieuse subtilité, voulant satisfaire sa vengeance sans violer son serment, il fit scier Erizzo par le milieu du corps (1). Les Vénitiens firent d'inutiles efforts pour reconquérir Négrepont. Ils provoquèrent alors une ligue contre les Turcs, à laquelle accédèrent le pape Paul II, le roi de Naples Ferdinand Ier d'Aragon, le duc de Milan Galeas Maria Sforce, le duc de Modène Hercule Ier d'Este, les républiques de Lucques, de Sienne et de Florence. Par des subsides, des cessions commerciales ou territoriales, ils armèrent aussi contre les Turcs le fameux Scanderberg, prince d'Albanie, les chefs arméniens et caramaniens, Ascraf soudan d'Égypte, Mathias roi de Hongrie, et même le schah Ussum-Casan. Christophe Moro ne vit pas les résultats de cette formidable alliance; il mourut peu après sa conclusion, et laissa une mémoire peu regrettée de ses sujets. Nicolas Trono lui succéda. A. de L.

Muratori, *Annali d'Italia*, 1462 al 1471. — A.-A. Sabellico, *Historia Venetæ*. — And. Navigiero, *Storia Veneziana*. — Démétrius Cantemir, *Hist. de l'Agrandissement et de la Décadence de l'Empire Othoman* (trad. du latin par Joncquières, 1743, 4 vol. in-12). — Leunclarius, *Annales Turcici*. — Sismondi, *Hist. des Républiques italiennes*, t. XVI, p. 281. — Morosini, *Hist. Venet.* — Coriolano Cippico, *Delle Guerre de' Veneziani nell' Asia dall' 1470 al 1474*, publié en 1796; par Morelli, bibliothécaire de Saint-Marc. Cippico raconte des faits auxquels il a pris part ou qui se sont accomplis de son temps. — Lunig, *Codex Italiæ diplomaticus*, t. II, pars II, sectio VI, p. 86. — *Historia di Venezia, dall' anno* 1457 *fino all' anno* 1500; manuscrit de la Bibliothèque impériale, nº 9960. — Daru, *Hist. de Venise*, t. IV, livre XXVII, p. 414-436. — L'abbé Laugier, *Hist. de Venise*, liv. XXVI. — Marino Sanuto, *Vite de' Duchi di Veneziana* - *C. Moro*. — Sandi, *Storia civile di Venezia*, liv. VIII, cap. IX.

MORO (*Battista del*). *Voy.* Battista d'Agnolo.

MOROGUES (*Sébastien-François* Bigot (2)

(1) « Cette barbarie, dit P. Daru, est encore un de ces faits dont il est permis de douter. Plusieurs traits de la vie de Mahomet II démentent une pareille atrocité, et l'historien le plus exact de ce temps-là, Marin Sanuto, n'en fait pas mention; il se borne à dire que Paul Erizzo perdit la vie. Cependant Sandi l'affirme. » (Voir pour plus de détails sur le siége mémorable de Négrepont nos articles *Nicolò* Canale, *Paolo* Erizzo et *Pietro* Mocenigo).

(2) La famille des Bigot était noble et ancienne, d'origine anglaise; elle vint, vers le onzième ou le douzième siècle, s'établir en France, et particulièrement dans le Berri, où elle acquit la seigneurie de Morogues. La branche aînée de cette maison passa en Hollande lors de la révocation de l'édit de Nantes, et se fixa d'une manière brillante à la cour du stathouder. Le plus connu des membres de cette branche est *Jacques-Adrien-Isaac* Bigot de Morogues, né le 16 mai 1709, à Utrecht, et mort en 1775, à La Haye; il fut général de cavalerie et grand-maître de la maison du prince d'Orange. On lui doit un *Essai de Tactique de l'Infanterie* (Amst., 1761, 2 vol. in-4º).

vicomte DE), marin français, né le 5 avril 1705, à Brest, mort en 1781, à Ville-Fayer, près Orléans. Il était fils de Bigot de La Motte, commissaire de la marine à Brest. Entré en 1723 comme officier dans le régiment royal-artillerie, il passa en 1736 au service de mer, servit sur *Le Bourbon*, qui périt en 1741, sur les côtes de La Martinique, et devint en 1746 capitaine de vaisseau. En 1759 il commandait *Le Magnifique*, formant l'arrière-garde de l'escadre du maréchal de Conflans; dans la fatale journée du 20 novembre, il soutint seul, pendant plus d'une heure, le choc de trois vaisseaux anglais, et réussit pourtant à regagner l'île d'Aix. Les solides connaissances dont il avait fait preuve, tant dans l'artillerie que dans la marine, le firent nommer en 1764 chef d'escadre, en 1767 inspecteur général d'artillerie et en 1771 lieutenant général des armées navales. On l'avait plusieurs fois désigné pour le ministère de la marine, lorsqu'une des mille intrigues auxquelles la cour était livrée renversa tout à coup ces projets. On oublia ses services : il fut exilé dans ses terres, et n'en sortit plus jusqu'à sa mort. A son retour d'une campagne d'évolutions sur les côtes d'Espagne et de Portugal (1749), il exécuta, de concert avec plusieurs autres officiers de marine, le projet de créer une académie destinée spécialement à l'étude et aux progrès des sciences nautiques. Encouragée par le ministre Rouillé, cette société tint pendant trois ans ses séances hebdomadaires à Brest; elle reçut une constitution définitive le 30 juillet 1752, sous le nom d'*Académie de Marine*, et Morogues en fut le premier directeur. On a de lui : *Essai sur l'application de la théorie des forces centrales aux effets de la poudre à canon*; Paris, 1737, in-8°; dédié à M. de Maurepas et trad. en allemand en 1766; — *Tactique navale, ou traité des évolutions et des signaux*; Paris, 1763, in-4°, fig.; trad. en anglais en 1767 : excellent ouvrage, que l'on consulte encore avec fruit après celui de Bourdé de Villehuet et celui de Chopart. Ce savant officier a fait insérer dans le *Recueil de l'Académie des Sciences* (savants étrangers) deux mémoires *Sur la Corruption de l'Air dans les Vaisseaux* (1748, t. Ier) et *Sur un Animal aquatique de forme singulière* (1753, t. II). La bibliothèque du port de Brest possède de lui, outre une collection de modèles relatifs à l'artillerie et aux constructions navales, un *Traité de Construction pratique*, huit mémoires et près de 200 articles, écrits pour le *Dictionnaire de l'Académie de Marine*. P.

P. Levot, *Biogr. Bretonne*.

MOROGUES (*Pierre-Marie-Sébastien* BIGOT, baron DE), agronome français, petit-fils du précédent, né le 5 avril 1776, à Orléans, où il est mort, le 15 juin 1840. Fils d'un major de la marine, mort en 1788, il était destiné à suivre la même carrière. Après avoir passé quelque temps à l'école militaire de Vannes, qui fut supprimée en 1791, il entra en 1794 à l'École des Mines, étudia la chimie avec Vauquelin, et parcourut la Suisse et la Savoie, puis le Poitou, la Bretagne et le Jura. Devenu, par son mariage avec Mlle Montaudouin, maître du château de La Source, un des plus vastes domaines de la Sologne, il quitta la minéralogie pour se faire agronome, et joignit la pratique à la théorie de l'agriculture dans toutes ses branches sur cette propriété, qu'il a dirigée pendant près de quarante ans. Appliquant ses connaissances variées à l'amélioration d'une contrée frappée de stérilité, il multiplia les conseils et les écrits pour vaincre l'apathie et la routine des paysans. De l'économie rurale il se trouva conduit à l'étude de l'économie sociale, et comme il n'avait d'autre passion que celle d'être utile, ce fut à l'amélioration des classes pauvres qu'il consacra ses nouvelles recherches. « Tout en voyant, dit M. Wyslouch, dans le bien-être matériel du peuple une cause d'ordre et de stabilité, il était loin d'y placer, comme quelques-uns, la seule garantie de la tranquillité et de la conservation publiques; il y demandait une base première plus étendue, plus noble et plus assurée : cette base, il la trouvait dans la morale et dans l'union de celle-ci avec les principes religieux. » La *Politique religieuse et philosophique* et la *Politique basée sur la Morale* sont le développement de cette idée. Dans plusieurs écrits il signala avec force comme l'une des plus funestes conséquences de notre civilisation la tendance à concentrer entre les mains du petit nombre les richesses qui devraient être le domaine de tous. Quoique partisan de la monarchie, M. Bigot de Morogues ne sollicita jamais aucune faveur de l'empire ou de la restauration. Il n'était encore que maire de sa commune lorsqu'après la révolution de Juillet il fut élu membre du conseil général du Loiret. En 1834 il reçut la croix d'Honneur, et le 11 septembre 1835 il entra à la chambre des pairs, où il prit, dans les rangs de l'opposition dynastique, une part active aux débats. Les honneurs académiques ne lui ont pas manqué : choisi pour correspondant par deux classes de l'Institut, il fut membre ou associé d'un grand nombre de sociétés savantes ou agricoles de France et de l'étranger. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Essai sur la Constitution minéralogique et géologique du Sol des environs d'Orléans*; Orléans, 1810, in-8°; — *Observations sur les principales Substances des départements du Morbihan, du Finistère et des Côtes-du-Nord*; Paris, 1810, in-8°; — *Sur l'Appropriation des Bois aux divers terrains de la Sologne*; Orléans, 1811, in-8°; — *Mémoire historique et physique sur les chutes des pierres tombées sur la surface de la terre à diverses époques*; Paris, 1812, in-8°; on y trouve joint le *Catalogue des chutes de pierres* : extr. du *Journal des Mines* de 1812; — *Essai sur les moyens d'améliorer l'Agriculture en France*,

particulièrement dans toutes les provinces les moins riches ; Orléans, 1822, 2 vol. in-8°; la publication de cet ouvrage, qui est un traité méthodique d'agriculture, ne fut pas sans influence sur l'amélioration et la valeur vénale des terres en Sologne; — *Influence des Sociétés littéraires sur la Prospérité publique;* Orléans, 1823, in-8°; — *Mémoire sur l'Utilité d'un corps permanent d'Ingénieurs agricoles et manufacturiers ;* Paris, 1823, in-8°; — *Notions géologiques sur l'antiquité des couches les plus superficielles de la terre;* Orléans, 1824, in-8°; — *La Noblesse constitutionnelle;* Paris, 1825, in-8° : il ne peut, d'après l'auteur, y avoir d'autre noblesse, avouée par l'opinion, que celle qui est fondée sur le mérite et la vertu; — *Recherches de la meilleure méthode pour faire fermenter économiquement le vin, le cidre et les liqueurs du même genre;* Paris, 1825, in-8°; — *Politique religieuse et philosophique, ou constitution morale du gouvernement;* Paris, 1827, 4 vol. in-8°; — *De la Production nationale considérée comme base du commerce;* Orléans, 1829, in-8°; — *De la Misère des ouvriers et de la Marche à suivre pour y remédier;* Paris, 1832, in-8°; la conclusion est la nécessité du luxe pour élever le taux des salaires; — *Recherches des Causes de la Richesse et de la Misère des peuples civilisés;* Paris, 1834, in-4°; cet écrit autographié n'a été tiré qu'à 100 ex.; — *Du Paupérisme, de la Mendicité et des Moyens d'en prévenir les funestes effets;* Paris, 1834, in-8°; parmi ces moyens il met en avant l'établissement de colonies agricoles; — *La Politique basée sur la Morale et mise en rapport avec les progrès de la société;* Paris, 1834, in-8°; — *Comment la Chambre des Pairs et la Chambre des Députés pourraient être constituées en France;* Orléans, 1840, in-8°. En outre, M. Bigot de Morogues a écrit les principaux articles du *Cours complet d'Agriculture* (1834 et ann. suiv.), tels que *Blé*, *Douanes*, *Économie politique et rurale*, *Impôts*, *Machines*, *Misère*, etc.; il a collaboré à la *Revue encyclopédique*, au *Journal des Mines*, aux *Annales de l'Agriculture*, au *Cultivateur*, aux *Annales de la Société d'Orléans* et à plusieurs journaux politiques. Entre autres ouvrages inédits, il a laissé 3 volumes *Sur les Causes et les Progrès de l'Industrie agricole, manufacturière et commerciale.* K.

G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour.* — Siméon (Comte), *Éloge* prononcé à la chambre des pairs. — J. Wyslouch, *Notice biogr. et hist. sur le baron Bigot de Morogues;* Paris, 1841, in-8°. — Quérard, *Littér. française contemp.*, I, 480-486.

MOROLINI (*Marco-Valerio*), peintre de l'école bolonaise, né à Forli, vivait dans les premières années du seizième siècle. Cet artiste, qui probablement fut élève du Melozzo, a laissé quelques bons tableaux dans sa ville natale; le principal est une *Madone sur un trône entre saint Barthélémy et saint Antoine de Padoue;* il est daté de 1503. E. B—N.

G. Casali, *Guida per la Città di Forli.*

MORONE ou **MORONI** (*Domenico*), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, en 1430, mort vers 1500. On croit qu'il eut pour maître un élève de Stefano da Verona; mais il paraît s'être formé surtout par l'étude des ouvrages du Pisanello et de Jacopo Bellini. Vasari cite comme son chef-d'œuvre un *Christ conduit au supplice*, tableau qui n'existe plus; mais on possède encore à Vérone plusieurs fresques de lui assez bien conservées. E. B—N.

Vasari, *Vite.* — Ridolfi, *Vite degli illustri Pittori Veneti.* — Baldinucci, *Notizie.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Bennassuti, *Guida e compendio storico Della Città di Verona.*

MORONE ou **MORONI** (*Giovanni-Francesco*), fils du précédent, né à Vérone, en 1474, mort en 1529. Élève de son père, il améliora sa manière en donnant plus de grâce aux figures, plus de pureté au dessin, plus d'élégance au coloris. Ses ouvrages sont très-nombreux à Vérone; nous citerons *Le Père éternel et le Saint-Esprit dans les nues*, un *Christ sur la croix avec la Vierge et saint Jean* (1498) et une très-belle série à fresque des portraits des religieux olivetains qui devinrent papes, et de quelques empereurs qui se firent olivetains. Le musée de Milan possède de ce maître une *Madone avec saint Nicolas-de-Bari et saint Zénon*, et celui de Berlin, une *Madone dans un paysage*. Morone eut pour élève Paolo Moranda dit le *Cavazzola.* E. B—N.

Vasari, *Vite.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Benassuti, *Guida della Città di Verona.*

MORONE (*Jérôme*), célèbre diplomate italien, né vers 1450, dans le Milanais, mort en 1529. Entré de bonne heure au service des ducs de Milan, il fut chargé par Louis le More de diverses négociations, où il montra un talent consommé pour l'intrigue. Nommé en 1512 vice-chancelier du duc Maximimilien Sforze, nouvellement rétabli, il obtint bientôt sous ce prince faible l'entière direction de l'administration de son pays. Lorsqu'en 1515 Maximilien eut été dépossédé de ses États par les Français, Morone se rendit à Trente auprès de François Sforze, second fils de Louis le More. De sa retraite il noua avec son adresse habituelle des intelligences avec les nombreux mécontents de la domination française en Lombardie, et il reçut d'eux la promesse de se soulever à un moment donné; ce qui décida le pape Léon X et Charles Quint à former contre François Ier la ligue qui eut pour résultat la réintégration de François de Sforze dans le Milanais. Morone, placé de nouveau à la tête du gouvernement de ce duché, continua pendant les années suivantes à coopérer avec toute son activité à la lutte contre la France, ce qui n'empêcha pas l'empereur de faire commettre par ses troupes les plus effroyables exactions dans le Milanais,

dont il refusait même, sous divers prétextes, de remettre l'investiture à François de Sforze. Morone alors devint un des plus ardents fauteurs de la ligue qui se forma en 1525 entre les Italiens et François Ier, pour chasser d'Italie les armées de Charles Quint. Un instant il crut avoir gagné à cette cause le marquis de Pescaire, général de l'empereur, auquel il avait offert la couronne de Naples; mais, après avoir hésité quelque temps, Pescaire résolut de rester fidèle à Charles Quint; il parvint à attirer dans un piège Morone, le plus cauteleux et le plus rusé des Italiens, et il le fit arrêter, le 14 octobre 1525. Rendu à la liberté en 1526 par le connétable de Bourbon, auquel il avait remis vingt mille ducats, il obtint bientôt par la souplesse de son esprit la plus grande influence sur le connétable, dont il devint le principal conseiller. En 1527, il accompagna Bourbon dans l'expédition contre Rome; après la mort du connétable, il devint secrétaire de Philibert d'Orange, le nouveau commandant de l'armée impériale; et il fut un des principaux négociateurs du traité de paix entre l'empereur et le pape. Créé en 1528 duc de Bovino, il mourut subitement au siége de Florence. O.

Guichardin. — Paul-Jove, *Historia* et *Vita Piscarii*. — Galeazzo Capella, *Historia Mediolanensis* (Capella avait été longtemps secrétaire de Morone). — Belcarius, *Annales*. — Varchi, *Storia Fiorentina*. — Nardi, *Storia di Firenze*. — J. Ripamontii, *Historia Mediolanensis*.

MORONE (*Jean*), cardinal italien, né à Milan, le 25 janvier 1509, mort à Rome, le 1er décembre 1580. Fils de Jérôme Morone, chancelier des derniers ducs de Milan, Jean fit ses études à l'université de Padoue, et reçut, le 7 avril 1529, l'évêché de Modène de Clément VII, jaloux de récompenser en sa personne le traité du 31 octobre 1527, qui l'avait rendu à la liberté et dont son père avait été l'un des principaux médiateurs. Par suite de l'opposition d'Alfonse, duc de Ferrare, qui avait ambitionné ce siége pour son fils, Hippolyte d'Est, déjà archevêque de Milan, il ne put en prendre possession qu'en 1533, après s'être engagé à servir à ce dernier une rente annuelle de 400 écus d'or. En 1536, Paul III le fit son nonce en Allemagne, et Morone s'acquitta si bien de sa mission que Ferdinand, roi des Romains, depuis empereur après Charles Quint, son frère, et les autres princes, tant ecclésiastiques que séculiers, présents à la diète de Spire en 1540, souscrivirent à la convocation d'un concile général. De retour dans son diocèse en mai 1542, il reçut, le 2 juin de cette année, le chapeau de cardinal et le titre de Saint-Vital, qu'il échangea successivement pour ceux de Saint-Étienne *in Cœlio monte*, de Saint-Laurent *in Lucina* et de Sainte-Marie au delà du Tibre. Bien qu'il ne fût alors âgé que de trente-trois ans, il fut désigné pour présider le concile général indiqué à Trente; mais divers obstacles en ayant empêché la convocation, il fut envoyé par le pape à la diète de Spire, en 1544, et nommé peu après à la légation de Bologne, qu'il garda jusqu'en 1548. Nous ne savons pour quel motif Morone ne présida point le concile général de Trente, dont l'ouverture eut lieu le 13 décembre 1545; mais on peut le deviner facilement. Morone avait été rendu suspect à la cour pontificale, et accusé de favoriser les princes protestants. En 1550, il se démit de l'évêché de Modène, où il faisait le plus grand bien, et reçut trois ans après le riche évêché de Novare. Paul IV le fit arrêter en 1557, et conduire au château Saint-Ange; mais Pie IV, élu le 25 décembre 1559, lui rendit une éclatante justice, et le fit même son légat pour présider le concile de Trente que Morone clôtura, le 4 décembre 1563. Démissionnaire de l'évêché de Novare en 1560, Jean Morone devint en 1564 administrateur apostolique de son ancien évêché de Modène, qu'il garda jusqu'en 1571, et occupa ensuite successivement les siéges suburbicaires de Palestrine, de Frascati, de Porto, et d'Ostie. Après la mort de Pie IV, arrivée en 1565, saint Charles Borromée donna sa voix au cardinal Morone, qu'il jugeait digne de la tiare et qui avait eu déjà vingt-huit voix dans un conclave précédent. Enfin, Grégoire XIII l'envoya en qualité de légat à Gênes et en Allemagne. On a du cardinal Morone diverses *Lettres*, relatives aux importantes négociations dont il fut chargé, un *Discours* prononcé au concile de Trente, imprimé en tête des éditions diverses de ce concile, et à Milan, 1563 et 1576, in-4°; et les *Statuts synodaux du diocèse de Modène*, 1565, in-4°. Il donna également ses soins à une édition des *Œuvres* d'Érasme. H. Fisquet.

Bibliotheca Scriptorum Mediolanensium. — Tiraboschi, *Histoire de la Littérature italienne*, tome VII, 1re partie. — Jacobelli, évêque de Foligno, *Vie du cardinal Morone*. — *Bibliothèque de Modène*, tome III. — Aubery, *Histoire des Cardinaux*.

MORONE ou **MORONI** (*Giovanni-Battista*), peintre de l'école vénitienne, né à Albino, dans le territoire de Bergame, en 1510, mort en 1578. Élève d'Alessandro Buonvicini, dit le *Moretto*, il montra dans ses tableaux d'histoire peu d'invention, un dessin incorrect et beaucoup de sécheresse. En revanche aucun maître de l'école vénitienne, à l'exception du Titien, n'a peint le portrait avec un égal talent, et donné à ses têtes autant d'âme et de vie. Ses portraits sont pour ainsi dire innombrables. On en trouve dans presque toutes les galeries de l'Europe, excepté au Louvre. E. B—n.

A. Muzzio, *Teatro Bergamasco*. — Tassi, *Le Vite de Pittori, Scultori e Architetti Bergamaschi*. — Ridolfi, *Vite degli illustri Pittori Veneti e dello Stato*.

MOROSI (*Joseph*), mécanicien italien, né le 26 juin 1772, à Ripafratta, village de Toscane, mort à Cocombola, le 27 septembre 1840. Son caractère doux et facile le fit destiner à l'état ecclésiastique; mais lorsqu'il eut achevé ses études à l'université de Pise, il aima mieux suivre le penchant naturel qu'il se sentait pour

les sciences exactes. Grâce à de patients efforts, il acquit la réputation d'un habile mécanicien. Il construisit le premier la machine par laquelle on démontre physiquement la parabole qui résulte du mouvement horizontal combiné avec le mouvement vertical; puis, voulant rivaliser avec Kempelen, il fit un automate joueur d'échecs, qui fut, dit-on, préféré à celui qu'avait construit son rival. Il fit encore un métier avec lequel on pouvait tisser deux bas de soie à la fois. Morosi était professeur suppléant de physique expérimentale à l'université de Pise, lorsque la Toscane fut conquise par les Français; en 1801, il accepta la chaire de mécanique à l'université de Milan, et fut chargé en 1807 d'une mission en France, en Allemagne et en Hollande. Il fit quelque temps après un second voyage en France, d'où il rapporta plusieurs machines qui devinrent fort utiles à l'industrie italienne. Le gouvernement autrichien lui conserva tous ses emplois, et lorsqu'il demanda sa retraite en 1832, l'empereur François I[er] ne diminua pas son traitement. Morosi était membre de l'Institut italien et chevalier de plusieurs ordres. A. H—T.

Annali dell' Instituto Lombardo.

MOROSINI (1), nom d'une famille vénitienne dont l'origine se confond avec celle de sa ville natale, et qui lui a donné quatre doges et beaucoup d'hommes d'État ou de généraux illustres. Après un MOROSI qui, en 697, fut un des douze électeurs qui choisirent le premier doge vénitien, Paolo-Lucà Anafesta, d'Héraclée, les principaux membres de la famille des Morosini sont, par ordre chronologique :

MOROSINI (*Domenico*), trente-huitième doge de Venise, né en 1080, mort en 1156. Encore fort jeune, il s'embarqua sur la flotte de cent voiles que le doge Ordelafo Faliero dirigea vers la Terre Sainte, et assista activement aux prises de Ptolémaïs, de Sidon et de Bérythe. Il commanda ensuite contre les Padouans (1110) qui revendiquaient une partie des lagunes, surtout le Rialto, qui avait été leur port. Domenico les battit et les réduisit à implorer la médiation de l'empereur Henri V (2). En 1115, il suivit Faliero à Zara, dans la guerre contre Étienne II le Foudre, roi de Hongrie, guerre qui, après des succès partagés, n'aboutit qu'à une trêve de cinq ans (1117-1122). Ordelafo Faliero avait été tué dans une dernière bataille et Domenico Michieli élu doge à sa place. Morosini, quoiqu'il eût obtenu un grand nombre de voix pour le dogat, mettant de côté toute ambition, n'en continua pas moins à bien servir sa patrie. Sous ce nouveau chef, en 1122, il décida de la victoire maritime de Jaffa, qui rendit la Palestine aux chrétiens. L'enthousiasme de ce premier succès inspira aux chrétiens l'idée de quelqu'entreprise considérable; mais les avis se trouvèrent partagés quant au but. « Par une suite de l'esprit dont tous ces pieux croisés, dit Daru, étaient animés, on décida de s'en remettre à la Providence, ne doutant pas qu'elle ne daignât tracer elle-même à ses guerriers la route qu'ils devaient tenir. Les noms de plusieurs villes furent écrits sur des billets qui furent jetés dans une urne : cette urne fut placée sur l'autel; on célébra les saints mystères, et ensuite un enfant tira le billet qui devait désigner la place que l'armée irait assiéger. Cette place fut la ville de Tyr; il n'en était pas de plus importante, ni de plus difficile à prendre. Elle appartenait en commun aux soudans d'Égypte et de Damas; elle avait dix-neuf milles de circuit et une forte citadelle. Environnée de la mer presqu'entièrement, elle ne tenait à la terre que par cette digue fameuse, ouvrage d'Alexandre le Grand. » Morosini fut chargé de mener le siége par mer tandis que les autres croisés presseraient la ville par terre. De ce côté presqu'inexpugnable était seul le danger; aussi au bout de trois mois d'inutiles efforts les croisés commencèrent à murmurer de ce que les Vénitiens s'étaient choisi le meilleur rôle, étant à l'abri des sorties, et sûrs d'une retraite, en cas d'une défaite devenue imminente. Morosini, informé de ces plaintes, prit pour les faire cesser un moyen héroïque; il ordonna à tous ses capitaines d'ôter de leurs bâtiments les rames, les voiles, les gouvernails et, faisant charger ces agrès sur les épaules de ses matelots, se rendit au camp des chrétiens. « Vous voulez, dit-il, que les périls soient communs, eh bien ! voici ce qui vous répond de notre fidélité; nous n'avons plus les moyens de nous éloigner de la place, et le moindre vent nous fera courir des dangers plus grands que ceux que vous affrontez en combattant. » Cette imprudence chevaleresque et cent mille ducats donnés aux alliés, pour payer leurs troupes, les frappèrent d'admiration; le siége fut continué encore deux mois avec vigueur. Cependant on désespérait du succès quand Morosini, qui avait remarqué que les assiégés correspondaient au dehors par le moyen de pigeons, parvint à faire saisir un de ces messagers ailés : il venait de Damas et portait sous son aile un billet qui annonçait aux Tyriens un très-prochain secours. Ce billet fut retenu : on en substitua un autre par lequel on faisait dire par le soudan qu'attaqué d'un autre côté, il était forcé d'abandonner Tyr à ses seules forces. Le stratagème de Morosini eut un plein succès : les Tyriens, découragés, capitulèrent. Morosini prit ensuite Ascalon. Sur ces entrefaites, l'empereur grec Alexis Comnène, inquiet des succès des Vénitiens, ordonna à ses vaisseaux d'attaquer partout le pavillon de Saint-Marc; le doge Domenico Michieli chargea aussitôt Morosini de venger la république de cette trahison. Cet amiral

(1) Le nom primitif de cette famille était MOROSI; on le trouve ainsi écrit dans *La Cronica della magnifica Città di Venezia*, etc. (Mss de la bibliothèque Riccardi, n° 1835). *Morosini* n'est qu'un diminutif, que prit une branche cadette. Les *Morozzi* de Toscane ne sont pas de la même famille.

(2) Lunig, *Codex Italiæ diplomaticus*.

conduisit sa flotte devant Rhodes, qu'il fit ravager; il parcourut l'Archipel, mit à feu et à sang Scio, Samos, Mitylène, Paros, Andros, Lesbos, et toutes les Cyclades, où il enleva les enfants des deux sexes pour les vendre comme esclaves. Côtoyant la Morée, il y fit plusieurs descentes et s'empara de Modon, où il laissa garnison. Remontant dans l'Adriatique, il punit de la même manière quelques villes de Dalmatie dont la fidélité avait chancelé. Sebengo, Trau, Spalato furent livrées au pillage. L'ancienne Zara (*Belgrado*) fut détruite et cessa d'être habitée. Il mérita ainsi le surnom de *Terror Græcorum*. Le nouvel empereur Manuel Comnène, attaqué par Roger, roi de Sicile, qui venait de s'emparer de Corfou, se hâta de conclure la paix avec les Vénitiens. Il leur céda le commerce libre dans ses ports, et parvint à les faire entrer dans son alliance. Morosini combattit ensuite les Pisans, auxquels il fit éprouver de graves échecs. En 1148, Pietro Polani étant mort, Domenico Morosini fut élu au dogat. Il réunit sa flotte à celle des Grecs et reprit Corfou (1149). L'année suivante il ravagea les côtes de Sicile, et força Roger à conclure une paix fort avantageuse aux Vénitiens. En même temps Morosini envoyait son fils *Domenico* et Marino Gradenigo avec une flotte de cinquante galères reprendre plusieurs villes d'Istrie dont les corsaires s'étaient emparés. Cette expédition fut heureuse; on reprit Pola et plusieurs cités importantes; puis la flotte vénitienne alla réduire Parenzo, Rovigo, Vimago et Emonia (aujourd'hui *Citta-nuova*) qui avaient secoué le joug de la seigneurie. En 1152, Morosini conclut une alliance défensive avec Guillaume Ier, roi de Sicile, fils et successeur de Roger. Le commerce vénitien acquit ainsi de nouveaux débouchés. Quatre ans plus tard, Morosini mourut, chargé d'années, mais couvert de gloire. Ses concitoyens l'honorent comme un de leurs plus grands hommes. Vitale Micheli II lui succéda.

MOROSINI (*Marino*), quarante-huitième doge de Venise, mort en 1262. Nommé duc de Candie en 1243, il eut à combattre une insurrection générale des Candiotes, qui, sous les ordres des deux frères Georges et Théodore Cortazzi et surtout du brave et prudent Alexis Calerge, dura dix-huit années avec des succès divers et épuisa les forces de Venise. Le doge Jacopo Thiepolo ayant abdiqué en 1249, Marino Morosini fut élu à sa place. Il ne régna que trois ans. Son gouvernement n'offre rien de mémorable. Il embellit la place Saint-Marc et jeta les fondements du pont du Rialto. Les historiens du temps lui reprochent d'avoir refusé à saint Louis, qui exécutait alors sa première croisade, de lui fournir des vaisseaux à un prix raisonnable (1). Renier Zeno lui succéda.

(1) « (Et li messages ne porent en nule manière fléchir les Véniciens, que ils vousissent mettre resnable pris en leur vaisseaux.) » Guillaume de Nangis, *Annales du règne de saint Louis*.

MOROSINI (*Leonardo*), chef de conspiration. En l'année 1370, sous le dogat d'Andrea Contarini, la république vénitienne échappa à un des plus grands dangers qui aient menacé son existence; un certain nombre de ses principaux citoyens méditèrent de la faire passer sous le joug de son ennemi le plus acharné, Francesco de Carrare, seigneur de Padoue. Venise venait à peine de soumettre Candie et Trieste, de repousser le duc d'Autriche et le roi de Hongrie lorsque cette trame fut découverte. On est étonné d'y trouver, jouant le premier rôle, Leonardo Morosini, dont la fortune et les services passés devaient garantir la fidélité. Après avoir occupé les principales charges de l'État, il était alors président du tribunal des Quarante. Arrêté avec un de ses collègues, Marino Barbarigo, l'avogador Luigi Molino et Pietro Bernardo, conseiller du doge, leur trahison fut constatée. Les conjurés plébéiens furent écartelés ou pendus; Morosini et les autres nobles, rayés du Livre d'or et condamnés à une prison perpétuelle, moururent dans les fers.

MOROSINI (*Niccolò*), diplomate et administrateur. Distingué par son savoir et son éloquence, il fut successivement chargé de missions à Rome, à Florence, en Allemagne, bayle à Constantinople, et, dans sa patrie, sénateur, membre de la Quarantie, gonfalonier de Saint-Marc et l'un des Dix. Lors de la fameuse guerre dite de Chiozza (1379), quand les Génois et les Padouans étaient maîtres des lagunes de Venise, il fut envoyé faire des propositions de paix à Francesco de Carrare, le priant de dicter lui-même les conditions de la paix. Le seigneur de Padoue répondit « qu'il n'entendrait à rien qu'après avoir bridé les chevaux de bronze de Saint-Marc (1). » Morosini s'adressa ensuite à Pietro Doria, l'amiral génois, lui offrant quelques prisonniers de marque afin de faire accepter ses conditions. Doria lui répondit de remener ces captifs, « qu'il n'avait que faire d'accepter quand tout le peuple vénitien était déjà entre ses mains. » Morosini voulut au moins détacher un ennemi de la ligue qui accablait sa patrie. Il se rendit auprès du prince Charles de Hongrie, qui commandait alors dans le Trévisan l'armée du roi Louis Ier, dit *le Grand*, son oncle, et lui offrit un tribut annuel de cent mille ducats. Le Hongrois déclara qu'il fallait que Venise payât les frais de la guerre, évalués à cinq cent mille ducats; qu'elle livrât pour sûreté de cette contribution les pierreries du trésor de Saint-Marc et la couronne du doge, qui désormais serait confirmée par le roi de Hongrie, dont le drapeau serait arboré sur la place Saint-Marc dans toutes les solennités; il réduisit au surplus l'impôt annuel à cinquante mille ducats. « Eh bien vous n'aurez rien ! » fut la réponse laconique que Morosini fit à chacun des trois

(1) Allusion au quadrige qui fait l'ornement du palais des doges, et dont une imitation figure sur l'arc de triomphe du Carrousel, à Paris.

chefs ennemis, et, rentrant dans Venise, il indigna le peuple en lui redisant éloquemment les conditions humiliantes auxquelles il pouvait obtenir la paix. Secondant ensuite les héroïques efforts des illustres amiraux Vittore Pisani et Carlo Zeno, du vieux doge Andrea Contarini, il eut le bonheur de voir sa patrie, rendue invincible par le désespoir, écraser les Génois, forcer les Padouans à une paix désastreuse et repousser les Hongrois. Il mourut peu après. On crut honorer sa mémoire en accordant le dogat après la mort de Contarini à son frère Michele.

MOROSINI (*Michele*), frère du précédent et soixante-deuxième doge de Venise, mort le 16 octobre 1382. Habile homme de guerre, il parvint rapidement aux grades supérieurs : il s'était emparé de l'île de Ténédos (1377) et de plusieurs places dans l'archipel, où il combattit souvent avec avantage les Génois et les Grecs; mais il déshonora ses lauriers par sa cupidité. Lors de la guerre de Chiozza, quand Venise, réduite à la dernière extrémité, voyait tous ses habitants, depuis le doge, le vieil Andrea Contarini, jusqu'aux plus humbles citoyens, dévouer leur vie ou leur fortune pour la défense de la patrie, Michele Morosini n'eut pas honte de spéculer sur la misère générale. « Il décupla sa fortune, rapporte Daru, en achetant des propriétés à vil prix, alléguant que si l'État venait à périr, il ne voulait pas être enveloppé dans sa ruine. » Cet indigne citoyen n'en fut pas moins élu doge après la mort de Contarini et proclamé, le 10 juin 1382; mais il ne jouit pas longtemps d'un honneur si peu mérité. La peste, suite inévitable, surtout à cette époque, des longues guerres et des communications fréquentes avec les peuples de l'Orient, se déclara à Venise; dix-neuf mille personnes y succombèrent en trois mois; le doge Michele Morosini en fut une des premières victimes : Antonio Renieri lui succéda.

MOROSINI (*Vettore*). Il était avogador en 1387, lorsqu'il découvrit une nouvelle conspiration, tramée par des personnages les plus considérables de la république vénitienne en faveur de Francesco de Carrare, appuyé cette fois par Galeas Visconti, duc de Milan. Quoique plusieurs membres de sa famille et quelques-uns de ses amis fussent du nombre des conjurés, Vettore Morosini n'hésita pas à révéler aux Dix le complot qui avait pour chef son collègue Pietro Giustiniani et Stephano Manolesso, membre de la Quarantie. Ces deux magistrats, soumis à la torture, dénoncèrent leurs complices, assez nombreux : tous furent condamnés au dernier supplice, qu'ils subirent d'une manière plus ou moins terrible. Vettore Morosini mourut la même année. On attribua sa mort à l'effet d'une vengeance, et son nom fut inscrit parmi ceux des sauveurs de la patrie.

Son frère, MOROSINI (*Luizi*), se distingua dans la guerre contre les Padouans. Lorsque Francesco Carrare et ses deux fils se furent enfin soumis (19 novembre 1405), malgré une capitulation régulière et leur réception solennelle par le doge au nombre des patriciens de Venise, ces princes furent, au mépris de la foi jurée, tout à coup arrêtés et secrètement condamnés par un tribunal occulte, dont Luizi avait accepté la présidence (1). Le lendemain, 16 janvier 1406, le duc de Padoue et ses fils furent étranglés en leur prison. L'autorité vénitienne prit le soin, fort inutile, de publier que les trois prisonniers étaient morts d'une maladie subite (2). Ce crime est une tache pour la mémoire de Luizi Morosini, qui, même dans sa patrie, mourut peu estimé.

MOROSINI (*Paolo*), diplomate et savant, né à Venise, en 1406, mort en 1483. Il apprit la plupart des langues orientales et européennes, anciennes et modernes, ainsi que les sciences et les arts. En 1471, il fut envoyé en ambassade près de l'empereur Frédéric III pour régler quelques différends survenus entre sa patrie et l'Empire à propos de l'Istrie. Il fut plus tard choisi pour complimenter ce monarque lorsqu'il vint visiter Venise. Chargé ensuite de plusieurs missions importantes, il laissa une grande réputation d'habileté et de savoir. On a de lui : *De Æternitate, temporalique Christi generatione in judaicæ improbationem perfidiæ christianæ religionis gloriam divinis enuntiationibus comprobata*; in-4°; — *Apologia Reipublicæ Venitianæ*; — quelques ouvrages restés manuscrits. A. DE L.

MOROSINI (*Andrea*), historien, né à Venise, le 13 février 1558, mort le 29 juin 1618. Après avoir étudié à Padoue les belles-lettres, la philosophie et le droit, il remplit depuis 1583 divers emplois publics; entré au sénat en 1600, il fut élu cinq ans après sage-grand; par la suite il fut nommé à trois reprises membre du conseil des Dix; il était depuis 1598 historiographe de la république. On a de lui : *Historia Veneta, ab anno* 1521 *ad annum* 1615; Venise, 1623, in-fol.; la seconde édition de cet ouvrage, justement estimé, Venise, 1719, in-4°, contient une *Vie* de l'auteur par N. Crasso; — *Opusculorum et Epistolarum Pars prima*; Venise, 1625, in-8° : ce livre contient entre autres : *De B. Thomæ Aquinatis Vita et Scriptis*; *Meditationes*; *De Zoophagia et Anthropophagia*; les *Éloges* de trois hommes d'État vénitiens, etc.; — *Leonardi Donati, Venetiarum principis, Vita*; Venise, 1628, in-4°; — *Imprese et Espeditione di Terra Santa e l'Acquisto fatto dell' Imperio di Constantinopoli dalla Republica di Venetia*; Venise, 1627, in-4°. O.

P.-A. Zeno, *Memoria de' Scrittori Veneti patritii*. — Al. Lollin, *Vita A. Morosini* (dans les *Vitæ selectæ* de Chr. Gryphius). — Niceron, *Mémoires*, t. XII.

(1) Les autres membres de ce tribunal exceptionnel furent l'illustre Carlo Zeno, dont on voit le nom figurer avec regret dans cette affaire, Luigi Loredano, Roberto Querini, et Giovanni Barbo.

(2) « E fù detto esser morto di catarro » (Marino Sanuto, *Vite de' Duchi*; *M. Steno*.)

MOROSINI (*Francesco*), surnommé *le Péloponésiaque*, cent-neuvième doge, et l'un des capitaines les plus célèbres du dix-septième siècle, né à Venise, en 1618, mort à Napoli de Romanie, le 6 janvier 1694. Il était capitaine d'une galère dès l'âge de vingt ans, et remporta de nombreux avantages sur les Turcs. En 1651 la mort du généralissime Moncenigo fit tomber le commandement supérieur entre les mains de Francesco Morosini, dont le nom, dès longtemps illustre, devait être immortalisé dans cette guerre. Il ravagea les côtes de l'Archipel, détruisit deux flottes turques devant le détroit même des Dardanelles et s'empara des îles de Ténédos, de Stalimène, de Samothrace et de Naxos; de Standia, de Milet, et de plusieurs autres villes en Asie et Morée. Mais il échoua devant Malvoisie et Négrepont, et quoique secouru par quatre mille Français, il fut repoussé devant La Canée et battu complétement sous Candie (25 août-15 septembre 1660), dont il ne put faire lever le siége. Pour comble de malheur, la peste ravagea son armée et l'habile grand-vizir Méhémed Kiuperli reprit Ténédos, Stalimène et Samothrace. Ces désastres furent si sensibles à Morosini qu'il s'en prit au provéditeur de l'armée, Antonio Barbaro, et le condamna à perdre la tête. Barbaro en appela à Venise. Il y fut acquitté, et Francesco Morosini fut remplacé par son frère Georgio Morosini. En mai 1666 Francesco fut rappelé au commandement et chargé de défendre Candie. La défense qu'il y fit est restée célèbre (1). Malgré les secours qu'il reçut de Malte, de la France et de quelques princes d'Italie, il dut capituler honorablement, le 27 septembre 1669. Il obtint que les malheureux habitants de Candie, réduits à quatre mille et dont aucune maison n'était restée habitable, le suivraient. La place n'était plus qu'un monceau de ruines, arrosées du sang de trente mille chrétiens et de cent dix mille Ottomans! Ce fut là le résultat de soixante-neuf assauts, de quatre-vingts sorties, de mille trois cent soixante-quatre explosions de mines. L'imagination s'effraye quand on considère ce que ce siége coûta à la république et à l'humanité; cependant, quoique Morosini ait capitulé sans l'autorisation du doge et du grand conseil, ce qui était souvent un cas mortel, il n'en fut pas moins bien accueilli dans sa patrie, et nommé procurateur de Saint-Marc. Néanmoins, accusé de concussion et de lâcheté par un patricien du grand conseil, le héros de Candie dut se constituer prisonnier, et la populace demanda sa tête à grands cris. Il fut honorablement acquitté, et ne garda aucune rancune de cette injustice outrageante. La guerre s'étant renouvelée, on eut encore recours au grand citoyen qu'un peuple ingrat avait été si près de sacrifier à la calomnie. En 1684, pour la troisième fois, il fut élu généralissime. Il reprit l'Archipel, battit la flotte ottomane près des Dardanelles, s'empara de Corinthe, de Mistra, d'Athènes et de presque toute la Morée. Il était devant Égine lorsqu'il reçut la nouvelle (1er juin 1688) qu'il avait été élevé au dogat après la mort de Marcantonio Giustiniani; il n'en conserva pas moins le commandement supérieur, et entreprit le siége de Négrepont de concert avec le comte de Kœnigsmark. La mort du comte, la défection des alliés et une maladie grave l'obligèrent à regagner Venise (1689). En 1693 il reprit le commandement de l'armée, et défit plusieurs fois les flottes ottomanes; mais, épuisé par l'âge et les fatigues, il succomba à Napoli de Romanie, au milieu du théâtre de ses longs exploits. Le sénat lui fit élever un superbe monument, avec cette inscription : *Francesco Mauroceno, Peloponesiaco* (1). Morisini méritait cette distinction pour son patriotisme, ses grandes qualités militaires et ses vertus privées. Philibert de Jarry, qui ne dissimule pas sa haine pour les Vénitiens, dit de ce grand citoyen : « Il restera à jamais glorieux de mille belles choses qu'il a faites, tant sur terre que sur mer, et pour l'affaire de Candie, apparemment il ne pouvoit faire autre chose que ce qu'il fit. Il faut que ses ennemis même avouent que c'est un des plus braves hommes qui se verra jamais, qui a infiniment d'esprit, un homme intrépide; et il a fallu en lui toutes ces belles qualités et une bonne tête pour entendre à tant d'affaires qu'il y avoit dans cette place, et savoir ménager tant de sortes d'esprits et de différentes nations, où la plupart ne sont guère raisonnables et blâment très-souvent un général sans savoir pourquoi. Il ne s'ébranloit jamais pour quoi que ce fût; il avoit toujours un visage riant et égal, qui témoignoit néanmoins beaucoup d'assurance et de fierté. Pour conclusion, ce qui se peut dire de lui avec vérité est que c'étoit un galant homme, et que la république n'en a jamais eu ni n'en aura peut-être de sa force. » Cette prédiction s'est vérifiée. « François Morosini, dit Daru, a été le dernier des Vénitiens. » A. DE L.

Pour tous les MOROSINI : Marino Sanuto, *Vite de' Duchi di Venezia*, etc.; passim. — Sabellicus, *Hist. Ven.*, dec. I, lib. VI. — Michel Foscarini, *Hist.* (Padoue, 1726), p. 226-228. — Piero Justiniani, *Rerum Venetarum Historia*, lib. II. — Andrea Navagiero, *Storia Veneziana*. — Muratori, *Antiquitates Italicæ medii ævi*, diss. XXX, p. 919. — Le comte Filiasi, *Ricerche storico-critiche sulla Marina di Venezia*, etc. — Daru, *Hist. de Venise*,

(1) Le marquis de Montbrun, qui y fut blessé grièvement, écrit dans ses *Mémoires* « que ce fut une guerre de géants. » Philibert de Jarry, qui n'évacua la place qu'après sa reddition, dit à ce sujet : « Aussi était-ce une chose surprenante que de nous voir embarqués dans l'estat que nous estions. Le régiment de Négron, que je commandois, étoit au commencement du siége de deux mille cinq cents hommes; il avait reçu quatre cents recrues : il ne sortit de la place que septante hommes, compris officiers et soldats, dont les quarante étoient estropiés ». (*Hist. du siége de Candie.*)

(1) Dès 1687 ses concitoyens, contre leur usage, lui avaient fait dresser une statue avec cette inscription : *Francisco Mauroceno, Peloponesiaco, adhuc viventi.* Vers la même époque, le pape Alexandre III l'honora d'une épée et d'un casque magnifiques, qu'il reçut des mains du nonce, dans l'eglise Saint-Marc.

t. I[er], liv. II et V; t. II, liv. IX, X, XI; t. V, liv. XXXIII et XXXIV. — Adrien Guibert, *Chronologie des Rois des Deux-Siciles*, dans *Le Monde*, p. 2, 3. — Andrea Gattaro, *Storia di Padova*; dans la collection de Muratori, t. XVII. — Danielo Chinazzo, *Cronaca della Guerra di Chiozza*. — Vettor Sandi, *Storia civile Veneziana*, lib. XII. — De La Haye, *Relation de Venise*. — Giovanni Graziani, *Vita Francisci Maurocent*, etc. (Padoue, 1698, in-4°). — Van Tenac, *Hist. générale de la Marine*, t. III.

MOROSINI. *Voy.* ANTONIO MOROSINI.

MOROZZO (*Carlo-Giuseppe*), en latin *Morotius*, érudit italien, né le 5 février 1645, à Mondovi, mort le 14 mars 1729, à Saluces. Sa famille était noble et ancienne. Il entra dans la congrégation réformée de Saint-Bernard, y remplit différents emplois, et devint abbé de la Consolà à Turin. Appelé en 1693 au siége épiscopal de Bobbio, il fut transféré, en 1698, à celui de Saluces; dans ce dernier diocèse, il fonda un séminaire pour les jeunes clercs et décora la cathédrale à ses frais. On a de lui : *Cursus vitæ spiritualis*; Rome, 1674, in-8°; trad. en italien en 1683 par Octave de Sainte-Croix; — *Theatrum chronologicum Cartusiensis ordinis*; Turin, 1681, in-fol. Ce recueil, plus complet que la *Bibliotheca Cartusiana* de Petreius, contient les quarante-neuf prieurs de la grande Chartreuse, la notice de deux cent soixante et onze écrivains et l'histoire abrégée des cent soixante et onze maisons de cet ordre; — *Vita e Virtù del B. Amadeo, III duca di Savoia*; Turin, 1686, in-fol.; — *Cistercii reflorescentis, seu congregationum cistercio-monasticarum B. Mariæ Fuliensis in Gallia et reformatarumS. Bernardi in Italia, chronologica historia*; Turin, 1690, in-fol. P.

MOROZZO (*Carlo-Luigi*, comte), physicien italien, né en 1744, à Turin, où il est mort, le 2 juillet 1804. De la même famille que le précédent, il entra à seize ans dans l'artillerie en qualité de cadet, étudia les mathématiques sous Lagrange, et devint en 1792 colonel du régiment provincial de Turin. Admis à l'Académie des Sciences de cette ville dès sa création, il en fut exclu après la bataille de Marengo, à cause des preuves de dévouement qu'il avait données à la famille royale. Il a publié dans le recueil de cette société un grand nombre de mémoires rédigés en français, et dont les principaux sont relatifs à des expériences *Sur la Couleur des Fleurs* (t. V); *Sur la Rosée*; *Sur l'Air vicié par la respiration animale* (VI); *Sur les Inflammations spontanées* (VIII); *Sur la Température de l'eau des lacs et rivières à différentes profondeurs* (IX); *Sur la Variolite du Piémont* (X), etc. On a aussi de lui une *Lettre à M. Macquer sur la décomposition du gaz méphitique et du gaz nitreux*; Turin, 1783, in-4°. P.

MOROZZO (*Giuseppe*), prélat italien, frère du précédent, né le 12 mars 1758, à Turin, mort le 22 mars 1842, à Novare. Élevé par l'abbé d'Aligre, qui fut plus tard évêque de Pavie, il fut en 1777 reçu docteur en théologie et acheva ses études à Rome, dans l'Académie ecclésiastique, où il eut pour collègues Litta, Caraccioli, Pacca et Emmanuele di Gregori. Le pape Pie VI le nomma successivement pronotaire apostolique, vice-légat de Bologne, gouverneur de Pérouse et de Civita-Vecchia. Après avoir concouru à l'élection de Pie VII, il fut envoyé en ambassade près du roi d'Étrurie, reçut le titre d'archevêque de Thèbes *in partibus* (1802), et devint secrétaire de la congrégation des évêques. En 1808 il vint à Paris avec la difficile mission d'apaiser les différends survenus entre le pape et l'empereur; voyant l'inutilité de ses efforts, il se retira à Turin. Créé cardinal en 1816, il fut appelé en 1817 à l'évêché de Novare. On a de lui : *Statistique du patrimoine de Saint-Pierre*; Rome, 1797; — *Eloge historique du cardinal Bobba*; Turin, 1799, in-4°. P.

Dizionario istorico Bassanese. — *Elogio funebre del card. G. Morozzo*; Turin, 1842, in-4°.

MORRELL (*Benjamin*), navigateur américain, né le 5 juillet 1795, à Rye (comté de Worcester), mort à Mosambique, le 28 janvier 1839. Il était l'aîné d'une nombreuse famille, dont le chef, constructeur de bâtiments, vint habiter Stonington, petit port du Connecticut. A peine âgé de dix-sept ans, il sollicita de ses parents la permission de s'embarquer, et sur leur refus formel, il s'enfuit de la maison paternelle (mars 1812). Il courut à New-York, et s'engagea, comme novice, sur un navire de commerce qui se rendait à Lisbonne, puis à Cadix, que les Français bombardaient et où il courut de grands dangers. Morrell retournait dans sa patrie lorsque son navire fut capturé par une corvette anglaise. D'abord conduit à Halifax, où il resta huit mois sur les pontons, accablé par d'affreux traitements; il fut ensuite rapatrié à Boston, d'où il regagna Stonington en mendiant. Son père le reçut avec joie, et, ne voulant plus contrarier le penchant de son fils, exigea seulement de lui qu'avant de reprendre la mer il se rendît capable de faire un bon marin et complétât son éducation. Le jeune homme accepta cette condition si raisonnable, et la remplit avec tant de zèle qu'au bout de quinze mois il obtint le grade de contre-maître sur un corsaire. Cette croisière fut sans résultat : Morrell passa sur un navire marchand destiné pour France (28 mai 1813). Ce navire tomba dans une escadre ennemie (4 juillet 1813), et Morell revit à Plymouth les pontons pour la seconde fois. Compromis dans une émeute des prisonniers, surexcités par l'indigne conduite des Anglais à leur égard, Morrell vit tomber morts huit de ses compagnons d'infortune; lui-même, grièvement blessé, fut transporté dans un fort de la côte. En mai 1815 la paix le rendit à la liberté. A peine de retour dans sa patrie, il reprit la mer pour le commerce, et durant cinq années il visita la France, les Indes, Batavia, la Nouvelle-Hollande. Après avoir gagné quelque fortune dans ces diverses expé-

ditions, il employa une partie de ses fonds à l'armement d'une goëlette, *The Wasp*, et partit ainsi de New-York (25 juin 1821) pour la pêche de la baleine. Emporté dans son canot, par un gros temps, sur les côtes de l'île des États, il eût péri infailliblement sans l'adresse et le dévouement d'un de ses frères. Pendant leur séjour dans le New-Shetland, les navigateurs eurent beaucoup à souffrir du froid, des tempêtes et des glaces. Le 2 novembre Morrell découvrit, par 60° 30' lat. australe, une île demeurée inconnue et que les tourmentes l'empêchèrent de reconnaître. *The Wasp*, après une longue et dangereuse campagne, rentra à New-York (26 avril 1822). Morrell, étant devenu capitaine de ce navire, repartit, le 1er juillet suivant, pour un voyage d'exploration. Ce navigateur donne des détails assez précis sur les lieux qu'il a visités; mais comme ces détails n'ont pas l'intérêt de la nouveauté, nous nous bornerons à donner son itinéraire, abrégeant les récits d'aventures communes à tous les marins. Il toucha successivement à Rio-de-Janeiro, à La Vera-Cruz, longea la Patagonie, relâcha aux îles Malouines, chercha vainement les îles Aurora, et mouilla dans un havre de la Géorgie méridionale, qu'il nomma *Wasp-Harbour*. Il reconnut ensuite les îles Bouvet, de Marion, du prince Edward, de Crozet, relâcha quelques jours sur la terre de Kerguelen, releva celle de Sandwich, qui lui parut un groupe de rochers déserts et volcaniques (28 février 1823). Il s'avança sans obstacle jusqu'à 70° 10' de lat. australe; mais le manque d'eau et de bois ainsi que des banquises infranchissables le forcèrent à redescendre vers le nord. Il entra dans le grand Océan austral par les détroits de Le Maire et de Magellan, et longeant lentement la côte occidentale de l'Amérique méridionale, il toucha à Talcahuano, Valparaiso (province de la Plata), aux petites îles San-Ambrogio et San-Felice, à Tumbez (Pérou), dans l'archipel des Gallapagos, situé sous l'équateur, et, revenant sur sa route, fit aiguade aux îles Juan-Fernandez; puis, franchissant de nouveau le détroit de Magellan, rentra dans l'océan Atlantique et descendit à New-York, le 18 mai 1823. Cette campagne laborieuse fut sans résultat sérieux, même pour la géographie, car Morrell avait négligé de se munir d'instruments de précision.

Dès le 19 juillet suivant Morrell mettait à la voile sur la goëlette *Tartar*. Reprenant sa première navigation au sud par l'océan Atlantique, il releva l'île de Fernando-Noronha, San-Salvador, l'île Santa-Catalina, Monte-Video, Buenos-Ayres, franchit le détroit de Magellan, et, doublant l'Amérique, mouilla à San-Carlos de Chiloé, à Valdivia, à Valparaiso, au Callao, à Guyaquil, sur l'île des Cocos, sur celle de Marlborough (archipel des Gallapagos), où il fut témoin d'une terrible éruption volcanique (10 février 1825), suivie d'une tempête qui faillit couler son navire. Le 11 avril il jeta l'ancre à San-Diego (Californie), d'où, s'étant avancé dans l'intérieur de la contrée, il faillit perdre la vie dans une rencontre avec les Indiens. Il relâcha ensuite à San-Francisco de Monterey, puis au cap Blanc, aux îles Havaii, revint aux Gallapagos, repassa le détroit de Magellan et débarqua à New-York, le 28 mai 1826. Dans ces deux voyages Morrell se borna presqu'à côtoyer l'Amérique, à visiter ses principaux ports et quelques-unes de ses îles, étudiant les besoins des populations et leurs moyens d'échange. La science ni les découvertes n'entraient pour rien dans ses plans.

Le 25 juin 1827 il repartit, sur la goëlette *Antarctic*. Cette fois il se dirigea vers l'est et s'était armé pour la pêche. Il ne visita encore que des parages connus et décrits par d'autres navigateurs. Le 22 juillet il est dans l'Archipel du Cap-Vert; le 4 septembre au cap de Bonne-Espérance, croise jusqu'en juin 1829 sur les côtes de la Guinée méridionale depuis la baie de la Table jusqu'au cap Lopez-Gonzalvo, relâche à la colonie américaine de Liberia, sur la côte de Sierra-Leone, puis, s'élançant à travers l'océan Atlantique, atteint L'Ascension, d'où il regagne New-York avec un chargement productif.

Le nouveau voyage que l'infatigable Morrell entreprit le 2 septembre 1829 est le seul qui offre un intérêt géographique. Il montait encore l'*Antartic*, et sa femme l'accompagnait. La pêche était encore son but principal. Dès le 5 octobre il fit du sel à Buena-Vista (archipel du Cap-Vert). Pris par un calme sous l'équateur, la fièvre se déclara à son bord, et lui enleva plusieurs hommes; le 14 novembre il put enfin atterrir à Tristan d'Acunha (1). Il décrit le pic majestueux de cette île, qui s'élève à 2,400m. Là Morrell prit de l'eau et des vivres frais. Aussitôt que son équipage fut rétabli il mit le cap au sud-est, et le 28 mouilla à Carnley (îles Auckland); il resta quelques jours dans ces parages; passa le détroit de Cook, qui coupe en deux la Nouvelle-Irlande, et débarqua le 17 janvier 1830 au port Molineux, dans la partie septentrionale de cette grande île (Tavaï-Pounamou). Le 2 février il releva l'archipel du Saint-Esprit (îles Hébrides) et commença à s'avancer dans des régions moins connues. « Je pensais, dit-il, qu'à côté de l'équateur se présentait, entre 140° et 160° de long. est, un vaste champ à de nouvelles découvertes dans le voisinage du tropique. Voilà pourquoi je poussai si avant vers le nord avant de me diriger sur les Philippines. » Le 23 février il découvrit trois îles, qu'il nomma *Westervelt* (2), et peu de jours après il faillit se perdre sur un groupe de récifs qui reçut le nom de *Bergh*, près d'une grande île qu'il appela *Livingston* (3).

(1) Principale île d'un archipel qui porte son nom et est situé par 13° 4' long. ouest et 37° 5' lat. sud. Les Anglais y ont formé un établissement depuis 1816.

(2) C'est le groupe d'*Urville*.

(3) On a reconnu que ces prétendues découvertes n'é-

Le 10 mars Morrell doublait l'île de Luçon et descendait à Manille. Il résolut de terminer son chargement aux îles Fidji. Les 6 et 7 mai il découvrit deux îles désertes, qu'il nomma *Faralis* (peut-être l'île déjà connue sous le nom de *Faroïlep*) et *Ifelouk;* ensuite un grand banc de corail, qu'il désigna sous le nom de *Skiddy*. Il était alors, sans le savoir, dans l'archipel des Carolines. Le 10 il jeta l'ancre sur l'une des îles de *Los Martyres* (1), et le 13 revoyait les îles de Bergh (ou *d'Urville*). Il y fit quelque trafic avec les naturels, et donna à un groupe d'îles voisin le nom d'*îles Skiddy* (2). Il eut à déjouer les embûches que lui tendirent les insulaires des îles Young-William; mais il se retira de ce mauvais pas sans coup férir. Il courut le même danger dans les *îles Monte-Verde* (3), et l'évita avec un égal bonheur. Il ne fut pas aussi heureux sur une île d'un groupe entourant un lagon. Ce groupe est situé à peu de distance de la ligne (4).

Morrell y débarqua le 24 mai, et, entraîné par le bon accueil que lui fit Hennine, chef de ces îles, résolut d'y construire les bâtiments nécessaires à la préparation de la pêche qu'il comptait faire des avicules perlières, des holothuries, des nacres, et des tortues à écaille qui abondent dans ces parages. En deux jours de vastes hangars furent élevés; une forge fut organisée et les terrains environnants furent défrichés et ensemencés. Les naturels concoururent avec zèle aux travaux. Tout promettait un avenir calme et prospère, lorsque de nombreux vols, commis par les insulaires, vinrent occasionner plusieurs rixes sanglantes entre les Américains et leurs perfides hôtes. Morrell essaya d'abord d'arrêter ces désordres par la douceur; mais il ne tarda pas à se convaincre que les chefs de l'île, et particulièrement Hennine, protégeaient les larrons et même partageaient avec eux les produits du vol. Il résolut alors de frapper un coup d'éclat, et avec six hommes seulement osa enlever et conduire à son bord, Hennine et cinq autres chefs, en présence de quatre cents sauvages armés. Les captifs promirent tout ce qu'on voulut; Morrell, croyant à une réconciliation sincère, les rendit à la liberté en les comblant de présents. En même temps il envoyait un détachement de vingt et un hommes pour achever les constructions. La plupart se dispersèrent dans les bois; les autres travaillaient sur la plage, aidés des naturels, lorsque l'affreux cri de guerre des sauvages vint frapper les oreilles du capitaine. Il donna aussitôt le signal de ralliement, en même temps que, avec dix matelots, il volait au secours de ses compagnons. Il n'en put recueillir que sept plus ou moins blessés. Trop faible pour engager une lutte, il regagna son bâtiment à force de rames, poursuivi par de nombreuses pirogues. Une décharge générale de l'artillerie de la goëlette porta facilement la mort et l'effroi parmi les assaillants, qui s'enfuirent vers la terre. Morrell, qui n'avait plus que onze hommes en état de manœuvrer, se hâta de rentrer à Manille. Il y séjourna du 26 juin au 18 juillet, et après avoir engagé soixante-dix Européens, Lascars ou Manillais, brûlant de se venger de la trahison d'Hennine, il fit voile vers les *îles du Massacre;* c'est ainsi qu'il avait nommé l'archipel, où quatorze de ses compatriotes avaient si misérablement péri. En repassant dans les groupes de Bergh et de Monte-Verde, il dut employer le canon pour écarter les canots des insulaires, et lorsqu'il se présenta, le 14 septembre, devant l'île du Massacre, il fut assailli par de nombreuses pirogues, qu'il écrasa par la mitraille et la mousqueterie. Les villages de la côte furent ensuite canonnés et détruits. Un vieux matelot américain, Dick Brown, seul échappé au massacre du 28 mai, vint de la part de Hennine faire des propositions d'accommodement, et l'intérêt, l'emportant sur le désir de vengeance, décida Morrell à cesser le feu. Il fut convenu que les Américains, moyennant un léger tribut, resteraient en possession de l'île sur laquelle ils avaient commencé leurs constructions et que Hennine et ses chefs les y laisseraient travailler paisiblement. L'île cédée fut appelé *Wallace*, du nom du second de l'*Antarctic*, tué et mangé par les sauvages, le 28 mai. La bonne harmonie dura peu. Après quelques déprédations partielles, les Américains eurent à repousser une attaque générale. Ils châtièrent vigoureusement leurs ennemis : Hennine et un de ses frères périrent dans le combat; mais Morrell, désespérant de pouvoir soutenir des hostilités aussi fréquentes qu'acharnées, rembarqua son matériel, brula son établissement et mit le cap au sud-ouest. En traversant les îles Salomon, il eut encore à repousser les agressions des naturels de Bouka. Il embouqua le détroit de Saint-Georges, qui sépare la Nouvelle-Irlande de la Nouvelle-Bretagne, et atterrit à l'extrémité nord-est de la Nouvelle-Guinée, dans une baie qu'il désigne sous le nom de *Dekay-bay* (1) et celui de *Livingston-cap* à un promontoire voisin.

Morell navigua ensuite au nord-est, et après quelques jours de navigation, « dans une autre direction, que je ne veux pas, dit-il, indiquer, »

taient autres que le groupe *Hogoleu*, près de l'île *Ohoun*.

(1) Ce nom ne figure que sur les cartes espagnoles et portugaises. Ces îles se nomment *Ollap*, *Fanadik* et *Tamatam*.

(2) C'est le *groupe de Namoulouk*, au centre des Carolines.

(3) Ce sont les *îles Nougour* qui forment l'extrémité de l'archipel des Carolines.

(4) Il est probable que ce sont les *îles Carteret* au nombre de neuf, entre la Nouvelle-Irlande et l'archipel Salomon.

(1) C'est celle que Dumont d'Urville a nommée *baie de l'Astrolabe*. Quelques géographes ont cru y reconnaître la baie Humboldt, située sur la côte, mais beaucoup plus au sud. Le cap Livingston n'est autre que la *pointe d'Urville*, qui forme l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Guinée.

il atteignit un groupes d'îles, « que, ajoute-t-il, je ne nommerai pas maintenant. Elles ne sont marquées sur aucune carte ni mentionnées sur le journal d'aucun navigateur. Ce groupe contient une vingtaine d'îles, la plupart très-peuplées, toutes très-basses, et complétement entourées d'un récif de corail d'une circonférence de soixante milles; toute la surface en est complétement revêtue d'holothuries. Ces îles offrent encore d'autres richesses, qu'il est inutile d'énumérer ici. Je dirai simplement qu'elles sont ombragées par d'épaisses forêts de cocotiers et d'arbres à pain. »

On voit combien Morrell préférait son intérêt particulier à l'intérêt général. Il espérait exploiter seul sa découverte; mais il essaya vainement d'y intéresser les négociants de Manille, et il mourut emportant son secret, si secret il y a; car, suivant Dumont d'Urville, l'Eden, soi-disant découvert par Morrell, n'est qu'une portion d'un des groupes de l'Échiquier, des Ermites ou même de l'Amirauté. Quoi qu'il en soit, Morrell ne fut pas plus heureux là que dans ses autres descentes; il dut pour se faire accepter employer la force et emmena prisonnier l'un des principaux insulaires. De retour à Manille presque sur lest, il chargea pour l'Europe (13 janvier 1831). Il relâcha en route à Singapour, dans la baie de Saldanha, (au nord du cap de Bonne-Espérance), à Sainte-Hélène, à Terceire et débarqua à Bordeaux; il y prit un chargement pour New-York, où il arriva le 27 août 1831. Cette longue campagne avait eu de si minces résultats qu'il ne trouva plus d'armateurs disposés à seconder ses desseins de découvertes. Après plusieurs années de loisir forcé, il s'adressa à quelques négociants de La Havane, qui lui confièrent le commandement du brick *Christina*, sur lequel il partit pour la côte orientale d'Afrique, en septembre 1838; mais il fit naufrage dans le canal Mosambique, et mourut de la fièvre dans la ville de ce nom.

Possédé au plus haut degré par le génie mercantile de sa nation, Morrell parut peu soucieux de la gloire qui s'attache au nom de *découvreur*. Rien de neuf, de hardi dans ses expéditions; elles ne sont pour ainsi dire qu'un cabotage continuel. Rarement il perd la terre de vue, et s'il le fait, c'est en quelque sorte pour suivre les *ornières* maritimes. De ce qu'il appelle *ses découvertes* la plus grande partie était connue avant lui, et il n'a fait que leur donner un nouveau baptême. Le peu qui lui en reste ne consiste qu'en quelques groupes de l'innombrable quantité d'îles et d'îlots qui, sous les noms généraux de Micronésie et de Polynésie, couvrent la partie de l'océan Pacifique comprise entre les tropiques et les 140 à 180° de long. ouest et de 180 à 130° long. est. Il y aura toujours quelques îlots à signaler dans cette portion de l'Océanie. Soit ignorance des connaissances nautiques, soit plutôt défaut d'instruments précis, les estimes de Morrell sont souvent erronées et ses relèvements peu exacts. Il est facile aussi de voir qu'il a navigué d'après de vieux documents, d'anciennes cartes, probablement espagnoles; car il paraît être peu au courant des découvertes des navigateurs modernes. Bref, Morrell ne fut qu'un habile et courageux marin, un excellent capitaine de la marine marchande; ce ne fut jamais un navigateur instruit et dévoué à la science.

On a de lui : *Relations de quatre voyages autour du monde et faits de* 1822 *à* 1831; New-York, 1832, in-8°, avec une *Introduction* autobiographique et le portrait de l'auteur. Nous ne comprenons pas comment Morrell a pu décorer ses expéditions du titre de voyages autour du monde. Dans les deux premières surtout, il s'est borné à côtoyer l'Amérique méridionale; il n'a jamais dépassé au nord le 40e deg. de lat.

Al. DE LACAZE.

Bulletins de la Société Géographique de Paris, ann. 1833-1836. — Albert de Montémont, dans la *Bibliothèque universelle des Voyages*, t. XX.

MORREN (*Charles-François-Antoine*) (1), naturaliste belge, né à Gand, le 3 mars 1807, mort à Liége, le 17 décembre 1858. Il reçut la première instruction à l'athénée de Bruxelles, et se rendit en 1825 à l'université de Gand, où il commença l'étude des sciences, de la philosophie et de la médecine. Dès l'année suivante il obtint le prix du concours ouvert par la Faculté des Sciences pour un mémoire publié plus tard sous ce titre : *De lumbrici terrestris historia naturali necnon anatomia Tractatus*, etc.; Bruxelles, 1829, in-4°, rare ; travail qui le signala dès lors comme un naturaliste distingué. En 1827 il fut de nouveau couronné par l'université de Gand pour son *Orchidis latifoliæ Descriptio botanica et anatomica;* Gand, 1827, in-4°. Enfin, en 1828, l'université de Groningue décerna le premier prix à son mémoire intitulé : *Descriptio Polypariorum fossilium in regno Belgio repertorum;* Groningue, 1829, in-4°. Reçu en 1829 docteur en philosophie naturelle et en sciences mathématiques, Morren vint habiter Paris, où il suivit les cours du Muséum d'Histoire naturelle, puis Gœttingue et Berlin. Il publiait en même temps beaucoup de notices et d'observations sur la zoologie, la botanique, et surtout sur la paléontologie. Professeur de physique à l'École Industrielle de Gand en 1831, il obtint deux ans après la même chaire à l'université de cette ville. Enfin, il devint en 1835 professeur extraordinaire, en 1837 professeur ordinaire de botanique à l'université de Liége, et dans cette dernière année membre de l'Académie royale de Belgique. Il était aussi directeur du Jardin botanique et agronomique de Liége, et faisait partie du conseil supérieur d'agriculture du royaume. Un jugement sûr, des

(1) Voir sur la famille MORREN, originaire d'Irlande, où elle existe encore, l'ouvrage du baron de Herkenrode intitulé : *Collection des tombes, épitaphes et blasons du Limbourg*, p. 751.

connaissances étendues et variées, une élocution correcte et souvent éloquente, caractérisaient ce savant belge. On lui doit la découverte de la fécondation artificielle du vanillier. Outre les travaux ci-dessus mentionnés, nous citerons de lui (en société avec M. Auguste Morren) : *Recherches sur la rubéfaction des eaux et leur oxygénation par les animalcules et les algues*; Bruxelles, 1841, in-4°; — *Etudes, Prémices et Loisirs d'Anatomie et de Physiologie végétales, ou collection d'opuscules sur ces sciences*; Bruxelles, 1841, 3 vol. in-8°; — *Dodonæa, ou Recueil d'observations de botanique*; Bruxelles, 1841, in-8°; — *Fuchsia, ou Recueil d'observations de botanique, d'agriculture, d'horticulture et de zoologie*; Bruxelles, 1849, in-8°; — *Lobelia, ou Recueil d'observations de botanique, spécialement de tératologie végétale*; Bruxelles, 1851, in-8°; — *Palmes et Couronnes de l'Horticulture de Belgique*; Bruxelles, 1851, in-12 : réunion d'articles insérés dans la presse quotidienne. Morren a été le principal rédacteur des recueils périodiques suivants : *L'Horticulteur belge : journal des jardiniers et amateurs*; 1833-1836, 3 vol. in-8°; — *Annales de la Société royale d'Agriculture et de Botanique de Gand : journal d'horticulture et des sciences accessoires*; 1845-1849, 5 vol. in-8°; — *Journal d'Agriculture pratique, d'économie forestière et d'éducation des animaux domestiques*; 1848-1855, 7 vol. in-8°; — *La Belgique horticole; journal des jardins, des serres et des vergers*; 1851-1855, 5 vol. in-8°. Il a donné des travaux aux *Mémoires*, aux *Bulletins* et aux *Annuaires* de l'Académie royale de Belgique. Enfin, il a pris part à un grand nombre de publications, telles que le *Bydragen tot de Natuurkendige Wetenschappen* des Pays-Bas, l'*Encyclopédie belge*, la *Revue de Bruxelles*, le *Messager des Sciences et des Arts* de Gand, les *Annals and Magazine of natural History* de Londres, le *Bulletin général des Sciences* du baron de Férussac, les *Annales des Sciences naturelles* de Paris, *L'Institut*, *L'Echo du Monde savant*, *L'Indépendance belge*, *Le bon Génie*, *La Sentinelle des Campagnes*, *Le Cultivateur*, etc. E. Regnard.

Éd. Morren, *Notice sur Ch. Morren*; Bruxelles, 1860, in-12.

MORRES (*Harvey-Redmond*), vicomte Mountmorres, publiciste anglais, mort le 18 août 1797. Il appartenait à une branche protestante de la famille française des Montmorency et avait rang de pair en Irlande. Partisan déclaré de la prérogative royale, il prit part aux orageuses discussions qui eurent lieu dans le parlement de Dublin sur la question de la régence. Les divers écrits qu'il publia à cette occasion firent beaucoup de sensation; nous citerons : *Histoire des principaux Actes du parlement irlandais de 1634 à 1666, précédée d'un Discours préliminaire sur les anciens parlements de ce royaume* (1792, 2 vol. in-8°); — *La Crise, collection d'essais écrits en 1792 et en 1793 sur la tolérance, le crédit public, la liberté des élections, l'émancipation des catholiques*, etc. (1794, in-8°); — *Lettres de Thémistocle* (1795, in-8°), et *Réflexions impartiales sur la crise actuelle* (1796, in-8°). Morres se tua d'un coup de pistolet, dans un âge peu avancé. K.

Collins, *Peerage of Ireland*.

MORRIS (*Robert*), le principal financier de la révolution américaine, né en Angleterre, en 1734, mort en mai 1806. Il avait treize ans lorsque son père vint s'établir en Amérique. Il entra chez un banquier de Philadelphie, et, par sa capacité et sa probité, gagna toute la confiance de son chef. Il devint l'associé du fils, et cette société dura de 1754 à 1793. Au commencement de la révolution, il était engagé dans de grandes affaires commerciales; cependant, il n'hésita point à se prononcer contre l'*Acte du timbre* et autres mesures. En 1775 il fut nommé, par la législature de Pensylvanie, un des délégués au second congrès général. Il fit partie de tous les comités qui s'occupèrent de la marine, des affaires maritimes et des finances, et y rendit beaucoup de services par son jugement et son expérience des affaires. Washington, auquel il fut envoyé en 1777, conçut une haute idée des talents et du patriotisme de Morris, et lui en donna des preuves plus tard. En 1780, Morris établit par souscription une banque où il avait pris des actions pour 50,000 dollars, et dont le but était d'assurer l'approvisionnement de l'armée. Elle continua jusqu'à l'année suivante, où fut fondée la banque de l'Amérique du Nord. En février 1781, le congrès le nomma surintendant des finances, avec des pouvoirs étendus. Les devoirs de ce poste étaient difficiles. Il les remplit avec une rare énergie, jusqu'à la fin de la guerre. Il fit déclarer que les billets de la banque de l'Amérique du Nord seraient reçus comme espèces pour le payement des droits et taxes dans tous les États, et peu à peu le crédit public et le crédit particulier se relevèrent. A cette époque Morris avait une grande fortune, et plus d'une fois il s'engagea personnellement pour de fortes sommes quand les ressources du trésor étaient insuffisantes. Ce fut surtout par son crédit que furent assurés les moyens qui permirent à Washington d'entreprendre son expédition décisive contre Cornwallis. En janvier 1783, Morris annonça au congrès son intention de se démettre de ses fonctions. Le danger passé, il désirait se reposer des travaux excessifs et de la responsabilité qui avaient pesé sur lui; les instances qui lui furent faites le décidèrent à les continuer jusqu'en novembre 1784. D'après son conseil, une commission fut nommée pour le remplacer. En 1786, il fut élu membre de la convention chargée de rédiger la constitution fédé-

rale. Personne n'avait senti plus fortement que lui le besoin d'un gouvernement efficace, et il fit prévaloir des vues sages. Quand le gouvernement fédéral eut été organisé, Washington lui offrit la place de ministre des finances; mais il refusa, et, pressé d'indiquer un homme capable, il désigna le général Hamilton (voir ce nom), choix heureux, mais auquel on ne s'attendait pas. Après la paix, il donna plus d'extension à ses relations commerciales avec l'Inde et la Chine, et, aidé par les conseils de son ami Gouverneur Morris, il expédia, le 20 juin 1787, un navire, l'*Alliance*, qui arriva à Canton le 22 décembre suivant, traversée qui causa dans le temps une assez grande surprise par sa promptitude. Aujourd'hui les progrès de la navigation ont abrégé le voyage de moitié. Dans sa vieillesse, Morris se lança dans de vastes spéculations de terres, qui eurent pour sa fortune des résultats désastreux. L'homme aux talents financiers de qui les Américains avaient dû autant qu'aux négociations de Franklin, et même aux armes de Washington, passa les dernières années de sa vie en prison par suite de ses dettes. Le chagrin hâta la fin de ses jours. Morris était d'une constitution vigoureuse, d'une taille élevée et d'un extérieur plein de franchise et d'affabilité. Pendant les années de sa fortune, plus de quarante ans, sa maison était ouverte à tous les étrangers de distinction qui visitaient Philadephie. Il était généreux pour seconder les entreprises publiques ou privées qui avaient un but utile.

J. CHATUT.

Encyclopædia Americana. — *Biography of the Signers of the declaration of Independence.* — *Correspondence of Robert Morris.*

MORRIS (*Gouverneur*), homme d'État américain, né à Morrisania, près de New-York, le 31 janvier 1752, mort le 6 novembre 1816. Encore fort jeune, il fut placé dans la famille d'un professeur français à New-Rochelle, et y acquit une connaissance familière de la langue. Ce fut pour lui une ressource précieuse, quand, dans son âge mûr, il fut nommé ministre des États-Unis en France. Après avoir terminé ses études classiques à dix-sept ans, il fit son droit, et à vingt ans était reçu avocat. En 1775 il fut élu membre du premier congrès provincial. Il prit une part active aux discussions et aux mesures principales de cette assemblée jusqu'en 1777, où il devint membre du congrès qui dirigea la révolution. L'hiver suivant, il fut un des commissaires chargés d'examiner, de concert avec le général Washington, l'état et les ressources de l'armée. Il eut plus tard une correspondance régulière avec le général, et au sein du congrès il employa ses talents et son influence à activer les mesures de nature à accroître les forces nationales. S'étant prononcé contre les prétentions de l'État de New-York sur une question de territoire dans le New-Hampshire, il ne fut pas réélu au congrès par la législature de l'État, et continua à résider à Philadelphie pour exercer sa profession (1780). Dans l'été de cette année, il fit une chute de voiture très-grave à la suite de laquelle il subit l'amputation d'une jambe. Il se résigna à ce malheur avec courage, et ne perdit rien de sa vivacité d'esprit. Il porta toujours depuis lors une jambe de bois. Se trouvant plus tard à Paris comme ministre, il essaya d'y substituer une jambe de liége; mais, après quelques expériences, il revint à la simple jambe de bois. Un jour, au milieu des émeutes de ce temps, il en tira parti en homme d'esprit. Rentrant chez lui en voiture, dans l'été de 1792, il fut tout à coup assailli par les huées de la populace révolutionnaire, criant: « A l'aristocrate! » Mettant aussitôt sa jambe en dehors: « Un aristocrate? s'écria-t-il; oui vraiment, qui a perdu sa jambe dans la guerre de l'indépendance américaine! » Le peuple fut désarmé et applaudit. En 1781, Robert Morris (voir l'article précédent), qui avait le même nom sans être son parent, ayant été chargé du ministère des finances, choisit Gouverneur pour sous-secrétaire du trésor; il trouva en lui, pendant trois ans et demi, un auxiliaire actif et habile, et conserva avec lui des relations pour des intérêts de commerce. A la mort de sa mère (1786), Gouverneur Morris acheta d'un de ses frères, général au service de l'Angleterre, le domaine de Morrisania, qui était considérable, et qui, bien administré, devint pour lui la source d'une belle fortune. Il fut député à la convention formée pour rédiger la nouvelle constitution (1787). On n'a trouvé dans ses papiers aucun mémoire ou discours qui se rapporte à ses travaux; mais le président Madison, dans une lettre rendue publique, fait l'éloge de son jugement, de ses efforts conciliants pour amener l'harmonie, et dit que le projet rédigé de la constitution fut mis entre ses mains pour recevoir sa forme définitive. Nous avons vu qu'il était intéressé dans le commerce de Robert Morris. Des marchés importants avaient été conclus avec les fermiers généraux de la France pour des fournitures de tabac; et comme la Virginie était le théâtre de cette exploitation, il était nécessaire qu'il y eût sur les lieux un agent qui connût l'affaire et fût capable de rémédier au désordre et aux retards qui inquiétaient beaucoup les négociants d'Europe. Il fut ensuite proposé à G. Morris de se rendre en France. Sa mission avait plutôt un objet financier que politique; mais ce dernier devint bientôt le plus important. Il s'embarqua pour le Havre, le 18 décembre 1788, et arriva à Paris, le 3 février de 1789. Les états généraux étaient sur le point de s'ouvrir. Il arrivait donc pour être témoin des premières scènes et des phases importantes de cette révolution, qui, à la fois sociale et politique, devait changer entièrement la face de l'Europe et réagir par contre-coup sur le Nouveau Monde. G. Morris avait près de quarante

ans. C'était un homme d'un esprit droit et cultivé, d'un jugement pénétrant et de haute portée, de mœurs élégantes, et, bien que républicain en Amérique, de goûts aristocratiques. Mais il était aussi un homme tout de pratique, à idées positives, inaccessible aux séductions des théories. C'est à ce moment qu'il commença à tenir un journal détaillé dont M. Sparks a reproduit, dans son ouvrage, de nombreux extraits. Ce journal et ses voyages en Europe possèdent le plus haut intérêt et une grande valeur historique. Dès son arrivée à Paris G. Morris se trouva en relations avec les personnages politiques qui jouaient alors un grand rôle, avec La Fayette, qu'il avait connu en Amérique, avec l'évêque d'Autun (Talleyrand) et des orateurs distingués de l'Assemblée constituante; il était aussi en liaison intime avec des familles nobles, telles que les de Ségur, de Chastellux, de Castries, de La Luzerne, etc. Il fut donc bien placé pour connaître les opinions et pour juger avec désintéressement et indépendance. On lui a reproché d'avoir été trop favorable à l'ancien régime, qui s'écroulait sous les coups des idées nouvelles, et peu sympathique aux réformes qui s'accomplissaient avec tant d'impétuosité. Au fond, il était avec ceux qui voulaient la réforme du vieux système, mais une réforme modérée, et qui blâmaient les principes et les projets des ultra-révolutionnaires. Nous citerons, comme échantillon, quelques passages de son journal. A la date du 6 juin, il dit : « L'évêque d'Autun passe la soirée avec nous (chez madame de Flahaut). C'est son ami intime. Cet homme me paraît fin, froid, rusé, ambitieux et méchant. Je ne sais pourquoi mon esprit tire de ce personnage des conclusions aussi désavantageuses; mais c'est comme cela, et je ne saurais qu'y faire. » — 26 septembre. Chez madame de Tessé, qui avait dit à Mme de Staël que je suis un *homme* d'esprit. « Mme de Staël me prend en particulier et nous causons. Elle me demande si je n'ai pas écrit un ouvrage sur la constitution américaine. — Non, madame; j'ai fait mon devoir en participant à la formation de cette constitution. — Mais, monsieur, votre conversation doit être très-intéressante, car je vous entends citer de toutes parts. — Ah! madame, je ne suis pas digne de cet éloge. — Comment avez-vous perdu votre jambe? — Ce ne fut pas malheureusement au service militaire de mon pays. — Monsieur, vous avez l'air très-imposant! — Ces paroles sont accompagnées d'un regard qui, sans être précisément ce que John Falstaff appelle une œillade engageante, lui ressemble beaucoup. » — « 26 novembre 1790. La Fayette m'ayant dit qu'il voudrait qu'il y eût deux chambres comme en Amérique, je réplique qu'une constitution américaine ne convient pas à ce pays, et que deux chambres semblables n'iraient pas à une nation où il y a un pouvoir exécutif héréditaire; que chaque pays doit avoir une constitution appropriée à sa condition, et que le caractère de la France exige un gouvernement plus relevé (*leigher toned*) que celui de l'Angleterre. » — « 25 janvier 1791. Je vais dîner chez madame de Staël. Elle n'est pas encore rentrée. J'y trouve l'abbé Sieyès. Il disserte avec beaucoup de suffisance sur la science du gouvernement, méprisant tout ce qui a été dit sur ce sujet avant lui. Madame de Staël dit que les écrits et les opinions de l'abbé formeront une nouvelle ère en politique comme ceux de Newton en physique. »

En janvier 1791, G. Morris fut nommé par Washington agent particulier des États-Unis pour traiter avec le ministère anglais quelques affaires importantes qui se rattachaient au dernier traité de paix. Après plusieurs mois, il reconnut que le gouvernement anglais n'était pas disposé à seconder des avances pour de nouveaux arrangements. Il quitta donc l'Angleterre, et voyagea en Allemagne. Il était de retour à Paris après une absence de six mois. En janvier 1792 il fut nommé ministre en France, à la place de Jefferson. Washington, dans une lettre particulière, ne lui cacha pas qu'au sénat il y avait eu de l'opposition contre lui au sujet de sa nomination, parce qu'on l'y considérait comme un partisan de l'aristocratie et comme un ennemi de la révolution, et il lui recommandait beaucoup de circonspection. Sa tâche en effet était délicate et difficile au milieu des partis déchaînés l'un contre l'autre. Malgré l'indépendance de son caractère et ses penchants politiques, il montra beaucoup de tact et de prudence. Sa correspondance officielle comme ministre en France était adressée à Jefferson, alors secrétaire d'État pour les affaires étrangères, et quelquefois à Alexandre Hamilton, ministre des finances. Mais il écrivait constamment à Washington comme à un ami particulier, et il entrait avec lui dans beaucoup plus de détails sur les affaires que n'en contenaient ses dépêches officielles. Ses lettres privées et autres présentent des esquisses fidèles des événements, dans un style vif et plein de hardiesse. Il montre une grande sagacité, un jugement sûr pour apprécier les hommes et les choses. Il est sincère dans ce qu'il dit; mais comme ces philosophes de l'antiquité que les abus et l'agitation turbulente de la démocratie faisaient pencher vers la monarchie, il se laisse parfois entraîner par son aversion pour les principes révolutionnaires, et tombe à son tour dans des appréciations injustes. Son journal reprend au 15 mai 1792, à la veille de la journée du 20 juin, où la royauté fut si gravement insultée, du 10 août où elle fut renversée. G. Morris fut le seul membre du corps diplomatique qui ne quitta pas Paris ni ses fonctions après la chute de Louis XVI. Seulement, pour se soustraire aux désordres sanglants de Paris, il acheta une maison de campagne à Seine-Port, à dix lieues de la capitale, et y résida tout le reste de sa mis-

sion, en se bornant à quelques voyages à Paris, où était fixé le secrétaire de la légation. Le gouvernement américain ayant demandé le rappel de Genêt, ministre fort exalté de la république française, le gouvernement français, en retour, sollicita le rappel du ministre américain, et Washington ne put, par réciprocité, se refuser à cette demande. Aucune plainte cependant ne paraît avoir été faite. G. Morris était préparé à cet événement. Il savait que les hommes puissants de l'époque ne l'aimaient pas, et il eut peu de regrets de quitter un poste qui n'avait été pour lui qu'une source de contrariétés et parfois de relations très-aigres. En août 1794, Monroe arriva à Paris pour le remplacer. G. Morris avait d'abord eu le projet de retourner aux États-Unis. Il y renonça pour voyager dans plusieurs parties de l'Europe. Il avait de nombreux amis dans la haute société, et sa considération personnelle lui assura un accueil distingué dans les principales cours qu'il visita. Sa correspondance de cette époque, surtout avec lord Grenville, prouve avec quelle attention il examinait l'état politique des pays qu'il traversait ainsi que le caractère et la conduite des principaux personnages. Ses théories sont quelquefois des illusions; ses prophéties, comme tant d'autres, ne se réalisent pas toujours; cependant ses jugements sur les réalités, sa perspicacité sur la nature des événements et son appréciation des motifs qui font agir les hommes sont rarement erronés. Il passa assez longtemps à Hambourg et à Altona, centre des nouvelles politiques, au milieu d'un cercle d'amis étrangers et français auxquels il était devenu cher (jusqu'à juin 1798). En octobre de cette année, après avoir réglé ses nombreuses affaires, il s'embarqua à Hambourg pour les États-Unis. Le voyage, retardé par divers accidents, dura quatre-vingts jours. L'année suivante il fut élu au sénat des États-Unis, et y siégea parmi les fédéralistes. Il se montra alors opposé à l'abolition des taxes directes, et favorable à l'acquisition de la Louisiane. Ses fonctions expirèrent le 4 mars 1803, et n'ayant pas été renommé, il rentra entièrement dans la vie privée. Il passa le reste de ses jours à Morrisania, retraite qu'il s'était préparée et qu'il se plut à embellir. Une grande fortune, de nombreux amis, le charme du foyer domestique furent les éléments de son bonheur. Tous les ans il faisait de petits voyages de trois ou quatre mois pour affaires ou plaisir. Le jour de Noël 1809 (c'est un jour de très-grande fête en Amérique), il épousa miss Anne Carey Randolph, d'une des plus anciennes et des plus distinguées familles de la Virginie, et accomplit ce mariage en vrai diplomate. Il n'en avait soufflé mot à aucun de ses parents, et les réunit en apparence pour la fête du jour. Un splendide dîner avait été préparé; la société était réunie au salon et attendait l'hôte. Morris en belle toilette se présente, donnant la main à une jeune femme. Le ministre protestant avait été averti, et le mariage s'accomplit de suite, au milieu de la surprise et même du dépit mal déguisés de la plupart des assistants. Morris parle souvent dans ses lettres de cette union comme lui ayant donné un bonheur et une satisfaction constants. Malgré les charmes de sa retraite, il ne cessa de prendre intérêt aux événements du jour et de payer de son talent en public, quand l'occasion le demandait. Il prononça l'éloge funèbre de Washington et ceux de Hamilton et du gouverneur Georges Clinton. En juin 1814, il fit un grand discours sur la *Délivrance de l'Europe du joug militaire*, et, nommé président de la Société Historique de New-York, il inaugura ces fonctions par un discours plein de tact et d'intérêt. Pendant les dix dernières années de sa vie, il s'occupa avec beaucoup de zèle du projet de canal du lac Érié à l'Hudson. Il en avait jugé avec sagacité l'extrême importance pour mettre l'ouest et les Grands Lacs en rapport intime et direct avec le port de New-York. Il fit faire des études et des travaux préparatoires; mais ce beau projet ne fut exécuté que vingt ans après lui. Sa santé avait conservé sa vigueur ordinaire, malgré les attaques de son ancienne et tenace maladie, la goutte. Mais à la fin d'octobre il fut saisi d'une indisposition subite, qui en peu de jours fut reconnue mortelle. Il laissa un très-jeune enfant.

G. Morris, comme tous les hommes pleins d'énergie, avait l'habitude d'exprimer ses opinions avec une franchise qui lui suscita parfois des embarras. Il aimait le sarcasme et les reparties piquantes, ce qui lui attira quelques ennemis. Mais on rendait justice à sa droiture et à sa sincérité de caractère, et ses excellentes qualités lui avaient fait beaucoup d'amis. Une dame française, la comtesse de Damas, née Langeron, qui l'avait connu intimement pendant sa résidence en France, et qui avait trouvé un refuge dans sa maison à Seine-port pendant les journées de la terreur, a tracé en plusieurs pages son caractère dans les traits les plus flatteurs (mai 1795), un an après le départ de Morris de France. Le portrait est vrai, bien qu'on y voie la main d'une amie; mais cette amie est franche et ne l'épargne pas sur certains défauts auxquels nous avons fait allusion. A l'extérieur, Morris ressemblait tellement à Washington, qu'à Paris il posa comme modèle au sculpteur Houdon. J. CHANUT.

The Life of Gouverneur Morris with selections from his correspondence, by Jared Sparks, 3 vol.; Boston, 1832; traduit de l'anglais par Augustin Gandais, sous le titre de *Mémorial de G. Morris, homme d'État américain*, 2 vol. in-8°; Paris, 1842. — *Encyclopædia Americana*. — *Cyclopædia of American Literature*.

MORRISON (*Robert*), orientaliste anglais, né le 5 janvier 1782, à Morpeth (comté de Northumberland), mort le 1er août 1834, à Canton. Ses parents étaient d'humbles commerçants écossais, qui ne lui donnèrent qu'une instruction élémentaire. Sous la direction d'un ministre de

Newcastle, qui s'intéressa à lui, il apprit le latin, l'hébreu et la théologie, et, après avoir passé une année à l'académie non-conformiste de Hoxton, il fut admis dans la société des missions (1805). Il opta pour la Chine, et se familiarisa par des études sérieuses avec la langue de ce pays. Dès qu'il eut reçu les ordres, il s'embarqua pour Canton (1807), devint en 1808 secrétaire interprète près des subrécargues de la Compagnie des Indes, et faillit en 1815 perdre cette place, que lui seul au reste avait jusque là dignement remplie, par suite de son zèle à répandre les livres sacrés. Il suggéra l'idée de fonder à Malacca un collége anglo-chinois, dont la présidence fut accordée à son collègue, le savant Milne. Sa vie n'offre que de rares incidents, tels que sa visite à Singapour (1822), son voyage et son séjour en Angleterre (1824-1826), et son second mariage; il faut y comprendre aussi la part malheureuse qu'il prit à la mission de lord Napier, et qui causa la fièvre pernicieuse dont il mourut, à l'âge de cinquante-deux ans. On a de lui : *Horæ Sinicæ;* Londres, 1812, in-8°; — *A Grammar of the Chinese Language;* Serampour, 1815, in-4° : cette grammaire était prête depuis plusieurs années lorsqu'elle fut imprimée par la presse des missions, aux frais de la Compagnie des Indes; — *A Dictionary of the Chinese Language;* Macao, 1815-1823, 3 vol. en 5 tom., gr. in-4°. D'après le plan primitif, abandonné par l'auteur, ce recueil devait comprendre tous les caractères qui se trouvent dans le grand *Dictionnaire Chinois* publié en 1716 en 32 vol. par ordre de Kang-hi, empereur de la Chine, ainsi qu'un essai sur les caractères majuscules et sur ceux de l'écriture courante, et des exemples de leur emploi dans les phrases les plus usitées. Rémusat a reproché à Morrison de n'avoir pas suivi ce plan, de travailler à la hâte et de trop restreindre son œuvre. Klaproth lui a aussi fait les mêmes objections dans son *Dernier Mot* (Paris, 1830, in-8°); — *Dialogues and detached Sentences in the Chinese Language;* Macao, 1816, gr. in 8°; — *A View of China, for philological purpose, containing a sketch of Chinese chronology, geography, government, religion and customs;* Macao, 1817, in-4°; — *Parallel drawn between the two intended Chinese dictionaries, by R. Morrison and A. Montucci, together with Morrison's* Horæ Sinicæ; Londres, 1817, in-4° : l'éditeur de ce volume est Montucci lui-même, auteur du parallèle; — *Chinese Miscellany, with translations and philological remarks;* Londres, 1825, gr. in-4°; — *Vocabulary of the Canton Dialect;* Macao, 1828, in-8°. Le principal ouvrage de Morrison fut sa version chinoise de la Bible, qui parut depuis 1810 jusqu'en 1818, en parties détachées; elle forme environ 30 vol. in-12, et a été fidèlement exécutée d'après la version anglaise. Plusieurs des livres de l'Ancien Testament ont été traduits par le docteur Milne. Morrison connaissait mieux que personne les imperfections de son ouvrage, et il travaillait à en donner une édition complétement nouvelle lorsque la mort le surprit.

Son fils, *John-Robert* MORRISON, né en 1814, à Macao, lui succéda dans la place d'interprète de la factorerie anglaise de Canton. En 1840 il accompagna l'armée à Shangaï et à Nankin, et devint ensuite secrétaire colonial et membre de l'assemblée législative de Hong-Kong; il mourut dans cette île, en 1843. Il a publié un manuel fort utile aux commerçants, sous le titre *The Chinese commercial Guide* (Canton, 1834). K.

Memoirs of the Life and Correspondence of R. Morrison, compiled by his widow; Londres, 1839, 2 vol. in-8°. — A. de Rémusat, *Journ. des Savants*, août 1824. — *Convers.-Lexikon.*

MORSE (*Jedidiah*), géographe américain, né en 1761, à Woodstock (Connecticut), mort le 9 juin 1826, à New-Haven. Attaché en 1789 comme ministre à l'une des paroisses de Charlestown, il cessa ses fonctions en 1821, pour se retirer à New-Haven. Outre des livres de théologie et de piété, il a publié un abrégé de l'*Histoire de la Nouvelle-Angleterre;* un *General Gazetteer;* un *Report of a Tour among the Indians* (1822); et un bon manuel, *Geography of the United-States*, dont la première édition date de 1789; il a été traduit par Pictet, sous le titre de *Tableau de la situation actuelle des États-Unis d'Amérique;* Paris, 1795, 2 vol. in-8°. K.

Allen, *American Biography*.

* **MORSE** (*Samuel-Finley* BREESE), inventeur du télégraphe électrique et peintre américain, fils du précédent, naquit le 27 avril 1791, à Charlestown (Massachusetts). Il fit ses études à Yale, sous la direction du docteur Dwight. Entraîné de bonne heure par un goût irrésistible pour la peinture, il fit un voyage en Europe, en 1811, en compagnie de W. Allston, artiste célèbre. A Londres il se lia d'amitié avec C.-R. Leslie, travailla dans les ateliers de West, et fit des progrès si rapides qu'il exposa en 1813, aux applaudissements des connaisseurs, *Hercule mourant* et l'année suivante *Le Jugement de Jupiter*, à l'Académie royale. En 1815 il retourna aux États-Unis, et s'établit d'abord à Boston, puis à New-Hampshire, où il gagnait sa vie à faire des portraits, qui étaient faiblement rétribués. En 1820 il alla se fixer à Washington, où il conçut et exécuta le projet de peindre l'intérieur de la chambre des représentants et de l'orner des portraits de ses membres. Mais il ne retira aucun profit de ce travail, qui lui avait pris beaucoup de temps et causé bien des dépenses. Pour améliorer sa fortune, il vint, en 1822, chercher de l'occupation à New-York. Ce fut là que pendant la visite de La Fayette aux États-Unis il fit le portrait de l'illustre ami de Washington, et contribua à la fondation de l'Athénæum. Pour se perfectionner dans son art, il entreprit, en 1829, un nouveau voyage en Europe, visita particulièrement l'Angleterre, le

France, l'Italie, et s'arrêta quelque temps à Paris et à Londres. Ce fut pendant son retour en Amérique, en 1822, que lui vint l'idée du télégraphe électrique. Sur le paquebot, un passager se mit à parler des expériences qui venaient d'être faites avec Paris, sur l'électro-magnétisme, dont Oersted et Ampère avaient révélé la puissance mystérieuse; une discussion s'éleva au sujet de l'intervalle de temps que le fluide électrique emploie pour traverser un fil de fer de cent pieds de long. Sur la remarque d'un des interlocuteurs, que la transmission est instantanée, Morse se demanda si l'on ne pourrait pas se servir de l'électricité comme d'un moyen de transmettre la pensée à une distance quelconque. Ce fut là pour lui un trait de lumière, comme nous l'avons entendu raconter à lui-même.

Quoi qu'il en soit, les plus grandes inventions ou découvertes dont le genre humain puisse se glorifier, ne sont jamais dues à un seul individu; plusieurs hommes, appartenant à des générations et à des pays différents, y ont en général plus ou moins contribué. Tel est aussi le cas de la télégraphie électrique, la plus grande conquête que le génie de l'homme ait pu faire sur l'espace et le temps, résultat de la plus belle application qu'on ait pu faire de la science. Après avoir observé que l'électricité parcourt les corps avec une rapidité extrême (plus de 70,000 lieues par seconde), Franklin songea le premier à l'employer à la transmission des dépêches. Cette idée fut reprise par Le Sage à Genève, en 1774, près de vingt ans avant l'invention de la télégraphie aérienne. Ce savant, dans le but d'employer l'électricité statique à la transmission de la pensée, avait construit un appareil composé de vingt-quatre fils conducteurs, séparés les uns des autres et plongés dans une matière isolante. Chaque fil correspondait à un électromètre particulier. En faisant passer la décharge d'une machine électrique ordinaire à travers tel ou tel de ces fils, on produisait à l'autre extrémité, où était suspendue une balle de sureau, le mouvement représentatif de telle ou telle lettre de l'alphabet. De 1780 à 1800, des essais semblables furent tentés en Allemagne par Reiser, en Espagne par Salva et Bethancourt. Une ère nouvelle s'ouvrit pour ce genre d'expériences par la découverte de l'électricité à courant continu (*voy.* VOLTA). En 1811, Sœmmering imagina un appareil composé de trente-cinq fils isolés, qui aboutissaient à trente-cinq pointes d'or placées au fond d'une cuve pleine d'eau. En regard de ces pointes se trouvaient écrits les dix premiers nombres et les lettres de l'alphabet. Au moment où l'on mettait l'un de ces fils en contact avec le pôle positif et un autre avec le pôle négatif de la pile voltaïque, deux bulles de gaz, l'un d'oxygène et l'autre d'hydrogène, qui se dégageaient aux deux pointes d'or correspondantes, indiquaient des signaux. Vers la même époque, l'Américain Coxe proposa de substituer au télégraphe aérien un système fondé sur la décomposition des substances chimiques sous l'action du courant de la pile de Volta. En 1819, le célèbre physicien danois Œrsted signala l'action exercée par les courants électriques sur l'aiguille aimantée, et cette importante découverte de l'électro-magnétisme fut bientôt suivie des travaux si remarquables d'Ampère. Dès 1820 le grand physicien français imagina un appareil analogue à celui de Sœmmering, et où le dégagement des bulles de gaz était remplacé par le mouvement de petites aiguilles aimantées. Mais tous ces systèmes avaient l'inconvénient d'être trop compliqués; aussi tombèrent-ils bientôt dans l'oubli.

Tel était l'état de la question, lorsqu'elle fut reprise plus sérieusement par M. Morse. Après plusieurs essais infructueux, il réussit à construire un appareil (*recording electric telegraph*) qu'il fit fonctionner en 1835 dans l'édifice de l'université à New-York. Deux ans après Weatstone en Angleterre, et Steinheil en Bavière, inventèrent, chacun de son côté, un appareil entièrement différent de celui de Morse. Dès ce moment le nombre de ceux qui suivaient avec curiosité le développement de la télégraphie électrique commença à grossir. En 1838, M. Morse se rendit en Angleterre pour y prendre un brevet; mais on le lui refusa, sous prétexte que l'invention avait déjà été publiée partiellement dans le *Journal du Commerce* de New-York. Dans la même année, il vint à Paris, et déposa un modèle de son instrument à l'Académie des Sciences.

Cependant, ce n'est qu'en 1844 (le 27 mai) que le premier télégraphe électrique fut établi aux États-Unis, entre Baltimore et Washington : la première dépêche transmise fut l'annonce de l'élection de James Polk à la présidence. L'année suivante, le gouvernement français, jaloux de concourir à la mise au jour d'une aussi grande invention, demanda aux chambres une allocation de 240,000 francs. Plusieurs points restaient encore à éclaircir. La commission nommée par le ministre de l'intérieur, et dont Arago faisait partie, s'était d'abord posé la question que voici : « Peut-on transmettre le courant électrique avec assez peu d'affaiblissement pour que des communications régulières s'établissent d'un seul trait, sans station intermédiaire, par exemple entre Paris et le Havre? » Pour répondre à cette question, la commission fit passer le courant électrique par un fil de cuivre, établi, le long du chemin de fer de Rouen, sur des poteaux de bois placés de 50 mètres en 50 mètres, et fit revenir ce courant par un autre fil semblable, placé immédiatement au-dessous; son intensité était mesurée par la déviation que le courant imprimait à une aiguille de boussole. On trouva ainsi que le courant produit à Paris et transmis à Mantes, le long du premier fil, revenait par la terre beaucoup mieux que par le second fil : la terre faisait donc, dans cette expérience, un conducteur

beaucoup plus utile que le second fil métallique. On se demanda ensuite : Comment est-il possible avec un seul courant d'effectuer des signes différents ? En d'autres termes, comment peut-on produire cette intermittence de mouvement si nécessaire dans toute application d'une force quelconque ? — On sait qu'en faisant circuler un courant électrique le long d'un fil roulé en hélice autour d'une tige de fer doux on aimante cette tige momentanément, mais non pas d'une manière permanente, comme on le ferait si au lieu de fer doux on employait de l'acier. Le fer doux ainsi aimanté peut, tout comme l'aimant permanent, attirer une pièce de fer neutre. Mais avec le premier il suffit d'interrompre le courant pour arrêter le mouvement, tandis qu'une telle intermittence ne pourrait s'obtenir avec l'aimant permanent. Là est tout le secret du procédé : c'est en faisant naître et disparaître alternativement la force attractive dans une masse de fer qu'on peut transmettre à une seconde station tous les signaux partis d'une première. De ce principe si simple découlent les divers systèmes télégraphiques imaginés depuis. D'après ce qui précède, il sera facile de comprendre le système qui fut d'abord inventé par M. Morse. A la station où doit arriver la dépêche, ayons une longue bande de papier qui puisse se mouvoir entre deux rouleaux au moyen d'un mécanisme quelconque. Au-dessus de la bande de papier se place la pièce de fer, destinée à être alternativement aimantée et non aimantée : son mouvement de bascule entraîne un pinceau. Au moment où le courant passe, la pièce est attirée par une masse de fer stationnaire ; elle bascule, et pousse le pinceau jusqu'au papier. C'est de la durée de ce courant que dépendra la variété des signaux. S'il ne dure qu'un instant, le pinceau ne tracera qu'un point ; s'il a duré un peu plus, le pinceau ne se relèvera qu'après avoir imprimé sur le papier un trait d'une longueur sensible. On peut ainsi faire succéder un point à un point, un point à un trait, intercaler un point entre deux traits, un trait entre deux points, etc., produire, en un mot, tous les signaux nécessaires à la correspondance la plus variée. Avec le procédé de M. Morse, qui reçut bientôt en France d'importantes modifications, on parvint dès 1845 à noter jusqu'à 84 signaux dans une minute. Ce procédé fut en 1851 adopté en Allemagne, et en 1856 les différents gouvernements, représentés au congrès de Paris, allouèrent à l'illustre inventeur une somme de 400,000 fr., à titre de récompense. M. Morse, passionné pour tout ce qui est vrai, utile et beau, n'a pas renoncé à son art favori ; heureux au sein de sa famille, il continue de cultiver la peinture avec succès dans sa résidence de Locust-Grove, deux milles au sud de Poughkeepsie, sur les bords de l'Hudson. F. Hoefer.

Shaffner, *Telegraph Companion*, vol. I et II (New-York) ; 1854. — *The Guide* (Journal Américain), p. 81. — *Moniteur* du 29 avril 1845 (*Discours* de M. Arago *à la chambre des députés*. — *Documents particuliers*.

MORSO (*Salvatore*), érudit italien, né le 8 février 1766, à Palerme, où il est mort, le 14 février 1828. Après avoir été reçu docteur en philosophie, il embrassa l'état ecclésiastique, et trouva dans l'archevêque Airoldi un bienveillant protecteur de ses travaux. Il s'adonna principalement à l'étude des langues orientales, puis à celle des antiquités de la Sicile. En 1814 il fit partie de la chambre des communes et en 1826 il devint recteur de l'université de Palerme, où pendant plusieurs années il avait occupé la chaire d'arabe. On a de lui : *Locmanni sapientis Fabulæ arabicæ, cum interpretatione latina et notis Thomæ Erpenii; accedunt notæ, lexicon arabico-latinum et primorum grammatices elementorum tabulæ* ; Palerme, 1796, in-8° ; — *Spiegazione di due lapidi esistenti nella chiesa di San-Michele Arcangelo* ; ibid., 1813, in-4° ; — *Sistema di tachigrafia italiana* ; ibid., 1813, in-8° ; — *Descrizione di Palermo antico* ; ibid., 1827, in-8° ; cet ouvrage, le meilleur de l'auteur, avait déjà paru dans le *Giornale letterario di Sicilia* (tomes VIII à XIII). P.

Mortillaro, *Elogio di S. Morso*, dans le t. Ier de ses *Opere* (Palerme, 1838).

MORTAGNE (*Gautier* de). *Voy.* Gautier.

MORTAGON, roi des Bulgares, tué en 826. En 815, peu de temps après son avénement, il conclut la paix avec l'empereur grec Léon, dont les troupes venaient de traiter le pays bulgare avec la plus grande cruauté. En 823, apprenant le danger que courait l'empereur Michel le Bègue, assiégé dans Constantinople par l'usurpateur Thomas, il annonça à Michel qu'il marchait à son secours ; l'empereur, très-avare et craignant d'avoir à payer chèrement l'aide des Bulgares, manda à Mortagon qu'il saurait bien se défendre tout seul contre Thomas. Mais le roi, avide de butin, prétendit être obligé par son traité avec Léon de secourir l'empire ; il vint avec une armée considérable camper devant Constantinople à quelque distance des rebelles. Attaqué par Thomas, il remporta une éclatante victoire, qui consolida le trône de Michel. En 826 Mortagon fut tué, tandis que ses ambassadeurs étaient à la cour de Louis le Débonnaire pour traiter des limites de leur pays. O.

Cedrenus. — Zonaras. — Eginhard, *Annales*.

MORTCZINNI (*Frédéric-Joseph*, baron de), sectaire allemand, né à Bautzen, vers le milieu du dix-septième siècle, mort après 1790. Il s'appelait en réalité *Jean-Théophile Hermann*. En 1779 il se fit inscrire sous le faux nom de Mortczinni parmi les étudiants en théologie à l'université de Wittemberg, prétendant avoir subi en Moravie de cruelles persécutions à cause de sa religion. Pendant les années suivantes, il parcourut une grande partie de l'Allemagne du nord et plusieurs villes de Pologne, prêchant, élevant des controverses religieuses, et faisant de nombreux disciples, qu'il

intéressait à son sort par des récits merveilleux. En 1786 il s'établit à Copenhague, et voulut y fonder une loge de francs-maçons en concurrence avec celle qui existait déjà ; son entreprise échoua. Les nombreux ennemis qu'il s'était faits par son humeur agressive et violente découvrirent qu'il était fils d'un marchand d'écureuils, qu'il n'avait jamais fait d'études, que, placé par son père chez un avoué, il s'était sauvé bientôt après de sa ville natale, où il avait laissé la réputation d'un mauvais sujet Ces découvertes n'empêchèrent pas plusieurs personnes de lui confier l'instruction religieuse de leurs enfants; cependant en se vantant publiquement de pouvoir enseigner selon le désir de ses élèves les dogmes des trois confessions chrétiennes, il donnait la mesure de sa valeur. On ne sait pas ce qu'il est devenu à partir de 1790. Il a publié plusieurs opuscules théologiques et ascétiques. O.

Rotermund, *Suppl.* à Jöcher. — Meusel, *Lex*.

MORTELLARI (*Michele*), compositeur italien, né en 1750, à Palerme, mort vers 1810. Envoyé à Naples, où il reçut des leçons de Piccini, il n'avait que vingt ans lorsqu'il écrivit à Rome son premier opéra, intitulé : *Troja distrutta*. Il parcourut ensuite les principales villes d'Italie, et se fit connaître par plusieurs ouvrages, où l'on trouve des morceaux d'une facture agréable et facile. Vers la fin de 1785 il se rendit à Londres, et y publia plusieurs recueils de chansons et d'ariettes, remarquables par une certaine naïveté. Des douze opéras qu'il a fait représenter, nous citerons *Didone abbandonata* (1771), *Le Astuzie amorose* (1775), *Ezio* (1777), *Armida* (1778), *Alessandro nell' Indie* (1779), et *Semiramide* (1785). P.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

MORTEMART, ancienne famille française des branches de la famille de Rochechouart; elle a pour tige *Guillaume*, second fils d'Aimery VIII, vicomte de Rochechouart, mort en 1272. Parmi ses descendants, les plus connus sont :

Aimery Ier, sénéchal de Toulouse et d'Albigeois en 1351, et capitaine pour le roi en Poitou, Limousin et Saintonge.

Jean Ier, mort vers 1444, chambellan de Charles VII, qui lui donna en 1426 le gouvernement de La Rochelle.

René, baron de Mortemart, né en 1528, mort en 1587. Dès l'âge de quinze ans il suivit son père François au siége de Perpignan; ensuite il se trouva au siége d'Épernay, à la défense de Metz (1552), à Hesdin, où il fut pris les armes à la main, aux prises de Poitiers et de Rouen, et aux batailles de Saint-Denis, de Jarnac et de Montcontour. Il fit de grandes dépenses pour subvenir aux frais de la guerre contre les huguenots, et commanda une compagnie d'ordonnance, que l'on citait comme l'une des mieux entretenues de l'armée royale. Henri III lui donna en 1580 le collier du Saint-Esprit. De son mariage avec une fille du maréchal de Tavannes, il eut dix enfants, dont deux, *René* et *Aimé*, devinrent chefs des branches de *Montpipeau* et de *Tonnay-Charente*.

Gabriel, marquis, puis duc de Mortemart, né en 1600, mort le 26 décembre 1675, à Paris. Il fut chevalier des ordres, premier gentilhomme de la chambre et gouverneur de Paris. Il se fit remarquer à la cour par son esprit, son amabilité et son instruction. Il obtint en 1650 l'érection du marquisat de Mortemart en duché-pairie; mais les lettres patentes ne furent enregistrées au parlement que le 15 décembre 1663. Il est moins célèbre par lui-même que par ses enfants, le duc de Vivonne, Mmes de Montespan et de Thianges et l'abbesse de Fontevrault (*voy.* ces noms). P. L.

MORTEMART (*Louis* DE ROCHECHOUART, duc DE), général français, né le 3 octobre 1681, mort le 30 juillet 1746, à Soisy-sous-Étiolles. Arrière-petit-fils du précédent, il porta d'abord le nom de *prince de Tonnay-Charente*, et prit celui de *duc de Mortemart* à la mort de son père (3 avril 1688). Entré aux mousquetaires en 1699, il eut une compagnie de cavalerie (1700), avec laquelle il fit une campagne en Italie, et devint colonel du régiment de son nom (30 mars 1702). Après avoir servi en Allemagne et en Flandre, il contribua, en 1707, sous les ordres de Villars, à la soumission du Palatinat, combattit à Oudenarde et à Malplaquet, et se distingua par plusieurs actions d'éclat à la défense de Douai. Créé maréchal de camp (1710), il continua de servir en Flandre, passa en 1714 en Catalogne, et assista au siége et à la prise de Barcelone. Le 30 mars 1720, il fut nommé lieutenant général. En 1710 il avait remplacé le duc de Beauvilliers, son beau-père, dans la charge de premier gentilhomme de la chambre. P. L.

Moréri, *Grand Dict. Hist.* — *Le Mercure*, juillet 1746.

MORTEMART (*Victurnien-Jean-Baptiste-Marie* DE ROCHECHOUART, duc DE), général français, né à Éverly (Seine-et-Marne), le 8 février 1752, mort à Paris, le 4 juillet 1812. Élève de l'école d'artillerie de Strasbourg en octobre 1768, il fut nommé le 20 mars 1774 colonel du régiment de Lorraine, brigadier d'infanterie le 1er janvier 1784, et maréchal de camp le 9 mars 1788. La noblesse des bailliages de Guéret et de Sens le députa aux états généraux; mais il se démit de ces fonctions en 1789, et émigra. Il fit à l'armée des princes la campagne de 1792, et passa ensuite en Angleterre, où le roi Georges III, qui l'accueillit avec bienveillance, lui permit de lever un corps de Français émigrés, que paya le gouvernement britannique, et dont il prit le commandement. Il revint sur le continent en octobre 1794, fit partie des troupes qui en 1795 débarquèrent à Guernesey, et passa l'année suivante au service du Portugal, où il demeura jusqu'en 1802, époque où le régiment qu'il commandait fut licencié. De retour en France, il devint, le 26 mars 1812, membre du conseil gé-

néral de la Seine, mais ne remplit que fort peu de temps ces fonctions. Il cultivait les lettres, et a laissé inédits un poëme biblique, intitulé : *Joseph en Égypte*, une traduction du *Paradis perdu* de Milton et diverses poésies légères. H. F.

De Courcelles, *Dict. des Pairs de France*, VIII.

MORTEMART (*Victurnien-Bonaventure-Victor* DE ROCHECHOUART, marquis DE), général français, frère du précédent né à Éverly (Seine-et-Marne), le 28 octobre 1753, mort à Paris, le 16 janvier 1823. Entré en octobre 1768 à l'école d'artillerie de Strasbourg, il fut nommé capitaine dans le régiment de Navarre, et passa ensuite dans celui de Lorraine, dont son frère aîné était colonel. Devenu, en 1778, colonel en second du régiment de Brie, il reçut en mai 1784 le brevet de colonel commandant de celui de Navarre, et fut nommé maréchal de camp, le 1er mai 1791. Député à l'Assemblée constituante par la noblesse du bailliage de Rouen, il y manifesta son attachement aux principes monarchiques, et se montra, mais en vain, un des défenseurs du trône. En 1791 il suivit les princes dans leur émigration et après avoir fait sous leurs ordres la campagne de 1792, il prit un commandement dans un corps de Français émigrés à la solde anglaise, levé par le duc, son frère, et y servit comme lieutenant-colonel. Il accompagna ce dernier sur le continent en octobre 1794, puis à Guernesey en 1795, et passa l'année suivante en Portugal, d'où la paix d'Amiens lui permit de rentrer en France, en 1802. M. de Mortemart fut nommé en 1809 membre du conseil général de la Seine-Inférieure, et ce furent les seules fonctions qu'il remplit sous l'empire. A son retour, Louis XVIII le fit lieutenant général, le 3 mars 1815, et l'éleva à la pairie, le 17 août suivant. H. F.

Éloge du marquis de Mortemart, prononcé par le duc de Crillon à la chambre des pairs, séance du 12 février 1823.

MORTEMART (*Victor-Louis-Victurnien* DE ROCHECHOUART, comte, puis marquis DE), pair de France, fils du précédent, né à Colmesnil (Seine-Inférieure), le 12 août 1780, mort à Paris, le 29 janvier 1834. Il émigra avec sa famille en 1791, et après avoir terminé son éducation en Allemagne, comme il ne pouvait tomber sous le coup des lois portées contre les émigrés, il rentra en France au mois d'avril 1799, et trois ans après il épousa Anne-Éléonore Pulchérie de Montmorency, qui le 10 février 1806 fut nommée dame du palais de l'impératrice. Le comte de Mortemart fut lui-même pourvu en 1808 du gouvernement du château de Rambouillet et devint l'année suivante membre de la Légion d'Honneur. Après la restauration, il fut en 1819 et 1820 président de l'une des sections du collége électoral de la Seine-Inférieure, et succéda comme pair de France à son père, dans la séance du 10 avril 1823. Le roi le nomma l'année suivante président du conseil général de son département, et Charles X le fit commandeur, puis grand-officier de la Légion d'Honneur (22 mai 1825 et 29 octobre 1826). Ces faveurs royales n'empêchèrent point le marquis de Mortemart de prêter son appui au gouvernement de Juillet. Il a laissé un assez grand nombre de poésies manuscrites, notamment une imitation d'*Obéron*, de Wieland. H. F.

De Courcelles. *Dict. des Pairs de France*, VIII. — *Moniteur univ.*, 1834, p. 212.

* **MORTEMART** (*Casimir-Louis-Victurnien* DE ROCHECHOUART, duc DE), diplomate et général français, né à Paris, le 20 mars 1787. Fils de V.-J.-B.-M., duc de Mortemart et d'Adélaïde-Pauline-Rosalie de Cossé-Brissac, il émigra en 1791 avec sa famille, qui le fit élever en Angleterre, et ne revint en France qu'en 1801. Entré au service, dans les gendarmes d'ordonnance, en septembre 1803, il obtint une sous-lieutenance au 1er régiment de dragons (10 février 1806), et fit les campagnes de Prusse et de Pologne. Il assista aux combats de Pultusk et de Golymin, où il fut blessé, et la fermeté avec laquelle il soutint à Friedland les attaques des Russes lui mérita la croix de la Légion d'Honneur (1er octobre 1807). Lieutenant au 25e régiment de dragons et aide-de-camp du général Nansouty (2 et 10 mars 1809), il devint capitaine au même corps (26 juillet suivant), et se distingua aux journées de Ratisbonne, d'Essling et de Wagram. Napoléon Ier le nomma (12 février 1811) l'un de ses officiers d'ordonnance et le chargea de plusieurs missions importantes, entre autres de l'inspection générale des côtes de Hollande et de Danemark. M. de Mortemart rejoignit la grande armée à Posen et fit en 1812 la campagne de Russie, pendant laquelle il reçut le titre de baron de l'empire. Échappé aux désastres de la retraite de Moscou, il rentra en France avec une santé tellement délabrée qu'il ne put prendre part qu'aux derniers événements de la campagne de 1813. Il combattit néanmoins à Leipsick et à Hanau, et sa conduite dans cette dernière bataille lui valut d'être promu officier de la Légion d'Honneur (30 novembre 1813). Dans la campagne de 1814, il fut chargé de présenter à Marie-Louise les drapeaux pris sur les alliés à Champ-Aubert, à Nangis et à Montereau, et se trouvait à Paris au 31 mars. Un des premiers, il adhéra à la déchéance de Napoléon; Louis XVIII le nomma pair de France (4 juin 1814), et capitaine-colonel des Cent-Suisses de sa garde, place occupée avant la révolution par le duc de Brissac, son aïeul maternel. Créé chevalier de Saint-Louis (25 août), il escorta les princes au 20 mars 1815 jusqu'à Béthune, où la maison militaire du roi fut licenciée, rejoignit peu après Louis XVIII à Gand, et rentra avec lui au mois de juillet suivant. Grâce à ses connaissances militaires, il réorganisa sur de nouvelles bases sa compagnie des gardes à pied ordinaires du roi, et en fit un véritable corps d'élite. Ses services et sa fidélité furent successivement récompensés par les titres

de major général de la garde nationale de Paris (14 octobre 1815), de maréchal de camp (22 novembre), de chevalier des ordres du roi (30 mai 1825), d'ambassadeur en Russie (mars 1828), et enfin de lieutenant général (23 octobre suivant). De retour de Saint-Pétersbourg, en 1830, il se rendait aux eaux lorsque, passant à Versailles, il apprit les événements qui se déroulaient à Paris, et accourut aussitôt à Saint-Cloud, où il supplia le roi de prendre de promptes mesures. Charles X, après avoir longtemps résisté, crut faire à la révolution une concession suffisante en autorisant (29 juillet) M. de Mortemart à former un nouveau cabinet, dont il le nomma président. Le duc refusa d'abord, prétendant qu'un tel fardeau était au-dessus de ses forces; vaincu cependant par l'insistance du roi, qui descendit jusqu'à la prière, il accepta, et obtint du monarque le rapport des ordonnances, le rétablissement de la garde nationale et la convocation presque immédiate des chambres. Malheureusement son retard, encouragé par l'entêtement de Charles X, à se présenter en personne à la réunion des députés présidée par Laffitte, et à l'hôtel de ville, où il envoya le comte de Sussy, contribua à la déchéance de la branche aînée, et ce fut à lui que Bérard, député de Seine-et-Oise, répondit le mot devenu célèbre: « *Il est trop tard!* » S'installant néanmoins au Luxembourg, M. de Mortemart prépara quelques projets de loi destinés à conjurer la situation, eut une entrevue avec le duc d'Orléans, qui l'assura de son inaltérable dévouement au chef de sa race; mais le 31 juillet, après avoir vu son autorité méconnue dans les bureaux du *Moniteur*, repoussée par la chambre des députés et insultée à l'hôtel de ville, le dernier ministre de Charles X reconnut son impuissance et reprit le chemin de Saint-Cloud.

Une fois la révolution consommée, M. de Mortemart, qui déjà dans la chambre des pairs s'était signalé par quelques votes favorables à la cause libérale, prêta son concours à la nouvelle dynastie, qui le 5 janvier 1831 le nomma ambassadeur extraordinaire en Russie, le chargea d'une mission spéciale auprès de l'empereur Nicolas et le promut (8 janvier 1831) grand' croix de la Légion d'Honneur. En octobre de cette année, il succéda définitivement au maréchal duc de Trévise comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg, et conserva ce poste jusqu'en 1833. Un moment écarté de la scène politique, par la révolution de février, il fut le 31 août 1849 rétabli dans le cadre de l'état-major général, et s'étant rallié au parti napoléonien, il reçut plus tard le commandement de la 19e division militaire (Bourges). Un décret impérial du 27 mars 1852 l'appela à siéger au sénat. H. Fisquet.

L. Blanc, *Histoire de Dix Ans*, tome I, chap V et VI. — De Vaulabelle, *Histoire des deux Restaurations*, tome VIII, ch. V et VI. — A. Mazas, *Mission de M. de Mortemart*. — S Bérard, *Souvenirs historiques*. — Châteaubriand, *Mémoires*.

* **MORTEMART-BOISSE** (*François-Jérôme-Léonard*, baron de), littérateur et agronome français, né le 12 janvier 1785, à Versailles. Il descend d'une ancienne famille originaire de la Marche (1). Admis fort jeune au service, il se distingua au siége de Stralsund (1807), au combat de Neumark et à la bataille d'Essling (1809), où il obtint la croix d'Honneur. Les blessures qu'il avait reçues pendant cette journée le forcèrent à prendre sa retraite comme adjudant-major. Nommé en 1813 sous-préfet de Remiremont, il organisa contre les Russes la levée en masse de l'arrondissement. Après le 20 mars 1815, il exerça les mêmes fonctions au Havre et fut appelé dans le mois de juin à la préfecture d'Eure-et-Loir; mais il donna presque aussitôt sa démission. Depuis cette époque il s'est occupé de travaux littéraires et agricoles. Il est membre d'un grand nombre d'ordres étrangers et de sociétés savantes. On a de lui : *Recherches sur les différentes Races de Bêtes à laine de la Grande-Bretagne*; Paris, 1824, in-8°; — *Considérations sur l'industrie anglaise*; Paris, 1826, in-8°; — *Des Races ovines de l'Angleterre, ou guide de l'éleveur de moutons à longue laine*; Boulogne-sur-Mer, 1827, in-8°; — *Le Touriste, histoire, voyages et scènes intimes*; Paris, 1834, in-8°; — *Voyage pittoresque dans le grand-duché de Bade*; Paris, 1836, in-4°, fig.; — *Nécessité de modifier l'état actuel de la législation sur les biens communaux*; Paris, 1839, in-8°; — *Voyage dans les landes de Gascogne*; Paris, 1840, in-8°; l'auteur y rend compte des progrès qu'a réalisés la colonie agricole d'Arcachon; — *La Vie élégante à Paris*; Paris, 1857, 1858, in-18.

M. de Mortemart-Boisse a été l'un des fondateurs de la *Revue des Deux Mondes*, où il a publié divers articles historiques et littéraires. Il a collaboré au *Cultivateur*, à *La Maison rustique*, à *L'Europe littéraire* et au *Cent et un* sous le nom de *lord Wigmore*; aux *Heures du soir* sous celui de *lady Mortimer*; au *Livre rose* sous celui de la *comtesse de Marle-Mortemart*, son aïeule; au *Panorama littéraire*, au *Plutarque français*, au *Livre des Conteurs*, etc.

P. L—y.

Les Tablettes militaires. — *Le Biographe et le Nécrologe*. — Daniel de Saint-Anthoine, *Biogr. de Seine-et-Oise*, II. — Quérard, *La France littér.*

MORTIER (*Jérôme* du), latiniste flamand, né à Lille, en 1520, mort dans la même ville, en 1580. Il pratiqua quelque temps le barreau de Louvain; mais s'étant marié, en 1547, avec une riche demoiselle de Bruges, de la famille La Capelle, et dont il eut quinze enfants en quinze ans (2), il s'adonna exclusivement aux belles-

(1) Son père, *Marc-Marie*, né le 6 juin 1756, à Paris, était fils d'un consul général qui sauva, en 1747, étant à Malaga, l'escadre française sous les ordres du chevalier de Piosia. Il se retira sous l'empire avec le grade de lieutenant-colonel

(2) Cette dame mourut en 1562, âgée de trente-cinq

lettres et au bonheur intérieur. Il mourut de la maladie pestilentielle qui dévasta les provinces du nord de la France en 1580. Le devise de Du Mortier était : *Mors omnia solvit, fœdera, amicitias et connubialia jura*. On a de lui un recueil (posthume) de poésies, en vers élégiaques, divisé en cinq livres : *De studiis auctoris ; De Rebus Bello gestis ; De Bacchanalibus ; De Funeribus ; De Amore et Odio* ; Arras, 1620, in-8°.

L—z—e.

Paquot, *Mém. pour servir à l'hist. litt. des Pays-Bas*, t. II, p. 21-23.

MORTIER (*Nicolas* DU), helléniste belge, né à Tournai, en 1639, mort à Rome vers 1710. Il fit ses études au collége du Lys à Louvain, et en 1658 se rendit en Italie, où il fit profession chez les Clercs réguliers. Il enseigna longtemps la théologie à Rome, et devint général de sa congrégation vers 1700. On a de lui : *Etymologiæ sacræ Græco-Latinæ, seu e Græcis fontibus depromptæ, in quibus omnia pene vocabula ab Hellade oriunda, ad theologiam positivam, scholasticam et moralem spectantia in didacticis, polemicis et hieroistoricis magis obvia explicantur, enucleantur, variis eruditionibus illustrantur*, etc. ; Rome, 1703, in-fol. Cet ouvrage peut servir à peine aux personnes qui, ne sachant pas le grec, veulent apprendre la signification des mots latins empruntés à cette langue. L'auteur s'y est attaché particulièrement à développer les étymologies ; mais il y donne souvent des définitions arbitraires. C'est ainsi qu'au mot βηρύλλιον (beryllus) (1) il répète que cette pierre arrête les catarrhes et guérit les maux d'yeux. « C'est pourquoi, ajoute-t-il, on en fait une application à saint Thomas, lorsque cet apôtre toucha les plaies du Sauveur ressuscité. Par la même raison, et pour quelques autres effets du béryl, cette pierre est le symbole du dernier jugement, dont le souvenir guérit de tous maux, etc. » Cette citation peut faire apprécier les tendances de l'auteur. Il manque d'ailleurs dans son livre un grand nombre de mots d'un usage fréquent. L—z—e.

Archives de Louvain. — Hélyot, *Histoire des Ordres religieux*, t. IV, p. 263-274.

MORTIER (*Édouard-Adolphe-Casimir-Joseph*), duc DE TRÉVISE, maréchal de France, né au Cateau-Cambrésis, le 13 février 1768, mort à Paris, le 28 juillet 1835. Fils d'Antoine-Charles-Joseph Mortier, député aux états généraux, il fit de bonnes études au collége des Irlandais, à Douai, et fut destiné par sa famille à la carrière commerciale. Les goûts du jeune homme le portaient vers l'état militaire, et en 1791 il obtint une sous-lieutenance dans un régiment de carabiniers. Cette même année, ses compatriotes le nommèrent capitaine d'une compagnie dans le 1er bataillon du département du Nord, et il fit ses premières armes à l'affaire de Quiévrain, où il eut un cheval tué sous lui (28 avril 1792). Les champs de bataille de Jemmapes, de Nerwinde, de Sellemberg, près Louvain, furent successivement témoins de sa valeur, et sa conduite à la journée d'Hondschoote lui valut le grade d'adjudant général (16 octobre 1793). Blessé d'un coup de mitraille au moment où il se rendait maître du village de Dourlers, au déblocus de Maubeuge, il se signala de nouveau à Mons, à Bruxelles, à Louvain, à Fleurus, fut employé sous Kleber au siége de Maëstricht, et y fut chargé par le général Poncet d'attaquer le fort Saint-Pierre, qu'il força de capituler. Il se trouva ensuite sous les ordres de Marceau au passage du Rhin, à Neuwied. En 1796, commandant les avant-postes de l'armée de Sambre et Meuse, Mortier, qui le 31 mai avait culbuté les Autrichiens au delà de l'Acher, tourna le lendemain, dans les plaines d'Ems, la gauche du prince de Wurtemberg, que le général Lefebvre attaquait de front, et par ce mouvement le contraignit d'abandonner (4 juin) la position d'Altenkirchen, avec une perte de six mille hommes et de onze pièces de canon. A la bataille de Friedberg, il passa de vive force la Nidda, fit à l'ennemi deux mille prisonniers à Wildendorff (4 juillet), s'empara successivement de Giessen, de Gemunden, de Schweinfurt, et obligea le général Wartensleben, qui avait capitulé à Francfort, de quitter Wurtzbourg et de se replier sur Bamberg. Le 8 août, au combat d'Hirscheid, il remplaça l'adjudant général Richepanse, blessé, dans le commandement de la cavalerie, et dans son rapport sur ce combat et sur le passage de la Rednitz, Kleber fait le plus grand éloge de la conduite, du sang-froid, de la bravoure et de la présence d'esprit de Mortier. Après avoir négocié avec l'électeur l'occupation de Mayence par les Français (30 décembre), et après la paix de Campo-Formio (17 octobre 1797), il ne crut pas devoir accepter le grade de général de brigade, qui lui fut offert, et demanda le commandement du 23e régiment de cavalerie, qu'on lui accorda ; mais toutefois il fut de nouveau nommé, en 1799, général de brigade, et envoyé à l'armée du Danube, où il commanda les avant-postes de l'avant-garde. Il obtint encore de nombreux succès, se trouva (25 mars 1799) à la prise de Lieptingen et à tous les combats qui eurent lieu en avant d'Offembourg. Promu général de division (25 septembre suivant), il fut appelé au commandement de la quatrième division de l'armée d'Helvétie, enleva aux Russes le village de Vellishoffen, marcha sur Schwitz avec Masséna pour attaquer Souwaroff dans le Muthenthal, et concourut puissamment à l'expulsion du feld-maréchal russe du territoire helvétique. Il était allé prendre le commandement de la deuxième division de l'armée du Danube, lorsqu'un arrêté du gouvernement consulaire (29 mai 1800) l'appela au commandement de la 16e division militaire, dont le chef-lieu était Paris

ans. Du Mortier se remaria avec une demoiselle de Lannoy, de Lille ; mais cette fois il n'eut pas d'enfants

(1) Nom que les anciens donnaient à une sorte d'émeraude qui tirait sur le jaune.

Après la rupture du traité d'Amiens et à la reprise des hostilités contre l'Angleterre, Mortier reçut l'ordre de s'emparer de l'électorat de Hanovre. Il partit à cet effet de Nimègue (15 avril 1803), et par ses bonnes dispositions contraignit le feld-maréchal Walmoden à repasser l'Elbe et à conclure (2 juin) une capitulation qui fut signée vis-à-vis de Sublingen, dans un bateau, au milieu du fleuve. Cette convention déclarait l'armée hanovrienne prisonnière, et rendait la France maîtresse de tout l'électorat, et particulièrement des embouchures de l'Elbe et du Weser. Pendant son séjour en Hanovre, Mortier régularisa l'administration de ce pays, réprima des dilapidations et des abus, et s'attacha surtout à prévenir les envahissements d'autorité et à soutenir le faible et le fort. A son retour à Paris, il fut nommé l'un des quatre généraux de division commandant la garde des consuls, et spécialement l'arme de l'artillerie.

Napoléon Bonaparte, devenu empereur, comprit Mortier dans la première promotion de maréchaux qu'il fit, le 19 mai 1804, le nomma (4 juin) chef de la 2e cohorte, grand-officier de la Légion d'Honneur, et lui donna le grand-cordon de cet ordre, le 2 février 1805. Appelé, en septembre suivant, au commandement d'un des corps de la grande armée d'Allemagne, le maréchal Mortier se dirigea en octobre sur la rive gauche du Danube, coupa les communications de l'armée russe avec la Moravie, et, à la tête d'une colonne composée seulement de quatre mille six cents combattants, il rencontra (11 novembre) au village de Leoben l'armée entière du général Kutusoff, forte de trente mille hommes, la combattit avec courage malgré l'infériorité du nombre, et fut heureusement secouru au moment où il allait succomber. Ce combat, l'un des plus mémorables de la campagne, en fut aussi l'un des plus meurtriers, et les deux partis s'attribuèrent la victoire. La ville natale du maréchal voulut éterniser ce brillant fait d'armes par un monument; Mortier refusa cet honneur. En 1806, l'empereur l'ayant chargé d'occuper toutes les places de l'électorat de Hesse-Cassel, il entra à Cassel le 1er octobre, et soumit sans combattre tout le pays. De la Hesse, Mortier marcha sur le Hanovre, et arriva le 19 novembre à Hambourg, où, à la prière de Bourrienne, qui y était ministre plénipotentiaire, il se borna à confisquer les propriétés anglaises et à mettre en arrestation les Anglais, au lieu de saisir, comme le portaient, dit-on, ses instructions, une somme de 80 millions de marcs *banco* déposée à la banque de cette ville. Le maréchal, s'avançant ensuite par le pays de Mecklembourg, envahit la Poméranie, et tenta le siége de Stralsund, où toutes les troupes suédoises s'étaient retirées. Le petit nombre de soldats qu'il avait à sa disposition ne lui permit point cependant de poursuivre activement ce siége, et au commencement d'avril 1807 il porta son quartier général à Grimmen. Le 16 de ce mois il battit les Suédois à Ancklam, et le surlendemain il conclut à Scklaskow, avec le général d'Essen, une suspension d'armes, aux termes de laquelle les îles d'Usedom et de Wolgast reçurent une garnison française. Au mois de juin suivant, il prit une part brillante à la bataille de Friedland, où il commandait la gauche de l'armée. A la paix de Tilsitt (21 juin), il fut nommé gouverneur général de la Silésie, et peu après il reçut le titre de *duc de Trévise* avec une dotation de 100,000 francs de rentes sur les domaines de l'ancien électorat de Hanovre.

Passé en Espagne en 1808 comme commandant du cinquième corps, le maréchal Mortier concourut au siége de Saragosse (février 1809), et se dirigea vers la Castille après la prise de cette place. Le 18 novembre, il gagna la bataille d'Ocaña, où soixante mille Espagnols furent dispersés et anéantis par trente mille Français, seconda ensuite le maréchal Soult dans ses opérations contre Badajoz, fut chargé du siége de Cadix, et l'habile manœuvre qu'il exécuta après avoir passé la Gebora amena le gain de la bataille de ce nom (19 février 1811). Mortier, lors de la campagne de Russie, reçut le commandement de la jeune garde, et ce fut lui qui, en sa qualité de gouverneur du Kremlin, fut chargé de la terrible mission de faire sauter ce vieux palais des tzars, après le départ de l'empereur de Moscou. Cet ordre fut exécuté le 23 octobre 1812, et la veille de son départ il fit prisonnier le général Winzingerode, qui venait l'attaquer avec un corps de troupes de Twer, passa la Bérésina pour soutenir et appuyer sur la route de Borisow le maréchal Oudinot, engagé avec les divisions russes, et dans cette fatale retraite il fit tout ce que l'on pouvait attendre d'un bon capitaine et tout ce que permettaient les circonstances, pour sauver les troupes qu'il commandait. Chargé de la conduite de l'arrière-garde après la bataille de Krasnoë (18 novembre), il s'occupa sans relâche de la conservation de ses soldats, et son cœur fut pénétré de douleur à la vue des maux qu'il ne pouvait empêcher ni prévenir.

Après avoir réorganisé la jeune garde à Francfort-sur-le-Mein, il combattit à la tête de ce corps à Lutzen (2 mai 1813), à Bautzen, à Dresde, à Wachau, à Leipsick et à Hanau, se dirigea sur Spire en décembre, et arriva à Langres le 11 janvier 1814. Pendant la campagne de France le maréchal Mortier déploya ses talents militaires accoutumés, et ce fut lui qui dans la défense de Paris fut chargé de soutenir le choc de l'armée alliée dans les plaines de Saint-Denis, et quand le comte Orloff, aide de camp de l'empereur Alexandre, vint le sommer de mettre bas les armes, « les alliés, répondit noblement le maréchal, pour être au pied de la butte Montmartre, ne sont pas pour cela maîtres de Paris. L'armée s'ensevelirait sous ses ruines plutôt que de souscrire à une capitulation honteuse; et

d'ailleurs, quand elle ne pourra plus le défendre, elle sait comment et par où effectuer sa retraite devant et malgré l'ennemi. »

Cependant, après la suspension d'armes conclue par le duc de Raguse, le maréchal quitta ses positions, et concentra son corps d'armée au Plessis-Chenet, près de Corbeil, d'où il envoya, le 8 avril, son adhésion à la déchéance de Napoléon et aux actes du gouvernement provisoire. Nommé presque aussitôt commissaire extraordinaire du roi dans la seizième division militaire à Lille, dont il devint ensuite gouverneur, Mortier fut nommé chevalier de Saint-Louis le 2 juin 1814 et pair de France le 4 du même mois. A l'époque du 20 mars 1815 le gouvernement lui destinait le commandement d'une armée de réserve que l'on voulait former à Péronne; mais les circonstances s'opposèrent à l'exécution de ce projet. Arrivé à Lille un peu avant Louis XVIII, le duc de Trévise se hâta de prévenir M. de Blacas qu'à la seule nouvelle du passage du roi les troupes de cette garnison étaient prêtes à se soulever. Il supplia ce prince de sortir de la place, s'offrant de l'escorter lui-même hors des portes, afin d'imposer aux soldats par sa présence. Effectivement, il accompagna Louis XVIII jusqu'au bas du glacis et se rendit aussitôt à Paris, où Napoléon le créa membre de la chambre des pairs et le chargea de l'inspection des places frontières de l'est et du nord. Au retour du roi, il perdit son titre de pair, et en novembre 1815 il fut l'un des membres du conseil de guerre chargé de juger le maréchal Ney, et qui bien maladroitement, quoique avec de bonnes intentions, se déclara incompétent. Le 10 janvier 1816, il fut nommé gouverneur de la quinzième division militaire, à Rouen, et la même année élu député pour le département du Nord. Une ordonnance du 5 mars 1819 le rétablit dans les honneurs de la pairie, puis il devint commandeur de Saint-Louis le 24 août 1820 et chevalier des ordres du roi, le 30 mai 1825. Le maréchal fut en décembre 1830 nommé ambassadeur en Russie, et occupa ce poste jusqu'au 11 septembre 1831, où il devint grand-chancelier de la Légion d'Honneur. Pour terminer une longue crise ministérielle, il consentit, le 18 novembre 1834, à accepter le portefeuille de la guerre; à ses yeux, c'était un immense sacrifice, et en présence de l'opposition marquée de la presse il prétendait que c'était là une dernière campagne, où il allait jouer plus que sa vie. Il résigna ces fonctions le 12 mars 1835. La veille de l'anniversaire des journées de Juillet, la famille du maréchal, alarmée des bruits d'attentats qui circulaient sourdement, et craignant pour lui la fatigue, voulut le détourner d'assister à la revue royale du 28; mais il persista dans la résolution qu'il avait prise d'y paraître, et accompagna le roi. Au moment où le cortége parvint sur le boulevard du Temple, il se plaignit de la chaleur, et quelques instances qu'on lui fit pour l'engager à se retirer, il n'y voulut jamais consentir. A peine avait-il exprimé son refus qu'eut lieu l'explosion de la machine infernale dirigée par Fieschi, et il tomba comme foudroyé par l'éclat de la mitraille. Il respirait encore quand on le transporta dans une salle de billard du Jardin Turc; il chercha à s'appuyer contre une table; puis, tout à coup saisi par les dernières convulsions, il porta le corps en arrière, poussa un grand cri, et expira. Peu d'hommes ont parcouru une carrière militaire aussi brillante que le maréchal Mortier, qui à un courage à toute épreuve et au talent du général joignait une grande franchise et une rare modestie. Sa mort, s'il l'eût reçue sur un champ de bataille, eût été digne d'un vieux guerrier; mais par le malheur des temps elle se trouve liée dans l'histoire au souvenir de nos discordes civiles et de nos catastrophes politiques. Le 16 septembre 1838 on inaugura au Câteau la statue colossale en bronze du maréchal. H. Fisquet.

Moniteur. *Éloge du maréchal Mortier*, prononcé à la chambre des pairs, le 23 mai 1836, par le comte de Caffarelli. — H. Bis, *Notice sur le maréchal Mortier.* — *Fastes de la Légion d'Honneur*, t. Ier.

MORTIMER (*Roger*, comte de), seigneur anglais, favori de la reine Isabelle, né vers 1287, mis à mort le 29 novembre 1330. Après la mort de son père, tué à la bataille de Bucit contre les Gallois, Roger Mortimer fut placé sous la tutelle de Gaveston; mais lorsque celui-ci devint le favori d'Édouard II, Mortimer ne s'attacha pas à sa fortune. Comme les autres seigneurs de son temps, il chercha dans des guerres particulières contre ses voisins et dans des révoltes contre l'autorité royale les moyens d'accroître ses richesses et sa puissance. Le gouvernement de l'Irlande lui fut confié, et quoiqu'il ne l'exerçât qu'une seule année, il assura la suprématie des Anglais sur ce pays. En 1320 il s'unit aux comtes de Lancaster et d'Hereford et à d'autres barons pour demander à Édouard II le renvoi et la punition des deux Despenser (Spencer). Le roi refusa, et les Spencer l'emportant, Mortimer fut arrêté et mis à la Tour. Deux fois condamné à mort et deux fois gracié par le roi, il n'espérait pas une troisième grâce; il gagna un des officiers de la Tour, s'échappa, et se réfugia en France auprès de Charles le Bel, en 1323. A la cour de France, il se rencontra avec Isabelle (*voy.* ce nom), reine d'Angleterre, qui était venue demander à son frère Charles le Bel, secours contre les Spenser. Une liaison adultère, cimentée par une haine commune contre les favoris d'Édouard unit le seigneur fugitif et la reine émigrée. Édouard, instruit des complots tramés contre lui, réclama auprès de Charles le Bel, qui, ne voulant pas violer ouvertement la paix, éloigna Isabelle. Cette princesse se retira avec Mortimer dans le Hainaut, y rassembla un millier d'hommes d'armes français et brabançons, et descendit en Angleterre en 1326. Sa présence détermina une insurrection qui eut pour résultats la chute des Spencer et la déposition d'Édouard II

en 1327. La liaison désormais publique d'Isabelle et de Mortimer excitant l'indignation des Anglais, les deux amants craignirent que les seigneurs ne replaçassent Édouard sur le trône, et ils firent assassiner le malheureux prince, le 31 mars 1327. Édouard II eut pour successeur son jeune fils Édouard III, qui régna sous la tutelle de sa mère. Le comte de Lancastre fut nommé gardien du royaume et protecteur de la personne du roi; mais l'autorité réelle passa entre les mains de Mortimer, qui accumula bientôt sur sa tête autant de haine que Gaveston et Spencer. Effrayé de cette haine croissante, Mortimer évitait avec soin les chances d'une guerre étrangère. Contrairement à la volonté d'Édouard III, il traita avec Robert Bruce, roi d'Écosse, et reconnut l'indépendance de ce royaume, en 1328. Cette transaction augmenta le mécontentement des barons. Une première prise d'armes contre le favori n'eut aucun succès, et Mortimer se vengea en faisant couper la tête au comte de Kent, oncle du roi, et en faisant emprisonner le comte de Lancastre. Mortimer avait dès lors atteint le plus haut point de puissance, et il se croyait bien assuré dans sa position; mais un terrible danger le menaçait du côté où il s'y attendait le moins. Le jeune roi Édouard, âgé de moins de dix-neuf ans, trama avec une dissimulation profonde la perte du favori. Un parlement avait été convoqué à Nottingham; la reine et Mortimer s'étaient logés dans le château; Édouard y pénétra par un souterrain, le 19 octobre 1330, et arrêta Mortimer malgré la résistance de la reine. Le parlement lui fit son procès, et le condamna à être pendu. La sentence, immédiatement exécutée, était juste sans doute; mais le jugement n'avait pas été régulier, et vingt ans plus tard il fut annulé comme illégal. Z.

Rymer, *Acta*. — Th. Walsingham, *Annals*. — Knyghtow, *De Event. Angl.* — Froissart, *Chroniques*. — Hume, *History of England*.

MORTIMER (*John-Hamilton*), peintre anglais, né en 1741, à Eastbourne, port de Sussex, mort le 4 février 1779, à Londres. Son père était collecteur de douanes, et son oncle, médiocre peintre de portraits, lui enseigna les premiers éléments du dessin. A dix-huit ou dix-neuf ans, il vint à Londres, et fréquenta l'atelier de Hudson, qui avait été le maître de Reynold. Il reçut aussi des conseils de Cipriani. Mais il dut surtout ses remarquables progrès à son talent d'observation et à l'étude assidue de la belle galerie que le duc de Richmond avait libéralement ouverte aux jeunes artistes. En 1779 il fut nommé par le roi membre de l'Académie des Beaux-Arts. Ses principaux ouvrages sont : *Saint Paul convertissant les Bretons*, *Le Roi Jean accordant la grande charte aux barons*, *La Bataille d'Azincourt*, *Vortigern et Rowena*, *Les Progrès du vice*, *Le Serpent d'airain*, etc. Mortimer n'était pas coloriste; mais il dessinait avec autant de largeur que de sûreté. Il recherchait dans ses compositions l'étrange, le fantastique et l'horrible, et savait en tirer des effets et des contrastes saisissants. Les tableaux de chevalet, où il a retracé des scènes de bandits ou de contrebandiers, sont fort recherchés. K.

Pilkington, *Dict. of Painters*.

MORTIMER (*Thomas*), littérateur anglais, né en 1730, à Londres, où il est mort, en décembre 1809. Il était petit-fils de *John* MORTIMER, mort en 1736, et qui a laissé sur l'agriculture un traité fort estimé, traduit en français sur la 6ᵉ édit. (Paris, 1765, 4 vol. in-12). Ayant perdu l'emploi de vice-consul dans les Pays-Bas, il s'adonna à la littérature. Presque octogénaire, il travaillait encore pour le compte des libraires, et se plaignait, rapporte d'Israeli, de la préférence accordée à de jeunes aventuriers. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages utiles, parmi lesquels on remarque : *The Bristish Plutarch*; Londres, 1762, 6 vol. in-8°, trad. en français par Mᵐᵉ de Vasse (Paris, 1785-1786, 12 vol. in-8°); — *Dictionary of Trade and Commerce*; ibid., 1766, 2 vol. in-fol.; — *The Elements of Commerce, politics and finances*; ibid., 1772, in-4°, trad. en allemand (Leipzig, 1781); — *History of England*; ibid., 3 vol. in-fol.; — *The Student's pocket Dictionary, or compendium of history, chronology and biography*; ibid., 1777, in-12; — *Every man his own broker*; ibid., 1782, in-8°; — *A general Dictionary of Commerce, trade and manufactures*; ibid., 1809, in-8°. Il a aussi traduit de Necker *De l'Administration des Finances de la France* (1786, 3 vol.). P.

European Magazine, XXXV, 249.

MORTIMER (*Pierre*), musicien allemand, né en 1750, à Herrnhut (Saxe), mort vers 1820. Il est auteur d'un livre excellent : *Der Choral-Gesang zur Zeit der Reformation* (Le Chant choral au temps de la Réforme); Berlin, 1821, in-4° : où il examine les avantages des anciens modes grecs sur la tonalité moderne. D'après le jugement de M. Fétis, c'est un travail digne du plus vif intérêt et qui renferme des vues aussi nouvelles que lumineuses. Mortimer vécut dans une si grande obscurité qu'à Dresde même, où il s'était retiré, il était à peu près inconnu. Il appartenait à la secte des frères Moraves. Ce fut Zelter qui fit imprimer son ouvrage. K.

Zelter, *Corresp. avec Gœthe*. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

MORTIMER. *Voy.* CADE (*Jean*).

MORTO DA FELTRO. *Voy.* FELTRO (*Morto da*).

MORTON (*John*), prélat et ministre anglais, né en 1410, à Bere, bourg du comté de Dorset, mort le 15 septembre 1500 (1). De l'abbaye de Cerne, où il fut élevé, il passa au collége Baliol à Oxford; attaché au corps enseignant de cette

(1) Selon les registres de l'évêché d'Ely. L'obituaire de Canterbury donne la date du 16 des calendes d'octobre.

université, il y remplit les emplois de modérateur de l'école de droit et de principal de Peckwater-Inn. Son double talent de légiste et d'avocat près de la *court of arches* lui fit une grande réputation; il y gagna en outre des protecteurs et de nombreux bénéfices ecclésiastiques. Parmi les dignités dont il fut pourvu, il suffit de citer celle d'archidiacre, qu'il occupa à Winchester, à Huntingdon et à Leicester. Le plus puissant de ses patrons, et celui qui contribua le plus à sa fortune, fut l'archevêque de Canterbury, Thomas Bourchier; présenté par lui à la cour d'Henry VI, il prit une part active à la querelle des *deux roses* et entra au conseil privé. Sous Edward IV, il n'eut pas moins d'influence; nommé garde des archives (1473), il fut envoyé en ambassade près de l'empereur d'Allemagne (1474), et conclut avec Louis XI le traité de paix de 1475. Le roi l'éleva à l'évêché d'Ely (1478) et le désigna pour l'un de ses exécuteurs testamentaires. Le jour même où Richard III usurpa la couronne, il fit arrêter Morton et trois de ses collègues dans la salle du conseil, et, après l'avoir laissé quelque temps en prison, il le remit à la garde du duc de Buckingham (1483). Mais Morton employa si habilement son temps et ses paroles, qu'il réussit bientôt à détacher ce seigneur du parti de Richard et qu'il le poussa même dans une révolte dont il devait être la première victime. Aussitôt que la mort des fils d'Edward fut connue, il proposa d'offrir la couronne à Henri, comte de Richmond, qui, du chef de sa mère, représentait la maison de Lancastre; mais à la condition qu'il épouserait la princesse Élizabeth, à qui les droits de la maison d'York étaient alors dévolus. Ce mariage, comme il le faisait observer, devait unir les partisans des deux familles dans la défense d'une même cause, leur donner la possibilité de triompher de Richard III et mettre fin aux dissensions qui déchiraient depuis si longtemps le pays. Ce plan fut accepté avec empressement par le comte de Richmond et tous ses amis (septembre 1483). L'insurrection avortée du duc de Buckingham en ajourna l'exécution. Morton se sauva sous un déguisement dans l'île d'Ely et de là sur les côtes de Flandre; il ne reparut à la cour qu'après le couronnement d'Henry VII (1485). Accueilli avec la plus haute distinction, il succéda à Bourchier dans l'archevêché de Canterbury (1486), et fut nommé grand-chancelier d'Angleterre (1487). En 1493 le pape Alexandre VI lui envoya le chapeau de cardinal. Morton était un homme sage et avisé, de beaucoup d'instruction et de probité. Ses contemporains, et surtout Thomas Morus, son élève, lui ont décerné de grands éloges. On lui reprochait un excès de hauteur et de sévérité; le peuple le détestait à cause de certaines taxes odieuses qu'il rétablit à la volonté expresse de l'avare Henry VII, entre autres l'impôt gratuit (*benevolence*), qui atteignait à la fois riches et pauvres. Il avait amassé de grandes richesses, dont il fit constamment le plus noble usage. On a souvent attribué à ce prélat la *Vie de Richard III*, qui parut sous le nom de Thomas Morus. P. L—Y.

John Budden, *Life of John Morton*; 1607, in-8°. — Collier, *Ecclesiastical History*. — Chalmers, *General Biogr. Dict.* — Bentham, *History of Ely*.

MORTON (*Thomas*), savant prélat anglais, né le 20 mars 1564, à York, mort le 22 septembre 1659, à Easton-Mauduit (comté de Northampton). De la même famille que le précédent, il prit ses degrés à Cambridge et y professa la logique pendant plusieurs années. En 1603 il accompagna en qualité de chapelain lord Eure en Allemagne. Après avoir été doyen de Gloucester et de Winchester, il occupa successivement les siéges de Chester (1615), de Coventry (1618) et de Durham (1632). Durant les troubles il fut emprisonné à la Tour, et un peu avant la mort de Charles Ier on le força de quitter son palais épiscopal. Lors de la suppression des évêchés, le parlement lui accorda une pension de 800 l. st. Ce prélat, aussi instruit que pieux et charitable, entretenait une active correspondance avec les savants de son temps; il était particulièrement versé dans les matières de controverse. Parmi ses nombreux écrits nous citerons: *Apologia catholica*; Londres, 1605-1606, 2 part. in-4°; — *An exact discovery of Romish doctrine in the case of conspiracy and rebellion*; ibid., 1605, in-4°, refatif au complot des poudres; — *A catholike appeale for protestants out of the confessions of the Romane doctors*; ibid., 1610, in-fol.; — *Causa regia*; ibid., 1620, in-4°, réfutation du traité *De officio principis christiani* du cardinal Bellarmin; — *Of the institution of the sacrement by some called the mass*; ibid., 1631, 1635, in-fol.; — *Confessions and proofs of protestant divines*; Oxford, 1644, in-4°; — *Ezekiel's Wheels*; Londres, 1653, in-8°. Morton a laissé une quantité considérable d'ouvrages manuscrits. P.

John Barwick, *Life of Thomas, bishop of Durham*, 1660, in-4°. — Baddily et Naylor, *Life of Th. Morton*, 1669, in-8°.

MORTON (*Richard*), médecin anglais, né vers 1635, dans le comté de Suffolk, mort le 30 août 1698, dans le Surrey. Après avoir terminé ses humanités à Oxford, il embrassa l'état ecclésiastique et devint chapelain d'une famille noble du Worcestershire; mais ses sentiments non-conformistes l'obligèrent à résigner sa place. Il étudia alors la médecine, et fut reçu docteur en 1670. Il acquit bientôt le renom d'un praticien très-habile surtout dans le traitement des maladies chroniques de la poitrine. Après avoir été l'un des premiers à se servir du quinquina, avec une extrême réserve toutefois, il finit par en faire abus, ainsi que de l'eau de chaux. Il fut le rival plutôt que l'émule de Sydenham, et afin de ne pas se rencontrer avec lui il se déclara l'ennemi outré de la méthode antiphlogis-

tique, et s'efforça en toute occasion d'y substituer la méthode échauffante, la seule propre selon lui à détruire les virus à la présence desquels il attribuait les affections aiguës. On a de lui : *Phthisiologia, seu exercitationes de phthisi*; Londres, 1689, in-8°; trad. en anglais (1694) et en allemand (1780); on y trouve beaucoup de faits intéressants noyés dans une théorie des plus confuses; — *Pyretologia, seu exercitationes de morbis universalibus acutis*; Londres, 1692, 1693, in-8°; — *De Febribus inflammatoriis*; Londres, 1694, in-8°. Ses œuvres ont été recueillies plusieurs fois (*Opera omnia*; Amst., 1696, 2 vol. in-8°; Leyde, 1697; Genève, 1727; Lyon, 1737, in-4°, etc.). K.

Rees, *Cyclopædia of Medicine*.

MORTON (*James* Douglas, comte de), pair d'Angleterre, né en 1707, à Édimbourg, mort en 1768. En sortant de Cambridge, il voyagea dans toute l'Europe; à son retour il fonda, par les conseils du célèbre Maclaurin, une académie qui ne tarda pas à rivaliser avec celle de Londres. Plein d'un zèle ardent pour le progrès des sciences, il eut en 1761 beaucoup de part à l'observation du passage de Vénus sur le Soleil, et dirigea avec intelligence le Muséum britannique. Vers la fin de sa vie, il avait entrepris de former un cabinet des archives d'Écosse. Lord Morton fut membre de la Société royale de Londres (1733) et associé de l'Académie des Sciences de Paris. Il siégea à la chambre haute comme pair représentatif d'Écosse. P.

Burke, *Peerage of England*. — Grandjean de Fouchy, dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences*, 1770.

MORTON (*Thomas*), auteur dramatique anglais, né en 1764, dans le comté de Durham, mort le 28 mars 1838. Il commença l'étude du droit; mais, avant d'avoir été reçu avocat, il l'abandonna et se mit à écrire pour le théâtre. Pendant plus de vingt ans il fut l'auteur à la mode; on ne cite guère d'écrivain moderne qui ait été aussi heureux que lui. Presque toutes ses pièces obtinrent du succès. Telle était la confiance qu'il inspirait aux directeurs que l'un d'eux, Harris, lui paya 1,000 liv. sterl. le manuscrit de *Town and Country*, comédie dont il ne connaissait pas même le sujet. On cite de lui : *Columbus* (1792), *Children in the Wood* (1793), *Zorinski* (1795), *Way to get married* (1796), *Cure for the heart ache* (1797), *Speed the plough* (1798), *Secrets worth knowing* (1798), *The blind Girl* (1801), *School of reform* (1805), *Town and Country* (1807), *Roland for an Oliver* (1819), *School for grown Children* (1826), *Invincibles* (1828), etc. De toutes ces pièces il y en a cinq ou six qui sont restées au répertoire. Morton ne brillait par aucune qualité originale; mais il avait une grande habitude de la scène, du savoir-faire, un style mesuré, et il excellait à faire ressortir le talent des acteurs. P.

Baker, *Biogr. Dramatica*.

MORTON (*Samuel-Georges*), célèbre naturaliste américain, né le 26 janvier 1799, à Philadelphie, où il est mort, le 15 mai 1851. Son père, émigré irlandais, établi depuis longtemps à Philadelphie, mourut quand le jeune Samuel était encore au berceau. Sa mère, chargée de trois enfants, et n'ayant que de minces ressources, vint demeurer aux Werst-Farms, à quelques milles de New-York, établissement qui était alors principalement occupé par une population d'Amis ou Quakers. Il étudia douze ans sous leur direction, et si ses progrès ne furent pas rapides, il sentit du moins se développer en lui un goût prononcé pour les lettres et les sciences. Il passa de là dans l'école de Burlington, et y travailla sous les auspices du quaker Gummere; puis il revint en 1814 à Philadelphie se placer dans un comptoir de commerce. En 1817 il perdit sa mère, et la même année un exemplaire de la 16e leçon du docteur Rush, tombé entre ses mains et qu'il lut avec délices, vint encore changer ses projets d'avenir; il résolut de se faire médecin. Il entra donc chez le docteur Parrish, dont la maison fut pour l'Amérique une pépinière d'hommes distingués; il suivit les cours de l'université de Pensylvanie, et fut reçu docteur en 1820. La même année l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie l'admettait au nombre de ses membres. Il vint alors en Irlande visiter le « vénérable oncle » auquel il devait plus tard dédier son grand ouvrage des *Crania Americana*. Celui-ci, peu édifié sur le compte des universités américaines, insista près de son neveu pour qu'il se fît recevoir à Édimbourg. Morton vint donc y suivre l'enseignement médical au milieu du mouvement philosophique dont la capitale de l'Écosse était à cette époque le théâtre. Une longue et dangereuse maladie interrompit là ses études, et ce n'est qu'après un tour en Italie et en Suisse, après avoir visité Paris et Londres, qu'il vint présenter à Édimbourg une thèse intitulée *De Corporis Dolore*, 1823, dans laquelle les qualités de la forme le disputaient à celles du fond; car Morton, qui était poëte lui-même, avait étudié avec passion les langues et les littératures anciennes et modernes. En 1826 Morton revint à Philadelphie s'établir, et nous le retrouvons là occupé à ranger et à classer le muséum de l'Académie qui venait de changer de siége. Il fit même à cette occasion un discours où il retraçait l'histoire de l'Académie depuis sa fondation, et dont trois éditions furent bientôt épuisées.

Le premier essai scientifique que publia Morton fut un article *On Cornine, a new alkaloid*, imprimé dans le *Med. and Phys. Journal*, 1825-1826. En 1827 il présente sa première communication à l'Académie, intitulée : *Analysis of Tabular Spar, from Bucks county, Penn., with a notice of various minerals found at the same locality*. Ce dernier travail, qui n'est pas sans mérite, fut bientôt suivi dans le recueil de l'Académie d'une foule d'articles et de mémoires, quelques-uns très-importants, dont nous

donnons plus loin la liste. La découverte de nombreux bancs de marne avec fossiles dans l'état de New-Jersey, les travaux du canal de Chesapeake, alors en cours d'exécution, fournirent encore un nouvel attrait et un nouvel aliment à ses recherches sur la géologie et la paléontologie, qui l'occupaient alors presque exclusivement. Il donna aussi de nombreux articles au journal de Silliman, et dès 1834 les résultats auxquels il était arrivé furent consignés dans un volume intitulé : *Synopsis of the organic Remains of the cretaceous group of the United-States*; Philadelphie, 1834.

Au milieu de ces travaux, Morton trouva encore le temps de se livrer à l'exercice de la médecine avec succès. Il fut des premiers à introduire en Amérique les moyens physiques de diagnostic dans les affections thoraciques, et écrivit même un ouvrage sur les lésions anatomiques de la phthisie (*Illustrations of Pulmonary Consumption, its anatomical characters, causes, symptoms, and treatment*; Philadelphia, 1834), qu'il avait étudiée à l'hôpital d'Alms-house, où il fut médecin. Enfin, il professa l'anatomie au collége de médecine de Pensylvanie de 1839 à 1843. Depuis longtemps Morton avait commencé sa célèbre collection de crânes humains, et sa tendance vers l'étude de l'histoire naturelle de l'homme s'était révélée dans toute sa puissance. Lui-même en raconte ainsi l'origine. « Ayant eu occasion dans l'été de 1830 de faire la leçon d'ouverture d'un cours d'anatomie, je choisis pour sujet : *Les différentes formes du crâne dans les cinq races d'hommes*. Chose incroyable, je ne pus trouver ni à acheter ni même à emprunter un crâne de chacune de ces races, et je finis ma leçon sans avoir montré ni crâne de Malais ni crâne de Mongol. Profondément frappé d'une pareille pénurie dans une branche aussi importante de la science, je résolus de faire une collection pour moi-même. » Alors rien ne l'arrêta plus ; il se créa des relations de tous côtés, qui devinrent bientôt des amitiés solides ; chacun l'aida et aujourd'hui la collection Morton est la plus vaste du monde. Elle comprenait à sa mort quatre-vingt-huit têtes osseuses de reptiles et de poissons, deux cent soixante et onze d'oiseaux, deux cent soixante-dix-huit de mammifères, et enfin neuf cent dix-huit crânes humains, auxquels il faut encore en ajouter cinquante et un, qui à cette époque étaient en route sur toutes les mers. Cette collection fut payée quatre mille dollars et placée dans le musée de l'Académie. En même temps que Morton était devenu le premier craniologiste du monde, il avait fait de profondes études en ethnologie et révisé tout ce qui avait été écrit jusque alors sur cette science presqu'au berceau. Le premier but qu'il se proposa fut d'examiner et de comparer les crânes des tribus indiennes des deux Amériques. Il détermina la capacité moyenne et la forme de ces crânes comparés entre eux et aux autres races d'hommes, ainsi que les distinctions ethniques qu'on en pouvait tirer. Le résultat de ces travaux fut les *Crania Americana, or a comparative view of the skulls of various aboriginal nations of North and South America : to which is prefixed an Essay on the varieties of the human species*, in-fol.; Philadelphia, 1839. Ce grand ouvrage mit le sceau à la réputation de Morton comme anthropologiste. Le style en est grave, plein de ferveur modeste, et simple comme l'auteur lui-même; « dénué, dit Humboldt, de ces rêveries poétiques qui peuvent être regardées comme les mythes de la physiologie moderne ». L'auteur y considère l'espèce humaine comme « composée de vingt-deux *familles* ou groupes de nations se ressemblant à un plus ou moins haut degré, par les caractères physiques et moraux et par le langage. » Au-dessus de ces familles, il admet la division en cinq *races* de son prédécesseur Blumenbach. Il arrive à cette conclusion que « les nations de l'Amérique à l'exception des tribus polaires, sont d'une seule espèce, mais divisées en deux grandes familles qui se ressemblent par leurs caractères physiques, et diffèrent par leurs caractères intellectuels. »

Le succès des *Crania Americana* détermina la carrière scientifique de l'auteur. Il entra à cette époque en relations avec G.-R. Gliddon, consul des États-Unis au Caire, qui lui adressa bientôt une nombreuse et remarquable collection de crânes recueillis dans la vallée du Nil, et dont la provenance avait été scrupuleusement déterminée. Gliddon arriva lui-même en 1842, et les deux amis poursuivirent de concert leurs études, arrêtées seulement par le défaut de livres, qu'ils ne pouvaient trouver à consulter en Amérique, entre autres le grand ouvrage de Rosellini. Un citoyen de New-York, R.-K. Haight, l'acquit, dans le seul but de favoriser les études égyptiennes. Dès lors rien n'arrêta plus Morton, et il fit paraître, dans les *Transactions* de l'*Am. Philos. Society*, d'importantes communications, bientôt réunies sous le titre de *Crania Ægyptiaca, or observations on egyptian ethnography, derived from history and the monuments*; Philadelphie et Londres, 1844. Morton y étudie successivement la question des plus anciennes populations de la vallée du Nil, des races qui se sont succédé sur les trônes des Pharaons, de l'état social des nègres dans l'antique Égypte, des rapports ethniques des Coptes, des Fellahs, des Nubiens, etc..... La conclusion dernière de l'ouvrage est que « les caractères physiques et organiques qui distinguent les différentes races d'hommes sont aussi anciens que les plus anciens souvenirs de notre espèce ».

Déjà dans les *Crania Americana* Morton avait exprimé son doute sur l'origine unique du genre humain. Il s'était demandé si dès le principe chaque race n'avait pas été conformée pour les conditions locales spéciales au milieu desquelles elle se trouvait. Morton réveil-

lait ainsi une vieille idée qu'on n'avait jamais guère osé mettre en avant, et devint le chef d'une nouvelle école en anthropologie, l'école *polygénique*, qui compte aujourd'hui de nombreux et chauds partisans. Il revint sur ce sujet dans l'*Am. Journ. Sc. and Art : Some Observations on the Ethnography and Archaiology of the American Aborigenes*, 1846 ; bientôt suivi d'un *Essay on Hybridity in animals and plants, considered in reference to the question of the unity of the human species*, 1847. Il conclut en ces termes : « Si des individus d'espèces différentes sont capables de donner ensemble un produit hybride prolifique, l'hybridité cesse d'être un caractère spécifique. Donc le simple fait que les différentes races donnent ensemble des produits plus ou moins prolifiques ne constitue pas par lui-même une preuve de l'unité de l'espèce humaine. » Il dit dans un autre passage que « il faut regarder comme espèces véritables (*true species*) les races qui sont prouvées posséder certaines distinctions primordiales, qui ont été transmises intactes ». Ces doctrines, défendues pour la première fois avec des armes véritablement scientifiques, soulevèrent contre le hardi novateur une tempête d'attaques et d'oppositions étayées la plupart sur l'incertitude scientifique du terme *espèce* que Morton définissait « a primordial organic form ».

En 1848, une grave maladie mit la vie de Morton en danger ; il n'en guérit jamais complétement. Il voulut reprendre ses travaux et toutes les fatigues de la profession de médecin qu'il n'avait jamais abandonnée, jusqu'au jour où il succomba pour ne plus se relever. Outre les travaux que nous avons cités, on a de Morton : *Biographical Notice of the late G. McClellan, M. D. read before the Philad. Coll. of Physicians* 1849 ; — une édition annotée de *Mackintosh's Practice of Physic ; — An illustrated system of human Anatomy, special, general, and microscopic ;* Philadelphia, in-8°, 1849 ; — un grand nombre de notes et de mémoires publiés dans le *Med. and Phys. Journal of Philadelphia*, 1825-1826 ; dans le *Journ. of the Academy*, 1827 à 1848 ; et dans *l'Am. Journ. Scien. and Art*, 1832 à 1847. Ces travaux montrent que Morton cultivait avec une ardeur presque égale toutes les branches des sciences naturelles. Voici la liste complète de ses mémoires relatifs à l'anthropologie publiés dans le *Journ. of the Academy ;* elles ont pour titre : *Some Remarks on the ancient Peruvians*, 1841 ; — *Remarks on a mode of ascertaining the internal capacity of the human cranium*, 1841 ; — *Observations on eight skulls from Mexico*, 1841 ; — *Remarks on the sutures of the Cranium as connected with the growth of the corresponding bones*, 1841 ; — *On the so-called Pigmy race of people who are asserted to have formerly inhabited a part of the valley of the Mississippi*, 1841 ; — *Result of measurement of 45 adult negro crania, in order to ascertain the internal capacity of the skull in the African race*, 1841 ; — *On an adult skeleton from Ticul*, Yutacan, 1842 : — *Brief Remarks on the diversities of the human species and on some kindred subjects*, 1842 ; — *Inquiry into the distinctive characteristics of the aboriginal race of America*, 1844 ; — *Remarks on the skull of a Hottentot ;* — *On a second series of ancient Egyptian crania*, 1844 ; — *Measurements of skulls of native African*, 1844 ; — *Remarks on the skulls of a Mexican, a Lenape, and a Congo negro*, 1845 ; — *Remarks on the crania of two ancient Peruvians, two mound skulls from Missouri, a Hottentot, a Mozambique negro, and four mummied Egyptian heads*, 1845 ; — *Remarks on an aboriginal cranium from Chilicothe, Ohio*, 1847 ; — *Remarks on an Indian cranium from Richmond, on the Delaware*, 1847 ; — *Remarks on a Bushman Boy at Philadelphia*, 1848 ; — *Remarks on an ancient Peruvian cranium from Pisco*, 1848 ; — *Remarks on four skulls of Shoshonees*, 1848 ; — *Observations in the size of the brain in various races and families of man*, 1848.

Morton a laissé quelques poésies empreintes d'un esprit religieux et d'une douceur admirable qu'il avait puisé dans sa jeunesse au milieu des quakers. On a aussi de lui des manuscrits sur les questions qui l'avaient occupé. Il projetait pour l'avenir un ouvrage intitulé *Éléments d'Ethnologie*, qui devait être comme le couronnement de sa carrière scientifique. Des extraits de ses manuscrits ont déjà été publiés par MM. Nott et Gliddon, qui ont embrassé et défendu après Morton les mêmes doctrines : *Excerpta from Morton inedited manuscripts* dans *Types of Mankind ;* par Nott et Gliddon ; Philadelphie, 1854.

GEORGES POUCHET.

Meigs, *A Memoir of Morton*. — Wood, *A biographical Memoir of Morton*. — Grant, *Sketch of the Life and character of Morton*. — Patterson, *Memoir of the life and scientific labors of Morton*.

MORTON (*James*, comte DE). *Voy.* DOUGLAS.

MORUS (*Thomas*), célèbre homme d'État et écrivain anglais, né à Londres, en 1480 (1), décapité le 6 juillet 1535. Placé de bonne heure au collége Saint-Antoine de Londres par son père John More, chevalier et juge du banc du roi, il y fit de rapides progrès. Le cardinal Morton entendit parler du savoir précoce du jeune écolier, et le fit venir devant lui ; charmé des reparties vives et spirituelles de Morus, il l'admit au nombre de ses pages. Dans les représentations dramatiques, qui se donnaient aux grandes fêtes dans le palais du cardinal, Morus venait souvent se joindre aux acteurs, et improvisait un

(1) C'est la date généralement admise ; quelques historiens donnent 1479, d'autres 1484.

rôle nouveau, qu'il jouait avec une gaîté pleine d'entrain. Vers 1497 il fut envoyé à Oxford par le cardinal pour y terminer ses études. Son père, homme à mœurs rigides, ne mettait à sa disposition que peu d'argent à la fois, de peur qu'il ne se laissât distraire par les plaisirs; il en résulta que Morus mit amplement à profit les leçons de ses maîtres, Grocyn et Linacre, deux savants humanistes. Sa principale distraction était de s'entretenir avec ses deux amis intimes, Lilly et Tonstal. Ses compositions en vers, soit latins, soit anglais, surtout ses épigrammes empreintes d'une douce ironie, furent bientôt remarquées dans toute l'Europe. « Thomas More, écrivait alors Beatus Rhenanus, compose avec un goût inimaginable; il traduit avec un grand bonheur d'expression. Plaisant sans causticité, il badine et ne blesse point; il rit sans jamais offenser personne. » C'est à cette époque aussi que remontent deux petits poëmes comiques de Morus, dont l'un a servi de modèle au conte de *John Gilpin* de Cowper. Bientôt cependant les idées de Morus s'assombrirent; il souffrait des efforts que lui coûtait sa chasteté exemplaire; pour dompter la chair, il prit un cilice qu'il ne quitta plus, et s'imposa des privations sévères, qu'il cachait avec soin aux yeux de tous. Il avait pendant quelque temps formé le projet d'entrer dans un couvent de franciscains; mais il y renonça sur les conseils de son directeur, le doyen Colet. Pour complaire à son père, il se livra à l'étude du droit (1), qu'il continua à Londres, où il était retourné en 1499. Après s'être initié à New-Inn et à Lincolns-Inn à la pratique des affaires, il fut nommé lecteur dans une des cours de la chancellerie. Bientôt après il attira l'attention générale par les conférences qu'il fit à l'église Saint-Laurent de Londres sur la *Cité de Dieu* de Saint-Augustin au point de vue philosophique et historique. La lecture de ce livre renouvela en lui l'idée de quitter le monde; il alla habiter un couvent de chartreux; partageant les exercices spirituels des moines et leurs travaux manuels, il consacrait le temps qui lui restait à la lecture des classiques grecs et latins, à l'étude de la langue française et à la musique, qu'il aimait aussi beaucoup. Après avoir ainsi passé plusieurs années dans la retraite, il en sortit et se maria. *Maluit maritus esse castus quam sacerdos impurus*, dit Érasme, qui était dès lors son confident le plus intime (2). Reçu chez un gentilhomme du nom de John Colte, il était devenu amoureux de la seconde de ses filles, la plus belle de la maison; il se rendait auprès du père pour la demander en mariage, lorsqu'il réfléchit, dans sa candeur, que Jeanne, l'aînée, serait chagrinée de cette préférence; aussitôt il changea de résolution, et épousa Jeanne, qui le récompensa par l'affection la plus dévouée.

Morus se mit à exercer la profession d'avocat; ses talents lui valurent bientôt un grand nombre de clients. Loin d'en profiter pour s'enrichir, il faisait constamment tous ses efforts pour ne pas avoir à plaider et pour amener par une transaction la fin des différends. Jamais, quels que fussent les honoraires qu'on lui offrait, il n'acceptait de défendre une cause qui lui semblait injuste. Après être resté deux ans au barreau, il fut élu par les habitants de Londres un des sous-sheriff de la cité, emploi qui consistait alors à juger les causes civiles. Il y montra le même esprit de probité et de désintéressement; il remettait aux plaideurs nécessiteux les frais de procédure qui formaient ses émoluments. Grâce à l'influence qu'il acquit sur la population par cette noble conduite, il apaisa une violente émeute des ouvriers de Londres. Nommé en 1503 membre du parlement, il parla avec énergie contre les exactions croissantes du roi Henri VII; pour se venger, ce prince fit, sous un misérable prétexte, intenter un procès au père de Morus, et le força à payer une centaine de livres. Ne voulant pas plier sous l'arbitraire du roi et ayant alors tout à craindre, Morus se retira en France. A la mort de Henri il revint à Londres, et reprit la profession d'avocat. Henri VIII, présent à une audience, où Morus défendit avec succès les intérêts du pape, remarqua l'éloquence du jeune légiste, dont il avait déjà admiré les vers sur son couronnement, et il chargea le cardinal Wolsey de l'amener à la cour. Après une longue résistance, Morus, qui aimait l'indépendance, ne se décida qu'après beaucoup d'hésitation à servir le roi. Nommé d'abord maître des requêtes, il entra bientôt après au conseil privé, et fut créé chevalier. Plusieurs missions diplomatiques en France et en Flandre lui furent confiées. Il ne se départit pas dans ses nouvelles fonctions de l'intégrité sévère qui l'avait empêché de faire fortune. Cependant, bien qu'il eût gardé pour sa propre personne les goûts les plus simples, il avait à entretenir sa famille sur un pied convenable. Il résidait alors à Chelsea, village à deux milles de Londres, où il s'était fait construire une maison de campagne. Après la mort de sa première femme (1514), dont il lui restait trois filles et un fils, il avait épousé Alice Middleton, veuve, ni belle ni riche, d'une humeur inégale, mais bon cœur au fond. Elle aimait la représentation, et se moquait parfois des scrupules de son mari: celui-ci resta insensible à ces railleries.

Au retour d'une de ses ambassades, Morus refusa l'offre d'une pension considérable, à cause de la charge de sous-sheriff, qu'il continuait à exercer: « S'il arrivait, écrivit-il à Érasme, qu'une question de privilége s'engageât entre mes concitoyens et le roi, ils me croiraient moins sincère

(1) *Qui meapte natura vehementer a litibus abhorreo, etiam cum lucrum adhibent*, dit-il lui-même.

(2) Dès qu'ils se connurent, Érasme et Morus s'aimèrent comme deux frères. Le premier saisit toutes les occasions pour citer le nom de son ami; il trouve moyen de parler de lui jusque dans ses grammaires. « *In Moro mihi videor exstinctus, adeo μία ψυχή juxta Pythagoram duobus erat.* »

et moins dévoué à leurs intérêts, en me voyant lié par les récompenses du prince. » Si le soin de sa fortune lui causait peu de soucis, en revanche il regrettait que le nombre de ses occupations l'empêchât de cultiver les lettres. Lorsqu'il rentrait chez lui, il surveillait l'éducation, extrêmement soignée, qu'il faisait donner à ses enfants, corrigeait lui-même leurs devoirs, et ne cessait de leur enseigner la pratique des préceptes évangéliques; il consacrait le peu de loisirs qui lui restaient à étudier les mœurs des animaux, dont il avait formé une ménagerie, et à recueillir une collection de curiosités de tous genres. Cependant, sur les instances de ses amis, il résolut de composer un ouvrage digne des espérances qu'on avait conçues de lui dans sa jeunesse. Abrégeant ses repas, déjà si courts, gagnant quelques heures sur son sommeil, il travailla pendant plusieurs mois à la rédaction de sa fameuse *Utopie*. Il en communiqua le manuscrit à quelques savants de ses intimes, qui le comblèrent de félicitations. Budé mit en tête une préface; Érasme surveilla lui-même l'impression du livre, qui, publié en 1518, excita aussitôt un concert d'admiration. Le poëte français Germain Brice, contre lequel Morus avait lancé peu d'années auparavant quelques épigrammes (1), conçut la plus vive jalousie de ce succès; il fit paraître, sous le titre d'*Anti-Morus*, un pamphlet, où il critiquait amèrement les épigrammes de son adversaire. Celui-ci écrivit une vive réponse, qui venait d'être imprimée lorsque Érasme, qui était lié avec Brice, le pria de ne pas donner suite à cette affaire; Morus, avec une grandeur d'âme rare chez les lettrés de cette époque et même de tous les temps, racheta toute l'édition.

Pendant que son nom se répandait en Europe, Morus gagnait tous les jours dans la faveur du roi : ce n'était pas tant son activité, son aptitude aux affaires et sa probité qui le faisaient bien venir du prince; mais Henri aimait à causer sur les lettres ou les sciences avec Morus, dont l'enjouement et les saillies l'amusaient. Aussi Morus fut-il en peu d'années appelé successivement aux emplois de trésorier de la couronne, et de chancelier de Lancastre. Cependant il regrettait vivement la sujétion où le tenait l'amitié que lui témoignait Henri; mandé à tout moment au palais, soit pour discuter quelque grave question de théologie ou de philosophie, soit pour égayer le roi par ses bons mots, il était forcé de résider à Londres, et ne pouvait visiter sa famille que de loin en loin. Il se mit alors à affecter à plusieurs reprises la plus grande gravité, lorsque le roi s'attendait à entendre sortir de sa bouche des plaisanteries; il parvint ainsi à refroidir un peu le goût que le roi montrait pour sa personne, et à recouvrer quelque liberté.

(1) Brice avait excité l'animosité de Morus en célébrant en vers pompeux la destruction du magnifique vaisseau anglais le *Régent*, brûlé par les Français.

En 1523, Morus fut élu contre son gré *speaker* du parlement; la cour le porta à cet office, parce qu'elle comptait sur son influence pour décider l'assemblée à voter les énormes impôts devenus nécessaires par l'administration de Wolsey. Après avoir obtenu la promesse qu'aucun membre du parlement ne serait inquiété pour l'expression de ses opinions, Morus accepta de défendre la demande de crédits, qui ne furent cependant votés que par suite des menaces du roi contre les membres récalcitrants. Wolsey, qui dès la première séance avait cherché à intimider l'opposition, se vit forcé d'abandonner cette voie par les réclamations énergiques de Morus en faveur des franchises des communes. Il lui en fit publiquement des reproches quelque temps après; loin de s'excuser auprès du tout-puissant ministre, Morus répondit à cette sortie par des plaisanteries. Le cardinal, irrité, essaya de se débarrasser de lui en le faisant envoyer comme ambassadeur en Espagne; mais Morus représenta au roi que sa santé délicate ne résisterait pas à un voyage lointain, et il obtint de rester à Londres.

Quelque temps après, il écrivit contre Luther un long traité, où il relevait dans un langage qui nous paraît grossier les injures lancées contre Henri VIII par le moine saxon. L'amertume de cet écrit s'explique par le retour de Morus aux idées austères de sa jeunesse. « A mesure qu'il s'élevait dans les honneurs, dit M. Nisard, son humilité augmentait de jour en jour, comme un correctif croissant de la fortune. La prospérité lui faisait peur; les faveurs l'épouvantaient comme autant de tentations et de piéges, et il n'engageait dans les affaires que ses talents, réservant sa conscience à Dieu.... Sa maison avait pris peu à peu l'air d'un couvent. La religion se mêlait à tous les travaux, à tous les plaisirs. Après le souper, pendant lequel on lisait quelque livre édifiant et avant qu'on fît de la musique, ce qui était l'amusement de la veillée, il parlait aux siens des choses de la piété et leur recommandait le soin de leur âme. Dans la journée chacun était occupé de quelque chose d'utile. Jamais on ne jouait, contre la coutume de l'époque. Pour les maîtres comme pour les domestiques, séparation des hommes et des femmes. On ne se mêlait qu'aux heures des repas, pour la prière, pour la lecture de piété. » La vivacité avec laquelle Morus avait attaqué Luther lui valut, contre son désir, de devenir de nouveau le favori du roi. Henri allait le trouver dans sa maison, partageait son modeste repas et s'entretenait avec lui longuement et avec abandon. Un jour le roi venait de le quitter, lorsque Morus s'entendit féliciter par son gendre Roper de l'affection que lui témoignait le roi; il répondit avec tristesse : « Si ma tête pouvait lui faire gagner un seul château en France, il n'hésiterait pas à la faire tomber. »

Quoique plein de pressentiments funestes, il

n'osa pas refuser la dignité de grand chancelier qui lui fut offerte, lorsque Anne de Boleyn fut parvenue à faire renvoyer Wolsey (1529). Le roi l'avait désigné, pour profiter de l'ascendant que Morus avait sur le parlement, alors très-mécontent; de plus il espérait que, pour garder la haute position qui lui était accordée, Morus ferait taire ses scrupules au sujet du divorce, qui se poursuivait alors entre Henri et Catherine d'Aragon; et il pensait que toute opposition contre son mariage avec Anne cesserait en Angleterre quand un homme aussi respecté que Morus y aurait donné son adhésion. Mais Morus avait pris la ferme résolution de ne participer en rien aux mesures qui allaient être prises pour faire prononcer ce divorce.

C'était la première fois que les sceaux étaient confiés à un homme qui n'était ni prélat ni de haute noblesse. Aussi le duc de Norfolk, en installant solennellement Morus dans sa nouvelle charge, fit-il un pompeux éloge de ses qualités, qui le plaçaient au-dessus des hommes les plus illustres par leur naissance. Morus répondit avec une humilité sincère et un courage plein de modestie, ces paroles, trop remarquables pour ne pas être citées :

« Quand je regarde ce siége et que je considère quels grands personnages s'y sont assis avant moi, quand surtout je me rappelle l'homme qui l'a occupé le dernier, son étonnante sagacité, son expérience consommée, quelle fut sa haute fortune pendant quelques années, et comment il finit par une chute si triste, mourant sans honneur et sans gloire, j'ai quelque raison de regarder les dignités humaines comme choses de peu de durée et la place de chancelier comme beaucoup moins désirable que ne le pensent ceux qui m'en voient honoré. C'est pour cela que j'y vais monter comme à un poste plein de travail et de dangers, dépourvu de tout honneur véritable et solide, et d'où il faut d'autant plus craindre de tomber, qu'on tombe de plus haut.... Qu'on juge maintenant combien doivent me plaire et la dignité de chancelier et les éloges du noble duc. »

Lorsque peu de temps après le roi essaya de déterminer Morus à se prononcer sur la légalité du divorce, le chancelier se jeta à genoux et rappela au roi qu'avant d'entrer à son service, il avait juré de penser d'abord à Dieu et après Dieu au roi, ce qu'il ferait toujours. Henri cacha son dépit, et lui promit de ne plus le tourmenter sur ce point. Pour éviter de participer à l'affaire du divorce, Morus se renferma strictement dans les attributions judiciaires de sa charge; il apporta toute son activité à faire de nouveau régner la justice, fort négligée sous l'administration de Wolsey. « Le nouveau chancelier, ajoute M. Nisard, mit à flot toutes les affaires laissées en suspens, et donna une impulsion forte et utile à tous les corps de la judicature, lesquels s'étaient relâchés, faute d'un contrôle supérieur. Comme magistrat, nul ne porta plus loin que lui les vertus de sa profession, probité, intégrité, vigilance. Dans des temps réguliers, où la promptitude et la sûreté des jugements auraient été comptées comme un des plus grands biens dans un vaste État, l'administration de Morus eût été assez utile et assez glorieuse pour qu'on lui reconnût le droit de s'abstenir de toute autre affaire. Mais dans l'état des esprits et de la civilisation d'alors, son application aux devoirs de sa place ne fut pas appréciée, et nul ne lui en tint compte, si ce n'est peut-être quelques clients, qui languissaient après une décision et qu'il retira des mains de la justice subalterne. .... Dans les cas où la loi et le bon sens étaient d'accord, Morus montrait la seule qualité qu'on exige du magistrat, la promptitude. Dans ceux où le bon sens était offensé par la loi, il tempérait l'une par l'autre. Dans les cas imprévus, il avait une sorte d'équité ingénieuse, à la manière de Salomon, plus piquante qu'élevée, et marquée, si cela peut se dire, d'un peu de rusticité. On en citait des traits qui reportent l'esprit aux temps antiques. »

Dans ses moments de loisir, de plus en plus rares, Morus écrivait des ouvrages de polémique religieuse, et il y apportait une ardeur croissante contre les nouvelles opinions. Reconnaissant de son zèle, les évêques d'Angleterre se cotisèrent pour lui offrir en présent la somme de 8,000 livres. Morus, qui occupait la place la plus lucrative du pays à raison des émoluments détournés qu'elle procurait, était cependant resté pauvre parce qu'il n'avait jamais voulu faillir à la plus méticuleuse honnêteté : il refusa la récompense qu'on lui destinait pour le temps qu'il dérobait à son sommeil afin de repousser les attaques des hérétiques contre la religion catholique. Ceux-ci se vengèrent par des calomnies; ils accusèrent le chancelier d'avoir pendant son ministère traité avec la dernière cruauté tous ceux qui s'écartaient de l'Église romaine. Leurs incriminations, répétées depuis par la plupart des historiens, étaient dénuées du fondement. M. Nisard l'a prouvé le premier, avec une complète évidence. En théorie, Morus regardait, il est vrai, l'hérésie comme le plus grand des crimes, et il admettait comme justes les lois de répression cruelles alors en vigueur dans tous les pays catholiques et protestants contre ceux qui ne suivaient pas la religion de l'État; mais sa bonté naturelle le fit reculer devant la mise en pratique de ces principes. Voici comment il s'exprime dans son Apologie (ch. XXXVI) sur les reproches que ses ennemis lui faisaient d'avoir fait torturer et fouetter des hérétiques : « Je n'ai jamais fait subir aucun traitement de ce genre à aucun d'eux dans toute ma vie, excepté de les tenir bien enfermés; » et plus loin : « De tous ceux qui sont jamais tombés dans mes mains pour crime d'hérésie, j'en prends Dieu à témoin, pas un n'a reçu d'autre mal que d'être enfermé dans un endroit sûr; sauf cela, je n'ai donné à aucun ni coup ni heurt quelconque, pas même une

chiquenaude sur le front. » (*Voy.* son *Apologie*, ch. XLIX). Dans leur réponse à l'*Apologie* de Morus, ses ennemis n'osèrent plus reproduire leurs imputations, dont la fausseté est encore prouvée par ce passage d'une lettre d'Érasme : « Ce fut pourtant une assez grande preuve d'une clémence singulière, que sous sa chancellerie personne ne perdit la vie pour les nouvelles croyances, quoiqu'il y eût dans les deux Germanies et en France de nombreux exemples de gens punis pour ce fait du dernier supplice. »

Cependant la position de Morus devenait de plus en plus fausse dans un ministère dont le chef véritable était Anne de Boleyn. Le 16 mai 1532 il remit les sceaux entre les mains du roi, qui le congédia avec beaucoup de remercîments pour tous ses bons services. « Il se trouva si soulagé et si libre d'esprit qu'il reprit tout à coup sa gaieté et cette humeur particulière qui tirait des sujets de plaisanterie des choses les plus sérieuses. » On le vit dans la manière plaisante dont il annonça sa démission à sa femme. Après avoir placé sa maison au niveau du revenu de cent livres par an, qui lui restait, il continua à l'habiter avec ses enfants et ses petits-enfants; mais quelque temps après la pauvreté les força d'abandonner cette vie commune. Privé de la société des siens, Morus devint sombre; ayant naturellement la plus grande appréhension de la douleur physique, il frémissait à l'idée qui s'enracinait de plus en plus en son esprit que le roi ne cherchait qu'une occasion pour le perdre. En effet Henri ne pouvait pardonner l'humiliation constante pour lui d'être désapprouvé, quoique sans bruit, par l'homme le plus honnête de son royaume. Cependant, soutenu par sa vive piété, Morus, qui, il l'avouait, avait peur d'une chiquenaude, en vint à ne plus redouter la mort et à s'y préparer avec courage.

Henri, après avoir essayé sans succès de faire traduire Morus en justice sous divers prétextes futiles, notamment pour crime de non-révélation dans l'affaire de la nonne de Kent, le fit sommer (avril 1534) de prêter le double serment d'allégeance aux descendants de la nouvelle reine Anne et de suprématie spirituelle du roi. Morus s'y refusa avec constance, quoiqu'il fût avec Fisher, évêque de Rochester, le seul opposant. Condamné à la prison perpétuelle et à la confiscation, il fut enfermé à la Tour. Il y passa un an, résistant à toutes les obsessions faites pour ébranler sa résolution. Sa fille Marguerite même, son enfant favori et dont les visites étaient pour lui une consolation souveraine, essaya en vain de le faire quelque peu céder. Henri, exaspéré de voir un seul homme dans tout son royaume s'opposer à sa tyrannie, résolut d'en finir. Cité le 7 mai 1535 à la barre du banc du roi pour crime de haute trahison, Morus, dont l'attitude dans toute cette procédure inique, fut admirable, se vit condamné à mort, le 1er juin (1). Six jours après il fut exécuté (2). Sa tête, exposée plusieurs jours sur le pont de Londres, fut rachetée par sa fille Marguerite. Sa veuve, chassée de la maison de Chelsea, reçut une pension de vingt livres.

« Il n'est pas dans l'histoire, dit Mackintosch, de caractère qui ait plus approché de la perfection que celui de Morus. Ne disons pas de lui : Il était simple, naturel; c'est un éloge qu'on peut décerner à tous ceux qui ont mérité le nom de grand. Il semble que toutes ces qualités aient

(1) Voici quelques-uns des traits à jamais remarquables qui signalèrent la lutte de Morus contre le roi, contre sa propre famille, contre tout son pays.

Sa femme étant venue le voir en prison lui reprocha avec emportement sa résolution de ne pas prêter le nouveau serment imposé par la décision des chambres. « Qu'est-ce donc, dit-elle, que ce prétendu sage qui se résigne à vivre enfermé dans la compagnie des rats, quand il pourrait recouvrer sa liberté et revoir sa jolie maison, sa bibliothèque, sa galerie, son jardin, son verger, sa femme et ses enfants, pour peu qu'il voulût faire ce que tous les hommes instruits de l'Angleterre avaient fait? » — Dites-moi, dame Alice, répondit-il, dites-moi une seule chose. — Quoi? dit-elle. — Cette maison-ci n'est-elle pas aussi près du ciel que ma jolie maison de Chelsea. — « Chansons! Chansons! reprit-elle avec humeur. — Je ne sais, répliqua Morus, pourquoi je tiendrais tant à ma maison et tout ce qui s'y trouve; car si après avoir été six ans sous terre, je sortais de ma tombe et revenais à Chelsea, je ne manquerais pas d'y trouver des gens qui me mettraient à la porte et qui me diraient que ma maison n'est pas à moi. Pourquoi donc, encore une fois, aimerais-je tant une maison qui oublierait sitôt son maître? Voyons, dame Alice, combien d'années me donnez-vous à vivre et à jouir encore de Chelsea? — Vingt ans, dit-elle. — En vérité, reprit-il, si c'était mille, il y aurait à y regarder. Et encore serait-ce un mauvais marché que de perdre l'éternité pour mille années; mais combien pire serait-ce, s'il est vrai que nous ne sommes pas sûrs d'un jour! »

Tout en se refusant à prêter le serment qu'on voulait lui extorquer, il fut longtemps avant de s'exprimer catégoriquement sur la légalité du statut qui ordonnait ce serment. Un de ses juges en prit occasion pour lui dire : « Si vous avez un si grand désir de quitter le monde, que ne vous prononcez-vous nettement contre la légalité du statut? Votre silence ferait croire que vous seriez moins content de mourir que vous le dites. » Morus fit cette sublime réponse : « *Je n'ai pas été un homme d'une vie si sainte que je puisse oser m'offrir de moi-même à la mort. Je craindrais que Dieu ne me punît de ma présomption en m'abandonnant. Aussi au lieu de me jeter en avant, j'ai cru devoir plutôt me retenir et reculer.* »

(2) Sauf Luther et quelques autres protestants fanatiques, tels que Crépin, l'auteur du *Martyrologe*, le meurtre juridique de Morus ne trouva que peu d'approbateurs, même à cette époque de haines féroces. « Le supplice de Morus, dit Érasme dans son récit anonyme sur la mort du chancelier, fut un sujet d'universels regrets pour ceux même qui avaient été en opposition avec l'ancien ministre; tant ce grand homme était aux yeux de tous doué de candeur et de sagesse; tant il y avait en lui de bienveillance et de bonté! Grand chancelier du royaume, il ne congédia jamais personne sans que le solliciteur s'en retournât content et reconnaissant des conseils ou des bienfaits du ministre. Beaucoup d'hommes d'État de nos jours n'ont de faveurs et de grâces à accorder qu'à leurs amis ou à leurs créatures. Les Français ne protégent que des Français, les Allemands que des Allemands, les Écossais que des Écossais; Morus dans sa bienveillance, embrassait tout le monde. Cette vertu lui concilia l'affection universelle. En le perdant chacun pleurait un ami, un frère. J'ai vu couler les larmes de bien des gens qui n'en avaient jamais reçu ni faveurs ni services. »

été le produit spontané de sa nature. Il est enjoué sans ostentation, il monte à l'échafaud n'ayant pour auréole que sa bonté sans faste. C'est à Chelsea, au sein de sa famille, qu'il a appris à contempler sans émotion la hache du bourreau. On pourrait regretter que tant de qualités supérieures aient été comme enchaînées au service d'un prince qui n'eut presque pas de rival en perversité. Et cependant Henri VIII servit à rehausser le courage, la magnanimité, la douceur de sir Thomas More. » Érasme, dans une lettre à Hutten, nous a laissé de son ami un portrait détaillé, dont nous allons reproduire les principaux traits. Sa taille était au-dessus de la moyenne, ses membres bien proportionnés, son allure noble. Il avait le visage blanc et légèrement coloré, les cheveux de couleur châtain foncé, les yeux bleus et tachetés. Ses mains étaient rudes et négligées, sa toilette n'était jamais soignée. Il avait une voix douce et pénétrante; ses manières étaient aimables, attirantes, libres de toute cette étiquette particulière à son pays et à son époque. Il aimait passionnément le repos et la liberté; mais quand le devoir le voulait, il se montrait un modèle de zèle et de patience. Il semblait né pour l'amitié; peu exigeant pour lui-même, il sacrifiait ses propres affaires à ses amis. Il aimait la plaisanterie jusqu'à la trouver bonne même contre lui, et pourvu qu'on y mît de l'esprit on lui plaisait plus à le railler qu'à le louer. Il s'amusait de toutes sortes de discours, de ceux des sots comme de ceux des doctes; il prenait même plaisir aux propos du peuple qu'il allait écouter dans les marchés. Il recevait souvent à sa table les paysans du voisinage, les accueillant avec gaieté et familiarité. Quant aux grands et aux riches, il ne les fréquentait qu'avec réserve et ne les admettait que rarement dans son intimité. D'une charité inépuisable, il recherchait les pauvres honteux pour les assister; il avait loué à Chelsea une maison, où il entretenait un certain nombre de vieillards infirmes. Enfin Morus fut en Angleterre un des protecteurs les plus actifs et les plus éclairés des lettres et des arts; c'est lui qui accueillit Holbein à son arrivée en Angleterre et qui lui procura les bonnes grâces de Henri VIII.

Les œuvres latines de Morus ont été réunies en un volume in-fol., Bâle, 1563, Louvain, 1566, et Francfort, 1589; ce recueil contient : *Historia Richardi III, regis Angliæ; Responsio ad convicia M. Lutheri; Expositio Passionis Christi; Quod pro fide mors fugienda non sit; Precatio ex Psalmis collecta; Poemata; Epistolæ;* enfin *Utopia, sive de optimo reipublicæ statu.* « Ce livre, dit M. Audin, qui lors de son apparition excita parmi les humanistes une si profonde sensation, dont tout le monde connaît le titre, que quelques philosophes ont eu seuls la patience de lire et dont l'érudit le plus courageux a parcouru quelques pages à peine, n'est point une œuvre capitale, mais simplement un jeu d'esprit, comme les savants s'en proposaient à cette époque; une fantaisie de lettré, un caprice d'écrivain qui a besoin de se distraire et d'amuser ses lecteurs... L'Utopie forme deux livres, ou plutôt un livre et un chant: le livre, où l'historien trace le tableau critique de la forme sociale telle qu'il l'a trouvée en Angleterre; le chant, où le poëte construit le plan d'une organisation dont il a trouvé la forme dans la république de Platon. Dans ces deux fragments, Morus se pose en réformateur. L'auteur trouve la législation anglaise trop cruelle; il voudrait adoucir le code pénal de sa nation. « Je pense, dit-il, qu'il y a de l'injustice à tuer un homme parce qu'il a pris de l'argent. » Il va plus loin, et il s'élève de la manière la plus formelle contre la peine de mort. Ailleurs, pressé par les arguments du cardinal Morton (1), il finit par dire sans réticence que le seul moyen de constituer le bonheur du genre humain, c'est d'abolir la propriété; car sans la communauté des biens, le peuple ne saurait avoir en partage que disette et tourment. » La seconde partie de l'Utopie est le poëme destiné à nous révéler les merveilles de ce monde imaginaire, l'île Utopie, où vit d'une vie sociale toute nouvelle le petit peuple dont l'organisation est offerte comme modèle à toutes les nations du continent. Le but des institutions sociales en Utopie est de fournir d'abord aux besoins de la consommation publique et individuelle, puis de laisser à chacun le plus de temps possible pour s'affranchir de la servitude du corps, cultiver librement l'esprit, développer ses facultés intellectuelles pour l'étude des sciences et des lettres. C'est dans ce développement complet que les Utopiens font consister le vrai bonheur. Dans l'île d'Utopie tout vient du peuple, tout remonte au peuple; le magistrat est élu par le peuple au scrutin secret, tout comme le prêtre. L'organisation civile, fondée sur la famille, est entièrement républicaine; toutes les fonctions sont annuelles, sauf celle du chef de la nation, qui est nommé à vie. Tout appartient à tous, sauf les femmes. Outre l'agriculture, chacun est tenu de savoir un métier; il n'y a que ceux qui montrent des dispositions bien constatées pour les sciences qui soient dispensés des travaux manuels, qui occupent six heures dans la journée de chaque Utopien. On mange en commun dans des salles où se trouvent réunis tous les moyens de charmer les sens, musique, parfums, etc. En se livrant à leur penchant pour tous les plaisirs permis, les Utopiens croient suivre la volonté de Dieu. Le mariage, qui ne se contracte que lorsque les fiancés se sont vus face à face et sans voile, peut être dissous par consentement mutuel; mais l'adultère est le seul crime qui soit puni de mort. Toutes les religions sont tolérées en Utopie. Notons encore que

(1) Le premier livre de l'*Utopie* est en forme de dialogue; le cardinal Morton est un des interlocuteurs.

dans ce pays, où la propriété n'est pas reconnue, il y a des esclaves; une preuve de plus que Morus ne se donnait pas la peine de faire regarder comme sérieuses les idées qu'il émettait dans l'aimable jeu d'esprit auquel les communistes de nos jours ont voulu donner une tout autre portée. L'Utopie a été traduite dans toutes les langues de l'Europe, notamment en français; Paris, 1550, in-8° (par J. Le Blond), et Paris, 1842, in-8°, par Frouvenel, avec introduction et notes. — Les écrits de Morus, rédigés en anglais, ont été recueillis en un volume, in-fol.; Londres, 1557, on y trouve surtout des écrits de controverse religieuse, tels que : *A Dialogue*, *The supplication of Souls*, *The Confutation of Tyndale's Answer to his Dialogue*, *The debellacyon of Salem and Byzance*, des prières, des lettres à sa fille Marguerite et l'*Apology* de Morus écrite en 1533, en réponse à un pamphlet dirigé contre ses croyances et son administration. Dans les *State Papers*, publiés par M. Ellis, se trouvent plusieurs lettres de Morus adressées à Wolsey.

E. Grégoire.

Roper, *Vita Mori* (Oxford, 1716, traduit en anglais; Londres, 1732). — Stapleton, *Tres Thomæ* (Douai, 1588; traduit en français et annoté par Audin, Paris, 1849). — Cresacre More, *The Life of Th. More* (Londres, 1627 et 1838; l'auteur était arrière-petit-fils de Morus). — Hoddesdon, *The Life of Th. More*. — Walter, *Thomas Morus et son époque, traduit librement de l'anglais par Savagner* (Tours, 1847, in-8°). — Rudhart, *Thomas Morus aus den Quellen bearbeitet* (Nuremberg, 1829, in-8°). — Thommes, *Tho. Morus* (Augsbourg, 1847, in-8°). — Niceron, *Mémoires*, t. XXV. — A Cayley, *Memoirs of sir Th. More*. — Campbell, *Lives of the lord chief-justice* (la partie de cet ouvrage concernant Morus a été traduite par Mme Roland dans la *Revue Indépendante*, nos des 10 août et 20 septembre 1846). — D. Nisard, *Études sur la Renaissance*. — Enfin, une des sources les plus importantes à consulter sur Morus, c'est le recueil des *Lettres* d'Érasme.

MORUS (*Samuel-Frédéric-Nathanael*), humaniste et théologien allemand, né le 30 novembre 1736, à Lauben (Haute-Lusace), mort à Leipzig, le 11 novembre 1792. Distingué de bonne heure par son application à l'étude et par la solidité de son jugement, il professa la philosophie à Leipzig (1768), puis les langues grecque et latine (1771). Après la mort d'Ernesti, dont il avait été le disciple et sur les traces duquel il s'efforça de marcher, il fut nommé professeur de théologie (1782). Savant modeste et laborieux, ayant plus de bon sens que de génie, il sut faire des concessions aux tendances théologiques modernes, avec tact et discernement, suivant, sans jamais le hâter, le mouvement qui depuis le milieu du siècle dernier poussa la science dans un sens nouveau et appliqua aux diverses branches de la théologie les résultats les plus certains des recherches historiques et philologiques. Outre des éditions estimées de Xénophon, d'Isocrate, de Plutarque, de l'empereur Antonin, de Longin et de Jules César, et un grand nombre de commentaires sur la plupart des livres du Nouveau Testament, publiés après sa mort par quelques-uns de ses disciples, on a de lui : *Vita J.-J. Reiskii*; Leipzig, 1776, in-8°; — *Epitome Theologiæ christianæ*; Leipzig, 1789, in-8°; trad. en allem. par Schneider (1795); ce manuel de théologie a eu plusieurs éditions et a servi pendant assez longtemps de texte aux cours de dogmatique dans plusieurs universités de l'Allemagne; — *Commentarius exegetico-historicus in Mori Epitomen*; Halle, 1797-1798, 2 vol. in-8° : cet ouvrage, publié après sa mort par C.-A. Hempel, contient le développement qu'il donnait dans ses leçons à son *Épitomé de Théologie*; — *Akademische Vorlesungen über die theologische Moral* (Leçons académiques sur la morale théologique); Leipzig, 1794-1795, 3 vol. in-8°, publiées par les soins de F.-T. Voigt; — *Dissert. theologicæ et philologicæ*; Leipzig, 1787-1794, 2 vol. in-8°; trad. en allem. par Rüchel (Leipzig, 1793-1794); — *Super hermeneutica Novi Testamenti Acroases academicæ*; Leipzig, 1797-1802, 2 vol. in-8°; publié par H.-K.-Abr. Eichstædt. M. N.

Conversations-Lexikon.

MORUS. *Voy.* More.

MORVAN ou **MORMAN**, roi de la Bretagne armoricaine, tué en 818. Descendant des premiers comtes de Léon, il fut, à l'avénement de Louis le Débonnaire, élu chef de la nation bretonne, décidée à secouer la domination franque. Sur son refus de payer le tribut imposé aux Bretons par Charlemagne, Louis appelle à sa cour, pour le consulter, le comte Lambert, qui était chargé de maintenir ce peuple dans la soumission. Au rapport d'Ermold Nigellus, chroniqueur contemporain, Lambert se serait exprimé sur les Bretons dans ces termes, dictés par la haine : « C'est une race orgueilleuse et perfide, pleine de malice et de mensonge; elle est chrétienne, mais c'est seulement de nom, car elle n'a ni la foi ni les œuvres; elle habite les bois comme les bêtes fauves, et vit comme elles, de rapines. Son chef s'appelle Morman, si tant est qu'il mérite le nom de chef, lui qui régit si mal son peuple. » Louis envoya auprès de Morvan Witeher, abbé de la marche de Bretagne, qui se présenta devant la demeure du roi, située au milieu d'un bois épais, et entourée de haies et de fossés. Admis auprès de Morvan, l'abbé était sur le point de décider le roi à reconnaître la suzeraineté de l'empereur, lorsque entra tout à coup l'épouse du prince. « Cette femme altière et insidieuse, dit Ermold, venait de quitter son lit et apportait le premier baiser à son mari. L'ayant embrassé, elle lui parla longtemps à voix basse; puis, jetant un regard de mépris sur l'envoyé, et s'adressant tout haut à Morvan : « Roi des Bretons, dit-elle, honneur de notre nation, quel est cet étranger et d'où vient-il? Que nous apporte-t-il? Est-ce la guerre, est-ce la paix? » — « C'est le messager des Francs, répond en souriant Morvan. Qu'il apporte la paix ou la guerre, ces choses regar-

dent les hommes; femme, va en repos à tes affaires. » — Cependant le roi remet sa réponse au jour suivant; lorsque le lendemain matin Witcher se présente pour la recevoir, le roi lui dit d'une voix altérée : « Va dire à ton césar que Morvan n'habite point sa terre, et qu'il ne veut point de ses lois. Je refuse le tribut et je défie les Francs. » En vain l'abbé le menace de la colère de Louis, qui fera marcher contre les Bretons des milliers de soldats; Morvan répond : « Eh bien! moi aussi j'ai des chariots, pleins de javelines; j'ai des boucliers coloriés, si vous en avez de blancs. » Witcher va rapporter ces paroles à l'empereur, qui assemble une armée considérable, et l'envoie en Bretagne. Les Francs dévastent tout le pays; aucun ennemi ne les aborde de front en plaine; les Bretons se cachent parmi les rochers et les buissons, ou se retranchent derrière leurs enclos et font une guerre de surprises. Morvan, avec un petit nombre de guerriers, s'apprête à cerner un parti de Francs, qui escorte les bagages; avant de quitter sa demeure, il vide, selon la coutume du pays, une énorme coupe, et promet à sa femme de lui rapporter ses javelots teints du sang ennemi. Il joint bientôt le corps de Francs qu'il guettait, l'attaque de tous côtés, s'éloigne et revient à la charge selon la coutume de sa nation. Il se précipite enfin sur Hossel, le chef ennemi, et lui lance son javelot; le Franc pare le coup avec son bouclier, et frappe le roi de sa lance pesante; atteint à la tempe, Morvan tombe mort; quelques instants après Hossel est tué par un Breton. La tête du roi fut portée à l'empereur; les Bretons se soumirent, et payèrent le tribut pendant quelques années. Tel est le récit dramatique du moine qui, comme le remarque Aug. Thierry (*Lettres sur l'histoire de France*), aurait pu faire naître des inspirations poétiques pleines d'intérêt. O.

Ermoldus Nigellus, *De Rebus gestis Ludovici Pii*. — Courson, *Histoire des peuples Bretons*.

MORVAN (*Olivier-Jean*), littérateur français, né le 15 mai 1754, à Pont-Croix (Bretagne), guillotiné le 22 mai 1794. Avocat à Quimper, il fut nommé en 1790 membre du directoire de son département; arrêté comme fédéraliste avec tous ses collègues, il périt sur l'échafaud. Il a laissé quelques pièces de vers remarquables, telles que une *Épître aux Muses*, insérée dans *le Mercure* (1786), une *Ode contre le jeu*, dédiée à Dusaulx; et une *Ode sur le triomphe de l'humanité dans le dévouement héroïque du prince Léopold de Brunswick* (1789, in-8°). K.

Miorcec de Kerdanet, *Écrivains de la Bretagne*.

MORVILLE (*Charles-Jean-Baptiste* FLEURIAU, comte DE), diplomate français, né le 30 octobre 1686, à Paris, mort le 2 février 1732, à Versailles. Il était fils de Fleuriau d'Armenonville, garde des sceaux (1). Destiné à la magistrature, il fut en 1706 avocat du roi au Châtelet, puis conseiller au parlement de Paris et procureur général au grand conseil. En 1717 il vendit cette dernière charge à l'avocat Hérault, qui plus tard devint lieutenant de police, et remplaça au mois de janvier 1718 M. de Châteauneuf dans l'ambassade de Hollande; il sut tellement se concilier l'estime et la confiance des états généraux de ce pays, qu'il les détermina à consentir, le 8 mars suivant, à la quadruple alliance. En 1720 il fut désigné avec Saint-Contest pour assister au congrès de Cambrai. Toutes les puissances de l'Europe y envoyèrent des représentants; mais, suivant l'expression de Saint-Simon, les cuisiniers y eurent plus d'affaires que leurs maîtres. Le 9 avril 1722 Morville succéda à son père dans le ministère de la marine, et après la mort du cardinal Dubois (10 août 1723) il passa au département des affaires étrangères, où il resta jusqu'au 19 août 1727. On ignore si sa retraite fut causée par la disgrâce de son père ou par l'influence de la reine d'Espagne, qui ne pouvait lui pardonner de s'être associé au renvoi de l'infante. Il était entré dans l'Académie Française le 23 juin 1723, en remplacement de l'abbé de Dangeau. L'Académie de Bordeaux l'avait choisi pour protecteur. « Élevé aux plus grandes dignités de l'État, dit D'Alembert, il ne manquait au comte de Morville que de les perdre pour prouver combien il en était digne.... Les lettres et les beaux-arts, qu'il aimait, firent non pas sa ressource, mais la douceur de sa retraite. »

Saint-Simon, *Mémoires*. — D'Alembert, *Éloges*.

MORVILLIER (*Jean* DE), prélat et ministre français, né à Blois, le 1er décembre 1506, mort à Tours, le 23 octobre 1577. Il était fils d'Étienne de Morvillier, seigneur de Nézement, de Saint-Lubin et de La Sourdière, procureur du roi Louis XII au comté de Blois. Sa mère se nommait Marie Gaillard. Jean de Morvillier fut d'abord doyen de Bourges et d'Évreux, abbé de Saint-Pierre de Melun et de Bourg-Moyen, puis désigné par le roi Henri II évêque d'Orléans et confirmé par le pape en la possession de cet évêché, le 27 avril 1552. Ce n'est pas la liste complète de ses bénéfices : il en posséda beaucoup d'autres; et cependant il les fit tous gérer par des vicaires ou

(1) Son père, *Joseph-Jean-Baptiste* FLEURIAU D'ARMENONVILLE, appartenait à une famille de [illegible] établie à Tours; il vint à Paris en 1684, s'intéressa dans les fermes, et acheta une charge de secrétaire du roi. Par l'intermédiaire du contrôleur général Le Pelletier, son beau-frère, il obtint une place d'intendant des finances, qu'il échangea en 1701 contre celle de directeur général. « C'était, dit Saint-Simon, un homme léger, gracieux, respectueux quoique familier, toujours ouvert, toujours accessible, aimant le monde, la dépense et surtout la bonne compagnie, qui était nombreuse chez lui. » Réduit en 1708 à la simple fonction de conseiller d'État, il succéda en 1716 au marquis de Torcy comme ministre de la marine; dans l'année même où il céda ce portefeuille à son fils, il avait été nommé garde des sceaux (28 février 1722). Disgracié en 1727, il se retira au château de Madrid, que Louis XIV lui avait donné, et y mourut, le 27 novembre 1728. Un de ses frères, *Thomas-Charles* FLEURIAU, était jésuite et a laissé quelques ouvrages (voy. ce nom).

des procureurs. Tout entier au service du roi, il parut rarement même dans son évêché. Il eut mieux fait peut-être de n'y paraître jamais, puisque sa présence à Orléans fut l'occasion d'un scandale et d'un long procès. Voici le récit abrégé de cet événement. Suivant la mode de la cour, Jean de Morvillier, plus gentilhomme qu'évêque, portait une longue barbe. A la vue de cette barbe les chanoines d'Orléans se détournèrent indignés, et, réunis en chapitre, le 3 novembre 1552, ils décrétèrent que le seigneur évêque serait sommé de supprimer au plus tôt cet ornement peu canonique. Celui-ci reçut la sommation, mais n'y fit pas droit. De là nouvelles plaintes, refus d'obéissance, débats judiciaires, textes allégués, et dans toute l'église d'Orléans grand tumulte. Cette grave et orageuse controverse dura près de quatre ans. Enfin, Jean de Morvillier, estimant que la cause de sa barbe était perdue, fit intervenir le roi dans cette affaire. En l'année 1556, le roi écrivit aux chanoines d'Orléans qu'il avait dessein d'envoyer Jean de Morvillier en des pays étrangers où sa barbe lui serait nécessaire, *in quibus necessaria erat barba*. Ainsi la contestation fut terminée. Jean de Morvillier reçut à Orléans, en 1560, François II et sa femme, Marie Stuart. En 1561 il assistait au colloque de Poissy; en 1562, au concile de Trente. Enfin, en 1564, il se démit de l'évêché d'Orléans en faveur de Mathurin de La Saussaye, son neveu. Nous le voyons, en 1568, nommé garde des sceaux de France; mais il abdiqua cette charge en 1570. Il revenait d'un voyage à Poitiers, quand il fut surpris à Tours par la maladie qui l'emporta. Il avait pendant trente-cinq ans, suivant le témoignage de Scévole de Sainte-Marthe, joui d'un grand crédit à la cour de France, où la modération de son caractère ne lui avait pas acquis moins de partisans que son habileté dans le règlement des affaires diplomatiques. On prédit un échec à sa bonne renommée quand il fut chargé de la garde des sceaux, après la disgrâce de Michel de L'Hôpital. Le ch celier de L'Hôpital devait être regretté; il le fut : cependant la bonne grâce de Morvillier et sa grande douceur en ces temps difficiles lui concilièrent, suivant de Thou, l'approbation générale. B. H.

Gallia Christiana, t. VIII, col. 1488.

MORY D'ELVANGE (*François-Dominique*), numismate français, né à Nancy, en 1738, décapité le 14 mai 1794. Il servit quelque temps comme lieutenant dans l'armée du roi Stanislas, alors duc de Bar et de Lorraine. Après la mort de ce monarque, il quitta le service. Ses goûts scientifiques l'entraînèrent vers l'étude des antiquités et surtout de la numismatique de son pays. Ses opinions royalistes bien connues causèrent sa perte. Quatre de ses fils émigrèrent. Trois furent tués en combattant contre leur pays. Mory d'Elvange fut sous la terreur accusé d'avoir favorisé l'évasion de plusieurs émigrés et d'entretenir des correspondances coupables à l'étranger. Traduit sous cette double accusation devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné et exécuté avec son plus jeune fils, qui était rentré clandestinement de l'émigration. On a de lui : *Inscriptions qui se lisent sur les tombeaux des princes et princesses de l'auguste Maison de Lorraine, dans le caveau ducal, sous la chapelle ronde*, avec *notes*, et *plan*, Nancy, 1774, in-8°; — *Recueil pour servir à l'histoire métallique des maisons et duchés de Lorraine et de Bar, avec les empreintes des monnaies et médailles*; Nancy, 1780 : couronné par l'Académie de cette ville; réimprimé sous ce titre : *Notice d'un ouvrage intitulé* : Recueil pour servir à l'histoire métallique des maisons et duchés de Lorraine et de Bar, *et des villes de Metz, Toul et Verdun*; Nancy, 1782, in-8°. Il contient environ 1,500 médailles : M. de Saulcy a relevé plusieurs des erreurs commises par Mory d'Elvange, dans un ouvrage intitulé *Recherches sur les monnaies des ducs héréditaires de Lorraine* (Metz, 1841, in-4°, avec fig.); —*Essai historique sur les progrès de la gravure en médailles, chez les artistes Lorrains*, etc.; Nancy, 1783, in-8°; — *Notice d'une collection métallique donnée par le roi Stanislas II à la Bibliothèque de Nancy*; 1787, gr. in-8°; — *Essai sur l'utilité et l'agrément que l'on doit tirer de l'étude des médailles*; Nancy, 1787, in-8°; — *États, Droits et Usages en Lorraine*, etc.; Nancy, 1788, in-8°; — *Fragments historiques sur les états généraux en Lorraine, la forme de leur convocation, la manière d'y délibérer*; Metz, 1788, in-8°; — *Vérités qu'il ne faut pas oublier; projets qui peuvent en faire naître de plus utiles*; 1788, in-8°; — *De la Noblesse et de ses droits : des sacrifices qu'elle a faits et qu'elle doit faire*; Nancy, 1789, in-8°; — *Serments, Pouvoirs, Instructions*; Nancy, 7 mars 1789, in-8°; — *Observations historiques sur les Avoués et Voués; leur origine, leurs fonctions, leurs droits*; Nancy, 1790, in-8°. La bibliothèque de Nancy possède en manuscrit de Mory d'Elvange : *Nécrologe de l'auguste Maison de Lorraine, depuis l'an 1508 jusqu'en* 1773, etc.; — *Notice sur quelques manuscrits rares, utiles à l'histoire de Lorraine*, etc.; — *Mémoires généalogiques de la Maison de Lenoncourt*; 1786, in-f°; — *Abrégé historique et chronologique des Traités de paix, d'alliance*, etc., *dans les temps modernes*, 7 volumes in-fol. de pièces originales ou manuscrites concernant la Lorraine et les pays limitrophes, etc. L—z—e.

Le Moniteur universel, ann. 1794. — Quérard, *La France Littér.* — *Dict. Hist.*

MORYSON ou **MORISON** (*Fynes*), voyageur anglais, né en 1566, dans le comté de Lincoln, mort vers 1614. En 1580 il entra à l'université de Cambridge et étudia les humanités et le droit. Après y avoir pris le degré de maître

ès arts (1587), il s'embarqua pour le continent, et commença le cours de ses longs voyages, qui durèrent dix ans et dont il fit une grande partie à pied. Il parcourut l'Allemagne, la Bohême, la Suisse, les Pays-Bas, le Danemark, la Pologne, l'Italie, la Turquie, la France, et ne s'arrêta qu'à Dublin après avoir visité les Iles Britanniques. Par l'intermédiaire de son frère, sir Richard Moryson, qui était vice-président de Munster, il devint en 1598 secrétaire du lord-député lord Mountjoy. Ce ne fut qu'après sa mort que parut la relation de ses voyages : *Itinerary containing his ten years' travel*; Londres, 1617, in-fol. en 3 parties; il l'écrivit d'abord en latin, puis en anglais. On y rencontre beaucoup de particularités intéressantes sur l'état et les mœurs de l'Europe à la fin du seizième siècle. On a réimprimé la seconde partie de ce volumineux ouvrage, sous le titre : *A History of Ireland from the year* 1599 *to* 1603, *to which is added a description of Ireland*; Dublin, 1735, 2 vol. in-8°. K.

Harris, *Ireland* (édit. de Ware). — *The English Cyclop.* (*Biogr.*).

MORZILLO (*Sébastien-Fox*), érudit espagnol, né vers 1523, à Séville, mort en 1560. Placé par Baillet parmi les enfants célèbres, sans doute parce qu'il publia à dix-neuf ans un traité de philosophie, il termina ses études à l'université de Louvain et étudia avec soin l'histoire des querelles des platoniciens et des péripatéticiens. Philippe II le nomma précepteur de son fils don Carlos, et ce fut après avoir quitté les Pays-Bas pour se rendre auprès du jeune prince qu'il périt, dans un naufrage. Les auteurs contemporains ont donné à Morzillo beaucoup de louanges; Vossius l'appelle *philosophum præstantissimum et doctissimum*. On a de lui : *In topica Ciceronis Paraphrasis et scholia*; Anvers, 1550, in-8°; — *De Imitatione, sive de informandi styli ratione*; ibid., 1554, in-8°; — *In Platonis* Timæum *commentarius*; Bâle, 1554, in-fol.; — *Compendium ethices philosophiæ ex Platone, Aristotele aliisque autoribus collectum*; Bâle, 1554, in-8°; — *De naturæ Philosophia, seu de Platonis et Aristotelis consensione, lib. V*; Louvain, 1554, in-8°; Paris, 1560, 1589, in-8°; Lyon, 1622, in-8°; d'après Boivin, « c'est peut-être ce qu'il y a de plus solide et de mieux écrit sur cette matière »; mais ce critique ajoute que le sujet n'a pas été traité avec assez d'étendue; — *De Usu et Exercitatione Dialecticæ*; *De Demonstratione*; *De Juventute*; *De Honore*; Bâle, 1556, in-8°; chacun de ces traités avait paru isolément; — *De Regno et regis Institutione lib. III*; Anvers, 1556, in-8°; — *In Phædonem*; Bâle, 1556; — *In Platonis X libros* de Republica; Bâle, 1556, in-fol.; — *De Historiæ Institutione*; Anvers, 1557, 1564, in-8°. P.

N. Antonio, *Biblioth. Hispana nova*, II. — Baillet, *Enfants célèbres*.

MOSALI. *Voy.* CAMAMOSALI.

MOSANUS. *Voy.* MAESEN (Van der).

MOSBOURG (*Jean-Antoine-Michel* AGAR, comte DE), homme politique français, né le 19 décembre 1771, à Merçais, près Cahors, mort le 10 novembre 1844, à Paris. Au sortir du collége, il rejoignit ses parents à Saint-Domingue, et y fut témoin des troubles qui privèrent la France de cette colonie. Tombé aux mains des Anglais en 1794, il passa aux États-Unis, et ne revint dans son pays qu'à la fin de 1795. Après avoir pris part à la rédaction de plusieurs journaux modérés, il alla exercer à Cahors la profession d'avocat (1797), et y obtint au concours la chaire de belles-lettres (1799). Peu de temps après il s'attacha à la fortune de Murat, son compatriote, qui lui fit donner le titre de commissaire près le gouvernement provisoire de Toscane; la constitution du royaume d'Étrurie mit fin à cette mission (1801). Nommé président du conseil de son département (1802), Agar entra en 1804 au Corps législatif, et fut fait officier de la Légion d'Honneur. En 1806, Murat ayant été créé grand-duc de Berg et de Clèves, il l'accompagna, devint son ministre des finances, et fut, en son absence, chargé de tous les soins de l'administration. L'année suivante, il négocia la cession de la principauté de Munster à Murat, épousa une de ses nièces, et obtint la terre de Mosbourg, à laquelle était attaché le titre de comte. Au mois d'août 1808, il remit le grand-duché au comte Beugnot, et vint à Paris, où l'on procéda à la vérification de ses comptes par l'intermédiaire du duc de Gaëte; Napoléon se montra fort satisfait de sa conduite, et se déclara, par un acte du 12 octobre de la même année, redevable de 600,000 fr. envers le roi de Naples. Ce fut au commencement de 1809 que l'administration des finances de Naples fut confiée au comte de Mosbourg. Il trouva les caisses de l'État vides, ainsi que celles de la banque. Afin de remédier à ce fâcheux effet des vicissitudes antérieures, il présenta au conseil d'État un nouveau mode de perception parfaitement adapté aux richesses territoriales du pays, et réduisit le tarif des douanes. Lorsqu'en 1815 il quitta Naples avec la reine, il laissa les finances dans l'état le plus prospère. Après avoir obtenu du roi de Prusse sa réintégration dans la propriété de la seigneurie de Mosbourg, il rentra en France (1817), et ne se mêla à la vie publique que par les mémoires qu'il écrivit contre les mesures financières de la restauration. Élu député du Lot en 1830, il vota quelque temps avec l'opposition de gauche, et fut nommé pair de France le 3 octobre 1837. K.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. — *Galerie des Contemp.* (1822). — Orloff, *Mém. hist. sur Naples*. III.

MOSCA (*Simone*), sculpteur et architecte italien, né à Settignano près Florence, en 1496, mort en 1554. Élève d'Antonio da San-Gallo, il excella à sculpter les chapiteaux, corniches, tro-

phées, mascarons, arabesques, etc. Après avoir travaillé quelque temps à Rome avec son maître, il retourna à Florence, et bientôt la nécessité de soutenir sa famille le força d'accepter les travaux les moins dignes de son talent. San-Gallo l'emmena à Orvieto, où il fut chargé de la décoration de la partie extérieure du fameux puits de San-Patrizio. Cette ville lui assigna une pension annuelle de 200 écus d'or. Il s'y établit et y passa presque tout le reste de sa vie, travaillant à la cathédrale, et donnant aussi les dessins de plusieurs palais. E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Della Valle, *Storia del Duomo d'Orvieto*. — O. Brizzi, *Guida d'Arezzo*.

MOSCA (*Francesco*), dit le *Moschino*, fils du précédent, habile sculpteur et architecte italien, né à Settignano, vers 1520, vivait encore en 1572. Élève de son père, il l'aida dans ses travaux à la cathédrale d'Orvieto. Plus tard il fit des *Victoires*, un *Père éternel*, deux statues représentant l'*Annonciation*, et celles de *Saint Pierre* et *Saint Paul* placées dans la grande nef. A la mort de son père, il refusa de lui succéder comme directeur des travaux de la cathédrale, et céda la place à Raffaello da Montelupo. Il se rendit alors à Rome, où il fit deux grandes figures de *Mars* et *Vénus*, et sculpta presque en ronde bosse un relief représentant *Diane surprise par Actéon*, dont il fit hommage au grand-duc Cosme I[er], qui le prit à son service. Il exécuta pour la cathédrale de Pise les statues d'*Adam et Ève*, de *La Vierge*, de *L'Ange de l'Annonciation*, et plusieurs autres sculptures. Il compta parmi ses élèves son fils Simone Mosca et Lorenzo de Carrare. E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Della Valle, *Storia del Duomo d'Orvieto*. — Morrona, *Pisa illustrata*.

MOSCATI (*Pietro*, comte), médecin italien, né en 1740, à Milan, où il est mort, le 19 janvier 1824. Fils d'un chirurgien, il étudia la médecine à Pavie, y fut reçu docteur, et fréquenta ensuite les universités de Padoue, de Pise et de Bologne, afin de compléter son éducation. De retour à Milan, il devint chirurgien en chef de l'hôpital Sainte-Catherine, d'où il passa au grand hôpital, et signala son passage dans ces deux établissements en instituant dans le premier une école d'accouchement, dans le second une clinique chirurgicale. Il occupait une chaire à Pavie, où il s'était lié avec Volta, lorsque les Français se montrèrent en Italie. Moscati, grand partisan des principes proclamés par la révolution, arriva promptement aux affaires : après avoir fait partie du conseil des Quarante et du congrès national, il entra en 1798 dans le directoire de la république cisalpine, et le présida peu de temps après; mais, soupçonné d'avoir voulu affranchir son pays de la suprématie française, il fut forcé de résigner ses fonctions entre les mains du général Brune. La victoire rendit la Lombardie aux Autrichiens, et Moscati, enfermé dans la forteresse de Cattaro, ne dut les égards dont on l'entoura qu'à l'estime particulière que l'archiduc Ferdinand faisait de ses talents. Il fut même, à la prière de ce prince, appelé à Vienne par l'archiduc Charles, qu'il guérit d'une maladie dangereuse. Après la bataille de Marengo, il fut mis en liberté, et en 1802 il siégea à Lyon dans l'assemblée qui transforma le gouvernement cisalpin. Napoléon, pour lequel il professa dans la suite un attachement qui tenait de la vénération, le nomma comte, sénateur, préteur du Sénat, et grand dignitaire de l'ordre de la couronne de Fer. Jusqu'en 1807 il dirigea sous le prince Eugène l'instruction publique; lors des événements de 1814, il s'efforça de le faire nommer roi d'Italie. Depuis cette époque, il se livra tout entier à l'étude de la physique et de la chimie. Il légua en mourant sa bibliothèque, ses collections et son laboratoire à l'institut de Milan, dont il avait été plusieurs fois président. On a de lui quelques discours et mémoires, entre autres : *Dell' Uso dei sistemi nella pratica medica* (Pavie, 1799), traduit en français en 1800; et *Osservazioni sulla medicina dei Morlacchi* (Bologne, 1806). P.

Biogr. univ. et portat. des Contemporains. — Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1825.

MOSCHELES (*Ignace*), célèbre pianiste et compositeur allemand, né à Prague, le 30 mai 1794. Fils d'un négociant israélite, il étudia le piano au conservatoire de sa ville natale, sous l'habile direction de Denis Weber. Il se rendit ensuite à Vienne, où il suivit les leçons de contrepoint d'Albrechtsberger; il reçut aussi de Salieri d'excellents conseils pour la composition. Après s'être produit avec beaucoup de succès dans les concerts de Vienne, il se fit entendre dans les principales villes d'Allemagne et de la Hollande. En 1820 il arriva à Paris; plusieurs concerts donnés par lui à « l'opéra, dit M. Fétis, attirèrent une affluence extraordinaire d'amateurs ; les applaudissements furent prodigués à l'artiste et les jeunes pianistes s'empressèrent d'imiter les qualités les plus remarquables de son talent. Ce n'était pas seulement par sa brillante exécution que Moscheles prenait dès lors une position élevée; son mérite comme compositeur le classait aussi parmi les maîtres les plus distingués qui ont écrit pour le piano. Si sa musique, trop sérieuse pour des amateurs de notre époque, n'a point obtenu de succès populaires, elle est considérée par les connaisseurs comme des pièces où l'excellence de la facture égale l'élégance et la nouveauté des idées ». En 1821 il alla s'établir à Londres, où il fut nommé professeur à l'Académie. Pendant les années suivantes, il parcourut l'Angleterre et l'Allemagne, et il y obtint les plus brillants succès. En 1846

il devint professeur de piano au conservatoire de Leipzig, emploi qu'il occupe encore aujourd'hui. « Il se distingue de beaucoup des virtuoses de notre temps, dit encore M. Fétis, par des connaissances étendues dans son art; il est du petit nombre des pianistes, qu'on peut appeler grands musiciens, et sa mémoire est meublée des œuvres des maîtres les plus célèbres des époques antérieures. Personne ne connaît peut-être aussi bien que lui le style d'exécution qui convient à la musique de chacun de ses maîtres, même des plus anciens, et ne sait aussi bien varier sa manière à propos..... Peu d'artistes ont porté plus loin que lui le talent d'improvisation. » Disons encore qu'il est le plus brillant et le dernier représentant de l'école de Clementi. Parmi ses nombreuses compositions, nous citerons comme les plus belles : Concertos en *sol* mineur, en *mi*, le concerto pathétique; le grand sextuor (op. 35); un grand trio (op. 27); *La marche d'Alexandre variée; Souvenirs d'Irlande; Souvenirs du Danemark;* six sonates; des rondeaux, des fantaisies; deux livres d'*Études*, etc. O.

Conversations-Lexikon. — Fétis, *Biographie des Musiciens.*

MOSCHENI (*Costanza*), femme poëte italienne, née le 22 mai 1786, à Lucques, morte le 27 novembre 1831, à Viareggio, près de Lucques. Fille d'un médecin, elle apprit de bonne heure le français et l'anglais, l'histoire sacrée et profane, la mythologie et la poésie; à quinze ans elle traduisit en octaves *Gonzalve de Cordoue* de Florian, et à dix-huit ans elle s'exerça sur un sujet original, dont le célèbre Castruccio Castracani était le héros. Ce poëme en six chants remporta le premier prix au concours de l'Académie de Lucques (3 janvier 1811); une semblable distinction lui fut accordée en 1813 pour la tragédie de *Pirro.* En 1822 elle accepta une place d'institutrice au collége de Saint-Philippe à Milan, et revint en 1826 à Lucques après la mort de sa mère. Pendant les dernières années de sa vie, elle fut affligée d'une maladie d'yeux et d'une inflammation rhumatismale. Elle était membre des Académies des Arcades, de Turin, de Lucques, de Pistoie, etc. On a encore de cette dame : la traduction de l'*Histoire grecque* de Robertson; Lucques, 1815, 2 vol. in-18; et les quatre premiers chants d'un vaste poëme intitulé *L'Étruriade.* P.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, V.

MOSCHINI (*Giannantonio*), littérateur italien, né le 28 juin 1773, à Venise, où il est mort, le 8 juillet 1840. Il entra dans la congrégation des Somasques, et avant d'être ordonné prêtre il enseigna la grammaire. Chargé ensuite des humanités au séminaire de Murano, qui fut en 1817 transféré à Venise, il y occupa tour à tour la chaire de philosophie et celle de théologie, et en devint enfin directeur. Sous l'empire, il fut pourvu d'un canonicat à Saint-Marc, et après 1815, il devint membre de l'Institut lombardo-vénitien. D'un esprit aimable, d'une humeur douce et indulgente, il gagna aisément l'estime et l'affection de ses compatriotes. Jaloux à l'excès de la gloire de Venise, il consacra toute sa vie à en rehausser l'éclat autant par ses travaux que par le soin religieux qu'il mit à restaurer les anciens monuments ou à sauver de la destruction les livres, tableaux, objets d'art, antiquités de toutes sortes qui se rapportaient à sa patrie. On a de lui : *Storia della Letteratura Italiana*; Venise, 1801, 4 vol.; trad. du français, avec notes; — *La Storia della Letteratura Veneziana del secolo XVIII;* ibid., 1807-1809, 4 vol. in-4° : excellent recueil, dont l'exagération est peut-être l'unique défaut; — *Guida per l'isola di Murano;* ibid., 1807, 1808, in-12; — *Guida di Venezia;* ibid., 1815, 2 vol.; les dernières éditions (1828, 1834 et 1840) ont reçu des additions nombreuses de l'auteur; — *Guida di Padova;* ibid., 1817; ces trois ouvrages sont fort estimés des artistes et des voyageurs; — *Storia di Russia;* ibid., 1820, 8 vol., trad. de Karamsin, et inachevée; — *Le Belle Arti in Venezia;* ibid., 1825-1827, 3 vol. in-12; — *Giovanni Bellino e i Pittori contemporanei;* ibid., 1834; — des notices biographiques dans le *Journal littéraire* de Padoue. P.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VIII.

MOSCHEROSCH (1) (*Jean-Michel*), littérateur allemand, né le 5 mars 1600, à Wildstadt, sur le Rhin, mort à Worms, le 4 avril 1669. Reçu en 1624 maître ès arts à Strasbourg, il visita dans les deux années suivantes une grande partie de la France. Après avoir, depuis 1626, dirigé l'éducation du prince de Linange-Dachsbourg, il accepta en 1628 l'emploi de bailli dans les possessions du comte de Krichingen. En 1636 il entra en cette même qualité au service du duc de Croï de Vinstingen. Les événements de la guerre de Trente Ans lui firent chercher un refuge à Strasbourg. Il y fut nommé secrétaire de la ville et fiscal; quelque temps auparavant il avait reçu la charge de conseiller de guerre de la couronne de Suède. En 1656 il devint conseiller de la cour à Hanau; il y obtint plus tard les emplois de président de la chancellerie, de la chambre des finances et du consistoire. Membre depuis 1645 de la fameuse société littéraire des *Fructifiants*, Moscherosch a écrit une suite de tableaux satiriques où il dépeint avec esprit et énergie les singularités, les travers et les vices de la société allemande de son temps. Ce livre le place au rang des meilleurs prosateurs allemands du dix-septième siècle; il porte pour titre : *Wunderliche und wahrhafte Gesichte Philanders von Sittenwald in welchen aller Welt Wesen, aller Menschen Händel mit*

(1) Son véritable nom était *Kalbskopf*, qui signifie *tête de veau*; il adopta le nom hybride de *Moscherosch*, composé de *Moschos*, qui signifie, en grec veau, et de *rosch*, qui veut dire en hébreu *tête*.

ihren natürlichen Farben der Eitelkeit, Gewalt, Heuchelei und Thorheit bekleidet, öffentlich auf die Schau geführt werden (Singulières et véritables Visions de Philander de Sittenwald, où la manière d'être de tout le monde et toutes les affaires humaines sont exposées publiquement, recouvertes de leurs couleurs naturelles, qui sont la vanité, la violence, l'hypocrisie et la sottise); Strasbourg, 1644 et 1650, 2 vol. in-8°; une partie en a été réimprimée à Berlin 1830, in-8°, par les soins de Ditmar; ce livre, écrit sur le modèle des *Visions* de Quevedo, a encore été publié à Leyde, 1646-1647, 6 parties, in-12; mais cette édition contient, outre les quatorze morceaux dont se compose l'ouvrage de Moscherosch, une dizaine de satires qui ne sont pas de lui; en 1648 un auteur anonyme a fait paraître sous le titre de *Philander infernalis vivo redivivus apparens* (Francfort, in-8°), une suite à l'ouvrage de Moscherosch. Ce dernier a encore publié : *Centuriæ VI Epigrammatum*; Strasbourg, 1643 et 1650, in-12; Francfort, 1665, in-12; — *Technologie allemande et française*; Strasbourg, 1656, in-8°; — des éditions augmentées et annotées du *Catalogus episcoporum Argentinensium* de Wimpheling (Strasbourg, 1651, in-4°), et du *Gymnasma de exerciciis academicorum* de Gumpelzhaimer; ibid., 1652, in-12. O.

Witten, *Memoriæ philosophorum*. — Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*. — Flogel, *Geschichte der komischen Literatur*, t. III. — Jordens, *Lexikon*. — Gervinus, *Gesch. der deutschen National-Lit.*

MOSCHION (*Μοσχίων*), poëte tragique et comique athénien, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Il est mentionné par Clément d'Alexandrie (*Strom.*, VI, p. 623), et par Stobée (*Ecl. Phys.*, I, 38), qui a conservé les titres de trois pièces de ce poëte, *Thémistocle*, *Télèphe*, *les Phéréens* (Φεραῖοι). On ne connaît le titre d'aucune de ses comédies. Il reste de ses pièces un petit nombre de vers qui ont été recueillis et traduits en latin par Hertel, dans ses *Vetustissimorum Comic. Sententiæ*, et par Grotius, dans ses *Excerpta ex tragœdiis*. M. Wagner les a donnés plus complétement dans les *Fragmenta trag. græcorum*. Y.

Wagner, *De Moschionis poetæ trag. vita ac fabularum reliquiis*; Breslau, 1846, in-8°.

MOSCHION, écrivain médical grec, vivait probablement dans le second siècle après J.-C. On ne sait rien de son histoire personnelle sinon qu'il était postérieur à Soranus, dont il fait mention. On a de lui un traité *des Maladies des femmes* (Περὶ τῶν γυναικείων παθῶν). C'est une sorte de manuel d'accouchement par demandes et par réponses; la seconde partie du traité, rédigée dans la même forme, renferme des détails assez étendus et généralement exacts sur des maladies des femmes. On suppose que cet ouvrage fut originairement écrit en latin, pour les sages-femmes qui n'entendaient pas le grec; et qu'il fut ensuite traduit dans cette dernière langue. Il ne reste aujourd'hui que ce texte grec, qui fut publié pour la première fois par Gas. Wolf, dans ses *Gynæciorum Commentarii*; Bâle, 1566, in-4°, et dans les deux autres éditions de cet ouvrage. Wolf a donné à la fin du traité onze chapitres, que l'on regarde comme supposés, et il a omis la préface de l'auteur. La meilleure édition est celle de F.-O. Dewez avec une traduction latine; Vienne, 1593, in-8°. On cite encore deux médecins du nom de Moschion vivant à peu près à la même époque que l'auteur du traité *des Maladies des femmes*. Y.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. XII, p. 702. — Choulant, *Handbuch der Bücherkunde für die aeltere Medicin*.

MOSCHOPULUS (*Manuel* ou *Émanuel*), (Μανουήλ ou Ἐμανουήλ Μοσχόπουλος), grammairien byzantin, vivait dans le treizième siècle après J.-C. Ses ouvrages eurent à l'époque de la renaissance une grande réputation; mais la vie de l'auteur est inconnue. Suivant l'opinion la plus commune, il y a deux Moschopulus, portant tous deux le nom de Manuel, oncle et neveu. L'oncle, né en Crète, vivait du temps de l'empereur Andronic Paléologue l'Ancien, vers 1392; le neveu, natif de Constantinople, s'enfuit en Italie lors de la prise de cette ville par les Turcs, en 1453; on ignore ce qu'il devint dans ce pays et à quelle époque il mourut. Hody, par une conjecture plus hardie que solide, voudrait identifier ce second Moschopulus avec Émanuel Adramyttenus, Crétois, précepteur du célèbre Jean Pic de La Mirandole et mentionné avec les plus grands éloges dans les lettres d'Alde Manuce et d'Ange Politien. Ces faits, même en laissant de côté la conjecture de Hody, sont en partie incertains ou inexacts. Un érudit moderne, Titze, les a rectifiés et complétés, mais sans pouvoir lui-même jeter beaucoup de jour sur les deux Moschopulus. De ses recherches il résulte que ces deux grammairiens vivaient dans le treizième siècle, et qu'il est impossible par conséquent de compter aucun des deux au nombre des philologues qui, vers le milieu du quinzième siècle, propagèrent en Italie les lettres anciennes. Les ouvrages attribués aux Moschopulus sont nombreux, et traitent presque tous de sujets grammaticaux. On a essayé de déterminer ceux qui appartiennent à l'oncle et ceux qui viennent du neveu; mais devant les témoignages incertains ou contradictoires des manuscrits la distinction serait illusoire, et nous donnerons ici une liste des ouvrages imprimés des Moschopulus sans les assigner à l'oncle ou au neveu; ces ouvrages sont : *Scholia ad Homeri Iliados librum I et II*, publiés par Jo. Scherpezeel; Harderwyk, 1702, in-8°; Utrecht, 1719; — *Sapientissimi doctissimique Manuelis Moschopuli Cretensis Patruelis interpretatio* Operum et Dierum *Hesiodi*. Ces *Scholies* sont comprises, en tout ou en partie, dans les éditions d'Hésiode; Venise, 1537, in-4o; Bâle, 1544, et dans l'édition de

Heinsius; Leyde, 1603, in-4°; — *Scholia in Euripidis tragœdias*, dont Arsenius, archevêque de Monembasie, a fait usage pour ses *Scholies sur sept tragédies d'Euripide;* Venise, 1534, in-8°; — *Grammaticæ artis græcæ Methodus*, contenant trois parties, savoir : *Erotemata seu Quæstiones; Canones; Declinationes seu Declinationis Paradigmata.* Cet ouvrage fut publié pour la première fois avec les *Erotemata* de Démétrius Chalcondylas, in-4°, sans date, ni indication de lieu, vers 1493; dans cette première édition, l'ouvrage de Moschopulus ne porte pas de titre; celui que l'on donne ici est emprunté à l'édition de Walder; Bâle, 1540, in-8°; — Τῶν ὀνομάτων Ἀττικῶν Συλλογή. Ce *Recueil de mots attiques*, empruntés aux *Images* de Philostrate et à divers poëtes, parut d'abord à la fin du *Dictionnaire grec* de Alde, Venise, 1524, in-fol., et a été réimprimé avec les *Lexiques* de Thomas Magister et de Phrynichus; — deux traités *Sur la Construction des mots* et *Sur les Accents*, compris dans un volume de traités grammaticaux publiés par Alde; Venise, 1525; le traité *Sur les Accents* (Περὶ Προσῳδιῶν) avec le traité de Varenius sur le même sujet; Paris, 1544, 1559, in-12; — Περὶ γραμματικῆς Γυμνασίας. (*De l'Enseignement de la Grammaire*); ce traité, quelquefois imprimé dans les œuvres de saint Basile, mais que Crusius a revendiqué pour Moschopulus, offre beaucoup d'analogie avec un traité Περὶ σχέδων (*Sur l'Analyse du Discours*), que les manuscrits attribuent à Moschopulus et qui a été publié par Robert Estienne; Paris, 1545, in-4°; — *De Vocum Passionibus*, publié par G.-H. Schæffer comme appendice à son édition de Grégoire de Corinthe, *De Dialectis;* Leipzig, 1811, in-8°; — Ἐπιτομὴ νέα γραμματικῆς (*Nouvel Abrégé de Grammaire*), dont Titze a publié le premier livre; Leipzig et Prague, 1822, in-8°. Un des Moschopulus est l'auteur d'un petit traité sur les *Carrés magiques*, ou sur la manière d'arranger des nombres de telle sorte qu'en les additionnant horizontalement, verticalement, ou diagonalement, on obtienne la même somme. Le mathématicien français La Hire traduisit ce petit traité en latin et le lut à l'Académie des Sciences en 1691. Y.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. I, p. 401, 407; II, p. 67, 259; vol. VI, p. 190, 298, 319, 322, 324; VIII, p. 41; IX, p. 416. — Walder, *Præf. ad Moschopuli Grammat. Artis Methodus.* — Burton, *Ling. Græc. Historia.* — Scherpezeel, *Præf. ad Moschopuli Scholia ad* Iliad. — Saxe, *Onomasticon*, vol. II, p. 387, 445, 801. — Montucla, *Hist. des Mathématiques*, vol. I, p. 333, éd. de Paris, 1759. — Bandini, *Catal. codd. Græc. Laur. Medic.*, vol. II, p. 553, — Harles, *Introd. in Histor. Ling. Græc.*, vol. II, p. 344. — Hody, *De Græcis illustribus*, p. 314 — Titze, *Diatribe de Moschopulis*, en tête de son édition des *Opuscula* de Moschopulus.

MOSCHUS (*Jean*), surnommé *Eucratès* (Εὐκρατᾶς), bagiographe grec, vivait vers la fin du sixième siècle de l'ère chrétienne. D'abord moine dans le monastère de Saint-Théodose à Jérusalem, il alla ensuite vivre parmi les anachorètes du désert sur les bords du Jourdain, et devint *canonarque* ou chef des chantres dans le couvent de Saint-Saba. Bollandus place vers 620 la date de sa mort. Moschus, à une époque inconnue, avait visité les monastères de la Syrie, de l'Égypte et de l'Occident. Avec les documents recueillis dans cette excursion, il composa une histoire des moines de son temps jusqu'au règne d'Héraclius. Cet ouvrage, qu'il dédia à Sophronius (depuis patriarche de Jérusalem), son ami, son disciple et son compagnon de voyage, est intitulé Λειμών ou Λειμωνάριον (*La Prairie*), ou Νέος παράδεισος (*Le nouveau Paradis*). En l'écrivant Moschus ne se contenta pas de raconter ce qu'il avait vu ou entendu, il recueillit encore dans les autres hagiographes une foule de traditions plus ou moins authentiques et beaucoup de récits merveilleux. Photius prétend que le style de Moschus est très-négligé, et ajoute que son ouvrage était divisé en trois cent quatre chapitres (διηγήματα), ou même en un plus grand nombre dans d'autres manuscrits. La division actuelle est en deux cent dix-neuf chapitres. Le Λειμών parut d'abord dans une traduction italienne dont l'auteur est inconnu, et sous cette forme il a été inséré dans plusieurs *vies* des saints. Ambroise le Camaldule en donna une traduction latine, qui a été imprimée dans le t. VII des *Vitæ Sanctorum* de Lippomani, et dans les *Vitæ Patrum* de Rosweyde, l. X. Fronton du Duc publia le texte grec dans son *Auctarium Bib. Patrum*, Paris, 1624, d'où ce texte passa dans la *Bibl. Patrum* de Paris. Cotelier publia quelques additions à l'édition de Fronton, d'après un manuscrit plus complet, dans les *Monumenta Eccl. Græc.*, t. II. Arnauld d'Andilly a traduit en français l'ouvrage de Moschus. Y.

Photius, *Cod.*, 199. — Fabricius, *Bibliot. Græca*, vol. X, p. 124. — Vossius, *De Historicis Græcis*, édit. Westermann, p. 334.

MOSCHUS. *Voy.* BION.

MOSCOSO DE ALVARADO (Don LUIZ DE), l'un des *conquistadores* de la Floride, né à Badajoz, en 1505, mort au Pérou vers 1561. Il prit part comme capitaine des Pizarre à la conquête du Pérou. Lorsque don Pedro de Alvarado eut été nommé en 1534 adelantado et gouverneur de la partie du Pérou qu'il pourrait découvrir, Moscoso, qui était son parent, le suivit. Ils firent ensemble la conquête de la province de Xipixapa, de celle *del Oro* (de l'Or), et celle de *Las golondrinas* (des Hirondelles), et personnellement Moscoso s'empara des villes de Vacain et de Chionana. Rejoignant Alvarado, ils s'avançaient sur Cuzco, lorsqu'ils apprirent que Pizarre et Almagro s'étaient emparés de cette ville et marchaient contre eux. Ils préférèrent traiter : Alvarado consentit à rentrer dans son gouvernement de Guatemala moyennant 100,000 pièces d'or. Moscoso eut une belle part dans cette somme, et de retour dans sa patrie y avait déjà dissipé la plus grande partie du butin qu'il avait rapporté du Nouveau Monde,

lorsque don Hernando de Soto, l'un des douze principaux lieutenants des Pizarre, vint solliciter de Charles V la permission de soumettre la Floride (1). Les circonstances n'étaient pas favorables; mais Soto s'imaginait que la Floride était un autre Pérou, aussi riche, aussi facile à conquérir; l'empereur approuva donc son projet, le nomma *marquis* des terres qu'il pourrait conquérir et gouverneur général de Cuba. Moscoso s'attacha à la fortune de son ancien capitaine. L'expédition partit de San-Lucar-de-Barrameda, le 6 avril 1538. Elle se composait de dix bâtiments montés par neuf cents hommes d'élite. Après avoir relâché aux Canaries, elle atterrit le 26 mai à Santiago, qui était alors la capitale de Cuba, et repartit de La Havane (12 mai 1539) après s'être augmentée de trois cents cavaliers. Le 30 mai les Espagnols débarquèrent sur la partie ouest de la Floride, vers le 29° 1/2 de lat. nord, dans une baie qu'ils nommèrent de *Spiritu-Santo*. Après un repos de neuf jours, ils occupèrent Hirrihiagua, capitale de ce district, dont le cacique s'était enfui avec tous les guerriers valides, déclarant une guerre d'extermination aux nouveaux venus. En effet, leurs compatriotes avaient coupé le nez de ce malheureux chef et avaient fait déchirer sa mère par des chiens. Plusieurs combats sanglants avançaient peu la marche des conquérants lorsqu'ils furent rejoints par un ancien officier de Narvaez, Juan Ortiz de Séville, qui depuis dix années était prisonnier du cacique de Mucoço; avec son aide ils firent alliance avec ce chef. Ils occupèrent ensuite les provinces d'Urribariacuxo, d'Acuera, d'Ocali, de Vitacucho et d'Osachilé. Moscoso demeura en garnison à Ocali, dont le cacique, en fuyant, protestait « qu'il n'entretiendrait jamais ni paix ni commerce avec une nation aussi fourbe et aussi cruelle que les Espagnols ». Il ordonna à ses sujets de lui apporter chaque semaine deux têtes de chrétiens. Cet ordre ne fut exécuté que trop fidèlement; car, durant les vingt jours que Moscoso demeura dans la province, il lui manqua dix-huit hommes. Les Espagnols n'avaient jamais rencontré, excepté peut-être en Araucanie, une haine aussi invétérée, aussi générale que dans la Floride; on doit croire que les premiers envahisseurs, don Juan Ponce de Léon, Hernandez de Cordova, Vasquez de Ayllon et Panfilo de Narvaez y avaient répété toutes les atrocités commises à Hispaniola, au Mexique, au Pérou, etc.

La marche des conquérants n'était qu'une longue lutte; aussi Soto, voulant pénétrer dans la fertile province d'Apaliché, se vit forcé d'appeler Moscoso à son aide. Le cacique Capafi avait rejeté toute proposition de la part « des fils du diable, qui enlevaient les femmes et dérobaient le bien d'autrui ». Tel était au surplus le courage des Floridiens que quatre cents d'entre eux osèrent livrer combat aux Espagnols près de Napetuca (17 novembre 1539) et les tinrent longtemps en échec. Dispersés enfin par la cavalerie, la plupart préférèrent se noyer à se rendre. Capafi fut vaincu, et fait prisonnier dans une seconde rencontre. Sa capitale, Apalache, tomba aux mains des vainqueurs, qui s'y retranchèrent et y passèrent l'hiver dans l'abondance. Ils reçurent des renforts de Cuba qui portèrent leur nombre à quinze cents fantassins et trois cent cinquante cavaliers. Ils se mirent en campagne le 27 mars 1540, et occupèrent successivement les provinces d'Altapaha, d'Achalaqui, de Cofa, de Cofachi, de Cofachiqui, de Chalaque, de Guaxale, d'Ychiahà, d'Acoste et de Coça, quelquefois en amis, le plus souvent par la force. Le cacique de Mavila, Tascaluça, reçut d'abord les Espagnols dans sa capitale, qui ne comptait guère que quatre-vingts maisons; mais il est vrai que les plus petites de ces habitations contenaient six cents personnes et quelques-unes jusqu'à quinze cents. On ne sait quel motif amena un conflit terrible : les Espagnols incendièrent la ville, et massacrèrent ou brûlèrent dix-neuf mille Indiens; ils ne perdirent que quatre-vingts deux hommes. Ils achevèrent la conquête de l'Achusi et marchèrent sur Chicoça. Quinze cents Indiens les tinrent pendant douze jours en échec au passage d'une rivière. Ils la franchirent enfin, et entrèrent à Chicoça le 1er décembre 1540; ils y hivernèrent paisiblement jusqu'au 29 janvier 1541, où les Floridiens vinrent les assaillir, mirent le feu à la ville, leur tuèrent une quarantaine d'hommes et leur firent autant de prisonniers. Ce qui les affligea surtout, ce fut la perte de leurs munitions, de

(1) Vaste contrée de l'Amérique septentrionale qui s'étendait du 25° 6' au 39° 38' de lat. sept. Resserrée entre l'océan Atlantique et les monts Alleghany, sa largeur était fort irrégulière. Suivant quelques écrivains anglais, Madoc, prince gallois, fut jeté, en 1171, sur la côte de la Floride, et y établit le premier une colonie européenne. — Sébastien Cabot (*voy.* ce nom), envoyé en 1496 par Henri VII, roi d'Angleterre, à la recherche d'un passage par le nord-ouest pour se rendre à la Chine et aux Indes, découvrit la partie de la Floride qui borde le golfe du Mexique. « Après avoir fait route depuis le 28° jusqu'au 40° de lat. nord, faisant voile, dit-il, en longeant la côte, afin de voir si je trouverais quelque golfe qui la coupât, je vis que la terre se prolongeait toujours jusqu'au 46° de lat., et m'apercevant qu'à cet endroit la côte faisait un coude vers l'orient, désespérant de trouver le passage, je revins sur mes pas, fis voile en côtoyant cette terre, et cinglant vers l'équateur, j'arrivai à la partie du continent qu'on nomme aujourd'hui *Floride*, où, venant à manquer de vivres, je mis à la voile, et retournai en Angleterre. » Ce passage ne laisse aucun doute sur l'époque de la découverte. Elle est bien antérieure à la première expédition de don Juan de Ponce de Léon (2 avril 1512). Cet *adelantado* essaya la conquête de la Floride en 1521. Il y fut battu et blessé mortellement. — Francisco Hernandez de Cordova avait eu le même sort, en 1517. — L'oidor Lucas Vasquez de Ayllon ne fut pas plus heureux, en 1520. — En 1524 Giovanni Verrazano, au service de François Ier, côtoya toute la Floride jusqu'au 36°, et lui donna le nom de *Nouvelle-France*; mais il ne laissa pas de traces de son passage. — En 1528 la cour d'Espagne envoya une nouvelle expédition sous la conduite de don Panfilo de Narvaez; ce capitaine se noya, et ceux de ses quatre cents compagnons qui échappèrent aux coups des Indiens se mangèrent entre eux : quinze seulement revirent le Mexique (1528-1536). Ce fut après des tentatives si décourageantes que Soto et Moscoso ne craignirent pas d'essayer de conquérir la Floride.

leurs équipements et de quatre-vingt-quinze chevaux, qui formaient leur principale force. Désespérant de pouvoir soumettre un peuple si belliqueux, les Espagnols s'avancèrent au nord, et arrivèrent à Chisca, grande ville sur le Rio-Grande ou Chucagua (le Mississipi); ils y furent bien reçus ainsi qu'à Casquin, dont le cacique se servit des aventuriers pour vaincre son ennemi, le souverain de Capaha. Cependant les Espagnols souffraient beaucoup d'une fièvre maligne : leurs entrailles s'enflammaient et ils répandaient une odeur si infecte qu'on en était incommodé à la distance de cinquante pas; plus de soixante périrent de la sorte en peu de temps. L'emploi d'un certain sel qu'ils trouvèrent dans les montagnes de Capaha mit fin à leurs maux. Prenant alors leur route à l'ouest, ils entrèrent dans la province de Quiguate, où ils se reposèrent onze jours : ils firent également séjour à Colima, puis sur les bords d'une rivière qu'ils nommèrent *Lo Sal*, parce que le sol environnant offrait de nombreuses mines de sel. Ils prirent Tula après un rude combat contre les naturels, qui n'étaient cependant armés que de bâtons. Les captifs se jetèrent à terre, refusant de suivre leurs vainqueurs et faisant signe qu'on les laissât ou qu'on leur ôtât la vie. On tua les hommes, et on emmena les femmes et les enfants. Après un repos de vingt jours, les Espagnols entrèrent dans la contrée de Vitangue, où ils arrivèrent le 15 octobre 1541. Ils y passèrent l'hiver assez agréablement, malgré un froid rigoureux. Ils se remirent en marche le 2 avril 1542, et après des combats quotidiens entrèrent à Naguatex; vingt jours plus tard ils étaient à Guacane. Après avoir franchi cent vingt lieues, ils traversèrent les provinces d'Anilco, de Guachacoya, et se retrouvèrent sur les rives du Chacagua. Soto étant mort à Guachoia (20 juin 1542), don Luiz de Moscoso fut élu général à l'unanimité. Il résolut, du consentement de ses officiers, d'abandonner le pays. Il partit de Guachoia le 4 juillet, en prenant la direction de l'ouest, dans l'intention de se rendre directement au Mexique. Après un trajet de plus de cent lieues, il arriva à Auche, capitale de la province de ce nom. Le cacique qui y régnait conçut le projet de faire périr les Espagnols de faim et de fatigue; il leur donna un guide qui les fit errer durant sept jours dans des déserts où ils durent se nourrir d'herbes et de racines. Moscoso, soupçonnant enfin la trahison de son conducteur, le fit attacher à un arbre, et s'apprêtait à le faire déchirer par ses chiens, lorsque l'Indien dévoila le projet de son maître. Moscoso abandonna le guide à son malheureux sort, et, se fiant à la Providence, continua sa route vers l'ouest. Après six jours de souffrances, il atteignit, au sommet d'une petite montagne, quelques cabanes, où il trouva de la chair de bison, qu'il prit pour celle de vache, ce qui lui fit donner au pays environnant le nom de *provincia de los Vaqueros*. Les Espagnols s'avancèrent encore l'espace de trente lieues à l'ouest; mais ne trouvant qu'un pays stérile et des habitants belliqueux et hostiles, ils reprirent le chemin du Chicagua, sur les bords duquel ils arrivèrent le 30 novembre 1542, après avoir parcouru encore plus de trois cent cinquante lieues. La fatigue, la faim, le froid et l'insomnie avaient fait périr plus de cent cinquante des leurs, de sorte que lorsque Moscoso passa la revue de sa troupe, il ne compta plus que trois cent fantassins et soixante-dix cavaliers. Il s'empara de deux bourgs des Indiens Aminoya, et les fit fortifier pour y passer l'hiver. Au mois de février 1543, il fit construire sept grandes barques et plusieurs autres plus petites. Les voiles étaient tissées d'une herbe appelée *enequen*, qui a de petits filaments comme le lin. L'écorce du mûrier servait à faire les cordages. Tout était prêt lorsqu'un débordement du fleuve (10 mars 1543), qui descendit à plus de vingt lieues dans les terres, vint retarder le départ et faillit noyer les aventuriers et briser leur flottille. Les eaux séjournèrent quarante jours. Durant ce temps Quingualtangui, cacique de Guachacoya, résolut d'exterminer les Espagnols, et forma à cet effet une ligue avec d'autres chefs; mais le cacique d'Anilco avertit Moscoso des desseins tramés contre lui, et lorsque les conjurés, pour mieux endormir ses soupçons, se présentèrent dans son camp avec des présents, il les fit arrêter au nombre de trente, et sur leurs aveux leur fit couper la main droite. Ils n'en persistèrent pas moins dans leur dessein. Les Espagnols s'embarquèrent au nombre de trois cent cinquante avec trente chevaux, restes de l'expédition. Trente Indiens des deux sexes suivaient ces débris. La chair séchée de leurs chevaux et quelques sacs de maïs avarié étaient leurs seules provisions. Dès le second jour, ils furent attaqués par la flotte des caciques, forte de plus de mille canots. Ils durent combattre dix jours et autant de nuits, pendant l'espace de quatre cents lieues. Privés de poudre depuis l'incendie de Mavila, ils n'avaient que des arbalètes pour riposter aux flèches de leurs ennemis; aussi furent-ils tous atteints malgré leurs boucliers et leurs armures. Huit chevaux échappèrent seuls à ce désastre.

Après une navigation de dix-sept jours, Moscoso déboucha dans le golfe du Mexique (19 juillet), et arriva, le 10 septembre, à la rivière de Panuco (Nouvelle-Espagne), après une traversée de cinquante-trois jours. De là il s'achemina par terre jusqu'à Mexico, où il arriva le 22 décembre 1543, avec trois cent onze de ses compagnons. Il y fut accueilli avec la plus grande distinction par le vice-roi don Antonio de Mendoza, qui le décida à se fixer près de lui et qu'il suivit en 1551 au Pérou, où il mourut. Quoique l'expédition accomplie par Soto et Moscoso n'ait pas eu de résultats immédiats, elle prépara la conquête de la Floride et fit connaître l'intérieur de cette immense contrée, ses ressources et ses dangers. La route tenue par les Espagnols a été tracée sur la carte de

Homann : *Amplissimæ regionis Mississipi, seu provinciæ Ludovicianæ à R. P. Ludovico Hennepin, Francisc. miss. in America septentrionali, anno 1687, detectæ, nunc Gallorum coloniis et actionum negotiis toto orbe celeberrimæ nova Tabula*, *editæ* par Jean-Baptiste Homann; Nuremberg, 1712. A. DE LACAZE.

A. Zarate, *Hist. de la Découverte et de la conquête du Pérou* (Paris, 1706, 2 vol. in-12). Herrera, *Descripcion de las Indias occidentales* (Madrid, 1725-1726, 4 vol. in-fol.), déc. VI, lib. VII, cap. 11, 12; déc. VII, lib. 1°, cap. 1-45; lib. II, cap. 6; lib. VII, cap. 1-12. — Garcilasso de la Vega, *La Florida del Ynca*, lib. II, part. II, cap. 1-7, 17-38; lib. III; lib. IV, cap. 1, 2, 5, 8-16; lib. V, part. I, cap. 1-8; part. II, cap. 1-22; lib. VI, cap. 1-22. — Hackluyt, *Virginia*, cap. 12-20, 29-44. — Gomara, *Hist. gén.*, liv. II, chap. 45. — *Ensayo cronologico para la Historia de la Florida* (Madrid, 1723).

MOSELEY (*Benjamin*), médecin anglais, né dans le comté d'Essex, mort le 15 juin 1819. Après avoir terminé ses études médicales à Paris et à Londres, il partit pour La Jamaïque, et fit à Kingston les doubles fonctions de chirurgien et d'apothicaire. Il eut pendant la guerre de l'indépendance de nombreuses occasions d'observer de près les maladies épidémiques, qui décimaient les troupes anglaises; un traité qu'il publia en 1783 à ce sujet commença sa réputation scientifique. Après la paix, il visita l'Amérique du Nord et une partie de l'Europe, alla prendre à Leyde le diplôme de docteur, et s'établit tout à fait à Londres, en 1785. Par la protection de lord Mulgrave, il obtint la place de médecin militaire de l'hôpital de Chelsea. Moseley s'éleva avec une sorte de rage contre la vaccine; il la peignit comme une innovation des plus funestes; il l'accusa même d'être un véritable empoisonnement et d'avoir produit un grand nombre de maladies inconnues auparavant, qu'il nomme *facies bovilla*, *scabies bovilla*, *tinea bovilla*, etc. En 1805 il engagea seul contre tout le Collége des Médecins de Londres une lutte, dans laquelle il montra autant d'esprit que d'acharnement et d'âcreté. On a de lui : *Observations on the dysentery of the West Indies*; Kingston, 1783, in-8°; plusieurs éditions; — *Treatise concerning the properties and effects of Coffee*; Londres, 1785, in-8°, trad. en 1786 en français et en allemand; — *Treatise on topical Diseases, on military operations and on the climate of the West Indies*; Londres, 1787, 1793, 1803, 1806, in-8°; trad. en allemand; — *Treatise on Sugar, with miscellaneous medical observations*; Londres, 1799, in-8°; trad. en allemand; — *Medical Tracts*; Londres, 1803, in-8°; — *Commentaries on the Lues bovilla*; Londres, 1804, 1805, in-8°; — *Treatise on the Lues bovilla or cow-pox*; Londres, 1806, in-8°; trad. en 1807 en français; — *Treatise on the Hydrophobia*; Londres, 1808, in-8°. On cite parmi les écrits dirigés contre Moseley celui qui a pour titre *Épîtres héroïques de la Mort à B. Moseley sur la Vaccine* (1810). K.

Rose, *New biog. Dict.*

MOSELLANUS. *Voy.* SCHADE (*Pierre*).

* **MOSEN** (*Julius*), poëte allemand, né à Marieney, en Saxe, le 8 juillet 1803. Il fréquenta d'abord le gymnase de Plauen, ensuite l'université de Iéna, où il étudia le droit. Il devint en 1844 conseiller aulique et dramaturge du grand théâtre à Oldembourg. On a de Mosen : *Lied vom Ritter Wasa* (Le Chant du chevalier Wasa); Leipzig, 1831 (il y dépeint la mort du monde hellénique et l'aspiration vers les promesses du christianisme); — *Ahasver*; Dresde et Leipzig, 1838 (c'est un poëme épique qui forme contraste avec le précédent); — *Gedichte* (Poésies); Leipzig, 1836 et 1843 : parmi ces poésies, *Andreas Hofer* et *Les dix derniers du 4e Régiment*, sont devenues populaires; — *Congress von Verona*; Leipzig, 1842, 2 vol. : c'est un tableau parfait de la vie des peuples modernes; — *Die blaue Blume* et *Das Heimweh* (La Fleur bleue et Le Mal du pays), deux nouvelles publiées par l'*Urania* en 1840 et 1844; — *Bilder im Moose* (Images dans la mousse); Leipzig, 1846, 2 vol. — Depuis 1836, Mosen a écrit les tragédies suivantes : *Cola Rienzi*; *Les Fiancés de Florence*; *L'Empereur Otton III*; *Wendelin et Helena*, qui ont toutes été imprimées dans son *Theater*; Stuttgardt, 1842. H. W.

Conv.-Lex.

MOSENGEIL (*Frédéric*), conteur allemand, très-populaire, né à Schoenau, non loin d'Eisenach, le 26 mars 1773, mort à Meiningen, le 2 juin 1839. Il étudia la théologie à l'université de Iéna, et devint professeur à l'école forestière fondée à Zillbach par Cotta. En 1805, la duchesse douairière de Saxe-Meiningen le chargea de l'éducation de son fils unique, le duc Bernard-Erich-Freund, qu'il accompagna, dans la suite, à l'université de Iéna et à celle de Heidelberg, ainsi que dans ses voyages en Suisse, en Italie, en Belgique, en Hollande et en France. En 1821, lors de la majorité du duc, Mosengeil devint président du consistoire de Meiningen. On a de lui des *Contes* qui eurent beaucoup de succès, et qu'il réunit plus tard dans les recueils intitulés *Liebenstein und die neuen Arcadier* (Leibenstein et les nouveaux Arcadiens); Francfort, 1826, 2e édit.; — *Reisegefaehrten* (Compagnons de voyage); ibid., 1825 à 1828, 3 vol.; — *Drei Freunde auf Reisen* (Trois Amis en voyage); Leipzig, 1828, 3 vol.; — *Sommerabend Stunden* (Soirées d'été); Hildburghausen, 1831, 2 vol. Ce fut lui qui le premier, parmi les Allemands, s'occupa de sténographie; lors de son séjour à Zillbach, il publia un petit traité (3e édit., Iéna, 1819) sur cet art. H. W.

Conv.-Lex.

MOSER (*Georges-Michel*), peintre en émail et orfévre suisse, né en 1707, à Schaffhouse, mort à Londres, en 1783. Fils d'un chaudronnier habile dans la ciselure, il apprit d'abord le métier de son père, et ensuite l'orfévrerie, art qu'il alla en 1726 exercer en Angleterre. Il y obtint le plus

grand succès; ses médaillons, ses montres et tabatières, qu'il décorait de merveilleuses peintures en émail, excitaient surtout l'admiration par le fini et l'élégance de leur exécution. Il eut encore le mérite de contribuer plus que tout autre à la fondation de l'Académie de Peinture; lorsqu'elle fut enfin établie définitivement, en 1768, malgré les entraves apportées par plusieurs artistes, notamment par Hogarth, il en fut nommé vice-président avec cent livres de pension; il fut anobli quelque temps après.

Sa fille *Marie*, née en 1744, avait un talent des plus exercés pour la peinture des fleurs; elle décora aussi avec un grand goût plusieurs appartements du palais de Windsor. O.

Nagler, *Neues Allg. Künstler-Lexicon.*

MOSER (*Jean-Jacques*), célèbre publiciste allemand, né à Stuttgard, le 18 janvier 1701, mort dans cette ville, le 30 septembre 1785. Reçu en 1720 licencié en droit à Tubingue, il y fut, en cette même année, nommé professeur extraordinaire de droit; mais n'ayant presque pas d'auditeurs, il se rendit en 1721 à Vienne, où, bien accueilli par l'empereur et le vice-chancelier, comte de Schœnborn, il aurait pu obtenir un emploi considérable s'il se fût décidé à abjurer le luthéranisme. De retour dans son pays, il se vit soupçonné d'avoir fourni à la cour impériale des renseignements sur des affaires que le duc de Wurtemberg désirait tenir secrètes. En 1724 il repartit pour Vienne, afin d'y faire agréer un projet sur l'entretien de la chambre impériale; il n'y réussit pas, il est vrai, mais le comte de Schœnborn le reçut encore mieux que la première fois, lui fit une pension et le chargea de divers travaux de jurisprudence. Rappelé en 1726 à Stuttgard, Moser y fut nommé conseiller de régence; l'année suivante il fut chargé d'une chaire de droit au collége ducal de Tubingue; des tracasseries, que plusieurs de ses collègues lui suscitèrent par jalousie, lui firent résigner ses emplois en 1732. L'année suivante, à l'avénement du duc Charles-Alexandre, il reprit ses fonctions de conseiller de régence. Sa profonde connaissance du droit public et son habileté dans la conduite des affaires commençaient à être connues dans toute l'Allemagne. En 1736 le roi de Prusse le nomma conseiller intime et lui confia une chaire de droit à l'université de Francfort-sur-l'Oder. Trois ans après, ayant eu quelques difficultés avec ses collègues, Moser donna sa démission, et alla vivre en simple particulier dans la petite ville d'Ébersdorf, dans le Voigtland; pendant les huit ans qu'il y habita, il fut employé par divers princes de l'Empire dans des négociations importantes; notamment en 1741, où il prit part au nom de l'électeur de Trèves aux longues discussions qui précédèrent l'élection de l'empereur Charles VII. En 1747, n'ayant pas voulu reconnaître les innovations religieuses introduites à Ebersdorf par le comte de Zinzendorf, il accepta la place de directeur de la chancellerie à la cour de Hesse-Hombourg, sous la condition qu'il pourrait y appliquer ses principes libéraux en matière de gouvernement et d'économie politique; cette faculté lui ayant été retirée peu de temps après, il quitta son emploi, et s'établit à Hanau, où il fonda, en 1749, un institut pour préparer les jeunes gens à la carrière de l'administration. En 1751 le désir d'être plus utile à son pays lui fit abandonner cette entreprise, qui avait eu le plus grand succès; il accepta d'être avocat consultant des états de Wurtemberg. Quelques années plus tard, le gouvernement despotique du duc provoqua les états à des représentations énergiques; Moser, regardé comme le rédacteur des écrits publiés contre les mesures illégales du premier ministre, le comte de Montmartin, fut arrêté, le 12 juillet 1759, et conduit au fort de Hohentwiel. Il y resta cinq ans, sans qu'il lui intentât de procès; presque constamment au secret, il ne put obtenir ni livres ni moyens d'écrire. Une décision du conseil aulique mit fin, en septembre 1764, à cette détention arbitraire. Rétabli dans ses fonctions, Moser les résigna six ans après, et vécut depuis lors dans la retraite. Il eut sur tous ceux qui s'étaient en Allemagne occupés avant lui de droit public l'avantage précieux d'avoir été de bonne heure initié à la pratique des affaires, ce qui le préserva d'émettre, comme eux, des théories inapplicables. Parmi ses quatre cents et quelques livres et opuscules nous citerons : *Merkwürdige Reichshofraths - Conclusa* (Remarquables *conclusa* du conseil aulique); Francfort, 1726, 8 vol. in-8°; — *Bibliotheca Juris publici;* Stuttgard, 1729-1734, 3 vol. in-8°; — *Miscellanea juridico-historica;* Francfort, 1729-1730, 2 vol. in-8°; — *Grundriss der heutigen Staatsverfassung von Teutschland* (Principes de la Constitution actuelle de l'Allemagne); Tubingue, 1731, in-8°; édition suivie de six autres; — *Einleitung in den Reichshofraths-process* (Introduction à la Procédure en usage au Conseil aulique); Francfort, 1733-1737, 4 vol. in-8°; — *Syntagma dissertationum Jus publicum germanicum illustrantium;* Tubingue, 1735, in-4°; — *Corpus Juris evangelicorum ecclesiasticum;* Zullichau, 1737-1738, 2 vol. in-4°; — *Altes deutsches Staatsrecht* (L'ancien Droit public de l'Allemagne); Nuremberg, 1737-1754, 53 parties in-4° : ouvrage qui a été longtemps le meilleur sur cette matière; — *Alte und neue Reichshofraths Conclusa in causis illustribus* (Anciens et nouveaux *Conclusa in causis illustribus* émanant du Conseil aulique); Francfort, 1743-1746, 3 parties, in-8°; — *Opuscula academica selecta Juris capita explicantia;* Francfort, 1745, in-4°; — *Deutsches Staats archiv* (Archives politiques de l'Allemagne); Francfort, 1751-1757, 13 parties in-4°; — *Bibliothek von Œkonomie-Polizey - Handlungs - Manufaktur-und Bergwerkgesetzen, Schriften und*

Abhandlungen darüber (Bibliothèque des écrits concernant les lois édictées en matière d'économie politique, de police, de commerce, de manufactures et de mines); Ulm, 1758, in-8°; — *Neues deutsches Staatsrecht* (Nouveau Droit public de l'Allemagne); Stuttgard, 1766-1772, 20 vol. in-4°, avec 3 vol. de *Suppléments*; Francfort, 1781-1782, 3 vol. in-4°, et un volume de *Tables*, qui, publié en 1775, contient aussi un *index* pour tous les autres ouvrages de Moser parus jusque alors; — *Vermischte Nachrichten von reichsritterschaftlichen Sachen* (Mélanges concernant la Noblesse de l'Empire); Nuremberg, 1772, 6 parties in-8°, suivies des *Beiträge zu reichsritterschaftlichen Sachen*; Ulm, 1775, 4 parties, in-8°; — *Von dem reichsstandischen Schuldenwesen* (Sur les Dettes contractées par les États de l'Empire); Tubingue, 1774-1775, 2 vol. in-4°; — *Abhandlungen über verschiedene Reichsmaterien* (Dissertations sur diverses matières concernant l'organisation de l'Empire); Ulm, 1772-1778, 5 vol. in-8°; — *Reichsstädtisches Magazin* (Magasin de documents concernant les villes de l'Empire); Ulm, 1774-1775, 2 vol. in-8°; — *Neueste Geschichte der unmittelbaren Reichsritterschaft* (Histoire moderne de la Noblesse immédiate de l'Empire); Ulm, 1775-1776, 2 vol. in-8°; — *Erläuterung des Westphälischen Friedens* (Explication du Traité de paix de Westphalie); Erlangen, 1775-1776, 2 parties, in-4°; — *Versuch des neuesten europäischen Völkerrechts in Friedens und Kriegszeiten* (Essai sur le nouveau Droit des gens en usage en Europe en temps de paix et de guerre); Francfort, 1777-1780, 10 vol. in-8°; — *Betrachtungen über die Wahlcapitulation Josephs II* (Considérations sur la capitulation jurée par l'empereur Joseph II lors de son élection); Francfort, 1778, 2 vol. in-4°; — *Beiträge zu dem neuesten europäischen Völkerrechte* (Documents pour servir à la connaissance du Droit des Gens moderne de l'Europe); Tubingue, 1787, 5 parties in-8°. Moser a encore publié, entres autres, des traités sur la constitution politique des électorats de Mayence, de Bavière, de Trèves, du Palatinat, de Brunswick, etc. O.

Lebensgeschichte Mosers (autobiographie; Francfort, 1777-1783, 4 parties, in-8°). — Weidlich, *Nachrichten von jetztlebenden Rechtsgelehrten*, t. II. — Hirsching, *Hist. liter. Handbuch.*

MOSER (*Frédéric-Charles* DE), publiciste allemand, fils du précédent, né à Stuttgard, le 18 décembre 1723, mort à Ludwigsbourg, en 1798. Après avoir rempli les fonctions de membre du conseil aulique de Vienne, il fut en 1770 placé à la tête de l'administration de la principauté de Hesse-Darmstadt. Son peu de condescendance pour les volontés despotiques du souverain de ce pays lui valut d'être en 1780 destitué de tous ses emplois; ses biens furent séquestrés; il en obtint la restitution après de vives réclamations devant le conseil de Vienne. Il vécut depuis en simple particulier; le landgrave de Hesse-Darmstadt, reconnaissant l'injustice qui lui avait été faite, lui assigna une pension de 5,000 florins. On a de Moser : *Sammlung des heiligen römischen Reichs sämmtlicher Kreisabschiede* (Recueil de tous les Recès des cercles du Saint-Empire); Ébersdorf, 1747-1748, 3 parties, in-4°; — *Pragmatische Geschichte der Kaiserlichen Reichshofrathsordnung* (Histoire pragmatique de la Procédure suivie devant le Conseil aulique impérial); Francfort, 1751, in-8°; — *Kleine Schriften zur Erläuterung des Staats-und Völkerrechts* (Opuscules pour servir à l'explication du Droit public et des gens); Francfort, 1751-1765, 12 parties, in-8°; — *Commentarius de titulo Domini*; Leipzig, 1751, in-4°; — *Sammlung der neuesten und wichtigsten Deductionen in deutschen Staats-und Rechtssachen* (Recueils des plus importants mémoires récemment émis en matière de Droit public et privé en Allemagne); Ebersdorf, 1752-1756, 9 vol. in-4°; — *Sammlung von Reichshofrathsgutachten* (Recueil d'Avis du Conseil aulique); Francfort, 1752-1769, 6 parties, in-8°; — *Des Frankischen Kreises Abschiede von 1600-1748* (Les Recès du cercle de Franconie de 1600 à 1748); Nuremberg, 1752, 2 vol. in-4°; — *Sammlung der Abschiede des Ober-Sächsischen Kreises* (Recueil des Recès du cercle de la Haute-Saxe); Hanau, 1752, in-4°; — *Diplomatische und historische Belustigungen* (Amusements diplomatiques et historiques); Francfort, 1753-1764, 7 vol. in-8°; — *Patriotische Gedanken von der Staatsfreigeisterei* (Pensées patriotiques sur la manière de penser librement en matière politique); 1755; — *Der Herr und der Diener* (Le Maître et le Serviteur); 1759 : ce livre sur les devoirs d'un souverain et de son ministre a été traduit en français; Hambourg, 1761; — *Deutsches Hofrecht* (Le Droit des terres censives en Allemagne); Francfort, 1760, 2 parties, in-4°; — *Der Hof, Fabeln* (La Cour, fables); Leipzig, 1761; en 1789 l'auteur publia un nouveau volume de fables; — *Kleine moralische und politische Schriften* (Opuscules moraux et politiques); Francfort, 1763-1764, 2 vol.; — *Beiträge zu dem Staats-und Völkerrechte* (Documents pour servir à la connaissance du Droit public et des gens); Francfort, 1764-1772, 4 parties, in-8°; — *Patriotisches Archiv* (Archives patriotiques); Francfort, 1784-1790, 12 vol. in-8°, suivie du *Neues patriotisches Archiv*; Mannheim, 1792-1794, 2 vol. in-8°; — *Politische Wahrheiten* (Vérités politiques); Zurich, 1796, 2 vol.; — *Vermischte Schriften* (Mélanges); Zurich, 1796, 2 vol.; — *Geschichte der Waldenser* (Histoire des Vaudois); Zurich, 1798. O.

Strider, *Hessische Gelehrten-Geschichte*. — Meusel, *Lexikon*.

MOSER (*Guillaume-Godefroi*), agronome allemand, né à Tubingue, en 1729, mort en 1793.

Fils de Philippe-Ulric Moser, ministre protestant et auteur d'un *Lexicon manuale Hebraicum et Chaldaicum*, il occupa plusieurs emplois dans l'administration du royaume de Wurtemberg, et devint ensuite conseiller intime à la cour de Darmstadt; en 1786 il entra au service du prince de Thurn et Taxis, et fut enfin nommé député de cercle à Ulm. On a de lui : *Grundsätze der Forstœconomie* (Principes de l'Économie forestière); Francfort, 1757, 2 vol. in-8°; — *Kennzeichen der deutschen und nordamerikanischen Holzarten* (Caractères des espèces d'arbres de l'Allemagne et de l'Amérique du Nord); Leipzig, 1794, in-8°; — *Forst-Archive* (Archives forestières); Ulm, 1788-1798, 17 vol. in-8°. O.

Haug, *Schwäbisches Magazin* (année 1780). — Meusel, *Lexikon.*

MOSHEIM (*Jean-Laurent* DE), célèbre historien allemand, né à Lubeck, le 9 octobre 1694, et mort à Gœttingue, le 9 septembre 1755. Presque au sortir de l'université, il s'annonça pour un esprit distingué. Le talent avec lequel il remplaça Alb. de Felde, premier prédicateur et professeur à Kiel, et quelques écrits d'histoire et de théologie donnèrent de lui une haute opinion. On lui offrit de divers côtés à la fois des positions honorables. Il accepta la chaire de théologie à l'université d'Helmstædt. Il remplit ces fonctions depuis 1723 jusqu'en 1747, avec autant d'éclat que d'utilité réelle pour ses auditeurs. En 1747 il fut appelé à une chaire de théologie à Gœttingue, avec le titre de chancelier à l'université. Il n'est aucune branche des sciences théologiques qui n'ait reçu de cet homme éminent quelque amélioration. Il peut être surtout regardé comme le réformateur de l'histoire ecclésiastique, à laquelle une connaissance plus étendue des sources, une critique fine et ingénieuse, un coup d'œil pénétrant, une rare impartialité lui permirent d'imprimer une direction nouvelle. Tandis qu'avant lui les historiens de l'Église n'avaient vu dans les hérétiques que des esprits corrompus et pervers, poussés à l'erreur par la seule impulsion de leurs mauvaises passions, il chercha le premier à remonter aux causes réelles qui avaient produit les divers schismes et à apprécier, sans haine et sans parti pris, des hommes qui avaient pu se tromper, mais qui le plus souvent n'avaient cru obéir qu'à la force de la vérité. Le premier encore il attira l'attention sur les modifications successives que les dogmes avaient éprouvées dans le cours des âges. Il exerça une heureuse influence sur la prédication. Avant lui, le pédantisme, une recherche de mauvais goût, une insupportable prolixité, un singulier mélange de termes empruntés à toutes les langues, une absence complète de dignité étaient les caractères communs de tous les prédicateurs allemands. Mosheim donna l'exemple, dans ses sermons, du goût, de l'ordre des convenances oratoires, de la pureté et de l'élégance de l'expression.

Mosheim a écrit cent soixante et un ouvrages. En 1731 il publia lui-même le catalogue de ceux qu'il avait mis au jour jusqu'à cette époque; ceux qui sont ses véritables titres de gloire appartiennent presque tous à une date postérieure. Il suffit d'indiquer ici les principaux : *Predigten* (Sermons); Hambourg, 1725-1739, 6 vol. in-8° : plusieurs de ces sermons, contenus dans les trois premiers volumes, ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe; — *Anweisung erbaulich zu predigten* (Instruction sur l'art de prêcher d'une manière édifiante); Erlangen, 1780, in-8°, publié par de Windheim; 3e édit., avec des additions par Marck, Butzow, 1773, in-8°; — *Elementa Theologiæ dogmaticæ;* Nuremberg, 1758, in-8°; 3e édit., 1784, 2 vol. in-8°; — *Polemische Theologie;* Butzow, 1763 et 1764, 3 vol. in-4°; — *Allgemeines Kirchenrecht der Protestanten* (Droit ecclésiastique général des Protestants); 1760, in-8° : publié avec des notes par de Windheim; remanié et augmenté par Gunther, Leipzig, 1800, in-8°; — *Moral der heiligen Schrift* (Morale de l'Écriture Sainte); 9 vol. in-4°. Les quatre derniers sont de J.-P. Miller, son disciple et son successeur à Gœttingue. On a deux abrégés de cet ouvrage, l'un de J.-P. Miller, Leipzig, 1777, in-8°; et l'autre de Sommeran, Quedlinbourg, 1771, 2 vol. in-8°; — *Vindiciæ antiquæ christianorum disciplinæ, adversus Tolandi Nazarenum;* Kiel, 1720, in-4°, et Hambourg, 1722, in-8°; — *Commentationes et orationes varii argumenti*; Hambourg, 1751, in-8° : publié par J.-P. Miller; — *Institutionum Historiæ ecclesiasticæ antiquioris et recentioris libri IV;* Francfort et Leipzig, 1726, in-8°. Cette première édition, remaniée ensuite par Mosheim, devint un ouvrage plus étendu, Helmstædt, 1737-1741, 2 vol. in-8°; plusieurs autres éditions, dont la dernière, due à J. P. Miller, 1764, contient une notice sur les écrits de l'auteur : trad. en angl. par Maclaine, Londres, 1765, 2 vol. in-4°, ou 5 vol. in-8°, avec un supplément, 1768, in-8°; la meilleure édition de cette traduction est celle de Londres, 1806, 6 vol. in-8°; seconde traduction anglaise, par G. Gleig, Londres, 1826, 6 vol. in-8°; troisième traduction anglaise, par J. Murdock, avec des addit. de H. Soamer, Londres, 1841, 4 vol. in-8°; trad. française faite sur la trad. anglaise de Maclaine, par F. de Félice, Yverdun, 1776, 6 vol. in-8°; autre trad. française, faite sur l'original latin, par A. Eidous, Maestricht, 1776, 6 vol. in-8°; trad. italienne, par Roselli, Naples, 1769, 10 vol in-4°; trad. libre allemande, avec les observations de Maclaine et des additions par von Einem, Leipzig, 1769-1778, et 1782-1783, 9 vol. in-8°; autre trad. allemande avec des add., par J.-G. Schlegel, Heilbronn, 1770 et suiv. 6 vol. in-8°; plusieurs autres éditions; abrégé en latin par J.-P. Miller, Leipzig, 1751, in-8° : plusieurs

édit. Ces détails bibliographiques montrent suffisamment la valeur de cet ouvrage, qui a joui longtemps d'une grande autorité et qui est encore aujourd'hui suivi, comme manuel d'histoire ecclésiastique, dans plusieurs écoles de théologie en Angleterre et aux États-Unis. Cette histoire est de beaucoup supérieure à tout ce qu'on avait eu jusque alors en ce genre; mais il est aussi étonnant que regrettable que Mosheim y ait suivi la division encore adoptée, mais peu logique, par siècles; — *Institutiones Historiæ Ecclesiæ majores sæculi primi*; Helmstædt, 1739, in-4°. L'ouvrage n'est pas terminé; mais ce qu'on a est fort remarquable; — *De Rebus Christianorum ante Constantinum magnum Commentarii*; Helmstædt, 1753, in-4°; trad. anglaise, par Mardock. Ce volume et le précédent ont été compris dans la traduction allemande par von Einem de l'*Histoire ecclésiastique* de Mosheim; — *Historia Mich. Serveti*; Helmstædt, 1727, in-4°; 2e édit., Brunswick, 1735, in-4°; — *Versuch einer unpartheischen und gründlichen Ketzergeschichte* (Essai d'une Histoire impartiale et approfondie des Hérétiques); Leipzig, 1746, 1750, 2 vol. in-4°; le 2e vol. contient de nouvelles recherches sur Mich. Servet; — *De Beghardis et Beguinibus*; Leipzig, 1790, in-8° : publié par G.-H. Martini; — *Dissertationes ad historiam eccles. pertinentes*; Altona, 1733, 2 vol. in-8°; plusieurs édit. Dans ce recueil se trouve la dissertation *De turbata per recentiores platonicos Ecclesia*, qui a été aussi imprimée à la fin de la traduction latine par Mosheim du *Système intellectuel* de Cudworth; Leyde, 1773, 2 vol. in-4°. Michel NICOLAS.

Notice sur les écrits de Mosheim, par J.-P. Miller, dans l'édit. de 1764 de ses *Institutiones Historiæ ecclesiasticæ*. — F. Lucke, *Narratio de J.-L. Moshemio*; Gottingue, 1837, in-4°.

MOSNERON-DELAUNAY (1) (*Jean-Baptiste*, baron), homme politique et littérateur français, né à Nantes, le 28 août 1738, mort à Saint-Gaudens, en 1830. Il appartenait à une riche famille d'armateurs; mais le goût des voyages l'emporta chez lui sur celui du commerce, et après avoir voyagé une année en Angleterre et en Hollande, il s'embarqua comme officier sur un bâtiment armé par son père en destination de Saint-Domingue. Il arriva heureusement dans les Antilles; mais à son retour il faillit périr sur les côtes d'Espagne. Il revint dégoûté de la marine, et résolut de faire son droit; mais sa légèreté l'emportant encore, il quitta les études sérieuses pour la littérature. Il présenta deux tragédies au Théâtre-Français : elles furent refusées. Il fit alors une traduction en prose du *Paradis perdu* de Milton, puis retourna à Nantes, où il rentra dans la maison paternelle, dont il suivit les opérations avec une telle intelligence que ses concitoyens l'élurent plusieurs fois membre de leur tribunal et de leur chambre de commerce. Il fut aussi délégué successivement par la ville de Nantes près des états de Bretagne, siégeant à Rennes; près du ministre de la marine, M. de La Luzerne; et en 1789, fit partie d'une députation chargée de soumettre divers griefs à l'Assemblée constituante. En aout 1791, il fut élu député à l'Assemblée législative pour le département de la Loire-Inférieure. Le 21 octobre 1791, il s'opposa « à ce que l'on confondît les prêtres non sermentés avec les perturbateurs reconnus ». En novembre il offrit à la patrie, au nom de son frère Mosneron-Dupin, un bâtiment pour porter des secours à Saint-Domingue. Il vota constamment avec la droite, et fut incarcéré quelque temps à Nantes, durant la terreur, sous la prévention de royalisme. En décembre 1799, il fut nommé membre du corps législatif, dont il sortit en 1803. Des raisons de santé le forcèrent à se retirer à Bagnères-de-Luchon, où il vécut dans une retraite absolue jusqu'à la restauration. En 1815 il reçut la croix d'Honneur, et obtint pour sa femme d'abord l'entrepôt de tabac de Pau, puis la recette centrale de Saint-Gaudens. Ce fut là qu'il termina ses jours, à quatre-vingt-douze ans. Il avait été créé baron le 8 janvier 1823. On a de lui : *Le Paradis perdu*, trad. de l'anglais de Milton, avec *notes* et *texte* en regard; Paris, 1786, 3 vol. in-16; ibid., 1788 et 1799, 2 vol. in-8°; ibid., 1805, 2 vol. in-12; ibid., 1810, 3 vol. in-8°; ces deux dernières éditions sont précédées d'une *Vie de Milton*, que l'auteur avait publiée séparément; Paris, 1804, in-8°; — *De quelques Réformes et Améliorations à faire en Bretagne*; 1789, in-8°; — *Vie du Législateur des chrétiens, sans lacunes et sans miracles*; Paris, 1803, in-8° Cet ouvrage, signé des initiales J. M. et publié chez le libraire Dabin, est devenu très-rare. Il fut désavoué par Mosneron sous la restauration; mais Barbier affirme que sous le consulat et l'empire même Mosneron s'était vanté, à plusieurs personnes dignes de foi, d'en être l'auteur; on comprend que les sentiments anti-religieux qui dominent dans ce livre aient pu porter leur auteur à renier son œuvre; — *Memnon, ou le jeune Israélite*; 1806, in-8°; — *Le Vallon aérien*, *ou relation du voyage d'un aéronaute dans un pays inconnu jusqu'à présent*, roman moral; 1809, in-12. Mosneron a laissé inédites plusieurs pièces de théâtre, des poésies, et une traduction en vers de l'*Essai sur l'Homme* de Pope qu'il aurait terminé à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

H. L—R.

Le Moniteur universel, an 1791, n° 310. — *Biographie moderne* (1806). — Rabbe, Vieilh de Boisjolin, etc., *Biogr. portat. des Contemp.* — Guimar, *Annales Nantaises*. — *Biogr. des vivants* (1816). — *Tablettes des Écrivains français*. — Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*.

MOSQUERA (Don RUY GARCIA), navigateur espagnol, l'un des fondateurs de Buenos-Ayres,

(1) Il avait pris ce second nom pour se distinguer de ses frères.

né en 1501, mort à Buenos-Ayres, vers 1555. Lorsque Sébastian Gaboto (plus connu sous le nom de *Cabot*), se voyant négligé par le gouvernement français, passa en Espagne, où l'empereur Charles Quint le prit à son service comme pilote major après la mort d'Améric Vespuce, une expédition composée de trois navires fut résolue pour faire de nouvelles découvertes le long des côtes de l'Amérique méridionale inférieure. Mosquera sollicita et obtint de partager les dangers et les avantages de cette entreprise. L'expédition mit à la voile de Cadix, le 1er avril 1526. Elle relâcha dans les Canaries, mouilla sur l'île de Patos (des Oies), par 27° lat. s., où le manque de vivres occasionna une mutinerie. Cabot déposa sur une île déserte deux de ses principaux officiers, le capitaine Francisco de Rojas et don Miguel de Rodas. Mosquera fut appelé à remplacer le premier comme commandant de la caravelle *La Trinidad*. Les Espagnols mouillèrent ensuite dans la baie de Solis (ou *de La Plata*); ils remontèrent le fleuve de ce nom l'espace de trente lieues jusqu'à une île qu'ils nommèrent *San-Gabriel*. Sept lieues plus haut ils élevèrent le fort *San-Salvador*, à l'entrée d'une rivière profonde. Trente lieues plus loin, au confluent de la *Zarcarana* (*Carcaranal* en indien), le fort *Santo-Espiritu* (aussi appelé la *Fortaleza de Gaboto*), fut construit par 32° 25′ lat. Remontant encore la Plata, ils trouvèrent à deux cents lieues de là son grand affluent *le Paraguay*, qu'ils reconnurent l'espace de trente-quatre lieues; là une peuplade indienne les força à s'arrêter après une perte de vingt-huit hommes. Un traité de paix suivit ces premières hostilités. Mosquera en profita pour visiter les nations voisines : les *Charruas*, les *Quirondis*, les *Limbues*, les *Curundas*, les *Camis*, les *Quilbusas*, les *Mécoirtas*, les *Mépènes*, et vingt-sept autres peuplades de noms, de langages et de costumes différents. Il rapporta beaucoup d'argent de ses excursions, et contribua ainsi à faire changer le nom du fleuve Solis en celui de *Rio de la Plata* (Rivière de l'Argent). Quoiqu'il fût le premier Européen qui parut dans ces contrées, son voyage fut pacifique. Malheureusement les Espagnols ne tardèrent pas à mécontenter les naturels, qui, en octobre 1527, détruisirent les stations fortifiées de San-Salvador et de Santo-Espiritu. Ne recevant aucun secours, Cabot repartit pour l'Espagne (1530), laissant Nuño de Lara et Mosquera avec cent vingt hommes pour garder la colonie en son absence. Nuño fit alliance avec Mangora, cacique de Timbuez, qui devint éperdument amoureux d'une dame espagnole Lucia Miranda, épouse de l'officier Sebastian Hurtado. Pour obtenir Lucia, le cacique égorgea toute la garnison dans un festin; mais il périt dans ce massacre de la main du trop confiant Nuño. Mosquera et un petit nombre d'Espagnols échappèrent à la mort, se jetèrent dans quelques chaloupes, et, descendant la Plata jusqu'à la mer, bâtirent un fort sur le cap Santa-Maria (32° de lat.). Le capitaine général du Brésil lui intima l'ordre de prêter serment au roi de Portugal. Sur ces entrefaites un navire français vint mouiller sur l'île de Canané, vis-à-vis du fort Santa-Maria. Mosquera, aidé de deux cents Indiens, s'en empara par surprise, et s'étant procuré ainsi des canons et des munitions, battit les Portugais, pilla leur établissement de San-Vincente et transporta sa petite colonie sur l'île de Santa-Catalina. Il l'habitait paisiblement, lorsqu'en 1535 l'*adelantado* don Pedro de Mendoza (*voy.* ce nom) et ses frèrent vinrent jeter sur le cap Blanco les fondements d'une ville, qu'ils nommèrent, à cause de la salubrité de son climat, *Nuestra Señora de Buenos-Ayres* (Notre-Dame de Bon-Air); mais bientôt les guerres avec les Indiens Quirondis, Bartenes, Zechuruas et Timbues ainsi que la famine enlevèrent la plupart des colons. Déjà Mendoza préparait une évacuation ruineuse lorsque Mosquera arriva avec deux navires chargés de vivres, ses colons de Santa-Catalina et plusieurs familles brésiliennes. Sous ses auspices la nouvelle ville changea d'aspect; l'œuvre des Mendoza devint réellement celle de Mosquera, qui au surplus reçut ainsi que les siens une belle portion de territoire. On ignore l'époque exacte de la mort de Mosquera, dont la famille a conservé une grande influence dans les province de Colombie et de la Bande orientale (1). A. de L.

Sébastien Gavato, *Memoirs*, etc. — Azara, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. II, p. 119 — Le P. Charlevoix, *Hist. du Paraguay*, liv. 1er. — Herrera, *Historia general de los Hechos de los Castellanos*, déc. III, lib. IX, cap. III et lib. X, cap. 2; déc. IV, lib. I, cap. 1, et lib. III, cap. 1; déc. VI, lib. VI, cap. IX. — P. Lozano, *Descripcion geographica del gran Chaco, Qualamba*, etc. (Cordoue, 1733, in-4°). — Southey, *History of Brazil*. — Techo, *Historia Paraquariæ*, lib. I, cap. III-V.

MOSSAÏLAMAH, sectaire arabe, né à Honaïfah, dans la province de Yémâmah, vers 600 de notre ère, mort près de Médine, en 632. Après avoir embrassé l'islamisme en 630, il conçut l'idée de s'ériger en prophète lui-même, et publia des révélations par écrit dans le goût de celles du Koran. Il proposa ensuite à Mahomet de faire entre eux un partage égal de la terre. Mais le fondateur de l'islam ayant décliné la proposition de Mossaïlamah, celui-ci forma un parti considérable, avec lequel il arbora l'étendard de la révolte. S'étant marié avec une femme de la tribu de Tamim, dans le Bahréin, Sedja, fille du prince Hareth, qui de son côté s'était érigée en prophétesse, Mossaï-

(1) Plusieurs des descendants de don Ruy Garcia Mosquera ont joué un rôle important dans l'émancipation de la Colombie; tels sont : *Joaquin Mosquera*, membre du sénat colombien qui a conclu à Santiago, le 21 octobre 1821, le traité d'union, d'alliance et de confédération perpétuelle entre la Colombie et le Chili; et un semblable traité avec le Pérou, à Bogota, le 12 juillet 1822, et *Jose-Rafael* Mosquera, qui présidait la chambre des représentants de la Colombie en juin 1824. Voy. *Iris de Venezuela* du 17 octobre 1823; *Gaceta de Colombia* (Bogota) 4 juillet 1824; *El Colombiano* du 8 octobre [illegible]).

lamah agissait dans le nord de l'Arabie, tandis que sa femme soulevait l'est et le sud de la péninsule. Mahomet étant mort sur ces entrefaites, le khalife Aboubekr envoya contre le sectaire le général Khaled. Victorieux d'abord, Mossaïlamah, succomba avec son lieutenant devant la valeur de Khaled, soutenu par une nombreuse armée de quarante mille hommes. Malgré sa mort et celle de dix mille de ses sectateurs, le parti de Mossaïlamah, appelé *le Menteur*, se soutint encore pendant trente ans dans le Bahréin, jusqu'à son extermination par le khalife Moavyah et à la rentrée de Sedjah dans le sein de l'islamisme, à Bassorah, en 662. Ch. R.

Aboulféda, *Annales Moslemici*. — M. Des Vergers, *L'Arabie* (*Univers pittoresque*).

MOSSÉ (*J.-M.*), littérateur français, né vers 1780, à Carpentras, mort le 21 février 1825, à Paris. Il était de famille juive; son véritable nom paraît avoir été *Mosès*. Enlevé à ses parents vers l'âge de sept ans par le greffier de la rectorerie de Carpentras, il ne leur fut rendu qu'à l'époque de la révolution. Après avoir été employé dans les bureaux de la préfecture de l'Aude, il vint à Paris, rima quelques pièces de vers sur les événements de l'empire et donna des articles au *Mercure*. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, la plupart d'une insigne médiocrité; il les vendait lui-même et joignait, dit-on, à ce commerce le trafic des meubles. Il était depuis longtemps atteint d'une maladie incurable lorsqu'il s'asphyxia par la vapeur du charbon en même temps qu'une dame anglaise qui vivait avec lui. Nous citerons de Mossé : *La Chronique de Paris, ou le Spectateur moderne*; Paris, 1819, 2 vol. in-8°; — *Archives des Lettres, Sciences et Arts, ou bibliographie générale et raisonnée*; Paris, 1819-1821, in-4°; il a paru de ce journal soixante-deux numéros; — *Les Travers des Salons et des lieux publics : caractères, portraits, anecdotes, par Lejoyeux de Saint-Acre*; Paris, 1822, in-12, pl.; — *L'Art de conserver et d'augmenter la beauté*; Paris, 1822, in-18; la 2e édit. (1824), a 2 vol; — *L'Art de gagner sa vie*; Paris, 1823, in-8°; — *Essai sur l'intolérance en matière de philosophie et de religion, où l'on examine les t. III et IV de l'*Essai sur l'Indifférence *de M. de La Mennais*; Paris, 1823, in-8°; — *Eucharis, ou les sensations de l'amour*; Paris, 1824, 3 vol. in-12. P. L.

Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1825. — Barjavel, *Dictionnaire historique du Vaucluse*, II. — Quérard, *La France Littér.*

MOSTACFY-BILLAH (*Aboul-Cacem-Abdallah IV*, AL), khalife abbasside de Bagdad, né dans cette ville, en 908, mort en 949. Fils de Moktafy Ier, il monta sur le trône en 944, après la déposition de son cousin Mottaky. Il eut pour émir-al-omrah d'abord le turc Tonzoun, auquel il devait le trône, puis, après la mort de celui-ci, un autre chef de la même nation, Zaïrak ibn-Chirzad, en 745. Fatigué de sa tyrannie, Mostacfy appela à son secours le Bouïde Ahmed, auquel il conféra le titre honorifique de Moëzzeddaulah. Voyant qu'il n'avait fait que changer de maître, le khalife entra dans un complot, ourdi par sa favorite Alam contre Moëzzeddaulah. Ce dernier en ayant prévenu les conjurés, Alam eut la langue coupée, tandis que Mostacfy lui-même, après un règne de seize mois, fut déposé par l'audacieux ministre, le 29 janvier 946, puis privé de la vue et relégué dans une prison, où il mourut au bout de quatre ans. Ch. R.

Aboulféda, *Annales Moslemici*. — Weil, *Geschichte des Khalifats*. — Mirkhond, *Histoire des Bouïdes*.

MOSTADHER-BILLAH (*Aboul-Abbas Ahmed IV*, AL), khalife abbasside de Bagdad, né dans cette ville, en 1078, mort en août 1118. Fils de Moktady, il succéda à son père, en 1094, sous la tutelle de Barkiarok, émir-al-omrah et sultan seldjoukide. Prince généreux, protecteur éclairé des lettres et poëte lui-même, il était cependant incapable d'exercer l'autorité souveraine. S'occupant d'astrologie, il resta inactif, après même que les croisés eurent, en 1099, pris Jérusalem, et répandu une telle terreur jusqu'à Bagdad, qu'on y oublia les prières et les jeûnes obligatoires de la fête du Ramadhan. Le khalife se contenta d'entourer cette ville d'un nouveau fossé et d'un second rempart. Il passa ensuite tranquillement de la tutelle de Barkiarok sous celle des successeurs de ce sultan, qui disposèrent en souverains incontestés de toutes les possessions du khalifat. Ch. R.

Mirkhond, *Histoire des Seldjoukides*. — Hamdallah Mestoufi, *La Crème des Histoires*, etc. — Weil, *Histoire du Khalifat* (en allemand). — *Les Historiens des Croisades*.

MOSTADY BIAMR-ALLAH (*Abou-Mohammed Haçan II*, AL), khalife abbasside de Bagdad, né en 1141, dans cette ville, mort en mars 1180. Fils de Mostandjed, il succéda à son père en 1170. En 1174 il tua le perfide Kaïmaz, commandant des émirs et meurtrier de son père. Ayant su gagner le célèbre capitaine Saladin, Mostady vit par son aide, après la déposition des khalifes fatimites, l'Égypte replacée sous l'influence religieuse de Bagdad. Il reçut également les hommages d'un autre guerrier remarquable, Noureddin, fondateur des Atabeks, pour la Syrie et la Mésopotamie que celui-ci avait enlevées aux diverses branches seldjoukides, tandis que le khalife lui-même fut délivré de la longue tutelle sous laquelle avaient gémi ses prédécesseurs, par la destruction de la principale branche des Seldjoukides, qui succomba sous les coups des Kharismiens. Ch. R.

Mirkhond, *Histoire des Atabeks*. — Id., *Histoire des Kharismiens*. — Weil, *Geschichte des Khalifats*.

MOSTAERT (1) (*Jan*), peintre hollandais, né

(1) Ce mot signifie *moutarde* en hollandais. Voici ce que la chronique rapporte sur l'origine du nom de Mostaert. Un des membres de cette famille suivit en 1189 l'empereur Frédéric Ier, dit *Barbe-Rousse*, et Floris III, comte de Hollande, en Terre Sainte. A la prise de Da-

à Harlem, en 1499, mort dans la même ville, en 1555. Descendant d'une illustre famille, il reçut une bonne éducation, et dès sa première jeunesse apprit la peinture, dans l'atelier de Jacques de Harlem. Doué de beaucoup d'esprit et d'une figure aimable, il plut à l'archiduchesse Marguerite d'Autriche, sœur de Philippe I[er], roi d'Espagne, et tante de Charles Quint; cette princesse le nomma son premier peintre, puis son gentilhomme d'honneur, et durant huit années elle le tint attaché à sa personne. Dans cet intervalle Mostaert exécuta plusieurs grands ouvrages et une quantité de portraits. Il quitta la cour comblé de richesses et d'honneurs, et se retira à Harlem, où sa maison devint le rendez-vous des principaux seigneurs des Pays-Bas et de l'Espagne. Les personnages de ses tableaux sont pleins d'animation et de noblesse, groupés avec goût; les détails y sont abondants, mais sans profusion; les costumes, l'architecture, l'ameublement, ne présentent pas ces anachronismes choquants si fréquents dans les productions des quinzième et seizième siècles. Une grande partie des ouvrages de Jan Mostaert, tous les objets d'art dont il avait formé une belle collection, ses nombreux dessins, ses ébauches, périrent dans l'incendie qui dévasta Harlem. Néanmoins on cite encore de Mostaert à Harlem, aux Jacobins : *La Naissance du Christ*, morceau capital, et dans les galeries publiques ou particulières de cette ville un *Ecce homo!* — *La Discorde jetant sa pomme dans le festin des dieux :* ce tableau est d'un grand mérite; les figures sont remplies d'expression; — *Le bon et le mauvais ange plaidant leur cause devant le Seigneur;* — *Les portraits du comte et de la comtesse de Borsèle* : les mains sont admirablement traitées; — *Le portrait du peintre par lui-même* : le fond reproduit un beau paysage; — plusieurs *paysages;* — quelques *vues des Indes;* une d'entre elles, sur le premier plan duquel se dessinent plusieurs groupes de sauvages nus, est restée inachevée. Dans ces vues, la nature du sol, ses productions, les animaux, les insectes et jusqu'aux teintes du ciel des régions où l'artiste a placé ses sujets sont bien observés; — à Amsterdam, *Sainte Anne et sa famille;* — à La Haye, *Abraham et Sarah;* — *Agar et Ismael;* — *Saint Christophe* : très-grande toile; — *Saint Hubert.* A. DE L.

Hemskerek van Veen. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. I, p. 46-48. — Pilkington, *Dictionary of Painters.*

MOSTAERT (*François* et *Gilles*), peintres belges, fils du précédent, nés à Hulst, en 1525. François mourut à Anvers, en 1556, et Gilles dans la même ville, en 1601. Ils étaient jumeaux, et d'une si exacte ressemblance qu'il n'était pas possible de les distinguer l'un de l'autre. Leur père lui-même s'y trompait (1). Il leur donna les premières notions de son art, puis les emmena à Anvers, où il plaça François chez Henri de Bles et Gilles dans l'atelier de Jean Mandyn. Tous deux devinrent fort habiles : François dans le paysage; Gilles dans l'histoire et le genre. Ils furent reçus ensemble, en 1555, à l'Académie d'Anvers; mais François mourut à la fleur de l'âge et dans toute la vigueur de son talent. Il laissa plusieur bons élèves, entre autres, Hans Soëns.

Gilles, au contraire, mourut fort âgé; ses tableaux pourtant sont peu nombreux et fort recherchés. La disposition en est surtout remarquable. On cite de cet artiste : à Middelbourg, un grand tableau représentant : *Le comte van Schetsen faisant son entrée comme seigneur du lieu à Hoboke* : les paysans sont sous les armes : leurs poses grotesques sont aussi variées que naturelles; — *Le Christ portant sa croix;* — *Saint Pierre dans sa prison, délivré par un ange;* — une fort belle *Madone*, qui donna lieu à un procès assez singulier, s'il faut en croire Descamps. Ce tableau fut commandé à Gilles Mostaert par un seigneur espagnol, très-avare et très-insolent. En bon Flamand, Gilles aimait peu l'Espagne et ses habitants; il n'osa pourtant refuser, mais il représenta une vierge fort décolletée. L'Espagnol se récria, refusa de prendre le tableau, et courut dénoncer le peintre comme impie et licencieux. Les magistrats se transportèrent aussitôt chez Mostaert, et ne furent pas médiocrement étonnés de se trouver en présence d'une Vierge admirablement peinte, pleine de candeur et de modestie. Mostaert, pour se jouer de l'Espagnol, n'avait peint qu'en détrempe cette gorge un peu trop nue; il lui avait donc suffi de passer dessus une éponge mouillée pour l'effacer. L'Espagnol, confondu, fut forcé de faire des excuses à l'artiste et de lui payer sa Madone au prix qu'il demanda. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, t. I, p. 71-73.

MOSTAÏN-BILLAH (*Aboul-Abbas Ahmed I*, AL), khalife abbasside de Bagdad, né en 835, dans cette ville, mort à Vaseth, en 866. Petit-fils du khalife Motasem, il succéda à son cousin Monthaser, le 10 juin 862. Des troubles à Émèse s'étant terminés par le sac de cette ville, Mostaïn envoya son général victorieux Mousa contre le Soffaride Yakoub ibn-Leïth, qui avait envahi le Khoraçan; mais le khalife ne put rien ni

salette, il fit des prodiges de valeur et rompit trois sabres en combattant les infidèles. L'empereur, pour récompenser son courage, lui accorda pour armes trois sabres d'or sur champ de gueules. Un plaisant s'écria que ce chevalier s'était montré *fort comme moutarde*. Depuis lors ce vaillant reçut, dit-on, le nom de *Mostaert*, qui devint celui de sa famille.

(1) Descamps raconte à ce sujet l'anecdote suivante : « Il arriva un jour que leur père étant sorti, après avoir laissé sa palette sur une chaise, François entra pour examiner l'ouvrage de son père, et s'assit sur la palette qu'il ne voyait point; le père, de retour, fâché de voir les couleurs de sa palette gâtées, appela ses enfants. Gilles monta le premier, il fut trouvé innocent; il le renvoya, et lui dit de faire monter François. Celui-ci, n'osant monter, donna son bonnet à Gilles, qui parut une seconde fois devant son père, qui s'y trompa lui-même, et ayant interrogé Gilles pour François, il ne le trouva pas plus coupable. »

contre cet adversaire, ni contre l'Alide Haçan, qui venait de fonder une dynastie indépendante dans le Djordjan et le Tabaristan. Un autre Alide, Yahiah, qui s'était érigé en khalife à Koufa, fut tué; mais les Grecs avancèrent jusqu'à Tarse, où ils remportèrent une victoire signalée. Mostaïn ne fut pas plus heureux contre les ennemis de l'intérieur. A peine eut-il apaisé une conjuration des troupes contre son confident, le vizir turc Atamesch, et tué de sa propre main Bagher, un des trois assassins de Motawakkel, qu'il fut assiégé dans son palais de Sermenraï, alors résidence des khalifes, et forcé de se réfugier à Bagdad. Poursuivi jusqu'à cette ville par les deux chefs rebelles turcs, Wassif et Bougha, il fut forcé, le 24 janvier 866, par son cousin Mowaffek, de résigner le khalifat en faveur du frère de ce dernier, Motaz. Amené à Vaseth, il y expira sous les verges, punition que le parjure Motaz lui avait fait infliger.

MOSTAÏN-BILLAH (*Aboul-Fadhl el Abbas*), khalife abbasside et sultan d'Égypte, né au Caire, vers 1370, mort en 1430, à Alexandrie. Fils de Motawakkel I, il succéda à son père sur le trône du khalifat, en 1406. Pendant les longues luttes des princes mamlouks, Mostaïn fut, en avril 1412, après la déposition de Faradj, décoré du titre de sultan d'Égypte par le chéik Mahmoudy, qui s'en fit un marchepied, pour s'emparer, après dix-sept mois, du pouvoir lui-même, en 1414. Dépouillé aussi du khalifat, en février 1415, par Mahmoudy, le malheureux Mostaïn fut relégué à Alexandrie, où il mourut, de la peste. Ch. R.

Weil, *Histoire des khalifes abbassides de Bagdad* (en allemand). — Id. *suite : Histoire des khalifes abbassides d'Égypte.*

MOSTALY ou MOSTALA-BILLAH (*Aboul-Cacem Ahmed* AL), khalife fatimite de l'Égypte, né au Caire, en 1074, mort le 12 décembre 1101, dans la même ville. Fils de Mostanser-Billah, il succéda à son père en décembre 1094, avec l'aide du vizir El Afdhal, fils de Bedr al Djémaly. Son frère aîné *Nezar*, que son père avait désigné au trône, s'étant révolté deux fois contre Mostaly, celui-ci le condamna à mourir de faim. Sans génie et sans caractère, Mostaly ne prit du reste aucune part aux événements qui se passèrent sous son règne, et laissa toute l'autorité à son ministre Afdhal. Ce dernier prit, en août 1798, sur les Ortokides, la ville de Jérusalem, qu'il perdit en juillet 1199, où elle fut occupée par les croisés. Mostaly mourut au plus fort de la lutte, laissant son fils mineur, Amar, âgé de cinq ans, sous la tutelle d'Afdhal, qui continua d'administrer l'Égypte. Ch. R.

Elmacin, *Historia Saracenica.* — Aboulféda, *Annales Moslemici.* — Marai, *Histoire d'Égypte.* — *Les Historiens des Croisades.*

MOSTANDJED-BILLAH (*Aboul-Modhaffer Yousouf* AL), khalife abbasside de Bagdad, né en 1114, dans cette ville, mort le 21 décembre 1170. Fils de Moktafy II, il succéda à son père en 1159. Aboul-Aly, un de ses frères, ayant ourdi une conspiration contre lui, Mostandjed, après la répression de cette révolte, où il avait payé de sa personne, pardonna à son frère et à la mère de celui-ci. Il extermina ensuite une partie des Açadites, tribu arabe, qui possédaient Hillah, à la place de l'ancienne Babylone, d'où ils dévastaient les deux Iraks. Mostandjed mourut, au milieu des préparatifs pour de nouvelles guerres, victime de la perfidie de son médecin, qui, gagné par Kaïmaz, chef des émirs, fit préparer au khalife un bain chauffé outre mesure, dans lequel on traîna le malheureux prince, lorsque, soupçonnant l'intention des auteurs, il refusa d'y entrer. Ch. R.

Aboulféda, *Annales Moslemici.* — Weil, *Geschichte des Khalifats* (en allemand).

MOSTANSER-BILLAH ou **MONTASER-BILLAH** (*Aboul-Haçan Hakem II*, AL), khalife ommaïade de l'Espagne, né en 910, à Cordoue, mort dans cette ville, le 30 septembre 976. Fils d'Abderrahman III, il succéda à son père, le 14 octobre 961. Après avoir fait la guerre de 965 à 968, aux rois chrétiens de Léon et de Castille, avec des chances variées, mais sans résultat décisif, il transporta, en 972, les aigles musulmanes dans l'Afrique occidentale, où il mit fin à la dynastie des Édrisides. Il refoula ensuite les Zéirides, en 974, et incorpora à ses États les territoires de Fez, de Maroc et d'une partie de l'Algérie. Mais le principal titre de gloire de Mostanser est la protection efficace accordée aux sciences. Il fonda un grand nombre de colléges, et institua l'académie de Cordoue. Il fit en outre recueillir, par tous les gouverneurs et intendants des provinces, des documents archéologiques, historiques, physiques et généalogiques sur les différentes parties de sa monarchie, et il fonda la première bibliothèque de l'Espagne, forte de 600,000 volumes, ainsi que les premières archives, dont il soit fait mention. Il régla, en outre, l'administration du pays d'après des principes plus équitables qu'auparavant, et fit le premier grand dénombrement général des habitants de l'Espagne. On raconte plusieurs anecdotes de Mostanser qui rappellent l'histoire du meunier de Sans-souci. Ainsi, parmi les mesures un peu singulières de ce prince figure le décret en vertu duquel il fit arracher, dans toute l'Espagne, les deux tiers des vignes, pour ramener les musulmans à la simplicité primitive. Dans cet anathème fulminé contre les vignes étaient compris aussi les dattiers, dont les fruits servaient à la fabrication d'une espèce de vin, très-aimée en Afrique et en Espagne. En revanche il encouragea la culture de la soie et du mûrier. Mostanser mourut subitement, d'un coup d'apoplexie. Le second il avait pris les titres de khalife et d'émir-al-moumenyn, quand il se fit couronner à sa résidence de Zahra. Ch. R.

Romey, *Histoire d'Espagne.* — Makkari, *History of the Mohammedan Empire in Spain.* — Aschbach, *Geschichte der Ommayaden in Spanien.* — Schaefer, *Ge-*

schichte von Spanien. — Middeldorpf, *De Academiis Arabum in Hispania*.

MOSTANSER-BILLAH (*Abou-Temin Maad* AL), khalife fatimite d'Égypte, né au Caire, en 1029, mort le 21 décembre 1094, dans la même ville. Fils de Dhaher, il succéda à son père en 1036, sous la tutelle de sa mère, qui, autrefois esclave noire de Nubie, fit venir à la cour son ancien maître, un marchand juif, pour lui confier l'administration de l'empire. Devenu majeur en 1048, Mostanser soumit la Syrie à son sceptre, et en 1052 il obtint aussi la soumission de l'Yémen. Moëzz ben Badis, prince zéiride des États Barbaresques, ayant, en 1050, rompu les liens de vasselage envers les Fatimites, Mostanser déchaîna sur l'Afrique septentrionale les tribus arabes et berbères du désert, et devint ainsi, malgré lui, pour le Maghreb l'auteur des nombreux soulèvements et changements de dynasties qui n'ont cessé qu'avec l'apparition des Ottomans. Le khalife de Bagdad, Caïm, ayant contesté la parenté des Fatimites avec Mahomet, Mostanser conclut un traité avec le chef turc Bessassiry, qui prit Bagdad pour lui, en 1057, et le déclara khalife, mais qui, mal soutenu par les Fatimites, dut bientôt après laisser Caïm reprendre sa capitale. Changeant continuellement de vizir, Mostanser, sans appui sérieux à l'intérieur, dut assister en spectateur oisif aux luttes des Nègres et des Turcs, qui se partagèrent le pouvoir, et dont les rapines s'exercèrent jusque sur les biens particuliers du khalife. On cite notamment le fait, que de la bibliothèque de Mostanser, consistant en 1,600,000 volumes, la moitié fut brûlée par ces hordes sauvages, tandis que l'autre, répandue dans le désert, fut ensevelie sous les sables. Une disette ayant eu lieu peu après, le khalife ne dut la vie qu'aux aumônes d'une femme charitable. Fatigué enfin de la tyrannie du chef turc Naser ed Daulah, Mostanser appela auprès de lui Bedr al Djémaly, qui délivra l'Égypte des hordes turques, nègres et arabes, et qui, second Brutus, fit exécuter son propre fils, coupable de révolte contre le khalife à Alexandrie. Soutenu par ce vizir, Mostanser, par une sage administration des vingt dernières années, rendit à l'Égypte l'ordre et la prospérité, et ramena sous son sceptre la Syrie, envahie par l'émir turcoman Atsis. Bedr al Djémaly étant mort au commencement de l'an 1094, le khalife ne lui survécut que cinq mois. Ch. R.

Aboulféda, *Annales Moslemici*. — Ibn Khaldoun, *Histoire généalogique des Berbères d'Afrique*. — Quatremère, *Mémoires sur les Fatimites*.

MOSTANSER-BILLAH (*Abou-Djafar al Mansour II*, AL), khalife abbasside de Bagdad, né en 1191, dans cette ville, mort en 1242. Fils de Dhaher, il succéda à son père en 1226. Mostanser se concilia l'affection de ses sujets, en distribuant les trésors inutilement entassés par son grand-père. Il fonda ensuite une grande académie à Bagdad pour les quatre sectes orthodoxes, appelée d'après lui Mostanseriah : il la dota splendidement; elle est aujourd'hui changée en caravansérail. Il ramena dans le giron du khalifat l'Espagne musulmane et une partie de l'Afrique septentrionale, qui abandonnèrent les Almohades. Sous son règne le khalifat eut la dernière lueur de gloire. Ses généraux ayant battu, près de Sermenraï, une armée moghole, en 1238, le khalife lui-même repoussa ces hardis conquérants, qui osaient déjà s'avancer jusque sous les murs de Bagdad, en 1240. Mostanser, qui encouragea les lettres et les sciences, était lui-même poëte. Ch. R.

Aboulféda, *Annales Moslemici*. — Raschid ed Din, *Histoire des Moghols*. — Weil, *Geschichte des Khalifen*. — Hammer, *Histoire de la Littérature arabe*.

MOSTANSER-BILLAH (*Aboul-Cacem Ahmed*, AL), premier khalife abbasside d'Égypte, né à Bagdad, vers 1200, mort en 1250, près de la même ville. Frère ou neveu de Mostanser-Billah, avant-dernier khalife de Bagdad, Ahmed échappa aux massacres qui suivirent la prise de cette ville par les Moghols. Ayant envahi l'Égypte en 1260, il y fit valoir ses droits à la dignité de successeur de Mahomet, et fut reconnu comme fils de Dhaher et d'une négresse par le sultan mamlouk Bibars Ier, qui lui donna même des troupes pour reconquérir la capitale des khalifes. Après avoir pris le nom honorifique de Mostanser-Billah, à la façon de ses ancêtres abbassides, Ahmed eut d'abord la chance de prendre les villes d'Anah et de Hadit. Mais bientôt après, ayant été enveloppé par les Tartares près de Bagdad, il périt avec la plupart des siens. Mostanser avait été surnommé *Al Zerabiny* ou *Al Schérafiny* par le peuple d'Égypte, à cause de la dépense d'un million de schérafys (100,000 francs), qu'il avait causée à son protecteur Bibars Ier. Ch. R.

Aboulféda, *Annales Moslemici*. — Makrizi, *Histoire des Mamlouks*.

MOSTARCHED-BILLAH (*Abou-Mansour al Fadhl II*, AL), khalife abbasside de Bagdad, né en 1091, dans cette ville, mort le 19 août 1135, à Méragha. Fils de Mostadher, il succéda à son père en 1118. Après avoir réprimé, à l'aide de Dobaïs, la révolte de son frère Aboul-Haçan, qui avait pris Vaseth et Hillah, il battit à son tour, en 1121, son allié rebelle, Dobaïs, émir des Açadites de Hillah. Prince guerrier, Mostarched essaya de s'affranchir de la tyrannie des princes seldjoukides, émirs-al-omrah du khalifat. Mais, vaincu par Mahmoud II, et assiégé par lui dans Bagdad même, le khalife dut, en 1126, subir la loi du sultan seldjoukide, qui le secourut à son tour, en 1129, contre le remuant émir Dobaïs. En 1132 Mostarched essaya de nouveau de secouer le joug des Seldjoukides. Après avoir défait leurs généraux Dobaïs et Zenghi, et supprimé le nom de Masoud Ier dans la khothbah, il fut, le 14 juin 1135, battu et fait prisonnier, entre Hamadan et Bagdad, par ce dernier lui-même. Relâché sous la condition de licencier

toute son armée, il se disposait à rentrer à Bagdad, lorsqu'il fut assassiné, près de Méragha, par une troupe d'Ismaéliens ou Baténiens. Mostarched était aussi un poëte remarquable. Ch. R.

Mirkhond, *Histoire des Seldjoukides*. — Hamdallah Mestoufi, *Crème des Histoires*. — Hammer, *Histoire de la Littérature arabe*.

MOSTASEM-BILLAH (*Abou-Ahmed Abdallah VII*, AL), dernier khalife abbasside de Bagdad, né dans cette ville, en 1221, mort le 10 février 1258. Fils de Mostanser, il succéda à son père en 1242. Aussi faible qu'orgueilleux, ce prince joignait un faste excessif à une avarice sordide. Ne possédant presque plus rien en dehors de sa capitale, il soumit tous les fidèles, y compris même les princes feudataires, à l'humiliante nécessité de baiser, en entrant, le seuil de son palais, ainsi qu'une pièce de velours noir, suspendue au-dessus de sa porte. Mais en revanche, après avoir dû, en 1247, envoyer une ambassade à la cour de Gouyouk, grand-khan des Moghols, il essuya lui-même l'humiliation de voir ses députés à peine admis en présence de ce prince. Une querelle religieuse s'étant élevée, en 1252, à Bagdad, entre les sunnites et les chiites, Mostasem fit piller, par son général Aboul-Abbas Ahmed, dans le faubourg de Karkh, les propriétés de ces derniers, que protégeait son vizir Mouwaï ed Din Mohammed al Kâmy. Celui-ci, résolu de se venger, persuada à son maître de réduire le nombre des troupes dans Bagdad de cent mille à vingt mille hommes. Il éloigna ensuite les meilleurs officiers; puis, de concert avec le mathématicien Nasr ed Din, de la même secte, il informa Houlagou, frère du nouveau grand-khan mogol Mangou, que Bagdad n'était pas en état de résister à une attaque. S'arrachant enfin à sa société de femmes, de courtisans, de joueurs de gobelets et de musiciens, Mostasem appela auprès de lui un vaillant guerrier, l'Ayoubite Mélik el-Nasser Daoud, ancien roi de Damas, qu'il avait plusieurs fois honteusement chassé de sa cour, en lui retenant son dépôt de plusieurs millions de francs. Mais Nasser Daoud étant mort en route, et Houlagou ayant eu facilement raison d'un corps de dix mille hommes, que Mostasem lui avait opposé, ce dernier dut capituler après un siége de trois semaines, le 5 février 1258. Au milieu du massacre et du pillage, il se rendit au camp de Houlagou avec toutes ses femmes, ses courtisans et avec ses deux fils survivants. Condamné à mort avec ces derniers par le farouche vainqueur; Mostasem fut, selon la tradition la plus accréditée, cousu dans un sac de cuir, et foulé aux pieds des chevaux dans les rues de son ancienne résidence. Il était le trente-septième prince de la première dynastie des Abbassides, qui s'éteignit en lui, après avoir régné à Bagdad pendant cinq cent dix ans. Ch. R.

Fakhr ed Dyn Razy, *Histoire des derniers Abbassides*. — Weil, *Geschichte des Khalifats der Abbassiden*. — Raschid ed Din, *Histoire des Moghols*.

MOTADHED-BILLAH (*Aboul-Abbas Ahmed III*, AL), khalife abbasside de Bagdad, né à Sermenraï, en 854, mort le 5 mars 902, à Bagdad. Fils de Mowaffek, qui avait été le véritable maître du khalifat sous le règne de son frère indolent Motamed, Motadhed succéda à ce dernier en 892. Il vainquit Hamdan, dont il rasa tous les châteaux en Mésopotamie, tout en faisant grâce de la vie aux fils de ce rebelle, qui à la suite fondèrent une dynastie indépendante en Syrie et à Mossoul. Motadhed commit la même faute à l'égard de Khomarouïah, prince toulounide d'Égypte, dont il épousa même la fille. Les Camathes se montrant alors pour la première fois, le khalife fortifia Bassorah et les autres villes de l'Irak, ce qui n'empêcha pas la défaite complète d'une de ses armées. Il fut plus heureux contre le prince de Perse, Amrou le Soffaride, qu'il fit prisonnier. Motadhed était non-seulement un grand homme de guerre, qui rétablit la discipline militaire, mais aussi un protecteur éclairé des lettres.

Aboulféda, *Annales Moslemici*. — *Arabie* (dans l'*Univers pitt.*).

MOTAMED-BILLAH ou **ALA ALLAH** (*Aboul-Abbas Ahmed II*), khalife abbasside de Bagdad, né à Sermenraï, en 841, mort en octobre 892, à Bagdad. Quatrième fils du khalife Motawakkel, qui l'avait exclu des droits au trône, il était en prison quand, en 870, il fut appelé à succéder à son cousin Mohtady. Uniquement adonné aux plaisirs, Motamed associa au trône son frère Mowaffek, grand guerrier, qui abattit tous les ennemis du khalifat (*voy.* l'art. MOWAFFEK). Devenu jaloux de ce frère valeureux, il alla se réfugier auprès du prince toulounide Ahmed d'Égypte; mais, arrêté par le gouverneur de Mossoul, il dut retourner dans sa capitale. Mowaffek étant mort sur ces entrefaites, Motamed fut contraint de déshériter son propre fils Djâfar, en faveur de son neveu Motadhed. Il mourut à la suite d'une débauche.

Weil, *Geschichte des Khalifats*. — *Arabie* de M. Noel Des Vergers (dans l'*Univers Pittoresque*).

MOTARD (*François-Paul-Pierre*), marin français, né le 29 juin 1733, à Honfleur, où il est mort, le 23 juillet 1793. Fils d'un capitaine de la marine marchande, il embrassa, en 1748, la profession de son père, et ne tarda pas à s'y distinguer par les luttes courageuses qu'il entreprit contre des navires anglais beaucoup mieux armés que le sien. Commandant d'un petit bâtiment de Honfleur, il soutint en 1764 un combat d'abordage contre un corsaire de Salé qui lui avait donné la chasse à quinze lieues des Açores, et quoique grièvement blessé de cinq coups de sabre, il ne se rendit qu'après avoir perdu quinze hommes sur dix-huit dont se composait son équipage. Conduit à Salé, il y subit trois années d'un dur esclavage, et eut le bonheur d'être racheté. Il reprit aussitôt la mer, et fit éprouver au commerce anglais des pertes immenses. Une action

d'éclat, qu'il accomplit sur les côtes de France, attira sur lui l'attention du gouvernement. C'était le 15 juin 1780. Motard commandait *Le Stanislas* du Havre, bâtiment de vingt-quatre canons de douze, monté par cent quatre-vingt-trois hommes résolus. Il rencontra en vue de Dunkerque trois frégates anglaises et un ketch. Vivement attaqué par l'une d'elles, la frégate *Apollon*, armée de trente-six canons et de deux cent cinquante hommes d'équipage, et dont un des commandants était sir Edward Pelew, depuis lord Exmouth, le capitaine français ne refuse pas le combat, parvient à démâter la frégate que son feu met hors de service, et la contraint de s'éloigner. Cherchant ensuite à gagner Ostende avec son bâtiment, fort avarié, il y est poursuivi jusque dans la rade par les deux autres frégates et par le ketch; mais comme le port d'Ostende avait été déclaré neutre, les autorités civiles et maritimes intervinrent, et forcèrent les Anglais de prendre le large. Cette affaire, dans laquelle Motard fut encore blessé, eut un grand retentissement. La ville de Honfleur honora ce brave marin en l'exemptant des charges de la capitation, du guet et de la garde, ainsi que du logement des gens de guerre. M. de Sartines, ministre de la marine, en ayant rendu compte au roi, Louis XVI ordonna que Motard fût attaché à la marine militaire, lui fit expédier le brevet de capitaine de frégate et en même temps lui fit remettre une épée sur laquelle était gravée cette inscription : *Prix de la valeur maritime*. Créé en 1781 chevalier de Saint-Louis, Motard fut l'année suivante chargé d'escorter, avec une flottille de quatre canonnières, les convois de bâtiments qui se rendaient du Havre à Cherbourg, à Saint-Malo ou autres ports des côtes de Normandie ou de Bretagne. Il réussit pleinement dans cette mission : non-seulement aucun des deux cents navires environ qu'il escorta successivement ne tomba au pouvoir de l'ennemi, mais encore il s'empara de deux petits corsaires anglais. Promu en 1792 capitaine de vaisseau, il reçut le commandement du *Brillant*, en station sur la rade de Cherbourg; mais sa santé l'obligea de quitter le service en mai 1793, et il se retira à Honfleur. H. F.

Kerguelen, *Histoire de la Guerre maritime de* 1778. — *Mercure de France*, 1780. — Thomas, *Histoire de la ville de Honfleur*, 1840, in-8°. — Boisard, *Notices biogr. sur les hommes célèbres du Calvados*.

MOTARD (*Léonard-Bernard*, baron), marin français, fils du précédent, né le 27 juillet 1771, à Honfleur, où il est mort, le 25 mai 1852. Il entra au service à l'âge de quinze ans, et lorsque une grande partie des officiers de la marine royale abandonna, en 1792, les vaisseaux de l'État pour suivre les princes dans l'émigration, il fut en 1793 l'un des officiers nommés pour les remplacer. Après avoir fait toutes les guerres de l'armée navale dans la Méditerranée, il parvint de grade en grade à celui d'adjudant en chef de l'escadre aux ordres de l'amiral Brueys qui ramena à Toulon tous les vaisseaux et toutes les frégates de la marine vénitienne, ainsi qu'une immense artillerie. Cette campagne lui valut le brevet de capitaine de frégate (14 floréal an VI). Nommé chef d'état-major général de l'armée navale qui, le 19 mai 1798, mit à la voile pour l'expédition d'Égypte, il dirigea le débarquement des troupes à Malte et à Alexandrie, et reçut dans ces deux circonstances les félicitations de Bonaparte et de Brueys. Blessé grièvement à Aboukir, Motard qui était à bord du vaisseau *L'Orient*, se jeta à la mer un instant avant que ce vaisseau sautât, et fut fait prisonnier par les Anglais, qui le conduisirent à Naples et lui permirent sur sa parole de se rendre en France pour y presser la guérison de ses blessures. Il y resta jusqu'à la fin de 1799, fut échangé peu après et nommé adjudant en chef de l'escadre aux ordres du contre-amiral Gantheaume avec qui il fit les campagnes de la Méditerranée et de Saint-Domingue. A son retour, il fut fait capitaine de vaisseau. Une division armait à Brest sous les ordres du contre-amiral Durand-Linois pour aller reprendre possession des établissements français dans l'Inde. Motard reçut alors le commandement de la frégate *La Sémillante*, et mit à la voile avec l'escadre en mars 1803. On arrivait à peine dans l'Inde quand on apprit que la guerre recommençait entre l'Angleterre et la France. *La Sémillante*, qui au nombre de ses officiers d'état-major comptait MM. Roussin et Ch. Baudin, tous deux devenus plus tard amiraux, fut bientôt chargée avec la corvette *Le Berceau* d'aller à Pulo-Bay prendre ou brûler, sous le feu des batteries ennemies, sept bâtiments anglais qui se trouvaient à ce mouillage, et incendier les magasins de la compagnie à Sillabar. Motard captura les bâtiments anglais, d'une valeur de quatre millions, et reçut ensuite l'ordre d'aller aux îles Philippines donner avis de la déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Espagne. Il arriva assez à temps pour prévenir toute surprise de la part des Anglais; mais comme les galions qui apportaient régulièrement l'argent d'Acapulco aux Philippines avaient depuis deux ans cessé leurs voyages, et comme pour ce motif le capitaine général espagnol se trouvait par là dépourvu des fonds nécessaires à la mise en défense de ces îles, Motard n'hésita pas d'entreprendre le voyage du Mexique dans l'intention d'en rapporter les fonds indispensables au capitaine général. Attaquée par des forces anglaises plus que doubles, *La Sémillante*, après un combat de trois heures, parvint à forcer l'ennemi de l'abandonner; mais, très-maltraitée, elle fut contrainte de renoncer au voyage du Mexique. Luttant pendant trois mois contre les vents et les courants, lorsque la mousson du sud-ouest était dans toute sa force, elle sortit de la mer des Célèbes par le détroit d'Aloo, où depuis Dampierre aucun navigateur n'avait passé, et arriva enfin à l'île de France. Nous ne pouvons

retracer tous les événements de cette campagne de six années, pendant laquelle Motard fit preuve tour à tour de science nautique, d'habileté dans les manœuvres, de valeur dans les combats, de justesse de prévision dans les divers incidents qui se multipliaient chaque jour. « Le capitaine Motard, dit *Le Moniteur* du 26 février 1809, avait parcouru un espace de trente-deux mille lieues dans les mers de l'Inde, avait soutenu avec succès cinq combats contre les forces supérieures des Anglais et avait fait éprouver à leur commerce une perte d'environ 28 millions de francs. » Au retour de cette campagne, Motard reçut le titre de baron avec dotation, et de commandant de la Légion d'Honneur (7 décembre 1809). Après un repos exigé par ses fatigues et par ses blessures, il fut, le 4 janvier 1811, nommé commandant de l'École spéciale de la Marine à Toulon, puis colonel-major des marins de la garde impériale. Il se rendit alors en Allemagne; mais sa santé ne lui permit pas d'achever la campagne de Russie, il rentra en France, et fut mis en 1814 à la retraite avec le grade de contre-amiral honoraire. H. F.

Rabbe Vieilh de Boisjolin, etc., *Biogr. portat. des Contemp.* — Thomas, *Histoire de Honfleur.* — Boisard, *Notices biogr. sur les hommes célèbres du Calvados.* — *Moniteur*, 26 février 1809.

MOTASEM-BILLAH (*Abou-Ishak Mohammed III*, AL), khalife abbasside de Bagdad, né à Zapétra, près de Samosate, le 8 mai 794, mort le 5 janvier 842, à Sermenraï. Quatrième fils de Haroun al Raschid, il succéda, en 833, à son second frère Mamoun, au préjudice du troisième, Cacem al Motaman, ainsi que de son neveu Abbas, qui du reste se soumirent tous deux à son autorité. Continuant les innovations religieuses de son prédécesseur, il poursuivit tous ceux qui niaient la création du Koran, et alla jusqu'à faire lacérer ou écorcher vifs les oulémas et les imams les plus respectés, entre autres le célèbre Ahmed ibn-Hanbal. Assez heureux tant contre les ennemis de l'intérieur que contre ceux du dehors, il signala toutes ses victoires par des cruautés barbares : il supplicia un rebelle dans le Tabaristan, ainsi qu'en 837 le redoutable Babek el Korremi, précurseur de la secte des Druses, qui pendant vingt ans avait soulevé la Perse et l'Arménie. Peu après il tua le vainqueur de Babek, le vizir turc Afschin, qui avait tenté le rétablissement du magisme en Perse. Il fit ensuite mourir de soif son neveu Abbas, dont il craignit les prétentions au trône. Pour se venger du sac de son lieu de naissance, Zapétra, par l'empereur grec Théophile, le khalife brûla une trentaine de villes en Galatie, entre autres Amorium, patrie de ce prince. Le règne de Motasem fait époque dans l'histoire du khalifat par la création de la milice turque, au moyen des nombreux captifs du Turkestan. Pour éloigner de Bagdad ces satellites, le khalife fonda, en 935, à douze lieues de cette capitale, la ville de Samarah ou Samirraï, appelée communément Sermenraï, où il transféra lui-même sa résidence. Motasem fut le premier khalife qui ajouta à son nom primitif un surnom (devenu son nom ordinaire), dans lequel entre le nom de Dieu (*Billah*) : habitude suivie dès lors par tous ses successeurs. Les historiens arabes remarquent que Motasem avait régné huit ans et huit mois, qu'il était le huitième prince de la famille des Abbassides, qu'il se trouva dans huit batailles, qu'il laissa huit fils et huit filles, huit mille esclaves, huit millions de dinars d'or, et huit fois dix millions de drachmes d'argent : cette circonstance lui a mérité un surnom équivalent à celui de *huitainier*. Ch. R.

Aboulféda, *Annales Moslemici.* — Chahristani, *Les sectes de l'Orient, éd. Cureton.* — Dœllinger, *Die Religion Mohameds und ihre Secten.* — Weil, *Histoire du Khalifat* (en allemand).

MOTAWAKKEL-BILLAH (*Aboul-Fadhl Djafar Ier*, AL), khalife abbasside de Bagdad, né en 821, dans cette ville, mort à Sermenraï, le 12 décembre 861. Fils de Motasem-Billah, il succéda, en août 847, à son frère Wathek. Attaché à l'orthodoxie, Motawakkel abjura la croyance hétérodoxe de son père et de son oncle, touchant la création du Koran. Mais aussi fanatique qu'eux, il anathématisa la mémoire d'Aly et de Houcéin, et démolit leurs tombeaux. Il persécuta de même les chrétiens et les juifs, leur interdisant l'usage des étriers et celui des chevaux, et les forçant de peindre sur leurs maisons des images de pourceaux et de singes. Quant aux rebelles, il s'ingénia à trouver des genres de mort atroces, pour les punir. Un imposteur, Mahmoud ibn-Faradj, fut condamné à être tué à force de soufflets et de coups de poing. Quant à son vizir félon, Mohammed ibn-Hammoud, Motawakkel le fit enfermer dans un fourneau en fer, hérissé en dedans de pointes aiguës, rougies par le feu. Heureux contre les ennemis du dehors, il fit, de 851 à 855, par le Turc Bougha, soumettre de nouveau toute l'Arménie et la Géorgie, dont il contraignit les princes captifs à embrasser l'islamisme. Les Grecs ayant brûlé Misr et Damiette, en 852, Motawakkel fit de cette dernière ville une forteresse de premier ordre. En 857 ses troupes vainquirent et prirent l'empereur grec Michel III dans une bataille sanglante. En 859 elles prirent Antioche, et avancèrent ensuite jusqu'à Éphèse, où un de leurs généraux périt dans la mêlée. Le khalife, qui en 857 avait établi le siége de l'empire à Damas, d'où il revint cependant, en 858, à Sermenraï, bâtit dans cette dernière ville, en 860, un magnifique palais, appelé Djafâriah. Affable envers le peuple et protecteur des lettres et des arts, Motawakkel cependant donnait un cours libre à ses fantaisies cruelles envers ses confidents et ses fils, au milieu desquels il se plaisait de lâcher des serpents, des scorpions, des lions. Son fils aîné Monthasser, qui avait été de préférence le jouet de ses atroces plaisanteries, s'étant mis à la tête d'un complot contre la vie de son père,

Motawakkel, défendu par Fathah ibn-Khâçan seul, fut tué de la main du chef des gardes turques. Le temps de son règne est signalé par les écrivains arabes comme une époque de fléaux et de prodiges : des fleuves teints en rouge, des pluies de sang, des écroulements de montagnes, des sources taries, etc. Ch. R.

Weil, *Histoire du Khalifat* (en allemand). — Mirza-kasem Beg, *Histoire primitive des Turcs.* — M. Noël Des Vergers, *l'Arabie* (*Univers Pittor.*).

MOTAWAKKEL III ALA ALLAH (*Abou-Djâfar Mohammed XII*, AL), dernier khalife abbasside d'Égypte, né au Caire, vers 1485, mort en 1538, dans la même ville. Fils de Mostanser Yakoub, il succéda à son père en 1512. Allié du sultan mamlouk Kansou el Ghoury, Motawakkel fut, avec lui, battu, en 1516, par l'empereur ottoman Sélim Ier. Ayant été fait prisonnier, il dut reconnaître pour chef suprême de la religion musulmane son vainqueur, le sultan ottoman, en faveur duquel le chérif de La Mecque, vers cette époque, fit la même renonciation. Retenu captif à Constantinople jusqu'en 1519, il retourna en Égypte, où il fut de nouveau reconnu khalife, en 1524, par le pacha révolté du Caire, Ahmed, qui à son tour se fit déclarer sultan par Motawakkel. Cette révolte étant apaisée, il reçut une pension du gouvernement ottoman jusqu'à sa mort. Ses deux fils s'éteignirent dans l'obscurité.

Hammer, *Histoire des Ottomans.* — Quatremère, *Mémoires sur les Mamlouks.* — *L'Égypte moderne* (dans l'*Univers Pittoresque*).

MOTAZ-BILLAH (*Abou-Abdallah Mohammed V*, AL), khalife abbasside de Bagdad, né à Sermenraï, en 847, mort en 869, dans la même ville. Second fils de Motawakkel, et désigné par lui comme son successeur, il ne monta sur le trône qu'en janvier 866, après la déposition de son cousin Mostaïn par les milices turques. Après s'être défait de son frère Mouwaïed, il en exila un autre, Mowaffek, qui cependant avait contribué à son élévation. Voulant refréner l'insolence des milices turques, Motaz fit exécuter leurs deux commandants Wassif et Bougha; mais les successeurs de ceux-ci, Saleh et Mohammed, ayant assailli le palais du khalife, Motaz, sur son refus de leur payer 500,000 francs, fut pris, maltraité et forcé d'abdiquer. Renfermé dans une prison, il y mourut, de poison, peu après. Sous Motaz l'Égypte s'était détachée du khalifat, en même temps qu'une partie de la Syrie, dominées dès lors toutes deux par les Toulounides.

Aboulfeda, *Annales Moslemici.* — Weil, *Geschichte des Khalifats.*

MOTÉNABBY ou **MOTANEBBY** (*Aboul-Taïb-Ahmed*, AL), célèbre poëte arabe, né en 915, dans le faubourg de Koufa nommé Kinda, mort à Noumanieh, près de Bagdad, en 965. Fils d'un porteur d'eau, il étudia d'abord à Damas. Il voulut ensuite s'ériger en prophète, ce qui lui valut son surnom de *Moténabby*. Il se fit même quelques partisans parmi les Kilabites de Palmyre; mais il fut pris et emprisonné, au nom des princes ykchidides, par Loulou, gouverneur d'Émèse. Rendu à la liberté, il fut appelé, en 949, à la cour du prince hamdanide d'Alep, Séif ed Daulah, dont il chanta les exploits. En 958 il se rendit auprès de Kafour, prince d'Égypte, qu'il attaqua bientôt dans des satires mordantes. Puis il trouva, en 962, un nouveau protecteur dans le prince bouide de Chyraz, Adhad ed Daulah, qui le combla de bienfaits. Voulant retourner, en 965, à Koufah avec son fils, il fut attaqué en route par les Açadites, peut-être à l'instigation d'Adhad ed Daulah, qui avait également à se plaindre de son humeur inconstante. Motanebby mourut en se défendant contre ces brigands du désert.

On a de lui un *Divan* ou *Recueil de Poésies*, très-estimé en Orient, et dont la Bibliothèque impériale de Paris possède plusieurs manuscrits. On y trouve aussi trois exemplaires du *Commentaire* d'*Abou Zakariah Yahiah al Tabrizi sur le Divan de Motanebby*. Le texte arabe du Divan n'a jamais été publié en entier. Reiske en a donné, en arabe et en allemand, des extraits, sous le titre : *Proben der arabischen Dichtkunst in verliebten und traurigen Gedichten aus dem Motanebbi, nebst Anmerkungen*; Leipzig, 1765, in-4°. Le même a inséré la *Description de la fièvre, par* Motanebby, dans ses *Opuscula medica ex monumentis Arabum et Hebræorum*; Halle, 1776. D'autres morceaux se trouvent dans Gunther Wahl : *Neue arabische Anthologie*; Leipzig, 1791; dans le tom. III de la *Chrstomathie arabe* de M. Silvestre de Sacy, avec une traduction française; et dans le *Recueil de Poésies arabes* de M. Grangeret de Lagrange, également avec une traduction française; Paris, 1821, in-8°. Anton Horst a ensuite publié un poëme à la louange d'un petit prince d'Haleb sous le titre : *Motanebbi carmen, quo laudat Hoseinum ben Ishak Allanuchitam, nunc primum cum scholiis edidit, latine vertit, etc.*; Bonnæ, 1823, in-4°. M. Hammer enfin a donné la première traduction complète de Motanebby en allemand, sous le titre : *Motanebbi, der groesste arabische Dichter, zum erstenmal übersetzt*; Vienne, 1823, in-8°. Ch. R.

Ibn Khallikan, *Biographical Dictionary.* — John Haddon Hindley, *Biographie de Motanebbi*, dans Ouseley, *Oriental Collections.* — Hammer, *Histoire de la Littérature arabe.*

MOTHARREZ (*Abou-Omar Mohammed*, AL), écrivain arabe, né près de Koufa, en 874, mort dans cette ville, en 956. Son surnom Motharrez indique sa profession; car il vivait du salaire de son métier, qui était celui de fabricant de garnitures d'habit. Il passa une grande partie de sa vie auprès de Taleb al Scheibani, commentateur du Koran à l'école de Koufa. Ses divers ouvrages, qui sont conservés en manuscrit dans la bibliothèque de l'Escurial, sont : *Akhbar el Arab, ou Histoire des Arabes*; —

Sur les expressions peu connues dans les traditions; — Kitab-es-Saad, ou Sur les Clepsydres; — Sur les tribus arabes; — Sur le jour et la nuit, traité astronomique, etc. Ch. R.

Casiri, *Bibliotheca Arabico-Hispana.* — Hadji Khalfa, *Lexicon bibliographicum et encyclopædicum*, ed. Flügel. — Hammer, *Histoire de la Littérature arabe* (en allemand).

MOTHARREZY (*Aboul-Fath Nasser ibn-Abd el Saïd*, AL), écrivain arabe, né à Khiva, en 1144, mort en 1213 (ou selon d'autres en 1217), dans la même ville. Il avait été fabricant de garnitures d'habit, comme le précédent. Savant encyclopédiste, il passa dans sa patrie pour le digne successeur de Samakhchari. Ayant été attaqué, lors d'un pèlerinage, près de Bagdad en 1204, il changea de secte, et de hanéfite orthodoxe il devint un motazalite hétérodoxe. Ses principaux ouvrages sont : *Divers Morceaux de Poésie; — Dictionnaire Arabe, destiné à expliquer les termes de jurisprudence*, intitulé : *Al Mogreb filloghat; — Idhah*, ou *Commentaire sur les Makkames de Hariri; — Misbah* ou *le Flambeau, traité de grammaire; — Islah al Mantheka*, ou *Abrégé du traité de logique de Yakoub ibn-Ishak ibn al Sekyt*. Aucun de ses écrits n'a encore été imprimé, quoique plusieurs d'entre eux aient été mis à profit par Pococke et Sylvestre de Sacy. Ch. R.

Pococke, *Specimen Historiæ Arabum.* — Alexandre Mirza Kasem Beg, *Biographie des Savants arabes de l'Asie orientale et centrale.*

MOTHE (LA). *Voy.* LA MOTHE.

MOTHY-LILLAH OU **BILLAH** (*Aboul-Cacem Fadhl ou Mofaddal*, AL), khalife abbasside de Bagdad, né en 911, dans cette ville, mort en 974. Fils du khalife Moktader, il sortit de prison, pour succéder à son cousin Mostakfy, en 946. Entièrement soumis à son émir-al-omrah, le Bouïde Moëzz ed Daulah, il dut l'accompagner dans toutes ses campagnes, sans jamais être admis par ce dernier à la gestion des affaires. Réduit à une mince pension, Mothy-Lillah dut encore vendre ses meubles, au prix de 30,000 francs, pour fournir à Azz ed Daulah, fils de Moëzz ed Daulah, les frais d'une expédition contre les Grecs. Pour se procurer de l'argent, il rendait vénales toutes les charges publiques et celles de la magistrature. Sous son règne l'Égypte et la Syrie tombèrent entre les mains des Fatimites. Mais en revanche une partie de l'Arabie rentra d'elle-même sous la domination des khalifes. Mothy-Lillah mourut deux mois après avoir abdiqué en faveur de son fils. Ch. R—N.

Weil, *Geschichte der Khalifen.* — Quatremère, *Les Abbassides.*

MOTIN (*Pierre*), poëte français, né à Bourges, où il étudia le droit dans la deuxième moitié du seizième siècle, fut l'élève en poésie et l'ami de Regnier, qui lui adressa sa IVe satire, et qui a fait de lui ce singulier éloge qu'il « était poëte sans être fou ». Motin en effet paraît avoir mis dans sa vie plus de réserve et de tenue que n'y en apportaient d'ordinaire les poëtes de son temps. Il est à regretter que cette réserve ne se retrouve pas toujours dans ses vers, dont les licences sont trop fortes. Au témoignage qui précède, ceux qui ont parlé de Motin ont ajouté « qu'il avait trop de flegme et trop peu de feu », et Boileau, s'emparant avec empressement de cette idée, en fit le distique qu'on sait, où il déclare préférer

Bergerac et sa burlesque audace
A ces vers où Motin se morfond et nous glace.

Libre au célèbre critique d'avoir cette opinion. Mais on n'est pas tenu de le partager; l'on peut croire que l'amitié de Motin pour Regnier, que Boileau n'aimait pas, entra pour beaucoup dans ce jugement. Ce qu'il serait plus juste de dire à ce sujet, c'est que Motin avait su, à une époque entichée à la fois de l'afféterie italienne et de l'emphase espagnole, s'abstenir de tomber dans ces écarts littéraires, et c'est un mérite qui doit être reconnu. Ce qui est certain encore, c'est qu'on trouve dans ses poésies amoureuses, et le plus grand nombre ont ce caractère, une grâce et une délicatesse de sentiment qui manquent trop souvent chez les contemporains. Malheureusement, pour être apprécié, un auteur veut être lu; or il est difficile de lire Motin, dont les poésies n'ont jamais été réunies à part. Il semble qu'à cet endroit il ait apporté une modestie d'indifférence bien rare chez ses pareils. On trouve toutes ses épigrammes dans *Le Cabinet satyrique*. L'abbé Lenglet-Dufresnoy a réuni d'autres pièces de lui à la suite des œuvres de Regnier qu'il a éditées à Londres, in-4°, 1733. Il y en a de fort libres. L'éditeur avoue cependant qu'il n'a pas osé imprimer tout ce qu'il en a recueilli. En tête de toutes les éditions de Regnier se trouve une ode de Motin. Une autre pièce en stances de lui précède le volume des *Priviléges et Antiquités de la ville de Bourges* par Chenu, qui était son ami. Balzac, dans une lettre du 15 février 1641 à Chapelain (lettre 5e du 22e livre), nous apprend que Motin, sur l'ordre de Henri IV, traduisit en vers français deux poëmes du père Théron, jésuite, sur la naissance du dauphin. Ces poëmes, intitulés *Les Couronnes* et *Les Dauphins*, furent imprimés à Paris, lat. fr. Balzac ne dit pas en quelle année. Le reste des poésies de Motin se retrouve dans diverses collections, où il se trouve en compagnie de Malherbe, Racan, Maynard, etc.; tels sont le *Recueil des plus belles Pièces des Poëtes français* par Barbin (1692) et les *Délices de la poésie française* de Rosset, imprimées en 1615. Dans ce dernier recueil un neveu de Motin, du nom de Bonnet, fit insérer des stances qui prouvent que son oncle était déjà mort. Il n'a donc guère survécu à son ami Regnier, mort en 1613, si toutefois il lui a survécu. Le Berrichon Chenu, dans le livre ci-dessus indiqué, a parlé d'un *Jean-Jacques* MOTIN, qui, dit-il, « eust été un des meil-

leurs poëtes français de son temps, si la mort ne l'eust ravy en la fleur de son âge, 1610 ». Il ne faut pas le confondre avec le Motin qui fait l'objet de cet article, bien qu'ils aient été incontestablement parents. H. Boyer (de Bourges).

Colletet, *Vie des Poëtes françois*. — Titon du Tillet, *Le Parnasse françois*. — Baillet et La Monnoie, *Jugements des Savants*. — Goujet, *Biblioth. françoise*. — Brossette, *Comment. de Regnier et de Boileau*.

MOTIS (*Giovanni*), poëte latin, né à Naples, dans le quinzième siècle. On n'a sur lui aucun renseignement, si ce n'est qu'il remplissait la charge de secrétaire apostolique. Il est auteur d'un petit poëme en vers élégiaques intitulé *Invectiva cœtus fœminei contra mares;* la plus ancienne édition paraît être sortie des presses de Félix Riessinger, imprimeur à Naples de 1471 à 1479. On en connaît une édition, dont quelques bibliographes ont fait un nouveau livre, sous le titre d'*Apologia mulierum contra viros probrosos* (Bâle, 1511, pet. in-4° goth). P.

Freytag, *Analecta litter.* 1817.

*__MOTLEY__ (*John-Lothrop*), littérateur américain, né à Boston, en 1811. Il y a quelques années, le nom de M. Motley était inconnu en Europe et peu connu aux États-Unis. Un seul ouvrage (l'*Histoire de la république de Hollande*) l'a placé de suite parmi les historiens distingués qu'a produits le Nouveau Monde. Après d'excellentes études à l'université d'Haward, M. Motley consacra quelques années aux chroniques de l'histoire coloniale de son pays, et il en tira deux romans, dont le premier *Morton's Hope, or the Memoirs of a provincial*, parut en 1839, et le second *Merry Mount*, deux ans après. Les sujets en sont purement américains; l'auteur y a semé des descriptions brillantes, et les scènes de mœurs sont retracées avec vivacité. Mais il quitta bientôt cette voie pour des études plus élevées. Le talent et le succès de Prescott l'avaient animé d'une noble ambition, celle de produire un ouvrage d'histoire digne d'être cité. Il vint en Europe, et, après un assez long séjour en Hollande, il passa en Allemagne pour compléter ses recherches. Il se fixa à Dresde, et c'est là qu'il écrivit l'*Histoire de la fondation de la république de Hollande* (The Rise of the Dutch Republic, a History); 3 vol., London, 1856. Cet ouvrage est remarquable par le savoir et souvent le talent du récit; mais les fortes et ardentes convictions de l'auteur comme protestant, républicain, et honnête homme, défenseur constant de la liberté religieuse et de la liberté civile, s'y réfléchissent avec une certaine passion, et l'entraînent parfois dans des jugements ou des appréciations que la haute impartialité de l'histoire ne saurait admettre. Malgré ces imperfections, que peut effacer une révision sévère, l'ouvrage est d'un grand intérêt, rempli de recherches profondes, de principes sains et de nobles sentiments. Il a été traduit récemment en français. L'auteur, après avoir séjourné quelque temps en Amérique, est revenu en Europe pour achever la suite qui doit compléter le sujet. J. Chanut.

Cyclopædia of American Literature, par Duyckink, 2 vol. in-8°, 1856. — *Revue Britannique*, février 1857, article de M. Guizot sur l'*Histoire de M. Motley*. — *Revue des Deux Mondes*, 1859.

MOTSCHMANN (*Juste-Chrétien*), biographe allemand, né à Erfurt, le 24 septembre 1690, mort le 8 mars 1738. Il enseigna depuis 1729 la philosophie à l'université de sa ville natale. On a de lui : *De Legum sumtuariarum Natura et Necessitate;* Erfurt, 1724; — *Erfordia literata;* ibid., 1732-1737, 2 vol. in-8°; deux volumes supplémentaires furent donnés en 1748 et en 1753 par Sinnhold et Osann. O.

Gotten, *Gelehrtes Europa*, t. II.

MOTTA (*Raffaello*) dit *Raffaellino da Reggio*, peintre de l'école de Modène, né à Reggio, en 1550, mort à Rome, en 1578. Élève de Lelio Orsi de Novellara et de Federico Zuccari, il sut se former un style original, qui eut plus tard de nombreux partisans. Les sujets de l'*Histoire d'Hercule*, et les deux sujets empruntés au Nouveau Testament, qu'il exécuta au Vatican pour la salle ducale et l'une des loges, furent admirés pour leur composition bien entendue, le relief, la grâce et la douceur des contours. Le cardinal Farnèse l'appela à peindre dans sa villa de Caprarola en concurrence avec les Zuccari et Giovanni de' Vecchj. « Les figures qu'il y fit, dit Baglione, paraissent animées, tandis que les autres laissent voir qu'elles sont peintes. » Aussi, Giovanni de' Vecchj, jaloux du succès de son jeune rival, parvint à force de calomnies à le faire congédier brusquement sans que le cardinal lui permît même de se justifier d'accusations qu'il ignorait. Le chagrin de ce traitement immérité, la fatigue d'un voyage accompli sous un soleil ardent furent causes qu'à son arrivée à Rome Raffaello fut atteint d'une fièvre maligne qui le conduisit au tombeau à l'âge de vingt-huit ans. « On le pleura, dit Lanzi, presque comme un autre Raphaël. » Ses ouvrages furent étudiés par de nombreux artistes qui cherchèrent à saisir sa manière; celui qui y réussit le mieux fut Pâris Nogari.

E. B—n.

Tiraboschi, *Notizie degli Artefici Modenesi*. — Baglione, *Vite de' Pittori, etc., del 1572 al 1642*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

MOTTA FEO E TORRES (Don *Luiz* da), amiral portugais, né à Lisbonne, le 16 mars 1769, mort dans la même capitale, le 26 mai 1823. Il fit ses études à l'académie royale des gardes marines, où il remporta le premier prix en 1785. L'année suivante il entra au service comme lieutenant de vaisseau, et devint *capitan teniente* (capitaine de corvette), en 1792; jusqu'à cette époque il croisa continuellement dans la Méditerranée. En 1793, nommé capitaine de frégate commandant *La Reinha de Portugal*, il fit partie de l'escadre du contre-amiral Valle

qui se joignit à la flotte anglaise de lord Richard Howe, et prit part au blocus de Brest. Ses services furent récompensés en 1796 par le grade de *capitan de mar e guerra* (capitaine de vaisseau) : il reçut alors la mission d'aller renouveler le traité de paix qui existait entre la cour de Portugal et l'empereur de Maroc, Muley-Soliman. Il fut fort bien accueilli par ce monarque, mais n'en obtint pas ce qu'il désirait : une rupture avec la France. A son retour Motta fut nommé chef de la division chargée de la défense de l'embouchure du Tage. En 1799, il reprit la mer, et le 19 mars 1800 escorta un convoi de 114 voiles en destination de Rio-de-Janeiro. A la tête d'une escadre de sept bâtiments de guerre, il inquiéta fort la marine et les possessions espagnoles de l'Amérique du Sud. En 1802 il fut appelé au gouvernement de la province de Paraïba (Brésil septentrional). En 1805, Motta fut chargé d'obtenir satisfaction du dey d'Alger et du bey de Tunis dont les corsaires avaient pris plusieurs navires portugais ; mais il ne put rien obtenir, et dut user de représailles ; sa vigueur parvint à rendre quelque sûreté au pavillon de commerce lusitanien. Lors de l'entrée des Français en Portugal (novembre 1807), Motta leva et organisa à ses frais trois légions, dont il prit le commandement ; il contribua à la victoire remportée par Wellington à Vimeiro (21 août 1808), victoire qui, suivie de la convention de Cintra, décida l'évacuation du Portugal par l'armée française (30 août). Motta continua à guerroyer dans la Péninsule jusqu'en 1811, où il passa au Brésil. Le roi João VI le créa successivement chef d'escadre, vice-amiral, commandeur de l'ordre de Saint-Benoît d'Aviz, capitaine général gouverneur d'Angola (1816), conseiller de guerre et marine (1819) ; il remplit cette dernière fonction jusqu'à sa mort.

Son fils Feo Cardozo de Castello-Branco e Torrès (*J.-C.*), né vers 1795, devint officier supérieur dans l'armée portugaise. Il a publié *Mémoires contenant la biographie du vice-amiral Louis da Motta Feo e Torrès ; — l'Histoire des gouverneurs et capitaines généraux d'Angola, depuis* 1575, *jusqu'en* 1825, *et la Description géographique et politique des royaumes d'Angola et de Benguela* (en portugais) ; Paris, 1825, in-8°. L'auteur a rédigé ces ouvrages sur les notes laissées par son père.

A. de L.

J.-C. Feo Cardozo e Torrès, *Memorias*, etc. — Barbosa Machado, *Bibl. Lusitana*.

MOTTAKY-BILLAH (*Abou-Ishak Ibrahim II*, al), khalife abbasside de Bagdad, né dans cette ville, vers 910, mort en 965. Fils de Moktader, il succéda en 940 à son frère Rahdy-Billah. Établi sur le trône par le Turc Yahcam, émir-al omrah, Mottaky dut, après l'assassinat de celui-ci, en 941, confirmer dans la même charge le prince de Bassora, Obéidallah al Baridy, qui avait pris Bagdad. En 942 il appela le prince hamdanide Haçan, qu'il investit de l'émirat, et auquel il conféra la souveraineté de Mossoul et d'Alep avec le nom de *Nasir ed Daulah* (vainqueur du trône) ; titre honorifique, qui, de même que quelques autres du même genre, était alors fréquemment conféré par les khalifes à leurs feudataires. Le turc Touzoun s'étant emparé de l'émirat, en 943, Mottaky va en personne implorer à Mossoul le secours d'Haçan ; puis, mal reçu par lui, il accepte l'invitation d'Ykchid, prince d'Égypte. Mais se fiant aux assurances pacifiques de Touzoun, le khalife rentra à Bagdad, où il eut les yeux crevés au milieu de sa tente, en octobre 944. Réduit à ses fonctions sacerdotales, Mottaky survit vingt-un ans à son malheur. Ce fut lui qui céda à l'empereur grec Romain Lécapène le fameux mouchoir, conservé à Édesse, lequel, suivant la tradition, avait servi à essuyer la face de Jésus-Christ.

Ch. R.

Aboulféda, *Annales Moslemici*.

MOTTE (*Emmanuel-Auguste* de Cahideuc, comte du Bois de La), amiral français, né en 1683, à Rennes, mort dans la même ville, le 23 octobre 1764. Destiné dès son enfance à la marine, en 1698, il fit sa première campagne, et gagna ses grades dans la pratique de son métier. Sous Duguay-Trouin il se distingua au combat du cap Lézard et à la prise de Rio-de-Janeiro (juin 1711). Il eut part ensuite à toutes les grandes actions de la marine française et était capitaine du vaisseau *Le Magnanime* voguant de conserve avec la frégate *L'Étoile* lorsque, escortant un convoi en destination du Fort-Royal (Martinique), il fut, le 28 novembre 1747, attaqué par quatre vaisseaux anglais. Par une série de manœuvres, aussi habiles que courageuses, il sut, durant vingt-deux heures, combattre et maltraiter séparément chacun de ses adversaires et gagna Fort-Royal sans avoir laissé entamer son convoi. En avril suivant, chassé par toute une division anglaise, il déploya le même talent avec le même succès. Un peu plus tard, sur les côtes de France, il eut encore à défendre un convoi contre neuf vaisseaux, et gagna la terre sans perdre un seul bâtiment. Ses services lui méritèrent le grade de chef d'escadre, et le 1er juin 1751 il fut nommé gouverneur des îles françaises Sous le Vent, en remplacement du comte de Conflans. Sa résidence était Port-au-Prince. Il acheva la construction de la ville de Jérémie (1) (île Saint-Domingue), fit améliorer et construire des routes, des bâtiments d'utilité publique, régularisa les registres de l'état civil qui, abandonnés aux prêtres, étaient fort mal tenus, et se montra aussi bon administrateur qu'il s'était montré habile marin. Aussi fut-il universellement regretté des colons lorsque, le 31 mai 1753, le marquis de Vaudreuil lui succéda. En 1755 le comte de La Motte prit le commande-

(1) Située par 18° 39' 57" lat. et 74° 47' 26" long. ouest. Cette ville comptait 20,000 habitants dès 1789.

ment d'une flotte de quatorze vaisseaux et deux frégates destinée à ravitailler le Canada et l'île Royale, menacés par les Anglais. Il accomplit sa mission, et revint en France sans accident. Il repartit de Brest, le 3 mai 1757, pour la même destination, et arriva devant Louisbourg avec seize vaisseaux et six frégates. Il se trouva bientôt en présence d'une flotte anglaise composée de vingt-trois vaisseaux, neuf frégates et deux brûlots. La Motte, quoique si inférieur en forces, n'hésita pas à accepter le combat; mais un ouragan terrible sépara les deux armées et les maltraita tellement qu'elles durent renoncer à toute action décisive. La Motte, pendant son retour en France, eut à essuyer une série de tempêtes qui désemparèrent la plupart de ses navires. Pour comble de malheur, ses équipages étaient décimés par le typhus. Ils communiquèrent cette affreuse épidémie aux habitants de Brest dont la population, en quatre mois, fut réduite des deux tiers. L'année suivante les Anglais opérèrent une descente à Saint-Cast: le comte de La Motte, quoiqu'âgé de soixante-quinze ans, courut les combattre comme simple volontaire, et se fit encore remarquer par son énergie. Il se retira ensuite dans sa terre des Mottes près Rennes, où il termina sa longue et glorieuse carrière. Il était vice-amiral depuis 1762, commandeur de l'ordre de Saint-Louis et comptait cinquante-neuf années de services effectifs.

Motte laissa un fils, qui mourut chef d'escadre.

A. de L.

Archives de la Marine. — P. Levot, *Biographie Bretonne.* — Moreau de Saint-Méry, *Description de Saint-Domingue*, t. II.

MOTTE (La). *Voy.* La Motte.

MOTTEUX (*Pierre-Antoine*), littérateur anglais, né le 19 février 1660, à Rouen, mort le 19 février 1718, à Londres. On pense qu'il était fils d'un marchand protestant, qui lui fit donner une bonne éducation à Rouen. A l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, il se réfugia à Londres, fut employé quelque temps à la direction des postes, et gagna dans le commerce des produits de l'Inde une fortune considérable. Quoique marié et père de vingt-deux enfants, il mena une vie crapuleuse et fut assassiné, dit-on, dans un lieu de débauche. Bien qu'il eût plus de vingt-cinq ans lorsqu'il passa en Angleterre, il se rendit si familière la langue de ce pays qu'il prit en peu de temps un rang distingué parmi les écrivains anglais. On regarde comme des œuvres très-remarquables les traductions de Cervantes et de Rabelais, auxquelles il a eu la principale part. Ses poésies sont écrites avec agrément, et quelques-unes de ses nombreuses pièces de théâtre ont été bien accueillies. On a de Motteux: *The present State of Marocco;* Londres, 1695, in-8°, trad. du français; — *Don Quixote;* ibid., 1706, 4 vol. in-8°, trad. de l'espagnol; — *The whole Works of Rabelais done out of french by Thomas Urchard, Peter Motteux and others;* ibid., 1708, 2 vol. in-8°; — *On Tea, a poem;* ibid., 1722, in-8°. Ses meilleures pièces sont: *The Loves of Mars and Venus* (1697); *Beauty in distress* (1698); *The Temple of Love* (1706); et *The Amorous miser* (1705). K.

Baker, *Biogr. Dramatica.* — Cibber, *Lives of Poets.* — *British Essayists*, VI

MOTTEVILLE (*Françoise* Bertaut de), dame de la reine Anne d'Autriche, connue par ses *Mémoires*, née vers 1621 (1), morte le 29 décembre 1689. Elle était nièce de l'évêque Bertaut, poëte élégant, que Boileau a loué. Son père Pierre Bertaut était gentilhomme ordinaire de la chambre du roi; sa mère tenait à l'ancienne famille de Saldagne en Espagne. Françoise Bertaut reçut une éducation très-soignée, et dès l'âge de sept ans elle fut attachée à la reine Anne d'Autriche, auprès de laquelle sa mère se trouvait déjà. Richelieu, qui s'inquiétait de cet entourage espagnol de la reine, exigea en 1631 le renvoi de la mère et de la fille. Mme Bertaut emmena la jeune Françoise en Normandie, et l'y maria en 1639 à M. Langlois de Motteville, premier président de la chambre des comptes de Normandie, et deux fois veuf. M. de Motteville avait quatre-vingts ans; sa femme, qui en avait dix-huit, accepta volontiers une union aussi disproportionnée, et on ne lui reproche pas d'y avoir jamais été infidèle. « Ayant épousé M. de Motteville, dit-elle, qui n'avait point d'enfants et avait beaucoup de biens, j'y trouvai de la douceur avec une abondance de toutes choses; et si j'avais voulu profiter de l'amitié qu'il avait pour moi, et recevoir tous les avantages qu'il pouvait et voulait me faire, je me serais trouvée riche après sa mort. » Restée veuve à l'âge de vingt ans, Mme de Motteville fut rappelée en 1643 auprès d'Anne d'Autriche, devenue régente, et fut dès lors attachée à cette princesse avec le simple titre de femme de chambre, mais avec un degré d'intimité et de confiance bien supérieur à ce titre. On sait combien la régence d'Anne d'Autriche, calme dans les premiers temps, devint orageuse. Au milieu des intrigues des grands seigneurs et des grandes dames de la cour, Mme de Motteville resta impartiale et réservée, curieuse de tout voir et ne prenant une part active à rien. Son immuable dévouement à la reine ne la rendit pas trop sévère pour le parti des importants et des frondeurs où elle comptait des amis; et son peu de goût pour Mazarin ne la rendit pas injuste à l'égard de l'habile ministre. Il n'y a point d'événements dans sa vie. Elle quitta bien rarement Anne d'Autriche et assista à ses derniers instants. Après la mort de la reine, elle s'éloigna de la cour, et vécut dans une demi-retraite, occupée de la rédaction de ses *Mémoires* et d'exercices de piété. Elle mourut à l'âge de soixante-huit ans, laissant des *Mémoires* qui font le plus grand honneur à son bon sens

(1) Niceron la fait naître par conjecture en 1615. M. de Monmerqué, par une autre conjecture, fondée sur un meilleur texte des *Mémoires*, reporte sa naissance en 1621.

et à son honnêteté. Elle les composa dans le dessein de bien faire connaître la reine Anne d'Autriche. « Je me suis occupée d'ailleurs, ajoute-t-elle, à dresser ces *Mémoires* dans l'espérance qu'ils serviraient un jour à me rappeler mille particularités qui me feraient plaisir, et qui me donneraient, pour ainsi dire, une seconde vie. En effet, j'y ai remarqué non-seulement ce qui s'est passé de plus considérable depuis mon retour auprès de la reine, mais aussi ce qui était arrivé durant mon exil, qui m'avait éloignée de sa personne presque dès mon enfance. Lorsque je n'ai pu savoir les choses par moi-même, je les ai apprises des vieux seigneurs de la cour, et de la reine même, qui a eu la bonté de m'en instruire, de répondre à mes questions, et de me confier quelques-uns de ses secrets. Tout cela m'a servi à remplir les vides de mon absence. J'ai donné à cette occupation les heures que les dames ont accoutumé d'employer au jeu et aux promenades. Je ne sais si j'ai mieux fait que les autres; mais il me semble qu'on ne saurait plus mal employer son temps que de le passer à ne rien faire. » Entrepris ainsi sans aucune prétention littéraire, avec beaucoup de sympathie pour la reine et l'honnête intention de ne pas dissimuler la vérité, ces *Mémoires* peignent avec naïveté et finesse une période importante de l'histoire de France; il ne faut pas leur demander des vues étendues, mais une suite d'observations nettes, de détails bien racontés, de portraits esquissés avec délicatesse. Les *Mémoires* de Mme de Motteville parurent pour la première fois en Hollande, sans nom d'auteur, sous ce titre : *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, depuis* 1615 *jusqu'en* 1666; Amsterdam, 1723, 5 vol. in-12. Il en parut deux autres éditions; Amsterdam (Paris), 1739, 6 vol. in-12; *nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de notes*, Amsterdam, 1750, 6 vol. in-12. On cite encore l'édition de Paris, 1822-1823, 11 vol. in-18; celle de Petitot dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, celle de MM. Michaud et Poujoulat dans leur collection de *Mémoires*. La bibliothèque de l'Arsenal possède un manuscrit de ces *Mémoires*, copié par Conrart, et qui, s'arrêtant à l'année 1644, ne forme guère que le huitième de l'ouvrage complet. Ce manuscrit offre une rédaction moins achevée, mais souvent plus franche et plus hardie que le texte imprimé. On trouve dans le *Recueil de pièces nouvelles et galantes*, Cologne, 1667, deux lettres de Mme de Motteville adressées à Mlle de Montpensier, en réponse à deux lettres de celle-ci. Cette princesse romanesque, qui avait plus de caractère que d'esprit et plus d'esprit que de bon sens, avait conçu l'idée, ou plutôt le rêve, d'établir dans quelque endroit champêtre et charmant, sur les bords de la Loire ou sur ceux de la Seine, une colonie de personnes des deux sexes fatiguées de la cour. La condition de rigueur était le célibat. Des conversations polies, réglées par la plus scrupuleuse décence, tenaient lieu de l'amour. Comme plaisirs on avait la lecture, la musique, le jardinage, le soin des troupeaux, et des visites à un couvent de carmélites et à un asile d'enfants. Mme de Motteville entrant dans les idées de la princesse lui répond avec esprit et bon sens. « C'est avec raison que vous avez banni la galanterie du commerce de vos sujets, pour y établir seulement le plaisir de la conversation, qui assurément est le seul estimable parmi les honnêtes gens; mais j'ai grande peur, ma princesse, que cette loi si sage, si nécessaire, ne fût mal observée; et comme en cela vous seriez contrainte d'y apporter du remède, je pense qu'enfin vous vous trouveriez obligée de permettre cette erreur si commune qu'une vieille coutume a rendue légitime et qui s'appelle mariage. » L. J.

Niceron, *Mémoires pour servir à l'histoire*, t. VII. — *Journal des savants* (janvier 1724). — *Notice* en tête de l'édition de MM. Michaud et Poujoulat. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VII.

*MOTTEZ (*Victor-Louis*), peintre français, né à Lille, le 13 février 1809. Après avoir étudié la peinture chez MM. Ingres et Picot, il alla passer quelque temps en Belgique, d'où il envoya des portraits à l'exposition du Louvre, en 1835. A son retour à Paris, il s'adonna principalement à des compositions de sujets religieux, et concourut à la décoration des églises de Saint-Germain-l'Auxerrois et de Saint-Séverin. Il exposa successivement : au salon de 1838, où il reçut une médaille de troisième classe : *Le Martyre de saint Étienne* et *Le Christ mort;* au salon de 1839, la *Fuite en Égypte;* à celui de 1840, *Marie-Madeleine ;* en 1842, *Marthe et Marie ;* des portraits qu'il mit au salon de 1845 lui valurent une médaille de deuxième classe. De Londres, où il était depuis 1851, il envoya au salon de 1853 un tableau de *Judith* et le *portrait de M. Guizot*. De retour à Paris, il prit part à l'exposition de 1857 par un tableau de *Mélitus, accusateur de Socrate*, et à celle de 1859 par deux sujets : *Hypéride découvrant le sein de Phryné devant ses juges*, et *Zeuxis choisissant les plus belles filles pour composer sa Junon*. G. DE F.

Documents particuliers. — Livrets des Expositions.

MOTTLEY (*John*), littérateur anglais, né en 1692, mort le 30 octobre 1750. Fils d'un colonel au service de France, il obtint à l'âge de seize ans un modique emploi dans l'administration des douanes; après l'avoir perdu en 1720, et n'ayant pu en avoir d'autre malgré les promesses de lord Halifax et de Robert Walpole, ses protecteurs, il se fit auteur par nécessité. On a de lui : *Life of the great czar Peter;* Londres, 1739, 3 vol. in-8°; — *The History of the Life and Reign of the empress Catherine of Russia;* Londres, 1744, 2 vol. in-8°; — cinq tragédies ou comédies, dont quelques-unes ont eu

du succès. On pense qu'il est l'auteur des notices insérées à la fin du *Scanderberg* de Whincop, et qui sont relatives à des écrivains dramatiques; celle qui le concerne renferme des détails personnels que lui seul devait connaître. K.

Baker, *Biogr. Dramatica.*

MOTTRAYE (LA). *Voy.* LA MOTTRAYE.

MOTZ (*Frédéric-Chrétien-Adolphe*), homme d'État allemand, né à Cassel, le 18 novembre 1775, mort à Berlin, le 30 juin 1830. Fils du président de la cour d'appel de Cassel, il occupa, après avoir étudié le droit à Marbourg, divers emplois dans l'administration prussienne. Il devint ensuite directeur des contributions pour le département du Harz et membre de la diète du royaume de Westphalie. Entré en 1815 au service de la Prusse, il fut nommé en 1818 président de la régence d'Erfurt, et en 1824 président supérieur de la province de Saxe. L'année suivante il fut appelé à Berlin comme ministre des finances. Sans nouveaux impôts et sans économies gênantes, il parvint, en peu de temps, non-seulement à combler le déficit qui existait avant lui, mais encore à obtenir un notable excédant des recettes. Il réforma l'exploitation des domaines, simplifia et améliora beaucoup l'administration entière de son ministère. Par le traité de commerce, conclu en 1828, avec le grand-duché de Hesse, et par plusieurs autres mesures excellentes, telles que l'abaissement des impôts indirects, il releva le commerce et l'industrie. O.

Conversations-Lexikon.

MOUCHERON (*Frédéric*), peintre hollandais, d'origine française, né à Embden, en 1633, mort à Amsterdam, en 1686. Il appartenait à une famille protestante qui avait émigré pendant les guerres de religion. Dès son adolescence il marqua la plus vive inclination pour la peinture, et sa famille, favorisant son goût, le plaça dans l'atelier de Jean Asselyn, dont il devint l'un des meilleurs élèves. Il visita alors la France, et y fut fort occupé, surtout pour ses charmants paysages, dont Théodore Helmbreeker consentait à faire les figures. Lorsqu'il retourna dans sa patrie, Moucheron se fixa à Amsterdam et s'associa Adrian van den Velde pour l'animation de ses toiles. Les ouvrages de Moucheron sont nombreux : ils représentent des vues, des fabriques, des ruines, etc. La couleur en est bonne : les arbres, dessinés avec liberté, sont agréablement groupés; le feuillé en est naturel, ombreux sans opacité; ses ciels et ses lointains sont vaporeux et très-variés : un cours d'eau divise généralement ses divers sites et lui a permis de multiplier d'ingénieux effets de lumière. Il donnait beaucoup de force à son premier plan; il obtint de la sorte en dégradation des fonds clairs qui ne fatiguent pas l'œil. Les toiles de cet artiste distingué se voient dans tous les musées de l'Europe. C'est néanmoins dans sa patrie qu'il faut chercher les meilleures. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. II, p. 192. — J. Campo Weyerman, *De Schilderkunst der Nederlanders*, t. II.

MOUCHERON (*Isaac*), peintre hollandais, fils du précédent, né à Amsterdam, en 1670, mort dans la même ville, le 20 juillet 1744. Il avait à peine seize ans lorsqu'il perdit son père, dont il était l'élève; mais déjà possédant un certain talent comme paysagiste, il réussit à compléter son éducation artistique par une étude assidue de la nature. En 1694, il se rendit à Rome et en dessina tous les environs. Méthodique dans sa conduite, dans l'emploi de ses heures, dans son mode de travailler, il mérita dans la bande académique le surnom d'*Ordonnance*. Il revint dans sa patrie chargé de vues et d'autres études qui lui furent d'une grande utilité pour la composition de ses tableaux. Il débuta par de grands paysages, qu'il enrichissait d'animaux, de fabriques, de ruines, mais dont les personnages ont presque tous été exécutés par ses amis Nicolas Verkolie et Jacques de Wit. La ville d'Utrecht et d'autres cités voisines lui commandèrent plusieurs suites de tableaux de ce genre. Bientôt il n'y eut pas de château, de maison de plaisance, dont les salles ne fussent ornées des productions d'Isaac Moucheron; aussi mourut-il riche et considéré. Il peignait mieux que son père; sachant à fond la perspective et l'architecture, il variait davantage ses compositions : son feuillé est touché avec une grande facilité. Sa couleur, toujours naturelle, est pleine de fraîcheur et d'harmonie. Les ouvrages de ce peintre, encore fort estimés, sont conservés la plupart en Hollande. A. DE L.

Pilkington, *Dictionary of Painters.* — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. III, p. 129-140. — Charles Blanc, *Histoire des Peintres*, etc., livraison n° 180, *École hollandaise*, n° 22.

MOUCHET (*François-Nicolas*), peintre français, né en 1750, à Gray, où il est mort, en février 1814. Fils d'un avocat du roi au bailliage de Gray, il préféra l'étude des arts à celle du droit, et vint à Paris, où il reçut des leçons de Greuze. En 1776 il remporta le premier prix au concours de l'Académie royale de Peinture. Le soin de sa fortune l'obligea de s'adonner au portrait en miniature, genre dans lequel il obtint du succès; mais il reprit la composition historique et exécuta deux grandes allégories qui furent remarquées à l'exposition du Louvre : elles avaient pour sujet *L'Origine de la Peinture* et *Le Triomphe de la Peinture*. Quelques-uns des petits tableaux de chevalet qu'il a exécutés, tels que *Le Larcin d'amour*, *L'Illusion*, *Le Coucher*, ont été reproduits par la gravure. La révolution compta cet artiste au nombre de ses partisans zélés : il devint membre de la municipalité, puis juge de paix de l'une des sections de Paris. En 1792 il fut envoyé en Belgique pour désigner les objets d'art qui devaient, par suite de la conquête de ce pays, enrichir les collections françaises. Sous la terreur, il fut enfermé comme suspect. Rendu à la liberté par le coup d'État du

9 thermidor, il retourna dans sa ville natale, et y fonda une école de dessin. P.

Biog. nouv. des Contemp.

MOUCHET (*Georges-Jean*), érudit français, né à Darnetal, en 1737, mort à Paris, en février 1807. Élève de Foncemagne, il justifia bientôt les espérances de son maître. Aussi modeste que savant, son mérite seul et son amour pour le travail le firent nommer premier employé au département des manuscrits de la bibliothèque du Roi. MM. de Bréquigny et de Sainte-Palaye en faisaient si grand cas qu'ils le jugèrent seul capable de remplir le plan qu'ils avaient conçu d'un *Glossaire de l'ancienne langue française depuis son origine jusqu'au siècle de Louis XIV*. La révolution empêcha malheureusement cette utile et savante entreprise d'être continuée. De Bréquigny s'adjoignit encore Mouchet pour les recherches immenses qu'exigeait la *Table chronologique des diplômes, chartes, titres et actes imprimés, concernant l'histoire de France*, Imp. roy., 1783, 3 vol. in-fol. Quoique éprouvé lui-même par la révolution, de Bréquigny n'abandonna pas son collaborateur Mouchet, réduit au dénuement par la perte d'une pension de deux mille livres que Louis XVI lui faisait sur sa cassette. Il poussa même la générosité jusqu'à l'obliger d'accepter sa bibliothèque, qui était aussi nombreuse que bien composée. A. J.

Barbier, *Particularités sur feu Mouchet*. — Guilbert, *Mémoires biogr. de la Seine-Inférieure*.

MOUCHON (*Pierre*), littérateur suisse, né en 1733, à Genève, où il est mort, en 1797. Reçu ministre en 1758, il fut pourvu la même année d'une chaire d'humanités au collége de Genève, desservit depuis 1766 l'église française de Bâle, et revint en 1778 dans sa patrie pour s'y consacrer tout entier au ministère évangélique. Ce fut pendant son séjour à Bâle qu'il entreprit et acheva, pour le compte des libraires, la *Table analytique et raisonnée des matières contenues dans l'*Encyclopédie (Paris, 1780, 2 vol. in-fol.). Ce travail, suivi sans relâche pendant cinq années, est un véritable chef-d'œuvre de courage, de patience et d'exactitude; il contribua beaucoup à étendre les connaissances, déjà très-variées, de Mouchon, et l'on a dit avec raison qu'il était probablement le seul homme qui eût lu l'*Encyclopédie* d'un bout à l'autre. Il joignit à des talents élevés un noble caractère et d'aimables vertus; il eut des relations amicales avec quelques-uns de ses célèbres compatriotes, entre autres Necker, J.-J. Rousseau et Bonnet. On a encore de lui un recueil de *Sermons* (Genève, 1798, 4 vol. in-8°), remarquables par l'alliance d'un esprit philosophique avec un cœur profondément religieux. P. L.

Almanach des Protestants, 1809. — Picot, *Éloge hist. de Mouchon*, à la tête des *Sermons* de ce dernier.

MOUCHY (*Antoine* DE), théologien français, en latin *Demochares* (1), né à Ressons-sur-Matz (diocèse de Beauvais), en 1494, mort à Paris en 1574. Ayant terminé ses études à Paris, il était dès 1532 professeur de philosophie au collége de Bourgogne, et fut élu recteur de l'université le 10 octobre 1539. L'année suivante, il reçut le grade de docteur en théologie, et ne tarda point d'être nommé professeur en Sorbonne. Jean de Hangest, évêque de Noyon, le fit ensuite chanoine et pénitencier de sa cathédrale; enfin, Antoine prit le titre d'inquisiteur de la foi en France. C'est en cette qualité qu'il s'est rendu célèbre par son zèle ardent et même outré contre les partisans des nouvelles réformes religieuses. Ce zèle, tout naturellement, produisit peu de conversions : il lui attira de violentes invectives de la part des protestants, et beaucoup d'éloges du côté des catholiques. Sans doute il avait de la piété et du savoir; mais la charité chrétienne lui faisait souvent défaut, et ses connaissances en théologie passaient même pour fort bornées. Cependant, comme il ne manquait pas d'éloquence, le cardinal de Lorraine, archevêque de Reims, l'emmena avec quelques autres docteurs, en 1562, au concile de Trente. Le 14 février de cette année, il se trouva à la conférence de Saint-Germain-en-Laye, sur le culte des images, comme, en septembre précédent, il avait paru au fameux colloque de Poissy. Syndic de la Sorbonne, il cita, le 18 juillet, les clients de l'université à comparaître devant lui pour faire entre ses mains leur profession de foi catholique; ces clients étaient les libraires, les parcheminiers, les relieurs, les enlumineurs, les écrivains et les messagers; et comme quelques-uns ne crurent pas devoir obéir à la citation, Antoine, par un décret du 1er août, les déclara privés de leurs offices. L'un des commissaires que Henri II avait nommés pour instruire le procès d'Anne du Bourg, il fut en 1567 chargé de la visite de tous les colléges de Paris, pour s'assurer de l'orthodoxie des élèves et des maîtres, et priver ceux-ci de leur chaire si leur foi était quelque peu suspecte. En 1564, il assista au concile de Reims, et mourut doyen de la faculté de théologie, et *sénieur* de Sorbonne.

Outre un grand nombre d'ouvrages aujourd'hui complétement oubliés et dépourvus de toute critique, on a de Mouchy : la *Harangue*

(1) C'est à tort que Mézeray et quelques autres écrivains ont prétendu que du nom de Mouchy l'on a fait celui de *mouchard*, ou espion. L'étymologie de ce dernier mot est, ce nous semble, *musca* ou mieux, *emungere*, qui en latin signifie *moucher*, et a été pris dans le sens d'épier. On trouve en effet dans l'*Épître écrite des Champs-Élysées*, sous le nom de Pierre Faifeu, mystère de *la Passion* représenté vers le milieu du quinzième siècle, une servante qui, en parlant à des sergents du guet, leur dit :

Vous êtes bien à de loisir
D'aller à cette heure moucher,
Il est temps de s'aller coucher...

D'un autre côté, Plutarque comparait déjà les espions aux mouches qui s'insinuent partout.

qu'il prononça au concile de Trente (1562, in-4°), et un traité en latin : *De Sacrificio Missæ* (in-8°), d'une vigueur dogmatique remarquable, mais surchargé de digressions inutiles. H. Fisquet.

Duboulay, *Hist. de l'Université*, t. VI. — La Croix du Maine et du Verdier, *Biblioth. françoises*, avec les addit. de La Monnoye, t. Ier. — Moréri, *Dict. Historique*.

MOUCHY (*Philippe* de Noailles, duc de), maréchal de France, né le 7 décembre 1715, à Paris, où il a été guillotiné, le 27 juin 1794. Il appartenait à la famille de Noailles; son père, *Adrien-Maurice*, et son frère aîné, *Louis*, avaient été l'un et l'autre maréchaux de France et ducs de Noailles (*voy.* ce nom). Lui-même était jusqu'en 1776 connu sous le nom de *comte de Nouailles*. Il n'avait pas cinq ans lorsqu'il fut nommé gouverneur et capitaine des chasses de Versailles, Marly et dépendances, et intendant de ces domaines; à quatorze ans il entra aux mousquetaires, et à seize il était capitaine. Il fit ses premières armes au siége de Kehl (1733). L'année suivante il prit, en qualité de colonel, le commandement du régiment d'infanterie de son nom, et servit, sous les ordres de son père, en Allemagne et en Italie. En 1742, il rejoignit en Bavière le duc d'Harcourt, et lors de la déroute d'Hilkesberg il sauva l'armée par le sang-froid et la fermeté qu'il déploya contre les attaques réitérées de l'ennemi. Il prit part à la retraite de Bohême, et fut chargé par le comte de Saxe de soutenir toutes les arrière-gardes de la réserve. Employé en 1743 à l'armée du Rhin, il eut deux chevaux tués sous lui à la bataille de Dettingen. Après avoir été nommé maréchal de camp (2 mai 1744), il servit en Flandre et en Alsace, assista à la prise de Fribourg et se trouva à Fontenoy, où, avec une brigade de cavalerie, il enfonça la colonne d'infanterie des Anglais. Adjoint à son père, qui partait en ambassade pour Madrid (1746), le comte de Noailles y reçut le diplôme de grand d'Espagne (1) sous la dénomination de Mouchy, ainsi que le collier de la Toison d'Or. Il combattit ensuite à Rocoux, à Berg-op-Zoom et à Maestricht, et parvint, le 10 mai 1748, au grade de lieutenant général. En 1755 il s'acquitta d'une mission particulière auprès du roi de Sardaigne et du duc de Parme. De retour à l'armée, il concourut à la conquête de l'électorat de Hanovre, et commanda l'arrière-garde à Creveldt et l'avant-garde à Minden (1759). Ce fut sa dernière campagne. Le 24 mars 1775 il fut nommé maréchal de France en même temps que son frère, et prit alors le nom de *maréchal duc de Mouchy*. Investi du commandement de la Guienne, en l'absence du maréchal de Richelieu, gouverneur de cette province, il gagna par ses manières affables et conciliantes l'estime générale. En 1785, il se démit de ces fonctions, et vint habiter Paris. Il fut membre de l'assemblée des notables; mais depuis cette époque son âge avancé l'empêcha de prendre part aux événements politiques. Dans la journée du 20 juin 1792, on vit le maréchal de Mouchy accourir aux Tuileries et repousser, à plusieurs reprises, des tentatives dont la violence pouvait faire craindre pour la vie du roi. Au 10 août, il ne put arriver, malgré son empressement, jusqu'à Louis XVI. L'année suivante, accusé de donner asile à des prêtres réfractaires, il fut arrêté avec sa femme, Anne-Claude-Laurence d'Arpajon, et enfermé à la prison de La Force, d'où on les transféra au Luxembourg. Traduits l'un et l'autre devant le tribunal révolutionnaire, ils furent condamnés à mort et montèrent le même jour sur l'échafaud. La maréchale de Mouchy, alors *comtesse de Nouailles*, avait été dame d'honneur des deux reines, femmes de Louis XV et de Louis XVI. C'est elle que Marie-Antoinette appelait *Madame l'étiquette*. (*Voy. Marie-Antoinette*). P. L.

(1) Il avait obtenu ce titre, sur la cession de son père, par brevet du 20 janvier 1741.

Courcelles, *Dict. hist. des Généraux français*. — Waroquier, *Tableau hist. de la Noblesse de France*.

MOUCHY (*Charles-Philippe-Henri* de Noailles, prince de Poix, duc de), sénateur français, arrière-petit-fils du maréchal de ce nom, né le 9 septembre 1808, à Paris, où il mourut, le 25 novembre 1854. Sorti le deuxième de l'École militaire de Saint-Cyr, il fit presque aussitôt la campagne d'Alger, se trouva au siége d'Anvers; mais, éloigné de la vie publique par les conséquences de la révolution de Juillet, il quitta le service en 1839 après son mariage avec sa cousine Anne-Marie-Cécile de Noailles, et se retira dans ses terres du département de l'Oise. Le goût et l'aptitude des affaires le portèrent à s'occuper d'entreprises industrielles : les créations de chemins de fer, les grands établissements de crédit et d'industrie le virent à leur tête. En 1849, le duc de Mouchy fut élu membre de l'Assemblée législative par le département de l'Oise, où le soin qu'il prenait depuis longtemps des intérêts publics, soit comme membre du conseil général, soit comme soutien et protecteur d'une foule d'établissements utiles, lui avait acquis une grande popularité. Dans cette assemblée, il fut plusieurs fois l'objet de vives attaques personnelles; il était toutefois à regretter qu'il ne fût pas davantage en dehors des entreprises dont il était le défenseur à la chambre, et dans lesquelles il avait placé des capitaux considérables. Lors du coup d'État du 2 décembre 1851, il fut nommé membre de la Commission consultative, et enfin sénateur le 31 décembre 1852. H. F.

Moniteur universel, 29 novembre 1854. — Borel d'Hauterive, *Annuaire de la Noblesse*, 1855.

MOUCHY (*Louis-Philippe*), sculpteur français, né en 1734, à Paris, où il est mort, en 1801. Il fut élève de Pigalle, et résida quelque temps en Italie. Admis en 1768 dans l'Académie royale, il fit présent, comme morceau de réception, d'une statuette de marbre, *Un jeune Berger*, qui se trouve au musée du Luxembourg. En 1776 il devint un des professeurs de cette so-

ciété. On cite encore de lui les statues d'*Harpocrate*, de *Sully* et du *duc de Montausier*. P.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

MOUETTE (*Germain*), voyageur français, né à Bonnelles, près Dourdan (Beauce), en 1652, mort dans le même village, vers 1691. Il partit avec un de ses parents pour faire fortune aux Antilles; ils s'embarquèrent à Dieppe, le 16 septembre 1670. Le 16 octobre suivant, le bâtiment qui les transportait fut pris par des pirates algériens. Mouette et ses compagnons d'infortune furent menés à Salé (2 octobre), où ils furent vendus à l'encan, le 1er novembre suivant. Mouette fut acheté moyennant la somme de 360 écus (2,160 fr.), par trois associés, qu'il devait servir tour à tour. Le premier de ses patrons fut un fermier des poids et mesures de Salé. Employé aux travaux intérieurs par ce publicain, il en fut fort bien traité. Au bout d'une année, il passa entre les mains d'un autre associé exploitant des propriétés rurales, et dont il n'aurait pas eu se plaindre si la femme de cet agriculteur n'avait voulu faire broyer ses grains par ses esclaves. Mouette tomba bientôt malade: la maîtresse le chargea alors de promener son jeune enfant: le captif s'acquitta si bien de ce soin que la mère reconnaissante obtint qu'il fût délivré de toutes entraves, ainsi que de l'obligation de coucher chaque nuit au dépôt des esclaves (*matamora*). A l'expiration du terme, Mouette fut livré au troisième associé, gouverneur du château de Salé, auquel il demeura en toute propriété. Ce fut là le plus dur temps de sa captivité. Pour le forcer à donner une rançon, son maître, ou plutôt son bourreau, le fit charger d'une chaîne de vingt-cinq livres, l'attacha au service de son écurie, et lui donna pour logement un bouge infect. Sa nourriture était celle des animaux de basse-cour et les brutalités qu'il avait à subir étaient telles qu'il resta plusieurs jours presque mourant d'un coup que son maître lui avait appliqué sur la tête. A peine convalescent, il fut employé à servir les maçons à Salé et à Fez. Dans cette dernière ville, il obtint un soulagement passager: un *taleb* (docteur mahométan), nommé Bougiman, qui peignait et sculptait assez bien, l'occupa à broyer des couleurs. Mouette avait quelques notions artistiques; il remplit sa tâche avec intelligence. Une certaine intimité s'établit entre le maître et l'esclave, qui en profita pour s'instruire sur beaucoup de points de la loi musulmane, sur l'histoire du Maroc, sur les mœurs et usages des habitants, sur les productions du pays, etc. Mouette se perfectionna aussi dans la langue arabe. Malheureusement, au bout de trois ans, il fut transféré à Méquinez, où il reprit le métier de maçon, puis à Alaçar (15 juin 1680), où, n'ayant pu payer une forte somme qu'exigeait sans motifs le gouverneur, il fut remis à la chaîne et occupé au curage des égoûts. L'empereur Muley-Ismael ayant appris les exactions du gouverneur d'Alaçar, frappa ce fonctionnaire d'une forte amende et fit revenir les esclaves à Méquinez, où leur sort fut adouci. Enfin, le 25 février 1681, Mouette et quarante-neuf de ses compagnons de captivité furent rachetés par les religieux de la Merci. Ils s'embarquèrent à Tétouan, le 13 mai, relâchèrent à Malaga et débarquèrent le 26 à Marseille. Ils suivirent leurs rédempteurs à La Ciotat, à Toulon, à Aix, à Lyon, à Mâcon, à Paris (19 juillet), où ils figurèrent dans des processions solennelles. Ils furent même présentés à Versailles au roi Louis XIV. Enfin, après douze ans d'absence, Mouette revit sa famille dont il ne se sépara plus. Il a laissé: *Histoire des Conquêtes de Mouley-Archy, connu sous le nom de roi de Tafilet, et de Mouley-Ismael ou Seméin, son frère et son successeur, à présent régnant, tous deux rois de Fez, de Maroc, de Tafilet, de Sus*, etc., *contenant une description de ces royaumes, des lois, des coutumes et des mœurs des habitants*, avec une *Carte du pays*, à laquelle on a joint les *Plans des principales villes ou forteresses du royaume de Fez, dessinés sur les lieux*; Paris, 1683, in-12. L'auteur, contemporain de la plupart des faits qu'il rapporte, ou ayant puisé lui-même aux sources originales, a écrit un ouvrage fort intéressant, que l'on peut consulter encore aujourd'hui avec fruit. Les cartes et plans dressés par le taleb Bougiman sont d'une grande exactitude. Le livre de Louis Desmay, intitulé: *Relation nouvelle et particulière du Voyage des RR. PP. de la Mercy, aux royaumes de Fez et de Maroc, pour la rédemption des captifs*; Paris, 1682, in-12, n'est que le produit d'un abus de confiance de Desmay (1) et des PP. de la Rédemption, auxquels Mouette avait confié ses manuscrits. Cette relation est au surplus fort incomplète. Mouette a fourni aussi les matériaux de l'ouvrage intitulé: *Relation de la Captivité du sieur Mouette dans les royaumes de Fez et de Maroc, où il a demeuré pendant onze ans*, etc., avec un *Traité de commerce et de la manière que les négociants doivent s'y comporter*, ensemble les *Termes principaux de la langue qui est le plus en usage dans le pays*; Paris, 1685, in-12; trad. en hollandais dans le *Naau Keurige Versameling*, etc. (Recueil curieux des voyages les plus remarquables); Leyde, 1707, in-8°; en anglais, dans la *New Collection of Voyages and of Peregrinations*; Londres, 1708-1710, 2 vol. in-4°. A. DE L.

Préface de la *Relation de la Captivité du sieur Mouette* et cet ouvrage lui-même. — F. Hoefer, *Maroc* dans l'*Univers pittoresque* de F. Didot. — Adelung, *Supplément* à Jöcher, *Allg. Gelehrten Lexicon*, à l'article DESMAY.

MOUFET ou **MUFFETT** (*Thomas*), naturaliste anglais, né vers 1550, à Londres, mort vers 1600, à Bulbridge (Wiltshire). Après avoir fait ses études à Cambridge, et non à Oxford, comme le prétend Wood, il parcourut une bonne partie de l'Europe, fit de grands progrès dans la

(1) Ce Louis Desmay était parent du P. Monel, supérieur du couvent de la Merci, situé rue du Chaume à Paris.

médecine et dans la chimie, et prit en 1582 le grade de docteur. De retour à Londres, il y pratiqua sa profession avec beaucoup de succès. Il eut pour patron lord Willoughby, qu'il accompagna dans son ambassade en Danemark ; on le vit aussi au camp du comte d'Essex en Normandie, probablement en 1591. Sur la fin de sa vie, il se retira à Bulbridge, près de Wilton, avec une pension que lui servait la famille de Pembroke, à laquelle il était attaché. Ses ouvrages sur la médecine sont imbus des idées de Paracelse : tel est son *De Jure et Præstantia chymicorum medicamentorum* (Francfort, 1584, in-8° ; réimpr. dans le *Theatrum chymicum*, 1602); cependant il ne s'est pas, en publiant le recueil suivant, associé au mépris que la secte chimique professait pour Hippocrate : *Nosomantica Hippocratica, sive Hippocratis prognostica cuncta ex munibus ipsius scriptis methodice digesta lib. IX* (Francfort, 1588, in-8°). On a encore de Moufet : *Health's improvement, or rules comprising and discovering the nature, method and manner of preparing all sorts of food used in this nation ;* Londres, 2e édit., 1655, in-8°. Moufet a rendu un grand service à la science en terminant un ouvrage commencé par Edward Wootton, Conrad Gesner et Thomas Penn : *Insectorum sive minimorum animalium Theatrum ;* mais il mourut avant que de le mettre au jour. Ce fut Théodore de Mayerne qui prit ce soin et qui y ajouta une préface (Londres, 1634, in-fol. ; trad. en 1658 en anglais). « Moufet, dit Cuvier, est pour les insectes ce que Gessner est pour les quadrupèdes, et Rondelet pour les poissons ; son livre est le premier traité un peu complet, fait *ex professo*, qui ait été publié sur cette branche de la zoologie. La division des insectes y est, à la vérité, encore assez imparfaite ; néanmoins ils sont déjà rapprochés par genres, par familles, à peu près au même degré que Rondelet avait rapproché les poissons. » Cet ouvrage est aussi remarquable par le nombre des espèces qui y sont représentées : on y compte 500 fig. en bois, toutes dessinées d'après nature et la plupart assez exactes. P. L—y.

Wood, *Athenæ Oxon.*, I. — Manget, *Biblioth. Script. medic.*, lib. 12. — Niceron, *Mémoires*, XXIV. — Aikin, *Memoirs of medicine*. — Rees, *Cyclopædia*. — Cuvier, *Hist. des Sciences naturelles*, II, 102-104.

MOUFFLE D'ANGERVILLE (....), littérateur français, mort vers 1794. Il exerça sous le règne de Louis XVI la profession d'avocat. Bien qu'il se fût déclaré l'adversaire de la révolution, il n'est pas certain, comme on l'a avancé, qu'il en ait été la victime. Il a publié sous le voile de l'anonyme : *Journal historique de la Révolution opérée dans la constitution de la monarchie française par le chancelier de Maupeou ;* Londres (Amsterdam), 1774-1776, 7 vol. in-12, en collaboration avec Pidansat de Mairobert ; — *Mémoires pour servir à l'histoire ;* in-12 : avec Rochon ; — *Vie privée de Louis XV, ou principaux événements, particularités et anecdotes de son règne ;* Londres, 1781, 4 vol. in-12 ; réimpr. sous le titre de *Siècle de Louis XV* (Paris, 1796, 2 vol. in-8°), par Maton de La Varenne, qui ne rougit pas de l'attribuer à Arnoux Laffrey, tandis qu'il était de notoriété publique que l'ouvrage était de Mouffle d'Angerville ; — *Adresse aux princes français et aux émigrants de cette malheureuse nation au sujet de la guerre et de leur retour ;* Paris, mai 1792, in-8°. K.

Quérard, *La France Littéraire*. — Barbier, *Dict. des Ouvrages anonymes*.

MOUGIN (*Pierre-Antoine*), astronome français, né le 22 novembre 1735, à Charquemont, près Baume-les-Dames, mort le 22 août 1816, à La Grand-Combe-des-Bois (Doubs). Il fit ses études au séminaire de Besançon, fut ordonné prêtre, et devint vers 1760 curé de La Grand-Combe-des-Bois, paroisse située sur les revers du Lomont. Passionné pour l'astronomie, il adressa en 1766 à Lalande des observations et des calculs qui lui valurent, de la part de ce savant, un grand télescope et divers instruments nécessaires à l'exactitude de ses expériences. Mougin fut aussi correspondant de l'Académie des Sciences. Il s'occupait d'un travail sur les comètes lorsque, vers la fin de 1793, il fut obligé d'abandonner sa cure et de se cacher dans le creux d'un vallon, d'où « il ne voyait plus le ciel », selon son expression. En 1799 il fut réinstallé dans sa paroisse sur les instances des membres de l'Observatoire de Paris, et en 1801 il envoya à Lalande une grande *Table de Précessions*, c'est-à-dire une table des changements annuels des étoiles en ascension droite. « Il y a trente ans, faisait à ce propos remarquer Lalande, que nous recevons de ce digne pasteur des marques de zèle, d'application, de curiosité et de courage, qui sont bien rares surtout dans les déserts. » On a de Mougin des *Calculs* dans la *Connaissance des Temps* de 1775 à 1803 ; les *Tables du Nonagésime* (ibid, 1775) ; les *Calculs de l'Éclipse de Soleil, observée à La Grand-Combe, le 19 janvier* 1787, dans le *Journal des Savants*, etc. P.

Lalande, *Bibliogr. Astronom.*, p. 807 et 885.

MOUHY (*Charles* DE FIEUX, chevalier DE), romancier français, né le 9 mai 1701, à Metz, mort le 29 février 1784, à Paris. Il était d'une famille de Bourgogne et neveu du baron de Longepierre, qui a laissé quelques tragédies. Il vint de bonne heure à Paris ; n'ayant d'autres ressources que sa plume, il se mit à écrire des romans, oubliés aujourd'hui, mais devenus fort rares. On dit qu'il se fit le complaisant du maréchal de Belle-Isle et qu'il lui rendit des services peu avouables, qui lui furent bien payés. Dans un jour de profonde détresse, il demanda de l'argent à Voltaire, qui lui donna deux cents livres par an pour suivre ses procès, soutenir ses pièces au théâtre et lui envoyer « des nou-

velles très-courtes, des faits sans réflexion et plutôt rien que des faits hasardés (1). » Rivarol s'est égayé aux dépens de Mouhy dans le *Petit Almanach des grands hommes ;* Palissot l'a maltraité fort rudement dans ses *Mémoires littéraires* et dans son poëme de *La Dunciade*, où il le dénonce comme le plus fécond, mais le plus ennuyeux des romanciers. Il était fort lié avec le chevalier de La Morlière, avec qui il offre d'ailleurs des traits de ressemblance morale. « Mouhy, dit M. Monselet, ouvre la série des romanciers bourbeux du dix-huitième siècle. Dans la somme énorme de ses ouvrages oubliés, on distingue un bon, un joyeux, un vivace roman, *La Mouche*... Ses autres livres n'ont pas, à beaucoup près, la même valeur : ce sont, pour la plupart, des imitations ou des contreparties des ouvrages en vogue... Il était pauvre à faire pitié et laid à faire peur. La *Chronique scandaleuse* de 1785 le dépeint comme un boiteux et un bossu, et l'on a peine à croire qu'il ait servi en qualité d'officier de cavalerie; c'est pourtant le titre qu'il prend dans ses livres et le costume qu'il a adopté pour son portrait gravé. On l'a représenté comme un importun de café, ayant toujours les poches bourrées de ses ouvrages, les colportant, les vendant lui-même; d'autres fois se donnant à loyer pour faire applaudir ou siffler les pièces nouvelles. Pénible métier pour un homme qui a eu du talent une fois dans sa vie! » On a du chevalier de Mouhy : *Le Répertoire, ouvrage périodique ;* Paris, 1735, in-12; — *La Paysanne parvenue ;* Paris, 1735, 7 part. in-12; réimpr. en 1756, en 1757 et en 1822 ; c'est une imitation du *Paysan parvenu* de Marivaux; — *Mémoires posthumes du comte de *** avant son retour à Dieu ;* Paris, 1735, 2 vol. in-12 ; — *Paris, ou le Mentor à la mode ;* Paris, 1735, 3 part. in-12, non terminé; — *Mémoires du marquis de Fieux ;* Paris, 1735-1736, 4 vol. in-12; — *Lamekis, ou les voyages extraordinaires d'un Égyptien dans la Terre Intérieure, avec la découverte de l'île des Silphydes ;* Paris, 1735-1737, 2 vol. in-12; — *Le Mérite vengé, ou conversations littéraires et variées sur divers écrits modernes ;* Amsterdam (Paris), 1736, in-12; — *La Mouche, ou les aventures et espiègleries facétieuses de Bigand ;* Paris, 1736 ; 1798, 4 vol. in-12; trad. sous le titre de *L'Espion* en allemand; — *Nouveaux Motifs de conversion à l'usage des gens du monde ;* Paris, 1738, in-12; — *Vie de Chimène de Spinelli;* Paris, 1738, 2 vol. in-12; — *Mémoires d'Anne-Marie de Moras, comtesse de Courbon, écrits par elle-même ;* La Haye, 1739, 4 part. in-12; — *L'Art de la toilette ;* s. d., in-32; — *Contes de cour ;* La Haye, 1740, 8 vol. in-12; réimpr. en 1783, sous le titre : *Les mille et une Faveurs*, 5 vol. in-12 ; — *Le Papillon, ou lettres parisiennes ;* Paris, 1746, 4 vol. in-12; — *Mémoires d'une fille de qualité qui ne s'est pas retirée du monde ;* Paris, 1747, 4 vol. in-12 : ce titre est la parodie du titre d'un roman de l'abbé Prévost ; — *Lettre d'un Génois à son correspondant à Amsterdam, avec des remarques ;* Gênes (Paris), 1747, in-12; — *Le Masque de Fer, ou les aventures admirables du père et du fils ;* La Haye, 1747, 1750, 1752, 3 vol. in-12; 6e édit., Avignon, 1830, 3 vol. in-24 ; — *Mémoires de la marquise de Villenemours ;* La Haye, 1747, 2 vol. in-12 ; — *Opuscules d'un célèbre auteur égyptien ;* Londres (Paris), 1752, in-12 ; — *Tablettes dramatiques, contenant l'abrégé de l'histoire du Théâtre-Français, l'établissement des théâtres à Paris, un Dictionnaire des pièces et l'Abrégé de l'histoire des auteurs et des acteurs ;* Paris, 1752, in-8° : ces tablettes sont incomplètes et fautives; elles ont été réimprimées avec des additions considérables, sous le titre d'*Abrégé de l'histoire du Théâtre-Français depuis son origine jusqu'au 1er juin* 1780 (Paris, 1780, 3 vol. in-8°) ; — *Les Délices du sentiment ;* Paris, 1753, 6 part. in-12 ; — *Lettres du commandeur de... avec Mlle de..., avec les réponses ;* Paris, 1753, 2 vol. in-12; — *Mémoires du marquis de Benavides ;* Paris, 1754, 4 part. in-12; — *L'Amante anonyme ;* 1755, 12 part. en 4 vol. in-12 ; — *Le Financier ;* Paris, 1755, 5 part. in-12; — *Les Dangers des Spectacles, ou mémoires du duc de Champigny ;* Paris, 1780, 4 vol. in-12. La plupart de ces écrits ont paru sous le voile de l'anonyme. P. L.

Sabatier, *Les trois Siècles littér.* — Palissot, *Mémoires.* — La Harpe, *Cours de Littér.*, VIII. — Bégin, *Biographie de la Moselle.* — Ch. Monselet, *Les Oubliés et les Dédaignés*, II.

* **MOUILLERON** (*Adolphe*), dessinateur lithographe français, né à Paris, le 13 décembre 1820. Cet artiste, l'un de ceux qui manient avec le plus d'adresse et de talent le crayon lithographique, a débuté en 1841 et a obtenu des médailles en 1846 et en 1849, et la croix d'Honneur en 1852. Nous citerons de lui : *L'Auto-da-fé* (1846), *André Vesale* (1849), *L'École juive* (1850), *Un Coin de jardin* (1852) ; ces planches ont été exécutées d'après des maîtres contemporains ; les deux dernières ont valu à M. Mouilleron un rappel de médaille de première classe à l'Exposition universelle de 1855. *La Ronde de nuit*, d'après Rembrandt, a paru en 1859. G. de F.

Documents particuliers. — Livrets des Expositions.

MOULAC (*Vincent-Marie*), officier de marine français, né à Lorient, le 22 mars 1780, mort au Callao de Lima (Pérou), le 6 avril 1836. Entré au service en 1790 comme volontaire pilotin, il fit de nombreuses campagnes sur *La Bellone, Le Trajan, Le Morgan* et *L'Aigle*, fut quelque temps prisonnier des Anglais, et fit

(1) Cette correspondance singulière ne dura que quelques années; elle avait commencé en 1786.

partie, en 1802, comme enseigne de vaisseau provisoire, de l'expédition de Saint-Domingue. Il prit, au retour, du service dans la marine marchande, puis sur le corsaire *Les Frères-unis*, qui fut capturé par les Anglais. Mis une seconde fois en liberté, il fit de nouvelles courses sur le corsaire *La Caroline* et sur *Le Revenant*, commandé par le célèbre Surcouf. Il rentra en 1808 dans la marine militaire, quand *Le Revenant* eut été déclaré vaisseau de l'État, croisa dans les mers de l'Inde et fut encore fait prisonnier par les Anglais, qui le retinrent quatorze mois à Chandernagor, puis le reconduisirent à l'Ile de France. En juillet 1810 il servit sur *La Minerve*, de l'escadre de l'amiral Duperré, et participa à la prise de trois grands vaisseaux de la Compagnie des Indes. Il reçut le commandement du *Ceylan*, un de ces vaisseaux, et prit une part glorieuse au combat qui livra à l'amiral Duperré les quatre frégates anglaises qui défendaient la passe du Grand-Port à l'Ile de France. Nommé en 1812 lieutenant de vaisseau, il s'embarqua sur *La Clorinde*; cette frégate fut prise après un long combat contre trois frégates anglaises, et Moulac subit une nouvelle captivité, qui dura deux ans. De retour à Brest en 1814, il fit deux expéditions sur les côtes d'Afrique. Nommé, le 17 août 1822, capitaine de frégate, il commanda successivement *La Durance*, *La Nymphe*, *La Diligente* et *L'Armide* et remplit différentes missions en Espagne et dans les mers du Levant. Le 31 décembre 1828 il fut nommé capitaine de vaisseau, et fit partie de l'escadre qui força l'entrée du Tage; il fut nommé à la suite de ce fait d'armes commandeur de la Légion d'Honneur. En 1832 il reçut le commandement de la station de la mer du Sud. Malgré sa mauvaise santé, il s'embarqua sur *La Flore*; il prit terre à Callao près de Lima et trouva le Pérou en pleine révolution. Il défendit avec courage les intérêts de ses nationaux, et fit preuve d'humanité en recueillant à son bord cent cinquante femmes ou enfants que l'ennemi allait massacrer. Malade depuis longtemps, il ne put résister à ces fatigues; les Péruviens transportèrent son corps au Panthéon de Lima. A. H—T.

Notice sur M. Moulac; Paris, 1840, in-8°. — *Annales maritimes et coloniales* de 1836, t. II. — *Moniteur* du 16 sept. 1836.

MOULIN (*Antoine* DU), littérateur français, né vers 1520, à Mâcon: Il étudia la médecine à Toulouse, et fut attaché en qualité de valet de chambre à la reine Marguerite de Navarre, sœur de François Ier. Après la mort de cette princesse, il retourna en Bourgogne, et fut jeté en prison comme suspect de partager l'hérésie protestante. Ce sont les seuls renseignements exacts que l'on possède sur ce savant estimable, qui vécut dans l'intimité de Bonaventure Desperriers, de Clément Marot et d'autres poëtes du temps. Pithou, dans ses *Adversaria*, le nomme *vir doctus et diligens*. Il possédait les langues anciennes et la poésie; sa devise était: « Rien sans peine ». On a lieu de croire qu'il passa la plus grande partie de sa vie à Lyon; c'est de cette ville du moins que sont datées les épîtres placées à la tête de nombreux ouvrages dont il a été l'éditeur ou le correcteur. On connaît de lui : *Panegyric des damoyselles de Paris sur les neuf Muses*; Lyon, 1545, in-8°, avec trois autres pièces de vers; — *Liber de diversa hominum natura cognoscenda*; Lyon, 1548, in-8°; trad. en français par lui-même : *Du Naturel divers des hommes*; ibid., 1549, in-8°; — *La Déploration de Vénus sur le bel Adonis, qui est un recueil de chansons, tant musicales que rurales, avec plusieurs autres compositions*; Lyon, 1548, 1551, in-8°; Gand, 1554, pet. in-8° : ce recueil a été réimprimé, sous le titre : *Le Livre de plusieurs pièces*; Lyon, 1549, in-8°; on en a extrait et inséré quelques morceaux dans *les Poëtes français avant Malherbe* (Paris, 1824, 6 vol.); — *La Couronne margaritique et plusieurs autres œuvres*, dans les *Illustrations des Gaules* de J. Lemaire. On attribue d'ordinaire à Antoine du Moulin la *Continuation des Erreurs amoureuses*, qui est de Pontus de Thiard, ainsi que les *Contes du monde adventureux, où sont récitées plusieurs histoires pour réjouir la compagnie, par A. D.* s. d. (Paris, 1555, in-8°), livre de facéties souvent réimprimé. Il a traduit en français : *Manuel d'Épictète, auquel sont ajoutées les sentences des philosophes de Grèce*; Lyon, 1544, in-16; Anvers, 1548; — *Traité de Plutarque de ne prendre à usure*; Lyon, 1546; — *Le Livre des Augures et divinations d'Augustin Niphus*; Lyon, 1546, in-8°; Paris, 1566; — *La Chiromancie et Physionomie naturelle par le regard des membres de l'homme*, par J. de Indagine; Lyon, 1549, 1576, in-12; — *Les Souverainetés contre toutes les maladies, trad. de Marcellus, auteur ancien*; Lyon, 1550; — *La Vertu et Propriété de la quintessence, faite en latin par J. de Rupescissa ou de Roquetaillade*; Lyon, 1549, 1581, in-8°. Comme éditeur, Antoine du Moulin a publié les *Œuvres de Bonaventure Desperriers* (1544); les *Poésies de Pernette de Guillet* (1545); la trad. des *Commentaires de César*, par de Laigne et Gaguin (1545); les *Œuvres de Clément Marot* (1546); *la Fontaine des amoureux de science*, de Jean de La Fontaine (1547); *les Fables d'Ésope* (1549), version poétique de Gilles Corrozet, retouchée et augmentée d'une *Vie* d'Ésope; *les Illustrations des Gaules*, par Lemaire de Belges (1549), *De Medicina*, poëme de Serenus Salmonicus, à la suite de Celse (1549); *le Livre doré de Marc-Aurèle*, par R.-B. de La Grise (1550); l'*Astronomicon* de Manilius (1556); et les *Contes et Nouvelles de Bonaven-*

ture Desperriers (1558). Ces éditions sont aujourd'hui rares et recherchées. P. L.

La Croix du Maine, *Biblioth. française*. — Brunet, *Man. du Libraire*. — Papillon, *Biblioth. des Auteurs de Bourgogne*. — Montfalcon, *Bibliogr. de Lyon*.

MOULIN (*Pierre* DU), célèbre théologien protestant français, né le 18 octobre 1568, au château de Buhy, mort à Sedan, le 10 mars 1658. Il était de la même famille que le célèbre jurisconsulte Charles du Moulin. Après avoir étudié les belles-lettres et la théologie à Paris, à Cambridge et à Leyde, il fut nommé, en 1592, professeur de philosophie à l'université de cette dernière ville. Appelé sept ans après comme ministre à Charenton, il prit part aux conférences tenues au sujet de la conversion de la princesse Catherine; son grand savoir et son habileté dans la polémique le firent dès lors reconnaître comme un des plus éminents théologiens réformés de France. L'influence qu'il acquit peu à peu sur l'esprit de ses coreligionnaires lui valut d'être, en 1615, appelé auprès de Jacques Ier d'Angleterre, qui le chargea de rédiger une *Confession* capable d'amener l'union de toutes les sectes protestantes. Du Moulin s'acquitta de cette tâche; mais trois ans après il se signala par son acharnement contre les arminiens, qu'il fit condamner au synode national d'Alais. En 1620 il quitta précipitamment Paris, craignant d'être arrêté par ordre du roi Louis XIII, qui avait eu connaissance d'une lettre où du Moulin assurait au roi d'Angleterre que les églises protestantes avaient les yeux tournés vers ce prince. Il se retira à Sedan, et il y fut nommé professeur de théologie. En 1623 il fut de nouveau invité à se rendre auprès de Jacques Ier, qui lui donna une pension pour qu'il pût à loisir écrire contre le cardinal du Perron. Il quitta l'Angleterre à la mort de Jacques, et alla passer deux ans à Paris; il retourna ensuite à Sedan, où il demeura jusqu'à la fin de sa vie. Au jugement de Bates, l'auteur des *Vitæ selectorum Virorum*, les principales qualités de du Moulin étaient : *Mirum ingenii acumen*, *serenum judicium, nonnumquam ira aut impatientia obturbatum; sed omnium ejus artium eminentissima fuit disputandi peritia, multo usu confirmata*. « Athlète intrépide et infatigable du calvinisme pur, disent les auteurs de *La France Protestante*, il soutint d'ardentes controverses non-seulement contre maints docteurs catholiques, comme Cayet, du Perron, La Milletière, mais aussi contre plusieurs de ses co-religionnaires, tels que Tilenus, Amyraut, Testard, Grotius, qui s'éloignaient sur quelques points des doctrines proclamées par la *Confession de foi*. Dans toutes ces disputes il déploya un grand zèle pour les intérêts de son église et une activité sans égale; mais on doit regretter qu'il ne se soit pas toujours tenu dans les bornes de « l'honnesteté et de la courtoisie », et que souvent, au contraire, il se soit laissé emporter beaucoup trop loin par l'impétuosité de son caractère. Quelquefois même son esprit, naturellement satirique et malin, descendit à des attaques peu dignes d'un ministre de l'Évangile. » Parmi ses quatre-vingts et quelques ouvrages, nous citerons : *Elementa Logices*; Leyde, 1596, in-8° : ce livre, réimprimé treize fois en peu d'années, fut traduit en français et en anglais; — *Défense de la foi catholique contenue au livre du roy Jacques Ier contre la réponse de Coëffeteau*; La Rochelle, 1604, in-8°; Paris, 1612, in-8°; Genève, 1624, in-8°; trad. en latin, Londres, 1614, in-8°; — *Apologie pour la saincte Cène, contre la présence corporelle et la transsubstantiation*; La Rochelle, 1607 et 1609, in-8°; — *Théophile, ou traité de l'amour divin*; La Rochelle, 1609, in-12; — *Héraclite, ou de la Vanité et Misère de la vie humaine*; 1609, in-12 : réimprimé souvent à Genève; — *De Monarchia temporali pontificis romani liber*; Londres, 1614; Genève, 1614, et Francfort, 1716, in-8°; — *Anatome Arminiasmi*; Leyde, 1619, in-4°; traduit en anglais, Londres, 1620, in-4° : livre des plus violents et des plus injurieux contre les arminiens; — *De notis veræ Ecclesiæ*; Sedan, 1622, in-4°; — *Elementa Philosophiæ moralis*, traduit en français par l'auteur; Sedan, 1624, in-12; Paris, 1631, in-24; — *De Cognitione Dei*; Leyde, 1625, in-24; — *Nouveauté du Papisme opposée à l'antiquité du vray christianisme*; Sedan, 1627, in-fol.; Genève, 1627, 2 vol. in-4°, et 1633, in-4° : écrit contre du Perron; — *Enodatio gravissimarum quæstionum de providentia Dei, peccato originali, libero arbitrio et prædestinatione*; Leyde, 1632, in-8°; — *Lettre à M. de Balzac*; Genève, 1633, in-12; — *Réponse à la lettre de M. de Balzac*, 1633, in-8°; — *Iconomachus, seu de Imaginibus et earum cultu*; Sedan, 1635, in-8°; — *Anatomie de la Messe*; Genève, 1636, 2 vol. in-8°; et 1638, in-8°; traduit en latin, Leyde, 1637, in-8°; suivi d'une *Deuxième partie*, Sedan, 1639, in-12 : les deux parties ont été publiées ensemble, Genève, 1655, in-8°; — *Opposition de la parole de Dieu avec la doctrine de l'Église romaine*; Genève, 1637, in-8°; — *Vates, seu de Præcognitione futurorum*; Leyde, 1640, in-8°; — *Strigile adversus Grotii commentationem ad loca quædam Novi Testamenti de Antichristo*; Amsterdam, 1640, in-8° : sous le pseudonyme d'*Hippolyte Fronton Caracotta*; — *Le Capucin*; Sedan, 1641, et Genève, 1641, in-8° : cette satire, qui fut brûlée par la main du bourreau, est devenue rare; — *Elementa Logicæ, physicorum et ethicorum*; Amsterdam, 1645, in-8°; — des *Sermons*, des opuscules ascétiques, des écrits de controverse, etc. Au *British Museum* se trouvent plusieurs lettres de Du Moulin, mss. Burney, vol. 369 et 371. O.

Meursius, *Athenæ Batavæ*. — Bates, *Vitæ*, p. 697-718. — Sax, *Onomasticon*, t. IV, p. 170. — Haag, *La France Protestante*.

MOULIN (*Pierre* DU), fils du précédent, né en 1600, mort le 20 octobre 1684, à Canterbury. Il fit ses études à Sedan et à Leyde, dirigea en Angleterre l'éducation de Richard Boyle et de son frère, et fit un court séjour en Irlande. Appelé à Oxford comme prédicateur, il reçut le titre de docteur de cette université et de celle de Cambridge en récompense des services qu'il leur rendit. En 1660 Charles II le choisit pour chapelain de la cour, et le nomma prébendaire de Canterbury. On a de lui: *Défense de la Religion réformée et de la monarchie et Église anglicane*; 1650, in-8°; — *Clamor Sanguinis regii ad cælum*; La Haye, 1652, in-12: cet ouvrage, qui causa beaucoup de bruit, fut édité par le docteur Alexandre More; — *Treatise of Pace and contentment of Mind*; Londres, 1657, in-8°: la version française, sous le titre de *Traité de la Paix de l'Ame et du contentement de l'esprit* (Sedan, 1660, in-8°), a eu plusieurs éditions, et l'ouvrage, qu'on a mal à propos attribué à Du Moulin père, a été traduit en hollandais et en allemand; — *Week of soliloquies and prayers*; Londres, 1657, 1677, in-8°; — *Vindication of the sincerity of the protestant religion in the point of obedience to soverigns*; Londres, 1663, 1679, in-4°; — *Poematum latinorum Libri III*; Cambrai, 1669, in-8°; — *Réflexions sur la Politique de France* (de Hay de Chastelet); Cologne, 1671, in-12: on en a donné une suite en 1677, sous le nom de l'Ormegigny; — *The papal tyranny as it was exercited over England*; Londres, 1674, in-8°; — *Traité de la Politique de France, augmenté d'une seconde partie, avec quelques réflexions*; Cologne, 1677, 1680, in-12; — *Ten Sermons*, 1684, in-8°.

Un de ses petit-fils fut *Pierre-Louis* DU MOULIN, mort en 1756, et qui compta au nombre des meilleurs généraux du roi de Prusse Frédéric II; il commanda en 1745 l'aile gauche à la bataille de Friedberg, et devint intendant de la Vieille-Marche et gouverneur de Gross-Glogau. Son nom est inscrit au-dessous de la statue érigée à Berlin à Frédéric, à côté de ceux de Bonin, Forcade, La Mothe-Fouqué et d'autres généraux d'origine française. K.

Haag frères, *La France Protestante*, IV, 430.

MOULIN (*Louis* DU), frère du précédent, né en 1606, mort le 20 octobre 1683, à Westminster. Il prit à Leyde le diplôme de docteur en médecine et remplit à Oxford la chaire d'histoire pendant le protectorat de Cromwell; il fut destitué lors de la restauration. Il s'était jeté avec ardeur dans le parti presbytérien; aussi ne cessa-t-il d'attaquer dans ses écrits la constitution de l'Église anglicane et de disputer avec ceux qui en soutenaient les priviléges, tels que Durell, Patrick et Stillingfleet. On dit qu'il se rétracta au moment de mourir. Nous citerons de lui: *Anatomia Missæ*; Leyde, 1637, in-8°, trad. d'un des plus fameux ouvrages de son père; — *Rerum nuper in regno Scotiæ gestarum historia*; Londres, 1641, in-8°, sous le pseudonyme d'Irénée Philalèthes Éleuthère; — *Of the Right of Churches and of the magistrates power over them*; Londres, 1658, in-12; — *Papa Ultrajectinus*; Londres, 1668, in-4°; — *Jugulum caussæ seu Ratio per quam papa, ejus imperium totusque missæ, religionis et Ecclesiæ romanæ apparatus una ruina concidere debent*; Londres, 1671, 2 vol. in-4°; — *Patronus bonæ fidei in causa puritanorum*; Londres, 1672, in-8°; — *Fasciculus epistolarum*; Londres, 1673, in-12; — *Pensées sur le nombre des élus*, 1680, in-4°. P.

Wood, *Athenæ Oxon.* — Haag frères, *La France Protest.*, IV.

MOULIN (*Gabriel* DU), historien français, né à Bernay, en Normandie, mort vers 1660. Il était curé de Manneval. On a de lui deux bons ouvrages relatifs à sa province natale: *Histoire générale de Normandie, contenant les choses mémorables advenues depuis les premières courses des Normands païens jusqu'à la réunion de cette province à la couronne*; Rouen, 1631, in-fol.; — *Les Conquêtes et les trophées des Normands françois aux royaumes de Naples et de Sicile, aux duchés de Calabre, d'Antioche, de Galilée et autres principautés d'Italie et d'Orient*; Rouen, 1658, in-fol. P.

Moréri, *Grand Dict. Hist.*

MOULINES (*Guillaume* DE), littérateur français, né le 30 avril 1728, à Berlin, où il est mort, le 14 mars 1802. D'une famille de protestants réfugiés originaires du Languedoc, il fit ses études au collége français de Berlin, embrassa l'état ecclésiastique pour satisfaire aux vœux de sa mère, et desservit, depuis 1752, l'église de Bernau. Appelé, en 1759, comme vicaire de la Dorotheestadt, il résigna cette place en 1783 pour celle de résident du duc de Brunswick-Luneburg à la cour de Prusse. En 1788, il devint membre du directoire supérieur français. Frédéric II, qui l'avait encouragé dans ses travaux, le chargea de donner des leçons de logique au prince royal. En 1785, il reçut des lettres de noblesse. L'âge affaiblit les facultés de Moulines, qui mourut dans un état complet d'imbécillité. Selon MM. Haag, Moulines « laissa la réputation d'un homme fort obligeant et d'un savant qui joignait à beaucoup d'érudition beaucoup de goût et de finesse. Quoique plus spécialement voué aux belles-lettres, il s'occupa avec succès d'études sur la physique et inventa quelques instruments très-ingénieux ». Le 31 août 1775, il avait été admis dans l'Académie des Sciences de Berlin. On a de lui: *Réflexions sur les décisions immédiates des souverains et sur l'ordre de la procédure*; Berlin, 1765, in-8°; La Haye, 1777, in-8°; traduction abrégée de l'ouvrage du

jurisconsulte Steck; — *Lettre d'un habitant de Berlin à son ami à La Haye*; Berlin, 1773, in-8° : dirigée contre l'abbé Raynal, qui, dans la seconde édition de l'*Histoire philosophique*, avait attaqué vivement les actes de Frédéric II; — *Ammien Marcellin, trad. en français*; Berlin, 1775, 3 vol. in-12; Lyon, 1778; version fidèle et élégante; — *Les Écrivains de l'Histoire Auguste, trad. en français*; Berlin, 1783, 3 vol. in-8°; Paris, 1806, 3 vol. in-12. Moulines a inséré dans le recueil de l'Académie de Berlin quelques mémoires; mais il n'a pas terminé la traduction de Dion Cassius, à laquelle il avait longtemps travaillé. P. L.

Barbier, *Notice sur G. Moulines*, à la tête de la 2e édit. de l'*Histoire Auguste*. — Haag frères, *La France Protestante*.

MOULINET (*Claude* DU), abbé DES TRUILERIES, érudit français, né en 1661, à Séez, en Normandie, mort le 15 mai 1728, à Paris. D'une famille noble, il commença ses études à Valognes et les termina à Paris; il savait fort bien le grec, l'hébreu et les mathématiques; mais au lieu de s'appliquer à la critique sacrée, comme le lui avait conseillé Richard Simon, il prit du goût pour l'histoire de France et en fit son étude favorite. Il visita presque toutes les archives de la Normandie, de l'Anjou et de la Bretagne, et y recueillit un grand nombre de matériaux historiques. Il mourut d'une hydropisie de poitrine, à l'âge de soixante-sept ans passés, et fut enterré à l'église de Saint-Étienne-du-Mont. On a de lui : *Lettres écrites à un ami sur les disputes du jansénisme et autres matières théologiques du temps*; Paris, 1710, in-12 : il y dit le pour et le contre, et ne s'attache à aucune opinion; — *Dissertations sur la mouvance de Bretagne par rapport au droit que les ducs de Normandie prétendaient, et sur quelques autres sujets historiques*; Paris, 1711, in-12; — *Défense des Dissertations*; Paris, 1713, in-12; c'est une réplique à la *Réponse au traité de la mouvance de Bretagne* (Nantes, 1712, in-8°) : écrit anonyme de dom Lobineau. Cette question de la mouvance de Bretagne suscita entre ce dernier et l'abbé des Thuileries, soutenu par Vertot, une querelle qui ne dura pas moins de quinze années. Le même savant a fait insérer dans les *Mémoires* de Trévoux : *Défense d'un acte qui fait foi qu'un moine de Saint-Médard de Soissons nommé Guernon fabriqua de faux priviléges au nom du saint-siége en faveur de plusieurs églises dans le commencement du douzième siècle* (mars 1716); réimpr. dans l'*Histoire du Comté d'Évreux* de Pierre Le Brasseur (Paris, 1722, in-4°); — *Mémoire où il est prouvé que le livre des miracles de saint Martin, attribué à Herbert, archevêque de Tours, est d'un imposteur* (juin 1716); *Objection contre l'*Essai historique sur l'antiquité du comté d'Eu, de Capperon (sept. 1716); — et dans le *Mercure : Défense de l'étymologie que M. Huet a donnée du nom de la ville d'Eu* (juin 1722); *Remarques touchant l'origine de la maison de France* (déc. 1720 et février 1723); *Description du mont Saint-Michel* (nov. 1727). Nous citerons encore de Moulinet : *Nouvel éclaircissement sur l'élection de nos rois de la première et de la deuxième race* dans les *Mémoires de Littérature* du P. Desmolets (IV, 320-416), et le *Dictionnaire universel de la France ancienne et moderne* (Paris, 1726, 3 vol. in-fol.), ouvrage du libraire Saugrain pour le fond; mais il en a donné le plan, l'introduction et l'article sur le diocèse de Séez. Entre autres manuscrits, il a laissé une *Histoire du Diocèse de Séez*. P. L.

Le Long, *Bibl. hist. de la France*. — *Le Mercure*, juin 1731. — Moréri, *Grand Dict. hist.*, VII (édit. 1759).

MOULINIÉ (*Charles-Étienne-François*), littérateur suisse, né le 23 juillet 1757, à Genève, où il est mort, vers 1836. Il exerça les fonctions de pasteur dans sa ville natale, et se fit connaître par la publication de nombreux écrits de piété, remarquables par un grand esprit de tolérance et de modération. Nous citerons : *Le lait de la parole contenu dans un catéchisme*; Genève, 1789, in-12; — *Lettres à une mère chrétienne*; ibid., 1809, 1821, in-8°; — *Promenades philosophiques et religieuses aux environs du mont Blanc*; Paris, 1817, in-12; Genève, 1820, in-12; — *La Chaîne des vérités évangéliques*; Genève, 1818, 1826, in-8°; — *Leçons de la parole de Dieu sur les points les plus importants de la foi chrétienne*; ibid., 1821-1826, 5 vol. in-8°; — *Homélies et Sermons*; ibid., 1830, 2 vol. in-8°; — *Exposition dogmatique et morale de l'épître de saint Paul aux Romains*; ibid., 1833, 2 vol. in-8°; — *L'Homme selon la Bible*; ibid., 1835, in-8°. K.

Biogr. nouv. des Contemp.

MOULINS (*Guyard* DES), érudit français, né vers 1251. Chanoine de la collégiale de Saint-Pierre à Aire en Artois, il fut élu en 1297 doyen de son chapitre et mourut peu de temps après. En 1291, à l'âge de quarante ans, il commença la traduction de la *Scholastica Historia* de Pierre Comestor, et ajouta à cette paraphrase des livres historiques de la Bible la version des Paralipomènes, du second et du troisième livre d'Esdras, des psaumes, des livres de Salomon, des grands et petits Prophètes, des épîtres canoniques et de l'Apocalypse. Il employa trois années à ce travail. Bien que la traduction de Guyart des Moulins ne fût pas alors la plus ancienne, on l'adopta généralement, et elle fût successivement retouchée par Jean de Sy, Raoul de Presle, etc. La première édition imprimée paraît être celle qu'a donnée Jean de Rely, évêque d'Angers, sous le titre de : *Les Livres historiaulx de la Bible translatés du latin en français*; Paris, s. d. (1495), 2 vol. in-fol.; elle fut faite par ordre du roi Charles VIII, qui

en accepta la dédicace. L'original manuscrit de cet ouvrage se trouve dans plusieurs bibliothèques publiques. K.

Lebeuf, *Dissertat. sur les premiers traducteurs français*, dans le *Recueil de l'Acad. des Inscript.*, t. XVII. — Rive, *Chasse aux bibliographes*. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

MOULINS (*Jean-François-Auguste*), général français et membre du Directoire, né à Caen, le 14 mars 1752, mort à Pierrefitte (Seine), le 12 mars 1810. Il fit de bonnes études au collége des Jésuites de sa ville natale et se destina aux ponts et chaussées. Après avoir été employé dans les généralités de Normandie et de Picardie, il devint ingénieur à l'intendance de Paris; mais le sort lui réservait une autre carrière. Son emploi ayant été supprimé dès les premiers jours de la révolution, Moulins prit le parti des armes, et s'enrôla, en juillet 1791, dans l'un des trois bataillons de volontaires de Paris, où ses capacités le firent aussitôt nommer officier d'état-major. Adjudant général en 1792, il fut envoyé dans les départements de l'ouest, et seconda les efforts des généraux Dehoux et Menou pour repousser les attaques de l'armée vendéenne contre Saumur (10 juin 1793). Après la prise de cette ville par les troupes royales, il assura la retraite des bagages, et à la tête d'une quarantaine d'hommes seulement, arrêta pendant près de six heures les Vendéens qui poursuivaient l'armée républicaine fuyant dans le plus grand désordre. Le 18 juillet suivant, il ne se distingua pas moins à Vihiers, où les Vendéens eurent l'avantage; mais, le 5 août, il prit une brillante revanche au combat de Doué, livré par Rossignol, et fit éprouver aux royalistes des pertes considérables. Ce succès lui fit obtenir le grade de général de brigade et le commandement des Ponts-de-Cé, d'où il passa peu après à celui de Saumur que menaçaient encore les Vendéens. Il fit alors élever à Saint-Florent-sur-Loire des fortifications dont il traça lui-même les plans et devint général de division (5 ventôse, an IV); mais si les récompenses suivaient de près les services à cette époque de gloire et de tyrannie, il n'y avait qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne. Moulins avait eu le courage d'épargner douze cents Vendéens que le sort des armes avait mis entre ses mains; il n'en fallait pas tant pour provoquer le courroux du proconsul de Nantes. Carrier le fit arrêter au milieu de son camp et conduire dans les prisons de cette ville. Le général ne dut sa mise en liberté qu'aux réclamations de son corps d'armée et à l'intervention des représentants Bourbotte et Francastel. Le comité de salut public le nomma peu après général en chef de l'armée des côtes de Brest, puis, le 8 octobre 1794, de l'armée des Alpes. Après avoir hiverné dans ces montagnes, il battit les troupes piémontaises au Col du Mont, au mont Genèvre et au village de Malchaussée, au pied du mont Cenis; mais une maladie le contraignit de revenir à Paris. Il en repartit bientôt pour prendre le commandement de la 5e division militaire, à Strasbourg. Les Autrichiens menaçaient les places de l'Alsace; Moulins les garantit de leurs attaques, se porte, le 18 septembre, sur Kehl contre le général Petrarsch, et parvient à ressaisir quelques postes, déjà enlevés par l'ennemi. Le Directoire le rappela à Paris, et lui confia, le 9 octobre 1797, le commandement en chef des troupes françaises en Hollande; mais, avant son départ pour ce pays, il fut nommé commandant de la 17e division militaire, dont la capitale était alors le chef-lieu. Ce poste était pénible, sous un gouvernement qui, dépourvu d'ascendant pour dominer les partis, y suppléait par des coups d'État et des mesures de réaction. Le 8 octobre 1798, il succéda comme général en chef de l'armée d'Angleterre à Kilmaine. Tous ces services, plus utiles qu'éclatants, et qui le laissaient confondu dans la foule des illustrations du second ordre, dont on ne redoutait pas l'ambition, lui ouvrirent les portes du Luxembourg après la journée du 30 prairial, qui exclut du Directoire Treilhard, Merlin de Douai et La Révellière-Lépaux. Le 20 juin 1799, il fut nommé directeur en remplacement de ce dernier. Peu propre à ces fonctions, étranger à l'esprit de coterie, dédaigné par Sieyès, négligé par Barras, le général républicain suivit la ligne de conduite de son collègue Gohier. Lorsque Bonaparte revint d'Égypte, Moulins l'engagea à aller reprendre le commandement de l'armée d'Italie pour en faire peut-être l'instrument militaire du gouvernement; mais déjà celui-ci avait confié à Sieyès les projets de la révolution qu'il voulait opérer, et Sieyès était entré dans ses vues. Le 18 brumaire (9 novembre) Moulins et Gohier, privés de tout moyen d'exécution, tombèrent isolés devant la défection et la force. Tous deux réclamèrent avec chaleur contre les mesures qui avaient été prises, ne contestèrent pas au Conseil des Anciens le droit d'ordonner la translation du corps législatif à Saint-Cloud; mais ils démontrèrent que son décret violait la constitution dans ses dispositions relatives à la force publique. Vainement Bonaparte les engagea à se joindre à lui et à donner leur démission; Gohier et Moulins refusèrent énergiquement. Ce dernier, qui avait proposé de s'emparer de Bonaparte et de le faire fusiller, rentré au palais directorial, rédige une adresse aux deux conseils, réclame le concert, invoque le courage des représentants pour le maintien de la constitution jurée, et promet de se rendre le lendemain à Saint-Cloud. Mais dans l'intervalle Bonaparte le plaça avec Gohier sous une surveillance plus active que celle qu'il avait déjà prescrite. Moreau lui-même annonça à Moulins l'ordre qu'il avait reçu de le garder à vue dans ses appartements. « Et c'est vous, général, lui répondit-il, qui faites les fonctions d'un gendarme. » En même temps, il lui fit signe de passer dans son antichambre. Moulins parvint cependant le surlendemain à se soustraire à la surveillance de Moreau. Ce fut le dernier acte de

sa vie politique. Élevé par l'intrigue à son insu à la première magistrature de son pays, Moulins, dans ses entretiens intimes, parlait souvent de la haute position qu'il avait occupée, et ne la regrettait que comme une occasion perdue de sauver la république; mais pour une pareille œuvre il eût fallu des mains plus fortes et surtout plus habiles que les siennes. Après avoir vécu quelque temps à la campagne, il reprit du service sous l'empire, devint, en 1807, commandant de la place d'Elbing et, peu après, passa au même titre à Anvers; mais sa santé l'obligea de revenir en France vers la fin de 1809. H. Fisquet.

Buchez et Roux, *Histoire parlementaire de la Révolution*, tome 38. — De Barante, *Histoire du Directoire*. — Boisard, *Notices biographiques sur les hommes célèbres du Calvados*. — *Moniteur univ.*, brumaire, an VIII.

MOULINS (*Jean-Baptiste-François*), général, frère du précédent, né en 1754, à Caen, mort en février 1794, à Chollet. Il commença son éducation chez les Jésuites, s'engagea fort jeune dans le régiment de Saintonge, et passa au bout de six ans dans les ponts et chaussées. En 1793 il fut envoyé en Vendée, et servit d'aide de camp à son frère. Nommé adjudant général après le combat de Doué (août 1793), et général de brigade quelques mois plus tard, il se trouvait à Chollet lorsque les Vendéens s'en rendirent maîtres à la suite d'un combat acharné. Grièvement blessé et entouré de toutes parts, Moulins saisit un pistolet et se brûla la cervelle. La Convention nationale décréta, afin d'honorer sa mémoire, qu'on lui élèverait un monument sur lequel serait gravée cette inscription : « Républicain, il se donna la mort pour ne pas tomber vivant au pouvoir des brigands royalistes ». Ce décret ne reçut jamais d'exécution. K.

Moniteur univ., an II.

MOULINS (Des). *Voy.* Desmoulins.

MOULLAH FIROUZ BEN-KAWOUS, poëte persan moderne, né à Bombay, en 1759, mort en 1831, dans la même ville. Ayant accompagné, dans sa jeunesse, son père en Perse, et fait connaissance avec la riche littérature poétique de ce pays, il conçut la pensée de composer un poëme épique dans le genre du *Chah-Nameh* de Ferdoucy, mais en prenant pour thème un sujet moderne. Moullah Firouz mourut grand-prêtre des Parsis, dans sa ville natale, avant l'achèvement de son œuvre. Ce nouveau poëme fut le *George-Nameh*, et traite de la conquête des Indes par les Anglais sous Georges III, qui en devint ainsi le héros. Comprenant cent dix mille vers, le *George-Nameh* devait aller jusqu'à la bataille de Pounah, en 1816. Son neveu, Moullah Roustem ben-Kaïkobad, a publié, en 1837, à Bombay, in-4°, une partie du 1er volume, avec un prospectus de l'ouvrage entier. Depuis, l'ouvrage complet a paru; Calcutta, 1839, 3 vol. in-4°; — Moullah Firouz a encore publié une édition du *Desatir*, ou Histoire des sectes et croyances persanes, sous le titre : *Desatir, or sacred writings of the ancient persian prophets, in the original langue*, etc., *to which is added an english translation of the Desatir and commentary by M. Erskine*; Bombay, 1818, 2 vol. in-8°. Il a ensuite publié deux écrits en réponse à Hachem Ispahani, pour prouver que l'ère intercalaire persane ne date pas de Zoroastre, mais qu'elle est plus moderne. Ces deux écrits sont intitulés : *Renalsa houddoumma baddalsalt Karigeh bir hadam djaraza Kabbesa, or a work exhibiting the strongest evidence of the non existence of the Kabbesa in the doctrines of Zoroaster*, etc.; Bombay, 1828, 1 vol. in-fol. Puis *Katib Dafakh ol Hazal*, ou *Réfutation du nouvel ouvrage de Hachem*, etc.; Bombay, 1832, in-4°. Moullah Firouz a légué tous ses livres, ainsi que ses manuscrits, à la grande bibliothèque des Parsis. Ch. R.

Mountstuart Elphinstone, *Histoire de l'Inde anglaise*. — *Histoire et Annales du collège du Fort Georges*. — *Journal Asiatique* de 1832 et 1836. — *Le Desatir*, par Shea et Troyer, *Introduction*.

MOUNDAR (*Aboul Hakem ibn-Yahiah ibn-Houceïn*, Al), premier roi maure de Saragosse, de la dynastie des Todjibites, né vers 980, mort le 2 septembre 1039. Gouverneur de Saragosse sous le khalife ommaïade Souléiman, il s'y rendit indépendant, et prit le titre de roi en 1014. Il soumit toutes les villes de l'Aragon, Huesca, Tudèle, etc., mais fut repoussé de la Navarre par Sanche le Grand, en 1015. Voulant étendre alors ses conquêtes en Catalogne, il fut encore battu en 1018, sous les murs de Barcelone, par Richard II de Normandie, gendre de la comtesse Ermesinde, régente du pays, et forcé de reconnaître la suzeraineté des comtes de Barcelone. Al Moundar est compté au nombre des poëtes arabes. Ses talents militaires lui avaient valu le surnom de al Mansour (le Victorieux). Il fut assassiné par son parent Abdallah ibn al Hakem, général de ses troupes. Ch. R.

Schaefer, *Geschichte von Spanien*. — Rosseeuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*. — Aschbach, *Hist. des Ommaïades d'Espagne* (en allemand).

MOUNIER (*Jean-Joseph*), célèbre homme politique français, né à Grenoble (Isère), le 12 novembre 1758, mort à Paris, le 26 janvier 1806. Mounier est considéré à juste titre comme un des membres le plus distingués des états généraux de 1789; il eut à la fois les talents de l'homme politique et la droiture inflexible de l'homme de bien. Son caractère et les opinions qu'il soutint s'expliquent en partie par les impressions qu'il reçut dans les années de son adolescence et de sa jeunesse. Son père était négociant, mais d'une fortune modeste, et fort estimé de ses concitoyens. Fort jeune, Mounier fut envoyé chez un curé, son oncle maternel, qui lui apprit les éléments de la langue latine. La sévérité outrée qu'il éprouva pendant ces études jeta dans son âme les premiers germes de la haine qu'il ne cessa de porter toute sa vie à l'oppression sous toutes ses formes. Il entra ensuite au collége de

Grenoble, que dirigeait une association libre d'ecclésiastiques depuis l'expulsion des Jésuites. Soit dégoût des formes scolastiques, soit manque de tact de la part des maîtres, ses progrès furent lents et pénibles, et ce ne fut qu'en rhétorique qu'il annonça de la facilité et des talents. Ses études terminées, il voulut d'abord entrer dans la carrière militaire. Il était plébéien, et il y trouva toutes sortes de difficultés et enfin l'exclusion. Il essaya du commerce, mais la nature ne l'avait pas fait pour être marchand; il y renonça après une courte expérience. Il embrassa alors la carrière du barreau, qui était sa vraie vocation. Après quelques études de droit, il se fit recevoir bachelier à l'université d'Orange, et passa ensuite trois ans à les perfectionner par un travail opiniâtre sous la direction des jurisconsultes les plus éclairés du parlement de Grenoble. Reçu avocat en 1779, il voulut d'abord se livrer à la plaidoirie; mais la faiblesse de son organe, après l'expérience de quelques causes, le décida à se borner aux travaux du cabinet. Bien que fort jeune encore, son esprit avait pourtant la maturité nécessaire au jurisconsulte: il avait surtout l'ardeur et la persévérance dans le travail. Il se maria à vingt-trois ans, et à trente acheta la charge de juge royal (1783). Les lumières et l'équité qu'il apporta dans l'exercice de ces fonctions pendant six années furent telles, qu'un seul des jugements qu'il prononça fut l'objet d'un appel, et dans cette magistrature secondaire il s'acquit la plus grande considération. Dans ses intervalles de repos, il s'occupait surtout de politique et de droit public, et comme les Anglais étaient plus avancés que nous sur ce point, il étudia avec soin leur langue, et finit par se familiariser avec leurs plus célèbres publicistes. Blackstone et Delolme devinrent ses livres habituels de méditation, et c'est dans ces études qu'il puisa ces idées de pondération en gouvernement et ce vif amour de leurs institutions que plus tard il défendit avec tant d'énergie dans sa vie publique. Les troubles civils vinrent l'enlever à ces paisibles fonctions et agrandir son rôle. La convocation des notables en 1787 avait fait éclater les ardents désirs de réforme qui préoccupaient tous les esprits. Les ministres du temps n'y répondirent que par des mesures fausses ou incomplètes. Le parlement de Paris se mit à la tête de l'opposition, et déclara la taxe du timbre *désastreuse*, la subvention territoriale *impossible*, et demanda la convocation immédiate des états généraux. Plusieurs parlements, et en particulier celui de Grenoble, répondirent avec ardeur à ce signal, et déclarèrent *traître au roi et à la nation* tout magistrat qui ferait partie de la cour plénière qui venait d'être instituée pour dominer toute la France. Le premier ministre de Brienne se crut assez fort pour vaincre cette insubordination, et ordonna aux magistrats de ces parlements de se séparer et de s'exiler sur leurs terres. Une insurrection populaire éclata à Grenoble pour défendre les magistrats; mais ceux-ci, craignant d'aggraver la lutte, avaient fini par sortir secrètement et obéir. La ville de Grenoble, pour protéger ses libertés, demanda une assemblée de ses notables. Mounier, juge royal, y fut appelé. Les fonctions dont il était revêtu, son caractère personnel et ses connaissances politiques le rendirent à la fois le conseil et le modérateur de cette assemblée. « Sur sa proposition, adoptée à l'unanimité, il fut arrêté que le roi serait supplié de retirer les nouveaux édits, de rendre à la province son parlement, de convoquer ses états particuliers, et enfin de réunir les états généraux du royaume. On demanda en même temps que le nombre des députés du tiers état fût égal à celui des deux autres ordres ensemble, et que le principe du vote par tête fût reconnu, ce qui établissait la nécessité de la délibération en commun. Ces propositions fondamentales offraient aux yeux de Mounier le gage de la fusion des intérêts des trois ordres (1). » Cependant les gentilshommes de la province, bien qu'ils eussent en grande partie coopéré aux résolutions de la première assemblée, voulurent en former une seconde pour adresser particulièrement leurs réclamations au roi et lui exposer avec plus d'energie l'état critique des choses. Ils s'adressèrent à Mounier pour la rédaction de deux Mémoires qu'ils envoyèrent à Versailles, par dix gentilshommes, s'intitulant *députés de la noblesse du Dauphiné*. Le premier ministre leur contesta le droit de stipuler pour la noblesse dauphinoise, et, par une espèce de compromis, leur proposa non pas les anciens états du Dauphiné, où « dominaient, disait-il, ces institutions féodales qui ne tenaient aucun compte du peuple, » mais des états formés sur le type de ceux de Provence. Les députés y consentirent. Cependant des troupes s'avançaient vers le Dauphiné sous les ordres d'un maréchal qui avait ordre d'empêcher la réunion des états de la province dont le jour approchait. Mais l'opinion publique s'était prononcée avec tant d'unanimité qu'il jugea sage de ne pas s'y opposer. Le 21 juillet 1788 eut lieu la célèbre assemblée de Vizille, où devaient délibérer ensemble deux cent cinquante députés des deux premiers ordres, et deux cent cinquante de toutes les municipalités. Peu avant, sous la direction de Mounier, les membres les plus influents et les plus éclairés s'entendirent sur la nature des résolutions à prendre afin d'abréger la durée de la séance solennelle et prévenir les violences auxquelles l'autorité pourrait recourir. La séance dura depuis neuf heures du matin jusqu'à minuit. Mounier fut unanimement désigné comme secrétaire. On y arrêta de demander au roi la convocation des états généraux, le retour des cours de justice, et le réta-

(1) *Encyclopédie des Gens du Monde*, article MOUNIER.

blissement des états de la province ; mais à l'égard de ceux-ci, il était remarqué qu'ils ne devaient plus être regardés que comme provisoires, et que les états généraux décideraient d'une manière souveraine de l'organisation à donner à tout le royaume. Après avoir consacré ces grands principes, qui étaient toute la révolution, l'assemblée s'ajourna pour le 1er septembre suivant, dans la ville de Grenoble. L'archevêque de Sens, premier ministre, n'osant lutter de front contre ces déclarations hardies, prit d'hypocrites demi-mesures. Il annonça les états généraux pour le mois de mai prochain ; mais il refusa le rappel des cours de justice. Il accorda les anciens états de la province, mais sans avoir égard à la forme demandée, et les convoqua pour le 27 août, à Romans, tandis qu'ils auraient dû se réunir 1er septembre à Grenoble. Les trois ordres s'entendirent pour protester, et Mounier rédigea les mémoires. Le ministre envoya l'ordre de l'arrêter ainsi que six gentilshommes. Mais les lettres de cachet étaient à peine expédiées, qu'on reçut la nouvelle que le premier ministre avait été réduit à donner sa démission. La scène changea, et dans l'assemblée de Romans, Mounier fut reporté avec enthousiasme à ses fonctions de secrétaire. Il rédigea la belle lettre écrite au roi par les trois ordres réunis, le 14 septembre, et celle qu'ils adressèrent en même temps à son premier ministre Necker. Il présenta un projet d'organisation des états de la province, d'après lequel vingt-quatre membres du clergé, quarante-huit de la noblesse, et soixante-douze du tiers état devaient composer les états, y délibérer en commun, et voter par tête. L'assemblée l'adopta, et après avoir achevé ses travaux en quatre semaines, se sépara en nommant une commission de douze membres, séant à Grenoble, pour correspondre avec les ministres sur l'accomplissement des vœux qui avaient été formulés. L'exemple du Dauphiné donna un choc électrique à toute la France. La plupart des provinces réclamèrent, les unes leurs anciens états, les autres la formation de leurs assemblées provinciales sur le modèle qui venait d'être établi. Partout, l'opinion publique se prononçait avec force et avec éclat. Le 1er décembre suivant, les états du Dauphiné s'ouvrirent, et déclarèrent, comme règle générale, que les ordres et les provinces devaient délibérer ensemble, les suffrages être comptés par tête, et le tiers état avoir le double des représentants des deux autres ordres. Le 2 janvier 1789, les états, cédant à l'impatience de la province, procédèrent à l'élection des députés aux états généraux, et Mounier fut nommé par des suffrages unanimes. Sur trois cents votants, il ne lui manqua que deux voix, la sienne et celle de son père. Au mois de mars, il accompagna à Versailles l'archevêque de Vienne (Lefranc de Pompignan), qui avait présidé les états ; et le roi ayant dit au prélat qu'il le remerciait « d'avoir sauvé le Dauphiné, » celui-ci s'empressa de répondre avec une noble modestie : « Sire, ce n'est pas moi, c'est notre secrétaire général. »

Mounier parut aux états généraux avec la réputation et l'influence qui appartenaient au premier orateur des états du Dauphiné. Il prit une part active aux conférences qui précédèrent la réunion des ordres ; il y porta cette droiture et cette justice qui étaient la base de son caractère. Il déclara franchement aux commissaires du clergé et de la noblesse qu'il s'agissait d'assurer par une constitution la liberté publique ; que la réunion de tous les députés était nécessaire pour un si grand objet ; qu'elle était exigée par le vœu de la nation ; qu'on ne pouvait y résister, non-seulement sans une extrême injustice, mais sans une extrême imprudence ». Les ordres privilégiés ayant persisté dans leur refus de délibérer en assemblée générale, les communes résolurent de se constituer activement en leur absence, et débattirent quel nom elles prendraient. Plusieurs furent proposés, celui de *représentants du peuple français* par Mirabeau, celui de *la majorité délibérant en l'absence de la minorité* par Mounier, opposé aux partis extrêmes, et celui d'*assemblée nationale* par un député obscur, qui réunit les suffrages, sous l'impulsion de Mirabeau et de Sieyès. Le lendemain, 17 juin, les communes, à la majorité de 491 voix contre 90, se constituèrent en *Assemblée nationale*, et commencèrent le travail de la constitution. Peu de jours après, une séance royale, tardivement résolue, fut annoncée avec maladresse, et dénaturée au moment de l'exécution. La cour fit fermer la salle des états, sous prétexte des préparatifs à faire. Les députés étant arrivés en foule, sans avoir été prévenus, se virent repoussés. Blessés dans leur dignité, agités de craintes, se croyant menacés de dissolution, même d'emprisonnement arbitraire, ils s'exaltent, prennent la résolution de résister, et se réfugient dans la salle du *Jeu de paume* ; et c'est là que, sur la proposition de Mounier, tous les députés, moins un seul, s'engagent par serment à ne pas se séparer avant l'établissement d'une constitution que demandait la France entière. Mallet-Dupan, qui plus tard reçut à Berne les confidences de Mounier au sujet de cette proposition, s'exprime ainsi : « On a ignoré que, rendus au Jeu de Paume, toutes les têtes étant parties, l'abbé Sieyès voulut profiter de cet échauffement en proposant de se transférer sur-le-champ à Paris, de s'y constituer et de décréter au nom de la nation. Cette idée prenait faveur ; l'abbé Sieyès entouré des siens allait en faire la motion, lorsque Mounier, pour détourner ce coup, proposa le serment de rester unis jusqu'à la constitution faite. Ce fut donc une mesure forcée de sa part et indispensable dans la circonstance. » Mounier lui-même confirme ces motifs dans une note de son ouvrage intitulé : *Recherches sur les causes qui ont*

empêché les Français de devenir libres (publié en 1792, 2 vol. in-8°). Il y insiste particulièrement sur la résolution qu'allait prendre l'assemblée d'aller chercher un asile à Paris, comme chassée du lieu de ses séances, et sur les suites incalculables d'une telle démarche. Après la séance royale du 23 juin, où le roi, instrument de passions qui n'étaient pas les siennes, avait parlé et agi d'une manière si inconsidérée, Mounier s'éleva avec énergie contre toutes les formes et contre plusieurs dispositions des ordonnances qui avaient été proclamées. Il imprima, en 1790 et en 1792, que « la séance du 23 juin était certainement une des causes qui avaient préparé l'anarchie qui déchirait la France ». Regardant une constitution fixe comme le remède à la violence des passions contraires, il pressa l'assemblée de s'en occuper, et obtint enfin, le 6 juillet, la formation d'un comité central, chargé de préparer les travaux constitutionnels. Membre et rapporteur de ce comité, il appuya fortement, en cette qualité, la proposition d'une adresse au roi, présentée par Mirabeau, pour demander l'éloignement des troupes qui menaçaient l'indépendance de l'assemblée; mais en même temps il fit, au nom du comité central, le rapport le plus favorable au pouvoir royal, et il fut aisé de pressentir dès lors qu'il ne suivrait pas le mouvement révolutionnaire jusqu'au bout. A la nouvelle de l'exil de Necker, dont il était partisan zélé, il dénonça avec force les intrigues qui lui semblaient avoir suscité pour le roi et la monarchie les plus graves dangers, et proposa une adresse pour demander le rappel des ministres disgraciés (13 juillet). L'insurrection éclata à Paris le 14, et le peuple s'empara de la Bastille. Les chefs du côté gauche renouvelèrent avec plus de force la motion pour le rappel des anciens ministres et le renvoi des nouveaux, et en exigeant cette mesure comme un droit de l'assemblée. Mounier combattit cette prétention, et rappela les principes établis par lui « que le roi était maître absolu du choix de ses ministres ; que des circonstances extraordinaires pouvaient seules autoriser l'assemblée à former un vœu à cet égard ; que ce vœu dans tous les temps ne pouvait se manifester que par la voie d'une prière humble et soumise, et que peut-être même devrait-on se l'interdire aujourd'hui, si le roi n'avait fait hier un appel au zèle des représentants de la nation, et ne leur avait demandé leurs conseils sur les moyens de ramener l'ordre et la paix dans l'État. » Malgré les efforts de Mirabeau, la motion fut rédigée dans le sens que voulaient Mounier et ses amis. Dans la mémorable nuit du 4 août, il défendit avec une grande énergie les droits de propriété. A la fin de ce mois eut lieu le rapport du comité de constitution.

Mounier proposa un projet tracé sur le modèle de la constitution anglaise. Il insista sur la division du corps législatif en deux chambres, la sanction royale dans toute sa plénitude, le droit royal de convoquer, proroger, dissoudre l'assemblée nationale. La discussion sur ces grandes questions fut acharnée et orageuse. Sur mille soixante votants, quatre-vingt-neuf seulement se déclarèrent pour les *deux chambres;* cent vingt-deux dirent n'avoir pas entendu la question; et huit cent quarante-neuf, appartenant à la démocratie et à l'aristoratie extrême, se prononcèrent pour une *chambre unique et permanente.* On vota ensuite sur la sanction royale, désignée sous le nom impopulaire de *veto.* Mounier et ses amis le voulaient absolu; mais le *veto* suspensif l'emporta à la majorité de six cent quatre-vingt-quatre voix contre trois cent vingt-cinq. Dès le lendemain il se retira du comité de constitution avec Clermont-Tonnerre (Stanislas), Bergasse et Lally-Tollendal (septembre).

Cependant, malgré l'échec du parti qui le regardait comme son chef, Mounier fut élevé à la présidence de l'assemblée (28 septembre). Il n'accepta que parce qu'il y avait du danger, et bientôt les attentats des 5 et 6 octobre vinrent mettre à l'épreuve la droiture et l'énergie de son caractère. La plus terrible fermentation régnait à Paris, et une multitude immense, où il y avait beaucoup de femmes, s'était dirigée sur Versailles. Mounier occupait le fauteuil, lorsque Mirabeau s'approche de lui et l'engage à lever la séance, quarante mille hommes arrivant de Paris; il insistait fortement: « Eh bien, dit le président, c'est une raison de plus pour que l'assemblée reste à son poste. » — « Mais, monsieur le président, on vous tuera. » — « Tant mieux : si l'on nous tue tous, tous sans exception, la chose publique en ira mieux. » — « Le mot est joli, monsieur le président; mais si la famille royale est réduite à fuir, je ne réponds plus des conséquences. » Cependant de nombreux individus, hommes et femmes, avaient pénétré dans la salle; et demandaient du pain avec une audace menaçante. « Le seul moyen d'obtenir du pain, leur dit-il avec courage, est de rentrer dans l'ordre : plus vous menacerez, moins il y aura de pain. » A la tête d'une députation, il se rend auprès du roi, et, lui exposant avec franchise le danger, l'engage à sanctionner les décrets de l'assemblée sur la constitution, mais à repousser la force par la force; si l'issue du combat était contraire, il proposait d'accompagner le roi, soit à Rouen, soit dans la ville où les députés constitutionnels se réuniraient autour de lui. Le roi approuva ce plan; mais des heures précieuses furent perdues sans résultat en délibérations du conseil. Enfin l'acceptation pure et simple ayant été donnée, Mounier revint dans l'assemblée, qu'il trouva livrée au plus affreux désordre et envahie par la populace. Il parvint à rétablir un peu d'ordre, et invita les députés à se rendre auprès du roi, afin que leur présence lui servît de sauve-garde. Mirabeau objectant que cette démarche compromettrait la dignité de l'assemblée : « Notre dignité, répondit le pré-

sident, est dans notre devoir! » Mais la peur avait glacé les courages. En vain il conjura les députés dévoués à l'accompagner. Il se rendit presque seul auprès du roi, et ne s'en sépara qu'après s'être assuré que le général La Fayette avait mis le château à l'abri de toute surprise. Il était trois heures du matin. Mounier était sur pied sans avoir mangé depuis neuf heures du matin, et crachait le sang. A son réveil, il apprit les scènes terribles de la nuit, et, pénétré de douleur et d'indignation, il envoya, le 8 octobre, sa démission. Il crut que le premier devoir des députés fidèles à leurs mandats était de se rendre dans leurs provinces, pour éclairer leurs commettants et proposer les moyens de réunir une nouvelle assemblée. Arrivé à Grenoble, il agit dans ce sens. Le mouvement qu'il détermina était de nature à se reproduire ailleurs. Un décret de l'Assemblée nationale interdit toute réunion des états comme illégale, et les efforts de Mounier se trouvèrent ainsi paralysés. Mallet-Dupan affirme que Mounier échappa à grand' peine aux assassins, qui le cherchaient dans l'insurrection du 5 et du 6, et il déplore la position de cet homme si distingué, qui avait exposé sa vie en Dauphiné pour la défense du peuple et de la liberté, réduit à chercher un asile au sein de la retraite. Il publia un mémoire justificatif intitulé : *Exposé de la conduite de Mounier dans l'Assemblée nationale et des motifs de son retour en Dauphiné;* mais bientôt des lettres de Paris le signalèrent comme déserteur de la cause de la révolution, comme traître; et, les haines politiques s'exaltant avec les passions et la violence des événements, ses parents et ses amis le décidèrent à quitter le Dauphiné. Il passa en Suisse avec sa famille (mai 1790), et y resta jusqu'à la fin de 1792. Mounier publia à Genève sa brochure *Appel au tribunal de l'opinion publique sur le décret rendu par l'Assemblée nationale, le 2 octobre* 1790, et deux ans après son ouvrage intitulé *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres*, 2 vol. in-8°, ouvrage très-remarquable par la portée des vues. Cependant sa position était devenue très-critique. Personne ne pouvait sans danger faire passer des fonds à un émigré. Il avait refusé ce qui lui était offert par divers gouvernements, et son travail seul pouvait créer les ressources nécessaires à sa famille. « Sa conduite à l'étranger, dit M. Berriat-Saint-Prix, prouva que la nécessité seule l'avait décidé à l'exil, et qu'il avait, malgré son éloignement, conservé l'attachement le plus sincère pour son pays. Non-seulement il ne prêta ni son bras ni sa plume aux ennemis de la France, mais il prit encore la ferme résolution de ne point habiter dans leurs États, malgré la médiocrité de ses ressources et la difficulté de recevoir des secours de ses parents. »

Mounier se décida enfin à se charger de l'éducation d'un jeune lord, petit-fils de l'amiral Hawke, et cette tâche accomplie, il se fixa dans le duché de Saxe-Weimar (1795), Genève lui étant fermée par suite de la révolution que la république française y avait faite. Ce fut à Weimar qu'il fit une perte doublement cruelle dans sa position. Sa femme, qui était aussi distinguée par l'esprit que par les qualités, lui fut enlevée par une maladie aiguë. Le duc, désirant le fixer dans ses États, lui proposa de former un établissement d'éducation pour les jeunes gens qui se destinaient aux fonctions publiques, et lui abandonna la jouissance d'un de ses châteaux, appelé le *Belvédère* (1797). Cette maison compta bientôt parmi ses élèves les héritiers des premiers noms d'Angleterre et d'autres pays étrangers. Outre la direction générale, Mounier y fit lui-même des cours de philosophie, de droit public et d'histoire. Il mettait ses soins à exercer sur les esprits une noble influence morale. Ce fut pendant son séjour à Weimar qu'il publia son ouvrage : *De l'Influence attribuée aux philosophes, aux francs-maçons et aux illuminés, sur la révolution de France ;* Tubingue, 1801; Paris, 1821, avec des notes par Alph. Mahul. C'est une réfutation des *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, par l'abbé Barruel. La première partie est un résumé rapide de ses idées sur les causes de la révolution française. Les deux autres sont développées avec un jugement impartial et d'après les meilleures sources. Le 18 brumaire vint lui rouvrir les portes de la France. Mounier demandait à rentrer dans cette patrie objet de sa constante affection. Ses amis obtinrent, au commencement de 1801, sa radiation de la liste des émigrés, et après avoir confié son établissement à un digne successeur, il revint à Grenoble en octobre. Il n'avait pas l'intention de rentrer dans la vie publique, il songeait même à former à Lyon une maison semblable à l'école du *Belvédère ;* mais ses anciens collègues l'engagèrent à venir à Paris et à servir encore le pays d'une manière active. Le premier consul le nomma, au printemps de 1802, préfet d'Ille-et-Vilaine. C'était un de ces départements où la guerre civile et la terreur avaient causé le plus d'excès; il demandait un magistrat qui réunît la plus grande justice à la fermeté et au discernement. Ses lumières et son intégrité y firent beaucoup de bien, et les Bretons le présentèrent comme candidat pour le sénat conservateur. Napoléon, qui connaissait sa capacité, l'appela au conseil d'État. Mounier sut avec tact et dignité y maintenir ses principes et son indépendance. « Oh! pour celui-là, disait de lui Napoléon, c'est un honnête homme; je sais ce qu'il pense. » (1804). Fixé à Paris, entouré de ses enfants et de ses nombreux amis, il employa ses loisirs à revoir ses cours du Belvédère, qu'il se proposait de publier. Mais sa santé s'altéra de plus en plus : une affection au foie, dont il souffrait depuis longtemps, prit une grande intensité, et il expira, à quarante-huit ans, des suites

d'une hydropisie de poitrine, le 26 janvier 1806. Regnauld de Saint-Jean-d'Angely, son ancien collègue, prononça son éloge funèbre, devant le cercueil et en présence d'un grand nombre de sénateurs, de législateurs et de tribuns. Il peignit le caractère de Mounier en un seul trait : *Cet homme avait soif de la justice*. C'était en effet un excellent citoyen, qui n'eut pour guide que la droiture et la vertu. Son nom plus tard fut honoré de la pairie dans la personne de son fils (*voir* l'article suivant). Outre les brochures et écrits cités, on a encore de Mounier les ouvrages suivants : *Considérations sur les gouvernements, et principalement sur celui qui convient à la France*; 1789, in-8°. — *Adolphe, ou principes élémentaires de politique et résultats de la plus cruelle des expériences*; Londres (Genève), 1795, in-8°. J. CHANUT.

Thiers, *Histoire de la Révolution*. — Mignet, *id.* — Droz, *Histoire de Louis XVI*. — *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1843, *Les Monarchiens de l'Assemblée constituante*. — Mallet-Dupan, *Mémoire et Correspondance*, 2 vol., 1851. — *Album du Dauphiné*. — Berriat Saint-Prix, *Éloge historique de Mounier*; Grenoble, 1806. — Rabbe, etc., *Biographie universelle des Contemporains*. — *Encyclopédie des Gens du Monde*.

MOUNIER (*Claude-Édouard-Philippe*, baron), homme politique français, fils du précédent, né à Grenoble, le 2 décembre 1784, mort le 11 mai 1843, à Passy, près Paris. Sorti de France à l'âge de six ans avec son père, il y rentra en même temps que lui, à la fin de 1801. Nommé en février 1806 auditeur au conseil d'État, il suivit dans la campagne de Prusse l'empereur, qui lui donna l'intendance du duché de Saxe-Weimar, d'où il passa, en la même qualité (de 1807 à la fin de 1808), dans la province de Basse-Silésie. De retour à Paris, après l'entrevue d'Erfurt, au mois de février 1809, il remplaça, comme secrétaire du cabinet, le général Clarke, qui était devenu ministre de la guerre, et accompagna l'empereur dans les campagnes de 1809, 1812 et 1813. A vingt-cinq ans, il en avait reçu, avec la croix de la Légion d'Honneur, le titre de baron et une dotation de 10,000 fr. de rente sur les domaines de Poméranie. Maître des requêtes en 1812, il fut en 1813 promu aux fonctions d'intendant des bâtiments, l'une des places les plus importantes de l'administration de la maison impériale. En 1814, Louis XVIII confirma Mounier dans l'exercice de cette place, réduite toutefois à de moindres proportions, et il la conserva jusqu'en 1830. Pendant les Cent-Jours, Mounier se retira à Weimar, et rentra en France avec le roi. Conseiller d'État au mois d'août 1815, et attaché au comité de législation, il fut en janvier 1817 nommé membre de la commission mixte chargée de liquider les créances que les souverains étrangers faisaient valoir contre la France. Président des commissaires français, Mounier ne tarda pas à reconnaître que la nation ne pouvait sans d'énormes sacrifices acquitter cette masse de dettes, et que le débat des intérêts respectifs, si opposés entre eux, devenait la source d'une irritation croissante qui traversait l'espoir conçu par le roi d'obtenir la libération du territoire. Il proposa donc une transaction qui assurait à chacun des États participant aux traités une somme fixe au moyen de laquelle il devait se charger de désintéresser ses propres sujets. Ce plan ayant été adopté, les conventions du 25 avril 1818 furent conclues par le duc de Richelieu, le duc de Wellington et les ambassadeurs des puissances signataires des traités de 1815. En répartissant entre les trente-six États réclamants une somme totale de 16 millions de rente, elles mirent fin à toutes les discussions, et l'évacuation définitive du territoire français fut stipulée au congrès d'Aix-la-Chapelle, où Mounier accompagna le duc de Richelieu.

Compris dans la promotion de pairs qui eut lieu le 5 mars 1819, Mounier refusa en 1820 le portefeuille de l'intérieur, que le roi voulait lui confier ; il ne se croyait pas assez d'expérience et surtout d'habitude de la tribune. Néanmoins, cédant aux instances du duc de Richelieu, il se chargea, avec le titre de directeur général de l'administration départementale et de la police, de la partie la plus importante du ministère de l'intérieur. Il quitta ces fonctions lorsque le duc de Richelieu sortit du ministère (décembre 1821), fut mis en service extraordinaire au conseil d'État sous l'administration de M. de Villèle, et ne rentra dans le service actif qu'en 1828. Depuis cette époque il fut rapporteur des commissions chargées de présenter le projet de loi sur l'organisation de l'administration départementale et municipale et de résoudre les questions difficiles élevées au sujet de l'enseignement dans les écoles ecclésiastiques. A la révolution de 1830, Mounier quitta le conseil d'État ; mais il continua de siéger à la chambre des pairs, aux travaux de laquelle il prit la part la plus active. Nous devons une mention particulière aux rapports suivants : projet de loi sur l'indemnité due aux colons de Saint-Domingue (1826, 1839) ; sur la répression de la traite des noirs (1831) ; la police du roulage (1833, 1838, 1842) ; l'administration municipale (1835, 1837) ; les attributions des conseils généraux (1837, 1838) ; l'état-major de l'armée (1839) ; les fortifications de Paris (1841). Dans ce dernier rapport, il défendit avec force l'amendement de la commission qui avait pour objet de supprimer l'enceinte continue. Enfin, en 1842, il fit le rapport du budget des dépenses pour l'exercice de 1843.

Toutes les grandes questions dont Mounier ne fut pas chargé de préparer la solution, comme rapporteur, il les discuta avec non moins de succès comme orateur. Nous citerons, entre autres, les discours prononcés par lui en 1831, contre l'abolition de l'hérédité dans la chambre des pairs et le projet de loi sur l'état de siége, en faveur des colons de Saint-Domingue et des pensionnaires de l'ancienne liste civile, sur le travail des enfants dans les manufactures, pour

l'amnistie appliquée à tous les actes ; il combattit l'introduction du scrutin secret pour constater la décision des jurés, et il réfuta avec chaleur la défense de l'esclavage dans les colonies présentée par M. de Montlosier. Il demanda à plusieurs reprises qu'en Algérie la guerre fût ramenée, autant que possible, aux règles observées par les peuples civilisés. Mounier profita du droit d'initiative dans deux circonstances importantes. En 1836, il demanda qu'une commission fût chargée de rédiger un projet de loi qui fixât complétement la compétence et le mode de procéder de la cour des pairs. Nommé rapporteur, il présenta à la chambre un projet en cent quarante-deux articles, que dans la session suivante le gouvernement convertit en projet de loi, en y changeant une seule disposition. Différentes circonstances en devaient depuis écarter la mise en délibération. En 1839, il proposa et fit adopter par la chambre un projet de loi tendant à faire restreindre le nombre des promotions dans l'ordre de la Légion d'Honneur. A la fin de 1840, lorsque M. Guizot quitta l'ambassade de Londres, Mounier accepta une mission temporaire dans cette ville, et y passa quelques semaines. « L'année d'auparavant, dit M. de Barante, on lui avait offert de faire partie d'un cabinet qui se formait; il fut étonné et point tenté de la proposition. Sa vie publique était aussi honorable et calme; une vie privée, régulière, morale, sérieuse, ajoutait à la considération qui l'entourait, au bien-être dont il jouissait. Le travail de l'étude n'était pas une fatigue pour lui. Il n'éprouvait pas le besoin du repos ni de la distraction. Marié en 1810 à Mlle Lightone, qu'il avait connue en Allemagne, et qui non plus que lui n'avait point de fortune, il avait goûté tout le bonheur intérieur qu'il s'était promis. Ses trois filles étaient mariées à des fils de ses amis ; son fils achevait son éducation. » Après de longues et cruelles souffrances, Mounier fut transporté vers la fin de sa vie à Passy, où il mourut, à l'âge de cinquante-neuf ans. La chambre des pairs décréta à l'unanimité que son buste serait placé dans une des salles du Luxembourg.

Mounier n'a fait imprimer aucun ouvrage. Il a prononcé à la chambre des pairs les éloges de Lally-Tolendal (1830), de Fabre de l'Aude (1833), de Lainé (1836), de Sémonville (1840) et de Pelet de la Lozère (1842). Il a écrit l'article du duc de Richelieu pour la *Biographie universelle* des frères Michaud. [P.-A. VIEILLARD, dans l'*Encycl. des Gens du M.*, avec addit.]

Biogr. nouv. des Contemp. — De Barante, *Notice sur Mounier*, dans *Le Moniteur* du 20 février 1844.

MOUNSLOW (Lord). *Voy.* LITTLETON.

MOUNTAGUE. *Voy.* MONTAGU.

MOUNTFORT (*William*), acteur et auteur anglais, né en 1659, dans le Staffordshire, mort en 1692, à Londres. Il débuta de bonne heure sur le théâtre, et acquit rapidement la réputation d'un excellent mime. Dans une fête où il fut appelé en 1685 par le chancelier Jeffries, il imita successivement tous les grands avocats de ce temps, et rendit leurs gestes, leur ton de voix, leurs attitudes avec tant de vérité qu'il était impossible de ne pas les reconnaître. Il joignait à une taille avantageuse et à une belle figure une grande décence dans les rôles les plus opposés. Il termina de bonne heure une carrière qu'il aurait rendue très-brillante : il fut assassiné dans l'hiver de 1692, en pleine rue, par le capitaine Hill, espèce d'aventurier aux gages de lord Mohun. Ce dernier, accusé de complicité dans le meurtre, fut traduit devant la chambre des pairs et acquitté ; mais son innocence n'en resta pas moins fort douteuse.

On a de Mountfort six pièces, qui jouirent de quelque succès : *Injured Lovers* (1688), *Successful Strangers* (1690), *Edward the third* (1691), *Zelmane* (1705), tragédies ; *Greenwich Park* (1691), comédies ; *Life and Death of doctor Faustus* (1697), farce. K.

Baker, *Biogr. Dramatica*.

MOUQUÉ (*Jean*), poëte dramatique français. Il était de Boulogne et vivait au commencement du dix-septième siècle. En 1612, il fit imprimer à Paris une *pastorale chrétienne* intitulée : *L'Amour desplumé, ou la victoire de l'amour divin*. Cette production bizarre, où figurent des satyres, des nymphes qui sont métamorphosées en rochers, des êtres allégoriques, est plus morale dans l'intention que dans le fait. Elle se termine en annonçant que

L'Amour est captif en prison ;
Il est plumé comme un oyson. G. B.

Bibliothèque du Théâtre français, 1768, t. I, p. 443-446. — P. Lacroix, *Catalogue de la Bibliothèque dramatique de M. de Soleinne*, t. I, p. 198, n° 950.

MOURA (*Christoval*, marquis DE), homme d'État espagnol, né vers 1536, mort le 26 décembre 1613. Attaché à la personne de Philippe II, il lui rendit des services signalés lors de la conquête du Portugal. Dès l'année 1581, il avait épousé à Lisbonne une Cortereal, et cette nouvelle alliance contribua à le maintenir dans une position excellente. Nommé conseiller intime à Madrid pour les affaires relatives à la guerre, il devint après la mort de Philippe l'un des quatre personnages tout puissants, qui formaient la junte suprême dirigeant le gouvernement. Il avait été chargé d'ailleurs par le roi de faire exécuter ses dernières dispositions, et c'était lui qui se vit dépositaire des clefs sous lesquelles se trouvaient renfermés les secrets les plus importants de l'État. Philippe III maintint ses bonnes grâces à Christoval de Moura : il lui accorda la grandesse et le créa duc ; mais l'ancien favori refusa ce dernier titre et n'accepta que celui de marquis. En 1600 il fut envoyé à Lisbonne comme vice-roi ; il remplit même à deux reprises différentes ces hautes fonctions. On a publié récemment sa correspondance avec Philippe II, dans la vaste collection intitulée : *Documentos ineditos para la historia de España* ; Madrid,

impr. roy. Ces lettres jettent une vive lumière sur les événements contemporains de Moura. F. D.

Papiers relatifs à la couronne de Portugal (F. Saint-Hilaire, *Bibl. imp.* de Paris). — Art. biographique en tête des lettres.

MOURA (*Miguel* DE), homme d'État portugais, né à Lisbonne, le 4 novembre 1538, mort dans cette ville, le 3 décembre 1600. Il acquit heureusement les bonnes grâces de Jean III, et après la mort de ce roi il devint le secrétaire de la reine régente dona Catharina. De là il passa au service du cardinal infant don Henrique, et la faveur dont il jouit sous ce prince, qui avait été grand inquisiteur avant d'être roi, fut la cause première de sa fortune. Toutes les affaires de l'État lui avaient passé par les mains. Dès le règne de don Sébastien, et lorsque, après la journée d'Alcaçar-Kebir, le cardinal fut monté sur le trône, Moura fut en réalité l'administrateur du royaume. Après la conquête du Portugal par l'Espagne, Moura continua à régir les affaires. Philippe II avait parfaitement deviné quelles étaient les qualités administratives de cet esprit froid, que les plus grands maux du pays trouvaient impassible et qui se vantait avant tout d'avoir servi avec la même fidélité cinq rois, qu'ils appartinssent à son pays, ou bien qu'ils fussent étrangers. Philippe le manda en Espagne, et ce fut à Badajoz qu'il l'investit de tous ses pouvoirs; il ne résida jamais plus de deux mois à Madrid, et cela à diverses reprises; mais ce temps suffit au nouveau dominateur pour s'assurer qu'il n'avait rien à craindre d'un homme étranger à tout sentiment de nationalité. Ministre de Philippe II à Lisbonne, Miguel de Moura administra sans exactions criantes et surtout sans exercer de cruautés; c'est aujourd'hui à peu près le seul mérite que l'histoire lui accorde. F. D.

Mémoires inédits, conservés à la Bibliothèque impériale de Paris. — Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

MOURA (*Bento* DE), physicien portugais, né à Moimenta-da-Beira, le 21 mars 1702, mort le 27 janvier 1776. Il fit ses études à Coïmbre, et voyagea durant huit ans. Accusé de trahison en 1760, ou suspect aux yeux de Pombal, dont il ne partageait pas les idées, il fut jeté dans le fort de La Junquiera, et il y demeura jusqu'à sa mort (1). Le terrible ministre auquel Moura avait déplu appréciait plus que tout autre sa science, vraiment extraordinaire, et son génie inventif; mais, par une cruelle ironie, il prétendait que le bruit du monde eût empêché ce savant de faire certaines découvertes en physique et en mécanique que lui révélait naturellement la solitude de sa captivité.

(1) Moura eut d'abord un compagnon de captivité: mais cette consolation lui fut bientôt retirée, et il lui arriva ce qui est advenu à tant de victimes du régime cellulaire: sa tête s'égara, il eut des hallucinations. Rien n'est touchant comme les paroles qu'il adressa à quelques membres de la famille royale, dans l'intimité desquelles il avait vécu, lorsqu'il sentit que sa dernière heure était venue.

Ses contemporains l'ont surnommé le *Newton portugais*. Le P. Théodore Almeida a donné, dans le t. VI de ses *Récréations philosophiques*, sa ingénieuse explication de la théorie des marées. La plupart des manuscrits de Moura ont été perdus. On a imprimé un opuscule de lui intitulé: *Inventos e varios planos de melhoramentos para este reino, escriptos nas prisões do Junquiera*; Coïmbre, 1821, in-8°. C'est tout ce qui nous reste de cet esprit inventif. Le nombre primitif de ses manuscrits montait à vingt-huit cahiers. F. D.

J. da C. Neves Carvalho, *O Panorama, jornal litterario*, ann. 1842. — Theodoro d'Almeida, *Recreação philosophica*.

MOURA (*José de Santo-Antonio*), orientaliste portugais, né à Almodovar, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, mort vers 1845. Il parlait l'arabe avec une grande facilité, et lorsqu'en 1798 la reine de Portugal dona Maria Ire résolut d'envoyer J.-Pedro Colaço en ambassade auprès de Muley Solyman, empereur du Maroc, ce fut lui qu'on choisit pour être l'interprète de cette mission diplomatique. Il profita de son séjour à Fez pour se procurer des documents précieux; il en rapporta entre autres le manuscrit des voyages d'Ibn-Batuta. De retour en Portugal, Moura fut revêtu de plusieurs charges dans l'ordre de la Merci, dont il devint général. Il n'occupait plus néanmoins cette dignité, lorsqu'il publia le livre historique, si connu des Arabes, qu'on désigne sous le nom *d'Alcartas*. Cet ouvrage fut traduit par lui en portugais sous le titre suivant: *Historia dos Soberanos mahometanos das primeiras quatro dynastias e da parte da quinta que reinardo na Mauritania, escripta em arabe por Abu-Mohammed Assaleh filho de Abdel Halim, natural de Granada*; Lisbonne, 1828, in-4°. Le *Roudh-el-Kartas* embrasse une période de plus de cinq siècles, et son utilité historique est incontestable; elle parut telle même en France dès le siècle de Louis XIV, puisque Petis de La Croix en entreprit alors une traduction, demeurée manuscrite, qui fut terminée le 28 novembre 1693. Deux autres orientalistes, Tornberg et F. Dombay, s'en occupèrent. Conde en fit usage pour ses travaux sur l'histoire d'Espagne; enfin un orientaliste habile, M. A. Beaumier, vient pour la première fois d'en donner une traduction, qui ne laisse rien à désirer. Elle a été publiée sous le titre de: *Histoire des Souverains du Maghreb* (*Espagne et Maroc*), *et Annales de la ville de Fez*; Paris, Imp. impér., 1860, in-8°. Il n'y a peut-être pas de traité historique provenant de la littérature arabe qui mette plus clairement dans leur jour véritable les sentiments politiques des musulmans à l'égard des chrétiens et surtout la persistance de leurs préjugés. Aussi l'orientaliste portugais et M. A. Beaumier ont-ils rendu un service incontestable en donnant chacun de leur côté une version du

Kartas. Il est cependant hors de doute que le dernier traducteur, éclairé par la comparaison des textes, par son long séjour dans le Maroc et par les discussions critiques de ses prédécesseurs, laisse bien loin derrière lui son devancier. Un an avant sa publication, Moura avait donné comme éclaircissement à son texte : *Memoria sobre as dynastias que tem reinado na Mauritania, com a Serie chronologica dos Soberanos de cada uma dellas* (voy. t. X, part. 1re des *Mémoires de l'Académie des Sciences* de Lisbonne). Bien des années après, il fit imprimer le t. Ier seulement d'un important voyage, qui a trouvé également en France un excellent traducteur : *Viagens extensas e dilatadas do celebre Arabe Abu-Abdallah, mais conhecido pelo nome de Ben-Batuta;* Lisbonne, imp. de l'Académie des Sciences, 1840. On sait qu'Ibn-Batuta, né à Tanger, en 1325, a poursuivi ses voyages durant l'espace de vingt-quatre ans. Moura s'était procuré à Fez le texte qui a servi à cette traduction, et il a eu soin de prévenir que ce manuscrit avait été copié par un ami d'Ibn-Batuta lui-même. F. DENIS.

Revue bibliographique de Miller et Aubenas. — *Memorias da Academia das Sciencias*. — César de Figanière, *Bibliotheca Historica*.

MOURA (*Caetano Lopes* DE), médecin et littérateur brésilien, né à Bahia, vers 1780, mort à Paris, le 22 décembre 1860. Il appartenait à la classe des hommes de couleur; il commença ses études à Bahia, et vint les finir à Paris. En 1808 il était au service de l'armée française, comme chirurgien, et eut occasion de parler plus d'une fois à Napoléon Ier, dont il devait plus tard écrire une histoire abrégée pour la jeunesse (1). De retour à Paris, il se voua presque exclusivement à la culture des lettres. Il traduisit en portugais Châteaubriand, Walter Scott, Cooper, etc. Il coopéra aussi à la collection publiée par le vicomte de Santarem, et intitulée *Quadro elementar das relações politicas, etc.*, 9 vol. in-8°. Il prit part à la rédaction portugaise d'un utile ouvrage géographique, publié à Paris sous ce titre : *Diccionario Geographico, historico e descriptivo do imperio do Brasil, obra collegida e composta por Milliet de Saint-Adolphe, e trasladada em portuguez do mesmo manuscripto inedito frances, com numerosas observações addições;* Paris, 1845, 2 vol. in 8°. Comme médecin Moura avait publié *Acte de se curar a si mesmo nas doenças venereas;* Paris, 1839, in-12. Il collabora aussi au *Cancioneiro del rey D. Diniz pela primeira vez impresso sobre o manuscripto da Vaticana, com algumas notas illustrativas et uma prefaçao historico literaria;* Paris, 1847, in-8°. F. D.

(1) *Historia de Napoleão Bonaparte, desde o seu nascimento ate a sua morte, seguida da descripção das ceremonias que tiveram logar na trasladacão do seu corpo da ilha de Sancta-Helena para Paris;* Paris, 1844, 2 vol. in-12, fig.

Diccionario Bibliographico Portuguez, estudos de S. F da Sylva; Lisb., 1859. — *Renseign. partic.*

MOURAD. *Voy.* MURAD et AMURAT.

MOURADJA D'OHSSON. *Voy.* OHSSON.

MOURAVIEF (*Michel-Nikititch*), écrivain russe, né à Smolensk, le 25 octobre 1757, mort à Saint-Pétersbourg, le 29 juillet 1807. Il fit ses études à l'université de Moscou. A l'âge de dix-sept ans, il entra dans la garde à Saint-Pétersbourg, et n'y perdit pas, chose rare, le goût de l'étude. A l'âge de vingt-huit ans, Catherine II le choisit pour être le précepteur de ses petits-fils, les grands ducs Alexandre et Constantin. Mouravief composa pour ses augustes élèves différentes pièces morales, qui ne furent tirées qu'à dix exemplaires et qui sont devenues très-rares. Après avoir achevé leur éducation, il fut successivement nommé sénateur, secrétaire d'État, adjoint du ministre de l'instruction publique et curateur de l'université de Moscou, où il a laissé les meilleurs souvenirs : toutes ces différentes charges ne l'empêchèrent jamais de cultiver les lettres; il avait surtout les classiques grecs en prédilection. Ses œuvres, rassemblées en 3 vol. (Saint-Pétersbourg, 1820), sont vraiment remarquables, autant par une grande pureté de style que par une singulière et incroyable dexterité d'esprit. Pce A. GN.

Gretch, *Essai sur l'histoire de la littér. russe.*

MOUREAU (*Agricol*), homme politique français, né à Avignon, en 1766, mort le 23 novembre 1842. Après avoir terminé ses études, il entra dans la congrégation des frères de la Doctrine chrétienne, et professa les humanités au collége d'Aix, puis la rhétorique à celui de Beaucaire. Il embrassa avec enthousiasme la cause de la liberté, et rédigea pendant quelque temps (avec Tournal *Le Courrier d'Avignon*, feuille remarquable par une critique hardie, que ne se permettaient pas encore les autres journaux français. Élu procureur de la commune d'Avignon en décembre 1792, puis membre du directoire du département de Vaucluse, il acquit une grande popularité, et fut chargé de plusieurs missions par divers commissaires de la Convention. Jaloux de son influence, ou plutôt blessés par la manière indiscrète dont il en faisait montre, les représentants du peuple Poultier-Delmotte et Rovère, alors en mission dans le comtat, le firent arrêter et transférer à Paris, où il fut enfermé au Luxembourg. Ses amis réclamèrent sa mise en liberté à la société des Jacobins, et le présentèrent comme une victime de son patriotisme. Il fut réclamé également par les clubs de Beaucaire et d'Avignon. La société des Jacobins prit sa cause en considération, et lui nomma des défenseurs officieux. Moureau fut relaxé; il dut particulièrement son élargissement à Robespierre et à Payan, agent national de la commune de Paris, avec lesquels il avait ouvert une active correspondance (1). Il alla, le 25 avril 1794, remer-

(1) Ce fut Moureau qui fournit à Robespierre les dé-

cier la société des Jacobins de lui avoir fait rendre justice, et y obtint une sorte d'ovation. Appelé comme témoin dans l'affaire de Matthieu Jouve, dit *Jourdan Coupe-Tête*, son ennemi personnel, il le dénonça comme « royaliste, contre-révolutionnaire et fédéraliste »; ce fut sur ces trois accusations banales, dont la dernière était tout à fait contradictoire avec les deux autres, que Jourdan Coupe-Tête fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris. Moureau eût pu lui reprocher bien d'autres crimes, malheureusement mieux prouvés. De retour dans les départements méridionaux, Moureau y fut reçu comme un personnage de haute importance. Président de la Société populaire d'Avignon, affilié aux autres clubs de la Provence, agent actif des comités de Paris, il devint la terreur des modérés de son pays. Quoique sa correspondance avec Robespierre, Payan, Maignet, etc., eût été saisie après le 9 thermidor an II, il ne fut pas inquiété immédiatement; mais en 1797, à l'époque des élections, il fut destitué et arrêté comme l'un des auteurs des troubles qui à cette époque ensanglantèrent de nouveau Avignon. Après treize mois de détention, il fut acquitté par le tribunal de Grenoble. En floréal an VII, élu député au Conseil des Cinq Cents par l'assemblée scissionnaire du Vaucluse, il donna presque aussitôt sa démission, et refusa toute place sous le Directoire, le consulat et l'empire, vivant modestement de la profession d'avocat. Ce ne fut que durant les Cent Jours qu'il accepta les fonctions de procureur impérial près la cour d'assises du Vaucluse. Atteint, à la seconde restauration, par la loi du 29 octobre 1815, et mis en surveillance à Rouen, il revint à Paris en 1817, fut nommé le 20 février 1832 juge de paix du 3e arrondissement de Paris, se démit de ces fonctions en avril 1838, et termina ses jours dans l'étude et la retraite. On a de Moureau : *Réflexions sur les protestations du pape Pie VII, relatives à Avignon*; — *Essai sur l'esprit des lois françaises relatives à l'adoption des enfants naturels*; 1818, in-8°; — quelques brochures sur l'organisation du jury et les listes électorales. H. L.—R.

Le Moniteur universel, an II (1794) n° 115 292; an V, n° 162; an VII, n° 223. — *Biographie moderne* (Paris, 1806). — *Galerie historique des Contemporains* (Mons, 1827).

MOURET (*Jean-Joseph*), compositeur français, né en 1682, à Avignon, mort le 22 décembre 1738, à Charenton, près Paris. Fils d'un marchand de soie, il reçut une bonne éducation et se fit connaître dès l'âge de vingt ans par des morceaux de musique pleins de grâce et de facilité. Il vint en 1707 à Paris, et fut bientôt recherché de la meilleure compagnie pour les agréments de son esprit et de sa voix. La duchesse du Maine le chargea d'écrire la musique de ces fêtes brillantes que l'on nommait *les nuits de Sceaux*; il composa dans l'une de ces occasions *Les Amours de Ragonde et Colin, ou la soirée de village*, comédie burlesque due à la plume de Destouches, et qui obtint encore du succès lorsqu'elle reparut en 1742 sur la scène de l'Académie royale. Il donna en outre à ce théâtre la musique de sept opéras ou ballets : *Les Fêtes de Thalie* (1714), joué quatre-vingts fois de suite; *Ariane et Thésée* (1717); *Pirithoüs* (1723); *Les Amours des Dieux* (1727); *Le Ballet des Sens* (1732); *Les Grâces* (1735); et *Le Temple de Gnide* (1741). A l'exception de ce dernier, ces divers ouvrages furent accueillis avec faveur et repris plusieurs fois; ils ont tous été gravés. On a encore de Mouret des *Cantates* et *Cantatilles*, trois livres d'*Airs sérieux et à boire*, des *Sonates* pour flûtes ou violons, des *Fanfares*, et six recueils de *Divertissements* pour la Comédie-Italienne. Ce musicien plaît surtout par l'heureux choix de ses motifs et par la gaîté de ses airs, dont beaucoup ont été chantés pendant longtemps et se sont en quelque sorte perpétués jusque dans les vaudevilles modernes. Les œuvres légères de Panard, de Favart, etc. n'ont dû en grande partie leur succès qu'en empruntant à Mouret ses mélodies vives et naturelles. En 1736 il essuya une triple infortune, qui dérangea son esprit et abrégea ses jours : il perdit environ 5,000 livres de pension que lui rapportaient l'intendance de la musique de la duchesse du Maine, la direction du concert spirituel et la place de compositeur de la Comédie-Italienne. On fut obligé de l'enfermer chez les Pères de la Charité à Charenton, où il mourut. P. L.

Achard, *Dict. de la Provence*. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*. — De Léris, *Dict. des Théâtres*.

MOURGUE (*Jacques-Augustin*), économiste et philanthrope français, né à Montpellier, le 2 juin 1734, mort à Paris, en janvier 1818. Nommé directeur des travaux du port de Cherbourg, il s'y lia avec Dumouriez, alors commandant de cette place, qui le présenta plus tard à Louis XVI comme apte à succéder à Roland dans les fonctions de ministre de l'intérieur. Ce poste, alors si difficile à remplir, lui fut confié le 13 juin 1792, et cinq jours après Mourgue donna sa démission. Vivant depuis lors loin des affaires politiques, il ne s'occupa plus que de bonnes œuvres et de travaux philanthropiques. L'un des administrateurs du mont de piété de Paris et membre du conseil général des hospices civils, il se distingua par son zèle et son activité dans les améliorations nombreuses que subirent les hôpitaux et les hospices. Il proposa l'établissement d'une caisse de prévoyance, qui recevrait les plus faibles économies de l'ouvrier et du domestique, en donnant un intérêt que le temps augmenterait assez pour pouvoir fournir une ressource suffisante, dans les mauvais jours, à la vieillesse. Mourgue était membre des sociétés de

tails de la mort d'Agricole Viala (voy. ce nom), son neveu, qui fut, avec le jeune Barra, admis aux honneurs du Panthéon, et dont la fête devait, dit-on, servir à l'exécution des projets de Robespierre contre la Convention.

Montpellier et de Bordeaux. Louis XVIII lui conféra la croix d'Honneur le 5 août 1814. On a de Mourgue : *Vues d'un citoyen sur la composition des États Généraux*; 1788, in-8°; — *De la France relativement à l'Angleterre et à la maison d'Autriche*; Paris, 1797, in-8°. — *Convient-il à la France d'avoir un Acte de navigation général et indéfini?* Paris, 1798, in-8°; — *Plan d'une caisse de prévoyance et de secours présenté à l'Administration des Hospices et Secours à domicile*; Paris, 1809, in-8°. On trouve de Mourgue dans les *Mémoires de la Société des Sciences* de Montpellier : *Plan d'observations sur la cause des variations de l'atmosphère* (1772); — *Expériences sur l'utilité qu'on peut retirer du gaz vineux* (1781), etc. — *Essai de statistique*; Paris, 1800, in-12. Cet ouvrage fut publié sans le consentement de l'auteur. Hallé et Laplace, chargés de l'examiner, en firent à l'Institut un compte rendu favorable. Ce sont des observations sur les naissances, les mariages et les décès qu'il y a eu parmi les habitants de Montpellier de 1772 à 1792, et sur les calculs qui en résultent pour les probabilités de la vie. On y a joint le résultat des tables météorologiques faites par Mourgue à Montpellier pendant l'espace de quatorze années, de 1772 à 1785.

H. F. (de Montpellier).

Moniteur universel, 1792, 1798, 1818. — *Mémoires de la Soc. des Sciences de Montpellier*, t. 2 et 3. — *Biographie* (inédite) *de l'Hérault*.

MOURGUES ou MORGUES (*Matthieu* DE), sieur de SAINT-GERMAIN, littérateur français, né en 1582, dans le Velay, mort le 29 décembre 1670, à Paris. Il prit d'abord l'habit de jésuite et régenta quelques classes à Avignon; mais ayant quitté la société, il se rendit à Paris, et y prêcha avec un tel succès que la reine Marguerite de Valois le choisit, en 1613, pour prédicateur. Ce titre lui fut aussi accordé dans la même année par le roi sur la présentation du cardinal Duperron, et en 1620 il devint aumônier de Marie de Médicis. Dévoué à cette époque à Richelieu, il écrivit sous l'inspiration de ce prélat l'ennuyeux pamphlet intitulé : *Les Vérités chrétiennes* (1620), connu sous le nom de *Manifeste d'Angers*, et dirigé contre ceux qui avaient ôté à la reine mère l'éducation de ses enfants. En 1626 il publia avec les notes du cardinal les *Avis d'un Théologien sans passion*, en réponse aux attaques de quelques écrivains étrangers. Lorsque Richelieu se brouilla avec la reine mère, il ne réussit pas à détacher d'elle l'abbé de Saint-Germain; voulant le punir de son dévouement, il l'empêcha d'obtenir à Rome les bulles pour l'évêché de Toulon, auquel le roi l'avait désigné. Aussi l'abbé fût-il obligé de renoncer à cette nomination et de se contenter d'une pension sur l'évêché. Après l'arrestation de Marie de Médicis à Compiègne, il se cacha quelque temps dans sa famille, et, averti des poursuites que le cardinal avait ordonnées contre lui, il alla rejoindre sa maîtresse à Bruxelles (1631), et la suivit en Hollande, en Angleterre et à Cologne. La mort du cardinal lui permit de rentrer à Paris; il se retira dans la maison des Incurables, où chaque année il prêcha le panégyrique de saint Joseph. Parmi les nombreux écrits de Saint-Germain, dont la plupart ont paru à l'étranger et sans nom d'auteur, nous citerons : *Diverses pièces pour la défense de la reine mère et de Louis XIII*; Anvers, 1637-1643, 2 vol. in-fol. : ce recueil peut être consulté avec fruit, en mettant de côté les injures, les récriminations, les imputations suspectes dont il est rempli; — *La seconde Savoisienne, où se voit comme les ducs de Savoie ont usurpé plusieurs États appartenant au roi de France*; Grenoble, 1630, in-8°; on attribue aussi cet écrit à François de Rechignevoisin, seigneur de Suron; l'auteur de la première *Savoisienne* était Antoine Arnauld; — *Discours sur le prince* (de Balzac); Paris, 1631, in-8°; — *Abrégé de la vie du cardinal de Richelieu*; Paris, 1643, in-4°; — *Sermons*; Paris, 1665, in-8°. Il avait laissé manuscrite une *Histoire de Louis XIII et de tout son règne*, qu'il ne voulut jamais mettre au jour de son vivant; on ignore ce qu'elle est devenue.

P. L.

Bayle, *Dict. Hist. et crit.* — Lelong, *Biblioth. Hist. de la France*.

MOURGUES (*Michel*), érudit français, né vers 1642, en Auvergne, mort en 1713, à Toulouse. Il est probable que sa famille était originaire de Saint-Flour. Admis dans la Compagnie de Jésus, il s'y distingua par sa droiture, son érudition et sa piété. Il professa pendant longtemps la rhétorique et les mathématiques au collége de Toulouse, et mourut dans cette ville, d'une maladie épidémique. Ses principaux ouvrages sont : *Nouveaux Éléments de Géométrie par des méthodes particulières en moins de cinquante propositions*; Toulouse, 1680, in-12; réimpr. dans différentes villes; — *Traité de la Poésie françoise*; ibid, 1685, in-12; Paris, 1724, 1729, 1754, in-12, avec des additions du P. Brumoy. « L'auteur, dit Sabatier, a joint à ses préceptes quelques exemples de sa façon, et entre autres un du chant royal et de la ballade, dont il paraît avoir bien saisi l'esprit »; — *Recueil d'apophthegmes ou bons mots anciens et modernes mis en vers français*; Toulouse, 1694, in-12; — *Parallèle de la Morale chrétienne avec celle des anciens philosophes*; ibid., 1701, in-12; Paris, 1701; Bouillon, 1769, in-12 : Feller, qui est vraisemblablement l'éditeur de la dernière édition, place cet ouvrage au-dessus de tous les autres; on y trouve à la suite une paraphrase chrétienne du *Manuel d'Épictète*, composée par un solitaire de l'Orient en langue grecque et demeurée inconnue jusqu'au dernier siècle; — *Plan théologique du pythagorisme et des autres sectes savantes de la Grèce, pour servir d'éclaircissements aux ouvrages polémi-

membre de l'académie de cette ville. On a de lui : *Encomium Rupellæ, ou Éloge de La Rochelle, latin-français*; La Rochelle, 1771, in-8°; — *Principes de l'Art oratoire*; Paris, 1788, in-8°; la 2e édit. porte le titre de *Nouveau Plan de Rhétorique* (Paris, 1804, in-12); — *L'Alphabet raisonné, ou explication de la figure des lettres*; Paris, 1808, 2 vol. in-8°; — *Roman d'optique, ou probabilités sur l'existence des différentes espèces de vues, d'après lesquelles on examine si l'homme voit la nature sous son plus bel aspect*; Paris, 1810, in-12; 2e édit., corrigée, 1820, in-8°; — *Discours et Dissertations littéraires sur différents sujets*; Paris, 1812, in-8°; — *Plaidoyer sur quatre espèces de fleurs*; Paris, 1817, in-8°; ces fleurs sont le lis, la rose, l'œillet et l'immortelle, emblèmes de la noblesse, de la beauté, de l'estime et de la durée; — *Des merveilleux Effets de la vis d'Archimède rapprochés des mystères de la religion*; La Rochelle, 1821, in-8° fig. P. L.

Lesson, *Fastes historiques*, I, 20. — Gautier, *Statist. de la Charente-Infér.* — Rainguet, *Biographie Saintongeaise*.

MOUSSAYÉ (La). *Voy.* La Moussaye.

MOUSTAPHA. *Voy.* Mustapha.

MOUSTIER (de), famille originaire de la Franche-Comté, dont on sait la filiation à partir de *Renaud* de Moustier, qui accompagna Philippe-Auguste à la troisième croisade et qui périt en 1190, au siége de Saint-Jean d'Acre.

Roger, *La Noblesse de France aux croisades*. — La Chesnaye des Bois, *Dict. de la Noblesse*. — Guillaume, *Hist. des Sires de Salins* (Besançon, 1758), I, 231.

MOUSTIER (*Éléonore-François-Élie*, comte, puis marquis de), général et diplomate français, né le 15 mars 1751, à Paris, mort le 28 janvier 1817, à Bailli, près Versailles (1). Après avoir passé quelque temps au collége des Jésuites de Heidelberg, il fit à Besançon l'apprentissage des armes, et passa en 1767 comme sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Navarre, auquel le régiment de Moustier venait d'être réuni. Attaché en 1769 à l'ambassade du marquis de Clermont d'Amboise, son beau-frère, il resta deux ans à Lisbonne, et le suivit encore en 1775 à Naples. En 1778 il fut nommé à la fois mestre de camp d'un régiment de dragons, et ministre du roi près l'électeur de Trèves. Il se rendit à Londres en 1783, après la signature de la paix, et fut chargé d'y régler certaines difficultés relatives à l'Espagne. Il avait remplacé depuis 1787 M. de La Luzerne aux États-Unis lorsque la révolution éclata; le désir de suivre de plus près le mouvement des esprits l'engagea à solliciter un congé, et il revint à Paris à la fin de 1789. Pendant son séjour, on l'envoya en ambassade à Berlin (1790). Au mois de septembre 1791 il fut rappelé par une lettre autographe de Louis XVI, qui lui proposait pour la seconde fois le ministère des affaires étrangères (1). Mais à son arrivée l'autorité royale était déjà débordée; dans de telles circonstances son caractère ferme et ses principes monarchiques bien connus ne pouvaient que compromettre le roi; celui-ci le comprit, agréa son refus, et lui donna l'ambassade de Constantinople (2). Le comte de Moustier renonça bientôt à ce poste, et se rendit auprès des princes, qui lui conférent des pouvoirs illimités pour traiter avec les souverains alliés des intérêts de la monarchie française. Il venait d'obtenir du roi de Prusse de reconnaître le comte de Provence comme régent du royaume pendant la captivité de Louis XVI, lorsque la retraite de l'armée prussienne donna un autre cours aux événements; sa correspondance secrète fut saisie, et un décret d'accusation fut voté contre lui, le 22 octobre 1792, à la demande de Hérault de Séchelles. Il résida tour à tour en Angleterre et en Prusse, et la considération que pendant ses missions il s'était acquise dans ces deux cours le mit plus d'une fois à même de se rendre utile aux princes exilés (3). A la fin de 1795, après le désastre de Quiberon, et quand le cabinet de Londres promettait de nouveaux secours aux royalistes, il fut nommé commissaire général de Louis XVIII dans les départements insurgés; la pacification de la Vendée en 1796 le força de pourvoir de nouveau à sa sûreté. Devenu marquis par la mort de son frère aîné (1801), M. de Moustier résida à Berlin en qualité d'envoyé secret du comte de Provence jusqu'en 1806, où, par suite de l'occupation de la Prusse, il passa encore une fois en Angleterre. Il ne rentra en France qu'en 1814, et accompagna le roi à Gand. En 1816 il se retira dans une maison de campagne qu'il possédait près de Versailles, et y mourut d'une attaque d'apoplexie. Il avait été nommé maréchal de camp, le 30 décembre 1814, pour prendre rang du 1er janvier 1794, et lieutenant général,

(1) Son père, *Louis-Philippe-Xavier*, né le 5 novembre 1707, au château de Nans, servit avec distinction en Allemagne, en Italie et en Flandre, devint maréchal de camp en 1761, et mourut en avril 1776, à Paris, laissant la réputation d'un des meilleurs officiers de cavalerie de l'armée. — Son frère aîné, *Charles*, né en 1739 et mort le 17 octobre 1801, à Paris, prit part à la guerre de Sept Ans, et fut créé en 1780 maréchal de camp. Élu en 1788 député de la noblesse de Franche-Comté aux états généraux, il quitta cette assemblée au moment de la fusion des trois ordres. Arrêté en 1793, il fut mis en liberté après le 9 thermidor.

(1) Mirabeau avait envoyé dès le 20 octobre 1790 la note suivante à la cour : « Il faut avant tout avoir quelqu'un au conseil avec qui l'on puisse causer à cœur ouvert. Il faut y faire entrer M. de Moustier... » (*Corresp. de Mirabeau avec le comte de La Marck*, II, 274, et III, 236, 250).

(2) Tous les détails de cette affaire se trouvent dans la *Correspondance de Mirabeau* (III, 247, 259, 254, 257 et 259), dans les *Mémoires d'un homme d'État* (I, 231) et dans les *Mémoires* de Bertrand de Molleville (éd. 1797, I, 200). « Sa réputation méritée de talent, d'instruction et d'énergie, dit ce dernier, le fit regarder comme un homme dangereux pour la révolution et anima contre lui tous les partis qui la soutenaient. »

(3) Voy. les *Lettres de Louis XVIII au comte de Saint-Priest*, p. 48.

le 2 octobre 1816. On a de lui : *De l'Intérêt de la France à une constitution monarchique;* Berlin, juillet, 1791, in-8°; — *De l'Intérêt de l'Europe dans la révolution française;* Londres, 1793, in-8°; — *Observations sur les déclarations du prince de Cobourg aux Français par un royaliste français;* Londres, 1795, in-8°; — *De l'Intérêt de la monarchie prussienne dans les conjonctures actuelles;* en Allemagne, févr. 1796, in-8°. La plus grande partie des ouvrages sortis de sa plume est restée inédite.

Courcelles (De), *Dict. hist. des Généraux français.* — *Documents particuliers.*

MOUSTIER (*Clément-Édouard*, marquis DE), diplomate français, fils unique du précédent, né le 2 janvier 1779, à Coblentz, mort le 5 janvier 1830, à Paris. Il avait treize ans quand son père, décrété d'accusation par la Convention, chercha un asile à l'étranger. Tout fils d'émigré, sous peine d'être réputé émigré lui-même, devait être rentré en France avant quatorze ans; Édouard de Moustier allait atteindre cet âge; il quitta l'Académie de Stuttgard, où il étudiait, et revint à Paris avec son précepteur dans les derniers jours de 1792. Tour à tour incarcéré, puis s'associant avec ardeur aux efforts tentés contre le pouvoir révolutionnaire, il s'expatria à la suite du mouvement du 13 vendémiaire, où il avait été blessé, et alla en Angleterre retrouver son père. Au mois de mars 1796, il alla se joindre, dans la basse Normandie, au détachement du comte de Frotté, près duquel il combattit en qualité d'aide de camp jusqu'à la pacification. Il revint à Paris à l'époque où fut tenté le mouvement royaliste que comprima le coup d'État du 18 fructidor. Attaché le 1er mai 1800, comme élève diplomatique, au ministère des affaires étrangères, il remplit, de 1800 à 1812, différentes missions en Allemagne, et fut successivement secrétaire de légation, chargé d'affaires à Dresde, ministre plénipotentiaire près du grand-duc de Bade et du roi de Wurtemberg; il quitta ce dernier poste au commencement de 1813 pour rentrer dans la vie privée. Il ne reprit du service qu'à la fin de 1820, et alla à Hanovre et de là à Berne en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire. Sa mission en Suisse fut marquée par plusieurs négociations importantes. Élu député du Doubs en 1824, il suivait à Paris les travaux de la session lorsque Châteaubriand quitta le ministère des affaires étrangères; l'intérim lui en fut confié, avec le titre de directeur des affaires politiques, et ce fut en qualité d'ambassadeur qu'ensuite il retourna en Suisse. Il passa en 1825 à l'ambassade d'Espagne. De graves difficultés l'y attendaient. A la mort de Jean IV, la guerre civile avait éclaté en Portugal. Les grandes puissances continentales, redoutant une intervention anglaise, insistaient près de la cour de Madrid pour qu'elle ne donnât aucune marque de la faveur qu'elle semblait porter à la cause de don Miguel. Bien que cette conduite fût en opposition avec les idées personnelles de M. de Moustier et qu'il ne le cachât pas à son gouvernement, il agit énergiquement dans le sens qui lui était indiqué; mais malgré les protestations du gouvernement espagnol, ses préférences se trahirent par des actes patents, et dès lors le cabinet des Tuileries dut rappeler son ambassadeur. Il avait épousé en 1808 la fille unique du comte de La Forest.

Son fils aîné, *Léonel*, a été envoyé en 1849 à l'Assemblée législative par le département du Doubs; il est depuis 1853 envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Berlin.

Documents particuliers.

MOUTON (*Jean*), compositeur français (1) du seizième siècle, et qui occupa une des places les plus distinguées parmi les maîtres de cette époque. Élève du fameux Josquin Desprez, Jean Mouton jouissait déjà, sous le règne de Louis XII, d'une grande réputation, qu'il s'était faite par ses compositions; on cite, entre autres, le motet qu'il écrivit, en 1509, pour la naissance de la seconde fille de ce prince, et celui qu'il composa, en 1514, sur la mort d'Anne de Bretagne. François Ier l'attacha à son service. Ce monarque, protecteur des arts et des artistes, avait divisé sa chapelle en deux corps, dont l'un, appelé *Chapelle de musique*, était composé de chanteurs et de quelques instrumentistes; l'autre, nommé *Chapelle de plain-chant*, comprenait les chantres et les ecclésiastiques destinés à chanter les hautes messes et les heures canoniales. Dans certaines solennités, ces deux corps se réunissaient, et on leur donnait alors le nom de *Grande chapelle*. Un seul chef était à leur tête, avec le titre de maître de la chapelle-musique; deux sous-maîtres pour la musique, un pour le plain-chant, l'aidaient dans l'exercice de ses fonctions (2). Cette place de maître de chapelle fut donnée à Jean Mouton. Glaréan, qui vécut à Paris depuis 1521 jusqu'en 1524, dit que cet artiste était en grande faveur auprès de François Ier, et nous apprend qu'il dédia des messes de sa composition au pape Léon X, qui lui en témoigna sa satisfaction. On ignore la date de sa mort. On trouve à la Bibliothèque impériale de Paris, sous le numéro 1506 du supplément des manuscrits français, un compte de la chapelle de François Ier, dressé en 1532 par maître Benigne-Sevré, conseiller du roi. Jean Mouton ne figure à aucun titre dans ce compte, ce qui doit faire supposer qu'alors il avait cessé de vivre.

(1) Glaréan, qui le vit à Paris en 1521 et qui s'entretint avec lui au moyen d'un interprète, dit qu'il était né en France. Cependant Guicciardini en fait un Belge. Le témoignage de Glaréan paraît plus certain.

(2) Jusqu'en 1543 les virtuoses de la chapelle chantaient aux fêtes et divertissements de la cour. Mais à cette époque François Ier établit un corps de musiciens indépendant du service divin, et l'attacha spécialement à sa chambre. Des joueurs d'épinette s'y font remarquer. Le fameux luthiste Albert en faisait les délices.

Les messes de Jean Mouton étaient très-estimées. Ce compositeur possédait à fond la science musicale. Son chant était facile et naturel. Ce qui reste de ses ouvrages prouve qu'il était en effet très-habile. Octave Petrucci, de Fossombrone, a publié, en 1508, un livre contenant cinq messes de Jean Mouton, et qui sont intitulées, la première, *sine nomine*, n° 1, la seconde, *Alleluia*, la troisième, *Alma Redemptoris*, la quatrième, *sine nomine*, n° 2, et la cinquième, *Regina mater*. Plusieurs messes du même compositeur sont conservées en manuscrit dans les archives de la chapelle pontificale, à Rome; on y trouve, entre autres, la messe sur la chanson française *Dites-moi toutes vos pensées*. On sait qu'à cette époque les compositeurs prenaient souvent pour thème obligé, dans la musique d'église, les airs qui avaient le plus de popularité, et qu'ils décoraient de toutes les subtilités de l'art. La bibliothèque de Munich renferme aussi des messes manuscrites de Jean Mouton. On trouve des motets, à 4 et 5 voix, du même musicien dans les premier, second, troisième et quatrième livres de la collection des motets de la couronne, publiés par Octave Petrucci, et dans les autres recueils du temps. Les histoires de la musique de Hawkins, de Burney et de Forkel offrent aussi, comme renseignements, des motets de Jean Mouton. Ses madrigaux étaient fort goûtés; on trouve à la Bibliothèque du Conservatoire de Paris, dans le premier volume de la collection Eler, le madrigal à 6 voix, *Vrai Dieu d'amour*, composé par ce musicien. D. Denne-Baron.

Guillaume du Peyrat, *Hist. ecclésiastique de la Cour, ou les antiquités et recherches de la chapelle ou oratoire du roy de France*. — Glaréan, *Dodécachordon*. — Burney, *A general History of Music*. — Forkel, *Allgemeine Geschichte der Musik*. — Castil-Blaze, *Chapelle-Musique des Rois de France*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Patria, *Hist. de l'Art musical en France*.

MOUTON (*Gabriel*), astronome français, né en 1618, à Lyon, où il est mort, le 28 septembre 1694. Attaché dès l'âge de quatre ans comme enfant de chœur à l'église de Saint-Paul, il en devint vicaire perpétuel en 1654. Il était docteur en théologie. Tous ses loisirs étaient consacrés aux mathématiques; ses études l'avaient même rendu si distrait qu'en célébrant la messe il lui arrivait souvent de demander à celui qui la servait où il en était. Son principal ouvrage a pour titre: *Observationes diametrorum Solis et Lunæ apparentium* (Lyon, 1670, in-4°); il contient aussi des mémoires intéressants sur les interpolations et sur le projet d'une mesure univer-verselle tirée du pendule. Dès 1661 il avait déterminé le diamètre du Soleil dans son apogée, et malgré le peu de secours qu'il avait pour une expérience si délicate, on a trouvé, par la suite, peu de chose à y changer. On a encore de lui dans les *Tables* de Gardiner (Avignon, 1770, in-fol.) des logarithmes calculés à sept décimales. P. L.

Pernetti, *Lyonnais dignes de mémoire*, II. — Lalande, *Bibl. Astronom.*

MOUTON (*Jean-Baptiste-Sylvain*), écrivain ecclésiastique, né en 1740, à La Charité-sur-Loire, mort le 13 juin 1803, à Utrecht. Il émigra en 1792, et se retira en Hollande, où il fit paraître, de 1793 à 1803, la continuation des *Nouvelles ecclésiastiques*, qui avaient cessé d'être imprimées à Paris. Ce recueil ne fut pas continué après la mort de l'abbé Mouton. A. L.

Dict. Hist.. — Quérard, *La France Littéraire*.

MOUTON (*Georges*), comte de Lobau, pair et maréchal de France, né à Phalsbourg (Meurthe), le 21 février 1770, mort à Paris, le 27 novembre 1838. Issu d'une famille de commerçants, il avait reçu une éducation fort incomplète, quand la révolution vint lui ouvrir une carrière à laquelle il n'aurait sans doute pas songé. Il s'enrôla comme soldat, le 1er août 1792, dans le 9e bataillon des volontaires de son département, devint lieutenant (16 août), capitaine (5 novembre), fit avec ce corps les premières campagnes aux armées du nord, et fut choisi pour aide de camp par le général Meunier (13 octobre 1793). Passé à l'armée d'Italie, il devint chef de bataillon (30 octobre 1797) et aide de camp du général Joubert (21 novembre 1798), qui fut tué à ses côtés à la bataille de Novi. Moreau l'avait nommé (14 juillet 1799) chef de la 3e demi-brigade d'infanterie; mais Mouton ne fut confirmé dans ce grade que le 21 octobre 1800. Peu auparavant, il avait pendant quelques mois commandé à Rome le château Saint-Ange. Renfermé dans Gênes avec son régiment, après avoir lutté dans les montagnes contre un ennemi qui lui était supérieur en forces et surtout contre la misère, il prit une part brillante au siége que Massena soutint dans cette ville, et dans une sortie, à l'attaque du fort Quezzi, il fut atteint d'une balle qui lui traversa le corps. Laissé pour mort sur le champ de bataille, il ne dut la vie qu'au dévouement d'un ami. Peu après la capitulation de Gênes (2 juin 1800), Mouton rentra en France et fut ensuite appelé au camp de Boulogne, où Bonaparte le nomma membre de la Légion d'Honneur (11 décembre 1803), puis officier de l'ordre (14 juin 1804). Devenu empereur, il s'attacha Mouton, qu'il fit général de brigade (1er février 1805) et son aide de camp (7 mars suivant). Depuis ce moment, Mouton, que Napoléon appréciait de plus en plus, malgré toute sa franchise et sa brusquerie, prit part à toutes les campagnes de l'empire, fut promu commandant de la Légion d'Honneur (30 mai 1807), se distingua à Iéna, à Pultusk, à Friedland, et obtint le grade de général de division (6 octobre suivant). Employé en Espagne sous les ordres du maréchal Bessières, il commanda, le 14 juillet 1808, de sa personne, une charge à la baïonnette, enleva la ville de Medina, assura ainsi le succès de la journée de Médina del Rio

Secco, et, le 10 novembre suivant, il contribua à la prise de Burgos et à la déroute de l'armée d'Estramadure, qui avait égorgé en son chemin le comte de Torrès, son général, et qui perdit dans cette journée plus de six mille hommes, douze drapeaux et vingt-cinq pièces de canon. Appelé ensuite à la grande armée, il exécuta, le 21 avril 1809, sur le pont embrasé de Landshut, un mouvement dont l'audace et le succès frappèrent d'admiration l'empereur lui-même, qui n'avait pas cru pouvoir l'ordonner. Ce mouvement, qui empêcha la jonction du général autrichien Hiller avec l'armée du prince Charles, valut aux Français des avantages immenses. Le 21 mai suivant, Mouton se couvrit de gloire à la tête des fusiliers de la garde impériale, et s'empara définitivement du village d'Essling, que les Autrichiens avaient pris quatre fois dans la journée. Sa conduite dans cette bataille et les services qu'il rendit à l'armée pendant son séjour dans l'île de Lobau lui valurent le titre de comte du nom de l'île où il s'était illustré.

Promu grand officier de la Légion d'Honneur (30 juin 1811), Mouton accompagna Napoléon en Russie, partagea la gloire et les dangers de cette campagne, et revint en France avec l'empereur, quand ce dernier remit à Murat, roi de Naples, le commandement de l'armée. L'année suivante, il combattit en Saxe et contribua aux succès de Giesshubel et de Tacknitz. Le 29 juillet 1813, il avait été nommé aide de camp major de la garde impériale. Demeuré à Dresde après la bataille de Leipzig, il fut, au mépris d'une capitulation, traité en prisonnier de guerre et conduit en Hongrie, où il fut retenu jusqu'à l'abdication de Napoléon. La première restauration le fit chevalier de Saint-Louis, le 8 juillet 1814, et le 30 décembre suivant inspecteur général d'infanterie. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon, dès le 20 mars 1815, le nomma commandant de la 1re division militaire et pair de France, le 2 juin suivant. A cette époque, il prit le commandement du 5e corps de l'armée du nord, et le 18 de ce mois, à la bataille de Waterloo, il avait glorieusement résisté avec six mille hommes à trente mille commandés par le général Bulow, lorsque, surpris par les Prussiens au moment où il ralliait les débris de l'armée, il fut fait prisonnier et conduit en Angleterre. Compris dans l'article 2 de l'ordonnance du 24 juillet suivant, il ne put rentrer en France après le second retour du roi, habita la Belgique, et n'obtint qu'en 1818 l'autorisation de revoir sa patrie. Il fut mis en non-activité le 1er janvier 1819 et compris, le 9 juin suivant, comme disponible au cadre d'état-major. On semblait avoir oublié son nom et ses services lorsqu'en avril 1828 les électeurs du département de la Meurthe l'envoyèrent à la chambre des députés, où il vota constamment avec l'opposition libérale. Pendant les journées de Juillet 1830, il fit partie de la commission municipale qui remit le pouvoir aux mains du duc d'Orléans, et ce prince, devenu roi, le nomma grand-croix de la Légion d'Honneur (19 août) et commandant général de la garde nationale de Paris (26 décembre) après la démission de La Fayette. Compris dans le cadre d'activité de l'état-major général (7 février 1831), il eut à combattre une sorte d'émeute qui, du 5 au 10 mai suivant, se renouvelait chaque soir sur la place Vendôme. Pour éviter la violence des charges de cavalerie, et surtout l'effusion du sang, il imagina, de concert avec Gabriel Delessert (depuis préfet de police) de faire venir des pompes à incendie, et de lancer sur les groupes compacts de curieux et d'émeutiers des colonnes d'eau, qui les dispersèrent en un instant. Des caricatures sans nombre semèrent à cette occasion mille plaisanteries sur le général Lobau; mais assurément on ne put que louer son humanité et sa modération. Le 30 juillet suivant, il reçut le bâton de maréchal des mains du roi, qui, le 27 juin 1833, le nomma pair de France. Ce fut au sein de ces dignités qu'il termina sa carrière. Son éloge fut prononcé à la chambre des pairs par M. le comte Philippe de Ségur, dans la séance du 17 juin 1839; la ville de Paris donna son nom à une nouvelle rue, et plaça son buste à l'hôtel de ville. Enfin, une statue en bronze lui a été érigée sur une des places de Phalsbourg. H. FISQUET.

Rouval (A.-A.). *Vie du maréchal comte de Lobau*; 1838, in-8°. — Ph. de Ségur, *Éloge historique*; 1839, in-8°. — *Anecdotes de la vie militaire et politique du maréchal comte de Lobau*; 1839, in-8°. — *Nouvelle Notice historique sur la vie et la mort du comte de Lobau et sur toutes les campagnes de cet illustre guerrier sous l'empereur Napoléon*; 1838, in-12. — *Moniteur universel*; 1839, pages 1004 et 1005.

MOUTON-DUVERNET (*Régis-Barthélemi*, baron), général français, né le 3 mars 1769, au Puy-en-Velay, fusillé, le 27 juillet 1816, à Lyon. A dix-sept ans il s'engagea dans le régiment de la Guadeloupe, fit quelques campagnes maritimes, passa en 1793 à l'armée des Alpes et servit au siége de Toulon comme capitaine-adjudant major. Envoyé en Italie, il fut blessé grièvement à l'attaque du pont d'Arcole (1796). Après avoir pris part aux guerres de Prusse et de Pologne, il devint colonel du 63e régiment de ligne (1807), se rendit en Espagne, et entra de vive force dans la ville d'Uclès (12 janvier 1809), défendue par une garnison de huit mille hommes; ce fait d'armes lui valut le titre de baron de l'empire. Promu au grade de général de brigade le 21 juillet 1811 et à celui de général de division le 4 août 1813, il concourut avec distinction à la campagne de Saxe. Lors de la première restauration Mouton-Duvernet fut nommé chevalier de Saint-Louis et commandant de Valence. Au retour de Napoléon il fut un des premiers à se joindre à lui. Élu député de la Haute-Loire, il engagea la chambre des représentants à proclamer, après le désastre

de Waterloo, Napoléon II empereur. « A ce nom, dit-il, il n'y aura pas un Français qui ne s'avance pour défendre l'indépendance nationale, c'est-à-dire le souverain pour lequel on a déjà versé tant de sang et fait tant de sacrifices. L'armée de la nation se rappelle que sous Louis XVIII elle a déjà été profondément humiliée ; elle se rappelle qu'on a traité de brigandages les services qu'elle a rendus à la patrie depuis vingt-cinq ans. Voulez-vous lui rendre tout son courage et l'opposer avec succès à l'ennemi, proclamez Napoléon II. » Dans les premiers jours de juillet 1815, il fut envoyé à Lyon avec le titre de gouverneur par le gouvernement provisoire, et, bien qu'il eût mis de l'empressement à protester de son dévouement au roi, il fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet, et déféré avec dix-huit officiers généraux à la juridiction militaire comme coupable « d'avoir trahi le roi et attaqué la France et le gouvernement à main armée avant le 23 mars ». Réfugié dans la demeure d'un royaliste, M. de Meaux, maire de Montbrison, il échappa pendant près d'une année aux poursuites. Las de cette existence incertaine, il se constitua volontairement prisonnier, et comparut à Lyon, le 15 juillet 1816, devant un conseil de guerre présidé par le général Darmagnac. Après d'assez longs débats, il fut condamné à mort. Il en appela en vain au conseil de révision. Sa femme, qui se trouvait à Paris, présenta un recours en grâce au comte d'Artois et au duc de Berri ; ni l'un ni l'autre ne voulut l'écouter ; elle se jeta aux pieds de Louis XVIII, qui lui répondit froidement : « Je ne peux vous accorder votre demande. » Le 27 juillet l'infortuné général fut passé par les armes sur le chemin des Étroits, après avoir reçu les secours de la religion. Le lendemain, selon M. de Vaulabelle, quelques-unes des dames royalistes les plus qualifiées de la ville se transportèrent au lieu du supplice, et y firent éclater leur joie à l'aide de danses impies exécutées sur la partie même du sol où Mouton-Duvernet était tombé (1). P. L.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. — Vaulabelle, *Hist. des deux Restaurations*, IV. — Bouchet, *Notice sur la vie et le procès du général Mouton-Duvernet*; Le Puy, 1844, in-8°.

MOUTON-FONTENILLE DE LA CLOTTE (*Marie-Jacques-Philippe*), naturaliste français, né à Montpellier (Hérault), le 8 septembre 1769, mort à Lyon, le 22 août 1837. Après de bonnes études à l'université de sa ville natale, il devint professeur d'histoire naturelle à l'Académie et au lycée de Lyon, membre de l'Athénée, de la Société de Médecine, et des autres sociétés savantes de cette ville. Mouton-Fontenille fut plus tard nommé conservateur du cabinet d'histoire naturelle fondé à Lyon, et exerça ces fonctions jusqu'au 4 avril 1831, époque où il prit sa retraite. On a de lui : *Tableaux des systèmes de botanique généraux et particuliers, contenant 1° le plan de chaque système ; 2° les principes sur lesquels ils sont fondés ; 3° leurs avantages et leurs désavantages ; 4° spécialement le développement du système sexuel de Linné ;* suivis de deux *Mémoires*, dont le premier a pour objet une suite d'observations et d'expériences sur la dessiccation des plantes et leur conservation dans des herbiers ; le deuxième renferme des *Observations* sur les différentes espèces de végétaux des montagnes calcaires et granitiques des environs de Grenoble ; Lyon, 1798 et 1801, in-8° ; — *Observations et expériences sur l'art d'empailler et de conserver les oiseaux*, 1801, in-8° (avec Hénon) ; 2e édition, sous ce titre : *L'Art d'empailler les oiseaux*, contenant des principes nouveaux et sûrs pour leur conserver leurs formes et leurs attitudes naturelles avec la méthode de les classer d'après le système de Linné ; Lyon, 1802, in-8°, avec cinq planches ; — *Dictionnaire des termes techniques de botanique à l'usage des élèves et des amateurs* ; Lyon et Paris, 1803, in-8° ; — *Système des plantes contenant les classes, ordres, genres et espèces, les caractères naturels et essentiels des genres, les phrases caractéristiques des espèces, la citation des meilleures figures, le climat et le lieu natal des plantes, l'époque de leur floraison, leurs propriétés et leurs usages dans les arts, dans l'économie rurale et dans la médecine*, extrait et traduit des ouvrages de Linné ; Lyon et Paris, 1805, 5 vol. in-8°, avec le portrait de Linné, d'après Rollin ; — *Observations sur la Marmotte* ; Paris, 1808, in-8°, avec une planche ; — *Catalogue raisonné des livres qui composent la bibliothèque d'un amateur de la science de la botanique* ; Paris, 1809, in-8° ; — *Coup d'œil sur la Botanique* ; 1810, in-8° ; — *Traité élémentaire d'Ornithologie, contenant : 1° les principes et les généralités de cette science ; 2° l'analyse du système de Linné sur les oiseaux ; 3° la synonymie de Buffon ; 4° les caractères des genres ; 5° la description et l'histoire des espèces européennes* ; suivi de *l'Art d'empailler les oiseaux* ; Lyon et Paris, 1811, 3 vol. in-8° avec 10 planch. gravées en taille-douce ; — *Réponse à M. Aimé Martin sur la critique du Traité élémentaire d'Ornithologie* ; Lyon et Paris, 1813, in-8° ; — *Éloge de Joseph Dombey, médecin, botaniste et naturaliste* ; Bourg, 1813, in-8° ; — *Tableau de concordance des genres d'un pinax des plantes européennes* ; Paris et Lyon, 1815, in-8° ; — *La France en convulsion pendant la seconde usurpation de Buonaparte* ; Paris et Lyon, 1815, in-8° ; — *La France en délire pendant les deux usurpations de Buonaparte* ; Paris et Lyon, 1815,

(1) « Un banquet eut lieu (peu de jours après l'exécution) ; des toasts célébrèrent la mort du général, et, pour compléter cette odieuse parodie, les convives exigèrent qu'on leur servît un foie de *mouton*, qui fut aussitôt percé de cent coups de couteau. » (Bouchet, *Notice sur Mouton-Duvernet.*)

in-8° : brochures politiques qui sont loin d'avoir le mérite des autres écrits de Mouton-Fontenille; — enfin, un grand nombre de *Mémoires* dans les divers recueils scientifiques publiés à Lyon. H. F.

Quérard, *La France Littéraire*. — *Documents particuliers*. — *Biographie* (inédite) *de l'Hérault*.

MOUTONNET-CLAIRFONS (*Julien-Jacques*), écrivain français, né au Mans, le 11 avril 1740, mort à Paris, le 2 juin 1813. Son premier maître fut son oncle, curé près du Mans : il acheva ses études au grand collége de sa ville natale, chez les Oratoriens. A l'âge de dix-huit ans Moutonnet se rendit à Paris. Il faisait ce voyage à pied, car il était pauvre, quand, dévoré par la soif, il rencontra une source vive, où il lui fut permis de se désaltérer. C'est en souvenir de cette aventure qu'il prit, dit-on, le surnom de *Clairfons*. Ses études avaient été bonnes; il était habile helléniste : à Paris, il trouva des élèves, et vécut du produit de ses leçons. Il fut plus tard employé dans les postes ; nous le voyons attaché à cette administration dès l'année 1783; il en faisait encore partie en 1813, quand il mourut, après avoir subi l'opération de la taille. Un biographe nous parle de l'aménité de sa femme : elle s'appelait Marie Berrier. On a de Moutonnet-Clairfons : *Les Baisers de J. Second*, en vers et en prose; Paris, 1771, in-18 ; — *Les Iles Fortunées, ou les aventures de Bathylle et de Cléobule;* Canarie (Paris), 1771, in-8°, et 1778, in-18, ouvrage réimprimé dans le tome X des *Voyages imaginaires*, recueillis par Garnier, 1787, in-8°; — *La bonne Mère; La Fille bien née; L'Hirondelle et ses petits*, dans le même volume que *Les Iles Fortunées;* — *Lettre à M. Clément*, sur son *Épître de Boileau à Voltaire;* Genève (Paris), 1772, in-8°; — *Anacréon, Sapho, Bion et Moschus*, etc., etc., traduits en prose; Paris, 1773, in-4° ; 1779, in-12 ; et 1780, in-8° : il y eut de nombreuses contrefaçons de la première édition : une note manuscrite de Moutonnet en désigne quatre ; — *Héro et Léandre*, poëme de Musée, traduit en français ; Paris, 1774, in-4° ; 1775, in-8° ; — *L'Enfer*, de Dante Alighieri; Florence (Paris), 1776, in-8°; — *Lettre à M. l'abbé Groshier*, insérée dans l'*Année littéraire* de 1776, p. 102; — *Manuel épistolaire, ou choix de lettres puisées dans les meilleurs auteurs latins et français;* Paris, 1785, in-12 ; — *L'Influence de Boileau sur la Littérature française;* Paris, 1786, in-8° ; — *Le véritable Philanthrope, ou l'île de la Philanthropie*, apologie de J.-J. Rousseau ; Philadelphie (Paris), 1790, in-8° ; — *La Galéide, ou le chat de la nature*, poëme, suivi de notes, d'un précis et d'un jugement sur le Mantouan ; Galéopolis (Paris), 1798, in-8°, pièce tirée à cent et un exemplaires; — *Panurge, ballet par Fr. Parfait, et M.* (*Morel*) *dénoncé au public comme le plus grand plagiaire;* Paris, 1803, in-8°; — *Réflexions sur les siècles d'Alexandre, d'Auguste, de Léon X*, etc. ; Paris, 1806, in-8° ; — *Discours sur les* Dialogues des Morts ; Paris (1808), in-8°, pièce tirée à cent exemplaires. Moutonnet a en outre fourni un grand nombre d'articles au *Journal des Arts, des Sciences et de la Littérature*. Il a laissé manuscrite une traduction du *Paradis* de Dante. Il était membre des Académies de la Crusca, des Arcades, de Lyon, de Rouen, etc., etc. B. H.

Narcisse Desportes, *Bibliog. du Maine*. — *Biographie Universelle des Contemp.*, par Rabbe, Vieilh, etc.

MOUVANS ou **MAUVANS** (*Paul* Richieu, sieur de), capitaine français, né à Draguignan, tué à Messignac, près de Périgueux, le 25 octobre 1568. Après avoir fait plusieurs campagnes dans les armées du roi, il s'était retiré à Castellane avec son frère Antoine. Ces deux gentilshommes ayant embrassé la réforme, le prêche se tenait dans leur maison. Les catholiques du pays les assaillirent, et le parlement de Provence les décréta de prise de corps. Antoine s'étant rendu à Draguignan pour calmer cette affaire, y fut massacré par la populace (octobre 1559). Son frère jura de tirer vengeance de cet assassinat, demeuré impuni. Aussi dès l'année suivante il faisait partie de la conspiration d'Amboise et devait conduire à Blois le contingent des réformés de son pays; il leva le premier en Provence l'étendard de la révolte. A la tête d'une troupe de cinq cents hommes, il essaya vainement de surprendre les villes d'Aix, d'Arles et de Sisteron. Poursuivi par le comte de Tende, il se jeta dans le monastère de Saint-André près de Trevans, y soutint un siége, et après une capitulation honorable, se retira à Genève, d'où l'on assure que le duc de Guise lui adressa des propositions avantageuses, qu'il repoussa avec mépris. Rentré en France, à la faveur de l'édit de janvier 1562, il chassa d'Aix Flassans, de concert avec les comtes de Tende et de Crussol, s'empara d'Orange et de Sisteron, et contribua à la belle défense que cette dernière place opposa au comte de Sommerive. Lorsque la résistance devint impossible, il sortit pendant la nuit, emmenant la population protestante. Cette troupe de quatre mille personnes, composée en grande partie de femmes, de vieillards et d'enfants, parvint, à travers toute espèce de dangers et d'incroyables fatigues, par les rudes sentiers des Alpes jusqu'à Grenoble, où elle fut accueillie par Montbrun et dirigée de là sur Lyon. Mouvans déjoua, avec Montbrun, les projets du baron des Adrets qui voulait livrer Valence et Romans au duc de Nemours. On le voit ensuite ravager le Comtat jusqu'à Avignon. Le 4 octobre 1567 il se présenta devant Vienne, qui lui ouvrit ses portes et qu'il saccagea pendant quarante jours, surpassant les excès commis par des Adrets en 1562; il avait mis le feu à la cathédrale de Saint-Maurice, et commençait à la démolir lorsque l'arrivée de Gordes et

Maugiron l'obligea à la retraite. Il prit bientôt sa revanche : s'étant réuni à Jacques de Crussol, baron d'Acier, il força à son tour Gordes à abandonner son entreprise sur Saint-Marcellin. La paix conclue en mars 1568 ayant eu peu de durée, les huguenots résolurent de frapper un coup décisif. Vingt mille hommes, rassemblés en Provence, en Languedoc et en Dauphiné, allèrent sous les ordres de Mouvans et de d'Acier grossir l'armée des princes en Guyenne. En Dauphiné ils dévastèrent tout ce qui se trouva sur leur route; à Cognat près de Gannat ils battirent un corps de troupes catholiques qui essaya de défendre le passage de l'Allier. Mouvans était présomptueux et emporté; il ne put s'entendre avec d'Acier, général de l'infanterie protestante, et alla camper à Messignac assez loin du gros de l'armée. Attaqué et défait par Brissac, il périt dans la déroute avec Pierre Gourde, de la maison de Barjac en Vivarais, dont il avait eu le tort de ne pas écouter les avis. Anatole DE GALLIER.

Th. de Bèze, *Hist. des Églises réformées*. — Gaufredi, *Hist. de Provence*. — Bouche, *Histoire de Provence*. — Boudin, *Hist. des Guerres excitées dans le comté Venaissin par les calvinistes du seizième siècle*. — Chorier, *Hist. du Dauphiné*. — Long, *La Réforme et les Guerres de religion en Dauphiné*. — De Thou, *Hist. universelle*.

* **MOVERS** (*François-Charles*), orientaliste allemand, né le 17 juillet 1806, à Rœsfelden (Westphalie). Entré dans les ordres, il fut pendant quelques années curé à Berkum; en 1839 il fut nommé professeur d'exégèse biblique à la faculté de théologie catholique de Breslau. On a de lui : *Kritische Untersuchungen über die alttestamentliche Chronik* (Recherches critiques sur la chronique de l'Ancien Testament); Bonn, 1834; — *De utriusque recensionis vaticiniorum Jeremiæ indole et origine*; Hambourg, 1837; — *Die Phönizier* (Les Phéniciens); la première partie de cet excellent ouvrage parut à Breslau en 1840; elle traite de la religion des Phéniciens; la seconde partie se compose de trois volumes publiés à Berlin, 1849-1856; l'auteur y expose l'histoire des Phéniciens et celle de leurs colonies; il fait ensuite connaître leur commerce et leurs expéditions maritimes; — *Loci quidam historiæ Veteris Testamenti illustrati*; Breslau, 1843; — plusieurs savants mémoires dans la *Zeitschrift für Philosophie und Katholische Theologie*, et dans d'autres recueils. O.

Conversations-Lexikon.

MOWAFFEK-BILLAH (*Abou-Ahmed Telhah Nasir ed-dyn Allah*, AL), khalife abbasside de Bagdad, né en 849, à Sermenraï, mort en 891, dans la même ville. Cinquième fils du khalife Motawakkeh, il fut exclu du trône par l'injustice de son père. Après avoir contribué principalement, en 866, à mettre son frère Motaz sur le trône, il fut, malgré cela, enfermé, puis exilé par lui. Dépositaire enfin de l'autorité souveraine sous son quatrième frère Motamed, en 870, Mowaffek releva la gloire du khalifat, rétablit la paix dans Bagdad, et triompha, en 876, du célèbre fondateur des Soffarides, Yakoub ben-Leith, qu'il fit mourir de faim en prison. En 883, il prit et décapita Aly, prince des Zendjès, qui, avec des nègres du Zanguebar, s'était créé une domination indépendante à Bassorah et à Ahwaz. Associé à l'empire par le frère indolent dont il soutenait le pouvoir, en 886, il mourut de la lèpre, en 891. Mowaffek est l'ancêtre de la souche des Abbassides, qui a régné jusqu'à l'extinction du khalifat. Ch. R.

Weil, *Histoire des khalifes abbassides* (en allemand). — M. Noël Des Vergers, *l'Arabie* (dans *l'Univers Pittoresque*).

MOYA (*Juan-Martinez* DE), romancier espagnol, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il eut une idée assez heureuse, mais il ne sut pas en tirer parti : il voulut retracer un phénomène psychologique bien connu de quelques penseurs. La rapidité avec laquelle une série d'événements traverse l'esprit d'un homme qui se trouve dans un grand péril, qui se noye par exemple, ou qui est en proie à une extrême surexcitation intellectuelle. Dans les *Fantasias de un Susto*, publiées en 1630 (et réimprimées en 1738), Moya retraça une succession d'incidents merveilleux, qui s'emparèrent de son imagination, tandis qu'il tombait dans un précipice de la sierra Morena. Il ne sut produire qu'un récit insignifiant, mêlé de beaucoup de mauvais vers et dicté par l'intention de faire la satire des mœurs de l'époque. G. B.

Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. III, p. 107.

MOYA (Don *Pedro* DE), habile peintre espagnol, né à Grenade, en 1610, mort dans la même ville, en 1666. Il apprit la peinture à Séville, sous Juan del Castillo, et fut le condisciple d'Alonzo Cano et d'Esteban Murillo. L'extrême vivacité de son caractère, son goût pour le changement et les aventures le portèrent à s'engager dans une compagnie qui partait pour la Flandre; mais les chefs-d'œuvre qu'il vit dans les Pays-Bas réveillèrent son goût pour la peinture. Il consacra dès lors tous ses loisirs à étudier les meilleures productions des grands maîtres de cette contrée : Antoine van Dick surtout fixa son attention. Aussitôt qu'il le put, il quitta le service, et courut à Londres trouver l'illustre peintre flamand. Van Dick le reçut avec plaisir dans son atelier; mais Moya ne profita pas longtemps de ses leçons; car le maître mourut (9 décembre 1641), six mois après leur connaissance. Néanmoins les excellents principes qu'il avait reçus de Juan del Castillo lui avaient fait faire de rapides progrès; il revint donc à Séville, où il étonna et charma par sa manière mixte et nouvelle. Murillo (*voy.* ce nom) lui-même envia son faire. Moya fut surtout un grand coloriste. Ses œuvres sont rares; elles décorent les édifices de Séville et de Grenade ou sont dans les grandes galeries d'Angleterre et d'Espagne. On connaît

aussi de lui des tableaux de genre fort remarquables. A. de L.

Francisco Pacheco, *El Arte de la Pintura*. — Cean Bermudez, *Diccionario de las Bellas Artes en España*. — Quilliet, *Dict. des Peintres espagnols*.

MOYA (*Matthieu* de), théologien espagnol, né en 1607, à Moral (diocèse de Tolède). Admis dans la Société de Jésus, il enseigna la théologie à Alcala et à Madrid, devint confesseur du duc d'Ossuna lorsqu'il fut envoyé en Sicile et fut attaché en la même qualité à la reine Marie-Anne d'Autriche, veuve de Philippe IV. Il vivait encore en 1680. Dans le but de justifier les Jésuites sur le relâchement de leur morale, il écrivit sous le pseudonyme d'*Amadeus Guimenius : Opusculum singularia universæ fere theologiæ moralis complectens adversus quorumdam expostulationes contra nonnullas Jesuitarum opiniones morales* (Palerme, 1657, in-4°). Ce traité fut réimprimé en quelques années à Valence, à Madrid et à Lyon; cette dernière édition (1664, in-4°), aussitôt dénoncée à la Sorbonne, donna lieu, le 3 février 1665, à une censure, dans laquelle on qualifiait ses propositions de « honteuses, scandaleuses, imprudentes, détestables, qui doivent être abolies entièrement de l'Église et de la mémoire des hommes ». Le pape Alexandre VII ayant annulé cette censure en 1666, le parlement de Paris en appela comme d'abus, maintint la Sorbonne dans le droit de censurer les livres, et défendit aux Jésuites d'enseigner aucune des propositions de Moya. Le pape, changeant alors de conduite, censura à son tour le théologien espagnol et déféra son ouvrage à l'inquisition, qui le mit à l'index; Innocent XI, plus sévère encore, le condamna au feu en 1688. Quant au P. Moya, il se soumit à l'autorité pontificale et donna même une réimpression de son livre avec les réfutations. Parmi les écrits que fit paraître cette querelle, il en est un qui les résume à peu près tous : c'est celui d'un auteur anonyme, et qui a pour titre : *La Morale des Jésuites justement condamnée dans le livre du P. Moya, jésuite* (Paris, 1681, in-12). P.

N. Antonio, *Biblioth. nova Hispana*. — *Acta Eruditorum Lipsiensium*, 1690. — Richard et Giraud, *Biblioth. sacrée*.

MOYLE (*Walter*), littérateur anglais, né en 1672, à Bake (Cornouailles), mort le 9 juin 1721. Il fit ses humanités à Oxford, et s'appliqua ensuite à l'étude de la jurisprudence et des lois politiques. En 1695 il accepta le mandat du bourg de Saltash, et siégea dans la chambre des communes parmi les membres de l'opposition. A l'expiration de ses pouvoirs, il revint avec empressement aux travaux littéraires; il s'occupa surtout de la lecture des anciens auteurs grecs et latins, ne regardant comme écrivains originaux que ceux qui ont écrit avant l'ère chrétienne et quatre ou cinq siècles au delà, et vers la fin de sa vie il s'adonna à l'histoire ecclésiastique. Il eut des rapports d'amitié avec Dryden, Congreve et Wincherley. Sur les conseils du docteur Musgrave, il traita différentes questions d'histoire naturelle, et forma deux collections assez curieuses, l'une d'oiseaux et l'autre de plantes; il donna cette dernière à Sherard. On a de Moyle : *An argument showing that a standing army is inconsistent with a free government and absolutely destructive to the constitution of the English monarchy*; Londres, 1697, in-8°, avec Trenchard : — *Discourse upon improving the revenue of the State of Athens*; trad. de Xénophon et inséré dans les *Discourses on the public revenues and trade of England* de Davenant. Ces deux écrits ne se trouvent pas dans le recueil posthume des œuvres de W. Moyle (Londres, 1726, 2 vol. in-8°), qui renferme : *An Essay upon the Constitution of the Roman Government, Letters to doctor William Musgrave upon subjects of criticism and antiquity, A dissertation upon the age of Philopatris* (dialogue attribué à Lucien); — *Letters from and to Moyle upon various subjects, Remarks upon Ridaux's Connection of the Old and New Testament*, et *The Miracle of the thundering legion examined*. On y ajouta en 1727 un troisième volume contenant les deux morceaux déjà publiés à part, et *An essay on the Lacedemonian Government, Translations from Lucian*, etc. *L'Essai sur le gouvernement de Rome* a été traduit en français par Barère (Paris, 1801, in-8°). K.

Life of W. Moyle, à la tête de ses *Œuvres*.

MOYNE. *Voy.* Le Moyne.

MOYREAU (*Jean*), graveur français, né le 16 janvier 1690, à Orléans, mort en 1763, à Paris. Il était fils d'un marchand de toiles, qui le destinait au commerce; mais sa vocation pour les arts l'emporta sur les remontrances paternelles. Encouragé dans ses premiers essais par le cardinal de Tournon, alors exilé à Orléans, il obtint de Fleuriau d'Armenonville, évêque de cette ville, la permission de travailler sous la direction de Boullongne, qui était chargé de décorer la grande galerie du palais épiscopal. Au bout de quelque temps il quitta la peinture, dans laquelle il ne réussissait que médiocrement, pour s'adonner tout à fait à la gravure. Il vint à Paris et fut admis en 1738 dans l'Académie royale; par une distinction peu commune, on le dispensa de graver le portrait exigé par les règlements. On a de lui : *Bethsabée au bain*, de Rembrandt; *La Chasse aux lions* et *La Chasse aux tigres* de Rubens; *Bacchus et Ariane* de Bon Boullongne; *L'Hiver* et *La Récréation flamande* de Breughel; douze *Paysages* de Wateau, et les *portraits de Pierre Émery, de l'abbé Le Peletier* et *du musicien Rebel*. On doit encore à cet artiste l'*Œuvre de Philippe Wouvermans* (Paris, 1749, gr. in-fol.), suite de 89 pl., avec le portrait de Jean Moyreau, gravé par lui-même d'après Nonnotte. P.

Basan, *Dict. des graveurs*, II. — Brainne, *Biographie de l'Orléanais*. — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amat. d'Estampes*.

MOYRIA (*Gabriel*, vicomte DE), littérateur français, né en 1771, à Bourg en Bresse, mort le 22 janvier 1839, dans la même ville. Il était de la même famille que le missionnaire Moyria de Maillat (*voy*. ce dernier nom), qui a laissé une traduction de l'*Histoire générale de la Chine*. Après avoir fait des études assez superficielles au collége de l'Oratoire à Lyon, il obtint une sous-lieutenance au régiment de Mestre-de-camp cavalerie (1787); il quitta le service en 1790, à la suite de la révolte des Suisses de Châteauvieux à Nancy. Sous la terreur il fut incarcéré avec toute sa famille, et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Afin d'échapper à la réquisition, il profita de l'exemption accordée par un décret de la Convention aux ouvriers typographes, et se mit au service d'un imprimeur de Nantua, chez lequel il resta plusieurs mois. De retour dans sa famille, il refit lui-même toute son éducation; constamment éloigné de la vie publique, il ne s'occupa jusqu'à sa mort que de poésie, de musique et de dessin. Il appartenait à l'Institut historique et à l'Académie de Lyon. Moyria a laissé : *Contes et Nouvelles en vers*; Paris, 1808, in-8°; — *Rosemonde, poëme*; Bourg, 18.., in-8°; — *Compte-rendu des travaux de la Société d'Émulation et d'Agriculture de l'Ain*; Bourg, 1814, in-8°; — *Le Siècle des lumières, épître*; Lyon, 1816, in-8°; — *L'Église de Brou, poëme*; Lyon, 1824, in-8°; réimpr. en 1835 avec une introduction de M. Edgar Quinet et des stances de MM. Bruys et Marmier; — *Le Malheur, poëme*; Lyon, 1824, in-8°; — *Odilie, ou l'ange du bocage*; Lyon, 1827, in-8°; — *Marinella, poëme élégiaque*; Lyon, 1829, in-8°; — *Notice des travaux de la Société d'Émulation de l'Ain*; Bourg, 1831, in-8°; — *Notice sur l'abbé Guichelet*; Bourg, 1834, in-8°; — *Voyage à la Chartreuse, mélanges de prose et de vers*; — *Esquisses poétiques du département de l'Ain*; Bourg, 1841, in-8° ouvr. posth., avec portrait. On doit au même auteur un grand nombre d'articles insérés dans les journaux de Paris et de Lyon ainsi que plusieurs pièces de vers dans l'*Almanach des Muses*. K.

Ad. Pommier-Lacombe, *Notice*, à la tête des *Esquisses*.

MOYRIA DE MAILLAT. *Voy*. MAILLAT.

MOYSANT (*François*), littérateur français, né le 5 mars 1735, à Andrieu, village près de Caen, mort le 3 août 1813, à Caen. Après avoir fait de bonnes études chez les Jésuites, il entra dans la congrégation des Eudistes, et fut chargé par eux de professer la grammaire, puis la rhétorique à Lisieux. La faiblesse de sa santé l'ayant forcé de quitter l'enseignement, il vint à Paris étudier la médecine, et reçut à Caen le diplôme de docteur, en 1764. Mais il renonça à la pratique d'un état où sa sensibilité avait trop à souffrir, et il obtint dans sa ville natale une chaire de rhétorique. Lors de la suppression des ordres religieux, il passa en Angleterre; de retour à Caen (1802), il ne tarda pas à être nommé bibliothécaire. Moysant était secrétaire perpétuel de l'Académie de cette ville et membre de la Société des Antiquaires de Londres. On a de lui : *In felices nuptias Ludovici Augusti, Galliarum delphini*; Caen, 1770, in-4°; — *Recherches historiques sur la fondation du collége des écoliers du diocèse de Bayeux, fondé dans l'université de Paris par Gervais Chrétien, chanoine*; 1780, 1783, in-4°; — *Abrégé du Dictionnaire anglais et français de Chambaud*; Londres, 1796, in-12. Il a publié, de concert avec Le Vacher et La Macellerie, le *Dictionnaire d'anatomie et de chirurgie* (Paris, 1767, 2 vol. in-8°), et avec Levizac, la *Bibliothèque portative des écrivains français* (Londres, 1800, 4 vol. in-8°); il a aussi fourni des articles au *Grand Vocabulaire français* (Paris, 1767, 30 vol. in-4°); des renseignements à Barbier pour son *Dictionnaire des ouvrages anonymes*; et plus d'un volume d'additions au *Dictionnaire historique* de Chaudon, qui s'imprimait à Caen sous sa direction. P. L.

Hébert, *Notice hist. sur Fr. Moysant*; Caen, 1814, in-8°.

MOYSE, en hébreu *Mosché* (tiré de l'eau) (1), législateur des Hébreux, vivait au seizième siècle avant J.-C. D'après le récit du Pentateuque, il était fils d'Amrâm, de la tribu de *Lévi*, et de Jochabed. Le roi d'Égypte (sur le vrai nom duquel on n'est pas d'accord) ayant ordonné de faire périr tous les enfants mâles des Hébreux, la mère cacha son enfant dans une boîte de papyrus et l'exposa aux bords du Nil. La fille de Pharaon, que Josèphe appelle Thermouthis, l'y découvrit, et l'adopta comme son fils, après lui avoir donné, à son insu, pour nourrice la propre mère de l'enfant. Mais la Bible, qui nous donne ces détails sur l'enfance de Moyse, se tait sur sa jeunesse et son éducation. Cette lacune a été remplie par la tradition (2), qui nous apprend que Thermouthis fit instruire l'enfant dans toutes les sciences des Égyptiens, et qu'elle le protégea contre l'influence des prêtres qui avaient prédit au roi ce qu'il aurait un jour à redouter de cet enfant. Manéthon fait de Moyse un prêtre d'Héliopolis, nommé Osarsiphus. Au rapport de Josèphe, Moyse, parvenu à l'âge adulte, repoussa les Éthiopiens, qui avaient tenté d'envahir l'Égypte. Il combattit l'ennemi et le poursuivit jusqu'à la ville de Meroé (Saba), devant laquelle il mit le siége. Elle lui fut livrée par Thorbis, fille du roi d'Éthiopie. Moyse épousa cette princesse, et ramena les Égyptiens victorieux dans leur

(1) En latin *Moses*, nom adopté par les Allemands; en grec *Moysès* (Μωϋσῆς), nom adopté par les Français, qui devraient conséquemment toujours l'écrire *Moyse* et non pas *Moïse*.

(2) Josèphe, *Antiquités juives*, II, 9 et 10.

pays. Aucune trace de ce récit ne se rencontre dans l'Exode, qui nous montre le fils adoptif de la fille de Pharaon tout à coup au milieu de ses frères opprimés. Moyse, indigné des mauvais traitements infligés à ses compatriotes, tua un jour un Égyptien en querelle avec un Hébreu, et, voyant son meurtre découvert, il s'enfuit en Arabie. Là, il reçut l'hospitalité de Jéthro, chef de la tribu des Madianites, dont il avait défendu les filles contre les agressions des bergers, près d'un puits dans les environs du mont Sinaï. Jéthro lui donna pour femme sa fille Séphora. Moyse passa un grand nombre d'années auprès de son beau-père, dont il gardait les troupeaux. C'est dans la solitude qu'il médita l'œuvre de la délivrance des Hébreux, qui continuaient à être maltraités par le roi d'Égypte. Sur l'avertissement qui lui fut donné par la voix sortant du buisson enflammé du mont Horeb, il résolut de retourner en Égypte, se mit en route avec sa femme et ses deux fils, Gerson et Eliézer; mais il les renvoya bientôt à son beau-père, qui les lui ramena plus tard. Il rencontra près du mont Horeb son frère Aaron, qui devait être son interprète auprès des Hébreux et du roi d'Égypte. A leur arrivée en Égypte, les deux frères réunirent les chefs des tribus israélites, et firent une première démarche auprès de Pharaon pour lui demander de permettre aux Hébreux de se retirer dans le désert à une distance de trois journées, afin d'offrir des sacrifices à Jéhovah leur Dieu. Le roi, loin d'accorder leur demande, imposa aux Hébreux un joug plus dur. Ils se présentèrent de nouveau devant le roi, qui refusa encore, « parce que, dit la Bible, Dieu avait endurci le cœur de Pharaon, afin de signaler sa puissance par un grand nombre de prodiges (1) ». C'est alors que furent accomplies les dix plaies d'Égypte, par suite d'une espèce de joute entre les magiciens d'Égypte et les deux frères israélites. Aaron jeta d'abord sa verge par terre, et elle fut aussitôt changée en serpent. Les magiciens d'Égypte en firent chacun autant : ce n'était là que le prélude. Voici l'ordre des miracles ou plaies qui suivirent : 1° les eaux du Nil furent changées en sang par la verge d'Aaron : les magiciens du roi firent le même prodige; 2° Aaron fit sortir des eaux d'innombrables grenouilles, qui couvrirent toute la terre d'Égypte : les magiciens opérèrent le même miracle; 3° la poussière fut changée en moucherons, qui couvrirent les hommes et les bestiaux : cette fois l'art des magiciens fut impuissant; mais le cœur de Pharaon demeurait endurci; 4° des insectes très-nuisibles (2) infestèrent la maison du roi et la terre d'Égypte; 5° une maladie pestilentielle fit périr les bestiaux; 6° des ulcères et

(1) *Exode*, VII, 3.

(2) Le mot hébreu *arob*, ici employé, désigne une espèce particulière d'insecte, que les Septante rendent par κυνόμυια. Suivant quelques théologiens naturalistes, ce serait une espèce de blatte, *blatta orientalis*, qui est encore aujourd'hui une des plaies de l'Égypte.

des tumeurs se produisirent sur les hommes et les animaux par la cendre que Moyse avait « jetée au ciel »; 7° une grêle détruisit les récoltes; 8° des sauterelles dévorèrent tout ce que la grêle avait épargné; 9° des ténèbres couvrirent toute l'Égypte; 10° la mort de tous les premiers-nés. Dans la prévision que cette dernière plaie serait décisive, Moyse avait averti les Hébreux de se tenir prêts pour le départ. Il leur avait ordonné de tuer un agneau par famille, le quatrième jour de la lune du printemps, et d'en manger la chair rôtie avec des herbes amères. Ils devaient faire ce repas la nuit, en costume de voyage et le bâton à la main; les portes de leurs maisons devaient être teintes du sang de l'agneau, afin que le démon passât sans frapper les premiers-nés. C'est là l'origine de la fête de Pâques (de l'hébreu *paçach*, passer devant, sauter). La mort des premiers-nés décida Pharaon à permettre aux Hébreux de sortir d'Égypte. Ils mirent tant d'empressement à partir qu'ils oublièrent de faire lever la pâte qu'ils avaient préparée pour le lendemain (1) : ils empruntèrent aussi aux Égyptiens toutes espèces de vases et de vêtements précieux, qu'ils ne devaient jamais leur rendre. C'est ainsi que les Hébreux quittèrent, au bout de quatre cent trente ans (2), la terre de Gosen, que leur avait concédée le roi d'Égypte : ils étaient au nombre de six cent mille hommes adultes, sans compter les femmes et les enfants. Cette sortie de l'Égypte eut lieu vers l'an 1500 avant l'ère chrétienne.

La première étape des Hébreux, après avoir quitté Gosen (pays de Ramessès), fut Succoth (3). De là ils tournèrent au midi, vers la plaine de Besatin, puis à l'est, pour traverser la vallée de l'Égarement (4). De Succoth ils passèrent à Étham, « situé à l'extrémité du désert (5) », d'où ils se rendirent à Phahiroth. Leur marche était guidée par une colonne de fumée pendant le jour, et par une colonne de feu pendant la nuit. Ce fut à la troisième étape que les atteignit Pharaon, fâché d'avoir laissé partir toute cette population. Les Hébreux passèrent la mer Rouge, probablement près du mont Attaka, là où elle a à peine six lieues de largeur (6). Ce passage miraculeux

(1) De là l'usage chez les Israélites de manger pendant la fête de Pâques des gâteaux sans levain (pains azymes).

(2) Ce nombre, donné par l'Exode (XII, 40) est en contradiction avec les chiffres d'une table généalogique des Lévites, conservée dans le même livre (Exode, VI, 16-25); cette table ne permet pas de faire prolonger le séjour des Israélites en Égypte au delà de 210 ans.

(3) Mot qui signifie *tentes*. C'était, suivant Josèphe (*Antiquit.*, II, 15), Latopolis, endroit où s'éleva plus tard Babylone (aujourd'hui le vieux Caire).

(4) Niebuhr fait suivre aux Hébreux la route des caravanes, par la chaîne de montagnes qui va aboutir à Attaka.

(5) *Exode*, XIII, 20. Le P. Sicard (*Dissert. sur le passage de la mer Rouge*, etc.) place Étham à huit lieues de la mer Rouge, dans la plaine de Ramlieh. De là un défilé étroit conduit dans la plaine de Bedéa, où se trouvait la troisième étape, Phahiroth, au midi du mont Attaka.

(6) C'est là que la tradition place le passage des Hébreux. On y trouve les sources d'Ayoun-Mousa (sources de Moyse).

fut célébré par Moyse dans un hymne, conservé dans l'Exode (ch. XV). Après avoir franchi Marah (puits Kowara de Burckhardt), Élim, lieu riche en palmiers (Wadi Gharandel), le désert de Sin (Wadi Mocateb), où ils recueillirent pour la première fois la manne qui devait les nourrir pendant quarante ans, ils se dirigèrent vers le mont Sinaï. Là ils firent une longue station, et reçurent leurs lois de Jéhovah par l'organe de Moyse. Pendant trente-neuf ans les Hébreux, allant d'abord du nord au midi jusqu'à Asiongaber, dans le golfe Glanitique, puis du midi au nord, parcoururent en nomades le désert que les Arabes appellent *Tyh Beni-Israel* (Égarement des enfants d'Israel). Ce long espace de temps se passa sans incidents remarquables, à l'exception des combats avec les Amalécites et de plusieurs tentatives de révoltes (1). Au premier mois de la quarantième année depuis la sortie d'Égypte, ils se trouvèrent à Kadesch, dans le désert de Pharan, où mourut Miriam, sœur de Moyse. De Kadesch ils se rendirent au mont Hor, où mourut Aaron. Enfin, après des rencontres sanglantes avec les Amorites, les Moabites et les Madianites, ils atteignirent les rives du Jourdain. Moyse fixa les limites de la contrée que l'on devait conquérir, rappela les points principaux de sa législation, exhorta son peuple à la piété, désigna Josué comme son successeur, et se retira sur le mont Nébo, où il mourut, à l'âge de cent vingt ans (2).

Les Juifs donnent le nom de *Thorah* (loi) à ce que les traducteurs grecs ont appelé le *Pentateuque* (Πεντάτευχος), c'est-à-dire les *Cinq livres*, attribués à Moïse, qui sont : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome. On y trouve l'histoire du peuple hébreu depuis son origine jusqu'à son établissement dans le pays de Canaan. La législation de Moyse y est en même temps exposée dans l'ordre des communications qu'il reçut de Jéhovah. La *Genèse*, premier livre de la Bible, commence par la création du monde, donne l'histoire d'Adam et d'Ève, trace le tableau du déluge, énumère les peuples qui descendirent des trois fils de Noé, montre, à la dixième génération, Abraham, souche du peuple israélite, nous fait connaître le Dieu d'Isaac et de Jacob, et finit par la mort de Joseph. L'*Exode* raconte la sortie d'Égypte, contient la plupart des institutions civiles et religieuses, et se termine par la construction du tabernacle. Le *Lévitique* est consacré aux réglements du culte et aux lois concernant le sacerdoce et les lévites. Le livre des *Nombres*, ainsi nommé parce qu'il renferme plusieurs recensements du peuple hébreu, continue le récit historique jusqu'à l'arrivée des Israélites dans les plaines de Jéricho. Il renferme aussi quelques lois concernant le droit public et le complément

(1) *Voy.* Sur la révolte de Korah; *Nombres*, XVI, 10.

(2) Personne, ajoute la Bible, n'a connu le lieu de sa sépulture.

de celles de l'Exode et du Lévitique. Le *Deutéronome* est la récapitulation des lois, à laquelle se joint le récit des derniers actes de Moyse.

Ces livres avaient toujours été considérés comme l'œuvre du grand législateur, lorsque, il y a environ cent ans, il s'éleva quelque doute sur leur authenticité et leur antiquité. En effet, des exégètes allemands et anglais y ont signalé, outre le défaut d'un plan général, des répétitions inutiles, des contradictions flagrantes et des anachronismes manifestes (1). Dès le début de la Genèse, on remarque deux relations différentes de la création : dans l'une, Dieu est appelé *Elohim* (c'est-à-dire *les Dieux*), et dans l'autre, *Jehova* ou *Jehova Elohim* (2). Au chapitre II du livre des Nombres, il est parlé de villes bâties par les tribus de Gad et de Ruben. Or, comment Moyse a-t-il pu être témoin de la construction de ces villes, puisqu'il est mort presque aussitôt après la conquête du pays qu'il donna à ces deux tribus? — L'Exode et le Deutéronome donnent deux rédactions du Décalogue, qui présente des variantes notables. — Le style du Pentateuque n'est pas le même partout : celui du Deutéronome a beaucoup d'analogie avec le style de Jérémie. Nous passons sous silence beaucoup d'autres difficultés mises en avant par les critiques depuis Richard Simon jusqu'à de Wette et Bohlen. Il paraît résulter de toutes ces recherches que le Pentateuque n'est pas tout entier l'œuvre de Moyse : il y a des documents dont l'origine est évidemment postérieure à leur auteur présumé. Mais si l'ouvrage manque d'unité dans le plan, il y a du moins unité dans la conception. Ainsi, la croyance au monothéisme et la guerre à l'idolâtrie y sont prêchées avec une égale ferveur.

Le Pentateuque est le code des Juifs et non celui des chrétiens ; voilà ce que les théologiens, catholiques et protestants, n'auraient jamais dû oublier. Le Dieu de Moyse n'a rien de commun avec le Dieu de l'Évangile : l'un est même sous beaucoup de rapports le contraire de l'autre. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer la Thora avec la Loi du Christ. Ainsi, le Pentateuque nous apprend que le Seigneur, qui inspira Moyse, était *le Dieu d'Abraham*, *le Dieu d'Israel et le Dieu de Jacob*. Les premières paroles de l'Oraison dominicale nous font connaître le Dieu du Nouveau Testament : Dieu c'est *Notre Père*. Le Dieu de l'Ancien Testament ne voit, n'aime et ne protège que les Juifs (3). Il ordonne impitoyablement d'exterminer les Amorrhéens, les Cananéens, etc., dans le seul but de donner les

(1) *Voy.* T. Hartmann, *Recherches historico-critiques sur la formation, l'âge et le plan des cinq livres de Moyse* (en allemand) ; 1831, in-8°.

(2) *Voy.* Astruc, *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moyse s'est servi pour composer le livre de la Génèse* ; Bruxelles, 1753.

(3) Cependant cette protection toute spéciale n'a guère, il faut l'avouer, profité à ce peuple : depuis les Assyriens jusqu'aux Romains, la Palestine est devenue la proie de tous les conquérants ; et depuis longtemps sur toute la surface du globe il n'a plus une terre à lui.

terres des vaincus à ses protégés. « Quant aux villes qui vous seront données, vous ne laisserez la vie à aucun de leurs habitants : vous les ferez tous passer au fil de l'épée, comme le Seigneur votre Dieu vous l'a commandé. » (*Deuter.* XX, 16 et suiv.). Quel contraste avec les paroles évangéliques du Dieu de miséricorde ! Le Dieu de Moyse a tous les autres peuples en abomination. Il les exclut de toutes les alliances qu'il fait avec son peuple favori : il l'entoure comme d'une espèce de cordon sanitaire pour le garantir contre le contact impur de l'étranger. Combien ce Dieu-là est différent de celui qui veut que tous les peuples soient frères, et qu'il n'y ait qu'un seul pasteur et un seul troupeau ! Le Dieu de Moyse n'est pas même une fraction de l'Unité représentée par le Dieu du Christ; puis l'un et l'autre ne sont pas de même nature; car le premier est un Dieu vengeur, un Dieu de colère, qui frappe et extermine ses ennemis, un Dieu cruel, orgueilleux et injuste, qui « pour faire éclater sa puissance » endurcit le cœur de Pharaon et inflige des maux affreux à d'innocents Égyptiens. Le Dieu du Christ est tout l'opposé : l'aimer, c'est aimer son prochain; il veut qu'on pardonne à ses ennemis, et se propose lui-même comme un modèle à suivre en faisant luire le soleil et pleuvoir sur les bons comme sur les méchants. Son culte à lui est dans la pureté du cœur et dans la pratique de la vertu. Ce n'est pas ainsi que le Dieu de Moyse entend être adoré. Écoutez-le : « Ordonnez aux enfants d'Israel de mettre à part les prémices qu'ils m'offriront : de l'or, de l'argent, de l'airain, de l'hyacinthe, de la pourpre, etc.; ils me dresseront un sanctuaire, selon la forme très-exacte du tabernacle que je vous montrerai. » — (Suit une description minutieuse de toutes les parties du tabernacle, Exode, chap. XXV et XXVI). — « Vous ferez aussi un autel de bois de sitim, qui aura cinq coudées de long et autant de large, et aura trois coudées de haut, etc. ; — vous ferez aussi une grille d'airain en forme de retz, qui aura quatre anneaux d'airain aux quatre coins; — vous ferez aussi le parvis du tabernacle : au côté du midi vous dresserez des rideaux de fin lin; chaque côté aura cent coudées de long, etc. ; — pour faire les habits pontificaux (le rational, l'éphod, le dessous de l'éphod, la tunique, la mitre et la ceinture), vous emploierez l'or, l'hyacinthe, la pourpre, l'écarlate et le lin fin ; vous y emploierez l'art du sculpteur (1), du lapidaire, et vous graverez, les noms des enfants d'Israel ; vous ferez aussi des boucles d'or, et deux petites chaînes d'un or très-pur, dont les anneaux soient enlacés les uns dans les autres, que vous ferez entrer dans ces boucles, etc. »

Citons encore quelques exemples de ce dogmatisme symbolique, formaliste, inquiet, qui contraste d'une manière si étrange avec la pureté calme des doctrines de Jésus-Christ. Ainsi,

(1) *Exode*, XXVII et XXVIII, passim.

le Dieu de Moyse veut qu'on lui élève un autel pour y sacrifier des brebis et des bœufs; mais cet autel ne doit point être bâti en pierres taillées; « car il sera souillé, si vous y employez le ciseau ». Il défendit aussi aux Israélites d'y monter par degrés, « de peur, leur disait-il, que vous ne découvriez votre nudité (1) ». Que de cérémonies pour la manière d'arranger la tête, les membres, la graisse, etc. des victimes immolées sur l'autel (2) ! Pour expier les péchés d'ignorance, le grand prêtre devait « immoler un veau sans tache, tremper son doigt dans le sang et en faire l'aspersion sept fois en présence du Seigneur, devant le voile du sanctuaire » (3). Celui qui avait touché à une chose impure, à une bête rampante, devait également offrir des sacrifices expiatoires. Le bouc émissaire était sacrifié, à la fête d'expiation, après avoir été chargé par le grand-prêtre « de toutes les iniquités d'Israel (4) ». Rien de plus curieux que la distinction des animaux en purs et en impurs, bien qu'ils soient tous sortis de la main du Dieu Créateur. « Pourront, dit le législateur, être mangées toutes les bêtes à quatre pieds, dont la corne du pied est fendue et qui ruminent ». Le lapin et le lièvre étaient réputés impurs parce qu'ils n'ont pas le sabot fendu. Étaient encore impurs : le pourceau, tout ce qui vit dans l'eau sans avoir ni écailles ni nageoires, les oiseaux rapaces, tous les reptiles. « Prenez garde, dit le Seigneur à la fin de ses ordonnances transmises à Moyse, prenez garde de ne pas souiller vos âmes, et ne touchez à aucune de ces choses, de peur que vous ne deveniez impurs ; car je suis le Seigneur votre Dieu, » etc. (5).

Que de prescriptions méticuleuses pour l'institution de la fête de Pâques ! l'agneau pascal devait être sans tache (le bœuf Apis avait une tache), et n'avoir qu'un an. Voici comment il était ordonné aux Hébreux de le manger : « Vous vous ceindrez les reins; vous aurez des souliers aux pieds, et un bâton à la main, etc.; vous mangerez des pains sans levain pendant sept jours : quiconque mangera du pain avec du levain depuis le premier jour jusqu'au septième périra du milieu d'Israel. (6). »

La satisfaction des besoins instinctifs, inhérents à la propagation de l'espèce et à la conservation de l'individu, besoins que l'homme partage avec tous les animaux, tenait aussi fort à cœur au Dieu de Moyse. Le Christ n'a jamais dit aux hommes : « Croissez et multipliez-vous »; et il défendait à ses disciples de s'occuper de ce qu'ils auraient à manger. Mais le Dieu des

(1) *Exode*, XX, 25 et 26.
(2) *Lévitique*, I-III.
(3) Ibid., IV, 6.
(4) Ibid., XVI, 20-22.
(5) Ibid., XI. — « La femme qui accouche d'un enfant mâle est impure pendant sept jours et pendant deux semaines, si elle accouche d'une fille (Ibid., XII, 2). » Voy. les impuretés *légales*, au chap. XV du *Lévitique*.
(6) *Exode*, XII, 11 et suiv.

Israélites était très-sensible aux murmures de son peuple affamé dans le désert. « Je vous entends, leur disait-il ; calmez-vous : le soir vous mangerez de la chair (cailles), et le matin vous serez rassasiés de pain (manne), et vous saurez ainsi que je suis le Seigneur votre Dieu (1). » Défense absolue de ramasser la manne le jour du sabbat, qui devait être rigoureusement sanctifié. « Vous travaillerez, est-il dit, durant six jours ; et le septième jour vous ne travaillerez point, afin que votre bœuf et votre âne se reposent, et que le fils de votre servante et l'étranger aient quelque relâche (2). » L'observance du sabbat était tellement sévère (comme le dimanche chez les Anglicans) que les Juifs traitèrent Jésus de blasphémateur et sacrilége pour avoir guéri ce jour-là des malades et permis à ses disciples de cueillir des épis. Moyse décréta la peine de mort contre un homme qui avait ramassé du bois le jour du sabbat (3). La loi contre la violation du dimanche est, quoi qu'en disent les chrétiens, une loi essentiellement juive.

Chaque fois que le Seigneur voulait parler à Moyse, il lui apparaissait dans une nuée sombre. Le peuple devait alors se soumettre à un cérémonial particulier : trois jours avant l'apparition du Seigneur sur le mont Sinaï, tous les Hébreux devaient laver leurs vêtements et s'abstenir de tout contact avec leurs femmes ; il leur était interdit, sous peine d'être lapidés, d'approcher de la montagne ; les bêtes mêmes étaient comprises dans cette interdiction. « Le troisième jour étant arrivé, on commençait à entendre des tonnerres et à voir briller des éclairs ; une nuée très-épaisse couvrit la montagne ; la trompette sonna avec grand bruit, etc. (4), ». Après cette représentation théâtrale, qui contraste si étrangement avec la simplicité de l'Évangile, Moyse descendit du mont Sinaï et communiqua au peuple la volonté du Seigneur.

Le Décalogue est la quintessence de la législation de Moyse. Nous y voyons d'abord que le même Dieu qui, pour faire éclater sa puissance, avait frappé les Égyptiens de maux affreux, « le Seigneur, fort et jaloux (5), » prononce des peines terribles contre quiconque transgresse ses préceptes et promet des récompenses toutes terrestres, fortune et puissance, à ceux qui les suivent. Ce sont ces préceptes, dont se compose le Décalogue, que l'Église catholique appelle, par un emprunt fait aux Israélites, les commandements de Dieu. Est-ce-là aussi la doctrine du Christ ? Écoutez-le : « Vous savez qu'il a été dit aux anciens : *Tu ne tueras pas*, etc. Mais, moi je vous dis : Quiconque en veut à son frère mérite déjà d'être condamné (6). Vous savez qu'il a été dit aux anciens : *Tu ne commettras pas d'adultère*. Mais, moi je vous dis : Quiconque convoite la femme du prochain a déjà commis un adultère dans son cœur. Vous savez encore qu'il a été dit aux anciens : *Tu ne te parjureras point*, etc. Mais, moi je vous dis : Que votre discours soit : oui, oui ; non, non : le surplus est de trop. Vous avez aussi entendu dire : *Aime ton prochain et haïs ton ennemi*. Mais, moi je vous dis : Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent ou vous calomnient. » — On le voit, la loi de Moyse atteint l'acte ; la loi du Christ purifie la pensée. La première est un code pénal, la dernière, la vraie religion ; car c'est en redressant nos penchants, en rectifiant les mauvaises pensées qu'on prévient les mauvaises actions. La loi du Christ est l'idéal vers lequel nous devons tendre ; la loi de Moyse est l'épée suspendue sur la tête du coupable.

Les questions si importantes de l'immortalité de l'âme et d'une autre vie sont à peine indiquées dans les livres de Moyse. Nulle part le législateur hébreu ne parle des récompenses ou des châtiments que l'homme peut recevoir au delà du tombeau. Il garde de même un silence absolu sur ce que devient après la mort cet *esprit vivifiant* (*nephesch khaïah*), que Jéhovah Elohim souffla dans la poussière de terre (*aphar adamah*) avec laquelle il forma le premier homme (1). L'œuvre capitale de Moyse, c'est d'avoir nettement formulé la doctrine de l'unité de Dieu, « créateur du ciel et de la terre, » de l'avoir imposée comme loi aux Hébreux, qui dans plus d'une circonstance se montraient encore enclins au polythéisme. Mais tous les hommes, tous les peuples n'étaient pas égaux devant ce Dieu unique ; jaloux de l'adoration de son peuple favori, il ne songeait aux autres que pour les traiter en ennemis. Et chez ce peuple de Dieu tous n'étaient pas égaux devant leur propre espèce ; car il y avait des esclaves comme chez les Grecs et les Romains, et ces esclaves étaient soumis à de dures lois (2). En somme, l'immortalité de l'âme, l'éga-

(1) *Exode.*, XVI, 12.
(2) Ibid., XXIII, 12.
(3) *Nombres*, XV, 32-36.
(4) Ibid., XIX, 16.
(5) *Exode*, XX, 5.
(6) Saint Matthieu, V, 21, 22, 27, 28, 33, 37, 43, 44.

(1) Genèse, II, 7. Il est à remarquer que le mot *Nephesch*, partout où il se rencontre dans le Pentateuque (Genèse, I, 20, 24, 30 ; IX, 4, 5 ; XII, 13 ; XXXV, 18 ; Exode, XXI, 23 ; Lévitique, XI, 10), signifie seulement la force qui anime toute chair (Nombres, XVI, 22), la force vitale, ou ce que certains spiritualistes appellent *âme*, qui ne serait alors que l'enveloppe ou le *corps* de l'esprit, comme le corps proprement dit est l'enveloppe de l'âme, commune aussi aux animaux. — Le mot *Scheol*, que les traducteurs ont rendu par *Orcus*, *Hades*, *Inferum*, *Enfer*, etc., veut dire tout simplement *cavité*, *intérieur de la terre* ; il n'implique aucune idée d'un lieu réservé aux âmes, à en juger par les passages du Pentateuque où ce mot se trouve (Genèse, XXXVII, 35 ; Nombres, XVI, 30 ; Deutéronome, XXXII, 22).

(2) Exode, XXI. Au verset 12, il est dit : « Si quelqu'un frappe un homme avec dessein de le tuer, qu'il soit puni de mort. » Mais cette loi n'était applicable qu'aux hommes libres. Car le législateur ajoute plus loin (versets 20 et 21) : « Si un homme frappe son es-

lité de tous les hommes devant Dieu, leur égalité comme frères devant leur propre espèce, ces trois grands dogmes de l'humanité, qui forment l'essence même du christianisme, sont étrangers au mosaïsme. C'est encore dans la législation de Moyse, si formaliste et si exclusive, que les partisans de la peine de mort (1) et de l'esclavage trouvent des textes à citer : l'Évangile ne se prête point à leurs doctrines (2).

Pour résumer ce parallèle, qu'il nous serait facile d'étendre, nous dirons que l'Ancien Testament, et particulièrement le Pentateuque, est l'arsenal où les pasteurs des chrétiens sont réduits à chercher leurs armes quand ils s'acharnent à défendre une de ces causes qui sèment la discorde et ne se tranchent que par le glaive. Mais alors pourquoi ne se font-ils pas Israélites ? Ils n'ont rien de commun avec les vrais disciples du Christ, ceux qui font appel aux mauvais instincts de l'homme. Enfin, l'adjonction, si malencontreuse, de l'Ancien Testament au Nouveau a seule pu autoriser toutes les guerres de religion ; c'est dans le Pentateuque, et non à la source de l'Évangile, que les incrédules ont toujours puisé leurs arguments les plus redoutables. Voilà ce que ceux qui ont charge de veiller au salut de l'Église devraient toujours avoir présent à leurs souvenirs. F. Hoefer.

Le Pentateuque. — *Les commentateurs de l'Ancien Testament.* — *Les monographies sur Moyse, citées par M. OEttinger dans sa Bio-Bibliographie.*

MOYSE Ier, patriarche d'Arménie, né à Manazgerd, vers 400, mort en 465, à Tovin. Promu au patriarcat, en 457, il se signala par une extrême complaisance envers le roi de Perse Firouz, qui rétablit dans toute l'Arménie le culte d'Ormouzd, et emmena captifs un grand nombre d'évêques, de prêtres et de diacres chrétiens.

MOYSE II ÉGHIVARTETSI, patriarche d'Arménie, né à Eghivart ou Elivart, dans le canton Arakadzodn, en 510, mort en 594, à Tovin. Élevé dans le palais des patriarches, il monta sur le trône de saint Grégoire en 551. Moyse a attaché son nom à la réforme du calendrier arménien. Le cycle de deux cents ans, établi en 353 par un prêtre, André, sur les ordres de l'empereur Constance II, cycle d'après lequel l'année devait commencer le 4 avril, en même temps que le cycle pascal, avait été introduit en Arménie. Mais en 553, année de l'écoulement de cette période de deux cents ans, les syzygies ne se trouvant plus en harmonie avec le comput, il fallut, après le 25 mars, placer immédiatement le 13 avril. Alors le patriarche Moyse convoqua les savants de son pays, sous la présidence de saint Athanase, archimandrite du couvent de Saint-Baptiste à Klag, et y fit adopter, en 553, une nouvelle période de cinq cents ans. Ce nouveau calendrier, au bout de neuf ans, s'étant trouvé encore défectueux, Moyse appela un nouveau concile à Tovin, pour faire une nouvelle réforme. Il y réunit, en 562, les hommes les plus savants de son époque : Addé de Cappadoce, Gigas de Syrie, Eulogius, évêque arménien de l'Asie Mineure, Phinées de Judée, Noël d'Éthiopie, Jean d'Arabie et Serge de Macédoine. Le patriarche y fit adopter pour la détermination des pleines lunes un cycle de cinq cent trente-deux ans, qui est encore aujourd'hui usité chez les Arméniens. Comme ce cycle n'avait pas été adopté par les Grecs, qui conservèrent celui d'André, corrigé peu après par saint Cyrille d'Alexandrie, les Arméniens se trouvèrent, déjà en l'an 1000, le 4 avril de sept jours en avance sur les Grecs, qui ne comptaient alors que le 28 mars. Moyse II s'est encore distingué par sa constante opposition à l'introduction en Arménie des décrets du concile de Chalcédoine. Il eut à ce sujet de violentes altercations avec Kiourioueu ou Cyrille, archevêque d'Ibérie et de Colchide, qu'il poussa si loin que Cyrille, plutôt que de céder, préféra s'empoisonner. On attribue enfin à Moyse la conversion du roi de Perse, Khosrou Nouchirvan, au christianisme, et on ajoute qu'il secondait les amours de ce roi avec la princesse chrétienne *Schirin* (altération du nom d'*Irène*) pour l'amener à cet acte. Les auteurs perses et turcs ont fait de cet amour le sujet de leurs épopées. En 581 Moyse prit pour coadjuteur Verthanès évêque de Tovin. En 582 il fonda sur un territoire cédé par Khosrou un nouvel évêché du côté du lac Aral, où le prince Sempad avait ramené du fond du Turkhestan un certain nombre de prisonniers arméniens.

MOYSE III DATHEVATSI, patriarche d'Arménie, né à Khodaran, dans le pays de Siounie, vers 1580, mort en 1633, à Etchmiadzin. Il était religieux du couvent de Dathev, en Siounie, lorsqu'il monta sur le trône patriarcal, en 1629. C'est sous lui qu'eurent lieu de nombreuses émigrations des Arméniens en Perse, où ils fondèrent une académie particulière à Djoulfa, faubourg d'Ispahan, académie placée sous la juridiction du patriarche. Ch. R.

Jean VI Catholicos, *Histoire d'Arménie.* — Saint-Martin, *Mémoires historiques sur l'Arménie.* — M. Ed. Dulaurier, *La Chronologie arménienne.*

MOYSE (*Hyacinthe*), général des insurgés haïtiens, neveu du fameux Toussaint-Louverture, né à Héricourt (île Saint-Domingue), en 1769,

clave ou sa servante et qu'ils survivent à ces coups un ou deux jours, il n'en sera point puni, parce qu'il les a *achetés de son argent.* » Ainsi l'argent donnait le droit de frapper un malheureux mortellement, pourvu que la mort n'arrivât que le surlendemain. Du reste, les esclaves mêmes qui tuaient un homme étaient punis comme des meurtriers (verset 28).

(1) L'atroce loi du talion est formellement repoussée par Jésus-Christ en ces termes : « Vous savez qu'il a été dit : *Œil contre œil, dent contre dent,* etc. (Ex., XXI, 24-25). Mais moi, je vous dis de ne pas rendre le mal pour le mal, etc. (Saint Matthieu, V, 28 et suiv.).

(2) Dans le conflit déplorable qui vient d'éclater dans l'Union américaine, les défenseurs de l'esclavage ont imaginé, entre autres, de s'appuyer sur la Bible. Mais ce n'est pas l'Évangile qu'ils citent ; c'est la loi de Moyse qu'ils invoquent. Quelle dérision ! Ils devraient se faire circoncire, au lieu de s'appeler chrétiens.

et exécuté au Port-au-Prince, en décembre 1801. Il avait à peine vingt ans lorsque l'insurrection des hommes de couleur, exaspérés par les cruautés et les outrages des blancs, vint à éclater dans la colonie. Né de parents nègres, sa bonne mine, son intelligence, son courage, le firent distinguer par un certain nombre de noirs, qui le prirent pour chef. Le 6 avril 1791, il attaqua à La Croix-des-Bouquets l'armée des blancs (sortie le 22 du Port-au-Prince), sous les ordres de Breton de La Villandrie, chef de flibustiers, et la força à se replier sur Le Port-au-Prince (1). Le succès de Moyse, quoique chèrement acheté, fut suivi du soulèvement général des esclaves dans le sud et l'ouest de l'île. Peu de temps après, le général Blanchelande, afin d'engager les nègres insurgés à revenir sur les habitations, accorda l'affranchissement à deux cent quarante-quatre de leurs chefs, à condition qu'ils serviraient comme *gens d'armes* pendant cinq années, et qu'ils se chargeraient eux-mêmes de retenir les esclaves dans leurs devoirs. Mais Moyse refusa d'accepter les conditions de cette espèce d'amnistie. Il joignit sa bande à celles du chef suprême de l'insurrection, Jean-François, qui lui donna le commandement supérieur du quartier du Dondon, déjà révolté par son curé, l'abbé de La Haye. Moyse prit une part peu active aux scènes sanglantes qui désolèrent Saint-Domingue. Anglais, Espagnols et colons insurgés y combattaient contre les Français et les esclaves affranchis. L'hôte de la veille était l'ennemi du lendemain. Ce n'était que massacres, supplices, incendies. Dans ce désordre Moyse sentit cependant la nécessité de se donner un vernis d'éducation pour mériter la considération des Européens. Il apprit à lire et à écrire au milieu des camps et tint un *Journal* de tout ce qui lui arrivait. En 1794, il adopta pour chef son oncle Toussaint-Louverture (*voy.* ce nom), alors reconnu comme *général de brigade français*, et le servit utilement dans ses opérations contre les Anglais, surtout dans les grands bois de l'ouest et à l'attaque des hauteurs de Vallières.

Après l'évacuation des Anglais (décembre 1798), Toussaint renouvela son projet de prise de possession de la partie espagnole de l'île Saint-Domingue. Après avoir fait ses préparatifs, il écrivit, le 7 pluviôse an X (27 janvier 1801), au capitaine général espagnol Joachim Garruba de lui remettre Santo-Domingo. Sur le refus de ce gouverneur, l'armée coloniale s'avança forte de dix mille hommes, dont l'aile droite, dite l'*armée du nord*, était sous les ordres de Moyse. Celui-ci battit les Espagnols au passage du Nissa, et, le 26, entra le premier dans Santo-Domingo. Après cette expédition, Moyse fut nommé inspecteur général de la culture du nord d'Haïti; mais, trop doux, il ne réussit pas dans sa gestion, et mécontenta son oncle (1). D'un autre côté, le despotisme et les usurpations de Toussaint lui déplaisaient; il s'en expliqua avec peu de ménagement; ses rivaux devinrent ses délateurs. Toussaint, instruit d'ailleurs que Moyse avait des conférences secrètes avec des Français qui repassaient en Europe, et auxquels il passait pour avoir confié sa résolution de seconder les forces qu'on devait envoyer de France à Saint-Domingue, le considéra comme l'un des instigateurs de la révolte des noirs du nord (21 décembre 1801), qui massacrèrent plus de trois cents blancs et pillèrent les faubourg du Cap. Il le fit arrêter avec plusieurs de ses prétendus affidés, et condamner sommairement par une commission militaire instituée *ad hoc* au Port-au-Prince. Moyse fut attaché à la bouche d'un canon chargé et mis en pièces par son explosion; ses compagnons furent fusillés au nombre de vingt-trois. A. DE L.

Le général Lacroix, *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution de Saint-Domingue* (Paris, 1819 et 1820, 2 vol. in-8°), chap. IX. — Le colonel Malenfant, *Hist. des Colonies*, etc., p. 3-74. — Dalmas, *Révolution de Saint-Domingue*, t. I, p. 86.

MOZART (*Jean-Chrysostome-Wolfgang-Amédée*), célèbre compositeur allemand, né à Salzbourg, le 27 janvier 1756, et mort à Vienne, le 5 décembre 1791. Il n'est pas d'exemple, à quelque époque que ce soit, d'une organisation musicale plus heureuse que la sienne, et qui se soit manifestée avec plus de précocité et par des signes plus certains. Mais avant de tracer l'historique des jeunes années de Mozart, il est nécessaire de faire connaître la famille au milieu de laquelle il vit le jour, famille toute chrétienne, résignée, où régnaient l'ordre et le goût des belles choses, digne et radieux berceau où le génie naissant du grand artiste se développa sous l'aile paternelle.

Son père, Léopold Mozart, né à Augsbourg, en 1719, était fils d'un relieur de livres. Après avoir fait ses études, particulièrement un cours de jurisprudence, à Salzbourg, il s'était vainement efforcé de se créer une position. Comme il jouait très-bien du violon, le comte de Thun le prit à son service en qualité de *valet musicien*, dénomination qui indique quelle était alors en Allemagne la condition des artistes. A partir de ce moment, Léopold Mozart se livra tout entier à l'étude de la musique, et obtint, en 1743, une place de premier violoniste de la chapelle du prince-archevêque de Salzbourg. Deux ans plus tard, il épousa Anna Bertlina, femme aussi pieuse qu'elle était belle. Léopold Mozart ne tarda pas, par son talent comme violoniste et comme compositeur, à se faire une réputation qui lui valut

(1) Dans cette affaire les blancs étaient huit cents; ils perdirent environ cent hommes, presque tous Indiens. Ils avaient deux pièces d'artillerie. Les nègres étaient deux mille, mais très-mal armés et sans munitions. Leur courage, poussé jusqu'à la frénésie, leur donna seulement l'avantage; ils perdirent plus de la moitié des leurs.

(1) Une compagnie anglaise offrit alors à Toussaint 20,000 piastres (760,200 fr.) par mois pour l'exploitation des fermes administrées par son neveu.

d'être élevé au rang de second maître de chapelle de la cour de Salzbourg (1). Mais son plus beau titre à la reconnaissance de la postérité est d'avoir su deviner et diriger le génie de son fils. Rien de plus intéressant en effet que les soins qu'il donne à l'éducation de son enfant; rien de plus admirable que cette tendresse paternelle, cette abnégation personnelle, se confondant avec la foi du chrétien et l'enthousiasme de l'artiste.

Des sept enfants que Léopold Mozart avait eus de son mariage avec Anna Bertlina, il ne lui restait plus qu'une fille, Marie-Anne, qu'on appelait familièrement *Naennerle*, diminutif d'Anna, née en 1751 (2), et le petit Wolfgang, qui était venu au monde quatre ans plus tard. Celui-ci avait à peine trois ans lorsque son père commença à donner des leçons de clavecin à Naennerle. Dès ce moment toute l'attention de Wolfgang se concentra sur cet instrument; il posait ses mains sur le clavier, y cherchait des successions de tierces, et s'il venait à rencontrer quelque nouvelle combinaison, ses yeux rayonnaient de joie. C'est ainsi qu'il apprit, presque en jouant, les éléments de la musique et les principes du doigter. A quatre ans il exécutait avec un goût et une expression remarquables de petites pièces, qui ne lui coûtaient qu'une demi-heure d'étude, et il composait déjà quelques petits morceaux que son père écrivait sous sa dictée. A mesure que son talent se développait, le jeune Wolfgang perdait peu à peu le goût des jeux bruyants de son âge. Doué d'une exquise sensibilité, il recherchait l'affection de toutes les personnes qui fréquentaient la maison paternelle. « M'aimez-vous bien? » leur demandait-il souvent avec une naïveté charmante; et si l'on tardait à lui répondre, ses yeux se remplissaient aussitôt de larmes. Il avait pour son père un profond amour et un grand respect. « Après Dieu, disait-il, c'est tout de suite papa. » Sa piété en effet s'était manifestée de très-bonne heure; jamais il ne se couchait sans avoir chanté une espèce de cantique dont il avait lui-même composé la musique et que son père chantait avec lui. Puis, après avoir embrassé sa famille, l'enfant s'endormait, paisible et souriant, doucement bercé dans ses rêves par la voix des anges dont les concerts préludaient à sa destinée.

Le petit Wolfgang à peine âgé de six ans possédait déjà un merveilleux talent d'exécution sur le clavecin. Son génie précoce, rayonnant de toutes parts, n'attendait plus que le moment favorable pour prendre son essor. Son père, qui depuis quelque temps avait cessé de donner des leçons pour se vouer tout entier à l'éducation musicale de ses enfants, se décida alors à les faire entendre en public, et entreprit cette longue série de voyages aventureux dans lesquels on voit toute une famille d'artistes allant chercher fortune à travers l'Europe. Au mois de janvier 1762, Léopold Mozart et ses deux enfants firent un premier voyage à Munich, et revinrent ensuite tout joyeux à Salzbourg, après avoir fait pendant trois semaines l'admiration de la cour de l'électeur de Bavière. Dans l'automne de la même année, toute la famille se rendit à Vienne. Ce second voyage fut un véritable triomphe pour le petit Wolfgang. L'évêque de Lintz le retient pendant quatre jours chez lui. A son passage à Ips, il touche de l'orgue dans un couvent de franciscains, et laisse les révérends pères émerveillés de ce qu'ils viennent d'entendre. Aux portes de Vienne, il adoucit la rigueur des douaniers en exécutant un menuet devant le receveur, auquel il fait ses invitations pour l'avenir. Dès l'arrivée de la famille Mozart dans la capitale de l'Autriche, les deux enfants, particulièrement Wolfgang, fixèrent sur eux l'attention générale. Recherchés et fêtés avec empressement par les plus hauts personnages, c'était à qui serait assez heureux pour pouvoir les posséder à sa table. L'empereur François I[er] les fit appeler à sa résidence de Schoenbrunn; la veille il avait envoyé à Naennerle une magnifique robe de taffetas blanc broché, ornée de toutes sortes de garnitures, et à Wolfgang un habit lilas, du drap le plus fin, et une veste en moire de couleur, réhaussés d'une double bordure en or. Lorsqu'ils se présentèrent, il alla au-devant d'eux, et les conduisit avec bonté dans le salon où se tenait Marie-Thérèse, entourée de sa belle et nombreuse famille. Le petit Wolfgang, que rien n'intimide, se laisse asseoir sur les genoux de l'impératrice, qui le comble de caresses. Peu d'instants après, il glisse et tombe sur le parquet. La jeune archiduchesse Marie-Antoinette, future et infortunée reine de France, s'empresse de venir à son secours en lui adressant quelques douces paroles. « Je vous remercie, lui dit l'enfant, je veux me marier avec vous. » — « Vraiment? Et pourquoi avec elle plutôt qu'avec une de mes autres filles, lui demanda Marie-Thérèse, qui l'avait entendu. » — « Par reconnaissance, répondit aussitôt Wolfang: elle a été bien bonne pour moi, tandis que ses sœurs me regardaient sans bouger. » Un charmant sourire accompagné d'un baiser sur le

(1) Léopold Mozart a laissé en manuscrit beaucoup de musique d'église, composée pour la chapelle de Salzbourg. On connaît de lui douze oratorios. Il a écrit pour le théâtre *Sémiramis, La Jardinière supposée* (en allemand), un intermède italien, à deux personnages, intitulé *La Cantatrice ed il Poeta*, et un divertissement ayant pour titre *Musikalische Schlittenfarht* (Promenade musicale). Ses œuvres de musique instrumentale consistent en six trios pour deux violons et basse, douze pièces de clavecin; des pièces d'orgue; trente grandes sérénades pour plusieurs instruments; des concertos pour divers instruments à vent, et beaucoup de symphonies pour orchestre. Il a donné une méthode de violon, qui pendant plus de cinquante ans a été considérée comme le meilleur ouvrage en ce genre. Léopold Mozart mourut à Salzbourg, le 28 mai 1787.

(2) Marie-Anne Mozart posséda un talent remarquable sur le piano; mais elle fut bientôt éclipsée par la renommée de son frère Wolfgang. Elle se maria en 1784, au conseiller Berthold, baron de Sonnenbourg, et mourut à Salzbourg, en 1830, à l'âge de quatre-vingts ans.

front de l'enfant fut la réponse de la gracieuse princesse à laquelle le compliment s'adressait. Le virtuose de six ans exécuta plusieurs morceaux, et laissa l'assemblée dans le ravissement d'un talent aussi extraordinaire. Mais sa bonne nature devait le préserver de l'orgueil et de la suffisance que les louanges et les distinctions des grands auraient pu lui inspirer. Ainsi, il ne jouait qu'à contre-cœur devant les personnes qu'il savait ignorantes en fait de musique. Le sentiment intime de l'art prévalait déjà en lui, et ce n'était que lorsqu'il se savait écouté par les connaisseurs qu'il jouait avec ardeur et avec passion. Un soir qu'il était à la cour et qu'il allait se mettre au clavecin, ne voyant autour de lui que des courtisans, il s'adressa tout à coup à l'empereur : « Est-ce que M. Wagensel, votre maître de chapelle, n'est pas là? Faites-le donc venir. » Et lorsque celui-ci fut arrivé : « Monsieur, lui dit-il, je joue un de vos concertos, ayez la bonté de me tourner les feuillets. » Cette assurance en lui-même est un des traits du caractère de Mozart en toutes les circonstances de sa vie d'artiste.

Dans les premiers jours du mois de janvier 1763, la famille Mozart retourna à Salzbourg, chargée de lauriers, mais presque aussi pauvre qu'auparavant. Chacun reprit ses travaux ordinaires. Le jeune Wolfgang avait rapporté de Vienne un petit violon dont on lui avait fait cadeau, et sur lequel il s'exerçait tout seul en s'amusant. Un jour, Wengl, habile violoniste de la chapelle du prince, étant venu avec un autre musicien, nommé Schachtner, chez Léopold Mozart pour y essayer l'effet de quelques nouveaux trios qu'il venait d'écrire pour deux violons et basse, Wolgang voulut aussi faire sa partie. Son père s'y opposa, prétendant que n'ayant pas étudié le violon par principes, il ne pourrait les suivre. L'enfant se mit à pleurer. « Eh bien! voyons, lui dit son père, mets-toi à côté de M. Schachtner et double la seconde partie avec lui, mais joue tout doucement, car si on t'entend, je te renvoie. » A peine eut-on joué quelques mesures que les trois artistes se regardèrent avec étonnement en entendant l'enfant exécuter sa partie avec une remarquable précision. Schachtner cessa de jouer, et le jeune Mozart continua jusqu'au bout sans la moindre hésitation. Ce fut avec la même facilité qu'il s'initia au mécanisme des autres instruments et qu'il devina les secrets de l'harmonie. Au mois de juin 1763, Léopold Mozart, sa femme et ses deux enfants, entreprirent un long voyage à l'étranger. Ils traversèrent toute l'Allemagne et visitèrent successivement Augsbourg, Mannheim, Mayence, Francfort, Coblentz, Cologne, Aix-la-Chapelle. Partout le jeune Wolfgang, dont le talent grandissait chaque jour, excita l'admiration générale par l'habileté de son exécution et par la fécondité de ses inspirations, en improvisant tour à tour sur le clavecin, sur le violon et sur l'orgue, dont il faisait mouvoir les pédales avec une agilité surprenante. Après avoir donné à Bruxelles un concert auquel assistait le prince Charles, la famille Mozart se dirigea sur Paris, où elle arriva le 18 novembre, avec des lettres de recommandation pour le baron de Grimm. Celui-ci, comme on le voit dans sa *Correspondance littéraire*, devina le génie de Wolfgang, et usa de son crédit pour le mettre en évidence. Léopold Mozart et ses enfants furent présentés au baron d'Holbach, au comte de Tessé, au duc de Chartres, à la comtesse de Clermont, et reçurent une invitation pour se rendre à la cour de Versailles, où Wolgang se fit entendre devant la famille royale et recueillit de vifs applaudissements. Admis à l'honneur d'assister au grand couvert du roi, il est placé à côté de la reine Leczinska, et lui parle avec une familiarité charmante. Il fut aussi présenté à la marquise de Pompadour; mais l'orgueilleuse favorite eut le mauvais goût de se refuser à ses gracieuses caresses : « Qui est-ce donc que celle-là qui ne veut pas m'embrasser? s'écria l'enfant, l'impératrice Marie-Thérèse m'a bien embrassé. » Pendant le séjour de quelques mois qu'il fit à Paris, le jeune virtuose publia deux œuvres de sonates pour le clavecin avec accompagnement de violon, qu'il dédia, la première à la princesse Victoire, seconde fille du roi, l'autre à la comtesse de Tessé. Ces charmantes productions d'un enfant de sept ans, qui auraient fait honneur aux artistes les plus renommés de cette époque, font partie de la collection de ses œuvres. Le 10 avril 1764 la famille Mozart quitta la France pour aller en Angleterre. Wolfgang ne produisit pas moins de sensation à Londres qu'à Paris. Il touche de l'orgue devant le roi, qu'il étonne par la facilité prodigieuse avec laquelle il exécute à première vue la musique de Handel et de Bach. Il écrit six sonates de clavecin, qu'il dédie à la reine, compose une symphonie à grand orchestre et donne des concerts où le public se rend en foule. Après être restés environ quinze mois à Londres, Léopold Mozart et sa famille s'éloignèrent de cette ville, suivis d'une renommée qu'attestent les journaux de l'époque. Ils débarquèrent le 1er août 1765 à Calais, et se rendirent en Hollande en traversant le nord de la France et de la Belgique. Partout Wolfgang joue de l'orgue dans les cathédrales et dans les collégiales qu'il rencontre sur son passage. Arrivés à La Haye, les deux enfants se font entendre devant le prince d'Orange; mais peu de jours après ils tombent dangereusement malades. Rien n'est plus touchant que les lettres que, dans son désespoir, le bon Léopold Mozart écrivit alors à son ami Hagenauer, propriétaire de la maison qu'il habitait à Salzbourg, en lui recommandant de faire dire des messes à presque tous les saints du paradis pour que Dieu rende la santé à ses chers enfants. Ses vœux furent exaucés. Après avoir donné deux concerts à La Haye, et dédié six

nouvelles sonates de clavecin à la princesse de Nassau-Weilbourg, Wolfgang avec sa famille se rendit à Amsterdam, où il composa des symphonies et d'autres morceaux pour les fêtes d'installation du stathouder, et reprit ensuite le chemin de l'Allemagne en passant par Paris, Dijon, Lyon et la Suisse. A la fin de novembre 1766, après trois années d'absence, ils étaient de retour à Salzbourg. Wolgang y reprit paisiblement ses études de composition sous la direction de son père. Prenant pour modèles classiques les ouvrages de Haendel et d'Emmanuel Bach, il méditait en même temps les œuvres de Scarlatti, de Leo, de Durante et des autres maîtres de l'école italienne. C'est ainsi qu'en pénétrant les mystères de la science et en s'appliquant à faire chanter les parties d'une manière facile, élégante et naturelle, il se préparait à devenir le suprême conciliateur entre le génie profondément harmonique de l'Allemagne et le génie plein de charme mélodique de l'Italie.

Les études du jeune Wolfgang furent interrompues par une nouvelle tournée artistique que Léopold Mozart entreprit au mois de septembre 1767. Toute la famille partit pour Vienne. L'empereur François Ier était mort depuis deux ans; son fils Joseph II lui avait succédé. Wolfgang fut admis à se faire entendre devant ce prince, qui, étonné de la perfection de son jeu et du mérite de ses improvisations, chargea le virtuose de douze ans de composer la musique d'un petit opéra bouffe intitulé : *La finta Semplice*. Wolfgang eut bientôt terminé la partition de cette pièce; mais il avait compté sans la jalousie que sa renommée déjà européenne et le prodigieux développement de son talent avaient excitée parmi ses rivaux, et, bien que son œuvre eût mérité l'approbation de Hasse et de Métastase, *La finta Semplice* ne fut pas représentée. Il composa aussi à la même époque un petit opéra comique, traduit du français en allemand, *Bastien et Bastienne*, qui fut joué à la maison de campagne du fameux docteur Mesmer, ami de son père, ainsi qu'une messe à quatre voix et orchestre, dont il dirigea lui-même l'exécution. Après une excursion à Olmütz, où il échappa à une grave maladie, qui le priva de la vue pendant neuf jours, Wolfgang revint à Vienne et y séjourna jusqu'au mois de décembre 1768, occupé à écrire de la musique d'église et de piano et à terminer un opéra. De retour à Salzbourg, il y passa l'année suivante à se familiariser avec la langue italienne, et dans les derniers jours de 1769 il partit pour l'Italie, accompagné seulement de son père. Mozart trouva dans ce voyage une compensation aux déboires qu'il avait eu à supporter en dernier lieu à Vienne. Il passe par Vérone, par Mantoue, et arrive à Milan, dont la population l'accueille avec enthousiasme. Il visite les autres principales villes de la péninsule, et partout son talent d'exécution et sa science excitent les mêmes transports d'admiration. A Bologne, le savant P. Martini demeure stupéfait en le voyant donner la *riposta in rigore modi* à chaque sujet de fugue qu'il lui propose, et exécuter immédiatement après la fugue elle-même. A Rome, pendant la semaine sainte, il entend exécuter à la chapelle Sixtine le célèbre *Miserere* d'Allegri, et deux auditions lui suffisent pour écrire de mémoire ce morceau compliqué, dont il était défendu de communiquer des copies. Peu de jours après, il fait entendre cette œuvre dans une assemblée. Le pape Clément XIV a connaissance du fait. Loin d'en vouloir au jeune artiste, il veut même qu'on le lui présente, et lui fait remettre ensuite la croix et le brevet de chevalier de l'Éperon d'or (1). A Naples, en jouant une sonate au conservatoire *della Pietà* devant Jomelli et une foule immense, il est obligé d'ôter une bague qu'il portait à l'un de ses doigts, et à laquelle le public superstitieux attribuait, comme à un talisman, une exécution merveilleuse. De retour à Milan, vers la fin d'octobre 1770, il y compose son premier opéra, *Mitridate, re di Ponte*, qui est représenté le 26 décembre suivant, avec un succès décidé, et obtient vingt-deux représentations consécutives. Mozart n'avait pas encore quinze ans. Quelque temps auparavant l'Académie philharmonique de Bologne l'avait admis au nombre de ses membres sur une antienne à quatre parties qu'il avait écrite comme pièce de concours et qui était digne des beaux jours de Palestrina. Après ces triomphes, Mozart et son père reprirent le chemin de leur patrie. L'année suivante, ils retournèrent en Italie, où Wolfgang fit représenter, à Milan, une grande scène dramatique, *Ascanio in Alba*, qu'il avait été chargé d'écrire pour le mariage de l'archiduc Ferdinand. En entendant cet ouvrage, le vieux compositeur Hasse, que les Italiens avaient surnommé le *divin Saxon*, ne put se contenir, et s'écria : « Cet enfant nous fera tous oublier. » Revenu à Salzbourg pour y écrire une sérénade dramatique, *Il Sogno di Scipione*, à l'occasion de l'installation du nouvel archevêque, Mozart retourna à Milan au mois d'octobre 1772, et y composa un opéra sérieux, *Lucio Scilla*, qui fut accueilli du public avec la même faveur que ses précédents ouvrages. Avant de quitter définitivement l'Italie, Léopold Mozart et son fils allèrent passer le carnaval de 1773 à Venise, qu'ils avaient déjà visitée. De retour en Allemagne, ils firent encore deux excursions, l'une à Vienne, l'autre à Munich, où Wolfgang composa *La finta Giardiniera*, opéra bouffe, qui fut représenté au mois de janvier 1775 sur le théâtre de cette ville, et y obtint un succès éclatant. Au mois de mars suivant, toute la famille Mozart se trouvait de nouveau réunie à Salzbourg.

Mozart avait alors dix-neuf ans. En revenant

(1) Mozart ne porta cette croix que dans sa jeunesse, dans les villes impériales et dans son voyage à Paris, d'après les ordres formels de son père.

à Salzbourg précédé d'une renommée qui égalait déjà celle des meilleurs compositeurs, il avait espéré que le nouvel archevêque récompenserait ses brillants succès en lui accordant la place de maître de sa chapelle. Il attendit vainement cette place pendant trois années, qu'il employa à de fécondes études, s'essayant dans tous les genres, en composant des messes, des symphonies, des sonates, et des cantates, parmi lesquelles on remarque surtout celle qui a pour titre *Il Repastore*, qu'il écrivit en 1775, pour l'archiduc Maximilien. Ses voyages lui avaient rapporté plus de gloire que d'argent, et les économies qu'il avait pu faire avaient été promptement absorbées par les besoins d'une famille composée du père, de la mère, de deux enfants et d'une vieille grand'-mère. Léopold Mozart ne recevait du prince-archevêque qu'un traitement mensuel de 25 florins (53 fr. 50 c., soit 642 francs par an), et avait été obligé de recommencer à donner des leçons. Pressé par la nécessité, Wolfgang se décida à entreprendre un second voyage en France, comptant sur la faveur qui l'y avait accueilli quatorze ans auparavant, et le 23 septembre 1777 il quitta Salzbourg, accompagné cette fois seulement de sa mère. Rien de plus touchant que les adieux de ce père ouvrant sa fenêtre, après la séparation, pour suivre encore au loin des yeux sa femme bien aimée, qu'il ne devait plus revoir, et donnant sa bénédiction à son enfant, qu'il abandonnait aux soins de la Providence. Les deux voyageurs se rendent d'abord à Munich.. Mozart est présenté à l'électeur; il lui demande d'entrer à son service, offrant de composer quatre opéras par an et de jouer tous les jours dans les concerts de la cour, moyennant un modique traitement de 500 florins (1,050 francs environ). Le prince répond à ceux qui s'intéressent à l'artiste : « Je n'ai rien à lui refuser; mais il est encore trop jeune, nous verrons plus tard ». A Augsbourg, Mozart est obligé de donner un concert pour subvenir aux frais de son voyage. Il s'arrête pendant quelque temps à Mannheim. L'électeur palatin l'accueille avec distinction, mais ne peut lui donner aucun emploi : il n'y avait pas de place vacante à sa cour; Cannebich et l'abbé Vogler les occupaient. Mozart se dirigea alors sur Paris, où il arriva le 23 mars 1778. Son premier soin est d'aller voir le baron de Grimm; il est présenté à Mme d'Épinay, à Legros, directeur du *Concert spirituel*, à Noverre, maître des ballets de l'*Académie royale de Musique*. Il espère dans les promesses qui lui sont faites; mais bientôt il rencontre partout les obstacles qu'on oppose parmi nous à une gloire nouvelle. Il attend vainement pendant six mois le livret d'un opéra qu'on devait lui fournir. Le directeur du *Concert spirituel* ne daigne pas même faire copier les parties d'une symphonie concertante que Mozart avait composée pour les plus célèbres instrumentistes, et ne l'emploie qu'à arranger la partie vocale du *Miserere* d'Holzbauer. Sa mère enfin se félicitait qu'il eût trouvé une élève qui lui payât trois louis pour douze leçons. Du fond de sa retraite, Léopold Mozart entretenait une active correspondance avec son fils, qu'il suivait pas à pas dans ses actions en le guidant de ses sages conseils. Les lettres du fils, pleines de respect et de tendresse, révèlent la noble fierté de son caractère et la conscience qu'il avait déjà de son génie. « Je suis compositeur et fils de maître de chapelle, écrivait le futur auteur de *Don Juan*, et je ne consentirai certainement pas à enfouir dans l'enseignement le talent que Dieu m'a si libéralement départi pour la composition, soit dit sans orgueil, car je le sens en moi plus que jamais. » Et dans une autre lettre datée de Paris : « Ah! s'écriait-il, si au moins il y avait ici quelqu'un qui eût des oreilles pour entendre et un cœur pour sentir. » Toute l'attention publique se concentrait à cette époque sur les querelles des *gluckistes* et des *piccinistes*. Partout on agitait la question de savoir si la musique devait ou non être l'élément prédominant du drame lyrique. Les écrivains prenaient fait et cause pour ou contre dans des discussions bruyantes ou confuses, dont le plus grand nombre ne comprenaient pas la portée, et personne ne se doutait qu'heureusement pour l'avenir de l'art il y avait alors dans un coin de Paris un jeune homme de vingt-deux ans dont les œuvres impérissables allaient bientôt trancher la question en réconciliant les deux principes exclusifs. Mais l'âme profondément sensible de Mozart avait besoin, pour s'épanouir, d'un champ plus vaste que celui où la peinture des passions se trouvait circonscrite dans le cercle de la réalité. Musicien de l'idéal, le grand artiste ne comprenait pas que les créations de son génie franchissaient tout à coup un trop grand espace pour être appréciées d'une nation à peine sortie des voies du mauvais goût et encore indécise sur la révolution opérée par Gluck dans la musique dramatique. L'Allemagne elle-même, quoique plus avancée, n'était pas mûre pour tant de nouveautés.

Au milieu des obstacles qu'il rencontrait de toutes parts, Mozart eut le malheur de perdre sa mère, qui expira dans ses bras, le 3 juillet 1778, après quelques jours de maladie. Le séjour de Paris lui devint dès lors insupportable, et le 26 septembre de la même année il quitta cette ville après avoir refusé la place d'organiste de la chapelle de Versailles. Il passa par Lunéville, s'arrêta quelques jours à Strasbourg, où on lui fit un accueil plus honorable que fructueux, visita de nouveau Mannheim et Munich, et, vers le milieu du mois de janvier 1779, il était de retour à Salzbourg. Fatigué d'efforts infructueux, il se vit contraint d'accepter la place d'organiste de la cour, que le prince-archevêque consentit à lui offrir avec 500 florins d'appointements, et l'année suivante celle d'organiste de la cathédrale.

Une circonstance vint heureusement ranimer le courage abattu du jeune compositeur et témoigner que la renommée européenne dont il jouissait déjà n'était encore que le prélude de sa gloire future. Au commencement du mois de novembre 1780, Mozart reçut de l'électeur de Bavière, Charles-Théodore, l'invitation de se rendre à Munich pour y écrire la musique d'un grand opéra destiné au théâtre italien de la cour. Il partit aussitôt pour cette ville. Après s'être entendu avec l'abbé Varesco, auteur du poëme, et avoir pris connaissance du personnel dramatique dont il pouvait disposer, Mozart se mit immédiatement à l'œuvre, et le 29 janvier suivant, jour anniversaire de la naissance de l'électeur, *Idomeneo, re di Creta*, opéra sérieux en trois actes, fut représenté pour la première fois. Cet ouvrage n'était rien moins qu'une transformation complète de l'art. Le caractère mélodique ne rappelait, comme le fait observer M. Fétis dans le jugement éclairé qu'il a porté sur cet opéra, ni la musique purement italienne, ni la musique allemande, formée sous l'influence de celle-ci par Graun, Hasse et Benda, ni le style français, ni la modification de ce style par Gluck. Mozart tirait tout de son propre fonds, et créait une musique aussi nouvelle par l'expression et le développement de l'idée mélodique que par la forme des accompagnements et la richesse des combinaisons harmoniques et instrumentales. L'ouverture, l'air *Padre germiani*, celui d'*Electre*, au premier acte, celui d'*Ilia*, accompagné de quatre instruments obligés, le chœur *Placido è il mar, andiamo*, ceux de *Picta, Numi!* et *Corriamo, fuggiamo*, tout révélait un génie puissant qui prend possession de sa personnalité. L'apparition de l'*Idomeneo* fut le véritable avénement de Mozart sur la scène dramatique. Le succès de cet opéra fut immense. Le jour de la première représentation, un vieillard, caché au fond d'une loge obscure, pleurait à chaudes larmes : c'était Léopold Mozart arrivé la veille de Salzbourg, avec sa fille, et assistant enfin à la glorification de son fils chéri, qui avait été son disciple et qu'une assemblée transportée d'enthousiasme saluait de ses applaudissements. Mozart venait d'atteindre sa vingt-cinquième année.

Après l'éclatant succès de l'*Idomeneo*, le prince-archevêque de Salzbourg, homme grossier et avare, qui jusque là avait méconnu l'artiste extraordinaire qu'il avait l'honneur de posséder à sa cour, se trouva flatté d'avoir à son service le jeune compositeur dont s'entretenait une partie de l'Allemagne, et s'en fit suivre dans un voyage qu'il fit à Vienne au mois de mars 1781. Il le logea dans son hôtel, mais voulut le contraindre à manger à l'office avec la basse domesticité de sa maison. Mozart, à qui le sentiment de sa dignité d'artiste n'avait jamais failli, supporta d'abord avec patience la tyrannie du prélat, qui ne lui permettait pas même de se faire entendre sans son autorisation dans les concerts où il était souvent invité. La crainte de faire du tort à son père et de lui faire perdre la place qu'il occupait à Salzbourg le retenait dans cette situation. Mais un beau jour, ne pouvant plus résister aux humiliations dont il était abreuvé, il rompit le joug et quitta pour toujours le service de l'archevêque.

Nous voici arrivés à cette période de la vie de Mozart où son génie tendre et passionné, fécondé par l'amour, qui en fait la force, et triomphant des luttes de la misère et de l'envie, va s'élever au plus haut degré du sublime. Après s'être séparé de l'archevêque, Mozart, libre désormais de ses actions, ne chercha pas de place, et vécut près d'une année du faible produit de son travail et des leçons qu'il donnait. L'empereur Joseph II n'aimait que l'opéra bouffe italien; la musique de Mozart était trop forte pour ses oreilles. Cependant il chargea le compositeur d'écrire pour le théâtre de sa cour la partition d'un opéra allemand intitulé : *Die Entführung aus dem Serail* (L'Enlèvement au sérail). Ce charmant ouvrage en deux actes, dont le livret était du poëte Stephani, fut représenté le 12 juillet 1782, et obtint bientôt un succès populaire. L'empereur, en adressant au musicien des éloges sur son œuvre, ne put s'empêcher d'y mettre une certaine réticence : « Bravo, mon cher Mozart, lui-dit-il; mais il y a peut-être dans tout cela un peu trop de notes. » — « Juste autant qu'il en faut, *Sire*, » répondit l'artiste. Mozart ne reçut de Joseph II que cinquante ducats pour la composition de cet opéra.

Les circonstances dans lesquelles Mozart se trouvait lorsqu'il écrivit son opéra de *L'Enlèvement au sérail*, ne furent pas étrangères sans doute à l'ardeur des sentiments et à l'entrain étonnant qui règnent dans toute cette pièce. Depuis longtemps il aimait une jeune pianiste, Constance Weber (1), dont il désirait faire la compagne de sa vie. « Je vous supplie par tout ce qu'il y a de saint au monde, écrivait-il à son père, de donner votre consentement à mon mariage..... Vous ne pouvez rien avoir, et vous n'avez rien en effet à me reprocher, ce que me prouvent vos lettres; car Constance est une brave et honnête fille, née de bons parents, et je suis en état de lui procurer du pain. Nous nous aimons; nous désirons être unis. Que reste-t-il à objecter? » Léopold Mozart aurait bien eu des objections à faire; mais c'était un homme d'autrefois. Il pensait que s'il n'est pas sage de marier, comme on dit, la soif avec la faim, il n'est pas chrétien de vouloir être trop prévoyant, et qu'un artiste jeune, de talent et d'avenir, a raison d'épouser, même sans dot, la jeune fille qu'il aime, en se fiant à son travail et à la Providence. Malheureusement la mère de Constance s'opposait à

(1) Sœur cadette de la cantatrice Aloïse Weber, qui se fit entendre plus tard à Paris sous le nom de Mlle Lange.

cette union. Mozart enleva sa fiancée, et la conduisit chez la baronne de Waldstetten, où, lorsque toutes les difficultés eurent été levées, la noce eut lieu, le 4 août 1782. Trois jours après la cérémonie, Mozart écrivait à son père : « Ma chère Constance, désormais, grâce à Dieu, ma véritable femme, savait l'état de mes affaires et tout ce que j'ai à attendre de vous ; je lui en avais parlé depuis longtemps. Mais son amitié et son amour pour moi étaient tels qu'elle n'hésita pas un instant à sacrifier tout son avenir à ma destinée. Je vous remercie, avec la plus vive tendresse qu'un fils ait jamais éprouvée pour son père, de votre bienveillant consentement et de votre paternelle bénédiction ..... Lorsque notre union fut prononcée, ma femme et moi, nous nous mîmes à fondre en larmes ; tous, même le prêtre, partagèrent l'émotion de nos cœurs. La fête de la noce consista en un souper princier, que nous donna la baronne de Waldstetten, et pendant lequel on me fit la surprise d'une musique de ma composition pour seize instruments à vent. — Maintenant plus que jamais, ma chère Constance se réjouit de partir pour Salzbourg, et je parie que vous serez heureux de mon bonheur quand vous la connaîtrez, si d'ailleurs à vos yeux comme aux miens c'est un bonheur pour un homme d'avoir une femme sensée, honnête, vertueuse et agréable. »

Dans sa nouvelle situation, Mozart redoubla d'énergie. Occupé dans la matinée à donner des leçons, presque toutes ses soirées étaient prises par les concerts. Dévoré par une prodigieuse activité d'esprit, il trouvait encore le temps de composer toute sorte de musique, et jusqu'à des contredanses et des valses pour les bals publics. C'est à partir de cette époque qu'il écrivit ses plus belles œuvres instrumentales, entre autres les six quatuors pour deux violons, alto et basse, qu'il dédia ensuite à Haydn, précédés d'une épître remplie d'admiration et de respect filial pour le père de la symphonie. Il travaillait au second de ces quatuors lorsque sa femme était en couches de son premier enfant. Il restait dans la chambre de la jeune mère, et chaque fois qu'elle se plaignait il courait à son chevet pour la consoler et l'égayer, et regagnait sa table dès qu'il la voyait tranquille. L'heureux caractère de Mozart, sa confiance en lui-même lui faisaient surmonter toutes les difficultés. Cependant, le produit de son travail était loin de suffire aux besoins de son ménage. Il désirait ardemment pouvoir conduire sa femme à Salzbourg pour la présenter à son vieux père, mais il avait été obligé, faute d'argent, de reculer ce voyage. Enfin, dans les derniers jours du mois d'août 1783, il se décida. Au moment de monter en voiture, il fut arrêté par un créancier, qui exigea impérieusement le payement de trente florins (60 francs environ) que l'artiste lui devait. Après un séjour de près de trois mois à Salzbourg, Mozart revint à Vienne. Ces trois mois n'avaient pas été perdus pour l'art, puisque pendant ce temps il avait produit son *Davidde penitente*, oratorio qui renferme des beautés du premier ordre, et deux duos pour violon et alto, qu'il composa sous le nom de Michel Haydn, frère du grand Haydn. Michel Haydn étant malade et ne pouvant remplir un engagement pris envers l'archevêque de Salzbourg, au service duquel il était attaché, se trouvait menacé d'être privé de son traitement. Mozart vint à son secours, et sa bonne œuvre fut un chef-d'œuvre.

Plein de courage et de foi dans l'avenir, Mozart reprit le cours de ses travaux. Les applaudissements qu'il recueillait dans les concerts et surtout l'approbation des maîtres de l'art devaient le consoler des intrigues de ses rivaux, qui cherchaient à amoindrir sa gloire. « *Sur mon honneur et devant Dieu*, répondait Haydn à Léopold Mozart, qui, étant venu à Vienne en 1785, demandait à ce grand musicien de lui dire avec sincérité ce qu'il pensait du mérite de son fils, *Je tiens votre fils pour le premier des compositeurs de nos jours*. » L'empereur Joseph II, qui aimait la personne de Mozart autant qu'il estimait son talent, chargea le compositeur d'écrire la musique d'un petit opéra comique en un acte, intitulé : *Der Schauspieldirector* (Le Directeur de spectacle), qui fut joué, au mois de février 1786, au palais de Schœnbrunn. Bientôt après avoir donné cette bluette, Mozart reparut sur la scène lyrique avec *Le Nozze di Figaro*, opéra bouffe en quatre actes. Rien de ce qu'on avait entendu jusque alors ne pouvait donner l'idée de cette partition colossale par l'abondance des airs, des duos, et par la grandeur et le développement des morceaux d'ensemble de caractères différents. Le charme et la nouveauté des mélodies, la richesse et la variété des accompagnements, tout concourait à la perfection de l'œuvre qui allait faire époque dans la vie de l'artiste comme dans l'histoire de la musique dramatique. Une cabale formidable, montée par les compositeurs et les virtuoses italiens, faillit arrêter les répétitions de l'ouvrage, et il ne fallut rien moins qu'un ordre de l'empereur pour qu'au mois de mai 1786 *Le Nozze di Figaro* fussent représentées sur le théâtre italien de la cour, où, malgré l'opposition de ses adversaires, Mozart obtint un nouveau triomphe. Le succès de cette admirable partition fut général en Allemagne dès son apparition. Au mois de février 1787, Mozart se rendit à Prague, et y jouit en personne de l'enthousiasme qu'excitait son dernier ouvrage, interprété sur le théâtre de cette ville par une excellente troupe de virtuoses italiens, dirigée par un nommé Bondini. A son entrée dans la salle de spectacle, le célèbre artiste fut salué par de bruyantes acclamations, qui se renouvelèrent chaque fois qu'il assista à une représentation. Ému d'un pareil accueil et voulant témoigner sa reconnaissance aux habitants de Prague en composant un opéra tout exprès pour eux, il promit à Bondini de revenir

l'hiver suivant et d'écrire une partition pour sa troupe.

A son retour à Vienne, Mozart, préoccupé de l'engagement qu'il venait de contracter, en parla au poëte italien Lorenzo da Ponte. Celui-ci avait déjà jeté sur le papier le plan d'un libretto, ayant pour sujet *Don Juan*, dont il avait puisé les éléments dans Tirso de Molina et dans Molière; il le montra à Mozart, qui l'accepta. Lorenzo da Ponte se mit aussitôt à l'ouvrage et à mesure qu'il terminait une scène, il la communiquait au compositeur dont il recevait les conseils avec beaucoup de déférence. Au moment où Mozart se disposait à écrire la musique de *Don Juan*, il eut le malheur de perdre son père. Frappé dans la plus chère de ses affections, il se sentit défaillir. Il avait alors trente et un ans, et déjà le pressentiment de sa fin prochaine envahissait son âme. Une voix semblait lui dire : « Hâte-toi d'accomplir ton œuvre, il est temps. » — « La mort, quand on y réfléchit, écrivait-il dans une de ses lettres, paraît être le véritable but de la vie. Je me suis tellement familiarisé avec cette idée, qu'elle n'a rien d'effrayant pour moi, et je ne me couche pas sans penser que le lendemain je puis ne pas me réveiller. » Mais une douce tristesse voilait le regard de l'artiste et annonçait le regret de quitter la vie dans la force de l'âge et du talent. Ce fut dans ces dispositions d'esprit que Mozart, accompagné de sa femme, partit pour Prague, emportant le libretto de son opéra, dont il avait seulement esquissé quelques morceaux. Dès son arrivée dans cette ville, son ami Dusseck s'empressa de lui offrir un logement dans sa maison. C'est là que Mozart, puisant ses plus heureuses inspirations au milieu des heures paisibles de la nuit, composa la musique de ce drame terrible, où tous les sentiments du cœur humain se trouvent exprimés avec une variété incessante qui fait succéder l'image la plus riante au tableau le plus sombre; et, chose inouïe, le mois d'octobre 1787 lui suffit pour écrire cette immense partition, création originale du genre de musique que depuis lors on a appelé *romantique*. On commença aussitôt les répétitions de l'ouvrage, qui fut représenté dans la même année sous le titre de *Il dissoluto punito, ossia don Giovanni*. La rapidité avec laquelle l'ouverture fut écrite témoigne de la prodigieuse facilité du compositeur. La veille de la première représentation, cette admirable préface de son œuvre n'était encore, dit-on, que dans son imagination; rien n'existait sur le papier. Après avoir passé gaiement la soirée avec quelques amis, Mozart se mit au travail à deux heures du matin, ayant à ses côtés sa femme, qui lui avait préparé un grand verre de punch. Les copistes avaient été prévenus, et le lendemain à sept heures du soir, un peu avant le lever du rideau, les feuilles encore humides étaient placées sur les pupitres de l'orchestre. Quoiqu'on n'ait pas eu le temps de répéter ce morceau, les musiciens, dirigés par Strobach, leur habile chef, l'exécutèrent avec tant de chaleur et de précision, que l'auditoire put à peine contenir jusqu'à la fin les transports de son enthousiasme. *Don Juan* eut un immense succès à Prague.

A son retour à Vienne, au commencement de 1788, Mozart y fit représenter son dernier opéra. Mais, à l'exception de quelques connaisseurs, le public viennois resta presque indifférent devant ce chef-d'œuvre de l'art, auquel il préférait alors l'opéra de *Tarare*, de Salieri. Trop de beautés d'un genre nouveau étaient accumulées dans la partition de Mozart pour que cette œuvre immortelle pût encore être appréciée à sa juste valeur. L'illustre auteur de *Don Juan*, qui eut toujours la conscience de son génie, se consolait en disant : « *Don Juan* a été composé pour les habitants de la ville de Prague, pour quelques amis, et surtout pour moi. » Rien ne pouvait abattre son courage. L'empereur Joseph II lui avait accordé le titre de compositeur de la cour avec une modique pension annuelle de 800 florins. Toutes les ressources pécuniaires de Mozart consistaient dans ce revenu et dans le faible produit de ses travaux. Comme son talent de pianiste était universellement goûté, il faisait quelques excursions artistiques en Allemagne et donnait des concerts. Cependant, malgré sa réputation, il lui arriva de jouer, à Leipsick, devant les banquettes à moitié vides. A Vienne, il se trouvait souvent réduit à un état de gêne extrême. Pendant un voyage que Mozart fit à Berlin, où son élève, le prince Lichnowski, l'avait conduit, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, s'efforça de le retenir à sa cour en lui offrant un traitement de 3,000 écus (11,250 francs). A cette proposition inattendue, Mozart devint tout pensif : « Mais, sire, répondit-il, il me faudrait alors quitter mon empereur. » — « Réfléchissez, répliqua le roi, non sans une certaine émotion, car il connaissait sa position précaire, réfléchissez, je vous donne un an pour vous décider. » Mozart revint à Vienne tout préoccupé de cette offre. Ses amis lui conseillèrent de l'accepter, et finirent par le déterminer à aller demander sa liberté à Joseph II. « Comment, mon cher Mozart, lui dit l'empereur, vous voudriez m'abandonner! » Mozart demeura interdit, et, regardant l'empereur avec attendrissement : « Majesté, répondit-il, je reste à votre service. » Un pareil acte de dévouement et de désintéressement méritait d'être récompensé; cependant aucune amélioration ne fut apportée dans le sort de l'artiste.

Mozart commençait à ressentir les premières atteintes d'une maladie de poitrine compliquée d'une affection nerveuse qui le jetait souvent dans des accès de sombre mélancolie. Le travail seul parvenait à le distraire de ses tristes pensées. Parmi les nombreuses œuvres de musique instrumentale et vocale qu'il produisit pendant les années 1788 et 1789, se trouvent ses trois

dernières grandes symphonies. On remarque aussi la nouvelle instrumentation du *Messie*, de Hændel; le soin qu'il apporta dans cet arrangement et dans celui de quelques autres ouvrages du même maître témoigne de l'admiration qu'il avait pour son talent.

Chaque jour le mal qui consumait Mozart prenait un caractère plus alarmant. On voyait à l'énergie fébrile que l'artiste déployait qu'il sentait approcher sa dernière heure. La rapidité avec laquelle il écrivait était telle qu'il semblait plutôt improviser que composer, et néanmoins c'était toujours la même perfection de style, la même richesse d'invention. Souvent il arrivait à un état d'épuisement qui l'obligeait de se jeter sur un lit de repos; mais bientôt il reprenait son travail. Le grand musicien ne croyait pas avoir encore assez fait pour sa gloire. C'est en cet état qu'il écrivit, au mois de janvier 1790, son charmant opéra en deux actes, intitulé *Cosi fan tutte*, qui eut à Vienne un brillant succès. L'année suivante, à la demande de Schikaneder, directeur du théâtre de cette ville, il entreprit la composition d'un autre opéra en deux actes, *Die Zauberflöte* (La Flûte enchantée), qui fut terminé au mois de juillet. Cet ouvrage, remarquable par la grâce et la fraîcheur des idées, et d'un genre complétement différent de ceux que Mozart avait écrits jusque alors, fut joué au mois d'août, et son apparition excita un tel enthousiasme que cent vingt représentations successives purent à peine fatiguer l'attention du public. Partout on chantait les motifs de cet opéra. Jamais à Vienne on n'avait eu d'exemple d'un pareil succès. Exténué par l'excès de travail, Mozart ne put assister qu'aux dix premières représentations, et fut obligé de garder la chambre. Là, au moment où le spectacle devait commencer, il posait sa montre sur sa table, et fixant tristement les yeux sur le cadran, il suivait le mouvement des aiguilles pour savoir les morceaux qu'on exécutait. Un soir qu'il était plongé dans les lugubres pensées qui l'assaillaient, une voiture s'arrêta à la porte de sa maison. Un personnage inconnu se présente et demande à parler à l'artiste. On l'introduit auprès de Mozart. « Monsieur, dit-il au compositeur, une personne de distinction m'envoie vers vous.... — Quel est son nom? interrompit Mozart. — Elle désire rester inconnue. — Et que veut-elle de moi? — Cette personne a perdu un de ses plus chers amis et elle voudrait rendre hommage à sa mémoire en faisant célébrer un service annuel pour lequel elle vous prie de vouloir bien composer un *Requiem*. » Au milieu des sombres idées qui le dominaient, Mozart se sentait porté à traiter un semblable sujet; il consentit sur-le-champ à la demande qui lui était faite. « Dans combien de temps croyez-vous pouvoir livrer votre travail? reprit l'inconnu. — Dans un mois. — Et quelle somme fixez-vous pour vos honoraires? — Cent ducats. — Les voici. » Et l'étranger disparut. Malgré les sollicitations de sa femme, Mozart se mit aussitôt à l'œuvre avec une ardeur qui aurait bientôt épuisé le reste de ses forces si une circonstance ne fût venue le distraire de ce travail. Dans les premiers jours du mois d'août 1791, le compositeur fut chargé, par l'administration du théâtre de Prague, d'écrire pour les fêtes du couronnement de l'empereur Léopold II, comme roi de Bohême, la musique de l'opéra de Métastase, intitulé *La Clemenza di Tito*. Mozart accepta, et partit pour Prague. Le délai qui lui avait été fixé était tellement court qu'il fut obligé de réduire l'ouvrage en deux actes, de n'écrire que les principaux morceaux, et de confier à un de ses élèves le soin de faire les récitatifs. Dix-huit jours lui suffirent pour terminer son travail, et le 15 septembre suivant *La Clemenza di Tito* fut représentée. — Malgré l'incroyable rapidité avec laquelle cette partition fut écrite, la plupart des morceaux qu'elle renferme, entre autres le finale du premier acte et le trio du second n'en sont pas moins encore des modèles de grâce et de perfection de style.

Le voyage de Mozart à Prague avait fait diversion à ses idées habituelles, et lorsque l'artiste revint à Vienne l'état de sa santé semblait s'être amélioré. Il reprit son *Requiem;* mais à peine s'était-il remis à ce travail, que le mystérieux personnage qui le lui avait demandé se présenta de nouveau : « Il m'a été impossible, lui dit Mozart, d'accomplir ma promesse. — Je le sais, répartit l'inconnu. Mais combien de temps vous faut-il encore pour terminer votre œuvre? — Un mois. — Eh bien, voici cent autres ducats. Adieu, dans un mois. » La visite de l'étrange messager laissa Mozart dans la persuasion qu'il venait de recevoir du ciel l'avertissement de sa fin prochaine. « Non, disait-il à sa femme, je ne le sens que trop, je n'ai plus longtemps à vivre. C'est à mon hymne funèbre que je travaille. » Ces paroles brisaient le cœur de sa femme, qui ne pouvait parvenir à le distraire de cette sombre pensée. — Persuadée que l'attention continue de son mari pour la composition de son *Requiem* était la principale cause de son exaltation maladive, la pauvre Constance lui confisqua sa partition. Il y eut en effet un peu de mieux dans l'état de l'artiste dès qu'il interrompit l'œuvre qui absorbait tout son être. Le 15 novembre il écrivit, pour un cercle d'amis, une petite cantate ayant pour titre : *La louange de l'amitié*. Les applaudissements prodigués à cette composition donnèrent un nouvel élan à son esprit. Il réclama à plusieurs reprises la partition de son *Requiem* pour la continuer et l'achever. Sa femme fut obligée de céder à ses instances; mais peu de jours après Mozart retomba dans son abattement précédent. Ses forces étaient complétement épuisées, et il fut contraint de prendre le lit, dont il ne devait plus se relever. Le 5 décembre 1791, quelques instants avant sa mort, il se fit donner sa partition, qu'il examina. C'é-

tait le dernier et douloureux regard d'adieu qu'il adressait à l'art qu'il avait tant aimé. Puis serrant convulsivement la main de sa femme, ses yeux humides se tournèrent vers le ciel : il avait cessé d'exister. Mozart n'avait pas encore atteint sa trente-sixième année. Ainsi s'éteignit, entre les bras de sa femme (1) et de ses deux enfants (2), le grand artiste dont la belle âme se reflète tout entière dans ses œuvres. Partout en effet dans ses ouvrages on retrouve cette ardente sensibilité qui fit de Mozart un fils pieux et tendre, un frère plein de dévouement, et qui lui inspira l'amour passionné pour celle dont il fit la compagne de son existence. Sous l'humble toit de la famille, sa confiance inaltérable en la Providence, son noble et courageux désintéressement lui font rêver le bonheur suprême, non dans la fortune et les honneurs, mais dans une vie de travail et d'affection toute dévouée à l'art et couronnée par la gloire. Tous ses sentiments sont autant de rayons divins qui lui font battre le cœur, fécondent sa pensée, et forment un ensemble merveilleux de sublimité et de grâce, de simplicité et de magnificence, de gaieté douce et de mélancolie, d'exquise distinction et de naturel charmant. Dans Mozart on aime et on estime l'homme autant qu'on admire l'artiste, et si dans les derniers temps de sa vie il tomba, par désespoir, dans quelques écarts passagers, on ne saurait se montrer plus sévère que Constance, qui les lui pardonna et l'aima toujours avec tendresse, parce qu'elle savait que, malgré ces écarts, elle était elle-même tendrement aimée.

Mozart occupe une place unique dans l'histoire de la musique par l'universalité de son génie. Enfant, il étonne par les prodiges de son exécution. Homme mûr, il surpasse tout ce qu'avait promis sa jeunesse. Il excelle dans tous les genres, et les produits de sa radieuse imagination font progresser l'art dans toutes ses parties.

Comme pianiste, Mozart fut le plus grand virtuose de son temps en Allemagne. Une lutte s'engagea entre lui et Clementi lors du premier voyage que celui-ci fit à Vienne, en 1781. Dans cette lutte, ni l'un ni l'autre des deux artistes rivaux ne fut vaincu, parce que tous deux brillaient par des qualités différentes. Si Clementi se distinguait par l'excellence de son doigté, par la précision, le goût et le fini de son exécution, Mozart se faisait remarquer par la perfection de son jeu, l'élégance et l'expression de son style. Sa manière, plus colorée, plus énergique, donna naissance à l'école de piano désignée sous le nom d'école de Vienne, et qui fut continuée par Beethoven et Hummel. Lorsqu'il improvisait sur le piano ou sur l'orgue, la profondeur de ses idées, l'art avec lequel il les développait, la richesse de son harmonie, tout aurait pu faire supposer qu'il exécutait un morceau soigneusement préparé d'avance.

Comme compositeur de musique instrumentale, son génie créateur se révèle jusque dans ses moindres productions. Ses concertos de piano firent bientôt oublier tout ce qu'on avait écrit précédemment pour cet instrument. Ses quatuors des œuvres 10 et 18, ses quintettes en *ut* mineur, en *ré*, en *mi* bémol et en *sol* mineur, sont des chefs-d'œuvre du genre. Dans ses symphonies, Mozart ne change rien aux proportions tracées par Haydn, son illustre prédécesseur. Mais si l'œuvre de Haydn présente la savante et admirable peinture d'une réalité paisible et bien ordonnée, Mozart donne à la sienne un charme plus pénétrant. Il domine par sa passion entraînante, et sa symphonie en *sol* mineur ouvre une voie nouvelle dans laquelle Beethoven devait ensuite s'élancer avec toute la fougue et l'énergie de sa rêveuse imagination.

Dans la musique dramatique, Mozart n'eut point de rival. Il prenait une très-grande part à l'ordonnance générale des libretti sur lesquels il travaillait. Selon son opinion, dans un opéra, la poésie devait être la fille obéissante de la musique. Son esprit éclairé, son exquise sensibilité lui faisaient saisir avec autant de tact que de sagacité les nuances et les vraies conditions du drame lyrique. « Les passions violentes, dit-il, dans une de ses lettres à son père, ne doivent jamais être exprimées jusqu'à provoquer le dégoût. Même dans les situations les plus horribles, la musique ne doit jamais blesser et cesser d'être de la musique. » Mozart avait étudié avec ferveur les œuvres des grands maîtres et s'était familiarisé avec toutes les écoles sans avoir de prédilection exclusive pour aucune. Son génie conciliateur féconde la science harmonique par le charme de la mélodie. Si Gluck, qui voulait que la musique fût la traduction littérale de la parole, lui apprit le langage élevé des passions et lui inspira le goût des grandes péripéties traduites par des masses chorales, Mozart lui est supérieur par la variété des idées, par la souplesse du style, par le développement des morceaux d'ensemble, par la richesse de l'instrumentation. Il crée un art nouveau ou plutôt il transforme complétement l'art qui l'avait précédé. Dans cette transformation qui commence à l'*Idoménée*, Mozart se montre aussi grand poëte que grand musicien. Ses opéras de l'*Enlèvement au sérail*, des *Noces de Figaro*, de *Don Juan*, de *La Flûte enchantée*, de *La Clé-*

(1) La veuve de Mozart se remaria, en 1809, à Georges-Nicolas de Nissen, conseiller d'État du roi de Danemark. Après la mort de son second mari, arrivée en 1826, elle publia, en 1828, un gros volume sur la vie et les ouvrages de Mozart. Ce livre renferme toute la correspondance de la famille de l'artiste, des articles de journaux, des portraits, des morceaux de musique, etc., et forme un recueil de documents authentiques confusément entassés par M. de Nissen.

(2) Des six enfants que Mozart avait eus de sa femme, deux seuls survécurent. L'aîné, Charles Mozart, naquit à Vienne, en 1784. Le second, Wolfram-Amédée Mozart, vint au monde dans la même ville, le 26 juillet 1791, quatre mois et quelques jours avant la mort de son père. Tous deux ont embrassé la profession d'artiste, et se sont fait remarquer par un talent distingué sur le piano.

mence de Titus sont autant de chefs-d'œuvre de genres différents, qui semblent n'appartenir au même auteur que par la perfection qu'on y trouve, et sur lesquels sont venus se modeler tous les compositeurs qui ont succédé à l'illustre maître.

De tous les compositeurs allemands de son temps, Mozart est peut-être celui qui a le mieux compris le but de la musique d'église et qui a donné à ses œuvres le véritable caractère religieux. Si Haydn se fait de la bonté divine une idée qui le porte par dessus tout à la confiance et lui inspire une piété tendre et gracieuse, Mozart se sent plus profondément ému de la puissance de Dieu. Son grand *Kyrie*, en *ré*, ses messes nos 2, 4 et 5, son *Misericordias Domini*, à quatre voix, son *Ave verum corpus*, à quatre voix, ses hymnes et ses cantates d'église sont des productions qui, par la pureté du style et par l'élévation de la pensée, rappellent la plus belle époque de l'école italienne. Son *Requiem* (1) exprime en de sublimes accents la terreur du chrétien qui va paraître devant le juge suprême.

Exploité par les marchands de musique et par les directeurs de théâtre, qui abusèrent étrangement de son insouciance pour ce qui était de sa fortune, Mozart ne laissa pas même de quoi mettre une pierre sur sa tombe. Le jour de son enterrement les fossoyeurs s'étaient pressés, car il faisait un temps affreux, et il ne s'agissait d'ailleurs que d'une inhumation pour laquelle on n'avait pu faire que les dépenses strictement nécessaires. Les traces de sa sépulture disparurent bientôt. Les recherches que l'on fit plus tard pour les découvrir n'amenèrent aucun résultat certain. Cependant l'Allemagne, dans sa tardive reconnaissance pour l'artiste qui avait fait la gloire de son pays et charmé le monde par la grandeur et la fécondité de son incomparable génie, voulut réparer cet outrage du temps, et en 1859, c'est-à-dire soixante-huit ans après la mort de Mozart, un monument, consistant en un socle surmonté de la statue de La Musique, fut érigé à Vienne, dans le cimetière et à la place où il y a lieu de supposer que reposent les restes mortels de l'illustre auteur de *Don Juan*.

La fécondité de Mozart tient du prodige. On ne peut se faire d'idée de tout ce qu'il a écrit depuis l'âge de sept ans jusqu'à sa mort. Il a laissé, tracé de sa main, le catalogue de ses compositions depuis le 9 février 1784 jusqu'au 15 novembre 1791; le détail en est presque fabuleux. Cependant, malgré tout ce que l'on connaît de lui, on retrouve encore de temps en temps de nouveaux manuscrits. Nous nous bornerons à donner ici l'indication sommaire des ouvrages de Mozart d'après les renseignements que fournit le supplément de la biographie de ce musicien publiée par sa famille, et d'après les divers autres catalogues qui ont été faits de ses productions. Musique d'église : trente-six compositions religieuses, renfermant des messes, *Te Deum*, litanies, offertoires, motets et cantates d'église. Un *Stabat mater* et le fameux *Requiem* terminé par Süssmayer. — Oratorios : trois oratorios ; deux datent de la jeunesse du compositeur ; le troisième, intitulé *Davidde penitente*, pour trois voix et orchestre, fut écrit à Salzbourg, en 1785 ; cette œuvre, remarquable par l'expression mélancolique, est plutôt une cantate développée qu'un véritable oratorio. — Opéras : musique pour une comédie latine intitulée : *Apollon et Hyacinthe*, composée en 1767, à l'âge de onze ans, pour l'université de Salzbourg ; — *Bastien et Bastienne*, opéra allemand ; Vienne (1768) ; — *La finta Semplice*, opéra bouffe composé, à Vienne, pour l'empereur Joseph II (1768). — *Mitridate*, opéra sérieux italien, en trois actes, représenté à Milan (1770) ; — *Ascanio in Alba*, cantate dramatique, en deux parties, à Milan (1771) ; — *Il Sogno di Scipione*, sérénade écrite pour l'installation de l'archevêque de Salzbourg (1772) ; — *Lucio Silla*, opéra sérieux, à Milan (1772) ; — *Zaïde*, opéra vraisemblablement écrit, dans la même année, pour Venise ; — *La finta Giardiniera*, opéra bouffe, à Munich (1774) — *Il Re pastore*, pastorale en deux actes, à Salzbourg (1775) ; — chœurs et entr'actes pour un drame intitulé *Thamos d'Egypte*, pour quatre voix et orchestre ; — *Idomeneo, re di Creta*, opéra sérieux, en trois actes, à Munich (1780) ; — *Die Entführung aus dem Serail* (L'Enlèvement au sérail), opéra comique, en deux actes, à Vienne (1782) ; — trio et quatuor pour *La Villanella rapita*, à Vienne (1785) ; — *Der Schauspieldirector* (Le Directeur de spectacle), opéra comique, en un acte, à Vienne (1786) ; — *Le Nozze di Figaro* (Les Noces de Figaro), opéra bouffe, en quatre actes, à Vienne (1786). Cet admirable chef-d'œuvre, ridiculement traduit en français, fut représenté sans succès à Paris, sur le théâtre de la Nation (l'Opéra) en 1793 ; — *Il Dissoluto punito, ossia Don Giovanni*, drame lyrique, en deux actes, à Prague (1787). Ce ne fut qu'en 1811 que l'opéra de *Don Juan* fit son apparition sur le Théâtre-Italien de Paris ; il ne pénétra en Italie que vers 1814 ; — *Così fan tutte*, opéra bouffe, en deux actes, à Vienne (1790) ; — *Die Zauberflöte* (La Flûte enchantée), opéra romantique, en deux actes, à Vienne (1791). Quelques années plus tard, en 1801, cet ouvrage, indignement mutilé par un arrangeur, fut représenté à l'Opéra de Paris, sous le

(1) Mozart avait laissé inachevé son *Requiem*, qui fut terminé par Süssmayer, son élève et depuis maître de chapelle à Vienne. Une vive polémique s'engagea plus tard sur la question de savoir quelle était la part que ce dernier avait prise à l'ouvrage. Parmi ceux qui intervinrent dans cette discussion, l'abbé Stadler, maître de chapelle à Vienne, est celui qui paraît avoir jeté le plus de lumière sur la question. D'après les renseignements qu'il a fournis, le travail de Mozart finirait avec le verset *Hostias*, et le reste, y compris la plus grande partie du *Lacrymosa*, serait l'œuvre de Süssmayer.

titre de *Mystères d'Isis*) ; — *La Clemenza di Tito* (La Clémence de Titus) ; opéra sérieux, en deux actes, à Prague (1791) ; — quatre ballets et pantomimes. — MUSIQUE DE CHANT : quatre chœurs, à quatre voix et orchestre ; — neuf cantates de francs-maçons, avec orchestre ; — quarante-trois airs, duos et trios italiens, avec ou sans récitatifs, et avec orchestre ; — seize canons, à trois et quatre voix ; — trente-quatre chansons allemandes ; — quelques solféges pour exercices de chant. MUSIQUE INSTRUMENTALE, SYMPHONIES, QUINTETTES, QUATUORS, etc. : trente-trois symphonies pour l'orchestre : on n'en connaît que dix-sept, mais on trouve les thèmes de quelques autres dans le catalogue thématique de Breitkopf ; — quinze ouvertures à grand orchestre ; — quatorze divertissements pour plusieurs instruments, parmi lesquels on trouve plusieurs suites d'harmonie ; — Plaisanterie musicale pour deux violons, alto, deux cors et basse ; — huit quintettes pour deux violons, deux violes et basse ; — quintette pour *harmonica*, flûte, hautbois, alto et violoncelle ; — vingt-six quatuors pour deux violons, alto et basse ; — un quatuor pour hautbois, violon, alto et basse, et un quatuor pour flûte ; — neuf trios pour deux violons et basse, et un trio pour violon, alto et violoncelle. Ce dernier seul a été publié ; — cinq concertos pour le violon ; un seul a été gravé ; — six concertos pour le cor ; on n'en a publié qu'un seul ; — un concerto pour le basson ; — un concerto pour la trompette ; — un concerto pour la clarinette ; — plus de cent danses, menuets et valses pour l'orchestre ; — marches pour musique militaire. — MUSIQUE DE PIANO : vingt-trois concertos pour le piano : on en a publié vingt et un ; — Vingt-trois trios pour piano, violon et violoncelle ; — un quintette pour piano, hautbois, clarinette, cor et basson ; — trente et une sonates pour piano ; — quatre sonates pour piano à quatre mains ; — Fantaisie, idem ; — Sonate et fugue pour deux pianos ; — Fantaisie pour deux pianos ; — quatre rondos pour piano seul ; — une multitude de thèmes variés pour le piano à deux et à quatre mains ; — un concerto pour trois pianos et orchestre, composé en 1777. Mozart a fait une nouvelle instrumentation des quatre ouvrages suivants de Haendel, *Acis et Galathée*, *Le Messie*, *La Fête d'Alexandre*, et *La Sainte-Cécile*. On a de lui une *Méthode abrégée de basse générale, ou fondements de basse générale*, dont l'authenticité n'est pas douteuse, quoiqu'il ne l'ait pas composée pour la rendre publique. Outre les ouvrages que nous venons de citer, Mozart a jeté sur le papier une quantité prodigieuse d'idées dans des morceaux qu'il n'a point achevés. La plupart de ces fragments, dont on trouve l'indication détaillée dans le supplément de la biographie de Mozart par le conseiller de Nissen, ont été possédés par l'abbé Stadler, maître de chapelle à Vienne. Parmi ces fragments, on remarque les commencements d'une symphonie concertante pour piano et violon avec orchestre ; de trois rondes pour piano et orchestre ; d'un quintette pour piano, hautbois, clarinette, cor anglais et basson ; de différents morceaux avec ou sans accompagnements, sonates, fugues, préludes, fantaisies, etc. ; de plusieurs symphonies, ouvertures, quintettes, quatuors, trios pour divers instruments à cordes et à vent ; de sept *Kyrie*, pour quatre voix et orchestre ; d'un *Gloria* ; du psaume *Memento Domine David*, à quatre voix ; d'une cantate allemande *Die Seele des Weltalls, ô Sonne* (Ame du monde, ô Soleil !), pour deux ténors et basse, avec chœur et orchestre ; et enfin de deux petits opéras, l'un italien, et l'autre allemand. Dieudonné DENNE-BARON.

Correspondance littéraire de Grimm et de Diderot. — *Mozart's Leben* (Vie de Mozart) par de Niemtschek ; Prague, 1798. — *Anecdotes sur Mozart*, traduites de Rochlitz par Cramer ; Paris, 1801. — *Mozart's Geist* (Esprit de Mozart) ; Erfurt, 1803. — Godefroi Weber, *Ergebnisse der bisherigen Forschungen über die Echtheit des Mozartschen Requiem* (Résultat des recherches faites jusqu'à ce jour sur l'authenticité du *Requiem* de Mozart) ; Mayence, 1826. — Stadler, *Vertheidigung der Echtheit des Mozartschen Requiem*, etc. (Défense de l'authenticité du *Requiem* de Mozart, etc.) ; Vienne, 1826. — Stadler, *Nachtrag zur Vertheidigung der Echtheit des Mozartschen Requiem* (Supplément à la *Défense de l'Authenticité du Requiem* de Mozart) ; Vienne, 1827. — *Biographie W. A. Mozart's, von Georg. Nikolaus von Nissen* ; Leipsick, 1828. — *Anhang zu Wolfgang Amadeus Mozart's Biographie*, Supplément de l'ouvrage précédent ; Leipzig, 1828. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — *Mozart et son Don Juan*, dans le recueil intitulé *Critique et littérature musicales*, par P. Scudo ; Paris, 1850. — *Mozart, vie d'un artiste chrétien au dix-huitième siècle, extraite de sa correspondance authentique*, traduite de l'allemand par l'abbé Goschler ; Paris, 1857. — *W.-A. Mozart*, par le docteur Henri Doering, traduit de l'allemand par C. Viel ; Paris, 1860.

MOZETTO. * *Voy.* MOCCETTO (*Girolamo*).

MOZIN (***), grammairien français, né à Paris, en 1771, mort à Stuttgard, le 2 mai 1840. Entré dans les ordres, il quitta la France pendant la terreur, et s'établit à Stuttgard, où il donna des leçons de français ; il enseigna ensuite pendant quelques années cette langue à l'école de commerce ; vers la fin de sa vie il tomba dans l'indigence. Il a publié un grand nombre d'ouvrages destinés à faciliter aux Allemands la connaissance du français et aux Français celle de l'allemand ; nous citerons : *Anecdotes françaises-allemandes* ; Stuttgard, 1827, quatrième édition ; — *Nouvelle Grammaire allemande* ; cinquième édition ; Stuttgard, 1830 ; — *Französische Sprachlehre* (Grammaire française) ; Stuttgard, 1840, in-8° ; onzième édition ; — *Dictionnaire complet des Langues Française et Allemande* ; Stuttgard, 1811-1812 et 1827, 2 vol. in-4° ; une nouvelle édition de cet excellent ouvrage, revue et augmentée par Peschier, parut à Stuttgard, 1840-1844, et 1856, 4 vol. r., in-8° ; — *Dictionnaire de poche Allemand-Français et Français-Allemand* ; Stuttgard, 1817, in-16 ; souvent réimprimé. O.

Conversations-Lexikon.

* **MOZIN** (*Charles-Louis*), peintre français, né à Paris, en 1806. Élève de Xavier Leprince, il s'adonna surtout à la peinture de genre et de marine. Il débuta au salon de 1827, et obtint en 1837 une médaille de 1re classe. Ses principaux tableaux sont : *La Prise de l'Hôtel de Ville, en* 1830 (1831), exécuté avec M. Beaume, et acheté par le roi Louis-Philippe ; — *La Cavalerie française prenant la flotte batave gelée dans le Texel* (1836), au Musée de Versailles ; — *Prise de l'île de Bommel par l'armée française, en* 1794 (1837), à Versailles ; — *Combat d'Aldenhoven, en* 1796 (1838), à Versailles ; — *Combat de Moucron, en* 1794 (1849), à Versailles ; — *Le Port de Honfleur* (1853) ; — (*Port de Rouen* (1855) ; — *Vue de Trouville* 1857). G. DE F.

Annuaire des Artistes français. — Livrets des expositions.

MOZZI (*Marc-Antoine*), savant littérateur italien, né à Florence, le 17 janvier 1678, mort à Venise, le 4 avril 1736. Il étudia dans sa ville natale la théologie et le droit, tout en s'adonnant à la poésie et à la musique, qu'il aimait avec passion. Son habileté sur la mandoline lui valut d'être souvent attiré à la cour. En 1700, il reçut un canonicat dans sa ville natale, et il y fut chargé deux ans après de la chaire de littérature toscane. Élu membre de l'Académie de la Crusca, il en devint archi-consul. Prédicateur renommé, il prononça en 1701 devant la cour l'oraison funèbre de Charles II, roi d'Espagne, et en 1703 devant le chapitre métropolitain celle de l'archevêque Léon Strozzi. On a de lui : *Sonetti sopra i nomi dati ad alcune dame Fiorentine dalla principessa Violanta* ; Florence, 1705 ; — *Istoria di S. Cresci e de' santi martyri suoi compagni, come pure della chiesa del medesimo santo posta in Volcava di Mugello* ; Florence, 1710, in-fol., avec fig. ; — *Discorsi sacri* ; Florence, 1717 ; — *Vita di Lorenzo Bellini*, dans les *Vite degli Arcadi* ; — *Orazione funerale del abate A. M. Salvini*, dans les *Prose toscane* de Salvini. O.

Degli Uomini illustri Toscani, t. IV.

MOZZI (*Luigi*), savant ecclésiastique italien, né le 26 mai 1746, à Bergame, mort le 24 juin 1813, près de Milan. De famille patricienne, il fut admis en 1763 chez les Jésuites ; il professait au collége des Nobles à Milan lorsque la société dont il faisait partie fut dissoute par Clément XIV (1773). Rentré à Bergame, il y fut chargé d'examiner les candidats pour le sacerdoce, et devint chanoine et archiprêtre. Sa piété vive et le zèle qu'il déploya dans les controverses soulevées en Italie par les jansénistes lui firent une grande réputation ; appelé à Rome, il fut nommé missionnaire apostolique, et membre de l'Académie des Arcades. En 1804 il rejoignit ses confrères dans le royaume de Naples ; mais ils ne tardèrent pas à être de nouveau dispersés, et Mozzi se retira dans une villa située aux environs de Milan, et qui appartenait au marquis Scotti. Parmi les nombreux écrits qu'il a laissés, nous citerons : *Le Jansénisme dans son beau jour, ou idée du jansénisme* ; Venise, 1781, 2 vol. in-8° ; — *Histoire abrégée du Schisme de la nouvelle Église d'Utrecht* ; Ferrare, 1785, in-8° ; Gand, 1829, in-8° ; — *Les cinquante Raisons pour préférer l'Église catholique* ; Bassano, 1789, in-8°, trad. de l'anglais du duc de Brunswick ; — *Les Projets des incrédules pour la ruine de la religion, dévoilés dans les œuvres de Frédéric, roi de Prusse* ; 3e édit. ; Assise, 1791, in-8° ; — *Abrégé historique et chronologique des plus importants jugements du saint-siége sur le baianisme, le jansénisme et le quesnellisme* ; Foligno, 1792, 2 vol. in-8°. P.

Dizionario istorico Bassanese.

MOZZOLINO. *Voy.* MAZOLINI.

MUCIANUS (*P. Licinius Crassus Dives*), grand pontife et jurisconsulte romain, fils de P. Mucius Scævola, consul en 175 avant J.-C., frère de P. Mucius Scævola, consul en 133, mort en 130 avant J.-C. Il fut adopté par P. Licinius Crassus, et prit à cette occasion le nom de *Crassus* avec l'addition de *Mucianus*, qui indiquait sa première *gens*. Il succéda à Scipion Nasica dans la dignité de souverain pontife, et fut élu consul en 131. Il quitta Rome cette année même pour diriger la guerre contre Aristonicus, qui se maintenait dans la possession du royaume de Pergame, légué aux Romains par Attale III. Il ne fut pas heureux dans cette guerre. Défait par Aristonicus au siége de Leucé, il se vit enveloppé entre Élée et Smyrne par la garde thrace d'Aristonicus. Pour éviter d'être fait prisonnier, il excita un de ces Thraces à le tuer. Sa tête fut portée à Aristonicus. L'historien Sempronius Asellio, cité par Aulu-Gelle, dit que Crassus possédait cinq choses qui sont les meilleures parmi les bonnes ; il était très-riche, noble, éloquent, très-versé dans le droit et souverain pontife. Il eut deux filles, mariées l'une à C. Sulpicius Galba, l'autre à C. Sempronius Gracchus. Mucianus était orateur et jurisconsulte, éminent à ces deux titres, mais cependant inférieur comme orateur à P. Sulpicius Galba. Y.

Tite-Live, *Epitome*, 59. — Cicéron (voy. l'*Onomasticon Tullianum* d'Orelli). — Drumann, *Geschichte Roms*, à l'art. *Licinii Crassi*, n° 21.

MUCIANUS *Licinius*, ou **MUCIEN**, général romain, trois fois consul en 52, 70 et 75 après J.-C., vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Tacite a résumé en quelques lignes expressives son caractère et sa carrière. « Homme également fameux par ses disgrâces et par sa faveur, dit-il : jeune, il avait cultivé ambitieusement les grandes liaisons ; depuis, ayant dissipé toute sa fortune, sa situation devint critique, et, menacé de la colère de Claude, il resta oublié dans un coin de l'Asie, tout aussi près de l'exil

que depuis il le fut de l'empire; associant les qualités bonnes et mauvaises, la mollesse et l'activité, la politesse et l'arrogance, trop d'abandon aux voluptés dans les loisirs, et de grandes vertus quand il le fallait. Sa vie publique était louée, on blâmait sa vie privée. Puissant par ses séductions sur ses inférieurs, ses amis, ses collègues, il aima mieux donner l'empire que l'obtenir. » On regrette de ne pas avoir plus de détails sur ce personnage éminent. Dans sa jeunesse il courtisa assidûment la faveur des grands, et réussit à obtenir le consulat sous le règne de Claude, en 52 après J.-C. Ayant dissipé sa propriété et devenu un objet de soupçons pour Claude, il se retira en Asie, et il y vécut presque dans la condition d'un exilé, quoiqu'il portât le titre de *légat*. Le lieu de sa retraite était la Lycie. Sous le règne de Néron, il rentra en faveur à la cour impériale. A la mort de ce prince, en 68, il avait le commandement de la province de Syrie avec quatre légions, tandis que Vespasien était dans la contrée voisine, en Judée à la tête de trois légions. Jusque-là Mucien et Vespasien n'avaient pas été en bonne intelligence, mais ils se rapprochèrent dans la prévision de graves événements politiques. Le principal intermédiaire de cette réconciliation fut Titus, que Mucien aimait beaucoup. Les deux généraux prêtèrent serment à Othon; mais quand une nouvelle révolution militaire eut donné la pourpre impériale à Vitellius, Mucien pressa Vespasien de revendiquer le trône pour lui-même. Après de longues hésitations, Vespasien y consentit. Mucien fit aussitôt prêter serment par ses soldats au nouvel empereur, et faisant ses préparatifs de campagne avec une grande rapidité, il marcha sur l'Italie. Malgré sa promptitude, il fut devancé par Antonius Primus. Cet aventureux général marcha audacieusement sur Rome, où il entra après avoir dispersé les forces de Vitellius, tandis que Mucien repoussait dans la vallée du Danube une invasion des Daces. Le premier acte officiel de Mucien fut une lettre au sénat. Il arriva à Rome peu de jours après, et prit en main l'autorité souveraine, quoique Domitien fût nominalement à la tête des affaires. Il vivait en véritable souverain; cependant il ne varia point dans son dévouement à Vespasien. Lorsque ce prince débarqua en Italie, Mucien, accompagné des principaux nobles romains, se rendit au-devant de lui jusqu'à Brindes. Les services qu'il avait rendus à Vespasien étaient si grands et il les faisait valoir avec tant d'indiscrétion que l'empereur en fut plus d'une fois impatienté; mais, par politique ou par reconnaissance, il continua de le traiter avec faveur. On ignore l'époque de sa mort; mais comme il n'est pas question de lui sous Titus et Domitien, on suppose qu'il mourut sous le règne de Vespasien.

Mucien était non-seulement un général et un homme d'État, mais un orateur et un historien. Ses pouvoirs oratoires sont loués par Tacite, qui prétend qu'il s'exprimait éloquemment même en grec. Il fit une collection de discours prononcés sous la période républicaine, et les divisa en deux recueils, l'un en onze livres, intitulé *Acta*, l'autre en trois livres, sous le titre de *Epistolæ*. Il composa une histoire dont on ne connait pas le sujet, mais qui traitait principalement de l'Orient. Y.

Tacite, *Hist.*, I, 10, 76; II, 4, 5, 76-84; III, 8, 46, 53, 78; IV, 4, 11, 39, 80, 85. — Suétone, *Vespasianus*, 6, 13. — Dion Cassius, LXV, 8, 9, 22; LXVI, 2, 9, 13. — Josèphe, *Bel. Jud.*, IV, 10. 11. — Pline, *Hist. Nat.*, XII, 1; XXVIII, 2; XXXIV, 7. — Merivale, *The Romans under the empire*, t. VI. — Vossius, *De Historicis Latinis*. — Westermann, *Gesch. d. Römischen Beredtsamkeit*.

MUCIANUS ou **MUTIANUS**, surnommé le *Scholastique* (*Scholasticus*), traducteur latin, vivait dans le milieu du sixième siècle de notre ère. Il traduisit en latin, à la demande de Cassiodore, les trente-quatre homélies de saint Chrysostome sur l'*Épître aux Hébreux*. Il avait aussi fait précédemment une traduction latine du traité de Gaudentius *Sur la Musique*. Cassiodore l'appelle un homme très-savant, *vir disertissimus*. La traduction des *Homélies* de saint Chrysostome, citée plus haut, existe encore, et les divers éditeurs de ce père en ont fait un grand éloge; elle fut publiée pour la première fois à Cologne, 1530, in-8°, et elle a été insérée dans les éditions latines des *Œuvres* de saint Chrysostome. Dans les éditions gréco-latines, on a généralement préféré la traduction d'Hervet. Y.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. VIII, p. 558, 559.

* **MÜCKE** (*Henri-Charles-Antoine*), peintre allemand, né à Breslau, en 1806. Élève de son père pour le dessin, il entra dans l'atelier de König, et s'adonna à la peinture d'animaux, qu'il abandonna pour la peinture d'histoire. Devenu, en 1825, élève de Schadow, il le suivit à Dusseldorf, où cet artiste avait été appelé à diriger l'Académie de Peinture. En 1833, Mücke alla faire un séjour de deux ans en Italie. Ses tableaux, remarquables par la pureté du dessin, la beauté du coloris, et le grand style de leur composition, lui acquirent bientôt une brillante réputation; les principaux sont: *Ulysse et Leucothée pendant la tempête*; *Eginard et Emma*; *Bethsabé*; *Sainte Catherine*; *Saint Ambroise arrêtant Théodose à la porte de la cathédrale de Milan*; *L'Empereur Frédéric Barbe-Rousse et sa fiancée Gela*; les *portraits de Thorwaldsen* et *des princes Alexandre* et *Georges de Prusse*. Mücke a décoré le château de Heltorf près de Dusseldorf de peintures à fresque représentant les principaux événements de la vie de l'empereur Frédéric Barbe-Rousse. A l'exposition universelle de 1855, il a fourni: *L'Ange montrant Babylone à saint Jean*. O.

Raczynski, *Geschichte der neueren deutschen Kunst*. — Püthmann, *Die Dusseldorfer Schule*. — Nagler, *Künstler-Lexikon*.

MUDÉE (*Gabriel* VAN DER MUYDEN, connu sous le nom de), jurisconsulte belge, né à Brecht, près d'Anvers, en 1500, mort à Louvain, le

21 avril 1560. Envoyé fort jeune dans cette dernière ville, au collége du Lys, il vécut dans l'intimité d'Érasme, qui y logeait lorsqu'il venait à Louvain. Mudée obtint le grade de licencié en droit, et devint précepteur des enfants de Laurent de Blioul, membre du conseil privé, et greffier de l'ordre de la Toison d'Or. Il se rendit avec ses élèves en France, où il suivit les cours de plusieurs universités, et il eut alors l'occasion de plaider avec succès devant le parlement de Paris. De retour à Louvain, il fut nommé professeur des Institutes. En 1539, il fut reçu docteur en même temps que l'un de ses élèves, Jérôme de Blioul, et il obtint en 1547 la chaire primaire de droit, qu'il occupa avec un si grand éclat que Mathieu Wesembeck, son élève, affirme avoir vu de son temps, à Louvain, plus de deux mille étudiants en droit que le savoir et le nom de Mudée y attiraient. Cet habile professeur ne tarda pas à faire partie du conseil d'État. Ce fut lui qui introduisit en Belgique la nouvelle méthode d'enseignement que la France devait à Alciat, et que Cujas, Mudée et leurs élèves développèrent ensuite, préparant de loin l'école historique des Allemands; aussi Haubold nomme-t-il Mudée *solidioris jurisprudentiæ per Belgium instauratorem*. Les ouvrages de ce savant belge ne furent publiés qu'après sa mort, quelques-uns par les soins de l'un de ses gendres, Jacques Boelants d'Anvers. Ils ont pour titres : *In titulos aliquot Digestorum Commentarii, quibus XVII, XVIII, XIX et XX libri Pandectarum, et secunda pars libri quarti Codicis Justiniani magna ex parte explicantur*; Louvain, 1563, in-fol.; Paris, 1574, in-fol.; Francfort, 1586, in-fol. — *De Restitutionibus in integrum*; Francfort, 1586, in-fol.; — *De Testamentis*; Spire, 1604, in-4°. La bibliothèque royale de Belgique conserve quelques lettres manuscrites de Mudée à Viglius, qui contiennent des renseignements curieux sur l'histoire politique et littéraire du seizième siècle. Elle possède aussi une consultation manuscrite, rédigée par Mudée et trois autres jurisconsultes, sur l'interprétation de la *Bulle d'or Brabantine*, accordée, en 1349, par l'empereur Charles IV au duc de Brabant.

E. REGNARD.

Valère André, *Fasti academici studii Lovaniensis*. — Paquot, *Mémoires*. — Haubold, *Institutiones Juris Romani litterariæ* (Leipzig, 1809, in-8°), p. 94. — P. Fréher, *Theatrum Virorum eruditione clarorum*. — J. Britz, *Code de l'ancien Droit belgique*. — Spinnael, *Gabriel Mudée et son école*, 2e édit.; Bruxelles, 1844, in-8°.

MUDGE (*Thomas*), mécanicien anglais, né en septembre 1715, à Exeter, mort le 14 novembre 1794, dans le Surrey. Il était le fils puîné d'un pasteur protestant (1), qui surveilla son éducation. Comme il montrait pour la mécanique des dispositions extraordinaires, il fut placé dès l'âge de quatorze ans en apprentissage chez Georges Graham, le plus fameux horloger du temps. Il acquit en peu de temps une telle habileté qu'il fut chargé des travaux les plus difficiles et les plus délicats dans son art; ce fut ainsi qu'il exécuta pour le compte de l'horloger Ellicot une montre à équation destinée au roi d'Espagne, Ferdinand VI, qui était grand amateur des ouvrages de mécanique. Ayant appris que Mudge était le véritable auteur de cet ingénieux travail, ce prince le décida à travailler pour lui et le laissa entièrement maître de faire, quel que fût le prix, tout ce qu'il jugerait digne d'attention. Parmi les pièces exécutées pour la cour d'Espagne, on remarque une montre à équation qui marquait le temps vrai et le temps moyen, et qui sonnait et répétait l'un et l'autre, ce qu'on n'avait pas encore vu; en outre, elle répétait les heures, quarts et minutes. Le roi la fit monter sous verre dans la pomme d'une canne; il ne manquait jamais de l'emporter avec lui, et de temps à autre il s'arrêtait à la promenade pour en observer le mécanisme. Ce merveilleux bijou ne lui coûta que 480 guinées; sur cette somme l'artiste ne préleva qu'un modique bénéfice, ne voyant aucun motif, prétendait-il, à ce qu'un souverain payât plus cher qu'un simple particulier. En 1750, Mudge s'associa avec William Dutton, autre élève de Graham, et ouvrit dans Fleet-Street un atelier d'horlogerie. L'arrivée du comte de Brühl à Londres fut pour lui une bonne fortune (1760); le comte, qui à beaucoup de qualités estimables joignait une connaissance approfondie des arts mécaniques, devint son protecteur et lui rendit de grands services. Vers la même époque Mudge tourna ses vues vers la construction des montres marines; en 1765 il publia sur ce sujet : *Thoughts on the means of improving watches and particularly those for the use of the sea*. En 1771 il quitta le commerce, et se retira à Plymouth, afin de se livrer à des études complètes. Au bout de quelques années, il avait achevé un chronomètre qu'il confia successivement, pour que l'épreuve fût décisive, à l'astronome Maskelyne, au baron de Zach et à l'amiral Campbell, qui en fit usage dans deux voyages à Terre-Neuve. Le bureau des longitudes lui accorda un prix de 500 liv. sterl., et l'invita à faire une seconde montre. Mudge en fabriqua deux, et des expériences nouvelles recommencèrent. D'après Maskelyne, le résultat ne fut pas favorable. Une polémique s'engagea entre Mudge et son contradicteur; elle dura jusqu'en 1793, époque où le parlement cassa le jugement des astronomes et vota en fa-

(1) Ce pasteur, nommé *Zachary* MUDGE, fut chanoine d'Exeter et desservit une paroisse de Plymouth; il est connu par d'excellents *Sermons* (1727, in-8°) et par un *Essay for a new version of the Psalms*. Il fut honoré de l'amitié de Johnson, et mourut en 1769, laissant quatre fils : *Zachary*, chirurgien de marine, mort en 1783, dans la rivière de Canton; *Thomas*, l'objet de cette notice; *Richard*, qui eut un talent remarquable sur la harpe, et *John*, médecin distingué, mort en 1793. Ce dernier est auteur d'un bon *Treatise on the catarrhous Cough*; en 1777, il obtint de la Société royale de Londres la grande médaille d'or de Copley pour les perfectionnements qu'il avait apportés au télescope à réflexion.

veur de Mudge une somme de 2,500 liv. (62,500 fr.) à titre de récompense nationale. Outre l'amélioration considérable qu'il a apportée dans les montres marines, cet artiste a inventé un échappement pour les montres ordinaires auquel son nom est resté. Le roi Georges l'avait en 1777 choisi pour horloger; plusieurs fois il s'entretint avec lui, et il faisait le plus grand cas de sa probité et de ses talents. P. L.

Universal Magazine, 1795. — Chalmers, *General Biograph. Dictionary*. — Thomas Mudge fils, *A Description of the time-keeper invented by Th. Mudge*; Londres, 1799, in-4°, pl.

MUDGE (*William*), ingénieur anglais, neveu du précédent, né en 1762, à Plymouth, mort le 17 avril 1821, à Londres. Fils du docteur John Mudge, il fut envoyé comme cadet à l'Institut militaire de Wolwich, et fit quelques campagnes dans le corps royal d'artillerie. De retour dans son pays, il fut, à la recommandation de Hutton, attaché à la commission chargée de lever le plan trigonométrique de la superficie de la Grande-Bretagne, et en 1797 il en eut la direction exclusive. On doit à ses travaux les cartes, aussi belles que correctes, de plusieurs comtés de Galles et d'Écosse, réduites à l'échelle d'un pouce par mille anglais. Les grades de colonel et de major général récompensèrent sa laborieuse activité. Membre de la Société royale de Londres, depuis 1798, il fut appelé successivement à faire partie du bureau des longitudes, des Sociétés de Géologie et des Antiquaires, et des Académies des Sciences de Paris et de Copenhague comme correspondant. L'université d'Édimbourg lui conféra le diplôme honorifique de docteur ès lois. Il fut dans les derniers temps de sa vie lieutenant gouverneur de l'institut de Woolwich, auquel il donna une organisation nouvelle, qui fut étendue plus tard au collége militaire d'Addiscombe. En 1819 Mudge fit, avec M. Biot, le voyage des îles Orcades, à l'effet de déterminer certaines questions de longitude. On a de lui : *An Account of the measurement of an arc of the meridian, extending from Dunnose, in the isle of Wight, to Clifton, in Yorkshire*, dans les *Philosophical Trans.*, 1803; — *Account of the Survey from the commencement in 1784 to the end of the year 1809*; Londres, 1799-1811, 3 vol. in-4° pl.; le t. II seul est de Mudge, qui a eu dans les autres Dalby et Colby pour collaborateurs.

Un de ses fils, *Richard-Zachary* MUDGE, entra en 1807 au service, et parvint au grade de lieutenant-colonel; il travailla aussi au plan trigonométrique, et mourut le 24 septembre 1854, à Teignmouth. P. L.

Cyclopædia of English Literature (*Biogr.*).

MUDIE (*Robert*), littérateur anglais, né en 1777, dans le comté de Forfer, mort en mai 1842. Né de parents pauvres, il fit son éducation lui-même. En 1802 il enseigna le gaélique et le dessin au collége d'Inverness; dans la suite il remplit d'autres emplois du même genre. Il débuta, vers 1810, dans la littérature par un roman intitulé *Glenfergus* (3 vol. in-8°). S'étant établi à Londres, il fournit des articles à la presse quotidienne et traita les sujets les plus variés avec une facilité remarquable. Parmi ses nombreux ouvrages, nous rappellerons : *Modern Athens*, description d'Édimbourg; — *Babylon the great*, 4 vol., description de Londres; — *The British naturalist*, 2 vol.; — *The feathered tribes of the British islands*, 2 vol.; — *Conversations in moral philosophy*, 2 vol.; — *The Elements : the heavens, the earth, the air, the sea*, 4 vol.; — *Popular mathematics*; — *Man in his physical structure, intellectual faculties*, etc., 4 vol.; — *The Seasons*, 4 vol.; — *History of Hampshire and the Channel islands*, 3 vol.; — *Domesticated animals*; — *Gleanings of nature*; — *China and its resources*. Tant d'assiduité au travail ne sauva pas Mudie du sort misérable dans lequel tombent beaucoup de gens de lettres; presque tous ses livres eurent du succès, et cependant il mourut dans le dénûment à l'âge de soixante-quatre ans. K.

Maunder, *Biographical Treasury*, 6e édit.

MUELENAERE (*Félix-Amand*, comte (1) DE), homme politique belge, né à Pitthem (Flandre occidentale), le 9 février 1793. Procureur du roi à Bruges, il fut élu, en 1824, membre de la seconde chambre des états généraux, où il fit preuve de talent et d'indépendance; mais le ministère parvint en 1829 à empêcher sa réélection. Après les journées de septembre 1830, il fut nommé gouverneur de la Flandre occidentale. Membre du congrès national, M. de Muelenaere vota pour l'élection du duc de Nemours, puis pour celle du prince Léopold, et fit partie de la députation chargée de porter à Londres, au roi des Belges, le décret d'adoption du traité des dix-huit articles. Il fut presque aussitôt appelé au ministère des affaires étrangères, qu'il quitta en septembre 1832, après avoir reçu, le 12 novembre 1831, le titre de ministre d'État. A la dissolution du ministère Lebeau, il fut de nouveau ministre des affaires étrangères, de 1834 à 1837, et il le fut encore du 13 avril 1841 au 5 août 1843; il eut alors pour successeur le général Goblet d'Alviella, mais demeura pendant plusieurs années membre du conseil des ministres, sans portefeuille. En 1849, par suite de la loi relative aux incompatibilités, il se démit de ses fonctions de gouverneur, et l'année suivante les électeurs du district de Thielt l'envoyèrent à la chambre des représentants, dont il avait fait partie de 1831 à 1848, et où il siége dans les rangs de l'opposition catholique. M. de Muelenaere a attaché son nom aux principales mesures qui ont consolidé la nouvelle monarchie, et il a contribué à la convention faite avec la France, le 16 juillet 1846.

E. REGNARD.

Le Livre d'or de l'Ordre de Léopold et de la Croix de

(1) Ce titre lui a été conféré par le pape, en 1837.

Fer, I, 242. — M. Aug. Scheler, *Statistique personnelle des ministères et des corps législatifs constitués en Belgique depuis* 1830, p. 90 et 176.

MUEVIN (*Jacques*), historien belge, né à Tournay, mort le 4 juillet 1367, dans cette ville, où depuis 1355 il était abbé du couvent de Saint-Martin. Il composa une chronique qui s'étend de l'an 1296 à celui 1339, et qui a été insérée dans le *Corpus Chronicorum Flandriæ*, édité par M. de Smetz, t. II, p. 455-471. G. B.

De Smetz, *Corpus*, t. II, p. 451-454.

MUFFETT. *Voy*. MOUFET.

MUFFLING (*Frédéric-Ferdinand-Charles*, baron DE), général, homme d'État et écrivain militaire allemand, né à Halle, le 12 juillet 1775, mort en 1851. Entré de bonne heure dans l'armée prussienne, il fit la campagne de 1806 en qualité de chef d'état-major du duc de Saxe-Weimar, qui lui donna trois ans après un emploi dans l'administration civile de son pays. Il devint, en 1813, général quartier-mestre de l'armée de Silésie, qu'il accompagna jusqu'à Paris, dont il fut nommé gouverneur. Placé ensuite comme chef d'état-major auprès de l'armée du Rhin, il fut nommé, en 1815, plénipotentiaire prussien au quartier général de Wellington. Trois ans après il assista au congrès d'Aix-la-Chapelle. Devenu, en 1820, chef d'état-major de l'armée prussienne, il fit, sous sa direction, mesurer plusieurs degrés du méridien. Après avoir, en 1829, contribué à la conclusion de la paix entre la Russie et la Turquie, il fut nommé, en 1832, commandant du septième corps d'armée; en 1837 gouverneur de Berlin, et en 1841 président du conseil d'État. On a de lui: *Operationen der preussisch-sächsischen Armee im Jahre* 1806 (Opérations de l'armée prusso-saxonne en 1806); Weimar, 1806; — *Marginalien zu den Grundsätzen der höhren Kriegskunst* (Remarques sur les principes de l'art supérieur de la guerre); Weimar, 1808 et 1810; — *Die preussische und russische Campagne vom Jahr* 1813 (La Campagne des Prussiens et des Russes en 1813); Breslau, 1813, et Leipzig, 1815; — *Geschichte des Feldzuges der englisch-hannöverisch-niederländischen Armée und der preussischen im Jahre* 1815 (Histoire de la campagne faite en 1815 par l'armée anglo-hanovrienne-néerlandaise, et par celle des Prussiens); Stuttgard, 1815; — *Beiträge zur Kriegsgeschichte der Jahre* 1813 *und* 1814 (Documents pour servir à l'histoire des guerres de 1813 et de 1814); Berlin, 1824, 2 vol., trad. en anglais; — *Betrachtungen über die grossen Operationen und Schlachten* (Considérations sur les grandes Opérations militaires et sur les Batailles); Berlin, 1825; — *Napoleons Strategie im Jahre* 1813 (La Stratégie de Napoléon en 1813); Berlin, 1827; — *Aus meimem Leben* (Mémoires de ma vie); Berlin, 1851 et 1858, 2 vol. in-8°. O.

Conversations Lexikon.

* **MÜGGE** (*Théodore*), littérateur allemand, né à Berlin, le 8 novembre 1806. Entré de bonne heure dans le commerce, il embrassa ensuite l'état militaire; il le quitta pour étudier à Berlin l'histoire et la philosophie, dans le but de se consacrer à l'enseignement supérieur. Mais les ouvrages empreints d'idées libérales qu'il publia en 1832 sur la France et l'Angleterre excitèrent la colère du gouvernement de son pays, et il dut renoncer à l'espoir d'obtenir une chaire de professeur. Il s'adonna alors à la littérature; il écrivit aussi dans divers journaux politiques, et devint, en raison de ses opinions, l'objet de plusieurs poursuites judiciaires. Ses romans sont presque tous pleins d'intérêt; le style en est facile et agréable. On a de Mügge: *Bilder aus dem Leben* (Scènes de la vie); Berlin, 1829; — *Frankreich und die letzten Bourbonen* (La France et les derniers Bourbons); Berlin, 1831; — *England und die Reform* (L'Angleterre et la réforme parlementaire); Leipzig, 1831; — *Der Chevalier*; Leipzig, 1835, 3 vol.; — *Novellen und Erzählungen* (Nouvelles et Récits); Brunswick, 1836, 3 vol.; — *Die Vendeerin* (La Vendéenne); Berlin, 1837, 3 vol.; — *Tänzerinn und Grafinn* (Danseuse et Comtesse); Leipzig, 1839, 2 vol.; — *Gesammelte Novellen* (Nouvelles recueillies); Leipzig, 1842-1843, 6 vol., suivies des *Neue Novellen*; Hanovre, 1845-1847, 6 vol.; — *Skizzen aus dem Norden* (Esquisses des pays du Nord); Hanovre, 1844, 2 vol.; — *Die Censurverhältnisse in Preussen* (La Censure en Prusse); Leipzig, 1845; — *Streifzüge in Schleswig-Holstein* (Promenades dans le Sleswig-Holstein); Francfort, 1847, 2 vol.; — *Toussaint*; Stuttgard, 1850, 4 vol.; — *Der Voigt von Sylt* (Le bailli de Sylt); Berlin, 1851 et 1858, 2 vol.; — *Der Weihnachts abend* (La Veillée de Noël); Berlin, 1853; — *Der Majoratsherr* (Le Seigneur du majorat); Berlin, 1853; — *Die Erbinn* (L'Héritière); Berlin, 1855, 2 vol.; — *Nordisches Belderbuch* (Livre du Nord); Francfort, 1857; — *Romane*; Berlin, 1857-1858, 8 vol. contenant entre autres: *Charles Ier et Cromwell*; *Pris et délivré*; *Les Points de vue de la société*; *Adam et Ève*; — *Afraja* dans la *Deutsche Bibliothek* (Francfort, 1854): ce roman a été traduit en français; Paris, 1858. Depuis 1850 M. Mügge publie tous les ans le keepsake *Vielliebchen*. O.

Conversations-Lexikon.

MUGGLETON (*Ludowicke*), sectaire anglais, né en 1609, mort le 14 mars 1697. C'était un simple ouvrier tailleur. Il fut, avec John Reeve, un de ses campagnons, le fondateur d'une secte de chrétiens connus sous le nom de *muggletonians*, et qui prit naissance vers 1651 en Angleterre. Il prétendit que lui et son associé avaient reçu de Dieu une mission particulière, qu'ils étaient les derniers et les plus grands prophètes du Christ, que saint Jean les avait clairement désignés dans l'*Apocalypse* et qu'ils pouvaient sauver ou damner tous ceux qu'il leur

plairait. Ils mirent ensemble au jour un grand nombre de livres, un, entre autres, intitulé : *Divine looking-glass of the third Testament of our Lord Jesus Christ*, et ils gagnèrent beaucoup de disciples. Les quakers surtout, et parmi eux Georges Fox et William Penn, les combattirent avec ardeur. En 1676 Muggleton fut traduit en justice et convaincu de blasphème. Il est impossible de donner une idée complète des étranges doctrines de cette secte; en voici les points principaux : Dieu a un corps comme l'homme; la Trinité n'est qu'une variété de ses noms; il est venu lui-même sur la terre et y a subi la mort. A ces bizarreries empruntées aux sectes des premiers siècles de l'Église, Muggleton avait ajouté une théorie non moins singulière sur la destinée future, sur les âmes, sur les rapports avec les esprits, etc. Les œuvres de Muggleton ont été recueillies en 1756; mais ses modernes disciples en ont publié une édition plus complète en 1832 (Londres, 3 vol. in-4°). K.

The English Cyclopædia (Biogr.).

MUGNAINO. *Voy.* MARINELLI (*Giuseppe-Antonio*).

MUGUET DE NANTHOU (*François-Félix-Hyacinthe*), homme politique français, né à Besançon, en 1760, mort en 1808, à Soing près Gray (Haute-Saône). Il fut d'abord avocat du roi, puis lieutenant général du bailliage de Gray. L'intelligente énergie qu'il montra en 1788 pour calmer les troubles causés par la famine lui valut l'estime de ses concitoyens, qui le députèrent aux états généraux, ouverts le 5 mai 1789, comme représentant du tiers état par le grand bailliage d'Amont. Il se rangea parmi les députés qui voulaient des réformes radicales, telles que l'abolition des priviléges, la juste répartition des charges publiques, l'inviolabilité de la liberté personnelle, etc. Il se fit remarquer par son élocution facile et soutenue. Le 5 octobre, mécontent de ce que Louis XVI différait de sanctionner quelques décrets, il proposa de n'accorder aucun impôt avant cette sanction. Il fit, le 1er juillet 1790, un rapport contre la cour des aides, et obtint l'annulation de la procédure concernant l'incendie des barrières en juillet 1789. Le 21 octobre, il fut nommé membre du comité des recherches. Il fut aussi le rapporteur de presque toutes les affaires relatives aux troubles des provinces. Le 28 février 1791, il pressa vivement l'assemblée de porter une loi contre l'émigration. Le 16 juin il présenta un rapport sur les troubles de Bastia et accusa de Rossi, commandant militaire, d'avoir provoqué ces troubles qui ensuite avaient été dirigés contre lui. A l'époque de la fuite de Louis XVI et de sa famille (nuit du 20 au 21 juin), il était l'un des commissaires chargés de veiller au maintien de l'ordre dans Paris; sa conduite dans cette circonstance difficile lui mérita l'éloge de tous les bons citoyens. Le 24 du même mois, il fit décerner des récompenses à tous ceux qui avaient contribué à arrêter le roi à Varennes, et le 13 juillet il fit, au nom de tous les comités réunis, un rapport sur les mêmes événements. Il présentait l'intervention du marquis de Bouillé et des autres chefs militaires dans cette affaire comme une conspiration contre la patrie et la liberté, et demandait leur mise en accusation devant la haute cour nationale provisoire, séant à Orléans. Quant à Louis XVI, attendu son inviolabilité, attendu aussi que son évasion n'était pas un délit prévu par la constitution, il concluait à ce qu'il ne fût pas mis en cause. L'assemblée adopta ces conclusions. Le 18 août Muguet réclama l'exécution du décret qu'il avait fait rendre en faveur de ceux qui avaient coopéré à empêcher la fuite du roi. Après la session, il se retira dans une de ses propriétés, située à Soing, et s'y occupa d'importantes améliorations agricoles. En 1792 il fut élu commandant de la garde nationale de l'arrondissement de Gray. Arrêté deux fois en 1793, il dut être remis en liberté, sa conduite ne laissant aucune prise aux accusations dont il était l'objet. En 1798 il fut député au Conseil des Cinq Cents; mais il donna presque aussitôt sa démission. Il mourut maire de Soing, laissant la réputation d'un homme honorable. H. L—R.

Le Moniteur universel, ann. 1789-1798. — *Biographie moderne* (Paris, 1806).

MUHAUT (*Étienne*), industriel français, né à Thizy, en Beaujolais, en 1732, mort à Prissé, près Mâcon, en 1795. Dans ce pays, depuis longtemps le centre d'une fabrication de toiles de fil et coton, il fut le premier à substituer le coton au fil, et il créa pour ainsi dire pour cette contrée une source de prospérité et de richesse. Ces toiles, toutes de coton, connues sous le nom de *garats*, servirent d'abord d'aliment à la fabrique d'Oberkampf, de Jouy, qui le premier en France essaya l'impression sur étoffe. Muhaut fut nommé, en 1772, receveur du grenier à sel de Thizy, emploi qu'il occupa jusqu'à la suppression de celui-ci. Antoine Muhaut, le père d'Étienne, avait acquis la maison de La Platière, de la mère du ministre Roland. Étienne Muhaut en céda la jouissance au président de Lamoignon, durant son exil à Thizy, où il fut relégué, en 1771, par le ministre Maupeou. J. B. M.

*MUHAUT (*Étienne*), naturaliste, petit-fils du précédent, naquit le 2 mars 1797, dans la maison de La Platière, située dans la partie basse de la ville de Thizy (Rhône). Au sortir de ses études, commencées en 1806, à Belley, sous les Pères de la Foi et terminées à Tournon, en 1814, il écrivit ses *Lettres à Julie*, ouvrage destiné d'abord à rester inédit, mais qui vit le jour en 1830. En 1816, il épousa Anne Julie de Ronchinal. Maire de Saint Jean-la-Bussière en 1818, il exerça ces fonctions jusqu'en 1828, puis celles de juge de paix jusqu'au moment où il vint se fixer à Lyon, en 1833. En 1839 il fut attaché à la Bibliothèque publique de cette ville et nommé professeur d'histoire naturelle au collége, en 1843. Ses prin-

cipaux ouvrages sont : *Lettres à Julie sur l'Entomologie;* Paris, 1830, 2 vol. in-8° ; — *Cours d'Entomologie réduit en tableaux synoptiques;* Lyon, 1833, in-8°; — *Cours de Mammalogie réduit en tableaux synoptiques;* Lyon, 1835, in-8°; — *Histoire naturelle des Coléoptères de France;* Paris, 1839 et suivants, comprenant les monographies des longicornes, lamellicornes, palpicornes, sulcicolles, sécuripalpes, latigènes, barbipalpes, longipèdes, latipennes, pectinipèdes, vésicants, angustipennes, rostrifères; — *Species des coccinellides;* Paris, 1851, un vol. grand in-8° : — *Opuscules entomologiques*, contenant des mémoires, des monographies, des notices nécrologiques; Paris, 1832 et suiv., 11 cahiers jusqu'à ce jour ; — *Cours élémentaire d'Histoire naturelle;* Paris, 1856 et suiv. (ne comprenant encore que la zoologie et la physiologie). J.-B. MONFALCON.

Docum. partic.

MUHLENBRUCH (*Chrétien-Frédéric*), savant jurisconsulte allemand, né à Rostock, le 3 octobre 1785, mort à Gœttingue, le 17 juillet 1843. Il enseigna le droit depuis 1810 successivement à Rostock, à Greifswalde, à Kœnigsberg, à Halle, et enfin depuis 1833 à Gœttingue. Lors du conflit qui s'éleva en 1837 entre les principaux professeurs de l'université de cette ville et le gouvernement de Hanovre, il se sépara de ses collègues et en fut récompensé par une place de conseiller d'État. Ses ouvrages se distinguent par une extrême clarté, une grande force de raisonnement et une connaissance approfondie des matières juridiques qui y sont discutées. On a de lui : *De Origine et vi Stipulationum;* Mannheim, 1805, in-4°; — *De veterum Romanorum Gentibus et Familiis;* Rostock, 1807, in-4°; — *Lehrbuch der Encyclopädie und Methodologie des positiven in Deutschland geltenden Rechts* (Manuel de l'encyclopédie et de la méthodologie du Droit positif en usage en Allemagne); Rostock, 1807, in-8° ; — *De Jure ejus cui actionibus cessit creditor;* Rostock, 1813, in-4°; — *Die Lehre von der Cession der Forderungsrechte* (La Doctrine de la Cession des Obligations); Greifswald, 1817, in-8°; une troisième édition, très-augmentée, parut en 1836 ; — *Doctrina Pandectarum ;* Halle, 1823-1824, 3 vol. in-8°; ibid., 1838 et 1840; — *Entwurf der gemeinrechtlichen und preussischen Processes* (Esquisse de la Procédure du Droit commun et de celle suivie en Prusse); Halle, 1827 et 1840, in-8° ; — *Lehrbuch des Pandekten-Rechts* (Manuel des Pandectes); Halle, 1835-1836, 1837-1838, 1839-1840 et 1844, 3 vol. in-8° ; — *Lehrbuch der Institutionen des römischen Rechts* (Manuel des Institutes du droit romain); Halle, 1842 et 1847, in-8°. Mühlenbruch a aussi publié, de 1835 à 1843, neuf volumes faisant suite à l'*Explication des Pandectes* commencée par Gluck; on lui doit encore une très-bonne édition des *Antiquitates romanæ* d'Heineccius; Francfort, 1841; ainsi que de nombreux articles dans l'*Archiv für civilistische Praxis* et dans l'*Allgemeine Literaturzeitung* de Halle. O.

Conversations-Lexikon.

MUIS (*Siméon* MAROTTE DE), hébraïsant français, né en 1587, à Orléans, mort en 1644, à Paris. On ignore la plupart des particularités de sa vie; on sait seulement qu'il fut chanoine et archidiacre de Soissons. Quatre ans après la mort de Cayet, il fut pourvu de la chaire d'hébreu au Collége royal (22 juillet 1614), et la conserva jusqu'à sa mort. D'après Niceron, il joignait à sa connaissance de la langue sainte un jugement solide et un grand discernement, un style pur, net et facile, et une science fort étendue de l'histoire sainte et du fond de la religion. Il eut de son temps la réputation d'un des plus savants interprètes de l'Écriture. On a de lui : *R. Davidis Kimhi Commentarius in Malachiam, hebr. et lat.;* Paris, 1618, in-4° ; — *In psalmum XIX trium rabbinorum Commentarii hebraici cum lat. interpr.;* Paris, 1620, in-8° : cette traduction n'a pas été insérée dans la collection des œuvres de Muis ; — *Annotationes in psalmum XXXIV*, impr. dans les *Institut. Hebraicæ* de Bellarmin (1622, in-8°); — *Commentarius litteralis et historicus in omnes psalmos et selecta V. T. cantica, cum versione nova ex hebræo;* Paris, 1630, 1650, in-fol.; Louvain, 1770, 2 vol. in-4° : les cinquante premiers psaumes avaient déjà paru en 1625, à titre d'essai. On regarde ce commentaire comme un des meilleurs qui existent. « Parmi les catholiques, écrivait Bossuet à l'oratorien Mauduit, Muis emporte le prix, à mon gré, sans comparaison. » Presque tous les interprètes de la Bible, Godeau, Gassendi, Voisin et d'autres érudits se sont associés à ce jugement favorable. Richard Simon y apporta quelque restriction; après l'avoir loué de s'être attaché à la lettre et à la grammaire, il ajoute : « On pourrait retrancher de ce commentaire plusieurs choses qui le rendent languissant; en un mot il n'est pas assez châtié »; — *Assertio Veritatis hebraicæ adversus Joannis Morini exercitationes in utrumque Samaritanorum Pentateuchum;* Paris, 1631, in-8°. Muis prend ici la défense du texte hébreu contre le P. Morin, qui le rejetait en plusieurs choses. Morin ayant soutenu ce qu'il avait avancé dans ses *Exercitationes biblicæ* (Paris, 1633, in-4°), de Muis revint à la charge, et publia une nouvelle défense intitulée *Assertio Veritatis hebraicæ altera*, Paris, 1634, in-8°, et accompagnée d'un *Specimen variorum sacrorum*, que l'on a réimpr. dans les *Critici sacri*, t. VII; ce spécimen est un recueil de ce que les rabbins ont dit de meilleur sur les endroits les plus difficiles du Pentateuque, du livre de Josué et des premiers chapitres du livre des Juges; — *Castigatio Animadversionum Morini in censuram Exercitationum ad Panta-*

teuchum ; Paris, 1639, in-8° ; cette réponse, qui est fort vive, termina la querelle entre les deux hébraïsants. La plupart des écrits de Muis ont été réunis après sa mort et publiés par Claude d'Auvergne (Paris, 1650, in-fol.). P. L.

Colomiès, *Gallia Orientalis.* — Dupin, *Bibl. des Auteurs ecclésiast.* — Richard Simon, *Hist. du Vieux Testament.* — *Le Collége royal de France;* Paris, 1644, in-8°. — Niceron, *Mémoires*, XXXII.

MUISIS (*Gilles li*), ou en latin *Ægidius Mucidus*, historien belge, né en 1275, à Rongy, près Saint-Amand, mort vers 1352. Il entra en 1289 chez les bénédictins de Tournay ; en 1327 il devint prieur, et en 1331 abbé de son couvent. Il a laissé divers ouvrages, qui ont attiré dans ces derniers temps l'attention des érudits. Des extraits d'une petite chronique dans laquelle il embrasse les événements survenus de 1347 à 1352 ont été insérés par M. de Gerlache dans les *Nouveaux Mémoires de l'Académie de Bruxelles*, t. X ; une autre chronique relative à la guerre du roi de France avec le comte Guy de Dampierre et le roi d'Angleterre jusqu'à 1348 a été analysée par Buchon dans son édition de Froissart ; un long fragment en avait été publié par Gœthale Vercruysse dans le *Spectateur belge ;* Cambray, 1806. Un travail plus important intitulé : *Tractatus*, *Registrationes*, *Ordinationes et quædam incidentia*, a été publié par M. de Smet dans le *Corpus Chronicorum Flandriæ*, 1837, in-4°, t. II, p. 111-293 ; ce travail est à remarquer en ce que le texte latin est entrecoupé de longs morceaux en vers français ; commençant à 1296, il s'étend jusqu'à 1347. Semblable particularité se retrouve dans le *Chronicon alterum*, qui va de 1298 à 1352 et où le latin domine encore davantage ; on y trouve la narration des événements survenus de 1298 à 1352 ; ce texte a également paru dans le *Corpus* que nous venons d'indiquer, t. II, p. 305-478. G. B.

Gallia Christiana, t. III, p. 278. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*, t. I, p. 31. — De Smet, *Corpus Chronicorum*, t. II, p. 95-108. — Reiffenberg, dans son édition de la *Chronique* de Ph. Mouskes, t. II, p. CCCVIII.

MULCASTER (*Richard*), humaniste anglais, né vers 1535, à Carlisle, mort le 15 avril 1611, à Stamford (Essex). Il fut étudiant des universités de Cambridge et d'Oxford, et s'appliqua avec succès aux langues orientales. Il y avait à peine deux ans qu'il pratiquait l'enseignement lorsque son mérite le fit choisir, en 1561, pour diriger l'école des marchands tailleurs de Londres (*Merchant Taylors' School*), qui venait d'être fondée ; il l'organisa, y introduisit une discipline sévère, et ne la quitta qu'en 1596, après l'avoir rendue des plus florissantes. Dans la même année, il devint principal de l'école de Saint-Paul, à la tête de laquelle il resta douze ans. En 1608, il se retira à Stamford, riche bénéfice qu'il tenait des libéralités de la reine Élisabeth. On a de lui : *Positions, wherein those primitive circumstances be examined which are necessarie for the training up of children, either for skill in their book or health in their bodie ;* Londres, 1581, 1587, in-4° ; — *The first part of the Elementarie, which entreeteth chefely of the right writing of the English tung ;* Londres, 1582, in-4° ; la seconde partie n'a jamais paru ; on y trouve une judicieuse critique de la langue anglaise ; — *Catechismus Paulinus, in usum scholæ Paulinæ conscriptus ;* Londres, 1601, in-8°, en vers anglais. K.

Wilson, *Hist. of Merchant Taylors' School.* — Fuller, *Worthies of England.* — *Gentleman's Magazine*, t. LXX.

MULDER (*Gérard-André*), chimiste hollandais, né en 1802, à Utrecht, mort en 1847. Après avoir exercé, depuis 1825, la médecine à Amsterdam, où il enseigna de 1827 à 1830 la botanique et la chimie à l'école de médecine, il obtint en 1841 la chaire de chimie à l'université de sa ville natale. On a de lui : *Proeve eener allgemeenen physiologische Scheidkunde* (Essai de Chimie physiologique générale), 1844-1846, 2 vol. ; traduit en allemand par Moleschott et par Kolbe ; — *De voeding in Nederland in verband tot den volksgeest* (L'Alimentation dans les Pays-Bas par rapport à l'esprit public) ; Rotterdam, 1847 ; traduit en allemand par Moleschott ; — *De voeding van den Neger in Suriname* (L'Alimentation des nègres de Surinam) ; Rotterdam, 1847 ; — *Recherches chimiques*, 1847 ; traduit en allemand par Völker. Mulder a encore publié : *Bydragen tot de natuurkundige wetenschappen* (Documents pour les sciences naturelles) ; 1826-1832 : en commun avec Hall et Vrolik ; — *Natur-en scheidkundig Archief* (Archives des Sciences naturelles et de Chimie), 1833-1838 ; — *Scheidkundige onderzoegingen gedaan in het laboratorium der Utrechtesche Hoogeschoel* (Expériences de chimie faites dans le laboratoire de l'université d'Utrecht) ; 1842-1847 ; — *Bulletin des Sciences physiques et naturelles en Néerlande :* en collaboration avec Wenckebach et Miguel. O.

Pierer, *Ergänzungen.*

MULDRAC (*François-Antoine*), historien français, né à Compiègne, le 23 septembre 1605, mort à Longpont en 1667. Lui-même nous apprend que son père se nommait Jean Muldrac, sa mère Suzanne Caron, et qu'il naquit sur la paroisse de Saint-Antoine. A seize ans, il fut admis à l'abbaye de Longpont, de l'ordre de Cîteaux, près de Soissons ; en 1621, il y prononça ses vœux. Chargé, dans cette communauté, des cours de philosophie et de théologie, il s'acquitta de cette mission avec autant de zèle que de capacité. Nommé, en 1636, sous-prieur de l'abbaye, on l'éleva, en 1652, à la dignité de prieur. Mais il ne garda pas longtemps cette charge, dont il se démit volontairement, pour vivre dans la retraite et se consacrer tout entier aux travaux littéraires. Voici les titres de ses ouvrages : *Compendiosum Abbatiæ Longi-Pontis Suessionensis Chronicon ;* Paris, 1652,

in-12. Cette chronique est un recueil de chartes, concernant l'abbaye de Longpont de 1131 à 1648; — *Le Valois royal amplifié et enrichi de plusieurs pièces curieuses extraites des cartulaires et archives des abbayes, églises et greffes du Valois et de graves auteurs*, 1662, in-12. C'est l'ouvrage de Bergeron (*voy.* ce nom) refondu et augmenté; — *Compendiosum Diœcesis Suessionensis Speculum, in duas partes distinctum*, Ms., en 2 vol. in-fol., qui, suivant Carlier, était conservé dans la bibliothèque de l'abbaye de Longpont. C'est une histoire abrégée et chronologique du diocèse de Soissons depuis l'an 304 de J.-C. jusqu'en 1661. La mort de Muldrac en empêcha l'impression. On conservait aussi de lui un autre manuscrit, contenant un choix des plus beaux passages des saints Pères sur divers sujets.

Maurice CHAMPION.

Carlier, *Hist. du Duché de Valois*, 1764, t. III, p. 92.

MULEY EL OATAS, roi de Fez, régna en 1535, et mourut en 1550. Il succéda à son père, Muley Mohamed, et passa son règne à combattre les envahissements progressifs des fils du chérif Mahomed ben-Achmed. Battu souvent par Muley Mahomet, et deux fois prisonnier de son rival, il racheta sa liberté par l'abandon d'une grande partie de ses provinces. Assiégé enfin dans Fez, sa capitale, après une résistance de vingt et un mois, Muley el Oatas tomba entre les mains du chérif, qui le déposa (1545), épousa sa fille, et le retint en captivité jusqu'en 1550, époque à laquelle il le fit mourir ainsi que son fils Zidan. En lui s'éteignit la dynastie des Merinis.

MULEY MAHOMET, roi de Fez et de Maroc, assassiné en 1557. Il était le troisième fils du chérif Mohamed ben-Achmet; l'aîné de ses frères, Abd el Quibir, fut tué dans une rencontre avec les Portugais, et l'histoire du second, Muley Achmet, se trouve liée à celle de Muley Mahomet. Au retour d'un pèlerinage à La Mecque, les deux frères se rendirent à la cour de Mohamed el Oatas, roi de Fez, qui confia à Muley Mahomet l'éducation de ses enfants. Les deux chérifs gagnèrent la confiance de Mohamed el Oatas, qui leur confia des commandements importants; ils en profitèrent pour se rendre indépendants et se faire proclamer rois (1536), Achmet à Maroc et Mahomet à Taroudant sous la suzeraineté de son frère. Muley el Oatas, successeur et fils de Mohamed el Oatas, entreprit de les chasser; mais les deux frères dispersèrent son armée près de Maroc. Rappelé dans ses États par la révolte de son frère Muley Achmet, Muley el Oatas, après l'avoir calmée, revint l'année suivante avec des forces plus considérables; mais il fut de nouveau entièrement défait par les chérifs.

La bonne harmonie qui régnait entre les deux chérifs cessa dès qu'ils furent délivrés de leur ennemi; Muley Mahomet, qui sous le rapport de l'intelligence se sentait supérieur à son frère, voulut se soustraire à sa suzeraineté. Muley Achmet marcha contre lui, et remporta d'abord quelques avantages; mais, dans une action générale, il fut battu, et tomba au pouvoir de son frère, ainsi que son second fils, Boiza. Muley Zidan, son fils aîné, se réfugia à Maroc, d'où il envoya son épouse à son oncle, dont elle était la fille. Cette princesse ménagea un accommodement, à la suite duquel Muley Achmet recouvra la liberté; mais celui-ci, désavouant bientôt un traité qui lui avait été imposé, reprit les armes; la fortune favorisa encore Mahomet, qui prit Maroc, et relégua Mouley Achmet et sa famille dans Tafilet.

Muley Mahomet, maître du sud de l'empire, voulant punir le roi de Fez de l'accueil qu'il avait fait aux princes de Maroc, réclama de lui la province du Tell, comme dépendance du Maroc; il fit en même temps assiéger le château de Fixtela par son fils Abdallah. Muley el Oatas rencontra son ennemi sur les rives du Sébou; Mahomet l'attaqua avec une telle impétuosité, que les Fezzans furent mis dans une déroute complète presque sans coup férir. Muley el Oatas, renversé de cheval, tomba entre les mains du vainqueur ainsi que son fils Muley Buker. Muley Mahomet ne relâcha ses prisonniers que sur la remise de Méquinez et la promesse de lui livrer Fez dès qu'il l'exigerait. Deux mois étaient à peine écoulés que Muley Mahomet paraissait devant Fez et sommait Muley el Oatas de lui ouvrir sa capitale. Muley el Oatas s'excusa sur ce que les habitants, se souvenant de leurs concitoyens égorgés par les ordres du roi de Maroc, refusaient de le recevoir dans leurs murs. Sur ces entrefaites, Zidan, fils aîné de Muley Achmet, accourut au secours du roi de Fez; il livra à son oncle une bataille acharnée, qui demeura indécise; mais l'argent manquant au jeune prince, ses troupes se débandèrent. Muley Mahomet fit alors investir Fez qui ne se rendit qu'après deux ans de résistance. Mahomet cette fois détrôna Oatas, et, pour légitimer en quelque sorte son usurpation, épousa une des filles du monarque fezzan. Telle fut la fin de la dynastie des Merinis après une domination de trois cent trente-sept ans. En 1545 Muley Mahomet envoya trois de ses fils, Haran, Abd el Kader et Abderhaman s'emparer de Tlemcen et de quelques autres provinces du nord, restées fidèles aux Mérinis; Haran essaya même de surprendre Oran : il échoua dans sa tentative et mourut au retour de cette expédition. Les Algériens accoururent pour reprendre Tlemcen; Abd el Kader et Abderhaman marchèrent à leur rencontre; mais un différend s'étant élevé entre eux, Abderhaman resta, avec ses troupes, témoin impassible de la défaite et de la mort de son frère. Les enfants d'Abd el Kader vinrent se jeter aux pieds de leur aïeul, accusant Abderhaman de la mort de leur père. Mahomet les vengea en faisant empoisonner Abderhaman. La perte de ses trois

fils irrita le caractère de Mahomet, qui fit étrangler dans leur prison le roi de Fez et son fils Zidan.

Salah Réis, dey d'Alger, inquiet des progrès de Muley Mahomet, et sollicité par Buhaçon, le meilleur et le plus influent des généraux fezzans, et qui s'était réfugié près de lui, envahit le Maroc avec une puissante armée. Muley Mahomet essaya vainement de lui disputer le passage du Séibou. Salah Réis prit Fez, et s'avança sur Maroc. Muley Achmet profita de la défaite de son frère pour rentrer à Tafilet et former une alliance avec Buhaçon que Salah Réis venait de faire proclamer roi de Fez. Mahomet attendit que Salah, qui s'était séparé en mauvaise intelligence d'avec Buhaçon, fût retourné à Alger; il rassembla alors deux armées, donna l'une à son fils Abdallah pour reprendre Fez, tandis que lui-même assiégeait Tafilet. Muley Achmet fit sa soumission. Son frère le fit emprisonner, et retint auprès de lui ses deux neveux, qu'il fit mourir quelque temps après. Mahomet se porta aussitôt contre Buhaçon, qu'il défit et tua devant Fez. Il entra ensuite dans cette ville, et, pour se venger de l'inconstance de ses habitants, il mit à mort les principaux d'entre eux, confisqua leurs biens et frappa sur les autres une contribution de trois millions de livres. Il laissa à Fez son fils Abdallah en qualité de vice-roi, et retourna à Maroc. Il périt dans une expédition entreprise contre les tribus berbères de l'Atlas, assassiné par un émissaire du dey d'Alger Hassan. Muley Achmet, son frère, fut aussitôt étranglé dans sa prison, par les ordres du gouverneur de Maroc, qui craignait que le peuple ne le proclamât à la place du fils aîné de Mahomet, Muley Abdallah.

MULEY ABDALLAH, empereur de Maroc, mort en 1574. Il succéda, en 1557, à son père Muley Mohammed. Ce prince commença par régner avec sagesse et modération; mais bientôt, prenant ombrage de l'affection que ses sujets témoignaient à ses deux frères à qui il avait confié des gouvernements, il les manda auprès de lui, et fit trancher la tête à celui qui se rendit à son appel ainsi qu'à ses deux neveux. Son autre frère Abd el Moumen, qui commandait à Fez, s'enfuit auprès du dey d'Alger Hassan, fils du célèbre Barbe-Rousse, qui lui donna sa fille en mariage et lui confia le gouvernement de Tlemcen. Quelque temps après, ce prince tomba sous les coups d'un assassin envoyé par son frère. En 1562 Muley Abdallah attaqua sans succès Mazagran; il mourut laissant pour successeur Muley Mahomet, son fils aîné. Muley Abdallah, d'un caractère cruel et efféminé, n'était pas entièrement dépourvu de bonnes qualités; on lui doit la construction de palais et d'édifices utiles; il ajouta des colléges aux mosquées, et fit construire le château d'Agadir, pour défendre la ville de Sainte-Croix contre les attaques des Portugais.

MULEY MOHAMED, surnommé le Nègre (1), sultan de Maroc, fils du précédent, mort le 4 août 1578. A peine fut-il sur le trône, qu'il fit périr deux de ses frères et enfermer le troisième. Cette cruauté le rendit odieux à ses sujets. Muley *Abd el Melek* ou *Moluk*, l'un de ses oncles, profita de cette disposition des esprits pour le détrôner. Muley Mohamed se réfugia à Lisbonne, auprès de don Sébastien, qui se préparait à passer en Afrique. Il engagea ce prince à exécuter son projet, l'assurant qu'à peine arrivé, un parti considérable se joindrait à son armée. Don Sébastien partit de Lisbonne, le 25 juin 1578, fit relâche à Lagos, puis à Cadix, débarqua à Tanger, d'où il s'avança vers Arzille. Les alliés promis ne se présentant pas, Muley Mohamed conseilla au roi de Portugal, dont l'armée n'était que de quinze mille hommes, de s'emparer d'El-Araiche (*Larrache*) et de s'y retrancher en attendant des renforts. Don Sébastien rejeta ce conseil, et osa attaquer les quarante mille cavaliers et les dix mille fantassins d'Abd el Melek dans la plaine de Tamista (deux lieues d'Arzille), le 4 août 1578. Les Portugais, bientôt enveloppés par des forces quadruples, ne durent plus songer qu'à vendre chèrement leur vie. Don Sébastien fut tué, et avec lui périt presque toute la noblesse portugaise; Muley Mohamed, qui combattait dans les rangs lusitaniens, se noya au passage d'une rivière, et le petit nombre des vaincus échappés au massacre fut réduit en esclavage; ce fut un des plus grands désastres qui affligèrent le Portugal. Abd el Melek ne jouit pas de sa victoire; malade avant la bataille, il se faisait porter en litière pendant l'action, et mourut avant la fin du combat; c'est ce qui fit donner à cette journée le nom de *bataille des Trois Rois*, en raison des trois souverains qui y perdirent la vie (2).

MULEY ACHMET, sultan de Maroc, frère du précédent, mort en 1603. Il avait le plus contribué à la grande victoire de Tamista; aussi fut-il proclamé sultan sur le champ de bataille. Il régnait fort paisiblement lorsqu'en 1594 l'un de ses parents, Muley Naur, soudoyé par le roi d'Espagne Philippe II, vint lui disputer le trône; Achmet envoya contre ce prétendant son fils Muley Chek, qui le battit et dispersa son parti. Naur, blessé dans l'action, dut renoncer à son entreprise. Le règne de Muley Achmet est regardé comme un des plus heureux pour le Maroc. Ce souverain pacifique ayant construit plusieurs monuments d'utilité publique, réparé les routes et les ports, réprima certains abus dans ce qu'on appelle la magistrature musulmane, etc. Quelque temps avant sa mort, et pour assurer à son fils Chek la succession au trône, il exigea

(1) Ce surnom lui fut donné parce que sa mère était une esclave de couleur noire.

(2) C'est la même que les Portugais désignent sous le nom d'*Alcass*.

que ses frères et ses autres fils lui prêtassent serment de fidélité.

MULEY SIDAN (*Zéidan*), sultan de Maroc, mort dans cette ville, en 1630. Il était le plus jeune des fils de Muley Achmet, et, se trouvant à Maroc lors de la mort de son père (1603), il dût à cette circonstance d'être choisi pour lui succéder, au détriment de ses deux frères aînés, Muley Abdallah et Muley Chek (*Seth*), qui protestèrent contre cette élection et prirent les armes pour le détrôner. Malgré les subsides fournis à Chek par Philippe III, qui reçut en retour la ville d'El-Arache, Sidan resta maître de l'empire. Les dernières années de son règne furent troublées par les excursions des Berbères, qu'il soumit enfin. En 1620, il reçut un ambassadeur de Hollande, accompagné du professeur de langue arabe Golius. Sidan se montra fort étonné de voir que Golius écrivait très-bien l'arabe, mais qu'il ne savait pas le parler. Sidan eut pour successeur son fils aîné Muley Ab el Mélek.

MULEY ABD EL MÉLEK, premier empereur du Maroc, fils aîné du précédent, assassiné en 1635. Il monta sur le trône en 1630, et fut le premier qui dans ses relations avec les gouvernements étrangers prit le titre d'*empereur*. Les commencements du règne de ce prince, qui affecta des sentiments religieux, furent assez tranquilles; mais bientôt son caractère cruel et débauché le rendit si odieux à ses sujets, qu'un soulèvement général éclata, et les habitants de Fez appelèrent au trône son frère Muley Achmet. Celui-ci, ayant manifesté les mêmes penchants que son frère, fut bientôt déposé. Muley Sinan et Muley el Valid se mirent alors sur les rangs; mais Muley Abd el Mélek les vainquit et les fit enfermer. Il fut assassiné dans sa tente par un esclave mécontent qui, le voyant plongé dans l'ivresse, lui tira un coup de pistolet. Son frère Muley lui succéda.

MULEY EL VALID, empereur de Maroc, frère du précédent, mort en 1647. Il était en prison lorsque Abd el Melek fut assassiné (1635), et fut tiré des fers pour monter sur le trône. Le règne de ce prince ne fut troublé que par la révolte de son frère Muley Sinan, qui, aidé par un kaïd influent, tenta de lui enlever la couronne. Les deux rebelles tombèrent au pouvoir de l'empereur, qui leur fit trancher la tête. Ce fut sous le règne de Muley el Valid que Sanson, ambassadeur de France, parvint à traiter de la rançon de plusieurs Français en captivité dans le Maroc.

MULEY ACHMET CHEK, troisième empereur du Maroc, dernier frère des précédents, mis à mort, vers 1650. Il abandonna pour se livrer aux plaisirs et à la débauche le gouvernement de ses États à des ministres incapables et avides. Ses sujets se soulevèrent; ceux des montagnes vinrent assiéger Maroc, qu'ils mirent à sac. Muley Achmet Chek fut tué. Les insurgés proclamèrent à sa place Crom el Hadji, un de leurs chefs, qui mit fin à la dynastie des chérifs en faisant massacrer tout ce qui restait de cette famille.

MULEY ALI, empereur de Maroc, fondateur de la branche des Faletti, famille actuellement régnante. Il était né à Jambo, près de Médine, vers 1610, et descendait du prophète. Des Maures en pèlerinage à La Mecque, frappés de ses éminentes qualités, le déterminèrent à se fixer dans leur patrie. Selon la tradition, depuis plusieurs années une cruelle disette désolait le pays. Aussitôt après l'arrivée d'Ali les saisons reprirent leur cours, et les récoltes devinrent si abondantes que le peuple attribua partout ce changement à l'influence du pieux chérif. D'une voix unanime on le proclama roi de Tafilet sous le nom de *Muley Chérif* (1). Il fut reconnu successivement par les autres provinces, à l'exception de Maroc et de ses environs qui se trouvaient alors au pouvoir de l'usurpateur Crom el Hadji et des meurtriers du précédent empereur, Muley Achmet Chek, et de sa famille, les derniers des Mérinis. Sous ce prince, l'empire, épuisé par la disette, les divisions et les guerres civiles, goûta enfin la paix et l'abondance; aussi fut-il très-regretté de ses sujets.

MULEY MAHOMET, empereur de Maroc, fils du précédent, mort en 1664. Digne héritier des vertus de son père, il eût maintenu une paix profonde dans ses États, sans la rébellion de son frère Archid. Muley Mahomet marcha contre lui, le défit et le fit prisonnier; mais Archid parvint à s'évader, leva de nouvelles troupes, et revint attaquer Mahomet. Les soldats de ce dernier, séduits par les largesses d'Archid, abandonnèrent leur souverain, qui, assiégé dans Tafilet, y mourut quelque temps après.

MULEY ARCHID, frère du précédent, empereur du Maroc, né en 1631, mort à Fez, le 27 mars 1672. Jaloux de la puissance de son frère Muley Mahomet, auquel il demandait une part dans l'empire, il se retira du côté d'El Drah, et y rassembla des forces considérables. Mahomet marcha contre lui, dispersa ses partisans, et le fit emprisonner. Archid parvint à s'évader à l'aide d'un esclave nègre qui le servait. Rendu à la liberté, sa première action fut de poignarder son libérateur, craignant d'être trahi par lui. Il se réfugia ensuite auprès d'Ali Soliman, qui commandait dans les montagnes du Rif; il gagna la confiance de ce chéik, qui lui confia l'administration de ses domaines. Archid en profita pour corrompre les soldats d'Ali Soliman et les entraîner à la révolte. La lutte ne fut pas longue: l'imprudent Ali, abandonné de la plus grande partie des siens, tomba entre les mains de son perfide hôte, qui le fit mettre à mort. Archid marcha ensuite contre Mahomet, son frère, qu'il battit dans deux rencontres successives et qu'il obligea de se renfermer dans sa capitale, où il mourut peu de temps après. Muley Archid, resté sans compétiteur sé-

(1) *Chérif* est le titre de noblesse que portent les descendants du prophète.

rieux, ne tarda pas à agrandir ses possessions. Après avoir soumis les montagnards du Rif, il prit successivement Traza (*Teza*), Fez (1665), Arzilla, Salé. D'autres villes et tribus, effrayées, se soumirent sans combattre. Le chéik Ben-Bouker essaya de résister; mais, trahi et livré à Archid, il fut décapité. En 1667 Archid marcha avec quarante mille hommes sur Maroc, qu'occupait Muley Chek, fils de l'usurpateur Crom el Hadji. Chek, livré par les siens, fut traîné à la queue d'une mule dans les rues de Maroc. Le corps de Crom el Hadji n'échappa même pas aux fureurs du vainqueur : il fut déterré et brûlé. Les tribus des Chabanets, de Sous, du cap d'Agadir furent ensuite réduites, décimées et frappées d'énormes contributions. Quelques révoltes partielles furent étouffées dans le sang. Muley Archid étendit ainsi son empire jusqu'au détroit de Gibraltar, et devint le souverain le plus puissant de l'Afrique. Son règne ne fut plus troublé que par la révolte de ses neveux, les fils de Muley Mahomet, qui se termina par le supplice des conspirateurs. Muley Méhérès, gouverneur du Maroc, et aussi neveu d'Archid, essaya également de se soustraire à l'autorité de son oncle, qui se contenta de lui ôter son gouvernement.

Muley Archid mourut dans sa quarante-deuxième année; il se cassa la tête contre un arbre dans un divertissement à cheval. Ce prince fut un des plus cruels qui aient affligé le Maroc. Parmi ses nombreux traits de barbarie, nous citerons les suivants, rapportés par Chénier : « Pour forcer des femmes, dont il avait fait périr les maris, à payer des contributions exagérées, il fit placer leurs mamelles entre les bords de l'ouverture d'un coffre et les comprima de son propre poids. Une autre fois, un de ses kaïds voulant lui vanter la sûreté qui régnait sur les routes de l'empire lui dit avoir rencontré un sac de noix que personne n'avait ramassé. — « Et comment sais-tu qu'il y avait des noix dans le sac? » lui dit l'empereur. — « Je l'ai touché avec le pied », répliqua le kaïd. — « Eh, bien, qu'on lui coupe le pied, repartit le prince, pour punir sa curiosité. »

MULEY ISMAEL, empereur du Maroc, frère du précédent, né en 1646, mort le 22 mars 1727. Il fut élu empereur à Fez en même temps que son frère Muley Haran se faisait proclamer à Tafilet et son neveu Muley Achmet à Maroc. Muley Ismael marcha d'abord contre son neveu (1673), qui, battu et blessé à la cuisse, se réfugia auprès de son oncle Haran. Ismael attaqua ensuite Gaïland, l'ancien kaïd d'Arzilla, qui venait, avec le secours des Algériens, de reprendre son ancien gouvernement, dont il avait été dépossédé par Muley Archid. Le kaïd perdit la bataille et la vie. Ismael réprima ensuite les révoltes qui venaient d'éclater à Fez, à Teza, à Alcassar, dans la province de Héa et dans les tribus des Chabanets et des Chavoias (1674); ces expéditions furent suivies d'exactions et d'atrocités révoltantes exercées sur les vaincus. L'année suivante (1675), Muley Achmet parvint à s'emparer de Maroc. L'empereur était en route pour Salé lorsqu'il apprit cet événement; il envoya aussitôt le kaïd Messaoud Gerari pour reprendre la ville; mais, attiré dans une embuscade, il fut complétement battu. Ismael lui-même ne fut pas plus heureux. Il dut traiter avec son neveu, et lui céda la souveraineté du Drah. Malgré l'amnistie générale proclamée lors de cette réconciliation, Ismael saccagea Maroc, et infligea aux habitants les plus indignes traitements. Il fit aussi traîtreusement mettre à mort Sidi Semag, chéik du Tell, et ravagea cette contrée. A peine rentré dans sa capitale, Ismael reçut avis de la révolte du kaïd Mahomet El Hadji ben-Abdallah, un des fils de Ben-Buker, qui, soutenu par la Turquie, s'avançait à la tête d'une armée de soixante mille hommes, et avait déjà soulevé les provinces de Chavoia et de Méquinez. Muley Ismaël le joignit, mit son armée en déroute, et envoya dix mille têtes à Fez et à Maroc pour annoncer sa victoire et terrifier ses ennemis.

En 1678, l'empire fut désolé par la peste, qui enleva plus d'un million d'habitants; ce qui détermina l'empereur à quitter Méquinez pour établir son séjour dans l'Atlas; il fit demander des contributions aux tribus berbères qui l'habitent. Celles dont le territoire offrait un facile accès aux troupes marocaines s'exécutèrent; mais celles qui étaient protégées par la nature du terrain refusèrent l'impôt. Ismael envahit leur pays. Cette expédition fut désastreuse : engagé au milieu des neiges et des rochers inaccessibles, il perdit une partie de son armée, et fut forcé de fuir, abandonnant son camp et ses rapines. De retour à Méquinez, il se vengea de son échec sur son premier ministre Abder-Rhaman Filili, qu'il accusa de prévarication; il lui cassa le bras d'un coup de pistolet, et le fit traîner par le camp cousu dans une peau de bœuf; tous les officiers sous ses ordres furent également massacrés. C'est à Muley Ismael que le Maroc doit la création de la milice des noirs; il procéda en 1678 à la consécration sous le patronage de Sidi Boccari (1) de cette garde prétorienne qui lui fut toujours dévouée; mais avec le temps, son pouvoir et son arrogance s'étant accrus, elle devint redoutable à ses successeurs, et leur créa bien des embarras.

N'ayant plus d'ennemis à combattre, Muley Ismael chercha des distractions dans la construction de palais et de fortifications, autant par goût que pour occuper son entourage. « Quand j'ai des rats dans un panier, disait-il, je l'agite constamment, sans quoi ils le perceraient pour s'enfuir. » En 1680 il s'empara du fort Charles, dépendant de Tanger; les Anglais, comprenant l'inutilité de la possession de cette place,

(1) Un des commentateurs du Coran.

l'abandonnèrent après en avoir fait sauter les fortifications (1684). L'année suivante l'empereur enleva aux Espagnols le fort de la Mamore. El-Araïche se rendit en 1689.

Ce fut à cette époque que le chevalier de Château-Renaud, qui au mois d'avril 1680 était venu mouiller avec dix vaisseaux devant Salé, se présenta de nouveau devant ce port avec une escadre de quatre vaisseaux pour traiter avec Muley Ismael du rachat des esclaves; l'empereur, pour traîner les choses en longueur, fit inviter Louis XIV à lui envoyer une personne de confiance pour conclure l'affaire, tandis qu'il faisait partir deux ambassadeurs sur les vaisseaux du chevalier de Château-Renaud. Louis XIV envoya Saint-Olon à Méquinez; cette mission n'aboutit à rien. D'après Saint-Olon, ce fut sur les éloges que ses ambassadeurs lui firent du mérite et de la beauté de la princesse de Conti, fille naturelle de Louis XIV, que Muley Ismael se décida à la faire demander en mariage. Ce fait, passé sous silence par Chénier, est traité de fable par l'auteur de l'*Histoire des Chérifs en Afrique* (1).

En 1694, Ismael vint assiéger Ceuta à la tête de quarante mille hommes; ayant échoué dans sa tentative d'assaut, il chargea le kaïd Hamar-Hadou, vice-roi de Garbe, de l'investir par terre; ce blocus dura jusqu'en 1720, époque à laquelle Philippe V envoya le marquis de Lède, qui réussit à détruire les retranchements des Maures et à les refouler dans les montagnes.

Au printemps de 1697, Ismael, à la tête de soixante mille hommes, attaqua les Algériens; mais ceux-ci, dont les forces n'atteignaient pas quinze mille combattants, lui firent essuyer une défaite complète. Au retour de cette expédition, Ismaël apprit la rébellion de son fils aîné Muley Mahomet; ce prince, ayant attiré dans une embuscade le gouverneur de Maroc, s'empara de la ville; mais il dut fuir devant son frère Muley Zidan, qui le saisit à Taroudant et l'envoya à leur père. Arrivé en sa présence, Muley Mahomet se jeta à genoux, implorant son pardon; mais l'empereur, sourd à ses supplications, ordonna à un boucher de lui couper le poignet droit; celui-ci ayant refusé, « ne voulant pas, disait-il, tremper ses mains dans le sang d'un chérif », Ismaël trancha lui-même la tête au boucher et en appela un autre qui coupa la main et le pied droits à son fils. « Eh bien, malheureux ! dit alors Ismaël, à présent connais-tu ton père? » Il prit en même temps un fusil et tua le boucher qui avait mutilé son fils. Celui-ci, malgré ses souffrances, ne put s'empêcher de faire observer l'inconséquence atroce d'un souverain qui tue celui qui exécute ses ordres comme celui qui refuse de lui obéir. On mit dans du goudron les membres mutilés de l'infortuné prince qui fut conduit à Méquinez, où il mourut au bout de quatorze jours. Son père lui fit élever un superbe tombeau, qui conserve à la postérité le souvenir de cet acte barbare. Muley Zidan s'empara de Taroudant, où il commit des excès atroces. Se voyant débarrassé du frère son rival, et chargé du commandement de l'armée, il songea à se rendre indépendant. L'empereur chercha à le rappeler auprès de lui; mais Zidan s'y refusa. Ismael gagna alors quelques-unes des femmes de son fils, qui pendant son sommeil l'étouffèrent entre deux matelas (1721). La négresse Léla-Zidana, mère de Zidan, vengea la mort de ce prince en faisant étrangler les sept femmes qui avaient pris part au meurtre de son fils, et en forçant trois d'entre elles à manger, avant de mourir, leurs mamelles qu'elle leur avait fait couper.

Après la mort de Zidan, le gouvernement des provinces du sud échut à Abd el Mélek, autre fils d'Ismael. Il ne tarda pas à imiter ses frères et à méconnaître l'autorité de l'empereur. Muley Ismael, à qui la vieillesse ne permettait plus d'entrer en campagne pour contraindre son fils à la soumission, lui écrivit des lettres fort tendres, où il s'efforçait de lui insinuer que son grand âge ne lui permettant plus de conserver le pouvoir, il était tout disposé à le lui céder; ces promesses ne purent séduire Abd el Mélek, qui, connaissant bien son père, répondit dans les termes les plus respectueux, mais se garda bien de quitter son gouvernement. Ismael désigna alors pour son successeur son second fils Muley Achmet Déby, et mourut âgé de quatre-vingt et un ans, après un règne de cinquante-quatre ans. Ce prince, habile politique, actif, entreprenant, a terni l'éclat de son règne par son avarice, sa mauvaise foi et une foule de cruautés, dont le détail serait effrayant. Il eut un nombre prodigieux de femmes, et sa postérité a été si nombreuse qu'on doute qu'il sût lui-même le nombre de ses enfants; s'il faut en croire l'opinion générale, les mâles dépassaient huit cents, et l'on voit encore dans le Tafilet toute une population de chérifs qui sont les descendants de Muley Ismaël. Chénier raconte que le dernier enfant de ce souverain étant né dix-huit mois après la mort de son père, les talebs décidèrent que la douleur de la mère avait retardé cette fois l'ordre de la nature.

(1) Cependant le duc de Nevers fit à cette occasion une pièce de vers qui a été insérée dans le *Nouveau Siècle de Louis XIV* (Paris, 1793), t. IV, p. 153. J.-B. Rousseau composa sur le même sujet les vers suivants :

Votre beauté, grande princesse,
Porte les traits dont elle blesse,
Jusques aux plus sauvages lieux;
L'Afrique avec vous capitule,
Et les conquêtes de vos yeux
Vont plus loin que celles d'Hercule.

Périgny a également composé un couplet épigrammatique pour cette circonstance :

Pourquoi refusez-vous l'hommage glorieux
D'un roi qui vous attend, et qui vous croira belle?
Puisque l'Hymen à Maroc vous appelle,
Partez; c'est peut-être en ces lieux,
Qu'il vous garde un amant fidèle.

On doit donc supposer que le bruit qui courut de cette union eut quelque fondement.

MULEY ACHMET DÉBY, empereur du Maroc, fils du précédent, mort en mars 1729. Choisi par son père, au préjudice de ses frères Abd el Mélek et Abdallah, ses aînés, les principaux officiers de l'empire et les chefs des alboccaris (milice nègre) lui prêtèrent serment de fidélité; il fit distribuer 200,000 ducats aux troupes, et soumit les provinces qui avaient refusé de reconnaître son élection. Se voyant paisible possesseur de l'empire et du trésor qu'Ismael avait laissé (plus de cent millions), il négligea le gouvernement de ses États pour se livrer à son goût pour la boisson. Cette infraction aux préceptes de Mahomet lui aliéna l'affection de ses sujets. Vainement il réduisit tous les impôts à la perception du dixième des revenus, les kaïds, se prévalant de la faiblesse de l'empereur, continuèrent leurs extorsions. Un soulèvement général éclata. Fez, Tétuan et les provinces du sud se déclarèrent pour Abd el Mélek, rigide observateur des lois du Koran. Achmet Déby marcha contre les révoltés, et grâce au courage de sa milice noire les défit complétement. Abd el Mélek fut blessé trois fois dans l'action. Cette victoire amena la soumission de Fez et des autres villes du nord. Mais Déby continua ses excès d'intempérance, et le scandale devint si grand que l'armée se joignit au peuple pour proclamer Abd el Mélek. Ce prince fit son entrée à Méquinez le 10 avril 1728, et se contenta d'exiler son frère à Tafilet. Le nouvel empereur, par sa hauteur et sa dureté, indisposa bientôt contre lui son entourage et surtout les noirs. Achmet Déby fut rappelé; Abd el Mélek, livré au vainqueur, fut étranglé à Méquinez quelques mois plus tard.

Peu de jours après cette exécution, Muley Achmet Déby mourut lui-même, d'une hydropisie.

MULEY ABDALLAH, frère du précédent, empereur du Maroc, né en 1694, mort à Fez, le 12 novembre 1757. Il dut son élévation au trône à l'influence que sa mère Léla Conéta, négresse elle-même, sut acquérir sur les alboccaris, cette milice puissante et avide qui disposait alors de l'empire. D'un caractère cruel et bizarre, Abdallah, cinq fois dépossédé et six fois réélu, fut, pendant les douze premières années de son règne, le jouet de l'inconstance de son peuple et de l'indiscipline de ses soldats. Son neveu Muley Bouffer, fils de Muley Achmet, au préjudice duquel il avait été élu, tenta, aidé d'un marabout vénéré, de lui disputer la couronne; Abdallah le vainquit, et lui fit grâce; mais, bravant les préjugés populaires, il fit trancher la tête au marabout, comme à un imposteur; « car, disait-il, s'il est véritablement saint, le sabre n'aura aucun pouvoir sur lui ». Il fit ensuite raser les fortifications de Fez, dont les habitants avaient pris parti pour Bouffer.

Les Berbères du Tell s'étant révoltés (1730), il marcha contre eux; mais, ayant été défait, il se retira à Méquinez, et se vengea de son échec sur ses propres sujets, dont il fit périr un grand nombre, présidant et aidant lui-même aux exécutions. Aux reproches que sa mère lui adressait sur sa cruauté, il répondit : « Mes sujets n'ont d'autre droit à la vie que celui que je leur laisse, et je n'ai pas de plus grand plaisir que celui de les tuer moi-même. » L'année suivante, il dirigea contre les tribus révoltées du Dahra un corps de troupes commandé par un de ses lieutenants; ce général, accablé par un ennemi supérieur en nombre, fut complétement battu; quoiqu'il se fût conduit bravement, Muley Abdallah le fit égorger ainsi que tous les officiers et soldats qu'il avait ramenés, leur reprochant d'avoir manqué de courage et remplissant encore à cette occasion l'office de bourreau. A la suite d'une expédition malheureuse dans le sud, et à cause de l'impuissance où il se trouva de satisfaire aux exigences de sa milice nègre, il fut dépossédé par les alboccaris, et remplacé par son frère *Muley Ali* (29 septembre 1734). Ce prince était pauvre; il ne put payer la milice cupide qui l'avait proclamé. La mère d'Abdallah Léla Conéta, malgré sa couleur, était fort vénérée des Maures (elle avait fait le voyage de La Mecque); elle saisit cette occasion pour rétablir son fils sur le trône : elle promit trente ducats à chaque soldat qui l'aiderait dans ses projets, et Muley Abdallah fut rappelé, en mai 1736. Il ne voulut accepter le pouvoir qu'à la condition que les noirs lui livreraient Sélim Douquelli, leur général, offrant d'en payer la tête 100,000 ducats. Quelque avides que fussent ces prétoriens, ils refusèrent un pareil marché et élurent empereur un autre frère d'Abdallah, *Muley Mahomet Ouleh Ariba*. Cependant, le parti d'Abdallah ayant prévalu, il fut proclamé une troisième fois. Sélim Douquelli s'était réfugié dans un asile sacré; il parut couvert du drap du sanctuaire où il s'était retiré, et se prosterna devant l'empereur; ce prince baisa respectueusement le drap du sanctuaire, puis, l'arrachant brusquement, il plongea sa lance dans le cœur de l'infortuné général. L'indignation que souleva ce forfait et le manque de finances obligèrent Muley Abdallah de fuir de nouveau, dans les montagnes (1736); il fut remplacé sur le trône d'abord par Muley Mahomed Ouled Ariba et ensuite par son frère *Muley Zin Lahabdise*, qui ne conserva le pouvoir que quelques jours (1738). Abdallah fut proclamé une quatrième fois. En 1740 il dut abandonner encore le trône, qui fut donné à *Muley Mustadi*; les soldats, voyant que ce prince cherchait à se soustraire à leur influence, le déposèrent et rappelèrent pour la cinquième fois Abdallah. Après une lutte sanglante, Mustadi se retira à Telda. Muley Abdallah, instruit par l'expérience, résolut de détruire la puissance turbulente et intéressée dont il avait si souvent éprouvé l'inconstance; à cet effet, il envoya ses noirs dans le Tell sous prétexte de lever des contributions sur les Berbères, tandis que, d'accord avec ces montagnards, il envoyait des troupes composées de Maures qui, plaçant les alboccaris entre deux feux, en détruisirent le plus grand nombre.

Affranchi du joug de cette milice, Abdallah régna paisiblement jusqu'à sa mort ; il passa les dernières années de sa vie au château d'Arbiba, qu'il avait fait construire près du nouveau Fez. Malgré son caractère cruel, et quoiqu'il traitât fort inhumainement les esclaves chrétiens, il en facilita les rachats ; aussi y en eut-il beaucoup sous son règne. Il affectait, au milieu de ses cruautés, d'observer une certaine justice. Un kaïd condamné à mort offrait de lui donner tout son bien, qui était très-considérable, s'il voulait lui accorder la vie. « Ton bien, lui répondit l'empereur, est à tes enfants, qui ne sont point coupables ; mais comme tu l'es, il est juste que tu périsses. »

MULEY YÉZID, empereur de Maroc, petit-fils du précédent, né en 1750, mort le 15 février 1792. Il était fils de Sidi Mohamet. En 1779, il avait été appelé au trône par la milice noire et proclamé à Fez ; mais presque aussitôt sa révolte fut comprimée. Son père se contenta de l'envoyer faire le pèlerinage de La Mecque.

A la nouvelle de la mort de son père (11 avril 1790), Muley Yézid quitta l'asile qu'il occupait près de Tétouan depuis son retour de La Mecque, et se fit proclamer à rabat ; il se rendit ensuite à Tétouan, où il manda auprès de lui tous les consuls européens ; il leur déclara l'intention où il était de ne conserver de relations qu'avec l'Angleterre et la république de Raguse ; il donna quatre mois aux résidents des autres nations pour quitter ses États. Cependant deux jours après il revint sur cette décision, qui n'était qu'un moyen d'extorquer des présents des négociants intéressés à la continuation de la paix. Se modelant sur son grand-père, Muley Abdallah, Yézid gouverna ses sujets avec une grande barbarie. Les juifs principalement ressentirent les effets de sa haine et de sa cupidité ; il livra au pillage de sa garde noire ceux de Tétouan, Larache et Alcassar ; ceux des autres villes n'échappèrent à un pareil sort qu'au moyen d'une énorme contribution. Au mois de septembre 1791, il déclara la guerre à l'Espagne, et fit investir les places que cette puissance possède sur les côtes du Maroc. Le voyant engagé dans cette entreprise, ses deux frères *Muley Abderhaman* et *Muley Hischem* s'emparèrent de Maroc. Yézid battit les rebelles. Mais, ayant été blessé dans la bataille, il expira quelques jours après. Ses quatre frères *Muley Selamé*, *Muley Soliman*, *Muley Hischem* et *Muley Abderrhaman* se partagèrent l'empire après sa mort.

MULEY SOLIMAN, empereur de Maroc, frère du précédent, mort le 28 novembre 1822. Il résidait à Fez, et se préparait à remplir les fonctions de grand-prêtre, lorsque son frère Muley Yézid mourut ; aidé par les Schelloks et les Berbères, il marcha sur Méquinez, dont son frère Muley Taïbi s'était emparé ; il pardonna à ce dernier, qui le servit depuis avec fidélité. Il s'avança ensuite contre Muley Hischem, et le fit prisonnier dans Maroc. Tétouan, où commandaient ses deux autres frères, ne résista pas davantage ; l'un se réfugia en Égypte ; il exila l'autre dans le Tafilet. Paisible possesseur du trône, Soliman s'occupa de l'administration de ses États, et il y apporta tant de sagesse et d'habileté que pendant un quart de siècle il fit jouir ses sujets d'une tranquillité peu ordinaire dans un semblable pays. Il vécut constamment en paix avec les nations amies de son père, et continua cette politique pendant le règne de Napoléon, qu'il envoya complimenter lors de son avénement au trône des Français. Il conclut en outre des traités, en 1795 avec les États-Unis, en 1802 avec Hambourg et en 1820 avec la Sardaigne.

En 1801, Muley-Soliman eut à réprimer la rébellion de son neveu *Muley Ibrahim*, fils de Muley Yézid ; il le défit, et lui pardonna. Les dernières années du règne de Soliman furent malheureuses. Déjà, vers la fin de l'année 1800, la peste avait envahi le Maroc ; en 1818, après une année d'affreuse disette, elle fit une nouvelle apparition, et pendant une année elle exerça ses ravages dans toute l'étendue de l'empire ; les Schelloks, les Berbères et autres montagnards du Tell refusèrent l'impôt, et commirent quelques pillages. *Ibrahim*, fils de Soliman, fut battu par les rebelles. Soliman marcha alors contre eux. Sa présence aurait suffi pour rétablir l'ordre, si Ibrahim par un acte d'insigne barbarie n'eût provoqué les plus sanglantes représailles. Des envoyés des tribus voisines étaient venus solliciter leur pardon, accompagnés de vieillards, de femmes et d'enfants. Bien accueillis par Soliman, ils se rendirent ensuite auprès d'Ibrahim, qui, croyant venger sa défaite, fit fusiller tous ces malheureux. Quatre enfants seulement, quoique blessés, échappèrent au massacre, et répandirent cette affreuse nouvelle. Chaque chéik réunit aussitôt les plus braves de sa tribu ; ils vinrent au nombre de cinq cents vers le camp de l'empereur, qui, les voyant s'avancer les armes baissées, crut qu'ils venaient faire leur soumission ; mais dès que la nuit fut arrivée les montagnards attaquèrent les soldats impériaux, dispersés ou livrés à leur premier sommeil. Ibrahim, le provocateur de cette vengeance, périt un des premiers ; Muley Soliman lui-même, surpris presque nu par un Schellok dans sa tente embrasée, ne dut la vie qu'au sentiment d'humanité ou d'intérêt qu'éprouva ce montagnard ; le Schellock, l'enveloppant dans son haïk, dit à ses compagnons qu'il emportait un frère blessé et le transporta dans sa tente, d'où il lui procura les moyens de gagner le sanctuaire de Bou-Nasser et de la Méquinez.

La rébellion s'étendit à beaucoup d'autres provinces, et les révoltés, guidés par un santon vénéré et par le chéik Sidi el M'hause, chef des Amazirgues, vinrent en grand nombre devant Méquinez, et y assiégèrent Soliman pendant treize mois. Fez se souleva aussi : là vivait retiré Muley Ibrahim,

le fils de l'empereur Yézid. Les Schelloks lui offrirent la couronne; ce prince rejeta d'abord leurs propositions, alléguant le serment qu'il avait fait à son oncle de ne jamais conspirer contre lui. Les rebelles proposèrent alors à Soliman divers projets de transaction; mais celui-ci, résolu à venger son fils, fit jeter en prison une partie des députés et mettre à mort tous les autres. Cependant la position de l'empereur devenait chaque jour plus critique; les six ou sept mille hommes de milice noire qui composaient toute son armée lui dictaient des lois, et osèrent massacrer sous ses yeux Muley Élaï, son ministre favori, homme d'une rare intelligence. Ce fut alors que Muley Ibrahim se laissa entraîner à se faire proclamer sultan, et vint occuper avec une nombreuse armée Alcassar, Larache, Tanger et Tétouan; il mourut peu après son arrivée dans cette dernière ville (février 1821), désignant pour son successeur son frère *Muley Zied*. La fortune ne favorisa pas ce prince; attaqué par son oncle, il perdit en peu de temps toutes ses provinces, et fut relégué à Tafilet. Ce fut dans ces circonstances que M. Sourdeau, consul général de France à Tanger, fut frappé par un santon fanatique qui lui asséna un violent coup de massue. En réparation de cet outrage, le sultan écrivit à M. Sourdeau une lettre curieuse, où il se posa en appréciateur orthodoxe des doctrines chrétiennes. L'affaire n'eut pas de suite. Soliman était alors si peu maître dans son empire que pour donner audience à l'ambassadeur suédois qu'il devait rencontrer à Tanger il fut obligé de le faire venir par mer jusqu'à Mogador, où, après trois mois d'attente, il lui fut impossible d'aller le rejoindre. Muley Soliman mourut sans avoir vu la fin de ces troubles. Religieux, sobre et juste, ce prince fut un des meilleurs souverains de la dynastie des Chérifs; l'acte le plus louable de son règne fut sans contredit l'abolition de l'esclavage dans ses États; il défendit aussi la course et la piraterie. Enfin, dans ses rapports extérieurs, il s'attira l'estime des consuls européens. Muley Soliman avait régné au préjudice de son frère Muley Hischem, réputé incapable de gouverner, mais en conservant la souveraineté à la descendance mâle de ce dernier; ce fut en conséquence de cette stipulation qu'il désigna pour son successeur *Abderhaman*.

A. Crillon.

Pour tous les Muley : l'abbé Boulet, *Hist. de l'Empire des Chérifs en Afrique*. — Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, t. II, p. 372. — *Historia dos Soberanos mahometanos que reinardo na Mauritania*, trad. de l'arabe par J. de Souza (Lisbonne, 1828). — Le P. D. Busnot, *Hist. du Règne de Muley-Ismael*. — Saint-Olon, *Journal manuscrit*. — John Buffa, *De l'Empire du Maroc*, trad. de l'anglais par Servois (Cambrai, 1826, in-8°), p. 22. — Lemprière, *A Tour from Gibraltar, to Tangier, Sallee, Mogador*, etc. (Londres, 1791, in-8°). — Chénier, *Recherches historiques sur les Maures*, etc., t. III, p. 663 et suiv. — Saugnier, *Voyages à la côte d'Afrique*, etc. (Paris, 1792), p. 112. — Graberg de Hemso, *Specchio di Marocco*. — Thomassy, *Relations de la France avec le Maroc*, p. 183-496. — Charles Cochelet, *Relation du naufrage de* La Sophie, t. II, p. 216. — *Le Moniteur universel*, an VIII, p. 61. F. Hoefer, *Maroc*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 372-477.

MULGRAVE (*Constantine-John* Phipps, comte de), marin anglais, né le 30 mai 1744, mort le 10 octobre 1794, à Liége. D'une ancienne famille d'Irlande, il entra fort jeune au service de mer, et acquit rapidement la réputation d'un bon marin. Il était capitaine de frégate depuis 1765, lorsqu'en 1768, aux élections générales, il accepta le mandat du comté de Lincoln. Libéral éclairé, il défendit avec autant de zèle que de conscience les droits du peuple. En 1773, la Société royale de Londres ayant de nouveau, sur la proposition de Daines Barrington, agité la question de la possibilité de découvrir un passage à travers les mers polaires, Phipps offrit immédiatement ses services à l'amirauté, qui les agréa. Il mit à la voile le 10 juin 1773, ayant sous ses ordres deux bombardes, *The Carcass* et *The Racehorse*, et s'avança, sans rencontrer de glaces, jusqu'à la latitude méridionale du Spitzberg. Parvenu au 79° 34 le 5 juillet, il fut arrêté par d'énormes glaciers; toutes ses tentatives pour les traverser demeurèrent infructueuses : il n'alla pas plus loin que le 80°. Le 30 juillet, près des Sept Iles, il fut complétement cerné par les glaces, qui s'élevèrent jusqu'à la hauteur des grandes vergues. Il abandonna alors les bâtiments, et chercha à se frayer un chemin à coups de hache à travers des blocs qui n'avaient pas moins de quatre ou cinq mètres d'épaisseur; il se disposait à faire traîner par l'équipage les chaloupes et les canots jusqu'à la mer libre, lorsqu'un vent favorable dispersa les glaces et permit aux bâtiments de se dégager. Le capitaine Phipps alla mouiller au Spitzberg, en repartit le 26 août pour l'Angleterre, et reparut le 25 septembre 1775 à l'embouchure de la Tamise. Cette expédition malheureuse servit à démontrer l'impossibilité de franchir les glaces du pôle. Après avoir repris en 1775 son siége à la chambre des communes, Phipps devint en 1777 membre de l'amirauté, et commanda un vaisseau de ligne durant la guerre d'Amérique. En 1784 il obtint la pairie avec le titre de comte. Le mauvais état de sa santé le força de renoncer en 1791 aux affaires politiques et de se démettre de ses divers emplois. Aussi bon mathématicien que navigateur, lord Mulgrave contribua beaucoup à perfectionner les constructions navales; il appartenait à la Société royale de Londres. Il a publié les détails de son expédition sous le titre de *Journal of a Voyage towards the north pole* (Londres, 1774, in-4°), ouvrage traduit en français et en allemand.

Son frère puîné, *Henry-Philipp* Phipps, né en 1755, mort en 1831, se consacra aussi à la marine, fit les campagnes de l'Amérique, et siégea après la paix de 1783 à la chambre des communes. Créé baron et pair en 1792, il figura dans le second ministère de Pitt (1804-1806)

d'abord comme ministre des affaires étrangères, puis comme premier lord de l'amirauté. Il reprit ce dernier poste en 1807, quand les tories revinrent au pouvoir. En 1809 il organisa l'expédition contre l'île de Walcheren, dont l'issue lui attira les attaques les plus vives de la part de l'opposition. En 1812 il échangea ses fonctions contre celles de grand-maître de l'artillerie, et fut en même temps créé *comte de Normanby* et *vicomte Mulgrave*. Bien que quelques années après il eût eu pour successeur dans la charge de grand maître d'artillerie le duc de Wellington, il continua de siéger dans le cabinet. Son fils unique est le comte de Normanby (*voy*. ce nom).

P. L.

British naval Biography.

MULIERS (*Nicolas* DES), en latin *Mulierius*, astronome flamand, né en 1564, à Bruges, mort en 1630, à Groningue Il était fils de Pierre des Muliers, ministre protestant, que le fanatisme du duc d'Albe expulsa de ses foyers; sa mère, n'ayant pu se soustraire à temps aux persécutions de l'inquisition espagnole, périt en 1568, à Ypres, martyre de ses opinions religieuses. Outre les langues savantes, il étudia à l'académie de Leyde la théologie, la médecine et les sciences exactes, particulièrement les mathématiques et l'astronomie, et fut reçu en 1589 docteur en médecine; il pratiqua successivement à Harlingue et à Amsterdam, et professa la médecine et les mathématiques à Leeuwarden, puis à l'université de Groningue, dont il fut aussi le bibliothécaire. On a de lui : *Introduction à l'usage de l'astrolabe* (en hollandais); Harlingue, 1595; — *Tabulæ Frisicæ lunæ solares quadruplices ex fontibus Ptolemæi, Alphonsi, Copernici et Brahei;* Alkmaer, 1611, in-4°; Juste Scaliger et Ubbo Eraenius l'avaient engagé à faire ce travail; — *Institutionum astronomicarum lib. II, quibus continentur geographiæ principia et quædam ad artem navigandi facientia;* Groningue, 1616, in-4°; 2° édit., ibid., 1649, in-8°; — *Copernici Astronomia instaurata, cum notis;* Amsterdam, 1617, in-4°; c'est la troisième édit. de Copernic, augmentée de quelques notes; — *Judæorum annus luni-solaris et Turc-Arabum annus mere lunaris, uterque cum anno Romano connexus;* Groningue, 1630, in-fol.; — des *Tables de sinus*, et un *Traité sur la comète de* 1618, en hollandais. Il a aussi publié des *Éphémérides* depuis 1609 jusqu'en 1656, continuées à cette dernière date par son fils, *Pierre* DES MULIERS, qui professa la botanique à Groningue et mourut en 1647.

K.

Vita Profess. Groning., p. 61-69 et 113-114. — Freber, *Theatrum*. — *Biog. des hommes remarquables de la Flandre occid.*, II.

MULINARI. *Voy*. MOLINARI.

MÜLLER (*Laurent*), historien allemand, né dans le comté de la Marck, au commencement du seizième siècle, mort en Livonie, en 1598. Il est connu pour avoir été chargé, en 1581, par le roi de Pologne de décider la Suède et le Danemark à se coaliser avec lui contre la Russie, et pour avoir laissé une *Histoire de son temps*, qui a été imprimée à Francfort, 1595, 1596, in-4°; à Amberg, 1595, in-4°; à Leipzig, 1606, in-fol.; elle a été traduite en suédois par Schroder (Stockholm, 1629, in-8°). L'histoire de Müller ne manque pas d'intérêt; l'auteur y traite des mœurs des nations qu'il a lui-même visitées.

Pce A. G—N.

Adelung, *Uebersicht der Reisenden in Russland bis* 1700. — Recke et Napiersky, *Lexikon der Provinzen Livland, Esthland und Kurland*, III, 283.

MÜLLER (*Hermann*), graveur hollandais, né à Amsterdam, travaillait dans cette ville dans la seconde moitié du seizième siècle. Il était aussi éditeur. Il a laissé une centaine d'estampes gravées au burin, dans la manière de Goltzius et signées de divers monogrammes assez compliqués; nous citerons celles qu'il a dessinées lui-même, entre autres *La Création* (7 pl.); *La Chute et la Rédemption, les Vierges sages et les Vierges folles, Les Évangélistes* (4 pl.), *Le Jugement dernier*, et les portraits de *Maurice de Nassau* et d'*Alexandre Farnèse*. On a encore de sa main, d'après Martin van Heemskerke, de nombreux sujets tirés de l'histoire sainte, l'*Histoire de Josué* (12 pl.), *Les Béatitudes* (8 pl.), *Les dix Commandements* (10 pl.), etc.

P.

Huber et Rost, V, 224. — Brulliot, *Dict. des Monogrammes*. — Nagler, IX, 564.

MÜLLER (*Jean*), graveur hollandais, né vers 1570, à Amsterdam. De la même famille que le précédent, il fut disciple et imitateur de Goltzius, et travailla de 1589 à 1625 dans sa ville natale. Il gravait vigoureusement au burin, et avec une grande facilité; « mais sa manière est outrée, ajoute Basan, ce qui n'empêche pas que ses estampes ne soient recherchées des amateurs. » Les principales sont : *Le Festin de Balthasar, L'Adoration des Rois, Le Baptême de Jésus, L'Homme de douleur*, le portrait de *Spranger*. D'après ce dernier peintre, il a exécuté : *Loth et ses filles, Minerve armant Persée, un Satyre ôtant l'épine du pied d'un Faune, Vénus servie par les Grâces, L'Apothéose des arts;* — d'après Rubens, *L'archiduc Albert* et *l'infante Isabelle;* — d'après Corneille de Harlem, *La Fortune distribuant ses dons;* — d'après Mirreveldt, *Maurice de Nassau, Ambroise Spinola* et *Jean Neyen;* — quelques morceaux d'après Adrien de Vries, Pierre Isaac, etc.

K.

Basan, *Dict. des Graveurs*, II. — Huber et Rost, V, 225. — Bartsch, III, 261.—Brulliot, I et II. — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'Estampes*.

MÜLLER (*André*), orientaliste allemand, né en 1630, à Greiffenhagen, en Poméranie, mort à Stettin, le 26 novembre 1694. Dès l'âge de seize ans il écrivait facilement des vers en grec, en latin et même en hébreu; après avoir fait ses études à Rostock, à Griefswalde et à Wit-

temberg, il fut nommé pasteur à Kœnigsberg sur la Warta et plus tard à Treptow. Il se rendit ensuite à Londres, où il passa dix ans, occupé surtout à aider Walton et Castell pour leur édition polyglotte de la Bible. Il y commença aussi, sur les conseils de Wilkins, à s'adonner à l'étude de la langue chinoise. De retour en Allemagne, il fut pendant quelque temps pasteur à Bernow, et devint en 1667 prévôt de l'église de Berlin, office qu'il résigna en 1685 pour se retirer à Stettin. Il s'y consacra pendant le reste de sa vie à approfondir les idiomes de l'Orient. Il rédigea entre autres une clef qui selon lui devait apprendre en peu de temps aux personnes les moins lettrées à lire les caractères chinois; n'ayant pu trouver personne qui voulût lui avancer les deux mille écus nécessaires pour l'impression de cet ouvrage, il en conçut contre le genre humain une profonde aversion; dans un de ses accès d'humeur, il jeta au feu tous ses manuscrits, consistant en deux cent cinquante cahiers, où il avait consigné depuis de longues années jour par jour ce qu'il avait appris sur l'objet de ses recherches. Adonné entièrement à l'étude, il détestait la société; son caractère bizarre et capricieux ne s'accommodait guère que de la solitude; son unique délassement était le jeu de quilles. Ses travaux, notamment ceux sur la langue chinoise, ne sont plus à la hauteur de la science; mais ils ont beaucoup contribué à faire avancer en Europe la connaissance des langues orientales. On a de lui: *Excerpta manuscripti cujusdam turcici quod de cognitione Dei et hominis a quodam Azizi vesephæo Tartaro scriptum est, cum versione latina;* Cologne en Brandebourg, 1665, in-4°; — *Symbolæ syriacæ, sive epistolæ duæ, una Mosis Mardeni, altera Andreæ Masii, cum versione latina et notis, ac dissertationes duæ de rebus syriacis;* Berlin, 1673, in-4°; — *Oratio dominica sinice;* Berlin, 1676 et 1680, in-4°; cette version du *Pater* y est comparée avec des traductions en cent autres langues; — *Unterricht von der chinesischen Schrift* (Instruction sur l'écriture chinoise); Wittemberg, 1681, in-8°; — *Catalog der chinesischen Bücher in der churfürstlichen Brandenburgischen Bibliothek* (Catalogue des livres chinois de la bibliothèque de l'électeur de Brandebourg); Cologne, 1683, in-fol.; traduit en latin (1684 et 1685, in-fol.) par l'auteur, qui y a joint la liste des manuscrits orientaux qu'il possédait et un prospectus de sa *Clavis sinica;* — *Glossarium sacrum, hoc est vocum peregrinarum, quæ in Vetere Testamento occurrunt expositio;* Francfort, 1690, in-8°; — *Opuscula nonnulla orientalia;* Francfort, 1695, in-4°; recueil de sept opuscules, dont plusieurs avaient déjà paru séparément, et dont voici les titres: 1° *Abdallæ Beidawaei Historia sinensis, persice et latine, cum notis* (Berlin, 1677, in-4°); sur le véritable auteur de ce livre *voy.* les *Recherches tartares* d'Abel de Rémusat; 2° *Monumenti sinici historia:* c'est un commentaire sur la fameuse inscription trouvée en 1625 à Si'an-Fou; 3° *Hebdomas observationum sinicarum* (Berlin, 1674, in-4°); 4° *Commentatio alphabetica de Sinarum magnæque Tartariæ rebus;* 5° *Geographicus imperii Sinensis nomenclator;* 6° *Basilicon sinense;* tableau des dynasties chinoises; 7° *Specimen analyticæ litterariæ:* exposé des règles proposées par Müller pour déchiffrer et traduire tout morceau écrit en n'importe quelle langue; — *Speciminum sinicorum decimæ de decimis;* 1685, in-fol.: ce recueil, devenu rare, contient entre autres: *Specimen lexici mandarinici; De eclipsi passionali Testimonia veterum;* — *Alphabeta diversarum linguarum, pene septuaginta tum et versiones Orationis dominicæ prope centum;* Berlin, 1703, in-4°; ce n'est à proprement dire qu'une nouvelle édition de l'*Oratio dominica sinice;* l'éditeur Stark a mis en tête une *Vie* de Müller. O.

Buddæus, *Lexikon*, t. III. — Œlrichs, *Beiträge zur Geschichte der Gelehrtheit in Pommern.* — Dahnert, *Pommersche Bibliothek*, t. II. — Löscher, *Merita Theologorum.* — Sincerus, *Neue Nachrichten von neuen Büchern.*

MÜLLER (*Jean-Sébastien*), historien allemand, né en 1634, mort en 1708. Il fut archiviste de la maison de Saxe-Weimar. On a de lui: *Annalen der Ernestinischen und Albertinischen Linie des Hauses Sachsen, von 1400 bis 1700* (Annales des lignes Ernestine et Albertine de la maison de Saxe, de 1400 à 1700); Weimar, 1700, in-fol. O.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.*

MÜLLER (*Jean-Joachim*), publiciste allemand, né à Weimar, en 1665, mort en 1731. Très-versé dans le droit public de l'Empire, il occupa divers emplois à la chancellerie de Weimar, et succéda à son père Jean-Sébastien (*voy.* l'article préc.) dans la place de directeur des archives. On a de lui: *Der Reichstagsstaat unter Maximilian I, von* 1500-1508 (La Diète de l'Empire sous Maximilien Ier, de 1500 à 1508); Iéna, 1709, in-4°; — *Des Duc de Marlborough Leben* (Vie du duc de Marlborough); Leipzig, 1710, in-8°; — *Reichstags theatrum unter Friedrich I von* 1440 *bis* 1493 (Tableau de la Diète de l'Empire sous Frédéric V, de 1440 jusqu'à 1493); Iéna, 1713, 3 vol. in-fol.; — *Reichstags theatrum unter Maximilian I, von* 1486-1500 (Tableau de la Diète germanique sous Maximilien Ier, de 1486 jusqu'à 1500); Iéna, 1718-1719, 2 vol. in-fol. Il a aussi continué divers recueils de droit public, qui avaient été commencés par Leucht, Lundorp et Ludolf (*voy.* ces noms). O.

Jöcher, *Allgem. Gel.-Lexikon.*

MÜLLER (*Jean-Henri*), physicien et astronome allemand, né à Wehrda, faubourg de Nuremberg, le 15 janvier 1671, mort le 5 mars 1731. Après avoir étudié à Tubingue et à Giessen, il fut nommé en 1705 professeur à l'Ægi-

dianum de Nuremberg et en même temps directeur de l'Observatoire, dont le fondateur, Eimmart, lui avait donné sa fille en mariage et légué ses manuscrits. En 1709 il obtint la chaire de physique et de mathématiques à Altdorf ; il y dirigea un peu plus tard la construction d'un observatoire. On a de lui : *De sperandis matheseos incrementis;* Altdorf, 1710; — *An luna cingatur atmosphæra?* ibid., 1710; — *De extispiciis veterum, in quantum ad indolem et temperiem regionis dignoscendam valeant;* ibid., 1711 ; — *De exhalatione tamquam proxima meteorum materia;* ibid., 1712; — *De Tuba stentorea;* ibid., 1713; — *De Speculis uranicis celebrioribus;* ibid., 1713; — *De Eclipsibus Solis annularibus;* ibid., 1716 ; — *De Vorticibus Cartesianis ante Cartesium;* ibid., 1717 ; — *De usu et ratione experimentorum in perficienda historia naturali;* ibid., 1718; — *Paradoxorum geographicorum Semicenturia;* ibid., 1718; — *De Aqua rerum principio ex mente Thaletis*, ibid., 1718 ; — *De Brutorum Actionibus mechanice inexplicabilibus;* ibid., 1719; — *Collegium experimentale;* Nuremberg, 1721, in-4° ; — *De Cometis sublunaribus, seu æreis non prorsum negandis;* Altdorf, 1722; — *Observationes astronomicæ Altdorfiæ, ab anno* 1711 *usque ad* 1723 *habitæ;* ibid., 1723, 2 parties, in-4°; — *De hydrometro;* ibid., 1723; — *De inæquali claritate lucis diurnæ in terra et planetis;* ibid., 1729: — *De scientiæ cometicæ fatis et progressu;* ibid., 1730. Il a laissé en manuscrit un recueil d'observations astronomiques, qui passa au dépôt des cartes de la marine à Paris.

Sa femme, *Marie-Claire* MÜLLER, née en 1676, morte en 1707, avait reçu l'éducation la plus soignée. Eimmart, son père, lui avait fait apprendre le latin, le français, les mathématiques et l'astronomie; elle maniait également bien le pinceau et le burin. Elle aida son père et son mari dans leurs observations astronomiques, et grava à la manière noire deux cent trente-cinq phases de la lune observées de 1693 à 1698. Elle a aussi peint des fleurs et des portraits. O.

Will, *Nurnbergisches Glehrten-Lexikon.*

MÜLLER (*Gérard-Frédéric*), savant voyageur et historien russe, d'origine allemande, né à Hervorden (Westphalie), le 18 octobre 1705, mort à Moscou, le 4 octobre 1783. Il vint s'établir en Russie en 1725, et consacra toute sa vie à l'étude de la géographie et de l'histoire de cet empire. Il fit partie en 1733, avec Gmelin et Delisle de La Croyère, de la première exploration scientifique qui ait été faite en Sibérie. Membre très-actif de l'académie naissante de Saint-Pétersbourg, il fut successivement nommé historiographe officiel, conservateur des archives du département des affaires étrangères, inspecteur de la maison des enfants trouvés de Moscou et conseiller d'État. Peu d'érudits ont été plus féconds et plus utiles à sa patrie adoptive que Müller; on peut en juger par la liste suivante de ses principaux ouvrages : *Sammlung Russischer Geschichte* (Recueil pour l'histoire de Russie); Saint-Pétersbourg, 1732-1764, 9 vol. in-8°; il en a été fait à Offenbach une édition incomplète, 1777-1780, 5 vol. in-8° ; — *De scriptis tanguticis in Siberia repertis;* Saint-Pétersbourg, 1747, in-4° ; — *Origines gentis et nominis Russorum;* ibid., 1749; — une *Histoire de Sibérie;* ibid., 1750; il n'en a paru que la première partie; — *Histoire des Voyages et découvertes des Russes;* Amsterdam, 1766, 2 vol. in-8°. Müller a, en outre, édité et annoté : *Le Soudebnik*, ou Code de lois d'Ivan IV; Moscou, 1768; — l'*Histoire* de Tatichtef; ibid., 1768-1774; — celle du prince Khilkof; ibid., 1771; — le *Dictionnaire géographique* de Polonnia; ibid., 1773; — les *Lettres de Pierre le Grand au comte Boris Pétrovitch Chérémetef;* ibid., 1774; — et le *Livre des Degrés;* ibid., 1771-1774. Il a fondé, en 1755, le premier journal russe littéraire, a rédigé, de 1728 à 1730, la *Gazette allemande de Saint-Pétersbourg*, et a inséré un grand nombre d'articles dans différents recueils scientifiques : ceux qui se trouvent dans le *Magasin des Amis des Sciences utiles;* Hambourg, 1760-1761; Sur l'histoire de Pierre le Grand par Voltaire, méritent spécialement d'être mentionnés. Pce A. G.

Le Fils de la Patrie (revue russe), 1891, t. XXIII. — Gretch, *Essai sur l'histoire de la littérature russe.* — N. Gerebtzof, *Essai sur l'histoire de la civilisation en Russie.*

MÜLLER (*Jean-Sébastien*), peintre et graveur allemand, né vers 1720, à Nuremberg, mort vers 1780. Après avoir fréquenté les ateliers de Weigel et Tyroff, il alla en 1744 s'établir à Londres. Ses gravures acquirent bientôt l'approbation méritée des connaisseurs. Il avait le talent d'imiter parfaitement la manière des plus grands peintres, et il vendit à des collectionneurs experts de ses propres toiles comme exécutées par Murillo et autres artistes éminents. Parmi ses planches, dont beaucoup sont signées *Miller*, nous citerons : *La Sainte Famille*, d'après Baroni; *La Continence de Scipion*, d'après van Dyck; *Néron aux funérailles de Britannicus*, d'après Le Sueur; *L'École flamande*, la *Réjouissance des Flamands*, et le *Passe-temps des Flamands*, d'après Teniers; *Paysage*, d'après Cl. Lorrain; *Paysage au clair de lune*, d'après van der Neer; les *portraits de John Wilkes, de l'Infante Isabelle* (d'après Rubens); divers *monuments de Rome*, d'après Panini; *La Sainte Famille ou repos*, d'après un de ses tableaux, qu'il fit passer comme de Murillo; 12 planches d'après les *Illustrations* de Haymann pour *Le Paradis* de Milton; d'autres planches, dans les *Marmora Arundeliana;* dans les *Ruins of Pæstum;* dans le *Traité de la méthode antique de graver en pierre fine* de Nattier, etc.; enfin, Muller a

gravé les magnifiques planches de l'*Illustratio systematis sexualis Linnæi*; Londres, 1777, in-fol. O.

Nagler, *Künstler-Lexikon*. — Hirsching, *Handbuch*. — Will, *Nürnbergisches Lexikon*. — Murr, dans le *Journal zur Kunstgeschichte*, t. XI.

MÜLLER (*Jean-Martin*), savant allemand, né en 1722, à Werningerode, mort en 1781. Il fut successivement recteur des écoles d'Altembourg, d'Otterndorf et du Johanneum de Hambourg. On a de lui : *Das gelehrte Hadeln, Otterndorf und Hamburg* (Les Savants du pays de Hadeln, d'Otterndorf et de Hambourg); Hambourg, 1754, in-8°; — *De Mercatura veterum Romanorum*; ibid., 1761; — *De veterum Romanorum Studio rem scholasticam augendi ornandique*; ibid., 1773; — *De Ærario Mercatorum apud veteres Romanos*. O.

Nölting, *Vita Mulleri*; Hambourg, 1781, in-fol. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

MÜLLER (*Frédéric-Adam*), numismate danois, né en 1725, mort en 1795. Il exerça divers emplois dans l'administration de son pays, et fut nommé en 1784 conseiller de conférences. Il avait réuni une belle collection de médailles danoises, achetée après sa mort pour la bibliothèque de Copenhague; le catalogue en a été publié par son fils, sous le titre de *Pinacotheca Dano-Norvegica aere incisa*; Copenhague, 1796, in-4°. Müller a pris part à la rédaction de l'ouvrage sur les graveurs et médailleurs danois, publié à Copenhague, 1791, in-fol. O.

Nierup, *Litteratur-Lexikon*.

MÜLLER (*Othon-Frédéric*), naturaliste danois, né à Copenhague, le 11 mars 1730, mort le 26 décembre 1784. Fils d'un pauvre trompette, il reçut de la veuve du pasteur Alstrup les moyens de faire ses études de collége à Ribe. Son talent musical lui procura ensuite les ressources nécessaires pour suivre à l'université de sa ville natale des cours de théologie et plus tard d'histoire naturelle; placé en 1753 comme précepteur auprès du comte de Schulin, il fut encouragé à continuer l'étude des êtres de la nature par la mère de son élève, qui le mit généreusement à même de se livrer avec succès à ce genre d'occupation. Après avoir pendant quatre ans parcouru avec le jeune comte l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la France et les Pays-Bas, il se fixa en 1767 à Copenhague, où il fut nommé en 1769 conseiller de la chancellerie et deux ans après archiviste de la chambre des finances de Norvége. Son mariage avec la riche veuve d'un négociant lui permit de résigner ses fonctions quelque temps après et de s'adonner entièrement à ses recherches patientes sur les plantes et sur les animaux inférieurs. L'organisation de ces êtres extrêmement curieux était déjà en partie connue par les travaux de Spallanzani; « mais, dit M. Magdelaine de Saint-Agy, Müller est le premier qui les ait distribués en genres et en espèces, qui les ait soumis à une méthode analogue à celle dont on s'est servi pour classer les plantes et les grands animaux. Ce fut un travail considérable, mais très-intéressant; car il importait beaucoup de savoir quelle était l'origine de ces êtres; s'ils étaient des produits de la putréfaction ou d'autres phénomènes semblables. Müller reconnut que, depuis la plus simple jusqu'à la plus composée, chaque espèce était aussi fixe dans sa forme et dans son développement que les espèces d'animaux les plus complets. » Les autres travaux de Müller, qui tous nous font reconnaître en lui un observateur très-délicat, très-assidu, qui emploie avec art et avec patience le microscope, ont beaucoup contribué aux progrès des sciences naturelles. On a de Müller : *De Michaele archangelo probabilius creato quam increato*; Copenhague, 1751; — *De prophetis Novi Testamenti*; ibid., 1753; — *Efterretning og Erfaring om Swampe i saer om Rorswampes velsmagende Plise* (Observations sur les champignons); ibid., 1763, in-4°; — *Fauna insectorum Friderichsdalina*; ibid., 1764, in-8° : contenant la description d'une centaine d'espèces jusque alors inconnues; — *Flora Friderichsdalina*; Strasbourg, 1767, in-8°; imprimé dans les *Nova Acta Academiæ Naturæ Curiosorum*, t. IV; — *Von Würmern des süssen und salzigen Wassers* (Des Vers d'eau douce et salée); Copenhague, 1771, avec planches; — *Pile Larven med dobbelt Hale ogdens Phalæne* (Sur la chenille à queue fourchue); ibid., 1772; trad. en allemand, Leipzig, 1775; — *Vermium terrestrium et fluviatilium, sive animalium infusorium, helminthorum et testaceorum non marinorum succincta Historia*; Copenhague, 1773-1774, 2 vol. in-4°; — *Zoologiæ Danicæ Prodromus*; ibid., 1776, in-8°; — *Zoologia danica*; ibid., 1779-1784, 2 vol. in-8°, avec deux volumes de planches; cet excellent ouvrage fut réimprimé in-fol., 1781-1788; deux autres fascicules furent ajoutés par Abildgaardt et Rathké; — *Reise til Christiansand* (Voyage à Christiansand); ibid., 1788, in-8°; — *Hydrachnæ in aquis Daniæ palustribus detectæ*; Leipzig, 1781, in-4°; — *Kleine Schriften aus der Naturgeschichte* (Opuscules d'histoire naturelle); Dessau, 1782, in-8°; — *Entomostraca, seu insecta testacea quæ in aquis Daniæ et Norvegiæ reperiuntur*; Copenhague, 1785, in-4°; — *Animalcula infusoria fluviatilia et marina*; ibid., 1786, in-4°. Müller a aussi publié les deux derniers volumes de la magnifique *Flora Danica*, commencée par Oeder; il a inséré un grand nombre de *Mémoires*, dans les *Kjobenhavenske Videnskabersselskabs Skrifter*, dans les *Stockholmske Vetenscaps-Academi Handlinger*, dans les *Beschäftigungen der Berliner Gesellschaft naturforschender Freunde*, dans le *Naturforscher*, dans le *Magazin für die Botanik*, dans les *Nova Acta Academiæ naturæ Curiosorum*, etc. O.

Hansen, *Tale til Erindring af O. Fr. Müller*; Co-

peubsgue, 1787, in-8°. — Hirsching, *Handbuch*. — Nierup, *Litteratur-Lexikon*.

MÜLLER (*Jean-Auguste*), savant allemand, né en 1731, à Nossen, mort en 1804. Il étudia les belles-lettres et la théologie, occupa divers emplois dans l'enseignement, et devint en dernier lieu recteur de l'école de Meissen. On a de lui : *De Rerum male a Smalcaldicis gestarum Causis*; Meissen, 1760, in-4°; — *Versuch einer vollständigen Geschichte der chursachsischen Fürsten-und Landschule zu Meissen* (Essai d'une histoire complète du collége de Meissen, fondé par les électeurs de Saxe); Leipzig, 1787-1789, 2 vol. in-8°; — *Animadversiones in Pomponium Melam*; Meissen, 1789-1803, 18 parties in-4°; — *Recensus virorum pace belloque illustrium, qui olim Afrana disciplina usi sunt*; Dresde, 1793-1796, 7 parties in-4°. Müller a aussi donné une édition de l'*Iliade*, avec des extraits du commentaire d'Eustathe; Meissen, 1788-1804. O.

Rotermund, *Suppl. à Jöcher*.

MÜLLER (*Philippe-Jacques*), philosophe français, né en mars 1732, à Strasbourg, où il est mort, en 1795. Il fut professeur de philosophie à l'université de cette ville (1782), chanoine de Saint-Thomas et président de l'assemblée des pasteurs (1787). Il connaissait le grec, l'hébreu, les antiquités, les sciences exactes; les voyages qu'il avait faits en France et en Suisse avaient étendu ses connaissances; mais il s'appliqua plus particulièrement à la métaphysique et à la morale. Ses écrits les plus intéressants ont pour objet *De pluralitate mundorum* (1750, in-4°), *De commercio animi et corporis* (1741), *Ad psychologiam Pythagoricam* (1773), *De Legibus naturæ* (1775), etc. K.

Meusel, *Lexikon*, X.

MÜLLER (*Christophe-Henri*), savant littérateur suisse, né à Zurich, en 1740, mort le 22 février 1807. Après avoir enseigné pendant vingt et un ans la philosophie et l'histoire au collége Joachim à Berlin, il se retira en 1788 dans sa ville natale avec une pension du roi de Prusse. Il a eu le mérite de faire connaître un des premiers les monuments de la littérature allemande du moyen âge. On lui doit les éditions des *Niebelungen*; Berlin, 1782, in-4°; — de l'*Énéide* d'Henri de Veldeke; Berlin, 1783, in-4°; — du *Parcival* de Wolfram d'Eschenbach; — du *Dieu Amour*, poëme du quinzième siècle; Berlin, 1784, in-4°. Müller a aussi réuni un *Recueil de poëmes allemands du douzième, treizième et quatorzième siècle*; Berlin, 1784-1785, 2 vol. in-4°. Enfin il a écrit : *Dialogen und kleine Aufsätze* (Dialogues et articles); Zurich, 1792, 2 vol. in-8°. O.

Der Biograph, t. VII. — *La Prusse littéraire*, t. II. — Meusel, *Gelehrtes Deutschland*.

MÜLLER (*Louis-Chrétien*), ingénieur allemand, né en 1744, dans la marche de Pregnitz, mort le 12 juin 1804. Fils d'un ministre protestant, il entra de bonne heure dans l'armée prussienne. Placé dans le corps du génie un peu avant la guerre de Sept Ans, il assista à presque toutes les batailles de cette guerre; il fut fait prisonnier à Haxen, et fut conduit à Inspruck, où il resta trois ans, occupé à compléter ses connaissances, déjà étendues, en mathématiques et à étudier la géognosie des Alpes tyroliennes. Il prit part en 1778 aux campagnes de Bohême. En 1786, il fut nommé capitaine instructeur du corps du génie et professeur de mathématiques et de dessin géométrique à l'Académie des Ingénieurs à Potsdam; en 1796, il fut promu au grade de major. On a de lui : *Versuch über die Verschanzungskunst auf Winterpostirungen* (Essai sur l'art des Retranchements dans les cantonnements d'hiver); Potsdam, 1782; Vienne, 1786 et Gotha, 1795, in-8°, avec planches; — *Vorschriften zu militarischen Plan-und Kartenzeichnungen* (Instruction au dessin des plans et des cartes militaires); Potsdam, 1783, in-4°; — *Anweisung wie man die Breite und Tiefe der Flüsse aus gemeinen Landcharten erforschen könne* (Instruction sur la manière de reconnaître sur des cartes ordinaires la largeur et la profondeur des rivières); Berlin, 1784; reproduit dans le *Calendrier généalogique* de Berlin, année 1785; — *Abriss der drei schlesischen Kriege* (Précis des trois campagnes de Silésie); Berlin, 1785, in-4° : cet ouvrage parut dans la même année en français sous le titre de : *Tableau des Guerres de Frédéric le Grand*; deux nouvelles éditions des textes allemand et français réunis furent publiées à Berlin en 1786 et en 1788; la traduction française fut réimprimée séparément; Potsdam, 1787; le *Tableau de la vie de Frédéric le Grand* du comte de Grimoard n'est guère autre chose qu'une reproduction du livre de Müller; — *Nachgelassene militärische Schriften* (Œuvres militaires posthumes); Berlin, 1807, 2 vol. in-4°; recueil rempli d'excellents préceptes sur les campements, l'art de profiter des terrains, et la tactique en général. O.

Der Biograph (Halle, 1802-1810, t. IV). — *Gelehrtes Berlin*, t. II.

MÜLLER (*Jean-Gottwerth*), romancier allemand, né à Hambourg, le 17 mai 1744, mort à Itzehoe, dans le Holstein, le 23 juin 1828. On l'appelait communément *Müller d'Itzehoe*, où il était libraire. En 1772, il renonça à la librairie, pour vivre en simple savant et jouir paisiblement d'une pension que lui avait accordée le roi de Danemark. C'est un des romanciers allemands qui, dans les dernières années du dix-huitième siècle, ont eu le plus de lecteurs. Parmi ses romans, extrêmement nombreux, les plus considérables sont : *Siegfried von Lindenberg* (Sigefroi de Lindemberg); Hambourg, 1779; dernière édition, Leipzig, 1829, 3 vol.; — *Komische Romane aus den Papieren des braunen Mannes* (Romans comiques tirés des papiers de l'homme brun); Gœttingue, 1784-1791,

8 vol. La plupart des romans de Müller sont composés sur le modèle de Smollet et de Fielding; les relations ordinaires de la vie y sont néanmoins décrites avec beaucoup d'esprit et de vérité, quoique avec un peu de rudesse. Parfois Müller fatigue par de trop longues et trop monotones digressions morales, surtout dans ses derniers ouvrages, qui le firent, même avant sa mort, tomber dans l'oubli. H. W.

Conv.-Lex.

MÜLLER (*Jean-Godard* DE), graveur allemand, né à Bernhausen près Stuttgard, le 14 mai 1747, mort le 14 mars 1830, à Stuttgard. Il fut destiné par son père à l'étude de la théologie; tout en faisant ses humanités à Stuttgard, il suivit les cours de l'académie des beaux-arts. Il y fit de si rapides progrès dans le dessin, que lorsqu'il fut sur le point de se rendre à l'université, le duc de Wurtemberg, qui avait vu de ses œuvres, le fit engager à se vouer entièrement à l'art, et lui accorda dans ce but une pension. Müller, après avoir fréquenté pendant quelque temps l'atelier du peintre Guibal, se consacra à la gravure, sur l'avis de cet artiste. En 1770 il se rendit à Paris; il eut le bonheur d'y faire la connaissance du célèbre Wille, qui lui donna de précieux conseils. Reçu en 1776 membre de l'Académie de Peinture de Paris, il fut en cette année rappelé à Stuttgard pour y fonder une école de gravure, qu'il dirigea pendant tout le reste de sa vie, et qui a formé d'excellents artistes. Müller jouit bientôt d'une réputation européenne; ce fut lui qui fut chargé, en 1785, de graver le portrait en pied de Louis XVI. Il devint membre des académies de Berlin et de Munich. Encore aujourd'hui son œuvre est des plus estimés. Parmi les trente-trois planches qu'il a gravées, nous citerons : *Bacchus*, d'après Golzius; *La Nymphe Érigone*, d'après Jollain; la *Joueuse de cistre*, d'après Wille fils; *Saint Jérôme; Alexandre vainqueur de soi-même*, d'après Flinck; *Loth avec ses filles*, d'après Honthorst; *La tendre Mère*, d'après Tischbein; la *Bataille de Bunker's Hill*, d'après Trumbull; la *Vierge à la chaise*, d'après Raphael, pour le *Musée français*, ainsi que la *Sainte Cécile*, d'après le Dominiquin; *Sainte Catherine*, d'après Léonard de Vinci; la *Vierge avec l'enfant Jésus*, d'après Spada; les *Portraits de Louis Leramberg, de L. Galloche, de Wille, de Louise Vigée Le Brun, de Moses Mendelssohn, d'Aug. Spangenberg, de Louis XIV, de Schiller, de Graff, de l'archevêque Dalberg, du comte Fr. Léop. Stolberg*. Müller a aussi lithographié le *portrait de la reine Catherine de Wurtemberg*. O.

Kunstblatt (année 1830). — Nagler, *Künstler-Lexikon*.

MÜLLER (*Chrétien-Frédéric* DE), fils du précédent, graveur allemand, né à Stuttgard, en 1783, mort le 3 mai 1816, à Pirna, près Dresde. Initié à l'art de la gravure par son père, il apprit aussi la peinture. En 1802 il se rendit à Paris, où il passa plusieurs années; nommé en 1814 professeur de gravure à l'académie de Dresde, il fut chargé de reproduire par le burin la *Madone Sixtine* de Raphael, qui se trouve dans la galerie de cette ville. Il s'adonna à ce travail avec une ardeur qui détruisit sa santé, déjà très-délicate. Parmi ses gravures les plus estimées nous citerons : *Job sur le fumier* (à l'eau-forte); *Les quatre Saisons*, d'après Jordaens; la *Vénus d'Arles*, dans le *Musée royal; La Jeunesse*, d'après une statue de Lemasson; *Saint Jean commençant l'Apocalypse*, d'après le Dominiquin; *Adam et Ève*, d'après une fresque de Raphael; la *Madone Sixtine* : les premières épreuves de cette œuvre parfaite se vendent au delà de six cents francs; les *Portraits du roi Jérôme de Westphalie*, d'après Kinson (rare), *du prince héréditaire de Wurtemberg*, d'après une peinture de Müller lui-même, *de Schiller* d'après le buste de Dannecker, *de Hufeland* d'après Tischbein, etc. Müller a aussi laissé beaucoup de dessins et d'études. O.

Gœthe, *Kunst und Alterthum*. — *Kunstblatt* (passim). — Nagler, *Künstler-Lexikon*.

MÜLLER (*Jacques-Léonard*, baron), général français, né le 11 décembre 1749, à Thionville, mort le 1er octobre 1824. A peine âgé de onze ans, il fut admis dans le régiment de Courten (1760); il était lieutenant lorsqu'il sut par son énergie réprimer une émeute qui avait éclaté à Dijon. En 1791 il devint chevalier de Saint-Louis et capitaine. Élu lieutenant-colonel d'un bataillon de volontaires qu'il avait formé (1792), il servit à l'armée du nord, fut promu colonel du 77e régiment, le 14 janvier 1793, et passa dans les bureaux du ministère de la guerre pour y diriger l'artillerie et le génie. Le 5 mai 1793 il fut nommé général de brigade et envoyé à l'armée des Pyrénées occidentales en qualité de chef d'état-major. Général de division le 2 octobre 1793, il reçut en même temps des représentants du peuple le grade de général en chef, dans lequel il fut confirmé au printemps suivant. Muller eut la gloire de former une armée qui n'existait en quelque sorte que de nom. Après avoir vaincu des obstacles presque insurmontables, il occupa, en avant de Bayonne, une position très-forte, qu'on appela depuis *le camp des sans-culottes*, et força les Espagnols à repasser la Bidassoa. Le 14 thermidor an II (1er août 1794), il prit d'assaut et à la baïonnette les redoutes de Saint-Martial et d'Irun; plus de deux mille prisonniers, deux cents pièces de canon, vingt mille fusils, des magasins bien approvisionnés tombèrent en son pouvoir. Cette victoire amena la reddition de Fontarabie et de Saint-Sébastien, et contribua à faire poser les armes à l'Espagne. La Convention nationale décréta que l'armée des Pyrénées occidentales avait bien mérité de la patrie. Quant à Muller, il passa dans la même année à l'armée des Alpes. Sous le Directoire,

il exerça les fonctions d'inspecteur général de l'infanterie. Chargé de rassembler et d'organiser un corps de troupes sur le Rhin (1799), il en eut le commandement provisoire, et entra dans le Palatinat afin d'attirer sur lui une partie des forces autrichiennes qui menaçaient la Suisse. Mais le prince Charles s'étant avancé contre lui avec quarante-cinq mille hommes, Müller, qui n'avait pas les moyens de résister, fut forcé d'abandonner le siége de Philipsbourg et de repasser le Rhin. Sous le consulat il commanda la division militaire de Nantes, et réprima un soulèvement de la Corse. L'empereur le créa baron en 1808, et l'employa à l'intérieur. A la fin de 1814, il fut mis à la retraite. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. P. L.

Biogr. nouv. des Contemp. — Victoires et Conquêtes.

MÜLLER (*Frédéric*), poëte, peintre et graveur allemand, né à Kreuznach, en 1750, mort à Rome, en 1825. Après avoir fréquenté quelques ateliers de peintre, il se rendit en 1770 à Mannheim, où, tout en continuant à se perfectionner dans son art, il s'adonna aussi à la poésie. En 1778, il alla s'établir à Rome, et il y passa le reste de sa vie. Il abandonna la peinture de paysage et de genre pour la peinture d'histoire. Doué d'une imagination féconde et vive, saisissant aussi bien le sublime que les choses délicates de l'esprit et du cœur, il aurait pu devenir un artiste des plus distingués, s'il ne s'était pas attaché à imiter exclusivement la manière de Michel-Ange. Il a cependant laissé plusieurs toiles remarquables, telles que : *L'Amour sous les roses*, *Jason*, *Ulysse devant l'ombre d'Ajax*, et surtout *L'Enfer*. Il a aussi gravé à l'eau-forte un assez grand nombre de planches estimées, presque toutes d'après des sujets de sa composition, paysages, groupes d'animaux, scènes champêtres, etc. Mais il est surtout connu comme auteur d'un grand nombre de ravissantes idylles, qui, bien différentes de celles de Gessner, son contemporain, sont des tableaux achevés de la nature la plus franche, prise sur le fait. Ses drames *Niobé*, *Faust* et *Geneviève* sont d'un grand effet au théâtre. Les *Œuvres complètes* de Müller parurent à Heidelberg, 1811, et à Quedlimbourg, 1825, 3 vol. in-8°. O.

Nagler, *Künstler-Lexikon*.

MÜLLER (*Jean* DE), célèbre historien allemand, né à Schaffhouse, en Suisse, le 3 janvier 1752, mort le 29 mai 1809. Son père, pasteur d'une église succursale, était en même temps professeur d'hébreu à l'école latine de sa ville. Il eut soin d'initier son fils de bonne heure aux études classiques, tandis que son aïeul maternel, Jean Schoop, prépara l'enfant aux grandes idées que ce dernier a plus tard développées dans ses travaux historiques. L'aïeul profitait de ses moments de loisir pour fouiller les vieilles chroniques de sa patrie; il en faisait faire des extraits à son jeune élève, pour le familiariser avec les traits principaux de l'histoire de sa ville natale, et il réussit ainsi à lui inspirer l'amour précoce de ce genre d'études. Jean Müller, après avoir quitté l'école municipale, entra dans le *Collegium humanitatis* de Schaffhouse, espèce d'école préparatoire pour l'université, et se montra toujours réfractaire à la routine que ses maîtres voulaient lui imposer. Il n'avait encore que neuf ans lorsqu'il composa un précis de l'histoire de Schaffhouse, et à onze ans il avait acquis, par la lecture de l'*Histoire universelle* de Huebner, une connaissance, peu commune à son âge, des faits et des dates historiques. C'est à la même époque qu'il fit son premier essai de critique historique, une comparaison et discussion soigneuse des systèmes de chronologie de Pétau, de Calvisius et d'Usher. A la fin de ses études classiques, il fut destiné à la carrière ecclésiastique, et envoyé à l'université de Gœttingue, alors le foyer des sciences historiques en Allemagne, illustré par les Schlœzer, Miller, Heyne, Walch. Il étudia sous Schlœzer l'histoire des peuples du Nord et de l'Orient, ainsi que les antiquités romano-germaniques. Il renonça bientôt à la théologie, en publiant la dissertation : *Christo rege nihil esse ecclesiæ metuendum* (Gœttingue, 1771, in-4°); puis il revint à Schaffhouse. Après qu'il eut terminé son tableau de la guerre des Cimbres (*Bellum Cimbricum*; Zurich, 1772, in-8°; traduit en allemand par Dippold, 1810), il se mit à rechercher avec ardeur les sources, les chroniques et les documents relatifs à l'histoire de la Suisse. Vers la même époque, et dans sa vingtième année, il fut nommé professeur de langue grecque au collége de Schaffhouse, où il avait reçu sa première instruction. Ses travaux attirèrent bientôt sur lui l'attention des célébrités de la Suisse, des Haller, Bodmer, Breitinger, Fuessli, Schinz, et lui procurèrent l'amitié de Victor de Bonstetten. La liaison intime qu'il forma avec ce dernier fit naître une célèbre correspondance, publiée sous le titre de *Lettres d'un jeune Savant à son Ami* (Tubingue, 1802), en allemand, et traduite en français en 1810 (Zurich); elle est ainsi appréciée par M. Guizot : « Müller y développe, dit-il, toutes ses opinions sur l'histoire, son but, ses moyens, et sur l'application qu'il se propose d'en faire; les historiens anciens sont jugés, distingués, appréciés avec une profondeur, un finesse, une vérité dignes de celui qui en se faisant leur élève se disposait à devenir leur rival; mais ce que nous devons y remarquer le plus aujourd'hui, c'est le tableau des dispositions que le jeune Muller apportait dans ses études sur l'histoire de sa nation. » En 1774, Müller quitta Schaffhouse pour se charger à Genève de l'éducation des deux fils du conseiller d'État Jacques Tronchin. Les travaux d'histoire, et surtout la lecture de Plutarque et de Macchiavelli y remplissaient ses loisirs. A Genève il se lia avec Bonnet, Francis Kinloch (de la Caroline du Sud), Fitzherbert. Il y fit aussi la connaissance de Voltaire. Ce cercle

d'amis, après avoir duré près de deux ans (1775 et 1776), fut dissous par suite de la révolution américaine. Müller resta à Genève avec Bonnet, et trouva un nouveau protecteur dans la personne de l'ancien procureur général Robert Tronchin, frère aîné de Jacques Tronchin. Le cours public qu'il fit dans cette ville parut sous le titre de *Vingt-quatre livres d'histoire universelle* (Tubingue, 1811, 3 vol.). Il passa l'été de 1779 avec son ami Bonstetten, l'hiver chez Tronchin, et acheva le premier volume de son histoire de la Suisse, qui parut en 1780, à Rome, avec la fausse indication de Boston (*Histoire des Suisses, par Jean Müller. Livre premier; Boston*, 1780, in-8°). Cet ouvrage eut un grand succès, et mit son auteur au premier rang des historiens. A cette époque Gleim lui inspira le vif désir de voir de près le grand Frédéric. La rivalité entre les maisons de Habsbourg et de Hohenzollern était alors à son apogée. Frédéric de Prusse opposait aux empiétements téméraires de Joseph II une résistance énergique et calculée; Jean Müller ne pouvait douter du parti qu'il lui convenait de prendre. Il se transporta à Berlin, où parurent, en 1781, ses *Essais historiques*; l'enthousiasme qu'il y montra pour le roi de Prusse lui procura un entretien particulier avec ce dernier. Cependant, son espoir d'avoir une place en Prusse ne fut point réalisé. Dans son voyage il fit la connaissance du général ministre d'État de Schlieffen, qui lui fit offrir la chaire de statistique au *Collegium Carolinum* de Cassel. C'est là que Müller s'éleva à la hauteur d'écrivain politique, en publiant les *Voyages des Papes* (*Reisen der Pæpste*, 1782, sans lieu d'impression, in-8°; nouvelle édition par Kloth, 1831, Aix-la-Chapelle). Cet écrit remarquable est une polémique dirigée contre les réformes de Joseph II; on y voit un auteur protestant proclamer la puissance ecclésiastique comme protectrice des peuples contre la tyrannie de leurs princes. A Rome et dans la partie catholique de l'Allemagne ce livre reçut des louanges sans bornes, tandis que les protestants allemands en blâmaient l'auteur.

Müller quitta la ville de Cassel, malgré les titres de conseiller et de sous-bibliothécaire qu'on lui avait conférés; il retourna, en 1783, chez Robert Tronchin, qui vivait dans sa terre de Délices près Genève, pour être plus à même d'achever l'histoire de la Suisse. Mais bientôt, las d'être le lecteur et le compagnon d'un vieillard capricieux et souffrant, il vint s'installer chez Bonstetten, dans la terre de Valeires, où il se mit à refondre le premier livre de son grand ouvrage; ensuite il se rendit à Schaffhouse et à Berne, où il faisait des cours publics. Recommandé par le célèbre philologue Heyne et par l'anatomiste Sœmmering, il obtint, en 1786, de l'électeur de Mayence Frédéric-Charles-Joseph baron d'Erthal la place de conseiller aulique et de bibliothécaire à l'université de Mayence, et l'année suivante, après un voyage à Rome, il devint conseiller intime. Bientôt après, en 1786, il fit paraître la seconde édition du 1er volume de son grand ouvrage : *Die Geschichte der Schweizerischen Eidgenossen. Erstes Buch : Von dem Anbau des Landes* (Histoire de la Confédération Suisse. Livre premier : Culture du pays); Leipzig, 1780, in-8°, et le deuxième : *Anderes Buch; Von dem Aufbluehen der ewigen Bunde* (De la Naissance des Fédérations éternelles); Leipzig, 1786, in-8°. Puis on vit se succéder dès lors rapidement : *Darstellung des Fuerstenbundes* (Tableau de la Ligue des Princes), justification théorique de l'ouvrage si connu du grand Frédéric; Leipzig, 1787, in-8°; 2e éd., 1788, in-8°; en français par le comte de Callemberg, sous ce titre : *Tableau de la Confédération Germanique*; Berlin, 1789, in-8°; — *Briefe zweier Domherren* (Lettres de deux Chanoines); Francfort et Leipzig, 1787; — *Die Erwartungen Deustchlands vom Fuerstenbunde* (Ce que l'Allemagne peut attendre de la ligue des princes); Leipzig, 1788; — *Über das kaiserliche Empfehlungs und Ausschliessungsrecht bey den Bischofswahlen* (Sur le Droit des Empereurs de présenter aux électeurs et de refuser les évêques élus), faisant suite aux *Lettres de deux Chanoines*; Francfort et Leipzig, 1789, in-8°. Au milieu de ces travaux, il trouva encore assez de loisir pour publier, en 1788, la première partie du 3e livre de son histoire de la Suisse; la seconde partie parut en 1795. A la suite d'une querelle qu'il eut avec son supérieur, le baron d'Albini, il offrit sa démission, qui ne fut pas acceptée, et l'électeur le nomma directeur des archives. Bien qu'il eût attaqué le système de réformes de Joseph II, il accepta cependant à Vienne de Léopold II la place de conseiller aulique, et reçut les titres de noblesse. A partir de cette époque il modifia ses opinions, et publia *Anmerkungen über die Preussische Erklärung in Betreff des Baseler Friedens* (Remarques sur la Déclaration de la Prusse à l'égard de la paix de Bâle) et *Beleuchtung des Basler Friedens* (Commentaire de la paix de Bâle); en 1796, *Die Gefahren der Zeit* (Les Dangers du temps), Mantoue; *Ausbeute von Borgoforte* (Extraits de B.). Sa position à Vienne ne fut bientôt plus tenable; dans les rapports officiels, il était sans influence, et l'on exigeait sa conversion à l'Église catholique; on alla jusqu'à défendre l'introduction en Autriche et l'impression à l'étranger de son histoire de Suisse, dont le troisième livre, terminé en 1795, traitait des défaites des Autrichiens par la confédération suisse. Il quitta donc le service autrichien, et accepta la place de conseiller intime du roi de Prusse, qui le nomma membre de l'Académie de Berlin et historiographe de la maison de Brandebourg. A Berlin, sa sphère d'activité était purement scientifique. En 1805, il mit au jour le quatrième volume de l'histoire

de la Suisse, et en 1806 il fit paraître une nouvelle édition des trois premiers volumes. Il inaugura sa charge d'historiographe par un discours lu à l'Académie, le 24 janvier 1805, *Sur l'histoire de Frédéric le Grand*. Müller avait conçu le projet d'écrire la biographie de ce prince; mais à peine eut-il obtenu, avec grande difficulté, la permission de consulter les archives de l'État, que les événements politiques qui accablèrent la Prusse, en 1806, à la suite de la bataille d'Iéna, le firent renoncer à son entreprise. Parmi les travaux qu'il fit paraître à cette époque, nous citerons : *Uber den Untergang der Freiheit der alten Völker* (Sur la chute de la liberté chez les peuples anciens); *Versuch über die Zeitrechnung der Vorwelt* (Essai sur la Chronologie de l'antiquité), et la publication des œuvres de Herder, pour laquelle il composa une histoire du Cid.

Le 20 novembre 1806, Napoléon fit savoir à l'illustre historien qu'il désirait avoir un entretien particulier avec lui. C'est de ce jour que date une seconde métamorphose de l'écrivain politique. Le prestige de la personne de l'empereur, qui savait si bien charmer l'esprit de ceux qui l'approchaient de près, la nouveauté et la profondeur des idées qu'il étalait, subjuguèrent le zèle patriotique de l'historien suisse. Le discours qu'il lut à l'Académie de Berlin, le 29 janvier 1807, *De la gloire de Frédéric*, rendit sa conversion publique. Le séjour de Berlin lui devint dès lors impossible. Après avoir été l'objet d'attaques et de critiques très-violentes, il quitta son poste, et le roi de Wurtemberg, l'un des princes de la confédération Rhénane, lui offrit une chaire à Tubingue. Müller était en route pour entrer dans cette nouvelle charge lorsqu'il fut appelé à Fontainebleau par un courrier français. Napoléon lui destinait le portefeuille de ministre secrétaire d'État du nouveau royaume de Westphalie, et Müller, après avoir pris pour ces fonctions élevées les instructions de Maret, duc de Bassano, partit pour Cassel. Mais il ne justifia point l'opinion qu'on avait eue de lui; en janvier 1808, le roi Jérôme le révoqua de son poste, en le nommant conseiller d'État et directeur de l'instruction publique. Des fatigues qui ruinèrent sa santé, le chagrin que lui causaient des espérances déçues, aussi bien que l'état délabré de sa fortune, amenèrent sa mort, le 29 mai 1809. Son testament, où il n'oublie aucun de ses créanciers ni son serviteur fidèle, est d'une simplicité touchante; nous en citons un passage qui résume l'homme entier : « Mes jours, dit-il, ont été pleins de fatigue, et le travail a fait tout mon plaisir. J'ai rempli mes charges avec désintéressement; j'ai fait du bien à plusieurs personnes. Puissent les hommes ne pas rejeter ma dernière prière ! »

Jean de Müller ne s'est jamais marié. Parmi ses amis intimes, nous avons cité les plus remarquables; nous y ajoutons son digne frère, le professeur Jean-Georges Müller, qui s'est aussi distingué comme écrivain. Nous citerons encore parmi les personnes qui lui ont porté de l'amitié l'archiduc Jean, le prince Louis de Prusse, qui fut tué à Saalfeld, et le roi Louis de Bavière, qui, en 1835, lui fit ériger un monument sur la place où il a été enterré à Cassel. Parmi ses ouvrages, l'*Histoire de la Suisse*, allant jusqu'à la fin du quinzième siècle, est un monument impérissable. La forme et le fond en sont remarquables. L'auteur dit lui-même dans une lettre adressée à Bonstetten : « Je mettrai dans mon style beaucoup de gravité et de simplicité. » Ces mots caractérisent parfaitement sa manière d'écrire. Puissance, richesse et concision sont les qualités dominantes de cet écrivain. On l'a à tort accusé d'imitation; il s'en défend lui-même, en expliquant les singularités de son style par l'habitude qu'il avait de résumer en peu de mots les longues divagations des vieilles chroniques. Il serait dangereux de l'imiter; chez nul autre les perfections de la forme ne sauraient autant que chez Müller effacer les taches du langage. A une immense érudition Müller joint un talent particulier d'accorder les matériaux à son plan.

Les continuateurs de l'*Histoire de la Suisse* de Müller ne sont point arrivés à la hauteur de leur modèle. La deuxième partie du cinquième volume est de Glutz-Blozheim (Zurich, 1816), les volumes sixième et septième de J.-J. Hottinger (Zurich, 1825-1829); ces additions complètent l'histoire du seizième siècle. Une traduction française de l'édition de 1786 a été faite par Labaume (Lausanne, 1795 et années suiv., 12 vol. in-8°), avec continuation jusqu'à nos jours par Monnard et Vuillemin; Paris, 1840-1846, 16 vol. in-8°. Son *Histoire universelle posthume* a été traduite en français par Hess, 1814-1817, 4 vol. in-8°; 2e édit., 1826; 3e édit., Bruxelles, 1841. Les œuvres complètes de Müller, en 27 volumes (Stuttgard, 1810-1819; nouv. édit., en 40 vol., 1831-1835) ont été publiées par son frère Jean-Georges, et les *Briefe an meinen aeltesten Freund in der Schweiz* (Lettres à mon plus vieil Ami en Suisse; Zurich, 1812), furent mis au jour par Fuessli. J. M.

Bildnisse und Selbstbiographien Berliner Gelehrter, publié par Lowe; Berlin, 1806. — *Histoire de la Jeunesse de Jean Muller*, écrite par lui-même, en latin, dans la *Correspondance* de Gleim, Heinse et Muller, vol. II. — Rummel, *Rede zur Gedächtnissfeier Joh. v. Mullers, am 14 juin* 1809; Marburg, 1809, in-8°. — Wachler, *Joh. v. Muller, Gedächtnissrede*; Marburg, 1809, in-8°, et dans les *Biographische Aufsätze*, Leipzig, 1835. — Heeren, *Joh. v. Müller. der Historiker*; Leipzig, 1809, in-8°. — Schütz, *Memoria Joan. Mulleri*; Hall., 1809, in-4°. — *Magasin encyclopédique*, octobre 1809. — Guizot, *Mercure de France*, 17 févr. 1810, p. 417. — Woltmann, *Joh. v. Müller*; Berlin, 1810, in-8°. — Heyne, *Memoria Joan. de Müller*; Gœtting., 1810, in-4°. — Windischmann, *Was Joh. v. Müller wesentlich war und uns ferner sein müsse*; Winterth., 1811, in-8°. — Röth, *Lobschrift auf Joh. v. Müller*; Salzb., 1811, in-8°. — Siebelis, *Joh. v. Müller*; *Muster für studirende Jünglinge*; Bautzen, 1813, in-4°. — Dœring, *Leben Joh. v. Müllers*; Zeitz, 1835, in-12. — Moerikhofer, *Schweizerische Litteraturgeschich*; Basel, 1861.

MÜLLER (*Jean-Valentin*), médecin allemand, né le 8 avril 1756, à Franfort-sur-le-Mein. Il fut reçu docteur à Iéna en 1779, et pratiqua sa profession à Francfort. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Praktisches Handbuch der medicinischen Galanteriekrankheiten* (Manuel des Affections syphilitiques); Francfort, 1788, 1802, in-8°; — *Handbuch der Frauenzimmerkrankheiten* (Manuel des Maladies des Femmes); ibid., 1788-1795, 4 vol. in-8°; — *Physiologie*; ibid., 1790, gr. in-8°; — *Entwurf der gerichtlichen Arzneiwissenschaft* (Essai de médecine légale); ibid., 1796-1801, 4 vol. gr. in-8°; — *Orthodoxie und Heterodoxie*, ibid., 1798, 2 vol. in-8°; — *Medicinisches Repertorium*; ibid., 1798, 4 vol. in-8°. Il a dirigé avec G.-F. Hoffmann un journal de médecine (*Frankfurter Annalen*), qui a paru de 1789 à 1796. K.

Callisen, *Medicin. Schriftstellerlex.*

MÜLLER (*Frédéric-Auguste*), poëte allemand, né à Vienne, en 1767, mort en 1807. Il fit pendant plusieurs années des cours de belles-lettres à Erlangen, et se retira ensuite dans sa ville natale. Il a écrit trois poëmes épiques, qui, malgré quelques longueurs, sont regardés en Allemagne comme les meilleures imitations de Wieland. Ce sont : *Alfonso*; Gœttingue, 1790, in-8°; — *Richard Lowenherz* (Richard Cœur de Lion); Berlin, 1790 et 1819, in-8°; — *Adalbert der Wilde* (Adalbert le Sauvage); Leipzig, 1793, 2 vol. in-8°. O.

Der Biograph, t. VII. — *Œstreichische national Encyclopædie.*

MÜLLER (*Pierre-Érasme*), théologien et érudit danois, né à Copenhague, le 29 mai 1776, mort le 16 septembre 1834. Fils du conseiller de conférence Frédéric-Adam Müller, connu par ses recherches sur les graveurs danois, il étudia les belles-lettres et la théologie dans diverses universités de l'Allemagne; après avoir visité la France et l'Angleterre, il obtint, en 1801, une chaire de théologie à Copenhague; en 1830, il fut appelé à l'évêché de Seeland. On a de lui : *De Genio, moribus et luxu ævi Theodosiani*; Copenhague, 2 parties; — *De hierarchia et studio vitæ asceticæ in sacris et mysteriis Græcorum et Romanorum latentibus*; ibid., 1803; — *Antiquarisk Undersægelse over de ved Gallehus fund ne Guldhorn* (Recherches archéologiques sur les cornes en or trouvées à Gallehus); ibid., 1806, in-4°; ces cornes à boire, découvertes au dix-septième siècle, sont au musée de Copenhague; — *Kristeligt Apologetik* (Apologie chrétienne); ibid., 1810; — *Om de islandske Sprogs Vigtighed* (Sur l'Importance de la Langue Islandaise); ibid., 1813; — *Ueber den Ursprung und Verfall der isländischen Historiographie* (Sur l'Origine et la Décadence de l'Historiographie islandaise); ibid., 1813; — *Sagabibliothek*; ibid., 1816-1820, 3 vol. in-8°; un volume de remarques fut ajouté en 1829, par Espolin; la première partie de ce précieux recueil, qui contient les traditions poétiques et historiques des pays scandinaves, a été traduite en allemand par Lachmann; Berlin, 1816; — *Kritisk Undersogelse af Danmarks ag Norges Sagnhistorie* (Recherches critiques sur les sagas historiques du Danemark et des autres contrées du Nord); Copenhague, 1823-1830, 2 vol.; — *Kritisk Undersogelse af Saxos Historie* (Recherches critiques sur l'histoire de Saxo Grammaticus); — *Dansk synonymisk*; ibid., 1829, 2 vol. — beaucoup d'articles et de mémoires dans la *Minerva*, les *Scandinaviske Litteraturselskabs Skrifter*, le *Journal for udenlansk Litteratur*, les *Laerde Efterretninger* et dans la *Dansk Litteraturtidende*, dont il fut depuis 1805 un des principaux rédacteurs; un de ces mémoires, qui a pour titre : *Om Authentien af Snorres Edda og om Asalærens Aegthed* (Sur l'Authenticité de l'Edda de Snorro et la doctrine des Ases), a été traduit en allemand par Sander; Copenhague, 1811. Au moment de sa mort, Müller avait presque terminé une édition critique de Saxo Grammaticus qui parut en 1839. O.

Nyerup, *Almindeligt Litteratur Lexikon.* — *Conversations-Lexikon.*

MÜLLER (*Adam-Henri*), publiciste allemand, né à Berlin, le 30 juin 1779, mort à Vienne, le 17 janvier 1829. Après avoir étudié la jurisprudence, il voyagea pendant plusieurs années en Suède, en Danemark et en Pologne. Il se rendit en 1805 à Vienne pour y revoir Frédéric Gentz, dont il avait fait la connaissance à l'université, et qui le décida à se convertir au catholicisme. Pendant les années suivantes, il fit à Dresde, à Berlin et à Vienne, des cours sur des sujets philosophiques, politiques et littéraires. Envoyé en 1813 en Tyrol comme commissaire du gouvernement, il vint deux ans après à Paris avec l'armée alliée. En 1816 il fut nommé consul général d'Autriche en Saxe; après avoir assisté aux conférences de Carlsbad et de Vienne, il se fixa dans cette dernière ville en 1827, année où il fut nommé conseiller aulique. Parmi les écrivains qui ont combattu la révolution française, Müller est un de ceux qui ont montré le plus d'esprit et d'éloquence; il a défendu avec un grand talent le moyen âge contre les attaques des philosophes du dix-huitième siècle. Mais ses théories sur la politique à suivre de nos jours sont trop contraires à l'esprit de notre temps pour être applicables; il est vrai que cela ne prouve rien contre leur justesse. On a de Müller : *Die Lehre vom Gegensatze* (La Doctrine de l'opposition); Berlin, 1804; écrit empreint des idées de Fichte; — *Vorlesungen über die deutsche Wissenschaft und Literatur* (Cours sur la Science et la Littérature allemande); Dresde, 1806-1807; — *Von der Idee des Staates und ihren Verhältnissen*

zu den populären Staatstheorien (De l'idée de l'État et de ses rapports avec les théories politiques populaires); Dresde, 1809; — *Die Elemente der Staatskunst* (Éléments de Politique); Berlin, 1809, 3 vol.; — *Uber König Friedrich II* (Sur le roi Frédéric II); Berlin, 1810; — *Die Theorie der Staatshaushaltung* (La Théorie de l'Économie politique); Vienne, 1812, 2 vol.; — *Versuch einer neuen Theorie des Geldes* (Essai d'une nouvelle Théorie de l'Argent); Leipzig, 1816; — *Zwölf Reden über die Beredtsamkeit and deren Verfall in Deutschland* (Douze Discours sur l'Éloquence et sa décadence en Allemagne); Leipzig, 1817; — *Von der Nothwendigkeit einer theologischen Grundlage der gesammten Staatswissenschaften und der Staatswirthschaft insbesondere* (De la nécessité d'une base théologique pour toutes les sciences politiques et l'économie politique en particulier); Leipzig, 1819. Müller a aussi publié deux recueils périodiques : *Staatsanzeigen* (Indicateur politique); Leipzig, 1816-1818, et le *Unparteiischer Literatur-und Kirchen-correspondent* (Correspondant impartial, littéraire et ecclésiastique). O.

Conversations-Lexikon.

MÜLLER (*François-Hubert*), peintre et archéologue allemand, né à Bonn, en 1784, mort en 1835. Né sans fortune, il aima mieux néanmoins se consacrer à la peinture, si peu encouragée alors, qu'embrasser une profession lucrative. Après avoir supporté beaucoup de privations, il trouva enfin à la cour du roi Jérôme de Westphalie de nombreuses commandes de portraits. Appelé, en 1817, à Darmstadt comme directeur de la galerie grand-ducale, dont il publia un excellent catalogue, il fonda dans cette ville une école de dessin, bientôt très-fréquentée. Dans ses dernières années, il s'occupa beaucoup de l'art du moyen âge. Ses principales toiles sont une *Trinité*, dans l'église d'Ahrweiler; *Saint Paul* et une *Vierge*, dans l'église catholique d'Offenbach. Les vitraux du chœur de la cathédrale de Mayence ont été exécutés d'après ses cartons. Il a publié : *Erster Unterricht im Zeichnen* (Premier Enseignement de Dessin); Darmstadt, 1830; — *Das freie Zeichnen nach natürlichen Gegenständen* (L'Art d'esquisser d'après les objets de la nature); ibid., 1832; — *Die St-Catharinen Kirche zu Oppenheim* (L'église Sainte-Catherine d'Oppenheim), in-fol.; ouvrage de luxe, contenant quarante planches avec texte, qui font connaître dans tous ses détails ce magnifique monument de l'art gothique; — *Beiträge zur deutschen Kunst-und Geschichtskunde durch Kunstdenkmale* (Documents pour servir à la connaissance de l'art en Allemagne et de l'histoire de ce pays au moyen des monuments); 1832-1835, 2 vol. O.

Neuer Nekrolog der Deutschen (année 1835). — Nagler, *Künstler-Lexikon.*

MÜLLER (*Guillaume*), poëte lyrique allemand, né à Dessau, le 7 octobre 1794, mort dans la même ville, le 1[er] octobre 1827. Fils d'un artisan opulent, il reçut une éducation très-soignée, mais affranchie de toute contrainte, à laquelle il dut probablement la liberté d'esprit et de pensée qui le caractérise. En 1812, il étudia à Berlin, sous le célèbre Wolf, la philologie et l'histoire. En 1813, il s'enrôla comme volontaire prussien, assista aux batailles de Lutzen, de Bautzen, de Hainau et de Culm. Il suivit l'armée prussienne dans les Pays-Bas. En 1817, il fit un voyage en Italie, et devint conservateur de la bibliothèque ducale à Dessau. Pour rétablir sa santé, il fit, en 1827, un voyage sur les bords du Rhin; mais il mourut subitement quelques jours après son retour. On a de lui : *Rom, Roemer und Roemerinnen* (Rome, les Romains et les Romaines); Berlin, 1820, 2 vol.; — *Gedichte aus den hinterlassenen Papieren eines reisenden Waldhornisten* (Poésies tirées des papiers laissés par un sonneur de cor ambulant); ibid., 1821-1824; 2[e] édit., 1826; — *Lieder der Griechen* (Chants des Grecs); Dessau et Leipzig, 1821-1824, 2 vol. Dernière édition, 1844; il y célèbre avec enthousiasme le réveil d'un peuple opprimé, ses luttes et ses victoires; — une traduction des *Chants populaires de la Grèce moderne*, dans le Recueil de Fauriel; Leipzig, 1825, 2 vol.; — *Lyrische Spaziergaenge* (Promenades lyriques); Leipzig, 1827. Dans le domaine de la critique et de l'histoire littéraire, outre un grand nombre d'articles fournis à diverses revues et encyclopédies, entre autres à l'*Encyclopédie* d'Ersch et de Gruber, dont il fut un des rédacteurs en 1826, Müller produisit : *Homerische Vorschule* (École préparatoire homérique); Leipzig, 1824; 2[e] édit. de Baumgarten-Crusius, 1836; — *Bibliothek deutscher Dichter des 17 Jahrhunderts* (Bibliothèque des Poëtes allemands du dix-septième siècle); Leipzig, 1822-1827, 10 vol. Cet ouvrage a été continué par Foerster. Gustave Schwab a publié de Müller : *Vermischte Schriften* (Œuvres mêlées); Leipzig, 1830, 5 vol.; et *Gedichte* (Poésies posthumes); Leipzig, 1837, 2 vol.; nouv. édit., 1850. H. W.

Conv.-Lex.

MÜLLER (*Karl-Ottfried*), célèbre archéologue et philologue allemand, né le 28 août 1797, à Brieg, dans la Silésie prussienne, mort à Castriz, en Grèce, le 1[er] août 1840. Fils d'un ministre protestant qui fut quelque temps prédicateur d'une division de l'armée prussienne, Müller reçut sa première éducation au gymnase de Brieg, et entra ensuite à l'université de Breslau, où il se consacra à l'étude de la philologie. De 1815 à 1817 il étudia à Berlin. Là il eut pour professeur le célèbre Boeckh, qui dans son admirable édition de Pindare avait montré comment la philologie, l'histoire et les beaux-arts s'unissent et se fécondent mutuellement. Le petit livre *Sur*

l'île d'Égine (*Ægineticorum Liber*), que Müller publia à l'âge de vingt ans, prouva qu'il avait profité des leçons de ce maître habile. L'étendue et la précision des recherches, la finesse et la hardiesse des vues caractérisent ce premier travail, qui se ressent d'ailleurs de la jeunesse de l'auteur, et qui contient bien des hypothèses hasardées. Après avoir publié cette thèse qui promettait beaucoup, Ott. Müller fut nommé professeur de langues anciennes au gymnase de Breslau appelé le *Magdalenum*. Il consacra tous les loisirs que lui laissait son enseignement à des recherches mythologiques. Son but était de décomposer la religion des âges historiques, d'en dégager par une patiente analyse les divers éléments et de remonter aux plus anciens et aux plus simples; il pensait que ces premiers éléments lui fourniraient des données précieuses sur les périodes primitives que l'histoire, réduite à ses propres forces, ne peut pas atteindre. Le grand ouvrage qui contient les résultats de ses profondes études est une *Histoire des Tribus et des États grecs*, dont le premier volume parut à Breslau, 1820, sous le titre de *Orchomène et les Minyens*. L'année précédente Müller, sur la recommandation de Bœckh, avait été appelé à l'université de Gœttingue pour y faire des cours sur l'archéologie et l'art grec. De son enseignement combiné avec celui de Dissen, autre élève de Bœckh, date une ère nouvelle dans l'université de Gœttingue ou plutôt dans l'étude de l'antiquité en Allemagne. L'influence du jeune professeur s'étendit même sur toute l'Europe, grâce à des ouvrages, également remarquables par la nouveauté des vues et par l'habileté de l'exposition. Pour acquérir une connaissance plus familière des chefs-d'œuvre de l'art antique, Müller visita le musée de Dresde en 1819, les musées de France et d'Angleterre en 1822. Il n'oublia jamais que l'art ancien n'est qu'un des côtés de l'activité intellectuelle des Grecs, un côté qui sert à expliquer les autres et qui lui-même a besoin d'être expliqué par la mythologie et l'histoire. Il comprenait parfaitement que tout se tient dans l'étude de l'antiquité. Pour montrer par un grand exemple les rapports intimes de la religion, des mœurs et de la politique chez les anciens, il écrivit son livre des *Doriens*, qui forme les second et troisième volumes de l'*Histoire des Tribus grecques*. Une idée systématique, vraie au fond, mais un peu outrée, domine dans cet ouvrage; c'est qu'un peuple dans ses développements historiques reste sous l'influence de ses origines; ou, en d'autres termes, que toute race a des traits caractéristiques qui reparaissent à toutes les périodes de son histoire et qui en déterminent la physionomie définitive. Cette théorie sur l'influence des races est depuis devenue populaire, et a été fort exagérée par les imitateurs. Müller lui-même l'a poussée trop loin, et quelques-unes de ses vues ont été combattues ou rectifiées par M. Grote. Pour fortifier sa théorie par un nouvel exemple, il voulait ajouter à ses *Doriens* une histoire de l'*Attique;* mais d'autres travaux le détournèrent de cet ouvrage. Il publia en 1825 ses *Prolégomènes sur un système scientifique de Mythologie*, dans lesquels il montra l'influence des diverses races ou tribus grecques sur la formation successive de la mythologie grecque, et une dissertation *Sur l'histoire primitive de la Macédoine*. Ces productions furent suivies d'un grand ouvrage sur les *Étrusques*, où il fit le plus heureux usage de la philologie comparée pour interpréter les mystérieux débris de la langue étrusque; d'un *Manuel d'Archéologie*, à la fois original et élémentaire, aussi remarquable par la richesse des détails que par le sentiment exquis de la beauté dans l'art; d'une *Histoire de la Littérature grecque*, malheureusement inachevée, qui mérite les mêmes éloges, et qui renferme sous une forme abrégée les résultats neufs et féconds d'un savoir immense guidé par un goût hardi et délicat. A côté de ces œuvres de premier ordre, il faut placer trois éditions exécutées avec cet amour de la perfection que Müller mettait à tout. Les *Euménides* d'Eschyle avec une traduction allemande et un commentaire parurent en 1833. Le représentant le plus illustre de l'école purement philologique, Hermann, attaqua amèrement cette édition, et s'il prouva que Müller ne possédait pas à un degré supérieur le talent de la critique verbale, il ne parvint pas à détruire la haute valeur littéraire et artistique de l'édition des *Euménides;* la lacune qu'il est permis de remarquer dans le talent critique de Müller était bien compensée par son savoir, son goût et surtout son sentiment incomparable de la poésie et de l'art chez les Grecs. Après les *Euménides* vint une édition de Festus, dans laquelle Müller débrouilla le chaos que les précédents éditeurs avaient introduit ou laissé subsister dans ce grammairien. L'édition du traité *De Lingua Latina* de Varron, qui avait précédé le Festus de quelques années, n'est pas moins estimée.

Depuis longtemps O. Müller désirait visiter la contrée dont l'histoire, la littérature et les productions artistiques lui étaient si familières; il partit pour la Grèce en 1839. Dès son arrivée il se livra avec ardeur aux explorations archéologiques. Ce noble zèle lui devint funeste. Pendant les plus fortes chaleurs de juillet 1840, il dirigeait des fouilles sur le territoire malsain de l'ancienne Delphes, lorsqu'il fut atteint de la fièvre. Il expira à Castri, en Livadie. Son corps, rapporté à Athènes, fut enseveli dans l'ancienne Académie. Müller, dans sa trop courte carrière, s'est placé au premier rang des philologues et des archéologues de son temps. Ses ouvrages ne sont pas exempts de fautes; on y désirerait quelquefois plus de maturité, et l'on y regrette une tendance à généraliser des faits particuliers et à fonder des théories sur des bases insuffisantes; mais, malgré ces défauts, on y admire une variété de connaissances, une finesse de jugement,

une hardiesse et une pureté de goût, un talent d'exposition que l'on n'avait peut-être jamais trouvés réunis au même degré chez aucun des érudits qui se sont occupés de l'antiquité.

On a d'Ottfried Müller : *Ægineticorum Liber;* Berlin, 1817, in-8°; — *Geschichte hellenischer Stämme und Städte. Bd. I. Orchomenos und die Minyer* (Histoire des Tribus et des États helléniques; T. I : Orchomène et les Minyens); Breslau, 1820, in-8°; 2e édit., Breslau, 1844, avec une carte; — *Minervæ Poliadis sacra et ædem in arce Athenarum illustravit M.;* Gœttingue, 1820, in-4°, avec 3 planc.; — *Gesch. hel. St. u. St. Bd. II et III, Die Dorier* (Histoire des Trib., etc., t. II et III : Les Doriens); Breslau, 1824, 2 vol. in-8°; avec une carte de l'ancien Péloponnèse; 2e édit., publiée par Schneidewin, le plus distingué des disciples de Müller; Breslau, 1844, 2 vol. in-8° : ce grand ouvrage, le chef-d'œuvre de Müller, a été traduit en anglais par MM. Tuffnell et Lewis; Oxford, 1830, 2 vol. in-8°; — *Prolegomena zu einer wissenschaftlichen Mythologie* (Prolégomènes sur un Système scientifique de Mythologie); Gœttingue, 1825, in-8°; traduit en anglais par Leitch; Londres, 1844, in-8°; — *Ueber die Wohnsitze, die Abstammung und die ältere Geschichte des Makedonischen Volkes* (Sur la Contrée, l'origine et l'histoire ancienne des Macédoniens); Berlin, 1825, in-8°; — *De Phidiæ Vita et Operibus Comment.* III; Gœttingue, 1827, in-4°; — *Handbuch der Archæologie der Kunst* (Manuel d'Archéologie); Breslau, 1830, in-8°; 3e édition, avec des additions par M. Welcker, Breslau, 1848, in-8°; — *Carte de l'ancienne Hellade*, avec texte; Breslau, 1831, in-fol.; — *Commentatio qua Myrinæ Amazonis quod in Museo Vaticano servatur signum phidiacum explicatur;* Gœttingue, 1832, in-8°; — *Eumenides, griech. und deutsch, mit erlaüt. Abandl. über die aussere Darstellung und über den Inhalt und die Composition dieser Tragēdie* (Les Euménides, grec et allemand, avec une dissertation explicative sur la mise en scène, le sujet et la composition de cette tragédie); Gœttingue, 1833, in-4°, avec 2 suppléments; Gœttingue, 1834 et 1835, in-4o; — *Græcorum de Lynceis Fabulæ;* Gœttingue, 1837, in-fol.; — *Quam curam respublica apud Græcos et Romanos litteris, doctrinisque colendis et promovendis impenderit, quæritur;* Gœttingue, 1837, in-4°; — *Antiquitates Antiochenæ;* Gœttingue, 1839, in-4°; — *Varronis De Lingua Latina quæ supersunt emendata et annotata;* Leipzig, 1833, in-8°; — *Festi De Verborum significatione quæ supersunt, cum Pauli Epitome, emendata et annotata;* Leipzig, 1839, in-4°; — *History of the Literature of ancient Græce;* Londres, 1840. Cet ouvrage avait été demandé par la Société pour la diffusion des connaissances utiles à Müller, qui le rédigea en allemand, mais n'eut pas le temps de l'achever; la partie terminée fut traduite en anglais par MM. C. Lewis et Donaldson, et parut à Londres, 1840, in-8°; elle a été continuée par M. Donaldson depuis le siècle d'Alexandre jusqu'à la prise de Constantinople; Londres, 1859. L'original allemand parut après la mort de l'auteur, par les soins de son frère Ed. Müller, sous ce titre : *Geschichte der griech. Literatur bis auf das Zeitalter Alexanders* (Histoire de la Littérature grecque jusqu'au siècle d'Alexandre); Breslau, 1841, 2 vol. in-8°; 2e édit., 1857. Outre ces ouvrages, O. Müller avait écrit un grand nombre d'articles pour des recueils périodiques; ces précieux travaux ont été rassemblés sous le titre de *Kleine deutsche Schriften über Religion, Kunst, Sprache und Literatur, Leben und Geschichte des Alterthums.* (Opuscules allemands sur la religion, l'art, le langage et la littérature, la biographie et l'histoire des anciens); Breslau, 1847-1848, 2 vol. in-8°. L. J.

Gazette d'Augsbourg, août et septembre 1840. — Müller et Aubenas, *Revue de bibliographie analytique*, septembre 1840. — *Neuer Nekrolog der Deutschen* pour 1841. — F. Lücke, *Erinnerungen an Karl Ottfried Müller*; Gœttingue, 1841, in-8°.

MÜLLER (*Jean*), célèbre physiologiste allemand, né le 14 juillet 1801, à Coblentz, mort le 28 avril 1858, à Berlin. Fils d'un pauvre cordonnier, il allait être placé en apprentissage chez un sellier, lorsque ses dispositions naturelles attirèrent l'attention du directeur de l'école secondaire de sa ville natale, Jean Schultze, qui dans la suite eut, à plusieurs reprises, occasion de lui rendre d'importants services. Entré en 1810 à l'école secondaire, il se fit remarquer par son assiduité au travail et aussi par une certaine ferveur de catholicisme qui imprimait à sa pensée un tour mystique. Il avait perdu son père de bonne heure, et il se destinait à la prêtrise afin de venir en aide à sa mère. On ignore par quels motifs il se décida à quitter la théologie pour la science. Après avoir servi pendant un an dans une compagnie de pionniers pour satisfaire à la loi de recrutement, il se rendit à l'université de Bonn (1819), et s'y livra avec ardeur à l'étude de la médecine et des sciences qui s'y rattachent. Ses progrès furent rapides. Il n'était pas resté étranger à l'histoire naturelle; dès le collége il en avait fait son délassement favori; d'ailleurs il avait lu Gœthe, et ce fut dans les écrits du grand poëte qu'il trouva plus tard le germe de plusieurs de ses travaux scientifiques. Müller prit part en 1820 au concours de l'université de Bonn, et remporta le prix; dans son mémoire publié en 1823 (*De respiratione fœtus;* Bonn, in-4°), il se montra expérimentateur aussi sagace qu'habile, et s'il ne résolut point un des problèmes les plus ardus de la physiologie, il indiqua la marche à suivre pour arriver à la solution complète. A la fin de 1822 il fut reçu docteur; le sujet qu'il traita à cette oc-

casion fut la locomotion animale (*De Phoronomia animalium;* Bonn, in-4°). Dans cet écrit, comme dans le précédent, on retrouve l'adepte de la philosophie de la nature, le disciple fervent des doctrines de Schelling et d'Oken, qu'il ne tarda pas à répudier de la manière la plus formelle. Dans aucun de ses ouvrages postérieurs il n'a cité sa thèse de doctorat, qui en réalité n'était qu'un jeu de l'esprit.

Appelé à Berlin pour y subir ses épreuves professionnelles, Müller y séjourna pendant une année et demie, et tout en suivant avec assiduité les leçons philsophiques de Hegel, il s'adonnait à l'étude de l'anatomie comparée sous les auspices de Rudolphi, qui mit à la disposition du jeune docteur tous les moyens dont il pouvait disposer. A cette époque se rattache l'insertion dans les *Nova Acta Naturæ Curiosorum* (t. XII) d'un travail incomplet sur le développement de certains insectes dans l'œuf. Lorsque Müller revint à Bonn (1824), il y ouvrit en qualité de *privat-docent* un cours d'anatomie et de physiologie. Traçant, dans son discours d'ouverture, le portrait du physiologiste tel qu'il le concevait, il le montra à la fois physicien, chimiste, zoologiste, médecin, érudit, et, tout en s'appuyant sur la base de l'observation et de l'expérience, s'élevant aux plus hautes spéculations métaphysiques. Il est impossible de ne pas reconnaître que personne n'a mieux que lui réalisé l'idéal qu'il se proposait au début de sa carrière. Professeur extraordinaire en 1826, il devint en 1830 professeur ordinaire et fut chargé d'enseigner l'encyclopédie médicale, l'anatomie comparée, la physiologie et la pathologie générale. Dans l'automne de 1832 il obtint la chaire d'anatomie de Berlin, vacante par la mort de Rudolphi. Nommé recteur de l'université en 1847, il fut obligé de jouer le rôle de modérateur dans les événements politiques de l'année suivante et de servir d'intermédiaire entre le pouvoir et les étudiants, dont il était loin de partager les opinions. Sa santé, déjà ébranlée par un labeur excessif, s'altéra sensiblement. En 1855 il faillit périr à bord d'un bateau à vapeur qui coula à fond dans la mer Baltique. Cet événement porta le dernier coup à sa nature si vive et si impressionnable. Pour la première fois, le travail lui devint pénible; son état s'aggrava, et le 28 avril 1858, au matin, on le trouva mort dans sa chambre. La veille il avait passé une partie de la journée au musée zoologique à étudier les animaux infusoires. Comme professeur, Müller exerça une influence incontestable en Allemagne; parmi les savants qui tiennent à honneur d'avoir été ses élèves, nous rappellerons MM. Bischoff, Henle, Nasse, Schwann, Kœlliker, Dubois-Raymond, Reichert et Virchow.

Aux travaux de Müller que nous avons déjà rapportés nous ajouterons les suivants, dont quelques-uns, par la nouveauté des aperçus ou par l'importance des résultats, tiendront une place considérable dans l'histoire de la science. Citons d'abord les deux traités *Sur les Hallucination de la Vue* (Ueber die phantastischen Gesichtserscheinungen) et *Sur la Physiologie comparée du sens de la Vue* (Zur vergleichenden Physiologie der Gesichtssinnes), imprimés l'un et l'autre en 1826, à Bonn. Müller, qui avait été, comme Gœthe, très-sujet dans son enfance aux hallucinations de la vue, fut conduit par une observation attentive à se convaincre que ces phénomènes ne sont pas des illusions des sens excités par un état morbide, mais qu'il y a réellement là des sensations. « Ce qui se passe alors, dit-il, est l'inverse de ce qui a lieu pour des phénomènes de vision ayant trait à des objets extérieurs : ici les parcelles de la rétine sont conçues les unes à côté des autres dans un état actif; là au contraire c'est une idée conçue qui détermine les états de ces parcelles du nerf optique. L'action que l'organe matériel de la vision, qui a de l'étendue dans l'espace, exerce sur l'âme, et d'où résulte l'idée d'un objet ayant lui-même de l'étendue, n'est pas moins surprenante que l'idée d'un objet étendu sur l'organe, de sorte que les hallucinations de la vue ne sont pas plus en droit que la vision ordinaire de nous causer de l'étonnement. »

L'étude de ce phénomène conduisit Müller à une théorie générale de la vision, théorie reposant sur cette idée que la lumière et que les images colorées sont produites par l'organe de la vue, aussi bien dans la vision objective que dans la vision subjective. Elle est nettement indiquée dans la *Physiologie du sens de la Vue*, ouvrage qui étonne par le nombre et la variété de connaissances de toutes natures qu'il suppose chez son auteur. Après avoir étudié en mathématicien les conditions de la vue simple avec deux yeux, il décrit, par une série de dissections fort bien faites, les diverses parties des yeux composés des insectes, dans lesquels il trouve les éléments d'un appareil optique construit d'après de tout autres principes que celui de l'homme; puis il s'efforce de combattre l'idée généralement accréditée de l'achromatisme absolu de l'œil, expose les variétés du strabisme et recherche les conditions anatomiques et physiologiques du regard et de ses différentes expressions. Cette étude l'amena à formuler plus tard une théorie générale des sensations, fondée sur l'activité des organes des sens. Chaque organe, et chacun des nerfs sensoriels qui est affecté à son service, possède, selon lui, la propriété, lorsqu'il entre en jeu, de déterminer en nous une sensation spéciale. Il n'existe aucune analogie, comme on l'a cru longtemps, entre la sensation et la cause qui la détermine. Dans la sensation on ne connaît directement qu'une seule chose, c'est l'état particulier du système nerveux lorsqu'une cause quelconque vient le mettre en action. Par conquent le son, la lumière, la chaleur, du moins lorsqu'on emploie ces mots dans leur acception

vulgaire, ne sont en réalité que des phénomènes physiologiques, que les créations mêmes des nerfs. « Sans l'oreille vivante, dit Müller, il n'y a point de son au monde, mais seulement des vibrations. Sans l'œil vivant, il n'y a au monde ni clarté, ni couleurs, ni obscurité, mais seulement les oscillations d'une matière impondérable, la lumière ou l'absence de celle-ci. » La principale difficulté que présente cette théorie originale, c'est de savoir comment, en réduisant la sensation à n'être plus qu'une réaction du système nerveux contre toute influence externe, on arrive à la connaissance des phénomènes qui se produisent en dehors de nous. C'est ce que Müller n'explique pas d'une manière satisfaisante. Il est vrai que la difficulté appartient moins à sa théorie qu'au sujet lui-même, qui restera peut-être inexplicable.

Dans une série de mémoires importants, Müller compléta, par de nouvelles recherches, ses études anatomiques et physiologiques sur les organes de la vue et de l'ouïe dans les animaux inférieurs, les crustacés, les mollusques, les scorpions et les insectes, sur le système nerveux chez ces derniers (*Ueber die Metamorphose des Nervensystems in der Thierwelt*, dans les *Archives* de Meckel, 1829), sur les organes de la digestion (ibid., 1830), sur la formation des organes de la génération (Dusseldorf, 1830, in-4°), sur les glandes (*De Glandularum secernentium Structura penitiori earumque prima formatione in homine atque animalibus*; Leipzig, 1830, in-fol.). On regarde ce dernier travail comme l'un des ouvrages anatomiques les plus remarquables dont aucune partie de l'anatomie comparée ait été l'objet : il abonde en découvertes de détail concernant la structure de chaque glande en particulier dans chaque classe du règne animal, structure qui était encore presque entièrement ignorée ; ce qu'il y a de plus neuf, c'est la recherche du type anatomique d'après lequel les glandes ont été construites. La différence d'action des deux racines des nerfs rachidiens fut pour Müller le sujet d'observations intéressantes. Ses belles expériences sur la composition du sang (*Annales* de Poggendorff, 1833) et sur la lymphe (*Philosophical Transactions*, 1833, et *Mém. de l'Acad.* de Berlin, 1839) tranchèrent des questions discutées depuis longtemps.

L'un des principaux titres de ce savant à la réputation que ses travaux lui ont donnée est son *Manuel de Physiologie* (Handbuch der Physiologie des Menschen; Coblentz, 1833; 4me édit., 1841-1844, 2 vol. in-8°; trad. en français par M. Jourdan). C'est le premier ouvrage dans lequel il soit question de physiologie comparée. Ce qui en constitue surtout le mérite, c'est la hardiesse et la sûreté avec lesquelles l'auteur embrasse dans une vue d'ensemble tous les phénomènes de la vie ; il est peu de questions spéciales qu'il n'ait éclairées par des observations nombreuses ou par des idées nouvelles. Pour lui comme pour Stahl, l'âme pensante n'est qu'une manifestation du principe vital : il la considère comme une force simple, et cependant divisible, qui existe à l'état latent dans tout l'organisme, possédant chacune des propriétés du principe vital et en différant seulement en ce qu'elle ne peut se manifester que dans le cerveau.

Les travaux de Müller sur l'anatomie comparée et la zoologie sont fort nombreux. Après Cuvier et Meckel, il est peut-être le savant à qui l'on doit le plus de découvertes anatomiques. Nous citerons, parmi ses mémoires, ceux qui ont pour objet l'organisation des *cécilies* (*Journal* de Tiedemann, 1830), celle des *myxinoïdes*, qui l'occupa huit années (*Mém. de l'Acad. de Berlin*, 1835 à 1843), celle des poissons (ibid., 1846), les organes extérieurs de la reproduction dans les vertébrés (*Archives* de Müller, 1835; *Mém. de l'Acad. de Berlin*, 1836, 1838), la famille des *plagiostomes* (*Systematische Beschreibung der Plagiostomen*; Berlin, 1838-1841, avec M. Henle), la structure microscopique des tumeurs (Berlin, 1838; ouvr. inachevé), les *encrines* et les *astéries* (*Mém. de l'Acad.*, 1842, 1845), les larves et les métamorphoses des *ophiures* et des oursins de mer (Berlin, 1848, in-8°), le développement des échinodermes (*Mém. de l'Acad.*, 1846, 1853), la *synapte*, grande espèce d'holothurie (ibid., 1852), certains animaux fossiles, les *zeuglodons* (ibid., 1849), etc. Dans les dernières années de sa vie, Müller observa principalement les infusoires de la mer. Enfin, il a fourni des articles à plusieurs recueils scientifiques, et il a dirigé, après la mort de Meckel, de 1834 à 1840, les *Archives d'Anatomie et de Physiologie*, connues sous le nom d'*Archives* de Müller.

Rodolphe Virchow, *Johannes Müller*; Berlin, 1858. — Camille Dareste, *Jean Müller, ses travaux et ses doctrines physiologiques*; dans la *Revue germanique*, février, avril et juin 1859 (excellent travail, dont la notice qui précède est en grande partie extraite).

MÜLLER (*William-John*), peintre anglais, né en 1812, à Bristol, où il est mort, le 8 septembre 1845. Il était fils d'un artiste allemand, conservateur du musée de Bristol. Après avoir fréquenté l'atelier de J.-B. Pyne, il parcourut l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, et rapporta de ce voyage d'admirables esquisses d'après nature. Le premier tableau qu'il exposa, une *Scène des bords du Rhin* (1836), attira peu l'attention. En 1839 il visita la Grèce, passa en Égypte et remonta jusqu'au delà des cataractes du Nil; en 1843 il se joignit à l'expédition de sir Charles Fellows en Lycie. De cette époque datent ses meilleures compositions, telles que les vues d'*Athènes* et de *Memnon* (1840); un *Cimetière à Smyrne*, un *Groupe de zingaris musiciens*, *Rhodes*, et des *Marchands turcs* (1845); elles sont remarquables par le ton poétique, la fraîcheur du coloris et la vérité de l'expression. Müller était d'un caractère mélanco-

lique et sensible; il ressentit si vivement l'indifférence de l'accueil qu'on fit à ses derniers travaux qu'il en tomba malade; il mourut dans toute la force de son talent, ayant trente-trois ans à peine. On cite encore de lui un *Marché aux esclaves* et *La Baie de Naples* (1841); des *Arabes cherchant un trésor* et *La Prière au désert* (1843). Il est aussi l'auteur d'un album intitulé *Picturesque sketches of the age of Francis I* (Londres, 1841 in-4°). Peu de temps après sa mort, la vente de ses esquisses et de quelques-unes de ses toiles a produit la somme considérable de 4,360 liv. (109,000 fr.). K.

The English Cyclopaedia (Biography).

* MÜLLER (*Charles-Louis*), peintre français, né à Paris, le 27 décembre 1815. Fils d'un peintre en miniature, il étudia la peinture d'abord chez Gros, ensuite chez M. Léon Cogniet. Il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il exposa, au Louvre, son premier tableau ayant pour sujet *Le Lendemain de Noël*. Depuis lors il a exécuté des tableaux d'histoire et des portraits qui ont paru aux divers salons. Habile à composer de grandes pages, à dessiner ses figures, mais peu coloriste, il a reçu de nombreuses récompenses. De 1850 à 1863, il fut chargé de la direction artistique de la manufacture des Gobelins. Voici la liste de ses principaux tableaux : *Martyre de saint Barthélemy*, exposé au salon de 1838; — *Jean-Sans-Terre assassinant Arthur, comte de Bretagne*, salon de 1839; — *Jésus transporté sur la montagne par le démon*, 1840; — *Épisode du massacre des Innocents*, id.; — *Combat des Centaures et des Lapythes*, 1843; — *Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem* : ce tableau, de très-grande dimension, exposé au salon de 1844, avait été commandé par le roi Louis-Philippe; — *Fanny*, salon de 1845; — *Le Sylphe endormi*, id.; *La Ronde de nuit*, 1847; — *Lady Macbeth*, 1849 : ce tableau est au Luxembourg; — *Appel des dernières victimes de la terreur*; ces victimes sont groupées autour d'André Chénier; exposé au salon de 1850, ensuite placé au musée du Luxembourg, ce tableau fit aussi partie de l'exposition universelle de 1855; — *Vive l'empereur* (30 *mars* 1814)! Dans cette composition, objet de nombreuses critiques, le peintre s'est inspiré des vers de Méry pour montrer :

« Tout un fleuve vivant de glorieux blessés. »

— *La reine Marie-Antoinette à la Conciergerie*, salon de 1857; — *Arrivée de la reine d'Angleterre au palais de Saint-Cloud*, même salon; — *Proscription des jeunes Irlandaises catholiques*, salon de 1859. M. Müller a récemment exécuté dans la salle des États du Louvre les figures du *Travail*, de *La Religion*, de *La Constitution*, de *La Guerre*, de *La Paix*, de *Charlemagne* et de *Napoléon Ier*. Il a reçu successivement les récompenses suivantes : médaille de 3e classe en 1838, de 2e classe en 1846, de 1re classe en 1848 et 1855; la croix de la Légion d'Honneur en 1849, et celle d'officier de l'ordre en 1859. G. DE F.

Livrets des Expositions. — Documents particuliers.

* MÜLLER (*Wolfgang*), médecin et poëte allemand, né à Kœnigswinter, le 5 mars 1816. Müller joignit à son nom celui de *Kœnigswinter* pour se distinguer de ses nombreux homonymes. Il étudia la médecine à Bonn, Berlin et Paris, et exerça son art à Dusseldorf et à Cologne. En 1848 il fit partie du parlement de Francfort. Il commença à faire de petites poésies dès ses premières années de gymnase, où il eut pour protecteur l'illustre philosophe Fichte. Il n'était encore que simple élève de rhétorique, quand l'*Almanach des Muses* de Chamisso publia de ses articles. Plus tard, il fit paraître successivement : — *Junge Lieder* (Jeunes Chants); Dusseldorf, 1841; — *Balladen und Romanzen* (Ballades et Romances); ibid., 1842; — *Die Rheinfahrt* (Le Voyage sur le Rhin); Francfort, 1846; — *Gedichte* (Poésies), 1847; — *Germania, ein Satirisches Maerchen* (Germania, conte satirique); Francfort, 1848; — *Lorelei*; Cologne, 1851; c'est une collection des plus belles légendes du Rhin sous forme de ballades; — *Die Maikoenigin* (La Reine de Mai), gracieuse et charmante histoire de village; Stuttgard, 1852; — *Prinz Minnewie, ein Mittsommerabendmaerchen* (Le Prince Minnewie, conte de soirées d'été). Müller écrivit aussi des historiettes en prose et en vers, ainsi que des articles de critique littéraire et artistique dans différents journaux, entre autres dans la *Chronique du Rhin*, dans l'*Album des Artistes* de Dusseldorf, dans le *Musée Allemand*, dans la *Gazette universelle*, dans la *Gazette de Cologne*, etc. En 1853 il s'occupait de deux ouvrages, l'un, intitulé *Dusseldorfer Kuenstler aus den letzen fuenfundzwanzig Jahren* (Artistes de Dusseldorf des vingt-cinq dernières années), et l'autre, *Illustrirtes Rheinbuch* (Livre du Rhin illustré). Il a encore publié, sous le titre de *Bruederschaftslieder* (Chants de la fraternité), un recueil très-sympathique à la France, et qui renferme quelques traductions bien réussies de Béranger, entre autres celles du *Vieux Vagabond* et de la *Sainte Alliance des Peuples*. M. WILMES.

Conv.-Lex. — *Augsburger Allg. Zeitung* du 2 mai 1857. — M. Nicolas, dans la *Revue française* du 10 février 1859.

* MULLER (*Frédéric-Max*), orientaliste allemand, né le 6 décembre 1823, à Dessau. Fils du poëte Guillaume Müller (*voy.* ce nom), il étudia le sanscrit à Leipzig, à Berlin et à Paris. En 1846 il se rendit en Angleterre pour y consulter les manuscrits du *Rigveda*; un an après il fut chargé par la Compagnie des Indes de publier cet ancien monument de la littérature indienne. Depuis 1848 il habite Oxford; membre

honoraire de l'université de cette ville, il y fait des cours d'histoire littéraire et de grammaire comparée. On a de lui : *The Languages of the seat of war in the East*; Londres, 1855, in-8° ; — *Rigveda*; Oxford, 1849-1853, 2 vol., et Leipzig, 1853, avec traduction allemande et notes ; — une traduction de l'*Hitopadesa* (Leipzig, 1844), et du *Megha-dûta* de Kalidasa (Kœnigsberg, 1847) ; — *History of the Sanscrit Litterature*; Oxford, 1858, traduit en allemand, Berlin, 1859 et 1860. Son mémoire inédit : *On the comparative Philology of the Indo-European Languages in its bearing on the early civilisation of mankind*, a obtenu en 1849 le prix Volney. O.

Conversations-Lexikon.

MÜLLER (*Jean*), *Voy.* CADOVIUS.

MULLNER (*Amédée-Godfroi-Adolphe*), poëte allemand, né le 18 octobre 1774, à Langendorf, près Weissenfels, mort en ce dernier lieu, le 11 juin 1829. Neveu du poëte Burger, il fréquenta l'*École des Princes*, de Pforta, étudia le droit à Leipzig, et embrassa la carrière d'avocat à Weissenfels. Ce fut là qu'il publia le roman anonyme, *L'Inceste* (Greitz, 1799, 2 vol.). Quelques années après, il se fit connaître par des travaux de jurisprudence, entre autres par *Modestin's Sechzig Gedanken* (Les soixante Pensées de Modestin); Greiz, 1804. Il écrivit pour le théâtre de Weissenfels des comédies imitées du français. Il a aussi écrit les drames : *Die Schuld* (Le Forfait); Leipzig, 1816; — *Kœnig Yngurd* (Le roi Yngurd); ibid., 1817; — *Die Albaneserin* (L'Albanaise); Stuttgard, 1820; — *Der Neunundzwanzigste Februar* (Le Vingt-neuf Février); Leipzig, 1812. On remarque dans les pièces de Mullner une grande connaissance des hommes, mais peu de chaleur de sentiment. De 1820 à 1825, il rédigea la partie littéraire du *Morgenblatt*. En 1823, il publia *Hécate*, et depuis 1825 *Mitternachtsblatt* (Feuille de Minuit). Mullner était un critique sévère, et se laissa très-souvent entraîner à des personnalités, qui sont loin de pouvoir être justifiées. Il fut impliqué dans une foule de procès, qu'il sut du reste, pour la plupart, faire tourner à son avantage. Il fit un recueil de ses *Œuvres mêlées* (Vermischte Schriften); Stuttgard, 1824-1826; et de ses *Œuvres dramatiques*; Brunswick, 1828, 7 vol. Dans son dernier écrit, intitulé *Meine Laemmer und ihre Hirten* (Mes Agneaux et leurs Pasteurs), il éclata en vifs reproches contre ses éditeurs (Wolfenbuttel, 1829). H. W.

Conv.-Lexikon.

MULLOT ou **MULOT** (*François-Valentin*), député et littérateur français, né le 29 octobre 1749, à Paris, où il est mort, le 9 juin 1804. A seize ans il entra dans la congrégation des Chanoines réguliers de Saint-Victor, et y remplit entre autres emplois ceux de bibliothécaire, de professeur en théologie et de prieur. Il fût impliqué dans la fameuse affaire du collier; mais on n'eut toutefois à lui reprocher autre chose que d'avoir accordé, un peu à la légère, sa confiance à des intrigants de bas étage. Il embrassa avec joie la cause de la révolution. En 1789 il fit partie de la commune provisoire de Paris, la présida trois fois et fut maintenu dans l'organisation définitive de cette assemblée en 1790, et fut alors nommé vice-précédent du conseil général. Il porta deux fois la parole au nom de la municipalité pour demander à la Constituante la qualité de citoyens en faveur des juifs de Paris et pour présenter un travail sur les maisons de jeu. Son esprit de conciliation le fit choisir par le roi pour remplir, avec Verninhac-Saint-Maur et Lescène des Maisons, les fonctions de médiateur entre les habitants d'Avignon et ceux du comtat (1[er] juin 1791). Grâce aux efforts des commissaires, un traité de pacification intervint entre les parties belligérantes. Après le départ de ses collègues, Mullot se retira à Courthezon, afin de surveiller les menées des agitateurs, et fit quelques excursions dans le comtat pour apaiser des troubles à L'Isle, à Cavaillon et à Sorgues; il séjourna même quelque temps dans cette dernière localité avec un fort détachement de troupes. Lorsque éclata la révolte du 16 octobre dans Avignon, il fut réduit à en être l'impuissant témoin. Le général Ferrier, qu'il requit de marcher sur la ville, s'y refusa, et la municipalité, pressée vivement de faire cesser le carnage, lui répondit que tout était tranquille. S'il ne put prévenir ni empêcher les massacres de la Glacière, il apporta beaucoup d'empressement à recueillir et à consoler les parents et amis des victimes, et transmit leurs réclamations au ministère. Bientôt rappelé sur sa demande, il vint prendre place à l'Assemblée législative, où il avait été envoyé par la capitale. Il n'y joua qu'un rôle effacé. Ainsi, après s'être justifié pleinement des accusations qui lui étaient imputées et avoir signalé comme un des fauteurs des troubles d'Avignon Rovère, son dénonciateur, il renouvela sa motion contre les maisons de jeu et demanda la suppression du costume ecclésiastique. Incarcéré sous la terreur, il fit ensuite partie de la commission des monuments, devint commissaire du directoire à Mayence et y enseigna les belles-lettres. Il mourut subitement dans le jardin des Tuileries, à l'âge de cinquante-cinq ans. Pendant la révolution il s'était marié avec une femme qui, dit-on, était depuis longtemps sa maîtresse. Il appartenait à la société des théophilanthropes, et à plusieurs reprises il y prononça des sermons pleins de vues honnêtes, mais écrits d'un style lâche et incorrect. On a de lui : *Essais de sermons prêchés à l'hôtel-Dieu par M***, docteur en théologie*; Paris, 1781, in-12; — *Requête d'un vieil amateur de la bibliothèque de Saint-Victor à l'évêque d'Autun, en vers*; Paris, 17.., in-8°; — *Le Muséum de Florence, gravé par David, avec des expli-*

cations françaises; Paris, 1788-1795, 6 vol. in-8°; — *Rêve d'un pauvre moine*; Paris, 1789; — *Discours sur le serment civique*; 1790, in-8°; — *Compte-rendu à l'Assemblée nationale comme commissaire du roi à Avignon, avec supplément et correspondance officielle*; Paris, 1791, in-8°; — *L'Almanach des Sans-Culottes*; Paris, 1794, in-18; ouvrage destiné, dit l'auteur, à rappeler ceux qui prenaient alors ce nom aux véritables principes de la société; — *Réflexions sur l'état actuel de l'instruction publique*; Paris, 179., in-8°; — *La Sagesse humaine, ou Arlequin Memnon, comédie mêlée de chants, en prose*; Paris, 1796, in-8°; — *Joseph, ou la fin tragique de mame Angot, bagatelle morale*; Paris, s. d., in-8°, en société avec Favart fils; — *Mémoire sur l'état actuel de nos bibliothèques*; Paris, 1797, in-8°; — *Essai de Poésies légères*; Mayence, 1798, in-8°; — *Discours sur cette question : Quelles sont les cérémonies à faire pour les funérailles et le règlement à adopter pour le lieu des sépulture?* Paris, 1800, in-8° : ce discours a partagé le prix proposé par l'Institut. On doit encore à l'abbé Mullot la traduction des *Odes d'Anacréon*, des *Amours de Daphnis et Chloé* de Longus (1782), des *Fables* de Lockman (1785), des notices biographiques dans le *Nouvel Almanach des Muses* (t. II et III), des hymnes et des discours pour les fêtes républicaines, etc. P. L.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. — Rovère et Duprat, *Dénonciation d'un complot de l'abbé Mulot contre les patriotes d'Avignon*; Paris, 1791, in-4°. — Barjavel, *Dict. hist. du Vaucluse.*

*MULOCH (*Dinah-Maria*), femme de lettres anglaise, née en 1826, à Stoke-sur-Trent, dans le comté de Stafford. A l'âge de vingt-trois ans, elle publia, sous le voile de l'anonyme, un roman, *The Ogilvies* (Londres, 1849, 3 vol. in-8°), qui produisit quelque sensation. Sans se nommer davantage, elle donna depuis *Olive* (1850), *The Head of family* (1851), *Alice Learmont* (1851), *The Agatha's Husband* (1853), *Avillion and other tales*, *Rhoda's lessons*, *Cola Monti*, *Bread upon the waters*, etc. K.

Men and Women of the Time.

MULREADY (*William*), peintre anglais, né en 1786, à Ennis, en Irlande. A quinze ans, il fréquenta les cours de l'académie des beaux-arts, et renonça de bonne heure à la peinture d'histoire pour étudier les maîtres flamands. Ses premiers travaux furent peu remarqués, à l'exception toutefois de trois petites toiles ayant pour sujets *Les Petits pêcheurs* (1813), *Les Petits vagabonds* (1815), et *La Pêche interrompue* (1816). A cette dernière date, il fut admis à l'Académie, et depuis sa popularité n'a cessé de grandir. Il serait difficile de donner une liste complète des productions de cet artiste, qui occupe une place à part dans l'école anglaise, où on pourrait le ranger à côté de Wilkie; qu'il suffise de rappeler *La Dernière auberge*, *Un Beau temps*, *Le Passage du gué*, qui se trouvent à la Galerie nationale de Londres, *La Robe de noces*, *Le Sonnet*, *Ouvrez la bouche et fermez les yeux*, *Le Billet intercepté*, *Le Bout de l'oreille*, *Une Scène du Monde*, etc.

Men of the Time.

*MULSANT (*Martial-Étienne*), naturaliste français, né le 2 mars 1797, à Marnard (Rhône). Professeur d'histoire naturelle au lycée de Lyon, il a écrit depuis 1830 plusieurs ouvrages relatifs à cette science, tels que : *Lettres à Julie sur l'entomologie* (en prose et en vers), *suivies d'une description méthodique de la plus grande partie des insectes de France*; Lyon, 1830-1831, 2 vol. in-8°, fig.; on annonçait deux autres volumes, qui n'ont pas paru; — *Cours d'Entomologie réduit en tableaux synoptiques*; Lyon, 1833, in-8°; — *Histoire naturelle des Coléoptères de France*; Paris, 1839-1846, 4 livr. in-8°; — *Species des Coléoptères*; Paris, 1850-1851, gr. in-8°; — *Opuscules entomologiques*; Paris, 1852-1855, in-8°; — *Cours élémentaire d'Histoire naturelle*; Paris, 1856, in-8°. M. Mulsant est employé à la bibliothèque publique de Lyon, et il a fait insérer différents mémoires dans le recueil de l'Académie des Sciences de cette ville. P.

Littér. française contemp.

MULTISCIUS (*Arius*), chroniqueur islandais, né en 1067, mort en 1148. Il entra dans les ordres, et exerça le saint ministère dans divers lieux de l'Islande. Il a laissé une précieuse *Chronique* de ce pays, de 870 jusqu'en 1134, imprimée à Skalholt, 1688 et 1716, in-8°; et à Copenhague, 1733, in-4°. O.

Werlauff, *De Ario Multiscio, antiquissimo Islandorum historico*; Copenhague, 1808, in-8°.

MUMMIUS (*Lucius*), l'*Achaïque* (*Achaicus*), général romain, vivait vers le milieu du second siècle avant J.-C. Fils d'un tribun, homme nouveau, il devint préteur en 154. Il eut pour province l'Espagne ultérieure, où il éprouva d'abord des revers; il rétablit sa réputation par ses victoires sur les Lusitaniens et les Blasto-Phéniciens, et triompha l'année suivante des Lusitaniens. Il fut élu consul en 146, et obtint la gloire peu enviable de porter le dernier coup à la liberté de la Grèce. La ligue achéenne, sous la conduite de deux chefs violents et inhabiles, les préteurs Critolaüs et Diæus, avait adopté une politique hostile qui devait précipiter sa ruine. Q. Cæcilius Metellus Macedonicus, préteur en 148, avait remporté plusieurs victoires sur les Achéens; mais par humanité et par respect pour le grand nom de la Grèce, il n'avait pas poussé ses avantages jusqu'au bout. Sa politique modérée trompa les chefs achéens, qui se crurent capables de tenir tête aux Romains et rassemblèrent une armée sur l'isthme de Corinthe. Cette tentative insensée n'eut pas même un commencement de succès. Le consul Mummius arriva, renvoya son

prédécesseur Metellus, dispersa les troupes de la ligue, levées à la hâte, incapables de tenir tête aux légionnaires romains, et entra sans résistance dans Corinthe, abandonnée par la garnison grecque et les principaux habitants. Mummius, conformément aux ordres du sénat, fit de cette ville un terrible exemple. Corinthe, livrée au pillage et à l'incendie, fut détruite de fond en comble et les habitants vendus comme esclaves. Les trésors de l'art et du luxe, qui depuis des siècles s'accumulaient dans cette ville, devinrent la proie de conquérants barbares, incapables d'en apprécier la valeur. L'historien Polybe, à la nouvelle de la chute de Corinthe étant accouru d'Afrique, pour adoucir s'il était possible le sort de ses compatriotes, et qui fut le témoin impuissant de leurs malheurs, rapporte avoir vu des soldats romains jouer aux dés sur le célèbre tableau de *Bacchus* par Aristide. Mummius vendit au roi de Pergame les plus rares ouvrages de peinture, sculpture et ciselure, recueillis dans le pillage, et avertit les patrons des vaisseaux chargés de les transporter à destination qu'ils seraient tenus de remplacer par des équivalents les objets d'art perdus ou dégradés en route. Il croyait naïvement que l'on refaisait de pareils chefs-d'œuvre à volonté. Ce trait d'ignorance est resté célèbre. Mummius montra d'ailleurs plus de scrupules que beaucoup d'autres généraux romains dans des circonstances analogues; il respecta tous les objets consacrés à des usages religieux. Il ne faudrait point juger de son administration par l'acte terrible auquel son nom est resté attaché. Chargé d'organiser sa conquête d'abord comme consul, puis comme proconsul (146-145), il gagna l'estime et la confiance des provinciaux par son intégrité et sa justice. A son retour en Italie, il obtint les honneurs du triomphe en 145. Cette cérémonie forme une époque dans l'histoire des arts et de la culture littéraire à Rome. En voyant étalés devant eux les chefs-d'œuvre de la Grèce, les Romains commencèrent à comprendre et à imiter cette élégante civilisation, et avec la culture extérieure ils prirent quelque chose de l'esprit hellénique. Le vainqueur ne garda rien des dépouilles de Corinthe, et conserva dans sa demeure la sévère simplicité des temps anciens. Mummius fut élu censeur en 142. Lui et son collègue le second Scipion l'Africain s'entendirent mal; tandis que l'aimable et élégant Scipion se montrait rigide à l'excès, le rustique plébéien Mummius faisait voir une mollesse singulière. Aussi Scipion, en sortant de charge, déclara-t-il qu'il aurait bien rempli ses fonctions s'il avait eu un autre collègue, ou s'il n'en avait pas eu du tout. Comme orateur Mummius ne manquait pas de talent, quoique son langage se ressentît de la rudesse de ses mœurs. Il mourut pauvre, et ses filles furent dotées aux frais de l'État.

Spurius Mummius, frère du précédent, fut son légat pendant la guerre de Corinthe (146-145). Il était l'ami intime du second Scipion l'Africain. En politique il avait des opinions contraires à celles de son frère, et défendait le parti aristocratique. Il fut un de ceux qui s'opposèrent à l'établissement des écoles de rhétorique à Rome. Il composa des épîtres morales et satiriques, qui existaient encore du temps de Cicéron. Y.

Polybe, III, 32; XL, 7, 8, 11. — Tite Live, *Epit.*, 52. — Appien, *Pun.*, 132. — Dion Cassius, 81. — Florus, II, 16. — Eutrope, IV, 14. — Valère Maxime, VI, 4; VII, 5. — Cicéron (*voy.* Orelli, *Onomasticon Tullianum*). — Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 2; XXXV, 4, 10. — Diodore, XXXI, 5. — Orose, V, 3. — Velleius, I, 12, 13; II, 128. — Tacite, *Ann.*, XIV, 21. — Pausanias, VII, 12. — Strabon, VIII. — Athénée, IV, 1. — Zonaras, IX, 20-23.

MUMMOLUS (*Ennius*), Gallo-Romain de naissance, patrice du royaume de Bourgogne, tué en 585. Après la mort du patrice Amatus, tué dans une bataille contre les Lombards, Gontran, roi des Bourguignons, éleva Mummolus au patriciat. Le nouveau patrice, rassemblant en 572 l'armée des Bourguignons, surprit dans une forêt près d'Embrun les Lombards, qui étaient rentrés dans les Gaules; il en tua un grand nombre et en envoya plusieurs autres prisonniers à Gontran. En 576 il remporta une victoire éclatante sur Didier, comte de Toulouse. Mais ses succès ne le mirent pas à l'abri des persécutions. Pour un motif inconnu, il fut forcé de s'enfuir avec sa femme et ses enfants, et se réfugia dans Avignon, dont les Austrasiens lui accordèrent le gouvernement, en 581. Les nobles d'Austrasie croyaient trouver dans cet énergique général un utile instrument. En effet E. Mummolus, d'accord avec Gontran-Bozon, trama un complot qui mettait en danger les trônes de tous les princes mérovingiens. On trouvera des détails sur cette intrigue aux articles GONTRAN, GONTRAN-BOZON, GONDOVALD; nous ne rapporterons ici que ce qui est particulier à Mummolus. Celui-ci en 581, de concert avec Didier, comte de Toulouse et l'évêque Sagittaire, fit venir près de lui à Avignon Gondovald, que Gontran-Bozon avait rappelé de Constantinople depuis 582. Gondovald, comme fils de Clotaire, réclamait sa part de l'héritage paternel. Il fut proclamé roi d'Aquitaine à Brives en Limousin (décembre 584), et avec un corps de troupes conduit par Mummolus il s'avança rapidement jusqu'à la Charente. Presque toutes les villes situées entre cette rivière et les Pyrénées lui ouvrirent leurs portes. Mais la réconciliation de Childebert avec le roi de Bourgogne Gontran, et la défection de Didier, comte de Toulouse, mirent fin au succès du prétendant. Mummolus et Gondovald, reculant de la Charente sur la Dordogne, de la Dordogne sur la Garonne, s'enfermèrent dans la cité de Comminges (cité des Comènes). Les généraux de Gontran en firent le siége; voyant qu'ils ne réussissaient pas par la force, ils envoyèrent des messagers à Mummolus et lui offrirent son pardon et celui de ses adhérents pourvu qu'il abandonnât Gondovald. Mummolus, dont la femme et les enfants étaient tombés

au pouvoir de Gontran et qui craignait pour leur vie, ne résista pas aux promesses de pardon. Il livra aux Bourguignons Gondovald, qui périt de la main même de Gontran-Bozon. Mummolus reçut peu après la peine de sa perfidie; il fut tué par l'ordre du roi Gontran. « Telle fut, dit M. Henri Martin, la misérable fin d'un homme qui avait sauvé la Bourgogne, et qui, dans un siècle moins ténébreux, eût compté peut-être entre les grands noms de l'histoire. Mais il est des temps où les dons du génie avortent obscurément dans le chaos universel. Les prodigieuses richesses que Mummolus avait entassées dans les murs d'Avignon furent partagées entre les rois Gontran et Childébert. Gontran donna presque tout son lot aux pauvres et aux églises. On avait trouvé dans Avignon 250 talents d'argent et plus de 30 talents d'or. On racontait que Mummolus avait découvert un trésor enfoui dans des temps inconnus. »

Grégoire de Tours, l. III-VII. — Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. I. — Henri Martin, *Histoire de France*, t. II.

MUN (*Thomas*), économiste anglais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. C'était un marchand de Londres, qui acquit de grandes richesses en faisant le commerce avec les peuples du Levant. Son habileté ou sa probité était bien connue, puisque Ferdinand I[er], grand-duc de Toscane, lui prêta un jour 40,000 couronnes sans intérêt pour l'aider dans une entreprise avec les Turcs. Il est auteur d'un ouvrage fort estimé, qui a pour titre *England's Treasure by foreign trade, or the Balance of our foreign trade is the rule of our treasure* (Londres, 1664, in-8°). Ce traité fut édité par son fils et réimprimé en 1669, 1698, 1700, 1713, 1755 et 1856. On a quelque raison de lui attribuer *A discourse of trade from England to the East Indies* (Londres, 1621, in-4°), signé des initiales T. M. D'après Mun, le moyen le plus sûr d'enrichir l'État, c'est de vendre plus que d'acheter à l'étranger. K.

Macpherson, *Annals of Commerce*. — Mac-Culloch, *Principles of political Economy*.

MUNARI DEGLI ARETUSI (*Pellegrino*) dit *Pellegrino de Modène*, peintre de l'école de Modène, assassiné en 1523. Nous ignorons l'époque de sa naissance, que Vasari et d'autres fixent à l'an 1509. Lanzi, au contraire, dit qu'en 1509, n'ayant encore reçu que les leçons de son père Giovanni, Pellegrino peignit à Modène un tableau qui attestait un véritable talent. Ce fut peu de temps après, sans doute, qu'il se rendit à Rome, où il prit place parmi les élèves de Raphael, qui l'employa aux peintures des loges du Vatican. En 1520 il retourna dans sa patrie, où il ouvrit une académie et où, tant par lui-même que par son élève Giulio Taraschi, il eut une grande influence sur l'école. Il peignit alors pour les églises de Modène plusieurs tableaux vantés par Vasari et Lanzi, mais qui ont disparu pour la plupart. De tous les élèves de Raphael, il fut peut-être celui qui approcha le plus de lui pour ses airs de tête, et par la grâce des poses et du mouvement des figures. Cet artiste eut une fin des plus malheureuses. Un de ses fils ayant tué un de ses camarades dans une querelle, Pellegrino à cette nouvelle accourt pour le secourir et l'empêcher de tomber dans les mains de la justice; il est rencontré par les parents de la victime, qui, à défaut du meurtrier qu'ils n'ont pu atteindre, tournent leur fureur contre lui, et le massacrent. C'est à tort que Tiraboschi donne pour fils à Pellegrino Cesare Munari, qui, d'après la date de sa mort, ne put être que son petit-fils. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Lancillotto, *Cronaca Modenese*. — Vedriani, *Vite de' Pittori Modenesi*. — Tiraboschi, *Notizie degli Artefici Modenesi*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Sossaj, *Modena descritta*.

MUNARI DEGLI ARETUSI (*Cesare*), dit *Cesare Aretusi*, petit-fils du précédent, peintre de l'école de Modène, né dans cette ville, mort en 1612, à Bologne, où il avait obtenu le droit de bourgeoisie. Habile coloriste et heureux imitateur du Corrége, il manquait d'imagination; aussi s'associa-t-il G.-B. Fiorini, chargé de composer les tableaux et les fresques qu'il exécutait. Il reproduisait avec une rare perfection les tableaux des grands maîtres, et il se rendit célèbre par une excellente copie des peintures du Corrége à Saint-Jean de Parme. Il peignait le portrait avec un rare talent, et le musée de Florence possède de lui une belle tête de vieillard à barbe blanche. E. B—N.

Tiraboschi, *Notizie degli Artefici Modenesi*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*.

MUNATIUS PLANCUS. *Voy*. PLANCUS.

MÜNCH (*Ernest-Hermann-Joseph* DE), historien suisse, né à Rheinfelden, le 25 octobre 1798, mort dans cette ville, le 9 juin 1841. Après avoir été greffier du tribunal de Rheinfelden, il occupa pendant deux ans une place de professeur à l'école cantonale d'Aarau, et fut chargé en 1824 d'enseigner à Fribourg en Brisgau les sciences auxiliaires de l'histoire. Nommé en 1828 professeur d'histoire ecclésiastique et de droit canon à Liége, il fut peu de temps après appelé à La Haye comme bibliothécaire, emploi qu'il remplit depuis 1831 à Stuttgard. D'abord partisan de l'opinion libérale, il défendit plus tard la politique absolutiste; en matière de religion, il resta pendant toute sa vie fidèle aux idées de Joseph II. Ses ouvrages sont d'une lecture agréable; mais ils manquent de critique. On a de Münch : *Die Heerzüge des christlichen Europas wider die Osmanen und die Versuche der Griechen zur Freiheit* (Les Expéditions des Chrétiens contre les Osmanlis et les Tentatives des Grecs pour conquérir leur liberté); Bâle, 1822-1826, 5 vol.; — *Die Schicksale der alten und neuen Cortes in Spanien* (Histoire des Cortès espagnoles anciennes et modernes); Stuttgard, 1824-1827, 2 vol.; — *Charitas Pir-*

kheimer, ihre Schwestern und Nichten (Charité Pirkheimer, ses sœurs et ses nièces); Nuremberg, 1826; — *Grundzüge der Geschichte des Repräsentativ-Systems in Portugal* (Principaux traits de l'histoire du système représentatif en Portugal); Leipzig, 1827; — *König Enzio* (Le roi Enzio); Ludwigsbourg, 1827; — *Franz von Sickingen's Thaten* (Les hauts faits de François de Sickingen); Stuttgard, 1827-1829, 3 vol.; — *Vermischte historiche Schriften* (Écrits historiques mêlés); Ludwigsbourg, 1828; — *Geschichte des Hauses und Landes Fürstenberg* (Histoire de la maison et du pays de Furstemberg); Aix-la-Chapelle, 1829-1832, 3 vol.; — *Geschichte des Hauses Nassau-Oranien* (Histoire de la maison de Nassau-Orange); Aix-la-Chapelle, 1831-1833, 3 vol.; — *Das Grossherzogthum Luxemburg in seinen geschichtlichen und staatsrechtlichen Beziehungen* (Le grand-duché de Luxembourg étudié au point de vue de l'histoire et du droit public); La Haye, 1831; — *Erinnerungen an ausgezeichnete Frauen Italiens* (Souvenirs de femmes distinguées de l'Italie); Aix-la-Chapelle, 1831; — *Vollständige Sammlung älterer und neuerer Concordate* (Recueil complet des Concordats anciens et modernes); Leipzig, 1831-1833, 2 vol.; — *Die Fürstinnen des Hauses Burgund-Œstreich in den Niederlanden* (Les princesses de la maison de Bourgogne-Autriche qui ont habité les Pays-Bas); Leipzig, 1832, 2 vol.; — *Allgemeine Geschichte der neuesten Zeit* (Histoire générale des temps modernes); Leipzig, 1833-1835, 6 vol.; — *Historisch-biographische Studien* (Études historiques et biographiques); Stuttgard, 1836, 2 vol.; — *Erinnerungen und Studien eines deutschen Gelehrten* (Souvenirs et Études d'un Savant allemand); Karlsruhe, 1836-1838, 3 vol.; autobiographie de l'auteur; — *Römische Zustände und katholische Kirchenfragen* (État de Rome et Questions au sujet de l'Église catholique); Stuttgard, 1838; — *Paolo Sarpi und sein Kampf mit dem Curialismus und Jesuitismus* (Paolo Sarpi et sa lutte avec la cour de Rome et le jésuitisme); Stuttgard, 1839; — *Denkwürdigkeiten zur politischen Kirchen-und Sittengeschichte der drei letzten Jahrhunderte* (Choses mémorables de l'histoire politique, ecclésiastique et morale des trois derniers siècles); Stuttgard, 1839; — *Denkwürdigkeiten zur Geschichte des Hauses Este und Lothringen im 16 und 17 Jahrhundert* (Choses mémorables de l'histoire de la maison d'Este et de Lorraine aux seizième et dix-septième siècles); Stuttgard, 1840; — *Erinnerungen, Reisebilder und Phantasiegemälde* (Souvenirs, Tableaux de Voyages et Fantaisies); Stuttgard, 1841-1842, 2 vol. Munch a aussi publié une édition des *Œuvres* de Ulric de Hutten; Berlin, 1821-1825, 5 vol.; il a traduit en allemand un *Choix* des écrits de ce célèbre pamphlétaire; Leipzig, 1822-1824, 3 vol.; on lui doit encore une édition des *Epistolæ obscurorum Virorum*; Leipzig, 1827. O.

Conversations-Lexikon. — *Neuer Nekrolog. der Deutschen*, t. XIX.

*MUNCH (*Pierre-André*), historien et philologue norvégien, né à Christiania, le 15 décembre 1810. Fils du prévôt de la cathédrale de Christiania, Édouard Munch, il s'appliqua, après avoir terminé ses études de droit, à des recherches, fécondes en résultats, sur les antiquités des pays du Nord. En 1841 il fut nommé professeur d'histoire à l'université de sa ville natale. On a de lui : *Nordmændenes Gudelære* (Mythologie du Nord); Christiania, 1847; — *Grammaire de l'ancien norvégien*; ibid., 1847 et 1849; — *Grammaire du Langage des Runes*; ibid., 1848; — *Grammaire de la Langue Gothique*; ibid., 1848; — *Historisk geographisk Beskrivelse over Kongerig et Norge i Middelalderen* (Description historique et géographique des royaumes du Nord au moyen âge); ibid., 1849; — *Symbolæ ad historiam antiquiorem rerum norvegicarum*; ibid., 1850; — *Det Norske Folks Historie* (Histoire des Peuples du Nord); ibid., 1853-1859, 3 vol. : les quatre premiers chapitres de cet excellent ouvrage ont été traduits en allemand par Claussen; Lubeck, 1853; — beaucoup de *Mémoires* importants dans des recueils danois et norvégiens. Munch a aussi édité le *Codex diplomaticus monasterii Sancti-Michaelis*; Christiana, 1845; — *L'Ancienne Edda*; Christiana, 1847; et, en commun avec Keyser, le *Norges gande Love*; ibid., 1846-1849, 3 vol.

Son cousin germain, *André* MUNCH, né en 1811, s'est fait connaître par ses poésies lyriques, publiées en deux recueils; Christiania, 1848 et 1850, et dont le fond comme la forme sont des plus remarquables. On a encore de lui : *Sorg og Tröst* (Peine et Consolation); ibid., 1852; et deux tragédies, qui ont été traduites en allemand, *Salomon de Caus* et lord *William Russel*. O.

Conversations-Lexikon.

*MÜNCH-BELLINGHAUSEN (*Édouard-Joachim*, comte DE), homme d'État autrichien, né à Vienne, en 1786. Entré de bonne heure dans l'administration autrichienne, il devint maire de Prague; plus tard il fut un des principaux négociateurs du traité sur la libre navigation sur l'Elbe. Il sut peu à peu gagner la confiance du prince de Metternich, qui l'envoya, en 1823, à Francfort pour y représenter l'Autriche auprès de la Diète germanique. Dans cette position il exerça sur la vie politique de l'Allemagne une influence aussi grande que funeste, par un grand nombre de mesures rétrogrades qu'il proposa ou qu'il fit adopter par la diète. Nommé en 1841 ministre d'État, il se retira dans la vie privée en 1848. O.

Conversations-Lexikon.

* MÜNCH-BELLINGHAUSEN (*Éloi-François-Joseph*, baron DE), neveu du précédent, poëte dramatique allemand, né le 2 avril 1806, à Cracovie. Après avoir terminé ses études de droit, il entra dans l'administration autrichienne. Sur les conseils de son ancien précepteur Enk von der Burg, il commença en 1834 à écrire pour le théâtre. Ses pièces, qui parurent d'abord sous le pseudonyme de *Frédéric de Halm*, eurent en Allemagne, pour la plupart, un grand retentissement. Nommé en 1840 conseiller de régence, il abandonna, cinq ans après, la carrière politique, où le crédit de son oncle lui assurait un avancement rapide, pour accepter l'emploi de conservateur de la bibliothèque de Vienne; depuis 1852 il est membre de l'Académie de cette ville. Voici la liste de ses pièces, qui sont presque toutes des tragédies : *Griseldis*, 1835; — *Der Adept*, 1836; — *Camoëns*, 1837; — *Imelda Lambertazzi*, 1838; — *Ein mildes Urtheil* (Un Jugement doux), 1840; — *König Wamba* (Le roi Wamba); — *Die Pflegetochter* (La Fille adoptive); — *König und Bauer* (Roi et Paysan), 1841: imité de Lope de Véga; — *Der Sohn der Wildniss* (Le Fils du Désert), 1842; — *Sampiero*, 1844; — *Verbot und Befehl* (Défense et Ordre), comédie; — *Maria de Molina*, 1847; — *Eine Königinn* (Une Reine); — *Der Fechter von Ravenna* (Le Gladiateur de Ravenne), 1857; une traduction française en a paru dans la *Revue germanique* (année 1858) : cette pièce excita en Allemagne un enthousiasme général, comme exprimant les aspirations patriotiques de la nation. M. Münch-Bellinghausen a aussi publié : *Gedichte* (Poésies); Stuttgard, 1850; et Vienne, 1857. Plusieurs de ces pièces sont très-belles; dans toutes la forme ne laisse rien à désirer. Les *Œuvres littéraires* de M. Münch-Bellinghausen ont été réunies en 6 vol. in-8°; Vienne, 1856. On a encore de lui : *Ueber die älteren Sammlungen spanischer Dramen* (Sur les plus anciens recueils de drames espagnols); Vienne, 1852.

Julian Schmidt, *Geschichte der deutschen Literatur des neunzehnten Jahrhunderts*. — Saint-René Taillandier, *Histoire de la Jeune Allemagne*.

MÜNCHHAUSEN (1), (*Gerlach-Adolphe*, baron DE), homme d'État allemand, né le 14 octobre 1688, mort le 26 novembre 1770. Après avoir été pendant plusieurs années conseiller à la cour d'appel de Celle et avoir ensuite rempli plusieurs missions importantes, il fut en 1728 nommé membre du conseil de régence de l'électorat de Hanovre. En 1732, peu de temps après la fondation de l'université de Gœttingue, il en fut nommé curateur, emploi qu'il garda jusqu'à sa mort et dans lequel il se montra le protecteur le plus éclairé des lettres. Sous sa direction intelligente, cet établissement acquit bientôt une très-haute réputation. Il fut encore chargé de plusieurs négociations diplomatiques; en 1765 il fut nommé premier ministre; pendant son administration le pays jouit d'une constante prospérité. O.

Pütter, *Geschichte der Universität Göttingen*. — Böhmer, *Parentale in memoriam Munchhusii* (dans les *Opuscula academica* de Heyne, t. I). — Heyne, *Oratio in honorem Munchhusii* (dans le t. II des *Opuscula*). — Hirsching, *Handbuch*.

MÜNCHHAUSEN (*Otton*, baron DE), agronome allemand, de la même famille que le précédent, né en 1716, mort en 1774. Il est auteur d'un recueil intitulé le *Hausvater* (Le Père de famille), Hanovre, 1765-1773, 6 vol. in-8°, et qui a eu une grande influence sur les progrès de l'agriculture en Allemagne. O.

Hirsching, *Handbuch*.

MÜNCHHAUSEN (*Jérôme-Charles-Frédéric*, baron DE), fameux hâbleur allemand, de la même famille que les précédents, né en 1720, à Bodenwerder dans le Hanovre, mort en 1797. De 1737 à 1739, il prit part comme officier de cavalerie aux campagnes des Russes contre les Turcs. De retour dans son pays, il passa le reste de sa vie à raconter ses aventures de guerre, en exagérant d'année en année l'importance de son rôle et ses hauts faits. Ces fanfaronnades furent recueillies par L. Raspe, savant littérateur allemand; il les publia à Londres, en 1735, sous le titre de : *Baron Munchhausen's Narrative of his marvellous Travels and Campaigns in Russia*, en y joignant plusieurs aventures incroyables, extraites de divers ouvrages, tels que les *Facetiæ* de Bebel, les *Deliciæ academicæ* de Lange, etc. Ce livre eut le plus grand succès, et fut réimprimé cinq fois en deux ans; Burger en donna en 1786 une traduction allemande, dont la seconde édition contient de notables additions, dues en partie à Lichtenberg. Une *Suite* aux aventures de Münchhausen fut publiée par Schnorr; Stendal, 1794-1800, 3 vol. Tels sont les divers éléments d'où s'est formé le livre amusant et populaire des *Aventures du baron de Münchhausen*. O.

Ellissen, *Nachricht über den Freiherrn von Münchhausen* (en tête de l'édition des *Aventures*, donnée à Berlin, 1849).

* MÜNCHHAUSEN (*Alexandre*, baron DE), homme d'État allemand, parent du précédent, né en 1813. Entré en 1836 dans l'administration hanovrienne, il fut élu en 1841 membre de la première chambre; en 1847 il devint conseiller de cabinet. En octobre 1850 il fut mis à la tête du ministère; il assista aux conférences de Dresde, où il essayait de modérer les tendances ultra-réactionnaires des gouvernements allemands. Peu de temps après, il défendit avec énergie l'indépendance de son pays vis-à-vis de la diète germanique, qui voulait faire révoquer une loi sur les états provinciaux votée par les chambres. A la fin de 1851, à l'avénement du roi Georges V, il donna sa démission, et rentra dans la vie privée. O.

Conversations-Lexikon.

(1) Il était d'une très-ancienne famille, dont l'histoire a été écrite par Trever.

MUNCZ (*Jean*), mathématicien allemand, né à Blaubeuern, en Bavière, et mort en 1503, à Vienne, où il était chanoine de la cathédrale de Saint-Étienne. Il se livra à l'étude de l'astronomie et de l'astrologie (sciences à peu près synonymes à la fin du quinzième siècle), et il publia quelques ouvrages qui paraissent avoir été alors bien accueillis, mais qui sont aujourd'hui dans l'oubli le plus complet. En voici les titres. *Tabula minutiorum super meridiano Budensi Kalendarium astronomicum cum solitis indicationibus* (Vienne, s. d., in-fol.); — *Astrologica Operatio* (Vienne, s. d., in-4°). G. B.

Denis, *Histoire* (en allemand) *de l'Imprimerie à Vienne*, p. 111, 296, 301.

MUNDANELLA (*Luigi*), médecin italien, né à Brescia, mort vers 1570. Il fut en grande réputation en Italie vers 1540. Directeur du jardin des plantes de Padoue, il se distingua par ses connaissances en botanique; rien ne lui fit plus d'honneur, selon Éloi, que d'avoir senti un des premiers la préférence qu'on devait donner aux ouvrages des médecins grecs sur ceux des Arabes. On a de lui : *Epistolæ medicinales variarum quæstionum et locorum Galeni difficiliorum expositionem continentes;* Bâle, 1538, 1543, 1556, in-4°; réimpr. à Venise et à Lyon; —*Dialogi medicinales X;* Zurich, 1551, in-4°; — *Theatrum Galeni;* Bâle, 1551, 1568, in-fol.; Cologne, 1587, in-fol.; c'est l'ouvrage le plus estimé de l'auteur; — *Epistola ad Josephum Valdanium;* Padoue, 1567, in-8°. P.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine.*

MUNDAY (*Anthony*), littérateur anglais, né en 1553, mort le 10 août 1633, à Londres. Il passa une partie de sa vie à l'étranger; il fit ses études dans un des collèges de Rome, et fut un de ceux qui dénoncèrent en 1582 un complot papiste contre la reine Élisabeth. Dès 1579 il avait débuté dans la carrière des lettres par un petit ouvrage d'imagination intitulé : *The Mirror of Mutabilitie*, qui fut suivi d'un grand nombre de morceaux en vers ou en prose et de quelques traductions. Ces écrits n'offrent plus d'intérêt aujourd'hui. Il n'en est pas de même des pièces de théâtre qu'il a données, au nombre d'une quinzaine; tout irrégulières qu'elles sont, elles offrent des scènes grotesques, des personnages bizarres et des peintures pleines de vigueur et d'entrain. Les suivantes ont été imprimées : *The Downfal of Robert, earl of Huntingdon;* et *The Death of Robert, earl of Huntingdon* (1601), *The Vidow's charm* (1607), et *The firsts part of the Life of sir John Oldcastle* (1600); cette dernière en collaboration avec Drayton, Wilson et Hathwaye. P. L—y.

Collier, *Hist. of English dramatic Poetry.*

* **MUNDT** (*Théodore*), littérateur allemand, né à Potsdam, le 19 septembre 1808. Après avoir étudié à Berlin les belles-lettres, il vécut pendant quelques années à Leipzig; il y écrivit des nouvelles et des articles de critique littéraire, dont la tendance se rattachait aux doctrines de la *Jeune Allemagne*. Il parcourut ensuite une grande partie de l'Europe; en 1839, il s'établit à Berlin, et fut nommé plusieurs années plus tard professeur à l'université de cette ville. Appelé en 1848 à la chaire de littérature générale à Breslau, il devint en 1850 conservateur de la bibliothèque de l'université de Berlin. « M. Th. Mundt, dit M. Saint-René Taillandier, occupe une place considérable dans le mouvement de la Jeune Allemagne; il est peut-être avec M. Wienbarg le plus convaincu de tous ces écrivains. Armé d'une sincérité véhémente que M. Gutzkow n'a jamais connue, porté vers une direction sérieuse qui est interdite à M. Laube, il a représenté plus d'une fois avec éclat les ambitions de la jeunesse. Il a cru, comme M. Wienbarg, à la régénération de l'Allemagne; comme lui, il a cherché ce qui manquait surtout à son école, des principes nettement conçus, des idées à défendre et qui les protégeraient eux-mêmes. Toutefois il y a eu plus d'ardeur que d'originalité dans son esprit, et les idées, auxquelles il demandait une action forte sur la société, n'étaient, il faut le dire, ni très-neuves ni très-fécondes. Ce que M. Mundt voulait surtout, c'était de réhabiliter, comme on dit, la matière, de justifier la chair et ses désirs. Voilà un nouveau reflet des utopies qui tâchaient de se constituer en France vers la même époque, et il est remarquable que les doctrines saint-simoniennes soient encore ce qu'il y a eu de plus clair dans ces théories de la Jeune Allemagne, dans ces systèmes si bruyamment annoncés et dont personne n'a jamais pu découvrir le premier mot..... L'idée à laquelle M. Mundt est le plus attaché, et qu'on retrouve dans tous ses écrits, n'est pas autre chose que ce panthéisme à la fois mystique et sensuel vers lequel les imaginations allemandes se laissent si aisément entraîner. » Les premiers romans de M. Mundt ne sont plus lisibles aujourd'hui; ceux qu'il a écrits plus tard ne sont intéressants que partiellement. Mais il excelle dans les portraits de personnages célèbres contemporains et surtout dans les récits de voyage. « Quand il parcourt la France, l'Italie, la Suisse, dit encore M. Taillandier, quand il jette, à l'occasion des villes qu'il rencontre, des réflexions vives, brillantes, hardies, on est entraîné par l'avidité curieuse de son intelligence. Ses opinions ne sont pas toujours irréprochables; je ne souscrirais pas à tous les jugements qu'il porte; je ne lui accorderais pas le coup d'œil d'un publiciste; mais son ardeur est intéressante, et il y a là ce qui manque tant à M. Gutzkow et à M. Laube, un cœur qui bat, une âme qui cherche. » On a de Mundt : *Madelon;* Leipzig, 1832; — *Das Duett* (Le Duo); Berlin, 1832; — *Der Basilisk*; Leipzig, 1833; — *Moderne Lebenswirren* (Tourbillons de la vie moderne); Leipzig, 1834; — *Madonna*; Leipzig, 1835; — *Kunst der deutschen Prosa* (L'Art de la prose

allemande); Berlin, 1837 et 1843; — *Charakteren und Situationen*; Leipzig, 1837, 2 vol.; — *Spaziergänge und Weltfahrten* (Promenades et Voyages); Altona, 1838-1840, 3 vol.; — *Völkerschau auf Reisen* (Tableaux de Voyages); Stuttgard, 1840; — *Thomas Münzer*; Altona, 1841 et 1843, 3 vol.; — *Geschichte der Literatur der Gegenwart* (Histoire de la Littérature contemporaine); Berlin, 1842 et 1853; — *Geschichte der Gesellschaft* (Histoire de la société); Berlin, 1844, et Leipzig, 1856; — *Carmola*; Hanovre, 1844; — *Æsthetik*; Berlin, 1845; — *Allgemeine Literaturgeschichte* (Histoire générale de la Littérature); Berlin, 1846, 3 vol.; — *Die Götterwelt der alten Volker* (La Mythologie des anciens Peuples); Berlin, 1846 et 1554; — *Dramaturgie*; Berlin, 1847; — *Gesammelte Schriften* (Recueil d'articles); Leipzig, 1847, 2 vol.; — *Mendoza*, Berlin, 1847, 2 vol.; — *Staatsberedtsamkeit der neueren Völker* (L'Éloquence politique des peuples modernes); Berlin, 1848; — *Die Matadore*; Leipzig, 1850, 2 vol.; — *Macchiavelli*, Leipzig, 1851 et 1853; — *Ein deutscher Herzog* (Un Duc allemand); Leipzig, 1853; — *Geschichte der deutschen Stände* (Histoire des Classes de la société allemande); Berlin, 1854; — *Der Kampf um du schwazze Meer* (La Lutte au sujet de la possession de la mer Noire); Brunswick, 1855; — *Krim Girai*; Berlin, 1855; — *Pariser Kaiserskizzen* (Esquisses du Paris impérial); Berlin, 1857, 2 vol.; — *Graf Mirabeau*; Berlin, 1858, 4 vol.; — *Paris und Louis Napoleon* (Paris et Louis-Napoléon); Berlin, 1858, 2 vol.; — *Italiänische Zustände* (État de l'Italie); Berlin, 1859. Mundt a aussi dirigé plusieurs recueils périodiques, tels que les *Dioskuren* (Berlin, 1836-1837); *Der Freihafen* (Le Port franc); Altona, 1838; *Delphin*; Altona, 1837-1838. Enfin il a publié divers écrits politiques. O.

Convers.-Lexik.

* **MUNDT** (*Claire*), connue aussi sous le nom de *Louise* MUHLBACH, romancière allemande, femme du précédent, née à Neubrandebourg, le 2 janvier 1814. Fille du conseiller aulique Müller, elle épousa en 1839 le littérateur Mundt. Douée d'une imagination féconde mais déréglée, elle a écrit un grand nombre de romans, remplis, pour la plupart, de tableaux assez libres; de plus, ils abondent en digressions politiques, dictées par le radicalisme le plus outré. M[me] Mundt a publié : *Glück und Geld* (Bonheur et Argent); Altona, 1842, 2 vol.; — *Justin*; Lepzig, 1843; — *Gisela*; Altona, 1844; — *Eva*; Berlin, 1844, 2 vol.; — *Nach der Hochzeit* (Après la noce); Leipzig, 1844, 2 vol.; — *Novellen*; Leipzig, 1845; — *Ein Roman in Berlin* (Un Roman à Berlin); Berlin, 1846, 3 vol.; — *Hofgeschichten* (Histoires de Cour); Berlin, 1847, 3 vol.; — *Die Tochter einer Kaiserin* (La Fille d'une Impératrice); Berlin, 1848, 2 vol.; — *Aphra Besn*; Berlin, 1849, 3 vol.; — *Johann Gotzkowsky*; Berlin, 1850, 3 vol.; — *Friedrich der Grosse und sein Hof*; Berlin, 1853, 1857 et 1858, 3 vol.; — *Welt und Bühne* (Le Monde et le Théâtre); Berlin, 1854, 2 vol.; — *Berlin und Sanssouci*; Berlin, 1854, 4 vol.; — *Historisches Bilderbuch* (Album historique); Berlin, 1855, 2 vol.; — *Köningínn Hortense* (La reine Hortense); Berlin, 1856 et 1857, 2 vol.; — *Historische Charakterbilder* (Caractères historiques); Berlin, 1857, 2 vol.; — *Kaiser Joseph II und sein Hof* (L'empereur Joseph II et sa cour); Berlin, 1857, 12 vol.; — *König Heinrich VIII und sein Hof* (Le roi Henri VIII et sa Cour); Berlin, 1858, 2 vol.; — *Napoléon in Deutschland* (Napoléon en Allemagne); Berlin, 1858, 12 vol. O.

Conversations-Lexikon.

MUNGO PARK. *Voy.* PARK.

MUNIER (*Étienne*), ingénieur français, né le 7 décembre 1732, à Vesoul, mort le 17 septembre 1820, à Angoulême. Après avoir passé trois ans à l'école des ponts et chaussées sous la direction de Perronet, il fut envoyé comme ingénieur à Angoulême, où il resta jusqu'en 1786. Nommé à cette date ingénieur en chef, il en exerça les fonctions à Paris, puis à Angoulème. En 1809, il prit sa retraite. On a de lui : *Essai d'une Méthode générale propre à étendre les connaissances des voyageurs*; Paris, 1779, 2 vol. in-8°; c'est un recueil d'observations relatives à l'histoire, à la répartition des impôts, au commerce, aux sciences, aux arts et à la culture des terres; — *Nouvelle Géographie, contenant un précis historique de l'origine des divers peuples*; Paris, an XI (1803), 2 vol. in-8°; — *Observations sur les dix-neuf articles proposés à l'examen des cultivateurs par la Société impériale d'Agriculture de la Seine*; Angoulême, 1813, in-4°: mémoire auquel cette société avait en 1812 décerné une médaille d'or. P. L.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1822.

MUNK (*Han*), navigateur danois, né vers 1589, mort sur l'océan Glacial arctique, le 3 juin 1628. Il possédait la réputation d'un habile marin, lorsque après une expédition sans succès de Robert Fotherby, il fut chargé en 1619, par le roi de Danemark, Christian IV, de faire des découvertes dans le nord et surtout d'y chercher un passage au nord-ouest pour arriver aux Indes. Il devait essayer de rejoindre le Groenland oriental, en faisant le tour du pôle arctique. Munk partit avec deux bâtiments montés par soixante-quatre hommes d'équipage. Il remonta le détroit de Davis, et pénétra dans la baie d'Hudson. Cédant à une manie commune à beaucoup de navigateurs, il changea tous les noms de cette partie du globe. C'est ainsi qu'il appela la baie de Baffin et les autres eaux qui baignent le Groenland *mare Christianeum* et débaptisa toutes les îles reconnues par ses de-

vanciers. Il hiverna dans le Chesterfield-Inlet (1), qu'il nomma *Havre d'hiver de Munk*, et reconnut les terres environnantes, auxquelles il imposa la dénomination de *Nouveau Danemark*. Il avait fait construire des cabanes pour lui et ses hommes, et, le gibier abondant, il passa plusieurs semaines à l'abri de la famine. Mais tout à coup le froid prit une intensité rare, même dans ces parages. La bière, le vin, l'eau-de-vie gelèrent dans les tonneaux, qu'ils firent éclater. Les animaux disparurent, le biscuit et les autres provisions s'épuisèrent, et pour comble de malheur, le scorbut atteignit presque tous les compagnons de Munk. Lorsqu'au printemps les oiseaux revinrent, les navigateurs se trouvaient si affaiblis qu'aucun d'eux ne put profiter des ressources que leur offraient d'innombrables troupes de canards et de perdrix qui voltigeaient autour d'eux. Soumis au supplice de Tantale, ceux que la famine et la maladie avaient épargnés mirent eux-mêmes un terme à leurs souffrances. Munk, resté seul dans sa hutte, et torturé par la faim, tenta un dernier effort; il se traîna jusqu'à une cabane voisine, où il trouva deux de ses marins qui luttaient encore contre la mort. Ils s'encouragèrent mutuellement, et, écartant la neige, ils trouvèrent des racines, qu'ils mangèrent. Ranimés par ces débris de végétaux, au bout de quelques jours, ils purent prendre des oiseaux et des poissons. Ils parvinrent à réparer leur plus petit bâtiment, mirent à la voile, repassèrent le détroit d'Hudson, et après une traversée toute providentielle, atterrirent en Norvège, le 25 septembre 1620. Des soixante-quatre hommes que Munk avait emmenés avec lui, il n'en ramena que deux (2).

Il sollicita aussitôt le commandement d'une nouvelle expédition. Ses aventures avaient excité un vif intérêt. Sa demande fut accueillie avec empressement; une souscription fut ouverte et dépassa bientôt le chiffre des dépenses nécessaires pour l'entreprise. Dans une dernière audience, Christian IV lui recommanda plus de prudence que dans son précédent voyage et parut l'accuser de la mort de ses compagnons. Munk répliqua avec une telle vivacité que le roi, oubliant toute dignité, le frappa de sa canne. Cet outrage fut mortel pour le marin, qui s'embarqua le cœur brisé par la honte et la colère. Il mourut en mer peu de temps après, sans avoir fait de nouvelles découvertes. Il a laissé la relation de son premier voyage; Copenhague, 1623, in-4°. Dans ses deux expéditions Munk ne paraît pas avoir dépassé le 69° de lat. nord.

A. de L.

Frédéric Lacroix, *Régions circompolaires* dans *L'Univers Pittoresque*.

*MUNK (*Salomon*), savant orientaliste allemand, né en 1802, à Glogau. D'origine juive, il étudia à Berlin et à Bonn la philosophie et les langues orientales, auxquelles il s'initia plus amplement à Paris, sous des maîtres tels que Sacy et Chézy. Nommé, en 1840, un des conservateurs des manuscrits orientaux à la Bibliothèque impériale de Paris, il fit en cette année un voyage en Égypte, d'où il rapporta plusieurs précieux manuscrits arabes. La faiblesse croissante de sa vue l'obligea, en 1852, de résigner sa place à la Bibliothèque. M. Munk a été élu en 1860 membre de l'Académie des Inscriptions en remplacement de Le Bas. On a de lui : *Réflexions sur le Culte des anciens Hébreux dans ses rapports avec les autres cultes de l'antiquité*; Paris, 1833; — *Notice sur Rabbi Saadia Gaon*; Paris, 1838 : reproduit dans le tome IX de la *Bible* de Cahen; — *Commentaire de Rabbi Tan' houm de Jérusalem sur le livre de Habakkouk, publié en arabe, avec traduction française et notes*; Paris, 1843, in-8°; — *Palestine*; Paris, 1848, dans la collection de l'*Univers pittoresque*, publiée par MM. Firmin Didot; — *La Philosophie chez les Juifs*; Paris, 1848, in-8°; — *Notice sur Aboul-Walid-Merwan*; Paris, 1851; — *Mélanges de Philosophie juive et arabe, renfermant des extraits de* La Source de vie *d'Ibn-Gebirol, traduits en français, avec un mémoire sur la vie et les écrits d'Ibn-Gebirol et des notices sur les principaux philosophes arabes*; Paris, 1857-1859, 2 parties, in-8°. Dans le *Journal Asiatique*, M. Munk a publié entre autres : *Notice sur Joseph ben-Jehouda, disciple de Maïmonide*; — *Mémoire sur une inscription phénicienne découverte à Marseille*; — *Notice sur le grammairien Juda ben-Djannah, connu sous le nom* d'Abouwalid, et sur d'autres grammairiens juifs antérieurs au dixième siècle. M. Munk a aussi inséré beaucoup d'articles dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques* et dans le *Dictionnaire de la Conversation*. Enfin, il a fait paraître une édition de la première partie du *Moré néboruhim* de Maïmonide, avec une traduction française et des notes; Paris, 1856, in-8°.

O.

Conversations-Lexikon.

MÜNNICH (*Burcard-Christophe*, comte de), célèbre général et homme d'État russe, d'origine allemande, né le 20 mai 1683, à Neuhundorf près d'Oldembourg, mort à Saint-Pétersbourg, le 16 octobre 1767. Il était fils d'Antoine Gunther de Münnich, gentilhomme qui, après avoir quitté le service danois avec le grade de lieutenant-colonel, avait été nommé inspecteur général des digues des comtés d'Oldembourg et de Delmenhorst. Sous la direction de son père, il étudia le

(1) Grand golfe de la mer d'Hudson, qui s'avance à quarante kil. dans les terres septentrionales de la Nouvelle-Galles du Nord (*New Wales* ou *West-Main*).

(2) On a accusé Munk et ses deux compagnons de s'être nourris des cadavres de leurs camarades plus faibles, durant la traversée qu'ils avaient à faire pour regagner leur patrie, traversée qui paraît impossible, à trois hommes épuisés, sur une mer aussi orageuse, aussi difficile que l'océan Arctique. Rien n'a prouvé pourtant cette d'antropophagie, rendu au surplus presqu'excusable par la détresse inouïe où se trouvaient ces malheureux.

latin, le français, les mathématiques et l'art des travaux hydrauliques. A l'âge de seize ans, il se rendit en France, où il obtint une place d'ingénieur dans l'armée d'Alsace; mais peu de temps après, à la nouvelle qu'il aurait à combattre ses compatriotes, il donna sa démission, et retourna dans son pays. Nommé en 1701 capitaine dans l'armée de Hesse-Darmstadt, il assista l'année suivante au siége de Landau. Il alla ensuite trouver son père, qui, devenu dans l'intervalle conseiller intime du prince d'Ostfrise, lui fit donner l'emploi d'ingénieur en chef de ce pays. En 1706, entraîné par son goût pour la guerre, il reprit du service dans l'armée du landgrave de Hesse, qui allait rejoindre en Italie le prince Eugène. Il reçut le grade de major de la garde à pied; après avoir pris part à la bataille de Castiglione et à la prise de plusieurs forteresses, il passa en Flandre, assista à la bataille d'Oudenarde, et se trouva au siége des principales villes de ce pays. Il se distingua à Malplaquet et fut nommé lieutenant-colonel. En 1712 il fut blessé à Denain et fait prisonnier; pendant sa captivité il fit la connaissance de Fénelon; il se plut toujours à rappeler l'accueil que lui avait fait l'illustre prélat. Rendu à la liberté en 1713, il reçut le grade de colonel. Pendant les années suivantes, il dirigea la construction des écluses de Carlshaven et du canal de Grabenstein. En 1716, après la paix d'Utrecht, il entra dans l'armée d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, qui distingua bientôt ses talents et le nomma général major et inspecteur général de l'armée polonaise; et un peu plus tard commandant de la garde. La confiance que lui accordait le roi lui valut de la part du comte de Fleming une suite de tracasseries, qui le firent renoncer au service de Pologne. Pierre le Grand, auquel il avait présenté un nouveau système de fortifications, imaginé par lui, lui avait proposé la place d'ingénieur général avec le grade de lieutenant général. Sur cette promesse, Münnich se rendit, en février 1721, à Saint-Pétersbourg; son extérieur jeune et ses manières polies ne satisfirent pas le czar, qui aimait à trouver dans un militaire un air rébarbatif. Voulant éprouver les connaissances de Münnich, Pierre le chargea de dresser des plans pour les fortifications de Cronstadt et de Riga; bien qu'il fût content du travail de Münnich, il hésitait encore, dans la crainte de froisser d'anciens généraux, à lui donner l'emploi qu'il lui avait fait offrir, lorsqu'un incident secondaire l'y décida. Pierre désirait beaucoup avoir le plan du beau clocher de l'église Saint-Pierre de Riga, qui venait d'être consumé par le feu; or il se trouva qu'il n'en existait qu'un seul, dessiné par Münnich quelques jours avant l'incendie. Pierre le lui demanda et en récompense lui fit accorder la patente si longtemps attendue de lieutenant général.

En 1723 Münnich reçut la mission de continuer les travaux commencés par Pisarew, le protégé de Mentzikoff, pour unir, par le grand canal de Ladoga, la Wolchowa à la Newa; sous sa direction énergique et intelligente, cette œuvre, où Pisarew avait apporté la plus grande négligence, avança rapidement, à la grande satisfaction du czar, qui dit à ce propos : « Je n'ai pas encore eu à mon service un étranger qui, comme Münnich, se soit entendu à concevoir de grandes entreprises et à les exécuter ». Après la mort de Pierre, Münnich sut se maintenir en crédit malgré la haine que lui avait vouée Mentzikoff, et avec l'aide des vingt-cinq mille travailleurs mis à sa disposition, il poussa avec tant d'ardeur la confection du canal, que, le 12 juin 1728, la navigation put y être ouverte. En récompense de ce service, il fut créé comte, et reçut de Pierre II les gouvernements de l'Ingrie, de la Carélie et de la Finlande.

En 1730 à l'avénement d'Anna Iwanowna, Münnich entra tout à fait en faveur; lui, Ostermann et Biren se partageaient la confiance de la czarine, qui le plaça à la tête de l'administration de la guerre et le nomma général feld-maréchal de ses armées. Il apporta dans l'organisation militaire des changements importants et qui reçurent l'approbation du prince Eugène; entre autres, il fonda une académie pour former de jeunes officiers. En 1732 il termina entièrement le canal de Ladoga; toute la cour assista à la pompeuse inauguration de cette œuvre grandiose. L'influence croissante que Münnich exerçait sur les affaires donna de l'ombrage à Ostermann, qui sut habilement le rendre suspect à Biren, comme un homme qui voulait capter pour lui seul la faveur de la czarine. En réunissant leurs efforts, ces deux ministres parvinrent à faire éloigner leur rival; en 1734 Münnich fut chargé d'aller presser le siége de Dantzig, ville qui s'était déclarée pour Stanislas Leczinski, que la Russie cherchait à exclure du trône de Pologne, même par les armes. Ses mesures énergiques obtinrent en peu de temps la reddition de la place; il pacifia ensuite toute la Pologne, et lui fit reconnaître pour roi le candidat russe, l'électeur de Saxe.

En l'automne 1735, Münnich fut envoyé en Ukraine pour prendre le commandement de l'armée qui devait combattre le khan tartare Kaplan Gheraï. Après avoir fait, avec son activité accoutumée, tous ses préparatifs pour un vaste plan de campagne, il investit, en mars 1736, la forteresse d'Azof, et se mit ensuite en route avec l'armée principale, forte de cinquante-quatre mille hommes, pour conquérir la Crimée. L'entreprise était des plus difficiles; il fallait traverser de longues steppes arides, et cela au milieu des attaques incessantes des Tartares, qui ne manquaient pas de profiter des embarras causés par les quatre-vingt mille chariots, qui transportaient les provisions calculées pour deux mois. On arriva cependant sans trop d'encombre devant l'isthme qui joint la presqu'île de Crimée

au continent. Là les Russes se trouvèrent arrêtés par un profond fossé, protégé par six tours garnies d'artillerie et par la forteresse de Pérécop. Mais par une fausse attaque, habilement concertée, Münnich emporta facilement le fossé, mit en déroute les Tartares consternés en voyant tomber si vite les lignes qu'ils croyaient imprenables, et deux jours après (30 mai), il obtint la capitulation de Pérécop. Contrairement à l'avis de ses généraux, qui, sous le prétexte qu'on n'avait plus de vivres que pour huit jours, demandaient qu'on s'établît dans un camp retranché et qu'on fît ravager le pays par des partisans, Münnich résolut de s'avancer avec le gros de l'armée, qui se mit en marche le 6 juin. Les Tartares profitèrent des nombreux avantages que leur offrait le terrain pour harceler continuellement les Russes. Münnich chargea alors le général Hein d'aller avec un fort détachement surprendre les ennemis dans leur camp; par suite de sa négligence, Hein échoua dans sa mission. Münnich, d'une sévérité inflexible sur ce qui tenait à la discipline, le fit dégrader et le condamna à servir, sa vie durant, comme simple dragon dans la milice. Cet acte exaspéra les autres généraux déjà indisposés contre les opérations de leur chef; ils entretinrent avec soin le mécontentement des soldats qui commençaient à éprouver de grandes privations. Münnich n'en persévéra pas moins dans son projet, et après dix jours de fatigues, il arriva à Koslow, principale place de commerce du pays. Elle avait été abandonnée par les Tartares; les Russes y firent un butin considérable, et se virent de nouveau approvisionnés pour longtemps. Ils continuèrent de marcher en avant, et le 27 juin ils atteignirent le dangereux défilé, situé devant Baktschi-Saraï, la belle résidence des khans. Le soir, Münnich, à la tête de l'élite de ses soldats, pénétra sans avoir été aperçu jusqu'au camp des Tartares et les mit bientôt en pleine déroute. La ville fut pillée et ensuite entièrement brûlée ainsi que Ak-Metschet, aujourd'hui Simphéropol. Malgré ces brillants succès, les troupes murmuraient de nouveau contre leur chef, qui s'apprêtait à marcher sur Kaffa; les chaleurs excessives avaient causé de graves maladies, dont le tiers de l'armée était atteint. Le prince de Hesse-Hombourg, un des généraux les plus hostiles à Münnich, envoya secrètement à Biren une lettre où il rendait le feldmaréchal responsable des souffrances des soldats, qu'il dépeignait sous les plus sombres couleurs. La cour ne donna aucune suite à cette dénonciation; mais Münnich recula de lui-même devant la sourde colère de l'armée, et reprit le chemin de la Russie, après avoir détruit les lignes de Pérécop. La campagne avait coûté trente mille hommes; mais elle avait été des plus glorieuses. Münnich, dont les lieutenants avaient pris Azof et Kinburn, fut récompensé par un don de terres considérable, et fut chargé de tout préparer pour continuer la guerre à outrance. Ne voulant pas affaiblir son armée, il fit rejeter la demande de l'Autriche, qui, étant aussi entrée en lutte avec les Turcs, désirait qu'un corps auxiliaire russe fût envoyé en Hongrie. Le 6 mai 1737, il passa le Dniéper avec soixante-dix mille hommes, et le 10 juillet, après avoir longtemps trompé l'ennemi sur le but de sa marche, il atteignit la forte place d'Oczakow, défendue par vingt mille hommes et cent bouches à feu. Par la négligence du prince Trubetzkoi, les Russes manquaient de plusieurs parties essentielles du matériel de siége, que Münnich avait ordonné d'amener par le Dniéper. Dans cette position critique, Münnich ne désespéra pas; après avoir vigoureusement repoussé une sortie de la garnison, il cerna la ville, et la fit bombarder sans relâche; le lendemain déjà il tenta l'assaut. Quoique dépourvus d'échelles, les Russes, animés par leur intrépide chef, essayèrent pendant deux heures, mais en vain, de pénétrer dans le chemin couvert; à la fin ils se retirèrent précipitamment dans les redoutes qu'ils avaient occupées la veille. Si à ce moment les Turcs avaient profité du désordre de leurs ennemis, ils auraient pu leur faire éprouver une cruelle défaite; mais ils étaient préoccupés des progrès de l'incendie allumé par les bombes. Au moment où Münnich, ayant rallié ses troupes, les ramenait devant le fossé, un terrible fracas se fit entendre; le grand magasin de poudre venait de sauter : plus de six mille hommes furent ensevelis sous les décombres; une grande partie de la ville était détruite. Sans cet incident, qui amena immédiatement la reddition de la place, l'empressement du Münnich à commencer le siége, avec de trop faibles moyens, aurait pu compromettre toute la campagne; c'est au moins l'avis du général Manstein, qui, dans ses *Mémoires*, donne sur la prise d'Oczakow de curieux détails, qu'il tenait de la bouche du maréchal Lœwendal, présent à cette affaire. D'un autre côté, il faut dire qu'en ordonnant cet assaut, d'une témérité presque folle et auquel les Turcs ne pouvaient s'attendre, Münnich se mit à l'abri du jeu des mines, dont l'ennemi avait remis l'achèvement au lendemain. Münnich fit immédiatement réparer et agrandir les fortifications de la ville; il y laissa une forte garnison sous le commandement de Staffeln, et revint en Ukraine, où il fut rejoint par Lascy, qui, d'après ses ordres, avait de nouveau dévasté la Crimée.

Bien que sa mésintelligence avec la cour de Vienne fût très-grande, il refusa d'appuyer les propositions avantageuses du divan pour une paix séparée. En 1738 il s'avança avec cinquante-cinq mille hommes au delà du Bog, et arriva au commencement d'août, après une marche pénible, aux bords du Dniester. Mais il trouva en face de lui l'armée turque fortement retranchée sur la rive opposée du fleuve; malgré toute sa bravoure,

il n'osa pas tenter le passage, d'autant moins que son armée avait été très-fatiguée par les attaques incessantes des Tartares. Cependant, à l'instigation de l'Autriche, la czarine lui fit intimer l'ordre de traverser le Dniester, et de s'emparer de Bender ou de Choczim. Mais sur l'avis unanime de son conseil de guerre, que même en sacrifiant la moitié de l'armée on ne pouvait espérer un succès, il rentra en Ukraine; il y trouva la garnison laissée par lui à Oczakow, qui, après avoir repoussé victorieusement une attaque formidable des Turcs, avait été obligée par la peste d'évacuer cette place. Ce ne fut que par suite des excellentes dispositions de Münnich que l'épidémie, qui avait suivi les Russes, fut promptement arrêtée.

Décidé à réparer cette suite d'échecs, Münnich reprit l'offensive l'année suivante; il traversa avec soixante-cinq mille hommes une grande partie de la Pologne, sans s'inquiéter de la neutralité de ce pays; le 29 juillet il arriva sur les bords du Dniester, avec vingt mille hommes, qui, débarassés de tout bagage, avaient pris l'avance sur le reste de l'armée. Il s'établit immédiatement sur l'autre rive, où il fut rejoint, le 10 août, par ses autres troupes. Il s'avança alors sur la Moldavie, résolu de venger l'affront que vingt-huit ans auparavant les armes russes y avaient subi. Le séraskier Vély-Pacha, envoyé à sa rencontre avec quatre-vingt mille hommes, le laissa pénétrer à travers les dangereux défilés de Tzernanza, sans essayer même de l'arrêter; son plan était d'attirer les Russes le plus avant possible pour les détruire par la disette et des escarmouches continuelles. Cependant, cédant au désir de ses troupes, il s'arrêta près du village de Stawutschane, prêt à accepter une bataille générale. Retranché fortement sur une hauteur, il prit toutes ses dispositions pour envelopper de toutes parts l'armée ennemie. Münnich n'hésita pas à venir l'attaquer malgré sa formidable position; cependant il ne se dissimulait pas qu'une défaite rendrait pleinement courage aux Suédois et aux Polonais, qui ne demandaient qu'une occasion pour se venger de l'oppression moscovite, et qu'il tenait en ses mains le sort de l'empire russe. Aussi observa-t-il avec toute la perspicacité de son coup d'œil perçant, qui lui avait valu le surnom de *Faucon*, les avantages qu'il pouvait tirer du terrain; il remarqua que le côté gauche du camp turc n'avait pas été muni d'ouvrages, comme étant défendu naturellement par le cours de la Schulanetz et par des marais réputés impraticables; c'est par là qu'il s'apprêta à aborder l'ennemi. Le 28 août il commença, pour le tromper, une fausse attaque sur la droite; mais vers midi il se porta à la hâte avec toute son armée vers les marais, qu'il fit combler à l'instant avec des gabions et des madriers; plus de vingt ponts furent jetés sur la Schulanetz; et les Russes atteignirent le côté non fortifié du camp, avant que les Turcs, déconcertés, eussent songé à s'y opposer. Gagnant de plus en plus du terrain, il repoussa, avec l'aide de son artillerie supérieure, une attaque désespérée de vingt mille janissaires accourus de l'aile droite. Ce succès détermina la déroute des Turcs, qui abandonnèrent aux vainqueurs un immense butin. Le lendemain Münnich marcha sur Choczim, qui se rendit à la première sommation. Il passa le Pruth, et fut bientôt maître de toute la Moldavie. Tout à coup il se vit arrêté au milieu de ses brillants succès par la paix honteuse conclue par l'Autriche avec la Porte. Biren, jaloux des glorieux exploits de Münnich, persuada à la czarine que la Russie n'était pas en état de porter seule le poids de la guerre; et il fit accepter les conditions d'accommodement, très-désavantageuses, offertes par le Divan. Les Russes rendirent presque toutes leurs conquêtes et s'engagèrent à ne pas tenir de vaisseaux sur la mer Noire ni sur celle d'Azof. Si le fruit des victoires éclatantes de Münnich, dont la gloire était devenue européenne, dut paraître minime, elles n'en eurent pas moins le résultat immense d'avoir appris pour la première fois aux Russes à mépriser la puissance ottomane, qu'ils avaient jusqu'alors tant redoutée.

De retour à Saint-Pétersbourg, Münnich reçut, entre autres marques de la reconnaissance d'Anne, le commandement du régiment Préobraschenskoï, fameux par le rôle qu'il a joué dans les révolutions de palais. Lorsque, peu de temps après, il fut consulté par la czarine mourante sur la question de la régence pendant la minorité d'Ivan, Münnich fut un de ceux qui opinèrent pour Biren; il espérait que le favori, n'ayant pas des goûts militaires, le laisserait maître de l'armée; de plus, il sentait que devant l'irritation croissante du parti national russe, les étrangers, pour se maintenir au pouvoir, devaient pour le moment oublier leurs anciens ressentiments. Biren ne fut pas aussi clairvoyant; une fois investi de la régence, il laissa entrevoir qu'il ne cherchait qu'un prétexte pour écarter Münnich de toute participation aux affaires. Münnich se rapprocha alors de la princesse Anne, mère du jeune Ivan; il se borna d'abord à aigrir son inimitié contre Biren, qui l'abreuvait elle et son mari, le duc de Brunswick, de toutes sortes d'humiliations. Le 20 novembre (1740) au soir, il lui annonça subitement qu'il était prêt à la débarrasser de la tyrannie du régent. D'abord stupéfaite d'une résolution aussi soudaine, elle l'autorisa à agir en son nom comme il l'entendrait. Il alla passer la soirée chez Biren, et rentra se coucher à dix heures; à deux heures du matin il se releva, manda son aide-de-camp Manstein, et s'entendit avec lui sur les mesures à prendre pour se saisir du régent. Il se rendit ensuite auprès de la princesse. Après qu'elle eut, à sa demande, donné aux officiers de la garde l'ordre d'arrêter Biren, il chargea Manstein de s'assurer de la personne du régent, ce qui eut lieu sans difficulté, parce que le régiment Préobraschenskoï, dont Münnich

avait le commandement, était de garde ce jour-là. Immédiatement Anne fut proclamée grande-duchesse de Russie; le gouvernement fut remis entre ses mains. « Münnich, dit l'auteur de *La Cour de Russie il y a cent ans* (Paris, 1858), avait seul conçu et exécuté ce coup de main. Il n'avait point eu de confident dans cette audacieuse entreprise, où il risquait sa tête; tout l'honneur lui en revenait. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'avait travaillé que pour des ingrats. Le duc de Brunswick, poussé par Ostermann, qui était jaloux de la toute-puissance de Münnich et ne pouvait s'accoutumer à l'idée d'avoir un supérieur, dont les talents l'effaçaient, se plaignait amèrement de n'avoir que le vain titre de généralissime, d'être peu consulté et considéré, tandis que Münnich faisait tout et était en réalité le véritable et l'unique chef de l'armée. Finch, l'ambassadeur anglais, écrivait le 10 février 1741 : « Le prince a dit qu'il avait de grandes obligations au feld-maréchal, mais qu'il ne s'en suivait pas qu'il dût jouer le rôle de grand-vizir; et, s'il continuait à n'écouter que son ambition désordonnée et la violence naturelle de son caractère, il pourrait bien se perdre par sa propre folie. » Quelques semaines après, moins de trois mois après cette révolution, dont il avait été l'unique artisan, Münnich était dépouillé de sa place de premier ministre et de toutes ses charges militaires : il tombait dans le néant, lui qui depuis tant d'années avait été si puissant. » Sa famille cependant ne fut pas enveloppée dans sa disgrâce, et on le laissa même tranquillement à Saint-Pétersbourg. Si la régente pouvait se croire dispensée de reconnaissance envers lui, parce qu'il avait renversé Biren plutôt par ambition que par attachement pour elle, elle commit néanmoins une faute en l'écartant des affaires; avec sa vigilance prévoyante, il aurait assurément empêché la princesse Élisabeth de s'emparer du pouvoir, comme cela eut lieu peu de temps après. Cette nouvelle révolution, qui était le réveil de l'esprit national si longtemps comprimé, mit fin au règne des étrangers, qui avaient apporté en Russie la civilisation; objet de la haine populaire, ils furent les uns expulsés, les autres jetés en prison. Münnich fut de ces derniers; après une procédure inique, il fut condamné à être écartelé. Lorsqu'on le conduisit au lieu du supplice, il montra, au rapport de Finch, la contenance la plus ferme et la plus insouciante, comme s'il eût été à la tête d'une armée. Depuis le commencement du procès on ne l'avait jamais vu témoigner la moindre crainte ou inquiétude. Lorsqu'il fut arrivé devant l'échafaud, on lui annonça qu'Élisabeth commuait sa peine en un exil perpétuel. Il fut transporté à Pélim en Sibérie, et il reçut pour prison la maison qui avait été élevée sur ses plans, dit-on, pour Biren. Ce dernier venait d'être autorisé à quitter Pélim et à aller résider à Jaroslaw. Les traîneaux des deux disgraciés se rencontrèrent dans un des faubourgs de Kasan. Ils furent obligés de rester quelque temps en présence au passage d'un pont. Biren et Münnich se reconnurent, et se saluèrent; ils se séparèrent sans s'être dit un mot. Mais que de réflexions dut faire naître chez l'un et chez l'autre cette courte entrevue. Münnich resta pendant vingt ans en Sibérie, au milieu des plus grandes privations, augmentées par l'avidité de l'officier chargé de veiller à son entretien, et qui gardait pour lui une partie de la somme, déjà minime, destinée à cet effet. Il avait été accompagné par sa femme, son chapelain Martens et quelques domestiques allemands. Sa distraction était de cultiver un petit jardin; il s'occupait aussi à rédiger plusieurs projets, pour améliorer l'administration de l'empire; il les envoya au sénat. Les vaiwodes des provinces voisines, qui en furent informés, commencèrent à le redouter, comme s'il eût été gouverneur de Sibérie; il mit à profit cette terreur salutaire, et en menaçant ces employés de les dénoncer à la cour, il parvint à prévenir plus d'un abus. En 1762, à l'événement de Pierre III, il fut rappelé de l'exil; le czar lui fit l'accueil le plus bienveillant et lui rendit son grade de général feld-maréchal.

Münnich, reconnaissant, fit tous ses efforts pour sauver ce malheureux prince, lors de la révolte générale qui éclata contre lui peu de temps après; mais ses sages conseils ne furent pas suivis. Ce ne fut que lorsque tout fut perdu que Münnich alla se présenter devant la nouvelle souveraine Catherine II. « Vous avez voulu combattre contre moi », lui dit-elle. — « Oui, madame, répondit-il sans se troubler; pouvais-je moins faire pour celui qui m'a délivré de ma captivité. » Catherine eut assez de grandeur d'âme pour ne pas lui faire un crime de sa fidélité à son devoir; et elle lui témoigna constamment la plus grande faveur. Elle aimait à le consulter sur les grandes affaires; et il sut lui faire partager son projet favori d'enlever à la Turquie ses possessions en Europe. Il dirigea aussi avec une ardeur toute juvénile la construction d'un grand port près de Revel; mais il n'eut pas la joie d'achever cette entreprise, qui fut abandonnée peu de temps après sa mort. Cet événement eut lieu avant qu'il eût obtenu de Catherine l'autorisation de se retirer dans son pays natal, pour lequel il avait gardé une grande affection. Il y possédait des terres considérables; dans sa correspondance avec la personne chargée de les administrer, il s'informait du jardin où il avait cultivé des roses et cueilli des groseilles, et il rappelait avec plaisir les premières années de sa jeunesse. « Münnich, a dit Frédéric le Grand, avait les vertus et les vices des grands capitaines; habile, entreprenant, heureux, mais fier, superbe, ambitieux et quelquefois trop despotique, et sacrifiant la vie de ses soldats à sa réputation. Lascy, Keith, Lœwendahl et d'autres habiles généraux se formèrent à son école. » Il

rachetait en partie ses défauts par sa bienfaisance, et par le soin qu'il prenait pour faire avancer la culture des sciences et des lettres. « Si Münnich n'est pas un des enfants de l'empire de Russie, dit Catherine II, il en est un des pères. » Il a écrit une *Ébauche pour donner une idée de la forme du gouvernement de la Russie;* Copenhague, 1774, in-8°. E. GRÉGOIRE.

Halem, *Leben Münnichs* (dans *Geschichte und Politik* de Woltmann; traduit en français; Paris, 1807). — Hempel, *Leben Münnichs* (Brême, 1742). — Busching, *Ueber Münnich* (dans son *Magazin*, t. III et XVI). — Döring, *Russland Helden*. — Rulhière, *Anecdotes*. — Manstein, *Mémoires*. — Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*.

MUNNIKS (*Jean*), anatomiste hollandais, né le 16 octobre 1652, à Utrecht, où il est mort, le 10 juin 1711. Fils d'un apothicaire, il s'adonna à l'étude de la médecine, fut reçu docteur à Utrecht, et professa dans l'université de cette ville l'anatomie, la médecine et la botanique. On a de lui : *Tractatus de Urinis earumdemque inspectione;* Utrecht, 1674, 1683, in-12; on a reproché à ce médecin, dans un libelle intitulé *Uromanticus castratus*, d'avoir tiré la matière de cette dissertation d'un livre écrit en français; — *Chirurgia ad praxin hodiernam adornata;* Utrecht, 1689, in-4°; Francfort, 1691, in-8°; Amst., 1715, in-4°; trad. en hollandais par Corneille Havardt (Utrecht, 1693, in-4°): le but de l'auteur a été de réduire la chirurgie en un meilleur ordre qu'on n'avait fait avant lui; — *De Re Anatomica liber;* Utrecht, 1697, in-12; il y représente toute la structure du corps humain, tant d'après ses propres observations que d'après celles des meilleurs anatomistes. Munniks a encore publié des discours *De præstantia rei herbariæ* (1678), *De utilitate anatomiæ* (1680), *De morte* (1710), et il a eu part au grand ouvrage d'Henri van Rheede, intitulé *Hortus Malabaricus* (1683-1685, in-fol.). K.

Drakenborch, *Series Professorum Trajectinorum*. — Paquot, *Mémoires*, XVI.

MUNNIKS (*Winold*), médecin hollandais, né à Joure, en Frise, le 4 décembre 1744, mort le 8 septembre 1806. Après avoir appris les sciences naturelles chez un pharmacien, il étudia la médecine à Groningue, où il suivit les cours de Camper et de van Doeveren, et à Leyde, où il profita de l'enseignement de van Royen et d'Albinus. Il fit ensuite un voyage en France pour s'instruire auprès des savants de ce pays. Reçu docteur en 1769, il fut deux ans après nommé lecteur d'anatomie à Leyde, et fut appelé en 1773 à occuper la chaire devenue vacante par la démission de Camper, aux travaux duquel il prit une part notable. Il était depuis 1780 correspondant de la Société de Médecine de Paris, qui couronna son *Mémoire sur les abus à réformer dans l'éducation physique en France*. On a encore de lui : *De Lue Venerea ejusque præcipuis auxiliis;* Leyde, 1769, in-4°. O.

J. Munniks, *Biographie de W. Munniks* (Groningue, 1812, in-8°).

MUÑOZ (*Gilles-Sancho* DE), antipape, né à Péruel, mort le 26 décembre 1446. Il était chanoine de Barcelone, quelques-uns disent de Valence, lorsqu'il fut élu, en 1424, à la papauté par les cardinaux de l'antipape Benoît XIII. Reconnu seulement en Aragon, il se démit en 1429 de la tiare, lorsque Alfonse V, souverain de ce pays, se fut réconcilié avec le pape Martin V. Promu par ce dernier à l'évêché de Majorque, il passa le reste de sa vie dans cette île. O.

Raynaldi, *Annales*.

MUÑOZ DE COLLANTES (*Juan-Miguel* LOPEZ), *conquistador* espagnol, né à Burgos, en 1499, mort dans la Nouvelle-Grenade, en 1542. Il accompagna en Amérique don Garcia de Lerma, lorsque ce familier de Charles-Quint fut nommé gouverneur de la province de Santa-Marta (Nouvelle-Grenade) et des contrées environnantes, encore à conquérir, habitées, pour la plupart, par la population belliqueuse des Tayronas. Muñoz aida son chef à soumettre Bonda, déjà visité par don Rodrigo Alvarez Palomino. Ils explorèrent ensuite la vallée de Buritica, où ils ramassèrent beaucoup d'or natif. Franchissant les montagnes, ils prirent Bezinqua et Agua-ringua, deux grandes villes, puis s'avancèrent à travers les vallées de Coto et de la Ramada, fertiles en métaux précieux, jusqu'à Posigueyca, capitale des Tayronas; mais là ils furent attaqués par les indigènes avec tant de furie qu'ils durent fuir, abandonnant leurs bagages. Don de Lerma et Muñoz furent au nombre des blessés. La même année Muñoz tenta une reconnaissance dans la vallée de Mongay; il y fut très-maltraité. Une nouvelle attaque sur Posigueyca n'eut pas plus de succès que la première, et, pour comble de désastres, les esclaves internés à Santa-Maria se soulevèrent, incendièrent la ville et laissèrent les colons presque sans ressources. Des secours leur arrivèrent fort à propos d'Europe; ils rebâtirent leurs habitations, et Muñoz fut une troisième fois envoyé contre Posigueyca; cette fois il prit la ville, mais il ne put s'y maintenir. Il dut l'évacuer et la brûler. Sa retraite fut difficile; blessé grièvement, il regagna Santa-Marta avec grande peine. Les Espagnols éprouvèrent l'année suivante une nouvelle défaite dans la vallée de Coto; ce qui n'empêcha pourtant pas don Garcia de Lerma de partager le pays environnant entre ses principaux officiers. Muñoz eut pour son lot le district d'Upar ou Eupari; il s'y procura environ 60,000 castellanos d'or, mais n'y trouvant pas les avantages qu'il espérait, il résolut de tenter quelque nouvelle entreprise, et s'avançant vers le sud-ouest dans le pays des Gorrones, il fonda sur les rives de la Cauca la ville de *Santiago de Cali* (1). Mu-

(1) Elle est située par 3° 34' de lat. nord et à 29 l. de Popayan. Elle fut érigée en cité royale (*real ciudad*) le 24 juillet 1559. Les anciens historiens espagnols l'ont souvent confondue avec *Santiago de Arma*, fondée éga-

ñoz suivit don Pasqual de Andagoya dans l'expédition que fit ce capitaine royal aux environs du *rio de San-Juan* et sur les bords de la mer du Sud. Il prit la ville de Santa-Anna-de-los-Caballeros, et battit plusieurs fois le capitaine révolté, Jorge Robledo; mais Andagoya ayant été, à son tour, déclaré rebelle à la couronne, Muñoz se rallia à l'adelantado don Sebastian de Belalcazar, pour lequel il conquit la province de *Arma*. Toujours avide de découvertes, le 1er septembre 1541 il se mit en route, comme capitaine de cavalerie sous les ordres de don Hernan Perez de Quesada pour découvrir le fameux *El Dorado*, soi-disant situé à l'ouest des montagnes du nouveau royaume de Grenade. On trouvera les détails de cette intéressante expédition à l'article QUESADA; qu'il nous suffise de dire ici qu'après avoir fait trois cents lieues dans des pays déserts ou hostiles, au bout de seize mois de fatigues inouïes, les aventuriers durent renoncer à leur entreprise. Muñoz s'y survécut pas.

A. DE L.

Don Lucas Piedrahita, *Historia general de las Conquistas del nuevo reyno de Granada* (Amberes, 1688, in-fol.), 1a part., lib. III, cap. I et II; lib. VIII, cap. II; lib. IX, cap. III. — Don Juan Florez de Ocariz, *Genealogias del nuevo reyno de Granada* (Madrid, 1674-1676, 2 vol. in-fol.), LIV, p. 121. — Antonio Herrera, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano* (Madrid, 1730, 4 vol. in-4°), dec. IV à VII.

MUÑOZ, nom de plusieurs peintres espagnols, dont les plus connus sont, par ordre chronologique :

MUÑOZ (Don *Jérôme*), portraitiste, qui brillait à Madrid en 1630. Il était chevalier de Santiago. Palomino et Pacheco font un grand éloge des portraits qu'il peignit : il eut pour modèles *Philippe IV* et sa famille. Toute la cour castillane suivit, naturellement, l'exemple de son souverain, et Muñoz travailla beaucoup. Ses portraits sont recommandables par la nature des chairs, la vivacité des yeux, la ressemblance des traits. On doit pourtant reprocher à cet artiste une grande sécheresse de contours, des fonds noirs, cherchés comme *repoussoirs*, et une ignorance complète de la disposition des accessoires. Ses toiles, rares dans les musées, se trouvent encore dans les galeries des grandes familles espagnoles.

MUÑOZ (*Sebastiano*), fresquiste et peintre d'histoire, né en 1654, à Naval Carnero, en 1634, mort accidentellement à Madrid, le lundi saint de 1690. Il fut un des élèves les plus distingués de Claude Coello. Il se distingua surtout dans la fresque et le décor. Il fut chargé de l'ordonnance des fêtes qui eurent lieu à Madrid lors du mariage de Louise d'Orléans avec Charles II (1679). Il fit ensuite le voyage de Rome, et entra dans l'atelier de Carlo Maratto. Malheureusement, à cette époque le bon goût n'existait déjà plus en Italie : l'on y préférait la fraîcheur du coloris et le drame dans le sujet à l'exactitude du dessin, au grandiose et à la noblesse des personnages. Muñoz dut donc sacrifier au penchant général, et son talent y perdit. De retour en Espagne, il aida Coello à peindre les fresques du *Collége de la Manteria*, et décora seul la *chapelle de Saint-Thomas* de Villa-Nova. Ces ouvrages le mirent en réputation, et il reçut de nombreuses demandes. Il peignit au Palais-Royal le cabinet de la reine, où il représenta les *Aventures d'Angélique et de Médor*. Il travailla ensuite à la décoration de la *galerie des Cerfs*. Ce fut à cette époque qu'il exécuta le portrait de la reine Louise et ceux des principaux personnages de la cour. En 1688, il fut nommé peintre du roi. L'année suivante les Carmes chaussés le chargèrent de représenter les funérailles de la reine (morte le 12 février 1689). Il fit une superbe composition; mais les religieux refusèrent de la recevoir, sous le prétexte que la reine n'était pas ressemblante. Il était difficile en effet que la ressemblance fût exacte, puisque la princesse était vue morte et en raccourci. Muñoz, ne voulant pas perdre son œuvre, imagina de peindre dans les airs un groupe d'anges portant un admirable portrait de la reine vivante. Les Carmes furent alors forcés de le payer. Muñoz continua pour Marie-Anne de Neubourg, seconde femme du roi, les fresques tracées par Coello. Il était au comble de la faveur générale et dans la plénitude de son talent lorsque, chargé de restaurer, dans l'église de Notre-Dame d'Atocha, la belle voûte peinte par Francisco Herrera le jeune, il tomba de son échafaudage et se tua sur place. Charles II lui fit faire des funérailles magnifiques et accorda à sa veuve une pension de 25 doublons (environ 2,134 fr.). Quoique mort jeune encore (il n'avait que trente-six ans), Muñoz a beaucoup travaillé; outre les ouvrages cités, on remarque de cet excellent artiste : à Madrid, dans l'église Saint-Salvador, huit épisodes de la *Vie de saint Éloi*; — au Musée royal, un beau tableau de *Psyché et Cupidon* et le *Martyre de saint Sébastien*, chef-d'œuvre de l'auteur; — dans l'église de Cascaubios, le *Martyre de saint André*, terminé par Francisco-Ignazio Ruiz de la Iglesia. La ville de Taragone possède aussi de très-bons morceaux, exécutés par Muñoz.

MUÑOZ (*Évariste*), peintre d'histoire, né à Valence, en 1671, mort dans la même ville, en 1737. Élève de son compatriote Juan Conchillos Falco, il montra fort jeune beaucoup de disposition pour la peinture; mais sa vive imagination et son amour des plaisirs l'empêchèrent d'en tirer tout le parti possible. Il excellait dans tous les exercices du corps et d'agrément: la danse, l'escrime, l'équitation lui étaient familières; bon musicien et chanteur agréable, il faisait de plus passablement les vers: c'en était assez pour avoir la réputation d'un cavalier ac-

lement par Miguel Muñoz, en 1539, et dont on voit encore les ruines à cinquante lieues nord-est de Popayan, par 3° 33' de lat. nord.

compli; aussi ses aventures galantes furent-elles nombreuses. Ses biographes en rapportent, entre autres, deux assez piquantes. En 1709, revenant de Mayorque, où il avait été décorer la chapelle de la communion des Franciscains de Palma, il fit connaissance d'une dame dont le mari passait pour mort prisonnier à Alger. La veuve était jolie et vertueuse; Muñoz l'épousa. Tout allait bien, lorsque le prétendu défunt annonça qu'il allait revenir prendre possession de sa femme. Muñoz se hâta d'abandonner la place à son prédécesseur, qu'il rencontra dans la suite et dont, quoique se piquant d'être spadassin, il ne se fit pas connaître. La seconde anecdote est à peu près la copie de la précédente. « S'étant marié en secondes noces, dit Quilliet, avec une femme qui se prétendait veuve d'un soldat français nommé Callot, tué à Messine, le mort, peu de temps après le mariage de Muñoz, reparut sain et sauf. On ne sait comment il sortit de cette seconde affaire. » Il est vraisemblable que ce fut comme de la première; car, redoutant peu de tels précédents, il contracta une troisième union, que cette fois aucun mari légitime ne vint troubler. Entre ses deux premiers mariages, et probablement pour échapper à la vengeance d'un époux blessé de s'être vu trop tôt et trop publiquement remplacé, Evariste Muñoz s'était fait soldat, mais à la condition « que ses chefs le laisseraient exercer et cultiver ses penchants pour la peinture ». On n'eut garde de le contredire, et c'est durant ce temps qu'il fit ses meilleurs tableaux. Après son troisième hymen, il vint se fixer à Valence, et y ouvrit un cours d'où sortirent d'excellents élèves. Ses principaux ouvrages, outre ceux exécutés dans l'île de Mayorque, sont : *La Vie de saint Pierre de Nolasco*, en huit tableaux, qui ornent le couvent de La Merci à Lorca (Murcie). Il fut aidé dans ce travail par Pedro Camacho. Ces tableaux sont mieux peints que dessinés; — une grande partie des tableaux de la *Vie de saint François* pour le couvent des Franciscains de Carthagène; — à Lorca, *Baptême de saint François* et *Les Stigmates* imprimés au même saint. Ces derniers tableaux sont signés : *Muñoz en Lorca*, 1696; mais c'est seulement dans les églises de Valence qu'il faut juger du talent d'Évariste Muñoz. Malgré la grande réputation dont il jouit dans sa patrie, réputation due d'abord à sa vie aventureuse, ensuite à sa grande facilité d'exécution, il faut le dire, jamais Muñoz ne parvint à être correct dans son dessin ni à donner à ses personnages la dignité que réclame la peinture historique. A. de L.

Pacheco, *El Arte de la Pintura* (Séville, 1649). — Palomino Velasco, *El Museo de la Pintura*. — Felippe de Guevarra. *Los Comentarios de la Pintura* (Madrid, 1788). — Raphael Mengs, *Obras* (Madrid, 1780). — Antonio Pons, *Viage en España*. — Cean Bermudes, *Diccionario historico de las Bellas Artes en España*. — Quilliet, *Dict. des Peintres espagnols*. — Mariano Lopez Aguado, *El real Museo* (Madrid, 1835).

MUÑOZ (*Jean-Baptiste*), historien espagnol, né à Museros, près de Valence, en 1745, mort en 1799. Il fit ses études à l'université de Valence, et s'occupa particulièrement de philosophie. Un des premiers il tenta d'introduire au sein du péripatétisme théologique qui régnait encore en Espagne des idées philosophiques empruntées à la France. Ses dissertations *De recto Philosophiæ recentis in theologia Usu*; Valence, 1767; — *De Scriptorum gentilium Lectione et profanorum disciplinarum studiis ad christianæ pietatis normam exigendis*; Valence, 1768, et ses *Institutiones Philosophicæ*; Valence, 1768; les préfaces dont il accompagna son édition des *Œuvres latines* de Louis de Grenade sont remarquables, par l'alliance de cet esprit philosophique nouveau avec la théologie obligatoire dans un pays où l'inquisition existait encore. Sous le gouvernement éclairé de Charles III, ses livres lui valurent la place de cosmographe en chef des Indes et celle d'official de la secrétairerie d'État des Indes. En 1779, Charles III lui fit demander une histoire complète des découvertes et des conquêtes des Espagnols en Amérique. Malgré le désir du roi, Muñoz rencontra dans l'exécution de ce projet de nombreuses difficultés. Les membres de l'Académie d'Histoire, mal disposés pour une entreprise qui semblait leur revenir de droit, obtinrent que l'ouvrage serait soumis à leur examen, et en critiquèrent la première partie avec tant de rigueur, qu'elle fut sur le point de ne pas être imprimée. Il fallut que le roi Charles IV en ordonnât l'impression; le premier volume, conduisant l'histoire d'Amérique jusqu'en 1500, fut publié sous le titre de *Historia del Nuevo Mundo*; Madrid, 1793, pet. in-fol. L'auteur n'acheva pas son œuvre, qui n'a pas été continuée après lui; elle embrasse un espace de temps trop restreint pour avoir une grande importance, mais elle se recommande par la philosophie des idées et la sévère simplicité du style. On a encore de Muñoz un *Éloge de Lebrixa*, dans les *Mémoires de l'Académie d'Histoire*, t. III. Z.

Fuster, *Bibliotheca Valenciana*, t. II. — Ticknor, *History of the Spanish Literature*, t. III.

MUÑOZ (*Thomas*), lieutenant général de la marine espagnole, né vers 1745, mort à Madrid, le 28 novembre 1823. « Cet officier, aussi distingué par ses talents que par ses services, mérite, dit Bourgoing, d'être compté parmi les hommes de génie et les bienfaiteurs de sa patrie. » Il fut d'abord employé dans les possessions américaines. En 1786 il était ingénieur de la marine, et s'acquit beaucoup de réputation, par les travaux qu'il fit exécuter pour arrêter les efforts de la mer qui menaçaient de détruire l'île sur laquelle est bâtie la ville de Cadix. La violence des coups de mer dans cette baie faisait considérer comme impossible d'arrêter l'impétuosité des vagues. Grâce aux applications que Muñoz sut tirer des sciences mathématiques et physiques, Cadix se trouva en trois années conso-

lidé au milieu de l'Océan (1). Il exécuta encore à l'arsenal de La Carraca, dans le même port, des travaux d'une grande solidité. Muñoz fut chargé de la construction des bâtiments que le gouvernement espagnol fit préparer pour une expédition de circumnavigation, sous les ordres de Malaspina. Il leur donna une distribution intérieure propre à conserver la santé des équipages pendant une si longue traversée. Au retour de l'expédition, après avoir atteint complétement le but qu'elle s'était proposé, Malaspina rendit le compte le plus satisfaisant de la santé des marins placés sous ses ordres, et il attribua cet heureux résultat, du moins en grande partie, à la prévoyance et aux bonnes constructions de Muñoz. Cet ingénieur général, ayant embrassé le parti de Joseph Bonaparte, vécut longtemps exilé à Paris, et dans une honorable pauvreté. C'est là qu'il composa un *Traité de la Fortification*, ouvrage estimé. La révolution de 1820 lui ayant rouvert les portes de sa patrie, il rentra en Espagne, où il termina ses jours, à l'âge de quatre-vingts ans. A. DE L.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, année 1824. — Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne* (Paris, 1807, 3 vol. in-8°, avec atlas), t. II, p. 224; t. III, p. 169, 174, 386.

*MUÑOZ (*Augustin-Ferdinand*), duc DE RIANSARÈS, général espagnol, né le 4 mai 1808, à Tarancon (province de Cuença). Issu d'une famille plébéienne jouissant d'une certaine aisance, il s'engagea, jeune encore, et fut incorporé dans les gardes-du-corps du roi Ferdinand VII. Rien n'annonçait pour lui une amélioration de fortune, lorsqu'un incident inattendu le conduisit, comme par enchantement, au faîte des grandeurs. C'était en 1833 : Ferdinand VII venait de mourir. Un jour que Muñoz faisait partie de l'escorte qui accompagnait de Buen-Retiro à Madrid la jeune veuve de ce prince, il ramassa un mouchoir brodé, qu'elle avait par mégarde laissé tomber sur la route. La vivacité avec laquelle il accomplit cette action, pourtant si simple, sa taille élégante, ses manières distinguées et sa physionomie aimable et douce captivèrent aussitôt Marie-Christine de Bourbon, qui lui ordonna de se tenir à la portière, et s'entretint quelque temps avec lui. Telle est du moins la version la plus accréditée. Ce qui est plus certain, c'est que le 28 décembre de la même année, trois mois après la mort du roi Ferdinand, sa veuve épousait secrètement le beau garde du corps. L'élévation presque subite de Muñoz à la dignité de chambellan de la reine régente d'Espagne ne laissa bientôt plus de doute sur la main toute-puissante qui se chargeait du soin de sa fortune. Le mystère est difficile à garder, surtout à la cour; cependant le peuple espagnol ignora la conduite de Marie-Christine jusqu'au moment où, dans le but de lui faire enlever la tutelle de la reine Isabelle, sa fille, Espartero la dévoila aux cortès. Le scandale fut grand en Espagne; mais après la chute d'Espartero et la proclamation de la majorité d'Isabelle, celle-ci, par un décret royal du 11 octobre 1844, communiqué aux cortès, le 8 avril 1845, autorisa le mariage de sa mère avec don Muñoz, qui fut créé *duc de Riansarès* et grand d'Espagne de première classe. En vertu de ce décret, la bénédiction nuptiale avait été donnée publiquement aux deux époux, le 13 octobre 1844. Si Muñoz avait été ambitieux, l'Espagne aurait pu avoir un autre Godoy; mais le duc de Riansarès a eu le bon esprit de toujours s'effacer, et n'a jamais cherché à devenir un personnage politique. Il ne tenta même aucune démarche lorsqu'en 1846, au moment de la fameuse expédition du général Florès à l'Équateur, on agita la question de reconstituer en monarchie cette ancienne colonie espagnole et de l'en déclarer roi. Grand-croix de l'ordre de Charles III depuis le 11 novembre 1844, il a été créé chevalier de la Toison d'Or le 21 septembre 1846. Des lettres patentes du roi Louis-Philippe, entérinées par la cour royale de Paris, le 12 avril 1847, sans prestation de serment, lui ont conféré le titre héréditaire de *duc de Montmorot*, assis presque féodalement sur les salines voisines de ce bourg, situé près de Lons-le-Saulnier, et qui sont aujourd'hui une des propriétés de la reine douairière Marie-Christine. Il reçut aussi à cette époque le grand cordon de la Légion d'Honneur. Par décret royal rendu le 23 juillet 1848, Isabelle II lui a conféré le grade de maréchal de camp. Plusieurs enfants sont issus de son mariage. H. F.

Guia de Forasteros. — *Documents particuliers*.

MÜNSTER (*Sébastien*), hébraïsant et mathématicien allemand, né en 1489, à Ingelheim, mort de la peste, à Bâle, le 23 mai 1552. Après avoir terminé ses premières études, il se rendit, à l'âge de seize ans, à Tubingue, où il suivit les leçons de Stapfer et de Reuchlin. Dans le but de se consacrer tout entier à l'étude, il entra dans l'ordre des Cordeliers; mais la lecture de quelques ouvrages de Luther le gagna à la cause de la réforme; il quitta bientôt son couvent. En 1529 il fut appelé à Bâle, où il enseigna successivement l'hébreu et la théologie. Münster joignait une modestie excessive à des talents réels. On fut obligé d'user d'une espèce de violence pour le déterminer à se charger des fonctions de recteur. Ses connaissances lui firent une grande réputation et lui acquirent l'estime des érudits de son temps, quoi qu'en dise J.-J. Scaliger. Pour rappeler qu'il fut à la fois un profond mathématicien et un savant hébraïsant, on grava sur sa tombe ces mots : *Germanorum Esdras hic Straboque conditur*. On a de lui quarante ouvrages différents, dont on peut voir le catalogue complet dans la notice qui lui a été consacrée dans le *Geogr. Büchersaal* de Heger. Nous ne ferons mention ici que des principaux : *Biblia hebraica, cum latina planeque nova*

(1) Cet ouvrage coûta 44,000,000 de piastres.

translatione, adjectis insuper e rabbinorum commentariis annotationibus; Bâle, 1534 et 1535, 2 vol. in-fol.; deux autres éditions, une de 1538, 2 vol. in-4°, et une de 1546, 2 vol. in-fol. La version n'est pas mauvaise et les notes sont bonnes au point de vue grammatical; — *Fides Christianorum sancta, recta et perfecta atque indubitata;* Bâle, 1537, in-fol. On trouve à la fin de ce volume une traduction hébraïque, fort médiocre, de l'Évangile de saint Matthieu; Cinqarbres fit réimprimer cette traduction à Paris, 1550, in-8°, avec quelques changements; Du Tillet en donna une meilleure édition en 1555; — *Calendarium biblicum hebraicum, ex hebræorum penetralibus editum;* Bâle, 1527, in-4°; — *Sphæra mundi et arithmeticæ, hebr. lat.;* Bâle, 1546, in-4°. Les notes seules sont de Münster; la traduction latine est de Schreckenfuchs; — *Colloquium cum Judæo de Messia, hebr. lat.;* Bâle, 1539, in-8°; — *Higgaion, logica R. Simeonis, latine versa et punctis vocalibus illustrata;* Bâle, 1523, in-8°. Cette logique, attribuée par Münster à R. Siméon, est de Maimonide, comme l'a prouvé Rich. Simon, dans les *Lettres choisies*, tom. IV, pag. 40 et suiv.; — *Institutiones Grammaticæ in hebræam linguam;* Bâle, 1524, in-12; — *Aruch, dictionarium chaldaicum, non tam ad chaldaicos interpretes quam rabbinorum intelligenda commentaria necessarium;* Bâle, 1527, in-4°; et 1548, in-8°; — *Grammatica Ebræa;* Bâle, 1525, 1544 et 1549, in-8°; — *Institutio element. Grammaticæ Hebrææ;* Bâle, 1532, 1537, 1543, in-8°; — *Hebraicæ Institutiones, id est Capitula Cantici Elire Levitæ;* Bâle, 1527, in-8°; — *Isagoge in Linguam Ebræam;* Bâle, 1535, in 8°; — *Opus Grammat. Ebr.;* Bâle, 1542, 1556 et 1570, in-8°; — *Grammatica Chaldaica;* Bâle, 1527, in-4°. Münster se glorifie dans sa préface, à juste titre, d'avoir le premier réduit la langue chaldaïque en principes; — *Lexicon Hebræo-Chaldaic.;* Bâle, 1508, in-8°; plus. autres édit.; — *Dictionarium trilingue, in quo latinis vocabulis, in ordinem alphab. digestis, respondent græca et hebræa, una cum appendice de hebraicis quibusdam vocalibus, tropis et modis loquendi, qui rabbinis sunt familiares;* Bâle, 1530, 1535, 1553 et 1562, in-fol.; — *Horologiographia;* Bâle, 1531 et 1535, in-4°: traité de gnomonique plus complet que ceux qui avaient été publiés auparavant; — *Organum Uranicum, theorice omnium planetarum motus, canones,* etc.; Bâle, 1536, in-fol., publié aussi en allem. Il y a eu plusieurs éditions de la version latine aussi bien que de l'allemande; trad. en français, Bâle, 1555, in-fol.; en italien, Bâle, 1558, in-fol.; en anglais, par Rich. Eden, Londres, in-fol.; en bohémien, par J. de Puchon, Prague, 1554, in-fol. Il a servi de base à Belleforest pour sa cosmographie. Les cartes qui accompagnent le texte de l'ouvrage de Münster sont gravées sur bois et sont un monument remarquable de cette partie de l'art. Celle de la Suisse, qui est en deux feuilles, est la première carte de ce pays qui ait été publiée; — *Rudimenta Mathematica, in duos libros digesta;* Bâle, 1551, in-fol.

Michel Nicolas.

Athenæ Rauricæ, pag. 23. — Hager, *Geograph. Büchersaal*, tom. Ier, pag. 79-140. — Boissard, *Biblioth.*, avec un portrait de Münster, gravé sur cuivre. On a un autre portrait de ce savant, gravé sur bois, en tête de son *Organ. Uranicum*.

MUNTER (*Balthasar*), prédicateur et poëte allemand, né à Lubeck, le 24 mars 1735, mort à Copenhague, le 5 octobre 1793. En 1760, il fut nommé prédicateur à Gotha, et en 1763 surintendant à Tonna. Dans la suite, il fut appelé comme premier prédicateur de la commune allemande de Saint-Pierre à Copenhague. Parmi les nombreux recueils de sermons qu'il publia, on distingue surtout ses *Conférences sur les discours de Jésus d'après les quatre Évangélistes*. Ses *Cantiques spirituels*, deux recueils publiés en 1773 et 1774 se ressentent un peu de l'école de Gellert et de Cramer. En 1772, il fut chargé d'accompagner l'infortuné comte de Struensée jusqu'à l'échafaud et de l'y préparer à la mort. Dans la même année, il publia à Copenhague l'*Histoire de la Conversion* de ce comte, qui a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe, et qui le rendit plus célèbre que tous ses autres écrits. Il eut pour fille *Frédérique-Sophie-Christiane Brun*, bien connue par ses écrits. H. W.

Conversations-Lexikon.

MUNTER (*Frédéric*), orientaliste et archéologue allemand, fils du précédent, né à Gotha, le 14 octobre 1761, mort à Seeland, le 9 avril 1830. Il séjourna trois ans en Italie. Encouragé par le cardinal Borgia, il y fit imprimer, en 1786, la traduction, en langue copte, du livre de Daniel, et découvrit dans la bibliothèque Corsini le livre contenant les statuts des templiers, qu'il publia à Berlin, en 1794. Il fit une relation de son voyage dans l'ouvrage danois intitulé : *Efterretninger om begge Sicilierne, samlede paa en Reise i disse Lande;* Copenhague, 1788 à 1790, 2 vol., et qui, en 1790, fut traduit en allemand et dans plusieurs autres langues. Professeur ordinaire de théologie à l'université de Copenhague depuis 1790, il devint évêque de Seeland en 1808. Parmi le grand nombre de ses ouvrages, nous citerons : *Handbuch der Dogmengeschichte* (Manuel de l'histoire des dogmes), Copenhague, 1801, 2 vol.; en allemand, par Evers, Gœttingue, 1802; — *Geschichte der daenischen Reformation* (Histoire de la Réforme danoise); Copenhague, 1802, 2 vol.; — *Die Religion der Karthager* (La Religion des Carthaginois); Copenhague, 1816 et 1821; — *Geschichte der Einfuehrung des Christenthums in Daenemarck und Norwegen* (Histoire de l'introduction du christianisme dans le Danemark et la Norvège); Leipzig, 1823-1832,

3 vol.; — enfin, le plus important de tous, *Die Sinnbilder und Kunstvorstellungen der alten Christen* (Les Symboles et les Œuvres d'art des anciens chrétiens); Altona, 1825. Munter a pris une part très-active à la révision de la traduction ecclésiastique ordonnée par le roi Frédéric VI. H. W.

Conv.-Lex.

MUNTING (*Henri*), médecin et botaniste hollandais, né à Groningue, en 1605, mort dans la même ville, en 1658. Il fit ses études dans sa ville natale, où il se fit recevoir docteur en médecine. Épris du goût de la botanique, durant huit années, il parcourut l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Allemagne, recherchant partout la connaissance des plus célèbres naturalistes. Revenu dans sa patrie, il y créa un vaste jardin, qu'il orna de plantes exotiques. Ce jardin attira bientôt à Groningue des amateurs et des savants de toutes les contrées de l'Europe. Les états récompensèrent les efforts scientifiques de Munting en lui accordant (1642) une pension considérable et en lui confiant la chaire de botanique et de chimie (1654) de Groningue. On a de lui : *Hortus botanicus Groningæ et Omlandiæ provincialis et universæ materiæ medicæ gazophylacium*; Groningue, 1646, in-8°. Munting avait eu d'Esther Rennemans, fille du trésorier des états, quatorze enfants, dont un seul fils lui survécut.

MUNTING (*Abraham*), botaniste hollandais, fils du précédent, né à Groningue, le 19 juin 1626, mort dans la même ville, le 31 janvier 1683. Il fit, sous la direction de son père, ses études à Groningue et les perfectionna dans les académies de Franeker, d'Utrecht, de Leyde. En 1649 il passa en France, et se fit recevoir docteur en médecine à Angers. En 1651, il rentra dans sa patrie, et succéda à son père dans la chaire de botanique (1658). Il mourut à cinquante-six ans, d'un catarrhe suffocant. On a de Munting : *Waare oeffening der planten, waar in de rechte dart; nature, en verborgene eigenschappen der boomen, heesteren, kruiden, en bloemen door een veeljaarige onderzoekinge, zelfsgerenden, als meede op wat maniere zy, in onze Neder-en-Hoog-duitsche landen gezaait geplant, bewaart, ende door het geheele jaar geregeert moeten zyn, kenbaar gemaakt Worden, etc.* (La véritable Culture des Plantes, où, d'après des recherches de plusieurs années et des expériences particulières, l'on fait connaître la nature et les propriétés cachées des arbres, arbuscules, herbes et fleurs. On y enseigne aussi la manière de les semer, planter, gouverner et conserver, tant par rapport au climat des Pays-Bas que pour celui de l'Allemagne, etc.); Amsterdam, 1672; et Leuvarde, 1682, in-4° : l'auteur en a publié un abrégé sous le titre de : *Groninger Hof-Almanach, getrokken uyt de Oeffening der Planten, etc.* (Almanach du Jardinage); Groningue, 1687, in-12, avec quarante gravures représentant les plantes les plus rares; — *Aloedarium, sive Aloes mucronato folio Americanæ majoris* (1), *aliorumque ejusdem speciei Historia*; Amsterdam, 1680, in-4°, avec fig.; — *De vera antiquorum* Herba britannica (2), *ejusdemque efficacia contra stomacacen, seu Scelelyrben, Frisiis et Batavis de Scheurbuyck*, etc.; Amsterdam, 1681 et 1698, in-4°; suivant Munting l'*Herbe britannique* servait autrefois aux Frisons et aux peuples voisins pour combattre avec succès le scorbut, fort commun alors dans leur pays marécageux. Les Romains l'employèrent aussi heureusement. Munting le retrouve dans les anciens auteurs sous le nom de *lapas* sauvage à longues feuilles noires, ou d'*Hydrolapas niger*; — *Nauwkeurige beschryving der Aardgewassen*, etc. (Description curieuse des plantes, etc.); Leyde, 1696, in-fol. avec fig., trad. en latin par François Kiggelaer, sous le titre de : *Phytographia curiosa, exhibens arborum, fruticum, herbarum, et florum icones, ducentis et quadraginta quinque tabulis ad vivum delineatis; varias earum denominationes latinas, gallicas, italicas, germanicas, belgicas*, etc. L'auteur donne le nom de chaque plante dans les diverses langues les plus répandues : il en fait une description assez détaillée et indique leur usage industriel ou médicinal. Il a joint à son livre beaucoup d'observations et d'anecdotes curieuses, mais dont l'exactitude peut être mise en doute. C'est ainsi qu'il prétend que l'on peut guérir toutes les plantes malades en versant dessus du lait mêlé d'une quantité égale d'eau de pluie. Il parle d'un livre écrit sur des feuilles de tilleul et acheté 8,000 florins par l'empereur Joseph I[er] (3), et d'oignons de la tulipe *Semper Augustus* payés en 1647 30,000 florins. L—z—e.

J. Munting., *Orat. funeb. in obitum Abrah Muntingii*, dans J.-J. Manget, *Bibliotheca Scriptor. Medicor.*, t. II, pars. 1ª, p. 376-382.

MÜNZER (*Thomas*), père de la secte des anabaptistes, né vers la fin du quinzième siècle, à Stolberg, dans le Harz, mis à mort vers la fin de 1525. Il étudia probablement à Wittemberg, où il fut reçu maître ès arts. Il fut ensuite directeur de l'école d'Aschersleben. Plus tard on le voit chapelain dans un couvent de femmes à Halle. En 1520 il fut appelé à Zwickau, en qualité de premier prédicateur. L'année suivante, il alla à Prague, pour nouer des relations avec les hussites et pour les gagner aux idées qu'il méditait déjà depuis quelque temps. La lecture d'ouvrages mystiques avait exalté son imagination; il se croyait, avec tous les

(1) C'est l'*agave Americana*.

(2) Le *rumex hydrolapathum* (oseille ou patience aquatique).

(3) Ce livre contenait les traités de Cicéron *De ordinanda republica*, et *De inveniendis orationum exordiis*. Le fait que Munting cite ici n'a rien d'extraordinaire; nous possédons les *Œuvres du marquis de Villette* (Londres, 1786, in-18), imprimées sur *papier d'écorce de tilleul*.

vrais chrétiens, éclairé par une lumière intérieure. La réforme, dont la théologie lui semblait animée d'un esprit étroit et livrée à un inintelligent littéralisme, n'était à ses yeux qu'une demi-mesure. Il fallait une réforme radicale dans l'Église et dans l'État. Exagérant les principes de la liberté chrétienne, et confondant l'idéal religieux avec les réalités de la vie pratique, il prétendait que les chrétiens n'avaient que faire de la menace de la loi civile pour accomplir le bien, et il concluait de là à l'inutilité d'un gouvernement politique et d'une autorité civile dans la société chrétienne. Ses déclamations contre le baptême des enfants, qu'il condamnait par cette raison que le baptême ne doit être conféré qu'à des personnes instruites dans les vérités chrétiennes et voulant en faire profession avec connaissance de cause, n'auraient pas probablement soulevé les masses populaires aussi facilement que ses attaques contre les institutions sociales de son temps.

Sur la demande de Frédéric de Saxe et de Jean de Weimar, Münzer fut obligé, en 1524, de quitter Allstædt. Il se rendit alors à Nuremberg, puis à Schaffhausen, et enfin à Mulhausen dans la Thuringe. Les habitants de cette ville se déclarèrent pour lui, déposèrent le conseil communal, pillèrent les couvents et les maisons des riches, et proclamèrent la communauté des biens. En ce moment, un autre fanatique, nommé Pfeifer, vint avec ses partisans se joindre à Münzer. Cet événement et le bruit que quarante mille paysans venaient de prendre les armes dans la Franconie engagèrent celui-ci à faire un appel aux montagnards et aux paysans de la Thuringe, leur promettant les dépouilles des seigneurs. Après avoir laissé Pfeifer comme gouverneur à Mulhausen, il marcha sur Frankenhausen. Il rompit les négociations entamées par les habitants de cette ville avec le comte de Mansfeld, et il se prépara à soutenir le choc des troupes qu'on envoyait contre lui. L'électeur Jean le Constant, le duc Georges de Saxe, le landgrave Philippe de Hesse et le duc Henri de Brunswick s'étaient unis et avaient envoyé contre les révoltés quinze cents cavaliers et quelques compagnies d'infanterie. Münzer avait sous ses ordres environ huit mille hommes. On en vint aux mains, le 15 mai 1525. Les révoltés furent complétement battus. Cinq mille hommes, selon les uns, sept mille, selon d'autres, restèrent sur le terrain. Frankenhausen fut pris et mis au pillage. Münzer, découragé, se cacha dans un lit, contrefaisant le malade. Il aurait peut-être échappé, si un soldat n'avait pas trouvé dans son sac de voyage une lettre du comte de Mansfeld. Mis à la question, il fit connaître ses complices. Il fut ramené ensuite à Mulhausen, où l'on avait conduit Pfeifer, qui avait inutilement essayé de se sauver; il fut décapité avec celui-ci et vingt-quatre autres révoltés. On dit que son courage l'abandonna à la vue de la mort. Son supplice n'arrêta pas les progrès des anabaptistes. M. N.

Strobel, *Leben, Schriften und Lehren Thom. Münzer's*; Nuremberg, 1795, in-8°. — Seidemann, *Th. Münzer*; Dresde et Leipzig, 1842, in-8°.

MURA (*Francesco* DE), dit *Franceschiello* ou *Franceschetto*, peintre de l'école napolitaine, né à Naples, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Sous la direction de Solimène, dont il devint l'élève le plus distingué, il s'adonna fort jeune à l'étude de l'art, et dès l'âge de dix-sept ans il peignit quelques tableaux, qui lui valurent des commandes pour les églises et les palais de Naples. Vers 1730, il fut appelé à Turin par le roi de Sardaigne pour décorer son palais en concurrence avec Claude Beaumont. Les fresques les plus estimées qu'il y exécuta aux plafonds ont pour sujets les *Jeux Olympiques* et les *Exploits d'Achille*. Comblé des faveurs du roi, Mura revint dans sa patrie, où il peignait encore en 1743. Naples lui doit, entre autres travaux importants, la voûte de l'église de la *Nunziatella*, et à Sainte-Claire la *Sainte mettant les Sarrasins en fuite*, fresque de la voûte, et le *Saint-Sacrement*, tableau du maître autel. E. B—N.

Dominici, *Vite de' Pittori Napoletani*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Galanti, *Napoli e suoi contorni*. — Stefani, *Torino e suoi intorni*.

MURÂD-KHAN (*Ali*), roi de Perse, de la dynastie des Zends, né à Ispahan, vers 1746, mort en février 1785, à Mourtecha-Koureh. Neveu de Kérym-Khan, fondateur de cette dynastie, il fut nommé, en 1775, gouverneur de la Perse septentrionale par son oncle Zéky-Khan, qui avait usurpé le trône sur Aboulféthah-Khan, fils de Kérym. Après l'assassinat de Zéky-Khan, Murâd livra les villes de Téhéran et d'Ispahan à Aboulféthah, qui avait été proclamé *wékil* (régent) par l'armée. Ce dernier ayant été écarté par un nouvel usurpateur, en 1780, Sadek-Khan, autre oncle de Murâd, se déclara contre le nouveau roi. Après avoir abattu divers rivaux, il s'empara de Casvine, d'Ispahan et de Chyraz, en février 1781. Devenu maître de la Perse méridionale, il alla soumettre encore la Perse septentrionale, où Aga Mohammed l'eunuque s'était créé une souveraineté indépendante. Après avoir transféré sa résidence à Ispahan, et envoyé contre son rival le jeune chéick Wéis-Khan, son fils aîné, qui remporta quelques victoires signalées, en 1783 et en 1784, Murâd-Khan entra lui-même en campagne, en juillet 1784. Mais Djafar-Khan, qui s'était révolté contre lui, menaçant Ispahan, le prince Zend dut revenir sur ses pas, pour défendre sa capitale. Brisé par les fatigues et les rigueurs de l'hiver, il succomba en route, à dix-huit lieues d'Ispahan, laissant la Perse en pleine conflagration, qui ne cessa qu'avec le meurtre des prétendants de toutes les dynasties,

à l'exception de ceux de la dynastie Kadjare, actuellement régnante. Ch. R.

Tarikhi-i-Zendi ou Histoire des Zendis (en manuscrit). — John Malcolm, *History of Persia*. — La Perse (dans l'*Univers pittoresque*).

MURÂD-BEY, chef des mameluks en Égypte, né en Circassie, vers 1750, mort à Soanagny, près Talsta, le 22 avril 1801. Sa naissance est inconnue : il fut probablement enlevé dans quelque razzia dirigée par les Arabes contre sa tribu, et amené en Égypte, y fut vendu à Aly-bey el Kébir, alors *selahdar-agâ* (1) du *chéick el beled* (2) Ibrahim-Khahyâ, et depuis chéick el beled lui-même en 1177 de l'hégire (1763-1764 de l'ère chrétienne). Murâd montra dès sa jeunesse beaucoup de courage et des talents militaires peu ordinaires parmi ses égaux ; aussi Aly-Bey lui conféra-t-il le beylick dès l'année 1767. Il resta d'abord fidèle à son protecteur durant les longues guerres qu'Aly eut à soutenir contre son beau-frère, le traître et ingrat Mohammed-Bey abou-Dahab ; mais il se laissa gagner par Mohammed, et le 20 moharrem 1187 de l'hégire (13 avril 1773), lorsque les deux armées de Mohammed et d'Aly étaient aux prises et que le succès se déclarait pour le dernier, il passa à l'ennemi, entraînant son collègue Ibrahim-Bey et environ trois mille cinq cents Moghrébins (Arabes de la Barbarie) mercenaires. Murâd avait mis pour prix de sa perfidie le harem et les biens de son maître, ainsi que la possession de sa femme chérie, la belle et spirituelle Géorgienne Sitteh-Néfisseh. On a expliqué par l'amour la trahison de Murâd ; quoi qu'il en soit, l'ambition n'y fut pas étrangère. Son maître mort, il devint bientôt le premier lieutenant de Mohammed-Bey, et l'aida à s'emparer de Khân-Younes, Ghazzah, Ramleh, Yaffâ, Acre et de plusieurs autres villes de la Palestine ; et lorsqu'une mort mystérieuse vint frapper Mohammed-Bey *el Khâyn* dans son camp, sous sa tente, et au milieu de ses triomphes (1775), ce fut Murâd qui ramena au Kaire l'armée égyptienne. Liant plus étroitement ses intérêts à ceux de l'adroit Ibrahim-Bey, il disputa le souverain pouvoir à Ismaïl-Bey, que le divan du Kaire et les principaux officiers des *odjâqs* (janissaires) avaient élu chéick el beled en remplacement de Mohammed ; mais Ismaïl le prévint, le chassa du Kaire, et le força de se réfugier dans le Saïd ; Murâd et Ibrahim s'y créèrent de nouvelles ressources ; ils en descendirent avec une nombreuse armée. Ismaïl fut vaincu, et dut chercher un asile à Constantinople. Ibrahim-Bey se fit alors reconnaître chéick el beled et Murâd créa pour lui-même la dignité d'*émir el hag* (prince du pèlerinage). Leur conduite administrative fut, comme celle de la plupart de leurs prédécesseurs, signalée par des usurpations et des rapines. Leur quiétude fut un instant troublée par une attaque subite d'Ismaïl-Bey ; mais ils le battirent à Hélonân, dans la province d'Alieh, exterminèrent les débris de ses partisans et le poursuivirent jusque dans les roches de Gennadel, au-dessus de l'avant-dernière cataracte du Nil (*Chellâl el Nyl*). Murâd conduisit alors au milieu des plus grands dangers la caravane sacrée de La Mekke. Attaqué plusieurs fois par des nuées d'Arabes du désert, il les repoussa et ramena ses pèlerins sains et saufs. Cette campagne augmenta son renom et lui donna beaucoup de partisans ; Ibrahim-Bey prit souci de la popularité de son ami, et quittant brusquement Le Kaire, se retira à Minieh (haute Égypte). Murâd-Bey s'inquiéta fort de la fuite de son collègue, et réussit à le faire rentrer au Kaire ; mais leur bonne intelligence dura peu, et bientôt ce fut le tour de Murâd de s'exiler à Minieh ; il reprochait à Ibrahim les faveurs dont il comblait cinq de ses ennemis personnels, les beys Othmân et Cherqaouy, Aïoub el Soghéir, Souléiman, Ibrahim el Soghéir et Moustafâ el Soghéir. Ibrahim-Bey essaya vainement de ramener la concorde ; Murâd vint prendre position à Gyzeh sur la rive gauche du Nil ; le chéick el beled s'établit sur la rive droite, et après avoir échangé durant dix-huit jours une canonnade qui ne tua qu'un homme et un cheval, Murâd-Bey remonta à Minieh. Dix mois plus tard il fit la paix avec Ibrahim, mais à la condition expresse que les cinq beys ses ennemis lui seraient livrés. Ceux-ci, avertis à temps par Ibrahim, se jetèrent en armes dans la province de Kélioub. Murâd courut les attaquer à Râs-el-Khalyg (*La Tête du Canal*) ; mais il fut blessé et repoussé. Plus heureux dans une embuscade qu'il tendit à ses adversaires, il les fit tous les cinq prisonniers à Gesr el Assouad (*La Digue noire*), près des Pyramides. Avec une générosité assez rare en Orient, et surtout parmi les mameluks, il se contenta d'exiler les beys à Mansourah, à Fareskour et à Damiette. En 1783 ils se soulevèrent de nouveau et furent encore vaincus. Non-seulement Murâd leur fit encore grâce, mais il les réintégra dans leur rang et leurs priviléges. Il partagea alors paisiblement avec Ibrahim le gouvernement et les revenus (*khazneh*) de l'Égypte. Le sultan Abd el Hamid s'émut enfin de cet état de choses, et envoya pour le réprimer le capitan-pacha Hassân à la tête d'une nombreuse armée, qui débarqua à Alexandrie le 23 juin 1786. Murâd ayant échoué dans la voie des accommodements vint présenter la bataille aux Ottomans à Rahmânieh. Dépourvu d'infanterie et d'artillerie, il fut mis en pleine déroute, et se réfugia dans le Saïd, puis jusqu'au delà des cataractes. Hassân rétablit Ismaïl dans ses anciennes fonctions de chéick el beled. Ce chef étant mort de la peste, Murâd et Ibrahim profitèrent de cette calamité

(1) Officier chargé d'avoir soin des armes et de porter le sabre de son maître.
(2) Chef des beys d'Égypte.

publique pour rentrer au Kaire (7 août 1791). Leur retour fut suivi d'une horrible famine, qu'on les accusa d'avoir suscitée afin de se défaire à meilleur prix des grains accaparés par eux dans la haute Égypte. Une révolte s'en suivit, mais elle fut apaisée. Après avoir épuisé les ressources des populations égyptiennes, les beys attaquèrent les juifs et les commerçants étrangers. Leur pillage organisé ne connaissait plus de bornes quand le 1[er] juillet 1798 une armée française parut tout à coup devant Alexandrie. Murâd-Bey habitait, sur la rive occidentale du Nil, son magnifique palais de Gyzeh, où il s'était retiré pour vivre à l'abri des guet-apens de son collègue Ibrahim, lorsqu'il reçut cette terrible nouvelle. Sûr du dévoument de tous les mameluks, dont son intrépidité lui avait acquis l'affection, il n'hésita pas à engager la lutte (1). Rassemblant à la hâte ses forces, il harcela quelques jours l'armée française avec un millier de cavaliers, et le 25 messidor an VI (13 juillet 1798), il attendit les Français retranché dans le village de Chébréiss, qu'appuyait sur le Nil une flottille de dix à douze *djermes* (grandes barques armées). D'abord vainqueur sur le fleuve, il fut repoussé et perdit trois de ses bâtiments ; sur terre il ne fut pas plus heureux. Bonaparte, manquant de cavalerie, forma son armée en cinq carrés se flanquant les uns les autres ; l'artillerie était aux angles. Murâd-Bey lança sur ces citadelles vivantes mille à douze cents cavaliers intrépides qui, se précipitant à grands cris et de tout le galop de leurs chevaux, vinrent se heurter sur le front des carrés, trouvant partout des baïonnettes et un feu nourri ; ils tombaient devant les rangs français ou flottaient indécis autour d'eux. Murâd, après avoir perdu trois cents de ses plus braves mameluks, gagna le haut du Delta, et se replia sur Le Kaire. Là il s'établit sur la rive gauche du Nil, sa droite fortement appuyée par le village fortifié d'Embabeh, que défendaient trente-sept bouches à feu et vingt-quatre mille fellahs ou janissaires, tandis que dix mille mameluks et trois mille cavaliers arabes s'étendaient dans une vaste plaine située entre le fleuve et les pyramides de Gizeh, les plus hautes de l'Égypte. Cette bataille, demeurée célèbre, eut lieu le 3 thermidor an VI (21 juillet 1798) : les dispositions de Bonaparte furent les mêmes qu'à Chébréiss (2). Les mameluks déployèrent dans leurs attaques la même valeur indisciplinée ; les résultats furent les mêmes. Rampon, malgré une opiniâtre résistance, emporta Embabeh, et Murâd, blessé au visage, prit la fuite vers la haute Égypte, où Desaix le poursuivit. Le bey avait perdu dans cette journée plus de trois mille (1) mameluks, six mille Arabes ou fellahs, quarante pièces d'artillerie, mille chevaux superbes, quatre cents chameaux chargés de vivres et son camp, où le butin fut très-considérable. La conséquence de cette victoire fut la reddition du Kaire, où les Français entrèrent le surlendemain. Harcelé chaque jour par l'infatigable Desaix, Murâd lui opposa la plus vive résistance. Toujours battu, toujours repoussé, il ne cessait de rassembler de nouvelles forces avec lesquelles souvent il reprenait l'offensive. Delogé de Behneseb, puis de Bankich, le 16 vendémiaire an VII (7 octobre 1798), le bey osa attendre Desaix à Sédiman, et lui livra une bataille acharnée. Aucun des combats des Français en Égypte ne fut aussi sanglant. Desaix ne comptait que trois mille hommes, qu'il divisa en quatre carrés. Huit mille fellahs défendaient Sédiman, tandis que quatre mille mameluks chargèrent l'infanterie française avec furie pendant plusieurs heures de suite. Pour la première fois, un des carrés français fut rompu et trois cents soldats furent sabrés ; mais les autres tinrent ferme et les Égyptiens durent fuir laissant un nombre considérable de morts. De part et d'autre on ne fit pas de prisonniers. Desaix continua sa marche pendant tout l'hiver, et après une série de combats quotidiens se rendit maître de la haute Égypte jusqu'aux cataractes. Ces défaites réitérées ne découragèrent pas Murâd ; au commencement de janvier 1799 il ne comptait pas moins de cinquante mille mameluks, fellahs, Nubiens, Maugrabins, Arabes de toutes les tribus. Il évita néanmoins tout engagement sérieux et recula devant Desaix l'espace de cent lieues en dix jours. Le 22 janvier il fit tout à coup volte-face à Samnhoud. La bataille qui s'engagea fut l'exacte répétition des précédentes ; la conquête du Saïd en fut la conséquence. Murâd recommença sa guerre de partisans ; Desaix traversa le désert à sa suite, et le chassa de Sioul, de Kené, de Tintyra (l'ancienne Thèbes aux cent portes), d'Esneh, de Syène (dernière ville de l'Égypte méridionale) ; le 3 février il l'atteignit et le culbuta à Louqsor. Mais Murâd surprit la flottille française qui remontait le Nil et la brûla. Desaix prit une revanche à Bénout, et le bey, abandonné du plus grand nombre de ses partisans, se réfugia chez les Barabras, peuplades de la basse Nubie. Desaix prit les meilleures mesures pour lui fermer tout retour en Égypte. Son infatigable adversaire déjoua ses précautions ; et dès le commencement de mai Murâd filait par la rive gauche du Nil, ralliait les beys Elfi et Osman, soulevait les Arabes du désert de Bahired, et s'avançait jusqu'aux Pyramides avec huit cents mameluks et quatre mille fantassins.

(1) Cette dernière période de la vie de Murâd-Bey se confondant avec la conquête de l'Égypte par Napoléon, nous nous bornerons à en relater ici les principaux faits. Les détails se trouveront dans l'article consacré au grand capitaine.

(2) Les divisions Desaix et Reygnier formaient la droite vers le désert ; la division Dugua formait le centre ; les divisions Menou et Bon formaient la gauche, le long du Nil.

(1) M. Thiers dit six cents mameluks tués et mille noyés ; il estime la perte des Français à une centaine de morts ou blessés. (*Hist. de la Révolution française*, chap. XL.)

Battu par Davout, il se dirigea par la vallée du Barh-el-Belama (*Fleuve-sans-eau*), vers le golfe Arabique, et campa près des lacs Natrons. Il y fut attaqué, le 11 juillet, par les généraux Destaing et Murat. Le bey Osman et environ le quart de l'armée égyptienne périt dans le combat. Le reste s'enfuit en désordre dans le désert. Poussé par la famine, Murâd recommença vers le milieu d'octobre ses excursions dans la vallée du Nil. Battu successivement à El-Gunaïm et à Samnoud, il perdit ses bagages et de nombreux guerriers. Desaix, qui tout en le combattant sans relâche, admirait le courage héroïque et l'indomptable persévérance du chef des mameluks, tenta auprès de lui les voies de la négociation, lui offrant un sort indépendant s'il voulait poser les armes. Murâd rejeta ces propositions, et continua à guerroyer. Oubliant sa haine pour les Ottomans, il rallia ses débris à l'armée du grand vizir Mustapha (16 janvier 1800). Mais, blessé par l'accueil qu'il reçut de ce haut fonctionnaire, il fit prévenir Kleber qu'il avait l'intention de garder la neutralité. En effet il resta paisible spectateur de l'importante bataille d'Héliopolis (20 mars 1800), qui rendit l'Égypte aux Français. Le 29 mars il eut une entrevue solennelle à Gizeh avec Kleber, et déclara formellement se soumettre à la France. Kleber lui prodigua les marques d'une estime sincère, le reconnut *sultan français*, et lui céda le Saïd à titre de feudataire, moyennant un tribut annuel. Murâd promit, et tint fidèlement sa promesse, que lui et ses mameluks combattraient avec l'armée française. Kleber s'engageait de son côté à lui faciliter l'occupation de l'Égypte dans le cas d'évacuation. Le bey expulsa aussitôt les Turcs qui s'étaient jetés dans le Saïd, et y fit régner l'ordre le plus parfait. Après l'assassinat de Kleber (14 juin 1800), Murâd fit connaître à Menou le plan de campagne des Anglo-Turcs et lui offrit ses secours. L'impolitique Menou reçut fort mal ses avis, et refusa ses offres. Néanmoins lorsque l'armée anglaise eut débarqué, le général Belliard, forcé d'évacuer la haute Égypte, invita Murâd à y descendre avec ses mameluks ; le bey y consentit; mais une peste effroyable qui désolait cette province l'empêcha d'agir énergiquement. Les revers des Français l'affectèrent vivement. Sa santé s'altéra ; il fut attaqué par la contagion, et mourut après trois jours de maladie. On prétendit, mais sans preuves, qu'il fut empoisonné avec une tasse de café que lui aurait donnée une de ses maîtresses, gagnée par le grand vizir. Les beys et les mameluks le regrettèrent sincèrement et l'inhumèrent solennellement à Soanagny près Taïsta. Ils brisèrent ses armes sur sa tombe, déclarant qu'aucun autre n'était digne de les porter. Ils reconnurent ensuite pour leur chef Osman-bey Tambourgi que Murâd avait désigné en mourant. « Murâd, dit M. J.-J. Marcel, ignorait complétement l'art de la guerre; mais outre un courage à toute épreuve, la nature l'avait doué de l'esprit le plus prompt, du coup d'œil le plus pénétrant. Il ne demandait rien à la ruse, mais tout à la force. Taillé en vigueur, musculeux, doué de nerfs d'acier, il tranchait en galopant la tête d'un bœuf d'un seul coup de sabre. Sa physionomie martiale participait de celle du lion. Il n'avait pas d'égal sur le champ de bataille, et dans ses colères faisait trembler jusqu'à son astucieux collègue Ibrahim-bey lorsqu'il soupçonnait de lui quelque perfidie. Murâd n'était point un homme ordinaire. Il avait l'instinct du gouvernement sans en connaître les ressorts. Du reste, ne connaissant pas plus la dissimulation que la haine rancuneuse, souvent généreux et pardonnant facilement; sachant apprécier la valeur et le mérite dans ses ennemis mêmes : dévoué à ses amis, fidèle à sa parole, tantôt cupide et intéressé, tantôt libéral et prodigue; mais orgueilleux, altier, irascible, et dans le premier feu de son irritation sacrifiant tout, même ses intérêts, à une vengeance immédiate; si Ibrahim était le prudent Ulysse ou le fourbe Simon de l'Égypte, Murâd-Bey en était le bouillant Achille ou plutôt l'Ajax fougueux et indomptable. » A. DE LACAZE.

J.-J. Marcel, *Égypte moderne*, dans l'*Univers pittoresque* (Paris, Firmin Didot, 1848; *Afrique*, t. VI, p. 27-250. — Le général Gourgaud, *Mémoires de Napoléon* (1823). — Le général Bertrand, *Campagnes d'Égypte et de Syrie* (1847, 2 vol.). — Berthier, *Relation des Campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie* (1801). — Les ducs de Rovigo et de Raguse, les généraux Reynier et Belliard, *Mémoires*. — *Victoires et Conquêtes des Français*. — Thiers, *Histoire de la Révolution française*, t. VIII, p. 222-248. — Le même, *Hist. du Consulat*, etc. — Damas-Hinard, *Napoléon, ses opinions et jugements sur les hommes et les choses* (1842). — Le Bas, *Dict. Encyclop. de la France*, art. *Égypte*, *Pyramides*, etc. — Amédée Ryme, *Égypte moderne : Période de la domination française*, dans l'*Univers pittoresque* (Paris, Firmin Didot, 1848).

MURAIRE (Le comte *Honoré*), homme politique et magistrat français, né à Draguignan, le 5 novembre 1750, mort à Paris, le 22 novembre 1837. Il était un des meilleurs avocats de la Provence lorsqu'en 1791 il fut nommé président du district de sa ville natale, qui la même année le députa à l'Assemblée législative. Quoiqu'il prît place au côté droit, il montra un remarquable esprit d'équité, et les 15 février et 28 juin 1792 il insista pour que l'état civil fût enlevé au clergé. Il fit ensuite décréter que les jeunes gens âgés de vingt et un ans pourraient se marier sans le consentement de leurs parents, et le 20 juin fit adopter le divorce (1). Le 13 juillet il proposa la suspension de Pétion, maire de Paris, et celle de Manuel, procureur de la commune, comme ayant sinon provoqué du moins toléré le mouvement du 20 juin. Muraire fut nommé rapporteur de la commission chargée de faire une enquête sur la conduite de La Fayette; il dé-

(1) Le divorce ne devint loi d'État que le 30 août suivant.

clara que le commandant en chef de la garde nationale était resté dans la limite des lois et n'avait point outre-passé ses pouvoirs. Muraire ne fut point réélu à la Convention. En septembre 1795, le département de la Seine le choisit pour l'un de ses représentants au Conseil des Anciens. Il se dessina parmi les réactionnaires, et devint l'un des principaux orateurs du club de Clichy. Il parla en faveur des émigrés, et attaqua souvent le Directoire; aussi fut-il compris dans les listes de proscription des 18-19 fructidor an v (4-5 septembre 1797) et transporté à l'île d'Oléron. Amnistié en 1800, le premier consul Bonaparte le nomma commissaire près le tribunal d'appel, puis juge au tribunal de cassation. Ce fut Muraire qui au nom de ses collègues, félicita, le 4 nivôse, Bonaparte d'avoir échappé à l'explosion de la machine infernale de la rue Saint-Nicaise. Protégé particulièrement par Joseph Bonaparte, Muraire devint successivement chef du tribunal de cassation (1801) conseiller d'État (5 mai 1803), comte de l'empire, et grand-officier de la Légion d'Honneur, avec le titre de président, puis de premier président (1804). Il se livra vers 1812 à quelques opérations financières qui faillirent amener sa disgrâce; mais son gendre, M. Decazes, obtint de l'empereur, alors à Dresde, qu'il ne serait donné aucune suite aux accusations soulevées contre le magistrat agioteur. Muraire abandonna facilement le gouvernement impérial, et le 20 avril 1814, complimenta Monsieur, comte d'Artois (depuis Charles X), sur son entrée en France comme lieutenant général du royaume. Cependant, en février 1815, il fut remplacé par de Sèze. Napoléon le réintégra aussitôt après son retour (20 mars); mais à la seconde rentrée des Bourbons, Muraire fut définitivement rendu à la vie privée. Il était un des membres les plus élevés de l'ordre maçonnique du rit écossais, et a laissé en cette qualité de nombreux travaux. On a aussi de lui l'*Éloge de Target*, in-8°, et celui *du lieutenant général baron Maransin*; Paris, 26 juin 1828, in-8°. H. L—n.

Le Moniteur universel, an 1792, n°s 47, 178, 190, 199, 245, 254; an IV, n°s 89, 201, 336; an V, n°s 1, 126, 244, 306, 350. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouvelle*.

MURALT (*Jean* DE), médecin et naturaliste suisse, né à Zurich, en 1645, mort en 1733. D'une famille noble de Locarno qui, étant passée au protestantisme, avait émigré à Zurich, il étudia la médecine dans diverses universités d'Allemagne, de France et d'Angleterre. De retour à Zurich, il y fut nommé médecin de la ville; en 1691 il obtint la chaire de physique et de mathématiques. On a de lui: *Schola mutorum et surdorum*; Zurich, 1665; — *Exercitationes anatomicæ*; Montpellier, 1670; — *Experimenta anatomica de humoribus in nostro corpore circumfluentibus*; Zurich, 1675; — *Chirurgische Schriften* (Œuvres de chirurgie); Bâle, 1691 et 1711, in-8°; — *Hippocrates Helveticus*; Bâle, 1692, in-4°; et 1716, in-8°; — *Systema Physicæ experimentalis*; Zurich, 5 vol. in-4°; ce livre contient un *Catalogue des Plantes de la Suisse*, qui parut traduit en allemand par l'auteur; Zurich, 1717; — *Gesundheitschatz wider die ansteckenden Seuchen* (Trésor de santé contre les épidémies); Zurich, 1714; — *Zoologia, seu animalium contemplatio physica*; Zurich, 1709, in-8°; — plusieurs dissertations, des observations anatomiques, dans les *Ephemerides naturæ curiosorum*. O.

Journal hist. de la République des lettres, t. XVIII. — Éloy, *Dict. de Medecine*.

MURALT (*Béat-Louis* DE), littérateur suisse, né à Berne, au commencement du dix-huitième siècle. Il appartenait à la même famille que le précédent. Il parcourut la plupart des contrées de l'Europe, et écrivit en français des ouvrages assez superficiels, mais qui réussirent beaucoup, à cause de leur singularité. Nous citerons les suivants: *Lettres sur les Anglais et les Français et sur les voyages*; Zurich, 1725, in-8°; 1726, 2 vol. in-12; les éditions subséquentes (Cologne, 1727, 1728, et Zurich, 1755, 3 vol. in-8°) contiennent de plus, sous le titre d'*Apologie*, des observations critiques de l'abbé Desfontaines et du P. Brumoy; — *L'Instinct divin recommandé aux hommes*; 1727, in-12; Zurich, 1753, in-8°; Paris, 1790, in-12; — *Le Système des anciens et des modernes concilié par l'exposition des sentiments différents de quelques théologiens sur l'état des âmes séparées du corps*; Amsterdam, 1733, in-12: cette édition est augmentée d'une réponse au livre intitulé: *Examen de l'Origénisme*; — *Lettres fanatiques*; Londres, 1739, 2 vol. in-12; — *Fables*; Berlin, 1753, in-8°; — *Histoire de Frédéric le Grand, roi de Prusse*; 1757, 2 vol. in-12. Il passe pour être l'auteur des *Lettres sur la religion essentielle à l'homme, distinguée de ce qui n'en est que l'accessoire* (6 vol. in-8°), recueil dont on a publié plusieurs réfutations. K.

Ersch, *France Littéraire* de 1769.

MURANO (*Quirico* DA), peintre de l'école vénitienne, né à Murano, florissait vers 1400. Un *Christ avec une dévote*, tableau qui faisait partie de la galerie Sasso à Venise, est signé *Quiricius da Murano*. Le musée de Venise possède de lui une *Madone avec l'enfant endormi*, et un *Christ descendu de la croix*. É. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — *Accademia delle Belle-Arti di Venezia*.

MURANO (*Andrea* DA), peintre de l'école vénitienne, né à Murano, florissait dans les premières années du quinzième siècle. Bien qu'il conservât encore l'ancienne sécheresse et ne composât pas mieux que ses contemporains, il sut dessiner plus correctement les visages et les extrémités, et il posa ses figures mieux d'aplomb sur leur plan. Il avait peint pour l'église de Santo-Pietro-martire de Murano deux tableaux aujourd'hui à l'Académie des Beaux-Arts

de Venise, un *Saint Pierre martyr* et un *Saint Sébastien*. Les nus de cette dernière figure sont si bien dessinés, que Zanetti la suppose copiée d'après quelque statue antique. Ce fut Andrea qui introduisit l'art dans la famille des Vivarini, qui jouèrent un rôle si important dans l'école de Murano. E. B—N.

Zanetti, *Della Pittura Veneziana*. — Verci, *Notizie intorno alla vita de' Pittori*, etc., *di Bassano*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — *Accademia delle Belle-Arti di Venezia*.

MURANT (*Emmanuel*), peintre hollandais, né à Amsterdam, le 22 décembre 1622, mort à Leeuvarden, en 1700. Il apprit son art du célèbre Philippe Wouwermans, et se consacra au paysage animé. Il voyagea beaucoup, et parcourut la plus grande partie de l'Europe. Issu d'une famille française, il s'arrêta longtemps à Paris, où il a laissé quelques œuvres ; quelques œuvres seulement, disons-nous, car les tableaux de Murant sont d'un tel fini que le nombre en est fort rare. Ils représentent tous des bourgs, des villages, des ruines ; « mais ce qui y surprend, dit Descamps, c'est qu'imitateur de van der Heyden, on peut avec la loupe y compter les briques et les pierres. Ce fini n'est point aux dépens de l'accord des couleurs ; les teintes différentes, grises et rougeâtres, placées avec art, donnent à ses tableaux des tons chauds et pétillants. Le temps qu'il mettait à faire un tableau en rend le nombre petit ; on n'en voit que chez les princes et les riches. » A. de L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. II, p. 107.

MURAT (*Henriette-Julie* de Castelnau, comtesse de), femme auteur française, née en 1670, à Brest, morte le 24 septembre 1716, au château de La Buzardière (Maine). Elle était petite-fille des maréchaux de Castelnau et de Dognon, et fille de Michel de Castelnau, mestre de camp de cavalerie et gouverneur de Brest, qui mourut en 1672, à Utrecht, d'une blessure qu'il avait reçue à l'attaque d'Ameydon. Dès l'âge de seize ans elle épousa Nicolas, comte de Murat, brigadier des armées du roi ; on raconte qu'elle parut alors dans le costume des villageoises bretonnes à la cour, où son esprit et sa beauté lui méritèrent les hommages des poëtes. Née avec beaucoup d'imagination et de vivacité, mais avec trop du penchant pour le plaisir, elle donna quelquefois dans des égarements que sa naissance ne servit qu'à rendre plus scandaleux. Ses intrigues la firent exiler à Loches. Après la mort du roi elle fut rappelée à Paris, sur la demande de la marquise de Parabère, son amie. Elle a laissé des vers pleins de grâce et de facilité, et des romans qui l'ont placée au rang des femmes célèbres du grand siècle. Nous citerons : *Mémoires de Mme la comtesse de M*** avant sa retraite, pour servir de réponse aux* Mémoires de Saint-Évremond ; Paris, 1697, Amst., 1698, 1711, 2 vol. in-12 ; ces mémoires sont présentés comme étant ceux de l'auteur, mais c'est moins une histoire qu'un roman ; — *Nouveaux Contes des fées* ; Paris, 1698, 2 vol. in-12, et dans le *Cabinet des fées* ; ces contes sont écrits avec infiniment d'esprit ; — *Voyage de campagne, par la comtesse de M**** ; Paris, 1699, La Haye, 1700, 2 vol. in-12. « Ce roman, dit Lenglet-Dufresnoy, qui a été faussement attribué à Mme Durand, est écrit avec beaucoup d'esprit et de goût. Il y a dans le second volume des scènes, ou sortes de comédies proverbes, qui sont d'une autre dame ; » — *Histoires sublimes et allégoriques de l'année* 1699, *par la comtesse D**** ; Paris, 1699, 2 vol. in-12 : attribuées quelquefois à Mme d'Aulnoy ; — *Histoire galante des habitants de Loches* : l'idée est empruntée au *Diable boiteux*, qui venait de paraître ; — *Les Lutins du château de Kernosy, nouvelle historique* ; Leyde (Paris), 1710, 1717, 2 vol. in-12 : on cite ce roman comme un des meilleurs de Mme de Murat ; — des chansons et des pièces fugitives répandues dans les recueils du temps. On lui a faussement attribué un roman de Lesconvel, intitulé *La Comtesse de Châteaubriant* (1695, in-12). P. L.

Prudhomme, *Biog. des Femmes célèbres*. — Lenglet-Dufresnoy, *Biblioth. des Romans*.

MURAT (*Joachim*), général français, roi de Naples sous le nom de *Joachim-Napoléon*, né le 25 mars 1771, à La Bastide-Fortunière (Lot), fusillé le 13 octobre 1815, au Pizzo. Issu de parents obscurs, car son père était aubergiste, il eut une enfance vulgaire comme son berceau ; mais sa physionomie sociale se dessina tout d'abord par l'impétuosité brillante de son caractère, par la fierté de ses traits, tout guerriers, et par la mâle vigueur d'une constitution athlétique. Sa famille s'imposa pour lui les soins généreux d'une éducation libérale, et c'est au collége de Cahors, où la protection d'une famille puissante lui avait fait obtenir une bourse, qu'il fournit la carrière des études littéraires. Quelques velléités d'entrer dans le sanctuaire, échauffées sans doute par des inspirations domestiques, le portèrent à prendre l'habit ecclésiastique, et dans le dessein de s'initier au droit canon, il se rendit à Toulouse. Mais le jeune *abbé* Murat n'était pas fait pour un ministère de paix, son élément devait être la guerre, et l'étole ou la mitre eussent été pour lui de trop pâles ornements. La froide étude des sciences théologiques ne put longtemps le captiver, et l'amour des plaisirs et le bruyant métier des armes vinrent l'enlever bientôt aux débats trop paisibles de Scott et de saint Thomas. Un régiment de cavalerie, le 12e de chasseurs (régiment des Ardennes) passait à Toulouse ; Murat s'y enrôla volontairement, et moins de deux ans après il était devenu maréchal des logis. Renvoyé de ce corps pour avoir pris part à un acte d'insubordination, il fut obligé de revenir à la Bastide, où son père, qui lui pardonnait difficilement d'avoir jeté le froc aux orties, se montra envers lui si sévère,

si inexorable que Joachim ne chercha plus que l'occasion de se soustraire aux reproches incessants dont sa conduite était l'objet. Lors de la formation de la garde constitutionnelle de Louis XVI, corps qui devait se composer d'un certain nombre de fils de citoyens actifs de chaque département, Murat sollicita l'honneur d'y entrer, et fut d'abord repoussé. Heureusement pour lui, J.-B. Cavaignac, député du Lot, intervint en sa faveur, et, choisi par son département, il fut envoyé à Paris avec le jeune Bessières, depuis maréchal d'empire et duc d'Istrie. Avant le licenciement de cette garde, il passa dans le 21e régiment de chasseurs à cheval, où ses connaissances spéciales lui firent obtenir le grade de sous-lieutenant, le 30 mai 1791. Partisan enthousiaste de la révolution, Murat présida un de ces comités épuratoires chargés de soumettre dans tous les corps la conduite des chefs à un examen sévère, et fut dénoncé après le 9 thermidor an II (27 juillet 1794) pour avoir, dit-on, demandé à la société des Jacobins de Paris l'autorisation de changer la seconde lettre de son nom, et de prendre celui de Marat, lorsque ce féroce tribun était tombé sous le poignard de Charlotte Corday. La protection du conventionnel Cavaignac détourna l'orage; aussi Murat sut-il plus tard se montrer reconnaissant envers le compatriote qui avait fait rayer son nom des registres du comité de salut public. A cette époque, il avait déjà fait son chemin, et la bravoure et les talents qu'il avait déployés à l'armée des Pyrénées occidentales lui avaient valu un avancement rapide. Il avait été nommé successivement aide de camp du général d'Hurre, chef d'escadron et enfin colonel de son régiment. Toutefois il eut à combattre pendant quelque temps les préventions et la défiance du Directoire, qui, se rappelant sa conduite avant thermidor, se refusa de le reconnaître dans ce dernier grade que lui avaient conféré les représentants du peuple en mission aux armées et avait même prononcé déjà sa destitution. Après être demeuré quelque temps à Paris sans emploi, il fut définitivement réintégré à l'époque du 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), où Bonaparte, qui avait deviné en lui l'homme de résolution, l'avait expédié, dès six heures du matin, avec trois cents cavaliers, pour ramener de la plaine des Sablons dans le jardin des Tuileries, un parc de quarante bouches à feu. Murat réussit complétement dans cette mission. Tels furent les premiers rapports de ces deux hommes, réservés à de si hautes destinées. Bonaparte ayant été nommé, le 26 février 1796, commandant en chef de l'armée d'Italie, s'attacha Murat, devenu chef de brigade, et fit de lui presque aussitôt son aide de camp. Dès ce moment Murat conquit cette popularité militaire qui ne l'abandonna jamais, et son intrépidité sur les champs de bataille de Dego, de Ceva et de Mondovi eut un caractère qui semblait un reflet de l'ancienne chevalerie. Mais ce ne furent pas ses seuls titres à la confiance du général en chef. Bonaparte, appréciant son intelligence, l'envoya à Turin préparer avec Salicetti les négociations du traité de paix qui, remettant à la France toutes les places fortes occupées par ses armées, réunissait aussi la Savoie, Nice et Tende au territoire de la république. En mai 1796, il le chargea d'apporter au Directoire les drapeaux enlevés aux Austro-Sardes. De retour à l'armée avec le grade de général de brigade, qu'il obtint au mois de pluviôse an V, Murat se couvrit de gloire dans presque toutes les affaires qui signalèrent la suite de cette campagne, notamment au siége de Mantoue, aux combats de Roveredo et de Saint-Georges (4 et 15 septembre), où il reçut plusieurs blessures, et ce fut lui qui, le 13 mars 1797, exécuta avec sa cavalerie le fameux passage du Tagliamento, fait d'armes qui déconcerta tous les plans de l'archiduc Charles et força l'Autriche à signer les préliminaires d'un traité de paix.

Choisi pour faire partie de l'expédition d'Égypte, Murat s'embarqua avec Bonaparte, le 19 mai 1798, déploya la plus grande valeur à la prise d'Alexandrie et à la bataille des Pyramides (2 et 23 juillet), et en février 1799 reçut le commandement du corps de cavalerie qui se dirigea vers la Syrie. Au siége de Saint-Jean d'Acre, il sollicita le périlleux honneur de monter le premier à l'assaut, et mit tant d'insistance dans sa demande que Bonaparte dut finir par la lui accorder. Dans cet assaut meurtrier, qui ne put décider cependant la prise de la ville, Murat, que le panache flottant au-dessus de sa tête désignait aux coups de l'ennemi, reçut dans le collet de son habit une balle qui traversa sa cravate et lui effleura le cou. Une autre balle abattit son panache qui resta au pouvoir des assiégés et que le pacha réclama comme un glorieux trophée. Après s'être emparé du poste de Zafet, il pénétra par la plaine d'Iacoub jusqu'au lac de Génésareth; puis apprenant que les troupes qu'il avait laissées à Zafet avaient été, contre son attente, attaquées par des forces supérieures, il revint sur ses pas, débloqua le poste, chassa les Turcs du pont d'Iacoub, et prépara par ce succès la victoire du Mont-Thabor, que Bonaparte remporta le lendemain (16 avril). Le jour suivant, il s'empara des magasins de Tabarieh, où l'armée trouva d'immenses approvisionnements, puis alla dissiper quelques rassemblements d'Arabes vers le lac Natron. Bonaparte, qu'il rejoignit aux Pyramides de Gizeh, lui donna ensuite l'ordre d'occuper Romanieh avec sa cavalerie. A la bataille d'Aboukir, il eut le commandement de l'avant-garde, et par un mouvement aussi habile qu'audacieux, coupa toute retraite à Mustapha-Pacha, jusqu'à la tente duquel il pénétra après s'être emparé de son camp. Celui-ci en se défendant lui tira presque à bout portant un coup de pistolet, dont la balle le blessa au-dessous de la mâchoire inférieure; mais Murat abat d'un coup

de sabre deux doigts de la main droite de son adversaire, le fait prisonnier et l'envoie au quartier général. « Le gain de la bataille d'Aboukir est dû principalement au général Murat, dit Bonaparte dans sa dépêche du 28 juillet au Directoire; je vous demande pour lui le grade de général de division; sa brigade de cavalerie a fait l'impossible. » Ce grade lui fut en effet accordé (octobre 1799). Du reste, sa réputation devint si grande en Égypte que le célèbre Murad-Bey s'enorgueillissait de porter à peu près le même nom que lui.

Dépositaire des projets ambitieux de Bonaparte, qui le jugeait nécessaire à leur exécution, Murat revint d'Égypte avec lui, et le seconda énergiquement dans la journée du 18 brumaire. A la tête de soixante grenadiers, il entra dans la salle du Conseil des Cinq Cents, somma l'Assemblée de se séparer, et sur son refus commanda une charge qui opéra la dispersion des représentants. Pour reconnaître ce service, Bonaparte lui donna la main d'Annonciade-Caroline, la plus jeune de ses sœurs (20 janvier 1800), et en même temps le fit commandant de la garde des consuls. La guerre ayant éclaté de nouveau entre la France et l'Autriche, Murat prit le commandement de l'avant-garde de l'armée, qui allait disputer aux Impériaux le théâtre de ses premiers exploits, pénétra de vive force dans Verceil (27 mai), passa la Sesia, s'empara le surlendemain de Novare, franchit le Tessin, et après un combat sanglant, livré sur ses bords, entra le 2 juin dans Milan. Poursuivant sa marche victorieuse, il occupa Plaisance le 9 du même mois, et commanda la cavalerie à la bataille de Marengo, après laquelle Bonaparte lui décerna un sabre d'honneur pour rendre hommage aux talents qu'il avait déployés dans cette journée, où la cavalerie donna la victoire à l'armée française. Après l'armistice conclu le 16 janvier 1801 à Trévise, entre le général Brune et le général Bellegarde, Murat fut investi du commandement de l'armée d'observation destinée à replacer le pape sur le trône pontifical, chassa les Napolitains des États de l'Église, et le 6 février 1801 conclut à Foligno, avec le chevalier Micheroux, un armistice qui fut suivi d'un traité signé à Florence, le 28 mars suivant, entre la France et le roi des Deux-Siciles. Ce traité cédait l'île d'Elbe à la France; Murat eut ordre d'aller prendre possession de cette île, alors occupée par les Anglais; mais la signature des préliminaires de paix avec l'Angleterre l'empêcha de continuer le siége de Porto-Ferrajo qu'il avait entrepris.

A son retour à Paris, Murat fut nommé par le premier consul, son beau-frère, président du collége électoral du Lot (octobre 1803), et ses compatriotes, fiers de sa gloire, le choisirent pour député au corps législatif. Il ne joua aucun rôle dans cette assemblée; mais les électeurs du Lot n'eurent pas à se plaindre, sous un autre rapport, de leur choix; car le crédit de Murat et sa haute influence furent très-utiles à ce département. Le 15 janvier 1804, il reçut le titre de gouverneur de Paris, et en cette qualité, par arrêté du 20 mars suivant, il créa la commission militaire qui condamna le duc d'Enghien à être fusillé. Cependant il sentait et peut-être plus vivement que Bonaparte lui-même combien il était nécessaire de signaler par des actes de clémence l'aurore du règne impérial; car il avait une certaine grandeur d'âme et était susceptible des plus nobles inspirations. Il sollicita la grâce de Georges Cadoudal avec de si vives instances que le nouvel empereur lui en témoigna son mécontentement. Créé maréchal de l'empire (19 mai 1804), Murat devint successivement prince, grand-amiral (1er février 1805), grand-aigle de la Légion d'Honneur (2 février) et chef de la 12e cohorte. En mai suivant, il reçut l'Aigle noir de Prusse, lui qui quatre années auparavant avait refusé les décorations que lui offrait le roi de Naples. Mais les temps étaient changés!

A la reprise des hostilités contre l'Autriche en 1805, il dirige les opérations de la cavalerie, et porte les premiers coups à l'ennemi qui, le 8 octobre, laisse entre ses mains son artillerie, ses drapeaux et quatre mille prisonniers. Peu de jours après, il force le général Werneck à capituler dans Langenau, bat encore les Autrichiens à Neresheim et à Lambach, et fait son entrée à Vienne, le 11 novembre. Enfin il sort de cette capitale le 20 du même mois pour sabrer à Hollabrunn l'arrière-garde russe, remporte une nouvelle victoire à Guntersdorf et concourt puissamment au succès de la bataille d'Austerlitz (2 décembre).

Nommé par Napoléon grand-croix de l'ordre de la Couronne de Fer (20 février 1806), Murat reçut un trône de son beau-frère, devenu maître d'un vaste territoire. Le 15 mars suivant, il fut créé grand-duc de Berg et de Clèves, et à peine eut-il pris possession de sa souveraineté, qu'il sut se concilier l'affection de ses sujets par une administration douce et paternelle et par le respect qu'il montra pour les mœurs et pour les usages des Allemands. Forcé d'opérer des changements dans le système administratif de ce pays, il ne les admit qu'avec une sage réserve, n'augmenta pas les impôts, n'introduisit dans son duché ni l'enregistrement, ni les droits réunis, ni le monopole du sel et du tabac, et ne soumit qu'à un droit très-léger et uniforme les marchandises qui entraient dans le pays ou qui devaient le traverser. Mais ce qu'on ignore généralement, c'est que le grand-duc de Berg eut souvent à lutter contre l'influence des conseils qui s'efforçaient de montrer à Napoléon un danger dans l'exemple d'une administration paternelle. L'empereur voulut faire des remontrances, parler en maître à son beau-frère; Murat demeura inflexible, et un jour même, à la suite d'une discussion fort vive, menaça de sa démission. De-

puis, on le laissa gouverner à sa guise et selon les inspirations de son cœur.

Le 6 octobre 1806, la Prusse, l'Angleterre, la Russie et la Suède se coalisent contre la France. C'est la première de ces puissances qui commence les hostilités, et Murat, toujours à l'avant-garde de la grande armée avec la cavalerie, poursuit les Prussiens jusqu'aux portes de Leipzig, contribue à la victoire d'Iéna, force Erfurth de capituler, fait prisonnière une brigade commandée par le prince de Hohenlohe, et attaque dans Lubeck le général Blücher, qui se rend à lui avec ses troupes et un immense matériel. Cependant la Russie venait au secours de la Prusse aux abois; Murat marche au-devant des troupes russes, et entre dans Varsovie le 28 novembre. Rien ne résistait à la redoutable cavalerie qu'il commandait, et avec laquelle il fit à Eylau de nouveaux prodiges de valeur. Ce fut à lui qu'après bataille de Friedland le prince Bagration et le général Beningsen s'adressèrent pour solliciter un armistice, et quand Napoléon l'eut accordé, Murat fut le seul général français qui accompagna l'empereur dans son entrevue avec Alexandre sur le Niémen (21 juin 1807).

Après la paix de Tilsitt, il se disposait à se rendre dans son grand-duché, lorsque Napoléon lui confia le commandement d'une armée qu'il destinait secrètement à la conquête de l'Espagne, mais sur les opérations de laquelle il ne lui donna que des instructions fort incomplètes. Murat, qui, s'il faut s'en rapporter à des mémoires contemporains, se sentait déjà à l'étroit dans sa souveraineté et convoitait un royaume qui lui permettrait de marcher l'égal des rois de l'Europe, s'empara de Madrid, le 25 mars 1808. Napoléon, devinant ses velléités ambitieuses, n'approuva point cette précipitation, mais lui montra en perspective l'héritage de la maison de Bragance. Ce qu'il avait prévu ne tarda point d'arriver. Une insurrection terrible éclata à Madrid, et l'existence de tous les Français se trouvant menacée, Murat, à bout des moyens de conciliation pour arrêter l'effusion du sang, se vit obligé de recourir à la force. La journée du 2 mai fut fatale à un grand nombre d'Espagnols. Le vieux roi Charles IV l'investit alors de toute l'autorité royale, qu'il conserva jusqu'au moment où Joseph Napoléon, déjà roi de Naples, fut appelé au trône d'Espagne (6 juin 1808). Dans l'intervalle, il avait décidé tous les membres de la famille royale à se rendre à Bayonne, où Napoléon les attendait, et l'on sait qu'une fois sur le territoire français ils n'en sortirent plus.

Déçu dans ses espérances sur la Péninsule, Murat, à son retour en France, eut avec son beau-frère des explications très-vives, et Napoléon, pour mettre fin aux sollicitations de sa sœur, consentit à lui donner la couronne de Naples (15 juillet 1808). Proclamé le 1er août sous le nom de Joachim-Napoléon, il alla le mois suivant prendre possession de ses nouveaux États, et vit malheureusement des démonstrations sérieuses de dévouement dans les hommages qui lui furent rendus, sans songer que la faveur populaire est changeante et que naguère encore on les prodiguait à l'ancienne dynastie. Un de ses premiers soins fut de s'emparer de l'île de Capri, que les Anglais avaient fortifiée avec tant d'art qu'ils la surnommaient le Petit-Gibraltar. Sir Hudson-Lowe, qui depuis fut le geôlier de Napoléon à Sainte-Hélène, ne put défendre ce rocher et se vit contraint de capituler. Ce succès obtenu en quelques jours donna au nouveau roi une popularité qu'augmentèrent les actes de son administration. Il interdit toute arrestation arbitraire, affermit les institutions françaises, et tout en établissant la conscription militaire, en adoucit la rigueur par de sages modifications. Le roi Joseph n'avait laissé qu'une armée d'environ seize mille hommes, sans discipline, aussi mal vêtus que mal commandés. Dans l'espace de six ans Murat la porta à soixante mille hommes de belles troupes. La cavalerie, l'artillerie, le génie attirèrent surtout son attention et de grandes améliorations furent apportées dans la marine, qui vit sortir deux vaisseaux et plusieurs frégates des chantiers de Cellamare. Enfin, il opéra les mêmes changements dans l'administration civile, encouragea les savants et les gens de lettres, favorisa les établissements utiles aux sciences. Sans doute, l'on a reproché à Murat son goût pour la parure et la représentation, son plaisir à paraître en public avec l'appareil d'un roi de théâtre, coiffé d'une toque noire ornée d'une longue plume blanche; mais qu'importent ces puérilités? Heureux les peuples s'ils n'avaient que des travers de ce genre à reprocher à tant de rois d'extraction légitime. Malheureusement, Murat joignait à d'éminentes qualités une faiblesse de caractère qui le mettait sous la dépendance presque absolue de sa femme. C'était elle qui l'avait poussé à ambitionner un trône; ce fut elle qui, dès qu'il fut monté sur celui de Naples, l'excita à secouer la tutelle de Napoléon. Une circonstance amena en effet une rupture entre les deux beaux-frères.

Au mois de juin 1809, une flotte anglo-sicilienne s'empara des îles d'Ischia et de Procida, et après avoir été contrainte de s'en retirer, tenta d'opérer des soulèvements à Naples et de reprendre Capri. Pour se venger, Joachim résolut d'attaquer les Anglais en Sicile, et sous le feu de la flotte ennemie, réussit à réunir une flottille assez nombreuse pour y transporter ses troupes. Le passage fut ordonné; mais une seule division, celle du général Cavaignac, débarqua de l'autre côté du Phare, et l'on peut être fondé à croire que les motifs, encore ignorés, qui empêchèrent les autres divisions de la suivre appartiennent à une politique d'un ordre supérieur. Quoi qu'il en soit, Joachim dut renoncer à son expédition, et en attribua l'insuccès au mauvais vouloir de la cour des Tuileries, à laquelle il ne

dissimula pas son mécontentement, augmenté dès lors par le ton de hauteur de Napoléon. Croyant pouvoir se passer de l'appui de la France, il demanda l'éloignement des troupes françaises, essuya un refus, et pour montrer qu'il ne voulait point jouer le rôle de simple vassal de l'empereur des Français, rendit un décret aux termes duquel tous les étrangers employés dans son royaume devaient se faire naturaliser Napolitains ou renoncer à leurs fonctions. Par un décret de 1811, Napoléon rappela à Joachim son origine : « Considérant, dit ce décret, que le royaume de Naples fait partie du grand empire, que le prince qui règne dans ce pays est sorti des rangs de l'armée française, qu'il a été élevé sur le trône par les efforts et le sang des Français, Napoléon déclare que les citoyens français sont de droit citoyens du royaume des Deux-Siciles. » Ce décret fut un coup de foudre pour Joachim, qui, croyant se venger de Napoléon par de puériles représailles, affecta de ne plus porter la croix de la Légion d'Honneur, voulut différer la célébration de la fête du roi de Rome et fit même sentir sa mauvaise humeur à la reine Caroline. Dans son dépit, il se retira dans son palais de Capo-di-Monte, et y tomba malade.

Cependant, la guerre qui éclata en avril 1812 entre la France et la Russie mit un terme à ces querelles de famille. Napoléon crut ne pouvoir se passer de Murat, et Joachim de son côté ne put résister à l'invitation de l'empereur, qui, n'ayant point perdu son ascendant sur son esprit, l'appelait de nouveau au commandement de la cavalerie de la grande armée. Au combat d'Ostrowno (25 juillet), il attaque, disperse l'ennemi et lui fait perdre une partie de son artillerie. A Smolensk (17 août), il prend position sur le plateau à droite de la ville, et y fait établir une batterie de soixante pièces qui porte la confusion et la mort dans les rangs des Russes. Lui et le maréchal Ney auraient voulu que l'armée s'arrêtât là et ne franchît point le Borysthène; mais Napoléon avait décidé qu'on irait à Moscou et peut-être plus loin encore. Il fallut marcher. A la bataille de la Moskowa (7 septembre), ce fut lui qui, avec la division Morand, enleva à neuf heures du matin la grande redoute russe, et qui, par un changement de front qu'il fit opérer à l'armée, vers quatre heures de l'après-midi, procura le brillant succès qui mit fin au carnage, en décidant la retraite des Russes. Mais le 18 octobre, le général Kutusow lui fit essuyer à Winkowo une sanglante déroute. Joachim fut chargé du commandement de l'escadron sacré qui formait la garde de Napoléon pendant la désastreuse retraite, et à Smorgoni, douze lieues est de Willika, l'empereur lui remit en partant pour la France le commandement en chef des débris de la grande armée (5 décembre). A peine Napoléon se fut-il éloigné que le découragement s'empara de Murat comme de tous les braves qui venaient d'affronter des souffrances plus redoutables que la mort, et il commit la faute inexcusable d'abandonner, par sa fuite précipitée, aux Russes en butte aux mêmes besoins que les Français, les immenses magasins rassemblés à Wilna. Le 8 janvier 1813, il remit le commandement en chef de ce qui avait été la grande armée au prince Eugène Beauharnais, et le 17 du même mois quitta brusquement Posen pour retourner à Naples.

Les causes de ce départ précipité ont été diversement interprétées. Si les uns ont pensé que la conduite de Murat dans cette conjoncture lui fut dictée par la crainte de perdre un trône qui semblait devoir s'écrouler avec le colosse de l'empire français, d'autres ont été jusqu'à dire que Murat, qui aimait sa femme avec passion, avait senti sa jalousie éveillée par quelques propos imprudents sur la reine. Ce qui est certain, c'est que dès son retour à Naples, il y eut de mystérieuses négociations entamées entre le gouvernement napolitain, l'Autriche, et l'Angleterre, maîtresse de la Sicile. Des paroles indiscrètes, qui devaient inspirer de justes défiances sur son compte, lui étaient même échappées, et il semblait n'attendre qu'une occasion plausible pour se déclarer contre l'empereur. Il eut sans doute le tort de ne point lier sa fortune à celle de Napoléon, de ne pas faire alors cause commune avec lui et de s'isoler de la France; mais son cœur fut toujours français et toujours inaccessible aux pensées de trahison. A l'ouverture de la campagne de 1813, rien n'annonçait qu'il voulût y prendre part; néanmoins, les premiers événements ayant été favorables à l'empereur, il rejoignit l'armée après les batailles de Lutzen et de Bautzen, et Napoléon lui confia le commandement de l'aile droite, à celle de Dresde. Il se conduisit avec sa bravoure accoutumée; mais quatre jours après la perte de la bataille de Leipzig, il quitta de nouveau l'empereur, sous le prétexte d'aller lever des troupes auxiliaires en Italie, mais en réalité pour préparer sa défection et se réunir aux ennemis de son beau-frère, dont l'étoile s'éclipsait chaque jour davantage. Cédant aux conseils de Fouché, alors relégué en Italie, et surtout aux instances de la reine Caroline, il renoua ses négociations avec l'Autriche et signa, les 6 et 11 janvier 1814, avec cette puissance et avec l'Angleterre deux traités par lesquels il s'engageait à joindre aux armées alliées trente mille hommes de ses troupes. On lui garantissait la possession du royaume de Naples et une augmentation de territoire lui fut promise par la cession de deux provinces des États pontificaux. Sur la foi de ces traités, il s'empara de Bologne, de Reggio et arriva sous les murs de Plaisance. De la première de ces villes, il avait, le 30 janvier 1814, publié une proclamation commençant par ce paragraphe qui ne laisse aucun doute sur ses intentions : « Soldats! aussi longtemps que j'ai pu croire

que l'empereur Napoléon combattait pour la gloire et la paix de la France, j'ai combattu à ses côtés; mais aujourd'hui il ne m'est plus possible de conserver aucune illusion : l'empereur ne veut que la guerre. Je trahirais les intérêts de mon ancienne patrie, ceux de mes États et les vôtres, si je ne séparais pas sur-le-champ mes armes des siennes pour les joindre à celles des puissances alliées, dont les intentions magnanimes sont de rétablir la dignité des trônes et l'indépendance des nations. » Le mouvement de Joachim força le prince Eugène de se replier avec son armée sur l'Adige, pour ne plus agir que sur la défensive. Ce qui prouve du reste combien il en coûtait à son cœur de combattre les Français, c'est qu'alors même il ne cessa, par son inactivité, puis par des manœuvres habilement combinées, de contrarier les projets des alliés dans des circonstances décisives. Les succès inattendus de Napoléon dans les plaines de la Champagne ne l'étonnèrent pas, comme on a voulu le faire croire; mais l'empereur lui tint rancune, et dans une lettre à la reine sa sœur s'exprima ainsi au sujet de Murat : « Votre mari est très-brave sur le champ de bataille; mais il est plus faible qu'une femme ou qu'un moine, quand il ne voit pas l'ennemi. Il n'a aucun courage moral... Il a eu peur, et il n'a pas hésité de perdre en un instant ce qu'il ne peut tenir que par moi et avec moi.... »

Le 2 avril 1814, le sénat prononça la déchéance de Napoléon, nomma un gouvernement provisoire et ne tarda pas à relever le trône des Bourbons. La chute du trône impérial plaça le roi Joachim dans une position fort équivoque. Toutes les branches de la maison de Bourbon se prononcèrent contre sa reconnaissance; un soldat parvenu pouvait-il conserver la couronne, lorsque le congrès des rois de l'Europe proclamait le principe de la légitimité? Talleyrand, ambassadeur de Louis XVIII à Vienne, demandait, dit-on, au nom de son maître, à l'Autriche le passage de quatre-vingt mille hommes pour aller combattre l'usurpateur de Naples, et par représailles Joachim sollicitait la même autorisation pour quatre-vingt mille Napolitains qu'il destinait à marcher contre Louis XVIII. Ces démonstrations, il faut bien le dire, n'avaient rien de sérieux, et le congrès n'eut pas laissé remettre en question la paix de l'Europe. Seulement la mésintelligence entre les deux cours était patente et se manifestait jusque dans les plus petites choses. L'almanach royal de France offrait, au tableau des souverains étrangers, à l'article *Naples*, un renvoi à celui de *Sicile*, tandis que le roi Joachim, usant de réciprocité, faisait imprimer à l'article *France*, voyez *Ile d'Elbe*.

Le roi de Naples apprit le 5 mars 1815 le départ de l'empereur de l'île d'Elbe et son débarquement en France. Dès qu'il eut connaissance de son entrée à Grenoble et à Lyon, il lui expédia le comte de Bauffremont, l'un de ses aides de camp, pour l'assurer de cace, et fit en même temps de Rome « qu'il regardait la ca comme la sienne et que bientô qu'il ne lui avait jamais été étran le refus du souverain pontife de la deux divisions de son armée à travers de l'Église, le roi se mit en marche, le 16 arriva le 19 à Ancône. Avant de quitter il avait ordonné la création des gardes nationales, nommé la reine régente et diminué les impôts d'un tiers. Ce fut alors que le cabinet autrichien, calculant de quel poids le roi de Naples allait être dans la balance de la politique, parut se rappeler les promesses de 1814. Il reçut aussi l'avis des dispositions favorables du cabinet de Londres, qui avait envoyé à ses représentants au congrès de Vienne l'ordre de conclure un traité définitif avec lui. Mais déjà il n'était plus temps; son armée avait franchi les frontières du royaume de Naples. Le 30 mars, il commença les hostilités contre les Autrichiens, publia le lendemain, à son quartier général de Rimini, une proclamation qui appelait les peuples d'Italie à l'indépendance. A la tête de cinquante mille hommes environ, il se dirigea à la fois sur Bologne, Modène, Reggio, enleva les positions autrichiennes devant Modène, où il fit son entrée pendant que Florence était occupée par une autre de ses divisions. Un grand enthousiasme se manifesta dans toute l'Italie, au bruit de ces avantages, remportés au nom de la liberté, et les monarques alliés s'en effrayèrent. Un de leurs plénipotentiaires joignit Joachim à Parme, et l'assura de sa conservation sur le trône, s'il voulait s'unir à la confédération européenne contre Napoléon : « Il est trop tard, répondit-il; l'Italie veut être libre; elle le sera. » Il entra ensuite à Bologne; mais là les représentations du commissaire britannique, William Bentinck, l'arrêtèrent dans sa marche victorieuse. Cet envoyé demanda que les troupes napolitaines respectassent le territoire du roi de Sardaigne, allié de l'Angleterre; Joachim y consentit, et cette condescendance fut une des causes qui précipitèrent sa chute. Forcé de tenter le passage du Pô à Occhio-Bello, il fut repoussé par des forces considérables, et apprit bientôt que le général Nugent avait mis en déroute entre Florence et Pistoie deux de ses divisions commandées par les généraux Livron et Pignatelli. Alors William Bentinck, qui avait joué le rôle de médiateur, leva le masque, s'annonça comme ennemi du roi de Naples et joignit ses forces à celles des généraux autrichiens. Murat dut songer à la retraite, et l'évacuation de Florence ouvrit à l'ennemi la route de Rome. Les populations, ou indifférentes, ou lassées des guerres dont l'Italie était depuis vingt ans le théâtre, n'avaient point répondu à l'appel qu'il leur avait adressé au nom de leur indépendance; et l'armée napolitaine, découragée, s'affaiblissait chaque jour

par la désertion. Le roi n'eut bientôt autour de lui que quelques Français restés fidèles à sa fortune; grâce à eux, il ne perdit rien de son énergie, et leur exemple et le sien empêchèrent les débris de l'armée de se débander. Le 15 avril, il évacua Bologne, et, se repliant par la Marche d'Ancône, défendit pendant trois jours le passage du Ronco, dont il fit brûler le pont. Poursuivi par les troupes austro-anglaises, il fut atteint le 2 mai près de Tolentino par le général Bianchi, accepta la bataille, qui dura jusqu'au lendemain, et essuya une déroute complète, malgré les prodiges de valeur qu'il fit et ses habiles dispositions pour réparer les fautes de ses lieutenants et suppléer à la faiblesse de ses troupes. Quelques autres combats consommèrent sa ruine. Un armistice, qu'il demanda le 18, lui fut refusé, et le soir de ce jour il entra dans Naples, à cheval, au galop et escorté de quatre lanciers seulement. Toutefois, à le voir traverser sa capitale avec ce costume théâtral qu'il affectionnait, on aurait cru difficilement qu'il était vaincu, et qu'il n'avait plus d'armée. Une vive effervescence régnait dans la ville; Joachim, s'inspirant d'un expédient trop souvent mis en œuvre par les rois en pareille circonstance, et qui leur réussit rarement, fit le lendemain annoncer officiellement et même afficher dans les rues un projet de constitution : c'était une ressource beaucoup trop tardive. Dans la soirée, il se décida à sortir de sa capitale pour gagner Gaëte, où la reine avait envoyé ses enfants et où il espérait pouvoir se défendre encore; mais un bâtiment anglais croisait à l'entrée de ce port, et il dut aborder dans l'île d'Ischia. Le jour même, une flotte anglaise se présenta devant Naples, dont les Autrichiens prenaient possession au nom du roi Ferdinand IV, en vertu d'une capitulation signée à Casa-Lanza, et qui ne contenait aucun article en faveur du roi déchu. Dans la matinée du 21 mai, Murat envoya reconnaître un bâtiment venant de Naples et sur lequel se trouvait, avec sa famille, le général Manhès, l'un de ses aides de camp. Il fut reçu sur ce navire qui faisait voile pour la France avec son neveu, le colonel Bonafous, son secrétaire et un valet de chambre. Le 25 il débarqua à Cannes, et expédia aussitôt un courrier à Napoléon pour lui annoncer son arrivée et attendre ses ordres. L'empereur ne lui répondit pas, et lui fit même, par l'intermédiaire de Fouché, interdire l'accès de Paris. C'était là une politique maladroite et méticuleuse. Quels que fussent les torts de Joachim envers la France et envers lui, Napoléon devait quelques égards à son beau frère, à un prince malheureux. Joachim, tombé du trône, proscrit, éloigné de sa femme et de ses enfants retenus prisonniers à Trieste par la politique anglaise, au mépris d'une capitulation, devait avoir à ses yeux les droits sacrés du malheur, et Napoléon, qui un mois plus tard, dans une pareille infortune, devait chercher un asile sous le pavillon britannique, oublia trop que le roi de Naples, époux de sa sœur, avait rendu à la France d'éclatants services dans sa carrière militaire et pouvait alors lui en rendre encore. Le temps modifia l'opinion de Napoléon, qui sur le rocher de Sainte-Hélène regretta de n'avoir point eu à ses côtés à Waterloo le plus déterminé, le plus brave des généraux de cavalerie qu'avait la France. « Sa présence, disait-il, nous eût valu peut-être la victoire; car que nous fallut-il dans certains moments de la journée? Enfoncer trois ou quatre carrés anglais; or, Murat était admirable pour une pareille besogne; il était précisément l'homme de la chose. »

Le roi de Naples s'était mis en route pour aller habiter une maison de campagne aux environs de Lyon, quand il apprit à Aubagne le désastre de Waterloo et le soulèvement de la populace de Marseille contre la garnison. Il tourna bride, et revint près de Toulon, dans la maison où il avait séjourné quelques jours et où sa vie ne fut bientôt plus en sûreté. Là, pour son malheur, il reçut la visite de certains intrigants qui, en flattant son esprit aventureux et confiant par la perspective d'une révolution populaire en sa faveur à Naples, ne le disposèrent que trop à céder aux illusions de son amour-propre, et peut-être même, alors, s'il eût trouvé un bâtiment prêt à le recevoir, eût-il tenté cette folle entreprise que ses serviteurs les plus dévoués lui faisaient considérer comme un rêve. Le traitement que Napoléon, déchu comme lui, recevait à bord du *Bellérophon*, lui ayant fait comprendre la mesure de la générosité du gouvernement anglais, il se décida à accepter l'hospitalité que lui offrit l'empereur d'Autriche, à la seule condition d'abdiquer purement et simplement, et de ne porter à l'avenir que le titre de comte de Lipona. C'était Fouché qui avait joué le principal rôle dans cette négociation. Deux jours après, les autorités militaires de Marseille lui donnèrent avis qu'une bande d'assassins devait l'enlever ou le tuer dans la nuit du 17 au 18 juillet. Cédant aux conseils de ses officiers, il se retira secrètement dans une petite maison, sur la route d'Antibes, à une lieue et demie de Toulon, tandis qu'eux-mêmes se rendirent à Toulon où Murat les rejoignit peu de jours après. Un bâtiment marchand allait mettre à la voile pour le Havre, et son capitaine consentit à recevoir le roi proscrit à bord, mais à condition de ne le prendre qu'en mer. Le 10 août, à quatre heures du matin, le navire sortit du port, et donnant le signal convenu, attendit Joachim jusqu'à une heure de l'après-midi. Joachim ne vint pas, et un commissaire de police, parti de Toulon, ordonna au bâtiment de prendre le large. Abandonné par un valet de chambre, qui sous le prétexte d'aller chercher du linge s'éloigna en emportant tout son argent et ne reparut plus, le roi fut obligé de se rendre seul au rivage. Il voulut se faire con-

duire au navire qui l'attendait sous voiles au large; mais les vents et la violence des flots ramenèrent deux fois au bord la frêle embarcation dans laquelle il s'était jeté. Il fut réduit à passer la nuit sans nourriture, et mouillé par une grosse pluie qui n'avait cessé de tomber toute la journée. Le lendemain, le vent se calma, mais le bâtiment avait disparu. Ne voulant pas exposer plus longtemps les trois marins qui s'étaient dévoués pour le sauver, il les força d'accepter neuf pièces de vingt francs, et n'en réservant pour lui qu'une seule, il alla demander l'hospitalité dans la cabane d'une pauvre vieille femme, où il ne trouva pour apaiser sa faim qu'un morceau de pain noir, qu'il voulut payer de sa dernière pièce d'or. S'étant rapproché de Toulon, il fut rejoint par le colonel Bonafous, son neveu, qui lui apporta un peu d'argent, mais lui apprit que sa tête était mise à prix. Le roi se réfugia de nouveau dans la montagne, où, en proie à toutes les souffrances physiques et morales, il reçut l'hospitalité d'une autre pauvre femme, qui partagea généreusement son pain avec lui. Enfin, après huit jours passés dans ce misérable asile, il monta pour gagner la Corse sur une barque non pontée que des amis dévoués lui procurèrent. Une tempête violente l'assaillit en pleine mer, et vingt fois il avait failli être submergé, quand il fut reçu à bord de *La Balancelle*, sloop messager de Toulon à Bastia. A peine était-il sur ce navire avec les trois serviteurs qui l'accompagnaient, que la barque qu'ils avaient quittée s'engloutit sous leurs yeux. Enfin après être, dans la nuit du 25 août, débarqué à Bastia sans avoir été reconnu, il se dirigea aussitôt vers le bourg de Vescovato, où l'un de ses anciens officiers, le général Franceschetti, le reçut avec cordialité.

Murat était sauvé; déjà l'espoir d'être bientôt réuni à sa femme et à ses enfants adoucissait ses peines; après une vie si agitée, il entrevoyait une paisible existence de père de famille. Malheureusement les plus sages, les plus prudents de ses amis n'étaient point à Vescovato. La réaction royaliste avait amené en Corse environ deux cents officiers français, au milieu desquels se glissèrent, soudoyés par la cour de Naples, qui épiait toutes les démarches de l'ancien roi, quelques-uns de ces mêmes intrigants qui en Provence avaient déjà fait miroiter à ses yeux le rêve d'une restauration. A les en croire, Murat n'avait qu'à paraître, et la Calabre tout entière proclamerait de nouveau son autorité. Séduit par ces chimères, il réunit toutes les ressources qui lui restaient, et eut bientôt préparé une expédition à Ajaccio. Elle était prête à mettre à la voile, quand le comte Macirone, son aide de camp, arriva de Paris, lui apportant les passeports en vertu desquels il était autorisé à se rendre et à vivre dans les États autrichiens. « Il est trop tard, s'écria Joachim, le sort en est jeté; dans un mois je serai à Naples. » Et le même jour, 28 septembre, il partit avec six barques de transport, contenant deux cent cinquante hommes des plus braves et des plus résolus. Un marin obscur, appelé Barbara, qui devait à Murat son grade de capitaine de frégate, fut chargé du commandement de cette petite escadre. Bien que quelques avis fussent parvenus à Joachim sur le compte de cet homme, dont on l'engageait à se défier, il croyait à son dévouement et à son courage. Les vents dispersèrent cette flottille, et le 6 octobre au matin, quand on se trouva en vue des côtes de la Calabre, il ne restait plus qu'une seule barque contenant quarante soldats, avec le bâtiment monté par le roi. Pendant la nuit cette barque disparut aussi, et Joachim, sentant la nécessité d'une prompte retraite, fit jeter à la mer les proclamations qu'il avait fait imprimer en Corse, et ordonna à Barbara de mettre le cap sur Trieste. Prétextant alors de fortes avaries, le capitaine, qui avait promis à la cour de Naples cette illustre victime et se voyait sur le point de perdre le prix du sang, la récompense de son infâme trahison, proposa à Murat d'entrer dans le port du Pizzo, où quinze cents hommes, disait-il, la plupart ses amis, se prononceraient en faveur du roi. Après quelque hésitation, Murat, qui semblait courir lui-même à sa perte, sur les instances de Barbara et malgré l'avis de ses principaux officiers, donna l'ordre d'aborder au Pizzo; mais avant de descendre sur le rivage, il prescrivit à Barbara de se tenir prêt à le recevoir, s'il était obligé, avec sa suite, de se rembarquer. Trente hommes environ l'accompagnèrent sur la plage où quelques marins le reconnurent et l'accueillirent par les cris de : « *Vive Joachim!* Un sergent, qui commandait un poste de dix à douze canonniers garde-côtes, se déclara prêt à le suivre avec ses hommes; mais à peine la petite troupe avait-elle pris la route de Monteleone, qu'un capitaine de gendarmerie, appelé Capellani, fit feu sur elle, avec une bande de paysans qu'il avait réunis. La résistance était impossible et Murat avec ses compagnons dut revenir au rivage pour se rembarquer. Mais aux premiers coups de fusil, Barbara avait pris le large avec la felouque qui devait attendre le roi. Il ne restait aucun moyen de retraite, et la populace du Pizzo, réunie aux paysans et aux gendarmes, se jeta sur eux, tua un des compagnons du prince et en blessa sept autres. Lui-même avec le reste de sa troupe fut fait prisonnier et conduit au fort. Une proclamation imprudemment conservée fut saisie sur lui par Capellani, qui eut la lâcheté de le fouiller et de lui enlever ses papiers et vingt-deux diamants. Le général Nunziante, commandant supérieur de la province, arriva de Monteleone dans la nuit du 8 au 9, et après avoir blâmé vivement la conduite de Capellani, ordonna que Joachim fût traité avec tous les égards dus à son rang et à son infortune. Quatre jours après, Nunziante

lui annonça qu'il avait ordre de réunir une commission militaire pour prononcer sur le sort du prisonnier. Elle se composa de huit officiers, qui pour la plupart tenaient du roi Joachim leurs grades et leurs décorations, et fut présidée par Joseph Fassulo, adjudant général. Murat était condamné d'avance, et son arrêt, prononcé dans la matinée du 13, lui fut signifié à trois heures de l'après-midi. Résigné à son sort, il ne descendit point jusqu'à solliciter la faveur d'un recours au monarque qui régnait à Naples, et avant de mourir demanda seulement à voir les généraux Franceschetti et Natale et son valet de chambre, Armand, qui lui avait donné des preuves de la plus incorruptible fidélité. On eut la cruauté de lui refuser cette faveur; à peine put-il obtenir la permission d'écrire à la reine sa femme. Voici sa lettre : « Ma chère Caroline, ma dernière heure est sonnée; encore quelques instants, j'aurai cessé de vivre : tu n'auras plus d'époux et mes enfants n'auront plus de père. Pense à moi; ne maudis pas ma mémoire : Je meurs innocent; ma vie n'a été souillée par aucune injustice. Adieu, mon Achille, adieu, ma Lætitia, adieu, mon Lucien, adieu, ma Louise; montrez-vous toujours dignes de moi. Je vous laisse sans biens, sans royaume, au milieu de mes nombreux ennemis : restez toujours unis; montrez-vous supérieurs à l'adversité, et songez plus à ce que vous êtes qu'à ce que vous avez été. Que Dieu vous bénisse! Souvenez-vous que la plus vive douleur que j'éprouve dans mes derniers moments est de mourir loin de mes enfants. Recevez ma bénédiction paternelle, mes larmes et mes tendres embrassements. N'oubliez pas votre malheureux père. » Il coupa une mèche de ses cheveux et les renferma dans la lettre qu'il chargea le lieutenant François Frojo, qui avait rempli les fonctions de rapporteur, de faire parvenir à la reine. Cette lettre, dont M. Bonafous avait gardé une copie, ne fut jamais remise à la reine, pas plus que les autres objets ayant appartenu au roi. Vingt gendarmes se trouvaient réunis dans une des cours intérieures du fort; Murat y descendit, et en passant devant eux il leur adressa un salut militaire. Un bandeau et une chaise lui furent offerts; mais il les refusa. « J'ai trop souvent bravé la mort pour la craindre », répondit-il sans jactance à l'officier chargé du soin de faire exécuter la sentence. Le portrait de la reine était empreint sur le cachet de sa montre; il le pressa sur son cœur, recommanda ses compagnons d'infortune, et entendit sans pâlir l'ordre qui un instant après l'étendit sans vie aux pieds des hommes dont il avait été sept ans le souverain, et qui presque tous lui devaient leurs épaulettes. Son corps fut inhumé sans pompe dans le cimetière du Pizzo, où aucun signe funéraire ne marque aujourd'hui la place où il repose.

En 1798, Gérard peignit le portrait de Murat représenté en colonel de cavalerie de l'armée d'Égypte. Ce tableau, d'un grand intérêt historique et considéré comme une des œuvres les plus remarquables de Gérard, a été acheté en janvier 1851 par le prince-président de la république (1). H. FISQUET (de Montpellier).

P. Colletta, *Histoire des six derniers mois de la vie de Joach.-Murat*, traduit de l'italien par Léon. Gallois; Paris, 1821, in-8°. *Histoire du royaume de Naples*; Paris, 4 vol. in-8°. — F. Macirone, *Faits intéressants relatifs à la chute et à la mort de Joach. Murat*; Londres, 1816; Gand, 1817, in-8°. — Franceschetti (Dom-Ces.), *Mémoires pour les événements qui ont précédé la mort de Joachim Ier, roi des Deux-Siciles, suivis de la Correspondance privée de ce général avec la reine, comtesse de Lipona*; Paris, 1826, *Supplément*, 1829, in-8°. — Galvani, *Memoires sur les événements qui ont précédé la mort de Joachim Napoléon, roi des Deux-Siciles*. — *Memorie sulla condotta politica e militare tenuta di Gioach. Murat* (Firenze), 1815, in-8°. — Léon. Gallois, *Histoire de Joachim Murat*; Paris, 1828, in-8°. — A. Serieys, *Vie publique et privée de Joachim Murat*; Paris, 1816, in-8°. — A. de Beauchamp, *Catastrophe de Murat*, 1815, in-8°. — A. Bruggemans, *Leven en lotgevallen van Joachim Murat*; Dordrecht, 1816, in-8°. — Thiers, *Histoire de la Révolution*. — *Histoire du Consulat et de l'Empire*. — A. Rabbe et Vieilh de Boisjolin, *Biogr. univ. et port. des Contemporains*. — *Fastes de la Légion d'Honneur*, I. — *Moniteur universel*, an VIII, 1808, 1813 et 1815. — *Docum. particuliers*.

MURAT (*Napoléon-Achille*, prince), fils aîné du roi Joachim, né à Paris, le 21 janvier 1801, mort le 15 avril 1847, à Jefferson-County (Floride). Sa mère, presque au terme de sa grossesse, se trouvait dans la voiture de Joséphine, lors de l'explosion de la machine infernale, rue Saint-Nicaise, et fut frappée d'une telle frayeur qu'on fut obligé de la ramener aux Tuileries, pendant que le

(1) MURAT (*André*), frère aîné du roi Joachim, né le 29 juillet 1760, à La Bastide, où il mourut, le 18 juin 1841. Exempt d'ambition, pendant que son frère gouvernait le royaume de Naples, il se borna à accepter le titre de comte, que lui donna l'empereur, en 1810, le grand-cordon de l'ordre des Deux-Siciles (9 mai 1813) et les modestes fonctions de maire de son village, qu'il remplit jusqu'au moment de sa mort, avec autant de zèle que de probité.

Son fils (*Pierre-Gaëtan*), né le 7 août 1798, à La Bastide, où il mourut, le 25 décembre 1847, terminait ses études quand les événements de la guerre enlevèrent à son oncle cette couronne qu'il tenta vainement de reconquérir. En octobre 1830, les électeurs du Lot le choisirent pour les représenter, et le premier il aborda la tribune pour demander l'abrogation de la loi du 12 janvier 1816, qui bannissait la famille de Napoléon : mais alors sa proposition fut repoussée. Une autre révolution était nécessaire pour briser cette loi d'ostracisme qui rendait la France complice de la haine des rois de l'Europe. Son mandat de député lui fut plusieurs fois continué.

MURAT (*Joachim-Joseph-André*, comte), fils de Gaëtan, né le 12 décembre 1828, a été élevé à Paris, fut en 1849 nommé premier attaché à la mission de M. Walewski à Florence, et de janvier à juillet 1852 demeura chargé d'affaires par intérim. En 1853 il passa avec le même titre à Stockholm, et est entré le 6 février 1854 au corps législatif comme député du Lot. Il accompagna en 1856 M. de Morny dans son ambassade en Russie. Outre quelques proverbes, dont un intitulé, *A qui perd gagne*, fut joué à Saint-Pétersbourg en présence de la cour impériale, il a donné (in-8°) la relation de la cérémonie du couronnement de l'empereur Alexandre II. Chevalier de la Légion d'Honneur, il est décoré des ordres de Russie, de Toscane et de Suède

Un troisième frère du roi Murat, *Étienne*, né à La Bastide, le 15 avril 1750, tué à Trafalgar, le 21 octobre 1805, fut père d'Antoinette, devenue princesse de Hohenzollern-Sigmaringen, en 1808.

Le roi Murat eut aussi plusieurs sœurs. H. F.

premier consul et sa suite continuaient leur marche vers l'Opéra. La constitution de l'enfant que madame Murat portait dans son sein se ressentit naturellement de cette catastrophe; aussi fut-il de bonne heure sujet à des spasmes dont tout l'art des médecins ne parvint pas à triompher. Il grandit à l'ombre d'un trône, porta pendant le règne de Joachim le titre de prince royal des Deux-Siciles, et n'avait pas encore quinze ans quand il vit tomber du front de son père la couronne qui lui était destinée. Ce fut au château de Frohsdorf, dans la haute Autriche, où sa mère, obligée de fuir avec sa famille, l'avait conduit en 1815, qu'il apprit le dénoûment du drame qui avait terminé la vie aventureuse, mais pleine de gloire, du roi son père. A sa majorité, le prince s'empressa de quitter l'Europe, où la fortune lui avait déjà fait connaître ses vicissitudes, et résolut d'aller s'établir en Amérique. Ce fut inspiré par l'amour de la liberté plus encore que par le regret du brillant avenir qu'il avait perdu, qu'il vint dans les États-Unis. Il se fixa dans les Florides, où il acquit des terres et habita Wasceissa, près de Tallahassée. Là il ne dédaigna pas d'accepter du gouvernement de l'Union le modeste emploi de directeur des postes, et ce ne fut pas une médiocre surprise de voir le fils d'un roi contribuer de sa fortune et de ses travaux à la civilisation d'un peuple libre. Lorsqu'en 1825 le général La Fayette visita les États-Unis, théâtre de ses premiers succès, Achille Murat fit un long voyage pour aller le voir, et passa plusieurs jours auprès de lui. Par son intermédiaire, il épousa, le 30 juillet 1826, Catherine Dudley, petite nièce de Washington, dont il n'a pas laissé d'enfants. Son héritier et légataire universel fut le comte actuel J.-J.-A.-Murat, à qui il légua, entre autres choses, une magnifique épée ayant appartenu au roi son père. On a de lui : *Lettres d'un citoyen des États-Unis à un de ses amis d'Europe*; Paris, 1830, in-18. Les premières lettres de cette correspondance avaient été publiées en 1828, dans la *Revue trimestrielle*, et contiennent les détails les plus curieux et les plus intéressants sur les partis qui divisent la république et sur les nouveaux États de l'Union; — *Esquisse morale et politique des États-Unis;* Paris, 1832, in-18; — *Exposition des principes du gouvernement républicain, tel qu'il a été perfectionné en Amérique;* Paris, 1833, in-8°; et quelques autres brochures. H. F.

Vieilh de Boisjolin, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — Quérard, *La France Littéraire.*

* MURAT (*Napoléon-Lucien-Charles*, prince), sénateur français, né à Milan, le 16 mai 1803. Deuxième fils de Joachim, il passa sa jeunesse à Naples, et après la catastrophe du Pizzo, en 1815, suivit la reine sa mère en Autriche, où il demeura jusqu'en 1822. Il résida ensuite à Venise; mais inquiété dans cette ville par une police soupçonneuse, il prit le parti d'aller rejoindre aux États-Unis son oncle Joseph Bonaparte, ex-roi d'Espagne, et son frère Achille. Le navire qu'il montait ayant fait naufrage sur les côtes d'Espagne en 1825, il y fut retenu prisonnier et éprouva de grandes difficultés pour obtenir sa liberté. En 1827, il épousa l'héritière d'un des plus honorables noms d'Amérique, miss Carolina-Georgina Fraser; mais bientôt des revers de fortune vinrent assaillir le jeune ménage, qui, par suite de diverses faillites commerciales, fut réduit à une situation si précaire qu'il n'eut pendant plusieurs années d'autres ressources pour subsister que le produit d'un pensionnat de jeunes filles, fondé et dirigé par madame Murat. Impatient de retourner en France, il y vint en 1839; mais, traqué par la police, il ne put y séjourner que peu de temps, et force lui fut de quitter le territoire français. Un nouveau voyage dans la mère-patrie fut, en 1844, suivi des mêmes déceptions; mais la révolution de 1848 lui en ouvrit définitivement les portes, au moment où il venait d'hériter des titres de son frère aîné. Il se présenta, huit jours seulement avant les élections, aux suffrages du département du Lot, et son nom sortit le premier sur sept de l'urne du scrutin. Au 15 mai de cette année, il montra devant l'émeute qu'il n'avait point oublié les traditions du courage paternel, et affronta noblement les cris et les menaces des envahisseurs de la Constituante. La ressemblance qu'il offrait sous le rapport physique avec M. Caussidière faillit ce jour-là lui devenir fatale. Il l'a fait remarquer lui-même en racontant une visite qu'il avait cru devoir faire à la préfecture de police. « Ma funeste ressemblance avec M. Caussidière, dit-il, dans la séance du 15 mai, a fait qu'on s'est précipité sur moi, et ce n'est que quand j'ai eu dit mon nom, que les cris de fureur se sont changés en ceux de : Vive le citoyen Murat. » Membre du comité des affaires étrangères, il vota généralement avec la droite, excepté sur la question des deux chambres. Après l'élection du 10 décembre, il servit de tout son pouvoir la politique du prince-président.

En mars 1849, la 3e légion de la garde nationale de Paris (banlieue) le choisit pour colonel, et, peu après, les départements du Lot et de la Seine le réélurent à l'Assemblée législative. Il opta pour le premier. Le 3 octobre, il fut nommé ministre plénipotentiaire de France à Turin, et le 8 décembre suivant, chevalier de la Légion d'Honneur. La croix d'officier lui fut remise le 17 décembre 1850. Membre de la commission consultative après le coup d'État du 2 décembre 1851, il devint sénateur le 26 janvier 1852, et membre de la famille civile de l'empereur; il obtint, le 21 juin 1853, le titre de prince, titre qui lui donne droit aux qualifications d'Altesse et de Monseigneur. Dans ces derniers temps, en présence des graves événements qui se passent en Italie, l'on a parlé beaucoup des prétentions du prince Murat à la couronne des

Deux-Siciles, où sa famille compte encore un certain nombre de partisans; mais aucun fait particulier n'est venu donner à ces bruits quelque autorité, et dès 1865, dans une lettre adressée à son neveu, le marquis Pepoli, à Bologne, le prince a décliné toute initiative, voulant laisser aux Italiens toute liberté d'action, recommandant la prudence, et rappelant toutefois un proverbe qui, pour être vieux n'en est pas moins vrai : *Noblesse oblige*. De son côté, le gouvernement français n'a rien fait pour encourager de telles prétentions. — Le prince Murat a été promu grand-croix de la Légion d'Honneur le 16 juin 1856.

H. Fisquet.

Vapereau, *Dictionn. des Contemporains*. — *Men of Time*; London, 1858, in-12. — *Album de la semaine*, février et mars 1855. — *Dictionn. de la Conversation*.

* **MURAT** (*Jean*), peintre français, né en août 1807, à Felletin (Creuse). Élève de Regnault, de Blondel et d'Hersent, il suivit les cours de l'École des Beaux-Arts et obtint le premier grand prix de peinture en 1837, sur le sujet de *Noé faisant un sacrifice à Dieu au sortir de l'arche*. Il s'était déjà fait connaître, aux salons de 1831 à 1835, par les tableaux suivants : *Une Veuve au tombeau de son mari mort pour la liberté*; — *Circé*; *Eucharis*; — *Charles VII et Agnès Sorel*. Après son séjour à Rome, il exposa *Agar dans le désert* (salon de 1842, et exposition universelle de 1855); — *Jérémie* (1844); — *Numa écrivant ses lois sous l'inspiration d'Egérie* (1846); — *Abraham recevant les trois anges* (1849); — *Le Christ prêchant la charité* (1853). Cet artiste a exécuté dans l'église de Saint-Séverin, à Paris, *Marthe et Marie aux pieds de Jésus-Christ*.

G. de F.

Livrets des Salons. — *Renseignements particuliers*.

MURAT DE SISTRIÈRES. *Voy.* Desistrières.

MURATORI-MONETA ou **MULATORI-SCANNABECCHI** (*Teresa*), musicienne et peintre italienne, née à Bologne, en 1662, morte en 1708. Fille d'un médecin nommé Roberto, elle reçut une éducation soignée, et se livra avec un égal succès à la composition musicale et à la peinture. Bonne coloriste, elle se forma une manière pleine de grâce et d'effet, et dans les églises de Bologne ses tableaux peuvent soutenir la comparaison avec la plupart de ceux de ses contemporains. Avec l'aide de G.-G. del Sole, elle peignit pour l'église Saint-Etienne un *Saint Dominique ressuscitant un enfant*. Parmi les tableaux qu'elle peignit seule, un des mieux réussis est *La Vierge apparaissant à saint Pierre martyr*, qu'elle fit pour l'église Saint-Dominique, qu'on venait d'élever à Ferrare.

E. B—n.

Crespi, *Felsina pittrice*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Fanzi, *Storia pittorica*. — Guatandi, *Tre Giorni in Bologna*.

MURATORI (*Lodovico-Antonio*), célèbre archéologue et historien italien, né à Vignola, près de Modène, le 21 octobre 1672, mort à Modène, le 21 janvier 1750. Appartenant à une famille peu fortunée, il ne reçut qu'une première éducation fort incomplète. On remarque comme contraste avec sa carrière d'érudit que les romans de mademoiselle de Scudéry furent la principale lecture de son enfance. En 1685 il fut mis au collége des jésuites, et répara le temps perdu jusque là. En 1688 il prit l'habit ecclésiastique, et en 1692 il soutint avec éclat ses thèses pour le doctorat. Ses succès universitaires le signalèrent à l'attention de quelques hommes instruits, tels que Joseph Orsi et Felix Marsigli. Sur leur recommandation le comte Charles Borromée nomma en 1695 le jeune Muratori un des conservateurs (*dottori*) de la bibliothèque Ambrosienne à Milan. Nulle place ne convenait mieux à un érudit de vingt-deux ans, plein d'ardeur et infatigable au travail. A peine entré dans la bibliothèque, il se mit à déchiffrer des manuscrits depuis longtemps négligés, et il en tira matière pour plusieurs volumes d'*Anecdota* latines que suivirent à quelques années de distance des *Anecdota* grecques. Cette publication le mit en rapport avec quelques-uns des érudits et des paléographes les plus distingués de son temps, Noris, Ciampini, Mabillon, Bernard de Montfaucon, Papebroche, Salvini. Tout en s'appliquant à ces arides labeurs, il ne laissait pas de fréquenter les académies, et d'y lire ses compositions littéraires. Il se trouvait heureux de sa situation, lorsque le duc de Modène, Rinaldo Ier, le rappela pour le mettre à la tête des archives du duché en 1700. Muratori hésitait, mais il céda lorsque le duc ajouta au titre d'archiviste celui de bibliothécaire. L'occupation de Modène par les Français troubla à peine la paisible existence de Muratori, que les conquérants traitèrent avec beaucoup d'égards. Au retour du duc, l'archiviste bibliothécaire reprit toutes ses habitudes de travailleur érudit, et fit paraître une foule de travaux très-recommandables, bien qu'ils se ressentent de la hâte avec laquelle ils ont été rédigés. Nous ne raconterons pas en détail cette vie monotone et occupée, qui n'offre guère d'autres événements que des publications érudites et des honneurs académiques; nous n'en rapporterons que l'épisode le plus notable. Les ennemis de Muratori l'accusèrent d'hérésie et même d'athéisme; ils répandirent le bruit que le pape Benoît XIV avait relevé dans ses écrits divers endroits dignes de censure et qu'il les avait signalés dans un bref à l'inquisiteur d'Espagne. Muratori, qui, avec certains sentiments d'indépendance, était bon catholique, et qui aimait surtout son repos, se hâta d'en référer au pape dans une lettre pleine de soumission et de respect. Benoît XIV le rassura, et lui déclara noblement qu'il n'avait jamais songé à troubler un savant respectable pour quelques erreurs sur le pouvoir temporel des papes, lesquelles erreurs, ne touchant ni au dogme ni à la discipline, ne sau-

raient être l'objet de censures ecclésiastiques. Cette lettre mit en repos l'estimable antiquaire. Des infirmités tourmentèrent ses dernières années, et un peu avant sa mort il fut atteint d'une cécité complète. Il mourut à l'âge de soixante-treize ans, laissant de nombreux ouvrages, qui sont aujourd'hui en partie oubliés, mais dont quelques-uns sont des monuments durables, qui placent Muratori à côté des savants bénédictins français Mabillon, Montfaucon, dom Bouquet; on en trouvera la liste complète dans Tiraboschi, Fabroni, Tipaldo; nous ne citerons ici que les plus importants, savoir : *Anecdota quæ ex Ambrosianæ bibliothecæ codicibus nunc primum eruit, notis et disquisitionibus auxit L. An. Muratorius*; Milan, 1697, 1698, 2 vol. in-4°. Ce recueil contient les quatre poëmes de saint Paulin, évêque de Nola, avec des notes sur la vie de ce saint, sur celle de ses amis, et sur plusieurs points de discipline ecclésiastique; la profession de foi de Bacchiarius, auteur de la fin du quatrième siècle; une histoire de Milan; quelques autres pièces inédites; avec deux dissertations, l'une sur le jeûne des quatre-temps, l'autre sur la couronne de fer qui servait à couronner les rois d'Italie; — *Anecdota græca, quæ ex manuscriptis codicibus nunc primum eruit, latio donat, notis et disquisitionibus auget L. A. M.*; Padoue, 1709, 1710, 1713, 3 vol. in-4°; ces volumes, où l'on désirerait plus de critique, contiennent beaucoup d'*épigrammes* inédites de saint Grégoire de Nazianze, des *Lettres* de Firmin, évêque de Césarée, de Julien l'Apostat, et quatre dissertations de l'éditeur; — *Anecdota latina*; Padoue, vol. III et IV, in-4°; — *Antichita Estensi*; Modène, 1717, in-fol.; — *Rerum Italicarum Scriptores ab anno æræ christianæ quingentesimo ad millesimum quingentesimum*; Milan, 1723-38, 27 vol. in-fol.; cette immense compilation, sur laquelle repose en grande partie la réputation de Muratori, n'est pas exempte des défauts reprochés à ses autres ouvrages; mais quoiqu'elle manque un peu d'ordre et de critique, elle reste la source la plus précieuse pour l'histoire de l'Italie au moyen âge; — *Antiquitates Italicæ medii ævi, sive dissertationes de moribus italici populi, ab inclinatione romani imperii usque ad annum* 1500; Milan, 1738-1742, 6 vol. in-fol.; ce recueil de chartes, de diplômes pour toute la période italienne du moyen âge, est une sorte de complément de l'ouvrage précédent, mais il est moins estimé; — *Novus Thesaurus veterum Inscriptionum, in præcipuis earumdem collectionibus hactenus prætermissarum*; Milan, 1739-1742, 6 vol. in-fol.; collection plus complète que les précédentes, et qui offrait tant de difficultés que l'on doit savoir gré à Muratori de l'avoir exécutée quoiqu'il ait commis beaucoup d'erreurs; — *Annali d'Italia, del principio dell' era volgare fino all' anno* 1500; Venise, 1744-1749, 12 vol. in-4°; Lucques, 1762-1770, 14 vol. gr. in-4°; — *Liturgia romana vetus; tria sacramentaria complectens, Leonianum scilicet, Gelasianum et antiquum gregorianum*; Venise, 1748, 2 vol. in-fol. Les *Œuvres italiennes et latines* de Muratori furent publiées à Arezzo, 1767-1780, 36 t. in-4°. Un volume de *Lettere inedite ed elogj* parut par les soins de l'abbé Lazzari; Venise, 1783, 2 vol. in-8°. L. J.

G.-F. Muratori, *Vita del celebre Ludov.-Ant. Muratori*; Venise, 1756, in-4°. — Schedoni, *Elogio di Ludov. Ant. Muratori*; Modène, 1818, in-8°. — Brann, *Ehrenrettung Ludw.-Ant. Muratori's durch Benedict XIV*, etc., *zur Rechtfertigung gegen die Verdächtigungen des Lütticher Journal historique et littéraire*; Trèves, 1838, in-8°. — Tiraboschi, *Biblioteca Modenese*, vol. III et VI. — Fabroni, *Vitæ Italorum*, t. X. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, t. VII.

MURATOWICZ (*Sefer*), voyageur polonais du dix-septième siècle. Chargé en 1602 par le roi de Pologne Sigismond III d'une mission en Perse, Muratowicz en a laissé une *Relation*, qui a été imprimée en 1777 et en 1807 à Varsovie et insérée par Tourguenief dans ses *Historica Russiæ Monimenta*, II, 50. Pce A. G.—n.

Adelung, *Uebersicht der Reisenden in Russland bis* 1700.

MURAZAN (*Juan*), président de la république de Guatemala, né à San-Salvador, en 1796, mort au Chili, en 1852. Ses parents étaient de riches propriétaires fonciers : il avait été destiné au barreau; mais il se jeta dans la carrière politique, et après avoir contribué à l'affranchissement de sa patrie devint l'un des plus fermes champions du parti libéral, dont la province de San-Salvador était le foyer. Il fut, quoique bien jeune, élu député au congrès, et y soutint avec éclat la politique du vice-président Florès. Il combattait les *centralistes* ou *serviles*, faction composée de familles puissantes qui, gratifiées sous la domination espagnole de priviléges et de monopoles exorbitants, prétendait conserver les usages ou plutôt les abus du système colonial, et, parce qu'elle trouvait un appui intéressé dans les prêtres et dans le fanatisme des masses, s'opposait à toute innovation. Murazan, imprudent apôtre d'une brusque rénovation, oublia que l'exercice de la liberté doit toujours être mis en harmonie avec l'intelligence d'une nation. Il se heurta contre les préjugés, les traditions, et dès la troisième session, à la tête de son parti, il se retirait du congrès en protestant contre une majorité stationnaire, selon lui réactionnaire. Les moines et les femmes de Quezaltenango ayant massacré Florès dans leur église même, Murazan se mit à la tête des libéraux, et le 6 mars 1827 parut devant Guatemala. Il fut battu par des bandes formidables, et les démocrates furent écrasés dans tout l'État de Guatemala. Murazan soutint pendant deux ans une guerre de guerrilleros, souvent heureuse. En 1829 il entrait triomphalement dans Guatemala. En 1831 il fut nommé président et réélu à l'expiration de ses fonctions. Durant huit années sa

patrie jouit d'une certaine prospérité, malgré les intrigues du clergé et des centralistes, qui lui suscitèrent comme rival le fameux et féroce mulâtre Carrera. L'expulsion des moines, l'établissement du mariage civil, la confiscation des biens du clergé et des impôts, qui, pour être nécessaires, n'en paraissaient pas moins onéreux, excitaient un vif mécontentement dans le pays. Le choléra se déclara en 1837. Murazan s'était souvent aidé du conseil de quelques Européens; les prêtres persuadèrent aux Indiens que ces étrangers avaient empoisonné l'eau des sources et des rivières : des scènes terribles s'en suivirent, et le parti clérical triompha sur beaucoup de points. Galvez avait succédé à Murazan, qui vivait dans la retraite, mais bientôt il fut appelé au pouvoir (février 1838), et après quelques pourparlers avec Carrera et son complice Barundia, il commença la guerre, et fut reçu dans Guatemala aux acclamations générales. Il se conduisit avec une droiture et un respect de la légalité qui lui concilièrent l'estime générale. Murazan fut nommé dictateur. Cependant il paraissait dégoûté du gouvernement, et s'éloignait souvent pour jouir du repos à San-Salvador. Durant une de ces absences Carrera se présenta devant Guatemala, qui lui ouvrit ses portes. Le 18 mars Murazan y rentra; un combat terrible se livra dans les rues; les deux chefs se rencontrèrent dans la mêlée, et échangèrent plusieurs coups. Les libéraux furent vaincus et leurs chefs, presque tous blessés et tombés au pouvoir du sanguinaire vainqueur, furent achevés (Arias, Perez, Marescal, Padilla, Jose Viera, etc.). Murazan cependant s'échappa. Ralliant quelques forces, il battit encore le général Figors, et reprit San-Salvador; mais mal secondé, il s'embarqua à Zonzanate pour le Chili, où il termina ses jours, dans la vie privée. « Hostile au clergé, on a reproché à Murazan d'avoir rançonné les classes opulentes de son pays; il ne le fit que pour obéir aux nécessités de la guerre; ses détracteurs mêmes, écrit M. de La Renaudière, reconnaissent qu'il était doux, humain et irréprochable dans sa vie privée. » C'était l'homme le plus capable de tirer l'Amérique centrale de l'ornière sanglante dans laquelle elle se débat encore aujourd'hui. A. DE LACAZE.

La Renaudière et Frédéric Lacroix, *Guatemala*, dans l'*Univers pittoresque*; Firmin Didot, 1849, p. 297-308.

* MURCHISON (Sir *Roderick-Impey*), géologue anglais, né le 19 février 1792, à Taradale (comté de Ross), en Écosse. Il fit ses humanités à Durham, et passa deux ans au collége militaire de Marlow. Quoique pourvu dès 1807 d'un brevet d'officier d'infanterie, il acheva son éducation à l'université d'Édimbourg, et ne rejoignit son régiment que dans l'hiver de 1808. Bientôt après, il s'embarqua pour la péninsule sous les ordres de Wellington, et assista aux batailles de Vimiera et de La Corogne; il fut ensuite attaché à l'état-major du général Mackenzie, son oncle maternel, prit part au siége de Cadix et rentra dans son pays avec le grade de capitaine de dragons. En 1815, il quitta le service, et se maria. Ce fut par les conseils de sir Humphrey Davy qu'il entreprit de cultiver les sciences naturelles. Entre 1822 et 1824, il fréquenta les cours de l'Institution royale, et apprit la chimie sous la direction de Richard Philips. Il l'appliqua de préférence à la géologie, et son premier travail (*Geological Sketch of the north-western extremity of Sussex*) parut en 1825 dans le recueil de la Société Géologique. En 1826, il entra dans la Société royale de Londres. Après avoir parcouru une partie de l'Écosse avec Sedgwick (1827), il visita, en compagnie de Charles Lyell, l'Auvergne, la Provence et le Piémont (1828); ce voyage donna lieu, de la part des deux savants, à trois mémoires, qu'ils rédigèrent ensemble sur les roches volcaniques et les excavations de la France centrale, sur les couches tertiaires du Cantal et sur celles des environs d'Aix. Puis Murchison traversa seul la chaîne orientale des Alpes, et il continua en 1829 et en 1830 cette exploration, dont il publia les résultats avec Sedgwick. Ayant reporté son attention sur la géologie de l'Angleterre, il explora, selon le conseil que lui en donna le célèbre Buckland, les bancs de la Wye, entre Hay et Bailth. Jusque alors l'ensemble des couches d'aspect si tourmenté dans le nord du pays de Galles ne présentait qu'un chaos scientifique; on les considérait comme un labyrinthe de ruines dont le fil d'induction était perdu. Ce fut Murchison qui porta l'ordre au milieu de cette confusion des éléments : il établit que cette masse de roches sédimentaires, déchirées çà et là par des couches d'origine ignée, formait un système unique auquel il donna le nom de *silurien* (*Silurian System*), parce que les roches qui en déterminent le type se développent surtout dans la région occupée du temps des Romains par la peuplade des Silures. Il divisa ces roches en deux groupes, les unes ne contenant aucune trace de vie, les autres renfermant les plus anciens vestiges d'êtres organisés que l'œil humain ait pu découvrir. Murchison annonça dès 1831 le résultat de ses recherches, à la première assemblée de la Société britannique pour l'Avancement des Sciences, et il les publia de 1832 à 1835 dans les colonnes des *Proceedings of the Geological Society* et du *Philosophical Magazine*. Puis, reprenant l'ensemble de ses vues et de ses travaux sur la paléontologie du pays de Galles, il les exposa dans une forme plus complète sous le titre : *The Silurian System, founded on geological researches in the counties of Salop, Hereford, Radnor, etc., with description of the coal-fields and overlying formations*; Londres, 1839, gr. in-8°. Mettant à profit les études extérieures d'Austen et les indications de Henry de La Beche, il établit, de concert avec Sedgwick,

que les roches stratifiées des comtés de Devon et de Cornouailles devaient être assimilées au vieux grès rouge d'Écosse, et il leur imposa le nom de *Système devonien*.

Ce savant venait de visiter les Provinces Rhénanes, la Belgique et la Flandre, lorsqu'il reçut de l'empereur Nicolas l'invitation d'entreprendre une exploration semblable en Russie (1840). Accompagné de son ami Sedgwick et d'un géologue français, M. de Verneuil, il parcourut les bords des fleuves Wolkoff et Siass, du lac Onega, s'avança jusqu'à Archangel, et remonta la Dwina jusque dans le gouvernement de Vologda; après avoir franchi le Volga, il se rendit par Moscou à Saint-Pétersbourg, en examinant les monts Valdai, le lac Ilmen et les bancs des rivières qu'il rencontrait. Rappelé au printemps de 1841, il conduisit à bonne fin cette difficile entreprise par l'exploration des monts Ourals, des provinces méridionales de l'empire et des houillières situées entre le Dnieper et le Don; il eut dans ce second voyage MM. de Verneuil, le comte Keyserling et le lieutenant Kotsharof pour compagnons. En 1842, Murchison parcourut seul une grande partie de l'Allemagne, la Pologne et la chaîne des Carpathes, et, afin de rendre plus complètes ses études sur la géologie de l'Europe orientale, il poussa, dans l'été de 1844, jusque dans les pays scandinaves. Ce long voyage terminé, il en consigna les importants résultats, en société avec MM. de Verneuil et de Keyserling, dans un magnifique ouvrage, intitulé : *Geology of Russia and the Ural mountains* (Londres, 1845, 2 vol. in-4°, avec planches et cartes), traduit en russe par le colonel Osersky (Pétersbourg, 1849), et réimprimé à Londres en 1853. A cette publication se rattache un volumineux mémoire qui avait paru en 1841 sur la structure géologique des régions du nord et du centre de la Russie. Cette mission scientifique valut à Murchison les récompenses les plus flatteuses : outre un beau vase d'aventurine monté sur un socle de porphyre, il reçut du tsar Nicolas les insignes des ordres de Saint-Stanislas et de Sainte-Anne ainsi que son admission à l'Académie des Sciences de Pétersbourg; le gouvernement anglais lui accorda des lettres de noblesse (février 1846), et la Société royale de Londres lui décerna en 1849 la grande médaille de Copley. M. Murchison a présidé plusieurs fois la Société Géologique et la Société Géographique de Londres, et il appartient à presque toutes les compagnies savantes du continent, y compris l'Académie des Sciences de Paris. Depuis 1855 il a succédé à Henry de La Beche dans les fonctions de directeur du museum de géologie pratique.

Outre les travaux déjà mentionnés de ce savant, nous citerons encore : *On the geological Structure of the Alps, Apennines and Carpathians*, dans les *Mém. de la Soc. Géol.*, t. V, trad. en italien par Savi et Meneghini; — *Siluria : the history of the oldest known rocks containing organic remains, with a brief sketch of the distribution of gold over the earth*; Londres, 1854, gr. in-8°; il y expose avec beaucoup de clarté et dans les plus grands détails ses vues particulières sur les roches primitives, sur leur altération et sur les débris organiques qu'on y a retrouvés en abondance, et il démontre, en opposition sur ce point avec sir Ch. Lyell, que le système silurien s'est formé partout des mêmes éléments, et qu'il a été découvert identique à lui-même en Écosse, en Russie, en Bretagne, dans l'Himalaya, au Cap de Bonne-Espérance, au Chili, sur quelques points de l'Océanie, etc.; — *Geological Atlas of Europe*; Édimbourg, 1856, in-4°, dressé avec la collaboration de Nicol et de Johnston. La liste complète des mémoires scientifiques de Murchison est rapportée dans la *Bibliographie* d'Agassiz et de Strickland. P. L—Y.

Cyclop. of English Literature, (biogr.). — *Men of the Time*.

MURE (*William*), philologue anglais, né à Caldwell (Écosse), en 1799, mort en avril 1860. Il commença ses études à l'école de Westminster, les continua à l'université d'Édimbourg et les acheva à l'université de Bonn. Il représenta le comté de Renfrew à la chambre des communes de 1846 à 1855. Il fut élu lord recteur de l'université de Glasgow en 1855. Par sa connaissance précise et variée de l'antiquité grecque, Mure égalait presque les meilleurs philologues de l'Allemagne, et si l'on excepte Ot. Müller, il les surpassait par le talent d'exposition. Son principal ouvrage, intitulé : *Critical Account of the Language and Literature of ancient Greece*, Londres, 1850-1857, 5 vol. in-8°, est un monument auquel il n'a manqué que d'être achevé pour prendre place parmi les grandes œuvres de notre époque. Cette *Histoire critique de la Langue et de la Littérature de l'ancienne Grèce* comprend l'épopée homérique, les poëtes lyriques et les historiens de la période attique. On a reproché à l'auteur d'avoir montré trop de défiance pour les vues nouvelles de l'école allemande et de s'être renfermé trop strictement dans les limites de la critique traditionnelle; mais on ne lui a contesté ni un savoir solide ni un sentiment élevé de la poésie grecque. Outre l'*Histoire de la Littérature grecque*, on a de William Mure : *Journal of a Tour in Greece*; Londres, 1838, in-8°. L. J.

Edinburgh Review (1860). — *The Critic*, avril 1860.

MURENA, nom d'une famille ou branche de la *gens Licinia*, originaire de Lanuvium (cività Lavigna), vieille ville latine près de la voie Appienne. Le surnom de Murena fut, dit-on, donné au chef de cette famille parce qu'il aimait beaucoup les lamproies (*murena*) et qu'il bâtissait des viviers pour ces poissons (Pline, *Hist. Nat.*, IX, 54; Macrobe, *Saturn.*, II, 11). On compte dans l'histoire romaine sept membres de cette famille. Les principaux sont :

MURENA (*Lucius* LUCINIUS), un des lieutenants de Sylla, mort vers 80 avant J.-C. A la bataille de Chéronée, dans laquelle Sylla défit Archelaüs, un des généraux de Mithridate, en 86, il commanda l'aile droite, opposée à Taxile. Il accompagna son général en Troade, et après la conclusion de la paix avec Mithridate, en 84, il resta en Asie en qualité de propréteur avec les deux légions qui avaient abandonné Fimbria pour Sylla. Désirant obtenir l'honneur du triomphe, il chercha querelle à Mithridate, prit Comana dans la Cappadoce et pilla le riche temple de cette ville. A Mithridate, qui se plaignait de cette infraction au traité, il répondit qu'il n'avait pas vu de traité, et en effet il n'existait pas de convention écrite entre Sylla et le roi du Pont. Il traversa ensuite l'Halys, ravagea le royaume de Mithridate, et s'en retourna chargé de butin dans la Galatie et la Phrygie. En vain Calidius lui ordonna de la part du sénat de suspendre les hostilités, Murena s'y refusa sous prétexte que Calidius n'avait pas d'instructions écrites, et recommença ses ravages. Mithridate prit alors le parti de résister. Son général Gordius remporta une victoire sur Murena, qui rentra en Phrygie. Là, il reçut de Sylla, en 81, l'ordre formel de cesser la guerre; il retourna à Rome, et obtint un triomphe qu'il n'avait pas mérité. On croit qu'il mourut peu après. L. J.

Appien, *Mithrid.*, 64, 65. — Plutarque, *Sulla*. — Cicéron, *Pro Murena*, 41.

MURENA (*Lucius* LICINIUS), général et homme d'État, fils du précédent, mort vers 60 avant J.-C. Il fit ses premières armes sous les ordres de son père, dans la guerre contre Mithridate, en 83 avant J.-C. Il servit encore dans la troisième guerre du Pont, et fut chargé par Lucullus du siége d'Amisus. A la prise de cette ville, en 71, il se fit remettre le grammairien Tyrannion, prisonnier de guerre, le retint comme esclave près de lui, et ne lui rendit la liberté que beaucoup plus tard. Plutarque blâme Murena d'une conduite si peu conforme aux sentiments généreux que Lucullus montrait en toute occasion. Murena poursuivit Tigrane dans sa retraite à travers l'Arménie, et resta pour maintenir le blocus de Tigranocerte, tandis que Lucullus marchait contre Tigrane. Il retourna à Rome avant la fin de la guerre, et fut un des dix commissaires envoyés de Rome pour l'organisation du pays conquis. A son retour il passa par les degrés ordinaires des hautes magistratures, fut questeur, préteur, propréteur dans la Gaule Cisalpine, et se porta candidat pour le consulat en 63 avant J.-C. Il réussit dans sa candidature; mais Servius Sulpicius, son compétiteur malheureux, lui intenta un procès pour corruption électorale. Marcus Porcius Caton, Cneius Postumius et Servius Sulpicius le jeune soutinrent l'accusation, à laquelle répondirent Q. Hortensius, Cicéron, alors consul, et M. Licinius Crassus. Le discours de Cicéron prononcé en novembre 63 existe encore. Si l'orateur ne répond pas suffisamment à la charge élevée contre Murena, il démontre que dans les circonstances difficiles où se trouvait la république, menacée par Catilina et ses complices, le moment serait mal choisi pour se priver des services d'un consul aussi vigoureux que Murena. Les juges admirent cette raison, et l'accusé fut acquitté. Murena et son collègue Silanus eurent dans l'exercice de leur magistrature à calmer l'agitation excitée par Q. Metellus Nepos, qui demandait le rappel de Pompée. On ne sait si Murena obtint une province au sortir de charge, et il n'est plus question de lui à partir de cette époque. Y.

Cicéron, *Pro Murena*, 20, *ad Attic.* (voy. l'*Onomasticon Tullianum* d'Orelli). — Plutarque, *Lucullus*, *Cato Minor*. — Drumann, *Geschichte Roms*, vol. IV.

MURENA (*A.* TERENTIUS VARRO), probablement fils du précédent, mis à mort en 22 avant J.-C. Il fut adopté par A. Terentius Varron, dont il prit le nom, suivant l'habitude usitée en pareil cas. Comme il avait perdu sa fortune dans la guerre civile, C. Proculeius, chevalier romain, lui donna une part de la sienne. Ce Proculeius, si l'on prend à la lettre les paroles d'Horace (*Odes*, l. II, od. 2), était le frère de Murena; mais on ignore si la parenté était naturelle ou fondée sur l'adoption. Murena fut chargé par Auguste d'attaquer les Salassiens dans les Alpes en 25 avant J.-C. Il réduisit le peuple à l'obéissance, vendit la population mâle comme esclave, et distribua la plus grande partie du territoire entre les soldats prétoriens, qui fondèrent la ville d'Augusta, maintenant Aoste. Murena fut nommé consul substitué (*suffectus*) pour l'année 23. L'année suivante, étant entré dans la conspiration de Fannius, il fut condamné à mort et exécuté malgré l'intervention de Terentia, sa sœur, et de Proculeius. La II[e] ode du II[e] livre d'Horace est adressée à Murena sous son nom de famille *Licinius*. Le poëte, en lui donnant des conseils de modération, le mettait indirectement en garde contre l'ambition qui le perdit. Y.

Dion Cassius, LIII, 25; LV, 3. — Drumann, *Geschichte Roms*, vol. IV, p. 183.

MURENA (*Carlo*), architecte italien, né en 1713, mort en 1764. Dégoûté de l'étude des lettres, de la philosophie et du droit, à laquelle il s'était d'abord adonné, se destinant à la carrière du barreau, il se livra à celle de l'architecture, sous la direction de Niccolò Salvi. Le cardinal Barberini, qui s'était déclaré son protecteur et s'intéressait à ses progrès, l'envoya se perfectionner près de Vanvitelli, qui en ce moment construisait le lazaret d'Ancône. Le jeune homme profita si bien des enseignements du célèbre architecte napolitain, que celui-ci, rappelé à Naples pour la construction du palais de Caserte, le laissa chargé de la direction des travaux d'Ancône. Cette entreprise étant terminée, Murena, en 1739, se rendit à Pérouse, où, sur les plans de Vanvitelli, il construisit l'église de l'Université, et donna lui-même ceux du maître au-

tel de la cathédrale de S.-Lorenzo et du monastère des Olivétains de Monte-Morcino. A Terni, il dessina pour la cathédrale un riche et élégant tabernacle; à Foligno, il bâtit l'église des religieuses de la Sainte-Trinité. De retour à Rome, il fit pour l'église Saint-Antoine des Portugais la chapelle de la famille Sampayo, composition baroque, justement critiquée par Milizia. Ces reproches ne peuvent être adressés à la restauration de l'église de Saint-Augustin, qu'il dirigea en 1750, à la vérité sur les indications de Vanvitelli; cet édifice est sage, bien entendu et d'un bon effet; on peut seulement blâmer la hauteur exagérée des piédestaux des pilastres corinthiens. Parmi les autres ouvrages de Murena à Rome, nous citerons encore le couvent des Chartreux près S.-Lucia-della-Chiavica, la chapelle Bagni à Saint-Alexis, et le maître autel de Saint-Pantaléon. Malheureusement pour la réputation et la fortune de Murena, il mourut à l'âge de cinquante ans, lorsqu'il était parvenu à l'apogée de son talent, et qu'il eût pu encore accroître une renommée justifiée par la richesse de son imagination, son ardeur au travail, et la résistance qu'en général il sut opposer au mauvais goût de son époque. E. B—n.

Ticozzi, *Dizionario*. — Milizia, *Memorie degli Architetti antichi e moderni*. — Fontenay, *Dict. des Artistes*.

MURES (*Alonzo*) *le Vieux*, peintre espagnol, né en 1695, mort en 1761, à Badajoz. Il n'est connu que par ses beaux ouvrages qui ornent à Badajoz, où il semble né et n'en être point sorti, les couvents de Saint-Augustin, de Saint-François, des Carmélites et des Observants. Ce dernier cloître possède surtout un *Saint François de Paule*, resté célèbre dans la peinture espagnole. Doué d'une imagination féconde, Mures composait avec feu, sans pourtant que son dessin en souffrît. Il donnait à ses têtes de femmes un charme infini; toutes avaient de l'expression. Il possédait en outre à un haut degré l'entente du clair-obscur. Il laissa des fils, qui peignirent aussi, mais n'acquirent jamais le talent ni la réputation de leur père. A de L.

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

MURET (*Marc-Antoine*), humaniste français, né à Muret, bourg du Limousin, le 12 avril 1526, mort à Rome, le 4 juin 1585. On a dit que pour former son éducation il n'eut point de maîtres, ce qui a donné lieu à l'anagramme : « Marc-Antoine Muret, *nature droict m'a men.* » Quoi qu'il en soit, il était professeur à l'âge de dix-huit ans. Il vint alors à Agen pour voir Jules Scaliger, ainsi que nous l'apprend Joseph Scaliger. De là il se rendit à Auch, où il commença à expliquer Cicéron et Térence, dans le collége de l'Archevêque. Il en sortit peu après pour aller à Villeneuve, où il se chargea de l'éducation des fils d'un marchand fort riche, nommé de Brévant, et à la même époque il interprétait les auteurs latins dans l'école publique de cette ville. Agé de vingt ans, il entreprit un second voyage à Agen pour revoir Scaliger, qui eut la consolation de le revoir, mais pendant un ou deux jours seulement. Scaliger le recommanda aux magistrats de Bordeaux, en sorte que Muret quittant Villeneuve fut chargé, vers l'an 1547, de professer les belles-lettres à Bordeaux, au collége de Guienne. Là, parmi ses élèves, on remarquait le jeune Michel Montaigne, qui se glorifia plus tard d'avoir joué les premiers rôles dans les tragédies latines de son professeur. De Bordeaux Muret se rendit à Paris, et parut s'y fixer. Il régenta la troisième au collége du cardinal Lemoine jusqu'en 1552, et ses cours furent si brillants qu'Henri II et Catherine de Médicis ne dédaignèrent pas d'y assister. En 1552, il se montrait à la fois théologien, jurisconsulte, philosophe et poëte. Il prononçait dans l'église des Bernardins une oraison intitulée : *De dignitate ac præstantia studii theologici*. Il publiait ses *Juvenilia* (1) et donnait sur la philosophie et les généralités du droit civil des leçons qui attirèrent une affluence prodigieuse d'auditeurs. Ses succès réveillèrent l'envie. On l'accusa d'un vice qui révolte la nature, et il fut incarcéré au Châtelet, où il résolut de se laisser mourir de faim; « mais Dieu, raconte Vauprivas, eut pitié de son âme. » Des amis s'employèrent, et obtinrent son élargissement. Ne pouvant désormais rester avec honneur à Paris, il se retira à Toulouse, et comme la persécution l'avait réduit à un état voisin de la pauvreté, il fut obligé pour vivre de donner des répétitions de droit. On l'accusa de nouveau d'entretenir des liaisons honteuses avec un jeune homme nommé L. Memmius Frémiot, et, sur l'avis d'un conseiller au parlement, il prit la fuite. Les capitouls le condamnèrent à mort par contumace. « Cette année 1554, porte le 2e volume des registres journaux de Toulouse, Marc-Antoine Muret, Limosin, qui a laissé ses doctes livres à la postérité et du depuis à Rome orateur du pape, fut brûlé en effigie avec un Memmius Frémiot, de Dijon, pour être huguenot et sodomite, en la place Saint-Georges : par sentence des capitoux, confirmée par arrêt (2). » Pendant que cette sentence était rendue, Muret franchissait les Alpes, à l'aide d'un déguisement. Arrivé dans une ville de Lombardie, il tomba malade. Les médecins qui furent appelés pour le soigner, le prenant pour un vagabond, étranger à la langue latine, dirent en sa présence : *Faciamus experimentum in anima vili*. Muret, selon plusieurs auteurs, aurait répondu à l'un d'eux : *Vi-*

(1) Ces poésies sont dédiées au conseiller Brinon. Elles sont licencieuses, et valurent des regrets à leur auteur: *Juvenilia, sæpe mihi in sermone dicebat, sibi non adeo placere, ut ea tanquam sua, non modo non probaret, sed ne agnosceret quidem et cupiebat hujusce voluntatis extare testimonium*. Benci, *Orat. fun. M. A. Mureti*.

(2) Il n'y a point d'apparence que cette sentence des capitouls ait été confirmée par arrêt du parlement, car ayant été rendue par contumace et ordonnant le plus sévère des supplices, il ne peut y avoir eu appel *a minima* de la part du procureur du roi. (Ménage, *l'Anti-Baillet*.)

lem animam appelas pro qua Christus non dedignatus est mori. Selon d'autres, il se serait esquivé sans répondre. Venise le reçut, et il y fut accueilli par les savants. En France, au contraire, sa mémoire était persécutée et poursuivie d'incessantes railleries.

> Qui rigidæ flammas evaserat ante Tolosæ
> Muretus fumos vendidit ille mihi,

écrivait Joseph Scaliger, afin de rappeler le bûcher de Toulouse et de se venger d'une plaisanterie assez innocente (1). « Pour un penchant contre nature, disait encore Théodore de Bèze, Muret a été chassé de France et de Venise, et pour le même penchant il a été fait citoyen romain ». Suivant d'autres, il avait été aussi chassé de Padoue. « M'aimes-tu, demandait à Muret Denis Lambin, professeur royal en langue grecque, tâche de m'instruire promptement de toutes ces rumeurs. Si elles sont fondées, nous y remédierons; si elles ne le sont pas, je l'espère et je le désire, nous serons délivrés d'inquiétude et de crainte. Nous nous réjouirons. » Muret le rassura; mais ce langage plein de bonté allait prendre un caractère violent à la publication des diverses leçons de Muret. Lambin prétendit que cet ouvrage était paré de ses remarques manuscrites sur Horace. De là des lettres acerbes, une querelle dont retentit le monde savant. Ils se traitèrent de plagiaires, d'ingrats, d'imposteurs, et l'insulte suivit de près l'ironie. On lit, au ch. XXIe, liv. VIII des *Variæ Lectiones*, que les femmes savantes sont ordinairement lubriques. Lambin s'empara de ce passage pour railler son adversaire. « Vous paraissez, lui dit-il, ignorer combien les femmes savantes sont irascibles. La fin déplorable d'Orphée aurait dû vous l'apprendre et vous ôter à jamais l'envie d'irriter un sexe vindicatif. » Muret, blessé au vif, désavoua ses propres lettres, et ne voulut plus avoir aucun commerce avec Lambin. Il entrait dans sa trente-quatrième année, lorsqu'à la recommandation du cardinal de Tournon, Hippolyte d'Este, cardinal et prince de Ferrare, l'appela à Rome pour y grossir sa petite cour littéraire.

Muret allait trouver bonheur et richesse au palais des princes de Ferrare, là où le Tasse allait bientôt abreuver sa vie d'amertumes. Muret en effet eut tout à souhait, plusieurs bibliothèques à sa disposition, les précieux manuscrits du Vatican et la villa de son protecteur. En 1561, Hippolyte d'Este, l'emmena en France au colloque de Poissy, et s'il faut en croire Muret, Lambin aurait fait alors à Paris amende honorable, en présence de Turnèbe et de Dorat; il serait venu, les larmes aux yeux, demander pardon, avouer que ses actions méritaient la potence. Ce qui est certain, c'est que Lambin dédia à son ancien ami le IVe livre de ses commentaires sur Lucrèce. En 1563, Muret étant de retour à Rome, ouvrit un cours d'éloquence et de philosophie. Il choisit pour texte de ses leçons publiques la morale d'Aristote, qu'il enseigna jusqu'en 1567, et la jeunesse romaine « *crut entendre la voix d'un autre Cicéron* ». En 1567, il enseigna le droit civil, et l'appliqua des premiers à l'histoire et à la philosophie. Le pape Grégoire XIII, jurisconsulte lui-même, en fut tellement satisfait qu'il lui décerna le titre de citoyen romain et l'appela le *flambeau et la colonne de l'école romaine*. Étienne Battori, roi de Pologne, ayant voulu s'attirer Muret en lui offrant un traitement de 1,500 écus d'or et un bénéfice qui en rapportait 500, Grégoire XIII doubla les 500 écus d'or (1578). Cette immense libéralité tint sans doute aussi à ce que Muret était entré depuis deux ans dans les ordres religieux, où sa conduite fut des plus édifiantes. Il avait alors veillé à l'éducation de l'un de ses neveux (1), perdu son Mécène, célébré la bataille de Lépante; il ne lui restait plus, à la mort de Grégoire XIII, qu'à exhorter les cardinaux à élire un pontife qui eût la piété de Pie V jointe à la prudence de Grégoire XIII. Ce fut son dernier conseil. Il mourut épuisé par les veilles. Ses ouvrages ont été recueillis et imprimés à Vérone, 1727-1730, 5 vol. in-8°; à Leyde, avec corrections et augmentations, 1789, 4 vol. in-8°. « On y trouve, dit Falconet, beaucoup de science, de goût, de critique, une connaissance parfaite de la langue latine, mais peu de ce génie et de cet enthousiasme qui font le poëte et l'orateur. Ils se composent des diverses leçons, d'hymnes sacrées, des *Juvenlia*, des discussions sur le 1er liv. des *Pandectes*, sur l'origine du droit, sur les constitutions des princes, sur les devoirs du juge, de commentaires sur Térence, Horace, Catulle, Tibulle, Properce, Tacite, Aristote, Cicéron, Xénophon, Salluste, d'épîtres et d'oraisons où se trouve l'apologie de la Saint-Barthélemi. L'éloge de l'horrible massacre du 24 août 1572 est une tache ineffaçable dans la mémoire de Muret.

M. AUDOIN (de Limoges).

Benci, *Orat. fun. Mureti.* — Erythræus, *Pinac.*, I, *imag. illust.*, c. 8. — *Menagiana*, t. I, p. 302. — Ménage, *L'Anti-Baillet* — Montaigne, *Essais*, liv. I, ch. 25. — Scévole de Sainte-Marthe, *Éloges*. — Niceron, *Mémoires*, t. 27. — Juste Lipse, *De Rect. Pron. ling. Lat.*, t. I, p. 391. — Et. Pasquier, t. I, *Epig.*, liv. 5 — Du Verdier, *Prosopographie*, liv. 8. — La Croix du Maine, *Bibl.* — Baillet, *Jugements des Sav.* — *Naudæana*, p. 41 et addit., p. 169. — Vogt, *Apologia pro Mureto.* — Goujet, *Bibl.*, t. 7. — Leyser, *Aménités littéraires*, p. 88. — Verville, *Palais des Curieux*, p. 502. — Bèze, *Hist. Eccl.*, liv. IV, p. 554. — J.-A. de Thou, t. XI, liv. I, p. 25. — Vitrao, *Éloge de Muret*.

MURET (*Pierre*), littérateur français, né à Cannes, mort vers 1690. Il entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, et vint étudier la théologie à Paris, où il reçut la prêtrise. L'archevêque d'Embrun, Georges de La Feuillade,

(1) Muret ayant composé des vers les avait fait passer à Scaliger comme étant ceux de deux anciens poëtes comiques, *Attius* et *Trabeas*. Scaliger, avant de connaître leur véritable auteur, avait inséré ceux qui portaient le nom de *Trabéas* dans son commentaire sur Varron *De Re Rustica*, 1573, édition de Henri Estienne, p. 212.

(1) Il composa pour ce neveu l'*Institutio puerilis*. François de Neufchâteau en a été l'imitateur.

l'admit dans tous ses secrets, et lui donna le premier emploi dans les deux ambassades, dont il fut chargé à Venise et à Madrid. Il s'attacha ensuite au maréchal de Vivonne, qui le nomma son aumônier. On a de lui : *Cérémonies funèbres de toutes les nations;* Paris, 1675, in-12; — *Explication morale de l'épître de saint Paul aux Romains;* Paris, 1677, in-8°; — *Traité des Festins;* Paris, 1682, in-12; — *Oraison funèbre du maréchal de Vivonne;* Marseille, 1688, in-4°. P. L.

Achard, *Dict. de la Provence.*

MURET (*Jean-Louis*), économiste suisse, né à Morges, en 1715, mort en 1796. Il exerça le ministère du saint Évangile successivement à Orbes, Granson et Corsier, et devint enfin premier pasteur de Vevey. Il improvisait avec tant de facilité, qu'il continua un jour un sermon, commencé par un de ses confrères pris subitement d'une indisposition, et cela en suivant fidèlement le texte et le plan de celui dont il venait de prendre la place. Toute sa vie fut consacrée à éclairer ses concitoyens et à les instruire des meilleurs moyens d'augmenter leur prospérité. Il a inséré plusieurs *Mémoires* dans le recueil de la Société Économique de Berne, tels que : *Lettre sur le perfectionnement de l'agriculture; Mémoire sur la population du pays de Vaud*, etc. Il avait aussi rédigé des tables pour un mode de constitution de rentes viagères, imaginé par lui; elles lui valurent toute l'approbation de Buffon. Il avait recueilli un glossaire du patois vaudois, qu'il envoya à Court de Gébelin. O.

Bridel, *Conservateur suisse*, t. VI.

* **MURET** (*Théodore-César*), littérateur français, né le 24 janvier 1808, à Rouen, où son père était négociant. D'une famille protestante que la révocation de l'édit de Nantes força de chercher un refuge en Suisse, dans le canton de Vaud, il alla faire ses humanités à Genève, après avoir achevé sa rhétorique dans sa ville natale. Reçu avocat à Paris, en 1829, il abandonna aussitôt la carrière du barreau pour celle des lettres; il y débuta par une comédie en deux actes et en vers, *Corneille à Rouen*, représentée cette année même sur le théâtre des Arts de cette ville à l'occasion de la fête du grand poëte. Après la révolution de Juillet, il se lança dans le journalisme, et prit une part active à la rédaction des feuilles et revues royalistes. Gérant de *La Mode* de 1831 à 1832, il subit en cette qualité une condamnation à la prison et une autre en 1845, pour l'*Almanach du bon Messager*. De 1833 à 1848, il publia un grand nombre de feuilletons dans *La Quotidienne* et *L'Union*, puis collabora, pour la partie politique, à *L'Opinion publique*, fondée par M. Nettement, après la révolution de Février. En 1851, il fut chargé de la critique dramatique au journal *L'Union*. On a de lui : *Histoire de Paris;* Paris, 1837, 1851, in-12; — *Les grands Hommes de la France;* Paris, 2 vol. in-8°, 1838; — *Souvenirs de l'Ouest;* Paris, 1839, in-18; — *Histoire de l'Armée de Condé;* Paris, 1844, 2 vol. in-8°; — *Histoire des guerres de l'Ouest;* Paris, 1848, 5 vol. in-8°; — des romans : *Jacques le Chouan* (1833, in-8°); — *Le Chevalier de Saint-Pons* (1834, 2 vol. in-8°); — *Georges, ou un entre mille* (1835, in-8°); — *Barcelone* (1836, in-8°); — *Mademoiselle de Montpensier* (1836, 2 vol. in-8°); — plusieurs pièces de théâtre, entre autres : *Les Droits de la femme* com. en vers (Théâtre-Français), 1837; — *L'Élève de Presbourg* (Opéra-Comique), 1840, avec Vial; — *Le Docteur de Saint-Brice* (Porte Saint-Martin), drame, 1840 : avec MM. Coignard; — *1841 et 1941, ou aujourd'hui et dans cent ans*, revue (Porte-Saint-Martin), 1841 : avec MM. Coignard; — *Les Philanthropes*, comédie en trois actes et en vers (Odéon), 1842 : avec M. de Courcy; — *Michel Cervantes*, drame, quatre actes, en vers (Odéon), 1856; — des brochures politiques, telles que *Vie populaire de Henri de France* (1840, 1846, 1849, in-18); — *Vies de Bonchamps, de Cathelineau, de La Rochejacquelein, de Charette, de Cadoudal* (1845); — *La Vérité aux ouvriers, aux paysans, aux soldats*, tirée à près de 600,000 exemplaires lors des élections de 1849; — *Les Ravageurs;* — *La Démocratie blanche;* — *Histoire de Henri Arnaud, pasteur et chef militaire des Vaudois du Piémont;* 1853, in-18; — *Les Galériens protestants;* 1854, in-18; — *Paroles d'un Protestant;* 1855, in-18; — *A travers champs;* Paris, 1858, 2 vol. in-12; — un grand nombre d'articles dans différents recueils, entre autres dans la *Biographie générale*. CH. M.

Documents partic.

* **MURGER** (*Henry*), littérateur français, né à Paris, en février 1822, mort le 28 janvier 1861. Fils d'un tailleur concierge, il reçut une éducation modeste. A l'âge de quinze ans, il fut placé comme petit clerc chez un notaire. En 1838, M. de Jouy, se ressouvenant du fils de son tailleur-concierge, le plaça chez M. le comte de Tolstoy, secrétaire de l'ambassade de Russie à Paris. C'est là que lui vint le goût des lettres : il s'essaya d'abord dans la satire. En 1843, il publia, dans un journal, une quarantaine de vers d'un poëme intitulé *Via Dolorosa*. Ces vers sont empreints d'une certaine tristesse, d'une vive amertume à la vue des souffrances sociales. C'est là que commence la *Vie de Bohème*, qu'Henry Murger a immortalisée dans des tableaux d'un réalisme saisissant. Les premières *Scènes de la Vie de Bohème* parurent en 1848, dans *Le Corsaire*, qui publia du même écrivain *Orbasson le Confiseur*. Il collabora ensuite à *L'Événement*, où il donna *Les Amours d'Ollivier*, récit autobiographique; puis, au *Dix Décembre*, où il publia le *Souper des funérailles*. En 1851, il fit représenter aux Variétés, *La Vie de Bohème*, en collaboration de M. Théodore Barrière, pièce qui est restée au répertoire. En 1852, le Théâtre

Français donna de Murger *Le Bonhomme Jadis*, comédie en un acte, qui eut du succès. La réputation littéraire de Murger s'est surtout établie depuis sa collaboration assidue à la *Revue des Deux Mondes*, où il publia successivement, en 1851 : *Claude et Marianne ;* en 1852, *Le Dernier rendez-vous* et *Le Pays latin ;* en 1853, *Adeline Protat ;* en 1854, *Les Buveurs d'eau*. Murger quitta alors la *Revue des Deux Mondes*. Nous citerons encore de lui : *Scènes de la Vie de jeunesse ; Le Dessous du Panier ; Ballades et Fantaisies* (recueil composé de ses diverses pièces de *L'Artiste*) ; *Propos de ville et Propos de théâtre ; Le Roman de toutes les femmes ; Scènes de la vie de campagne ; Les Nuits d'hiver* (poésies). Pendant son séjour à Marlotte, près Fontainebleau, village qu'il habita durant trois ans, il composa, en 1859, *Le Sabot rouge*, qui parut en feuilletons dans *Le Moniteur*. Le 1er janvier 1860, Murger reçut la croix de la Légion d'Honneur. Une réimpression des œuvres complètes du romancier fantaisiste paraît chez Michel Levy, en volumes in-18. A. LEBAILLI.

Jacques, Reynaud, *Portraits contemporains*. — M. de Pont-Martin, *Causeries du Samedi*. — Gustave Planche, articles de critique littéraire, année 1853, dans la *Revue des Deux Mondes*.

MURHARD (*Frédéric-Auguste*), publiciste allemand, né à Cassel, le 7 décembre 1778, mort le 29 novembre 1853. Il étudia à Gœttingue, et fit de 1799 à 1801 un voyage en Orient. Sous le règne du roi Jérôme Bonaparte, il fut chargé de la rédaction du *Moniteur Westphalien*, devint bibliothécaire au musée de Cassel et conseiller de préfecture du département de Fulda. Après la restauration de l'électeur Guillaume Ier, il vint résider à Francfort-sur-le-Mein. Ce fut vers ce temps qu'il commença à s'occuper de sciences politiques. On lui attribue notamment les brochures parues, sous le nom du docteur *Schreiber*, dans l'affaire des acheteurs des domaines de Westphalie. En 1817, il se chargea à Berne de la rédaction d'un journal libéral, intitulé *Journal Européen*, mais qui fut bientôt supprimé. Depuis 1821, il continua, sous le titre d'*Annales politiques universelles*, les *Annales Européennes*, commencées par Posselt. Murhard était alors un des coryphées du parti libéral, et désigné comme l'un des membres actifs de l'association dite *des Anciens*. Il fut impliqué dans la fameuse histoire des lettres comminatoires, adressées, en 1823, au prince électeur. Arrêté à Hanau, au mois de février 1824, il fut enfermé à la citadelle de Cassel, et peu de temps après remis en liberté. Murhard fit ensuite, avec son frère, un grand nombre de voyages en Allemagne, en Suisse, en Italie, dans les Pays-Bas, en France, en Danemark et en Suède. Il publia entre autres : *Bibliotheca mathematica, oder Literatur der mathematischen Wissenschaften ;* Leipzig, 1797-1805, 5 vol. ; — *Gemaelde von Konstantinopel* (Tableaux de Constantinople) ; Penig, 1804 ; 2e édit., Leipzig, 1824, 3 vol. ; — *Constantinople et Saint-Pétersbourg*, 1805-1806 ; en commun avec le conseiller d'État russe Reimers ; — *Tableaux de l'Archipel Grec ;* Berlin, 1807, 2 vol. ; — *Grundlage des jetzigen Staatsrechts des Kurfuerstenthums Hessen* (Principes du Droit public actuel de la Hesse électorale) ; Cassel, 1834-1835, 2 vol. Murhard a continué le *Recueil des Traités* de Martens.

Son frère, *Charles* MURHARD, né à Cassel, le 23 février 1781, a publié : *La Westphalie sous Jérôme Napoléon ;* — *Ideen ueber wichtige Gegenstaende aus dem Gebiete der Nationalœkonomie und Staatswirthschaft* (Idées sur des sujets importants d'économie nationale et d'économie politique) ; Gœttingue, 1808 ; — *Ueber Geld und Muenze* (Sur l'Argent et la Monnaie de billon) ; Cassel et Marbourg, 1809 ; — *Theorie des Geldes und der Muenze* (Théorie de l'Argent et de la Monnaie) ; Leipzig, 1817, — *Theorie und Politik des Handels* (Théorie et Politique du Commerce) ; Gœttingue, 1831. 2 vol. H. W.

Cov.-Lex.

MURILLO (*Bartolomé-Esteban* (1), l'un des plus célèbres peintres espagnols, baptisé à Séville le 1er janvier 1618 (2), mort dans la même ville le 3 avril 1682. Dès l'enfance le jeune Murillo révéla son penchant pour la peinture. Son premier maître fut Juan del Castillo (*voy.* ce nom), son oncle qui, élevé dans les traditions florentines, avait un coloris sec et dur, mais un dessin châtié, sévère et de nature à former de bons élèves. Murillo avait alors Alonso Cano et Pedro de Moya pour condisciples ; il apprit sans peine ce que Castillo lui enseigna, jusqu'au moment où ce maître alla s'établir à Cadix (vers 1634). Murillo se trouva alors sans guide et incertain de sa voie ; il ne se découragea pourtant pas, et peignit une pacotille de bannières et d'autres enluminures sur tissus (*una partida de pinturas*), qu'il vendit assez avantageusement pour l'exportation en Amérique. Il devint bientôt le *fabricant* préféré par les negociants des foires de Séville et de Cadix, qui faisaient alors un grand commerce de ces sortes

(1) « Les parents de Barthélemy, dit Quilliet, furent Gaspard Esteban Murillo et Marie Perez. Comme tous ses ancêtres se sont appelés *Esteban*, on en conclut que c'est le nom de famille ». En effet, Quilliet, dans son *Dictionnaire des Peintres espagnols*, a classé Murillo à *Esteban*. L'opinion de Quilliet n'est qu'une présomption fort contestable. Elle n'a été, au surplus, admise par aucun écrivain artistique. Il arrive fort souvent qu'un nom de baptême se perpétue dans une famille sans devenir pour cela *nom de famille*. Par exemple, les aînés des Montmorency, s'appelaient presque toujours *Anne* ou *Matthieu* ; leur nom de famille n'en fut pas modifié.

(2) Palomino, suivi par plusieurs biographes, fait naître Murillo à Pilas en 1613. Cette erreur a été relevée par Cean Bermudez, qui s'est procuré à Séville l'extrait de baptême de MURILLO (*Bartolome-Esteban*) ; mais un extrait de baptême n'indique pas toujours la date de naissance. Quilliet pense que « l'erreur de Palomino peut provenir de ce que la femme de Murillo père était de Pilas, et qu'elle y avait un peu de bien. »

de pastiches à la détrempe avec les nouvelles colonies espagnoles. Il acquit ainsi une grande facilité d'exécution; mais les nécessités de ce genre étaient peu propres à modifier son coloris. Il serait probablement resté un confectionneur d'images plus éclatantes les unes que les autres si, en 1641, son ami Pedro de Moya ne fût revenu à Séville. Moya arrivait de Londres, où il avait étudié sous van Dyck, et dont il avait su prendre la touche savante, ferme et fondue tout ensemble. Pour la première fois le clair-obscur, les demi-tons apparaissaient en Espagne. On commençait à y entrevoir les mystères de la palette : ce fut une véritable révolution artistique. La douceur du style de Moya fut surtout pour Murillo une révélation : il sentit sur-le-champ combien était dure à l'œil et contraire à la nature l'importance exagérée du contour; il comprit que l'air, en enveloppant les lignes, les estompe, les dégrade, les laisse tourner et fuir. Il résolut d'accomplir de pareils miracles et d'aller les surprendre à leur source en Italie. Il fallait se créer des ressources pour un voyage aussi long que dispendieux : Murillo achète plusieurs pièces de toile, les divise en un grand nombre de morceaux, qu'il imprime lui-même et sur lesquels il exécute prestement, et suivant sa fantaisie, des madones, des fleurs, des sujets mystiques, des paysages, ici des moines, là des natures mortes; puis il vend sa cargaison à un armateur pour les Indes. Muni de son mince produit, il part sans prendre congé de personne, et entre à Madrid en 1643 à peine âgé de vingt-cinq ans. Son compatriote le célèbre peintre don Diego Velasquez de Silva (*voy.* ce nom), était alors en grande faveur à la cour du roi Philippe IV : l'un des *privados* (familiers) de ce monarque, fourrier du palais et huissier de la chambre, il pouvait beaucoup pour la fortune d'un jeune artiste; Murillo courut le visiter, et lui découvrit ses projets. Velasquez lui fit l'accueil le plus gracieux, et lui fournit tous les moyens pour étudier sans quitter leur patrie. A sa voix les portes du palais de Madrid, celles de l'Escurial, de toutes les résidences royales, des galeries privées, des musées, des monastères s'ouvrirent pour Murillo, qui, entouré de tous les chefs-d'œuvre des grands maîtres, renonça bientôt à un voyage devenu presque sans objet. Durant trois années il étudia surtout le Titien et l'école vénitienne, Rubens et la haute école flamande, tandis que Velasquez l'initiait à sa prestigieuse manière, à l'amour du rendu, au goût de la vérité et aux illusions de la perspective aérienne.

Pendant son séjour à Madrid, Murillo avait vécu des libéralités de son généreux compatriote, qui n'avait rien négligé pour lui créer une réputation. Présenté à la cour, Murillo y avait été fort bien reçu; mais il n'y avait point place à Madrid pour deux Velasquez. D'ailleurs Murillo, doux et modeste, n'ambitionnait que du travail et la considération de ses concitoyens : il retourna donc à Séville (1). Son arrivée n'y fit aucune sensation; car à peine s'était-on aperçu de son brusque départ. Il trouva difficilement de l'occupation; enfin les Franciscains voulurent bien lui confier la décoration du petit cloître de leur couvent (1646). Les tableaux qu'il y exécuta étonnèrent tous les artistes; nul ne pouvait deviner qui lui avait appris un genre qui décelait un grand maître sans appartenir pourtant à aucun des maîtres connus.

Cette seconde manière de Murillo n'était plus seulement le style de van Dyck, tel que Moya l'avait importé à Séville trois ans auparavant; « c'était, dit M. Charles Blanc, un mélange imprévu de toutes les manières que Murillo avait si profondément étudiées quand, à Madrid, à l'Escurial, au Cierzo, il avait successivement copié des Rubens, des Titien, des van Dyck, des Ribera, des Velasquez. Aucune originalité n'était encore saisissable dans cette fusion singulière, où la gravité du Titien tempérait le fougueux éclat de Rubens, où l'élégante souplesse de van Dyck mitigeait la sauvage accentuation de l'Espagnolet. Çà et là, malgré le mélange, le pinceau de l'imitateur trahissait cependant chacun des maîtres qu'il avait tour à tour admirés. Ainsi des anges apparaissant à *Saint François en extase* rappelaient les fortes oppositions de Ribera; le superbe tableau de *Sainte Claire mourante* (2) semblait être un ressouvenir de van Dyck, tant il y avait de ressemblance pour les airs de tête, de fraîcheur dans les carnations et d'adresse dans le dessin des extrémités. Enfin le *Saint Jacques avec les pauvres* accusait l'influence directe de Velasquez. Au moment de rencontrer son génie propre, d'avoir conscience de lui-même, Murillo ne présentait qu'un éclectisme heureux, et cependant à travers les apparences de l'assimilation la grandeur du maître commençait à se faire jour. » C'est à cette seconde phase du talent de Murillo que se rapportent *L'Extatique à la cuisine* (galerie Soult); une *Scène de brigands* (même galerie), où se détache, sur un fond de paysage vigoureux, le groupe d'un moine arrêté par un brigand demi-nu, dont le torse est exécuté à la façon de l'Espagnolet, révèle chez l'auteur de véritables connaissances en anatomie et une grande entente du clair obscur. De la même époque date *La Fuite en Égypte* (galerie Soult), qui représente Jésus gracieusement enveloppé

(1) Il n'en sortit plus que deux fois. La première pour faire une courte apparition à Madrid, lors du mariage d'une de ses sœurs avec don Jose de Vetlia, ministre des affaires étrangères; la seconde pour aller peindre à Cadix le tableau qui lui coûta la vie. C'est donc bien à tort que Sandrart et quelques écrivains italiens ont avancé que Murillo était allé dans sa jeunesse en Amérique et qu'à son retour il avait visité l'Italie. Ces faits appartiennent à la vie de son fils *Gaspard-Esteban Murillo*, mort aux Indes.

(2) Ce tableau fait aujourd'hui partie de la galerie Aguado, à Paris.

dans les bras de sa mère montée sur un âne; saint Joseph, tirant par la bride sa modeste monture, se hâte de gagner un gîte à travers les premières ombres du crépuscule.

L'immense talent et l'abondance des productions de Murillo établirent rapidement sa réputation. Il acquit en peu de temps assez de fortune pour marier l'une de ses sœurs à don Vettia, membre du grand conseil d'Espagne, et lui-même épousa, en 1648, à Pilas, *una persona de conveniencias*, dona Beatrix de Cabrera y Sotomayor. C'est qu'il possédait au plus haut degré cette variété de genres qui devait faire de lui le peintre le plus populaire de l'Espagne. A la différence de Velasquez, qui reproduisait volontiers le côté noble des hommes et des choses, Murillo en saisissait le côté vulgaire avec tous les contrastes qu'il présentait chez une nation à la fois fière et pauvre, dissolue et religieuse. Il savait peindre la béate ferveur du dévot aussi bien que les haillons d'un gueux superbe se roulant sur son fumier ou la belle courtisane qui soulève sa jalousie pour faire appel aux désirs des passants. Quoique sincèrement religieux, Murillo, dans son catholicisme, se montre à la fois pieux et mondain. En vrai chrétien, il aime également toutes les créatures humaines, qu'elles soient élégantes ou contrefaites, enlaidies par la misère ou rehaussées par le luxe, sales jusqu'à la vermine ou parées comme des reines et brillantes comme des séraphins. Il a été également supérieur dans les deux éléments qui se disputent la vie humaine, l'idéalisme et la réalité. C'est ainsi qu'entrouvrant la voûte azurée, s'élevant, par la contemplation, jusqu'aux lumineuses demeures où le croyant espère une félicité sans égale et sans fin, il crée une reine des cieux ou quelque bienheureux qu'on dirait vêtus de lumière. Des groupes d'enfants radieux tourbillonnent autour d'eux; puis tout à coup, descendant dans la vie réelle la plus triviale, il peint ce chef-d'œuvre d'observation, de naturel et de clair obscur *El Piojoso* (Le Pouilleux), qu'on admire au musée du Louvre sous le titre, moins précis, de *Un jeune Mendiant*. C'est un gamin à tête rase qui s'est retiré dans un misérable réduit pour se livrer à un soin qu'il eût été audacieux pour un pinceau vulgaire de reproduire avec tant de franchise. Le pauvre enfant, pusqu'il faut le dire, s'occupe tranquillement à tuer ses poux au soleil. Son corps hâlé et rude est presqu'à nu sous des haillons disjoints. Quelques fruits s'échappant d'un vieux cabas, une cruche d'eau, des crevettes à demi rongées, éparses sur la terre, sont les restes ou les préparatifs de son frugal repas : un jeu d'osselets gît à côté. Eh bien! ces détails, repoussants dans toute autre condition, rendent ce tableau vraiment curieux et même agréable à voir. Car ce triste bouge est singulièrement égayé par un rayon de lumière qui, vif, piquant, chaud, franchit sans obstacle la baie de la masure, dore les guenilles du mendiant, met sa tête en relief et fait ressortir sur sa figure penchée, sinon la santé, du moins une apparence de force et une parfaite insouciance. Les chairs sont modelées avec soin. Le teint basané du vagabond, ses jambes terreuses, la plante de ses pieds calleux, dénoncent assez ses habitudes buissonnières, son horreur de la propreté, tandis que le jeu, disposé près de lui, indique suffisamment à quel emploi il consacre le temps qu'il refuse au moindre labeur. Murillo, dans cet enfant sans gêne et sans souci, sobre mais joueur et paresseux, a voulu, nous n'en doutons pas, personnifier le peuple espagnol, dont le moine aux joues vermeilles, à la panse arrondie ou l'hidalgo au corps sec, à la longue rapière, au pourpoint usé ne présentaient plus déjà que de rares types.

Vers 1650 s'accomplit la troisième transformation du génie de Murillo. Son talent, muri par l'expérience, se dégageant des appropriations faites à ses modèles, sur leurs traces oubliées, disparues s'éleva un artiste nouveau, maître à son tour, qui ayant son cachet propre, exempt désormais de tâtonnements, de mélanges d'emprunts, pouvait dire : « Je suis Esteban Murillo, je suis *moi!*.... » Son style se fixa : la touche devint plus moelleuse. Le clair obscur tranché qu'il avait emprunté de Ribera s'adoucit sensiblement dans ses œuvres, qui gagnèrent en transparence ce qu'elles perdirent en trop de force. Il conserva seulement de Velasquez l'art de dégrader les nuances, « de peindre l'air ». Ce fut alors qu'il mérita le titre de *prince des coloristes espagnols*.

Malgré la jalousie de Juan de Valdes Leal et celle de Francisco Herrera le jeune, Murillo vit arriver de toutes parts des commandes de travaux : il y employa ses jours et ses nuits. Il trouva encore le temps de fonder une école (devenue plus tard l'*Académie de Séville*), où il se plut à enseigner gratuitement l'art qu'il possédait si bien. Il ne laissa pourtant que des élèves assez médiocres, si l'on en excepte son ami don Pedro Nuñez de Villavicencio, dans les bras duquel il mourut; Alonso-Miguel de Tobar, qui le copiait à s'y méprendre; Francisco Antilonez de Sarabia; et Francisco Meneses Osorio, qui le mieux approcha de sa couleur.

C'est à partir de 1650 que Murillo produisit ses meilleurs morceaux : en 1655 il peignit le *Saint Léandre* et le *Saint Isidore* (1), vêtus de leurs habits pontificaux, qu'on admire dans la sacristie de la cathédrale de Séville; — en 1656 pour le baptistère de la même église, le célèbre *Saint Antoine de Padoue*, « ce chef-d'œuvre sans imitateur possible comme sans modèle ». Dans une cellule sombre, l'enfant Jésus apparaît tout à coup à saint Antoine au milieu

(1) Suivant Quilliet *San Leandro* est le portrait du licencié Alonzo de Herrera et *Santo Isidoro* celui du licencié Juan Lopez de Talavan, renommés alors dans Séville pour leur beauté.

d'une gloire éblouissante, et le pieux solitaire à genoux, éclairé par cette seule apparition, lève les bras avec un indescriptible transport d'amour vers le Dieu resplendissant de lumière et de beauté qu'il veut serrer contre sa poitrine ». La tête du saint pourrait être plus noble, mais l'attitude ne saurait être plus vraie. « Jamais la force d'une expression passionnée n'alla plus loin chez aucun peintre; jamais non plus on ne rendit avec des couleurs et un pinceau des nuages plus transparents, des figures d'une suavité plus séraphique. On se demande comment avec des ombres tempérées le peintre a pu obtenir un effet si lumineux et par quelle infinie dégradation de nuances il a pu passer de l'intensité d'un rayon de soleil à la paisible obscurité de la cellule (1). » En 1665, il fit pour l'église Sainte-Marie-la-Blanche de Séville quatre tableaux qui ont paré le musée du Louvre sous l'empire et que la Restauration a restitués. Trois autres des meilleures toiles de Murillo eurent le même sort : ce sont *Sainte Elisabeth de Hongrie*, et en deux parties, *L'Emplacement de Sainte-Marie-Majeure désigné au patrice Jean par un espace couvert de neige*. Lors de l'occupation française, Séville en avait fait don au maréchal Soult, qui en 1814 les offrit à Louis XVIII; mais en 1815 les alliés les réclamèrent, et ils ont été reportés en Espagne.

En 1667 et 1668, Murilló dirigea les travaux de la salle capitulaire de la basilique de Séville. Il y retoucha ces hiéroglyphes qu'avait composés Paulo de Cespedes et l'embellit de neuf tableaux et d'une coupole superbe, représentant *La Conception*. De 1670 à 1674 il acheva, toujours pour sa ville bien aimée, les grands tableaux de l'hospice de La Charité, parmi lesquels se trouvent *Sainte Élisabeth distribuant des dons aux pauvres* et *L'Enfant prodigue*, chefs-d'œuvre restés classiques dans l'histoire de l'art (2). Pour l'hospice des Vénérables, il fit quatre morceaux de la plus grande beauté : une *Conception* (3); *Saint Pierre; L'Enfant Jésus donnant du pain aux pauvres* et le *portrait de don de Neve*, ami du peintre et directeur de l'hospice des Vénérables (4). De 1674 à 1680 ce maître infatigable termina pour le couvent des capucins de Séville les *vingt-trois* tableaux qui faisaient de leur église l'un des plus beaux sanctuaires du monde. « Ces pieux catéchumènes, dit Quilliet, ont emporté aux Amériques ces morceaux brillants, dont on ignore maintenant la destinée ». Murillo fit encore beaucoup d'autres tableaux à Séville pour le couvent des Augustins. Bien vieux, il alla peindre à Cadix une magnifique *Sainte Famille* pour les ducs d'El Pedroso, un admirable *Ecce homo* pour le couvent des Capucins de cette ville et les célèbres *Fiançailles de sainte Catherine* pour le grand autel du même cloître. Il laissa cette dernière œuvre inachevée, par suite d'une chute de son échafaudage. Rapporté grièvement blessé à Séville, il y mourut, entre les bras de sa famille et de ses élèves. Sa ville natale lui fit des obsèques dignes de son mérite. Son cercueil fut porté dans l'église de Santa-Cruz par deux marquis et quatre chevaliers de différents ordres. Il avait été fort honoré par la noblesse pendant sa vie. Charles II lui avait offert le titre de son premier peintre; mais il le refusa, préférant vivre loin de la cour, dans une médiocre aisance. Quoique très-simple dans ses goûts, sa générosité l'empêcha d'amasser des richesses; cependant un ministre des affaires étrangères, don José de Vettia, avait épousé une de ses sœurs et ses enfants avaient obtenu des canonicats et des bénéfices. Son fils aîné, *Gaspard-Esteban* MURILLO, peignait aussi avec talent. Entraîné par la passion des voyages, il visita une partie de l'Europe et de l'Amérique, et mourut aux Indes, le 2 mai 1709.

Durant sa longue existence Murillo fut toujours laborieux et d'une conduite exemplaire. Il a mis son âme tout entière dans ses tableaux. En les regardant on comprend sa réponse à ce prieur qui lui demandait pourquoi il ne continuait pas un de ses ouvrages commencés : « J'attends, répondit le peintre, inspiré, que ce Christ vienne me parler. » Jamais Murillo n'entreprit une de ces grandes pages de la Bible ou de l'Évangile sans s'être identifié par la prière ou par la communion avec ce Dieu qu'il allait peindre. Cependant, de l'aveu de tous les critiques, l'enthousiaste, le chaste et dévot Murillo, qui n'a jamais, croyons-nous, peint une femme nue dans ses tableaux, n'a su peindre une tête de Vierge sans en faire une femme gracieuse et tendre, il est vrai, mais point divine. Il s'en faut bien que ses madones aient le caractère de virginité que veut la foi. Leur belle chevelure, leurs yeux noirs et humides inspirent d'autres idées que des transports divins. Ce ne sont souvent que des jeunes mères aux mains potelées chez qui le passage de la vie a laissé des méplats dans les carnations. En revanche Murillo imprime toujours au fils de Marie un caractère surhumain! A-t-il voulu par la figure mondaine de la mère faire ressortir l'origine céleste de l'enfant? Ce serait s'écarter du dogme de l'immaculée conception; toujours est-il que l'on doit dire avec M. Thoré : « Chez Raphael la Vierge est plus Vierge : chez Murillo l'enfant Dieu est plus Dieu. »

L'œuvre de Murillo est considérable. Il n'est guère de musée européen qui n'en possède plusieurs tableaux. Mais ses principaux ouvrages sont restés en Espagne. C'est à Séville que l'on peut seulement l'apprécier. Là sont ses chefs-

(1) M. Charles Blanc. *Hist. des Peintres*.

(2) Il reçut 78,115 réaux pour ces tableaux (environ 20,000 fr.).

(3) « Cette *Conception*, dit Quilliet, est le témoignage le plus authentique de son goût délicat et de son intelligence, tant pour les contrastes que pour l'effet. Peut-être aussi trouverait-on peu de produits de l'école lombarde qui approchassent du mérite de cet ouvrage. »

(4) L'archi-chancelier Lebrun offrit 20,000 fr. de ce portrait, sans pouvoir l'obtenir.

d'œuvre; la cathédrale de cette ville en possède au moins quarante. A Madrid se trouvent le *Saint Jean-Baptiste* et *Le bon Pasteur*, payés ensemble 40,650 livres (1). A Paris, dans la galerie espagnole du musée du Louvre, le livret attribue trente-huit morceaux au grand coloriste sévillan. Outre que son nom peut être contesté pour quelques-uns, il ne faudrait pas mesurer son génie sur ces œuvres. Néanmoins, comme hors ligne, avec *Le jeune Mendiant*, dont nous avons parlé, il faut citer : *Le Mystère de la Conception de la Vierge; La Vierge au chapelet; Le Père éternel et l'Esprit-Saint contemplant l'Enfant Jésus; Jésus sur la Montagne des Oliviers; Le Christ à la colonne*; un *Saint en extase* et *une belle guirlande de fleurs*. On voit dans cette galerie deux *portraits* de ce peintre, l'un exécuté par lui-même, et où sont très-bien exprimées la puissance et la douceur de son génie; l'autre, qui le représente dans un âge avancé, lui donne une physionomie plus sévère qu'on ne se le figure ordinairement.

Alfred DE LACAZE.

Francisco Pacheco, *El Arte de la Pintura* (Madrid, 1633). — Don Antonio Palomino de Velasco, *El Museo pictorico* (Cordova), 1715, liv. VI; *El Aprovechado*, cap. II, p. 62. — Don J.-A. Cean Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres Profesores de las Bellas Artes en España* (Madrid, 1800). — Le même, *Descripcion artistica de la catedral de Sevilla* (Séville, 1804, extrêmement rare, même en Espagne), p. 79. — J.-F. Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne* (4e édit.; Paris, 1807, 3 vol. in-8°), t. Ier, p. 288; t. III, p. 143, 216. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols* (Paris, 1816), art. *Esteban*. — Thoré, *Études sur la Peinture espagnole*; dans la *Revue de Paris*, ann. 1835. — Rosseeuw Saint-Hilaire, *La Cathédrale de Séville*; même *Revue*, t. XLIX, janvier 1838. — Charles Blanc, *Histoire des Peintres*, liv. 102-103, *école espagnole*, n° 4.

* MURILLO-BRAVO (*Juan* BRAVO-MURILLO ou), homme politique espagnol, né en juin 1803, à Fréjoual de la Sierra (province de Badajoz). Comme ses parents étaient pauvres, il fut destiné à l'Église, et il étudia la théologie à Séville et à Salamanque; dès qu'il fut en âge de raison, il s'appliqua à la jurisprudence, et fut admis en 1825 à faire partie du collége des avocats de Séville. Quelques procès politiques, entre autres celui du colonel Bernardo Marquez (1831), mirent en évidence ses talents oratoires. Après la mort de Ferdinand VII, il accepta du ministre Garelly le poste de fiscal à Caceres en Estrémadure. Dévoué au parti constitutionnel, il protesta contre l'arrivée des progressistes au pouvoir en donnant sa démission (1835), et vint s'établir à Madrid, où, de concert avec son ami Pacheco, il fonda le *Boletin de Jurisprudencia* (1836), la première gazette judiciaire qui ait paru en Espagne. Dans cette même année, il occupa pendant trois mois le secrétariat du ministère de la justice. Rejeté dans l'opposition à la suite de la révolution de la Granja, il créa un journal politique, *El Porvenir*, et s'y montra, avec Donoso Cortès, Gonzalès Llano et Dionisio Galiano, un des plus violents adversaires du parti radical. Après avoir siégé en 1837 aux cortès comme député de la province de Séville, il s'associa à Donoso Cortès et à Alcala Galiano pour rédiger *El Piloto*, nouvel organe des monarchistes constitutionnels. Ces derniers ayant obtenu le dessus dans les élections de 1840, Murillo-Bravo rentra à la chambre et s'y distingua par ses connaissances en législation et en matières de gouvernement. Après la révolution de septembre 1841, il fut décrété d'arrestation comme un des principaux chefs du parti modéré; mais, étant parvenu à s'échapper, il gagna Bayonne et resta en France jusqu'à la chute d'Espartero (juillet 1843). De retour à Madrid, il se livra entièrement aux travaux de sa profession. En 1847, il fit partie du ministère provisoire du duc de Sotomayor. Depuis cette époque il se rapprocha de Narvaez qui lui confia successivement le portefeuille du commerce et de l'instruction publique (novembre 1847) et celui des finances (1849). « Vers la fin de 1850, dit le *Dictionnaire des Contemporains*, la division éclata de nouveau dans le parti modéré : Narvaez donna sa démission, et Murillo-Bravo resta à la tête du gouvernement. La nouvelle administration menaça toutes les libertés conquises au prix de tant de sang par la nation espagnole, supprima le droit de réunion, comprima la presse et voulut réviser, dans le sens absolutiste, la constitution monarchique de 1845. Mais au moment où Murillo-Bravo semblait aller tout droit à la dictature, il perdit l'appui de la reine et céda la place au général Larsundi (1852). » Forcé de s'expatrier par suite de la révolution de 1854, il y fut rappelé par celle de 1856. P.

Men of the time. — *Convers.-Lexikon*. — Vapereau, *Dict. des Contemp.*

MURIS (*Jean* DE), désigné aussi par quelques auteurs sous le nom de *Jean* DE MURS ou DE MEURS, docteur de Sorbonne et chanoine de l'église de Paris, fut l'un des plus savants écrivains du quatorzième siècle sur la musique. Les biographes ne sont d'accord ni sur le pays où il vit le jour, ni sur la date de sa naissance, ni sur celle de sa mort. Quelques historiens, entre autres Hawkins, prétendent qu'il était né en Angleterre. Jean de Beldomandis, commentateur de Jean de Muris, dit qu'il était de Paris; mais on trouve la preuve qu'il était originaire de Normandie dans son traité des fractions dont le manuscrit, portant la date de 1321, est conservé à Oxford, dans le fonds de Digby de la bibliothèque Bodleyenne. Cet ouvrage a pour titre : *Tractatus Canonum minutiarum philosophicarum et vulgarium, quem composuit mag. Johannes de Muris, Normannus A. MCCCXXI*. Jean de Muris, dans le prologue de ce traité, fait con-

(1) Antonio del Castillo y Saavedra, peintre cordouan en grande réputation, et qui en était venu à se persuader qu'il était le premier peintre de l'Espagne, ayant vu ces chefs-d'œuvre en 1667, s'écria : « Il me faut mourir, je n'ai que trop vécu. » En effet, il mourut peu après, de chagrin et de jalousie.

naître que ce fut dans la même année qu'il écrivit sur l'art de la musique chantée et écrite ou figurée, tant mesurée que *plane*, et sur toutes les manières possibles de faire le contrepoint ou déchant, non-seulement par notes réelles, mais aussi avec toutes les notes de passage et d'ornement. La date de 1321 que nous venons de citer indique en outre que ce célèbre théoricien, qui était alors dans toute la maturité du savoir, devait être né non pas au commencement du quatorzième siècle, comme quelques-uns l'ont avancé, mais dans les dernières années du siècle précédent. Une lettre qu'il écrivait au pape Clément VI, qui de 1342 à 1352 occupa le siége pontifical, nous apprend que dans sa jeunesse Jean de Muris avait été intimement lié avec ce chef de l'Église, qui avait été archevêque de Rouen. Dans le *Catalogue de la Bibliothèque impériale* de Paris, on lui a donné la qualité de chanoine de cette ville, probablement d'après l'autorité du P. Mersenne, qui, dans son *Harmonie universelle*, l'appelle *canonicus et decanus ecclesiæ Parisiensis*; s'il peut exister quelque doute à cet égard, plusieurs manuscrits des ouvrages de Jean de Muris fournissent la preuve qu'il était docteur et professeur de Sorbonne dans Paris. Quant à l'époque de sa mort, elle est inconnue; mais il est certain qu'il vivait encore en 1345, puisque ce fut dans cette année qu'il écrivit son ouvrage intitulé *Prognosticatio super conjunctione Saturni, Jovis et Martis*, dont il existe des manuscrits à la Bibliothèque impériale de Paris et à celle d'Oxford.

Pendant longtemps Jean de Muris a été considéré comme l'inventeur des signes qui servent à déterminer, sous le rapport de la mesure, la valeur des notes de la musique. Nicolas Vincentino, vers 1555, répandit cette erreur dans son *Antica Musica ridotta alla moderna pratica*; vinrent ensuite Zarlino, Berardi, Gassendi, dom Jumilhac, Brossard, et plusieurs autres écrivains. Le P. Mersenne paraît être le premier qui, dans une lettre à Doni, restée longtemps inconnue et que M. Fétis a publiée dans le douzième volume de la *Revue musicale*, ait élevé des doutes sur les inventions attribuées à Jean de Muris. J.-J. Rousseau, dans son *Dictionnaire de Musique*, a émis à ce sujet les mêmes doutes que Mersenne. L'incertitude de ces deux auteurs se serait changée en conviction s'ils avaient remarqué les passages du *Speculum Musicæ* de Jean de Muris, dans lesquels il est dit d'une manière expresse que Gui d'Arezzo inventa de nouvelles notes et figures pour le plain-chant, et que beaucoup d'autres auteurs, parmi lesquels figurent un nommé Aristote (1) et Francon de Cologne, ont traité de la musique mesurée. Il est donc évident que Jean de Muris ne fit que réunir et développer dans un ordre méthodique les procédés employés par les musiciens de son temps.

De tous les ouvrages de Jean de Muris, le plus considérable est celui qui est intitulé *Speculum Musicæ*, et dont il existe deux manuscrits à la Bibliothèque impériale de Paris, sous les nos 7027 et 7207. Le premier de ces manuscrits, le seul qui soit complet, forme un magnifique volume in-fol., de plus de 600 pages : c'est une sorte d'encyclopédie de la science musicale au moyen âge. Il est divisé en sept livres : le premier traite de la musique en général, de l'invention de ses diverses parties et de sa division en soixante-seize chapitres; le second, des intervalles, en cent vingt-trois chapitres; le troisième, des proportions et du rapport numérique des intervalles, en cinquante-six chapitres; le quatrième, des consonnances et des dissonances, en cinquante et un chapitres; le cinquième, des tétracordes de la musique des anciens, de la division du monocorde et de la doctrine de Boëce, en cinquante-deux chapitres; le sixième, des modes, de la tonalité antique, du système des hexacordes, et des nuances, en cent treize chapitres; le septième, de la musique figurée, du déchant, et du système de mesure, en quarante-sept chapitres. Ce dernier livre, que l'auteur termine par une comparaison de la musique antique avec celle de son temps, est remarquable par la précision et la clarté avec laquelle la théorie de l'harmonie et de la musique mesurée des douzième et treizième siècles s'y trouve expliquée. Il est à présumer que, comme le fait observer M. Fétis, le *Speculum Musicæ*, où l'on retrouve dans toutes ses parties la doctrine exposée dans les autres ouvrages relatifs à la musique qui portent le nom de Jean de Muris, est la réunion de ces ouvrages revus et corrigés par l'auteur. Dans sa collection des écrivains du moyen âge sur la musique, l'abbé Gerbert a publié un abrégé du *Speculum Musicæ*, sous le titre de *Summa Musicæ magistri Joannis de Muris*, d'après des manuscrits de l'abbaye de Saint-Blaise, de la Bibliothèque impériale de Paris et de la bibliothèque de l'université de Gand; il est à croire que cet abrégé, mêlé de prose et de vers techniques, n'est pas l'œuvre de Jean de Muris, mais un résumé de sa doctrine par quelque écrivain postérieur. Quant au traité en deux livres intitulé *De Musica pratica*, au traité de musique spéculative, et au traité *De Discantu*, on ne saurait contester l'authenticité de ces ouvrages, qui paraissent avoir été écrits avant le *Speculum Musicæ*. Le traité de musique pratique a été composé en 1321; il en existe des manuscrits dans les bibliothèques de Vienne, du Vatican, de Paris, et au Musée britannique. Le *Traité de la Musique spéculative* est de l'année 1323; c'est un excellent résumé du grand traité de musique de Boëce; on le trouve en manuscrit à la Bibliothèque impériale de Paris et à celle de Vienne; Gerbert

(1) Il ne s'agit pas ici du célèbre fondateur de la philosophie péripatéticienne, mais d'un écrivain de la fin du douzième siècle ou du commencement du treizième.

l'a publié d'après un manuscrit de Berne; Conrad Noricus, maître ès arts de l'Académie de Leipzig, au commencement du seizième siècle, a refait cet ouvrage et l'a mis dans un nouvel ordre. Le traité de contrepoint, ou déchant, dont il existe des manuscrits dans la plupart des bibliothèques, est ce qu'on a écrit de plus complet sur cette matière jusqu'au quatorzième siècle. On trouve beaucoup d'autres ouvrages manuscrits sous le nom de Jean de Muris; mais ce ne sont que des extraits de ceux que nous venons de citer. De ce nombre sont : *Joannis de Muris Tractatus de Musica, in epitomen contractus* (Bibliot. imp. de Paris, manus. n° 7369); — *Liber Proportionum musicalium : authore magistro Joanne de Muris* (même bibliothèque, manus. n° 7295); — *De Numeris qui musicæ retinent consonantias, secundum Ptolemæum de Parisiis*, publié par Gerbert; — *De proportionibus* (idem); — *Quæstiones super partes musicæ* (idem); — *Ars Discantus* (idem), etc., etc. Outre les ouvrages que Jean de Muris a écrits sur la musique, on a de ce savant homme : *Arithmetica communis, ex Boethii Arithmetica excerpta;* — le canon des Tables Alphonsines, dont le manuscrit se trouve à la bibliothèque Bodleyenne, à Oxford; — *Arithmeticæ speculativæ Libri duo;* Mayence, 1538; — *Quadripartitum numerorum* (Biblioth. imp. de Paris, nos 7190, 7191); — *Epistola de numerorum Fractionibus* (idem, n° 7190); — *Tractatus de mensurandi ratione* (idem, nos 7380, 7381); — *Prognosticatio super conjunctione Saturni, Jovis et Martis* (idem, n° 7378); — *Epistola ad Clementem VI De generali passagio ultra mare* (idem, n° 7443). Dieudonné DENNE-BARON.

Le P. Mersenne, *Harmonie universelle*. — Dom Jumilhac, *La Science et la Pratique du Plain-Chant*. — Brossard, *Dictionnaire de Musique*. — Gesner, *Bibliothèque universelle*. — Tanner, *Biblioth. Britannico-Hibern.* — Gerbert, *Scriptores ecclesiastici de Musica*. — Hawkins, *History of the Science and Pratica of Music*. — Choron et Fayolle, *Dictionnaire historique des Musiciens*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — De Coussemaker, *Histoire de l'Harmonie au moyen âge*.

MURMELLIUS (*Jean*), poëte et humaniste flamand, né à Ruremonde, mort le 2 octobre 1517, à Deventer, dans un âge peu avancé. Dès sa première jeunesse, il prit le parti des armes; l'ayant abandonné pour se donner à l'étude, il apprit le grec et le latin sous Alexandre Hegius, et alla se faire recevoir maître ès arts à Cologne. Il se procura les moyens de subsister en instruisant les autres. De 1500 à 1511 il aida Timann dans les fonctions de recteur d'une école de Munster, récemment fondée et qui devint florissante; la qualité de co-recteur qui lui a été donnée à ce sujet a fait croire à Valère André que pendant tout ce temps il avait été correcteur d'imprimerie. S'étant brouillé avec Timann, à propos d'un ouvrage de ce dernier, *Compendium Grammatices*, qu'il avait qualifié de *Dispendium*, Murmellius se chargea, dans la même ville, de la conduite de l'école de Saint-Ludger. Trois ans plus tard, il fonda à Alkmaer un nouvel établissement (1514), qui devint la proie des flammes. Appelé en 1516 à Deventer pour y professer les belles-lettres, il y mourut, d'une péripneumonie dans l'année suivante. Un de ses élèves, Callidius (Corneille Loos), dit qu'il avait un esprit né pour la poésie, dont il faisait tous ses délices; il y a toutefois réussi médiocrement. On a de Murmellius : *Versificatoriæ artis Rudimenta;* Munster, s. d., in-4°; ce traité a été réimprimé plusieurs fois et sous des titres différents; il en existe un abrégé daté de Lyon, 1542; — *Florea D. Virginis serta, variis versuum generibus composita;* Amsterdam, 1481, in-4°; — *Didascalici Lib. II;* Deventer, s. d., in-4°; — *Epistolarum et carminum liber;* s. l. n. d., in-4°; — *De Discipulorum Officiis;* s. l. n. d., in-4°; — *Opuscula II, unum de verborum compositis, alterum de verbis communibus ac deponentibus;* Cologne, 1504, in-8°; ces opuscules sont en vers, avec des explications en prose; — *Elegiarum moralium Lib. IV;* Munster, 1508, in-4°; — *Caroleia, ad Carolum archiducem Austriæ;* Anvers, 1516; — *Sententiæ seu Versus sententiosi ex elegiis Tibulli Catulli, Propertii et Ovidii decerptæ;* Wittemberg, 1533, in-8°; — *Pappa Puerorum, seu adagia ac sententiæ latino-germanicæ, sub certis capitibus digestæ;* Cologne, 1548, 1560, in-8°; Anvers, 1551, 1571, in-4° et in-12: c'est une espèce de petit dictionnaire latin-flamand; — *Enchiridion Nominariorum;* Nimègue, 1553, in-8°. On connaît peu exactement les titres des ouvrages de Murmellius et encore moins les dates de leur publication. Il a encore donné ses soins à des éditions d'anciens auteurs, qu'il a accompagnées de notes et de commentaires, souvent étendus; entre autres *Antonii Mancinelli Versilogus optime artem versificandi tradens* (vers 1488, in-4°); — *Prudentii Carmen In Romanum Martyrem* (Cologne, 1507, in-4°); — *Prudentii Carmen De Martyrio D. Cassiani* (Cologne, 1508, in-8°); — *Severini Boethii De Consolatione Philosophiæ* (Cologne, 1516, in-4°); — *Persii Satyræ* (Cologne, 1522, in-12); — *Baptistæ Mantuani Bucolica* (Anvers, 1540, in-8°), etc. K.

Valère André, *Bibl. Belgica*, 542-543. — Sweert, *Athenæ Belgicæ*, 486. — M. Adam, *Vitæ German. Philosoph.* — Le Mire, *Elogia*. — J. Revius, *Daventria illustrata*, 188. — C. Loos, *Illustrium Germaniæ Script. Catalogus*. — Niceron, *Mémoires*, XXXIV. — Paquot, *Mémoires*, XII.

MURNER (*Thomas*), célèbre auteur satirique allemand, né à Strasbourg, le 24 décembre 1475, mort vers 1536, probablement à Heidelberg. Entré de bonne heure dans l'ordre des Franciscains, il fréquenta, après s'être fait recevoir maître ès arts à Paris, les universités de Fribourg, de Cologne, de Rostock, de Prague, de Vienne et de Cracovie; dans cette dernière il obtint le grade de bachelier en théologie; il y fit

des cours sur une nouvelle méthode, inventée par lui, d'enseigner la logique au moyen de jeux de cartes. De retour à Strasbourg, il attaqua, en 1502, dans un pamphlet violent, le projet émis par Wimpfeling de fonder un établissement d'instruction indépendant de celui qui était alors dirigé par les Franciscains. Il s'attira bientôt des contrariétés qui lui firent quitter sa ville natale. Il passa d'abord à Francfort, où ses sermons, remplis, selon le goût de l'époque, d'expressions grotesques ou d'une crudité excessive, eurent assez de succès. En 1506 l'empereur Maximilien le couronna à Worms du laurier poétique. Dans les années suivantes, Murner mena une vie errante, prêchant ou donnant des leçons publiques à Fribourg, à Berne, à Trèves et autres lieux; son humeur sarcastique, à laquelle il donnait libre cours dans ses sermons, lui créait de nombreux ennemis, ce qui l'obligeait à changer si souvent de résidence. Il se rendit aussi en Italie, et visita, entre autres, Bologne et Venise; il se fixa ensuite pour quelques années à Bâle, où il fit des cours de droit. C'est à cette époque qu'il publia ses plus célèbres satires contre les mœurs de son temps. Dans l'intervalle il avait obtenu le titre de docteur en théologie. En 1519 il retourna à Strasbourg et reprit son enseignement à l'école de son couvent. L'année suivante il commença contre Luther et les disciples du réformateur une guerre acharnée; l'ironie mordante de ses pamphlets, où il stigmatisait les prédications de l'hérésiarque, lui valut de la part des sectaires une haine qui devait partout le poursuivre (1). En 1523 il passa quelque temps à la cour d'Angleterre, où il avait été appelé par Henri VIII; de retour à Strasbourg, il voulut continuer sa lutte contre les luthériens; mais les imprimeurs refusèrent de publier ses écrits, poussés qu'ils étaient par les magistrats favorables à la réforme. Il établit alors une presse dans sa propre maison; mais peu de temps après les sectaires excitèrent une émeute contre les moines, et pillèrent entièrement le domicile de Murner, qui fut obligé de prendre la fuite pour échapper aux plus mauvais traitements. Il se retira à Lucerne, où il obtint une cure et une chaire de professeur. Défenseur infatigable de la foi catholique, il assista en 1526 au colloque de Bade en Argovie, et fustigea avec sa verdeur habituelle l'introduction de la réforme dans les cantons de Berne et de Zurich; en 1529 les autorités de ces deux cantons exigèrent qu'il fût expulsé de Lucerne, et elles firent de cela une des conditions de la paix qu'elles conclurent bientôt après avec leurs confédérés catholiques; elles poussèrent le ressentiment contre lui jusqu'à lui faire retirer, en 1530, la pension de cinquante-deux florins, qu'il recevait de son ancien couvent. On ne connaît rien de positif sur les dernières années de sa vie agitée. Habile à saisir les ridicules des hommes de tous les états et à les stigmatiser avec une verve inépuisable, Murner n'a pas su éviter le mauvais goût de son époque; il ne connaît ni mesure ni convenance; mais la plupart du temps il emporte la pièce. « Celui qui veut connaître les mœurs de ce temps, dit Lessing, celui qui désire étudier la langue allemande dans toute son étendue, qu'il lise avec attention les écrits de Murner. Nulle part ailleurs il ne trouvera aussi bien réunies toutes les qualités de cet idiome; énergie, rudesse, grossièreté, et tout ce qui le rend propre à la raillerie et à l'invective. » On a de Murner : *Tractatus de phitonico Contractu;* Fribourg en Brisgau, 1499, in-4°; reproduit dans le t. II du *Malleus Maleficorum :* dans cet opuscule l'auteur raconte comment dans sa jeunesse il devint paralytique, et recouvra ensuite l'usage de ses membres, tout cela par le fait d'une sorcière; — *Invectiva contra astrologos regi Maximiliano, contra Fœderatos, quos vulgo Suitenses nuncupamus, interitum prædicentes;* Strasbourg, 1499, in-4°; — *Nova Germania;* ibid., 1502 : écrit contre la *Germania* de Wimpfeling; — *Logica memorativa, chartiludium logices, sive totius dialecticæ memoria;* Strasbourg, 1509, in-4°; Bruxelles, 1509, in-4° : ces deux éditions, très-rares, ont été suivies d'une troisième, Paris, 1629, in-8°; le premier, Murner eut l'idée ingénieuse de faire servir les jeux de cartes à l'enseignement des sciences; il l'appliqua la première fois lorsqu'il enseignait à Cracovie; la rapidité avec laquelle ses élèves étaient mis au courant des plus subtils détours de la logique scolastique lui valut d'abord d'être soupçonné de magie; il exposa alors publiquement sa manière de procéder. Voy. Merdegen, *Schediasma de Th. Murneri Logica memorativa* (Nuremberg, 1739) et Oberlin, *Programma* (Strasbourg, 1792); — *De Augustiniana Hyeronymianaque Reformatione poetarum;* Strasbourg, 1509, in-4°; — *Arma patientiæ contra omnes seculi adversarios;* 1511; — *Ludus studentum Friburgensium;* Francfort, 1511; méthode pour apprendre la prosodie latine au moyen d'une espèce de jeu d'échecs; — *Von eelichs stands nutz und beschwerden* (Des Avantages et des Peines de l'état de Mariage), in-4°, sans indication de lieu ni de date, mais très-probablement à Strasbourg, 1512; — *Narren-beschwerung* (Exorcisme des fous); Strasbourg, 1512, 1518 et 1524, in-4°, avec gravures sur bois; G. Wickram en a donné une édition en langage plus moderne, Strasbourg, 1556 et 1558, in-4°; elle a été réimprimée à Francfort, 1565, et à Strasbourg, 1618; cet ouvrage, conçu sur le modèle de la *Nef des Fous* de Séb. Brandt, a servi de texte à Murner pour les sermons qu'il prêcha à Francfort; — *Die Schelmenzunft, Anzeigung alles*

(1) Parmi les nombreux pamphlets lancés contre lui par les adhérents de Luther, et contre lesquels il publia une *Defension und Declaration* (Strasbourg, 1521), nous citerons : *Karsthans*, attribué à Hutten; *Murnarus Leviathan;* *Murnarus qui et Schoenhenselein oder Schmutzkoll*, etc.

weitläufigen mutwills, Schalkheiten und Bübereyen in dieser Zeit (La Corporation des Fripons, ou dénonciation de la malice générale, des ruses et des fourberies de ce temps), 1512, in-4°, sans indication de lieu, avec gravures sur bois; Augsbourg, 1513 et 1514, in-4°; Strasbourg, 1516 et 1558, in-4°; Francfort, 1518, 1567 et 1618, in-8°; une nouvelle édition, avec notes et glossaire, a été publiée par Waldau, Halle, 1788, in-8°; une traduction latine de cette satire mordante des vices de l'époque, résumé de sermons prêchés par Murner à Francfort, a été donnée par Flitner, sous le titre de *Nebulo Nebulonum*, Francfort, 1620, 1634, 1644 et 1663, in-8°; une traduction en vers hollandais a paru en 1645, in-12; — *Eine andächtig-geistliche Badenfahrt* (Voyage dévot aux Bains); Strasbourg, 1514, in-4° : suite d'allégories du plus mauvais goût, où tous les faits et gestes d'une personne qui se baigne deviennent autant d'actes de sanctification; — *Die Mülle von Schwündelsheim* (Le Moulin de Foliecourt); Strasbourg, 1515, in-4°, avec gravures sur bois: autre satire des travers de l'époque; — *Chartiludium Institutionum Juris;* Strasbourg, 1518, in-4°; Paris, 1629, in-8° : essai de faire apprendre les Institutes au moyen de jeux de cartes; ce livre rare et curieux a été décrit par Riederer dans ses *Abhandlungen; voy.* aussi Freytag, *Analecta*, p. 621; — *Die Gäuchmatt* (Le Pré des Fous); Bâle, 1519, in-4°, et Francfort, 1615, avec gravures sur bois : satire contre la galanterie; — *Ein christliche und brüderliche Ermanung an den hochgelerten doctor Luter* (Exhortation chrétienne et fraternelle adressée au savant docteur Luther); 1520, in-4°; — *Von doctor Luters Leren und Predigen* (Des Doctrines et des Prédications du docteur Luther); 1520, in-4°; — *Von dem Babstenthum das ist von der höchsten Oberkeyt christlichs Glaubens wider doctor Luther* (De la Papauté ou de l'Autorité suprême en matière de foi chrétienne, contre le docteur Luther); Strasbourg, 1520, in-4°; — *An den Adel tütscher Nation das sye den christlichen Glauben beschirmen wyder Martinum Luther* (Adresse à la Noblesse allemande, pour qu'elle défende la foi chrétienne contre Martin Luther); Strasbourg, 1520, in-4°; — *Ob der Künig uss Engelland ein Lügner sey oder der Luther* (Lequel des deux est un menteur, ou le roi d'Angleterre ou Luther); ibid., 1522, in-4°; — *Von dem grossen Lutherischen Narren* (Ce grand fou de Luther); 1522, in-4°; Zurich, 1848 : satire des plus spirituelles, mais où abonde le gros sel; — *Ain new Lied von dem Untergang des christlichen Glaubens* (Nouveau Chant sur la décadence de la foi chrétienne); in-4°, sans lieu ni date : pamphlet contre Stieffel, qui avait pris fait et cause pour Luther; — *Disputacion von den XII Orten der Eidgenossenschaft von wegen der Einigkeit in christlichen Glauben zu Baden* 1526 *gehalten* (Dispute sur l'unité en la foi chrétienne tenue en 1526 à Bade, par les douze cantons de la Confédération); Lucerne, 1527, in-4°; — *Der lutherischen Kirchendieb und Ketzer Kalender* (Almanach des Hérétiques luthériens, pilleurs d'églises); 1527, in-fol.; avec gravures sur bois : ingénieuse pièce satirique, reproduite, 1804, in-8°, par les soins de Waldau; — *Das unchristlich Frevel der Herrschaft von Bern wider die Heiligeschrifften* (Attentat antichrétien des autorités de Berne contre les saintes Écritures); Lucerne, 1528, in-4°; — *Die Gottsheilige Mess* (La sainte Messe divine); Lucerne, 1528. Murner a traduit le premier en allemand l'*Énéide* de Virgile; Strasbourg, 1515, in-fol., avec gravures sur bois; Worms, 1545; Iéna, 1606, etc. Il a aussi donné le premier une version en cette langue des *Institutes* de Justinien; Bâle, 1519 et 1520, in-4°. E. G.

Waldau, *Nachrichten von Murners Leben* (Nuremberg, 1775, in-8°). — *Deutsches Museum* (années 1779 et 1780). — Flögel, *Geschichte der Komischen Literatur*, t. III. — Panzer, *Annalen der älteren deutschen Literatur*. — Jördens, *Lexikon*. — Strobel, *Beiträge zur deutschen Literatur*. — Jung, *Beiträge zur Geschichte der Reformation* (Strasbourg, 1830). — Scheible, *Das Kloster*. — Gervinus, *Geschichte der deutschen National-Literatur*.

MURPHY (*Arthur*), littérateur anglais, né le 27 décembre 1727, à Cleoniquin (Irlande), mort le 18 juin 1805, à Knightsbridge. Il était fils d'un armateur de Dublin, qui périt en 1729 dans un naufrage. Après avoir fait de bonnes études au collége anglais de Saint-Omer, il fut placé chez un de ses oncles qui avait une maison de banque à Cork (1741). En 1751 il suivit sa mère à Londres. Bientôt il abandonna la carrière commerciale, pour laquelle il avait une répugnance naturelle, et se fit auteur ou plutôt journaliste; car il débuta par la fondation d'une feuille hebdomadaire, intitulée *The Gray's Inn Journal* et rédigée sur le plan du *Spectator*. Cette revue critique, bien que superficielle, lui procura des amis et quelque réputation; il la fit paraître pendant deux ans (21 octobre 1752, 12 octobre 1754). Lorsqu'il fut obligé d'en suspendre la publication, il se trouvait à bout de ressources et de plus fort endetté. Un fameux acteur du temps, Foote, lui ayant conseillé de monter sur les planches, Murphy parut à Covent-Garden, dans le rôle d'*Othello*, et joua ensuite à Drury Lane; quoiqu'il n'eût obtenu qu'un succès médiocre, il se retira au bout de l'année avec une assez bonne somme, qui lui permit de reprendre le cours de ses travaux littéraires. En même temps qu'il étudiait le droit à Lincoln's Inn, il rédigea un journal politique, *The Test* (1757), pour appuyer l'administration de Fox, depuis lord Holland. Reçu avocat en 1762, il commença de plaider; mais il est probable qu'il écrivit plus de pièces de théâtre que de mémoires. Un journal *The Auditor*, qu'à la même époque il entreprit en faveur de lord Bute, n'eut qu'une

existence éphémère. En 1763 il alla grossir le nombre des hommes de loi du circuit de Norfolk, et vendit sa charge en 1788. Par l'intermédiaire de lord Loughborough, il obtint une place de commissaire des faillites, puis une pension de 200 livres, qu'il dut peut-être moins à ses talents qu'à sa haine contre la révolution française. Ses principaux ouvrages sont : *The Bees*, poëme en quatre chants, imité du livre XIV du *Prædium rusticum* du P. Vanière; — *Belisarius;* Londres, 1791, in-8°; trad. de Marmontel; — une traduction de *Tacite;* Londres, 1793, 4 vol. in-4°, avec un supplément historique et des notes; c'est un travail peu estimé; — *Life of Garrick;* Londres, 1801, 2 vol. in-8°; trad. en français. Il a écrit aussi une vingtaine de pièces, dans lesquelles il a mis à contribution les écrivains français, Voltaire, Crébillon, De Belloy, La Chaussée, etc.; quelques-unes se sont soutenues au théâtre, par exemple *The Way to Keep him*, *All in the wrong*, *Know your own mind*, *Three weeks after marriage*, *Desert island*, comédies. Murphy a donné une édition des *Œuvres* de Fielding et de Johnson, et il a lui-même publié les siennes en 1786 (7 vol. in-8°). P. L—y.

Jesse Foot, *Life of A. Murphy;* Londres, 1812, in-8°. — Baker, *Biographia Dramatica*.

MURPHY (*James-Cavanah*), antiquaire anglais, né en Irlande, mort en 1816. Les renseignements font défaut sur la première partie de sa vie. Il est à présumer qu'il avait fait une étude approfondie de l'architecture et des antiquités. En 1788 il résidait à Dublin, où il s'était lié d'amitié avec William Conyngham, qui en 1783 avait fait une excursion en Portugal. Il s'embarqua pour ce dernier pays à la fin de cette même année, et à peine arrivé à Oporto, il se rendit au monastère de Batalha, dont l'église est un des plus beaux monuments du style gothique. Puis il visita Lisbonne et les provinces méridionales, et revint à Londres en 1790. Le résultat de ce voyage se trouve dans les trois ouvrages suivants: *Plans, Elevations, Sections and Views of the Church of Batalha, with the history and description by Luis de Sousa, with remarks, to which is prefixed an introductory discourse on the principles of gothic architecture;* Londres, 1792-1795, in-fol. avec 27 pl. : cet ouvrage, qui coûta 1,000 liv., fut entrepris aux frais de Conyngham; — *Travels in Portugal through the provinces of Entre-Douro-e-Minho, Beira, Estremadura and Alemtejo, consisting on the manners, customs, trade, public buildings, antiquities of that kingdom;* Londres, 1795, in-4°, pl.; trad. en français par Lallemant (Paris, 1797, in-4° ou 2 vol. in-8°), et en allemand par Sprengel. Malgré les erreurs et les négligences qu'y a relevées Ranque, dans ses *Lettres sur le Portugal*, cet ouvrage est précieux en ce qu'il fait connaître d'une manière agréable et souvent instructive un pays que l'on avait jusque là représenté comme peu digne d'attirer l'attention des artistes et des voyageurs; — *A general Wiew of the State of Portugal, containing a topographical description thereof, together with observations on the animal, vegetable and mineral productions of its colonies, the whole compiled from the best Portuguese writers;* Londres, 1797 ou 1798, in-4°, pl. Au printemps de 1802 Murphy arriva en Espagne, et y demeura pendant sept ans, résidant principalement à Séville ou à Cordoue. De retour en Angleterre, il consacra le reste de sa vie à rassembler ses matériaux et à en surveiller l'impression. Les ouvrages qui se rapportent à cette période sont : *The Arabian Antiquities of Spain;* Londres, 1813-1815, gr. in-fol., avec 97 pl., gravées par Le Keux et autres habiles artistes; — *The History of the Mahometan Empire in Spain, containing a general history of the Arabs to their expulsion;* Londres, 1816, in-4° : ouvrage plus soigné et plus exact que les précédents. Nous devons ajouter que Murphy a signé du seul prénom de *James* ce qui a trait à son voyage de Portugal, et du double prénom *James-Cavanah* ses derniers ouvrages. P. L—y.

Cyclop. of English Literature (*Biogr.*).

MURPHY (*Robert*), mathématicien anglais, né en 1806, à Mallow (Irlande), mort le 12 mars 1843, à Londres. Fils d'un pauvre cordonnier, il manifesta dès l'âge de treize ans des dispositions extraordinaires pour les mathématiques; un instituteur de Mallow se chargea gratuitement de faire son éducation, et en 1825 il obtint une bourse à l'université de Cambridge. A cette époque il avait déjà publié différents articles dans les journaux, résolu de nombreux problèmes qu'on lui proposait et publié la réfutation d'une prétendue méthode de faire un cube double d'un cube simple. En 1829 il devint agrégé (*fellow*) du collége de Caius. Bientôt après il contracta des habitudes de dissipation, et donna par sa mauvaise conduite un tel scandale qu'il fut obligé de quitter l'université (décembre 1832). Après avoir passé quelques années dans son pays, il vint à Londres (1836), et fut en 1838 nommé examinateur des sciences à l'université de Londres. Malgré sa bonne volonté, il ne put venir à bout de satisfaire ses créanciers, et il mourut dans la gêne, à l'âge de trente-sept ans. On a de lui : *Elementary Principles of the Theory of Electricity;* Cambridge, 1833, in-8°; — *A Treatise on the Theory of algebraical Equations;* Londres, 1839, in-8°; — des mémoires dans les *Philosophical Transactions* de Cambridge et de Londres. P. L—y.

Cyclop. of English Literature (*Biogr.*).

MURR (*Christophe-Théophile*), érudit allemand, né à Nuremberg, le 6 août 1733, mort dans cette ville, le 8 avril 1811. Il étudia à Altdorf les belles lettres et les sciences, et visita la Hollande,

l'Angleterre et le Nord de l'Italie. Les bibliothèques et les archives de ces divers pays attirèrent surtout son attention. De retour à Nuremberg en 1763, il y fut nommé directeur des douanes. Familier avec la plupart des langues de l'Europe, il entretenait une vaste correspondance avec les savants les plus distingués de son temps. En 1807, il fut nommé correspondant de l'Institut de France. Ses principaux ouvrages sont : *Commentatio de Re Diplomatica Frederici II imperatoris*; ibid., 1756, in-4°; — *Disquisitio diplomatica de Comitiis Friderici II imperatoris Norimbergæ celebratis*; Nuremberg, 1760, in-4°; — *Essai sur l'histoire des tragiques grecs*; ibid., 1760, in-8°; — *Nachrichten von verschiedenen noch lebenden gelehrten in England und Italien* (Notices sur divers savants actuellement vivants en Angleterre et en Italie); Nuremberg, 1770, in-8°; — *Bibliothèque portative de Peinture, de Sculpture et de Gravure*; Francfort, 1770, 2 vol. in-8°; catalogue raisonné de tous les ouvrages concernant les arts du dessin; — *Journal zur Kunstgeschichte und zur allgemeinen Litteratur* (Journal pour l'histoire de l'Art et pour la Littérature); Nuremberg, 1775-1789, 17 parties, in-8°; suivi d'un *Neues Journal*, Leipzig, 1798-1800, 3 parties, in-8°; — *Abbildungen der Gemalde und Alterthümer von Herculanum* (Monuments et Antiquités d'Herculanum); Augsbourg, 1777-1782, 6 vol. in-fol., avec planches; un septième volume parut à Nuremberg, 1793, in-fol.; — *Diplomatische Geschichte des Ritters Behaim* (Histoire diplomatique du chevalier Behaim); Nuremberg, 1778, in-8°; Paris, 1801 et 1802, in-8°; une traduction française en a été donnée dans le *Recueil de pièces intéressantes* (Paris, 1787); — *Memorabilia bibliothecarum Norimbergensium et universitatis Altorfinæ*; ibid., 1786-1791, 3 vol. in-8°; — *Geschichte der Jesuiten in Portugal unter der Verwaltung des Marquis von Pombal* (Histoire des Jésuites en Portugal sous l'administration du marquis de Pombal); Nuremberg, 1787-1789, 2 vol. in-8°; — *Beyträge zur Geschichte des dreissigjährigen Krieges nebst Urkunden zur Geschichte Wallensteins* (Documents pour servir à l'histoire de la guerre de Trente Ans et de Wallenstein); ibid., 1790, in-8°; — *Notitia libri rarissimi geographiæ Fr. Berlinghieri Florentini*; ibid., 1790, in-8°; — *Specimina antiquissimæ Scripturæ græcæ cursivæ ante Vespasiani tempora*; ibid., 1792, in-fol.; suivi d'une *Collectio amplissima Scriptorum de Klinodiis S. R. Imperii Germanici, de coronatione Imperatoris, atque de rege Romanorum et electoribus*; ibid., 1793, in-8°; — *Catalogus Epistolarum autographarum personarum celebrium*; ibid., 1797 et 1804, in-8°, suivi de : *Chirographa personarum celebrium*; Weimar, 1804, 5 parties, in-fol., avec planches; — *Uber den wahren Ursprung der Rosenkreuzer und des Freymaurordens* (Sur la véritable Origine des Rose-Croix et des Francs-Maçons); Sulzbach, 1803, in-8°; — *Beytrage zur arabischen Litteratur* (Documents sur la Littérature arabe); Erlangen, 1803, in-4°; — *De papyris seu voluminibus græcis Herculanensibus Commentatio*; Strasbourg, 1804, in-8°; — *Beyträge zur Geschichte der altesten Kupferstiche* (Documents pour servir à l'Histoire des plus anciennes Gravures); Augsbourg, 1804, in-4°; — *Bibliothèque glyptographique*; Dresde, 1804, in-8°; — *Adnotationes ad bibliothecas Hallerianas botanicam, anatomicam, chirurgicam et medicam, cum variis ad scripta M. Serveti pertinentibus*; Erlangen, 1805, in-4°; — *Nachricht über Giordano Bruno und seine Schriften* (Notice sur Giordano Bruno et ses écrits); 1805, in-8°; — *Literarische Nachrichten über die sogenannten Goldmacher* (Notices littéraires sur les prétendus faiseurs d'or); Leipzig 1805, in-8°; — *Uber die Ermordung Wallensteins* (Sur l'Assassinat de Wallenstein); Halle, 1806, in-8°; — *Versuch einer Geschichte der Juden in Sina* (Essai d'une histoire des Juifs en Chine); Hâlle, 1807, in-8°. Murr a encore écrit presque tout le texte de l'*Hortus nitidissimus* de Trew et donné un grand nombre de traductions annotées de divers ouvrages anglais et espagnols. Parmi les ouvrages qu'il a laissés en manuscrit et dont il publia lui-même la liste en 1805, nous citerons : *Anecdota Leibnitziana, Analecta Spinoziana; Notitiæ typographicæ una cum chartulariorum, ab anno* 1319 ad 1500. Le catalogue de sa belle bibliothèque, qu'il légua au docteur Colmar, mais dont celui-ci vendit une grande partie, pour acquitter les dettes de Murr, qui s'était ruiné dans son zèle pour l'instruction de ses semblables, a été publié par J.-Ferd. Roth. O.

Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexikon*, t. II, et *Supplément* de Nopitsch, t. II et IV. — Meusel, *Gelehrtes Deutschland*.

FIN DU TRENTE-SIXIÈME VOLUME.




Stanford University Libraries
3 6105 118 476 527

